

MŒURS,

USAGES ET COSTUMES

DE TOUS LES

PEUPLES DU MONDE.

MŒURS, USAGES ET COSTUMES

DE TOUS LES

PEUPLES DU MONDE,

D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET LES VOYAGES LES PLUS RÉCENTS;

PUBLIÉ

PAR AUGUSTE WAHLEN,

CHEVALIER DE PLUSIEURS ORDRES.

ASIE.



Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE HISTORIQUE-ARTISTIQUE,

RUE DE SCHAERBEEK, 12.

1843

INTRODUCTION.

La superficie totale du globe est de 5,100,000 myriamètres carrés, environ [1].
La partie occupée par les mers est de 3,700,000 id.
Il reste pour les terres. . . . . 1,400,000 id.

La population totale est, selon les calculs les moins incertains, de 883,000,000 d'individus.

Les terres et la population sont réparties approximativement comme suit :

		SUPERFICIE.	POPULATION.
ANCIEN CONTINENT	ASIE	430,000	480,000,000
	EUROPE	100,000	220,000,000
	AFRIQUE	270,000	120,000,000
NOUVEAU CONTINENT	NORD-AMÉRIQUE	220,000	25,000,000
	SUD-AMÉRIQUE	200,000	12,000,000
	OCÉANIE	100,000	25,980,000
	TERRES ARCTIQUES	50,000	20,000
	TERRES ANTARCTIQUES	30,000	0
		1,400,000	883,000,000

L'ancien continent est séparé du nouveau, à l'est, par l'océan Pacifique et l'océan Indien, et, à l'ouest, par l'océan Atlantique, tandis que deux mers polaires glaciales baignent, au nord et au sud, leurs côtes maritimes, les terres Arctiques et les terres Antarctiques récemment découvertes.

Les 883 millions d'hommes répandus sur le globe ne forment qu'une seule et même espèce; mais ils présentent, dans leur couleur et dans leurs formes, des différences assez sensibles pour constituer diverses races ou variétés. Les auteurs ne sont point d'accord sur le nombre de ces variétés : ainsi, les uns en ont reconnu

[1] Le myriamètre équivaut à deux lieues moyennes de 22 1/4 au degré ou de 5,000 mètres chacune, et le myriamètre carré à quatre de ces lieues carrées.

six, d'autres huit, et, dans ces derniers temps, on en a compté jusqu'à seize; mais la plupart des zoologistes n'admettent, avec MM. Cuvier et Lesson, que trois types primitifs : la race *blanche* ou *caucasique*, la race *jaune* ou *mongolique*, et la race *noire* ou *africaine*.

Le type de la race *blanche* est une tête ovale, un front large et presque vertical, des dents perpendiculaires sur les mâchoires; des yeux grands et non obliques, bleus, gris ou noirs; une peau blanche et rosée ou légèrement brune; des cheveux fins souvent bouclés, généralement blonds, roux ou châtains dans les pays septentrionaux, et noirs dans les contrées chaudes. Son angle facial est de 85 degrés. Cette race occupe l'ouest de l'ancien continent, c'est-à-dire l'Europe, la moitié occidentale de l'Asie, et le nord de l'Afrique. Elle a jeté de nombreuses colonies dans toutes les régions du globe. Les tribus Malaises et les Polynésiennes, répandues sur les îles de l'Océanie, offrent dans leur physionomie un mélange des traits de la race jaune et de la blanche : M. Lesson les rapporte à cette dernière.

Le type de la race *jaune* a pour caractères un visage large et plat, des pommettes saillantes, un nez épaté, des yeux très-longs et relevés obliquement en dehors, des cheveux noirs, lisses et roides, une barbe rare, un teint plus ou moins jaunâtre ou olivâtre, sans mélange de rouge; son angle facial n'a pas plus de 80 degrés. Cette race est répandue dans les régions orientales de l'ancien continent. On y rattache les variétés cuivreuses de l'archipel des îles Carolines dans l'Océanie et celles des deux Amériques, qui s'écartent plus ou moins de ce type pour se rapprocher de celui de la race blanche.

Le type de la race *noire* présente une peau noire ou noirâtre, qui suinte une sueur huileuse et fétide, une tête allongée et rétrécie dans sa partie supérieure, un front déprimé, des mâchoires saillantes, des dents obliques plus longues que celles des races précédentes, un nez large et épaté, des lèvres grosses, une bouche très-grande, des joues proéminentes, des cheveux généralement courts et laineux, une barbe courte aussi et fort rare; son angle facial est à peine ouvert de 75 degrés. Elle est disséminée dans quelques îles de l'Océanie et dans la partie moyenne et méridionale de l'Afrique. Une foule de ses membres, réduits à l'esclavage, sont allés peupler les colonies des blancs en Amérique : ils y ont multiplié, et leur nombre y surpasse celui de leurs maîtres.

Tels sont les caractères physiques qui individualisent les trois grandes variétés de l'espèce humaine. Quant à leurs subdivisions et aux différences morales et intellectuelles de chacune d'elles, c'est dans le but de les étudier et de les faire connaître, que nous allons visiter toutes les régions du globe.

Aujourd'hui que les voies sont ouvertes dans toutes les directions, que la plupart ont été suivies par des Européens, et que des observations nombreuses, assez précises et exactes, ont été faites dans presque toutes les contrées, notre entreprise, pour être immense et difficile, n'a pourtant rien d'audacieux ni de téméraire; elle

n'exige que du temps et de la patience : nous cheminerons par les routes frayées, et nous classerons avec soin tous les documents positifs que nous pourrons recueillir. Puissent les suffrages de nos lecteurs répandre quelques charmes sur les peines du voyage!

Il est un principe de physiologie naturelle généralement reconnu, c'est que les mœurs, les usages et les costumes des peuples, comme les destinées des empires, quelles que soient les modifications qu'ils subissent à travers les âges, dépendent principalement de la nature du sol, de son climat, de sa température, de sa configuration. Or, ce sont les masses soulevées en montagnes, qui généralement ont été dépouillées de leurs terres pour en couvrir les vallées et les plaines; ce sont les directions de leurs axes principaux et celles de leurs ramifications latérales, qui déterminent la configuration des surfaces, et qui, comme l'observe le savant Humboldt, en divisant les pays en bassins, en vastes cirques, individualisent et diversifient le climat des plaines, sous les rapports de la chaleur, de l'humidité, de la diaphanéité de l'air, de la fréquence des vents et des orages. Sous un autre point de vue, ce sont ces divisions naturelles qui ont ordinairement servi de base aux divisions politiques. Nous les prendrons donc aussi pour base des divisions de cet ouvrage.

Parmi toutes les chaînes de montagnes qui circonscrivent les diverses contrées de la terre, il en est une qui est la principale, et avec laquelle se coordonnent toutes les autres chaînes.

Cette chaîne principale, qui forme le relief dorsal du globe, part du détroit de Béring, comme d'un centre de rayonnement, s'écarte dans deux directions symétriques vers l'hémisphère austral, et atteint, par l'une, dans toute la longueur des deux Amériques, le cap Horn, qui sépare deux océans, le Pacifique et l'Atlantique, et, par l'autre, à travers toute l'Asie et l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, qui sépare aussi deux océans, l'Atlantique et l'Indien.

En se développant ainsi dans le sens de la plus grande longueur de l'ancien et du nouveau continent, ce relief dorsal les divise naturellement, chacun, en deux vastes régions, inclinées l'une vers l'autre, en pentes courtes et rapides vers l'océan Pacifique et la mer des Indes, et en pentes allongées et douces vers l'océan Atlantique; de sorte que cette double inclinaison symétrique des deux versants est assez exactement dans le rapport de la similitude de leur forme et de la différence de leur exposition.

La ligne d'intersection qui passe par cette arête primordiale, limite commune des deux grandes régions du globe, est donc aussi la limite naturelle de deux ciels, de deux climats, de deux zones géologiques différentes; les plantes, les animaux, les hommes y appartiennent à des variétés, à des tribus, à des familles généralement distinctes; les mœurs, les usages, les costumes, tout ce qui constitue ce que nous appelons civilisation, y est donc aussi généralement caractérisé par deux grandes

causes principales, par deux grandes formes naturelles et historiques variées à l'infini dans l'unité de la création.

L'Océanie, étoilée d'îles, comme le ciel de mondes, regarde les deux grands continents qui se courbent majestueusement autour d'elle, tandis qu'elle se resserre fortement au détroit de Béring, vers les terres Arctiques, et s'ouvre immense au sud vers les terres Antarctiques.

Nous conformant donc aux grandes divisions naturelles du globe, nous décrirons les mœurs, les usages et les costumes des peuples qui habitent actuellement l'un et l'autre versant oriental, l'un et l'autre versant occidental, dans l'ancien et dans le nouveau monde. Nous visiterons ensuite l'Océanie et les régions glaciales.

Nous ferons précéder nos études sur chaque peuple de notions géographiques et historiques, pour autant qu'elles serviront à expliquer ses mœurs, ses usages et ses costumes. Ces esquisses géographiques, simple expression générale du système des formes terrestres, toucheront avec réserve à la constitution géologique, à l'histoire naturelle et aux divisions politiques. Quant aux esquisses historiques, elles n'auront aussi que peu d'étendue; mais afin que l'histoire de tout peuple puisse se coordonner avec celles de tous les autres peuples, comme leur existence l'a toujours été dans l'unité de la vie universelle, nous avons cherché les limites des grandes périodes distinctes pendant lesquelles les diverses fractions sociales prennent des idées et des formes caractéristiques nouvelles sur toute la surface de la terre. Or, ces idées et ces formes nouvelles reparaissent invariablement tous les cinq cents ans, à partir de Jésus-Christ, soit en remontant, soit en descendant les siècles. Telles seront donc aussi nos divisions périodiques dans l'histoire de chaque peuple : elles s'ouvriront du Ier au VIe, du VIe au XIe, du XIe au XVIe, du XVIe au XXIe siècle..., avant ou après l'ère chrétienne.

Ainsi, cet ouvrage, dans son objet spécial, sera, en quelque sorte, l'expression des rapports qui existent nécessairement entre deux faits principaux : la configuration extérieure du globe terrestre, dépendante d'une ligne orographique primordiale, et la périodicité *quingintenaire,* déduite, non de raisons puisées dans l'histoire de tel ou tel peuple, mais des grandes formes caractéristiques sous lesquelles la civilisation s'est manifestée par toute la terre et dans tous les âges. Ces trois faits : la ligne orographique primordiale, projetée dans le plan primitif de la création du globe terrestre, la périodicité quingintenaire qui caractérise le développement de la civilisation, et enfin les rapports entre cette ligne et cette périodicité, lesquels déterminent le libre exercice de nos facultés physiques, intellectuelles et morales, ainsi que les fonctions spéciales de chaque peuple dans l'ensemble de la vie humaine; ces trois faits fondamentaux que la science n'a point encore systématisés, seront rapidement esquissés dans notre ouvrage, et lui donneront, nous l'osons espérer, ce caractère d'unité, d'universalité, de précision et d'intérêt que l'on cherche en vain dans les nombreuses compilations sur la même matière.

ANCIEN CONTINENT.

La chaîne principale qui traverse l'ancien continent dans sa plus grande longueur, appelle toute notre attention.

Elle commence au détroit de Béring par le cap Oriental, extrémité nord-est de l'Asie, et point de séparation de deux océans, le Glacial au nord, et le Pacifique au sud.

La ligne qui passe par l'axe longitudinal de cette chaîne court d'abord au sud-ouest, sous le nom de Stanovoï (monts solides), jusqu'au massif de Kenteï, berceau de Tchinggis-Khan, le plus fameux conquérant du monde; ce massif est situé par longitude 116°, latitude 49°.

La ligne de séparation tourne ensuite à l'est par les hauteurs sablonneuses du Kéroulen, pour rejoindre, à angles droits, les Khang-Khaï (monts royaux), qui descendent au sud jusqu'au 41e parallèle.

A partir de ce point la ligne reprend sa direction générale vers le sud-ouest, par les sinuosités des monts In-Chan (montagne bleue), Holang-Chan et Nan-Chan (montagne du sud) ou Siué-Chan (monts neigeux) qui s'élèvent au-dessus du beau lac de Khoukhou-Noor. Les Siué-Chan tournent ce lac à l'ouest et gagnent vite les sommets de l'Amié-Maldzin-Mousoun-Oola (montagne des treize patriarches), dont les pentes méridionales se relient à la base des Kuen-Lun (colonnes du ciel), l'une des plus formidables aspérités du globe, commençant par longitude 96° 15′, latitude 36° 20′.

Les Kuen-Lun filent à l'ouest entre les parallèles 35 et 36; leurs proéminences principales sont : Le Baïn-Khara (mont noir et riche), dont les sept pics de glace s'élèvent par longitude 93°, et le Sighin-Oulan-Tolokaï-Oola (montagne de la tête rouge de Sighin), par longitude 87°. A leur extrémité, nommée Thsoung-Ling ou Tartach-Davan (chaîne des oignons), les Kuen-Lun se rattachent à la base du plateau de Pouchti-Khour, que domine l'énorme pic du Bami-Daniah (toit du monde), situé par longitude 70° 40′, latitude 36° 50′.

A partir du Bami-Daniah, la ligne continue son mouvement à l'ouest par l'Hindou-Khouch (Caucase indien), par les monts du Khorassan, par l'Elbourz, qui serre au nord la mer Caspienne, puis par les crêtes arides de l'Aderbaïdjan, qui se montrent entre cette mer et la mer Noire, et se rattachent au mont Tcheldir. Vers leur point de jonction, ces deux chaînes couronnent les lacs d'Ourmiah et de Van, et sont dominées au nord par les deux majestueux pitons de l'Ararat, toujours couvert de neige, toujours vénéré comme le refuge de l'arche sainte, dernier espoir du genre humain.

Plus au nord, on aperçoit le pic de l'Elbrouz qui divise en deux parties la grande

ceinture rocheuse du Caucase européen. La partie occidentale fait ici séparation entre l'Asie et l'Europe.

La ligne principale, reprenant, au nord d'Erze-Roum, la direction sud, suit l'Anti-Taurus, puis le Liban, passe par le mont Tabor, par les ruines de la Maison-de-David, et par la colline du pauvre village de Bethléem, le berceau de l'Homme-Dieu, ainsi placé aux confins des deux mondes qu'il devait sauver. Les dernières ramifications du Liban, collines sablonneuses, gagnent l'isthme de Suez, qui unit l'Asie à l'Afrique.

De ce point elle prend la chaîne des Troglodites (habitants des cavernes), qui couvre de ses blanches falaises les côtes occidentales de la mer Rouge, autre séparation de l'Asie et de l'Afrique; elle pénètre ensuite en Éthiopie et atteint le plateau d'Anaria (pays haut) et celui de Donga dans la chaîne d'El-Kamar (montagne de la lune), qui développe un immense croissant à l'ouest, jusqu'au grand nœud que Ptolémée appelle Arangas, situé au centre de l'Afrique, vers longitude 24° 30', latitude 1° 40'. De là elle passe l'équateur et descend toujours au sud, à travers des régions encore inconnues aux Européens; mais les grands fleuves qui y ont leurs sources et qui portent leurs eaux, à l'est dans l'océan Indien, et à l'ouest dans l'océan Atlantique, doivent faire supposer qu'il y a là un relief dorsal fort élevé. Telle est du moins l'opinion des grands géographes modernes.

Tout à fait au sud, la ligne, arrivant dans des contrées visitées ou habitées par les Européens, suit le faîte des chaînes nommées Sneeuw-Berg (mont de neige) et Nieuw-Veld-Berg (mont du nouveau champ), dont le prolongement s'étend jusqu'au cap de Bonne-Espérance, qui sépare deux baies fameuses, la False-Bay, au sud, et la Table-Bay, au nord, et deux océans, l'Indien et l'Atlantique.

C'est ici le terme de la grande arête sur laquelle sont adossés les deux immenses versants de l'ancien continent, l'un au sud-est, l'autre au nord-ouest. Leur position relative nous autorise à les appeler : le premier, *versant oriental ;* et le second, *versant occidental.*

Toute la partie moyenne de cette arête domine un immense désert, qui se développe à la base, tantôt au nord, tantôt au sud, sur une largeur de 200 lieues : à l'est, c'est le désert de Kobi, qui se prolonge sous le 44e parallèle jusqu'à l'océan Pacifique; à l'ouest, c'est le désert de Sahâra, qui s'étend sous le tropique du Cancer, jusqu'à l'océan Atlantique. Le grand désert prend donc à revers tout l'ancien continent dans sa plus grande largeur, comme l'arête dorsale le partage dans sa plus grande longueur. Quelles puissantes influences ces deux grandes formes géographiques ne doivent-elles pas exercer sur les phénomènes de la vie et de la végétation !

Le versant oriental s'incline, à l'est, vers l'océan Pacifique; au sud, vers l'océan Indien. Le versant occidental penche, à l'ouest, vers l'océan Atlantique, et, au nord, vers l'océan Glacial Arctique.

La plus grande longueur de l'ancien continent, entre les deux extrémités de son arête dorsale, est d'environ 2500 myriamètres; sa plus grande largeur, depuis l'océan Pacifique, en suivant le grand désert, jusqu'à l'océan Atlantique, est à peu près sa demi-longueur. L'une forme la moitié et l'autre le quart de la circonférence du globe. Sa superficie est un peu plus de la moitié de celle de toutes les terres, et sa population est quatorze fois plus considérable que celle de toutes les contrées du nouveau continent.

En jetant un coup d'œil plus précis sur les relations de position et de grandeur qui existent entre les trois grandes divisions de l'ancien continent, on remarque que l'Europe est plus de quatre fois plus petite que l'Asie, et près de trois fois moindre que l'Afrique, qui elle-même n'est qu'un peu plus de la moitié de l'Asie. Leurs limites

sont aussi assez bien caractérisées : l'Afrique, séparée de l'Europe par la mer Méditerranée et de l'Asie par la mer Rouge, tient à cette dernière partie par l'isthme de Suez, qui a 25 lieues de largeur; l'Europe est aussi séparée de l'Asie par l'Archipel grec, par la mer de Marmara et par la mer Noire; mais elle y tient par le dos transversal de l'Oural (ceinture), qui, depuis la mer Glaciale, suit à peu près le 57e méridien, jusqu'au nœud des montagnes de Krasnaïa, situé par longitude 56° 10′ et latitude 53° 45′; de ce nœud se détache l'Obchtcheï-Siert qui, tournant à l'ouest la mer Caspienne, aborde, en collines abaissées, celles du Volga; celles-ci se rattachent, par l'Irgeni et le Bech-Tau (cinq monts), à la base schisteuse de l'Elbrouz, que nous avons déjà vu dans le Caucase européen. Des raisons, prises de la nature du terrain et de l'histoire des mœurs, nous obligent à rapporter à l'Asie tout le bassin de la mer Caspienne, moins la partie supérieure du cours du Volga. En un mot, l'ancien continent est composé du vaste corps asiatique poussant l'Europe à l'ouest et l'Afrique au sud-ouest, comme ses deux plus grandes formes péninsulaires.

La chaîne principale que nous avons décrite, hérissée de sommets et de pics couverts de neiges éternelles, rarement brisée, s'affaisse en quelques endroits, jusqu'à ne plus former que de faibles éminences; mais, en général, son élévation moyenne est d'environ 2000 mètres.

Elle n'est traversée, dans toute son étendue, par aucun cours d'eau. De sa base rayonnent toutes les chaînes secondaires qui s'en vont sillonner l'un et l'autre versant, et en tracer les grandes divisions physiques et politiques, jusqu'aux mers extérieures. De ses flancs jaillissent les sources de la plupart des fleuves qui arrosent chacun des deux versants. Enfin, chose bien remarquable et qui appellera sans doute de nombreuses et sévères vérifications, c'est que le mouvement général de l'espèce humaine, ainsi que celui des animaux et des végétaux, s'est constamment opéré selon l'axe longitudinal de cette chaîne primordiale dirigée obliquement à celui du globe; tandis que les tribus et les familles ont suivi, dans leurs émigrations, les axes des chaînes secondaires. Les notions historiques qui seront esquissées dans cet ouvrage, témoigneront de cet imposant phénomène par lequel se révèlent à un si haut degré les rapports qui existent naturellement entre l'histoire de l'homme et celle de la terre qu'il habite.

La direction générale de la chaîne continentale et celle du grand désert, comparées avec les lignes physiques des climats, donneraient lieu à des observations d'un grand intérêt. Par ce mot *climat* nous entendons, avec les gens du monde et les physiologistes, non-seulement la division que l'on a faite de la surface du globe en trois grandes zones circulaires, la zone *torride*, la zone *tempérée* et la zone *glaciale*, par rapport à la distribution de la chaleur, au nord et au sud de l'équateur; mais encore l'ensemble de toutes les circonstances physiques attachées à chaque localité : ainsi, le climat de Bruxelles n'est pas celui de Liége, ni celui de Gand, ni celui de Londres, ni celui de Péking; chacun de ses faubourgs a même un climat différent. L'individu qui émigre du lieu où il est né, où il a grandi, où son corps, son esprit et son cœur ont été, pour ainsi dire, moulés, façonnés, ne trouvera nulle part un concours de circonstances extérieures qui soient toutes et de tout point identiques à celles qu'il abandonne. Dans sa nouvelle résidence, il aura toujours, du plus au moins, un *acclimatement* à subir, c'est-à-dire que son organisation devra, par des modifications, ici légères, là profondes et périlleuses, se mettre en harmonie avec la nouveauté des conditions extérieures d'existence. Les animaux, les végétaux, tous les êtres organisés, sont également soumis, selon leurs espèces, aux mêmes causes de développement originel et de modifications accidentelles. Or, l'activité combinée de tous ces agents phy-

siques doit correspondre, dans ses résultantes générales, avec les dispositions originelles des trois races humaines, et, dans ses résultantes particulières, avec celles des diverses fractions de ces races : à chacune sa tâche dans les épreuves réservées à l'espèce entière. Dieu a tout harmonisé dans l'œuvre de la création. Jusque-là s'étend la puissance de l'homme dans la plénitude de sa liberté, mais jusque-là seulement.

Ne pouvant songer à aborder ici cette haute question de climatologie, si simple dans ses résultats, mais si complexe dans ses causes qui ressortissent spécialement à la configuration de la surface du globe, nous nous bornerons à considérer le climat sous le rapport de la température, un des plus énergiques moyens dont la nature dispose pour modifier l'organisme et agir sur les mœurs.

Les deux parties de la zone torride comprennent les climats *très-chauds;* les deux zones tempérées ont été, depuis peu, en vue d'une appréciation plus rigoureuse, partagées, chacune en trois parties : la première partie s'étend depuis le tropique jusque vers le 36e et même le 40e parallèle, et répond aux climats *chauds;* la deuxième est intermédiaire jusque vers le 55e parallèle, elle offre les climats *tempérés;* la troisième atteint le cercle polaire et donne les climats *froids;* au delà, sous les zones glaciales, ce sont les climats *très-froids.* Chaque localité a son climat propre, comme ses plantes et ses animaux, comme ses populations relatives, avec des mœurs, des usages, des costumes qui sont inhérents; mais dans une même zone climatologique, tout s'harmonise généralement dans l'unité de la zone qui, de l'orient à l'occident, enveloppe la circonférence du globe, de la même manière que les climats s'harmonisent entre eux sur sa surface entière. Ainsi, par exemple, il y a moins de différence entre la flore du nord de la Chine et de Mandchourie et celle de la France, sous le 3e climat, qu'entre la flore de la France et celle du sud de l'Italie, sa voisine, placée sous le 2e climat. Les habitudes, en tenant compte, bien entendu, de la différence ou de la similitude des races, sont aussi généralement dans les mêmes rapports : voyez, pour ne citer qu'un seul fait, quelle ressemblance frappante entre certain costume de nos dames, celles du moyen âge surtout, et celui des dames chinoises!

En allant au sud ou au nord, tout présente des modifications plus tranchées, jusqu'au 1er climat, où le nègre, sous un soleil brûlant, se loge avec toute sa famille dans les épais bananiers qui le nourrissent; jusqu'au 5e climat, où le lapon s'abrite des rigueurs de l'hiver, sous les peaux de ses rennes qui lui fournissent aussi sa principale subsistance.

Voyons donc rapidement les conditions dans lesquelles se trouve la grande famille humaine sous chacun des cinq climats de notre continent.

1° Ce vaste continent, placé sous toutes les latitudes, a les climats très-chauds de la zone torride à la partie moyenne de l'Afrique et à la partie méridionale des grandes péninsules de l'Asie : ces contrées exposées aux feux d'un soleil vertical, avec des jours et des nuits d'égale durée, offrent dans quelques parties une surface sèche et brûlée, ailleurs la plus magnifique végétation. C'est la région des fruits les plus savoureux, des forêts parées d'une éternelle et ravissante verdure, des fleurs au plus brillant éclat, des aromates et des médicaments les plus précieux, des oiseaux au plus étincelant plumage; c'est aussi la patrie des éléphants, des rhinocéros, des girafes, des autruches, des crocodiles, des énormes serpents, des reptiles les plus repoussants et les plus dangereux, des insectes les plus nuisibles, des quadrupèdes à l'instinct le plus farouche, aux formes les plus massives. Qu'on se garde toutefois de penser, dit un physiologiste moderne, que le maximum de la chaleur y soit plus élevé que dans les climats tempérés. On éprouve souvent à Paris et même en Sibérie des chaleurs aussi fortes que sous la zone torride; mais celles-ci ne baissent guère, année commune,

que de 4° à 5° au milieu du jour; peu importe ensuite que de midi à l'aurore, qui a lieu vers 5 à 6 heures du matin, et qui est l'instant le plus froid de la journée, il puisse y avoir une différence de 10° à 12°; toujours est-il néanmoins que le minimum de la température intertropicale doit encore être considéré comme une chaleur assez forte comparativement aux autres climats. L'air, plus dilaté qu'en d'autres régions, se charge de beaucoup de vapeurs qui se précipitent, l'été en abondantes rosées, et l'hiver en pluies qui forment des torrents. Il tombe annuellement environ 70 pouces d'eau sous les tropiques; on n'en recueille guère que 18 à 20 pouces en Europe. La constante régularité des vents qui règnent dans ces contrées les individualise aussi d'une manière remarquable : sur le versant occidental de l'Afrique, ils viennent de l'Atlantique; sur le versant oriental, ils arrivent de l'océan Pacifique. Ces derniers sont les vents *alizés* qui, soufflant perpétuellement de l'est à l'ouest, se font sentir jusqu'à la chaîne dorsale en Asie et la frappent perpendiculairement en Afrique; tandis que les *moussons* règnent le long des côtes asiatiques, alternativement depuis le 15 octobre, pendant six mois, du nord-est, et, pendant les six autres mois de l'année, du sud-ouest. Comment, sous l'influence continuelle d'un tel climat, la constitution de l'homme échapperait-elle à de profondes modifications? aussi les indigènes des régions équatoriales portent-ils une empreinte qui les distingue, au premier aspect, et pour l'observateur le plus superficiel, d'avec ceux des pays froids et même des pays tempérés. Ce sont tous des hommes à peau fortement basanée ou à peau noire. Ce qui est surtout remarquable en eux, c'est la précocité des sexes. Les filles sont nubiles à huit ou dix ans : grand'mères à vingt-cinq, elles sont vieilles et fanées à l'âge où les Européennes réunissent à tout l'éclat de la beauté les charmes de l'esprit. De là, comme Montesquieu le fait observer, résultent des conséquences déplorables relativement aux droits respectifs de l'un et de l'autre sexe, dans l'ordre social. Les femmes dont les attraits physiques périssent avant le développement de la raison, ne peuvent être pour l'homme que des jouets, et jamais des amies ni d'intimes compagnes. Elles vivent condamnées à un état d'abjection et d'esclavage, parquées et nourries dans des *harems,* à l'instar d'animaux domestiques. Le système nerveux y manifeste une irritabilité excessive. Les passions exaltées et violentes y règnent : vengeances atroces, jalousies sanguinaires, tragiques amours, ce sont là des scènes de chaque jour. Les esprits, dominés par l'imagination, se complaisent dans les fables, dans les allégories, dans un langage figuré et métaphorique. En opposition avec les grandes formes des végétaux et des animaux de ces pays, mais en corrélation avec la susceptibilité nerveuse de la constitution des habitants, ceux-ci y ont en général des formes maigres et sèches et des forces musculaires peu intenses. De savants voyageurs ont constaté, à l'aide du dynamomètre, que les hommes de la zone torride le cèdent aux Européens quant à l'énergie des muscles. Il ne faut pour nourrir de tels hommes que des aliments légers et en petite quantité. Légers aussi et fort rares sont leurs vêtements : une coiffure en ombrelle, un morceau de toile, des feuilles, des plumes, le simple tatouage, leur servent d'abri, de parure ou de distinctions honorifiques.

2° La zone tempérée du sud ne comprend que la partie méridionale de l'Afrique; mais celle du nord, à partir du tropique du Cancer qui passe à l'ouest par l'axe du désert de Sahâra, étend son climat chaud, en Asie jusqu'à la partie moyenne du relief dorsal, et en Europe sur les côtes méridionales. Sous ce climat chaud, il y a un véritable hiver, une saison des frimas; mais cet hiver est court et peu rigoureux. La saison des chaleurs est la saison dominante. C'est une sorte de transition ménagée et graduelle à celle du climat tempéré proprement dit. La végétation y est presque aussi luxuriante que celle des contrées intertropicales, et la plupart des végétaux et des animaux

originaires de ces mêmes régions, peuvent encore s'y habituer en plein air. Les populations offrent, dans leurs attributs physiques et moraux, plus d'un trait de ressemblance avec celles des climats très-chauds et des climats tempérés. Les costumes s'y montrent aussi sous ce double rapport d'analogie. La chaleur, moins permanente et moins constamment élevée qu'entre les tropiques, y a moins profondément modifié l'organisme. Il se prête par conséquent avec assez de souplesse à l'acclimatement, soit dans les régions torrides, soit dans les régions froides. Les indigènes des régions tempérées et froides trouvent ici des influences bienfaisantes et salutaires.

3º Dans le climat où nous vivons, climat tempéré, qui occupe la partie intermédiaire de la zone tempérée, l'année se distribue naturellement, sous le rapport de la chaleur et de la végétation, en quatre saisons bien distinctes, de durée à peu près égale. Il comprend toute la partie moyenne de l'Asie et de l'Europe. L'hiver, quoique plus long et plus caractérisé que dans les climats chauds, est encore assez modéré; mais les différences thermométriques y sont extrêmement variées, et justifient une infinité de précautions hygiéniques dans les habitudes et les costumes des peuples qui vivent sous ce climat. Transition entre le climat chaud et le climat froid, il n'offre, dans la végétation, ni le luxe de l'un ni le commencement d'appauvrissement de l'autre. Les plantes des climats très-chauds y végètent rabougries et souffrantes dans nos serres; hommes et animaux venus de ces climats succombent inévitablement à la phthisie pulmonaire, qui moissonne aussi une partie considérable des indigènes; en revanche nous échappons rarement chez eux à l'inflammation chronique du foie. Au reste, il faut bien que l'homme, comme les animaux et les plantes, cédant aux exigences physiques des localités, s'y modifie proportionnellement : à cette condition seulement, il est cosmopolite. Les êtres qui sont partout les mêmes appartiennent aux moins élevés dans l'échelle de l'organisation. Les animaux microscopiques paraissent être semblables partout; puis un grand nombre de plantes marines sont identiques dans l'univers.

4º Le climat froid comprend la région septentrionale de l'Asie et de l'Europe. L'hiver y est toujours rigoureux et y a un règne plus long que l'été. Les vastes forêts de chênes et surtout de sapins, les immenses steppes de la Sibérie, les plaines sarmatiques, germaines et belges, contribuent à caractériser ce climat, sous lequel on remarque aussi des habitudes morales, des usages et des vêtements particuliers. Les indigènes sont en général des hommes robustes, d'une haute stature, à courage calme et impassible. Les exemples d'une grande longévité y sont nombreux. La température y exerce sur la peau une action décolorante. Ici, et dans le climat tempéré où se trouvent les conditions d'acclimatement les plus favorables pour toutes les régions de la terre, les hommes et les animaux manifestent aussi le plus de dispositions originelles à l'émigration. Aussi nous finissons généralement par nous plaire partout où nous nous transportons, et nos colonies sont aujourd'hui sur tous les points du globe; tandis que les habitants des températures excessives refusent de vivre loin de leur terre natale, fût-ce même pour se fixer en de plus doux et de plus heureux climats. Nos animaux, le cheval, le bœuf, le chien nous suivent et s'acclimatent comme nous presque partout. Mais dans nos climats le renne du lapon périt de chaleur, et le chameau du nègre périt de froid. Aussi les hommes et les animaux les plus nombreux sont dans les zones tempérées; ils diminuent en quantité et en variétés à mesure qu'on s'avance vers le nord et vers le sud. Ceci explique la part presque exclusive que les indigènes de nos climats ont toujours prise dans le rude travail de la civilisation.

5º Le climat très-froid comprend les franges septentrionales du continent. Il n'y a là que deux saisons, l'été et l'hiver, qui se succèdent brusquement l'un à l'autre sans la

douce transition d'un véritable printemps ni d'un véritable automne. L'été polaire, cet été pour lequel il n'y a pas de nuits, a des chaleurs excessives, pareilles à celles de l'été intertropical, mais il dure à peine trois mois, et se trouve encadré, sans nuances intermédiaires, entre neuf mois d'hiver. Pendant les longues nuits d'hiver, l'obscurité est diminuée par la clarté de la lune, par le vif éclat de l'aurore boréale et par la longueur des crépuscules. Mais quel hiver ! 35 degrés de Réaumur au-dessous de zéro, voilà le lot ordinaire; et ce n'est pas tout, le thermomètre descend souvent à — 50°, quelquefois même il est tombé à — 70°. Hommes, animaux, végétaux, tout est rapetissé, rabougri, engourdi, sous l'action constrictive de ce rude climat, qui imprime aussi son triste caractère aux mœurs, aux usages et aux vêtements des habitants. La vie finit même par s'y éteindre sur la terre et dans l'atmosphère; mais au milieu des glaces et dans les abîmes de l'Océan, elle reprend les proportions gigantesques des tropiques. Là se trouvent le féroce ours blanc et les lourds phoques, et les énormes baleines, qui font entendre leur voix au milieu des muets habitants des eaux, et dont la chair, la graisse et les fanons attirent dans ces tristes solitudes nos hardis marins, ainsi que les pêcheurs indigènes.

Avant de quitter ce sujet que nous avons à peine effleuré, embrassons d'un seul regard tout notre continent dans le rapport de la civilisation. C'est sous le 2e climat qu'ont fleuri les grands empires de l'Inde, de la Perse, de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce, de Rome, de l'Arabie. Celui de la Chine s'y maintient encore aujourd'hui, mais il est peu rassuré sur sa durée. Le 3e et le 4e climat ont fourni ces hordes germaines, slaves, mongoles, mandchoues, turques, barbares et tartares toujours armées contre les empires du Midi, qu'elles ont fini par renverser violemment. Toutes ont fondé de grands États sur ces ruines; mais c'était, chez les Germains et les Slaves, chez les Germains surtout, que devait apparaître une civilisation plus puissante, la civilisation actuelle. C'était chez eux et par eux que devait se constituer définitivement la plus belle, la plus pure de toutes les religions, le christianisme, qu'ils ont aujourd'hui mission de répandre sur toute la surface du globe. Dans le 1er et le 5e climat, ici, sous un ciel inclément, luttent sans cesse et à grand'peine, pour la satisfaction des premiers besoins de la vie, de rares indigènes, aussi dégradés d'intelligence que de physique; là, sous un ciel brûlant, comblées des biens d'une nature prodigue, des familles plus nombreuses aiment à s'endormir sur les tombeaux de leurs ancêtres, et, sans inquiétude du lendemain, font de la paresse leur félicité. Il y a de petites sociétés généralement misérables aux deux extrémités : au nord, elles sont hospitalières; au sud, féroces. Parmi les unes et les autres règne encore un grossier fétichisme. Mais le christianisme a pénétré chez elles, et les convie à une nouvelle existence.

Nous aurons souvent occasion de rappeler ces observations générales dans les articles spécialement consacrés à chaque peuple.

ASIE.

ASIE.

L'Asie, la plus grande et la plus peuplée de toutes les parties du monde, est aussi le berceau du genre humain et celui de la civilisation. C'est elle que nous visiterons la première.

Nous avons dit que la superficie de l'Asie est de 430,000 myriamètres carrés; sa plus grande longueur, mesurée depuis le cap Oriental jusqu'à l'isthme de Suez, ou jusqu'au détroit de Bab-El-Mandeb (porte de la mort) qui s'ouvre entre la mer d'Oman et la mer Rouge, est de près de 1400 myriamètres. Sa plus grande largeur, entre le cap Romania au sud et le cap Siévéro-Vostotchnï au nord, est d'environ 1000 myriamètres. Le milieu de cette largeur est sur le grand axe de la chaîne primordiale, aux monts Siué-Chan, au-dessus du lac de Khoukhou-Noor; de sorte que la plus grande largeur de chacun des deux versants est à peu près la même.

Cette chaîne dont nous avons pour la première fois tracé le mouvement, nous est infiniment commode pour nous représenter la physionomie de l'Asie dans ses grands traits physiques et ses localités ethnographiques.

Considérée dans son ensemble, la surface de l'Asie se présente sous quatre aspects caractéristiques principaux.

Premièrement : elle est composée de toute la partie orientale des deux versants généraux, adossée sur la chaîne primordiale, depuis le cap Oriental jusqu'à l'isthme de Suez.

Deuxièmement : les limites extérieures de l'Asie offrent les formes suivantes.

Sur le versant oriental : à l'est, les presqu'îles et les îles affectent, comme les côtes continentales, des formes circulaires; elles sont presque toutes pleines de volcans en activité : ce sont les îles Aléoutiennes qui limitent au sud la mer de Béring et qui conduisent en Amérique; la péninsule de Kamtchatka et les Kouriles, barrage de la mer d'Okhotsk, et principale demeure des peuples nommés Aïnos; les îles Tarrakaï, Yéso, Niphon, Sikokf, et Kiou-Siou, qui ferment la mer du Japon et forment l'empire de ce nom ; la péninsule de Corée, les îles Lieou-Khieou et celle de Formose, enceinte de la mer de Corée et dépendance de la Chine; enfin les îles Luçon, Palaouan et Bornéo, partie de l'Océanie qui enserre la mer de Chine : au sud, les formes des péninsules sont anguleuses : d'abord, c'est la longue tringle de Malacca, et la masse pyramidale de l'Hindoustan, entre lesquelles s'ouvre le golfe de Bengale avec les îles Andaman, Nicobar, et Ceylan; plus loin, c'est la masse quadrangulaire de l'Arabie entre la mer Persane ou d'Oman, le golfe Persique, le golfe de Bab-El-Mandeb, et la mer Rouge, grande coupure ouverte entre l'Asie et l'Afrique dans toute la largeur du versant.

Sur le versant occidental : à l'ouest, l'Asie Mineure s'avance entre la mer Méditer-

ranée et la mer Noire; elle offrit toujours un facile passage en Europe, ainsi que les défilés du Caucase entre cette dernière mer et la Caspienne; puis vient la chaîne de l'Oural, que nous avons déjà vue comme une ceinture de plus de 600 lieues jetée sur les reins communs de l'Asie et de l'Europe. Quant aux côtes septentrionales de ce versant, elles reproduisent, mais en petit, dans un sens diamétralement opposé, les formes péninsulaires des côtes méridionales de l'autre versant.

Troisièmement : sous le point de vue des grandes chaînes de montagnes qui circonscrivent les principales contrées de l'un et de l'autre versant, on distingue les chaînes secondaires, qui, de part et d'autre, se détachent de la chaîne primordiale : les unes prennent la partie supérieure de chaque versant à revers, dans un sens à peu près parallèle à la première; les autres sillonnent, perpendiculairement à cette même chaîne primordiale, chacun des deux versants dans le sens de leur largeur. Les unes et les autres tracent ainsi naturellement les limites des contrées où sont cantonnés des peuples différents.

Quatrièmement : en considérant l'Asie sous le double rapport des détails de sa surface et de celui de ses cours d'eau principaux, on remarque, sur l'un et l'autre versant, entre les chaînes secondaires parallèles à la chaîne primordiale, des plaines fertiles ou désertes, d'une immense étendue, et des dépressions lacustres nombreuses ou des abîmes de sable, dans lesquels affluent ou se perdent une multitude de rivières; tandis que le long des chaînes perpendiculaires à la chaîne primordiale, de grands fleuves, naissant aux flancs de celles-ci et à ceux des autres, roulent, dans de profondes vallées ou de vastes plaines, leurs eaux impétueuses ou tranquilles jusqu'aux mers qui baignent les rivages.

Telles sont les quatre grandes formes principales qui individualisent la surface de l'Asie, et constituent les bases fondamentales de tout son édifice géographique.

On a dit et l'on répète tous les jours que l'Asie intérieure est occupée par un vaste plateau fort élevé, dont la figure trapézoïdale est bordée par quatre grandes chaînes de montagnes. Passe pour la figure et la bordure qui résultent, en effet, de la disposition corrélative des chaînes subordonnées à la principale. Quant au vaste *plateau central*, il paraît décidément qu'il n'a jamais existé que dans l'imagination des géographes. Ce prétendu plateau se réduit à la continuité de l'arête primordiale qui généralement présente son dos asiatique très-large de chaque côté [1].

[1] Dans les limites restreintes que nous impose la nature de cet ouvrage, nous devons passer rapidement sur toutes les questions géographiques, que nous traiterons spécialement dans nos *Éléments de l'Histoire du genre humain*. Cependant comme l'assertion que nous émettons de la non-existence du *plateau central* de l'Asie a besoin de preuves, nous rapporterons ici les observations que M. de Humboldt a faites à ce sujet dans ses *Fragments de Géologie et de Climatologie asiatiques*. Il dit (p. 23) : « La partie moyenne et intérieure de l'Asie ne forme ni un immense nœud de montagnes, ni un plateau continu... » Et plus loin (p. 327) : « On peut concevoir, dans le langage de la géologie scientifique, d'après une certaine échelle de hauteur, différents ordres de plateaux : celui de la Souabe a 150 toises; celui de la Bavière ou de la Suisse entre les Alpes et le Jura a 260 à 270 toises; le plateau de l'Espagne a 350 toises; celui de Mysore (Maïssour dans l'Hindoustan) a 380 à 420 toises; les plateaux de la Perse, de Mexico, de Bogota, de Quito et de Caxamarca, d'Antisana et de Titicaca (Amérique), ont 650, 1168, 1370, 1490, 2000 à 2100 toises d'élévation au-dessus du niveau de l'Océan. Dans le langage vulgaire, le mot de plateau (*Table-land*) ne s'applique qu'à des intumescences du sol qui agissent sensiblement sur l'âpreté du climat, par conséquent à des hauteurs au-dessus de 300 à 400 toises... Les plaines centrales de la Dzoûngarie chinoise ont à peine la hauteur du lac de Constance (200 t.), ou de la ville de Munich (266 t.). Les plaines dans lesquelles je me suis trouvé, il y a deux ans, au nord du lac Dzaisang, communiquent, en entourant le Tarbagataï, avec celles de la province d'Ili, les lacs Alak-Tougoul et Balkachi et les rives du Tchoui. Dans le bassin entre les Thian-Chan et

Sans entrer ici dans des détails réservés aux monographies subséquentes, nous noterons les grandes lignes latérales qui tracent les limites des principaux États de l'Asie.

Commençons par le versant oriental.

1° Les monts Hing-'An qui bordent les côtes méridionales de la mer d'Okhotsk, forment une partie de la ligne de démarcation des possessions russes au nord et des possessions chinoises au sud.

2° Les monts Sian-Pi, au nord du golfe chinois de Phou-haï, tracent en général les limites communes de la Mandchourie au nord, de la Corée et de la Chine au sud.

3° Les monts Yun-Nan (midi nuageux), au-dessus du golfe de Tun-Kin, séparent en partie la Chine du royaume d'An-Nam et de celui de Siam.

4° Les monts Birmaniens descendent au sud dans toute la longueur de la péninsule de Malacca, et font séparation entre les États de la race jaune à l'est, et ceux des peuples indiens à l'ouest.

5° Les monts Himâ-Laya forment une grande courbe transversale entre le Thibet au nord et l'Hindoustan au sud.

6° Les monts Brahouiks et les Soleïman, leur contre-fort oriental, s'avancent au sud, jusqu'au cap Monze, entre l'Hindoustan à l'est, l'Afghanistan et le Béloutchistan à l'ouest.

7° Les monts du Kouhistan courent aussi au sud, entre ces deux derniers États et la Perse, jusqu'au cap Djask, à l'entrée du détroit d'Ormus.

8° Le Djebel-Tak, passant au sud-sud-est, entre le lac Ourmiah et le lac Van, atteint le mont Dagataghi (le Zagros des anciens), dont les dernières pentes au sud sont baignées par le Chat-El-Arab, qui se jette dans le golfe Persique : cette ligne sépare la Perse, à l'est, de la Turquie d'Asie, à l'ouest.

le Kuen-Lun, bassin qui est formé à l'ouest par la chaîne transversale du Bolor, la comparaison des latitudes et de certaines cultures, manifeste le peu d'élévation des plateaux sur de grandes étendues. A Kachgar, Khoten, Aksou et Koutché, dans le parallèle de la Sardaigne, on cultive le coton ; dans les plaines de Khoten, sous une latitude qui n'est pas plus méridionale que la Sicile, on jouit d'un climat extrêmement doux, et on élève un nombre prodigieux de vers à soie. Plus au nord, à Yarkand, Hami, Kharachar et Koutché, la culture du raisin et des grenades est célèbre depuis la plus haute antiquité. La déclivité qu'affecte le terrain dans ce bassin fermé, se trouve (ce qui est assez remarquable) en contre-pente à celle du bassin ouvert de la province d'Ili ou du Thian-Chan-Pé-Lou. Même à l'est du Tangout, le haut plateau (ou désert pierreux) du Kobi, paraît offrir un sillon et une dépression considérables... »

Il résulte de l'ensemble de ces considérations sur la configuration du sol de l'Asie, que la partie centrale (le prétendu plateau) renfermée entre les parallèles de 30° et 50°, et entre les méridiens du Bolor ou de Kachmir et du lac Baïkal ou de la grande sinuosité du Houang-Ho, est un terrain à niveau très-varié, en partie inondé, offrant de vastes étendues de pays dont l'élévation est probablement celle des plateaux d'un *ordre inférieur,* analogues aux plateaux de la Bavière, de l'Espagne et de Mysore. On a lieu de soupçonner que des intumescences du sol comparables aux hautes plaines de Quito et de Titicaca (1500 à 2000 toises), ne se trouvent principalement qu'entre la bifurcation de la chaîne de l'Hidou-Khoueh, dont les branches sont connues sous les noms d'Himâ-Laya et de Kuen-Lun, par conséquent dans le pays de Ladak, du Thibet et de Katchi ; dans le nœud de montagnes autour du Koukhou-Noor, et dans le désert de Kobi au nord-ouest de l'In-Chan.

Nous ajouterons que les renseignements fournis par la dernière mission russe à la Chine (1820 à 1821), sur toute la ligne de Kiakhta à Péking, confirment généralement les observations de M. de Humboldt, et surtout les grandes dépressions centrales du désert de Kobi. Ainsi, bien que nous n'ayons pas encore toutes les mesures des reliefs de l'Asie intérieure, cependant celles que l'on possède sont assez nombreuses et assez précises, pour que l'on soit en droit de nier l'existence d'un plateau central continu dans l'Asie intérieure.

9° Une série de hauteurs, partant du sud de la mer Morte, montent au nord-est, jusqu'au 34e parallèle; d'où elles descendent au sud-est, le long de l'Euphrate, jusqu'à l'embouchure du Chat-El-Arab : ces hauteurs décrivent ainsi un grand angle entre la Turquie d'Asie et l'Arabie.

Passons sur le versant occidental.

Ce versant présente, au nord, une masse de terres plus considérable que l'autre versant, au sud : aussi est-il, à sa partie rapprochée de la chaîne primordiale, sillonné d'un plus grand nombre de chaînes secondaires qui le prennent à revers; telles sont :

1° Les monts Thian-Chan (monts célestes), qui commencent dans le Mongolistan et se dirigent à l'ouest parallèlement à la chaîne primordiale entre le Turkestan oriental et la Dzoûngarie ; l'Ak-Dagh, leur prolongement occidental sous le 40e parallèle, est tracé à travers le Turkestan occidental, jusqu'à la mer Caspienne; au delà de cette mer, il se redresse sous le nom de Caucase européen.

2° La chaîne de l'Altaï (mont d'or), au nord des Thian-Chan, développant aussi ses grandes sinuosités à l'ouest, se relie par les monts Oulou-Tau, Alghidim et Ilemen au nœud de Krasnaïa que nous avons déjà noté dans les monts Ourals.

3° La chaîne des Sayanski (monts de la faux), au nord de l'Altaï, sinue aussi à l'ouest, jusqu'au massif de Chabinaï-Dabaga (longitude 87°, latitude 51° 05'). De là, l'axe de ces montagnes fléchit au nord sous le nom de Teletskoï jusqu'au cap Matzol dans la mer Glaciale.

4° Les autres montagnes secondaires de ce versant ont aussi généralement leurs axes de soulèvement dirigés vers le nord, c'est-à-dire perpendiculaires à ceux des montagnes dont nous venons de tracer le mouvement occidental, ou, ce qui est la même chose, perpendiculaires à l'axe de la chaîne primordiale : tels sont, par exemple, les monts du Bolor entre la petite Boukharie et la Dzoûngarie à l'est, et le Turkestan à l'ouest; les monts Ourals et les chaînes de la Sibérie qui courent au nord s'affaisser dans des steppes marécageux ou qui se prolongent jusqu'à l'océan Glacial, formant ainsi les limites naturelles des peuplades sibériennes.

Nous avons nommé la chaîne de Telestkoï ; nous nommerons encore les monts Baïkaliens qui entourent le lac Baïkal, et sinuent ensuite jusqu'au cap Siévéro-Vostotchnï, pointe la plus avancée dans l'océan Glacial; puis les monts Aldan, qui se prolongent jusqu'au cap Sviatoï dans le détroit des Ossements, près l'archipel de la nouvelle Sibérie.

L'Asie est placée sous les cinq climats généraux.

La limite physique du climat chaud, est tracée au nord par le développement de l'axe de la chaîne primordiale depuis Péking jusqu'à Erzeroum, tous deux situés sous la même latitude. Ainsi, la plus grande partie du versant oriental se trouve sous les influences de ce climat; savoir : presque tout le Japon, presque toute la Chine, tout le Thibet et le Boutan, une partie du Birmâh, la moitié de l'Hindoustan, tout l'Afghanistan et le Béloutchistan, toute la Perse, la Turquie d'Asie (avec l'Asie Mineure et Tyr sur l'autre versant) et plus de la moitié de l'Arabie; tandis que les côtes méridionales de la Chine, tout l'An-Nam et le Siam, une grande partie du Birmâh, la pointe triangulaire de l'Hindoustan et le midi de l'Arabie, plongent dans le climat très-chaud de la zone torride.

Les limites physiques du climat tempéré sont, au sud, l'axe de la chaîne primordiale et au nord une ligne qui, depuis l'extrémité orientale des monts Hing'-An, suivant l'arête des Sayanski et le prolongement occidental de l'Altaï, irait rejoindre le massif de Krasnaïa dans l'Oural : ainsi ce climat embrasse, sur le versant oriental, les îles Kouriles, celles de Tarrakaï et de Yéso, et toute la Mandchourie; et sur le versant occidental le Mongolistan, la Dzoûngarie, le Turkestan oriental et le Turkestan occidental

avec le pays des Turkomans, des Kirghiz et les côtes circulaires de la mer Caspienne, au nord et au sud du Caucase.

Le climat froid s'étend jusqu'au cercle polaire, et comprend sur le versant oriental le pays des Tchouktchis, le Kamtchatka et le rivage étroit des Lamoutes; et sur le versant occidental, toute la vaste plaine de la Sibérie; moins les petites péninsules circompolaires qui s'avancent dans le climat très-froid de la zone glaciale, comme les grandes péninsules méridionales de l'autre versant se prolongent sous les feux de la zone torride.

On conçoit que chaque climat ayant ses espèces minérales, végétales et animales propres, les deux versants de l'Asie, placés, l'un sous deux climats et l'autre sous trois, ont aussi leurs espèces particulières relatives. Ainsi, par exemple, le cheval, l'âne et le djaggataï leur intermédiaire, le bœuf ordinaire, le chameau, etc., appartiennent au versant occidental; la licorne, le bœuf à bosse, le yak ou bœuf à queue de cheval, le gayal, le tapir, le dromadaire, l'éléphant, le rhinocéros, etc., sont originaires du versant oriental; et, sur chaque versant, les espèces sont nécessairement variées selon les milieux climatologiques, comme ceux-ci le sont selon les localités géographiques. L'homme, selon sa race et sa tribu, y a subi dans sa conformation et dans ses mœurs les effets de toutes ces influences générales et particulières.

Nous avons dit que l'Asie était plus grande et plus peuplée que toutes les autres parties du monde; située sous tous les climats que modifient les circonstances géographiques les plus variées, elle leur est aussi supérieure par le nombre et les variétés de ses richesses minérales, végétales et animales. Ainsi, par exemple, sur 1346 espèces d'animaux connus, elle en compte 422, dont 288 lui sont particulières.

Le plus grand nombre de nos plantes utiles ou agréables, les pierres précieuses les plus estimées, nous viennent de l'Asie. Les animaux domestiques qui nous servent à labourer la terre et à nous transporter avec nos bagages dans des régions éloignées, ceux qui nous fournissent le vêtement et la nourriture, ont leur origine et leurs types primitifs en Orient. Ils ont suivi l'homme dans ses émigrations; car l'Asie, si féconde en animaux de toutes espèces, est aussi la mère des nations qui se sont répandues sur toute la terre.

En effet, c'est vers l'Asie que, de tous les points du globe, l'homme reporte les souvenirs de son enfance. Et ces souvenirs planent mystérieux sur les hautes régions thibétaines, où le massif de Kuen-Lun (la colonne du ciel), le pic de Tchamalari (le mont brûlé, noir), et le Djavalagiri, (le mont blanc, dilaté), disposés triangulairement entre eux, rappellent peut-être la demeure des trois fils de Noé, Sem, Cham, et Japhet, dont les noms ont une signification correspondante.

Au reste, nous verrons qu'il existe encore dans cette région des tribus rapprochées qui conservent les caractères des trois races primitives. On n'a point constaté si ces débris vivants sont des témoignages de la primitive concentration du genre humain. Toutefois il semble que ce soit dans ces lieux que l'ethnographie et la linguistique, d'accord aujourd'hui avec les livres sacrés de tous les peuples, nous montrent les trois grandes familles qui avaient échappé au déluge, rassemblées sous un même chef, une même foi, une même loi. Mais ce n'était point là qu'elles devaient accomplir leurs destinées; car la terre tout entière leur était livrée.

A la voix de leurs patriarches, rois et pontifes à la fois, et dépositaires des connaissances antédiluviennes, elles plièrent leurs tentes et partirent pour aller prendre possession des contrées qui leur avaient été préparées à chacune, selon les fonctions qu'elles avaient à remplir dans les desseins du Créateur. Ainsi elles se séparèrent, et avec elles l'humanité se mit en marche.

Les routes qu'elles ont prises et les fortunes diverses qu'elles ont éprouvées sont inscrites en traits ineffaçables dans l'histoire des nations et sur la face du globe. Nous les signalerons dans les pages consacrées à l'histoire de chaque peuple. Ici nous nous bornerons à rappeler qu'au milieu des épreuves par lesquelles l'humanité se développe, on voit assez distinctement aujourd'hui surgir deux grandes formes de civilisation, la civilisation orientale représentée par la race jaune en Chine, et la civilisation occidentale représentée par la race blanche en Europe. Quant à la race nègre, sans civilisation propre, elle a pris ici les formes de l'une, là celles de l'autre, et partout elle reste au service de ses sœurs.

Trois mots résument assez exactement le caractère général de ces deux civilisations. En effet, toutes deux manifestent l'activité sociale au plus haut degré : l'une dans l'*immutabilité* et le *familisme* fondés sur la *piété filiale;* l'autre dans la *mutabilité* et l'*individualisme* fondés sur la *liberté*. Leurs dogmes religieux conservent les mêmes rapports. Ainsi, le bouddhisme, la religion principale de l'Orient, identifie la créature avec le Créateur; elle finit par s'y anéantir complétement, comme l'individu dans la famille, comme la famille dans l'État, comme l'État dans son chef qui est le représentant de Dieu sur la terre. Le christianisme au contraire tend incessamment à réaliser ici-bas l'identification avec Dieu, mais laisse finalement subsister l'éternelle inégalité du Créateur et de la créature, et révèle éternellement à l'homme son individualité et sa liberté : le christianisme contient donc aussi les éléments des sociétés européennes. Ainsi, les bases politiques et sociales sur lesquelles reposent les deux grandes formes de la civilisation actuelle, se reflètent dans leurs principes religieux entièrement opposés. Le monde oriental, c'est le panthéisme bouddhique, le matérialisme organisé; le monde occidental, c'est le monothéisme, le spiritualisme le plus complet qui tend incessamment à se dégager de la matière. En un mot, le christianisme est la vérité révélée aux hommes; et, qu'on le veuille ou non, il faut qu'il envahisse l'univers par toutes les voies de l'activité humaine.

Par quelle série de transformations a dû passer la civilisation occidentale avant de se manifester sous son caractère actuel ! En s'avançant de plus en plus à l'ouest, selon l'axe de la chaîne principale, elle se trouva enfin sur le versant qu'elle devait occuper. Elle passa sur les ruines de la Perse antique, de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie, de l'Arabie; d'où, après avoir rayonné dans toutes les contrées de l'Europe moderne, elle traversa l'océan Atlantique et envahit les deux Amériques. Elle étreint aujourd'hui le monde entier; le christianisme est inséparable de son triomphe.

L'autre puissance, marchant vers l'Orient, parallèlement à la chaîne primordiale, descendit sur le versant oriental dans les belles et fertiles plaines qu'arrosent le Houang et le Kiang, les plus grands, les plus majestueux fleuves de l'ancien monde. Elle eut devant elle le Japon, l'Océanie, et, plus loin, aussi les deux Amériques.

Tandis que la civilisation occidentale progressait par le temps et l'espace, de siècle en siècle, de station en station, sans pouvoir se fixer définitivement, car son élément essentiel, la liberté, ne le permettait pas; la civilisation orientale commençait et accomplissait son développement en elle-même et par elle-même, dans les lieux où elle s'était cantonnée primitivement, s'y régénérant sans cesse par ses propres institutions, immuables comme le principe dont elles émanent.

Antipodes l'une de l'autre dans leur position géographique, comme dans leurs habitudes religieuses et morales, sociales et politiques, elles n'en ont pas moins accompli leurs destinées en commun et comme de concert, selon les fonctions qui leur avaient été réservées dans les évolutions progressives de l'humanité. L'avenir dira le résultat de leur contact actuel.

Dans tous les âges, tous les empires ont été tributaires de l'empire chinois. Ils ont disparu de la terre, ou ne se maintiennent encore aujourd'hui qu'à la condition d'échanger entre eux leurs produits et de s'emprunter leurs industries. L'existence même des principaux États modernes serait gravement compromise, si leurs relations avec la Chine venaient à cesser. L'empire chinois, au contraire, toujours debout après tant de siècles d'une existence non interrompue et malgré les vingt-deux grandes révolutions dynastiques et politiques qui ont passé sur lui, sans l'abattre ni l'ébranler, s'est toujours suffi à lui-même, et se présente encore pour nous, aussi bien que nous pour lui, comme un des phénomènes historiques les plus curieux et les plus extraordinaires.

Voici la liste des différents États de l'Asie, selon l'ordre dans lequel nous les visiterons successivement : Chine, Japon, An-nam, Siam, Birmâh, Hindoustan, Béloutchistan, Afghanistan, Hérat, Perse, Arabie, Turquie d'Asie, Russie d'Asie, Turkestan occidental.



Types chinois

CHINE.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Noms de la Chine. — L'existence d'un grand et puissant empire à l'autre extrémité du monde ne fut révélée à l'Europe moderne que vers le milieu du xiiie siècle : on le nommait Kathaï, du nom des Khitan, peuple mongol-tongouse qui y dominait. C'est encore par ce nom que les Russes le désignent aujourd'hui. La plupart des peuples de l'Asie l'ont toujours appelé Tchina, Thsin, ou Sin; c'est aussi sous le nom de Sinæ que les Grecs et les Romains l'ont autrefois connu. La dénomination nationale est Tchoung-Koué (royaume du milieu); elle ne vient point, comme on l'a prétendu, de ce que les Chinois se croient placés au centre du monde, mais de ce qu'au xiie siècle avant notre ère, ce pays était divisé en plusieurs petits royaumes vassaux d'un royaume suzerain placé au milieu d'eux. Ses autres dénominations sont Thian-Tchao (empire céleste); Thian-Hia (ce qui est sous le ciel, le monde; c'est une expression équivalente à celle d'*orbis* que les Romains appliquaient à leur empire). Communément, les Chinois s'appellent eux et leur pays d'après le nom de la dynastie régnante. Ainsi la Chine, étant actuellement gouvernée par la dynastie mandchoue qui a adopté le titre de Thsing (pure), porte le nom de Ta-Thsing-Koué (le grand et pur empire), et ses habitants celui de Thsing-Jin (hommes de Thsing).

Étendue. — L'empire chinois comprend,

Sur le versant oriental : la Chine propre, la Mandchourie, la Corée, le Thibet avec le pays de Khor ou Katsi au nord et le Boutan au sud;

Sur le relief dorsal : le Thsing-Haï ou la Mongolie du Khoukhou-Noor, que l'on nomme aussi Khochotie;

Sur le versant occidental : la Mongolie propre, la petite Boukharie ou le Turkestan oriental et la Dzoûngarie.

Les îles principales qui sont sous sa dépendance sont celles de Tarrakaï, de Lieou-Kieou, de Formose et de Haï-Nan.

Il a pour limites : à l'est, la mer d'Okhotsk, la mer du Japon, la mer de Corée et celle de Chine; à l'ouest, le Turkestan occidental; au sud, le Kachemir, le Penjab, l'Hindoustan, le Birmâh, le Siam et l'An-Nam, et au nord, la Sibérie.

Dans cette circonscription, il comprend une aire plus grande d'un tiers au moins, que celle de toute l'Europe.

Montagnes, vallées, plaines, déserts. — La partie de l'arête dorsale de l'ancien continent comprise dans l'empire chinois, est entre le 56e degré de latitude nord et le massif de Pouchti-Khour à l'ouest. Sa longueur est d'environ 600 myriamètres.

De cette série de hauteurs rayonnent, sur l'un et sur l'autre versant, des chaînes de montagnes secondaires, qui déterminent la configuration du sol et les limites des différentes parties de l'empire. Il suffira de noter les principales.

Sur le versant oriental, au nord, la chaîne des monts Hing'-An se détache des Stanovoï, à l'est. Elle franchit le passage étroit de la manche de Tarrakaï, forme les apennins de l'île de ce nom, de celles du Japon, des Licou-Khicou, et s'épanouit dans les volcans de l'île Formose, dessinant ainsi deux immenses festons aux limbes de l'Orient.

Vers le milieu des Khang-Khaï partent les hauteurs sablonneuses et désertes des Sian-Pi; elles s'en vont à l'est jusqu'au plateau du Golmin-Changan-Alin (grande montagne blanche), qui envoie au nord-est, tout le long de la côte de la mer du Japon, les sauvages montagnes des Aïnos, et, au sud, les apennins de la péninsule de Corée.

Le mont Pétchan (15,000 pieds) s'élève dans le Khang-Khaï, par longitude 114° 20', latitude 42° 30'; il se prolonge à l'est et se termine entre le golfe de Liao-Toung et celui de Pe-Tchi-Li, dans la mer de Phou-Haï, au lieu même où aboutit l'extrémité septentrionale de la *grande muraille* dont nous parlerons plus tard. Cette ligne de hauteurs limite la Chine au nord.

Une quatrième chaîne latérale se détache des Kuen-Lun, au massif de Baïn-Khara (mont noir et riche), par longitude 93°, latitude 35°; elle se nomme Pé-Ling (chaîne septentrionale). Dans leur mouvement occidental, les Pé-Ling envoient, au nord et au sud, un grand nombre de ramifications. Nous n'en distinguerons que deux : au sud, les Yun-Ling (chaîne nuageuse), véritable barrière naturelle, inaccessible, entre la Chine et le pays de Si-Fan, province orientale du Thibet; au nord, les monts de Chen-Si (frontière occidentale), qui se prolongent, à peu près parallèlement aux monts Ho-Lang-Chan et In-Chan, jusque dans le Chan-Si (occident montagneux).

Une cinquième chaîne latérale a aussi son origine dans les Kuen-Lun au mont Sighin-Oulan-Tolokhaï-Oola (montagne de la tête rouge de Sighin), à 160 lieues à l'ouest de l'origine des Pé-Ling. Elle porte d'abord le nom de Bassa-Doungram (monts de la vache); en arrivant à l'est au massif d'Amié-Kam, elle se divise en deux branches : l'une court droit au sud; elle limite à l'ouest le pays de Si-Fan et va former, sous le nom de monts Birmaniens, la longue arête de la péninsule de Malacca; l'autre branche se dirige au sud-sud-est, jusque vers longitude 98°, latitude 25° 30'; d'où, formant un coude, elle développe, sous le nom général de Nan-Ling (chaîne méridionale), ses hautes arêtes sinueuses vers l'orient, jusqu'à la passe de Meï-Ling, communication ouverte entre les provinces du littoral et celles du centre. De ce point, la chaîne se brise au sud sous des noms divers, et, montant droit au nord-est, elle s'affaisse sur un terrain alluvial jusqu'à l'Océan, vis-à-vis de l'île de Ming-Haï, voisine de celle de Tchu-Chan, qui fut récemment occupée par la marine anglaise.

C'est le mouvement général de cette immense chaîne de montagnes qui donne aux côtes méridionales et orientales de la Chine leur grande forme circulaire.

Du coude méridional des Nan-Ling se détache au sud le rameau Yun-Nan (midi nuageux), qui couronne le golfe de Tun-Kin : sous la forme d'une haute terrasse elle sépare le Tun-Kin de la Chine, et n'a qu'un seul passage fermé par une muraille épaisse à deux portes, dont l'une est gardée, du côté de la Chine, par des Chinois, et l'autre, du côté de Tun-Kin, par des Tun-Kinois.

Une autre chaîne latérale, partant du plateau sur lequel s'élève le Bami-Daniah, envoie au sud-est le filon de Kara-Koroum qui frappe dans le massif de Kaï-Lassa (monts neigeux), par longitude 79°, latitude 30° 40'; d'où il se brise à angles droits, sous la

dénomination générale de Dzang et file à l'est vers les monts Birmaniens, en prenant ainsi le Thibet dans toute sa longueur.

Du même plateau, mais un peu plus au sud, se détache encore au sud-est la grande courbe de l'Himâ-Laya, (séjour des neiges), avec ses cent pics de plus de six mille mètres de hauteur, parmi lesquels on distingue les cimes majestueuses du Pour-Kyal, (7922^{m}), du Nanda-Dévi (7880^{m}), du Djavalagiri (8522^{m}), et du Tchamalari (8539^{m}), le géant de toutes les montagnes du globe. Cette chaîne forme séparation entre le Thibet au nord et l'Hindoustan au sud.

Au pied du Tchamalari se bifurque l'Himâ-Laya, à l'est, vers l'arête Birmanienne : c'est dans cette grande enclave que se trouve le pays de Boutan.

Telle est la configuration générale de cette partie du versant occidental : au nord entre les monts Hing'-An et Sian-Pi, s'étend une vaste plaine ondulée d'un grand nombre de lignes montueuses, et allant en se rétrécissant en forme d'entonnoir vers la partie septentrionale de la manche de Tarrakaï; au milieu, dans la Chine proprement dite, depuis la grande muraille jusqu'aux monts Yun-Nan, le sol descend généralement, comme les montagnes et leurs multiples ramifications, en degrés insensibles, depuis l'arête dorsale, jusqu'à la mer de Chine et la mer de Corée; au midi les pentes des Nan-Ling, s'inclinant vers la mer, forment un versant ondulé de faibles hauteurs et renfermant quelques plaines; la partie moyenne et septentrionale du Thibet offre une surface tourmentée de vallées et de plaines diversement disposées, tandis que sa partie orientale présente deux grandes aires hérissées de montagnes et inclinées au sud-est, et sa partie occidentale une surface moindre, également sillonnée de hauteurs et s'abaissant dans un sens contraire, vers le nord-ouest. Les hautes et nombreuses montagnes de Thibet lui ont fait donner par les indigènes le nom de Gang-Djian-Youl (empire de la neige).

Passons sur le versant occidental.

La partie de ce versant qui est dans la dépendance de l'empire chinois est sillonnée, dans toute sa longueur, par trois grands systèmes de montagnes : les Sayanski au nord, l'Altaï au milieu, et les Thian-Chan au sud.

L'arête sinueuse des Sayanski (monts de la faux) se dégage du massif de Kenteï, qui est sur la dorsale du globe, par longitude 116° et latitude 49°. Elle trace, dans son développement occidental, la limite commune des possessions chinoises et de celles des Russes, jusqu'au mont Chabinaï-Dabaga, situé par longitude 87° et latitude 51° 05′, d'où elle entre en Sibérie sous le nom de Téletskoï.

Du même massif rayonne ensuite à l'ouest le filon de l'Altaï ou Kin-Chan (mont d'or); arrivé à l'Ijiktou (montagne de Dieu), son point culminant par longitude 87°, latitude 50° 15′, il envoie une branche au Chabinaï-Dabaga et descend au sud-est pour contourner le lac Djaizang (des cloches); il rejoint ensuite, par le Tarbagataï (mont des marmottes), la montagne de Tchinggis, par longitude 77°, latitude 48°.

Les Thian-Chan (monts célestes), détachés de l'In-Chan, filent aussi à l'ouest, et atteignent le haut et âpre Kachgar-Davan (passe de Kachgar) par longitude 68°, latitude 40°.

Ainsi, ces trois systèmes oréographiques, partis de la dorsale du globe qui est à l'orient, s'en vont à l'occident dans le sens général de l'axe des Kuen-Lun, qui forme ici la limite des deux grands versants de l'Asie. Ils séparent donc trois contrées ouvertes longitudinalement, l'une entre les Sayanski et l'Altaï, l'autre entre l'Altaï et les Thian-Chan, et la troisième entre ceux-ci et les Kuen-Lun.

A l'ouest, ces vastes contrées sont fermées, du sud au nord, par les monts de Bolor qui se dégagent des Thsoung-Ling ou Tartach-Davan (chaîne des oignons), extrémité

occidentale des Kuen-Lun, au revers septentrional du plateau dominé par le Bami-Daniah, jusqu'à la passe de Kachgar, et par la chaîne de l'Oulak, qui, venant des Thian-Chan, file, sous divers noms, à l'ouest des grands lacs Issi-Koul et Balkachi, et aborde en collines basses et sablonneuses la montagne de Tchinggis, que nous avons vue à l'extrémité de l'Altaï. Ici cependant les possessions russes se sont avancées un peu au sud jusqu'au lac Balkachi.

Les Thian-Chan forment une limite naturelle entre la Dzoûngarie et la petite Boukharie. Ces deux pays sont nommés par les Chinois : Thian-Chan-Pé-Lou (pays au nord des monts célestes), et Thian-Chan-Nan-Lou (pays au sud des monts célestes). La Mongolie propre ou Mongolistan est, à leur extrémité orientale, limitée par l'arête de séparation des deux versants principaux.

Tel est l'aspect général que présente la superficie que nous venons de déterminer sur une étendue moyenne de 800 lieues de l'est à l'ouest, et de 250 du nord au sud. Dans la Dzoûngarie, c'est une succession de plateaux, de montagnes glacées, arides ou rarement ombragées, dominant des vallées et des enclaves peu élevées, généralement revêtues de maigres herbages ou de steppes à plantes salines. Dans le Mongolistan, on voit à l'est un immense plateau dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer est dans quelques endroits de plus de mille mètres; ses hautes traînées de rochers nus ou neigeux, ses profondes et sombres vallées lui donnent, à l'horizon, l'aspect des vagues de la mer agitée. Le terrain est entièrement sablonneux, couvert de cailloux de diverses couleurs; on y trouve quelques flaques d'eau salée, et çà et là pour toute végétation des plantes salines, le *boudourgana* dont les tiges ressemblent à de jeunes pousses de chêne, de rares buissons desséchés et quelques arbres amaigris. Quand on contemple ces lieux désolés, il est difficile de croire que l'habitant puisse y mener une vie heureuse. Il est privé de bois et des principales nécessités de la vie. Au commencement de l'été, il prie le ciel de lui accorder de la pluie, qui rarement rafraîchit la steppe. Dans cette saison, qui dure peu, mais qui est brûlante, la sécheresse détruit le bétail sa seule ressource, et de pareilles calamités le menacent dans de longs et rigoureux hivers, quand la terre couverte de neige et de glace empêche les animaux d'arriver à l'herbe, leur unique subsistance. Ce désert que les Mongols nomment Kobi (désert) et les Chinois Cha-Mo (mer de sable), s'abaisse à l'ouest et envahit tout l'espace compris entre les Kuen-Lun et les Thian-Chan. Là des masses d'un sable fin qui coule comme un fleuve lorsque le vent souffle; là des distances à perte de vue où le voyageur ne trouve d'autres indices de vie que des os d'homme ou d'animaux et des fientes de chameau. Cependant sur les pentes méridionales des Thian-Chan et sur celles des Kuen-Lun, il est des endroits bien arrosés, fertiles et habités par des populations nombreuses à Khamil, Tourfan, Koutché, Khotan, Yarkand, Kachgar... Au delà des montagnes de Kachgar, le Kobi se rattache, par une série non interrompue de plages arides et salées, au grand désert de Sahâra qui prend l'Afrique à revers, immense ceinture de déserts, jetée sur la dorsale du globe depuis l'océan Pacifique jusqu'à l'océan Atlantique, dans toute la largeur de l'ancien continent.

La configuration générale de la partie chinoise du versant occidental, que l'on appelle abusivement, dit M. de Humboldt, *plateau central de l'Asie*, ses grandes lignes de montagnes, constamment dirigées à l'ouest, ses vastes plaines où la vie est mobile comme le sable, ont manifestement influé sur le mouvement général, sur le caractère et sur les mœurs des peuples qui en sont sortis à diverses époques, Finnois, Gaëls, Germains de toutes les tribus, Slaves, Tongouses, Mongols, Turcs, les plus terribles ouvriers des destinées humaines. Aujourd'hui les descendants de ceux qui ont passé en Europe s'y sont modifiés ainsi que dans toutes les contrées de la terre dont ils ont

déjà pris une si large part; tandis que les descendants de ceux qui sont restés en Asie, ont gardé leurs habitudes primitives : comme aux premiers jours du monde, ils s'abritent toujours sous leurs *iourtes* de feutre, traversant leurs vastes plaines sur leurs coursiers rapides ou leurs infatigables chameaux, ou bien montés avec leur famille sur leurs chariots, huttes ambulantes, ils mènent, en tous sens, leurs nombreux troupeaux paître les steppes du désert.

Maintenant, en considérant sous un même coup d'œil les deux grandes surfaces qu'occupe l'empire chinois sur le versant oriental et sur le versant occidental du continent, on se représentera sans effort dans l'espace l'ensemble des traits qui composent sa physionomie générale, qu'il nous est important de bien retenir pour l'intelligence des événements et des mœurs que nous aurons à décrire.

Lacs. — La Chine possède beaucoup de lacs d'une grande étendue. Sur le versant oriental, dans la Chine propre, on remarque les belles nappes du Thoung-Ting qui a plus de 80 lieues de circonférence, du Po-Yang, du Taï-Hou et du Houng-Tse. Situés dans la grande plaine comprise entre les extrémités orientales des Pé-Ling et des Nan-Ling, ils facilitent admirablement les relations entre les provinces de l'empire.

La Mandchourie n'a que de petits lacs; le plus considérable est le Hinka : il a 35 lieues de longueur sur 6 de largeur moyenne.

C'est au Thibet que les lacs sont nombreux et entourés de la plus sainte vénération; nous citerons les quatre principaux. Dans une vallée étroite dominée au nord par l'énorme massif de Kaï-Lassa (monts neigeux) et au sud par l'Himâ-Laya, vers le milieu de cette dernière chaîne, on aperçoit quatre montagnes disposées circulairement et laissant entre elles de larges ouvertures, dont les formes dessinent de loin des gueules de lion, d'éléphant, de cheval et de yak ou bœuf thibétain. Lorsqu'on entre par une de ces portes, on arrive sur les bords du Manasa-Vara (le plus parfait des lacs honorables). Il a 8 lieues de long sur 3 de large. La couleur de ses eaux est verte, et leur goût est pur et doux. Après midi, elles prennent différentes couleurs et réfléchissent une lumière semblable à celle des éclairs. Un courant le fait dériver au nord-ouest dans le Ravanah-Hrad (lac de Ravana, fameux héros indien); il est deux fois aussi grand que le premier. Ses eaux ont un goût agréable, leur couleur tire sur le noir.

Ces lieux sont empreints de terreur et de mystère; ils sont fréquentés par des troupes de chevaux et de yaks sauvages, de chèvres au duvet à châles, d'oies aux plumes grises, d'Hindous et de Thibétains qui, depuis des milliers de siècles, y viennent en pèlerinage des contrées les plus éloignées, adorer le Mahâdéva (le grand dieu), et jeter la cendre de leurs amis dans les eaux du lac, qu'ils regardent comme la plus sainte des sépultures. On trouve sur ses bords du lapis-lazuli et le meilleur borax du Thibet. En 1820, on y découvrit une mine d'un fonds riche, mais le gouvernement la fit fermer.

Le Yar-Brok-You-Mthso (lac étendu des turquoises) est situé au sud-ouest de la ville de H'lassa. C'est le lac que par corruption on nomme Palté. Il est dominé au nord par les hautes cimes du Notdzing-Gang-Dzang-Ri (montagne de neige pure de l'étendard du Bonze) et au sud par le prolongement occidental du Yarla-Chamboï-Gang-Ri (montagne neigeuse du pays de Bouddha existant par lui-même). Ce beau lac forme un anneau circulaire d'un rayon de 5 à 7 lieues. Au milieu s'élèvent trois montagnes couvertes d'une belle végétation qui se marie agréablement avec une multitude d'édifices religieux, riches monastères d'hommes et de femmes voués au culte de Bouddha. Sur la plus méridionale se trouve un couvent célèbre, où réside une femme, que les Thibétains vénèrent comme une divinité, incarnation de Bhavani, la suprême créatrice chez les Hindous. Elle porte ici le nom de Dordzi-Pa-Mo (la sainte mère de la truie). Tous les couvents de l'île du lac sont sous sa direction. Trente religieux forment sa cour. Elle ne sort qu'en

grande pompe de son habitation et de son île. Lorsqu'elle se rend à H'lassa, on la porte sur un trône couvert d'une vaste ombrelle; sa cour la suit, des thuriféraires la précèdent. A son entrée dans cette capitale, tout le peuple s'empresse autour d'elle pour recevoir sa bénédiction, qu'elle donne en faisant baiser le sceau destiné à sanctionner les actes de sa divine puissance.

Le Tenggri-Noor (lac du ciel), situé au nord du précédent, est le plus grand du Thibet. Il a 40 lieues de longueur sur 15 de largeur moyenne. Son nom lui vient de la couleur de ses eaux qui sont d'un bleu de ciel. Sur ses rives méridionales s'élève dans les monts Dzang, le Nian-Tsin-Tangla-Gang-Ri (montagne des champs de neige de la divinité qui rend des oracles).

Un des plus grands lacs de l'Asie se trouve près de l'axe de la dorsale du globe, dans une enclave formée au nord par les Siué-Chan et au sud par l'Amié-Maldzin-Monsoun-Ola (montagne des treize patriarches). Il a 25 lieues de l'est à l'ouest et 10 du nord au sud. Son nom tiré de la couleur de ses eaux est, en chinois, Thsing-Haï, et, en mongol, Khoukhou-Noor (mer bleue). Les sommets qui ferment son enceinte sont couverts de neiges éternelles. De leurs flancs sortent les plus grands fleuves de l'Asie; à leur pied toutes les régions de l'ancien continent s'inclinent à l'orient, à l'occident, au nord et au sud. C'est dans ces lieux solennels et sur les bords mêmes du lac, qu'au printemps de l'année 1204, un jeune guerrier mongol convoqua un *kouriltaï* (cour plénière) des députés de toutes les hordes. Il s'y fit nommer Tchinggis-Khan (souverain khan), publia son code fameux, et courut à la conquête de toute la terre qu'il avait devant lui.

Sur le versant occidental, on rencontre un grand nombre de lacs; les plus importants sont à l'ouest. Le Lob-Noor est entre les Kuen-Lun et les Thian-Chan; c'est sur ses bords que les caravanes qui se rendent de Kachgar à la Chine s'arrêtent quelque temps pour se préparer au long et pénible voyage du désert du Kobi. Au nord des Thian-Chan, dans le pays des Dzoûngares, sont l'Issi-Koul (lac chaud), le Balkachi-Noor (lac étendu), l'Alak-Tougoul-Noor (lac du taureau bigarré), l'Ike-Aral-Noor (petit lac des îles), l'Oubsa-Noor, le Kisil-Bach-Noor (lac de la tête rouge), etc. On voit au milieu du Balkachi plusieurs chaînes de rochers qui s'élèvent comme des îles à sa surface; en hiver, la horde moyenne des Kirghiz campe sur ses rives. Du milieu de l'Alak s'élève aussi une montagne de forme conique, on la nomme Aral-Toubé (cime insulaire) : elle occasionne des tempêtes violentes qui incommodent les caravanes; en passant, on sacrifie quelques moutons à cet ancien volcan.

Fleuves. — C'est généralement dans les angles formés par les chaînes de montagnes que jaillissent les sources des grands fleuves qui arrosent l'un et l'autre versant. Nous ne parlerons que des principaux.

Sur le versant oriental, l'Amour ou Sakhalian-Oula (fleuve noir) nommé par les Chinois Hé-Loung-Kiang (fleuve du serpent noir); il a ses sources au massif de Kenteï, décrit un grand arc au sud dans la Mandchourie, et se jette dans une baie de la manche de Tarrakaï appelée le *liman* de l'Amour. Son cours est d'environ sept cents lieues. Profond, tranquille, il ne présente aucun obstacle à la navigation, il ne renferme ni rochers ni bas-fonds. Ses rives sont bordées de forêts magnifiques. Les Russes se plaignent beaucoup de la perfidie des Chinois qui, en 1689, arrachèrent par surprise et par force, aux plénipotentiaires de la Russie, la cession de la partie inférieure de ce beau fleuve, indispensable pour les maîtres de la Sibérie orientale, et où les Cosaques avaient déjà arboré le drapeau du czar.

Le Houang-Ho ou fleuve Jaune, a ses sources dans les monts Baïn-Khara. Il arrose d'abord les vallées sauvages comprises entre l'arête dorsale et les monts du Chen-Si;

il coupe la grande muraille, coule au nord, puis à l'est; tournant brusquement au sud, il coupe une seconde fois la grande muraille entre la province de Chen-Si et celle de Chan-Si, frappe droit la chaîne des Pé-Ling, et dirige ensuite son cours, à l'est, jusqu'à son embouchure dans la mer Jaune. Ce fleuve a un grand nombre d'affluents. Son cours est d'environ 750 lieues. Depuis l'endroit où il brise la grande muraille, il coule entre des rives et sur un lit composé de terres argileuses qui rendent ses eaux bourbeuses et d'une couleur jaune. Dans la partie inférieure de son cours, ce fleuve devient très-rapide et sujet à des débordements considérables qui font de grands ravages; c'est pour le contenir qu'on a élevé sur plusieurs points de fortes digues, et autour des villes des remparts en terre qui s'étendent à la distance d'un quart de lieue. On a calculé que ce fleuve doit verser à son embouchure, par heure, environ 2,000,000 de pieds cubes de terre solide, quantité suffisante pour former, en 70 jours, une île d'un mille carré; de façon qu'en 24,000 ans, ce fleuve devrait remplir tout le bassin de la mer Jaune.

Le Yang-Tseu-Kiang (le fleuve fils de l'Océan), nommé quelquefois fleuve Bleu, a aussi ses sources dans les Kuen-Lun sur les pentes occidentales du Sighin-Oulan, à 160 lieues à l'ouest de celles du Houang-Ho. Mais tandis que celui-ci va faire une longue excursion vers le nord, l'autre se dirige symétriquement au sud sous le nom de Kin-Cha-Kiang (rivière à sable d'or); il prend ensuite la direction nord-est et se jette dans la mer Orientale, à 55 lieues du premier; son cours est d'environ 1000 lieues. Il a 7 lieues de large à son embouchure, et à 300 lieues plus haut, une demi-lieue. En plusieurs endroits on n'a pu atteindre sa profondeur. De là le proverbe des Chinois : *La mer n'a point de bornes, le Kiang n'a point de fond.* Il est navigable pour des vaisseaux à voiles pendant plus de 100 lieues à partir de la mer de Corée, dont le flux et le reflux se font sentir à cette distance.

Le Ta-Kiang (grand fleuve) naît dans l'angle est formé par les Nan-Ling et les Yun-Nan; il coule dans la vallée ouverte entre ces deux chaînes de montagnes, et porte ses eaux dans la baie de Kouang-Toung (Canton). Son cours est de 200 lieues.

Beaucoup d'autres rivières, dont une grande partie ne sont que des affluents des fleuves que nous avons décrits, fertilisent le sol varié de la Chine proprement dite, et facilitent les nombreuses et actives communications d'une province et d'une ville à l'autre.

D'autres grands fleuves ont aussi leur origine dans le Thibet.

Le Sind ou l'Indus commence au pied des monts Kaï-Lassa, près des lacs sacrés de Manasa-Vara et Ravanah-Hrad. Il se dirige à l'ouest par la longue vallée du Thibet occidental, et franchissant la gorge qui est à l'extrémité orientale de l'Himâ-Laya, il s'épanche au sud dans les plaines de l'Hindoustan, qui sont à l'est des monts Soleïman et Brahouiks jusqu'à la mer des Indes. Son cours est d'environ 600 lieues, dont 250 sur le territoire thibétain.

Le Yœrou-Dzang-Bo-Tchou (fleuve clair de la fontaine de droite ou d'ouest). Il naît à l'opposite de l'Indus, dans le mont Damtchouk-Kabab-Gang-Ri (montagne de neige de l'embouchure de l'eau du cheval précieux) élevé entre les sources de ces deux fleuves. Après avoir parcouru à l'est toute la longue vallée méridionale du Thibet, on le voit, comme l'Indus à l'extrémité occidentale de l'Himâ-Laya, se précipiter, à l'extrémité orientale de cette chaîne, au sud, par les vallées longitudinales de Birmâh et d'Ava, dans le golfe de Martaban. Ce fleuve porte, dans son cours inférieur, le nom indien d'Iraouaddy. Son cours est d'environ 700 lieues, dont 350 sur le territoire thibétain.

Le Brahma-Poutra (fils de Brahma) a ses sources dans des contrées peu explorées.

Selon les renseignements les moins incertains, son affluent principal jaillirait vers les pentes orientales du Tchamalari, et arroserait une partie du Boutan avant de se précipiter dans les plaines du Bengale. Son cours est d'environ 500 lieues.

Le Lou-Kiang ou Khara-Oussou (fleuve noir) a son affluent principal sur le versant méridional des Bassa-Doungram, à peu de distance au sud-est des sources du Yang-Tseu-Kiang. Il prend différents noms selon les pays qu'il traverse, et se jette, sous celui de Thâleayn, dans le golfe de Martaban ; son cours est d'environ 400 lieues.

Le Lang-Thsang-Kiang ou La-Tchou, commence au massif d'Amié-Kam. Il roule au sud ses eaux rapides dans la vallée longitudinale du pays d'An-Nam, jusqu'à la mer Méridionale. A sa partie inférieure, il porte le nom de Maï-Kang ou Camboge; son cours est d'environ 500 lieues.

Ainsi, les grands fleuves qui, dans leur cours inférieur et moyen, arrosent la partie méridionale du versant oriental de l'Asie, ont leurs sources et leur cours supérieur dans les provinces du Thsing-Haï, du Thibet ou du Boutan.

La partie du versant occidental comprise dans l'empire, n'a que des cours d'eau d'une étendue peu considérable, résultat nécessaire de la nature sablonneuse du terrain et de sa surface tourmentée dans tous les sens.

Dans le grand désert de Kobi, on ne rencontre à l'est que quelques petites rivières qui descendent des Khang-Khaï et se perdent dans le sable.

Vers le milieu de cette plage aride, l'Etchina et le Boulounggbir viennent des pentes septentrionales des Ta-Siué-Chan, et courent alimenter, à 60 lieues environ vers le nord, plusieurs petits lacs au milieu du désert; cependant, à l'ouest, le Yarkand ou Tarim, sortant du plateau occidental et des montagnes de Kachgar, se dirige à l'est et se jette dans le lac Lop, après un cours de plus de 350 lieues.

Entre les Thian-Chan et l'Altaï il y a une foule de cours d'eau qui disparaissent vite dans les sables ou les lacs. Le plus important est la rivière d'Ili, qui dirige son cours de 130 lieues à l'ouest dans le lac Balkachi.

Entre les monts Altaï et Sayanski, les fleuves sont plus nombreux et plus longs : le Boujantou se jette dans l'Ike-Aral-Noor, le Tes dans l'Oubsa-Noor, l'Ouroung dans le Kisil-Back-Noor, l'Émyl dans le lac Alak-Tougoul, etc.

Mais sur les pentes opposées de l'Altaï, naissent de grands fleuves : la Sélenga tributaire du grand lac de Baïkal, sur la lisière de la Sibérie; le Jeniséï et l'Irtych, les cours d'eau les plus considérables de la Sibérie occidentale. Ces deux grands fleuves ont donc, comme l'Indus et le Dzang-Bo, leurs sources et leur cours dans des étages secondaires, diamétralement opposés, sur l'un et sur l'autre versant; car, les axes des chaînes de montagnes du versant occidental et ceux des chaînes du versant oriental ont une direction générale semblable.

Climat. — Sur le versant oriental, le climat de la Mandchourie, sous les parallèles de la France, est plutôt froid que tempéré; ce qui est dû surtout à l'élévation générale du sol et à la grande abondance des bois. Les hivers sont longs et rigoureux : ils commencent à la fin de septembre et durent jusqu'à la fin d'avril. Les étés sont fort chauds.

La Corée, placée sous la latitude de l'Italie méridionale, a un climat très-froid, à cause des montagnes qu'elle renferme ; on assure que dans la partie septentrionale la neige tombe en si grande quantité qu'on est obligé, pendant l'hiver, de pratiquer des communications souterraines pour aller d'une maison à l'autre. Cependant le sol est très-bien cultivé.

Dans la Chine propre, le climat est extrêmement varié; généralement il est excessif. Les hivers y sont très-froids et les étés très-chauds. Nul peuple sur la terre n'est peut-

être aussi sensible aux variations fréquentes de température que le peuple chinois, et il prend toutes les précautions pour s'en mettre à l'abri.

Le climat de la Chine présente donc toutes les variations de la zone tempérée, et il participe aussi des caractères de la zone torride et de la zone glaciale. Les provinces du Nord ont des hivers semblables à ceux de la Sibérie et celles du Midi des étés semblables à ceux de la péninsule de l'Inde, quoique à Canton même le thermomètre descende quelquefois à plusieurs degrés au-dessous de zéro. Mais dans cette dernière contrée, au rapport des Européens, les grands froids, comme les grandes chaleurs ne durent guère, et la température y est délicieuse le reste de l'année. Il y a des rennes dans le nord, et des éléphants dans le midi de l'empire. L'air est généralement très-sain, et on ne voit pas régner ces maladies pestilentielles qui dévorent les populations dans beaucoup de contrées de l'Orient; ce qui est dû peut-être à l'action que l'industrie et l'activité humaines ont exercée sur cette immense surface de terrains variés, et peut-être aussi à la conformation des montagnes et des bassins qui donne un libre cours aux vents généraux, surtout aux vents d'est et de nord-est. Les exemples de longévité ne sont pas rares en Chine.

On a calculé que la chaleur moyenne de Canton était de 19 degrés et demi de Réaumur. Les parties septentrionales et occidentales de la Chine ont un climat beaucoup plus froid que les contrées de l'Europe situées sous les mêmes latitudes. Les extrêmes de froid et de chaleur sont très-grands à Péking. Selon le P. Amiot, il y gèle tous les jours, en décembre, en janvier et en février, et très-souvent encore en mars et en novembre; et ce froid est suivi promptement d'une chaleur excessive. Le thermomètre y descend souvent à 13 et 14° au-dessous de 0, et il se fixe des mois entiers entre 7 et 10°. On est surpris qu'une ville presque sous la même latitude que Naples et Madrid éprouve d'aussi grands froids. Les chaleurs n'y sont pas moins élevées. Selon le même missionnaire, le terme moyen des plus grandes chaleurs est de + 31° de Réaumur, et le terme moyen des plus grands froids — 10° 6′.

La violence des vents est souvent très-grande à Péking. Au printemps et dans l'automne ils se couchent avec le soleil; ils transportent souvent une poussière jaune qui ressemble à une pluie de soufre et qui couvre les voyageurs. Les pluies sont fort rares en hiver. Il tombe de la neige en petite quantité. Les mois d'été sont très-pluvieux; le nombre moyen des jours pluvieux est de cinquante-huit par an.

Au Thibet, le climat est généralement froid; cependant c'est, de tout le globe, le pays qui présente des habitations sur les lieux les plus élevés. Ainsi la ville de Daba est à 4786 mètres au-dessus du niveau de l'Océan, c'est-à-dire presque à la hauteur du sommet du Mont-Blanc dans les Alpes. A cette élévation les vallées jouissent d'un climat assez tempéré; celles qui sont moins élevées sont même chaudes et la plupart très-fertiles. Plusieurs parties montueuses sont infectées par des exhalaisons pestilentielles, mais qui ne sont pas permanentes. L'alternative des saisons et de la température est très-irrégulière. Depuis mars jusqu'en mai, ce n'est qu'une continuité de pluies, d'orages, de tempêtes; depuis juin jusqu'à septembre, ce ne sont que torrents de pluies; tous les fleuves se gonflent, et menacent d'inonder le Bengale. Du mois d'octobre au mois de mai, l'air est clair et transparent : rarement un nuage vient obscurcir le ciel. Il règne pendant trois mois un froid plus rigoureux que celui qu'on éprouve en Europe : ce froid se fait surtout sentir dans la partie méridionale le long de la chaîne de montagnes qui sépare le Thibet de l'Assan, du Boutan et du Népaul. Les habitants se réfugient alors dans les profondeurs des vallées ou des cavernes.

Cependant le climat du Boutan est généralement tempéré, malgré les glaciers éter-

nels qui couvrent ses montagnes. Les pluies y sont fréquentes, mais jamais elles n'y tombent par torrents.

Retranchée sur les hauteurs et dans les vallées de l'arête continentale, la Khochotie est neigeuse et froide.

Versant occidental. Dans le Mongolistan, au nord, vers le massif de Kenteï, le climat n'est pas très-rigoureux : l'hiver, la neige ne tombe pas en abondance, les chaleurs ne sont pas très-fortes; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que malgré sa latitude plus méridionale, il y fait plus froid que dans les parties de la Sibérie voisines du lac Baïkal. A Kiakhta, par exemple, le blé réussit, et même sur les collines plutôt que dans les vallées; les légumes et quelquefois les melons, y parviennent à leur maturité. A Ourga, au contraire, à plus de 60 lieues au sud-est, ces végétaux ne réussissent presque jamais; ce qui paraît tenir à l'élévation générale du massif de Kenteï, et au voisinage du désert de Kobi, où l'hiver est long et froid, et les chaleurs de l'été très-fortes et de peu de durée.

Au sud du désert, vers la ligne dorsale, le climat est tempéré; il ressemble à celui de l'Allemagne; s'il tombe de la neige en hiver, elle disparaît bientôt.

En avançant à l'ouest dans la petite Boukharie, on éprouve des vents très-fréquents au printemps et en été. Ces vents dessèchent les feuilles des arbres. Lorsqu'ils cessent, des brouillards les remplacent, qui arrosent les sables comme une rosée bienfaisante. La pluie cause des effets très-nuisibles, elle y est rare : si elle tombe, même en petite quantité, lorsque les arbres sont en fleurs elle les fane; si elle est abondante, les arbres paraissent comme couverts d'huile, et ils ne portent point de fruits.

Dans la Dzoûngarie, la température est généralement très-froide. La neige reste longtemps amoncelée sur le sol. L'été est de peu de durée, mais chaud. A l'est, c'est un prolongement du désert.

Minéralogie. — Sur le versant oriental, les montagnes de la Mandchourie sont riches en métaux utiles et précieux. Mais les habitants s'occupent peu de leur extraction; ce n'est que pour leurs besoins qu'ils exploitent un peu de fer et de cuivre, du sel et du salpêtre. Cependant au sud-ouest l'influence du voisinage de la Chine les porte à cultiver quelques arts; dans le reste de la contrée ils sont nomades et vivent de la chasse et de la pêche. On nomme parmi les minéraux de la Corée, l'or, l'argent, le fer, les topazes et le sel gemme.

Dans la Chine propre, peu de voyageurs instruits dans les sciences naturelles ont été admis à parcourir les provinces; et aucun n'a pu faire des recherches sur la nature des terrains, ni des observations géologiques de quelque importance. Cependant on doit croire qu'un empire qui forme à lui seul plus d'un dixième du sol habitable de la terre, renferme de nombreuses richesses géologiques et une grande variété de terrains. La province de Péking et la côte sud-est du côté de Formose paraissent de formation secondaire. Le terrain primitif forme vraisemblablement la base des montagnes situées à l'occident; les provinces du nord contiennent d'immenses amas de houille et de sel gemme, et l'on trouve en différents endroits des ossements fossiles.

On ne connaît aucun volcan actuellement en ignition dans la Chine propre, mais on est assuré que les terrains volcaniques y occupent un espace considérable. Il y a un grand nombre de *solfatares* dans la province de Chan-si, où les habitants même les emploient à des usages économiques, et il est question dans les annales, d'une montagne qui jetait des flammes dans le Yun-Nan. La Chine est sujette aux tremblements de terre, surtout dans les provinces septentrionales, et l'on a tenu très-exactement note des phénomènes de ce genre, ainsi que de tout ce qui concerne la météo-

rologie et l'astronomie. Il paraît qu'au IXe siècle un volcan était encore en ignition dans ce pays. L'île Formose en contient plusieurs.

Les géographes chinois portent au nombre de 5270 les montagnes célèbres de leur empire : il y en a 467 qui produisent du cuivre et 3609 qui produisent du fer. Les autres contiennent des mines d'étain, de plomb, d'argent, d'or, de mercure, d'aimant, de houille et d'autres dépôts.

Il existe, dans le Chan-Si et le Chen-Si des *puits de feu* (*ho-tsing*) qui descendent à des profondeurs considérables. Ce phénomène qu'Aristote dit avoir existé en Perse, dans des souterrains où les anciens rois de ce pays faisaient cuire leurs aliments, est très-commun dans certaines provinces de la Chine; on l'emploie à des usages économiques bien plus productifs. On est même étonné de tout le parti que les Chinois ont su tirer de ces immenses réservoirs de gaz hydrogène carboné qu'ils emploient, depuis un temps immémorial, dans les provinces du sud-ouest, aux usages domestiques, à l'éclairage des halles, des ateliers, et qui leur sert aussi à chauffer les grands appareils. On le transporte dans des tuyaux de bambou.

Il n'y a pas de minéraux qu'on ne puisse s'attendre à voir tirer du sol de la Chine; mais elle n'a pas encore été explorée sous ce rapport par les Européens. L'or et l'argent se trouvent surtout dans les provinces du sud et de l'ouest. L'île de Haï-Nan (mer du midi) possède plusieurs mines d'or, et les fleuves roulent des parcelles de ce métal. Plusieurs alliages naturels ou factices de cuivre et de zinc, de zinc et d'étain, de plomb et d'étain viennent de diverses localités de l'intérieur de la Chine. Le mercure natif et sulfuré s'y trouve en abondance. On y recueille du lazulithe, le quartz, le rubis, ainsi que l'émeraude, le corindon, la pierre ollaire qui sert à faire des vases et particulièrement des écritoires, la stéatite, qu'on taille en ornements et en figurines, diverses espèces de schistes, de roches cornéennes et de serpentines dont on fabrique des instruments de musique. Le jade, connu sous le nom de *yu*, se trouve aussi dans le Chan-Si, mais la plus grande partie de cette pierre si estimée des Chinois vient de Khotan, et est apportée de Tartarie par les Boukhares.

Le Boutan contient beaucoup de mines de métaux précieux et utiles.

Le Thibet est riche aussi en métaux; l'or, qui y existe dans beaucoup d'endroits, est souvent très-pur; on l'extrait des mines et des lits des rivières, ordinairement attaché en petites parcelles à des pierres, mais aussi quelquefois en masses et en veines considérables. Les mines d'or sont la propriété exclusive du gouvernement, qui ne permet l'exploitation que d'une seule située à 17 journées à l'ouest de H'lassa, et donnée à ferme. On y recueille une grande quantité de cinabre, de plomb, de cuivre blanc, et de mercure. Mais le manque de combustible fait languir l'exploitation des métaux. Le *tinkal* ou borax brut abonde; il se cristallise sur les bords et au fond de quelques lacs; c'est un objet considérable d'exportation. Il y a aussi plusieurs mines de lapis-lazuli et de turquoises; ces dernières sont surtout communes et servent à la parure des femmes. On y trouve du *yu* vert, du noir et du blanc, de l'ambre jaune, du cristal de roche, des carrières de marbre et une pierre précieuse nommée *tsing-chi*. Les montagnes du nord donnent beaucoup de sel gemme, blanc, rouge et violet. Le salpêtre y est en abondance. Les eaux minérales et thermales y sont nombreuses.

Les nomades du Khoukhou-Noor se bornent à ramasser dans les sables des rivières les parcelles d'or qu'elles charrient, et qui forment le principal revenu des chefs du pays.

Sur le versant occidental, dans le Mongolistan, les montagnes renferment plusieurs mines d'or, d'argent, de fer, d'étain et de houille; mais ces minéraux ne sont point exploités, à l'exception du fer; encore l'est-il en petite quantité. Plusieurs rivières

charrient de l'or. Un grand nombre de lacs fournissent du sel; le sable des steppes en est imprégné, et même on y trouve en abondance du sulfate de soude; ce qui peut être une des causes de l'abaissement de la température.

Au désert on trouve des silex précieux, notamment une sorte de cornaline rouge, des calcédoines de différentes couleurs et plusieurs espèces d'agate.

Les montagnes de la petite Boukharie produisent du *yu* blanc, du noir et du vert et d'autres pierres précieuses. Les habitants n'exploitent point les mines d'or et d'argent qui y abondent; ils se contentent de recueillir l'or des dépôts d'alluvion. Ils le transportent à la Chine, ou à Tobolsk en Sibérie.

Les montagnes de la Dzoûngarie abondent en mines d'or, d'étain, de fer et de houille, tandis que les plaines sont riches en marais salants et que d'anciens volcans fournissent une immense quantité de sel ammoniac.

Végétaux. — Sur le versant oriental, la Mandchourie est presque partout fertile : les rives des fleuves sont couvertes de forêts magnifiques : les voyageurs font une peinture séduisante de la brillante verdure dont se parent les côtes orientales. « Nous rencontrâmes à chaque pas, dit l'infortuné La Pérouse, des roses, des lis, des muguets; nous recueillîmes en grande abondance des oignons, du céleri, de l'oseille et d'autres plantes pareilles à celles de nos prairies; les pins couronnaient le sommet des montagnes, les chênes commençaient à mi-côte; les bords des ruisseaux étaient plantés de saules, de bouleaux, d'érables, et sur la lisière des grands bois on voyait des pommiers, des azeroliers en fleur, avec des massifs de noisetiers : ce sont les productions de l'Europe centrale. »

En Corée, les montagnes du nord sont couvertes de forêts; leurs pentes produisent la racine de ginseng; les provinces méridionales abondent en riz, millet, chanvre, tabac, citron et soie. On y trouve le panis, espèce de blé dont on tire une liqueur ayant quelque rapport avec le vin, et un palmier dont la gomme donne au vernis un air de dorure.

Dans la Chine propre, la même richesse de formes, le même luxe de teintes variées que l'on trouve dans les autres règnes de la nature, se remarque aussi et peut-être avec plus de profusion encore dans le règne végétal. Les montagnes sont couvertes de forêts : celles des Nan-Ling portent des arbres de toute espèce, grands, droits, propres pour les édifices, et surtout pour la construction des vaisseaux; on les achète aux montagnards indépendants, et l'empereur en fait quelquefois venir de 300 lieues par eau et par terre des colonnes d'une prodigieuse grosseur qu'on emploie en son palais ou dans les ouvrages publics.

Jusqu'ici on n'a pu connaître qu'un nombre comparativement assez peu considérable de plantes, que les missionnaires ont envoyées en nature ou décrites dans leurs mémoires. Les traités chinois d'Histoire naturelle en indiquent une infinité d'autres par des figures et des descriptions qui suffisent quelquefois pour fonder une détermination scientifique. Nous nommerons, parmi les végétaux les plus célèbres de la Chine, le bambou, dont les usages variés ont influé sur les habitudes des Chinois et qui pourrait, pour ainsi dire, tenir lieu de tous les autres arbres; le thé, objet de commerce si actif; l'arbre à cire, l'arbre à suif, le *camellia oleifera*, le mûrier à papier, le camphrier, l'arbre à vernis, le litchi (*dimnocarpus*), le loung-yan, le jujubier, l'anis étoilé, le cannellier, l'oranger, le bibacier et un grand nombre d'arbres à fruit; la pivoine en arbre, les camellia, l'hortensia, le petit magnolia, plusieurs espèces de rosiers, la reine-marguerite odorante, l'hémérocale, la rhubarbe dont les habitants des provinces septentrionales font un commerce si avantageux; le jin-chen (ginseng) dont la récolte forme une partie considérable des revenus de l'empereur, et une prodigieuse variété de plantes ligneuses ou herbacées, cultivées pour la beauté de leurs

fleurs; le mûrier, le cotonnier, un grand nombre de plantes textiles, économiques et céréales, qui mériteraient d'être naturalisées en Europe. Bien que toutes les céréales connues en Europe prospèrent en Chine, c'est plus particulièrement le riz que l'on cultive; il fait la principale nourriture des classes inférieures et la base de la nourriture des autres. Comme la population n'est pas également répartie dans toutes les provinces, il arrive assez fréquemment des disettes locales qui coûtent la vie à un grand nombre de personnes et en font émigrer une infinité d'autres. Dans les provinces les plus peuplées, on a mis à profit jusqu'aux rivières et aux étangs, où l'on sème des plantes aquatiques nutritives, telles que les tubercules de sagittaire. Après la culture du riz, c'est le mûrier pour les vers à soie, le coton et le thé, qui occupent principalement l'industrie chinoise. Le thé dont on fait une si grande consommation en Europe se recueille principalement sur la côte méridionale.

Les Chinois sont passionnés pour la culture des fleurs, et leurs poëtes, qui écrivent sous l'influence d'une nature si prodigue, leur doivent souvent leurs plus belles inspirations. Peut-être aussi, nulle part ailleurs l'art n'a été poussé si loin pour multiplier les créations de l'horticulture. Tous les accidents d'un sol riche et fécond, toutes les expositions solaires ont été mis à profit par le génie et la patience des Chinois. Depuis la plaine jusqu'aux pics les plus élevés de leurs montagnes taillées et cultivées en terrasses; depuis les bords de l'Océan jusqu'aux cavernes les plus reculées où les fleuves prennent leurs sources, ce n'est qu'un vaste et immense jardin où l'industrie semble s'être donné le problème de lutter d'art et de puissance avec la nature pour faire les délices et l'admiration de l'homme.

Le voyageur qui visite le Thibet pour la première fois se croit au milieu d'un pays oublié du ciel. En quittant de grandes roches nues qui n'offrent aucune trace de végétation, il entre dans des plaines, quelques-unes fertiles et la plupart arides et presque stériles. Le bois y est rare, ce qui oblige les habitants à se servir de la fiente desséchée des bêtes à cornes en guise de combustible. La vigne y croît avec vigueur; les arbres fruitiers sont le noyer, l'abricotier et le figuier. Les arbres les plus communs sont le pin cembro, le cyprès et le tremble. Une espèce de laurier produit une racine appelée le *cannellier bâtard*. Les principales fleurs que l'on cultive dans les jardins sont : le pavot double, la mauve, la pivoine, la pivoine des montagnes et diverses marguerites. On cultive même le riz avec succès; on récolte aussi une espèce d'orge grise qui forme la principale nourriture des habitants, de l'orge ordinaire, du froment, de l'avoine, des pois et des fèves; mais sur plusieurs points, ces céréales ne parviennent pas à leur complète maturité, et servent de fourrage au bétail. Des pluies périodiques raniment à grand'peine la terre, et font pousser une herbe menue qui périt dès qu'elles cessent. La sécheresse est telle que cette herbe blanchit et tombe en poussière sous les doigts; cependant elle forme la nourriture de grands troupeaux, et contient des principes nutritifs si abondants qu'elle rivalise avec les meilleurs herbages. A l'approche de l'hiver, le thibétain étend sur ses prairies basses une épaisse couche de glace, afin que le peu de terre végétale qui en forme le fond ne soit pas emporté par les vents desséchants. Turner, qui fut envoyé en ambassade au Thibet, dit que ce pays n'offrit à ses regards que des montagnes hérissées de rochers et sans aucune apparence de végétation, ou des plaines arides d'un aspect uniforme et triste.

Il assure, au contraire, que le Boutan, malgré ses montagnes informes et confuses, se couvre d'une riche verdure, et qu'on trouve dans les forêts des arbres d'une grosseur et d'une élévation étonnantes; des mains industrieuses ont aplani, labouré, ensemencé les pentes des montagnes, et ont suspendu sur leurs flancs des vergers, des champs et des villages. Les grains ordinaires sont le froment, les pois et l'orge; on

cultive le riz dans les vallées; les turneps, les citrouilles et les concombres abondent. Une plaine voisine du Bengale, large de près de huit lieues, et arrosée par les affluents du Brahma-Poutra, produit du coton et du tabac. Les montagnes sont entourées à leur base de bambous, de bananiers, de trembles, de bouleaux, d'érables, de cyprès et d'ifs; le frêne y est très-grand et très-beau, mais le pin et le sapin y sont en général petits et rabougris. Dans ces mêmes montagnes, on voit croître sans culture le mûrier et le framboisier, et, sous leur ombrage, s'étendre çà et là des touffes de fraisiers. Sur les sommets neigeux se multiplie une espèce de rhubarbe dont les habitants font usage. Dans les vergers on cultive le pêcher, l'abricotier, le pommier, le poirier, l'oranger et le grenadier.

Les nombreuses prairies de la Khochotie abondent en plantes alimentaires et en rhubarbe dont on fait un grand commerce.

Le versant occidental, dans le Mongolistan au nord, est couvert de forêts composées de pins, de mélèzes, de bouleaux, de trembles et de peupliers blancs. On y trouve aussi l'orme et l'épicéa, le groseillier rouge et le pêcher sauvage. La rhubarbe, qui croît spontanément, est une des productions les plus précieuses du pays. Au désert ce ne sont que steppes; mais au sud un sol argileux paraît dominer; il est fertile et partout il est de nature à encourager la vie sédentaire et agricole : aussi beaucoup de Chinois et même de Mongols s'y livrent à la culture des champs et des jardins; le pays est entrecoupé d'un grand nombre de ruisseaux, et couvert de forêts où l'on trouve des trembles, des ormes, des noyers et des noisetiers; sur les montagnes, les pins sont petits et les chênes rabougris. La plupart des céréales y prospèrent, ainsi qu'un grande variété de fruits et de légumes, surtout dans la partie la plus méridionale, où l'on voit s'étendre un sol sablonneux et graveleux, couvert d'une couche mince d'humus et de terreau.

Dans la Dzoûngarie, au nord de la rivière d'Ili, le pays est couvert d'épaisses forêts remplis de loups et de mousimons; à l'est, de vastes marais couverts de roseaux servent de retraite à une foule de chevreaux et de sangliers.

La dépopulation générale du pays, opérée en grand par les Chinois, il y a un siècle, fait qu'il ne renferme qu'environ 6000 familles de cultivateurs, dont les récoltes ne donnent même pas le blé nécessaire à la consommation des garnisons chinoises. On y cultive en outre du millet, de l'orge, surtout d'une espèce appelée par les Chinois thsing-haï, du chanvre, des légumes et quelques arbres fruitiers, principalement des pruniers et des poiriers.

La petite Boukharie, qui est occupée en grande partie par le prolongement du désert de Kobi, se prête dans les vallées et sur les pentes des montagnes à la culture de toute espèce de grains et de légumes. On cultive le blé, le riz, le coton, le lin et le chanvre, ainsi que l'orge et le millet dont on extrait de l'eau-de-vie. Les melons y sont excellents. La vigne, le mûrier, les pommiers, les poiriers, les abricotiers, les pêchers y sont en abondance. Une partie de leurs fruits sert à payer les impôts à la cour de Péking. Les melons et les raisins sont d'un goût délicieux; on les sert sur la table de l'empereur.

Animaux. — Sur le versant oriental, dans la Mandchourie, les pâturages qui bordent les rivières et tapissent les flancs des montagnes nourrissent des chevaux, des bœufs, des moutons; le soin de ces animaux constitue la principale occupation des habitants; leur nombre en est la plus grande richesse, surtout dans la partie méridionale. Dans le nord, c'est le renne qui remplace le cheval, et quelquefois aussi c'est le chien, comme dans la Sibérie orientale.

Au sud, vers la grande muraille, dans le pays de Khortchin, habité par des tribus Mongoles, on voit de grands haras, et un nombre considérable de troupeaux de bœufs et de moutons; l'empereur y possède de grands domaines et de belles maisons de plaisance; il y passe avec sa cour une partie de l'année pour se livrer au plaisir de la chasse.

En Corée, les animaux les plus communs sont les sangliers, les ours, les cerfs les zibelines, les martes et les castors. Les chevaux sont de très-petite taille. Les fleuves abondent en poissons. On y trouve des caïmans, espèce de crocodiles dont quelques-uns atteignent une longueur de 30 à 40 pieds.

On possède en Chine tous les animaux domestiques de l'Europe. Les chevaux cependant y sont moins beaux et de plus petite taille. Cet animal si utile, et que dans d'autres contrées on élève avec tant de soin, ne paraît pas avoir toujours eu le même prix aux yeux des Chinois : un empereur ayant affecté de ne se servir que d'ânes pour son usage, tout l'empire voulut imiter son exemple, et les chevaux furent relégués dans les plus vils services. On trouve aussi en Chine le chameau de la Bactriane, le buffle, plusieurs espèces d'ours, de léopards et de panthères. Le bœuf est moins commun qu'en Europe, et le cochon y est plus petit : on a introduit depuis quelque temps ce dernier en Angleterre et en France. Il y a plusieurs variétés de chiens, et entre autres une que l'on mange. Le chat y est en domesticité, et la variété blanche à poil soyeux n'y est pas inconnue. Les gerboises, les polatouches, les écureuils, les loutres, les zibelines, se trouvent dans les forêts. L'éléphant, le rhinocéros et le tapir oriental habitent dans les vallées des Nan-Ling. De nombreuses espèces de cerfs, de chèvres et d'antilopes, le musc et d'autres animaux ruminants moins connus peuplent les forêts et les montagnes, particulièrement celles de l'ouest. On trouve aussi vers le sud-ouest plusieurs quadrumanes, et même une grande espèce de singe voisine de l'orang-outang.

La Chine possède un nombre infini d'oiseaux, la plupart étrangers à nos climats; le faisan doré et le faisan argenté en sont originaires; on connaît plusieurs espèces de cormorans, de cailles, de gallinacées, de palmipèdes et de passereaux. Beaucoup d'oiseaux, les insectes et les papillons, sont remarquables par la beauté des formes et l'éclat des couleurs. Il en existe aujourd'hui en Europe des collections peintes par des artistes chinois qui donnent de leurs talents une opinion d'autant plus haute qu'il nous serait difficile de reproduire ces objets avec autant de vérité et de fraîcheur. Il ne faut pas oublier les vers à soie que l'on élève depuis la plus haute antiquité, et dont l'espèce vulgaire n'est pas la seule à laquelle les Chinois donnent des soins.

Les poissons des mers de la Chine ont déjà été étudiés par les Européens, mais non encore ceux des lacs et des rivières. La dorade appartient à la Chine comme le faisan doré. On n'a pas non plus de renseignements sur les serpents et les lézards; les tortues ont été mieux décrites, et l'on sait que plusieurs espèces sont particulières à la Chine. Il y a aussi des mollusques dont les coquilles ont été envoyées de ce pays et font connaître des espèces remarquables.

Les forêts du Boutan sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de chevaux et surtout de singes; ces derniers animaux étant regardés comme sacrés, personne ne les détruit. Les moutons y fournissent une laine très-fine; leur taille ne dépasse pas celle de nos agneaux de cinq à six mois; ils portent le nom de *poucik*. Ils s'apprivoisent avec autant de facilité que le chien, et l'on voit de ces animaux herbivores venir ronger les os dépouillés par leurs maîtres. En liberté, ils savent trouver des herbes sur les rochers de granit qui paraissent le plus dépouillés de végétation. Cette race, qui se nourrit si facilement et qui fournit par an deux agneaux et deux fois de la laine, serait pour l'Europe une acquisition plus utile que celle des chèvres du même pays. Turner signale aussi le *métis* qui provient du yak et de la vache, et une variété de cheval sauvage, nommé *kiang*, qui ressemble plutôt à l'âne qu'au cheval, mais qui, aux oreilles près, a beaucoup de rapports avec l'antilope : il en a les yeux, l'élégance et la vivacité; ses formes sont musculeuses et ses mouvements gracieux.

Le Thibet, malgré tous les désavantages de son climat et de son sol, abonde en

gibier et en animaux domestiques. Il a de nombreux troupeaux de bêtes à cornes d'une race particulière; telle que le yak que nous avons souvent nommé, et auquel la nature a donné un poil long et épais, et une queue singulièrement flottante et lustrée; c'est, dans tout le Levant, un article de luxe. Sa femelle s'appelle *dhe*. La nature a pourvu ces animaux d'épaisses toisons; ils sont très-sauvages; leur cri n'est qu'un faible mugissement, qu'ils font rarement entendre : ils vivent dans les contrées les plus froides, sur les montagnes en été et dans les vallées en hiver. C'est là la principale richesse des Thibétains. Le lait de la femelle est très-substantiel et se conserve en masse. Les autres quadrupèdes du pays sont l'ours, l'once, le lion, le chameau, le daim musqué, la chèvre qui fournit le beau duvet avec lequel on fabrique les châles de kachemir, et les chevaux sauvages trop vifs pour être pris vivants et apprivoisés. Les moutons à grosse queue errent en nombreux troupeaux : on leur donne des soins particuliers. Il y a aussi une espèce de moutons à tête et à pieds noirs, qui paraît appartenir exclusivement au pays : plus petits que les autres, ils ont la laine très-fine et la chair très-délicate : on la mange crue, mais séchée à l'air froid, et assaisonnée avec de l'ail et des épices. La licorne, longtemps regardée comme un animal fabuleux, existe dans l'intérieur du pays : elle est sauvage.

La Khochotie abonde en gibier et en troupeaux.

Sur le versant occidental, dans la partie septentrionale du Mongolistan, on voit paître de nombreux troupeaux de chameaux, de chevaux vigoureux, de moutons, de chèvres, de bœufs et de buffles. Parmi les quadrupèdes sauvages on cite le sanglier, le cerf, l'ours, le loup, le lièvre, le renard et la plupart de nos autres animaux.

Au désert, la sécheresse de l'atmosphère et les vents continuels écartent les insectes qui harcellent ordinairement les bestiaux dans les pays boisés et dans les prairies; on n'y trouve ni cousins ni taons. Les loups, les lièvres y sont nombreux.

Dans la partie méridionale du Mongolistan, les animaux domestiques sont le cheval l'âne, le mulet et le chameau, le bœuf, le mouton et la chèvre; les Chinois élèvent seuls des cochons, parce que les Mongols s'abstiennent de la chair de cet animal. Ces derniers ne font pas non plus usage de poisson, mais ils engraissent de la volaille.

Dans la petite Boukharie, le règne animal est assez varié. Les montagnes et les steppes sont peuplés de chevaux sauvages, de chameaux, de bœufs vigoureux et féroces dont la chasse offre beaucoup de danger; car si le chasseur ne tue pas l'animal du premier coup de fusil, il risque d'être victime de sa fureur. Les serpents et les scorpions y sont fort communs, ainsi qu'une arachnide qui n'est pas moins dangereuse; sa piqûre est mortelle. Les montagnes sont le refuge d'un grand nombre de chacals aussi grands que des loups, et si redoutables que les tigres n'osent pas se montrer dans les lieux que fréquentent ces animaux. L'éducation des vers à soie est une des principales branches d'industrie. Le pays nourrit beaucoup d'argalis, moutons à grosse tête et à longues cornes tortillées. Les habitants ne mangent pas leur chair, mais emploient leur peau pour se garantir du froid.

Un produit animal qui joue un grand rôle dans la petite Boukharie, est le bézoard, que les habitants appellent *yada-tach*. C'est une concrétion solide qui varie de grosseur et de couleur, et que l'on trouve dans le corps des vaches, des chevaux et des cochons. Un habitant veut-il obtenir de la pluie, il attache le bézoard à une perche de saule qu'il pose dans de l'eau pure; désire-t-il du vent, il met le bézoard dans un petit sac qu'il attache à la queue de son cheval; enfin souhaite-t-il avoir un temps frais, il fixe le bézoard à sa ceinture. Cette foi en la vertu du bézoard est tellement répandue dans le pays, qu'il n'est pas un habitant qui se mette en voyage sans se munir d'une de ces concrétions animales; c'est la partie la plus essentielle du bagage.

La Dzoûngarie est riche en animaux de différentes espèces, tels que des sangliers, des ours noirs et jaunes, des saïga (antilope scytica), des élans qui vont par troupes de cent ; un oiseau noir, de la grosseur d'une poule, qui, parce qu'il se perche toujours, pour dormir, sur la cime des arbres, a reçu le nom de poule des arbres, et dont la chair est d'un goût exquis; enfin une espèce de corneille toute verte comme un perroquet et dont les plumes servent à faire des écrans. Les rivières nourrissent un grand nombre de loutres et de castors que l'on va rarement troubler dans leurs industrieux travaux, et plusieurs grandes espèces de poissons. Les pâturages des bords de l'Ili sont célèbres dans l'empire pour la beauté des chevaux qu'on y élève. Il y a des chameaux en quantité, des yak, des chamois, des castors noirs et des cerfs, dont on envoie les queues en Chine.

Telles sont en général les richesses naturelles que possède l'empire chinois. La nomenclature que nous en avons donnée, tout incomplète qu'elle soit, suffit pour faire comprendre comment cet empire, à part toute raison politique, peut fort bien se passer de relations commerciales avec les autres États.

Espèce humaine. — A l'exception de quelques peuplades de race blanche, telles que les Turcs de la petite Boukharie et de la Dzoûngarie et les Bodh du Thibet (type juif), ainsi que quelques tribus nègres qui se sont maintenues dans les montagnes de l'Himâ-Laya, le reste, à peu près, des habitants de l'empire chinois appartient à la race jaune. Nous noterons plus loin les variétés de cette race selon les contrées où elles se trouvent.

Un habitant de Péking qui aurait reçu de l'Europe quelques charges du spirituel Dantan, et croirait d'après elles se former de nous une image fort exacte, serait dans la même erreur que les Européens qui jugent de la physionomie des Chinois d'après les figures grotesques sorties des manufactures de Canton, pour l'amusement des Barbares, comme ils disent.

Les Chinois sont en général de taille moyenne. On ne trouve parmi eux que très-peu d'hommes grands et encore moins de nains. Leur visage offre la saillie des pommettes et la direction oblique des yeux qui servent à caractériser la race jaune. (Ils nous appellent, par dérision, les hommes *aux yeux de bœuf.*) Leurs lèvres sont épaisses, leur nez peu saillant, leurs narines écartées et leur figure élargie dans son diamètre horizontal présente une sorte de lozange. Ils ont les cheveux noirs et luisants, les sourcils relevés à leur extrémité, et la barbe rare. Ils ressemblent singulièrement aux indigènes de l'Amérique du nord. La beauté consiste pour la femme à avoir le corps mince et frêle, et le visage tout-à-fait arrondi, et pour l'homme à être *puissant* non pas dans l'acception qui dénote une grande force musculaire, mais dans celle qui exprime la corpulence, l'obésité. Au reste, l'usage des boissons chaudes et l'habitude d'une vie sédentaire, disposent les hommes et les femmes d'un rang distingué à un embonpoint qui ne se trouve nullement chez les gens du peuple. Les Chinois du midi ont les traits moins anguleux que ceux du nord. Leur teint est basané sous l'influence du climat des tropiques; mais dans les provinces septentrionales, il est aussi beau que celui des Espagnols et des Portugais; les femmes d'une condition aisée et qui ne s'exposent jamais à l'ardeur du soleil ont le teint aussi éclatant et orné de couleurs aussi vives que les femmes des parties centrales de l'Europe. On a remarqué qu'il n'existe pas d'hommes mieux faits et plus vigoureux que les coulis ou portefaix de Canton. Les *Tan-Kia* ou bateliers des côtes ressemblent d'une manière frappante aux Esquimaux d'Amérique.

Les Chinois ont envoyé des colonies dans toute la péninsule de Malacca, dans les îles de Sumatra, de Java et de Bornéo; dans celles qui sont à l'orient, Formose, les

Lieou-Khieou; au Japon, en Corée, dans toute la Tartarie, à Taras, sur la route de la Transoxane, et jusqu'en Arménie. Plusieurs de ces colonies ont été conduites loin de leur patrie par la nécessité ou l'intérêt commercial, indépendamment de la volonté du gouvernement. D'autres ont porté dans les contrées lointaines les arts, la langue et les institutions de la Chine, qui a toujours été dans l'Asie orientale, ce que Rome était dans l'Occident, un centre de puissance, de lumières et de civilisation.

Divisions politiques. — La division territoriale de la Chine propre a changé au renouvellement de chaque dynastie, et quelquefois sous un même règne. La division nouvelle telle qu'elle est suivie dans la Grande Géographie de la dynastie mandchoue, actuellement régnante, se compose de dix-huit provinces, plus une province tartare qui comprend toute la Mandchourie incorporée à l'empire. Chaque province, administrée par un gouverneur général, est partagée en départements (fou); ceux-ci en arrondissements (tchéou), et ces derniers en districts (hian). Il y a de plus un certain nombre d'arrondissements et de districts qui ne dépendent d'aucun département, mais qui relèvent immédiatement du gouvernement de la province; on les nomme *tchi-li* ou mouvances directes.

Les noms qui sont assignés à ces divisions sont pris, comme cela a lieu dans tout autre pays, les uns de particularités locales ou du voisinage de quelque montagne ou de quelque rivière; les autres, de circonstances historiques relatives aux contrées auxquelles on les applique. Tels sont Chen-Si (frontière occidentale), Chan-Si (occident montagneux), Yun-Nan (midi nuageux), Chun-Thian (obéissance du ciel), Ngan-Khing (joie tranquille), Si-Ngan (repos de l'occident), etc. On a pris mal à propos ces dénominations qualificatives pour des noms de villes.

Les villes chinoises n'ont pas de nom : on les désigne par le nom du département, de l'arrondissement ou du district dont elles sont le chef-lieu. On dit : la ville du département de Kouang-Toung (Canton); la ville du département de Kiang-Ning (Nan-King); la ville de l'arrondissement de Tchin-Si (Barkoul), etc. Les anciennes dénominations en usage avant l'établissement de ce système d'administration, se sont perdues ou fondues dans les dénominations nouvelles.

La ville où réside actuellement la cour, chef-lieu du département de Chun-Thian, dans le Tchi-Li, n'a pas elle-même d'autre nom que *King-Sse*, la capitale. Lorsqu'il y a eu en Chine plusieurs dominations simultanées, ou que la cour a changé de résidence, on a donné aux diverses villes où elle s'établissait, des noms qui marquaient leur position relative : *Pé-King*, cour du nord; *Nan-King*, cour du midi; *Toung-King*, cour orientale, etc. Ces dénominations n'ont rien de spécial, et peuvent s'appliquer à toute autre ville que celles que les Européens ont coutume de désigner de cette manière.

Les pays tributaires de l'empire sont régis par leurs propres princes. Mais dans la plupart le gouvernement chinois entretient des officiers civils et des troupes. Réservant donc l'exposé des divisions territoriales des pays tributaires pour les articles qui seront consacrés à leur histoire, nous ne donnerons ici que celles de la Chine propre, d'après un extrait de la statistique publiée à Péking en 1825, par ordre de l'autorité.

Si nous classons les provinces par rapport aux chaînes de montagnes secondaires qui se détachent de la chaîne primordiale, en suivant leurs sinuosités jusqu'à l'océan Pacifique, nous obtenons quatre groupes principaux : le premier est la province tartare comprise entre les monts Hing-'An au nord et la chaîne de Pétchan au sud, le second se trouve entre cette dernière chaîne et celle de Pé-Ling; le troisième entre le Pé-Ling et le Nan-Ling, et le quatrième entre celui-ci, le royaume d'An-Nam et la mer Méridionale.

PROVINCES.	MILLES CARRÉS.	POPULATION.	FORCE MILITAIRE.	CHEFS-LIEUX DE PROVINCES.	NOMBRE de DÉPARTEMENTS.
I.					
Ching-King [1].	275,000?	2,000,000?	. . .?	Ching-King (Moukden).	5
II.					
Tchi-Li.	58,939	27,990,871	241,000	Péking.	17
Chan-Si.	55,268	14,004,210	55,000	Thaï-Youan.	19
Kan-Sou [2].	90,000	15,193,125	65,000	Lan-Tchéou.	15
Chen-Si.	64,008	10,207,256	39,000	Si-Ngang.	12
Ho-Nan.	65,104	23,037,171	24,000	Khaï-Foung.	13
Chan-Toung.	65,104	28,758,754	55,000	Tsi-Nan.	12
Kiang-Sou [3].	50,961	37,843,501	80,000	Kiang-Ning (Nan-King).	11
III.					
Ssé-Tchouan.	166,800	21,435,678	85,000	Tching-Tou.	20
Koueï-Tchéou.	64,554	5,288,219	70,000	Koueï-Yang.	14
Hou-Nan [4].	60,000	18,652,507	35,000	Tchang-Cha.	13
Hou-Pé.	84,770	27,370,098	53,000	Wou-Tchang.	11
Ngan-Hoeï.	42,000	34,168,059	72,000	Ngan-King.	15
Kiang-Si.	36,000	30,426,999	60,000	Nan-Tchang.	14
IV.					
Yun-Nan.	107,969	5,561,320	55,000	Yun-Nan.	21
Kouang-Si.	78,250	7,313,895	39,000	Koueï-Lin.	13
Kouang-Toung [5].	79,456	19,174,030	99,000	Kouang-Toung (Canton).	13
Fou-Kiang [6].	53,480	14,777,410	76,000	Fou-Tchéou.	12
Tché-Kiang.	39,150	26,256,784	59,000	Hang-Tchéou.	12
	1,261,833 [7]	367,459,897	1,220,000		257

Ainsi d'après les documents officiels chinois la population actuelle de l'empire serait de 367,459,897; c'est le tiers de celle du globe. Or la superficie étant de 1,261,833 milles

[1] Cette province tartare comprend les anciennes provinces de Liao-Toung, de Hé-Loung-Kiang et de Hing-King avec les cantons de Kirin et de Kinggouta et l'île de Tarrakaï.
[2] La province de Kan-Sou a été augmentée depuis peu des pays de Cha-Tchéou, de Barkoul et d'Ouroumtsi, au nord de la petite Boukharie.
[3] La province de Kiang-Sou et celle de Ngan-Hoeï étaient autrefois réunies en une seule, nommée Kiang-Nan.
[4] Les provinces de Hou-Nan et de Hou-Pé en formaient autrefois une seule sous le nom de Hou-Kouang.
[5] L'île de Haï-Nan dépend du Kouang-Toung.
[6] L'île Formose ou Thaï-Wau dépend du Fou-Kiang.
[7] Le mille équivaut à 1609 mètres, ou environ un tiers de lieue. Les lieues sont un peu plus petites que les nôtres.

carrés, c'est-à-dire plus de huit fois plus étendue que celle de la France, on trouve environ 300 habitants par mille carré. La Belgique, la Hollande et l'Angleterre donnent à peu près le même rapport. Le cens de la population de l'empire chinois qui peut paraître exagéré au premier abord, n'a donc réellement rien d'extraordinaire.

NOTIONS HISTORIQUES.

Authenticité de l'histoire de la Chine. — Les dates des événements par lesquels s'est manifestée la civilisation occidentale, sont si contestées parmi nous pour les temps anciens, nous remontons même avec si peu de certitude aux premiers temps de l'histoire des nations actuelles de l'Europe, que nous avons pris une certaine habitude d'incrédulité pour toute espèce de chronologie historique; cette incrédulité devient plus grande lorsqu'il s'agit d'une autre civilisation, en tête de laquelle est un empire dont on fait remonter l'existence jusqu'aux premiers âges de la rénovation du monde. Pour dissiper, s'il se peut, les doutes de nos lecteurs, nous exposerons ici en peu de mots les principaux éléments qui donnent à l'histoire de la Chine un haut degré d'authenticité.

L'humanité en était à une de ces époques solennelles où elle passe par les plus tristes épreuves de l'anarchie religieuse, morale et sociale. En Occident, Rome grandissait, qui devait frapper les nations et les confondre matériellement, tandis que la Providence faisait naître Pythagore, Socrate, Platon, comme pour protester contre la dissolution générale, et ramener les sentiments, les idées et les volontés à des principes plus conformes à la destination morale du genre humain. Alors aussi, dans l'Orient, non moins dissolu que l'Occident, apparaissent, vers la même époque, les philosophes chinois *Lao-Tseu*, *Khoung-Fou-Tseu* et *Meng-Tseu*, dont les doctrines sont semblables à celles des philosophes grecs. Le plus célèbre, celui dont les doctrines constituent la croyance du gouvernement et de la classe aisée dans l'empire, est *Khoung-Fou-Tseu*, dont le nom latinisé est devenu *Confucius*. Il naquit en l'an 551 avant notre ère.

Touché des malheurs de sa patrie dont la source était dans l'oubli des institutions et des mœurs des anciens temps, il se mit à étudier les grandes annales de l'empire, dont la rédaction était confiée depuis un temps immémorial au tribunal des *Han-Lin*, académie impériale, corps littéraire et politique tout à la fois, dont les attributions ont ainsi quelque analogie avec celles qu'on avait imaginé de donner à l'Institut de France, au moment de son premier établissement. Ces annales contenaient l'histoire ancienne, les vrais principes du gouvernement et les maximes fondamentales de la morale. Il entreprit de les faire revivre par ses leçons et ses travaux. C'est à lui que l'on doit la révision des *King* ou livres sacrés, et d'autres ouvrages également classiques ou canoniques. Nous ne parlerons ici que des cinq *King* de premier ordre et de deux autres de deuxième ordre.

L'Y-*King*, ou livre des changements, contient le texte des célèbres *Koua*, lignes

symboliques diversement combinées, par lesquelles on prétend que *Fou-hi*, fondateur de la monarchie, en l'an 3468 avant notre ère, a voulu représenter et transmettre la doctrine des anciens temps sur les diverses opérations de la nature, et sur les différents états de la vie humaine. Ce *King* est composé de trois commentaires, dont deux sont du XIIe siècle avant Jésus-Christ; l'autre est de Confucius qui faisait ses délices de la lecture de cet ouvrage.

Le *Chou-King*, ou livre des annales, est un extrait des grandes annales de l'empire. C'est le plus précieux, le plus beau et le plus révéré de tous les anciens monuments écrits, connus à la Chine. Il commence à l'empereur *Yao*, qui monta sur le trône l'an 2357, et il finit à l'an 624 avant notre ère. On s'accorde à croire que Confucius, dans l'extrait qu'il a fait des annales de chaque dynastie, a transcrit littéralement et copié mot pour mot les propres paroles des grands hommes dont il rappelle le souvenir; et les plus habiles critiques chinois ne doutent point, d'après une tradition constante, que les deux premiers chapitre, n'aient été écrits sous les règnes mêmes d'*Yao* et de *Chun*, son successeur. « Le *Chou-King*, dit le P. Cibot, l'un des plus savants missionnaires en Chine, a été attaqué, examiné, critiqué, depuis sa restauration, avec un appareil d'érudition, une subtilité de métaphysique et une chaleur de dispute, comparables aux fureurs qu'ont montrées les impies contre nos livres saints. La politique, l'idolâtrie, la superstition, le bel esprit, l'entêtement des systèmes, se sont succédé tour à tour pour en attaquer l'authenticité : leurs efforts ont été inutiles; et quoique le *Chou-King* soit la condamnation de toutes les erreurs superstitieuses de la Chine, il a triomphé... Le style de ce livre canonique est un style à part, simple, éloquent, laconique; il touche partout au sublime. Il ne faut pas vouloir y trouver un plan suivi et analysé : un chapitre ne tient pas à un autre, et tous ensemble ne présentent qu'une suite d'extraits décousus et détachés les uns des autres. Les faits que raconte le *Chou-King*, la doctrine, la morale, la politique et la belle philosophie qu'il enseigne, en font tout le mérite. Autant les Platon et les Aristote mettent d'apprêts et de tournure dans leurs maximes, autant ils s'échafaudent pour soutenir leurs principes, autant le *Chou-King* est simple et naturel. La vérité n'y a point d'aurore; elle paraît d'abord avec toute sa lumière. L'éloquence des discours du *Chou-King* est une éloquence de profondeur, d'énergie et d'évidence. Aussi porte-t-elle la conviction jusqu'au fond de l'âme, et semble moins montrer le vrai, que le faire jaillir du fond du cœur. »

Le *Chi-King*, ou livre des vers, contient 311 pièces de poésie ancienne, tirées d'une collection bien plus considérable qui se trouvait dans la bibliothèque impériale de la dynastie des *Tchéou* de l'an 1134 avant Jésus-Christ; quelques-unes de ces pièces sont de la dynastie des *Chang* qui date de l'an 1783 avant cette époque. Toutes ces pièces sont, comme on l'assure, d'une poésie si belle, si riche, si harmonieuse; les peintures des mœurs y sont si naïves et si vraies, et le ton simple et sublime de l'antiquité s'y fait tellement sentir, que ces caractères seuls suffiraient pour les faire juger du temps auquel on les rapporte, d'autant plus que les siècles suivants n'ont rien produit qu'on puisse leur comparer. Les poésies du *Chi-King*, au rapport de plusieurs missionnaires, peuvent soutenir le parallèle avec les plus beaux morceaux de Pindare et d'Horace, et elles ne le cèdent qu'au seul livre des psaumes pour l'élévation des idées et la magnificence des expressions, lorsqu'elles célèbrent les grandeurs de la Divinité et les soins de sa Providence.

Le *Li-Ki*, ou mémorial des cérémonies, renferme ce qu'on connaît de plus ancien en fait de rites, et présente une foule de fragments précieux sur les lois, les usages, les cérémonies, les maximes des premiers temps; cependant il n'est point placé

au nombre des livres canoniques, et Confucius ne l'a point donné lui-même tel qu'il existe.

Le *Tchun-Thsieou*, ou le printemps et l'automne, c'est-à-dire les annales, contient une partie des annales de la province de Lou, patrie du philosophe, aujourd'hui la province de Chan-Toung. Le style de cet ouvrage est extrêmement serré, vif, énergique, pittoresque et mordant; il passe pour le chef-d'œuvre de Confucius, et il est celui que se proposent pour modèle tous les historiens chinois. L'auteur y fait également mention des éclipses de soleil arrivées et observées dans sa patrie pendant 242 ans : la plupart de ces éclipses, au nombre de 35, ont été vérifiées par des astronomes Européens et reconnues comme ayant été exactement indiquées.

Il y a encore d'autres *King* qui sont attribués à Confucius, mais qui sont placés parmi les livres canoniques de deuxième ordre, parce qu'ils ne contiennent que la doctrine des premiers, exposée seulement avec plus d'ordre et de clarté et réduite à des principes purement logiques. Tels sont le *Hiao-King* ou *livre de l'Obéissance* ou *de la Piété filiale*, et le *Ta-Hio* ou la *Grande Étude*, qui fait partie d'une collection nommée *Sse-Chou* ou les quatre livres par excellence.

Le livre de la *Piété filiale* renferme la doctrine sur laquelle l'auteur, l'apôtre le plus zélé et le plus éloquent de cette vertu, fait reposer la stabilité des empires et le bonheur des sociétés.

La *Grande Étude* est un des livres les plus révérés des Chinois. Tel qu'il est, dit M. Pauthier, qui en a publié la traduction, c'est peut-être, sous le rapport de l'art de raisonner, le plus précieux de tous les écrits de l'ancien philosophe chinois, parce qu'il offre au plus haut degré l'emploi d'une méthode logique qui décèle dans celui qui en fait usage, sinon la connaissance des procédés syllogistiques les plus profonds, enseignés et mis en usage par les philosophes indiens et grecs, au moins le progrès d'une philosophie qui n'est plus bornée à l'expression aphoristique des idées morales, mais qui est déjà passée à l'état scientifique. Les grands principes de philosophie pratique qui sont exposés dans cet ouvrage, importent trop à l'intelligence des mœurs de la nation pour que nous n'en présentions pas ici l'analyse.

Dans les trois premiers paragraphes, le philosophe chinois commence par établir que, dès que l'esprit de l'homme a acquis assez de maturité, il doit se livrer à l'étude des devoirs qui lui sont imposés dans les différentes conditions de la vie; ces devoirs, dans leur plus haute généralité, se réduisent à trois : 1° donner le plus grand développement possible à la faculté morale intelligente qui est en nous, et qui reste à l'état de germe, ou obscurcie par les passions, si nous ne la cultivons pas sans cesse, si nous ne lui faisons pas produire ses effets naturels; 2° renouveler le peuple, c'est-à-dire l'éclairer, l'instruire, lui faire part des vérités morales que la culture que nous avons pu faire de notre intelligence nous a fait connaître, et que sa condition de peine et de misère ne lui permet pas de chercher à découvrir par lui-même, le civiliser, le rendre moral enfin; 3° placer sa destination définitive dans le souverain bien, c'est-à-dire, dans la perfection à laquelle il est donné à l'homme d'atteindre dans les différentes conditions de la vie.

L'établissement de ces trois premières propositions peut appartenir à toute morale dogmatique; mais le développement que le philosophe leur donne ne peut appartenir qu'à la morale scientifique d'une conception plus élevée. Dans le second paragraphe il enseigne par quelle série d'opérations de l'esprit on peut parvenir à cet état de *perfection scientifique*, qui permet seul d'atteindre à l'accomplissement des trois grands devoirs prescrits dans le premier paragraphe. Il en résulte que la morale est une haute et difficile *science;* et cette *science* consiste (paragraphe 3) à savoir connaître et dis-

tinguer les causes et les effets, les principes et les conséquences, parce que tout est lié dans la nature, que tout se produit d'après des lois constantes, immuables; et que ces lois, observées et reconnues facilement dans l'ordre physique, peuvent aussi être observées et reconnues dans l'ordre moral. C'est donc dans la connaissance parfaite des lois du cœur de l'homme et des mobiles de ses actions, que le philosophe chinois place la véritable et haute science morale qui peut enseigner à l'homme les devoirs qu'il est dans l'obligation d'accomplir pour atteindre à sa destination définitive.

Les deux paragraphes qui suivent (4 et 5), et dans lesquels le philosophe remonte des effets aux causes et descend des causes aux effets, offrent deux exemples frappants d'*analyse* et de *synthèse,* les plus puissants instruments de toute science véritable. Les deux séries de *sorites* ou *syllogismes tronqués* qui les composent, embrassent toutes les conditions et les transformations par lesquelles le sage doit passer pour atteindre à sa destination définitive, depuis la simple pratique de la vertu, jusqu'au gouvernement d'un empire, qui doit être la pratique et l'expression de la plus haute comme de la plus complète science morale. Les lettrés, dit un écrivain chinois, regardent ce paragraphe comme un précis sublime de tout ce que la philosophie, la politique et la morale ont de plus lumineux et de plus indubitable.

Confucius termine (paragraphes 6 et 7) en résumant toute sa doctrine dans un grand principe auquel tous les autres se rattachent, et dont ils découlent comme de leur source naturelle : le *perfectionnement de soi-même.* Ce principe fondamental, le philosophe chinois le déclare obligatoire pour tous les hommes : depuis celui qui est le plus élevé et le plus puissant jusqu'au plus obscur et au plus faible, et il déclare que négliger ce grand devoir, c'est se mettre dans l'impossibilité d'arriver à aucun autre perfectionnement moral.

Il est évident que le but du philosophe chinois est d'enseigner les devoirs du gouvernement politique, comme ceux du perfectionnement de soi-même, et de la pratique de la vertu par tous les hommes; il se sentait une mission plus haute que celle dont se sont contentés la plupart des philosophes anciens et modernes, et son immense amour de l'humanité (*Jin*) qui dominait tous ses autres sentiments, a fait de sa philosophie un système presque complet de perfectionnement social, qui forme la base de l'empire chinois. Nous ne lui connaissons de réellement supérieur que l'*Évangile,* qui, dans nos convictions profondes, est le seul type de la civilisation, c'est-à-dire du bien, du vrai et du beau à réaliser dans l'humanité.

Quand, sur la fin de sa vie, Confucius eut terminé ces ouvrages, il assembla ceux de ses disciples qui lui étaient le plus attachés, et sur lesquels il comptait le plus pour répandre sa doctrine après sa mort, et les ayant conduits au pied de l'un de ces anciens tertres où l'on avait construit un pavillon, il leur recommanda de dresser un autel. Sur cet autel il déposa les cinq *King;* puis, se mettant à genoux, le visage tourné du côté du nord, il adora le ciel, et le remercia avec les sentiments de la plus sincère reconnaissance du bienfait qu'il lui avait accordé en prolongeant le cours de sa vie autant de temps qu'il lui en fallait pour remplir l'objet qui seul lui faisait désirer de vivre. Il mourut peu de temps après, dans la 73e année de son âge, la neuvième avant la naissance de Socrate.

Rien de plus révéré que ces anciens monuments dus à leurs premiers sages; ils sont les dépositaires d'une partie de leur histoire, de leur religion, de leurs lois, de leurs maximes de gouvernement, de la morale publique et particulière; leur autorité consacrée par une longue série de siècles est regardée comme irréfragable. Ces livres sont pour les Chinois absolument ce que sont la Bible pour les juifs, les lois de Manou

pour les Indiens, le Coran pour les mahométans, l'Évangile pour les chrétiens : un moule d'airain qui donne à la civilisation et au développement d'un peuple une empreinte, un caractère ineffaçable.

L'an 215 avant notre ère, l'empereur *Thsin-Chi-Hoang-Ti*, qui était parvenu à réduire à l'unité politique l'empire chinois, depuis longtemps partagé entre les princes du sang et des généraux supérieurs, comme dans le régime féodal de l'Europe, avait indisposé contre lui tous ces petits souverains. Ceux-ci invoquèrent les souvenirs du passé; et l'empereur, pour en finir, ordonna, sur l'avis de son premier ministre, l'incendie général des livres historiques sur lesquels ils fondaient leurs réclamations : l'ordre fut exécuté. Mais, 25 ans après, le décret de proscription fut révoqué, et on reconnut qu'il n'avait pas été aussi fatal qu'on avait pu le craindre : un grand nombre de ces monuments avaient échappé à la destruction, entre autres tous les *King*.

Pour donner une idée de la religieuse fidélité des Chinois à conserver la pureté des anciens livres, nous rappellerons ce que dit M. Abel-Rémusat des deux exemplaires du *Hiao-King*, que l'on retrouva à cette époque. « Il y a entre les deux textes des différences qui portent sur la division des chapitres, sur la forme de plusieurs caractères, sur le sens de quelques passages; mais on ne doit pas s'exagérer l'importance de ces variantes, qui ne changent rien d'essentiel au livre de l'*Obéissance filiale*, et l'on ne doit pas croire surtout qu'elles puissent fournir des armes aux détracteurs de l'antiquité chinoise, lesquels voudraient faire passer l'incendie des livres comme un événement qui aurait entièrement détruit les anciens monuments littéraires, dont on n'aurait ensuite retrouvé que des copies informes et dépourvues d'authenticité. » Il ajoute : « nous avons fait avec soin la collation des deux textes du livre de l'*Obéissance filiale*, et il nous paraît que l'accord qu'on y observe presque partout, et même les légères différences qu'on y remarque, loin d'ébranler la confiance qu'on doit à la pureté des livres de Confucius, sont au contraire un exemple de l'attention extrême et des soins particuliers que les Chinois ont apportés dans tous les temps à conserver intacts les textes de leurs auteurs classiques; ce qui a permis de les rétablir après l'incendie, et ce qui doit mettre leur autorité à l'abri de toute discussion. »

Dès l'an 140 avant Jésus-Christ, le premier historiographe de l'empire, *Ssé-Ma-Than*, fut chargé de rassembler et de remettre en ordre tous les livres historiques. Son fils *Ssé-Ma-Thsian*, qu'on a surnommé le Père de l'histoire et l'Hérodote de la Chine, composa le grand ouvrage auquel il donna le simple titre de *Ssé-Ki*, ou Mémoires historiques. Il contient cent trente livres, distribués en cinq parties.

La première partie, intitulée *Chronique impériale*, comprend douze livres : elle est consacrée au récit des actions des souverains et des événements qui ont eu l'empire pour théâtre. Les faits sont disposés chronologiquement et rapportés aux dates qui leur appartiennent. L'auteur a commencé son récit au règne de Hoang-Ti, et il le termine au règne de Hiao-Wou, de la dynastie des Han, à une année qui fut remarquable par la découverte d'une de ces licornes merveilleuses, de l'apparition desquelles les Chinois tirent les plus heureux présages. Cette année est la 122e de l'ère chrétienne. Les deux derniers livres de cette partie ont été perdus et suppléés par des additions de *Tchou-Chao-Sun*.

La seconde partie, qui porte le titre de *Canons* ou *Tableaux chronologiques*, est composée de dix livres, et ne contient que des tables, dont la forme ressemble beaucoup à celle de nos *Atlas historiques*. Chaque année occupe la colonne verticale, qui est subdivisée en autant de cases qu'il y a d'États feudataires, ou de grandes charges dont on fait connaître les titulaires. On a perdu le dernier livre, qui renfermait la table des

grands vassaux de la dynastie des Han. Le même *Tchou-Chao-Sun* se chargea de remplir cette lacune.

La troisième partie, en huit livres, porte le titre de *Pa-Choû* (les huit branches des sciences.) L'auteur y traite successivement de ce qui a rapport aux notes, à la musique, aux tons considérés comme types des mesures de longueur, à la division du temps; à l'astronomie (en y comprenant l'uranographie et l'astrologie) aux cérémonies religieuses; aux rivières et canaux, et aux poids et mesures. *Sse-Mâ-Thsiân* y traite, en autant de dissertations séparées, de toutes les variations qu'ont éprouvées ces divers objets, durant les vingt-deux siècles dont son ouvrage embrasse l'histoire. Quatre livres relatifs aux arts, à la musique, aux tons, et un calendrier, ont été perdus et remplacés par des traités de Tchou-Chao-Sun sur les mêmes sujets.

La quatrième partie, formée de trente livres, renferme l'histoire généalogique de toutes les familles qui ont possédé quelque territoire, depuis les grands vassaux de la dynastie des Tchéou jusqu'aux simples ministres ou généraux de la dynastie des Han. On y a, par exception, admis la maison de Confucius, à raison de la grande célébrité de ce philosophe. Le dernier livre de cette partie a été perdu et remplacé comme les autres.

Enfin, la cinquième et dernière partie, composée de soixante et dix livres, est consacrée à des Mémoires sur la géographie étrangère, et à des articles de biographie plus ou moins étendus, sur tous les hommes qui se sont fait un nom dans les diverses parties des sciences ou de l'administration. L'auteur la termine par une histoire abrégée de sa propre famille; et c'est là qu'il rend compte des travaux de son père et des siens, dans la composition de l'ouvrage auquel cette notice tient lieu d'épilogue. Les livres trente-huitième à soixante-huitième de cette cinquième partie ont été perdus.

Tel est en peu de mots le plan du monument érigé par *Ssé-Mâ-Thsiân*. L'ordre qu'on y admire est un des moindres mérites. La multitude des faits qui y ont trouvé place, la manière toujours nette et vive dont ils y sont présentés, la simplicité constante et la noblesse soutenue du style, suffisent pour justifier la haute estime dont jouit cet ouvrage. Tous les critiques n'ont qu'une voix pour reconnaître que le *Sse-Ki* est un ouvrage de génie.

La distribution des matières telle que *Sse-Ma-Thsian* l'a établie pour son *See-Ki*, a, depuis, servi de modèle à tous ceux qui ont travaillé aux différentes branches de l'histoire authentique, ou, comme on les appelle, les *grandes annales* de l'empire, et dont les ouvrages réunis forment le vaste corps historique connu sous la dénomination des *vingt-deux histoires*.

L'une de ces histoires a pour titre *Wen-Hian-Thoung-Khao*, ou *Recherche approfondie des anciens monuments*. Elle commence à l'empereur Yao et se termine à l'an 1224 de notre ère. Son auteur Ma-Touan-Lin naquit vers le milieu de ce XIIIe siècle. On ne saurait mieux, dit M. Abel-Rémusat, comparer la *Recherche approfondie* qu'avec les Mémoires de l'Académie des inscriptions; mais on y trouve de plus un arrangement et une méthode que ne comporte pas la nature de nos collections académiques. Cet ouvrage se compose de trois cent quarante-huit livres distribués en cent volumes. A la tête du premier volume, on trouve une préface suivie de vingt-quatre dissertations qui répondent à autant de divisions ou de sections dans le corps même de l'ouvrage. Voici l'ordre et les titres de ces sections.

Première section. Du partage des terres, et de leur produit sous les différentes dynasties, sept livres.

Deuxième section. Des monnaies, soit métalliques, soit fictives; des papiers-monnaies, etc., deux livres.

Troisième section. De la population et de ses variations, deux livres.

Quatrième section. De l'administration, deux livres.

Cinquième section. Des péages et des douanes, et en général de tous les droits qu'on perçoit pour les lacs et étangs poissonneux, les plantations de thé, les salines, les mines et les usines, ainsi qu'aux barrières, aux foires, etc., six livres.

Sixième section. Du commerce et des échanges, deux livres.

Septième section. Des impositions territoriales, ou tributs sur les terres, un livre.

Huitième section. Des dépenses de l'État, cinq livres.

Neuvième section. De l'élévation aux charges, et du rang des magistrats, douze livres.

Dixième section. Des études et des examens des lettrés, sept livres.

Onzième section. Des fonctions des magistrats, vingt et un livres.

Douzième section. Des sacrifices, vingt-trois livres.

Treizième section. Des temples des ancêtres, quinze livres.

Quatorzième section. Du cérémonial de la cour, vingt-deux livres.

Quinzième section. De la musique, quinze livres.

Seizième section. De la guerre, treize livres.

Dix-septième section. Des châtiments et des supplices, douze livres.

Dix-huitième section. Des livres classiques et autres, soixante et seize livres. L'étendue de cette section vient de ce qu'on y a fait entrer l'analyse d'une foule de traités curieux sur toutes sortes de sujets, et d'ouvrages de toutes les sectes : c'est une véritable histoire littéraire.

Dix-neuvième section. De la chronologie des empereurs, et de la généalogie des familles qui ont possédé le trône, dix livres.

Vingtième section. Des principautés tributaires et des fiefs érigés sous les différentes dynasties, dix-huit livres.

Vingt et unième section. Des corps célestes et de leurs accidents, comme les éclipses, les conjonctions, etc., dix-sept livres.

Vingt-deuxième section. Des prodiges et calamités, comme les inondations, les incendies, les tremblements de terre, les aérolithes, les pluies de sauterelles, etc., vingt livres.

Vingt-troisième section. De la géographie de la Chine, et de toutes les divisions de l'empire, aux diverses époques de la monarchie, neuf livres.

Vingt-quatrième et dernière section. De la géographie étrangère, et de tous les peuples qui ont été connus des Chinois, vingt-cinq livres.

La lecture des titres de ces *livres* est seule un objet d'admiration et inspire le plus vif intérêt. M. Abel-Rémusat, à qui nous empruntons cette notice, ajoute que l'arrangement des matières n'est pas le seul auquel l'auteur se soit attaché, et qu'en toute chose il ne suit pas avec moins de rigueur l'ordre des temps; de sorte qu'on est certain de trouver, sous chaque matière, les faits qui y sont relatifs, disposés chronologiquement, suivant l'ordre des dynasties et des règnes, année par année et jour par jour. On ne peut se lasser d'admirer l'immensité des recherches qu'il a fallu faire pour recueillir tous ces matériaux, la sagacité que l'auteur a mise à les classer, la clarté et la précision avec lesquelles il a su présenter cette multitude d'objets dans tout leur jour. On peut dire que cet excellent ouvrage vaut à lui seul toute une bibliothèque, et que, quand la littérature chinoise n'en offrirait pas d'autre, il mériterait qu'on apprît le chinois pour le lire. Ce n'est pas la Chine seule qu'on apprendrait à bien connaître, mais une très-grande partie de l'Asie, sous les rapports les plus importants, et dans tout ce qui est relatif aux religions, à la législation, à l'économie

rurale et politique, au commerce, à l'agriculture, à l'histoire naturelle, à l'histoire, à la géographie physique et à l'ethnographie. On n'a qu'à choisir le sujet qu'on veut étudier, et traduire ce qu'en dit Ma-Touan-Lin. Tous les faits sont rapportés et classés, toutes les sources indiquées, toutes les autorités citées et discutées. Ce sont autant de dissertations toutes faites qu'il suffit de faire passer dans nos langues européennes, et avec lesquelles on peut s'épargner bien des recherches et se donner, si l'on veut, un grand air d'érudition. Nos plus habiles missionnaires s'en sont servis abondamment; de sorte qu'à vrai dire, c'est à ce lettré seul qu'on doit rapporter l'origine de la plupart des connaissances positives qu'on possède en Europe sur l'antiquité chinoise; et l'on ne saurait trop regretter qu'au lieu de tant de recherches mal dirigées, entreprises par des écrivains malhabiles, de tant de compilations où les notions les plus oiseuses sont répétées jusqu'à satiété, de tant de relations insignifiantes, telles que sont la plupart de celles qui ont la Chine pour objet, on ne se soit pas encore occupé d'exploiter cette mine précieuse, où toutes les questions pouvant concerner l'Asie orientale trouveraient les réponses les plus satisfaisantes. On a fait en Chine un *Supplément* qui pousse jusqu'à nos jours les différentes parties dont se compose la *Recherche approfondie*. Il faut avouer qu'il n'y a pas de nation au monde qui possède des monuments aussi considérables que ceux-là.

Les éléments chronologiques employés par les Chinois sont très-simples et très-réguliers : ce sont 1° l'*année civile* ou *équinoxiale*, composée de *trois cent soixante-cinq jours sidéraux* et *un quart*, reconnue et suivie en Chine dès la plus haute antiquité, comme nous le verrons ci-après, et qui correspond parfaitement à notre année julienne; 2° le cycle de *soixante années*, dont les séries se suivent depuis la 61e année du règne de Houang-Ti, ou 2637 ans avant Jésus-Christ, sans interruption, et avec autant de régularité que les siècles dans les computs européens. Les 60 premières années de cet empereur, ou la valeur d'un cycle, ont été laissées dans les temps douteux. Il n'y a pas de chronologie qui offre autant de certitude pour un aussi long espace de temps.

L'an 1767 de notre ère, l'illustre empereur Khien-Loung, dont Voltaire célébra la muse poétique, fit imprimer dans son palais la *Table chronologique* officielle de l'empire, après lui avoir fait subir l'examen critique du tribunal des *Han-Lin* et de tous les corps littéraires de la capitale, afin qu'elle servît désormais de règle aux historiens et aux autres écrivains publics. Cette table fut envoyée de Péking à Paris, en 1769, par le P. Amiot, avec la traduction dont nous nous servirons pour la partie historique.

Aujourd'hui que plusieurs de ces ouvrages ont été étudiés, traduits ou analysés par nos missionnaires chrétiens et par des hommes tels que les Klaproth, les Abel Rémusat, les Julien, les Pauthier, si versés dans la langue et la littérature chinoises, il faut avouer qu'après la sanction qu'ils ont donnée à l'authenticité des monuments historiques élevés par une nation éclairée, nombreuse et n'ayant pas nos préjugés, il est difficile de croire qu'il se rencontre encore en Europe des personnes qui soient tentées de leur refuser la confiance qu'ils méritent.

Pour dissiper jusqu'au moindre doute à ce sujet, nous rapporterons les paroles du P. Amiot, juge aussi impartial qu'éclairé de la littérature, de l'histoire et des monuments des anciens Chinois; il dit :

« 1° Que les annales chinoises *sont préférables aux monuments historiques de toutes les autres nations*, parce qu'elles sont les plus dépouillées de fables, les plus anciennes, les plus suivies, les plus abondantes en faits;

» 2° Qu'elles *méritent toute notre confiance*, parce qu'elles ont des époques démontrées par des observations astronomiques, jointes aux monuments de toutes les espèces dont ces annales abondent, se servent réciproquement de preuves, s'étayent mutuelle-

ment et concourent ensemble pour constater la bonne foi des écrivains qui les ont transmises jusqu'à nous;

» 3° Qu'elles *sont dignes de l'attention de tous les savants*, parce qu'elles peuvent les aider à remonter sûrement jusqu'aux premiers siècles du renouvellement du monde, en leur fournissant pour cela les secours nécessaires et les guides qui peuvent les y conduire; tels sont les *cycles sexagénaires*, rangés tout nouvellement en *ri-cycles*, dont l'époque radicale est la 2637e année avant l'ère chrétienne, 61e du règne de Houang-Ti; les généalogies des premiers souverains, généalogies qui portent avec elles l'empreinte de la vérité dans les petites lacunes qui s'y trouvent, et qu'on n'a osé remplir, quoiqu'il eût été très-facile de le faire si l'on avait voulu y ajouter du sien; les tables chronologiques qui marquent avec exactitude la succession non interrompue de tous les empereurs qui ont régné pendant plus de 4000 ans;

» 4° Enfin, que ces annales sont elles-mêmes l'ouvrage de littérature *le plus authentique qui soit dans l'univers*, parce qu'il n'y en a point dans tout l'univers qui ait été travaillé pendant l'espace de près de dix-huit siècles, qui ait été revu, corrigé et augmenté, à mesure que l'on faisait de nouvelles découvertes, par un si grand nombre de savants réunis, autorisés, pourvus de tous les secours possibles. »

L'histoire de la Chine offre donc tous les caractères de certitude que la critique historique a le droit d'exiger.

Elle se divise comme celle de toute autre nation, en temps *anté-historiques*, *semi-historiques* et *historiques*.

Temps anté-historiques. Le Livre sacré des Annales rapporte qu'avant tous les temps il a existé un premier homme nommé *Pan-Kou*, surnommé *Hoën-Tun* (chaos primordial) et *Yu-Tchi* (ordonnateur du monde). Les actions qui lui sont attribuées font penser que c'est le même personnage que le Manou des Indiens.

Après lui, commencent trois grands règnes : celui du ciel *Thian-Hoang*, celui de la terre *Chi-Hoang*, et celui de l'homme *Jin-Hoang;* viennent ensuite dix périodes de temps pendant lesquelles règnent un grand nombre de personnages à la face d'homme et au corps de serpent. Au fond de toutes ces fables que l'on cherche à expliquer par des raisons tirées de l'astronomie, on reconnaît une altération des traditions primitives sur l'origine des choses, origine si divinement formulée dans la Genèse, que le progrès des sciences modernes vient chaque jour révéler la vérité des faits que Moïse y a consignés.

Toutes ces traditions, semblables chez tous les peuples, quelque altérées qu'elles soient pour la plupart, nous reportent nécessairement vers un seul foyer primitif autour duquel se trouva un jour rassemblée la grande famille humaine; et alors, au lieu d'attribuer, comme on le fait ordinairement, à des emprunts réciproques, à l'ignorance ou à la vanité nationale, la prétention de chaque peuple à la plus haute antiquité, il serait peut-être plus raisonnable de n'y voir qu'un témoignage commun, immense et mystérieux souvenir d'une ancienne parité de situation et de condition, dans une même unité de temps, d'espace et de famille ou de société.

Où était situé ce foyer primitif autour duquel se trouvèrent concentrées les *familles des enfants de Noé, selon les diverses nations qui en sont sorties?*

C'est une de ces hautes questions qui intéressent vivement l'histoire de l'homme, et dont l'auteur de cet ouvrage s'est spécialement occupé. Lorsqu'on aborde l'histoire d'un peuple dont l'existence en corps de nation touche de si près au renouvellement du monde, on est bien forcé de dire un mot sur cette question.

Quand l'Europe chrétienne, qui sortait à peine de la barbarie, sut positivement qu'il existait à l'Orient un grand empire dont la civilisation remontait à la plus haute anti-

quité, elle voulut tout expliquer. De là une infinité de suppositions. Il en est une pourtant qui semble, pour ainsi dire, se trouver contrôlée par les annales de cet empire; mais qu'à cette époque il était impossible d'entourer de témoignages aussi précis que ceux que nous fournissent aujourd'hui les patientes recherches de l'ethnographie et de la linguistique : c'est celle qui pose en fait que Moïse, par le mont *Ararat,* ne désigne aucune montagne particulière, mais seulement la plus haute du globe; que l'arche sainte s'arrêta par conséquent sur l'une des montagnes de l'Asie intérieure, où prennent naissance de grands fleuves correspondant à ceux qui sont mentionnés dans l'Écriture sainte; que c'est dans ces hautes régions que Noé et sa famille s'établirent après la catastrophe qui venait de renouveler la terre, et que, tandis qu'une partie de leurs descendants, commençant leurs courses aventureuses vers l'ouest, allaient se fixer dans les plaines de la Mésopotamie, Noé conduisit un petit nombre de familles d'élite à l'est dans les plaines de la Chine, où il leur donna des lois et les instruisit dans toutes les branches du savoir qu'il tenait de ses ancêtres antédiluviens.

Pourquoi ne serait-ce point ce double mouvement d'émigration en sens contraire à partir d'un même point géographique que rappelleraient les livres sacrés de l'Orient et ceux de l'Occident? En effet, si on lit au deuxième verset du XIe chapitre de la Genèse : *Et comme ces peuples étaient partis de l'Orient, ayant trouvé une campagne dans le pays de Sennaar, ils y habitèrent;* on lit aussi dans le *Chou-King* que *cent* familles ou tribus, *Pé-Sing,* arrivant du nord-ouest sur le territoire de la Chine, refoulèrent dans les montagnes les Y (porteurs des grands arcs) ou Miao-Tseu (fils des champs incultes), tribus thibétaines qui étaient arrivées avant eux, et s'y établirent en leur place. N'est-il pas fort étrange que ces Miao-Tseu, qui se peignaient le corps comme les anciens Scandinaves, et qui paraissent être d'origine slave ou germanique, se soient maintenues jusqu'aujourd'hui indépendantes dans les montagnes des provinces de Kouéï-Tchéou et de Kouang-Si, au cœur même de l'empire chinois!

Ces cent familles formèrent le noyau de la nation chinoise. Il n'y a même encore à présent que quatre ou cinq cents noms de famille répandus dans tout l'empire, et les personnes qui portent un même nom de famille sont si bien considérées comme issues d'une même tribu, que la loi s'oppose à toute alliance entre elles.

De savants et judicieux critiques ont même établi avec un assez haut degré de probabilité pour des temps si reculés, que *Fou-Hi* (le pasteur juste), conducteur de cette colonie, est le même personnage que Noé (le juste). En admettant même que Noé et Fou-Hi soient des personnages allégoriques, cela n'infirmerait en rien la validité de ce témoignage du double mouvement, en sens opposé, de deux grandes fractions du genre humain : révélé par les livres sacrés, il est confirmé par la philosophie de l'histoire, qui désormais revient manifestement par la raison à la foi chrétienne.

Or, le point commun de la séparation primitive serait en effet les hautes régions du Thibet, où, comme nous l'avons dit précédemment, s'élève le *Kuen-Lun* aux cimes resplendissantes, l'olympe des divinités de la race jaune, le berceau des cent familles et celui des plus anciens importateurs des sciences et des arts en Chine, lieux toujours vénérés, toujours entourés des plus pieux souvenirs de la nation. C'est dans cette contrée, vers le mont Djavalagiri, que les Hindous placent leur mystérieux *Sou-Mérou,* le *beau milieu,* qui est aussi le berceau de leurs dieux, de leur race, de leurs sciences et de leurs arts. Là, autour du Tchamalari, convergent également les souvenirs confus de toutes les tribus de la race nègre.

Il est bien d'autres preuves qui concourent à élever ce fait à un degré de probabilité qui tient de la certitude historique; mais nous ne pouvons les rapporter ici, notre cadre est trop restreint. Ce point de départ étant admis, une lumière immense, inat-

tendue, éclaire le mouvement général de la première dispersion des peuples, et se reflète sur leurs traditions communes, sur l'origine de toutes les nations, et sur une foule de phénomènes d'ethnographie et de linguistique jusqu'ici enveloppés d'une profonde obscurité. Nous nous bornerons à indiquer les grandes lignes d'irradiation à partir de ce centre primitif.

La race nègre se divisa en deux branches. La première, suivant le développement de la chaîne primordiale, abandonna les Doms dans l'Himâ-Laya et prit à revers toute la péninsule hindoustanique; elle longea ensuite les côtes méridionales de la Perse et de l'Arabie, et laissa encore sur ces côtes quelques tribus qui y furent anciennement connues sous le nom d'*Éthiopiens orientaux*, et dont quelques familles y subsistent encore aujourd'hui; le reste, poussant à l'ouest, traversa l'isthme dont la rupture forma le détroit de Bab-El-Mandeb, et s'établit dans les fertiles vallées de l'Abyssinie : on les connut sous le nom d'*Éthiopiens occidentaux;* pour les Égyptiens, ce fut *la mauvaise race de Kouch;* ils fondèrent la célèbre Axum. L'autre partie de la race nègre, descendant par les vallées longitudinales de la péninsule de Malacca, y déposa les Moys, les Kémoys, les Samang, les Dayk, qui s'y maintiennent encore aujourd'hui; puis s'aventurant sur l'Océanie, entraînée par les vents et les courants généraux, elle jalonna sa route de Papous, d'Andamans, d'Australiens, de Tasmaniens, de Madécasses, et alla toucher sur ce point aux rivages d'Afrique. Ainsi la brûlante Afrique fut envahie par la race nègre sur deux points principaux. C'était son vrai domaine; elle l'explora sur toute la zone intertropicale jusqu'à l'océan Atlantique.

La race jaune prit sa route vers l'Orient. Chemin faisant, plusieurs tribus descendant au sud pressèrent la race nègre dans les vallées de Siam et de l'An-Nam, et se répandirent sur les pentes des Jun-Nan et des Nan-Ling et dans l'Océanie; d'autres s'étaient portées au nord sur le versant occidental, dans les grandes plaines sablonneuses des Thian-Chan et de l'Altaï; c'étaient les tribus tongouses et les Tata ou Mongoles, mobiles tartares toujours en hostilité avec les Germains, les Slaves et les Turks, leurs voisins : tous devaient hâter la régénération du monde occidental et raviver le monde oriental aux jours de sa vieillesse. Cependant la masse principale s'avançait insensiblement à l'est suivant la direction de la chaîne dorsale; c'est de cette masse, partie du Kuen-Lun, que nous avons vu se détacher les cent familles qui ont formé le noyau de la nation chinoise.

La race blanche dirigea son mouvement général vers l'ouest. Elle détacha les tribus indiennes, au sud, sur le versant oriental, dans les vallées du Gange et de l'Indus; ces tribus heurtèrent les familles nègres : d'un côté elles les refoulèrent dans les îles de l'Océan, et de l'autre les pressèrent dans leur marche vers l'Éthiopie. Le souvenir de cet événement paraît s'être conservé dans les livres sacrés de l'Inde. C'est parmi ces tribus que devaient s'élaborer les articles de foi sur les grands mystères de l'âme et de la matière. On a aussi lieu de croire que des familles sacerdotales de l'Inde pénétrèrent en Éthiopie parmi les nègres, et fondèrent la fameuse Méroé qui fut la mère de Thèbes, et dont les grandes ruines sont enveloppées d'un si profond mystère.

Une autre partie de la race blanche envahit au nord le versant occidental traversé par les systèmes des monts Thian-Chan et Altaï. C'étaient les Hioung-Nou ou Turks; c'étaient les Barbares aux cheveux blonds ou roux, aux yeux bleus ou verts, qui furent connus sous les dénominations de Scythes, Skolotes, Sarmates, Gètes ou Goths, Massagètes ou Alains, Saks, Cimmériens, etc., ancêtres des Slaves et des Germains à qui l'Europe était dévolue.

Pendant que ce double mouvement s'opérait au sud et au nord, l'essaim principal de la race blanche se portait à l'ouest en suivant l'axe de la chaîne principale. Elle

laissa les tribus persanes à Balkh et à Istakhar (Persépolis), et s'avança, par le Caucase indien, dans les contrées dominées par le mont Ararat, où se fit une nouvelle séparation, celle qui est mentionnée dans la Bible : les uns descendirent en Babylonie et en Syrie; d'autres en Arabie. C'est de ce point que les tribus ibériennes envahirent toutes les côtes septentrionales de l'Afrique et pénétrèrent en Espagne; dans le même temps les Finnois et les Gaëls ou Celtes se précipitèrent sur l'Europe, les Finnois au nord, et les Celtes à l'ouest : ceux-ci envoyèrent les familles pélasgiques dans la Grèce par le nord, et rejoignirent les Ibères aux Pyrénées. Cependant les hordes Germaines et les Slaves commencèrent aussi à s'écouler en Europe; ceux qui furent attardés en Asie eurent des ennemis acharnés dans les Hioung-Nou et les Chinois. Sésostris les vainquit sur les rives de l'Oxus, vers l'an 1560 avant notre ère, et grava sur le granit égyptien le nom de la *plaie de Skétho.* Mille quarante ans plus tard, ils soutinrent contre les Perses, sur les bords du Jaxartes, une guerre dans laquelle Cyrus perdit la vie. Quelques-unes de ces tribus indo-européennes, connues fort anciennement des Chinois sous les noms de Yue-Tchi et Ou-Sun, occupaient encore, au IIIe siècle avant notre ère, le territoire du Tangout entre les monts Siué-Chan et le cours supérieur du Houang-Ho; elles étaient voisines des Miao-Tseu, leurs frères.

Arrêtons ici le mouvement général de l'émigration primitive; nous le retrouverons d'une manière spéciale dans l'histoire de chaque peuple. Si donc la destruction lente mais sûre qui s'opère en tous temps et en tous lieux n'a pu effacer les traces de la première dispersion des races humaines, que la critique savante de notre époque nous montre confondues dans une commune parenté, pourquoi cette communauté d'origine matérielle ne se serait-elle pas aussi conservée d'une manière toute spirituelle? pourquoi les idées religieuses, philosophiques et politiques ne seraient-elles pas fondamentalement les mêmes chez tous les peuples de l'ancien et du nouveau continent? Si, par exemple, la création du monde, la chute de l'homme, les dix patriarches, le déluge, la semaine de sept jours, le cycle de 60 ans, etc., sont des croyances et des institutions répandues sur toute la terre; si des versets de la Genèse se retrouvent presque mot pour mot dans les *Védas* des Hindous, dans le *Chou-King* des Chinois, dans leurs doctrines du *Tao* comme dans celles des druides de la Gaule, nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire, pour expliquer ces faits, d'avoir recours à la supposition d'emprunts réciproques; et nous croyons que c'est chose tout à fait oiseuse que de soulever dogmatiquement une question de priorité entre la Bible et les livres canoniques des autres peuples. Il est important sans doute de rechercher à quelle époque ces monuments ont été écrits; mais le préjugé dominant est le plus grand obstacle à la constatation de ce fait d'une manière positive. Qu'est-ce à dire? parce que l'on s'imagine qu'il importe à la foi que tel ou tel livre sacré soit le plus ancien, on veut, bon gré mal gré, diminuer l'antiquité des autres! Eh! que notre Genèse ait été écrite avant ou après, hier ou l'an 1571 avant Jésus-Christ, en sera-t-elle moins ce qu'elle est en elle-même, la révélation des premières annales du monde, la formule la plus simple de la foi, la synthèse la plus complète de toutes les grandes vérités que la science moderne a mises au jour?

Nous avouons donc qu'après avoir médité les institutions et les mœurs de la Chine, nous avons dû partager les convictions du P. Amiot, l'un des plus savants et des plus laborieux missionnaires : il déclare « que les Chinois sont un peuple particulier qui a conservé (comme tous les autres peuples de la terre) les marques caractéristiques de sa première origine; un peuple dont la doctrine primitive s'accorde, dans ce qu'elle renferme de plus essentiel, quand on veut se donner la peine de l'éclaircir, avec la doctrine du peuple choisi, avant que Moïse en eût consigné l'explication

dans nos livres saints; un peuple, en un mot, dont les connaissances traditionnelles, dépouillées de ce que l'ignorance et la superstition y ont ajouté dans les siècles postérieurs, remontent d'âge en âge, et d'époque en époque, sans interruption, pendant un espace de quatre mille ans, jusqu'au temps du renouvellement de la race humaine par les petits-fils de Noé. »

Temps semi-historiques (3468-2637 avant Jésus-Christ). — A cette époque, la race blanche est en marche vers l'occident. On la voit déjà fixée dans la vallée de Kachmir, à Ayodhya (Aoude) sur le Gagra, à Hériakcha (Balipoutra) sur le Gange; elle est à Balkh, la mer des villes, près de l'Oxus; à Ninive sur le Tigre; à Babylone sur l'Euphrate; à Méroé et à Thèbes sur le Nil. Les Ibères, les Finnois et les Gaëls ou Celtes ont envahi l'Europe. Les tribus slaves et les tribus germaines [1] ont déjà fait un mouvement vers l'ouest; mais la plupart sont encore en Asie sur le versant occidental, ayant à l'est les Turks campés dans la vallée de la Sélenga entre l'Altaï et le Sayanski [2]. Quatre grandes tribus de race jaune occupent le reste de ce versant : ce sont les Samoyèdes, qui se portent au nord du Iéniséi supérieur et s'aventurent vers l'Océan glacial; les Tata ou Tartar, ancêtres des Mongols, qui s'établissent à l'est dans le massif de Kenteï, près du lac Baïkal; les Toung-Hou, ancêtres des Sian-Pi et des Coréens, qui n'ont pas encore de demeures bien déterminées; et les Toung-Nou, ancêtres des Toungous et des Mandchous, disséminés autour du fleuve Amour et de ses affluents [3]. Toutes ces tribus se battent, s'exterminent dans les vastes espaces du désert; c'est un immense pêle-mêle, d'où plus tard les peuples surgiront. Cependant Fou-Hi (le pasteur juste), parti des régions du Kuen-Lun à la tête de *cent* tribus, se dirige à l'orient. Il pousse devant lui les San-Miao (les trois tribus Miao) et les rejette dans les montagnes; il traverse le pays qui forme aujourd'hui les provinces de Kan-Sou, de Chen-Si, de Chan-Si, et s'établit dans le Ho-Nan actuel.

La configuration du pays, ses grandes plaines arrosées d'une multitude de cours d'eau, ses richesses naturelles qui égalent celles des contrées les plus favorisées et sous des températures diverses, toutes les conditions géographiques de cette partie du versant oriental avaient déterminé d'avance l'histoire des tribus qui viendraient s'y fixer. Là devait nécessairement se former une nation isolée, stable, intelligente, industrieuse, mais surtout agricole, chez laquelle le patriarcat primitif trouverait les éléments d'organisation et de développement les plus favorables, les plus complets. Ici, comme ailleurs, le principe de la société étant donné, le système en sera une con-

[1] Les tribus germaines et slaves qui restèrent le plus tard en Asie, furent les Parthes ou Asi, les Bactriens, les Sogdiens, les Gètes et les Massagètes ou Grands-Gètes, connus plus tard sous le nom d'Alains. C'étaient des peuplades détachées des grands essaims qui s'étaient précipités sur l'Europe à la suite des Finnois, des Ibères et des Celtes. Plusieurs d'entre elles, égarées à l'est, avaient atteint les frontières de la Chine : tels sont les Yue-Tchi, les Ou-Sun, les Ting-Ling et les Kian-Kuen. Nous ferons connaître leurs positions dans l'histoire de la race blanche; nous en parlerons aussi dans celle de la Chine, qui eut souvent à les combattre.

[2] Le plus ancien nom des Turks est Hian-Yun, puis celui de Hioung-Nou (détestables esclaves). Les fractions de cette grande famille sont connues sous les dénominations de Thou-Khiu, Thie-Lé ou Kao-Ché, Ouïgours, Hoeï-Hé ou Hoeï-Hou, Thouki-Chi, Ghaznevides, Seldjoukes et Ottomans.

[3] On ne doit point confondre les Toung-Hou et les Toung-Nou, qui sont deux grandes familles différentes : à la famille Toung-Hou ou Chan-Joung (barbares des montagnes) appartiennent les Sian-Pi, les Ou-Houan, les Thou-Khou-Hoen et les Jeou-Jan, issus du mélange des Sian-Pi avec les Hioung-Nou; à la famille Toung-Nou (barbares orientaux) appartiennent les Khitans, les Mo-Ho, les Ju-Tchin, les Toungous et les Mandchous, aujourd'hui maîtres de la Chine.

Ces notes nous aideront à préciser les événements qui se sont accomplis dans le développement de la civilisation orientale ou de la race jaune.

séquence nécessaire. Or, c'est à cette époque que se rattachent les origines des mœurs, des usages et des costumes actuels de la Chine. Il est donc indispensable, pour l'intelligence de ces institutions, de remonter à ces sources antiques, d'où sortit caractérisée, pour ainsi dire en naissant, la grande individualité chinoise.

Voici le résumé des événements de cette période.

3468 avant Jésus-Christ. — *Fou-Hi*, premier législateur de la Chine, est représenté comme Moïse et Bacchus, avec des excroissances au front, en forme de cornes ou de lumière, signe du génie et de la puissance. Pour donner plus d'autorité à ses lois, il publia qu'il les avait vues tracées sur un tableau en huit *koua* ou symboles porté par un dragon-cheval qui sortait du fond d'un lac. Le premier symbole représente le ciel, le deuxième la terre, le troisième la foudre, le quatrième les montagnes, le cinquième le feu, le sixième les nuages, le septième les eaux, et le huitième le vent. Ces figures diversement combinées rappelaient, dit-on, les opérations de la nature; elles forment la base de l'*Y-King*, le premier des livres sacrés. Il paraît qu'elles sont aussi inintelligibles que les nombres mystiques de Pythagore, avec lesquels elles ont beaucoup d'analogie. Leur forme et leurs combinaisons ont aussi quelques rapports avec les lettres babyloniennes. Au reste, on ne s'en sert plus aujourd'hui que pour orner les boussoles chinoises et pour dire la bonne aventure. Quant à l'animal fabuleux, il est souvent représenté sur les meubles et sur les bâtons d'encre de Chine avec l'inscription *loung ma fou thou*, c'est-à-dire le dragon-cheval portant sur son dos le *thou* ou tableau. Nous en donnons le fac-simile.

Confucius dit : « Au commencement, on administrait les peuples au moyen de nœuds qu'on faisait à des cordes; Fou-Hi les remplaça par l'écriture, pour apprendre aux officiers civils à remplir leurs devoirs, et aux peuples à examiner leur conduite; et il se régla sur les *koua* pour exécuter son ouvrage. » C'est donc à Fou-Hi qu'est attribuée l'invention de l'écriture chinoise, écriture idéographique, c'est-à-dire rappelant les idées par la figure de leurs objets. Le nombre de ces caractères primitifs ne dépasse pas deux cents. On doit à M. Abel Rémusat un beau travail sur leur origine; il se trouve dans la collection de l'Académie française (tome VIII, 1827). L'histoire de toutes les variations que cette écriture a subies depuis cette époque est en 80 volumes chinois.

Fou-Hi est l'auteur de la plupart des institutions sociales de la Chine. Il créa des ministres sous le nom de *dragons*. Il établit des lois pour la société conjugale : une de ces lois défend de se marier avec une femme du même nom, parente ou non; nous avons déjà dit que cette coutume subsiste encore aujourd'hui. Les hommes et les femmes furent distingués par leurs vêtements. Ayant compris que la connaissance des mouvements célestes pouvait seule donner la mesure exacte du temps, il divisa le ciel en degrés, établit un calendrier, ainsi que le cycle en périodes de 60 années, encore en vigueur. Il fabriqua le fer et en arma les javelots pour la chasse. Il donna les règles de la musique; il inventa la lyre nommée *kin*, composée de 5 ou 27 cordes de soie, et la guitare de 36 cordes, nommée *sse*. Il enseigna l'art d'élever des troupeaux, de faire écouler les eaux et d'entourer les villes de murailles; il inventa les filets pour la pêche, et composa une chanson sur les pêcheurs. Confucius prétend aussi qu'il institua les cérémonies pour les sacrifices aux esprits du ciel et de la terre, et que, pour cet usage, il fabriqua un vase nommé *ting*.

Il avait fixé sa résidence dans une ville nommée *Tchin-Tou*, qui subsiste dans le Ho-Nan sous le nom de *Tchin-Tchéou*. A sa mort, on lui éleva un tombeau que l'on montre encore près de cette ville.

3218. — *Chin-Noung* (laboureur divin) fut son successeur. Il sacrifia au Seigneur dans le temple de la lumière. On lui attribue l'invention de la charrue, l'art d'extraire

le sel de l'eau de mer, un livre sur l'art militaire, l'établissement des marchés publics, la distinction des plantes et de leurs propriétés médicinales, des chants sur la fertilité de la campagne, une lyre et une guitare ornée de pierres précieuses, pour adoucir les mœurs du peuple et le rappeler à la vertu. Mais ce qui doit surtout nous étonner, c'est que la figure de la terre et la différence de ses diamètres n'étaient point à cette époque inconnues à la Chine. Les annales rapportent que cet empereur, monté sur un char traîné par six dragons, mesura le premier la figure de la terre et la trouva de 900,000 li de l'est à l'ouest sur 850,000 li du nord au sud; or le *li* chinois étant d'un dixième de lieue, ces dimensions sont assez exactement celles que nous donnons au globe terrestre. On lui attribue aussi l'institution de la cérémonie du labourage.

Plusieurs descendants de Chin-Noung régnèrent jusqu'à ce qu'un prince de la maison royale, s'étant révolté, détermina entre les grands vassaux une division politique qui obligea le dernier empereur de cette dynastie à abandonner le trône.

Le prince révolté avait obtenu des succès; mais quelques vassaux, n'ayant pas voulu le reconnaître, se joignirent à un autre prince nommé *Hiouan-Youan* qui avait un État dans le Ho-Nan. Celui-ci attaqua plusieurs fois le prince insurgé, et *par le moyen d'un char qui indiquait le sud*, conséquemment les quatre points cardinaux, il connut les routes qu'il tenait, le défit et fut élu maître de l'empire par les autres vassaux, en l'an 2698 avant Jésus-Christ.

A son avénement, il régla le culte et construisit un monument spécial pour offrir des sacrifices au Souverain Suprême (*Chang-Ti*); il prit lui-même, au lieu du titre de *Wang* que portaient ses prédécesseurs, celui de *Houang-Ti*, souverain jaune ou terrestre, comme immédiatement subordonné au Souverain Suprême du ciel, dont il partagea sur la terre les fonctions et les attributs. Cette souveraineté restera élective pendant toute la période suivante.

Tel fut le résultat de la première des vingt-deux grandes révolutions qui amenèrent autant de dynasties nouvelles sur le trône de la Chine.

TEMPS HISTORIQUES. Ve PÉRIODE (du XXVIe au XXIe siècle avant Jésus-Christ). — *Monarchie élective.* — La 61e année du règne de Houang-Ti ouvre les temps historiques. Voici la liste des empereurs de cette période, telle que la donne la *Table chronologique* dont nous avons parlé précédemment.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
1	2657	61e année du règne de		*Houang-Ti.*
2	2577	21^e	id.	*Chao-Hao.*
3	2517	81^e	id.	*Id.*
4	2457	47^e	id.	*Tchouan-Hiu.*
5	2397	39^e	id.	*Ti-Kou.*
»	2366	1re	id.	*Ti-Tchi.*
»	2357	1re	id.	*Thang-Yao* ou seulement *Yao.*
6	2337	21^e	id.	*Id.*
»	2297	(Cette année est celle de la grande inondation ou déluge chinois.)		

Nota. Il est à remarquer que depuis Ti-Tchi on appelle les années du nom de *tsaï* et non de celui de *nian*, comme auparavant. *Tsaï* signifie *ce qui est complet*, qui est fini, qui est prêt à recommencer; d'où l'on conclut que l'année finissait après toutes les récoltes.

»	2287	*Yao* associe *Chun* à l'empire.
»	2286	Travaux du jeune *Yu*.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.	
7	2277	81e année du règne de *Yao*.
»		9e année de l'association de *Chun*.
»	2255	1re année du règne de *Chun*.
»	2224	*Chun* associe *Yu* à l'empire.
8	2217	39e année du règne de *Chun*.
		8e année de l'association de *Yu*.
»	2205	1re année du règne de *Yu*.

Institutions attribuées aux empereurs de cette période. — Houang-Ti établit des ministres sous le nom de *yun* (nuée); sans doute, dit un historien, pour indiquer leur destination providentielle par rapport au peuple, comme celle de la nuée par rapport à la terre qu'elle fertilise. Il divisa le peuple en quatre classes : les lettrés, les agriculteurs, les industriels et les commerçants; il leur assigna des couleurs particulières, en réservant la couleur *jaune* pour la famille impériale, couleur qu'elle conserve encore aujourd'hui. Il établit le système *décimal* pour les mesures, et l'appliqua, exemple unique dans l'histoire, à la division territoriale de l'empire. Il fonda le tribunal des *han-lin*, pour écrire l'histoire; ses membres furent inamovibles. Il fonda un autre tribunal, celui des *affaires célestes* ou de l'astronomie; ce dernier perfectionna la sphère, régla le calendrier et fit fondre douze cloches correspondant aux douze lunes pour indiquer les saisons, les mois, les jours et les heures. Il fut aussi l'inventeur du vaste système d'éducation publique dont il est question dans le *Li-Ki* (livre des rites), et d'après lequel chaque famille dut avoir une salle d'étude, *cho*, chaque hameau une école, *siang*, chaque ville une autre espèce d'école nommée *siu*, et chaque principauté une grande institution nommée *hio;* toutes subordonnées entre elles et dépendantes de l'académie impériale. On institua aussi des écoles du soir pour les ouvriers, et d'autres écoles pour les enfants des pauvres. Ce système d'éducation publique, revu et modifié au ve siècle avant notre ère, subsiste encore aujourd'hui. Le troisième volume du *Journal asiatique* contient la traduction du règlement pour les écoles chinoises. Ce curieux monument atteste avec quels soins les Chinois sont façonnés dès l'enfance aux institutions fondamentales de l'empire. On remarque aussi que, sous cet empereur, le commerce fut établi, une monnaie fabriquée pour remplacer les échanges en nature, des maisons construites, et des murailles élevées pour enceindre certaines localités; on coupa et aplanit des montagnes; on ouvrit de grands chemins pour faciliter le commerce; on creusa des arbres, on fit des barques et les fleuves furent franchis. Houang-Ti fit exploiter une mine de cuivre dans le Ho-Nan; il fit un livre sur la vertu des simples et sur la médecine : on prétend qu'il en existe encore des fragments. Sa femme, nommée Louï-Tsou, enseigna au peuple l'art d'élever les vers à soie, et celui de filer leur produit pour faire des vêtements; elle est encore honorée sous le nom d'*Esprit des mûriers* et des *vers à soie.* Ainsi les annales de la Chine représentent Houang-Ti comme fondateur et législateur d'un nouvel empire.

Sous le règne de Chao-Hao, le culte pur d'un être suprême unique se corrompit; la pensée primitive traditionnelle se matérialisa dans les pompes extérieures des sacrifices. Il établit un règlement encore en vigueur qui prescrit des costumes particuliers pour les divers genres de mandarinats ou commandements. Le phénix, varié de différentes manières, fut réservé pour les mandarins de lettres; le dragon, le lion, le tigre, etc., pour les mandarins d'armes; cet usage s'observe encore aujourd'hui. Sous son successeur, chaque famille voulut avoir des prêtres sacrificateurs : un décret fut porté par lequel l'empereur seul put offrir le sacrifice solennel au ciel ou au Souverain Suprême.

Ti-Kou introduisit la polygamie dans l'empire; elle y règne toujours. Ti-Tchi fut détrôné par les grands, qui mirent à sa place Yao son frère. Voilà le premier exemple d'un souverain déposé par ses sujets.

Yao manda Hi et Ho qui étaient les présidents du tribunal d'astronomie et de religion, et leur dit :

« Remarquez une période de 365 jours; l'intercalation d'une lune et la détermination de quatre saisons servent à la disposition parfaite de l'année. Cela étant réglé, chacun s'acquittera, selon les temps et la saison, de son emploi, et tout sera dans le bon ordre. » La Chine eut donc à cette époque une connaissance exacte de notre année julienne. Yao visitait souvent les provinces de son empire, et s'informait avec soin des besoins des pauvres, des veuves et des orphelins. « Le peuple a-t-il froid? disait-il, c'est moi qui en suis la cause; a-t-il faim? c'est ma faute; tombe-t-il dans quelque ruine? c'est moi qui dois m'en regarder l'auteur. » L'empereur Yu tint le même langage en disant : « La vertu est la base du gouvernement, et ce gouvernement consiste d'abord à procurer au peuple les choses nécessaires à sa conservation, c'est-à-dire l'eau, le feu, les métaux, le bois et les grains. Il faut encore penser à le rendre vertueux, et ensuite à lui procurer l'usage utile de toutes ces choses; il faut enfin le préserver de ce qui peut nuire à sa santé et à sa vie. Voilà neuf objets qu'un prince doit avoir en vue pour se rendre utile et recommandable. Ces neuf sujets doivent être la matière des chants nationaux. Quand on enseigne, on emploie les éloges; quand on gouverne, on emploie l'autorité. Ces neuf sortes de chants servent à animer et à exhorter; et c'est ainsi que l'on conserve le peuple. » Ces paroles sont bien la consécration du patriarcat dans toute sa sollicitude envers ses enfants. L'empereur est donc ici réellement le *père* et la *mère* de la grande famille chinoise. Le titre est resté, le patriarcat aussi; mais tout s'est bien modifié en se développant.

Le dogme traditionnel de la souillure ineffaçable, transmise à toute une race par son chef, devint loi. « On exterminera jusqu'à la cinquième génération pour le crime de rébellion contre le ciel et la terre, jusqu'à la quatrième génération pour le crime de rébellion contre les supérieurs et les magistrats, jusqu'à la troisième pour l'habitude des crimes contre la loi naturelle, jusqu'à la seconde pour l'abolissement du culte des esprits supérieurs et inférieurs, et l'on fera mourir irrémissiblement quiconque aura tué quelqu'un ou lui aura causé la mort d'une manière injuste. » Cette loi fatale est encore en vigueur en Chine dans beaucoup de circonstances. Elle s'est perpétuée aussi parmi nous, sinon dans la pénalité physique, au moins dans la pénalité morale qui s'attache aux descendants d'un criminel; car malgré la protection de nos lois, le fils d'un supplicié pour crime sera encore poursuivi moralement, dans notre société, de la criminalité fatale du père, comme si toute sa race en était solidaire, et cela même jusqu'à la cinquième ou sixième génération.

Confucius nous a conservé la manière de procéder à cette époque dans les affaires judiciaires : « Après que les deux parties ont produit leurs pièces, les juges écoutent » de part et d'autre ce qui se dit, et si, après l'examen, il n'y a aucun doute, on fait » l'application des cinq supplices; mais s'il y a quelque doute sur l'application de ces » cinq supplices, il faut avoir recours aux cinq genres de rachat; si on doute que » l'accusé soit dans le cas du rachat, alors on juge selon le cas de cinq sortes de fautes » ou involontaires ou presque inévitables.

» Quand on doute des cas où il faut employer les cinq supplices, et de ceux où l'on » peut permettre le rachat, il faut pardonner (*dans le doute, abstiens-toi*).

» Il faut examiner les apparences et les motifs; ce qui ne peut être examiné ni vérifié » ne doit pas faire la matière d'un procès.

» On exempte un accusé *des marques noires* sur le visage, de l'amputation du nez, de » celle des pieds, de la castration, de la mort, quand on doute du cas où l'on doit » employer les peines. » Suivent différentes manières de se racheter par le métal.

« Il ne faut pas suivre ce qui n'est pas d'usage; observez les lois établies. Ceux qui » savent faire des discours étudiés ne sont pas propres à terminer les procès criminels; » il ne faut que des gens doux, sincères et droits, qui gardent beaucoup de modération.

» L'équité et la compassion doivent être le principe de vos jugements. Expliquez et » publiez le code des lois; quand tous auront été instruits, on pourra garder une juste » mesure, etc. »

Un ancien philosophe chinois rappelle la description de la demeure impériale de Yao. Le toit était de paille et de terre, les pluies de l'été y faisaient croître l'herbe et le couvraient de verdure. Après la porte d'entrée, qui était tournée au midi, venait une grande cour qui était la salle d'audience. Au bout de cette cour, entourée de murailles, était une grande salle où l'on gardait les poids et mesures, pour les marchés qui se tenaient dans cette enceinte. Au delà de cette salle était une seconde cour, au fond de laquelle était l'humble maison où le prince demeurait avec sa famille. La salle d'audience était élevée au-dessus du sol, et les degrés par où l'on montait étaient faits de gazon. Comme on était obligé d'attendre pour être admis à son tour à l'audience, on avait planté des arbres aux portes, afin que les officiers et le peuple pussent y être à l'abri. On ne peut méconnaître ici les éléments des habitations actuelles.

La chasse fut un des principaux délassements des empereurs. Cet exercice était commandé par la loi, pour empêcher les bêtes sauvages de ravager les campagnes et de reconquérir le domaine que l'homme avait usurpé sur elles. Les grandes chasses se faisaient quatre fois l'année, par recrues et par corvées. Au printemps et en été, on se bornait à donner l'épouvante aux bêtes sauvages; en hiver et en automne, on les traquait et on les tuait. Ces exercices devinrent une passion.

Yao fit observer les cinq *règles immuables*, c'est-à-dire les cinq devoirs qui sont ceux du père et des enfants, du roi et des sujets, des époux entre eux, des vieillards et des jeunes gens, et enfin des amis les uns envers les autres. Telle est l'origine de cette subordination hiérarchique profonde qui existe dans l'empire.

A la mort de Yao, le peuple porta volontairement le deuil pendant trois années, ce qui dégénéra en coutume.

Lorsque Chun fut installé héritier de l'empire dans la salle des ancêtres, « en examinant, dit le *Chou-King*, l'*instrument orné de pierres précieuses qui représentait les astres, et le tube qui servait à les observer*, il mit en ordre ce qui regarde les sept planètes. » Cet instrument, qui est une sphère céleste, est représenté dans plusieurs éditions du *Chou-King;* elle est construite sur le même système que celle de Ptolémée. « Ensuite il fit le sacrifice au souverain suprême du ciel (*Chang-Ti*), et les cérémonies en l'honneur des six grands esprits, ainsi que celles usitées pour les montagnes, les fleuves et les esprits en général. »

Les grands fleuves avaient débordé: l'inondation couvrait toutes les terres basses de la Chine. Chun divisa l'empire en douze provinces insulaires (*Tchéou*), plaça des signaux sur douze montagnes, et creusa des canaux pour l'écoulement des eaux. Il manda les douze *Mou* (bergers, pasteurs) ou gouverneurs des douze provinces, et leur dit : « Tout consiste, pour les provisions de vivres, à bien prendre son temps. Il faut traiter humainement ceux qui viennent de loin, instruire ceux qui sont près de nous, estimer et faire valoir les gens qui ont des talents, croire et se fier aux gens de bien, ne pas avoir de commerce avec ceux dont les mœurs sont corrompues; par là on se fera obéir des étrangers barbares. »

On trouve dans le Livre des Annales que Yao et Chun, après avoir examiné l'*antiquité*, créèrent cent officiers : il y avait donc déjà une antiquité dont les usages servaient de règle à cette époque.

Chun régla le calendrier et lui donna la forme qu'il conserve encore aujourd'hui. Nous en donnerons plus tard un extrait. Il mit de l'uniformité dans la musique, dans les mesures, dans les poids et les balances, qui variaient suivant les lieux. Il n'y a qu'une cinquantaine d'années que cette conception est appliquée chez nous. Les choses étant ainsi réglées, il ne fit plus qu'une fois tous les cinq ans la visite de l'empire ; et les princes tributaires venaient quatre fois par an à la cour, lui offrir leurs hommages. Ces princes rendaient compte de leur conduite; on examinait, on vérifiait ce qu'ils disaient. On récompensait leurs services en leur donnant des chars et des habits.

On lui attribue aussi la fondation des hospices pour les vieillards, et celle du collége impérial dans lequel les fils des princes et des grands devaient être instruits dans les lettres, les cérémonies, la musique, la danse et les exercices militaires.

Chun combattit les San-Miao, retranchés dans la chaîne de Nan-Ling; il en transporta une partie au nord-ouest dans la région du Kuen-Lun, leur ancienne patrie. Ils sont de la même origine que les *Si-Fan*, les *Lo-Lo* et les *Kirians* qui vivent encore dans la contrée voisine. Les autres Miao, après cinq mille ans de luttes sanglantes et presque continues, sont restés indépendants dans leurs montagnes, au centre de la Chine : phénomène ethnographique dont les Basques des Pyrénées nous offrent aussi un exemple à l'autre extrémité de l'ancien monde.

En même temps que l'empire se constituait au dedans, des relations s'établissaient avec les nations étrangères. Sous Houang-Ti, un étranger vint du sud, voyageant sur un cerf blanc, et offrit, comme tribut, une coupe et des peaux. La vingt-neuvième année du règne de Yao (2336 avant Jésus-Christ), les *Yang-Pao-Théou* (pygmées à têtes en vessie de mouton) vinrent apporter le tribut. Ce peuple habitait à plus de dix mille *li* (mille lieues) au nord-ouest de la Boukharie. M. Abel Rémusat pense qu'il est ici question des Lapons qui sont de la souche samoyède. Depuis cette époque, toute ambassade en Chine ne fut considérée que comme une reconnaissance de soumission au souverain jaune.

Cependant les grands, que l'élévation de Chun avait déçus dans leur ambition, fomentèrent des troubles dans l'empire; le fils de Yao était de ce nombre. Chun les exila, et l'empire fut en paix. Ces troubles politiques se renouvelleront souvent. Il fit publier des lois pour punir les criminels. Avant lui, les supplices étaient empreints de la plus cruelle barbarie; il leur substitua la cangue, la bastonnade, la confiscation, l'exil; il voulut que dans les tribunaux, les fautes ordinaires fussent punies du fouet seulement, et dans les écoles publiques, de verges de bambou. En payant, on put toujours se racheter de la peine appliquée à certaines fautes. Nous retrouverons ces usages dans les mœurs actuelles.

Il est dit dans le *Chou-King* : « Prends garde de t'aliéner les suffrages des cent familles... Ce que le ciel entend et voit se manifeste par les choses que les peuples voient et entendent. Ce que les peuples jugent digne de récompense et de punition, indique ce que le ciel veut punir et récompenser. Il y a une communication intime entre le ciel et le peuple : que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et réservés. » Ce principe social établit la puissance politique de l'opinion publique, et le droit de faire des représentations à l'empereur toutes les fois qu'il s'écarte de ses devoirs. C'est ce principe qui limite encore en Chine l'autorité impériale; c'est en même temps la consécration de toutes les grandes transformations sociales et l'absolution du passé. On croit entendre notre *vox populi, vox Dei : la voix du peuple est la voix de Dieu.*

Yu réduisit à neuf les douze provinces de l'empire, et conserva les neuf ministères établis par Chun dans l'ordre suivant :

1° La présidence du conseil des ministres, ou l'emploi d'*instigateur* des autres ministres, comme s'exprime le texte chinois;

2° Le ministère ou l'intendance de l'agriculture;

3° Le ministère de l'instruction publique;

4° Le ministère de la justice;

5° Le ministère des ouvrages *pour la terre* et *pour l'eau*, ou des travaux publics;

6° Le ministère des domaines, comprenant les montagnes, les forêts, les étangs, les lacs, etc.;

7° Le ministère des cérémonies et des rites, ou des cultes;

8° Le ministère de la musique;

9° Le ministère de rapporteur des paroles, ou de la censure publique. Les fonctions de ce ministère sont nettement déterminées dans le *Chou-King* : « J'ai, dit l'empereur, une extrême aversion pour ceux qui ont une mauvaise langue; leurs discours sèment la discorde et nuisent beaucoup à ce que font les gens de bien; par les mouvements et les craintes qu'ils excitent, ils mettent le désordre dans le peuple. Venez donc, *Loung;* je vous nomme *Na-Yan* (qui rapporte les paroles) : soit que vous rapportiez mes ordres ou mes résolutions, soit que vous me fassiez le rapport de ce que les autres disent, depuis le matin jusqu'au soir, n'ayez en vue que la droiture et la vérité. »

Cette antique organisation subsiste encore en grande partie dans celle du gouvernement actuel.

Sous l'empereur Yao, son ministre Kouan avait travaillé sans succès pendant neuf ans à débarrasser le territoire de la Chine des grandes eaux de l'inondation [1].

[1] Quelques écrivains européens ont pris cette grande inondation pour le déluge de Noé. Mais ce déluge est antérieur. Il n'est question dans les annales chinoises que d'un débordement extraordinaire des fleuves, débordement qui s'est plusieurs fois répété dans la suite. On suppose, d'après les expressions du texte chinois, que la cause de cette inondation ne fut pas simplement une grande crue d'eaux découlant des montagnes, mais que les fleuves avaient trouvé de puissants obstacles à leur écoulement naturel, ce qui les avait fait refluer contre leur courant, et produire par ce fait la grande inondation. On doit supposer alors qu'il se fit à cette époque une rupture de quelque continent qui donna passage à un grand écoulement dans l'océan Oriental de la Chine, et exhaussa momentanément son niveau. On peut présumer avec vraisemblance, d'après les raisons qui seront exposées ci-après, que ce fut alors l'ouverture du détroit de Béring, qui sépare aujourd'hui le continent de l'Amérique septentrionale du continent de l'Asie orientale, et par où l'océan Arctique communique maintenant avec l'océan Pacifique, qui fut la cause de ces hautes inondations continentales. La description que les historiens chinois font de leurs ancêtres avant cette époque de la grande inondation, et le peu que l'on sait de l'histoire des habitants du continent américain avant sa découverte et sa dévastation par les Espagnols, offrent tant de rapports, que l'on croirait qu'il est question du même peuple. Les Chinois se couvraient de vêtements d'écorce, de feuilles d'arbres et de peaux de bêtes comme les habitants du nouveau monde; ils se servaient les uns et les autres de cordelettes nouées pour conserver, par le nombre de nœuds et leurs diverses combinaisons, le souvenir des événements publics et même des faits privés. Si, depuis la séparation des deux continents, les civilisations des peuples de l'un et de l'autre ont pris des développements si différents, ce fait ne s'oppose point à l'identité du point de départ qui nous paraît à peu près déterminé. Un parallèle plus étendu laisserait peu de doutes sur cette importante solution historique. Il est peut-être réservé aux annales chinoises d'en donner bien d'autres. On pourrait objecter, toutefois, aux suppositions ci-dessus, que la rupture d'un continent et l'ouverture d'un détroit ne causeraient aucun exhaussement de niveau dans le bassin où les eaux afflueraient, et qu'en supposant même cet exhaussement momentané, il ne serait pas plus considérable que celui des marées sur certaines côtes des continents, lesquelles marées ne font refluer aucun fleuve, et ne causent

C'est à Yu que cette gloire était réservée. Les travaux qu'il entreprit sont encore reconnaissables aujourd'hui. En voici l'aperçu d'après le Livre des Annales. C'est sans doute la topographie la plus ancienne qui soit parvenue jusqu'à nous. Elle nous fournit une curieuse statistique de l'empire chinois dans ces temps reculés.

Travaux de Yu (2286 avant Jésus-Christ). — « Yu, pour faire la division de la terre (après l'inondation), suivit les montagnes, coupa les forêts, détermina quelles étaient les hautes montagnes et les grands cours d'eaux.

I. *Province de Ki.* — Yu commença par la montagne nommée Hou-Keou (province actuelle du Chan-Si, occident montagneux), d'où il alla faire les réparations nécessaires aux montagnes Liang et Ki. Après avoir réparé Taï-Youan (la grande origine), il alla au midi de la montagne Yo. Il exécuta ses travaux à Tan (province actuelle du Ho-Nan) et à Hoaï, et les poussa jusqu'à Houng-Tchang (jonction de deux rivières du Chan-Si qui se jettent dans le Houang-Ho).

La terre de ce pays est blanche et friable. Les impôts sont du premier ordre, et quelquefois plus bas. Le labourage est du cinquième (ou de l'ordre moyen). Les rivières Heng et Weï reprirent leur cours. Le pays de Ta-Loung (province actuelle du Pe-Tchi-Ly ou de Pe-King) fut labourable. Le tribut des barbares des îles, consistant en peaux et en étoffes pour vêtements, arriva par le Houang-Ho [1], laissant à droite la montagne Kie-Chi (ou rocheuse).

II. *Province de Yen.* — La rivière Tsi (dans la province actuelle de Chan-Toung) et le fleuve Houang-Ho sont compris dans la province de Yen. Les neuf rivières reprirent leur cours habituel. Le grand amas d'eaux, nommé Loui-Hia (où il tonne au printemps), fut fait. Les deux rivières Young (bras du Houang-Ho) et Tsou (bras du Tsi) furent jointes. On put planter des mûriers, nourrir des vers à soie, et descendre des hauteurs pour habiter les plaines.

La terre de la province de Yen est noire, grasse et argileuse; les plantes y sont nombreuses et les arbres y sont grands. Les impôts sont du neuvième ordre, et le labourage du sixième. Après avoir été labourées pendant treize ans, les terres furent comme les autres. Ce qui vient de ce pays consiste en vernis et en soie écrue [2]. Ce qui se met dans les caisses de réserve consiste en tissus de diverses couleurs, et se transporte par le Tsi et le Ho, sur le fleuve Houang-Ho.

III. *Province de Thsing.* — La mer et la montagne Taï (dans le Chan-Toung actuel) sont comprises dans la province de Thsing. Les barbares de la montagne Yu (dans le Chan-Toung) furent rangés à leur devoir, et le cours des rivières Weï et Tsi fut tracé.

La terre, dans cette province, est blanche, grasse et argileuse. La côte de la mer est longue et stérile. Le labourage est du troisième ordre, et les impôts du quatrième. Ce qui vient de là consiste en sel, en toiles fines et en toutes sortes de productions de la mer, en soie écrue de la montagne Taï, en chanvre, en étain, en bois de pin et en pierres précieuses. Les barbares de Laï (Laï-Tcheou-Fou du Chan-Toung) nourrissent

aucune inondation; cela est possible. Nous ne prétendons pas donner la solution de ce qui est peut-être à jamais insoluble. (Extrait de *la Chine*, par M. Pauthier.)

[1] D'après ce passage, l'embouchure actuelle de ce fleuve ne serait pas très-ancienne. Il traversait alors le Pe-Tchi-Ly, province où est située Péking. L'histoire moderne de la Chine justifie cette conjecture. Dans le Pe-Tchi-Ly et la partie occidentale du Chan-Toung, dit le P. Gaubil, on voit des vestiges du bras du Houang-Ho, qui y passait au temps de Yu, et dans d'autres provinces on voit d'autres vestiges des ouvrages que fit Yu pour remédier aux dégâts du déluge ou de l'inondation dont parle le *Chou-King*, au règne de Yao.

[2] On voit par ce passage, que l'usage de fabriquer le vernis et de la soie est ancien à la Chine, puisque ces produits formaient déjà des objets d'échange plus de 2200 ans avant notre ère.

des bestiaux. Ce que l'on met dans les caisses de réserve consiste en soie écrue des montagnes. On navigue dans la rivière Wen pour entrer dans celle de Tsi.

IV. *Province de Sou.* — La mer, la montagne Taï et la rivière Hoaï sont comprises dans la province de Sou. Les réparations nécessaires furent faites aux bassins du Hoaï et du Y. On put labourer la terre des montagnes Moung et Yu. On fit le lac Ta-Ye (dans le Chan-Toung), et la source orientale fut mise en état.

La terre, dans cette province, est rouge et argileuse. Les plantes et les arbres y croissent en grande abondance. Le labourage est du second ordre, et les impôts du cinquième. Ce qui vient de là consiste en terre des cinq couleurs, en plumes de poules de montagnes, en bois de Toung (dont on extrait de l'huile estimée), qui croît sur la partie méridionale de la montagne Y (province actuelle du Kiang-Nan), en pierres dites Ching du rivage de la rivière Sse (dans le Chan-Toung), en perles que pêchent les barbares du Hoaï, et en poissons. Ce que l'on met dans les caisses de réserve consiste en pièces de soie rouge, noire et blanche. Par les rivières de Hoaï et de Sse, on entre dans le Houang-Ho.

V. *Province de Yang.* — Le Hoaï et la mer sont compris dans la province de Yang. Le Yu (grand ministre) forma le lac Poung-Ly (aujourd'hui Po-Yang, dans le Kiang-Si), et l'oiseau nommé Yang eut de quoi se reposer. Les trois rivières eurent leurs embouchures, et on contint les eaux du grand lac Tching-Tse.

Les grands et les petits bambous croissent en foule dans cette province. Il y a beaucoup d'herbes et de plantes; les arbres sont hauts, et la terre est couverte de marais. Le labourage est du neuvième ordre, et les impôts du septième, tantôt plus, tantôt moins. Ce qui vient de là consiste en or, en argent, en cuivre, en pierres précieuses, en bambous, en dents (d'éléphants?), en peaux, en plumes d'oiseaux, en poil de bêtes, en bois, en habits faits d'herbes, que les barbares des îles travaillent. Dans les caisses de réserve, on met des coquillages et des tissus de diverses couleurs. On a grand soin des oranges et des pamplemousses (yeou), pour les offrir à l'empereur selon les ordres qu'il donne. On va du fleuve Kiang dans la mer, et de la mer dans le Hoaï et le Sse.

VI. *Province de King.* — La montagne King (dans le Hou-Kouang actuel) et la partie méridionale de la montagne Houng sont comprises dans la province de King. Le Kiang et le Kan, après leur jonction, vont à la mer. Les neuf rivières furent fixées : le To et le Tsien eurent leur cours. Le lac Yun fut desséché, et on put labourer la terre de celui de Moung.

Le sol de cette province est marécageux. Le labourage est du huitième ordre; les impôts, du troisième. On tire de là des plumes d'oiseaux, des poils de bêtes, des dents, des peaux, de l'or, de l'argent, du cuivre, du bois appelé tchun pour faire des flèches, un autre bois nommé kou, du cyprès, des pierres nommées Li-Tchi propres à moudre, et du sable. Les trois petits royaumes donnent du bambou, appelé kiouen-lou, et du bois dit hou. On y fait des rouleaux de fagots de l'herbe appelée tsing-mou. Dans les caisses de réserve, on met des pièces de soie noire et rouge, des ceintures ornées de pierres précieuses. On tire de grandes tortues des neuf rivières. Le transport se fait par le Kiang, le To et le Tsien; on va ensuite par terre à la rivière Lo, et de là au Houang-Ho méridional.

VII. *Province de Yu.* — La montagne King et le Houang-Ho sont compris dans la province de Yu. On fit écouler dans le Houang-Ho les eaux de Y, de Lo, de Tchan et de Kien. On fit les lacs Yng et Po; et après avoir achevé les réparations nécessaires à celui de Ko-Tse, on conduisit les ouvrages à Meng-Tchou (aujourd'hui province du Ho-Nan).

Le sol de cette province est friable et argileux. Le labourage est du quatrième ordre,

et les impôts du second, quelquefois plus, quelquefois moins. Ce que l'on tire de là consiste en vernis, chanvre, toiles fines. Dans les caisses de réserve, on met du fil de coton. Selon les ordres du prince, on en apporte des pierres pour polir. On s'embarque sur le Lo pour entrer dans le Houang-Ho.

VIII. *Province de Liang.* — Le midi de la montagne fleurie (hoa) et le He-Chouï (eau noire) sont compris dans la province de Liang. On rendit les montagnes Min et Po labourables; le To et le Tsien reprirent leur cours. Quand les monts Tsaï et Moung furent en état, on fit la cérémonie (en l'honneur des esprits des montagnes) et on acheva les ouvrages de Ho-Y.

La terre de cette province est verte et noire. Le labourage est du septième ordre, et les impôts du huitième; il y a trois différences. On tire des pierreries, du fer, de l'argent, de l'acier, des pierres nou et king, des peaux de diverses sortes, d'ours, de renard, de chat sauvage. On vient de la montagne Si-king (Tao-Tcheou de la province actuelle du Chen-Si) en suivant le Houang; on s'embarque sur le Thsian, et on passe le Mien : on entre dans le Weï, et on passe le Houang-Ho.

IX. *Province de Young.* — Le He-Chouï (eau noire) et le Houang-Ho occidental sont compris dans la province de Young. Le réservoir d'eau nommé Jo fut dirigé à l'ouest. Le King et le Weï furent unis au Jouï. Les rivières Tsi et Tsou eurent leur cours réglé, et les eaux coulèrent ensemble.

On fit la cérémonie aux esprits des montagnes sur les montagnes Kien et Ki (de la province actuelle du Chen-Si). On vint à d'autres montagnes; et après avoir achevé les ouvrages des lieux bas, on alla au mont Tchou-Ye. Le pays de la montagne San-Weï (des trois dangers) devint habitable, et les San-Miao se corrigèrent.

La terre de cette province est jaune et friable; le labourage est du premier ordre, et les impôts du sixième. On en tire des pierreries et des perles.

On s'embarque à Tsi-Che (montagne placée sur les frontières de la province actuelle du Chen-Si et du Khou-Khou-Noor), et l'on va à Loung-Men (montagne célèbre à travers laquelle passe le Houang-Ho), au Houang-Ho occidental : on s'assemble à l'embouchure du Weï et du Jouï.

Les Joung occidentaux, les Kouen-Lun, les Li-Tchi et les Kou-Seou se soumirent. Il vient de ce pays des tissus et diverses peaux (*Chou-King*, livre II, chap. 1. *Yu-Koung*, Travaux de Yu). »

Tel était déjà, vingt-trois siècles avant notre ère, l'état de la civilisation en Chine, si bien résumé dans cette courte statistique, que les esprits les moins imbus de préjugés auront peine à y ajouter foi. Cependant elle porte un grand caractère d'authenticité. M. Abel Rémusat, en parlant de ce chapitre, a dit qu'il était à lui seul un trésor inestimable. Les historiens chinois (d'après le Kouë-Yu, discours des royaumes, écrits par Tso-Chi avant l'incendie des livres) disent que Yu fit faire neuf grands vases d'airain, sur chacun desquels il fit graver la carte, et la description qui précède, de l'une des neuf provinces. Ces vases devinrent si précieux dans la suite, que l'on crut la sûreté de l'État attachée à leur possession et à leur conservation. Quiconque pouvait s'en saisir était comme assuré de la couronne. Ces faits, qui ne sont pas mis en doute par les Chinois, démontrent l'authenticité et l'antiquité du morceau historique qui décrit les travaux de Yu. Dans ce chapitre, on voit ce grand génie parcourir tout l'empire, allant d'une montagne à l'autre, faisant rentrer les fleuves dans leurs lits, donnant un écoulement aux grands amas d'eaux et les conduisant dans la mer. Il corrige le cours du fleuve Houang-Ho, qu'il fait passer à travers la montagne Loung-Men, après l'avoir percée à jour. Il le dirige ensuite au sud, jusqu'au nord de la montagne Hoa : de là il le fait courir à l'est, par un grand nombre de sinuosités, puis au nord;

ensuite il le divise en neuf rivières, dont la réunion fit un lac. Enfin il le fit entrer dans la mer.

Il agit de même pour le fleuve Kiang, dans une longueur de plus de cinq cents lieues. Beaucoup de chaussées et de digues qu'il fit construire alors subsistent encore, dit-on. Les plus anciens livres historiques de la Chine, entre autres un du commencement de la dynastie des Tcheou, onze cents ans avant notre ère, assurent positivement que Yu connut les propriétés du triangle rectangle, et qu'il s'en servit pour exécuter ses grands travaux de nivellement. Au commencement de la description qui précède de l'empire chinois, sous son administration, et qui passe aux yeux des critiques les plus dignes de foi pour avoir été composée de son temps, il est dit que Yu détermina quels étaient les hautes montagnes et les grands courants d'eaux.

Chaque fleuve, chaque rivière, chaque courant d'eau, chaque lac, est déterminé et fixé dans ses limites par Yu. — « Les réparations pour l'écoulement des eaux furent faites dans toutes les parties de l'empire, dit le *Chou-King;* on put enfin habiter sur les bords de la mer et des rivières; il fut alors possible de gravir les montagnes et d'y faire la cérémonie aux esprits qui les habitent. On répara toutes les rivières jusqu'à leur source; on fixa les eaux dans les lacs; et partout il y eut communication. »

On aura remarqué ce fait, qu'après la grande inondation diluvienne Yu fut obligé de couper les arbres et de faire pratiquer de grandes percées dans les forêts pour établir des communications, comme sur un sol neuf d'une végétation vigoureuse et que le pied de la civilisation n'a pas encore foulé. C'est une forte induction de plus pour faire croire que la civilisation de la Chine lui est venue du nord-ouest, avec la race actuelle.

Yu fit aussi des opérations cadastrales pour déterminer les propriétés relatives du sol des diverses provinces de l'empire, comme on l'a vu précédemment, afin de répartir les impôts avec justice.

« Yu apporta de grandes améliorations dans les six fou (selon les commentateurs chinois, ce sont : les grains, la terre, l'eau, les métaux, le bois et le feu); il fit une comparaison très-exacte de tous les fonds de terre, de leur richesse et de leur pauvreté; et il régla avec soin les revenus qui pouvaient en provenir. Ces revenus furent divisés en trois classes; et il sut ce qu'on pouvait tirer en ce genre de l'empire.

» Yu donna des terres et des surnoms, et dit [1] :

» Si vous tâchez d'être encore plus vertueux que je m'efforce de l'être, vous ne détruirez pas ce que je viens de faire. »

« Yu détermina cinq cents li (environ cinquante lieues communes) pour le domaine impérial (tien-fou); à cent li on donne le grain avec la tige; à deux cents li on coupe la tige, et on apporte le grain; à trois cents li, on coupe l'épi et on apporte le grain avec l'enveloppe; à quatre cents li, on donne les grains non mondés; à cinq cents li, on donne les grains mondés.

» Yu régla que cinq cents li feraient le domaine des Héou (grands vassaux), partagés en deux cents li pour l'État des Nan (petit royaume feudataire), et en trois cents li pour les Tchou-Heou (tous les vassaux feudataires).

» Cinq cents li furent le domaine de la paix (souï-fou); trois cents de ces li furent

[1] Le commentaire dit que Yu, en agissant ainsi, « créa des royaumes et leur donna des chefs. » Il faut entendre par là des États feudataires. Les écrivains chinois prétendent que Yu, après avoir divisé l'empire en neuf provinces, nomma des princes gouverneurs de huit d'entre elles, en se réservant la neuvième du centre. Ces princes étaient ses vassaux et devaient lui payer le tribut. C'est de là que serait venue l'origine de la féodalité qui a été toute-puissante en Chine, sous la troisième dynastie, et que détruisit complétement le fameux incendiaire des livres.

destinés pour apprendre les sciences et se former aux bonnes mœurs; deux cents li pour les lieux dans lesquels on se formait aux exercices militaires.

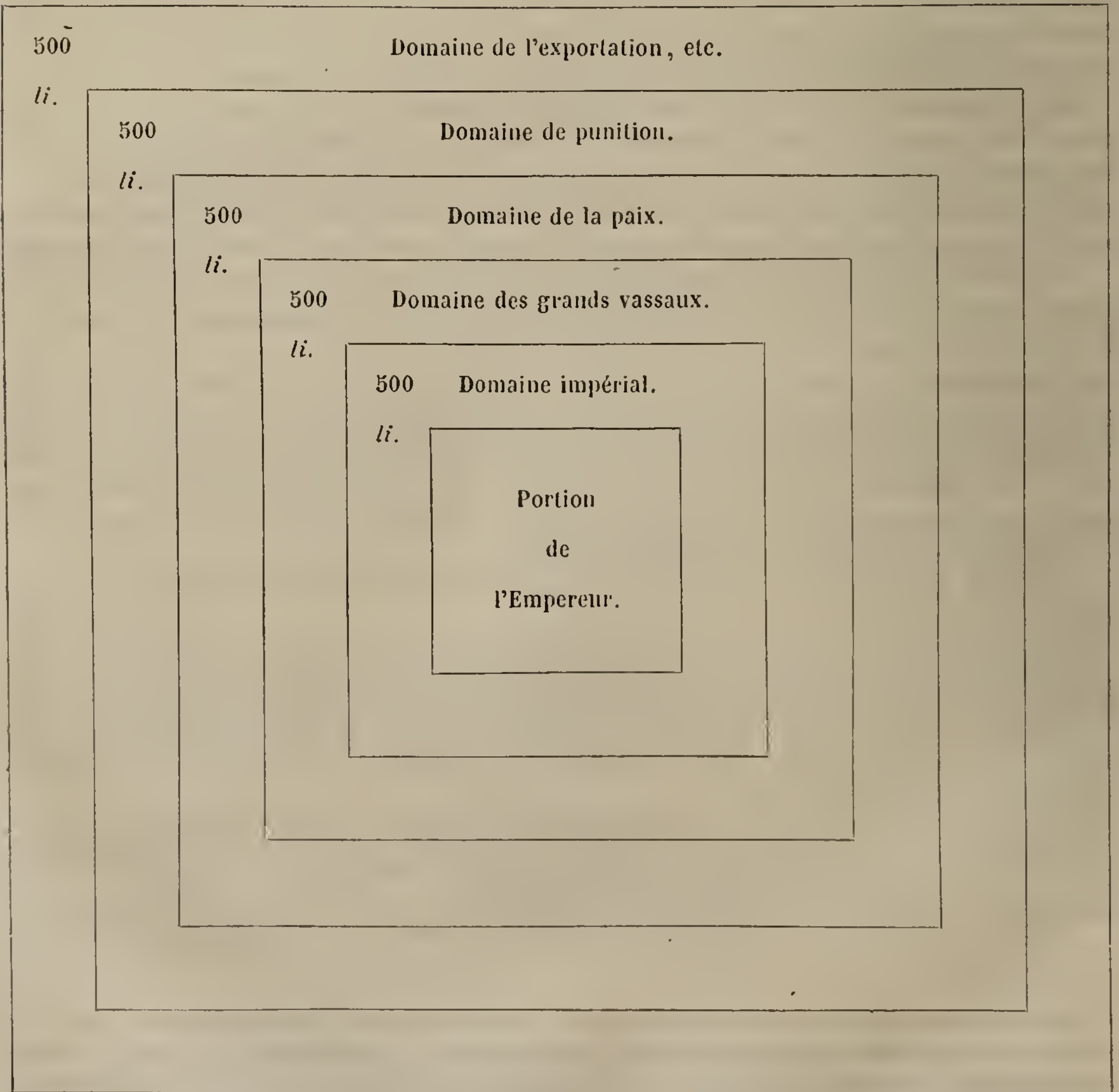
» Cinq cents li furent déterminés pour le domaine de punition (yao-fou); trois cents pour les étrangers du nord, et deux cents pour les coupables.

» Il y eut aussi cinq cents li pour le domaine de l'exportation (hoang-fou); trois cents pour les étrangers du midi, et deux cents pour les exilés.

» A l'est, jusqu'au bord de la mer, à l'ouest, jusqu'au désert de sable (littéralement : sables mouvants), du nord au sud, et jusqu'aux quatre mers, Yu se rendit célèbre par ses instructions et par les changements qu'il opéra dans les mœurs. » (*Chou-King*, liv. II, chap. 1, *Yu-Koung*.)

Tous ces travaux furent accomplis sous les règnes de Yao et de Chun, dont Yu était le ministre.

Voici comment les Chinois figurent la division de la Chine, faite par Yu, et exposée dans le texte :



Si l'on se rappelle que le signe idéographique désignant le royaume dans la langue chinoise écrite est un carré, et si l'on fait attention que le domaine du suzerain dans

cette division territoriale est au milieu, on concevra facilement comment le nom de royaume du milieu a pris naissance pour désigner l'empire chinois. On pourrait peut-être reprocher à cette division de l'empire par Yu d'être purement idéale, et de ne pas représenter à l'époque de cet empereur l'état réel de l'empire. Mais il n'est pas cependant invraisemblable qu'après l'écoulement des eaux et la conquête par Yu d'une grande étendue de pays sur les éléments, cet empereur ait fait la division et la distribution de cette vaste contrée comme le texte chinois et la figure l'indiquent.

On aura remarqué que le tribut ne commence à être payé à l'empereur qu'aux terres de son domaine; la portion du centre où est sa résidence est possédée en propre par lui.

Inscription de Yu. Tous les témoignages historiques sur les travaux de Yu seraient corroborés, s'ils avaient besoin de l'être, par l'inscription chinoise qu'il fit graver sur un rocher du mont Heng-Chan, une des célèbres montagnes de la Chine, où les anciens empereurs avaient coutume d'offrir un sacrifice annuel au Souverain Suprême. Cette inscription que le temps a presque entièrement effacée, mais qui a été recueillie par les Chinois lorsqu'on pouvait encore la lire, conservée dans le musée de l'ancienne ville de Si-Ngan-fou, province de Chen-Si, et dont le P. Amiot, missionnaire français, envoya à la Bibliothèque royale de Paris, dans le siècle passé, une copie fidèle en gros caractères de six pouces de hauteur, accompagnée d'une traduction française, est sans aucun doute un des monuments les plus anciens de ce genre, puisqu'il remonte à l'année 2278 avant l'ère vulgaire.

Cette inscription originale en vieux caractères chinois nommés *ko-teou*, à forme de têtard, que l'on dit avoir été inventés par Fou-Hi, et transcrite en nouveaux, a été publiée à Paris, en 1802, par J. Hager, un vol. in-folio; et à Halle, en 1811, par M. Klaproth, qui y a joint une explication détaillée de chaque caractère en langue allemande. Les inscriptions à tête de clou de Babylone et de Persépolis, et les inscriptions hiéroglyphiques de l'Égypte remontent à la même époque.

Traduction littérale. Le vénérable empereur dit : « Oh! (mon) aide et (mon) conseiller, qui (me) soulagez dans l'administration des affaires! les grandes et les petites îles (tous les plateaux habités), jusqu'à leurs sommités, toutes les demeures d'oiseaux et de quadrupèdes, et tous les êtres existants sont au loin inondés. Vous, avisez (à cela, avec votre intelligence pénétrante); renvoyez (faites écouler) les eaux, et élevez (des digues, pour empêcher un nouveau débordement).

» Il y a longtemps que (moi Yu) j'ai complétement oublié ma famille (pour réparer les maux de l'inondation); je me repose (maintenant) au sommet de la montagne Yo-Lou. Par (ma) prudence et (mes) travaux, j'ai ému les Esprits. (Mon) cœur ne connaissait point les heures (du repos). C'est en travaillant sans cesse que je me reposais. Les montagnes *Hoa* [1], *Yo* [2], *Taï* [3], *Heng* [4], ont été le commencement et la fin de (mes) entreprises. Après (mes) travaux accomplis, j'ai, au milieu (de l'été) offert un sacrifice en action de grâces. (Mon) affliction a cessé; la confusion de la nature a disparu; les grands courants qui venaient du midi se sont écoulés dans la mer; les vêtements de toile pourront être confectionnés; la nourriture, préparée; les dix mille royaumes (tout l'univers) seront (désormais) en paix, et pourront se livrer éternellement à la joie. »

[1] Dans la province du Chen-Si.
[2] Id. du Chan-Si.
[3] Id. du Chan-Toung.
[4] Id. de Sse-Tchouan.

C'est aux grands travaux de Yu que remonte l'origine de ces beaux et nombreux canaux qui sillonnent la Chine dans tous les sens, transportent d'une extrémité à l'autre de l'empire les produits variés de toutes les provinces, et fertilisent un sol dont la fécondité doit autant à l'industrie de ses habitants qu'aux bienfaits de la nature.

Ainsi à la fin de cette période, la Chine patriarcale se trouva constituée dans tous ses éléments religieux, politiques et sociaux, et ses lois organiques furent consignées dans un livre nommé *Tching-Tien*, ou *Lois de l'administration des anciens rois*, dont il est fait mention dans le *Chou-King* (liv. II, chap. 4).

Afin de déterminer, s'il se peut, d'une manière plus spéciale, la tâche que chacune des deux grandes individualités politiques, libres et responsables, ont eue à remplir dans l'élaboration des destinées providentielles du genre humain, nous les mettrons encore un moment en présence l'une de l'autre. Leurs différences sont, en général, assez nettement caractérisées. Nous apprécierons mieux ensuite les aspects divers sous lesquels elles se manifesteront dans l'Occident, comme dans l'Orient.

L'idée qui servit de base à la constitution et à l'organisation de la Chine, remonte aux premiers âges du monde. Les premiers hommes pensaient qu'il existe des rapports intimes entre toutes les parties de l'ensemble de la création; idée grande et juste, que le philosophe chinois *Lao-Tseu*, né en l'an 604 avant Jésus-Christ, formula en ces termes :

> L'homme a sa loi dans la terre ;
> La terre a sa loi dans le ciel (Thian) ;
> Le ciel a sa loi dans le *Tao* (la Raison universelle) ;
> Le *Tao* a sa loi en lui-même.

Il ajoute, comme pour justifier la nouveauté de cette doctrine : « Je ne fais qu'enseigner ce que les hommes ont déjà enseigné avant moi. »

C'est cette idée même qui fait la base de toutes les sciences, et qui inspira l'illustre auteur de l'*Histoire universelle :* « Ce même Dieu, dit Bossuet, qui a fait l'enchaînement de l'univers, et qui, tout-puissant par lui-même, a voulu, pour établir l'ordre, que les parties d'un si grand tout dépendissent les unes des autres; ce même Dieu a voulu aussi que le cours des choses humaines eût sa suite et ses proportions. »

Ce principe est donc déduit d'un fait primordial.

Sous le point de vue religieux, les premiers sages y ont reconnu la révélation d'*un Dieu vivant et vrai, éternel, incorporel, impalpable, sans nom, tout-puissant, infiniment bon, qui fait et conserve toutes choses.*

Cette idée pure de la Divinité, consacrée presque à chaque page du *Chou-King* et des autres livres canoniques des Chinois, était aussi la base de la religion de l'Inde, de la Chaldée, de l'Égypte..., qui se constituaient vers la même époque. Noé l'avait transmise à ses enfants qui la répandirent sur toute la terre. Mais elle s'altéra, se matérialisa bientôt dans la famille chinoise, comme dans toute autre famille, excepté dans celle d'Abraham, qui la retrouva aussi en Melchisédech, prêtre du Dieu Très-Haut, comme plus tard Moïse dans le prêtre de Madian.

Sous le point de vue politique et social, on voit la race jaune engager de plus en plus cette croyance primitive dans la forme du patriarcat qui passe insensiblement à l'état de loi. La race blanche l'associa bien aussi à cette forme, mais sans l'identifier avec elle. Elle l'en séparera insensiblement pour lui rendre sa spiritualité primitive, mais plus pure, plus complète, à mesure qu'elle marquera ses pas vers l'Occident; et bientôt la liberté, fille de l'émigration, grandissant au milieu des ruines des cités et des solitudes du désert, se dégagera aussi du patriarcat : le patriarcat dans l'Occident finira par se réduire aux proportions de l'individualisme. On la voit à mesure qu'elle

s'en affranchit rechercher la vérité avec plus d'ardeur; car la vérité seule doit un jour rompre ses dernières chaînes.

Elles sont donc inconnues à la Chine ces autorités coexistantes et travaillant toutes à l'unité sociale, ces panégyries égyptiennes, ces amphictyonies helléniques, ces comices, ces assemblées du peuple, ces assises de vieillards et de prud'hommes, ces corporations, cette cité, ce droit de chacun si péniblement élaboré et si imparfaitement encore déterminé dans la loi de l'Occident. Mais ce n'est pas le dernier terme des analyses de la liberté. Jusqu'ici il semblerait qu'elle s'est fourvoyée : elle touche à l'anarchie. En constituant la personnalité de l'individu, comme la seule réalité politique, elle détruisit la personnalité politique de la famille, principe constitutif et force morale de toute société, qui justifiait si bien le beau titre de *prince* et de *père* du peuple donné à nos rois et que nous regretterons éternellement... Otez la charité chrétienne, ce lien céleste des âmes, et l'Occident déjà désagrégé semblera se dissoudre encore une fois dans un affreux désordre...

Cet Orient, qui est à l'autre extrémité de l'ancien monde, prit des voies opposées. Le patriarcat s'y manifesta, dès cette période, pour ainsi dire comme le décalque de la grande unité cosmogonique dont toutes les parties sont dans une dépendance et une subordination proportionnelles. Religion, politique, société, tous les éléments de l'activité humaine se combinèrent dans un admirable système de causes et d'effets subordonnés et liés ensemble par le principe de l'*amour filial,* depuis le petit enfant jusqu'à l'empereur qui fut le *père* et la *mère* de toute la grande famille chinoise. C'était bien jusque-là. Mais ce principe, vrai en soi et type éternel de toute harmonie, de tout ordre, de toute constitution, et que nous autres nous avons à peu près perdu de vue dans nos évolutions successives, la Chine en fit un étrange abus.

La piété filiale ne fut pas seulement le lien fondamental de la société et de la politique, ce fut encore la raison même des rapports qui existent dans l'enchaînement de l'univers; la sollicitude de l'empereur ne fut pas seulement l'image de celle de Dieu, mais sa providence elle-même; l'empereur, ce fut le soleil, le fils de Dieu, Dieu lui-même [1], et son empire l'empire Céleste. Ainsi, Dieu et son œuvre descendirent sur la terre, et s'incarnèrent tout entiers dans le monde chinois, et l'âme n'eut plus d'espace au delà des limites matérielles où tout avait été absorbé.

L'empire Céleste, *parfaitement bien gouverné,* étant une fois établi, consolidé sur le sol de la Chine, évolutionnera, progressera dans tous ses éléments, mais selon ses formes finies et ses rapports déterminés, et ces formes et ces rapports seront perpétuels, comme le type dont elles sont la réalisation sur la terre. Ce sera un legs inaliénable à transmettre aux générations futures.

Chaque génération apporte en naissant de certaines aptitudes à des idées nouvelles. Parmi les nations de race blanche, chez nous, où l'éducation ne fut jamais basée sur un système *un,* sur un système qui prenne l'homme physique, religieux ou moral et intellectuel, l'homme tout entier, chaque *idéité* nouvelle se développe, dans sa spontanéité, occasionnellement, d'une manière à peu près libre, et assez ordinairement dans la négation de ce qui est ou du passé; le passé, pour nous, ce n'est rien, et s'il est quelque chose c'est pour qu'il ait ses épithètes dénigrantes. Qu'importe le bien, dit-on, si le mieux est devant nous! Ambitieux, inquiets, turbulents, nous voulons laisser un témoignage de notre passage sur la terre; attendez : la génération suivante

[1] Sur un vase du VIIIe siècle avant notre ère, le roi de Ping-Wang prend le titre de *Thian-Wang*, roi du ciel. (Pauthier : *Chine*, page 107.) Les souverains de l'Inde, de l'Égypte, de Rome, portèrent le même titre.

en fait des ruines. Ici, on naît, on vit, on meurt au profit de l'avenir. C'est notre mission à nous. — En avant! toujours en avant! cri de ralliement et d'espoir des générations qui se succèdent dans l'Occident! — En avant! dût-on se précipiter et périr! la vérité nous appelle! Dieu nous garde! — Religion, politique, philosophie, sciences, arts, industrie, toutes les puissances de notre civilisation, tout ce qu'il y a dans nos âmes est manifestement pénétré de ce mouvement progressif.

En Chine, au contraire, chaque génération naît, vit et meurt au profit du passé. Aussi toutes les aptitudes natives sont jetées dans le moule des traditions, au moyen du plus vaste système d'éducation qui ait jamais été conçu, vaste et coercitif comme le système politique avec lequel il s'harmonise et s'identifie. Les emplois, les dignités, le trône même seront au plus instruit, au plus vertueux; et le plus vertueux, le plus instruit sera celui qui se distinguera le plus par l'obéissance filiale; on mettra tout en œuvre pour que le mérite surgisse et prenne rang dans l'État; le plus grand honneur sera d'y être appelé non à cause de soi, mais à cause de l'empire. La noblesse même sera ascendante : on anoblira les ancêtres à cause des services du fils. Le droit de chacun absorbé dans celui de la famille, comme celui de la famille dans le droit de l'État, se manifestera par la supériorité intellectuelle et morale, non point au profit de l'individu, mais au profit de tous; ce culte de l'esprit et du cœur sera presque celui de la *liberté,* non point de cette liberté anarchique qui commence où cesse la lettre de la loi, mais de la vraie liberté que nous cherchons encore et qui est pourtant si bien définie par ces paroles de saint Paul : *Que cette liberté ne vous serve pas d'occasion pour vivre selon la chair; mais assujettissez-vous les uns aux autres par une charité spirituelle; car toute la loi est renfermée dans ce précepte : Vous aimerez votre prochain comme vous-même.* Les idées d'indépendance et d'égalité absolues sans fondement dans la nature, ne surgiront point dans l'empire chinois; le principe contraire, celui de la dépendance et de la subordination, sera la mesure du mérite, de la dignité, du bonheur de l'individu, de la famille, de l'empire, de l'empereur lui-même. Mais tout s'est bien modifié depuis les premiers âges; et cependant la puissance des mœurs prévalut toujours sur celle des idées. Aujourd'hui encore, un Chinois, quel qu'il soit, ne se demande pas ce qu'il doit faire dans telle ou telle circonstance; mais ce que *Yao*, *Chun* et *Yu*, les plus grands instituteurs de l'empire, ont fait en pareille occasion il y a cinq mille ans. Dans cette longue série de siècles signalés par de grandes révolutions et par des désordres de toute espèce, publics et privés, on ne trouve que deux tentatives faites, l'une en l'an 221 avant notre ère, et l'autre en l'an 1069 de notre ère, pour modifier les bases constitutives de cet empire.

Vienne donc un conquérant : il faudra bien, pour qu'il se maintienne, qu'il respecte, qu'il adopte le principe et sa forme; il se fera Chinois, dieu même. Vienne le bouddhisme : il trouvera pour le recevoir, le panthéisme et l'éternité du néant tout préparés par le développement de la doctrine du *Tao*. Vienne le christianisme : ses missionnaires s'assiéront tout près du trône; mais leurs idées de liberté, de personnalité individuelle, de vie future, n'auront aucune puissance sur des hommes habitués à ne comprendre que l'anéantissement dans le sein de la famille, de l'empereur, de Dieu. Les missionnaires seront repoussés; mais la parole de Jésus y restera; elle y restera obscure, méprisée, persécutée, jusqu'au temps marqué pour son triomphe.

Ainsi le monde oriental et le monde occidental, depuis l'époque où ils se trouvaient confondus dans la grande personnalité patriarcale, ont pris des voies opposées pour arriver au même but, c'est-à-dire au besoin plus profondément senti d'une existence meilleure sous le triple rapport physique, intellectuel et moral, soumettant toujours le présent, l'un à l'expérience du passé, l'autre aux espérances de l'avenir.

IVe PÉRIODE, DU XXIe AU XVIe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST (*Bel II. Abraham*). — *Première Dynastie dite des Hia.* — Cette dynastie compte *dix-neuf* souverains dont un usurpateur. Nous continuerons à en donner la liste d'après la *Table chronologique* de l'empire.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
8	2205	1re	année du règne de	*Yu*, premier empereur de la dynastie *Hia*.
»	2197		id.	*Ki*, des *Hia*.
»	2188		id.	*Taï-Kang*.
»	2159		id.	*Tchoung-Kang*.
9	2157	3e	id.	id.
»	2155	*Observation.* C'est cette année qu'arriva l'éclipse de soleil dont il est parlé dans le *Chou-King*.		
»	2146	1re	année du règne de	*Siang*.
»	2118		id.	*Chao-Kang*.
10	2097	23e	id.	l'usurpateur de *Han-Tsou*.
»	»	22e	id.	la détention, ou de l'oppression de *Chao-Kang*.
»	2057	1re	id.	*Tchou*.
»	2040		id.	*Hoaï*.
11	2037	4e	id.	id.
»	2014	1re	id.	*Mang*.
»	1996		id.	*Sie*.
»	1980		id.	*Pou-Kiang*.
12	1977	4e	id.	id.
»	1921	1re	id.	*Kioung*.
13	1917	5e	id.	id.
»	1900	1re	id.	*Kin*.
»	1879		id.	*Koung-Kia*.
14	1857	23e	id.	id.
»	1848	1re	id.	*Kao*.
»	1837		id.	*Fa*.
»	1818		id.	*Kie-Koueï*.
15	1797	22e	id.	id.
»	1766	Chute de la dynastie des *Hia* [1].		

L'empereur *Yu* établit sa cour dans Chan-Si, près de la frontière des Tatars dont il avait dû souvent repousser les attaques. La deuxième année de son règne, il associa à l'empire Y son premier ministre. Il établit trois classes de matières pour les échanges : 1° les perles et les jades, 2° le métal jaune, 3° la toile et le cuivre réduit en plaques. Une berge du fleuve Jaune éboulée au VIIIe siècle de notre ère, laissa à découvert une grande quantité de ces plaques : elles sont en cuivre battu et percées à l'un des bouts d'un trou pour les enfiler à une corde. Le cabinet des médailles de Paris en possède plusieurs échantillons; dix de ces pièces égalent la longueur d'un pied chinois.

[1] Le caractère de cette période ne change réellement que dans le XVIe siècle : c'est pour ne pas rompre la série dynastique suivante, et pour éviter des discussions historiques qui seraient déplacées dans cet ouvrage, que nous fermons cette période à l'année 1766 avec la chute de la dynastie *Hia*, de même que nous l'avons ouverte au règne de Yu ; c'est-à-dire à un ou deux siècles près des limites périodiques extrêmes. Nous procéderons de la même manière dans des conditions semblables.

Cet empereur envoya plusieurs personnes dans toutes les directions pour recueillir des *choses rares et curieuses*. Ayant reçu un lingot d'or, il le fit fondre et en fabriqua des vases sacrés. Ces vases servirent de modèles à ceux des deux dynasties suivantes; dont quelques-uns existent encore dans les musées de l'empire.

Il visitait régulièrement ses États. Un jour qu'il rencontra des criminels que l'on conduisait en prison, il descendit de son char, s'approcha d'eux, et après s'être fait rendre compte des motifs de leur arrestation, il leur parla avec bonté; puis, usant du droit de grâce inhérent au pouvoir souverain, il leur pardonna : « C'est à moi, ajouta-t-il, que je dois imputer ces désordres. Pendant le règne de Yao et de Chun, le peuple se faisait un devoir de suivre l'exemple de leurs vertus. Il faut que je sois bien loin de leur ressembler, puisque, sous mon règne, on voit tant de criminels. »

Sur la fin de son règne, Yu convoqua une grande assemblée générale dans laquelle il reçut les hommages et les présents de tous les habitants de l'empire. Il y rappela les sages instructions de ses prédécesseurs, et exhorta les grands à continuer à les mettre en pratique et à rendre les peuples heureux. Peu de temps après, le patriarche mourut laissant la couronne à son associé Y; mais, selon les vœux des grands, Y la céda à Ki, fils de Yu. Désormais la couronne sera héréditaire dans la famille impériale, mais le droit de primogéniture ne sera pas reconnu. L'empereur choisira parmi ses fils le plus digne. Les grands perdent leur droit de présentation; mais leur influence secondera quelquefois la prédilection du prince pour un de ses parents, au préjudice de son propre fils. Ainsi désormais les personnalités électives feront place aux grandes personnalités dynastiques qui accomplissent leur existence comme un seul homme.

L'empereur Yu avait distribué des terres et des provinces aux principaux officiers qui l'avaient secondé dans ses grands travaux contre l'inondation; le gouvernement chinois devint donc en quelque sorte féodal : il y eut vingt petits princes qui relevaient du souverain, et dont quelques-uns se rendirent indépendants. Un grand changement s'opéra dans le caractère moral des rois et des grands qui l'entouraient : on ne rencontre plus guère, dans le cours de plusieurs siècles, que luttes sanglantes entre les grands ambitieux. Le peuple suit l'exemple des grands et oublie les vertus primitives. La plupart des rois de cette première dynastie passent leur vie dans leur palais, au milieu de leurs femmes et de leurs eunuques.

A dater du règne de Ki, ces souverains ne portent plus que le titre de *wang* (roi).

L'*Élégie des cinq fils* rapportée par le *Chou-King*, nous fait assez bien connaître l'état moral de la Chine à cette époque. Le roi Taï-Kang était à la chasse au delà de la rivière de *Lo*, depuis cent jours. Ses cinq frères allèrent l'attendre avec leur mère à l'embouchure de la rivière. Dans le chagrin que leur causait la conduite du roi, ils firent l'élégie suivante :

Le premier dit : « Voici ce qui est dans les instructions de notre auguste aïeul, Yu :

» Ayez de la tendresse pour le peuple, ne le méprisez pas; il est le fondement de l'État. Si ce fondement est ferme, l'empire est paisible.

» Les gens les plus grossiers peuvent être au-dessus de moi. Si un homme tombe souvent dans des fautes, attendra-t-il que les plaintes soient publiques pour penser à se corriger? Avant que cela soit, il faut être sur ses gardes. Quand je suis chargé des peuples, je crains autant que si je voyais des rênes pourries employées pour diriger six chevaux fougueux. Celui qui commande aux autres ne doit-il pas craindre toujours? »

Le second dit : « Selon les intentions de notre auguste aïeul, au dedans l'amour excessif des femmes, au dehors l'amour excessif de ces grandes chasses, la trop forte passion pour les boissons fermentées, pour la musique déshonnête, pour les palais

élevés et pour les murailles ornées de peintures, sont six défauts dont un seul nous perd. »

Le troisième dit : « Depuis Yao, la demeure des rois a été à *Ki*, et parce que l'on n'a gardé ni sa doctrine ni ses lois, on a perdu cette ville. »

Le quatrième dit : « Notre aïeul, par son application continuelle à la vertu, devint célèbre et fut maître de tous les pays. Il a laissé des règles de conduite et un vrai modèle à ses descendants. Cependant les étalons des poids et mesures qui doivent être partout en usage et servir pour l'égalité, sont dans le trésor. On abandonne sa doctrine et ses lois; c'est pourquoi il n'y a plus de salle pour honorer les ancêtres, ni pour faire les cérémonies et les sacrifices. »

Le cinquième dit: « Hélas! que faire! la tristesse m'accable! les peuples me haïssent! à qui donc puis-je avoir recours? Le repentir est dans mon cœur, la honte sur mon visage. Je me suis écarté de la vertu; mais mon repentir peut-il réparer le passé? »

Ainsi la conduite de *Taï-Kang*, qui passait ses jours dans les débauches de son palais, ou à la chasse au milieu des bois, ravageant les campagnes avec ses chevaux et ses chiens, excita l'indignation publique. Un jour qu'il revenait d'une de ces chasses, le gibier soigneusement arrangé sur des chevaux de main, un page en avant, le faucon au poing, il fut arrêté et détrôné par les grands. Son frère fut mis en sa place.

Siang régnait depuis vingt ans, lorsque son ministre Y lui ôta le pouvoir. Celui-ci fut bientôt assassiné par *Han-Tsou* qui fit aussi mourir le roi légitime. Cependant la reine veuve accoucha d'un fils qui fut nommé *Chao-Kang :* elle le déguisa en berger et le fit élever dans les montagnes. Lorsque le jeune prince fut devenu grand, il se fit reconnaître à un gouverneur de province, qui était resté fidèle au roi son père, et qui lui donna ses deux filles en mariage. La victoire lui rendit le trône. *Chao-Kang*, instruit par le malheur, eut un règne assez brillant pour attirer à sa cour des ambassadeurs de rois étrangers, et des insulaires qui lui offrirent en tribut des vêtements brodés de fleurs.

Le règne de *Kié* (le cruel) porta la dernière atteinte à la première dynastie. Sa femme, encore plus vicieuse que lui, entretint ses penchants dissolus. On rapporte un fait qui montre jusqu'à quel point ils se jouaient de l'espèce humaine. *Kié* fit creuser un grand bassin, en forme d'étang, et après l'avoir fait remplir de vin, il ordonna à trois mille de ses sujets de s'y plonger. Des tranches énormes de viande rôtie étaient suspendues autour du bassin pour satisfaire leur faim brutale et achever leur dégradation morale aux yeux de l'indigne souverain. Un de ses ministres lui ayant fait des observations, il le fit mourir en sa présence.

Les débauches et les cruautés de *Kié* l'avaient rendu l'objet du mépris et de la haine des hommes. Les vingt princes vassaux se soulevèrent enfin; *Chang* l'un d'eux réunit toutes les troupes et marcha contre l'armée du roi.

Le roi dit à ses troupes réunies :

« Venez, écoutez-moi; je ne suis qu'un petit prince, et comment oserais-je porter le trouble dans l'empire? mais *Hia* a commis beaucoup de crimes; le ciel a ordonné sa perte.

» Aujourd'hui réunis en foule, vous dites : « Notre prince n'a pas compassion de nous; il veut que nous abandonnions nos moissons et nos affaires pour aller punir *Hia*. » J'ai bien entendu vos paroles ; mais la famille *Hia* est coupable : je crains le souverain du ciel (*Chang-Ti*); je n'ose pas différer l'exécution de la justice suprême.

» Vous dites maintenant : « Comment les crimes de *Hia* peuvent-ils nous atteindre? »

— Le roi de la dynastie *Hia* épuise complétement les sueurs du peuple; il épuise et ruine sa ville capitale; les peuples, dans la misère, n'ont plus d'affection pour lui et sont divisés entre eux. C'est en vain qu'il dit (en montrant le soleil) : « *Moi et vous, nous ne périrons que quand le soleil périra!* » Telle est la vertu présomptueuse de *Hia*. Je dois aujourd'hui aller le combattre.

» Secondez-moi pour lui infliger le châtiment que le ciel lui destine; je vous en récompenserai grandement. Ne craignez pas de mettre votre confiance en moi; je ne mangerai pas ma parole (c'est-à-dire, je tiendrai ma promesse); mais si vous ne suivez pas les ordres que je vous donne, alors je vous ferai mourir, vous et vos enfants : n'attendez pas de pardon. » (*Chou-King*, liv. III, ch. 1.)

Kié, vaincu, fut détrôné; le vainqueur lui succéda : mais comme il eut des doutes sur sa légitimité, il dit à l'un de ses ministres : « J'ai peur que dans les temps à venir on ne blâme ce que j'ai fait; » et il voulut renoncer au pouvoir. Le ministre répondit : « Le roi *Hia* est coupable pour avoir voulu tromper le ciel suprême, en promulguant des décrets injustes. Le souverain pouvoir ne le tient plus sous sa sauvegarde; il a donné commission à *Chang* d'instruire et de diriger le peuple. » Telle fut toujours l'opinion des hommes de l'Orient sur la loi providentielle des destinées humaines; ils disent : « Le destin social donne l'empire à certaines races pour le bonheur des peuples, et les fait ensuite descendre du trône quand elles ne peuvent plus l'occuper dignement, ou quand elles ont comblé la mesure de leurs crimes, ou quand elles cessent de concourir à l'exécution de ce à quoi elles étaient destinées. »

Tel fut le premier acte politique du grand drame qui s'accomplit dans le monde oriental. La souveraineté patriarcale a commencé sa décomposition elle-même et par elle-même.

III[e] PÉRIODE, DU XVI[e] AU XI[e] SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. (*Sésostris. Moïse.*) — *Deuxième dynastie dite des Chang.* — Cette dynastie se compose de *trente* souverains.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
15	1783	1[re] année du règne de *Tching-Tang*.		

Observation. Sous cette dynastie, les années sont appelées *ssc*, qui signifie sacrifice, parce que Tching-Tang voulut que l'on comptât les saisons par les sacrifices, et parce que l'année était censée finie après que les quatre grands sacrifices avaient été offerts. Ces sacrifices avaient lieu aux solstices et aux équinoxes.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
»	1766	18[e] année du règne de *Tching-Tang*; il vainc et détruit *Kié*.		
»	1753	1[re]	id.	*Taï-Kia*, roi de la dynastie *Chang*.
16	1737	17[e]	id.	id.
»	1720	1[re]	id.	*Wou-Ting*.
»	1691		id.	*Taï-Keng*.
17	1677	15[e]	id.	id.
»	1666	1[re]	id.	*Siao-Kia*.
»	1649		id.	*Young-Ki*.
»	1637		id.	*Tai-Wou*.
18	1617	21[e]	id.	id.
»	1562	1[re]	id.	*Tchoung-Ting*.
19	1557	6[e]	id.	id.
»	1549	1[re]	id.	*Waï-Jen*.
»	1534		id.	*Ho-Tan-Kia*.
»	1525		id.	*Tsou-Y*.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
»	1506	1re année du règne de		*Tsou-Sin*.
20	1497		id.	id.
»	1490	1re	id.	*Wou-Kia*.
»	1465		id.	*Tsou-Ting*.
21	1437	29e	id.	id.
»	1433	1re	id.	*Nan-Keng*.
»	1408		id.	*Yang-Kia*.
»	1401		id.	*Pan-Keng*, roi de la dynastie *Yu*.

Observation. Cet empereur changea l'ancien nom de sa famille *Chang* en celui de *Yu*, souvent usité dans le livre des vers.

22	1377	25e année du règne de		*Pan-Keng*.
»	1373	1re	id.	*Siao-Sin*.
»	1352		id.	*Siao-Y*.
»	1324		id.	*Wou-Ting*.
23	1317	8e	id.	id.
»	1265	1re	id.	*Tsou-Keng*.
»	1258		id.	*Tsou-Kia*.
24	1257	2e	id.	id.
»	1225	1re	id.	*Lin-Sin*.
»	1219		id.	*King-Ting*.
»	1198		id.	*Weu-Y*.
25	1197	2e	id.	id.
»	1194	1re	id.	*Taï-King*.
»	1191		id.	*Ti-Y*.
»	1154		id.	*Tchéou*, ou *Cheou-Sin*.
26	1137	18e	id.	id.
»	1122	Chute de la dynastie des *Chang*.		

Après la défaite de *Hia*, *Chang* donna son nom à sa dynastie et prit celui de *Tching-Thang* (le parfait *Thang*). Il assembla tous les grands vassaux de l'empire et fit confirmer son élévation par leurs suffrages. Sur sa baignoire fut gravée trois fois cette maxime : « Pour te perfectionner, purifie-toi chaque jour. » Les vases qui étaient à l'usage du palais furent aussi couverts d'inscriptions de morale. Quelques-uns des vases de cette dynastie se voient encore dans le musée impérial de Péking; ils rivalisent avec ce que la Grèce et l'Étrurie nous ont laissé de plus beau en ce genre. Leur composition, mélange d'or et d'argent, prouve que l'art de combiner et de fondre les métaux était déjà arrivé à un haut degré de perfection. Mais ce qui est surtout remarquable, c'est que l'ornement appelé une *grecque*, un *méandre*, est l'ornement principal de ces objets d'art. Dans la description du bouclier d'Agamemnon, se trouvent aussi trois dragons azurés et d'autres figures fantastiques comme on en voit sur les vases chinois, sur leurs armes et sur leurs boucliers.

On trouve à cette époque l'indication de trois métaux, jaune, blanc et rouge, employés comme moyen d'échanges. On n'ouvrait les mines métalliques qu'en temps de disette, pour attirer par cet appât les grains sur les marchés.

Le fondateur de cette dynastie eut une telle réputation de sagesse, que les quarante royaumes que l'on connaissait alors lui témoignèrent la plus profonde vénération.

Les grands *Tableaux chronologiques chinois* placent dans les premières années de son règne, de 1766 à 1760 avant notre ère, une sécheresse et une famine qui durèrent

sept ans. Le roi, de l'avis du président du tribunal pour l'histoire et l'astronomie, pria le ciel de faire cesser les calamités qui affligeaient l'empire : « Je prierai, j'offrirai des sacrifices pour apaiser le ciel en faveur de mon peuple. Je serai en même temps sacrificateur et victime. Je suis le seul coupable, je dois être le seul immolé. » Il coupa ses cheveux et ses ongles; il couvrit son corps de plumes blanches et de poils de quadrupèdes; montant ensuite sur son char, qui était simple et sans peintures, et auquel il avait fait atteler des chevaux blancs, il se fit conduire au pied d'une montagne. Là, il descendit de son char, se prosterna la face contre terre, et, se relevant ensuite, il s'accusa devant le ciel et en présence des hommes:

1° D'avoir eu de la négligence à instruire ses sujets;

2° De ne les avoir pas fait rentrer dans le devoir lorsqu'ils s'en étaient écartés;

3° D'avoir fait des palais trop superbes et d'autres dépenses superflues en bâtiments;

4° D'avoir eu trop de femmes et trop de tendresse pour elles;

5° D'avoir poussé trop loin la délicatesse pour les mets de sa table;

6° Enfin, d'avoir trop écouté les flatteries de ses favoris et de quelques grands de sa cour.

A peine eut-il fini l'humble confession de ses fautes que la pluie, dit-on, tombant avec abondance rendit à la terre sa fécondité. Aujourd'hui encore, à chaque calamité publique, à chaque apparition de quelque météore menaçant, l'empereur de la Chine s'accuse publiquement, et promet de si bien veiller sur ses actions à l'avenir, que le ciel sera fléchi, et que des maux semblables n'affligeront plus ses peuples.

La sécheresse et la famine de sept ans qui désolèrent l'Égypte et tout l'Orient ne seraient-elles pas de la même époque que celles dont parle l'histoire de la Chine?

La suite des règnes de la dynastie *Chang* offre les mêmes alternatives de bons et de mauvais princes que la dynastie précédente. Cependant l'empire prend chaque jour un nouveau développement. « La troisième année du règne de Taï-Wou (1634 avant Jésus-Christ), le roi prend soin de suivre le régime de l'administration des anciens rois; il assure la subsistance des vieillards en établissant les hospices créés pour eux par l'empereur Chun; cette même troisième année, *partis de régions éloignées, des ambassadeurs interprètes vinrent à sa cour, de soixante et seize royaumes.* »

C'était l'époque où la civilisation occidentale réagissait violemment sur l'Asie; les monuments égyptiens en font foi. Sésostris avait envoyé une flotte de trois cents navires des ports de la mer Rouge dans la mer des Indes. Elle côtoyait le rivage pendant qu'il conduisait en Asie une armée de 600 mille fantassins, 24 mille cavaliers et 27 mille chars de guerre. Le pays de Robou (Assyrie), les Fekkara, les Chakalacha et autres peuples hindous, le royaume de Balkh (Perse), enfin tout le pays compris entre l'Indus et la mer Méditerranée fut bouleversé et devint tributaire de l'Égypte. La mauvaise race de *Skétho* ou *Gétha*, vaincue à Balkh sur l'axe des deux versants généraux, fut poursuivie au nord jusqu'au Jaxartes (Sir-Déria), et à l'ouest jusqu'au Tanaïs (Don). Ces tribus germaines et slaves, pénétrant en Europe, refoulèrent les Gaëls à l'ouest et les Finnois au nord, et se portèrent en avant sur le Danube et le Rhin. Or, la Chine avait à cette époque une assez grande prépondérance en Asie, pour que tous les royaumes envahis ou menacés de l'être par le roi d'Égypte envoyassent des ambassadeurs près de son souverain, demander des secours. Il est donc probable que l'arrivée simultanée de tant d'ambassadeurs de contrées éloignées, eut pour cause l'invasion égyptienne.

Au reste, si, d'un côté, les vases chinois, les formes de quelques-uns, leurs ornements, si les figures décrites par Homère semblent prouver d'anciennes relations des

Grecs avec la Chine; de l'autre, des tissus, des figurines et des vases chinois trouvés dans les anciens tombeaux égyptiens, attestent que les habitants du Houang-Ho et ceux du Nil ne furent point inconnus les uns aux autres aux époques les plus reculées de l'histoire. On voit aussi sur les parois d'un des tombeaux de la 18e et de la 19e dynastie égyptienne (1822-1270 avant notre ère) des peintures représentant des personnages qui sont indubitablement chinois de physionomie et de costume.

Cependant la doctrine des anciens législateurs est entièrement méconnue. Les débordements du Houang-Ho se renouvellent fréquemment. Les Miao-Tseu des rives méridionales du grand fleuve Kiang portent le ravage au cœur de l'empire, que des guerres de succession appauvrissent aussi pendant plus de deux cents ans.

Pan-Keng s'efforça de lui rendre l'unité, la vigueur et la paix : « Au lieu de vous occuper, disait-il aux *Koan* (premiers mandarins) à rassembler des richesses et des *choses rares*, ne pensez qu'à acquérir le mérite de procurer au peuple un repos et une tranquillité durables. — Faites-lui connaître le chemin de la vertu, et joignez à une grande exactitude la doctrine et la simplicité de cœur. » Ses efforts furent inutiles.

La corruption était si grande, qu'un roi qui avait de bonnes intentions, *Wou-Ting*, fit chercher partout un homme capable de l'aider de ses conseils, un personnage semblable à celui que le ciel lui avait fait voir en songe. Or, un manœuvre, nommé *Fou-Yue*, qui travaillait par corvée à la réparation d'une digue dans la province de Chan-Si, devint son premier ministre et fut pendant quelque temps le soutien de l'empire.

Mais la dynastie est condamnée; elle marche rapidement vers sa ruine. *Lin-Sin* défend à ses ministres de lui rendre compte d'aucune affaire afin de ne pas être distrait dans ses plaisirs. *Wou-Y* taille des statues de bois auxquelles il donne le titre d'*esprits célestes*. Il attache des prêtres à leur service et fait des paris avec elles. Quand les idoles perdent, il accable les prêtres d'insultes et quelquefois les fait mourir. Il fut frappé de la foudre.

Chéou-Sin mit le comble aux folies de ses prédécesseurs. Il avait pour concubine une jeune fille nommée *Ta-Ki;* c'était la plus belle femme de l'empire, mais aussi la plus méchante et la plus cruelle. Elle acquit une grande influence sur le roi. Ce fut le règne de la terreur. Elle fit fondre un cylindre d'airain que l'on faisait rougir à un grand feu; puis on forçait le patient à l'embrasser jusqu'à ce que la chair fût consumée. Il lui prit fantaisie de construire une tour de marbre, appelée *Lou-Tsaï, Tour aux cerfs,* dont les portes étaient de jaspe. L'intérieur magnifiquement décoré avait un tiers de lieue de longueur sur deux cents mètres d'élévation. Ce monument coûta dix ans de travail. Elle l'enrichit d'une infinité de choses précieuses. C'est là qu'elle se renfermait pendant six mois entiers, ne s'occupant qu'à varier ses plaisirs. Accessible d'abord à un petit nombre de favoris, il fut bientôt ouvert indistinctement à tout le monde. Tous les vices s'y rencontrèrent et y régnèrent avec une licence effrénée. Alors la défection devint générale.

Les princes de *Tchéou,* petit État vassal dans la province de Chen-Si, se couvraient de gloire en défendant les frontières occidentales de l'empire contre les attaques incessantes des Tartares; ils se chargèrent enfin de le délivrer des folies royales. L'un de ces princes nommé *Wou-Wang* (roi guerrier) marcha contre le roi. Le Livre des Annales nous a conservé le curieux récit de cet événement.

I. « Au printemps de la treizième année (1122), il y eut une grande assemblée à Meng-Tsin (sur le Houang-Ho); Wou-Wang dit : O vous qui êtes les respectables seigneurs des royaumes voisins, vous qui êtes préposés au gouvernement des affaires et au commandement des troupes, écoutez attentivement les ordres que j'ai à vous donner.

» Le ciel et la terre sont le père et la mère de toutes choses. L'homme, entre toutes ces choses, est le seul être intelligent; mais un roi doit l'emporter par sa droiture et par son discernement : étant supérieur par sa droiture et son discernement, il devient le père et la mère du peuple.

» Aujourd'hui le roi de la dynastie *Chang* (Chéou) n'a aucun respect pour le ciel suprême : il opprime et vexe le peuple.

» Il est livré au vin et à la débauche; il se plaît à exercer des cruautés inouïes. Lorsqu'il punit, la punition s'étend sur toute la famille; *s'il donne des dignités, il les rend héréditaires.* Il fait des dépenses excessives en châteaux de plaisance, en tours, en pavillons, en chaussées et en lacs; il épuise vos familles par ses exactions; il fait mettre en broche et rôtir les gens de bien, ouvrir le ventre des femmes enceintes. L'auguste ciel irrité a mis entre les mains de mon illustre père son autorité respectable; mais mon père n'a pu achever d'exécuter les ordres du ciel.

» C'est pourquoi, moi, *Fa*, surnommé ensuite Wou-Wang (roi guerrier), tout humble que je suis, et vous qui commandez aux royaumes voisins, examinons le gouvernement des *Chang.* Le roi Chéou ne pense point à réformer sa conduite; tranquille sur son état, il ne rend plus ses devoirs ni au Souverain Suprême (*Chang-Ti*), ni aux esprits; il ne fait plus les cérémonies dans la salle des ancêtres; il laisse prendre par des voleurs les animaux destinés aux offrandes, et les autres choses. Je dis en conséquence : Puisque c'est moi qui suis chargé des peuples et qui en ai l'ordre du ciel, ne dois-je pas remédier à ce désordre?

» Le ciel, pour aider et assister les peuples, leur a fait des princes, leur a fait des instituteurs ou chefs habiles. Les uns et les autres sont les ministres de l'Être Suprême (*Chang-Ti*), pour aimer et pacifier l'univers, punir les coupables et récompenser les bons. Comment oserais-je agir d'une manière contraire à ses intentions?

» Lorsque les forces sont égales, il faut avoir égard aux talents; si les talents sont égaux, il faut avoir égard à la droiture du cœur, à la justice. Le (roi) Chéou a une infinité de sujets qui ont autant de sentiments différents; moi je n'en ai que trois mille, mais ils n'ont tous qu'un même sentiment.

» Les crimes du roi (de la dynastie) Chang sont à leur comble; le ciel ordonne qu'il soit châtié. Si je ne me conforme pas aux volontés du ciel, je serai complice des crimes de Chéou.

» Tous les jours je tremble et je m'observe. J'ai succédé aux droits de mon illustre père : je fais, à l'honneur du Souverain Être (*Chang-Ti*), la cérémonie Louï, à l'honneur de la terre la cérémonie Y, et je me mets à votre tête pour appliquer les châtiments décrétés par le ciel.

» Le ciel a de la prédilection pour les peuples : ce que le peuple désire, le ciel s'empresse de le lui accorder. Vous tous, aidez-moi à affermir pour toujours la tranquillité des contrées situées entre les quatre mers : quand l'occasion s'en présente, il ne faut pas la perdre.

II. » Au jour cinquante-cinquième du cycle, le roi fait faire halte à son armée au nord du fleuve; les princes et les grands étaient à la tête de leurs corps. Le roi, voyant les troupes rassemblées, les encouragea et leur donna ses ordres en ces termes :

» O vous qui venez de la terre occidentale et qui êtes nombreux, écoutez ce que j'ai à vous prescrire.

» J'ai entendu dire qu'un homme de bien qui pratique la vertu, s'exerce chaque jour dans cette vertu et ne se lasse jamais; que l'homme pervers qui se livre au vice, s'exerce chaque jour dans le vice et ne se lasse jamais. Aujourd'hui, Chéou, roi de la dynastie *Chang*, se livre sans mesure à toutes sortes d'excès; il repousse les respectables vieil-

lards pour se lier avec des criminels, pour se livrer au vin et à la débauche; il en résulte beaucoup de cruautés. Les fonctionnaires inférieurs l'imitent; ils s'unissent entre eux pour commettre leurs crimes avec impunité : on ne voit que vengeances, abus d'autorité, oppressions de toutes sortes qui produisent des accusations et des meurtres. Les innocents ont été obligés d'avoir recours au ciel, et leur vertu, indignement opprimée, leur a fait pousser des cris qu'il a entendus.

» Le ciel chérit les peuples, et un roi doit se conformer au ciel. Kie (le dernier roi de la dynastie *Hia*) n'avait pas agi conformément au ciel; il avait inondé le royaume du poison de sa méchanceté; c'est pourquoi le ciel assista Tching-Thang, et lui ordonna de détruire Kie avec la dynastie *Hia*.

» Les crimes de Kie n'étaient cependant pas aussi grands que ceux de Chéou. Celui-ci a chassé son frère aîné qui était d'une grande sagesse; il a fait souffrir une mort cruelle à ceux de ses ministres qui lui faisaient des représentations; il a dit qu'il avait l'ordre du ciel; il a dit qu'il n'était pas nécessaire d'être grave ni réservé; il a dit que les sacrifices et les cérémonies n'étaient d'aucune utilité; il a dit que ses rigueurs et ses cruautés ne pouvaient lui attirer aucun mal. Votre miroir n'est pas éloigné; il existe dans le dernier roi de la dynastie *Hia*. Le ciel me destine pour avoir soin des peuples; cette destination est conforme à mes songes, et les sorts la confirment : voilà un double présage. Si on en vient à un combat avec le roi de *Chang*, je serai certainement le vainqueur.

» Chéou a une infinité d'archers à son service : ils diffèrent tous par les sentiments et les qualités. Les officiers dont je me sers sont au nombre de dix; mais ils ont les mêmes sentiments, les mêmes vertus. Chéou n'emploie que ses parents et ses alliés; mais ils ne peuvent être comparés aux hommes bienfaisants et sages.

» Le ciel voit ce que les peuples voient, il entend ce qu'ils entendent. Les cent familles (tout l'empire chinois) me blâment (de différer); il faut donc que je marche.

» Vous qui êtes à la tête des corps de troupes, soyez attentifs; ne soyez pas sans vigilance; il vaut mieux se défendre que de mépriser ses ennemis. Toutes les familles sont aussi effrayées que si l'on allait briser leur tête. Holà! n'ayez qu'un esprit et qu'un cœur; achevons ce que nous avons commencé, et que notre ouvrage subsiste éternellement!

III. » Le jour suivant, le roi fit la revue de ses six corps de troupes et leur donna ses ordres.

» Le roi dit : Holà! vous, princes sages, qui êtes venus de la terre occidentale pour me suivre, écoutez : la loi du ciel se fait clairement entendre et connaître; ses différents articles sont clairs et manifestes. Aujourd'hui le roi de *Chang* ne fait aucun cas des cinq devoirs, et il les viole sans crainte quand il le juge à propos. Il est rejeté du ciel; il est détesté et maudit par le peuple.

» Il a fait couper les jambes à ceux qui le matin passaient la rivière à gué; il a fait ouvrir le cœur de ceux que la vertu rendait respectables; par ses cruautés, ses tortures et ses assassinats, il a empoisonné et dépeuplé le pays compris entre les quatre mers (la Chine); il a donné son estime et sa confiance aux gens les plus corrompus et les plus pervers; il a destitué de leurs emplois ceux que leur mérite avait élevés aux premières charges; il a rejeté et foulé aux pieds les lois de l'État, et a empoisonné ceux qui étaient distingués par leur sagesse. Il a laissé se dégrader les lieux où se faisaient les sacrifices au ciel et à la terre; il n'a point fait de cérémonies dans la salle des ancêtres. Pour complaire à une femme qu'il aime, il a eu recours à des moyens extraordinaires et à des maléfices. Le Souverain Suprême (*Chang-Ti*), qui ne l'a point

approuvé, a résolu sa perte. Soyez-moi donc sincèrement attachés; il faut que nous soyons les exécuteurs des châtiments du ciel... Moi, je me mets à votre tête pour détruire votre ennemi; appliquez-vous à bien faire... Je donnerai de grandes récompenses à ceux qui se seront signalés; mais je punirai exemplairement ceux qui n'auront pas rempli leur devoir.

... » Si je remporte la victoire sur Chéou, elle ne viendra pas de mon courage, mais de la vertu de mon illustre père; si je suis vaincu, ce sera ma faute, et non pas la sienne. » (*Chou-King*, liv. IV, ch. 1).

Malgré la longueur de ces trois énergiques philippiques, le chapitre suivant intitulé : *Ordres donnés dans la plaine de Mou-Ye*, est trop caractéristique pour que nous omettions de le rapporter ici :

« Au premier jour du cycle, avant la première lueur du crépuscule, le roi et sa cour arrivèrent à Mou-Ye (dans la province du Ho-Nan), vaste plaine du royaume de la dynastie *Chang*. En donnant ses ordres, le roi tenait de sa main gauche une hache resplendissante d'or jaune et de pierreries; de sa droite, il portait élevé un étendard blanc, et s'en servait pour donner les signaux. Il dit : Que vous venez de loin, hommes de la terre occidentale!

» Le roi dit : vous, princes héréditaires des royaumes voisins, et vous qui êtes préposés au gouvernement des affaires : président de l'instruction publique (Sse-Tou); président des chevaux ou de la guerre (Sse-Ma); président des travaux publics (Sse-Koung); vous officiers de tous grades; vous qui êtes à la tête de mille hommes; vous qui commandez cent hommes;

» Vous hommes qui êtes venus de Young, de Chou, de Kiang, de Meou, de Weï, de Lou, de Peng et de Pou;

» Élevez vos lances, préparez vos boucliers; j'ai des ordres à vous donner.

» Le roi dit : Les hommes de l'antiquité avaient un proverbe qui disait : *La poule ne doit pas chanter : si la poule chante, la famille est perdue.*

» Aujourd'hui Chéou, roi de (la dynastie) *Chang*, ne suit que les avis d'une femme; c'est elle qui fait tout, et il ne se met nullement en peine des sacrifices, ni des cérémonies; c'est pourquoi rien ne lui réussit...

» Aujourd'hui, moi, Fa (Wou-Wang), j'exécuterai respectueusement les ordres du ciel. Dans le combat que nous allons livrer, après six ou sept pas, arrêtez-vous et remettez-vous en rang; redoublez vos efforts.

» Après quatre, cinq, six et sept attaques, arrêtez-vous et remettez-vous en rang; redoublez vos efforts.

» Dans cette campagne contre (la dynastie) *Chang*, combattez vaillamment comme des tigres Hou, comme des tigres Pi, comme des ours Hioung, comme des ours Pie. Ne faites aucun mal à ceux qui viendraient se soumettre et servir nos hommes de la terre occidentale. Redoublez vos efforts.

« Si quelqu'un de vous ne fait pas attention à ce que j'ai dit, et laisse voir de la lâcheté, il sera puni sévèrement. » (*Chou-King*, liv. IV, ch. 2.)

Le roi *Chéou-Sin* fit preuve de courage. Mais son armée fut mise en déroute. Il courut à sa capitale, et, vêtu de ses habits royaux, il monta sur la Tour aux cerfs où étaient renfermés ses trésors. Là, après s'être paré de ses bijoux les plus rares, il se jeta dans un incendie qu'il avait fait préparer, et dans lequel il périt comme plus tard Sardanapale, mais non pas avec sa favorite, à laquelle Wou-Wang fit trancher la tête après avoir été proclamé empereur.

« Le ciel voit les hommes, a dit le manœuvre ministre, et veut que leurs actions soient conformes à la justice. Aux uns il accorde une longue vie, aux autres une vie

de peu de durée; *ce n'est pas le ciel qui perd les hommes, les hommes se perdent eux-mêmes, en s'écartant de ses ordres.* »

Ainsi s'accomplissaient solidairement les destinés du monde oriental. Des événements semblables se manifestaient à la même époque dans le monde occidental. L'empire chinois passe à l'état de féodalité.

IIe PÉRIODE DU XIe AU VIe SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. (*Guerre de Troie. David.*) *Troisième dynastie dite des Tchéou.* — C'est sous cette dynastie que se développe la *féodalité* chinoise, ou, comme disent les annales de l'empire, la période des *Rois combattants* (Tchen-Koué). Elle compte trente-huit souverains; les onze derniers appartiennent à la période suivante.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
»	1134	1re année du règne de *Wou-Wang* (le roi *Wou*).		
»	1122		id.	*Wou-Wang*, la treizième année de son règne, vainquit *Chéou-Sin*.
»	1115		id.	*Tching-Wang*, des *Tchéou*.
»	1078		id.	*Kang-Wang*, id.

Observation. Sous cette dynastie, les années ne furent plus appelées du nom de *sse; Wou-Wang* les nomma *nian*, qui signifie proprement le temps où les grains sont récoltés et serrés; ce qui n'arrive qu'une fois chaque année, dit un commentateur du *Li-ki*.

27	1077	2e année du règne de *Kang-Wang*.		
»	1052	1re	id.	*Tchao-Wang*.
28	1017	36e	id.	id.
»	1001	1re	id.	*Mou-Wang*.
29	957	45e	id.	id.
»	946	1re	id.	*Koung-Wang*.
»	934		id.	*Y-Wang*.
»	909		id.	*Hiao-Wang*.
30	897	13e	id.	id.
»	894	1re	id.	*I-Wang*.
»	878		id.	*Li-Wang*.
31	837	42e	id.	id.
»	827	1re	id.	*Siouan-Wang*.
»	781		id.	*Yeou-Wang*.
32	777	5e	id.	id.
»	770	1re	id.	*Ping-Wang*.
»	719		id.	*Hing-Wang*.
33	717	3e	id.	id.
»	696	1re	id.	*Tchouang-Wang*.
»	684		id.	*Li-Wang*.
»	676		id.	*Hoeï-Wang*.
34	657	20e	id.	id.
»	651	1re	id.	*Siang-Wang*.
»	618		id.	*King-Wang*.
»	612		id.	*Kouang-Wang*.
»	606		id.	*Ting-Wang*.
35	597		id.	id.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.	
»	585	2e année du règne de *Kien-Wang*.
»	571	1re id. *Ling-Wang*.
»	551	*Observation*. Cette année, 22e du règne de *Siang-Koung*, roi de l'État de Lou, le 13e jour de la 11e lune, c'est-à-dire aux environs du solstice d'hiver, *Confucius* vint au monde dans un bourg nommé *Tsćou-Y* de la province qu'on appelle aujourd'hui le *Chân-Toung*.
»	544	1re année du règne de *King-Wang*.
36	537	id. id.
»	519	1re id. *Keng-Wang*.

Wou-Wang (roi guerrier) commença son règne en offrant des actions de grâces au Souverain suprême. Il rétablit les anciennes lois et les anciennes coutumes auxquelles son prédécesseur avait substitué sa volonté royale et les odieux caprices de sa maîtresse.

Le nouveau roi, pour satisfaire les grands seigneurs auxquels il avait des obligations, leur donna à chacun des souverainetés qui relevaient de la sienne; mais par la suite, étant devenues de petits royaumes indépendants, elles furent la source de nombreuses guerres civiles qui déchirèrent l'empire. Tous les mécontents, tous les descendants des empereurs des dynasties précédentes, furent ainsi pourvus de semblables royaumes, et quinze des parents du nouveau souverain reçurent quinze principautés en apanage. Il y eut alors vingt-deux États feudataires dans l'empire, lesquels furent portés à plus de quarante-trois, cent ans après, et à cent vingt-cinq cent ans plus tard. On compte cent cinquante-six royaumes feudataires sous les Tchéou, et établis par eux. Il y en avait dix-sept sous les *Chang*, vingt sous les *Hia*, trente sous l'empereur Chun, et treize sous Yao; mais dans ces premiers temps, c'étaient des États en partie indépendants et non créés dans le sein de l'empire, comme sous les Tchéou.

Le système féodal s'établit donc en Chine, comme il existait alors dans le monde occidental, et comme quinze cents ans plus tard il s'établit en Europe. En Europe comme en Chine, il durera à peu près dix siècles, mettant cinq cents ans à se développer et cinq cents ans à se dissoudre.

Traduisez les titres hiérarchiques *tseu* (baron), *pé* (comte), *koung* (duc)..., transposez les lieux, agrandissez la scène, conservez les notions opposées de l'Orient et de l'Occident, et en réalité les événements sont semblables et se succèdent de la même manière en Chine qu'en Europe.

L'intronisation de *Kang-Wang* semble appartenir à notre moyen âge. L'histoire chinoise dit :

« Alors le régent du royaume [1] ordonna à deux grands vassaux de faire savoir au prince *Tsi* (dans le Chang-Toung, orient montagneux) de prendre deux hallebardiers et cent gardes pour venir en dehors de la porte australe, au-devant du prince héritier *Tchao*, et de le conduire dans le corps de logis qui est à l'orient. C'est là que ce prince devait uniquement penser à pleurer la mort de son père.

» Au quatrième jour du cycle (19 mars 1068 avant Jésus-Christ), le régent du royaume *Tchao-Koung* fit écrire les paroles testamentaires du feu roi, et la manière dont se feraient les cérémonies.

[1] Nommé dans le texte chinois *Taï-Pao, grand conservateur;* c'était le régent du royaume pendant le grand deuil du nouveau roi, qui durait trois ans.

» Sept jours après, le dixième du cycle, il ordonna aux officiers de faire préparer le bois dont on aurait besoin.

» L'officier, appelé *Tie*, eut soin de mettre en état l'écran sur lequel étaient représentées des haches, et il tendit des rideaux (autour du trône).

» Vis-à-vis la porte, tournée vers le sud, on étendit trois rangs de nattes appelées *mie* (faites de bambou fendu); la couleur des bords était mêlée de blanc et de noir; on mit la petite table faite de pierres précieuses.

» Devant l'appartement occidental, tourné vers l'orient, on étendit également trois rangs de nattes nommées *ti* (faites de jonc), dont les bords étaient composés de pièces de soie de diverses couleurs, et on mit une petite table faite de coquillages.

» Devant l'appartement oriental, tourné vers l'occident, on étendit encore trois rangs de nattes appelées *foung*, dont les bords étaient de soie de plusieurs couleurs; on y mit une petite table faite de pierres précieuses très-bien taillées.

» Devant un appartement séparé, à l'occident, on étendit vers le sud trois rangs de nattes appelées *sun* (faites de bourgeons de bambou ainsi que les précédentes), dont les bords étaient de soie noire; on mit une petite table vernie.

» On rangea les cinq sortes de pierres précieuses, et la chose la plus rare, l'épée, dont le fourreau était couleur de chair, le livre des grands documents [1]; les pierres précieuses appelées *houng-pi* et *youeng-yen* furent rangées dans l'appartement occidental, qui était à côté; on mit dans l'appartement du côté opposé les pierres précieuses appelées *ta-yu* et *y-yu* (jade rare et jade commun); le *globe céleste* fait de pierres précieuses (*thian-kieou*); la figure sortie du fleuve (*ho-thou*, comprenant les premières figures symboliques du Y-King). Dans un autre appartement, à l'occident, on mit les habits appelés *yn*, destinés aux danses, les grands coquillages et le tambour appelé *fen-kou;* dans un autre appartement oriental, on mit la lance appelée *touï*, l'arc appelé *ho*, et les flèches de bambou nommées *tchouï*.

» Le grand char (*ta-oul*) fut mis près de l'escalier des Hôtes; ce char était tourné vers le sud. Un autre char, destiné à conduire le premier, fut placé auprès de l'escalier de celui qui attend les hôtes; il était aussi tourné vers le sud : le char de devant fut placé auprès de l'appartement latéral de la gauche, et les chars de derrière auprès de l'appartement latéral de la droite [2].

» Deux officiers, couverts d'un bonnet rouge foncé, et tenant une hallebarde à trois têtes, étaient debout en dedans de la porte de la grande salle; quatre officiers, couverts d'un bonnet de peau de faon, et présentant la pointe de leurs hallebardes, étaient debout à côté des salles de l'escalier de l'ouest et de l'est, et se répondaient les uns aux autres. A la salle de l'est et de l'ouest, était un grand officier, couvert de son bonnet de cérémonie, et tenant en main une hache; sur l'escalier oriental était un autre grand officier, couvert de son bonnet et armé d'une pique à quatre pointes; un autre, couvert et armé d'une pique très-pointue, paraissait debout sur le petit escalier à côté de celui de l'orient.

[1] Selon le commentateur *Tchou-Hi*, l'expression chinoise *ta hiun, grand document, grand enseignement*, désigne le livre ou l'histoire des trois augustes souverainetés (du ciel, de la terre et de l'homme), et celle des cinq empereurs : d'où il résulterait, comme on l'a déjà remarqué dans cet ouvrage, qu'il existait déjà des livres avant le *Chou-King*, et que ces livres désignés ici renfermaient l'histoire de ces temps très-reculés que nous avons nommés *anté-historiques*. (*Pauthier.*)

[2] Ce sont cinq chars différents : le 1er, *ta lou*, le *grand char*, était de pierreries, selon le commentateur *Tchou-Hi;* le 2e, *tchouï-lou*, était un char d'or; le 3e, *sian-lou*, char de devant, était de bois; les deux de derrière, le 4e et le 5e, *siang-lou* et *kê-lou*, étaient, l'un peint, et l'autre *sculpté*. Ces cinq chars sont représentés dans l'Encyclopédie chinoise.

» Le nouveau roi, couvert de son bonnet de toile de chanvre, vêtu d'habits de différentes couleurs, monta l'escalier des Hôtes; les grands et les princes vassaux, avec des bonnets de toile de chanvre et des habits noirs, vinrent au devant de lui; chacun alla à son poste et s'y tint debout.

» Le régent du royaume (*Taï-Pao*), le grand historien de l'empire (*Taï-Sse)*, l'intendant des rites et cérémonies, étaient tous couverts d'un bonnet de chanvre, mais habillés de rouge. Le régent du royaume et l'intendant des cérémonies montèrent l'escalier de celui qui traite les hôtes : le régent du royaume portait entre ses mains la grande pierre précieuse nommée *koueï*, à l'usage du roi, et la tenait élevée en haut; l'intendant des cérémonies portait élevées en haut la coupe et la pierre précieuse nommée *mao*. Le grand historien monta sur l'escalier des Hôtes, et remit au roi le testament, qui était écrit.

» Il dit : L'auguste prince (le roi décédé), appuyé sur la petite table de pierres précieuses, a déclaré ses dernières volontés. Il vous ordonne de suivre les instructions de vos ancêtres, de veiller avec soin sur le royaume de *Tchéou*, d'observer les grandes règles (les lois constitutives, selon le commentaire), de maintenir la paix et les bonnes mœurs dans le royaume, et enfin d'imiter et de publier les belles actions et les instructions écrites de *Wen-Wang* et de *Wou-Wang*.

» Le roi se prosterna plusieurs fois, se leva, et répondit : — Tout incapable que je suis, me voilà chargé du gouvernement du royaume; je crains et je respecte l'autorité du ciel.

» Ensuite, le roi prit la coupe et la pierre précieuse, fit trois fois la révérence (à la représentation de son père mort), versa trois fois du vin à terre, et en offrit trois fois. Alors le maître des cérémonies répondit : « *C'est bien.* »

» Le régent du royaume prit la coupe, descendit, se lava les mains, prit une autre coupe, la plaça dans le vase appelé *tchang*, et fit la cérémonie en *avertissant* (en publiant l'acte par lequel il prenait possession du royaume au nom du jeune roi); il donna ensuite la coupe à un des officiers des cérémonies, et salua. Le roi lui rendit le salut.

» Alors le régent du royaume, reprenant la coupe, versa du vin à terre, s'en frotta les lèvres, revint à sa place, et, après avoir donné la coupe à un officier des cérémonies, salua. Le roi lui rendit le salut.

» Le régent du royaume descendit de sa place, et fit retirer tout ce qui avait servi à la cérémonie. Les princes vassaux sortirent par la porte de la salle des cérémonies (*miao*), et attendirent.

» Le roi, étant sorti, s'arrêta en dedans de la porte de l'appartement du nord. Le régent du royaume (prince vassal, chef des grands vassaux), à la tête des princes vassaux d'occident, entra par la porte qui est à gauche; et *Pi-Koung*, à la tête des princes vassaux d'orient, entra par celle qui est à droite. On rangea les chevaux (présents des princes vassaux) de quatre en quatre; ils étaient de couleur tirant sur le jaune, et leur crinière était teinte en rouge. Les princes vassaux, prenant leur *koueï* [1] et les pièces de soie (qui désignaient la redevance), les tinrent élevés entre les mains, et dirent : « Nous qui sommes vos sujets vassaux, chargés de la défense du royaume, nous prenons la liberté de vous offrir ce qui est dans notre pays. » Après ces paroles, ils firent plusieurs révérences à genoux, et le roi, héritier de l'autorité et des *prérogatives* des rois ses prédécesseurs, rendit le salut.

[1] Petite tablette que les princes et les grands plaçaient par respect devant leur visage en parlant au roi.

» Le régent du royaume et le prince de *Joui* se saluèrent mutuellement en joignant les mains et en s'inclinant légèrement; ensuite ils firent la révérence à genoux, et dirent : « Nous prenons la liberté de parler ainsi au *fils du Ciel.* » En considération de ce que *Wen-Wang* et *Wou-Wang* ont gouverné avec beaucoup de prudence et avec un cœur de père les pays occidentaux (les provinces occidentales de la Chine, dont le chef-lieu était dans le *Chen-Si*), l'auguste Ciel leur a donné avec éclat le royaume, après en avoir privé la dynastie de *Yu;* et ces deux princes ont été très-soumis aux ordres du Ciel.

» Vous venez de prendre possession du royaume; imitez leurs actions, récompensez et punissez à propos, procurez le bonheur et le repos à vos descendants : voilà ce que vous devez avoir soigneusement en vue; tenez toujours en bon état vos six corps de troupes, et conservez ce royaume que vos ancêtres ont obtenu avec tant de peine.

» Alors le roi dit : « O vous qui êtes des divers ordres de princes vassaux de tous les royaumes (formant l'empire chinois), voici ce que *Tchao* vous répond :

» — Les rois mes prédécesseurs, *Wen-Wang* et *Wou-Wang*, pensaient plus à récompenser qu'à punir; leur libéralité s'étendit partout; leur gouvernement était sans défaut, et fondé sur la doctrine : voilà ce qui les rendit si illustres dans tout l'empire. Leurs officiers, intrépides comme des ours, étaient en même temps sincères et fidèles; ils ne pensaient qu'à servir et à défendre la famille royale; c'est pour cela que ces princes reçurent les ordres du souverain maître (*Chang-Ti*), et que l'auguste Ciel, approuvant leur conduite, leur donna autorité sur tout l'empire.

» Ils ont créé des princes vassaux, afin que ceux-ci défendissent le royaume de leurs successeurs. Vous qui êtes mes oncles paternels, pensez que vous, vos pères et vos aïeux ont été sujets des rois mes prédécesseurs, et qu'ils ont maintenu la paix. Votre corps est éloigné de la cour, mais votre cœur doit y être; partagez avec moi le travail et les inquiétudes; remplissez tous les devoirs de sujets vassaux : quoique je sois jeune, ne me couvrez pas de honte.

» Les grands et les princes vassaux, après avoir reçu les ordres du roi, se saluèrent mutuellement, les mains jointes, et se retirèrent promptement. Le roi quitta le bonnet de cérémonie pour prendre le vêtement de deuil. » (*Chou-King,* liv. IV, ch. 22, 23.)

Un vieux saule sous lequel ce roi s'asseyait pour rendre la justice, lui servait de tribunal pour juger les différends qui naissaient entre les laboureurs; et ce saule est devenu aussi célèbre dans la poésie chinoise que le chêne de Vincennes dans l'histoire de saint Louis.

Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter encore quelques faits qui se passèrent en Chine pendant cette période.

Tchéou-Koung, régent de l'empire sous la minorité de *Tching-Wang* (roi parfait) fut un des plus grands hommes de la Chine. Il fit construire dans le Ho-Nan, une ville qui porte aujourd'hui le nom de Teng-Foung. Le plan de cette ville a depuis servi de modèle pour toutes les villes chinoises. Il y fit élever l'observatoire qui y subsiste encore; on y montre le gnomon dont il se servit pour mesurer l'ombre solstitiale et l'élévation du pôle. Il connaissait la propriété du triangle rectangle et l'usage du *tchi-nan* (indicateur du sud), nom que porte encore aujourd'hui la boussole chinoise. On conserve de cette époque une monnaie de cuivre et d'or, ayant un trou carré au milieu.

« A la troisième année du règne de *Tching-Wang,* il y eut des hommes du royaume de *Ni-Li,* qui abordèrent en Chine sur des demeures flottantes (*joung,* jonques). Ces hommes se flattaient d'avoir abandonné leur royaume en marchant au milieu d'une nuée ambulante... Le roi les accueillit, et les instruisit des cérémonies que devaient observer les étrangers. »

On pense qu'il s'agit ici de l'Égypte, et de l'arrivée de familles juives qui s'établirent alors en Chine. Nous verrons d'ailleurs qu'à cette époque les flottes phéniciennes et hébraïques parcouraient les archipels de l'Océanie, et y déposaient des traditions et des usages qui, selon MM. de Freycinet et Dumont d'Urville, s'y sont conservés parmi les insulaires actuels.

Mou-Wang (roi magnifique) fit un voyage dans l'occident de la Chine, à la montagne Kuen-Lun. Il s'y rendit sur un char attelé de plusieurs chevaux vigoureux que conduisait un de ses mandarins. C'est la première grande excursion royale hors des limites de l'empire. Il parvint jusqu'au royaume de *Si-Wang-Mou,* la mère du roi occidental. On se fit réciproquement des présents, et la reine elle-même se rendit à la cour impériale. Selon les historiens persans, Mou-Wang visita la Bactriane et la Babylonie. Quelques missionnaires chrétiens prétendent qu'il ne s'agit ici que d'une interpolation de l'histoire de Salomon et de la reine de Sabah, contemporains de Mou-Wang; d'autres missionnaires, au contraire, établissent que le fait chinois est étranger au fait judaïque. Et M. Pauthier, prenant, comme quelques philosophes chinois, le nom de *Si-Wang-Mou* pour un nom d'homme, conjecture qu'il n'est que la forme chinoise du nom de S'akya-Mouni, surnommé Bouddha dans l'Inde, et Fo en Chine, lequel vivait aussi à cette époque, et dont la doctrine fut introduite officiellement dans l'empire dix siècles plus tard. Quoi qu'il en soit, les annales chinoises rapportent que Mou-Wang ramena de l'Occident des hommes d'art (koung-jin), par le secours desquels il fit construire de nouveaux palais et de magnifiques jardins.

Les Kiouan-Joung (chiens de barbares), vaincus par Mou-Wang, lui donnèrent en tribut de grands sabres à deux tranchants, nommés *hoen-ou* (protecteurs), et des étoffes du nom de *ho-hoan* (qui se nettoient par le feu). C'est vraisemblablement de la toile d'*amiante*, que les Grecs disaient connue et employée par les Brahmanes anachorètes de l'Inde.

Sous *Li-Wang,* il y eut une grande révolte du peuple. Toute la famille royale, au nombre de trois cents personnes, fut exterminée. Il n'y eut d'épargné que le roi qui réussit à prendre la fuite, et le plus jeune de ses enfants qu'un ministre parvint à dérober à la fureur du peuple en lui livrant son propre fils qui fut pris pour l'héritier du trône. Plus tard, il le fit reconnaître par les mandarins, sous le nom de Siouen-Wang (roi proclamé). Cet événement historique a fourni le sujet du drame chinois connu sous le titre de l'*Orphelin de la Chine.*

L'histoire chinoise mentionne plusieurs éclipses de soleil observées depuis l'année 722 jusqu'à l'année 480 avant notre ère. L'une de ces éclipses, répondant au 3 février 625, paraît être celle qui fit cesser le combat entre les Lydiens et les Mèdes, sous le règne de Cyaxares.

A la mort de Mou-Koung, grand vassal préposé aux frontières du Chen-Si, un fils de ce prince, son char, trois enfants de sa famille, des tigres enchaînés qui marchaient à la suite, furent ensevelis avec lui. On ensevelit en tout cent soixante et dix-sept personnes. Cette coutume, qui était regardée comme usuelle, paraît être d'origine scythique. Hérodote nous apprend, en effet, qu'à la mort d'un roi scythe, on enterrait avec lui une de ses femmes, un échanson, un cuisinier, un écuyer, un secrétaire, un huissier, après les avoir préalablement mis à mort; on y comprenait encore six chevaux, et un choix de ses effets les plus précieux. Les Francs avaient conservé cette coutume en entrant dans la Gaule. Elle existe encore chez plusieurs peuples de l'Asie. Étrangère à la Chine, elle n'y a point subsisté.

A dater du règne de Siouen-Wang, l'autorité des *Tchéou* s'affaiblit de plus en plus. Ce n'est plus guère qu'une suite de règnes anarchiques, de crimes, d'assassinats, de

troubles de toutes sortes, de guerres continuelles que se font les nombreux vassaux pour agrandir leur puissance et pour se rendre indépendants. Huit des principautés vassales étant gouvernées par des membres de la famille impériale, cette famille aurait pu se maintenir à la tête des autres toujours divisées; mais elle n'était pas moins divisée elle-même; et, longtemps avant de succomber, elle se trouva incapable de contenir les rebelles ou d'empêcher les guerres particulières. Les Tartars du Nord et ceux de l'Ouest combattaient tantôt pour leur propre compte, tantôt pour celui des grands vassaux. Toutes les provinces furent ravagées, l'instruction publique négligée, le *haut* et le *bas*, c'est-à-dire tous les rangs de la société chinoise, démoralisés... Et comme si rien ne devait manquer à l'image orientale de notre moyen âge, les vassaux altérèrent les monnaies. Alors on fondit la petite monnaie pour fabriquer des pièces plus grandes avec la marque royale. Cette monnaie trop forte gênant les échanges, on inventa une espèce de papier-monnaie, billets de banque ou de convention, dont chaque contractant prenait la moitié pour empêcher la fraude. Lorsqu'un siècle plus tard les billets-à-ordre furent définitivement établis, on employa, pour ces conventions, des pièces de *peau* de certains cerfs qui étaient nourris dans le parc intérieur du palais. Le papier dit *de Chine* ne fut inventé qu'en l'an 220 avant notre ère.

Ainsi, pendant que l'empire était en proie à ces grands désordres intérieurs, les Tartars le menaçaient incessamment sur toute la chaîne dorsale qui forme ses frontières du nord et de l'ouest. Ils demandaient à la Chine une partie de son territoire pour s'y établir. « La maison royale est près de sa chute. Les faisans à longues queues (les étendards) des Barbares du Nord (joung) se déploient avec orgueil dans les airs. On ne peut les empêcher d'accourir. Ils se précipitent sans interruption dans les plaines qui séparent les fleuves Tsi, Lo et Ho. » Les Tartars, vingt fois repoussés, vingt fois reparurent plus redoutables. Pour opposer une barrière à l'invasion étrangère, autant qu'à leur propre défense entre eux, les grands vassaux préposés aux frontières construisirent dans leurs principautés de longs murs d'une grande épaisseur, flanqués de tours à la distance de deux traits de flèche pour que de tous les points on pût atteindre l'ennemi. La jonction de ces fortifications détachées formera un peu plus tard la grande muraille de la Chine.

Ainsi la division a pénétré tous les éléments de la féodalité chinoise : cette forme sociale est prête à se dissoudre. L'empire cherche à se reconstituer sur une autre base, et cette autre base sera encore celle qu'ont posée, dès l'origine de la nation, les empereurs Yu, Chun et Yao. Cette tendance instinctive de l'empire à retourner au passé sera puissamment secondée dans l'élément religieux par Lao-Tseu (le vieil enfant, né en 604), et dans l'élément politique et social par Koung-Fou-Tseu (né en 551). Un article spécial sera consacré plus tard à ces deux philosophes chinois. Nous nous bornons à rappeler ici que Lao-Tseu fit, comme autrefois Wou-Wang, un voyage au mont Kuen-Lun, vers l'Inde, où Pythagore pénétrait à la même époque. Ils remontaient au berceau commun, espérant y recueillir, l'un pour l'Orient, l'autre pour l'Occident, tous deux également démoralisés, des doctrines plus pures, plus conformes à la destination morale du genre humain.

Ire PÉRIODE DU VIe AU Ier SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST. — (*Guerre médique. République romaine. Alexandre le Grand.*) — *Suite de la troisième dynastie dite des Tchéou.* — Les *Onze* derniers rois.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
36	519	1re année du règne de *Keng-Wang*.		
37	477	43e	id.	id.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
»	475	1re année du règne de *Youan-Wang*.		
»	468		id.	*Tching-Ting-Wang*.
»	440		id.	*Kao-Wang*.
»	425		id.	*Weï-Lie-Wang*.

Observation. « C'est seulement jusqu'à cette année 425 avant Jésus-Christ, que certains critiques outrés, qui n'ont eu ni les lumières ni les secours nécessaires pour pouvoir démêler les temps antérieurs, font commencer la certitude d'une chronologie non interrompue et fixée par les cycles année par année. » Amiot.

38	417	9e année du règne de *Weï-Lie-Wang*.		
»	401	1re	id.	*Ngan-Wang*.
»	375		id.	*Lie-Wang*.
»	368		id.	*Hien-Wang*.
39	357	12e	id.	id.
»	320	1re	id.	*Chin-Tseng-Wang*.
»	314		id.	*Nan-Wang*.
40	297	18e	id.	id.
»	256	La 59e année du règne de *Nan-Wang*, les *Tchéou* sont éteints.		

Depuis le règne de Keng-Wang, la forme féodale se décompose de plus en plus; déjà on pressent la réunion prochaine dans une seule main de tous les membres épars du grand et vieil empire chinois. Le nombre des États feudataires diminue peu à peu. Siang-Wang, prince de Thsin, ayant détruit et humilié ses rivaux, rendit Nan-Wang, son roi suzerain, spectateur impuissant de son agrandissement et de ses triomphes. Bientôt il ne déguisa plus ses projets; il offrit solennellement le sacrifice au Souverain suprême (Chang-Ti), s'attribuant ainsi une prérogative qui n'appartenait qu'au roi dynastique. Nan-Wang fut obligé d'implorer la clémence du vainqueur, qui lui assigna une ville pour demeure.

Quatrième dynastie dite des Tsin. — Cette dynastie compte *sept* souverains.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
»	255	Empire des *Thsin;* 52e année de *Siang-Wang*.		
»	250	1re année du règne de *Hiao-Wen-Wang*.		
»	249		id.	*Tchouang-Siang-Wang*.
»	246		id.	*Wang-Tching*.
41	237	10e	id.	id.
»	221	26e	id.	*Thsin-Chi-Hoang-Ti*.

Observation. « Jusqu'alors les empereurs de la Chine s'étaient contentés du titre de *heou* (prince), de *wang* (roi) ou de *ti* (empereur); mais celui-ci prit l'auguste titre de *hoang-ti* qui signifie souverain seigneur, empereur suprême, et tout ce qu'on peut dire de plus grand. Ses successeurs ont conservé ce titre fastueux jusqu'à présent. Le titre de *thian-tseu* (fils du ciel) marque la subordination, et la subordination la plus exacte, qui est celle du fils pour son père : le titre de *hoang-ti* marque une autorité absolue et parfaitement indépendante. C'est cet empereur qui fit brûler les livres et persécuter les lettrés. »

Amiot.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.	
»	209	1re année du règne de *Eulh-Chi-Hoang-Ti.*
		Observation. Le nom de cet empereur signifie proprement le deuxième empereur du monde. L'orgueil des *Thsin,* qui leur avait fait croire que leur race gouvernerait éternellement l'empire, fut bientôt humilié par les *Han* qui ne tardèrent pas à s'en rendre maîtres.
»	206	1re année du règne de *Tsou-Pa-Wang.*
		id. *Han-Wang,* chef de la dynastie des *Han.*

Quelques princes feudataires ne voulant point reconnaître l'autorité souveraine de Siang-Wang, il fallut combattre pendant trente-quatre ans encore pour le renversement du système féodal. Des armées immenses s'entre-détruisirent. Le roi de Thsin était à la tête de 600,000 hommes lorsqu'il marcha contre les ennemis, qui n'étaient pas moins nombreux; c'était en l'an 221 avant notre ère. Vainqueur, il prit le titre de *Thsin-Chi-Houang-Ti* (premier souverain absolu de la dynastie Thsin).

Le roi de Thsin ne borna pas les changements de son nouveau règne à celui de son nom; il voulut les faire pénétrer dans l'administration civile, dans les lois et jusque dans les mœurs du vieil empire. Il ordonna un désarmement général. Sa capitale Hien-Yang, dans le Chen-Si, devint un grand arsenal et le séjour de ses guerriers les plus renommés. Il fit construire un immense et somptueux palais, qui reproduisit, dans ses divisions principales, les palais et les maisons de plaisance de tous les rois qu'il avait vaincus; et il y fit transporter leurs meubles précieux, leurs femmes et leurs eunuques. Il divisa l'empire en trente-six provinces; au lieu de le donner en apanage à ses parents, amis ou sujets fidèles, il y nomma des gouverneurs ayant sous eux un certain nombre d'officiers chargés de les aider et de les surveiller et de se surveiller réciproquement. Ce contrôle mutuel subsiste encore aujourd'hui, à peu de changements près, dans l'administration politique des provinces. Dans toute l'étendue de ses États, il fit construire des grandes routes plantées d'arbres sur chaque côté et garnies de distance en distance d'hôtelleries pour la commodité des hommes de pied, des voitures et des équipages.

En même temps il ordonnait l'exécution d'une nouvelle statistique générale de l'empire, qui, dès cette époque, comprit toute l'étendue de la Chine propre actuelle.

Une révolution extérieure avait chassé les Tartars Hian-Yun (Turcs) des vallées de la Sélenga. Ils s'étaient dispersés les uns à l'ouest jusqu'au delà de la chaîne du Bolor, aux sources du Yaxartes et de l'Oxus; les autres au sud-est près des monts In-Chan (arête dorsale), au nord de la province de Chen-Si. Ils avaient à l'est les Toung-Hou (Sian-Pi), et à l'ouest la grande nation des Yué-Tchi. Douze siècles avant notre ère, un prince de la dynastie *Hia* s'était refugié chez ces Hian-Yun, et avait réuni sous son autorité un certain nombre de tribus. Ce noyau s'accrut tellement, qu'ils formaient une nation puissante à l'époque de la dynastie des Thsin. Ils en reçurent le nom de Hioung-Nou (détestables esclaves).

Leur roi, nommé Tchéou-Man, envoya de grandes armées de cavalerie pour ravager les provinces chinoises. Thsin-Chi-Hoang-Ti marcha contre eux avec une armée de 300,000 hommes, et les refoula au désert (214). Il soumit en même temps leurs voisins les Yué-Tchi, et les Ou-Sun. Cet événement retentira sur le Rhin et jusqu'aux Pyrénées. Ce fut alors qu'il employa plusieurs millions d'hommes à relier entre eux les murs que les vassaux avaient élevés aux frontières; la grande muraille de dix mille li (Wen-Li-Tchang-Tching) fut achevée dans l'espace de dix années. Un million

d'hommes fut préposé à sa garde. Cette ligne de retranchement, gigantesque comme les constructions de l'Inde et de l'Égypte, fut aussi inutile contre les Tartars, que celles que les Romains élevèrent entre eux et les Barbares. Les matériaux qui y furent employés, terre, cailloux, briques, masses de granit taillé, suffiraient pour enceindre le globe de deux murs de plusieurs pieds d'élévation.

Thin-Chi-Hoang-Ti était un homme nouveau qui faisait des choses nouvelles et de grandes choses. Les lettrés ne voyant en lui qu'un tyran qui foulait audacieusement aux pieds tous les usages et toutes les traditions, s'opposèrent constamment à ses projets subversifs. Le premier ministre Li-Sse proposa à l'empereur d'en finir pour toujours avec cette opposition.

« Ce sont, dit-il, les livres qui inspirent à nos orgueilleux lettrés les sentiments dont ils se glorifient; ôtons-leur les livres. C'est en les privant pour toujours de l'aliment qui nourrit leur orgueil, que nous pouvons espérer de tarir la source féconde de leur indocilité. A l'exception des livres qui traitent de médecine et d'agriculture, de ceux qui expliquent la divination par les *Koua*, ou lignes de Fou-Hi, et des Mémoires historiques de votre glorieuse dynastie, depuis qu'elle a commencé à régner dans les États de Thsin, ordonnez, seigneur, qu'on brûle généralement tout ce fatras d'écrits pernicieux, ou inutiles, dont nous sommes inondés; ceux, surtout, où les mœurs, les actions et les coutumes des anciens sont exposées en détail. N'ayant plus sous les yeux ces livres de morale et d'histoire qui leur représentent avec emphase les hommes des siècles passés, ils ne seront plus tentés d'être leurs imitateurs serviles; ils ne nous feront plus un crime de ne pas suivre leur exemple en tout. » L'empereur répondit : « Que tout se fasse ainsi que vous l'avez dit, et le plus promptement possible. »

L'édit incendiaire fut exécuté dans tout l'empire sous peine de mort (213). Mais proscrire le passé de la nation chinoise, c'était anéantir le principe vital, la mission providentielle de la puissance orientale [1]. Aussi, ce coup d'État ne fut pas inutile; il produisit un effet contraire à celui qu'on en attendait : l'attachement aux anciennes doctrines, dont le relâchement avait causé tant de calamités, reprit toute son énergie, et l'empire continua son œuvre plus actif que jamais. Il y eut sans doute beaucoup de livres précieux qui furent perdus pour toujours; mais ceux-là précisément contre lesquels l'arrêt fatal avait été prononcé furent sauvés par le dévouement des lettrés. Les Thsin, qui ne voulaient dater que d'eux, qui devaient régner éternellement, vont disparaître de la scène.

A la mort de Chi-Hoang-Ti, le chef des eunuques du palais impérial voulut essayer du gouvernement : c'était anticiper sur l'avenir. Il envoya le breuvage au fils aîné du premier empereur auguste, l'héritier présomptif, et au brave général à qui l'empereur devait toutes ses victoires; il donna le trône à Eulh-Chi, un des plus jeunes princes de la famille impériale; puis, il fit assassiner le ministre Li-Sse, son complice, et Eulh-Chi, sa créature. Les descendants des grands vassaux revendiquèrent leurs droits avec de fortes armées. Deux rivaux survécurent à la lutte : Hiang-Yu, qui prit le titre de roi usurpateur (pa-wang); et Liéou-Pang, autrefois chef d'un petit village, qui fut confirmé roi de Han (Han-Wang). Il fallut encore cinq ans et dix-sept grandes batailles rangées, avant que la victoire incertaine se décidât. La dernière bataille ayant été perdue par le roi usurpateur, il se donna la mort. Celui de Han resta maître de l'empire; il châtia l'eunuque, et reçut du dernier héritier des Thsin les attributs de l'autorité suprême. Il prit le titre de Taï-Tsou-Kao-Hoang-Ti (empereur sublime et auguste).

Ainsi Thsin-Chi-Hoang-Ti opéra dans le monde oriental une révolution semblable à

[1] La féodalité française déchira elle-même ses titres en pleine assemblée nationale, le 4 août 1789.

celle qu'Alexandre avait accomplie dans le monde occidental, un siècle plus tôt. Ils les réduisirent également à l'unité politique, ne laissant entre eux que la Tartarie au nord, et l'Inde au sud. Même ambition, même grandeur d'idées, mêmes projets, même magnificence chez les deux conquérants jusque dans la tombe. Même lutte pour la succession à l'empire, même destinée pour la famille impériale chinoise et pour la famille impériale macédonienne. Un Anglais possède aujourd'hui le seul morceau qui reste du tombeau d'Alexandre.

Sept ans après la mort de Chi-Hoang-Ti, il ne resta rien de la dernière demeure qu'il avait choisie sur le mont *Li*. « Il le fit creuser en bas, dit un écrivain chinois, jusqu'aux *trois sources;* en haut il fit élever un mausolée qui pouvait passer pour une seconde montagne. Il était élevé de cinq cents pieds, et il avait au moins une demi-lieue de circuit. Au dedans était un vaste tombeau de pierre, où l'on pouvait se promener aussi à l'aise que dans les plus grandes salles. Au milieu était un riche cercueil; tout autour brûlaient des lambes et des flambeaux entretenus de graisse humaine. Dans l'intérieur de ce tombeau étaient, d'un côté, un étang de vif argent sur lequel on voyait des oiseaux d'or et d'argent; de l'autre, un appareil complet de meubles et d'armes, et mille bijoux les plus précieux. Enfin il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où allaient la magnificence et la richesse, soit du cercueil et du tombeau, soit des bâtiments où il était placé. Non-seulement on y avait dépensé des sommes immenses, mais encore ils avaient coûté la vie à bien des hommes. Les femmes de l'empereur qui n'avaient pas eu d'enfants, et ses concubines, avaient reçu l'ordre de s'y donner la mort. Un grand nombre d'archers et *dix mille* ouvriers y furent enterrés vifs. Ces beaux édifices n'étaient pas achevés, que le rebelle Hiang-Yu les rasa, et ne laissa que le cercueil. Peu de temps après, un berger, en cherchant une de ses brebis égarées, y laissa tomber du feu; ce feu s'alluma et consuma le cercueil. »

Les destinées du monde oriental furent confiées à la grande et puissante dynastie des Han, et celles du monde occidental à l'empire romain. L'empire romain et la dynastie des Han, les Barbares et les Tartars aussi, qui sont entre eux deux, travailleront, en commun et à leur insu, sur le même plan, à l'œuvre de l'humanité.

Cinquième dynastie dite des Han. Cette dynastie compte *trente* souverains, dont le *onzième* cesse de régner l'an premier de notre ère.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.			
»	202	5e année du règne de		*Taï-Tsou-Kao-Hoang-Ti,* ou du sublime empereur, premier chef de la dynastie des *Han*.
»	194	1re	id.	*Hiao-Hoeï-Li.*
»	187		id.	*Tao-Hoang-Héou-Liu-Chi,* ou de la très-haute impératrice *Liu-Chi.*
»	179		id.	*Hiao-Wen-Ti.*
42	177	3e	id.	id.
»	163	1re année *héou,* de		*Hiao-Wen-Ti.*

Observation. « Depuis cette année 163 avant Jésus-Christ, la 17e du règne de *Hiao-Wen-Ti,* les empereurs chinois n'ont pas cessé de donner des noms particuliers aux années de leur règne, et l'on n'a compté les années que par ce nom particulier. Ainsi l'on dit dans l'histoire, tel fait est arrivé la 3e, la 4e année *héou;* c'est comme si l'on disait, la 3e, la 4e année depuis que *Hiao-Wen-Ti* a donné aux années de son règne le nom de *héou*. *Héou* signifie *après, ensuite,* etc. » AMIOT.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.		
»	156	1re année du règne de *Hiao-King-Ti*. On continue à donner aux années le nom de *héou*.	
»	149	id.	tchoung, de *Hiao-King-Ti*.
»	143	id.	héou, du même.
»	140	id.	kian-youan, de *Hiao-Wou-Ti*.
»	131	id.	youan-kouang, du même.
»	128	id.	youa-chouo, du même.
»	122	id.	youan-chéou, du même.
43	117	6e année	youan-chéou, du même.
»	116	1re année	youan-ting, du même.
»	110	id.	youan-foung, du même.
»	104	id.	taï-tsou, du même.
»	100	id.	thian-han, du même.
»	96	id.	taï-chi, du même.
»	92	id.	tching-ho, du même.
»	88	id.	héou-youan, du même.
»	86	id.	chi-youan, de *Hiao-Tchao-Ti*.
»	80	id.	youan-foung, du même.
»	74	id.	youan-ping, du même.
»	73	id.	pen-chi, de *Hiao-Hiouan-Ti*.
»	69	id.	ti-kië, du même.
»	65	id.	yang-keng, du même.
»	61	id.	chin-kio, du même.
44	57	id.	ou-foung, du même.
»	53	id.	kan-lou, du même.
»	49	id.	hoang-loung, du même.
»	48	id.	tsou-youan, de *Hiao-Youan-Ti*.
»	43	id.	young-kouang, du même.
»	38	id.	kian-tchao, du même.
»	33	id.	king-ning, du même.
»	32	id.	kien-chi, de *Hiao-Tching-Ti*.
»	28	id.	ho-ping, du même.
»	24	id.	yang-chouo, du même.
»	20	id.	houng-kia, du même.
»	16	id.	young-chi, du même.
»	12	id.	youan-yen, du même.
»	8	id.	souï-ho, du même.
»	6	id.	bian-ping, de *Hiao-Ngaï-Ti*.
»	2	id.	youan-chéou, du même.
»	1	2e id.	id.

Maintenant une profonde et mystérieuse inquiétude est répandue sur la terre. Les événements se pressent en Orient, comme en Occident. On sent que l'humanité touche à une autre ère.

Voici donc le commencement d'une nouvelle émigration générale des peuples du versant occidental de l'ancien continent. Les uns après les autres, et sans dévier, ils vont se précipiter vers l'Occident. Jetons un coup d'œil sur ces grandes scènes tumultueuses.

Le point de départ est aux monts Nan-Chan, point de contact de la race jaune et de la race blanche, sur la dorsale du globe. (Voyez page 5.)

La puissance des Hioung-Nou s'était considérablement accrue sous Théou-Man, leur premier Tchen-Yu (tanjou, khan ou roi). Mê-Thé, développant les projets de son père, parvint à se rendre maître de toute la Tartarie chinoise actuelle. Ses éternels ennemis, les Yué-Tchi, ses voisins et les alliés des Chinois, l'inquiétaient. Profitant des guerres civiles qui divisaient l'empire depuis la mort de Chi-Hoang-Ti, il attaqua les Yué-Tchi et les dispersa (201). Après les avoir poursuivis au loin vers l'ouest, il retourna à l'est, envahit la Chine et reconquit les frontières et les places fortes qui lui avaient été enlevées dans la dernière guerre. L'empereur Kao-Tseu vint à sa rencontre, et fut bloqué avec son armée, pendant sept jours, à la montagne Péteng, dans le Chen-Si. Il n'obtint la paix qu'à la condition de donner en mariage au khan des Hioung-Nou, une princesse de la famille impériale. Kao-Tseu consentit : « Jamais honte si grande, dit un historien chinois, ne fut imposée à l'empire du milieu, qui a perdu, depuis ce temps, son honneur et sa dignité. »

Cette dispersion des Yué-Tchi est un fait primordial : Ici commencent les refoulements successifs de ces essaims d'hommes qui se précipitèrent sur l'Europe et finirent, au ve siècle de notre ère, par renverser l'empire romain.

« Ces peuples, dit Ma-Touan-Lin, formaient d'abord une nation errante, à la suite de ses troupeaux, et qui changeait de demeure à l'exemple des Hioung-Nou. Ils comptaient au moins cent mille archers; de sorte que se fiant à leurs forces ils méprisaient les Hioung-Nou. Ils habitaient alors entre Thun-Hoang (Cha-Chéou) et Kilian (région du Khou-Khou-Noor). Le tanjou Mê-Thé attaqua les Yué-Tchi, et le tanjou Lao-Chang tua leur roi; il fit une coupe de son crâne. Alors les Yué-Tchi s'éloignèrent, passèrent à l'occident du Wan (le Khôkand actuel), battirent les Ta-Hia (Dahæ), les asservirent et établirent le siége de leur prince au nord de la rivière Weï (Oxus). Le roi des Saï (Saques) alla au midi demeurer dans le Ki-Pin (Cophène). Les tribus des Saï se divisèrent et se dispersèrent de manière à former çà et là différents royaumes. Une partie de ceux qui ne purent les suivre restèrent dans les montagnes du midi parmi les Kiang (Thibétains), et reçurent le nom de petits Yué-Tchi. »

« Ils partagèrent le pays des Ta-Hia en cinq gouvernements, avec autant de chefs. »

Ainsi toutes les contrées arrosées par l'Ili, l'Yaxartes et l'Oxus furent bouleversées par l'arrivée des Yué-Tchi chez leurs frères d'origine et de langue, les Saques et les Dahæ, débris des premiers essaims de Germains qui avaient pénétré depuis longtemps en Europe. Ils forceront bientôt les Messagètes ou Alains à se retirer aussi entre le Don et le Dnieper, à l'est de la grande nation des Goths, qui prenait alors toute l'Europe à revers depuis la mer Noire jusque dans la Scandinavie, où Pythéas de Marseille la visita vers l'an 340 avant notre ère. Au nord-est se trouvaient les Finnois; devant eux les Teutons et les Cimbres; et au sud-est les Thraces, les Triballes, les Daces et les Illyriens, Slaves méridionaux dont les tribus s'étendaient jusqu'en Italie; et les Huns, connus d'Hérodote sous les noms de *Phenni* et de *Chuni*, 450 ans avant Jésus-Christ.

En l'an 165, les Hioung-Nou rompirent les traités, et recommencèrent leurs courses dans les provinces septentrionales de la Chine.

« Won-Ti, fut informé de l'émigration des Yué-Tchi, et des motifs de haine qu'ils avaient contre les Hioung-Nou dont ils n'avaient pu tirer vengeance. Dans le projet d'anéantir la puissance des Barbares, il envoya Tchang-Khian en ambassade chez les Yué-Tchi (126); mais à cette époque les Yué-Tchi s'étaient déjà emparés du pays des Ta-Hia. Ils étaient possesseurs d'une contrée riche et fertile, et ne songeaient pas à

entreprendre des incursions nouvelles; ils étaient dans un état prospère; et à raison de l'extrême éloignement, ils ne conservèrent pas d'attachement pour les Han (Chinois). Tchang-Khian suivit le roi des Yué-Tchi, et n'ayant pu lui faire prendre un parti, il s'en revint. »

Les Yué-Tchi étaient en effet dans un état prospère. Ils avaient fourni des troupes auxiliaires aux arsaces des Parthes, Mithridate I[er] et Phrahate II son successeur, et les avaient aidés à se débarrasser pour toujours des attaques des Grecs de Syrie (131). Phrahate II, leur ayant fait des promesses qu'il ne tint pas, fut massacré (128). Il s'ensuivit une guerre longue et acharnée; elle tourna à l'avantage des Yué-Tchi, qui devinrent une grande et puissante nation. Tous ces peuples germains et slaves de l'Asie, ces *Yué-Tchi, Yu-Ti* ou *Jutes* ont été connus des Grecs et des Romains sous les dénominations de *Scythes, Gètes, Yutes,* ou *Jutes.*

Deux grandes hordes guerrières des Yué-Tchi se détachèrent de bonne heure du corps principal de la nation. L'une prit sa route vers l'occident et alla s'établir en Europe dans la Chersonèse cimbrique (Danemark), à laquelle ils donnèrent le nom de Jut-Land (pays des Jutes). Ces hommes, aux cheveux roux et aux yeux bleus, enverront plus tard des colonies dans la Grande-Bretagne. Les Cimbres, expulsés (113), descendirent au sud-ouest, dévastant tous les pays qu'ils traversaient, écrasant toutes les légions romaines qui venaient à leur rencontre. Selon l'usage de tous les Barbares émigrants, les guerriers marchaient en tête à pied et à cheval, le bétail venait ensuite; ceux qui n'étaient pas propres au combat, vieillards, femmes, enfants, suivaient dans des chariots [1]. Ils allaient à Rome lui demander des terres pour se fixer. Marius enfin leur *donna des terres* en Provence dans les champs de *Pourrières,* près d'Aix (102), et en Italie dans le champ *Raudien,* près de Verceil (101).

Tel fut le sort de l'avant-garde de la grande émigration des Barbares que la Providence mettait en mouvement depuis les frontières de la Chine jusqu'aux Alpes. Les Barbares hériteront de l'empire romain comme les Tartars de l'empire chinois, quand tous les éléments humanitaires qui étaient en travail dans ces deux mondes auront été suffisamment décomposés et éprouvés.

L'autre horde guerrière des Yué-Tchi, descendant au sud-est, détruisit le royaume grec de la Bactriane (126), et passa ensuite dans le pays de l'Inde qu'elle soumit jusqu'au Gange. Ces Yué-Tchi en furent chassés, vers l'an 56 avant Jésus-Christ, par le grand rajah Vikramâ-Ditya, dont la puissance était telle qu'il ôtait à l'aimant sa vertu attractive ou la lui rendait à son gré, et que, du haut de ses remparts, il foudroyait ses ennemis de son *tonnerre artificiel.* Les Yué-Tchi y revinrent au commencement de notre ère, mirent à mort tous les rajah, et restèrent maîtres de ces belles et riches contrées pendant près de 200 ans. Le bouddhiste chinois Fa-Hian rencontra, en l'an 500 de notre ère, les dernières tribus germaines sur les rives de l'Indus, guerroyant encore avec les Hindous pour la possession du magique *Pot d'or* de Bouddha [2].

[1] Ces Cimbres établirent sur leur passage des postes militaires qu'ils appelaient *At-Uuath* ou *At-Uuacht,* expression cimbrique ou teutonne qui signifie *à la garde,* et que les Romains ont conservée dans les mots *Atvata, Atvatuca* et *Atvacta.* C'étaient des campements fortifiés; ils y déposaient leurs bagages et les dépouilles des nations, et les confiaient *à la garde* d'une de leurs hordes. Ainsi les *Atwatiques* étaient les hommes de l'*Atwacht.*

[2] L'histoire du *Pot d'or* de Bouddha que de pauvres gens parviennent à remplir avec quelques fleurs, tandis que des gens riches qui apporteraient des fleurs en offrande pourraient en mettre mille et dix mille grandes mesures sans jamais parvenir à le remplir, cette histoire gracieuse est presque aussi touchante que notre vieille légende française du *Barizel,* ce baquet merveilleux que n'avaient pu

Retournons en Chine. L'empereur Wou-Ti, alarmé de la puissance des Hioung-Nou, fit alliance avec les blonds Ou-Sun, qui étaient restés près des petits Yué-Tchi sur les rives du Houang-Ho. En l'an 121, il alla les attaquer; il les vainquit en plusieurs batailles rangées. Poursuivant ses conquêtes à l'ouest, il se posa en maître dans le grand désert de Kobi, jusqu'aux montagnes du Bolor. Il y établit le siége d'un gouvernement militaire composé de trente-six États particuliers; il y plaça des colonies, et bâtit des villes.

C'était l'époque des expéditions de Sylla en Asie.

Ainsi, le monde oriental et le monde occidental s'avancent, à leur insu, l'un vers l'autre. Le seul royaume des Parthes les sépare; il servira d'intermédiaire entre le Thsin, la Chine, et le Ta-Thsin, la grande Chine (l'empire romain); et, dès cette époque, les annales chinoises enregistreront de curieux documents sur la géographie, l'histoire, l'industrie, les mœurs de nos ancêtres restés en Asie, comme de toutes les nations asiatiques. En voici quelques fragments tirés des documents de cette époque.

« Le *Ta-Wan* (Khôkand) produisait d'excellents chevaux, des chevaux qui suaient le sang. L'empereur Wou-Ti chargea des envoyés de porter au roi des sommes d'argent et un cheval d'or, pour obtenir de ces chevaux. Mais le roi, se fiant à l'extrême éloignement de la Chine, fit tuer les envoyés. L'an 104 avant notre ère, le général Li-Kouang-Li porta la guerre dans le Ta-Wan. Les habitants coupèrent la tête à la veuve de leur roi, et offrirent des chevaux aux Chinois. Ceux-ci prirent plusieurs dizaines de chevaux de la race la plus estimée, et trois mille étalons et juments de seconde qualité; puis ils mirent sur le trône un homme du pays de Wan, nommé Meï-Thsaï, et convinrent que chaque année on donnerait des chevaux en tribut. Les Chinois partirent ensuite, après avoir fait la récolte du raisin et du mou-sou (espèce de trèfle). Cette guerre dura six ans.

» Le *Ki-Pin* (Cophène ou Caboul), est un pays plat et tempéré. On y voit du mou-sou et d'autres plantes; les arbres les plus remarquables sont le than-hoaï, espèce de frêne, le tsin, le bambou, une espèce d'arbre à vernis, toutes sortes de fruits, la vigne, etc. On fume les terres labourées et les jardins. Les terres basses et arrosées produisent du riz. En hiver, on se nourrit de plantes potagères crues. Les habitants sont industrieux, habiles à sculpter, à ciseler, à bâtir des palais et des maisons, à tisser, à broder, à faire des étoffes brochées; il excellent à préparer les mets, à fabriquer des vases d'or, d'argent, de cuivre, d'étain. Ils ont des marchés réguliers, avec des boutiques comme on en voit en Chine. Ils font des monnaies d'or et d'argent qui portent d'un côté l'image d'un cavalier, et au revers une tête d'homme. Le royaume de Ki-Pin est un pays très-riche, très-commerçant, et où les négociants font de grands profits. Des lois sévères entretiennent le bon ordre dans l'État. L'homicide et le vol sont punis de mort. Ils ont beaucoup de pratiques superstitieuses. Dans les Thsoung-Ling (montagnes bleues), il y a des gens qui adorent le Dieu du ciel. Leurs rites sont très-recherchés; ils construisent des édifices d'or et d'argent. Le roi porte un bonnet fait en tête de bœuf, et s'assied sur un trône construit en forme de cheval d'or. »

« Le pays des *Asi* (Boukhara) ressemble à celui de la Cophène. On y compte quarante grandes villes et un millier de hameaux. Les soldats les plus courageux sont appelés *To-Kieï*, guerriers. On y fait des monnaies d'argent qui portent d'un côté la tête du roi, et au revers la figure d'une femme. Quand le roi meurt, on refond ces pièces. Les marchands vont sur des barques ou sur des chars. Dans tous les pays voisins, on se sert

remplir toutes les fontaines, tous les fleuves, toutes les mers, et qu'une larme de repentir comble et fait déborder.

de cuir sur lequel on écrit en lignes transversales pour former des livres et des chroniques. Maintenant tous les livres des Barbares d'Occident sont écrits en lignes transversales, et non verticalement (comme dans l'écriture chinoise). Le cuir dont on parle ici est une peau qui n'a pas été ramollie (parchemin). »

« Quoique jusqu'à l'occident du pays des Wan, il y ait, jusqu'à celui des Asi, des langues très-différentes, elles offrent de l'analogie, et ceux qui les parlent s'entendent entre eux. »

« L'empereur Wou-Ti fut le premier qui envoya des ambassadeurs jusque chez les Asi. Leur roi ordonna à des cavaliers de venir à la rencontre de ces envoyés jusqu'à la frontière orientale de ses États, dans la ville de Mou-Lou, que l'on nomme le pays des petits Asi. Ils firent route au nord et passèrent plusieurs dizaines de villes, dont les habitants sont tous dans la dépendance les uns des autres; aussi envoyèrent-ils des députés à la suite des ambassadeurs chinois, lesquels offrirent en tribut de grands oiseaux, des œufs et des jongleurs li-kian (romains). »

« Les habitants du royaume de *Khang-Kin* (Samarkand) ont les yeux enfoncés, le nez proéminent, et une barbe touffue. Ils sont tous d'habiles commerçants. Beaucoup de Barbares se rendent chez eux pour échanger des chevaux. On voit dans ce pays de grands et de petits tambours, des guitares, des luths à cinq cordes, des flûtes de plusieurs espèces. Ils adorent Fo (Bouddha), et composent des livres en langue barbare. On fait étudier les livres aux petits garçons dès l'âge de cinq ans; quand ils sont plus grands, on les envoie apprendre à trafiquer. Le commencement de l'année est fixé chez eux au premier jour de la sixième lune. Ce jour-là, le roi et jusqu'aux hommes du peuple se revêtent d'habits neufs, se rasent les cheveux et la barbe, et se rendent dans une forêt qui est à l'orient de la ville pour tirer de l'arc à cheval. Le jour où l'on veut terminer cet exercice, on suspend une pièce de monnaie d'or devant une feuille de papier, et celui qui l'atteint en tirant obtient le titre de roi pendant une journée. »

« Ils adorent l'esprit divin et se montrent très-zélés dans le culte qu'ils lui adressent. Ils racontent que le fils de Dieu est mort à la septième lune, et que ses ossements ont été perdus. Chaque mois les personnes consacrées au culte, et ce mois-là surtout, les autres habitants, sans distinction, paraissent revêtus de robes de laine noire; ils vont pieds nus en se frappant la poitrine, poussant de grands cris et versant des torrents de larmes. Trois cent cinq personnes, tant hommes que femmes, jettent de l'herbe et parcourent les champs en cherchant les os du fils de Dieu. Cette cérémonie cesse au bout de sept jours. »

« Il y a au dehors de la ville royale deux cents familles de gens qui se consacrent particulièrement au soin des funérailles. Ils bâtissent des pavillons dans lesquels ils nourrissent des chiens. Quand un homme meurt, ils vont chercher son cadavre, le déposent dans un de ces pavillons et le font dévorer par leurs chiens; lorsqu'il n'y a plus de chair, ils recueillent les os et les enterrent, mais sans les mettre dans une bière. »

Depuis l'extension de l'empire chinois dans l'Asie centrale, ses relations avec l'Occident se multiplièrent et son développement intérieur s'accomplit plus activement. Une flotte nombreuse (lou-tchouan, vaisseaux à appartements sur le pont) avait soumis les côtes orientales de l'empire jusque-là indépendantes. Le commerce et l'industrie florissaient. De grands travaux publics avaient été exécutés; on avait construit des ponts suspendus en fer, des ponts volants à une seule arche, des ponts à plusieurs arches superposées pour unir des montagnes séparées par des abîmes. Ces derniers subsistent encore dans la province de Chen-Si; ils sont comparables au pont du Gard près de

Nimes. Depuis la révocation de l'édit de proscription contre les livres, un grand nombre de personnages distingués dans la littérature, l'histoire et la science du gouvernement, avaient illustré la dynastie des *Han*.

Mais veut-on savoir quel était à cette époque l'état moral de la Chine? qu'on lise la remontrance que fit un philosophe à l'empereur Youan-Ti, 48 ans avant notre ère.

« Dans l'antiquité tout était déterminé sur certaines règles. Dans le palais de nos empereurs, les femmes ne passaient pas le nombre de neuf; le nombre des chevaux n'allait qu'à huit; les murailles étaient propres et bien enduites, mais sans ornements; le bois en était luisant et poli, mais sans sculptures. La même simplicité s'observait dans leurs chariots et dans tous leurs meubles. Leur parc n'avait que quelques lieues d'étendue, et l'entrée en était libre à toutes sortes de personnes. On leur payait la dîme (ou *le dixième du revenu*) des terres; c'est tout ce qu'ils en tiraient. Chaque famille fournissait par an *trois journées* d'homme; il n'y avait point d'autres corvées. Cent lieues de pays faisaient le domaine propre de l'empereur (voyez page 65); il tirait la dîme du reste de l'empire. Toutes les familles étaient à leur aise, et on célébrait à l'envi ces temps fortunés par des chants harmonieux.

» Dans des temps très-voisins du nôtre, on a vu nos ancêtres Kao-Tsou, Wen-Ti, King-Ti, imiter d'assez près l'antiquité. Le nombre de leurs femmes n'était guère que de dix; les chevaux de leurs écuries n'allaient guère au delà de cent. L'empereur Wen-Ti est celui qui a le plus approché de la simplicité antique. Ses habits étaient d'étoffe simple et grossière, sa chaussure de cuir brut. Jamais or, argent ni sculptures ne couvrirent ses meubles. Les choses ont bien changé depuis. Non-seulement chaque empereur a enchéri en fait de dépenses sur ses prédécesseurs, mais le luxe a gagné tous les ordres de l'empire. C'est à qui sera le plus magnifiquement vêtu, le plus proprement chaussé, à qui aura la plus belle épée ou le plus beau sabre. Enfin chacun use sans façon de ce qui n'était autrefois propre qu'à l'empereur; aussi, paraît-il pour donner une audience, ou sort-il pour quelque cérémonie, si on ne le connaît pas d'ailleurs, on a de la peine à le distinguer. C'est en vérité un grand désordre; et ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'on ne s'en aperçoit pas.

» Autrefois, comme aujourd'hui, c'était dans le royaume de *Tsi* qu'on fabriquait les étoffes et les habits pour la cour. Il y avait trois officiers députés pour cet objet, et ils suffisaient, car ces étoffes et ces habits ne formaient que dix grandes balles. Aujourd'hui (48 ans avant notre ère), ces étoffes occupent dans le même royaume (ou province) des officiers et des ouvriers sans nombre. Cette seule dépense monte par an à quelques centaines de mille onces d'argent [1]. C'est à Chou et à Kouang-Han que se travaillent pour la cour les meubles d'or et d'argent. Il en coûte pour cela cinq millions d'onces d'argent par an (environ 35,000,000 de francs). Il faut cinquante millions d'onces d'argent par an (ou 350,000,000 de francs), pour entretenir à votre cour les intendants de vos ouvrages et les ouvriers qu'ils emploient, soit pour vous, soit pour l'impératrice. Vous nourrissez dans vos écuries près de dix mille chevaux; ils consomment bien du grain. Il sort fréquemment de chez l'impératrice (je l'ai vu moi-même plus d'une fois) des tables non-seulement riches et bien servies, mais chargées de vaisselle d'or et d'argent. Ce sont les présents qu'elle fait aux uns et aux autres, et souvent à des gens qu'il ne convient point de traiter avec tant d'honneur. Les dépenses de l'impératrice sont très-grandes. Cependant le peuple est dans la misère. Un grand nombre de vos pauvres sujets meurent de faim; plusieurs demeurent sans sépulture, servent de curée aux chiens, et cela, pendant que vos écuries sont pleines de chevaux

[1] L'once d'argent chinoise vaut un peu plus que 7 francs de notre monnaie.

nourris de grains, si gras et si fringants pour la plupart, que, soit pour leur faire perdre de leur graisse, soit pour les dompter, on est obligé chaque jour de les promener pour les fatiguer un peu. Les choses doivent-elles donc se passer ainsi sous un prince que le ciel, en le mettant sur le trône, a établi le père et la mère de son peuple? Ce ciel est-il donc aveugle?

» En ce qui concerne votre dynastie, c'est proprement sous Wou-Ti qu'ont commencé les dépenses excessives. Il fit chercher dans tout l'empire le plus grand nombre qu'il put de belles jeunes filles, dont il remplit son palais. L'on en compta jusqu'à plusieurs mille. Sous Tchao-Ti, jeune et faible, le ministre Ho-Kouang eut toute l'autorité. Ce ministre insensé, après avoir amassé dans le palais des monceaux d'or, d'argent et de bijoux, fit rechercher partout un grand nombre d'oiseaux, de poissons, de tortues, de bœufs et de chevaux extraordinaires, de tigres, de léopards et d'autres bêtes féroces, pour remplir des étangs et une ménagerie dans l'intérieur du palais, destinés à servir de divertissements aux femmes...

» Depuis ce temps-là, le mal n'a fait que s'accroître. Sous Siouan-Ti, c'était à qui aurait le plus de femmes. Tel grand de l'empire en eut des centaines. Il en fut de même chez tous les gens riches. A l'intérieur, c'étaient des femmes en grand nombre occupées à déplorer leur sort, et à faire mille imprécations; à l'extérieur, une foule d'hommes fort inutiles. Un officier, par exemple, d'un rang médiocre, entretenait pour son plaisir quelques dizaines de comédiens. Le peuple cependant souffrait. Il mourait beaucoup de monde; et l'on eût dit que l'on prenait à tâche tout à la fois de peupler les sépultures et de dépeupler l'univers. Le mal a commencé par la cour, mais il est devenu presque général. Voilà où en sont aujourd'hui les choses, et je n'y puis penser sans la plus profonde douleur.

» Je conjure Votre Majesté d'imiter les vertueux empereurs de l'antiquité, et quelques-uns de vos ancêtres; de retrancher les deux tiers des dépenses de votre cour, en meubles, en habits et en équipages. Le nombre des enfants que vous pouvez espérer ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous en pouvez choisir sur ce nombre une vingtaine des plus vertueuses, et renvoyer le reste chercher des maris. Quarante chevaux dans vos écuries, c'est assez. De tous ces parcs qui sont si vastes, réservez-en un, si vous voulez; donnez tous les autres à cultiver au pauvre peuple. Dans un temps de misère et de stérilité comme celui-ci, les retranchements que je propose ne sont-ils pas indispensables? Pouvez-vous n'être pas sensible à ce que souffrent vos peuples, et ne pas penser efficacement à les soulager? Serait-ce répondre aux desseins du ciel? Ce ciel, quand il fait naître des rois, c'est pour faire le bonheur des peuples. Son intention n'est pas de mettre un homme en état de se livrer à son gré à tous les plaisirs. « *Ne présumez pas trop*, dit le *Livre des vers* à ceux qui règnent, *de ce que le ciel a fait en votre faveur; il peut vous arriver des revers fâcheux. Régner comme il faut n'est pas chose si facile. Le souverain suprême vous examine de fort près.* »

L'empire chinois n'eut donc rien à envier à l'empire romain. Deux vastes systèmes de despotisme, de rapines et d'iniquités s'étendaient symétriquement, l'un du bout de l'Orient, l'autre du bout de l'Occident jusqu'aux lieux où les sources de l'Euphrate jaillissent de la chaîne de montagnes qui unit les deux mondes.

C'étaient les derniers efforts, les dernières magnificences du polythéisme, que célébraient à la fois le *kin* chinois et la lyre latine.

Au nord, passaient les fils du désert.

Au sud, les poëtes de la cour d'Oudjeïn, en Malvah, tiraient du luth indien les sons les plus suaves et les plus purs : Jayadévas dans ses élégies pastorales, et Kalidasas dans sa gracieuse Sakountala. Dans le même temps, le brahmane Améra-Singha composait son

célèbre dictionnaire sanscrit selon l'ordre des racines, et d'après la *valeur idéologique de chaque lettre,* le mieux fait de tous les lexiques que l'on possède encore aujourd'hui dans quelque langue que ce soit. Mais c'étaient aussi les dernières voix poétiques et savantes de l'Inde antique. Car tout périssait avec le polythéisme : ses sociétés, ses arts, sa philosophie, ses langues. C'était justice : le polythéisme avait tout analysé, mais tout résolu dans l'erreur. Il avait méconnu le principe de toute vérité; conséquemment, il n'avait trouvé ni la vérité intellectuelle, ni la vérité morale, ni la vérité sociale.

Après tout, la vérité ne saurait être humaine, c'est-à-dire divisible, périssable, finie; une, catholique, éternelle, elle procède de Dieu ; Dieu seul peut la donner. Bien plus, pour être reconnue et féconde, elle doit se présenter comme une affirmation et non comme un doute, comme une croyance et non comme une opinion ou une rêverie : sans quoi elle n'entrera pas dans les faits, elle ne se réalisera pas. Il faut donc que Dieu la proclame.

Un autre âge commence pour l'humanité. Le bouddhisme [1] apparaît dans le monde oriental, et le christianisme dans le monde occidental; le mahométisme [2], un peu plus tard se posera entre deux : digue momentanée entre les envahissements de l'un en Occident et de l'autre en Orient [3]; car les temps n'étaient pas venus; il faudra bien des épreuves encore!

Maintenant, tout ce qu'il y a dans l'humanité, tout ce qui se développe en elle, par elle et pour elle, va nécessairement évolutionner sous l'influence de l'*unité de Dieu,* proclamée également par Bouddha, par Jésus-Christ et par Mahomet : par Bouddha dans l'éternité du néant (*nirvana,* panthéisme mystique); par Mahomet, dans l'éternité de la vie matérielle; et par Jésus-Christ, dans l'éternité de la vie spirituelle.

Ces trois religions se développeront comme l'histoire de l'humanité; elles formeront trois divisions bien tranchées dans le champ de la civilisation; elles lutteront contre ce qui n'est pas elles, puis en elles-mêmes; puis chacune d'elles contre les deux autres : il faut bien qu'elles s'éprouvent sur la terre, où tout est nécessairement épreuves.

Et que croyez-vous donc qu'il y ait, aujourd'hui même encore, au fond du prodigieux développement des sciences, de l'industrie et du commerce dans le monde occidental, au fond des mouvements politiques qui agitent tous les esprits, des inquiétudes sociales qui émeuvent toutes les âmes, au fond des grandeurs et des misères humaines? Dites, tout sur la terre ne gravite-t-il pas vers la vérité? Or il ne s'agit réellement dans ce qui se passe sous nos yeux, que du règne universel de la parole de Jésus. Déjà le bouddhisme s'enveloppe dans son essence, le néant, et le mahométisme se meurt sur les divans du sensualisme, tandis que le christianisme, catholique comme la vérité éternelle que Jésus seul a révélée, s'assimile le monde entier qu'il embrasse de sa toute-puissance.

Les idées religieuses ont-elles bien été examinées sous leur vrai point de vue, en ce

[1] Le réformateur du brahmanisme, S'akya-Mouni (S'akya le pieux pénitent) surnommé Bouddha, en chinois Fo (l'intelligence), naquit aux environs d'Oude et de Lucknow, au nord de l'Inde, en l'an 1029 avant Jésus-Christ. Cette date admise par les Chinois mérite le plus de confiance en ce qu'elle correspond avec la chronologie des successeurs de ce législateur. — Longtemps avant l'ère chrétienne les environs de Khotan étaient couverts de couvents de bouddhistes. Le bouddhisme s'introduisit en Chine plus de 200 ans avant notre ère; mais il n'y fut officiellement importé et reconnu que l'an 64 de Jésus-Christ.

[2] Mahomet naquit à la Mekke, le 10 novembre 570.

[3] On trouvera des notions spéciales sur ces trois religions, dans l'*Histoire des ordres et des costumes religieux,* dont nous nous occupons actuellement.

qu'elles sont en elles-mêmes? Ces idées sont fondamentales dans la vie des nations, comme dans celle des individus, parce qu'elles sont les rapports les plus élevés entre Dieu et l'humanité. On n'a peut-être pas assez observé que si la Providence a seule la raison des voies dans lesquelles l'espèce humaine est engagée, il est pourtant dans les âmes un désir spontané, incessant, tantôt soustrait, tantôt soumis à la conscience, d'atteindre enfin leurs destinées; chaque période humanitaire est un pas vers ce but.

ÈRE VULGAIRE. — Ire PÉRIODE, DU Ier AU VIe SIÈCLE DE JÉSUS-CHRIST. — (*L'Empire romain, les Barbares et le Christianisme.*) — *Suite de la dynastie des Han.*

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
44	1	1re année	youan-chi (commencement originaire), de *Hiao-Ping-Ti.*
45	4	4e année	id.
»	6	1re année	de l'interrègne de *Jou-Tseu-Yng* (sous le protectorat de *Wang-Mang*).
»	8	id.	tsou-chi, du règne de *Jou-Tseu-Yng.*
»	9	id.	de l'usurpation clairement manifestée de *Sin-Mang*
»	14		(*Wang-Mang*).
»	»	id.	thiang-foung, du règne usurpé de *Sin-Mang.*
»	20	id.	ti-hoang, id.
»	23	id.	keng-chi, du règne de *Ti-Youan*, des *Han.*
»	25	id.	kian-wou, du règne de *Kouang-Wou-Hoang-Ti.*
			Observation. Ici commence la dynastie des *Han* orientaux, ainsi appelée parce que les empereurs transportèrent la cour de *Si-Ngan-Fou*, dans le *Chen-Si*, où elle était auparavant, à *Ho-Nân-Fou*, dans le *Ho-Nân.*
»	56	1re année	kian-wou-tchoung-youan, du règne de *Kouang-Wou-Hoang-Ti.*
»	58	id.	young-ping, du règne de *Hiao-Ming-Ti.*
46	64	id.	id. id.
»	76	1re année	kian-tsou, du règne de *Hiao-Tchang-Ti.*
»	84	id.	youan-ho, du même.
»	87	id.	tchang-ho, du même.
»	89	id.	young-youan, du règne de *Hiao-Ho-Ti.*
»	105	id.	youan-hing, du même.
»	106	id.	yen-ping, du règne de *Hiao-Chang-Ti.*
»	107	id.	young-tsou, du règne de *Hiao-Ngan-Ti.*
»	114	id.	youan-tsou, du même.
»	120	id.	young-ning, du même.
»	121	id.	kian-kouang, du même.
»	122	id.	yen-kouang, du même.
47	124	3e année	yen-kouang, du même.
»	126	1re année	young-kien, du règne de *Hiao-Chun-Ti.*
»	132	id.	yang-kia, du même.
»	136	id.	young-ho, du même.
»	142	id.	han-ngan, du même.
»	144	id.	kian-king, du même.
»	145	id.	young-kia, du règne de *Hiao-Tchoung-Ti.*

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
47	146	1re année	pen-tsou, du règne de *Hiao-Tchi-Ti*.
»	147	id.	kien-ho, du règne de *Hiao-Hiouan-Ti*.
»	150	id.	ho-ping, du même.
»	151	id.	youan-kia, du même.
»	153	id.	young-hing, du même.
»	155	id.	young-chéou, du même.
»	158	id.	yen-hi, du même.
»	167	id.	young-keng, du même.
»	168	id.	kan-ning, du règne de *Hiao-Ling-Ti*.
»	172	id.	hi-ping, du même.
»	178	id.	kouang-ho, du même.
48	184	id.	tchoung-ping, du même.
»	190	id.	tsou-ping, du règne de *Hiao-Hien-Ti*.
»	194	id.	hing-ping, du même.
»	196	id.	kian-ngan, du même.
»	220	*Observation*. C'est ici que commence la division de l'empire en trois royaumes.	

Désormais, l'empire chinois, les Tartars et le bouddhisme seront les éléments fondamentaux de l'histoire de l'Orient, de même que l'empire romain, les Barbares et le christianisme seront ceux de l'histoire de l'Occident.

Comme César-Auguste, l'usurpateur Sin-Mang voulut *renouveler* l'empire; et il y avait des jours qu'il faisait mourir plusieurs centaines de personnes; et il dépouillait les tombeaux des membres de la famille impériale, prétendant que les richesses enfouies avec les morts seraient plus profitables aux vivants. C'était significatif : il attaquait la Chine dans ce qu'elle eut toujours de plus sacré, dans sa base morale, les ancêtres, la piété filiale. Le profanateur des tombeaux sera égorgé, son corps coupé en morceaux, et sa tête, suspendue sur la place publique, sera percée de flèches par la populace. Hideuse image de l'état où fut réduite la Chine à cette époque! La guerre civile, les révolutions politiques se succèdent, sans rien changer au fond. Les armées se révoltent et choisissent elles-mêmes les empereurs. Les eunuques règnent : ils forment dans le harem impérial un conseil suprême pour l'examen de toutes les propositions des ministres. Les eunuques, il y en aura bientôt dix mille qui seront revêtus des plus hautes dignités, et cela durera jusqu'au dixième siècle! Des bandes de brigands, routiers aux *sourcils rouges*, s'organisent et ravagent toutes les provinces. Les Hioung-Nou se soulèvent; l'Asie centrale confédérée et la Cochinchine rompent également avec l'empire.

Un élément nouveau vint encore augmenter la division. Ming-Ti (empereur éclairé) eut, dit-on, un songe à la suite duquel il envoya, en l'an 64, des ambassadeurs dans le Thian-Tchou (l'Inde) pour en rapporter la doctrine de Fo, son image peinte et quelques-unes de ses statues. « Y a-t-il quelque chose de plus monstrueux, dit alors un des philosophes de l'école de Confucius, et de plus éloigné du respect que l'on doit avoir pour ses ancêtres, que d'avoir été chercher cette religion chez des étrangers, que nos ancêtres ne suivirent pas ni ne voulurent suivre, et qui, ennemie de la paix et de la société humaine, trouble et détruit tout l'ordre et les rapports que la nature a établis entre les pères, les mères et les enfants, les rois et les sujets?... Ce crime est de la plus grande gravité. »

Bon gré, mal gré, les idoles du *Tao* (la raison) se rangèrent et firent place à celles

de *Fo* (l'intelligence). Proscrit dans les lieux où il avait pris naissance, le bouddhisme s'était d'abord réfugié chez les Tartars. En Chine, il passa par des vicissitudes semblables à celles du christianisme dans l'Occident. Dès l'an 76, l'empereur Tchang-Ti, protégeant contre lui les anciennes doctrines, réunit une assemblée de lettrés, et l'année suivante fut achevé le grand *Commentaire explicatif* des cinq *King*. C'était un titre officiel à opposer au *Darma-Khanda* qui contenait la croyance et les préceptes de Bouddha. La lutte a commencé.

Ce fut pourtant un immense bienfait de la Providence que l'introduction au sein de la dégradation intellectuelle, morale et sociale de l'Orient, d'une religion qui prêchait ces commandements :

« Tu ne tueras point.

» Tu ne regarderas pas comme saints les Védas et les Pouranas (livres sacrés des » brahmanes), parce qu'ils demandent des sacrifices sanglants.

» Tu ne seras ni menteur ni calomniateur.

» Tu ne seras point superstitieux.

» Tu ne jureras point.

» Tu ne seras point égoïste.

» Tu seras chaste et tu éviteras les paroles impures.

» Tu ne lèseras point les autres; car tous les hommes sont tes frères. »

La morale était pure, mais le dogme était faux : habituées à s'absorber dans la personnification impériale, les populations chinoises se trouvèrent toutes préparées à s'anihiler dans l'infini.

Cependant l'empire chinois, vicieux et faible au dedans, se montra encore noble et imposant au dehors. Toute la Cochinchine fut reprise, et le général Pan-Tchao fut envoyé, en l'an 72, pour rétablir le système fédératif politique dans les provinces occidentales de l'Asie. Voici comment cette expédition militaire est rapportée, d'après les Annales de la Chine, par MM. Klaproth et Abel Rémusat :

« A la mort de Ming-Ti, qui arriva en 75 de notre ère, les habitants de Yerkyang et de Koueï-Tseu (Bisch-Balickh) attaquèrent le commandement du Midi, et les Hioung-Nou, joints aux conducteurs de chars, assiégèrent le commandant du Nord : Tchang-Ti, ne voulant pas sacrifier le repos de la Chine au bien des barbares (c'est le langage des écrivains chinois), retira les commandants de Tartarie, et les Hioung-Nou s'emparèrent aussitôt du pays des Ouïgours.

» Le général Pan-Tchao se trouvait alors à Khotan, et cherchait à contenir les habitants de ces contrées. Ho-Ti ayant succédé à Tchang-Ti, suivit d'autres projets. Il envoya contre les Hioung-Nou du Nord-Ouest le général Teou-Hian, qui remporta une grande victoire. On reprit le pays d'Ouïgour, et en moins de trois ans Pan-Tchao se rendit maître de toute la Tartarie occidentale. On lui donna en récompense le titre de gouverneur général, et il se fixa dans le pays de Koueï-Tseu (Bisch-Balickh). On rétablit aussi les commandants du pays des Ouïgours. Alors cinquante États de ces régions furent soumis et réunis à l'empire. On reçut même la soumission des Tadjiks (Perses), des A-Si (Ases), et de tous les peuples qui habitaient jusqu'au bord de la mer Caspienne, à quarante mille li de distance. La neuvième année, Pan-Tchao envoya le général Kan-Ying visiter la mer d'Occident, et son voyage procura une foule de connaissances qu'on n'avait pas eues sous les précédentes dynasties. On recueillit alors des détails exacts sur les mœurs, les productions, les traditions, les richesses d'un grand nombre de contrées. Parmi les royaumes les plus éloignés on cite ceux de Ming-Ki et de Teou-Le, dont les princes demandèrent à être admis comme vassaux, et reçurent en cette qualité le sceau et la ceinture.

» L'intention de Pan-Tchao était que Kan-Ying pénétrât dans le grand Thsin (empire romain); mais quand ce général fut arrivé sur les bords de la mer Occidentale, les Tadjiks (ou Perses), chez lesquels il se trouvait, lui représentèrent que la navigation qu'il allait entreprendre était fort périlleuse. Suivant les récits qu'ils lui firent, il fallait, par un bon vent, deux mois pour traverser la mer; mais pour le retour, si l'on n'était pas favorisé des vents, il fallait mettre deux ans; de sorte que les navigateurs qui voulaient aller dans le grand Thsin avaient coutume de prendre des provisions pour trois ans. Voilà les objections qu'on fit à Kan-Ying afin de le détourner de son projet, ou peut-être les excuses qu'il inventa pour justifier sa désobéissance. Ainsi l'empire romain ne fut pas mis cette fois au nombre des tributaires de celui des Chinois; mais ceux-ci ne manquèrent pas d'y comprendre, outre toute la Tartarie, où ils exerçaient une puissance effective, la Transoxane, Samarcand, le pays des A-Si ou de Boukhara, celui des Tadjiks ou la Perse, et plusieurs autres contrées. On eût pu y comprendre aussi l'Inde, dont on reçut alors des ambassades, et qui depuis a continué d'être rangée parmi les pays occidentaux, parce que l'on en venait dans les commencements par la route du nord et du nord-ouest, par Kaboul, Kandahar, Samarcand et Schach. L'Inde était dès lors remplie de curiosités et de marchandises venues du grand Thsin, avec lequel les Indiens avaient beaucoup de communications du côté de l'occident. On met ces raretés et les productions du sol même de l'Hindoustan au nombre des principaux objets du commerce qui se faisait alors dans ces contrées.

» Une circonstance à remarquer, c'est que le commerce entre les deux pays de Thsin, c'est-à-dire entre l'empire romain et la Chine proprement dite, paraît avoir été le vrai motif des expéditions des Chinois sur la mer Caspienne. De tout temps, dit un auteur Chinois, les rois du grand Thsin (les empereurs romains) avaient eu le désir d'entrer en relation avec les Chinois; mais les A-Si, qui vendaient leurs étoffes à ceux du grand Thsin, avaient toujours eu soin de cacher les routes et d'empêcher les communications directes entre les deux empires.

» On ne peut pas dire précisément combien de temps ces relations entre les deux plus puissants empires de l'antiquité ont duré; mais il est probable qu'elles continuèrent pendant tout le règne de la dynastie des *Han*, et jusqu'au commencement du troisième siècle.

» Il faut observer que les Parthes ne vendaient pas la soie écrue aux Romains, mais des tissus de cette matière fabriqués par eux-mêmes. Les historiens chinois nous apprennent la cause principale pour laquelle les A-Si s'opposèrent à toute communication directe entre Rome et la Chine : c'était parce qu'ils ne savaient pas aussi bien travailler les étoffes que les Romains, et qu'ils craignaient de perdre le profit de la fabrication sur la soie chinoise. Les Ta-Thsin (ou Romains), ajoutent-ils, désiraient beaucoup pouvoir acheter chez nous la matière première, car ils sont très-habiles à la travailler; leur teinture est meilleure et leurs couleurs sont plus vives et plus brillantes. Ils préfèrent donc tirer la soie écrue de la Chine même, pour en faire des étoffes à leur manière, que d'acheter des soieries faites chez les Parthes et d'autres peuples voisins de la mer Caspienne. »

Les Hioung-Nou, divisés entre eux, avaient été précédemment refoulés par les Sian-Pi au nord-ouest, dans les montagnes de l'Altaï. C'est là que le lieutenant de Pan-Tchao les avait vaincus; il les poursuivit jusqu'aux sources de l'Irtyche. Leurs hordes furent dispersées : les unes allèrent camper au nord près des Finnois orientaux, dans les vallées de l'Oural; d'autres s'avancèrent à l'ouest et refoulèrent devant elles les grands Yué-Tchi des bords de l'Ili. Ceux-ci se précipitèrent sur les Alains (Yan-Thsai, Massagètes), qui étaient alors possesseurs d'un pays de 80 à 100 lieues de long, au

nord-ouest de la Sogdiane, sur les bords de la mer Occidentale (la Caspienne et l'Aral, qui à cette époque n'étaient point encore séparés). Les Alains, se repliant au sud, débouchèrent en Europe par les défilés du Caucase. Ils repoussèrent les tribus slaves établies au nord de la mer Noire, et s'établirent au commencement du IIe siècle (120) entre le Don et le Dnieper, près de la grande nation des Goths. Cinquante ans plus tard, leurs hordes les plus avancées sont à Aquilée, aux frontières de l'Italie. Ces Alains étaient depuis longtemps convertis au bouddhisme.

Dans ce temps-là (160) les Sian-Pi chassaient les Chinois de la Tartarie occidentale; ils fondèrent leur domination sur quatorze cents lieues d'étendue (190). C'est à eux maintenant à pousser sur l'empire romain et sur l'empire chinois les populations flottantes de l'Asie.

Ces bouleversements de l'Asie centrale et les longues guerres des Romains avec les Parthes, avaient ralenti les relations de l'Occident avec l'Orient par l'intermédiaire de ces derniers. Rome ne pouvait plus se passer des tissus de soie, des denrées et d'une multitude de choses précieuses propres à satisfaire les débauches et le luxe dévorant des patriciens. Des expéditions maritimes partaient de la mer Rouge et du golfe Persique pour se rendre par l'Océan dans l'Inde, à Canton ou à tout autre port de la Chine méridionale. C'est à ces expéditions que Ptolémée a dû les renseignements précis qu'il a laissés sur ces contrées de l'Asie. A part, la question humanitaire, il n'y a au fond de la guerre contre les Parthes, tout à tour alliés des Romains et des Chinois, que les relations commerciales de l'empire romain avec la Chine. Marc-Aurèle Antonin fit la paix en 165, et la même année il envoya une ambassade en Chine. « Sous Hiouan-Ti, disent les annales chinoises, le roi du grand Thsin, nommé *An-Thun*, envoya une ambassade par la route du midi. »

Que se passait-il au sein de l'empire? Des empereurs enfants se succédaient sur le trône. Puis Hiouan-Ti vendait les magistratures, protégeait les eunuques, favorisait les sectateurs du Tao, s'entourait de prêtres de Fo; il entretenait en même temps mille femmes dans son sérail et dix mille chevaux dans ses écuries. Celui qui vint ensuite ouvrit une foire dans le palais, afin d'avoir le plaisir de voir ses femmes se quereller, se prendre aux cheveux pour les jolies choses qu'elles s'enviaient mutuellement. C'est ce même empereur qui attelait à son char des ânes au lieu de chevaux; les grands, les employés de l'État l'imitèrent; l'élite de la nation se fit traîner en voiture par ces nobles animaux. Cependant les eunuques et les lettrés étaient aux prises pour l'exploitation du pouvoir. Il y eut cent grands de l'empire et sept cents lettrés qui furent mis à mort le même jour. C'était un sacrifice aux eunuques. Les sectateurs du Tao recrutèrent, les *bonnets jaunes* se mirent en campagne, la guerre civile éclata de toutes parts, et la dynastie des *Han* s'éteignit. Un empirique s'emparant des imaginations malades, fonda une nouvelle dynastie (220).

Sixième dynastie dite *des Weï*, de 220 à 265. — Cette dynastie eut *cinq* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
		C'est ce qu'on appelle l'époque des *San-Koué* (trois royaumes).
48	221	1re année tchang-wou, du règne de *Tchao-Lie-Ti*, des *Han*.
»	223	id. kian-hing, du règne de *Héou-Tchou*, des *Han*.
»	227	Cette année, *Ming-ting* succède à *Wen-Ti* dans le royaume de *Weï*, et nomme les années de son règne *taï-hao*.
»	238	1re année yen-hi, de *Héou-Tchou*.
»	239	*Tsao-Fang* succède à *Ming-Ti* dans le royaume de *Weï*. Il donne aux années de son règne le nom de *tcheng-chi*.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
49	244	7e année yen-hi, de *Héou-Tchou.*
»	254	1re année de *Koung-Tcheng*, descendant de *Tsao-Tsao.*
»	258	1re année king-yo, de *Héou-Tchou.*
»	263	id. yen-hing, du même.

Observation. Cette année 263e après Jésus-Christ, la 41e du règne de *Héou-Tchou*, la dynastie des *Han* est entièrement éteinte. *Youan-Ti*, descendant de *Tsao-Tsao*, est reconnu pour légitime empereur l'année suivante.

»	264	1re année hien-hi, du règne de *Youan-Ti*, des *Weï.*

Observation. Cet empereur, étant le seul de sa race qui ait été reconnu pour légitime, n'est point censé faire une dynastie à part. On le place à la fin de celle des *Han.*

L'empire chinois a commencé son démembrement. Comme l'empire romain, il est en proie aux eunuques, à la guerre civile, à la dissolution morale et aux Tartars. Le bouddhisme grandit au milieu des persécutions.

Sur l'Euphrate, Ardeschir renverse le dernier roi des Parthes et fonde la dynastie persane des Sassanides (226). Il chasse les légions romaines : nouvelle série de guerres, nouvelle intervention des Chinois.

Septième dynastie dite *des Tçin,* de 265 à 428. — *Quinze* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
49	265	1re année taï-chi, du règne de *Wou-Ti*, des *Tçin.*

Observation. Ici commence la dynastie des *Tçin* occidentaux.

»	275	1re année hien-ning, du règne de *Wou-Ti.*
»	280	id. taï-keng, du même.
»	290	id. taï-hi, du même.
»	290	id. young-hi, du règne de *Hiao-Hoeï-Ti.*

Observation. Comme cette même année *Wou-Ti* mourut, et qu'après sa mort son successeur changea le nom de *tai-hi* en celui de *young-hi* que portait l'année, on la nomme la 1re année *tai-hi* et la première année *young-hi* (ou *joie grande, joie éternelle*); elle est comptée néanmoins comme étant du règne de *Wou-Ti.*

»	291	1re année youan-kang, du règne de *Hiao-Hoeï-Ti.*
»	300	id. young-keng, du même.
»	301	id. young-ning, du même.
»	302	id. taï-ngan, du même.
50	304	id. young-hing, du même.
»	306	id. kouang-hi, du même.
»	307	id. young-kia, du règne de *Hiao-Hoai-Ti*, des *Tçin*,
»	313	id. kien-hing, du règne de *Ming-Ti*, des *Tçin.*
»	317	id. kien-wou, du règne de *Youan-Ti*, des *Tçin.*

Observation. C'est ici que commence la dynastie des *Tçin* orientaux, ainsi appelés parce qu'ils transportèrent leur cour de *Ho-Nan-Fou*, où elle était auparavant, à *Nan-King.* La première ville est plus occidentale que la seconde. Le surnom de la famille des *Tçin* était *Sse-Ma.*

Cycles.	Après Jésus Christ.		
50	518	1re année	taï-hing, du règne de *Youan-Ti.*
»	322	id.	young-tchang, du même.
»	323	id.	taï-ning, du règne de *Ming-Ti.*
»	326	id.	hien-ho, du règne de *Tching-Ti.*
»	335	id.	hien-kang, du même.
»	343	id.	kien-youan, du règne de *Kang-Ti.*
»	345	id.	young-ho, du règne de *Mou-Ti.*
»	357	id.	ching-ping, du même.
»	362	id.	loung-ho, du règne de *Ngaï-Ti.*
»	363	id.	hing-ning, du même.
51	364	2e année	hing-ning, du même.
»	366	1re année	taï-ho, du règne de *Ti-Y.*
»	371	id.	hien-ngan, du règne de *Kian-Wen-Ti.*
»	373	id.	ning-kang, du règne de *Hiao-Wou-T.*
»	376	id.	taï-youan, du même.
»	397	id.	loung-ngan, du règne de *Ngan-Ti.*
»	402	id.	youan-hing, du même.
»	405	id.	i-hi, du même.
»	419	id.	youan-hi, du règne de *Koung-Ti.*

Observation. Ici finissent les *Tçin*, qui sont remplacés par les *Soung*; la cour est toujours à Nan-King.

Dix-huit petits souverains se disputaient la souveraineté impériale. L'empereur Wou-Ti (265) devint un moment le seul maître de toute la Chine. Se reposant sur ses victoires, il se renferma dans les débauches du palais. Pour se délasser, il se faisait promener avec ses troupeaux de femmes, dans ses jardins impériaux, sur des chars traînés par des moutons.

Cependant les relations, quelque temps interrompues entre l'empire romain et l'empire chinois, furent rétablies. Et l'on vit un jour (284) arriver à Lo-Yang, dans le Ho-Nan où l'empereur tenait sa cour, une ambassade romaine envoyée par Dioclétien. L'Arménie venait d'être enlevée aux Perses; on en avait donné la souveraineté à Tiridate. L'empereur chinois chargea donc un Tartar, nommé Ma-Myo, d'aller s'entendre avec le vassal des Romains. Dix ans après, le roi des Perses Narsès reconquit l'Arménie, en chassa Tiridate et les marchands chinois. Mais il fut ensuite vaincu et réduit à demander la paix. Dioclétien mit pour condition : que les limites de l'empire seraient portées jusqu'aux sources du Tigre (chaîne dorsale); que l'Arménie resterait aux Romains; que les rois d'Ibérie (Géorgie actuelle) recevraient l'investiture de Rome; et que la ville de Nisibe serait l'entrepôt *libre* des marchandises de l'Orient, et le centre du commerce entre les deux États.

La concentration d'un commerce libre dans Nisibe eût été plus désastreuse que le négoce sinique de l'Arménie. La Perse et ses vassaux étaient ruinés. Narsès consentit à tout; mais sur ce point il fut inébranlable. La part de Rome était assez belle. L'article fut effacé, et la paix signée à Nisibe (297). Après cela, Dioclétien revint dans sa Nicomédie au milieu de ses femmes et de ses eunuques; puis il alla à Rome où le triomphe l'attendait : toute la famille du roi des rois, les images du Nil, du Tigre, de l'Euphrate, du Rhin, du Danube, de la Tamise et de l'Afrique, enchaînées, montèrent au Capitole. Le sénat et le peuple romain s'enivrèrent de fêtes, de vin et de sang. Puis,

Dioclétien fit graver sur ses médailles : *Nomine christiano deleto* (le nom chrétien détruit) (303). Ce fut la dernière persécution, comme le dernier triomphe.

Les âmes souffraient. Les stoïciens se multiplièrent à Rome et en Chine; les uns et les autres appartenaient à la *Secte du Vide et du Néant* (Wou-Weï-Kiao.)

La Chine eut aussi son Valérien. En l'an 312, la résidence impériale de Lo-Yang fut prise par Lieou-Tsong, grand khan des Hioung-Nou du Midi. L'empereur Hoeï-Ti, fait prisonnier, fut réduit à la condition d'échanson, et ensuite mis à mort.

Après tout, les empereurs chinois ne valaient pas mieux que les empereurs romains. Jugez. Un des rois de cette dynastie fit élever un magnifique palais où demeuraient plus de dix mille personnes de tout sexe, parmi lesquelles était un nombre considérable des plus belles jeunes filles habillées des robes les plus somptueuses, des devins, des astrologues et les archers les plus habiles. Mais le corps de troupes le plus remarquable était un régiment de dames, à la taille fine et déliée, qui, montées sur des coursiers légers, avec des parures et des robes élégantes pour faire ressortir leurs belles figures, lui servaient de gardes du corps. Quand il sortait, ces femmes jouaient de plusieurs instruments; elles amusaient également ses hôtes à sa table somptueuse; et le sang coulait aussi dans ces fêtes.

Cependant les doctrines de Fo faisaient des progrès rapides. La première traduction en chinois des livres bouddhiques, date de l'an 418 de notre ère.

Les eunuques étranglèrent l'empereur Koung-Ti avec sa propre ceinture, et donnèrent l'empire à un soldat qui avait fait autrefois un petit commerce de sandales.

Huitième dynastie dite *des Soung du Nord*, de 420 à 479 (premiers rois mérovingiens). Cette dynastie eut *neuf* empereurs.

Cycles.	Avant Jésus-Christ.		
51	420	1re année	young-tsou, du règne de *Wou-Ti*, des *Soung*.
»	423	id.	king-ping, du règne de *Chao-Ti*.
52	424	id.	youan-kia, du règne de *Wen-Ti*.
»	454	id.	hiao-kien, du règne de *Hiao-Wou-Ti*, des *Soung*.
»	457	id.	ta-ming, du même.
»	465	id.	taï-chi, du règne de *Ming-Ti*, des *Soung*.
»	472	id.	taï-yu, du même.
»	473	id.	youan-hoeï, du règne du *Tchou-Yu*, des *Soung*. (On désigne encore cet empereur par le nom de *Tsang-Wou-Wang*.)
»	474	id.	ching-ming, du règne de *Chun-Ti*, des *Soung*.

Observation. Ici finit la dynastie des *Soung*, à laquelle succèdent les *Tsi*.

A l'avénement du chef de cette dynastie, la Chine fut divisée, comme Rome l'était alors, en deux empires, celui du Nord et celui du Midi. Les empereurs du Midi protégèrent les sectateurs de la nouvelle religion, et ceux du Nord les livrèrent aux supplices, détruisirent leurs temples et leurs monastères. Les prêtres du Tao vendaient le breuvage de l'immortalité aux fils du ciel; les lettrés s'agitaient; le peuple mourait de faim ou se repaissait de chair humaine. Les khans des Hioung-Nou, des Sian-Pi, des Khitans prenaient le titre d'empereurs. C'était juste : les armées chinoises se recrutaient parmi les Tartars qui pénétraient de toutes parts dans l'empire. Les choses se passaient de la même manière dans l'empire romain.

Depuis la première émigration (voyez page 53), les Finnois orientaux campaient

près de l'Oural dans les vallées de l'Obi. Pressés par les Sian-Pi qui dominaient toujours dans l'Asie centrale, les Finnois s'étaient mis en mouvement dès l'an 376. Leurs principales tribus étaient les Huns proprement dits, les Akatsirs (ancêtres des Khazars), les Ephtalites ou Huns blancs, campés dans le Kharizm; les Koutrigoures (les Boulgares des siècles suivants), les Outourgoures, les Saragoures, les Ougours (Hongrois, Vogoules), et enfin les Avares. D'autres tribus, d'origine germaine [1], slave, hioung-nou ou même sian-pi, avaient dû sans doute être absorbées, et faire corps avec ces Huns, avant qu'ils fussent rejetés hors de leur territoire [2].

Les Huns proprement dits, formant la fraction la plus considérable de la nation, vinrent s'établir avec leurs maisons roulantes, leurs familles et leurs troupeaux sur les rives du Volga, suivis des Akatsirs. De là ils se portèrent sur le Don, et se jetèrent sur les Alains qui faisaient partie de la confédération des Goths. Les Alains dispersés, une partie se décida pour les vainqueurs; une autre partie, se rejetant à l'est, où se trouvaient encore des familles de sa race, se mit à ravager les provinces persanes; la troisième partie se transporta sur le Danube, s'unit aux Vandales et passa avec eux en Espagne et en Afrique. Puis ce fut le tour des Goths...

Le torrent des Huns passa, remuant jusqu'au fond toute la pourriture du monde romain. Comprimé dans les champs de Mauriac par Aétius, par Théodoric et par les bandes de Mérovée, roi des Francs, il refoula les populations de la Vénétie dans les lagunes de l'Adriatique, et ne s'arrêta qu'à la voix de saint Léon (452). Le pouvoir des chefs temporels fut ruiné; le pontificat romain grandit. Le pontificat romain, la Venise du moyen âge et la France chrétienne ont absous le *fléau de Dieu.*

Vingt-quatre ans plus tard (476), un chef de brigands du Noricum (Bavière) prenait provisoirement la place du dernier des Césars : Odoacre, de la tribu des Scyrres, était fils d'un général d'Attila, roi des Huns.

La dynastie des Soung finit. Un soir, que l'empereur Tchou-Yu rentrait ivre, selon son habitude, les eunuques lui coupèrent la tête (479).

Neuvième dynastie dite *des Thsi* (479 à 502). — *Cinq* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
52	479	1re année	kien-youan, du règne de *Kao-Ti,* des *Tsi.*
»	483	id.	young-ming, du règne de *Wou-Ti,* des *Tsi.*
53	484	2e année	id. du même.
»	494	1re année	kien-wou, du règne de *Ming-Ti,* des *Tsi.*
»	498	id.	young-taï, du même.
»	499	id.	young-youan, du règne de *Tchou-Pao-Kiouan.* (Cet empereur est encore appelé *Thoung-Houen-Heou*, prince des troubles de l'Orient.)
»	501	id.	tchoung-hing, du règne de *Ho-Ti,* des *Tsi.*

Observation. Ici finit la dynastie des *Tsi,* à laquelle succède celle des *Liang.*

[1] Tels que les Kian-Kuen, les Ting-Ling et les Ou-Sun qui se trouvaient alors campés vers la mer Caspienne.

[2] Les Avares et les Hongrois ne se mirent en marche qu'un peu plus tard, lorsqu'ils durent se soustraire à une nouvelle expansion des Hioung-Nou qui avaient pris le nom de Thou-Khiu (Turcs).

Quant à l'origine des Huns, quelques auteurs l'ont rapportée aux Hioung-Nou; d'autres aux Mongols et aux Kalmouks de nos jours : rien n'appuie ces opinions. Tout prouve au contraire qu'ils formaient le noyau principal des Finnois orientaux, dont les Vogoules de nos jours sont les derniers débris asiatiques. Voyez M. A. Jardot : *Révolutions des peuples de l'Asie moyenne.* Paris, 1839.

L'anarchie, les cruautés, les débauches continuent. Le *Prince des troubles de l'Orient* est assassiné par le chef de la principauté de Liang. Celui-ci proclame le fils de sa victime, qu'il empoisonne ensuite pour se mettre en sa place.

Voilà cinq cents ans que le travail a commencé, et déjà les caractères de la langue idéographique des Chinois ont insensiblement perdu, dès le premier siècle de notre ère, toute ressemblance avec ceux de l'âge polythéistique précédent. M. Klaproth ajoute que, depuis cette époque, l'écriture chinoise commence même à admettre des signes phonétiques correspondant au mot parlé [1].

La langue latine avait subi une transformation semblable.

Le même sort avait frappé toutes les langues de la terre [2].

Or, le langage est l'expression la plus fidèle de ce qui se passe dans l'humanité, comme dans un seul homme.

La décomposition n'est pas finie; elle s'achève. Les principaux éléments sont là, libres. Les Barbares peuvent venir dans l'Occident, les Tartares dans l'Orient : le christianisme attend les uns, le bouddhisme les autres; il s'agit de deux sociétés nouvelles. Le mahométisme s'interposera.

IIe PÉRIODE DU VIe AU XIe SIÈCLE. — (*Empire byzantin, les Francs.*)

Au VIe siècle, tous les éléments moraux, intellectuels et politiques désassociés, gravitèrent plus librement vers le monde religieux constitué; et le bouddhisme en Orient, comme le christianisme en Occident, tendit nécessairement à réunir en lui le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel.

Alors parut aux limites communes de l'Orient et de l'Occident, le fils d'Abdalla; il s'écria : « Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » L'islamisme (consécration à Dieu), proclamé le glaive au poing, revêtit, dès son origine, un caractère semblable à celui qui se développait successivement dans chacune des deux autres religions; il les devança : il fut tout à coup puissance politique et religieuse à la fois.

L'islamisme consacre le sensualisme et le dogme de la fatalité. Il périra donc aussi. Il n'en fut pas moins, à l'époque où il parut, un bienfait et un progrès. En Arabie et partout où il pénétra, il abolit l'idolâtrie et les sacrifices humains; il introduisit des idées de justice et de charité parmi des populations brutales et ennemies; il éveilla surtout en elles une énergie morale, une activité intellectuelle qui devaient tourner au profit de la civilisation. A sa mort (632) Mahomet se trouvait à la tête d'une armée de cent quatorze mille hommes.

Au dedans, chacune de ces trois grandes puissances aura toujours ses divisions, ses

[1] L'histoire de l'écriture chinoise est en 80 volumes. M. Murris en a rapporté un exemplaire en 32 volumes in-folio (voyez le journal *l'Éclair*, mois d'avril, Bruxelles 1840). Cette histoire contient toutes les modifications qu'ont subies les caractères et leur prononciation dans toutes les provinces de l'empire depuis les premiers âges de la nation.

[2] Alors avait péri le sanscrit, l'antique langue des brahmanes, le pali des bouddhistes, le zend des sectateurs de Zoroastre, le chaldéen d'Assyrie, le pehlvi des Mèdes et des Parthes, l'hébreu, l'arabe ancien, le punique, l'égyptien, le grec, le gaël, l'ancien germain, l'ancien slave... pour faire place à des langues de transition, lentement préparées par les peuples et destinées comme eux à s'assimiler aux idées nouvelles.

Bien que nous ne sachions pas quelles modifications éprouvèrent à cette époque les langues de l'Afrique, de l'Océanie et des deux Amériques, cependant, à cette époque, des révolutions semblables s'accomplissaient dans ces autres parties du monde (voyez MM. de Humboldt et d'Avezac). Il est donc permis de croire que leurs langues se modifièrent comme celles de l'Asie et de l'Europe. Nous reviendrons sur cette question.

schismes particuliers, qui toucheront à tout, pénétreront tout : au dehors, elles commenceront à lutter entre elles; ces luttes retentiront sur toute la terre.

D'autres barbares apparaissent sur la scène.

Nous donnerons d'abord la liste de trois petites dynasties.

Dixième dynastie dite *des Liang*, de 502 à 557. — *Quatre* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
53	502	1re année	thian-kian, du règne de *Kao-Tsou-Wou-Ti*, des *Liang*.
»	520	id.	tsin-thoung, du même.
»	527	id.	ta-koung, du même.
»	527	id.	thoung-ta-thoung, du même.
»	535	id.	ta-thoung, du même.
54	544	10e année	id. id.
»	546	1re année	tchoung-ta-thoung, du même.
»	547	id.	taï-thsing, du même.
»	550	id.	ta-pao, du règne de *Kian-Wen-Ti*, des *Liang*.
»	552	id.	tching-ching, du règne de *Hiao-Youan-Ti*, id.
»	555	id.	tchao-taï, du règne de *King-Ti*, id.
»	556	id.	taï-ping, du même.

Observation. Ici finit la dynastie des *Liang*.

Onzième dynastie dite *des Tchin*, de 557 à 581. — *Quatre* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
54	557	1re année	young-ting, du règne de *Wou-Ti*, des *Tchin*.
»	560	id.	thian-kia, du règne de *Wen-Ti*.
»	566	id.	thian-keng, du même.
»	567	id.	kouang-ta, du règne de *Tchou-Pe-Tsoung*, id.
»	569	id.	taï-kien, du règne de *Siouan-Ti*, id.
»	580	*Observation*. Ici finit la dynastie des *Tchin*.	

Douzième dynastie dite *des Souï*, de 581 à 618. — *Quatre* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
54	581	1re année	kaï-hoang, du règne de *Wen-Ti*, des *Souï*.
»	588	(Les *Tchin* sont entièrement détruits.)	
»	601	1re année	jin-chéou, de *Wou-Ti*, des *Souï*.
55	604	4e année	id. id.
»	605	1re année	ta-ye, du règne de *Yang-Ti*, des *Souï*.
»	617	id.	y-ning, du règne de *Koung-Ti*, des *Souï*.

Observation. Ici finit la dynastie des *Souï*, à laquelle succède la grande dynastie des *Thang*.

L'introduction du bouddhisme et la propagation de la doctrine dégénérée du Tao, avaient été la cause de beaucoup de troubles et de dissensions. Le fondateur de la dynastie des Liang voulut remettre en vigueur la philosophie morale de Confucius; mais sur la fin de ses jours (528), il devint un des plus ardents propagateurs du bouddhisme : il se fit moine, et il lui prit fantaisie d'aller habiter un des treize mille

couvents que possédaient alors les bonzes; la tête rasée, et sous un vêtement grossier, il y vécut selon la règle. Les grands, humiliés de l'avilissement de leur souverain, allèrent le chercher dans sa retraite et le ramenèrent malgré lui dans son palais. Il indemnisa les bonzes au moyen d'une forte somme en or. Cet empereur n'en continua pas moins à suivre la doctrine de Fo, dont il expliquait les livres à ses courtisans et aux gens du peuple réunis dans une salle du palais. Bientôt il retomba dans les mains des moines, et il lui fallut encore se rédimer.

Dans l'empire du Nord, il se passait des choses semblables. La princesse Hou régnait. Elle voulut aussi se retirer dans un monastère; mais les prêtres, craignant de perdre ainsi leur domination, lui persuadèrent de leur bâtir un vaste temple où mille d'entre eux seraient entretenus, et où il y aurait neuf tours pyramidales de plus de neuf cents pieds de hauteur chacune. L'impératrice fit élever cet édifice, et le nomma le *Séjour de la paix éternelle*.

La doctrine de Fo, tout incomplète qu'elle soit, contient réellement des préceptes de paix et de haute morale. L'empereur Kao-Tsou, en la faisant asseoir avec lui sur le trône, rendit un édit portant *suppression de la peine de mort* dans l'empire.

Il y eut bientôt réaction : au nord tous les temples des bonzes furent détruits; au midi les tao-ssé reprirent leur influence. Le bouddhisme, religion populaire, n'en continua pas moins ses envahissements.

L'empire du Midi avait été le théâtre de continuelles révolutions. Celui du Nord avait été moins agité, et il avait conservé des relations avec toutes les tribus qui habitaient au delà du lac Baïkal jusqu'à l'Obi, et jusqu'aux contrées voisines de la mer Glaciale. Jamais les régions septentrionales de l'Asie ne furent mieux connues des Chinois.

Sur la fin de la dynastie des *Liang*, une tribu de Hioung-Nou, qui, après le désastre de la nation, s'était retirée vers les sources de l'Irtyche, au pied d'une montagne dont le sommet présentait la forme d'un casque (Thou-Khiu ou Turc), anéantit les derniers débris de la puissance des Sian-Pi (552). Ces Thou-Khiu ou Turcs, nouveaux maîtres du grand désert, vainquirent ou refoulèrent les populations éparses autour d'eux.

Six ans après, ils forcèrent les Avares, grande tribu des Finnois orientaux, à quitter leurs campements du Volga et à émigrer en Europe. Les Huns, leurs frères, qui les avaient précédés, avaient déterminé la chute de Rome et le premier établissement des Germains dans les Gaules. En l'an 566, les Avares battaient, sur les bords de l'Elbe, Sigebert, fils de Clotaire, roi d'Austrasie; en 573, ils aidaient les Lombards à conquérir l'Italie, et dans le même temps ils rançonnaient les empereurs grecs de Constantinople et refoulaient diverses tribus germaines dans l'Austrasie; la famille des *Pepin* paraît avoir été de ce nombre. L'arrivée de ce nouvel élément plus vivace y modifia les idées politiques. Les maires du palais, créés primitivement par nos rois pour contenir les grands, s'unirent à ces derniers devenus plus nombreux, plus puissants; et la dynastie carlovingienne monta sur le trône (751). Une invasion de barbares est toujours un progrès dans les destinées humaines. La mission de ceux-ci était finie. Charlemagne détruisit le royaume des Lombards (774), et alla attaquer les Avares en Pannonie (791). Quelques années après, l'histoire ne fait plus mention de ce peuple. — Viennent ensuite les Boulgares et les Khazars, autres tribus des Finnois orientaux.

A l'avénement de la dynastie des *Souï* (581), les deux grandes fractions politiques du Nord et du Midi furent réduites à l'unité, et la monarchie tendit à reprendre sa constitution, sa grandeur, sa puissance primitives. On promulgua un nouveau code de lois, on construisit des palais, des greniers publics, on fonda des bibliothèques, on encouragea les

lettrés de toutes les sectes. On ouvrit des canaux. Le commerce fut rétabli avec les peuples du versant occidental. On dressa une carte de tous les pays qui s'étendent jusqu'à la mer Caspienne [1]. Un grand nombre de ces pays reconnurent la suzeraineté de la Chine. On soumit le Kiao-Tchi (Tun-Kin) et le Lin-Y (Siam), où l'on avait trouvé des richesses immenses et entre autres dix-huit idoles en or massif. La Corée et les îles Liéou-Khieou furent aussi visitées militairement par les flottes chinoises, mais sans beaucoup de succès. « Ce petit roi de Corée, dit un ministre à l'empereur, ne mérite pas votre sublime colère; s'il ne veut pas se soumettre, tant pis pour lui. »

Pendant que ces choses s'accomplissaient, l'administration intérieure était sous l'influence des eunuques. Les révoltes éclataient dans les provinces que désolaient en même temps d'innombrables troupes de voleurs.

Le dernier empereur de cette dynastie, réduit à boire la coupe empoisonnée, se mit à genoux, et pria Bouddha de ne jamais *le faire renaître empereur*.

Treizième dynastie dite *des Thang*, de 618 à 909. *Vingt* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
55	618	1re année wou-te, du règne de *Kao-Tsou*, de la dynastie des *Thang*.
		Observation. Comme le terme *tsou* et l'épithète *kao* ou *taï* dont on l'accompagne sont employés plusieurs fois pour désigner les fondateurs des dynasties, on sera bien aise d'en savoir le sens. *Tsou* signifie ancêtres, principe, origine, et *kao*, grand, sublime, élevé; *taï* signifie grand, suprême.
»	627	1re année tching-kouan, du règne de *Taï-Tsoung*, des *Thang*.
		Observation. Le mot *tsoung* signifie honorable, et s'applique à celui des ancêtres qui, après le chef qu'on appelle *tsou*, s'est rendu le plus recommandable, etc.
»	650	1re année young-hoeï, du règne de *Kao-Tsoung*, des *Thang*.
»	656	id. hien-tsing, du même.
»	661	id. loung-chouo, du même.
56	664	id. lin-te, du même.
»	666	id. kian-foung, du même.
»	668	id. tsoung-tchang, du même.
»	670	id. hian-heng, du même.
»	674	id. chang-youan, du même.
»	676	id. i-foung, du même.
»	679	id. tiao-lou, du même.
»	680	id. young-lou, du même.
»	681	id. kaï-yo, du même.
»	682	id. young-tchun, du même.
»	683	id. houng-tao, du même.
»	684	id. sse-tching, du règne de *Tchoung-Tsoung*, des *Thang*.
		Observation. L'impératrice *Wou-Heou* chasse son fils, le répudie et s'empare du trône; elle donne aux années de son règne le nom de *kouang-tchaï*. Depuis cette année 684 jusqu'à l'année 705, *Tchoung-Tsoung* est toujours en exil, et c'est l'impératrice *Wou-Heou*, sa mère, qui règne; elle donne souvent des noms aux années, mais comme elles ne sont point désignées dans la table chinoise, on ne les rapporte pas ici.

[1] M. Abel Rémusat remarque avec raison que les plus anciennes cartes européennes ressemblent singulièrement aux cartes chinoises.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
56	705	1re année	chin-loung, du règne de *Tchoung-Tsoung*.

C'est dans cette année que cet empereur est rappelé et qu'il règne : on ne met point sa mère dans la liste des souverains, parce que les historiens chinois la regardent comme une usurpatrice.

»	707	1re année	king-loung, du règne de *Tchoung-Tsoung*.
»	710	id.	king-yân, du règne de *Jouï-Tsoung*.
»	712	id.	taï-ki, du même.

Il mourut quelque temps après; son successeur *Ming-Hoang-Ti* appela le reste de l'année du nom de *sien-tian*.

»	713	1re année	kaï-youan, du règne de *Ming-Hoang-Ti*.
57	724	12e année	kaï-youan, du même.

Le nom de *Ming-Hoang-Ti* signifie *empereur éclairé;* c'est un des plus grands princes qu'ait eus la Chine. On le désigne encore sous le nom de *Hiouan-Tsoung*.

»	742	1re année	thian-pao, du règne de *Ming-Hoang-Ti*.
»	756	id.	tchi-te, du règne de *Sou-Tsoung*.
»	758	id.	kian-youan, du même.
»	760	id.	chang-youan, du même.
»	762	id.	pao-yng, du même.
»	763	id.	kouang-te, du règne *Taï-Tsoung*.
»	765	id.	young-taï, du même.
»	766	id.	ta-li, du même.
»	780	id.	kien-tchoung, du règne de *Te-Tsoung*.
58	784	id.	hing-youan, du même.
»	785	id.	tching-youan, du même.
»	805	id.	young-tching, du règne de *Chun-Tsoung*.
»	806	id.	youan-ho, du règne de *Hien-Tsoung*.
»	821	id.	tchang-tsing, du règne de *Mou-Tsoung*.
»	825	id.	pao-li, du règne de *King-Tsoung*.
»	827	id.	taï-ho, du règne de *Wen-Tsoung*.
»	836	id.	kaï-tching, du même.
»	841	id.	hoeï-tchang, du règne de *Wou-Tsoung*.
59	844	4e année	id. id.
»	847	1re année	ta-tchoung, du règne de *Siouan-Tsoung*.
»	860	id.	hian-thoung, du règne de *Y-Tsoung*.
»	874	id.	kian-fou, du règne de *Hi-Tsoung*.
»	880	id.	kouang-ming, du même.
»	881	id.	tchoung-ho, du même.
»	885	id.	kouang-ki, du même.
»	888	id.	wen-te, du même.
»	889	id.	loung-ki, du règne de *Tchao-Tsoung*.
»	890	id.	ta-chun, du même.
»	892	id.	king-fou, du même.
»	894	id.	kian-ning, du même.
»	898	id.	kouang-hoa, du même.
»	901	id.	thian-fou, du même.
60	904	id.	thian-yeou, du même.
»	905	2e année	thian-yeou, du règne de *Tchao-Hiouan-Ti*.

Tandis que la dynastie carlovingienne héritait de la puissance romaine dans le christianisme, au centre l'islamisme faisait des progrès immenses, et le bouddhisme attirait à lui toutes les âmes de l'Orient.

Ce fut donc aussi une nécessité que l'empire chinois se montrât puissant et redoutable : il allait devenir le principal arbitre de ces grandes querelles.

Aussi, la dynastie des Thang représenta toutes les idées, tous les besoins de l'époque. Elle continua l'œuvre de reconstitution commencée sous la dynastie précédente.

Après son installation, Kao-Tsou (l'ancêtre élevé) se rendit au collége impérial et y fit la cérémonie à la mémoire de Confucius. Il ordonna aux princes et aux grands de l'empire d'envoyer leurs enfants à ce collége; et il voulut que, dans tous les lieux, villes, bourgs et villages, il y eût des colléges et des écoles publiques, où l'on enseignât les livres qui contenaient les anciennes doctrines. En même temps il faisait bâtir un temple magnifique en l'honneur de Lao-Tseu, dont la philosophie était devenue la religion des tao-ssé; il approuvait aussi celle des sectateurs de Fo; mais en même temps il obligeait cent mille bonzes ou moines bouddhiques et tao-ssé d'abandonner la vie cénobitique et de se marier.

On lit dans l'histoire de Ma-Touan-Lin :

« Dans les années wou-te (618-627), le roi de Tsao (Osrouehnah en Boukharie) envoya une ambassade avec celle de Kang (Samarkand). L'envoyé tint le langage suivant : On m'estime brave dans mon pays, et comme on y a appris les exploits divins du roi de Thsin (Chine), on a voulu que je vinsse servir sous vos drapeaux. L'empereur fut très-flatté de cette déclaration. » Ces preux de la Boukharie, nobles de sang, pauvres de domaines, offrant leur cœur et leur glaive au divin empereur Kao-Tsou, semblent être dans l'Orient ce que furent en Occident les débuts de la chevalerie.

Son fils, Taï-Tsoung (l'honorable au plus haut degré), ordonna une nouvelle édition des cinq *King* ou livres sacrés, pour être distribués dans l'empire. Il fit construire dans les cours de son palais de grands bâtiments où une foule de lettrés habiles furent occupés à composer des livres. Lui-même il expliquait souvent au peuple les doctrines des anciens empereurs. Il fonda dans la capitale Si-Ngan-Fou un grand collége pour plus de dix mille élèves, et une académie littéraire chargée de rédiger l'explication des livres sacrés connue sous le nom de *Tching-I* (véritable sens). Une salle de son palais fut décorée des portraits de tous les grands hommes. Il établit partout des gymnases militaires, il réorganisa l'armée et composa un livre sur l'économie politique sous le titre de *Miroir d'or*. Il fit reviser le *Code civil* et le *Code criminel :* le premier fut renfermé en cinq cents articles; l'autre en vingt. Les coutumes, qui, sans être des lois en avaient presque la force, furent réduites à 1590. Vers le même temps Justinien publiait son Code, et un peu plus tard Charlemagne ses Capitulaires.

La *piété filiale* s'était éteinte au milieu des révolutions; Taï-Tsoung la remit en honneur. Voici comment il s'y prit. Il fit dresser une liste exacte de tous ceux qui s'étaient distingués par leur piété filiale, et ordonna qu'à l'avenir on y inscrivît ceux qui mériteraient la même faveur. Les mandarins eurent ordre de donner, par provision, à chacun d'eux, cinq grandes mesures de riz, et de leur permettre d'écrire en gros caractères sur le seuil de leur porte ces deux mots, *piété filiale*, se réservant à lui-même le soin de les récompenser plus libéralement. Il assigna ensuite une mesure de riz à toutes les femmes, chaque fois qu'elles deviendraient mères, afin de leur faire entendre qu'il adoptait pour siens leurs enfants, et qu'il se regardait comme obligé de pourvoir à leur subsistance. Il détermina pareillement qu'on distribuerait, en son nom, une certaine quantité de riz aux vieillards de différents âges; deux mesures à ceux qui étaient parvenus à leur quatre-vingtième année, trois mesures à ceux qui comptaient quatre-

vingt-dix ans et trois mesures avec deux pièces d'étoffes à tous les centenaires.

Voilà donc l'empire chinois qui tend manifestement à se reconstituer dans toutes les doctrines du passé. Taï-Tsoung devient l'égal des Yao, des Chun, des Yu; il sera, comme eux, l'éternel modèle des souverains. Les lettrés lui reprochèrent pourtant une chose capitale : trop d'attachement à la secte de Fo. Le vieil empire absorbera tout, s'assimilera tout, doctrine de Confucius, doctrine de Lao-Tseu, doctrine de Fo. Le culte ancien restera son culte civil. On sera bouddhiste, tao-ssé, confucéen, tongou, mongol, mandchou; qu'importe? il faudra se soumettre aux anciennes doctrines patriarcales.

Pendant que l'empire se reconstituait au dedans, il reprenait toute sa grandeur et son influence au dehors.

Les Turcs, qui avaient recueilli l'héritage des Sian-Pi sur le versant occidental, s'étaient divisés, dès l'an 581, en quatre principautés, dont l'une avait ses campements vers la partie méridionale du steppe des Kirghiz actuels. Celle-ci s'avança insensiblement sur le territoire byzantin et sur la Perse, où elle rencontra les Arabes.

L'empereur Taï-Tsoung, profitant de la dislocation de l'empire turc, envoya (640) une armée dans les plaines comprises entre le Kuen-Lun et le Thian-Chan, et y rétablit sa domination. Il y fonda quatre Tchin ou gouvernements militaires dont les siéges furent Koutché, Picha près de Khotan, Kharachar et Kachgar.

Bientôt les frontières de l'empire furent portées, au nord, jusqu'aux monts Altaï, et à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne. La chaîne des montagnes du Khorassan le séparait du royaume de *Po-Sse* (Perse), et celle de l'Elbourz des provinces asiatiques de *Fou-Lin* (empire de Byzance). Les relations commerciales et politiques avec l'Occident devinrent plus actives que jamais.

Le règne de Taï-Tsoung fut un des plus brillants de ceux qui ont illustré la Chine, et l'empire devint l'asile de toutes les grandes infortunes, le point de mire de toutes les espérances.

Il y avait à sa cour beaucoup d'ambassadeurs. C'est alors (635) qu'on vit arriver à Si-Ngan-Fou des chrétiens nestoriens de Syrie. O-Lo-Pen, leur chef, passait pour un homme d'une éminente vertu. L'empereur envoya ses officiers au-devant de lui jusqu'au faubourg occidental. Il le fit introduire dans son palais, et ordonna qu'on traduisît les livres saints qu'il avait apportés. Il permit qu'on élevât une église dans la capitale; vingt et un prêtres la desservirent. Telle fut la première introduction officielle du christianisme en Chine. Le patriarche fit graver sur une pierre l'histoire de cette église jusqu'en 781. Des missionnaires chrétiens découvrirent ce monument en 1626, et l'inscription syriaque en fut traduite. Marco-Polo l'avait vu antérieurement (1274) pendant son long séjour à la cour impériale. Il ajoute que de son temps il y avait deux églises de chrétiens nestoriens aux environs de Nan-King.

Les nestoriens furent des intermédiaires actifs entre la Chine et l'Occident.

On vit aussi arriver à la cour de Taï-Tsoung des ambassadeurs de Yezdedjed, roi de Perse (638) et de Théodose, empereur de Constantinople (643). Ils venaient exposer à l'empereur chinois leur situation pénible. Omar, calife des Arabes auxquels s'étaient ralliés par l'islamisme les Turcs occidentaux, s'emparait alors de l'Égypte, de la Syrie et de la Perse. Quand l'armée chinoise se présenta (661), elle ne rencontra en Perse que des Arabes et des Turcs. Les légions grecques avaient été défaites et Yezdedjed tué; son fils Phirouz se réfugia en Chine et y reçut le titre de général de droite. Les Mages se retirèrent dans le Guzarate (Inde), où ils portent le nom de *Parsis, Guèbres* ou *Gaures*.

Les Arabes à leur tour envoyèrent un ambassadeur en Chine, et commencèrent leurs incursions dans l'Inde.

Pendant ce temps les Tartars Khitans (voyez page 54) deviennent de plus en plus menaçants sur les frontières septentrionales. La guerre avec diverses tribus turques et avec les Thou-Fan (Thibétains) devient de plus en plus active. Les provinces sont de nouveau en proie à la guerre civile. La dynastie se meurt : les eunuques commandent les armées; les dames du palais vendent publiquement les emplois et la justice, elles apposent les sceaux de l'État; les empereurs se déguisent en femmes, se font courtiers de débauches, histrions, maîtres de chant des belles jeunes filles réunies au palais.—Cependant les temples de Bouddha se multiplient avec une profusion et une magnificence extraordinaires. On donne également des diplômes de lettrés aux sectateurs de Fo, du Tao et de Yu. On reconstitue l'académie impériale des Han-Lin. Les apôtres de toutes les doctrines sont accueillis avec une égale faveur. Toutes les idées se fondent dans le même creuset; toujours le vieil empire s'assimile les éléments qu'on y jette, de quelque nature qu'ils soient. Il y eut bien quelques réactions contre les moines bouddhistes, on en renvoya encore douze mille dans leurs familles, on détruisit un grand nombre de temples et de statues, mais le bouddhisme alla toujours croissant. A cette époque (721) l'empereur Hiouan-Tsoung fit appeler à la cour un bonze chinois de la secte de Fo : c'était un mathématicien fort renommé. C'est à lui que la Chine est redevable de la première triangulation de l'empire, d'une foule de travaux astronomiques[1], ainsi que d'une grande sphère hydraulique, représentant le mouvement des corps célestes. Il y avait deux statues dont l'une annonçait les heures en frappant sur une cloche, et l'autre, pour les quarts, frappait sur un tambour; ces statues disparaissaient ensuite[2].

Cependant, la puissance des Arabes s'était prodigieusement développée. Depuis l'Égypte à l'est jusqu'à la rivière de Canton en Chine[3], et à l'ouest jusqu'aux Pyrénées entre l'Espagne et l'Aquitaine, ce n'étaient qu'Arabes à l'est, que Sarrasins à l'ouest : immense et mobile croissant qui s'éclairait au soleil de l'Orient pour jeter de bienfaisantes lumières dans les ténèbres de l'Occident chrétien[4]. Alors ce fut à l'est et à l'ouest un carnage effroyable : l'an 87 de l'hégire (709), une armée arabe écrasa dans l'Hindoustan deux cent mille Chinois et Tartars, vers le même temps que Charles avec les bandes belliqueuses que les Avares avaient refoulées dans l'Austrasie, *martelait* 300 mille Sarrasins dans les plaines de Poitiers (732).

L'Europe resta chrétienne et devint féodale. Ce fut une nécessité.

La Chine reçut alors des ambassadeurs de plusieurs nations : ils venaient demander protection contre les vexations et les succès des Arabes. Parmi eux se trouvait un prêtre chrétien envoyé par Léon, l'isaurien, empereur de Constantinople.

[1] Lorsque Newton venait de découvrir le télescope à réflexion, il existait à Raguse, sur une tour, un instrument du même genre. Aboul Féda dit qu'il était fait de métal *chinois*. Quelques savants en tirent la conséquence que les Chinois connaissaient le télescope. (Voyez page 59.)

[2] C'est probablement d'après ce système que fut construite la grande horloge de Damas, dont Benjamin de Tudéla a donné la description vers l'an 1100, ainsi que les deux horloges sonnantes envoyées en présent par Haroun-al-Raschid à Charlemagne.

[3] Les Arabes et les Persans faisaient à cette époque un commerce considérable à Canton. En 758, ils excitèrent une émeute dans cette ville, à la faveur de laquelle ils pillèrent les magasins, brûlèrent les maisons des marchands, puis se retirèrent par mer. Le gouverneur de la ville se sauva en sautant par-dessus les murailles.

[4] Les Arabes ont été à cette époque les conservateurs des sciences grecques et hindoustaniques, et les propagateurs des connaissances industrielles de la Chine, tandis que la vieille civilisation latine avait encore une étincelle vivante au fond des cloîtres. On sait aussi que ce sont les rabbins juifs qui servirent ordinairement d'intermédiaires entre les savants arabes et les moines chrétiens. Le douzième siècle est la grande époque littéraire des juifs.

La Chine elle-même eut bientôt besoin de l'intervention des Arabes. Un général turc qui servait dans les armées chinoises s'était emparé de la capitale. La dynastie Thang périssait, sans l'arrivée d'une troupe d'auxiliaires arabes et ouïgours (757). Dans le récit de cette guerre les annales de la Chine font mention de *mines* que l'on fait sauter et de *canons* qui lancent des pierres de douze livres.

L'empereur Taï-Tsoung, pour récompenser ses principaux officiers, leur distribua les gouvernements des provinces en rétablissant en leur faveur l'hérédité des fonctions et des dignités; c'était revenir à la vassalité féodale. Un de ces gouverneurs étant venu à mourir, confirmation fut demandée pour le fils : le successeur de Taï-Tsoung refusa. De là des guerres civiles. La victoire resta à l'empereur. La Chine ne redevint point féodale.

Il se passait quelque chose de plus sérieux.

Depuis le cinquième siècle de notre ère, le siége patriarcal du bouddhisme persécuté dans l'Hindoustan avait été transféré en Chine dans la province de Ho-Nan. Cette religion, accueillie par le peuple, tour à tour confessée et reniée par les empereurs, perpétuellement aux prises avec les lettrés, les rationalistes et les eunuques, y avait subi, dans ses conditions sociales nouvelles, plusieurs modifications relatives au dogme et à la forme. Or, des bouddhistes venus de Khotan, qui avaient autrefois fondé quelques monastères au Thibet, inquiets de ce qui se passait en Chine, insistèrent auprès du dzanpou (héros, roi), leur disciple, pour qu'il envoyât quelqu'un dans l'Inde étudier la doctrine dans toute sa pureté primitive. Un ministre fut chargé de cette mission (632). A son retour, le pieux dzanpou fit construire dans H'lassa, sa capitale, un temple magnifique (Ye-Ke-tchao), en l'honneur de Bouddha, et ordonna la traduction en langue thibétaine des livres sacrés. Cette traduction, en 108 gros volumes in-folio, est connue sous le nom de *Gand-Jour* (instruction orale). Il est donc constant que le bouddhisme eut dès lors deux siéges pontificaux, deux *chefs de religion* (ho-chang) dont les doctrines différaient en quelques points. A la Chine ces pontifes prirent, en 706, le titre de *Princes spirituels de la loi*[1], et au Thibet celui de *Dalaï-Lamas* (grands prêtres). Les uns et les autres établis sous l'influence de la politique, eurent longtemps une existence précaire dépendante de la fortune ou de la religion des princes. Les querelles de l'Asie tendirent à constituer leur domination temporelle.

Sous le dzanpou suivant, la puissance des Thibétains prit un grand développement. Une longue période de vexations et de guerres avec les Chinois s'ouvrit alors. Au fond s'agitaient les deux grandes fractions religieuses. On fut de très-mauvais voisins.

« En l'an 787, un des ministres de l'empereur Te-Tsoung, à l'occasion de la demande en mariage d'une princesse chinoise par un khan des Ouïgours, lui représenta la nécessité de se rallier avec ces derniers contre les Thibétains. Il proposa aussi à l'empereur d'engager le roi de Yûn-nân, les rajah de l'Inde et le calife des Arabes dans les intérêts de la Chine. Il insista surtout pour obtenir la coopération du calife (mahométan), comme étant l'ennemi du Thibet (bouddhiste) et le plus puissant prince d'Occident, et disposé d'ailleurs à resserrer les liens d'amitié avec les Chinois. L'empereur suivit les conseils de son ministre; il promit une princesse au khan des Ouïgours; il envoya des ambassadeurs au roi du Yûn-nân, aux rajah des Indes et au calife des Arabes. »

Or, ce calife des Arabes qui résidait à Bagdad sur le Tigre, allié de l'empereur chinois, l'était aussi de l'empereur Charlemagne. Le mahométan Haroun-Al-Raschid attaquait le bouddhisme au Thibet et le christianisme dans l'empire de Byzance, en

[1] Klaproth : *Mélanges asiatiques*, T. I, p. 128, et *Mémoires relatifs à l'Asie*, T. II, p. 89.

même temps qu'il envoyait à Charlemagne, comme au glaive de la chrétienté, les clefs du Saint-Sépulcre.

Ainsi, à cette époque les trois grandes puissances qui se disputaient la terre sont bien déterminées : à l'orient, l'empire bouddhiste chinois; à l'occident, l'empire chrétien de Charlemagne; au sud, le califat des Abassides de Bagdad touche à la Chine; ses navigateurs explorent les archipels de l'océan Indien et de l'océan Pacifique : le califat des Alides d'Égypte rayonne en Afrique : le califat des Ommiades de Cordoue touche à l'empire des Francs; ses navigateurs explorent les îles de l'océan Atlantique. A l'est, comme à l'ouest, les marins arabes revoient les lieux jadis fréquentés par les Phéniciens, leurs ancêtres [1].

Quant aux masses d'hommes qui se meuvent au nord dans toute l'étendue du versant occidental, les unes, de race jaune, ravagent le monde oriental, se convertissent à Bouddha et passent sur le continent américain [2]; les autres, de race blanche, ravagent l'empire d'Occident, se convertissent à Jésus-Christ; et, *rois de la mer,* cheminant gaiement à l'ouest sur *la route des cygnes,* ils fondent une république en Islande (874), et vont s'établir sur le sol des États-Unis actuels qu'ils nomment *Irland-it-Mikla* (Irlande-la-Grande) (1000) [3]. On y viendra officiellement dans quelques siècles.

Au centre, sur le Liban, fraction de la dorsale du globe, barrière de granit élevée par la main du Tout-Puissant entre le monde oriental et le monde occidental; c'est un pêle-mêle affreux. Les populations y seront bouddhistes, musulmanes ou chrétiennes selon la nécessité; et là se videra la grande querelle religieuse qui occupe toute la période suivante.

Quel siècle! quel travail! quelles analyses! quel développement d'idées!

Quelques années après (821), la paix fut conclue entre la Chine et le Thibet. Le traité, rédigé en chinois, fut gravé sur une table de marbre, que l'on plaça à droite de

[1] Lorsque les navigateurs européens abordèrent, en 1417, 1432, 1444, à l'archipel des Açores, ils découvrirent, dans l'île de Corvo, une statue représentant un homme à cheval, tenant de la main gauche la crinière et montrant de la droite l'Occident. Cet Occident était l'Amérique. Le géographe arabe Edrizi mentionne aussi cette statue équestre dès l'an 1150. On a recueilli dans cette même île des monnaies carthaginoises et cyrénaïques. Les imposantes ruines de Palanque, de Quiché, d'Itzalan, de Copan, etc., rappellent l'architecture indienne, égyptienne et grecque. Héritiers des habitudes maritimes des Phéniciens, les pêcheurs de Guétaria, ville d'Espagne située à 6 lieues de St.-Sébastien, continuaient au XIII[e] siècle à aller pêcher la morue sur la côte de l'île de Terre-Neuve, qui en avait pris le nom de *Baccalaos* (morue), tandis que la côte voisine où ils préparaient ce poisson se nommait *Labrador* (laboratoire, lieu de travail). *Journal asiatique,* T. IX. Sur la carte d'André Bianco, tracée en 1436, on voit une île nommée *Stoka-fixe* ou *Stok-Fisch,* située vers la pointe de l'île de Terre-Neuve; en 1470, le navigateur polonais Janz Kolno, au service de Christiern II, roi de Danemark, aperçut les côtes de Labrador. (Malte-Brun : *Géogr.*, Liv. XIX.)

[2] A cette époque répond l'invasion du Mexique par les Aztèques (1196). On a trouvé en 1820, dans l'Amérique du Nord, deux figures de divinités qui rappellent le culte de l'Asie.

L'une est une idole à trois têtes, semblable (sauf les six mains qui lui manquent) aux figures de la Trimourti ou Trinité indienne, telle qu'on en trouve dans toutes les collections des monuments de l'Inde; elle rappelle aussi l'image de *Triglaff* chez les Vendes. Il y a, sur deux faces, quelques traces d'un tatouage ou peinture par incision dans la peau, semblable à ce qu'on voit dans l'Océanie et sur la côte nord-ouest de l'Amérique.

L'autre figure, à cela près qu'elle est nue, ressemble, par les traits et l'attitude, aux images des *Bourkhan* ou esprits célestes, telles qu'on en trouve chez les Bouriates, les Kalmouks et d'autres tribus mongoles, et dont Pallas a donné la gravure. Les deux traits parallèles sur la poitrine pourraient bien être les restes d'un caractère *thibétain.* (Chateaubriand : *Voyages en Amérique et en Italie,* t. I[er]. *Notes.*)

[3] *Bulletin de la Société royale des Antiquaires du Nord;* Copenhague.

la grande porte du temple de H'lassa. Cette pierre s'y est conservée jusqu'à nos jours. On lit dans l'inscription :

« Ce bienfait s'étendra aux générations futures; et la voix de l'amour se fera entendre partout où brille l'éclat du soleil et de la lune. Les Pho (Thibétains) seront tranquilles dans leur royaume, et les Han (Chinois) seront joyeux dans leur empire. Chacun est obligé d'observer cette foi jurée, qui ne doit jamais être altérée ou changée; elle a été jurée devant les *trois précieux* (les trois Bouddha, celui de l'époque passée du monde, celui de l'époque actuelle et celui de la future), devant tous les êtres spirituels, qui existent sous le soleil, la lune, les étoiles et la voûte bleue du ciel, et par les animaux qu'on a sacrifiés. Celui qui ne remplira pas les clauses de ce traité et qui rompra le serment, sera puni par eux et poursuivi de malheurs. » (Klaproth : *Magasin asiatique,* t. II, p. 296.)

Onze ans s'étaient à peine écoulés que la guerre recommença. De nouveaux maîtres avaient paru au désert : c'étaient les Hakas (visages rouges), anciens Kian-Kuen, de souche germanique, qui, mêlés aux Turcs Hoeï-hé, formèrent les Kirghiz de nos jours. Ils dépouillèrent les Thibétains d'une partie de leur territoire. Pendant que ces grandes scènes tumultueuses se passaient dans la haute Asie, la Chine consacra quelques soins à son administration. Un des grands de l'empire fit le rapport suivant :

« L'empereur entretient plus de huit cent mille hommes de guerre; les marchands, les bonzes de Fo et du Tao, ainsi que les autres individus qui ne travaillent pas à la terre, sont dans le même rapport que cinq ou six à dix (c'est-à-dire que le nombre en était plus élevé que celui de la population agricole); il en est de même de tous les sujets de l'empire: il n'y a que trois parties à peu près sur dix qui travaillent à la sueur de leur front, et c'est à la faveur de ce rude travail que les sept autres parties doivent trouver de quoi manger et s'habiller; le nombre des mandarins civils qui ont des appointements n'est pas au-dessous de dix mille; beaucoup de bourgs sont devenus des villes de troisième ordre. Selon l'ancienne règle, un mandarin du premier ordre avait par mois mille mesures de grains ou de riz, et trois mille onces d'argent (22,500 francs). Les malheurs de la guerre ont obligé d'augmenter et le nombre des mandarins et leurs appointements, en sorte qu'on a vu jusqu'à neuf mille onces d'argent (67,500 francs de notre monnaie) données par mois aux grands du premier ordre. Pour les autres mandarins, le terme moyen des appointements est de mille onces d'argent (7,500 francs) par mois, et même un peu plus depuis quelque temps. » En conséquence de l'ordre que donna l'empereur pour délibérer sur le nombre des mandarins à réformer, on diminua ce nombre, et la diminution fut de mille sept cents; on diminua en proportion le nombre des villes du premier, du deuxième et du troisième ordre.

Dans l'année 845, on rendit compte à l'empereur du nombre des bonzes, des bonzeries, et des temples de Fo, qui existaient dans l'empire. Les grands mandarins des rits et des cérémonies présentèrent un placet à l'empereur à ce sujet. Ensuite Wou-Tsoung fit publier un ordre qui portait que l'on devait détruire dans tout l'empire les temples de Fo, faire quitter aux religieux des deux sexes leurs monastères, et les renvoyer dans leurs familles; comprendre leurs terres au nombre de celles qui devaient payer tribut, et mettre leurs esclaves au rang du peuple.

Les mandarins chargés de faire le rapport sur le nombre des temples de Bouddha qui existaient dans l'empire, n'avaient pas fait mention des temples des autres religions étrangères qui s'étaient aussi répandues en Chine, et dont l'une était la religion du *Ta-Thsin* ou de l'empire romain (celle des chrétiens nestoriens, à ce que l'on pense), l'autre celle de *Mou-Hou-Fou* (que l'on présume être celle des *Mages* ou *Mobeds*). Par un second édit, l'empereur voulut que les ministres de ces deux religions fussent aussi

obligés de quitter leurs monastères, et de retourner dans leurs familles pour y être soumis aux mêmes corvées que le peuple; l'empereur Wou-tsoung ordonnait en même temps de remettre les ministres de ces deux religions, qui étaient étrangers, aux commandants des frontières, pour être renvoyés dans leurs pays. L'empereur disait qu'il ne convenait pas que ces deux religions fussent les seules religions étrangères permises à la Chine. Seulement il voulut conserver dans les deux cours de *Si-Ngan-Fou* et de *Lo-Yang*, ainsi que dans chacune des provinces, un nombre déterminé de monastères et de bonzes de Fo, en les plaçant sous la direction des mandarins qui avaient soin des affaires des pays étrangers, parce que, disait l'ordre de l'empereur, *la religion de Fo est venue du pays des Indes.*

Un dénombrement fait à cette occasion fit connaître qu'il y avait quatre mille six cent soixante temples et monastères autorisés par les empereurs, et quarante mille bâtis par des particuliers; que le nombre des religieux et des religieuses était de deux cent soixante mille cinq cents; que celui des ministres des religions du *Ta-Thsin* et du *Mou-hou-fou* était d'environ trois mille. On dit en général que les terres des bonzes ou religieux de la secte de Fo étaient immenses; mais on spécifie expressément le nombre de leurs esclaves qui était de cent cinquante mille.

Wou-tsoung rétablit ou renouvela, dit-on, une loi qui subsiste encore aujourd'hui, et qui retient dans le devoir tous les mandarins de la capitale, de qui dépendent les autres mandarins employés dans les provinces. Cette loi porte que tous les cinq ou tous les sept ans on examinera sévèrement la conduite que ces premiers fonctionnaires de l'empire ont tenue dans l'exercice de leurs charges. C'est même un usage qui se pratique constamment, que chacun de ces mandarins fasse par écrit un aveu sincère et détaillé de toutes les fautes dans lesquelles il est tombé, et en demande pardon à l'empereur.

S'il arrive que, dans cette humble confession qu'ils sont obligés de faire, ils excusent leurs fautes, ou s'ils s'efforcent de les déguiser et d'en diminuer la grièveté, ils n'ont nulle grâce à attendre, et ils sont privés irrémissiblement de leur emploi.

Il y eut bientôt une réaction en faveur des moines de Fo. L'empereur Siouan-Tsoung (847) leur permit de reconstruire leurs temples et leurs monastères. Mais six ans après on défendit aux sujets chinois de se faire religieux. Ce fut sur la proposition d'un grand de l'empire : il disait « que les populations étaient trop misérables, et que l'on voyait avec indignation les bonzes et les bonzesses avoir tout à discrétion pour leur nourriture, leur vêtement et leur logement, sans être d'aucune utilité pour l'État, et qu'il serait mieux que les religieuses travaillassent à l'entretien des vers à soie, et que les religieux cultivassent la terre pour subvenir aux besoins de l'empire. » Quatorze ans après cela, l'empereur Y-Tsoung assistait aux sermons des bonzes, allait au temple de Bouddha faire des cérémonies et réciter des prières; il écrivait de sa propre main les livres de cette divinité étrangère et prodiguait des largesses aux bonzes. Il envoya chercher fort loin au monastère de Fa-Men-Sse, un os de cette divinité qui fut apporté en grande pompe à Si-Ngan-Fou. Les moines, vingt fois détruits, vingt fois reparurent plus nombreux, plus puissants que jamais. Or, des choses semblables se passaient alors dans le monde chrétien. Les moines furent une nécessité : ils ont rendu d'immenses services; l'histoire moderne les justifie.

Maintenant le temps et l'espace nous manquent pour raconter, pour énumérer seulement toutes les choses qui se passèrent alors en Chine. Les eunuques, depuis si longtemps arbitres absolus des affaires publiques, sont massacrés dans toutes les provinces, en vertu d'un décret impérial (903). Chose singulière : ces hommes dégradés par leurs semblables furent les soutiens des mœurs antiques dégénérées! L'influence

des lettrés commence sans partage; elle se perpétue jusqu'à nos jours, presque sans interruption. Ils auront tous les emplois, toutes les dignités; bouddhistes ou rationalistes dans leur conscience, ils seront en même temps les ministres publics du culte civil de Yu.

Avec les eunuques s'éteignit la dynastie des Thang (907). Elle ne possédait plus que les deux provinces de Ho-Nan et de Chân-Toung. Les gouverneurs des autres provinces s'étaient rendus indépendants; comme à cette époque en France, toute unité nationale et politique avait disparu en Chine. Les Turcs Ouïgours étaient maîtres du Tangout et d'une partie du Chen-Si. Les Tartares Khitans régnaient à Yan (Péking) et se posaient les dispensateurs des trônes. Alors commença une série de petites dynasties; les cinq premières portent le nom de *Dernières successions*. Nous donnerons d'abord les listes impériales.

Quatorzième dynastie, dite *des Liang postérieurs*, de 907 à 921. — *Trois* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
60	907	1re année kaï-ping, du règne de *Taï-Tsou*, de la dynastie des Liang.
		Ici commencent les cinq dernières successions *Heou-Ou-Taï*, qui sont les Liang, les Tang, les Tsin, les Han et les Tchéou.
»	911	1re année kian-hoa, du règne de *Taï-Tsou*, des Liang.
»	913	id. kian-hoa, du règne de *Tchou-Tching*, id.
»	915	id. tching-ming, du règne de *Tching*, id.
»	921	id. loung-te, du même.

Quinzième dynastie, dite *des Tang postérieurs*, de 923 à 934. — *Quatre* empereurs.

Cycles	Après Jésus-Christ.	
»	923	1re année thoung-kouang, du règne de *Tchouang-Tsoung*, des Thang postérieurs.
»	926	id. thian-tching, du règne de *Ming-Tsoung*, id.
»	930	id. tchang-hing, du même.
»	934	id. yng-chun, du règne de *Min-Ti*, id.
»	934	id. tching-taï, du règne de *Lou-Wang*, id.

Seizième dynastie, dite *des Tsin postérieurs*, de 936 à 944. — *Deux* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
»	936	1re année thian-fou, du règne de *Kao-Tsou*, des Tsin postérieurs.
»	943	8e année thian-fou, du règne de *Tchou-Tchoung-Koueï*, id.
»	944	1re année kaï-yun, du même.

Dix-septième dynastie, dite *des Han postérieurs*, de 947-948. — *Deux* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
»	947	12e année tching-tsin-thian-fou, du règne de *Kao-Tsou*, des Han postérieurs.
»	948	1re année kien-yeou, du règne de *Yu-Ti*, id.

Dix-huitième dynastie, dite *des Tchéou postérieurs*, de 951 à 954. — *Deux* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
60	951	1re année	kouang-chun, du règne de *Taï-Tsou*, des Tchéou postérieurs.
»	954	id.	hien-te, du règne de *Chi-Tsoung*, id.

Observation. Ici finissent les cinq dernières successions.

Dix-neuvième dynastie, dite *des Soung*, de 960 à 1119. — *Dix-huit* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
»	960	1re année	kiang-loung, du règne de *Taï-Tsou*, des Soung.
»	963	id.	kian-te, du même.
61	964	2e année	id. id.
»	968	1re année	kaï-pao, du même.
»	976	id.	taï-ping-hing-kouë, du règne de *Taï-Tsoung*, des Soung.
»	984	id.	young-hi, du même.
»	988	id.	touan-koung, du même.
»	990	id.	tchun-hoa, du même
»	995	id.	tchi-tao, du même.
»	998	id.	hian-ping, du règne de *Tchin-Tsoung*, des Soung.
»	1004	id.	king-te, du même.
»	1008	id.	ta-tchoung-tsiàng-fou, du même.
»	1017	id.	thian-hi, du même.
»	1022	id.	kian-hing, du même.
»	1023	id.	thian-ching, du règne de *Jin-Tsoung*, des Soung.
62	1024	2e année	id. id.
»	1032	1re année	ming-tao, du même.
»	1034	id.	king-yeou, du même.
»	1038	id.	pao-youan, du même.
»	1040	id.	keng-ting, du même.
»	1041	id.	tsing-li, du même.
»	1049	id.	hoang-yeou, du même.
»	1054	id.	tchi-ho, du même.
»	1056	id.	kia-yeou, du même.
»	1064	id.	tchi-ping, du règne de *Yng-Tsoung*, des Soung.
»	1068	id.	hi-ning, du règne de *Chin-Tsoung*, id.
»	1078	id.	youan-foung, du même.
63	1084	7e année	youan-foung, du même.
»	1086	1re année	youan-yeou, du règne de *Tchi-Tsoung*.
»	1094	id.	chao-ching, du même.
»	1098	id.	youan-fou, du même.
»	1101	id.	kian-tchoung-king-kouë, du règne de *Hoéi-Tsoung*.
»	1102	id.	tsoung-ning, du même.
»	1107	id.	ta-kouan, du même.
»	1111	id.	tching-ho, du même.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
63	1115	1re année où le chef des Kin, *Taï-Tsou*, commença à prendre le titre d'empereur, *ti*. Ces *Kin* portaient aussi le nom *Iu-Chin;* ils venaient d'éteindre le royaume de Liao, et ils travaillèrent ensuite à s'emparer de toute la Chine. Les Tartares-Mantchous d'aujourd'hui se disent les descendants de ces mêmes *Kin*.
»	1118	1re année tchoung-ho, du règne de *Hoeï-Tsoung*.
»	1119	id. hiouan-ho, du même.
»	1123	chute de la dynastie des *Tsoung*.

L'empire chinois en est donc réduit à la seule possession des provinces de Ho-Nan et de Chan-Toung. Des gouverneurs, des princes tartars, des rebelles, érigent les autres parties du territoire en royaumes indépendants. Ils sont, comme les empereurs légitimes, propriétaires exclusifs du sol, percevant la dîme sur leurs fermiers. Les titres féodaux étaient restés, mais sans conserver de valeur politique.

C'était l'époque où les fils de Charlemagne venaient de délier, dans le mouvement de leurs querelles, le faisceau des francisques, si glorieusement noué par le nouvel *empereur d'Occident, couronné de la main de Dieu.* De la diète de Tibur, en 887, date l'existence des principaux États de l'Europe. A la chute de la dynastie carlovingienne (987), le royaume de France ne consistait plus que dans les villes de Laon, de Soissons et de Compiègne. Il s'agrandit, mais pour se subdiviser en une multitude de petites souverainetés vassales. Toutes les formes sociales, religieuses et morales subirent la même décomposition, la même inféodation. Et l'Europe entière se trouva dans un état semblable.

Le royaume de France et l'empire chinois, dans leur extrême division, n'en restèrent pas moins les vrais centres où convergeaient toutes les idées qui agitaient l'Occident et l'Orient. Entre eux se trouvaient toujours les Barbares ou Tartars au nord, et les Arabes ou Maures au sud.

Nous ne pouvons esquisser ici que les traits généraux qui caractérisent les deux grandes formes symétriques sous lesquelles la civilisation se manifesta toujours aux deux extrémités opposées de l'ancien continent, ou, ce qui est la même chose, dans les deux grandes vallées où coulent, comme deux immenses fleuves, l'océan Pacifique et l'océan Atlantique, et dont les lignes de faîte sont sur l'arête dorsale du globe. Les détails se trouvent dans toutes les histoires.

Les *cinq dernières successions* chinoises passèrent comme des tempêtes, ne laissant après elles que des ruines et des débris. La dynastie des *Soung* recueillit ces débris, releva ces ruines et reconstitua l'empire, mais encore une fois sur les bases primitives du vieil édifice. Toutes les idées nouvelles qui avaient germé, qui s'étaient développées au milieu de la dissolution, quelle que fût leur nature, se réduisirent toujours à une même dénomination, car il fallait qu'elles entrassent dans la perpétuelle unité chinoise.

Donc, Taï-Tsou, le premier empereur de la dynastie des *Soung,* dès son avénement au trône (960), s'empressa de remettre en honneur Confucius, le restaurateur des anciennes doctrines, le *maître de la nation.* Il alla visiter le lieu de naissance du philosophe et composa son panégyrique; il revêtit aussi un de ses descendants d'un titre qui lui donnait un rang très-élevé dans l'empire. Puis on le vit s'entourer des lettrés ou docteurs les plus renommés, s'entretenant familièrement avec eux sur les livres canoniques, sur l'antiquité et sur les sages des trois premières dynasties. Bientôt l'œuvre fut achevée : les lettrés qui professaient les anciennes maximes gouvernementales furent appelés à remplir toutes les fonctions de l'État; des concours furent institués

entre eux, les uns pour l'état civil, les autres pour l'état militaire; et l'opinion se fortifia, que celui qui entend bien les écrits des anciens doit, par une conséquence nécessaire, être un magistrat intègre, un habile administrateur et un excellent militaire. Depuis cette époque, les lettrés ne forment plus un corps simplement académique, mais essentiellement politique. L'empereur rétablit aussi les anciens colléges et en fonda de nouveaux. Enfin, le plus grand mérite de Taï-Tsou fut d'avoir mis en pratique, à un éminent degré, les cinq vertus capitales : *Jin*, *y*, *li*, *tchi*, *sin*, c'est-à-dire l'humanité, la justice, l'amour de l'ordre, des cérémonies et des usages de la nation, la droiture et la bonne foi.

Les instincts nationaux qui travaillaient à rendre à la Chine sa grande figure patriarcale, furent merveilleusement secondés par l'art typographique qui venait d'être découvert. Ce fut sous l'empereur Ming-Tsoung (931 ou 932) que le ministre Foung-Tao demanda l'autorisation nécessaire pour qu'une édition des *King*, à l'usage des élèves du collége impérial, fût *gravée*, *imprimée* et vendue au public. Cette édition, imprimée avec des *planches de bois*, parut en 952 [1]. Tous les anciens livres furent réimprimés et répandus à profusion dans l'empire. Les moralistes, les littérateurs, les poëtes, les chroniqueurs se multiplièrent à l'infini. L'intelligence, rappelée à l'étude des vieilles institutions, y assimila bientôt les idées nouvelles, et les âmes y puisèrent de nouvelles inspirations.

Jamais peut-être les esprits ne furent plus actifs qu'à cette époque; jamais ils n'avaient divisé, décomposé, analysé plus intimement les formes anciennes et les nouvelles. Or, le même travail se manifesta aussi activement dans l'état politique, social et religieux.

C'est dans ces circonstances que l'usage du papier-monnaie prit une grande extension.

Sous la dynastie des Thang (807), la multitude des statues des saints de la religion de Fo avait absorbé beaucoup de métal. Le cuivre monnayé était devenu rare. On obligea les marchands à déposer leur numéraire dans les caisses publiques; et pour faciliter le commerce, ils reçurent en échange des bons du trésor nommés *fey thsian* (monnaie volante). Trois ans après ce papier n'eut plus de cours que dans les provinces.

« Le fondateur de la dynastie des Soung (960) permit aux marchands de déposer leur argent ou même des marchandises dans les divers trésors impériaux; les bons qu'ils en recevaient étaient des *pian thsian* (monnaie commode). On les reçut partout avec empressement. En l'an 997, il existait de ce papier pour 1,700,000 onces d'argent, et en 1021 on en mit encore en circulation pour 1,130,000 onces. »

« C'est dans le pays de Chou (province actuelle de Sse-Tchouan) qu'on a introduit pour la première fois un véritable *papier-monnaie*, c'est-à-dire des assignats qui remplacèrent l'argent sans être garantis par une hypothèque quelconque.

Ces assignats furent appelés *tchi-tsi* (coupons). Sous le règne de Tchin-Tsoung (997-1022) on suivit cet exemple, et l'on fit des assignats sous le nom de *kiao-tsu* (changes). Ils étaient payables tous les trois ans; de sorte que, dans l'espace de soixante-cinq ans, il devait y avoir vingt-deux termes de payement. Chaque *kiao-tsu* valait une *enfilade* de mille deniers ; et représentait *une once d'argent pur*. Seize maisons des plus riches dirigèrent cette opé-

[1] A la manière dont l'histoire rapporte ce fait, il semble qu'il s'agit ici, non d'une invention, mais d'une chose déjà connue. En 1312, l'empereur Jin-Tsoung fit déposer dans le collége impérial de Péking des cylindres gravés durant le IXe siècle, et dont un missionnaire, au moyen d'empreintes obtenues sur le marbre même, a envoyé à Paris des inscriptions. Il y a même des écrivains qui prétendent qu'à cette époque on se servait déjà de *caractères mobiles en terre cuite*, procédé qui aurait été ensuite négligé, comme peu compatible avec la nature complexe de l'écriture chinoise. On ne le remit en usage que vers l'an 1600.

ration financière; mais, par la suite, ces entrepreneurs n'étant plus en état de remplir leurs engagements, ils furent forcés de faire banqueroute, ce qui donna lieu à beaucoup de procès. L'empereur abolit les assignats de cette compagnie, et ôta aux particuliers la faculté d'émettre du papier-monnaie, en se réservant d'établir une banque d'assignats à Y-Tchéou. Vers l'an 1032, il y avait en Chine pour 1,256,340 onces en *kiao-tsu*. En 1068 on s'aperçut qu'il en existait de faux, et l'on punit les contrefacteurs de la peine appliquée aux fabricateurs des cachets du gouvernement. On établit plus tard et à différentes reprises, des banques de *kiao-tsu* dans plusieurs provinces de l'empire. Les assignats d'une province n'avaient pas cours dans les autres. Souvent on changea les termes du payement et leur mode de circulation. (Klaproth : *Mémoires relatifs à l'Asie,* t. I, p. 378 et suiv.)

Depuis que les Khitans, peuple tougou, dominaient dans la Mantchourie actuelle et sur le versant occidental, toute relation commerciale avec l'Occident avait cessé par les routes du désert; mais il était devenu fort actif sur les côtes maritimes avec les navigateurs arabes. Cependant l'histoire mentionne encore une ambassade envoyée en Chine, par Michel Ducas, empereur de Constantinople (1081). L'Europe oublia bientôt l'existence de l'empire chinois qui se fractionnait, comme elle, en une multitude de petites souverainetés.

Dans cet état de choses, il s'était formé parmi les principaux dignitaires, un parti de réformateurs qui prétendaient tout changer, tout régénérer d'après des principes diamétralement opposés à ceux des anciens temps. A leur tête se trouvait Wang-'An-Chi, premier ministre de l'empereur Chin-Tsoung. Le projet fut rédigé et sanctionné (1069). L'empereur mourut avant la mise en vigueur de la nouvelle constitution. La Chine conserva donc ses anciennes lois. Mais tributaire de tous les Tartars qui ne cessaient d'envahir ses provinces, épuisée par les révolutions, travaillée par les idées religieuses de Fo qui avait pénétré partout, lasse enfin, elle fut par elle-même incapable de se reconstituer dans son unité nationale et sociale. Il fallut que les Tartars, peuple nouveau, mais toujours de race Jaune, se chargeassent de la besogne.

La Chine ayant donc appelé à son secours les tongous Iu-Chin contre les tongous Khitans du Liao, la puissance de ceux-ci fut détruite. Mais les Iu-Chin, poussant leurs conquêtes au sud, traversèrent le fleuve Jaune, s'emparèrent de la capitale de la Chine et fondèrent la dynastie des Kin ou d'Or. Celle des Soung se réfugia à Hang-Tchéou, chef-lieu de la province de Tché-Kiang, où elle continua de régner jusqu'à l'arrivée des Mongols.

Pendant ces cinq cents ans qui viennent de s'écouler, le monde oriental a donc travaillé, selon sa mission providentielle, à l'œuvre de l'humanité. Sa langue parlée se présente à cette époque modifiée dans tous ses dialectes; sa langue écrite a subi aussi de notables modifications : depuis cette période, l'écriture chinoise diffère peu de celle qui est aujourd'hui en usage. La poésie fut aussi réformée : elle adopta les règles qu'elle observe encore actuellement. (Abel Rémusat : *Nouveaux mélanges asiatiques,* tome II, page 177).

Au reste il en fut de même dans l'Occident. C'est pendant cette période que s'élabora la langue française, qui, dès le xe siècle, se montre sous des formes dont les formes actuelles ne sont que des développements. La langue italienne, l'espagnole, la portugaise, la valaque, la romaïque ou grecque moderne, l'anglaise, la flamande, la slave, la persane, l'arabe moderne, l'hindoustani, et peut-être toutes les langues qui sont actuellement en usage sur la terre, datent de cette période leur origine ou leurs modifications. Mais comme ces langues s'étaient formées dans le rapport des divisions territoriales, chacune se manifesta d'abord en une grande variété de dialectes. Il faudra toute la période

suivante pour que les systèmes phonétiques se nationalisent sur de plus grandes surfaces.

Le caractère général de toutes ces langues fraîches écloses dénote un immense progrès dans l'humanité. La plupart des langues de l'âge polythéistique précédent affectaient des formes plus ou moins complexes; et, au moyen de certaines finales ajoutées à la partie fondamentale des noms, elles avaient personnifié tous les êtres et même leurs qualités. Les langues nouvelles rejetèrent un grand nombre de ces finales, et avec elles les principaux indices du genre et du cas; elles perdirent presque toutes la voix passive et la voix commune, elles effacèrent en partie les signes personnatifs des verbes et adoptèrent généralement *un autre signe pour le temps futur*. Modifiant encore le signe radical et la construction de la phrase, elles donnèrent plus de précision au mot, plus de facilité à la syntaxe, plus de lucidité à l'expression de la pensée. Ainsi dépouillées de la plupart de leurs caractères de paganisme, elles s'offrirent à la science et à l'art plus simples, plus ingénues, plus aptes à phonétiser la transformation sociale qui s'était opérée sur la terre. Ce travail de simplification continue; la langue anglaise paraît en être l'expression la plus avancée.

IIIe PÉRIODE, DU XIe AU XVIe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE. (*Croisades, Mongols.*)

Au commencement de cette période, la domination des Arabes s'était divisée en une multitude de petites souverainetés, que des schismes nouveaux continuaient à diviser encore [1]. Les Turcs, leurs voisins, reprirent la mission du prophète et la continuèrent avec une énergie nouvelle.

Dès l'an 1000, Mahmoud, descendant d'un esclave turc qui s'était emparé de Ghazna, fonda la dynastie des Ghaznévides, dans le même temps que Seldjouk, chef d'une tribu de Turcs hoeï-hou des environs de Boukhara, fondait la dynastie des Seldjoucides. A ceux-ci s'étaient ralliés les Gouzz ou Turcomans, débris des anciens Thouki-Chi, repoussés par les Iu-Chin, maîtres de la Chine septentrionale.

La lutte s'ouvrit bientôt entre ces deux dynasties rivales. Les Ghaznévides succombèrent, et le calife de Bagdad, vicaire de Mahomet, consacra Thogrul le Seldjoucide, *Sultan d'Orient et d'Occident* (1051).

Les Seldjoucides, plus que les Arabes, farouches propagateurs de l'islamisme, poussant leurs conquêtes à l'ouest, enlevèrent la Syrie et la Palestine aux émirs arabes, l'Arménie et la Cappadoce aux empereurs de Byzance (1071).

Dix ans après, le begh Kilidje Arslan franchit le Taurus occidental, partie de l'arête des deux versants généraux du globe, et envahit l'Asie Mineure, belle et riche presqu'île, jadis le foyer le plus actif du polythéisme, et alors toute peuplée de chrétiens livrés exclusivement à des querelles religieuses : ces populations ne surent opposer aux persécutions que la gloire du martyre.

Toute la chrétienté de l'Asie Mineure, de la Syrie et de la Palestine fut abîmée.

La chrétienté d'Europe s'en émut. Or l'Église romaine en se constituant avait reconstitué la société européenne. Le pontificat romain, suprême pouvoir spirituel, tendit donc nécessairement à devenir aussi suprême pouvoir temporel. « Il n'y a pas de royaumes, dit le bénédictin dom Clément, que Grégoire VII ne prétendît être tributaire

[1] L'empire des califes était devenu la proie d'une foule de petits souverains ou émirs : les *Ommiades* régnaient en Espagne; les *Fatimites* possédaient depuis le commencement du xe siècle la Syrie, l'Égypte, une partie de l'Arabie et de l'Afrique; les *Hamadanites* avaient la Mésopotamie, l'Assyrie et le Kourdistan; les *Bowaïh* la Perse occidentale; les *Sammanides* occupaient depuis 874 le Mawarannahar, le Khorassan et le Sedjestan ; aux *Dilémites* appartenaient le Thabaristan, le Mazandéran, le Ghilan et le Chirwan ou Dilem. Il ne restait aux califes *Abbassides* que Bagdad et quelques provinces environnantes.

du saint-siége; et, pour le prouver, il ne craint point d'alléguer des titres qui se conservaient, disait-il, dans les archives de l'Église romaine, mais qu'il n'osa jamais produire. » Il s'agissait bien de titres écrits! les titres légitimes du christianisme à la suprématie temporelle étaient dans toutes les âmes. Toutes les âmes de l'Occident tendaient manifestement, depuis le sixième siècle surtout, à entrer dans la grande unité religieuse qui s'appelait *Église,* comme toutes les idées philosophiques, dans la grande unité scientifique qui s'appelait *Théologie,* et dont la scolastique ne cessait, depuis Charlemagne, d'élaborer les formules; tous les arts venaient aussi prendre place dans la grande unité monumentale qui allait s'appeler *Cathédrale.*

Ainsi s'essayait le christianisme à l'universalité, à l'unité catholique spirituelle et temporelle que le Verbe a révélée aux hommes comme conquête de l'intelligence et du cœur et comme fin des misères humaines. Gardons-nous donc d'accuser Grégoire VII; tout son siècle fut solidaire. Mais déjà, dans ce siècle-là même, entrent en lutte les *nominalistes* et les *réalistes,* qui se mettent, à leur insu, à tout diviser encore une fois. Cependant le pouvoir temporel du pontificat ne tombe pas quand cette lutte commence; loin de là, il monte à son apogée jusqu'au milieu de la période, il descend ensuite pendant l'autre moitié, pour venir s'abîmer dans le protestantisme du XVIe siècle.

Toute la chrétienté d'Europe s'émut à la nouvelle de l'irruption des Turcs seldjoucides qui continuaient la mission temporelle et spirituelle de l'islamisme. L'Europe se trouvait alors dans les conditions, politiques sociales et morales les plus favorables pour commencer la lutte d'une manière officielle : la première forme féodale en était arrivée à une époque de décomposition complète, et toutes les couronnes des rois se rattachaient d'elles-mêmes à la tiare des pontifes. Les destinées de l'Europe, celles de l'humanité tout entière étaient en cause. Aussi, à la voix d'Urbain II, tous les guerriers chrétiens se trouvèrent au concile de Clermont [1] (1098); l'entraînement fut général et spontané : les croisades durèrent près de deux cents ans.

A cette époque, la haine du bouddhisme contre l'islamisme n'était pas moins fervente que celle du christianisme. Aussi le titre de *Sultan d'Orient et d'Occident* ne fut pas un vain titre : les Turcs eurent alors à combattre les bouddhistes qui accouraient du fond de l'Orient et les chrétiens qui accouraient du fond de l'Occident. La lutte générale se formula près du tombeau de Jésus-Christ, où finit la vallée occidentale et commence la vallée orientale, aux limites communes des deux mondes, car c'était une nouvelle phase humanitaire qui se préparait.

Or, c'est encore l'histoire de la Chine qui nous initie à l'intelligence de ces grands événements.

Dynastie dite *des Kin,* régnant simultanément avec celle des *Soung.*

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
65	1125	1re année thian-hôeï, du règne de *Taï-Tsoung,* des Kin.
		Les *Kin* étaient déjà maîtres d'une partie de la Chine; mais ils ne sont point regardés comme empereurs : on ne qualifie du titre d'empereurs que ceux de la race des *Soung.*
»	1126	1re année king-kang, du règne de *King-Tsoung,* des Soung.
»	1127	id. kien-yen, du règne de *Kao-Tsoung,* id.

[1] Il est à remarquer que ce fut à ce même concile que le titre de *pape* fut attribué exclusivement au souverain pontife.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
63	1131	1re année chao-hing, du même.
»	1131	9e année thian-hoéï, du règne de *Taï-Tsoung,* des Kin.
»	1135	13e année thian-hoéï, du règne de *Hi-Tsoung,* des Kin, qui a continué à désigner les années comme auparavant.
»	1138	1re année thian-kiouan, du règne de *Hi-Tsoung,* des Kin.
»	1141	id. hoang-toung, du même.
64	1144	14e année chao-hing, du règne de *Kao-Tsoung,* des Soung.
»	1144	4e année hoang-tsoung, du règne de *Hi-Tsoung,* des Kin.
»	1149	1re année thian-te, du règne de *Tchou-Liang,* id.
»	1153	id. tching-youan, du même.
»	1156	id. tching-loung, du même.
»	1161	id. ta-ting, du règne de *Chi-Tsoung,* des Kin.
»	1163	id. loung-hing, du règne de *Hiao-Tsoung,* des Soung.
»	1165	id. kian-tao, du même.
»	1174	id. tsun-hi, du même.
»	1190	id. tchao-hi, du règne de *Kouang-Tsoung,* des Soung.
»	1190	id. ming-tchang, du règne de *Tchang-Tsoung,* des Kin.
»	1195	id. tsing-youan, du règne de *Ning-Tsoung,* des Soung.
»	1196	id. tching-ngan, du règne de *Tchang-Tsoung,* des Kin.
»	1201	id. kia-taï, du règne de *Ning-Tsoung,* des Soung.
»	1201	id. taï-ho, du règne de *Tchang-Tsoung,* des Kin.
65	1204	4e année kia-taï, du règne de *Ning-Tsoung,* des Soung.
»	1204	id. tai-ho, du règne de *Tchang-Tsoung,* des Kin.
»	1205	1re année kai-hi, du règne de *Ning-Tsoung.*
»	1208	id. kia-ting, du même.
»	1209	id. ta-ngan, du règne de *Tchou-Young-Ki,* des Kin.
»	1212	id. tsoung-tsing, du même.
»	1213	id. tchi-ning, du même.
		La même année *Young-Ki* mourut. Son successeur *Kiouan-Tsoung* changea le nom de l'année.
»	1213	1re année tchin-yeou, du règne de *Kiouan-Tsoung,* des Kin.
»	1217	id. hing-ting, du même.
»	1222	id. youan-kouang, du même.
»	1224	id. tching-ta, du règne de *Ngaï-Tsoung,* des Kin.
»	1225	id. pao-tsing, du règne de *Li-Tsoung,* des Soung.
»	1228	id. chao-ting, du même.
»	1232	id. thian-hing, du règne de *Ngaï-Tsoung,* des Kin.
»	1234	id. touan-ping, du règne de *Li-Tsoung,* des Soung.
		C'est cette année que finit l'empire des *Kin.*
»	1237	1re année kia-hi, du règne de *Li-Tsoung,* des Soung.
»	1241	id. tchun-yeou, du même.
»	1253	id. pao-yeou, du même.
»	1259	id. kai-tsing, du même.
»	1260	id. king-ting, du même.

Les successeurs de Taï-Tsoung, premier empereur des Kin, poursuivirent leurs conquêtes sur la dynastie des Soung retirés sur le versant méridional des Nan-Ling.

Hi-Tsoung voulant s'affectionner ses nouveaux sujets, rendit au philosophe Confucius les honneurs posthumes qu'on a coutume de lui décerner. Mais les Kin n'eurent pas le temps de se nationaliser en Chine : les Mongols grandissaient au désert. Ils devaient exterminer les Kin au centre de la Chine, soumettre à leur tour les autres tribus tartares de l'Asie et envahir l'Europe jusqu'aux Alpes Carniques.

Cette fois encore le mouvement partit primitivement d'un point de la ligne faîtière des deux grandes vallées où s'agitent la civilisation orientale et la civilisation occidentale. Yésoukaï, chef d'une tribu mongole, avait ses campements dans le massif de Kenteï (page 5), qui sépare les eaux de l'Onon et du Kéroulen à l'est, de celles de la Toula à l'ouest. Au retour d'une expédition contre les tribus voisines (1163), sa femme lui présenta un fils qu'il nomma Témoudjin, du nom d'un chef tartar qu'il venait de vaincre. Treize ans après, ce jeune prince, ayant hérité des États de son père, força toutes les tribus du désert à reconnaître sa supériorité et à se rallier à sa bannière. Comme il avait épousé la fille d'un chef de kéraïtes, chrétien et prêtre nestorien, les chrétiens s'imaginèrent que Témoudjin s'était converti. Les bouddhistes le crurent aussi pour leur propre compte. Il était simplement monothéiste radical, et n'avait de commun avec les bouddhistes et les chrétiens qu'une même haine contre les nations musulmanes. En l'an 1206, ayant assemblé tous les khans du désert dans la vallée du Khou-Khou-Noor, il se fit élire Tchinggis-Khan et proclama l'affranchissement des tribus mongoles.

Jusque-là, ces tribus, placées sous la dépendance de tous les maîtres successifs du désert, n'avaient joué qu'un rôle fort secondaire. Tchinggis-Khan voulut un immense empire, une vengeance immense. Il attaqua d'abord les Kin sur le versant oriental dans les plaines de la Chine (1211), et huit ans après il mit en mouvement une armée de sept cent mille hommes contre les Turcs du Kharism qui dominaient sur le Turkestan actuel et sur toute la Perse, et qui tout récemment avaient mis à mort ses ambassadeurs. Les armées mongoles passèrent comme un torrent. Les Kharismiens dispersés se replièrent vers la Syrie où leurs dévastations provoqueront un peu plus tard la première croisade de saint Louis. Une division mongole détachée du corps principal alla camper dans la plaine de Moghan en Géorgie, d'où elle franchit le Caucase par le défilé de Derbend et se jeta sur le Kaptchak (vallées inférieures du Volga et du Jaïk). Les Turcs Ouzes et les Slaves, cette fois réunis dans un même sentiment de frayeur, joignirent en vain leurs forces : ils furent vaincus (1223) dans la plaine de Kalets (gouvernement d'Ekaterinoslaf).

Cette première expédition terminée, Tchinggis-Khan remit le commandement de ses conquêtes à ses fils, et revint avec les dépouilles des nations à son campement de Karakorum, qui formait une espèce de ville située dans une des vallées de l'Orkhon supérieur. Construite au milieu du VIIIe siècle par un khan des Turcs Hoeï-Hou, elle s'était agrandie sous la puissance mongole, et des artistes chinois ne cessaient de travailler à son embellissement. Des astronomes et des géomètres de l'Occident y vinrent pour s'attacher à la fortune du conquérant.

Trois ans après (1227) Tchinggis-Khan mourut en exhortant ses fils à vivre dans une parfaite union, dont il leur offrit l'emblème dans un faisceau de flèches qu'ils ne pouvaient rompre qu'en détail.

Oktaï, qu'il avait désigné pour son successeur, était alors occupé à réduire la dynastie des Kin. Il vint se faire reconnaître à Karakorum et fit alliance avec la dynastie des Soung. Les Kin furent complétement détruits en 1234. Puis ce fut le tour des Soung. Les Soung périront bientôt aussi, mais avec gloire.

En l'an 1237, Oktaï-Khan chargea son neveu Batou d'une nouvelle expédition dans

la Russie méridionale. Une armée nombreuse fut mise en mouvement. Depuis le Caucase jusqu'à Novogorod, ce ne fut que ruines et flammes. Moskou et Kief furent renversées, Novogorod résista. L'empire des Ouzes fut anéanti. Les Mongols, poussant à l'ouest, livrèrent Cracovie aux flammes et pénétrèrent en Silésie. L'alarme fut si grande en Allemagne et en France que l'on ordonna des jeûnes et des prières dans toutes les églises. Henri de Liegnitz se fit écraser avec ses Allemands dans la plaine de Wahlstadt (1241) [1]. Cependant, arrêté de front à l'ouest, Batou se rejeta au sud sur la Moldavie, la Valachie et la Boulgarie du Danube qui s'était affranchie de la domination de Constantinople depuis le passage des croisés; il poussa ses ravages jusque dans la Servie et la Croatie. Après une campagne de huit années, riche de dépouilles et de gloire, il s'en revint (1245) dans son campement du Kaptchak, où il fit bâtir Kazan et Saraï : cette dernière devint sa capitale; elle était placée sur les bords de l'Aktouba, une des branches du Volga, à 15 lieues environ d'Astrakhan. En 1255, il se fit musulman et commença ainsi la dislocation de l'empire des Mongols.

Les ravages des Mongols avaient alarmé la chrétienté : on songea non à les combattre, mais à les convertir. D'ailleurs on avait besoin d'eux contre les Turcs, leurs mortels ennemis. Des ambassades se succédèrent pour Karakorum. Le pape Innocent IV chargea (1246) Jean du Plan Carpin, moine de l'ordre de Saint-François, de se rendre à la cour du Grand Khan et de chercher à le fléchir. A son passage par Saraï, il obtint la faveur de rendre hommage à Batou-Khan. La même année il arriva à Karakorum. Oktaï venait de mourir, et l'on s'occupait de l'élévation de Kaïouk à la dignité de Grand Khan. Admis en audience particulière, le franciscain échoua dans sa mission : Kaïouk le renvoya en sommant le pape de venir en personne se reconnaître son vassal.

Cinq ans plus tard, Mongou succéda à Kaïouk.

En 1252, Haïton, roi chrétien d'Arménie, se rendit aussi à Karakorum pour solliciter l'appui des Mongols contre les Turcs dont les excursions l'inquiétaient. Mangou lui promit que son frère Houlagou marcherait à la tête d'une armée contre les Turcs de l'Asie Mineure et de Syrie, et surtout qu'il détruirait la secte des Assassins.

L'année suivante, Guillaume de Rubruquis, moine cordelier, arriva aussi à Karakorum; il venait de la part de saint Louis, qui était alors en Syrie fort occupé contre les Turcs, offrir au Grand Khan une chapelle en écarlate avec d'autres pièces richement brodées où était représentée à l'aiguille et fort artistement la passion de Notre-Seigneur. Divers autres ornements et un morceau de la vraie croix complétaient ce don.

L'envoyé de saint Louis trouva Karakorum une ville fort peu étendue, composée de deux grandes rues principales, l'une dite des Sarrasins (Mahométans), affectée aux étrangers, où étaient établis des espèces de bazars; l'autre dite des Kathayens (Chinois), réservée aux artisans : les habitations des ministres du Grand Khan et des seigneurs de sa suite étaient disséminées dans d'autres rues. Cette ville renfermait alors douze temples bouddhiques, deux mosquées mahométanes et une église chrétienne reléguée à une des extrémités : elle était ceinte de murailles en terre, coupées par quatre portes près desquelles se tenaient des marchés de grains, de bestiaux, de chevaux et de chariots. Plusieurs Européens, capturés durant les expéditions précédentes, y existaient à cette époque, entre autres des mineurs allemands et un certain Guillaume, Parisien d'origine, qui exerçait l'orfévrerie avec un talent fort remarquable. Ce Guillaume, fait prisonnier en Hongrie lors de la prise de Belgrade, vivait à la cour de Mangou

[1] C'est dans cette plaine qu'en 1813 le maréchal Blücher remporta sa première victoire sur les débris de la grande armée française, commandés par le maréchal Macdonald.

dans une grande aisance. Il avait confectionné pour ce prince un arbre en argent, reposant sur quatre lions de même métal; des tuyaux intérieurs faisaient monter jusqu'à la cime de cet arbre du *cosmos* et de l'*hydromel* qui coulaient ensuite par la bouche de deux dragons dorés et tombaient dans de grands vases posés à terre. Au-dessus de cet arbre était une Renommée aux ailes déployées, qui sonnait de la trompette lorsqu'on servait à boire aux convives. Divers ambassadeurs étaient alors réunis à la cour de Mangou : celui du calife de Bagdad, voyageant en litière traînée par des mules; celui d'un prince indien, qui avait amené huit lévriers exercés à se tenir sur la croupe des chevaux, à l'instar des léopards; enfin un envoyé turc chargé également d'offrir de magnifiques présents au nom du sultan, son maître. Chacun de ces ambassadeurs venait solliciter des secours.

Après avoir passé entre deux lignes de feu (moyen de purification pour conjurer les mauvais génies), Rubruquis fut admis en présence du Grand Khan. Il le trouva assis sur un petit lit, avec sa femme et sa fille, et vêtu d'une robe fourrée, brillante comme une peau de veau marin : il lui remit ses présents, lui exposa le but de sa mission et réclama pour sa croyance une protection spéciale. Quoique tous les cultes eussent à la cour mongole toute liberté de se produire, Mangou lui parut assez indifférent en matière de religion. Les membres du clergé bouddhique, chrétien et mahométan se disputaient vivement l'honneur de le convertir, en répandant leurs bénédictions sur ses voyages et sur les mets de sa table. Les prêtres bouddhistes avaient néanmoins le plus de chances de l'attirer à eux : adonnés à l'astrologie, ils tiraient des augures de chaque fait et se montraient fort habiles à calculer les éclipses de soleil et de lune. En vain dans une conférence qui eut lieu en présence du khan, Rubruquis étala l'érudition et l'enthousiasme d'un moine du moyen âge, Mangou le renvoya poliment, en lui disant qu'il se serait peut-être converti s'il eût renouvelé sous ses yeux les miracles de Moïse. Il lui remit pour son souverain une lettre terminée ainsi : « Au nom du Dieu tout-puissant, je vous ordonne, roi Louis, de m'obéir et de me déclarer solennellement ce que vous voulez choisir, de la paix ou de la guerre. »

A cette époque, Houlagou, frère de Mangou, venait de renverser le dernier calife de Bagdad (1258); il pénétrait en Syrie, rangeait toute la Mésopotamie sous sa domination, battait les Turcs égyptiens et les chrétiens d'Orient qui, éprouvant la même frayeur, avaient momentanément uni leurs efforts.

Ainsi, dit Abel Rémusat (*Relations politiques des rois de France avec les empereurs mongols*), les restes de la puissance des califes abbassides avaient disparu devant un petit-fils de Tchinggis-Khan. Le campement des généraux tartars dans la Perse était devenu une principauté presque indépendante du grand empire mongol. Ce nouveau royaume confinait aux États de Bibars, sultan d'Égypte. Le voisinage, la différence des mœurs et des religions, allumèrent bientôt entre les Mameluks et les Tartars une rivalité que les chrétiens d'Orient s'attachèrent à aigrir par tous les moyens possibles. L'empire des Mongols, étendu d'un bout de l'Asie à l'autre, s'était bientôt divisé; ceux de la Perse eurent besoin d'auxiliaires : leurs vassaux, les rois d'Arménie et de Géorgie, leur en procurèrent en les obligeant d'accepter l'alliance des Occidentaux. La haine des nations musulmanes, commune aux Tartars et aux chrétiens, conduisit les uns et les autres à combiner leurs efforts. On fut d'autant plus disposé à agréer les propositions des Mongols qu'ils passaient alors pour avoir une grande propension au christianisme. C'était presque être chrétien, que d'être ennemi des Musulmans. Enfin les Tartars avaient été pris d'abord pour des démons incarnés quand ils avaient attaqué les Polonais et les Hongrois : peu s'en fallut qu'on ne les jugeât tout à fait convertis, quand on vit qu'ils faisaient avec acharnement la guerre aux Turcs et aux Sarrasins.

Dans ce moment la puissance des Francs en Syrie était sur son déclin; elle ne tarda même pas à tomber sous les coups des sultans d'Égypte. Mais de nouvelles croisades pouvaient la relever en un instant. Les Mongols se mirent à en solliciter dans l'Occident : ils joignirent leurs exhortations à celles des Géorgiens, des Arméniens, des Grecs, des croisés réfugiés en Chypre. Les premiers Tartars avaient débuté par des menaces et des injures. Les derniers en vinrent aux offres et descendirent aux prières. Des ambassadeurs furent envoyés par eux en Italie, en Espagne, en France, en Angleterre; et il ne tint pas à eux que le feu des guerres saintes ne se rallumât de nouveau, et ne s'étendît encore sur l'Europe et sur l'Asie.

Ce fut une chose bien peu remarquée que l'introduction de trois officiers mongols au deuxième concile général de Lyon, en 1274, face à face avec les évêques chrétiens, et pourtant ils venaient solliciter une nouvelle croisade et raviver la grande question humanitaire au triple nom de Bouddha, de Mahomet et de Jésus-Christ. Des cérémonies d'étiquette firent manquer la mission. C'était d'ailleurs l'époque où la huitième et dernière croisade venait d'expirer sur les ruines de Carthage. La question fut ajournée. Il faudra d'abord que les successeurs de saint Louis reviennent en Algérie.

Les dernières colonies chrétiennes tombèrent au pouvoir des sultans d'Égypte avec la ville de Saint-Jean-d'Acre en 1291, et quand, en 1305, le pape Clément V prêcha une nouvelle croisade pour reconquérir la Palestine, il ne fut plus compris. Les Tartars bouddhistes de la Perse avaient embrassé l'islamisme et l'empire de Tchinggis-Khan était divisé en une multitude de khanats particuliers.

Les croisés et les Tartars avaient rempli leur mission : les croisés, c'étaient les Barbares qui, à leur insu, s'en étaient retournés dans l'Orient à la conquête de la civilisation. Le songe de saint Louis s'est réalisé : il lui avait semblé que « *la lumière de l'Orient était tombée du ciel sur lui et l'avait tiré d'entre les morts.* » Les croisades, en effet, firent des Français une nation et de leur royauté une puissance. Tous les autres peuples de l'Europe occidentale subirent la même transformation. L'invasion tartare eut le même résultat pour l'Europe orientale : elle abattit une foule de petits princes rivaux et éveilla dans les populations slaves, jusque-là ennemies, un sentiment commun de nationalité, qui, depuis Iwan Ier (1320), fit entrer la Russie dans la grande famille des nations européennes.

Sous le rapport des sciences, du commerce et de l'industrie, l'Europe ne doit guère moins à l'invasion tartare qu'aux croisades. Il paraît que c'est aux Mongols que nous devons l'imprimerie typographique, la gravure sur bois, les cartes à jouer, le papier-monnaie, la poudre à canon, l'artillerie...; toutes choses qu'ils importèrent de la Chine. Houlagou, marchant à la conquête de la Perse, avait dans son armée un corps d'artilleurs chinois (1255). En Chine on faisait usage, depuis un temps immémorial, de *pao à feu* et de hallebardes à poudre et volantes (fusées), de ventouses remplies de poudre. L'Arabe Ben-Obeïd se servit de canons, en 1257, à la défense de Niébla en Espagne; en France, il paraît que l'on n'employa ces armes à feu qu'à la bataille de Crécy en 1346. En Pologne et en Russie on se sert encore d'une machine arithmétique apportée par les Mongols et qui n'est autre que le *soan pan* des Chinois. Non-seulement les Mongols transportèrent en Occident une foule de découvertes des Chinois, mais ils enrichirent la Chine d'inventions occidentales. Des familles entières d'Européens y furent transportées pour cultiver la vigne. Le père et l'oncle de Marco-Polo y construisirent des catapultes qui mirent fin au siége d'une ville. En un mot, il y eut à cette époque un échange actif de connaissances entre les deux mondes, et ce fut l'Europe surtout qui y gagna. Ainsi la civilisation s'aide, dans ses progrès, des fléaux mêmes qui semblent destinés à l'anéantir.

Mangou-Khan était mort en l'an 1260. Son frère Khoubilaï (en chinois Hou-Pi-Lie) fut investi de la dignité de Grand Khan. Il transporta sa résidence à Khan-Balikh ou Ta-Tou (Péking), et fonda la dynastie des *Youan* ou *Mongols*.

Vingtième dynastie. Commencement *de la dynastie des Youan. — Dix* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
»	1260	1re année tchoung-toung, du règne de *Hou-Pi-Lie* ou *Chi-Tsou,* de la dynastie des Youan ou Mongols.
66	1264	5e année king-ting, du règne de *Li-Tsoung,* des Soung.
»	1264	1re année tchi-youan, du règne de *Chi-Tsou*, des Youan.
»	1265	id. nian-tchun, du règne de *Tou-Tsoung,* des Soung.
»	1271	Les *Youan* ou *Mongols* commencent cette année à établir des dénominations pour leur empire.
»	1275	1re année te-yeou, du règne de *Ti-Hien,* des Soung.
»	1276	id. king-yen, du règne de *Touan-Tsoung,* id.
»	1278	id. tsiang-hing, du règne de *Ti-Ping,* id.
»	1279	C'est cette année que finit la dynastie des *Soung.*

Règne exclusif de la dynastie mongole.

Cycles.	Après Jésus-Christ.	
»	1295	1re année youan-tching, du règne de *Tching-Tsoung,* des Youan.
»	1297	id. ta-te, du même.
»	1308	id. tchi-ta, du règne de *Wou-Tsoung,* des Youan.
»	1312	id. hoang-tsing, du règne de *Jin-Tsoung,* id.
»	1314	id. yen-yeou, du même.
»	1321	id. tchi-tchi, du règne de *Yng-Tsoung,* id.
67	1324	id. taï-ting, du règne de *Taï-Ting-Ti,* id.
»	1328	id. tchi-ho, du même.
»	1328	id. thian-li, du règne simultané de *Wen-Tsoung,* des Youan.
»	1330	id. tchi-chun, du même.
»	1333	id. youan-toung, du règne de *Chun-Ti,* id.
»	1335	id. tchi-youan, du même.
»	1341	id. tchi-tching, du même.
»	1368	chute de la dynastie mongole.

Le fondateur de la dynastie des *Youan* poursuivit activement la guerre contre les Soung.

En lisant l'histoire de la conquête de la Chine par les armées de Khoubilaï-Khan, sous le commandement de Pe-Yen (cent yeux) et d'autres généraux, pour la plupart de l'Asie occidentale, on est surpris du spectacle extraordinaire que présente la Chine dans ce grand événement politique. Jamais nation n'a peut-être montré plus de résistance et de dignité avant de se soumettre à un joug étranger, et jamais cause désespérée n'occasionna autant de sacrifices volontaires. La plupart des hommes d'État, des gouverneurs et des commandants des villes fortifiées se donnèrent la mort, ou s'ensevelirent sous les ruines de leurs cités plutôt que de se soumettre aux conquérants. En voici quelques exemples : Pe-Yen faisait le siége de Tchi-Tchéou, dans le Kiang-Nan; le gouverneur de la ville, voyant qu'il lui était impossible de défendre sa place (1274), dit à sa femme qu'il ne pouvait se résoudre ni à être infidèle à l'empe-

reur des Soung, ni à voir la ville occupée par des étrangers. Après ces paroles il se tua, et sa femme en fit de même.

Lorsque les troupes mongoles s'emparèrent de Tao-Tchéou, dans le Kiang-Si (1274), plusieurs mandarins de cette ville se donnèrent la mort avec leurs domestiques, plutôt que de se rendre.

Un grand, ayant appris la fuite honteuse du premier ministre des Soung, donna un festin à ses amis et à ses parents; il écrivit ensuite des lettres aux ministres et aux princes du sang; et, ne pouvant survivre aux calamités qui affligeaient sa patrie, il se tua trois jours après.

Au siége de Tchang-Cha, un mandarin d'une autre ville qui s'y trouvait, voyant que toute résistance devenait inutile, fit mettre le bonnet de cérémonie sur la tête de ses deux fils, encore jeunes, en leur ordonnant de se prosterner trois fois devant ceux qui étaient présents. Ensuite, lui, ses deux fils et ses domestiques se jetèrent dans le feu et y moururent. Le gouverneur de la ville assiégée, nommé Li-Fou, ordonna à un de ses officiers de s'approcher, et lui dit : « Je n'ai plus de forces; il faut mourir; je ne veux pas que les gens de ma maison me déshonorent par l'esclavage. Après que tu les auras tous tués, tue-moi. » L'officier supplia le gouverneur de l'exempter de cette triste mission; il fallut qu'il obéît... Ensuite il se tua lui-même avec sa femme et ses enfants. Tous les mandarins de la ville, à l'exception de deux, se tuèrent; la plupart des habitants en firent de même, et tous les puits de la ville se trouvèrent remplis de leurs cadavres, lorsque les assiégés y entrèrent.

Il ne restait plus aux Soung que cent trente mille soldats refoulés sur les côtes maritimes de la province de Canton. Au milieu d'eux s'étaient réfugiés la famille impériale, la cour, le gouvernement. La flotte est au port; tous s'embarquent avec l'armée. Mais bientôt on fut joint par la flotte tartare, et il y eut un sanglant combat. Le premier ministre, à qui le jeune empereur Ti-Ping avait été confié, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, prit son pupille dans ses bras : « Il vaut mieux, s'écria-t-il, mourir libre que de déshonorer ses ancêtres par une honteuse captivité, » et il se précipita avec lui dans la mer; l'impératrice les suivit; une noire tempête s'éleva tout à coup, et les flots entr'ouverts se refermèrent sur les derniers débris de la dynastie des Soung (1279).

Pour la première fois la Chine entière obéit à des princes étrangers. C'est sous l'influence de ces princes étrangers que le monde oriental manifesta une prodigieuse activité intellectuelle, activité semblable à celle du monde occidental après les croisades et l'invasion tartare.

Dès son avénement au trône, Hou-Pi-Lie avait organisé l'administration en divisant la Chine en dix provinces, pourvues chacune de dix tribunaux dont les présidents était Mongols, et il fit exécuter de grands travaux pour achever le développement du grand canal. Il remit en vigueur les institutions fondamentales du vieil empire. Quand il se vit revêtu des insignes des anciens empereurs, frappé de la majesté de l'appareil impérial, il s'écria : « C'est aujourd'hui seulement que je sens ce que c'est que d'être le *fils du ciel.* » Mais comme ce nouveau fils du ciel, assez indifférent sur le culte national, refusa de faire en personne le sacrifice solennel au souverain suprême, les lettrés ne le lui pardonnèrent jamais; ils ne lui pardonnèrent jamais non plus, ni à lui ni à ses successeurs, d'avoir protégé le bouddhisme du Thibet et le mahométisme, et de s'être entouré d'étrangers.

Sectateur du bouddhisme comme presque tous les Tartars, il fit venir du Thibet le célèbre lama Bâschbah et le fit reconnaître *Bouddha vivant, roi, docteur et maître de l'empire et de l'empereur.* Il lui assigna de riches domaines. De là l'accession officielle du pouvoir temporel au pouvoir spirituel du Dalaï-Lama. La Chine, déjà envahie par

les bouddhistes ho-chang, le fut donc encore par les bouddhistes thibétains. Mais ceux-ci furent particulièrement protégés. Les livres sacrés de la religion de Bouddha, traduits en mongol, furent écrits en lettres d'or, et ceux de la secte de Tao livrés aux flammes.

Comme les Turcs occidentaux qui avaient embrassé l'islamisme étaient nombreux dans les armées du conquérant, il institua un collége impérial pour les *Hoeï-Hou,* et les dissensions se multiplièrent.

Le christianisme fit encore à cette époque une apparition en Chine. Jean de Montecorvino, religieux de l'ordre des frères mineurs, envoyé par Nicolas IV (1288), arriva peu de temps après à Khan-Balikh. Il remit au souverain des Tartars une lettre du pape qui l'engageait à se faire chrétien. Jean dut se contenter de la tolérance que Hou-Pi-Lie étendait à toutes les religions. Le zélé missionnaire mit six années à bâtir dans la capitale une église avec un clocher où il fit placer trois cloches que l'on sonnait à toutes les heures pour appeler les néophytes aux offices. Il avait baptisé six mille personnes. Il avait en outre acheté cent cinquante jeunes Chinois qu'il instruisait dans la foi chrétienne. Il leur apprit les lettres grecques et latines, et composa pour eux des psautiers, des hymnaires et deux bréviaires, de sorte que ces enfants chantaient les offices comme cela se pratiquait dans les couvents. Il était même parvenu à faire embrasser la foi catholique à un prince mongol de la tribu des Kéraïtes et à la plupart de ses vassaux [1]. Or, presque toute cette tribu avait été convertie par les chrétiens nestoriens qui, depuis O-Lo-Pen, avaient fait d'immenses progrès dans ces contrées. Jean fut persécuté et les Kéraïtes redevinrent nestoriens. En l'an 1314, le pape Clément V érigea pour lui le siége archiépiscopal de Khan-Balikh et envoya pour l'aider André de Pérouse et quelques autres qu'il créa suffragants. Il mourut vers 1330 et eut pour successeur un franciscain nommé Nicolas qui n'arriva point à sa destination. L'archevêché de Khan-Balikh ne tarda pas d'être entièrement oublié.

Hou-Pi-Lie appela à sa cour une foule de savants et de gens de lettres. Il y en eut de l'Inde, de la Perse, de la Transoxane et de diverses contrées de l'Europe. Deux nobles Vénitiens, Nicolas et Mathieu Polo, y étaient arrivés dans des vues de commerce en 1271. Trois ans après ils y retournèrent avec Marco-Polo, fils de Nicolas, homme fort instruit, auquel Grégoire X adjoignit deux frères prêcheurs, munis d'instructions et de lettres. Marco-Polo devint le favori de l'empereur qui l'employa pendant 18 ans à des missions particulières. Il revint dans sa patrie comblé de gloire et de richesses. Seul, cet homme étonnant a fait faire d'immenses progrès à la cosmographie, tracé les limites orientales du continent ancien, relevé l'Asie centrale ignorée des Grecs et des Romains, décrit exactement la Chine, l'Inde et l'océan Indien. Le premier, il a parlé de la gravure chinoise, du papier-monnaie, du charbon de terre, de la porcelaine et de l'organisation des postes. Les récits de ses voyages furent lus par ses contemporains avec une avidité curieuse en même temps qu'avec une grande incrédulité; aussi donnèrent-ils le sobriquet de *Messire Marco-Millione,* à celui que de nos jours, par une autre hyperbole, on a nommé le *Humboldt du* XIIIe *siècle.*

C'est une chose bien digne d'attention que le travail intellectuel qui se fit en Chine durant cette période. On croirait, en vérité, que la pensée profonde de nos dominicains, la science de nos cordeliers et les patientes recherches de nos bénédictins, que tout ce que nous eûmes alors d'énergie dans l'esprit et de génie au cœur, se fût incarné dans le monde oriental. C'est l'époque la plus florissante de la littérature mongole et celle de la publication du grand ouvrage chinois de Ma-Touan-Lin dont nous avons parlé

[1] Un petit-fils de Tchinggis-Khan, nommé Nayen, qui régnait dans la Mandchourie actuelle et qui se fit battre et dépouiller par Hou-Pi-Lie, avait fait broder le *signe de la croix* sur ses bannières.

précédemment (page 47). On peut consulter à ce sujet l'ouvrage de M. Abel Rémusat, intitulé *Recherches sur les langues tartares.*

Cependant l'opposition des lettrés devenait de plus en plus menaçante. Ils reprochaient à la dynastie des Youan de ne pas avoir adopté pleinement et sans restriction leurs principes de gouvernement et leur religion politique. Cette dynastie avait d'ailleurs promptement dégénéré. Des révoltes partielles, des calamités publiques affligeaient les populations. Le malaise fut général lorsque Tamerlan, fondant un nouvel empire à Samarkand, eut intercepté le commerce entre les deux extrémités de l'Asie (1366) ; c'est dans ces circonstances que le fils d'un pauvre laboureur, qui était entré comme domestique dans un couvent de moines de Bouddha, s'étant mis à la tête d'une troupe de révoltés, chassa les Mongols de la Chine et se fit reconnaître empereur, sous le titre ordinaire de Taï-Tsou (grand ancêtre). Il donna à sa dynastie le nom de *Taï-Ming* (grande lumière).

Le dernier empereur mongol se hâta de regagner avec les siens les établissements de ses ancêtres à Karakorum et dans les vallées de la Sélenga, de l'Orkhon et de la Toula. Leurs descendants y portent aujourd'hui le nom de Khalkha.

Vingt-unième dynastie, dite *des Ming,* de 1368 à 1573. — *Dix-sept* empereurs.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
»	1368	1re année	houng-wou, du règne de *Taï-Tsou,* des Ming.
68	1384	17e année	id. id.
»	1398	1re année	de *Kian-Wen-Ti,* ou de l'empereur restaurateur des lettrés.
»	1403	id.	young-lo, du règne de *Tching-Tsou-Wen-Ti,* des Ming. (Il transféra le siége de l'empire à Péking.)
»	1425	id.	houng-hi, du règne de *Jin-Tsoung-Tchang-Ti,* id.
»	1426	id.	hiouan-te, du règne de *Siouan-Tsoung-Tchang-Ti.*
»	1436	id.	tching-toung, du règne de *Yng-Tsoung-Jouï-Ti,* id.
69	1444	9e année	id. id.
»	1450	1re année	king-taï, du règne de *King-Ti,* des Ming.
			Observation. L'empereur *Yng-Tsoung-Jouï-Ti,* s'étant mis à la tête de l'armée qui devait combattre les Tartars, fut pris par ces mêmes Tartars. Pendant sa détention son frère gouverna l'empire, non pas simplement comme régent, mais comme empereur en titre.
»	1457	1re année	thian-chun, du recouvrement de l'empire par *Yng-Tsoung-Jouï-Ti.*
»	1465	id.	tching-hoa, du règne de *Tchun-Ti,* ou *Hian-Tsoung-Tchun-Ti.*
»	1488	id.	houng-tchi, du règne de *Hiao-Tsoung-King-Ti.*
70	1504	17e année	houng-tchi, du même.
»	1506	1re année	tching-te, du règne de *Wou-Tsoung-Y-Ti.*
»	1522	id.	kia-tsing, du règne de *Chi-Tsoung-Sou-Ti.*
71	1564	43e année	kia-tsing, du même.
»	1567	1re année	loung-king, du règne de *Mou-Tsoung-Tchouang-Ti.*
»	1573	id.	wen-li, du règne de *Chin-Tsoung-Hien-Ti.*
»	1616		C'est à cette année que la *Table chronologique* place le commencement de la dynastie des Tartars-Mandchous aujourd'hui régnante. Cependant l'histoire fait encore mention de trois empereurs de celle des Ming; savoir : en 1620 *Kouang-Toung,* en 1621 *Hi-Tsoung,* et en 1628 *Houï-Tsoung* qui périt en 1643.

Le culte des traditions, tel est toujours le principe de la civilisation orientale, l'expression de la nationalité chinoise, la sauvegarde de l'empire. Toute dynastie indigène ou étrangère qui ne respecta point cette loi sacrée, qui ne l'embrassa point franchement, quelque bien qu'elle opérât d'ailleurs, n'eut jamais les sympathies de la nation, ni de conditions de durée. Le règne de l'empereur Taï-Tsou fut donc une réaction complète contre le système politique des Mongols, une rétrogression nouvelle vers les doctrines et les institutions des premiers empereurs. Mais l'intérieur de l'empire resta ouvert aux étrangers qu'attiraient les intérêts du commerce.

Tous les petits temples des bouddhistes (ho-chang et lamas) furent supprimés, et des grands temples on n'en laissa subsister qu'un seul dans chaque ville du premier, du deuxième et du troisième ordre. Il fut en même temps défendu aux personnes du sexe de se faire religieuses *(kou-tseu)* avant l'âge de quarante ans. Les tao-ssé voyant le moment favorable pour reconquérir leur prépondérance religieuse, y travaillèrent activement. L'un d'eux ayant un jour présenté à l'empereur la recette infaillible du breuvage de l'immortalité : « Retirez-vous, dit l'empereur; le vrai secret de l'immortalité est de pratiquer la vertu, de faire du bien aux hommes, et de remplir tous ses devoirs. » Il y eut aussi un décret par lequel les fonctions des eunuques furent restreintes aux services domestiques du palais. Taï-Tsou sentait bien où était le mal; mais le mal était irréparable. Écoutez; c'est l'empereur qui parle aux tribunaux littéraires assemblés dans son palais : « Les anciens, leur dit-il, faisaient peu de livres, mais ils les faisaient bons; le but de tous leurs ouvrages était d'inspirer la vertu et l'amour du devoir, de faire connaître le mérite des grands hommes en tout genre, et de donner des moyens pour faciliter l'observation des lois et des usages. Il s'en faut bien qu'il en soit de même aujourd'hui. Nos lettrés modernes écrivent beaucoup et sur des sujets qui ne peuvent être d'aucune utilité réelle. Les anciens écrivaient simplement, et leurs écrits étaient à la portée de tout le monde; leur style était coulant, leurs expressions claires; ils disaient beaucoup de choses en très-peu de mots. Quoi de plus clair, par exemple, de plus précis et de plus instructif, que le *Tchou-Che-Piao* de Tchou-Ko-Liang? Dans cet ouvrage, qui n'est que de quelques feuilles, il expose son sujet avec tant de précision et de clarté, il le traite d'une manière si simple et en même temps si noble, il entre dans un détail de raisons si abondant, quoique très-court, qu'il dit tout ce qu'il faut dire, ne laisse rien à désirer, et entraîne tout le monde à son sentiment. Autrefois on lisait son ouvrage avec plaisir; on le lit encore aujourd'hui de même (?). Ce n'est point ainsi que nos lettrés modernes écrivent; leur style est diffus et ampoulé; ils noient une pensée dans des flots de paroles; s'il y a une expression obscure ou à double sens, c'est justement celle qu'ils choisissent ; on dirait qu'ils écrivent pour n'être point compris; ils sont comme *Siang-Jou* et *Yang-Hioung*. Ces deux hommes passent pour avoir été très-habiles; ils savaient à merveille toutes les règles de la composition, et ils les mettaient en usage; cependant leurs ouvrages étaient vides de choses et n'apprenaient rien. Vous qui êtes à la tête de la littérature, faites vos efforts pour ramener le bon goût; vous n'en viendrez à bout qu'en imitant les anciens. »

A l'époque où l'empereur prononça cette espèce de mercuriale académique, la littérature européenne commençait aussi à remonter aux sources de son antiquité (1367), mais d'elle-même, car le goût de la langue d'Homère, assoupi depuis neuf siècles, venait d'être réveillé chez les descendants des barbares par les guerres saintes, par le commerce avec l'Orient, et par les malheurs de Byzance.

En Chine, le conseil fut assez inutile. L'intelligence avait aussi trouvé des idées et des formes nouvelles dans les idées et les formes anciennes. Toute autre littérature eût été incomprise. Mais il ne se rencontra pas une seule tête chinoise capable de diriger

le mouvement. Il faudra donc que des barbares s'en chargent encore une fois.

Bientôt la dynastie des Ming fut en pleine décadence. Dès 1408, un édit fut publié qui défendait de rendre aucun honneur au philosophe national; un peu plus tard on brûlera officiellement ses statues. Les bouddhistes chinois et thibétains reprirent faveur et se multiplièrent prodigieusement. Les tao-ssé firent merveilles aussi. Ils avaient déjà plus de huit cents volumes de recettes infaillibles pour composer le breuvage de l'immortalité. Ces recettes étant incomplètes, on courut par toutes les provinces pour en chercher auxquelles il ne manquât rien; mais les empereurs avaient toujours le malheur de mourir avant qu'elles fussent arrivées. Quant à l'empire, comme on n'avait pas le temps de s'en occuper, les eunuques en firent leur affaire. Les voilà donc encore, les eunuques, qui gouvernent l'État avec l'impératrice mère (1456); ils commandent les armées. Peu s'en faut qu'ils ne s'asseyent sur le trône (1462 et 1506). Ils ne seront pas rois, ils seront davantage. De par l'empereur Hian-Tsoung (1464), les eunuques forment un tribunal suprême qui condamne à mort toute personne soupçonnée de rébellion, lors même qu'il n'y a pas de preuves. Et pourquoi pas? On les a faits dieux, et ces dieux équivoques ont des temples et des autels [1]!

A la fin, la confusion devint si grande, les calamités publiques se succédèrent si nombreuses, que jamais l'histoire n'eut plus de scènes affligeantes à enregistrer en si peu d'années. Dans les provinces occidentales, la famine force les pères, les mères et les enfants à se dévorer entre eux; dans les provinces méridionales et orientales, la peste, jusque-là étrangère à la Chine, exerce les plus cruels ravages; on creusa soixante fosses de dix mille hommes chacune. On employa huit cent mille ouvriers pour arrêter le cours des fleuves débordés. Cinq cent mille personnes furent englouties par un tremblement de terre. Aux ravages de la nature se joignirent ceux des hommes : des flottes de Japonais et de pirates dévastent les côtes maritimes, les Tartars occidentaux et les Tartars orientaux franchissent la grande muraille et inondent les provinces. Les premiers étaient les descendants des Mongols chassés de la Chine; on les apaisa avec de riches tributs. Les seconds étaient de la souche des Tougous In-Chin ou Kin, dispersés par Tchinggis : ils s'étaient reconstitués vers l'an 1500 en corps de nation dans la contrée de *Mandchou* (canton très-peuplé), voisine des monts Golmin-Changan-Alin (voyez page 24). En 1583 King-Sou, leur chef, s'empara du pays de Liao-Toung. En 1616, son successeur Taï-Tsou prit hautement le titre de Hoang-Ti (empereur céleste) et cessa de dissimuler ses projets. Deux ans plus tard, s'étant rendu maître de la ville de Moukden, capitale du Liao-Toung, il ordonna à tous les Chinois, sous peine de mort, de se raser la tête à la manière tartare. Tout le *peuple aux beaux cheveux noirs* devra bientôt se résigner à ne plus porter qu'une longue queue pendante derrière le dos. Des milliers de Chinois se firent tuer pour ne pas déshonorer leur chevelure, et il n'y eut pas assez de courage pour défendre la dynastie des Ming ni contre les Tartars, ni contre les séditieux. Les révoltes intérieures se multiplièrent d'une manière effrayante : le chef des bonzes en fut un des principaux instigateurs.

Il y eut jusqu'à huit chefs indigènes qui entrèrent en campagne à la tête de huit armées rebelles. Tous prétendaient au trône, et ils n'avaient que le génie de la destruction. D'abord ils s'exterminèrent mutuellement. Quand ils ne furent plus que deux,

[1] En 1450, on saisit les biens de l'un d'eux qui, étant à la tête de l'armée, avait laissé prendre l'empereur par les Tartars. Ses maisons, aussi magnifiques que le palais impérial, recélaient dix plats d'or garnis de pierres précieuses, des monceaux d'argent, et plus de dix mille chevaux. Lorsque, soixante ans plus tard, on confisqua le produit des concussions d'un autre eunuque, on trouva cent quarante mille livres d'or, seize millions de livres d'argent, deux mesures de diamants, deux cuirasses d'or, et plus de quatre mille ceintures ornées de pierres précieuses.

ils s'unirent et se partagèrent l'empire, comme une proie. L'un dévasta quatre provinces au centre; doux et affable envers ses soldats, il était d'une férocité sans bornes, surtout envers les mandarins et les lettrés. Que dans une ville un seul homme se fût rendu coupable d'une faute légère, il faisait tuer tous ceux qui demeuraient dans la même rue; cinq mille eunuques périrent, parce que l'un d'eux ne l'avait pas traité d'empereur. Ayant appelé aux examens jusqu'à trente-deux mille lettrés, dit-on, il les fit tous périr, sous prétexte que, par leurs sophismes, ils inspiraient la révolte au peuple; deux mille lamas furent aussi immolés. Prêt à quitter la ville de Tchen-Tou-Fou pour entrer dans la province de Chen-Si, il fit enchaîner tous les habitants au nombre de six cent mille, et, arrivés dans la campagne, il les fit tous massacrer. — Quelques jours après, il périt d'un coup de flèche.

L'autre chef de rebelles, maître du Ho-Nan, se déclara le vengeur du peuple; il lui fit remise des impôts, tua tous les mandarins en fonctions, et leva une contribution forcée sur ceux qui s'étaient retirés des emplois. Au siége de Kaï-Foung-Fou, capitale de cette province, une digue du fleuve Jaune ayant été rompue, la ville fut noyée avec trois cent mille habitants (1641). Il ravagea ensuite le Chen-Si et courut assiéger Péking que défendaient soixante et dix mille hommes. Tout cède à son approche : il marche droit au palais. L'empereur, retiré au fond de ses appartements, ignorait ce qui se passait au dehors : il jeûnait, priait, officiait avec les lamas. Le bruit de l'ennemi l'avertit enfin. Furieux en se voyant trahi, il se précipite hors du palais à la tête de six cents gardes; tous l'abandonnent. Comprenant enfin qu'il lui fallait mourir, il fuit dans ses jardins, et avec son sang il écrit ces mots à l'usurpateur : « Les mandarins ont été des traîtres à leur empereur. Ils l'ont mal servi; ils sont tous dignes de mort, et ce sera justice d'exécuter cet arrêt. Il faut qu'ils meurent tous, pour apprendre à ceux qui viendront après eux à mieux servir leurs souverains. Le peuple ne mérite point de châtiment, parce qu'il n'est point coupable; et ce serait une injustice de le maltraiter. J'ai perdu le royaume que j'avais hérité de mes pères. J'ai achevé en moi la race royale, que tant de rois, mes ancêtres, avaient perpétuée jusqu'à moi. Je vais donc me fermer les yeux pour ne pas voir mon empire détruit ou dominé par un tyran. Je ne puis paraître devant ceux qui, ayant été mes enfants et mes sujets, sont présentement mes ennemis et des traîtres. Il faut que le prince meure, puisque l'État meurt aussi. » Sa fille était à ses côtés; il la frappa d'un coup de sabre, et courut se pendre à un arbre (1643).

La capitale fut livrée à la brutalité du soldat, et tous les ministres furent mis à mort, ainsi que quatre-vingt-dix mille personnes qui composaient, dit-on, la famille ou tribu de cette dernière dynastie d'origine chinoise.

L'empereur mandchou Chi-Tsou-Tchang-Hoang-Ti (l'ancêtre de la génération, empereur auguste et rayonnant), qui régnait à Moukden, ayant été appelé au secours de Péking, y fit son entrée solennelle, le 26 mai 1644. Telle est l'origine de la dynastie qui règne aujourd'hui en Chine sous le nom de Ta-Thsing (la première et pure dynastie).

Quelle fut la fin de ces grandes tempêtes?

Au milieu des ruines sous lesquelles s'ensevelit la dynastie des Ming, on voit poindre un fait principal. Le bouddhisme qui, du XIe au XVIe siècle, avait été complétement détruit dans l'Inde, s'était propagé parmi les peuples de race jaune. Élevé par la dynastie mongole au rang de pouvoir temporel, le dalaï-lama essaya de dominer les divers pouvoirs politiques de l'Orient. Mais cette tendance à la suprématie universelle se réduisit à des alliances avec les chefs politiques. Par là, le bouddhisme, dont l'influence ne s'était guère manifestée que sur les mœurs privées, devint insensiblement la religion de l'État; et l'on vit, après la dynastie mongole, celle des Ming et celle des Mandchous se déclarer les protectrices des pontifes du Thibet et s'intéresser

militairement à l'incarnation de l'âme du défunt dalaï-lama, dans le corps d'un de leurs sujets. (Proclamation de l'empereur Khang-Hi (1721) : *Magasin Asiatique,* p. 216.)

Le mahométisme avait opéré d'une manière semblable, mais plus activement, parmi les populations d'origine turque. A la voix de Tamerlan, vivante expression du mahométisme, les débris de l'empire de Tchinggis-Khan, populations sans force enchaînées aux lois uniques de la violence, se rallièrent à une même pensée religieuse. Le Turkestan eut alors une commune existence politique et sociale. La Perse, le Khorassan et l'Inde, conquis, participèrent au même bienfait. Tel fut le résultat principal du dernier incendie qui embrasa ces contrées. Quand, à la mort de Tamerlan (1405), l'empire qu'il avait fondé se disloqua, les fractions de cet empire conservèrent des idées communes, un zèle religieux, une passion de propagande qui fit de tous les souverains turcs de cette époque de véritables apôtres de la religion musulmane. Ismaël-Schah, fondateur de la dynastie des sophis de Perse (1500), eut pour titre principal celui de *roi des Schiïtes,* c'est-à-dire des vrais sectateurs de l'orthodoxie mahométane.

La loi de Mahomet avait aussi opéré la fusion des hordes de Kharismiens, Turcomans-Ouzes, refoulés en Asie Mineure par Tchinggis-Khan. Sous leur chef Othman, ces Turcs prirent le nom d'Othmans ou Ottomans et absorbèrent la puissance des sultans Seldjoucides d'Iconium (1300). En 1453, Mohammed II était maître de Constantinople. Il y mit fin à l'agonie de l'empire grec que, d'ailleurs, les schismes chrétiens conspiraient depuis longtemps à abréger. Sollicitant des privilèges de commerce, les Florentins lui dénoncèrent les armements des puissances européennes, tandis que les Vénitiens lui fournissaient des munitions de guerre contre les Hongrois. Le czar Ivan III ouvrit aussi des négociations avec la *Sublime Porte*, et son fils y envoya une ambassade russe qui fut parfaitement accueillie (1495). Bientôt l'empire ottoman s'étendant sur la Perse et sur l'Égypte ramena aussi l'ordre dans ces contrées malheureuses. En 1517, Sélim Ier fut revêtu du califat abbasside, et le chérif de la Mecque déposa à ses pieds les clefs du temple de la Caaba. Ainsi fut réuni dans ses mains le double pouvoir spirituel et temporel. Il devint en même temps la plus formidable puissance de l'Europe sur terre et sur mer, et il intervint naturellement dans tous les conflits de la politique de l'Occident. En provoquant sur ses frontières la création de l'empire d'Autriche comme un boulevard capable d'arrêter ses progrès, il aida l'Europe à se débarrasser de ses petites principautés pour se reconstituer dans de plus grandes sphères politiques.

Car l'Europe aussi, toute fractionnée et livrée à la ferveur des dissensions religieuses et à la fureur des armes, avait vu le christianisme, de religion individuelle, de morale privée, passer à l'état de loi sociale dans de petites communautés politiques, puis dans de grands systèmes de nationalités.

Ainsi, à la fin de cette période, l'idée religieuse s'est incarnée dans le genre humain, qui, dès ce moment, se trouve partagé d'une manière bien tranchée en trois grandes masses sociales : les sociétés bouddhistiques dans le monde oriental, les sociétés chrétiennes dans le monde occidental, et les sociétés mahométanes sur l'axe même des deux mondes.

Tous les arts, le langage surtout, le plus subtil de tous les arts, la plus vivante image de la vie sociale, exprimèrent alors fidèlement cette triple manifestation humanitaire, nouveau résultat d'une triple série d'expériences où se révèle toujours l'action providentielle de cette Unité majestueuse qui préside à tout et à laquelle tout aboutit.

Dans ces longues et douloureuses transformations, les sociétés mahométanes fondues dans l'unité religieuse se trouvèrent concentrées dans tous leurs éléments. Le sultan-calife en fut à la fois le chef temporel et spirituel, et le code des lois et des institutions civiles fut celui du dogme, de la hiérarchie et du culte. Complètes

dans leurs formes, mais incomplètes dans le principe religieux qui en unit les éléments, les sociétés mahométanes ne renfermaient point de condition de durée.

Les sociétés bouddhistiques conservèrent leur puissance spirituelle au Thibet et leurs lois civiles dans les vieilles doctrines philosophiques rajeunies par Confucius. Annihilées dans leur dogme religieux, comme elles l'étaient déjà dans leur dogme politique, elles n'y trouvèrent plus d'énergie pour le présent, ni d'inspirations pour l'avenir.

Les sociétés chrétiennes, armées de la liberté d'examen qui s'était développée depuis le commencement de la période précédente, reconquirent la souveraineté temporelle, chacune pour son chef. Il y eut même de bonne heure des divorces spirituels qui préludèrent au protestantisme. Le pouvoir pontifical n'eut plus d'objet comme pouvoir temporel[1]; mais son action morale persista en raison inverse des efforts que l'on fit pour la détruire. Et ce fut un inappréciable bienfait du ciel. Car les sociétés chrétiennes ayant généralement adopté le code tout matériel du polythéisme de la Rome ancienne, que seraient devenus le droit public, la morale sociale et la justice des peuples, sans l'intervention morale de la papauté, cette expression perpétuelle de l'unité chrétienne, au milieu des égoïsmes individuels et nationaux qui se mirent à travailler l'Europe plus activement que jamais?

Or le principe essentiel de toutes les sociétés de l'Europe est la vérité chrétienne. Ce principe les a nécessairement douées d'une puissance intellectuelle plus énergique, plus progressive, plus généralisatrice que celles des sociétés mahométanes ou bouddhistiques. Aussi pendant que dans le sein de l'Europe les empereurs d'Allemagne, les rois de France et d'Angleterre guerroieront pour l'unité du dogme chrétien, pour la monarchie universelle, ou l'équilibre européen, elles iront au delà des mers terminer les querelles de l'Europe; et la foi chrétienne, envahissant avec elles la surface du globe par toutes les voies que les sciences, les arts, l'industrie et le commerce ouvrent devant eux, la foi chrétienne tendra à s'établir en tous lieux, à réaliser de plus en plus sur la terre la vérité complète, absolue, qui fait son essence, sa force et assure sa perpétuité.

A la fin de cette période le mouvement d'expansion des sociétés chrétiennes se manifeste aux deux extrémités de l'Europe. Déjà en 1499 les Russes ont essayé de franchir les monts Ourals; quatre-vingts ans plus tard, ils remontent à l'orient par la Sibérie parallèlement à la frontière chinoise. Le 3 août 1492, Christophe Colomb quitta le petit port de Palos en Andalousie avec trois frêles barques montées par 90 hommes; 71 jours après, il avait découvert les Indes occidentales, auxquelles Améric Vespuce donna son nom. Alors on vit les descendants des barbares qui, mille ans auparavant, avaient renversé l'empire romain, continuer leur mouvement d'émigration vers l'Occident, renverser les imposants monuments du Mexique et du Pérou, et, par un dernier grand acte politique du souverain pontife, se partager le nouveau monde dont le Christ prenait possession. Les missionnaires chrétiens, travaillant avec foi et résignation à l'œuvre de la charité universelle, vinrent réparer, autant qu'il fut en leur pouvoir, les infortunes et les ravages causés par l'ambition et la soif de l'or. Vers la même époque (1498), une flotte portugaise, sous la conduite de Vasco de Gama, doubla le cap de Bonne-Espérance, et la route aux Indes orientales fut ouverte au génie et à l'activité de l'Europe. Mais les premiers navires portugais n'arrivèrent à Canton qu'en 1516.

L'année suivante, le vice-roi de Goa, Lopez de Souza, aidé par les talents et l'adresse de Thomas Pirès, obtint des Chinois une sorte de traité de commerce en faveur de ses concitoyens. Mais lorsqu'en 1520 Pirès se rendit en ambassade à Péking, des

[1] Il est assez remarquable que la plupart des cathédrales qui, à cette époque, étaient encore en construction, restèrent inachevées.

rapports défavorables sur la conduite des Européens l'avaient précédé. Après une série d'humiliations de toute espèce, on le renvoya sous escorte à Canton. A son arrivée il fut dépouillé et jeté en prison; les historiens portugais disent qu'il y périt; mais il est certain qu'il en sortit après avoir été soumis, ainsi que douze de ses compagnons, à des tortures si cruelles que cinq en moururent. Les autres furent bannis séparément en différentes parties du royaume. Pirès, qui était de ce nombre, se maria dans le lieu de son exil, et convertit au christianisme sa femme et ses enfants.

Tel fut le résultat de la première ambassade des Européens à Péking [1]. Cependant les Portugais chassés de Canton furent tolérés à Macao; cette île ne leur fut définitivement cédée qu'en 1580, moyennant une redevance annuelle de 500 taëls, pour avoir délivré la Chine d'un chef de pirates qui avait mis le siége devant Canton.

Ce fut à la faveur de cette colonie portugaise que les missionnaires pénétrèrent en Chine pour y prêcher le christianisme.

Nous terminerons cette période par un aperçu de la statistique de l'empire vers la fin du XVe siècle. Ces notes ont été recueillies sur les lieux ou dans les livres de la dynastie des Ming.

« La Chine, sous les *Ming*, était divisée en quinze provinces, qui, par leur grandeur, leur richesse, leur fertilité, pouvaient être appelées des royaumes.

» Les lieux murés sont au nombre de 4,402, et ils sont divisés en deux ordres, le civil et le militaire. L'ordre civil contient 2,045 lieux murés, savoir : 175 villes du premier ordre, que les Chinois appellent *Fou;* 274 du second ordre, qu'on appelle *Tcheou;* 1,288 villes du troisième ordre, qu'on appelle *Hien;* 250 hôtelleries royales, appelées *Ye,* et 105 sentinelles ou hôtelleries royales du second ordre, qu'on nomme *Tchang-Tchin.*

» Entre les cités et les villes de cet empire, on en compte plusieurs situées dans les provinces de Yùn-Nân, de Quei-Cheû, de Quàm-Si et de Su-Chuen, et qui toutefois ne payent aucun tribut à l'empereur, et ne lui obéissent point, mais à des princes ou seigneurs particuliers ou absolus. Ces villes, pour l'ordinaire, sont de telle sorte entourées de hautes montagnes et de rochers escarpés, qu'il semble que la nature ait pris plaisir à les fortifier. Au-dedans de ces montagnes il y a des campagnes et des plaines de plusieurs journées de chemin, où l'on voit des cités du premier et du second ordre, et beaucoup de villes et de villages. Les peuples soumis à ces seigneurs se servent de la langue chinoise avec les Chinois : mais, outre celle-là, ils ont encore leur langage particulier.

» Les Chinois ont fait imprimer un itinéraire public, qui contient tous les chemins, tant par terre que par eau, depuis Péking jusqu'aux dernières extrémités de l'empire. Les mandarins qui partent de la cour pour aller exercer leurs emplois, et tous les voyageurs, se servent de ce livre pour savoir la route qu'ils doivent tenir, la distance d'un lieu à l'autre, et les stades de chaque journée. Dans ce livre tous les chemins royaux de l'empire sont divisés en 1,145 journées, dont chacune a un lieu où les manda-

[1] Toute puissance, dit M. Klaproth, qui envoie pour la première fois une ambassade en Chine, est regardée comme venant rendre hommage à l'empereur; mais pour la seconde fois elle est censée soumise et tributaire : ses présents sont un tribut obligatoire. Ainsi l'Espagne est soumise à la Chine depuis 1576, la Hollande depuis 1653, et le saint-père depuis 1725. La chose la plus inutile est d'envoyer des ambassades en Chine. Elles restent toujours sans résultat; que les ambassadeurs fassent ou non les cérémonies prescrites par les lois du Céleste empire, cela n'est d'aucune importance. Les Chinois, loin de négocier avec les envoyés des puissances étrangères, ne les regardent que comme des gens venus de la part de leur maître pour présenter son respect et le tribut dû à un supérieur.

rins sont logés et défrayés aux dépens de l'empereur quand ils vont exercer leurs emplois; mais quand on les prive de leurs charges, ils perdent aussi le droit d'être logés. Ces 1,145 lieux se nomment *Ye* et *Tchin,* ou en joignant ces deux mots *Ye-Tchin,* c'est-à-dire : *lieux de logement et de sentinelle;* et c'est avec beaucoup de raison qu'on leur a imposé ce nom ; car on y attend les mandarins avec autant de soin et de circonspection que si l'on y était en garde contre une armée ennemie. De ces lieux il y en a 735 dans les villes du premier et du second ordre, dans les villes frontières et dans les châteaux situés au-dedans de l'empire; 205 sont dans les lieux appelés *Ye*, et 105 dans ceux qu'on appelle *Tchin.* Les uns et les autres ont été autrefois bâtis dans les endroits où il n'y avait point de villes, et peuvent être appelés villes de second ordre, parce qu'ils sont tous entourés de murailles, qu'ils ont chacun un mandarin qui les gouverne, et qu'il y en a quelques-uns plus grands et plus peuplés que beaucoup de villes et de cités. Il y en a 102 qui n'ont point de murailles, mais qui sont des lieux fort grands et fort peuplés. Un jour avant le départ du mandarin, on fait partir un courrier avec une petite planche ou tablette, que les Chinois nomment *Paï,* sur laquelle sont écrits les noms et la charge de cet officier, et au bas son nom et son sceau. Aussitôt qu'on l'a vue, on nettoie et prépare le palais où il doit loger, et ces préparatifs sont plus ou moins somptueux, à proportion de la dignité du mandarin : comme les viandes, les portefaix, les chevaux, les chaises, les litières, ou les barques si le voyage se fait par eau, et enfin tout ce qui lui peut être nécessaire. Dans ces hôtelleries on reçoit de la même manière, à proportion, toutes sortes d'autres personnes, tant Chinois qu'étrangers, à qui l'empereur accorde cette grâce. Dans ces mêmes endroits, les courriers du gouvernement prennent ce dont ils ont besoin pour aller en toute diligence. Ils y trouvent toujours des chevaux en état de partir.

» L'empire de la Chine a 11,502,872 familles ou feux, sans y comprendre les femmes, les enfants, les pauvres, les mandarins qui sont en charges, les soldats, les bacheliers, les licenciés, les docteurs, les mandarins dispensés de servir, ceux qui vivent sur les rivières, les bonzes, les eunuques, ni tous ceux qui sont de sang royal; parce qu'on ne compte que ceux qui cultivent les terres, ou qui payent des tribus ou des rentes à l'empereur. Il y a dans tout l'empire 59,788,364 hommes ou mâles. Voilà ce qui regarde l'ordre civil de la Chine.

» L'ordre militaire contient 929 grandes forteresses du premier ordre, et fort importantes, soit sur les frontières pour servir de clefs ou de défenses à l'empire contre les Tartars, soit sur les confins des provinces contre les voleurs et les rebelles. Les Chinois les appellent *Kouan.*

» Il y a 567 forteresses du second ordre, qu'on appelle *Gueï* en langue chinoise ; 311 forteresses du troisième ordre, appelées *So;* 300 du quatrième ordre appelées *Tchin* (qui ont le même nom et la même signification que celles du cinquième ordre civil), et 150 du cinquième ordre appelées *Pao.* Il y a 100 forteresses du sixième ordre appelées *Pou,* et enfin 300 du septième ordre, qu'on nomme *Tchaï.* Ces dernières sont de diverses sortes; les unes sont dans les champs et servent de refuge aux laboureurs, qui s'y retirent avec leurs bestiaux, leurs instruments aratoires et leurs meubles, quand les Tartars, les voleurs ou les rebelles courent la campagne, ou même quand les armées de l'empereur sont en marche; d'autres sont situées sur des montagnes escarpées en précipice, où l'on monte ou par des degrés taillés dans le roc, ou par des échelles de corde ou de bois qu'on ôte quand on veut, et celles-ci n'ont pour l'ordinaire aucune muraille, parce qu'elles n'en ont pas besoin; les autres enfin sont aussi sur des montagnes, mais elles ont quelque avenue; et celles-ci sont revêtues d'une double et triple muraille du côté de l'entrée.

» Par ce dénombrement on voit que les lieux militaires sont au nombre de 2,357, qui, étant joints avec ceux de l'ordre civil, montent à 4,402.

» Outre cela, il y a au dedans et au dehors de ces grandes murailles qui environnent la Chine plus de 3,000 tours ou châteaux appelés *Taî*, chacun desquels a son nom propre. On y tient toute l'année des gardes et des sentinelles, qui donnent l'alarme aussitôt que l'ennemi paraît, et font signal de jour avec une bannière qu'ils élèvent au plus haut de la tour, et la nuit avec un grand flambeau allumé. Si nous comptions ces tours ou châteaux parmi les lieux militaires, dont ces derniers feraient le huitième ordre, il y en aurait en tout 5,357.

» Le nombre des soldats qui gardent la grande muraille est de 902,054. Les troupes auxiliaires qui y accourent quand les Tartars se mettent en devoir d'entrer dans la Chine, sont innombrables, et il y a 389,167 chevaux destinés pour les troupes. La dépense que l'empereur fait pour la paye des officiers et des soldats, monte tous les ans à la somme de 5,034,714 livres.

» Par ce que nous avons dit des soldats destinés à la garde des murailles et des frontières contre les Tartars, on peut aisément juger de la quantité de ceux qui sont employés sur les confins des provinces, dans les cités, dans les villes et dans tous les autres lieux murés du royaume, où il n'y en a aucun qui n'ait sa garnison. Ils sont au nombre de 767,970, qui, en temps de paix, gardent et accompagnent pendant le jour les mandarins, les ambassadeurs, et autres personnes défrayées aux dépens de l'empereur, et pendant la nuit sont en sentinelle auprès de leur barque ou de leur logement. Quand ils ont fait une journée, ils s'en retournent à leurs garnisons, et d'autres leur succèdent et prennent leur place. Les chevaux que l'empereur entretient tant pour les troupes que dans les postes se montent à 564,900. Ces soldats et ces chevaux sont toujours entretenus; mais quand il y a quelque révolte ou quelque guerre, les armées qui s'assemblent et qui accourent de toutes les provinces sont presque innombrables.

» Il y a dans les quinze provinces de l'empire :

321 ponts célèbres;

1,472 fleuves et rivières navigables, lacs poissonneux, fontaines chaudes, médicinales et merveilleuses;

2,099 montagnes fameuses, soit parce qu'elles ont été taillées en forme d'idoles monstrueuses, soit à cause de leurs sources, de leurs herbes et de leurs minéraux doués de grandes vertus, ou par leur hauteur extraordinaire, ou par des beautés qui les distinguent des autres;

1,159 tours, arcs de triomphe et autres semblables ouvrages magnifiques, élevés en l'honneur des empereurs illustres, des hommes célèbres par leur valeur ou leur science, des veuves et des filles renommées par leur chasteté et leurs vertus;

272 bibliothèques embellies de beaucoup d'ornements, abondantes en livres, et bâties avec de grandes dépenses;

2,099 pièces antiques fameuses, comme statues, peintures célèbres, vases de grand prix et d'une grande célébrité;

709 temples construits par les Chinois en divers temps en mémoire de leurs ancêtres, et considérables par leur grandeur et par la beauté de leur architecture;

480 temples d'idoles célèbres et très-fréquentés à cause de leurs richesses ou des fables que l'on raconte de leurs idoles. Dans ces temples et dans les autres de tout l'empire, dont le nombre est incroyable, habitent 350,000 bonzes patentés;

685 mausolées fameux par leur architecture et par leur richesse.

» On comptait en Chine à la même époque :

3,636 hommes illustres et renommés par leurs vertus, par leur science, par leur courage et par leur valeur, etc.;

208 filles, femmes ou veuves qui, par leur chasteté, leur courage et leurs actions héroïques, se sont rendues dignes d'une éternelle mémoire;

90,000 bacheliers qui ont étudié dans autant de colléges qu'il y a de villes de tous les ordres.

» D'après les catalogues chinois, imprimés quatre fois par an avec des types mobiles, il y avait en Chine :

13,647 mandarins de lettres dans tout l'empire, et

17,520 mandarins d'armes.

» Il entre tous les ans dans le trésor royal 18,600,000 écus d'argent (ou onces de 7 fr. 50), en quoi toutefois ne sont pas compris les droits qu'on lève sur tout ce qui s'achète et qui se vend dans tout l'empire; ni le profit de quelques millions que l'empereur prête à des usures excessives; ni les revenus des terres, des bois et des jardins royaux qui sont en grand nombre; ni l'argent des confiscations, qui se monte quelquefois à plusieurs millions, comme nous le voyons chaque jour en cette cour; ni enfin les rentes des biens immeubles confisqués sur les criminels de lèse-majesté, sur les rebelles, sur ceux qui volent les deniers royaux, ou qui volent sur le peuple jusqu'à la somme de mille écus et au-dessus, ou qui commettent des crimes énormes, ou qui font de grandes fautes dans l'exercice de leurs charges, et en d'autres cas, que l'avarice des ministres détermine pour avoir prétexte de dépouiller les particuliers; ci, 18,600,000 écus.

» Il entre aussi dans le trésor, sous le titre de revenus de l'impératrice, 1,823,962 écus.

» On porte tous les ans dans les magasins de la cour :

1° 43,328,834 sacs de riz et de blé;

2° 1,315,937 pains de sel, du poids de cinquante livres chacun;

3° 258 livres de vermillon très-fin;

4° 94,737 livres de vernis;

5° 38,550 livres de fruits secs, comme des raisins, des figues, des noix, des châtaignes, etc.

» On porte dans les garde-robes de l'empereur :

1° 1,655,432 livres de soie de diverses couleurs et en étoffes, comme étoffe simple, velours, satin, damas et autres; en quoi ne sont pas compris les habits impériaux qu'apportent les barques dont il a été question;

2° 476,270 pièces de soie légère, dont les Chinois s'habillent en été;

3° 272,903 livres de soie écrue;

4° 396,480 pièces de toile de coton;

5° 464,217 livres de coton;

6° 56,280 pièces de toile de chanvre;

7° 21,470 sacs de fèves, qu'on donne aux chevaux de l'empereur au lieu d'avoine;

Et 8° 2,598,583 bottes de paille, chacune du poids de quinze livres. Ces deux derniers articles étaient ainsi sous les empereurs chinois; mais ils sont à présent au triple et même au quadruple, à cause de la grande quantité de chevaux que les empereurs tartars entretiennent.

» Outre toutes ces choses, on en amène plusieurs autres à la cour, par forme de redevance, comme des bœufs, des moutons, des cochons, des oies, des canards, des poules et autres animaux domestiques; quantité de venaison et de gibier, comme des sangliers, des ours, des cerfs, des daims, des lièvres, des lapins, des poules de bois, et d'autres oiseaux terrestres et aquatiques; des poissons,

comme des barbeaux, des truites fort grandes, et beaucoup d'autres, tous excellents, etc. »

IVe PÉRIODE, DU XVIe AU XIXe SIÈCLE DE JÉSUS-CHRIST. (*François Ier, Charles-Quint, Luther, Léon X, Henri VIII, Ivan IV, Bacon, Descartes, Newton*, etc.)

Avec cette subite expansion du monde occidental, le génie chrétien déploya ses ailes sur toute la surface du globe. Ce fut donc un immense *protestantisme*, non-seulement dans le dogme religieux, mais aussi dans l'état politique et social, dans les sciences, les arts et la littérature, dans l'industrie et le commerce. L'analyse fut d'autant plus active et ses résultats d'autant moins incomplets qu'elle dut opérer sur toutes choses et dans des proportions plus générales. Là est l'histoire de l'Occident pendant toute cette période, et cette histoire embrasse le monde, car le christianisme tend manifestement à s'assimiler le monde entier en Orient comme en Occident.

Vingt-deuxième dynastie dite *Taï-Thsing*, actuellement régnante.

Cycles.	Après Jésus-Christ.		
71	1616	1re année	thian-ming (décret du ciel), du règne de *Taï-Tsou Kao-Hoang-Ti*, de la dynastie des Taï-Thsing (ou très-pure).
			Observation. Cette dynastie est celle des Tartars-Mandchous. Quoiqu'on marque ici son commencement, elle n'était pas pour cela maîtresse de toute la Chine en 1616. Les Mandchous étaient encore en guerre avec les Chinois.
»	1620	1re année	taï-tchang, du règne de *Kouang-Tsoung*, des Ming.
»	1621	id.	thian-ki, du règne de *Tchi-Ti*, ou *Hi-Tsoung-Tchi-Ti*, id.
72	1624	9e année	thian-ming, du règne de *Taï-Tsou-Kao-Hoang-Ti*, des Taï-Thsing.
»	1624	2e année	thian-ki, du règne de *Hi-Tsoung-Tchi-Ti*, des Ming.
»	1627	1re année	thian-tsoung, du règne de *Taï-Tsoung, Wen-Hoang-Ti*, des Taï-Thsing.
»	1628	id.	tsoung-tching, du règne de *Hoaï-Tsoung-Ming-Ti*, des Ming.
»	1636	id.	tsoung-te, du règne de *Taï-Tsoung Wen-Hoang-Ti*, des Taï-Thsing.
»	1644	id.	chun-tchi, du règne de *Chi-Tsou-Tchang-Hoang-Ti*, id.
			Cette année, les *Taï-Thsing* sont véritablement maîtres de l'empire.
»	1662	1re année	khang-hi, du règne de *Ching-Tsou-Jin-Hoang-Ti*.
73	1684	23e année	khang-hi, du même.
»	1723	1re année	young-tching, du règne de *Chi-Tsoung-Hien-Hoang-Ti*.
»	1736	id.	khian-loung, du règne de *Kao-Tsoung-Chun-Hoang-Ti*.
74	1744	9e année	khian-loung, du même.
»	1796	1re année	kia-king, du règne de *Jin-Tsoung-Joui-Hoang-Ti*.
75	1804	9e année	kia-king, du même.
»	1821	1re année	tao-kouang, de l'empereur de la Chine actuellement régnant.

Nous avons dit que les missionnaires chrétiens s'étaient élancés sur les grandes voies nouvellement ouvertes à l'activité de l'Europe. Le premier qui arriva à Macao fut

saint François-Xavier, l'apôtre des Indes, le plus célèbre des compagnons d'Ignace de Loyola; mais il y mourut la même année (1550). Vingt-sept ans plus tard, le P. Valignan se rendit dans cette île, où il prit des mesures pour ouvrir enfin à ses collègues les portes de la Chine. Ce ne fut qu'en 1583 que les PP. Roger, Pasio et Ricci obtinrent la permission de s'établir à Tchao-King, dans la province de Canton, où plusieurs autres missionnaires les suivirent successivement. Ils se dispersèrent ensuite et continuèrent, sous l'habit de lettrés, leur mission dans d'autres provinces. Ricci fit quelque séjour à Nanking où sa réputation de savant s'accrut considérablement. Les Portugais lui ayant fait passer enfin des présents destinés à l'empereur, il obtint de se rendre à la cour pour les offrir lui-même en qualité d'ambassadeur. Il arriva à Péking en 1600, accompagné du P. Pantoja, de deux jésuites chinois et de deux jeunes catéchumènes. Lorsqu'il fut admis à l'audience de l'empereur Chin-Tsoung, dernier de la dynastie des Ming, il lui remit entre autres présents une horloge et une montre à répétition. Ces objets nouveaux à la Chine plurent à l'empereur, qui fit un bon accueil au missionnaire.

La faveur impériale une fois déclarée pour lui, le P. Ricci n'eut plus qu'à s'occuper des soins qu'exigeaient les intérêts de sa mission. Plusieurs conversions éclatantes furent la récompense de son zèle; et les travaux littéraires et scientifiques auxquels le missionnaire se livrait en même temps, lui assurèrent l'estime des hommes les plus distingués de la capitale, estime méritée qu'il sut conserver jusqu'à sa mort qui arriva le 11 mai 1610. Les principaux lettrés se firent un devoir de contribuer, au moins par leur présence, à la pompe de ses obsèques, et l'empereur accorda un ancien temple pour servir de sépulture à l'humble cénobite. Cet édifice fut consacré au vrai Dieu, et l'on y construisit pour les missionnaires une habitation qui fut longtemps le sanctuaire de la religion chrétienne.

Douze ans après la mort du P. Ricci, le P. Adam Schall de Cologne, son successeur, fut appelé à la rédaction du calendrier impérial et à la direction de la fonte des pièces d'artillerie. Il exerça cette double charge avec distinction sous les règnes consécutifs de trois empereurs, l'un de la dynastie des Ming et les deux autres de la dynastie tartare. Ce fut sous l'empereur mandchou Chi-Tsou (1644) qu'il obtint le plus haut degré d'estime et de faveur : il fut nommé président du tribunal de mathématiques, avec le titre particulier de *Maître des doctrines subtiles*. On ajoute que ce prince avait personnellement pour Schall une si grande considération qu'il venait quatre fois par an dans le cabinet du missionnaire, pour s'entretenir familièrement avec lui; que dans ses visites il s'asseyait sur le lit du savant jésuite, et qu'il se plaisait à admirer l'élégance de l'église qu'il avait fait bâtir, et à goûter les fruits du jardin qui l'avoisinait.

Schall profita de cette bienveillance pour servir la cause de la mission. Il obtint un décret pour la libre prédication du christianisme, ce qui accrut tellement le nombre des néophytes, qu'en quatorze ans on baptisa plus de cent mille Chinois. Mais à la mort de Chi-Tsou, les espérances que de si heureux commencements avaient permis de concevoir, ne tardèrent pas à s'évanouir. Les jésuites avaient donc pénétré en Chine au milieu des plus grandes calamités qui eussent jamais désolé cet empire, c'est-à-dire à l'époque où sa dissolution politique, sociale et intellectuelle paraît avoir été la plus complète. Aussi on remarque que tandis que les missionnaires chrétiens secondaient la conquête tartare de leurs lumières et de leurs talents, ce furent deux Chinois convertis au christianisme, le gouverneur et le chef de la milice de la province de Kouang-Si, qui organisèrent le plus fortement la résistance des populations chinoises à la domination étrangère. Cette résistance dura un demi-siècle. Depuis cette époque

le nom chrétien se rencontre dans presque toutes les grandes scènes du drame historique de l'Orient.

Ce ne fut que sous l'empereur Ching-Tsou-Jin Hoang-Ti (l'empereur souverain, humain et saint aïeul), plus connu sous le nom de l'année Khang-Hi (l'inaltérable paix) (1662-1772), que la résistance de la Chine fut complétement anéantie. Les Mandchous s'occupèrent d'affermir leur domination, en confiant la garde des villes à des troupes de leur nation, en introduisant leurs agents dévoués dans les tribunaux, dans les administrations, et en leur faisant adjuger les présidences.

C'est un règne assurément bien remarquable que celui de l'empereur Khang-Hi. La régence qui fut instituée pendant sa minorité, son affranchissement à la mort de l'un des quatre régents, sa politique, ses actes, tout, jusqu'à la culture des sciences et des lettres chinoises et mandchoues, rappelle le règne de Louis XIV, son contemporain. Cette comparaison n'a point échappé aux hommes de l'époque. Le *Portrait historique de l'empereur de la Chine*, publié par le P. Bouvet, en 1697, porte presque en entier sur ce parallèle. Louis XIV, qui en fut flatté, fit plusieurs fois témoigner son estime à Khang-Hi, sans toutefois déroger à la coutume des rois de France, de ne point envoyer d'ambassade en Chine, pour ne pas compromettre leur dignité.

Comme il nous est impossible d'essayer ici de justifier ce parallèle, nous nous bornerons à rappeler quelques événements principaux du règne de cet empereur.

Le premier acte de la régence fut de chasser du palais quatre mille eunuques qui menaçaient de reconquérir de nouveau l'influence politique; il fut de nouveau interdit qu'à l'avenir les eunuques ne pourraient plus être élevés à aucune dignité.

Le pirate Kochinga, au nom de la dynastie des King, continuait à ravager les côtes orientales. La régence ordonna, sous peine de mort, à tous les habitants des six provinces maritimes, de se retirer à trois lieues plus loin dans l'intérieur. Ordre fut donné en même temps de raser toutes les villes, les bourgs, les villages et les forteresses qui se trouvaient dans ces mêmes limites.

C'est là sans doute un étrange système de défense; mais les gouvernants à la Chine sont capables de l'entreprendre : les peuples s'y soumirent aveuglément; et ce serait peut-être encore le moyen qui leur réussirait le mieux, dans le cas d'une invasion des Européens sur quelque point de leurs côtes. Le pirate en fut victime, et son petit-fils, en échange d'un titre, livra Formose à l'empereur (1684).

Une affaire dont nous aurions peine en Europe à concevoir l'importance politique, fournit à Khang-Hi une occasion de montrer sa sagacité et de faire preuve d'un esprit supérieur aux préjugés de la nation. Il s'agissait de l'astronomie européenne que, depuis la mort du P. Adam Schall, les mathématiciens chinois attaquaient avec une nouvelle ardeur. Une expérience de gnomonique suffit à l'empereur, malgré les cabales des grands et les représentations des tribunaux, qui faisaient de cette dispute une affaire nationale, pour reconnaître la supériorité des procédés européens, et de ceux du P. Verbiest en particulier. Ce savant jésuite fut encore nommé président du tribunal des mathématiques, et l'on vit, au grand regret des Chinois, un *bonze d'Occident* faire succéder les méthodes d'Europe à celle des musulmans qui, du moins, avaient dans leurs habitudes astrologiques un point de contact avec les astronomes du pays.

Les éclaircissements que Khang-Hi avait demandés au P. Verbiest avaient piqué sa curiosité : la gnomonique le conduisit à la géométrie, à l'arpentage, à la musique même. Son esprit vaste et pénétrant embrassait toutes nos sciences; il en sentait l'enchaînement et la liaison; il admirait la précision et l'exactitude de leurs méthodes et de leurs



Jésuite missionnaire à la Chine..

procédés. En un mot, il devenait insensiblement le disciple des jésuites, quand des embarras d'un autre genre vinrent le détourner de ses études et absorber toute son attention.

Des révoltes avaient éclaté dans les provinces au centre et au milieu; les *Poils-Roux* (Hollandais et Anglais) en avaient profité pour commercer librement avec Canton. Ces révoltes furent étouffées; mais un nouvel orage s'était formé du côté du nord dans le Mongolistan, capable non-seulement de renverser la puissance des Mandchous, mais même de changer encore une fois la face de l'Asie. Galdan, plus connu par son titre de Contaïsch, chef des Mongols-Eleuths, s'étant ménagé la faveur du dalaï-lama, travaillait à rendre à sa nation l'unité et la puissance qu'elle avait conquises au temps de Tchinggis-Khan. La guerre qui s'ensuivit pendant vingt ans amena la soumission du Thibet et des grandes plaines du désert, où la Chine n'exerçait plus aucune influence depuis la chute de la dynastie des Youan.

Ce fut dans les commencements de cette guerre (1688) que le Khan-Blanc, roi des Oros (le czar Pierre le Grand), envoya un ambassadeur à Péking pour entamer une négociation relative à la fixation des limites des deux empires. Parmi les commissaires chinois qui se rendirent à Nertchinsk pour cet objet, se trouvaient les deux jésuites Péreya et Gerbillon. Cependant les limites définitives ne furent fixées que par le traité du 14 juin 1728, en vertu duquel un commerce libre est établi entre les deux États, et trois villes Kiaktha, Sélenghinsk et Nertchinsk sont désignées sur les frontières pour le commerce ordinaire. Ce traité donne au gouvernement russe le droit d'entretenir à Péking un hôtel, deux églises, un archimandrite avec quatre ecclésiastiques et autant de jeunes gens destinés à apprendre le chinois et le mandchou, pour pouvoir servir, après leur retour, d'interprètes tant à la frontière qu'au département des affaires extérieures à Saint-Pétersbourg.

Les lettres fleurirent sous le règne de Khang-Hi; lui-même les cultivait avec succès. Il fit composer un grand nombre d'ouvrages par les lettrés de sa cour, entre autres un magnifique recueil de pièces d'éloquence et de littérature, un tseu-lian ou dictionnaire chinois, et un grand dictionnaire chinois-mandchou, qui sont fort estimés. Il chargea aussi huit missionnaires de lever les cartes des différentes provinces de l'empire d'après la méthode européenne.

Les missionnaires, qui avaient été engagés par les empereurs mêmes dans les affaires politiques et avaient déjà essuyé deux persécutions, obtinrent en 1692 un nouvel édit en faveur de l'exercice de leur ministère. Les querelles qui s'élevèrent bientôt entre les jésuites et les dominicains finirent par causer l'expulsion des uns et des autres. Il y aurait témérité de notre part à prendre parti pour ou contre des hommes également éclairés et respectables; qu'importerait d'ailleurs notre jugement! La mission avait déjà porté ses fruits. Dans leur ardent prosélytisme, ces apôtres, qui ne songeaient qu'à convertir des sujets à l'Église de Rome, avaient attesté en Chine la puissance du génie du christianisme, tandis que les richesses industrielles qu'ils ont rapportées en Europe, et ces nombreux livres chinois que nous possédons (plus de 5,000 volumes réunis à la Bibliothèque royale de Paris), nous aideront à faire entrer un jour cette autre moitié du genre humain dans la grande famille du catholicisme chrétien.

L'empereur Young-Tching (paix ferme) (1723-1735), qui prit des mesures rigoureuses contre les missionnaires, n'en mérita pas moins leurs éloges. La Chine lui doit des améliorations en fait d'administration et d'agriculture ; elle lui doit aussi quelques ouvrages de littérature estimés.

Khian-Loung (protection du ciel) (1736-1795) continua l'œuvre de ses prédéces-

seurs. Dès la première année de son règne, il abolit la plupart des entraves qui gênaient les négociants anglais, et leur facilita même les moyens d'étendre leurs opérations. Cette même année dix vaisseaux européens arrivèrent dans les eaux de Canton : de ces vaisseaux quatre étaient anglais, deux français, deux hollandais, un danois et un suédois. En 1755 la compagnie anglaise avait cherché à fonder un comptoir à Ning-Pho; mais, par un édit de l'empereur, tout le commerce avec les étrangers fut centralisé à Canton. Depuis cette époque les relations commerciales de la Grande-Bretagne n'ont cessé de s'étendre rapidement, malgré les nombreux conflits qui se sont souvent élevés entre elle et le gouvernement chinois, et avec les nations européennes.

Travaillant surtout à contenir les mauvaises dispositions des hordes tributaires du grand désert et à river leur existence à celle de la Chine, il commença par réduire le Thibet où résidait la cause principale de l'agitation (1757). Il remit l'autorité civile au dalaï-lama, qu'il fit surveiller par des fonctionnaires qui recevaient leurs instructions du ministère des affaires étrangères à Péking. Les Éleuths ou OElets, Mongols de la Dzoungarie, étaient livrés à des dissensions continuelles depuis la mort de Galdan. Les garnisons chinoises, trop peu nombreuses pour les contenir, furent massacrées, et Amour-Sanan, khan des Éleuths, proclama son indépendance. L'empereur envoya dans la Dzoungarie une armée formidable commandée par deux généraux habiles, Tchao-Hoeï et Fou-Té, l'un Chinois, l'autre Mandchou. La nation des Éleuths fut presque entièrement détruite et dispersée (1758). Amour-Sanan s'enfuit en Sibérie où il mourut de la petite vérole. Les Hoeï-Tseu, Turcs de Kachgar, d'Aksou, de Yarkand, et jusqu'aux Khasaks, précédemment vassaux des Éleuths, passèrent aussi sous la domination chinoise (1759). Seul maître encore une fois de toutes les contrées du grand désert, Khian-Loung voulut se conformer aux rites que les anciens empereurs pratiquaient à la fin d'une guerre glorieusement terminée : il accorda aux généraux les honneurs du triomphe.

En 1767, Khian-Loung fit avec éclat la cérémonie du labourage. L'année suivante il eut à soutenir une guerre avec le royaume d'Awa. Deux ans après, des Mongols Tourgaouts qui, pour se soustraire à la domination de Galdan, s'étaient retirés en Russie dans les steppes du Jaïk et du Volga, retournèrent au pays de leurs aïeux. Ils étaient au nombre de 50,000 familles lorsqu'ils arrivèrent sur les bords de l'Ili dans la Dzoungarie, où les officiers chinois s'empressèrent de les recevoir.

On célébrait alors en Chine le quatre-vingtième anniversaire de la naissance de l'impératrice mère. L'empereur, ravi de ce concours d'événements, le célébra dans une pièce d'éloquence qu'il composa en mandchou et qui fut traduite en chinois, en mongol et en thibétain; on la grava sur une pierre qui fut déposée dans un temple récemment dédié à Fo, et sur un autre monument qui fut élevé à Ili, dans le pays même de Tourgaouts.

Tous ces pauvres nomades du grand désert qui ont tant de fois et si puissamment concouru à précipiter les transformations périodiques du genre humain, ne savent plus actuellement manifester leur existence que par quelques agitations intestines; et cela se conçoit, aujourd'hui que d'autres peuples, par d'autres chemins, sont appelés à hâter la réalisation d'une nouvelle phase humanitaire.

Un autre événement signala le règne de Khian-Loung; ce fut une expédition (1775) contre les Miao-Tseu dont nous avons parlé précédemment (page 51). L'empereur se vanta d'avoir subjugué ces *hommes-chiens*, ces *hommes-loups*, qui habitent les montagnes de Ssé-Tchouan depuis plus de cinq mille ans. A-Kouï, qui avait été chargé de cette expédition, reçut avec le triomphe la ceinture jaune et le manteau à quatre dragons en broderie d'or, tel que le portent les princes titrés de la famille impériale; l'hor-

rible coutume de torturer et d'égorger les prisonniers de distinction fut renouvelée. Cependant les Miao-Tseu ne perdirent que très-peu de leur indépendance : ils ne se soumirent jamais à la tonsure tartare, la marque la plus distincte de la conquête, et leurs actes fréquents d'hostilité donnèrent, jusqu'en 1832, de grandes inquiétudes au gouvernement de Péking. Ces intrépides montagnards, les frères de nos ancêtres, ne seront-ils pas un jour nos premiers alliés dans ces contrées?

L'empereur célébra encore cette victoire dans des strophes qu'il composa d'après des règles qu'il s'était à lui-même tracées. Le plus connu des ouvrages de Khian-Loung est celui qui lui valut de la part de Voltaire une épître commençant par ces mots :

> Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine,
> Ton trône est donc placé sur la double colline?

C'est l'éloge de la ville de Moukden, composé en chinois et en mandchou. Il fit faire trente-deux éditions du texte chinois, en autant d'anciens caractères différents, toujours accompagnées du texte en caractères modernes. Il en fit de même pour l'édition mandchoue, pour laquelle on fabriqua, par son ordre, trente-deux sortes de lettres mandchoues, analogues aux caractères chinois.

Le recueil des poésies de l'empereur Khian-Loung, imprimé à Péking, contient vingt-quatre petits volumes. On lui doit encore un abrégé de l'histoire des Ming, et une collection, en plus de cent volumes, de manuscrits anciens et modernes, accompagnée d'explications auxquelles il faisait travailler sous ses yeux un grand nombre de savants et d'artistes.

Pour donner une idée des poésies de cet empereur chinois, contemporain de Frédéric le Grand, avec lequel on l'a comparé, nous reproduirons ce qu'il a composé sur le *thé*, pendant une des parties de chasse qu'il faisait ordinairement pendant l'automne en Tartarie. Ils rappellent ceux du poëte Delille sur le *café*.

« La couleur de la fleur *meï-hoa* n'est pas brillante, mais elle est gracieuse; la bonne odeur et la propreté distinguent surtout le *fo-cheou;* le fruit du *pin* est aromatique et d'une odeur attrayante; rien n'est au-dessus de ces trois choses pour flatter agréablement la vue, l'odorat et le goût. En même temps mettre sur un feu modéré un vase à trois pieds, dont la couleur et la forme indiquent de longs services; le remplir d'une eau limpide de neige fondue; faire chauffer cette eau jusqu'au degré qui suffit pour blanchir le poisson ou rougir le crabe; la verser aussitôt dans une tasse faite de terre de *yué,* sur de tendres feuilles d'un thé choisi; l'y laisser en repos jusqu'à ce que les vapeurs, qui s'élèvent d'abord en abondance, forment des nuages épais, puis viennent à s'affaiblir peu à peu, et ne sont plus enfin que quelques légers brouillards sur la superficie; alors humer sans précipitation cette liqueur délicieuse, c'est travailler efficacement à écarter les cinq sujets d'inquiétude qui viennent ordinairement nous assaillir. On peut goûter, on peut sentir; mais on ne saurait exprimer cette douce tranquillité dont on est redevable à une boisson ainsi préparée.

» Soustrait pour quelque temps au tumulte des affaires, je me trouve enfin seul dans ma tente, en état d'y jouir de moi-même en liberté; d'une main je prends un *fo-cheou*, que j'éloigne ou que j'approche à volonté; de l'autre, je tiens la tasse au-dessus de laquelle se forment encore de légères vapeurs agréablement nuancées; je goûte par intervalles quelques traits de la liqueur qu'elle contient, je jette de temps en temps des regards sur le *meï-hoa,* je donne un léger essor à mon esprit, et mes pensées se tournent sans effort vers les sages de l'antiquité. Je me représente le fameux Ou-Tsiouan ne se nourrissant que du fruit que porte le pin; il jouissait en paix de lui-même dans le sein de cette austère frugalité; je lui porte envie et je voudrais l'imiter.

Je mets quelques pignons dans ma bouche et je les trouve délicieux. Tantôt je crois voir le vertueux Lin-Fou façonner de ses propres mains les branches du *meï-hoa*. C'est ainsi, dis-je en moi-même, qu'il donnait quelque relâche à son esprit, déjà fatigué par de profondes méditations sur les objets les plus intéressants. Je regarde alors mon arbrisseau, et il me semble qu'avec Lin-Fou j'en arrange les branches pour leur donner une nouvelle forme. Je passe de chez Lin-Fou chez Tchao-Tcheou ou chez Yu-Tchouan : je vois le premier entouré d'un grand nombre de petits vases dans lesquels sont toutes les espèces de thé, en prendre, tantôt de l'une, tantôt de l'autre, et varier ainsi sa boisson ; je vois le second boire avec une profonde indifférence le thé le plus exquis, et le distinguer à peine de la plus vile boisson. Leur goût n'est pas le mien, comment voudrais-je les imiter?

» Mais j'entends qu'on bat déjà les veilles ; la nuit augmente sa fraîcheur ; déjà les rayons de la lune pénètrent à travers les fentes de ma tente, et frappent de leur éclat le petit nombre de meubles qui la décorent. Je me trouve sans inquiétude et sans fatigue ; mon estomac est dégagé, et je puis sans crainte me livrer au repos. C'est ainsi que, suivant ma petite capacité, j'ai fait ces vers au petit printemps de la deuxième lune de l'année *ping-yn* (1746) de mon règne, *Khian-Loung*. »

Le règne de cet empereur fut une brillante époque pour la littérature mandchoue-chinoise. Il paraît qu'il n'en fut pas de même pour les mœurs. On dut sévir contre les injustices des grands et les concussions des mandarins. En une seule fois trois cent quatre-vingts d'entre eux, jugés coupables, subirent la punition due à leurs crimes.

Kian-Loung régnait encore, lorsque la première ambassade anglaise, celle de lord Macartney, arriva à Péking en 1793, et même lorsque celle de la compagnie des Indes orientales hollandaises y arriva en 1795. Ce ne fut qu'un an après (1796) qu'il abdiqua en faveur de son fils Kia-King (suprême félicité).

Cette *suprême félicité*, après l'audience du matin, qu'aucun empereur ne peut refuser d'accorder, dépêchait le plus promptement possible les affaires qui lui étaient soumises, puis se mêlait ordinairement à des acteurs et buvait jusqu'à perdre la raison. Ses compagnons de débauche le suivaient dans l'intérieur du palais et jusque dans les temples du Ciel et de la Terre, lorsqu'il allait sacrifier. Pendant ce temps s'organisaient (1796-1820) des conspirations, des associations secrètes et des révoltes dont on acheta ordinairement la fin, en offrant aux chefs de l'argent et des emplois. En 1803, Kia-King faillit être assassiné. Parmi les conspirateurs se trouvaient des personnes de haut rang et des membres de la famille impériale. La proclamation qu'il fit à ce sujet révèle nettement la situation morale de la Chine. Il promet, selon la coutume, de mieux gouverner à l'avenir et de ne plus donner au peuple de motifs de désaffection ; il ajoute : « C'est cette indifférence et non le poignard de l'assassin qui m'afflige. »

Les conspirateurs et les révoltés s'entendaient avec les pirates qui ravagèrent pendant presque tout son règne les côtes méridionales de la Chine. Chaque jour ces pirates devenaient plus nombreux, plus hardis ; défiant le gouvernement, ils percevaient des droits réguliers sur les vaisseaux marchands et ne respectaient que ceux qui étaient porteurs d'une licence de leur commandant. Ils ravageaient souvent des villages entiers dont ils emmenaient la population qu'ils se faisaient racheter par de fortes sommes.

Les associations secrètes existaient déjà sous le règne de Khian-Loung, puisque les missionnaires européens furent souvent accusés de faire partie de la société secrète des *Pé-Lian-Kiao* ou *secte du Nénuphar*. Cette secte fut la plus formidable sous le règne de Kia-King ; elle excita une insurrection dans le Chan-Toung, qui s'étendit sur trois des provinces voisines. Leur chef s'arrogea le titre de *San-Hoang* (triple empereur), c'est-à-dire empereur du ciel, de la terre et des hommes. Ce furent soixante et dix

membres de la Société *Thian-Li* (raison céleste) qui attaquèrent l'empereur à main armée dans son palais, où ils se maintinrent pendant plusieurs jours. De ces différentes sociétés secrètes s'en est formée une autre, nommée *Société de la Trinité,* dont les membres, comme les francs-maçons, se reconnaissent entre eux à de certains signes ou symboles de convention; son but est aussi le renversement du gouvernement et de la dynastie mandchoue. On lui attribue toutes les révoltes partielles qui éclatent de temps en temps dans l'empire. D'après les lois en vigueur, toute réunion de cinq personnes est illégale. Cette sévérité, apportée contre les associations de toute nature, a aussi aggravé le sort de ceux qui sont détenus. Un censeur de l'empire écrivait à l'empereur que les tortures les plus cruelles et les plus illégales étaient pratiquées dans la province de Sse-Tchouan. Ces cruautés commencèrent pendant la persécution active exercée contre les associations, et maintenant elles se trouvent appliquées à tous les cas. A la fin de 1816, il y avait dans les différentes provinces de l'empire 10,270 criminels convaincus de crimes capitaux, et attendant l'ordre de l'empereur pour subir leur peine à la saison d'automne, selon l'usage. Dans les prisons, les condamnés à mort sont attachés pendant la nuit aux planches sur lesquelles ils sommeillent.

Un autre fait complétera l'idée de la morale publique et de la justice criminelle de l'empire à cette époque. «Dans la quatorzième année *Kia-King* (1818), le district de San-Yang, dans la province de Kiang-Nan, fut inondé; alors l'empereur ordonna que le trésor public vînt au secours du peuple qui avait souffert. Wang-Chin-Han, le magistrat du district de San-Yang, s'empara de l'argent alloué par le trésor, et l'appliqua à son propre usage, sans le distribuer au peuple. Le vice-roi de Kiang-Nan expédia un *tsin-sse,* nouvellement créé, nommé Li-Yo-Tchang, lui-même magistrat du district, pour aller examiner l'affaire. Wang-Chin-Han, s'étant effrayé de son arrivée, et pensant pouvoir le corrompre, lui proposa dix mille taëls d'or pour assoupir l'affaire. Li-Yo-Tchang, qui était un homme probe et droit, refusa le prix de la commission, et résolut de rapporter le véritable état de la chose au vice-roi. Dans cette occurrence, le magistrat coupable corrompit trois serviteurs de Li-Yo-Tchang, en leur offrant deux mille taëls d'argent, s'ils voulaient empoisonner leur maître, et faire passer sa mort pour un suicide.

Ceux-ci consentirent. Après avoir commis ce crime, ils placèrent le corps de leur maître dans un cercueil précieux, et l'envoyèrent à sa demeure pour y être enterré. La veuve du fidèle magistrat défunt soupçonna le crime, et son oncle étant du même avis, ils se rendirent à Péking pour le dénoncer au Tribunal des peines. Celui-ci se hâta de faire arrêter les trois domestiques qui avaient empoisonné leur maître, et qui avouèrent toute la vérité dans leur interrogatoire. L'empereur, furieux de ce crime, ordonna que le vice-roi fût envoyé en exil dans une contrée éloignée, et que tous les mandarins du district de San-Yang subissent la peine capitale. La famille entière du magistrat concussionnaire et homicide, sans aucune exception, subit le même châtiment, et l'un de ses fils, qui n'avait alors que trois ans environ, fut mis en prison sur l'ordre de l'empereur, pour attendre l'âge de seize ans, afin de pouvoir être aussi décapité. Quant au malheureux Li-Yo-Tchang, l'empereur composa une élégie de trente vers pour célébrer ses vertus, et il ordonna que ces vers fussent gravés sur une table de pierre et placés devant son tombeau, pour instruire tous les hommes qu'il est dix mille fois plus glorieux de mourir en conservant son intégrité, que de vivre en avide fripon. Les trois domestiques qui avaient empoisonné leur maître furent, par ordre de l'empereur, coupés en morceaux devant le tombeau du défunt, auquel on offrit leurs cœurs en sacrifice expiatoire. La veuve fut élevée au rang de grande dame, et son oncle, qui avait plaidé sa cause, fut aussi récompensé par une promotion. Et comme

il n'avait pas d'enfant, le mandarin du district reçut l'ordre de choisir dans son commandement un jeune homme distingué pour devenir son fils d'adoption, afin de transmettre son nom à la postérité, et d'hériter de ses honneurs. »

D'autres calamités désolèrent l'empire. Il y eut une grande sécheresse dans toutes les provinces. Le tribunal des châtiments s'assembla pour s'interroger lui-même sur sa propre humanité, et comme il reconnut qu'il avait bien rempli son devoir, il publia avec assurance que le ciel accorderait de la pluie et rétablirait l'ordre des saisons. Cent quarante villages de la province de Chan-Toung furent couverts par les eaux de la mer qu'un ouragan avait soulevées. Des provisions pour un mois furent distribuées à ceux qui avaient échappé à ce désastre. A la fin de 1819, les digues du fleuve Jaune ayant été rompues, cent mille personnes furent englouties. On proposa des honneurs et des distinctions particulières à ceux qui souscriraient volontairement aux dépenses nécessaires à la réparation des digues. Plus de cent mille ouvriers furent employés à ces travaux. Le commerce européen est taxé annuellement à Canton pour subvenir aux frais de réparation du fleuve Jaune. C'est préparer aux ingénieurs européens une espèce de droit de se charger un jour eux-mêmes de ces travaux.

La même année on célébra le soixantième anniversaire de la naissance de l'empereur par un jubilé universel ; chez les particuliers aussi lorsqu'un individu atteint l'âge de soixante ans (une révolution du cycle), cet événement est célébré par quelques réjouissances particulières. Ce fut assurément une fête imposante que la célébration de la vieillesse d'un seul homme par plus de trois cents millions d'individus. Les magistrats et le peuple vinrent en foule et avec joie lui présenter leurs sincères félicitations. Il y eut à cette occasion grâce entière ou commutation de peines pour les criminels, admission double du nombre accoutumé de candidats aux examens publics, et remise de tous les arriérés d'impôts fonciers, désirant, dit l'empereur, ajouter ainsi à l'aisance de chaque famille, et voulant que chacun puisse s'élever au comble du bonheur public.

Une personne du Chan-Toung avait imaginé un moyen plus simple pour atteindre ce résultat : elle avait proposé de briser toutes les idoles, toutes les images des divinités. Le malencontreux conseiller fut exilé sur la frontière russe.

Kia-King mourut le 2 septembre 1820, dans une partie de chasse du Louan-Yang, léguant le *meuble divin* (le trône) à son fils Tao-Kouang (la gloire de la raison) : le décès de l'empereur fut annoncé dans les provinces par des dépêches écrites en encre *bleue*, couleur de deuil. On ordonna à toutes les personnes de condition d'ôter l'ornement de soie rouge de leurs bonnets, ainsi que le *bouton*, signe de leur rang. Il fut défendu à tous les sujets chinois de se raser la tête, de jouer d'un instrument de musique, de se marier ou d'exécuter aucun sacrifice pendant la durée du deuil, qui est de vingt-sept jours. Kia-King fut inscrit dans les fastes sous le nom de *Jin-Tsoung-Joui-Houng-Ti*.

Le règne actuel de Tao-Kouang n'est connu en Europe que par quelques extraits de la gazette impériale de Péking publiés par les journaux anglais. En général, les habitants de l'empire ne savent guère mieux que l'Europe ce qui s'est passé en Chine pendant la dynastie mandchoue, car l'histoire d'une dynastie n'est rendue publique qu'après sa chute et sous le gouvernement de celle qui l'a remplacée. Il en est de même au Japon. Toutefois, cela n'empêche pas des écrivains officieux de composer l'histoire des empereurs de la dynastie régnante. « Le seul ouvrage original, dit Abel Rémusat (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. II, page 50), où l'on puisse trouver des matériaux authentiques pour l'histoire de la dynastie mandchoue, est le *Toung-Hoa-Lou* (Chronique de la Fleur d'Orient), en seize livres. Cet ouvrage ne peut pas encore être imprimé; mais il en court beaucoup de copies manuscrites à la Chine, et il en est

même venu plusieurs en Europe. Les événements y sont rapportés par année et jour par jour, sans développements et sans réflexions. » Il ajoute : « L'exemplaire que j'ai sous les yeux finit à la mort de Young-Tching en 1735; mais il existe des copies plus complètes où l'on a ajouté le règne de Khian-Loung et celui de Kia-King.

Depuis l'établissement des factoreries étrangères à Canton, les Chinois empruntaient annuellement de fortes sommes aux Européens à de très-hauts intérêts. En 1782, ces dettes, qui ne s'élevaient pas à moins d'un million sterling, n'étant pas remboursées, les factoreries s'adressèrent au vice-roi. Il s'ensuivit un édit de l'empereur qui ordonnait la liquidation immédiate de toutes les dettes, défendant pour l'avenir tout emprunt aux Barbares. En 1792, le commerce de l'Angleterre avec la Chine surpassait déjà, à lui seul, celui de toutes les nations réunies; et son importance était tellement appréciée à Londres, que le cabinet y résolut l'envoi d'une ambassade spéciale à Péking, afin de poser les bases d'une sorte de traité ou de convention de commerce qui fût moins onéreuse et hors de l'influence et des caprices de l'autorité locale. A cet effet lord Macartney et sir George Staunton partirent en septembre 1792 sur *le Lion*, vaisseau de 64. D'abord leur mission parut avoir obtenu tout le succès désiré; mais bientôt de nouvelles difficultés amenèrent de nouvelles récriminations, qui nécessitèrent une seconde ambassade confiée à lord Amherst en 1816. Celle-ci n'eut aucun résultat par suite du refus de lord Amherst de se soumettre au cérémonial de la cour de Péking, exigeant que les ambassadeurs se prosternent et baisent neuf fois la terre en présence du souverain de l'empire Céleste, difficultés que lord Macartney avait aplanie en demandant qu'un Chinois d'un rang égal au sien rendît le même hommage au portrait du roi d'Angleterre. Depuis 1816, à l'exception de la faillite de quelques marchands Hong en 1828, et jusqu'au 22 avril 1834, terme de la charte octroyée à la compagnie des Indes orientales, il n'est survenu aucun événement qui ait interrompu les relations de cette compagnie avec la Chine. Les griefs qui poussent aujourd'hui l'Angleterre à des mesures hostiles n'ont éclaté que depuis. Nous en dirons un mot à l'article *Commerce*.

D'après le relevé fait par le père Marchini, procurateur de la mission de la Propagande à Macao, le nombre des ecclésiastiques européens, en Chine, s'élevait en 1810 à vingt-neuf, et celui des chrétiens indigènes à environ deux cent mille. Depuis cette époque le dernier des ministres de la *religion de l'Océan occidental* a été renvoyé de Péking; mais quelques autres continuent à rester cachés dans les provinces, surtout parmi les Miao-Tseu dont un grand nombre, dit-on, se sont déjà convertis au christianisme. En 1841, on comptait en Chine trois cent vingt mille chrétiens indigènes.

C'est une opinion bien arrêtée dans l'esprit du gouvernement que la religion chrétienne est la plus mortelle ennemie du dernier empire encore debout de l'antiquité. Aussi, en 1837, une proclamation de l'empereur, renouvelant les dernières proscriptions, défend, sous les peines les plus sévères, la prédication de l'Évangile dans ses États. Qu'importe? Les dieux du Capitole avaient aussi repoussé l'humble Christ qu'annonçaient d'humbles apôtres! La vérité est descendue sur la terre; elle s'y propage, malgré les hommes et par eux, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la dégager de l'erreur pour la faire régner au sein de la société.

Tous les documents qu'on a pu recueillir sur l'administration intérieure de la Chine pendant le règne de l'empereur actuel, tendent à établir que la dynastie mandchoue touche à sa fin. Démoralisée par la conscience qu'elle a aujourd'hui de la haine nationale, elle ne résistera pas à l'action des insurrections sans cesse renouvelées, ni à celle des associations politiques qui paraissent demander avec une égale faveur l'expulsion des Tartars et une amélioration sociale; car le monde oriental travaille inces-

samment aussi, selon ses conditions spéciales, à réaliser la vérité dans tous ses éléments sociaux.

Ainsi, vers le milieu de cette période, la civilisation orientale paraît agitée d'une inquiétude semblable à celle qui tourmentait à la même époque la civilisation occidentale. L'Angleterre commença dans le XVII[e] siècle; mais l'aristocratie en devint plus puissante, parce qu'elle sut se mettre à la tête des mouvements populaires, pour mieux les comprimer. Les États-Unis s'insurgèrent en 1776.

Nous avons lu dernièrement dans la *Revue nationale de la Belgique* une page d'histoire, qui est, selon nous, une des meilleures qui aient été écrites; la voici :

« C'est un des préjugés de la France de ce siècle, qui s'est répandu au delà de ses frontières, de dater de 1789 tous les progrès politiques, toutes les réformes utiles. La révolution française est née de l'esprit de progrès et d'amélioration sociale, elle ne l'a pas créé. Jamais peut-être, grâce à sa paix, l'Europe ne fut animée d'un mouvement d'idées plus général que celui du quart de siècle qui précède celui de la prise de la Bastille. Jamais non plus l'esprit de réforme ne rencontra d'opposition plus faible et moins compacte. Ce qui donne à ce mouvement un caractère propre et ce qui pouvait lui assurer une grande fécondité, c'est qu'il avait gagné la plupart des gouvernements de l'Europe et que le progrès de la société pouvait descendre ainsi sans secousses des trônes sur les nations. Louis XVI, aidé de Turgot et de Malesherbes en France, Frédéric de Prusse, Catherine de Russie, Joseph II en Autriche, Charles III et ses ministres en Espagne, Léopold en Toscane, Joseph I[er] en Portugal, les princes de Saxe Gotha, de Saxe Weimar, de Brunswick, de Neuwied en Allemagne, étaient sincèrement dévoués à cette nouvelle foi du progrès, quelques-uns même avec un enthousiasme trop peu mesuré.

» La révolution de 1789 vint hâter les effets de ce mouvement en France. Mais aussi elle rendit les autres gouvernements hostiles aux tendances nouvelles. Partout elle donna aux idées de réforme et d'amélioration de puissants et nombreux adversaires; elle constitua dans toute l'Europe le parti de l'ancien régime et du *statu quo*, jusque-là sans lien et sans force, et elle y rejeta les gouvernements. Quand on se pénètre bien de l'état des esprits en Europe, pendant les trente années qui précédèrent la révolution de 1789, on peut se demander, tout en sympathisant avec les grandes réformes qu'elle a sanctionnées, si ces progrès ne se seraient pas graduellement accomplis sans elle, à moins de frais pour la génération contemporaine, d'une manière peut-être plus sûre, surtout plus générale, et si en réalité cet événement n'a pas été moins utile par ses résultats directs que par les nombreux enseignements que l'humanité recueillera en tout temps de cette immense expérience politique. » (5[e] livraison, 1841, p. 475.)

Lorsque les idées nouvelles furent formulées dans la loi française, Napoléon parut. Deux grands faits dominent sa vie : premier consul, il entraîne l'Europe ancienne, indécise, à reconnaître la France nouvelle; empereur, il convie toutes les nations qui habitent les deux rives de l'océan Atlantique à reconnaître les faits accomplis, et à y assimiler leur politique et leurs lois. Toujours l'épée à la main, mais incessamment troublé par les *idéologues*, il atteint le monde oriental au mont Tabor (mais pas au delà; le mont Tabor est sur l'arète des deux mondes) [1]; l'idée politique aux Alpes et

[1] « L'empereur pensait qu'indépendamment des circonstances fortuites qui amènent parfois des prodiges, il fallait encore qu'il y eût ici, en arrière, quelque chose que nous ignorons. Que l'Europe avait sans doute succombé sous les résultats de quelque cause première qui nous demeurait cachée; que peut-être ces peuples (au temps de Mahomet), surgis tout à coup du fond des déserts, avaient eu chez eux de longues guerres civiles, parmi lesquelles s'étaient formés de grands caractères, de grands talents, des impulsions irrésistibles, ou quelque autre cause de cette nature, etc., etc. En somme, Napoléon, sur

aux Pyrénées, l'idée religieuse à Rome, l'idée sociale en Allemagne, l'idée industrielle et commerciale en Angleterre, l'idée humanitaire en Russie, l'idée scientifique ou artistique partout, et du pommeau de son épée il scelle d'une N toutes les reliques des nations qu'il écroue au musée du Louvre. Immense inspiration que nous avons peu comprise!

Avons-nous compris que la confiscation de l'Espagne était l'affranchissement des colonies espagnoles de l'Amérique? Avons-nous compris que quand il fermait tous les ports de l'Europe à la marine anglaise, sans s'en douter lui-même il conspirait avec elle au profit de l'avenir? Ce fut alors que la Grande-Bretagne, entraînée par une impulsion dont elle ignore aussi la cause, et dont les résultats l'inquiètent profondément aujourd'hui, s'en alla, l'Évangile à la main, disséminer par toutes les mers ces mêmes idées qu'il disséminait, lui, sur tous les continents.

Peuples de l'Occident, vous vous rappelez comme vos cœurs battaient à sa voix! Cet enthousiasme fut vrai, légitime : l'empereur résumait les forces vitales de son époque; il résumait la France que la Providence a placée en tête du mouvement expérimental de tous les peuples de l'Atlantique. Il dut être l'homme le plus complet de son siècle celui que la France usait alors à son service, au service de la civilisation chrétienne. La postérité aura toujours une place pour sa gloire, un souvenir pour son nom.

Telle fut toujours la destinée de ces *hommes-synthèses,* que l'on a tort d'appeler fatals ou surnaturels; il n'y a point d'hommes fatals ou surnaturels : ceux-là sont des hommes nécessaires, des victimes nécessaires immolées sur l'autel de l'avenir. Notre cœur s'est troublé avec notre vue, nous l'avons calomnié, et cependant nous fûmes tous complices et solidaires. Mais silence! l'expiation fut solennelle... Que ses cendres reposent en paix sur les rives de la Seine! Son âme planera longtemps encore sur cet aride rocher de l'Atlantique, soulevé entre les deux versants du monde occidental, sur ce trépied sacré, où, méditant sa vie, interrogeant l'avenir, il disait aux peuples et aux rois : « *A la Chine ou nulle part!* » Il ne fut point compris, les temps n'étaient pas venus.

Ce ne fut point une vaine inquiétude que celle qu'il ressentit toujours pour les idéologues. Le grand homme a dit, en parlant de son apparition de l'île d'Elbe et de sa seconde chute de Waterloo : « Dans ces circonstances, je n'avais plus en moi le sentiment du succès définitif; ce n'était plus ma confiance première, soit que l'âge qui d'ordinaire favorise la fortune commençât à m'échapper, soit qu'à mes propres yeux, dans ma propre imagination, le merveilleux de ma carrière se trouvât entamé, toujours est-il certain que je sentais en moi qu'il me manquait quelque chose. Ce n'était plus cette fortune attachée à mes pas, qui se plaisait à me combler; c'était le destin sévère auquel j'arrachais encore, comme par force, quelques faveurs, mais dont il se vengeait tout aussitôt. Car il est remarquable que je n'ai pas eu alors un avantage qu'il n'ait été immédiatement suivi d'un revers.

» J'ai traversé la France; j'ai été porté jusqu'à la capitale par l'élan des citoyens et au milieu des acclamations universelles. Mais à peine étais-je dans Paris que, comme

les affaires de l'Orient, s'éloignait beaucoup des croyances communes, tirées de nos livres habituels. Il avait à cet égard des idées tout à fait à lui, et pas bien arrêtées, disait-il; et c'était son expédition d'Égypte qui avait amené ce résultat dans son esprit. » (*Mémorial de Sainte-Hélène,* avril 1816.)

C'est qu'en effet ce fut au mont Tabor, élevé sur l'arête des deux mondes et où s'accomplit le grand mystère de la *transfiguration,* que l'Occident se mit en rapport avec l'Orient. C'est là que, de nos jours même, le représentant de l'Occident chrétien, portant les derniers coups au mahométisme, mesura dans sa vaste pensée le monde bouddhistique de l'Orient. Lisez attentivement ses Mémoires : nul, mieux que lui, n'a compris l'Orient; nul, aussi profondément que lui, n'eut le pressentiment des destinées futures du genre humain. Nous croyons que jusqu'ici on n'a pas mieux compris l'empereur, que le principe actif de nos sociétés occidentales.

par une espèce de magie, et sans aucun motif légitime, on a subitement reculé, on est devenu froid autour de moi.

» J'étais venu à bout de me ménager des raisons plausibles d'obtenir un rapprochement sincère avec l'Autriche; je lui avais expédié des agents plus ou moins avoués. Mais Murat se trouva là avec sa fatale levée de boucliers : on ne douta pas à Vienne que ce ne fût par mes ordres; et me mesurant à leur échelle, ils ne virent dans toute cette complication que finasserie de ma part, et ils ne s'occupèrent plus, dès lors, qu'à contre-intriguer contre moi.

» Mon entrée en campagne avait été des plus habiles et des plus heureuses; je devais surprendre l'ennemi en détail; mais voilà qu'un transfuge sort des rangs de mes généraux pour l'aller avertir à temps.

» Je gagne habilement la bataille de Ligny, mais mon lieutenant me prive de ses fruits. Enfin je triomphe à Waterloo même, et tombe au même instant dans l'abîme; et tous ces coups, je dois le dire, me frappèrent beaucoup plus qu'ils ne me surprirent. J'avais en moi l'instinct d'une issue malheureuse, non que cela ait influé en rien sur mes déterminations et mes mesures assurément, mais toutefois j'en portais le sentiment au-dedans de moi. »

Ainsi l'empereur de l'Occident avoue lui-même qu'il eut le sentiment vague que sa mission était accomplie; elle fut accomplie depuis qu'il eut consacré la grande révolution française par la volonté du peuple, par la religion, par la victoire et par toutes les puissances de l'Europe et des deux Amériques. Toutes les idées révolutionnaires constituées n'ayant plus besoin de lui, alors *il sentit qu'il lui manquait quelque chose:* tout lui manquait; il resta seul avec lui-même. D'autres générations ayant apporté d'autres idées, il s'est retiré devant elles; et la France, comme toutes les nations de l'Occident, se sentit rentrer dans son mouvement indépendant et libre dans sa nationalité. On s'équilibra provisoirement dans de nouveaux rapports. Les portes du Louvre s'ouvrirent, et les arts reprirent naturellement leur vol vers l'Italie, où nous allons de nouveau consulter le Dieu qui fait les arts et la philosophie, comme il fait tout le reste. La papauté n'a fait aucune révolution pour cela; elle est seulement restée à sa place, où elle parut même un moment oubliée. « C'est qu'il y a, » dit un illustre écrivain, « dans le christianisme, et d'abord au centre du christianisme, quelque chose qui appelle à soi l'intelligence; et si la papauté n'est pas ici-bas pour servir de règle aux créations de l'art, il ne dépend pas d'elle de n'y être pas pour représenter l'action éternelle de la pensée divine sur tout ce qui est l'expression de la pensée humaine. »

Cependant notre mission, à nous nations chrétiennes de l'Occident, n'est pas accomplie, et le mouvement expansif du XVIe siècle continue. Ces vingt-sept dernières années de paix semblent nous avoir été accordées comme pour seconder ce grand mouvement, tout en nous laissant le loisir de travailler sur nous-mêmes, chacun dans sa sphère de nationalité.

Depuis trois cents ans plus de cent mille personnes émigrent chaque année. Les familles allemandes, alsaciennes, suisses et anglaises envahissent principalement l'Amérique du Nord, tandis que les familles portugaises et espagnoles se constituent dans l'Amérique du Sud; les Basques eux-mêmes viennent de céder à l'entraînement général. Ils partent en foule depuis cette année, pour aller s'établir à Montevideo. Aucune exhortation ne peut les retenir; ils changent simplement de vallées sur l'autre versant du même monde.

La colonisation européenne s'épanche également dans le bassin oriental; les colonies anglaises y prospèrent tellement que l'on y pressent déjà quelque affranchissement de la métropole, comme cela s'est vu déjà dans l'Amérique du Nord.

Partout, avec cet *efflux* des peuples de l'Europe, on voit des hommes de vertueuse conscience, religieux sans fanatisme, patients et résignés dans leurs souffrances, humbles et modestes dans leur savoir, se dévouer à la charité universelle et parcourir la terre pour enseigner les peuples à s'aimer.

Nos entreprises scientifiques, industrielles et commerciales, nos rivalités nationales, nos dissensions intérieures, tous les éléments de notre civilisation, chacun selon sa nature et ses fonctions, travaillent à l'œuvre commune; car il reste encore dans l'Occident comme dans l'Orient de nombreuses et difficiles choses à régler avant que les nations qui habitent les deux grands versants de l'Atlantique et ceux de l'océan Pacifique aient toutes adopté le principe des sociétés chrétiennes : malheureusement on oublie entièrement la charité, qui est l'essence morale de ce principe.

Veuillez suivre le développement entier de l'axe de la dorsale du globe (pages 5 et 6). Voyez : sur le versant américain de l'Atlantique presque toutes les sociétés sont chrétiennes; dans l'ancien continent tout ce qui est à l'ouest de la ligne dorsale, en Asie, en Europe et en Afrique, est aussi chrétien, ou tend à le devenir tout en luttant avec plus ou moins de succès contre les efforts que l'on fait pour les y réduire. Une grande partie du littoral africain de l'Atlantique est entamée depuis le cap de Bonne-Espérance : on remonte le Niger pour explorer, puis attaquer le Soudan; Maroc est peu rassuré, l'Algérie se soumet; l'Égypte et la Turquie adoptent nos idées, nos sciences, nos arts, nos mœurs et jusqu'à nos modes si frivoles et pourtant si influentes; et cela sans s'apercevoir qu'en se faisant européens, ces deux États cessent d'être mahométans. Ce ne fut toujours qu'une question de temps; la diplomatie n'est peut-être si active sur ce point que pour précipiter les choses. La nomination récente d'un évêque anglican à Jérusalem, et l'agitation des populations chrétiennes du Liban, dernier asile de colonies que ne surent point protéger les croisades, sont des événements significatifs, quoique peu importants en apparence. On parle du droit des nations; mais leur existence n'est qu'un essai, qu'un degré d'expérience dans le travail de l'humanité. Aussi quand les faits sont accomplis, on a toujours trouvé de bonnes raisons pour les justifier. Puissent les chefs et les peuples de l'Occident chrétien, membres solidaires d'un même corps, d'une même famille, s'entendre dans une même pensée politique, et seconder franchement, sans égoïsme, comme sans regrets et sans larmes, la péripétie du dénoûment de cette partie du drame humanitaire, que rien au monde ne peut empêcher!

Dans le bassin de l'océan Pacifique, cet autre grand laboratoire des destinées humaines, le travail s'opère d'une manière à peu près semblable; mais le résultat y sera différent : il n'y paraît pas devoir être, comme en Amérique, une substitution générale de peuples; ce qui d'ailleurs serait fort inutile : car en supposant que des colonies européennes dussent un jour repeupler les grandes cités désertes de l'Orient, ces colonies deviendraient nécessairement peuples orientaux d'habitudes comme de position. Il suffit donc qu'il y ait là substitution du principe chrétien de nos sociétés. Or, telle est, nous ne pouvons nous le dissimiler, la tendance générale de notre action sur le monde oriental; on sent bien que les intérêts du commerce et de l'industrie n'en sont que des moyens.

Sur le versant américain, les Russes envahissent le nord, les États-Unis colonisent le territoire de l'Oregon, les peuples d'origine espagnole occupent le Mexique, le Guatemala, le Pérou et le Chili.

Dans l'Océanie, les idées chrétiennes se répandent d'île en île avec les missions, les colons, les voyages, le commerce, les armes de l'Occident. Les établissements anglais y sont les plus prospères, surtout à la Nouvelle-Hollande.

Sur l'autre versant, en Afrique et dans la Turquie d'Asie, en Perse, dans l'Afghanistan, dans l'Inde, c'est encore l'action de la Grande-Bretagne qui se fait le plus sentir. Il semblerait que c'est elle qui est provisoirement chargée de hâter militairement ou politiquement l'introduction du christianisme dans ces contrées. L'arête dorsale n'a pas encore été franchie, elle a été seulement tournée, et des bords de la mer on remonte vers elle; mais pas au delà. La lutte sera toujours rude sur cette arête, à Caboul, en Syrie. Au nord de Caboul, c'est une partie du monde occidental, et la Russie la convoite naturellement; car son action s'étend aujourd'hui de l'Altaï aux Kuen-Lun. La France organise sa marine; est-ce donc une chose ordinaire que de voir un de ses princes explorer les mers avec tant de persévérance? La Chine, déjà attaquée, est menacée de devenir, comme l'Amérique au commencement de cette période, le champ de bataille de tous les peuples de l'Orient et de l'Occident. Mais, encore une fois, ne nous faisons pas illusion : les Orientaux et les Occidentaux subsisteront aussi longtemps que les deux côtés du globe ne seront pas engloutis par les flots. La Chine, la *fleur de l'Orient*, ne sera pas détruite : elle sortira de la lutte triomphante. Et les deux mondes, plus expérimentés, régénérés cette fois peut-être, s'équilibreront enfin dans la vérité.

Arrêtons-nous; la IVe période n'est pas achevée. Les langues, ni les autres arts ne sont point encore caractérisés par des formes finies; mais il est remarquable que le travail de division, dans cette seconde moitié *quingenténaire*, comme cela a eu lieu pour les temps antérieurs, est d'autant plus actif dans tous les éléments humanitaires en Occident et en Orient, que nous approchons davantage de la fin de la période.

Après tout, il faut bien que l'humanité se décompose, se résolve elle-même dans tous les éléments qui sont en elle; il faut bien qu'elle analyse tous ces éléments intérieurs, tous les rapports qui constituent ces éléments, toutes les lois, toutes les formes sous lesquelles elle se manifeste successivement en Orient comme en Occident. A cette condition seule, l'humanité s'élèvera à l'état de conscience d'elle-même, à l'état de perfection, à la possession de tous les biens de l'intelligence et du cœur qui ont été promis à l'homme comme fin de ses expériences, de ses labeurs et de ses misères.

Conclusion. Forcé de nous renfermer dans un cadre fort étroit, nous tâcherons de résumer, d'une manière très-générale, les relations que les faits géographiques et historiques nous ont paru manifester dans leurs propres éléments, entre eux et avec l'humanité.

Dans la nature organique, comme dans la nature inorganique, tout se développe d'après ses propres éléments intérieurs et dans ses rapports avec ce qui l'entoure, puis se manifeste sous une loi et une forme qui sont dépendantes l'une de l'autre. Rien n'appartient au hasard; une autre contrée donnerait d'autres mœurs, d'autres usages, d'autres costumes, une autre histoire.

Ce travail de développement dans l'humanité se fait simultanément dans le bassin de l'*océan Oriental* (le Pacifique et l'Indien), et dans celui de l'*océan Occidental* (le Glacial et l'Atlantique), l'un et l'autre, pour ainsi dire soudés, comme les deux côtés symétriques du corps humain, sur une arête dorsale.

Les peuples orientaux, individualisés, chacun dans sa position géographique et dans ses propres conditions physiques, intellectuelles et morales, s'harmonisent incessamment entre eux dans la même aire géographique et dans leurs propres conditions générales. Nous appelons le résultat de ce travail *civilisation orientale*.

Il en est de même des peuples *occidentaux;* et leur travail donne aussi pour résultat la *civilisation occidentale* [1].

En vertu de leur principe actif qui, selon nous, n'est autre que celui de leur idée religieuse (pages 68, 99, 140 et 141), ces deux formes particulières de la civilisation cherchent à réaliser dans le présent, l'une le passé et l'autre l'avenir.

Or, la forme générale de la civilisation est au point d'intersection de ce qui a été et de ce qui doit être; elle n'est donc ni en Orient ni en Occident, mais bien dans le rapport réalisé de l'un et de l'autre. Et dites, dans quel lieu ce rapport doit-il se réaliser, sinon sur l'axe de séparation des deux mondes, sur ce terrain neutre, où se formulent nécessairement les luttes les plus puissantes des deux civilisations, comme celles de la vie universelle?

Mais la forme générale de la civilisation n'est autre que celle que revêt l'humanité dans tous les rapports qui la constituent. La civilisation générale ou l'humanité est donc nécessairement, à chaque instant, en progrès vers une fin, et par conséquent, incessamment provisoire, jusqu'à ce qu'elle ait atteint cette fin.

Dans cette chaîne continue de progrès, tous issus et solidaires les uns des autres, il y a des nœuds qui, pour ainsi dire, en marquent les instants les plus caractérisés.

Or, nous avons vu que tous les cinq cents ans environ la civilisation orientale et la civilisation occidentale se manifestent d'une manière plus déterminée; et qu'alors, comme pour se mettre entre elles dans un rapport effectif, elles se recherchent, elles se rapprochent jusqu'à ne plus laisser entre elles que l'axe de séparation des deux mondes. Par exemple : l'une y vient de l'Orient avec les hordes chinoises, mongoles ou mandchoues; et l'autre de l'Occident avec les légions des Romains, ou les bandes des Croisés. Et quand est-ce que ces solennelles calamités surviennent? quand l'Orient et l'Occident se trouvent chacun dans un état fort avancé de dissolution de tous leurs éléments sociaux, dissolution qui annonce nécessairement une reconstitution sociale prochaine. C'est alors que l'on voit surgir des Sésostris, des Cyrus, des César et des Auguste, des Grégoire VII, des Léon X, des Charles-Quint, des Michel-Ange, des Rubens, et une foule de grands hommes en tous genres, non-seulement dans l'Occident, mais aussi dans l'Orient. Alors aussi, comme pour déterminer les éléments, libres, mais indécis encore dans leur gravitation, des masses brutes arrivent qui tombent dans l'Orient, qui tombent dans l'Occident : c'est un Attila, c'est un Tchinggis-Khan; ou qui se posent, comme Othman et Sélim Ier, sur l'axe des deux mondes.

Bientôt la forme politique nouvelle se constitue dans les esprits et passe à l'état de loi. Cette forme légalisée se fortifie insensiblement jusque vers le milieu de la période suivante en luttant sans cesse contre les idées naissantes; car chaque génération apporte en naissant des idées nouvelles qui se développent à leur tour. C'est alors qu'il se rencontre un homme à qui il est donné de résumer son époque, et de concentrer en lui, pour ainsi dire, les rayons de son temps, comme s'il était placé à l'angle réflecteur des idées, au point d'intersection des systèmes. Ce sont, par exemple,

En Orient :			En Occident :	
Khian-Loung,	1736-1796	et	Napoléon Bonaparte,	1797-1815,
Khoubilaï-Khan,	1260-1295	et	Philippe le Bel,	1270-1314,
Te-Tsoung des Thang,	780-805	et	Charlemagne,	768-814,
Wouti des Tçin,	265-290	et	Dioclétien,	284-305, etc.

[1] Cette division est vaguement admise par les historiens chinois : elle a été aussi reconnue par Napoléon (*Mémorial de Sainte-Hélène,* nouv. éd., T. II, p. 257); mais elle n'avait point encore été déterminée.

Quand ces hommes ne sont plus, les choses se précipitent d'une manière d'autant plus rapide que l'on touche de plus près à la fin de la période où la société se réorganise encore une fois, sinon sur d'autres bases, du moins avec les idées qui ont triomphé dans la lutte, en Occident comme en Orient.

Tels sont en général les enseignements que nous avons tirés de l'étude de l'histoire, depuis l'époque où la chute du premier homme a condamné toute sa postérité au travail, travail nécessaire qui recèle les secrets les plus profonds du cœur humain et d'où découle l'existence intellectuelle, sociale et politique des peuples; *l'homme*, a dit Pascal, *est plus inconcevable sans ce mystère que ce mystère n'est inconcevable à l'homme.*

« Le spectacle du bouleversement des empires jette toujours dans les esprits un sentiment de trouble et d'anxiété. Au premier coup d'œil, ces monceaux de ruines presque encore fumantes absorbent seuls toute l'attention, tant sont naturels les témoignages de sympathie des hommes entre eux. Les historiens eux-mêmes ont bien longtemps partagé les émotions de la multitude, et n'ont pu toujours en écrivant étouffer leurs émotions privées, rester sourds à des plaintes fort légitimes, et entrevoir de sérieux enseignements à travers les révolutions politiques et sociales. C'est qu'il est difficile, en effet, de contempler, sans que la vue se trouble, tant de crises dont chacune a produit la chute d'un empire. Combien aussi est obscure cette voie des temps passés encombrée de cadavres, souillée de crimes de toute espèce! Avec quelle prudence dès lors ne doit-on pas s'avancer au milieu de ces décombres, épars sur le sol, pour sonder les lois mystérieuses qui ont présidé à tant de drames sanglants! De quelle conviction, de quel sang-froid ne doit pas être armé l'historien qui tente de retrouver le fil d'un tel dédale! L'accomplissement d'une telle tâche a été impossible tant qu'une foule de matériaux, fruits de plusieurs siècles d'expérience et d'observation, ne sont pas venus démontrer avec une certitude presque mathématique, que les révolutions ont toutes une logique admirable; qu'une haute sagesse, méconnue des peuples durant leur enfance, et longtemps stigmatisée du nom de fatalité, a préparé la formation des sociétés et coordonné tous les faits sur la scène du monde. »

Or ce travail est nécessaire; il continuera donc jusqu'à ce que tout ce qu'il y a dans l'humanité, complétement expérimenté, ait été résolu dans la vérité, dans le règne universel ou catholique de la vérité [1]. Car le Christ n'est pas seulement le Fils de Dieu, il est aussi le Fils de l'homme, le Sauveur et le Rédempteur du monde; il est la *Voie*, la *Vérité* et la *Vie* [2]. « Si vous demeurez dans ma parole, a dit Jésus, vous serez véritablement mes disciples et vous connaîtrez la vérité; et la vérité vous rendra libres [3]. »

« Car tout ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très-imparfait. Mais lorsque nous serons dans l'état parfait, tout ce qui est imparfait sera aboli. »

C'est pour atteindre cette fin que Dieu a doué notre intelligence du principe de *division* [4] que l'on nomme aussi *analyse* et *synthèse*, considérées comme opérant simultanément, et notre cœur du principe d'*amour* ou de *charité* [5]: le premier est entièrement soustrait à notre volonté; le second dépend uniquement de notre volonté, se déterminant dans la plénitude de notre libre arbitre, et devant tempérer tout ce qu'il y a de douloureux, de calamiteux dans l'autre [6].

C'est, pénétrés de ces deux principes essentiels, que tous les éléments de l'huma-

[1] Saint Jean, XVI, 20, 21 et 22; XIV, 16, 17, 18, 19, 20. — [2] *Id.*, XIV, 6. — [3] *Id.*, VIII, 31, 32. — [4] *Id.*, XII, 24; Saint Matthieu, X, 34; Saint Luc, XII, 51. — [5] Saint Matthieu, V, 43 et 44; Saint Jean, XV, 12; Saint Paul aux Corinthiens, XIII. — [6] Saint Jean, XVIII, 11; Saint Marc, XXIV, 26.

nité évolutionnent incessamment vers l'avenir. Ainsi, de même que la loi du monde matériel est la gravitation, c'est-à-dire le résultat des rapports de toutes les forces physiques et chimiques; de même, la loi du monde spirituel, la loi *humanitaire,* que l'on cherche depuis si longtemps, serait dans les rapports qui existent nécessairement entre le principe de division et le principe de charité, tous deux incessamment actifs; mais dont l'harmonie est confiée à notre libre arbitre et à notre volonté [1].

Or, tous tant que nous sommes sur la terre, la main sur la conscience, qu'avons-nous fait, que faisons-nous chaque jour de la charité, de ce céleste palladium que la miséricorde divine nous a confié pour que nous assurions notre bonheur privé, social et politique, au milieu des créations ou *crises* incessantes qui travaillent nécessairement la nature et l'humanité [2]?

La Bible est le livre du passé; l'Évangile est le livre de l'avenir.

— Si donc l'élément religieux est fondamental dans la vie des individus et des sociétés; si les deux faits que nous avons les premiers observés dans le développement de la civilisation, savoir : l'arête de séparation entre l'Orient et l'Occident, et la périodicité *quingenténaire,* sont des manifestations réelles de hautes relations entre l'homme, l'espace et le temps, nous pensons qu'il doit en résulter d'importantes modifications dans la base des sciences géographiques, historiques, politiques et sociales [3].

[1] Saint Matthieu, XVIII, 17.

[2] Dans plusieurs langues, la base du mot qui signifie *créer, faire, produire,* est aussi celle d'autres mots qui signifient *tailler, séparer, diviser,* par exemple :

En hébreu : la racine BAR est commune aux mots BARÂ, créer, produire, former, et BARÂH, couper, tailler.

En sanscrit : la base KR[e] se retrouve dans KRI, agir, faire, créer, et dans KRÎ, diviser, discerner.

En grec : la base KR[e] est aussi celle de KRÉO, créer, faire, et de KRINO, diviser, juger (*Krisis,* division, décision, jugement).

C'est qu'en effet ces deux faits sont corrélatifs : nous ne concevons pas de créations possibles, ni dans la matière ni dans l'esprit, sans séparations, sans divisions, sans *crises.*

[3] Ces *notions historiques,* que nous avons jetées à la hâte dans cet ouvrage, seront développées dans nos *Éléments de l'Histoire du genre humain,* dont le deuxième cahier est sur le point de paraître.

MOEURS, USAGES ET COSTUMES.

Du point de vue élevé où nous nous sommes placé pour nos observations, nous avons pu embrasser tous les faits principaux qui nous ont paru constituer la base de la géographie et de l'histoire dans leurs rapports avec les mœurs, les usages et les costumes de tous les peuples. Par ce moyen il nous a été permis de donner à cet ouvrage ce caractère d'unité et d'universalité qui forme une des conditions fondamentales du prospectus, et de nous ménager en même temps plus d'espace pour notre sujet spécial. En effet, si nous eussions considéré les peuples isolément dans leur géographie et dans leur histoire, outre que nous n'eussions eu que des collections de faits particuliers, des monographies sans connexité entre elles, il ne nous fût guère resté, vu le peu d'étendue relative de l'ouvrage (cent feuilles ou 1600 pages), qu'une de ses moitiés pour la description des mœurs, des usages et des costumes, ce qui, pour cet objet, faisait environ huit pages par peuple principal; tandis que, par le moyen que nous avons employé, la partie géographique et historique subséquente pouvant se réduire à quelques indications, chaque peuple principal de l'Asie pourra avoir ses huit pages, et ceux des autres parties du monde leurs seize pages, presque entièrement consacrées aux mœurs, aux usages et aux costumes.

Ainsi, nous croyons avoir avantageusement rempli les conditions du prospectus, sous le double rapport de l'intérêt philosophique et de l'intérêt matériel de la publication.

Nous procéderons donc immédiatement aux mœurs de chaque peuple de l'Asie, et d'abord de ceux de l'empire chinois, auxquels nous donnerons plus d'espace qu'aux autres, puisqu'ils sont numériquement et politiquement les plus importants [1].

CHINE PROPRE.

Religions, Cultes. — Lorsqu'on demande à un Chinois combien de religions existent dans son pays, il répond *trois*, savoir : *Yu*, la doctrine de Confucius; *Fo*, ou le bouddhisme, et la secte du *Tao* ou des rationalistes : un ancien proverbe dit : *Les trois religions n'en font qu'une.* Cette assertion est fondée, quant au dogme qui est un monothéisme incomplet dégénéré en panthéisme philosophique, en polythéisme et en idolâtrie. Mais elle ne l'est pas quant à la raison politique : le confucianisme est l'orthodoxie ou la religion de l'État; les deux autres tolérées en tant qu'elles ne heurtent point la première, ont plutôt été discréditées qu'encouragées par le gouvernement.

Les prêtres de la religion nationale, subordonnés à l'empereur, en sa qualité de

[1] Les ouvrages où nous puisons nos matériaux sont ceux de MM. Klaproth, Abel Rémusat, Pauthier, Davis, Eyriès, Montémont, les *Bulletins* des sociétés asiatiques, etc.

grand pontife, sont les vice-rois ou gouverneurs, les mandarins, les lamas d'État, et la multitude des officiers civils et militaires.

Le culte public de Yu est divisé en trois classes, qui sont : les *Ta-Ssé* ou grands sacrifices, les *Tchong-Ssé* ou moyens sacrifices, et les *Siao-Ssé* ou petits sacrifices.

Dans la première classe, on adore le ciel et la terre, le ciel visible et matériel, par opposition à la terre. Toutefois ils n'en excluent point une intelligence suprême qui récompense la vertu et punit le vice.

Les empereurs chinois se font adorer, mais cette extravagance fait partie du système politique et n'est point le simple résultat du caprice ou de l'orgueil.

Dans la seconde classe, on adore les dieux du territoire par une pierre brute, placée sur l'autel devant lequel on brûle de l'encens, et que l'on voit à presque tous les coins de rue. C'est le dieu *Terme* des Romains. Le soleil et la lune, autrement appelés la *grande lumière* et la *lumière du soir,* sont compris dans cette division. Les autres sont des dieux, des génies des sages, les inventeurs de l'agriculture, des manufactures et des arts utiles. Parmi ceux-ci, et au premier rang, figure le dieu de la littérature.

Les petits sacrifices renferment une classe plus nombreuse, dans laquelle est l'ancien patron de l'art de guérir, avec une multitude d'esprits d'hommes d'État décédés, de savants illustres, de martyrs de la vertu, etc.; les principaux phénomènes de la nature sont aussi adorés, tels que les nuages, la pluie, le vent, le tonnerre; tous ont un dieu qui préside sur eux.

Les *cinq* montagnes, les *quatre* mers ont aussi leur culte particulier. Comme les Romains, les Chinois adorent leurs enseignes militaires, et Kouan-Ti, ancien guerrier déifié et respecté des soldats, est spécialement adoré par la dynastie actuelle, à cause de l'appui qu'il est censé lui avoir prêté. Kong-Wan (le roi dragon), qui représente les rivières et l'eau en général, reçoit beaucoup d'offrandes des gens chargés de l'entretien du fleuve Jaune et du grand canal. Thian-Néou (eau du ciel) est la patronne des marins. Elle est censée avoir le gouvernement du temps, et dans les grandes sécheresses, les autorités rendent des édits pour ordonner un jeûne général, puis passent plusieurs jours à prier dans ses temples, pour en obtenir de la pluie.

L'univers matériel est l'objet du culte des Chinois. Le grand prêtre impérial, lorsqu'il adore le Ciel, porte des vêtements couleur d'azur, par allusion au firmament. Lorsqu'il adore la Terre, il revêt des robes jaunes, la couleur des moissons; lorsqu'il adore le Soleil, il est habillé en rouge; enfin quand il adore la Lune, il est vêtu de robes blanchâtres. Les vice-rois ou gouverneurs, les mandarins de distinction et la foule des hiérophantes officiels, sont en habit de cour.

L'autel sur lequel on sacrifie au Ciel est rond, pour représenter le firmament; celui de la Terre est carré. En général, dans l'architecture de ses temples nationaux, comme dans celle de ses palais et de ses cités, la Chine a pris pour modèle l'architecture apparente du ciel et de la terre; ce fut une conséquence nécessaire des bases de son organisation et de sa constitution intérieure.

A la grande adoration solennelle de la Nature par l'État, ni les prêtres, ni les femmes ne sont admis; et ce n'est qu'au sacrifice fait à la patronne de la soie que l'impératrice et les dames de Péking peuvent prendre part.

On exige des prêtres-mandarins qu'ils soient purs de tout crime légal récent, et qu'ils ne soient point en deuil de quelqu'un.

Pour les sacrifices de premier ordre, ils sont obligés de se préparer par des ablutions, par un changement de vêtements, par un vœu et un jeûne de trois jours, pendant lesquels ils portent suspendue à une boutonnière une tablette de deux pouces de long, avec les caractères : Tchaï-Kiaï (jeûne). Pour satisfaire à cette obligation ils

doivent occuper une chambre et s'abstenir, 1° de juger les criminels, 2° d'assister à un festin, 3° d'écouter la musique, 4° de cohabiter avec des femmes, 5° de visiter des malades, 6° de porter le deuil d'un mort, 7° de boire du vin, 8° de manger des oignons ou des aulx; car, dit le commentateur, la maladie et la mort viennent pendant que la table et le plaisir troublent l'esprit, et le rendent indigne de communier avec les dieux.

Les victimes offertes en holocauste sont des bœufs, des moutons et des cochons; les autres offrandes consistent principalement en soieries. Il faut que les victimes soient entières et saines : on les préfère de couleur noire. Les temps des sacrifices sont ainsi marqués : ceux au Ciel, au solstice d'hiver; ceux à la Terre, au solstice d'été; les autres ont aussi des époques particulières.

Les hiérophantes qui ont négligé de se préparer, ou qui ont offert des victimes imparfaites, sont quelquefois punis, tantôt par la confiscation de leur salaire pendant quelques mois, tantôt par un certain nombre de coups de bambou; mais ils peuvent toujours se rédimer de leurs peines moyennant une faible somme. Il n'en est point ainsi cependant lorsqu'un profane a l'audace de s'arroger le droit d'adorer le Ciel; dans ce cas, il est puni de quatre-vingts coups de bambou et même de la strangulation.

Péking renferme aujourd'hui deux temples principaux, le *Thian-Tan* et le *Thi-Tan*, tous deux dédiés au *Chang-Ti*, souverain suprême... C'est dans la construction de ces édifices que les Chinois ont déployé toute l'élégance et toute la pompe de leur architecture. L'étiquette défend aux empereurs d'employer, pour aucun de leurs palais, un ordre d'architecture aussi riche et aussi magnifique : cette loi s'étend sur tout ce qui les décore ou qui sert à leur usage, sur les vases, les ustensiles et les instruments même de musique. Les flûtes, les tambours, les *kin*, les *ché*, dont on se sert dans la musique des sacrifices, sont non-seulement d'un travail plus exquis et d'une matière plus précieuse que ceux du palais, mais encore fabriqués sur des dimensions plus grandes; de sorte que l'on peut dire avec vérité qu'on n'entend qu'au Thian-Tan la grande musique chinoise.

Nous dirons quelques mots de l'un de ces temples et de la cérémonie du grand sacrifice. L'enceinte du Thian-Tan a environ dix li ou une lieue de circuit. Au centre se trouve une éminence, massif rond à trois étages, auquel on monte par huit perrons composés chacun de vingt-huit marches. On dresse sur ce massif une vaste et superbe tente, sous laquelle on place la tablette sacrée qui porte le nom de Chang-Ti. C'est devant cette tablette que l'empereur sacrifie. Au nord de cette éminence est un temple magnifique, construit en l'honneur du souverain seigneur du ciel, et accompagné de salles destinées aux ancêtres. Ce temple est une rotonde, ornée d'un toit à trois étages : chaque toit est distingué par sa couleur; le supérieur est bleu céleste, celui du milieu jaune, et l'inférieur est vert.

Rien n'égale la magnificence et l'éclat qui environnent l'empereur lorsqu'il s'acquitte de l'auguste fonction de sacrificateur. Lui seul, en qualité de père et de chef commun de la grande famille, a le droit d'offrir le sacrifice au Chang-Ti : c'est au nom de tout son peuple qu'il offre et qu'il prie. Avant le jour fixé pour cette importante cérémonie, le monarque s'y prépare, comme tous les mandarins, par trois jours de solitude, de jeûne et de continence.

Le jour du solstice d'été, au lever de l'aurore, l'empereur paraît dans tout l'appareil de sa puissance et de sa grandeur. Une foule innombrable forme son cortége; une multitude de princes, de seigneurs, de grands, d'officiers, l'environnent : sa marche vers le lieu du sacrifice ressemble à un véritable triomphe. Le Fils du Ciel est assis sur une chaise de parade, destinée à ce genre de cérémonies, et soutenue par un grand

nombre de porteurs, vêtus de robes de damas rouge à fleur d'or, et la tête ornée de magnifiques bonnets. Une infinité d'autres officiers, aussi richement habillés, les précèdent et portent différents trophées, décorés de banderoles, de houppes et de nœuds de soie de diverses couleurs. Pendant cette marche, plusieurs chœurs de musique instrumentale et vocale se font entendre et interrompent à diverses reprises le silence religieux et profond qu'observe la multitude. Si jamais l'empereur ne paraît plus grand que lorsqu'il marche au Thian-Tan, jamais aussi on ne le voit plus abaissé, plus éclipsé, que quand il offre le sacrifice. A la manière dont il se prosterne, se traîne sur la terre, parle de lui-même au Chang-Ti, on s'aperçoit bientôt que toute cette pompe qu'il emploie n'est que pour rendre plus sensible l'infinie distance qui sépare l'homme de l'Être suprême.

Les lettrés, qui monopolisent les fonctions religieuses comme les fonctions civiles, se partagent en deux sectes principales : l'une professe un véritable spinosisme, cherchant à expliquer les phénomènes de la nature par des causes toutes matérielles; l'autre dédaigne les commentateurs et les philosophes modernes, et conserve sur le créateur de l'univers les notions transmises par l'antiquité la plus reculée.

Cette ancienne doctrine du Souverain suprême a toujours trouvé son appui dans le tribunal des rites, et c'est à l'uniformité constante de ses décrets qu'elle doit particulièrement l'avantage d'être restée la religion dominante. Mais, en général, les lettrés attachés par devoir au culte national n'en professent pas moins les croyances d'autres religions, et se livrent dans le secret de leurs maisons à une foule de pratiques superstitieuses, tant il est vrai que leur conscience est agitée du besoin d'une religion plus complète dans ses dogmes et son culte.

Voici un exemple du langage que les maîtres de l'empire Céleste adressent au Souverain suprême dans les jours de calamité publique; c'est la prière faite par l'empereur régnant, à l'occasion d'une longue sécheresse qui désola la Chine en 1832 :

« Moi, le ministre du ciel, placé au-dessus de la race humaine pour la gouverner, je suis responsable de l'ordre du monde et de la tranquillité de l'empire; dévoré de chagrin, tremblant d'anxiété, je n'ai pu dormir, ni manger, et pourtant aucune averse copieuse n'est encore tombée...

» Je me demande si, dans les sacrifices, j'ai été négligent; si l'orgueil et la prodigalité se sont glissés dans mon cœur; si j'ai prêté peu d'attention aux affaires du gouvernement; si j'ai proféré des paroles irrévérencieuses, et mérité le blâme; si l'on a observé les lois de l'équité dans la répartition des récompenses et l'application des peines; si en élevant des mausolées et en établissant des jardins, j'ai opprimé le peuple et fait des dégâts dans ses propriétés; si dans la nomination des fonctionnaires, je n'ai point choisi des gens capables, et rendu par là le gouvernement vexatoire pour le peuple; si l'opprimé n'a pas trouvé de moyens d'appel; si les largesses octroyées aux malheureuses provinces du Sud ont été distribuées convenablement, ou si l'on a laissé les indigents mourir dans les fossés;

» ... Prosterné, je supplie le Ciel impérial de me pardonner mon ignorance et ma stupidité; car des myriades d'innocents sont perdus à cause de moi, à cause d'un seul homme. Mes péchés sont si nombreux que je n'espère point échapper à leurs conséquences. L'été est passé, l'automne est arrivé.

» Il est impossible d'attendre plus longtemps. Prosterné, je supplie le Ciel impérial de daigner me délivrer, etc. »

Le Chou-King et les autres livres sacrés dont nous avons parlé (page 42) ne tracent nulle part les devoirs des hommes envers l'Être suprême. Abusés par la ressemblance des mots, les missionnaires européens sont tombés souvent dans de graves méprises,

en s'inspirant de la naïveté de leurs sentiments religieux, plutôt que de leur raison pour interpréter des mœurs dont l'étrangeté devait les étonner.

La religion du Tao est regardée par les tao-ssé, ses sectateurs, comme étant la religion primitive de ses plus anciens habitants. Ils reconnaissent, comme les bouddhistes, une espèce de trinité qu'ils appellent les *Trois Purs*. Cette triple puissance est représentée comme présidant au ciel les dieux assemblés, le soleil, la lune, les étoiles et les constellations, et comme transmettant son nom, accompagné de beaucoup d'épithètes de miséricorde et de bonté au *grand ange aux pieds nus*, afin qu'il le promulgue dans le bas monde, et que les hommes en le prononçant, en le répétant, puissent obtenir un bonheur infini, et la délivrance de tous leurs maux. Cette religion a beaucoup de dogmes communs avec celle de Yu et de Fo : seulement l'existence individuelle des génies et des démons, indépendants des parties de la nature auxquelles ils président, y est mieux reconnue. Les prêtres et les prêtresses voués au célibat pratiquent la magie, l'astrologie, la nécromancie, la métoposcopie, etc. Afin de se soustraire à la mort, ils se sont mis depuis longtemps à l'œuvre pour composer un élixir de longue vie ou d'immortalité, au moyen duquel ils se sont toujours joués de la crédulité des empereurs, des personnages riches et particulièrement des grandes dames. Cependant cette espèce d'alchimistes n'a pas été sans rendre, indirectement, d'importants services aux arts chimiques. Ils sacrifient à l'esprit qu'ils invoquent trois sortes de victimes : un cochon, une volaille et un poisson. Le tien-ssé ou chef des tao-ssé est décoré par le gouvernement de la dignité de grand mandarin, et réside dans un bourg de la province de Kiang-Si, où il habite un riche palais. On s'y rend de toutes les provinces : les uns y viennent pour solliciter des remèdes à leurs maux, les autres pour consulter le sort sur leurs futures destinées. Le grand prêtre distribue à tous des billets couverts de caractères magiques, et ils s'en retournent satisfaits.

Ce qui distingue principalement les tao-ssé des autres Chinois, quant à l'extérieur, c'est leur grande robe à longues manches et sans collet; leur barbe qu'ils laissent croître, et leurs cheveux qu'ils attachent au sommet de la tête avec une épingle, à la manière des insulaires de Lieou-Khieou. Leurs monastères sont peu nombreux; ils y vivent en communauté, ou seuls ou mariés.

Le culte de *Yu* et celui de *Tao* reposent sur des doctrines philosophiques plutôt que religieuses; aussi la véritable religion de la Chine est celle de *Fo*. Les dogmes principaux sont la *Trimourti* ou Trinité de Bouddha (l'intelligence), Dharma (la loi), et Sanga (l'union), la transmigration des âmes et l'anéantissement final dans le sein de Dieu. C'est dans la personne du dalaï-lama du Thibet que le dogme de la transmigration se trouve mis en action sur la terre. Cependant les Chinois ne regardent pas ce prêtre comme le chef de leur Église. Quoique sans valeur politique, cette religion a envahi toute la société chinoise, l'empereur, les mandarins et le peuple. Aussi les villes, les campagnes et les îles sont comme peuplées des *miao* ou pagodes de ce dieu. Tous sont bâtis dans les endroits les plus romantiques du pays. On en compte au moins dix mille dans Péking et sa banlieue. Les pagodes à sept et à neuf étages sont liées à ce culte même : c'est, dit-on, une allusion aux sept Bouddhas et à la neuvième incarnation de Vichnou. Entre Macao et Canton, il n'y a pas moins de quatre ou cinq de ces pagodes, situées sur des points culminants; toutes sont dégradées; elles tiennent lieu de bornes ou de signaux pour la navigation de la rivière.

Dans un des miao de la province de Fou-Kiang on voit un buste en marbre de Napoléon, devant lequel on brûle de l'encens.

Les prêtres de Fo sont appelés à la Chine *Ho-Chang*, au Thibet et en Tartarie *Lamas*, à Siam *Talápoins*, et au Japon *Bonzes;* c'est sous ce dernier nom que les Européens les



Bonzes chinois.

désignent tous, ainsi que les tao-ssé, qu'on a longtemps confondus avec eux. Ils vivent ensemble dans des monastères attenants à leurs temples. Selon leur réputation de sainteté et l'ancienneté de leurs services, ils parviennent à divers grades religieux depuis le plus bas, celui de *serviteur*, jusqu'à celui de *prêtre officiant*, et en dernier lieu de *Tai-Ho-Chang*, grand ho-chang, abbé ou chef de monastère. Ces moines gardent le célibat et se rasent la barbe et la tête. Du reste leur grande robe est semblable pour la forme à celle des tao-ssé. Ils vont à l'office deux fois le jour, où ils se tiennent debout et parfois se prosternent; ils s'abstiennent de viande, de différents mets et de vin ; ils se confessent, observent le jeûne, font des prières pour les morts, adorent les reliques, ont des cloches, de l'eau bénite, des chapelets de grains avec lesquels ils comptent leurs prières, etc. Les femmes ont leurs monastères à part ; elles sortent et peuvent se marier en prévenant d'avance la supérieure.

La ressemblance curieuse qui existe entre les rites des prêtres bouddhistes et ceux de l'Église romaine a vivement excité la surprise des missionnaires. Les uns pensent qu'à l'époque où le bouddhisme fut transporté au Thibet, en Tartarie et en Chine, ces pays comptaient beaucoup de chrétiens, surtout des nestoriens et des arméniens, qui s'étaient vus dispersés lors de l'expansion des Arabes mahométans, et par suite des persécutions sous le règne de Justinien ; les prêtres de Bouddha s'approprièrent une partie de la liturgie et des pompes étrangères qu'ils voyaient représenter aux chrétiens. Mais quelques-uns établissent que ces choses existaient dans les cérémonies des bouddhistes longtemps avant l'établissement du christianisme; d'autres écrivains posant cette loi générale que, partout où il y a hiérarchie établie, les conséquences, même quant aux formes extérieures, deviennent tôt ou tard semblables, ajoutent que les hiérarchies du culte israélite, du lamaïtique, celles des Mexicains et des Muyskas ressemblent en tout point à celles du Thibet.

Quoi qu'il en soit, il est reconnu que le bouddhisme a plus fait jusqu'à présent en Chine que toutes les sages prescriptions de Confucius, malgré ses dogmes incomplets, les tortures, les subtilités et les momeries de ses ministres : l'un d'eux, par exemple, se faisant porter dans une chaise hérissée de clous, prétendait que c'était un mérite qui le dédommageait de ses souffrances. Il vendit ses clous aux dévots et à tant la pièce.

Dans le grand nombre des miao de la Chine, il s'en trouve qui sont immenses, d'une belle architecture et d'une grande richesse. Les foires, qui ont lieu chaque mois à Péking, et qui s'ouvrent successivement dans les différents quartiers de la ville, se tiennent dans tous ces grands miao, dont les vastes et nombreuses cours, toutes environnées de galeries, offrent un local favorable à l'étalage des marchands et à l'immense concours des acheteurs.

Presque toutes les grandes bonzeries ont été fondées par les empereurs ou les princes de leurs familles, et elles jouissent de biens-fonds en terres et en maisons que les lois de l'État défendent d'aliéner. Lorsque ces revenus ne suffisent pas pour l'entretien, les réparations ou même la reconstruction de ces monastères, c'est encore le gouvernement qui se charge d'y pourvoir; et certaines sommes assignées sur les recettes impériales dans toutes les provinces sont spécialement affectées à ces dépenses. Les miao et couvents de bonzes, construits par des particuliers, sont les seuls dont l'État ne s'occupe pas et dont il n'assure point l'existence.

Au nombre des plus célèbres bonzeries on cite celle de l'île d'Emouy ou Amoy, située près des côtes de Fou-Kiang. Ce superbe miao s'élève au milieu d'une plaine, terminée d'un côté par la mer, et de l'autre par une haute montagne. Les eaux de la mer amenées devant ce temple par divers canaux, y forment une vaste nappe, bordée d'un

gazon toujours vert. La façade de cet édifice a trente toises de largeur; la porte d'entrée est enrichie de divers ornements sculptés en relief. On trouve en y pénétrant un vaste portique pavé de grandes pierres carrées et polies, au milieu duquel s'élève un autel; sur cet autel est placée une statue colossale en bronze doré, qui représente le dieu Fo, assis les jambes croisées. Aux quatre angles de ce vestibule sont quatre autres statues, de dix-huit pieds de hauteur, quoiqu'elles représentent des personnes assises; elles n'ont rien de régulier dans le dessin, mais on ne peut s'empêcher d'en admirer la dorure. Chacun de ces colosses, qui portent à la main divers symboles, est fait d'un seul bloc de pierre.

Après avoir traversé ce portique, on entre dans une cour carrée et pavée de longues pierres grises, dont la moindre a dix pieds de longueur et quatre de largeur. Aux quatre côtés de cette cour s'élèvent quatre pavillons qui se terminent en dômes, et communiquent entre eux par des galeries. L'un renferme une cloche qui a dix pieds de diamètre; on ne se lasse pas d'admirer la charpente qui sert de support à cette lourde masse. Dans l'autre, on voit un tambour d'une grandeur démesurée, et qui sert aux bonzes pour annoncer les jours de la nouvelle et de la pleine lune. Les deux autres pavillons renferment les ornements du temple, et servent souvent de retraite aux voyageurs, que les bonzes sont obligés de recevoir et de loger.

Au milieu de cette cour s'élève une grande tour isolée, laquelle soutient un superbe dôme; on y monte par des marches qui règnent extérieurement à l'entour, et qui sont construites en belles pierres. Ce dôme renferme un temple où règne une élégante propreté; la voûte est ornée d'une espèce de mosaïque, et les murailles sont revêtues de figures en relief, qui représentent des animaux et des monstres. Les colonnes qui soutiennent le toit de cet édifice sont de bois vernissé, et, aux jours solennels, on les orne de banderoles de diverses couleurs. Le sol du temple est en petits coquillages, dont les compartiments offrent des représentations d'oiseaux, de papillons, de fleurs, etc.

Les ho-chang brûlent continuellement des parfums sur l'autel, et entretiennent le feu d'un grand nombre de lampes qui sont suspendues à la voûte du temple. A l'une des extrémités de l'autel, on voit une urne de bronze sur laquelle ils frappent, et qui rend un son lugubre. L'extrémité opposée est occupée par une machine de bois, creuse et de forme ovale, qui sert au même usage, c'est-à-dire que le son de l'un et de l'autre instrument accompagne leurs voix, lorsqu'ils chantent les louanges de l'idole titulaire de la pagode.

Le dieu *Poussa* est placé au milieu de cet autel; il a pour base une fleur de bronze doré, et tient un jeune enfant entre ses bras; plusieurs idoles sont rangées autour de lui et semblent témoigner par leur attitude le respect le plus profond.

Lorsqu'on est descendu de ce dôme, on traverse la cour, et l'on entre dans une espèce de galerie dont les murs sont lambrissés : on y compte vingt-quatre statues de bronze doré, qui représentent vingt-quatre philosophes, anciens disciples de Confucius. Au bout de cette galerie, on trouve une grande salle qui est le réfectoire des bonzes; on parcourt ensuite plusieurs autres pièces, et l'on arrive enfin dans le temple du dieu Fo, où l'on pénètre au moyen d'un escalier de pierre. Ce sanctuaire est orné d'un grand nombre de vases, qui contiennent des fleurs artificielles, sorte d'ouvrage dans lequel les Chinois excellent; et l'on y trouve les mêmes instruments de musique dont on vient de faire mention. On ne voit la statue du dieu qu'à travers une gaze noire, qui forme une espèce de voile devant l'autel.

Le reste de cette bonzerie consiste en plusieurs grands appartements fort propres, mais mal distribués. Les jardins et les bosquets sont pratiqués sur le penchant de la

montagne et l'on a taillé dans le roc des grottes charmantes, où l'on peut se mettre à l'abri des chaleurs excessives du climat.

Les bonzes de ces miao écartés et solitaires reçoivent les étrangers avec assez de politesse : on peut entrer librement dans leurs temples, mais il ne faut pas chercher à satisfaire entièrement sa curiosité, ni se permettre d'entrer dans les appartements où ils ne vous introduisent pas eux-mêmes[1].

En général, le peuple chinois, quelle que soit la religion qu'il professe, est adonné à une foule d'habitudes superstitieuses. Leur talisman principal, et qui se trouve dans toutes les maisons, est ce qu'ils appellent des *sabres de monnaie;* ce sont de vieilles monnaies de cuivre, percées d'un trou carré et attachées à un morceau de fer, ayant la forme d'une épée avec une poignée en croix, suspendus au chevet des lits; ils sont censés écarter les spectres et les esprits malins, et hâter la guérison des malades. La *serrure des cent familles* est encore à leurs yeux un préservatif précieux. Pour se la procurer, un père va trouver tous ses amis et ses connaissances; après avoir obtenu de cent personnes différentes quelques pièces de cuivre du pays, il en achète un ornement façonné comme une serrure, dans le but de le suspendre au cou de son enfant, et de faire que les cent personnes soient intéressées à ce qu'il atteigne un âge avancé.

Le cinquième jour de la 5e lune, on place aux portes des maisons, pour repousser le mal qui pourrait y pénétrer, des branches de l'*acorus calamus* et d'une plante appelée *nguï.* Le *charme du pêcher* consiste en un rejeton de cet arbre couvert de bourgeons, que l'on place, au nouvel an, sur le seuil des portes, dans le même dessein que le précédent.

Les amulettes dont les Chinois se servent consistent en des assemblages mystiques de caractères ou de mots divers, auxquels on prête un sens astrologique, en y introduisant les huit diagrammes de Fou-hi, les vingt-huit demeures lunaires, les cinq planètes, etc. Tantôt on porte ces amulettes sur soi, tantôt on les colle contre les murs de sa maison. Pour les employer à la guérison des malades, on les trace sur des feuilles qu'on laisse infuser dans la boisson préparée pour eux, ou bien sur du papier que l'on brûle et dont on leur fait avaler les cendres dans un liquide quelconque. Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait rapporter toutes les croyances et les pratiques superstitieuses des Chinois, qui sont des conséquences nécessaires de leurs dogmes religieux.

Institutions centrales. — Ayant déjà indiqué l'organisation et la constitution politiques de la Chine (pages 57 et suivantes), nous nous bornerons à mentionner les institutions centrales du gouvernement.

I. *L'Empereur* (Chang-Ti, Thian-Tseu).
II. *Le Conseil privé ou Cabinet* (Neï-Ko).
III. *Le Conseil d'État* (Kiun-Hi-Ta-Tchin), choisi parmi tous ceux qui occupent des fonctions élevées, et sans aucune règle connue.
IV. *Le Corps d'officiers exerçant contrôle sur les familles impériales* (Tsong-Jin-Fou).
V. *Les Six Tribunaux* ou *Conseils supérieurs* (Lou-Pou), établis près de l'empereur à Péking, et qui sont :
   1° Le *Li-Pou* ou Tribunal civil;
   2° Le *Hou-Pou* ou Tribunal des finances;

[1] Nous renvoyons pour des détails plus nombreux sur cette matière à l'*Histoire des ordres et des costumes religieux,* dont nous nous occupons en ce moment.

3° Le *Li-Pou* ou Tribunal des rites;

Nota. De ce tribunal dépendent le Bureau des Traducteurs et Interprètes, et le *Yo-Pou* ou Ministère de la musique.

4° Le *Ping-Pou* ou Tribunal de la guerre;

Nota. Les gouverneurs des provinces sont, *ex officio*, présidents du ministère de la guerre, et les lieutenants-gouverneurs sont vice-présidents du même ministère.

5° Le *Hing-Pou* ou Tribunal des peines;

6° Le *Koung-Pou* ou Tribunal des travaux publics.

Nota. De ce tribunal dépend le bureau pour la surintendance des rues et des routes aux environs de Péking.

VI. Autres Tribunaux et Bureaux indépendants des six Tribunaux supérieurs :

1° Le *Bureau des affaires étrangères et coloniales* (Li-Fan-Youan);

2° Le *Bureau des Censeurs publics* (Tou-Tcha-Youan) : deux censeurs en chef, un Chinois et un Mandchou *de la gauche;* les gouverneurs généraux des provinces sont, *ex officio*, censeurs secondaires *de la droite;*

3° Le *Lou-Ko*, classe des censeurs des ministères et bureaux de Péking;

4° Le *grand Collége des Han-Lin* (Han-Lin-Youan), etc.

Empereur.—A la tête de l'empire est placé le *grand et souverain empereur* (Ta-Hoang-Ti), le *fils du ciel* (Thian-Tseu), comme il est souvent nommé. Sa dignité est la seule qui ait été héréditaire en Chine jusqu'à la dynastie régnante; encore ne l'était-elle que d'une manière pour ainsi dire élective, puisqu'elle n'était pas subordonnée à l'ordre de primogéniture, et que l'empereur régnant pouvait se choisir dans sa famille le successeur qui lui paraissait le plus capable de bien gouverner après lui. Comme empereur, il est le représentant du ciel et de l'empire ; comme gouvernant, il est le *père* et la *mère* de son peuple, commis par le ciel pour le chérir d'une tendresse parfaite; il n'a de supérieur que le ciel, la terre et ses ancêtres pour lesquels il doit avoir la plus grande vénération. Il n'est responsable de ses actions qu'aux cieux azurés; c'est à eux qu'il adresse ses plaintes; c'est eux qu'il implore dans les grandes calamités; il promulgue leurs décrets, et il agit sous leur influence immédiate. Toute autorité, tout emploi émane de lui seul; c'est dans ses mains que réside le pouvoir exécutif; toutefois son autorité est limitée, plus encore par les écrits des anciens sages et philosophes, regardés comme sacrés depuis des milliers de siècles, que par les nombreux contre-poids que lui opposent une foule d'autorités secondaires, et par le corps puissant des lettrés qui occupent tous les emplois civils.

En théorie, la Chine a un gouvernement patriarcal; c'est le principe de la famille étendu à l'administration de tout un empire. Tous les devoirs d'un bon père de famille sont imposés à un gouverneur de province; les principaux magistrats d'un département ou d'un district doivent être aussi comme de bons pères de famille pour le peuple confié à leurs soins. Il est bien entendu que la pratique ne répond pas toujours au principe.

Il est impossible de gouverner une nation de plus de 365 millions d'habitants comme une famille. L'empereur envoie secrètement des commissaires pour examiner la conduite des magistrats : mais ces commissaires se laissent souvent corrompre. Quiconque a des plaintes à faire, ne peut les adresser directement à l'empereur; il faut qu'il ait recours aux ministres ou aux officiers du palais : tous ces personnages étant liés d'intérêts, la requête ne parvient pas toujours, et le plaignant ne peut obtenir justice. Les hommes qui sont nommés à des emplois, les ont ordinairement achetés par des



L'Empereur de la Chine

présents aux ministres; ils s'occupent ensuite à se rembourser de ces avances. On entend très-bien l'art d'éluder les lois qui défendent aux agents du pouvoir de recevoir des présents. Les ordres du prince sont mal exécutés, la surveillance réciproque de ses mandataires est souvent chimérique. Quelquefois les coupables sont cassés et mis aux fers, et leurs biens sont confisqués; mais ces punitions, quoiqu'elles soient annoncées dans la gazette officielle de Péking, ne remédient pas au mal. Les brigandages ne sont suspendus que momentanément; car on a vu ces mêmes officiers disgraciés rentrer en faveur et gouverner d'autres provinces, où ils refont leur fortune. Ils sont donc bien exagérés les écrivains qui vantent les Chinois comme un peuple de sages, gouverné par des lois parfaites et par des magistrats tout humains et intègres. La vérité est qu'ils ont aussi besoin que nous d'améliorations dans leurs conditions politiques et sociales.

L'empereur a soin que ses enfants soient bien élevés. Il les fait instruire en mandchou et en tartare, et leur fait apprendre aussi les exercices militaires. Un examen auquel les plus grands personnages de l'empire sont présents, a lieu chaque année, et tous ceux qui excellent dans une de ces branches sont élevés en dignité. Cette publicité d'éducation entretient une émulation profitable parmi les jeunes princes.

Famille impériale.—A la tête du conseil pour les affaires de la famille impériale (*Soung-Jin-Pou*) est placé le premier personnage de l'empire après l'empereur. Les membres les plus éloignés de la famille impériale (qui est très-nombreuse) sont placés sous la garde d'officiers d'un rang inférieur. Il y a aussi un trésor particulier pour l'entretien de ces membres; les mariages et les enterrements sont défrayés par ce trésor; mais les sommes accordées sont très-modiques. Les parents de l'empereur ne sont pas exemptés de la bastonnade et de la dégradation. Ils peuvent être complétement dégradés par l'empereur, et mis au rang du peuple.

L'empereur, ses fils et les princes du premier ordre, portent sur leurs robes des dragons brodés qui diffèrent par le nombre de griffes.

Noblesse impériale héréditaire.—La dynastie actuelle a conféré douze titres de noblesse à des membres de la famille impériale. Cette noblesse a des degrés divers; les aînés seuls héritent du titre de leur père sous la sanction impériale; la noblesse du rang le moins élevé se continue dans sa ligne directe jusqu'à ce qu'elle soit éteinte. Les autres membres d'une famille noble, qui ne peuvent prétendre à la primogéniture, obtiennent un rang de noblesse inférieur à celui que possédaient leurs parents. Les femmes de la famille impériale ont pareillement des rangs et des titres respectifs. Les règlements pour le maintien des lois héraldiques sont très-stricts. Comme aucun émolument considérable n'est attaché au rang d'un noble, et comme une naissance noble ne peut pas être un motif de préférence, cette noblesse n'est pas en grande considération.

Conseil privé ou *cabinet.*—Le conseil privé ou cabinet des ministres décide de toutes les affaires nationales importantes; mais la sanction impériale et l'assentiment des présidents des six *tribunaux* et des vice-présidents du *tribunal des rites*, doivent être obtenus avant de mettre ces résolutions à exécution. A la tête du conseil sont placés deux premiers ministres (*Ta-Hio-Sse*), l'un mandchou, et l'autre chinois.

Toutes les mesures que désire prendre l'empereur sont soumises aux délibérations du conseil privé; tous les documents d'impôrtance doivent passer dans les mains de ses membres. Néanmoins leur pouvoir est limité; leurs délibérations ne peuvent que marcher lentement; et un seul mot de l'empereur peut casser leurs décrets.

Il serait moralement impossible de gouverner un empire aussi vaste que l'empire chinois, si l'administration n'était pas si uniformément constituée, qu'elle n'est qu'un pur mécanisme sans autre mouvement que celui qui lui est imprimé de la capitale.

Mais si d'un côté l'organisation du gouvernement chinois est tellement établie que toutes les parties se meuvent régulièrement selon la force d'impulsion qui leur est donnée, d'un autre côté les hommes de talent et d'entreprise ne trouvent pas souvent l'occasion de se distinguer. Un usage inflexible leur prescrit les parties les plus minutieuses de leur mode d'administrer, et ils sont maltraités s'ils s'écartent de cette règle.

Tribunal civil ou *des fonctionnaires publics. Mode d'élévation aux emplois publics.* — Tous les emplois civils sont conférés par le tribunal des fonctionnaires publics (*Li-Pou*). Les premiers des membres qui le composent (qui sont deux présidents, l'un mandchou, l'autre chinois) nomment, élèvent, avancent et dégradent les fonctionnaires publics, prennent connaissance de leurs mérites et de leurs démérites, et confèrent des titres et des rangs de noblesse. Au-dessous d'eux sont un grand nombre d'employés inférieurs, formant quatre chambres, chacune desquelles est chargée d'une portion particulière des obligations précitées. Quoiqu'il soit de leur devoir de n'agir que selon des règles prescrites, cependant, dans bien des cas, le patronage et l'intrigue facilitent beaucoup l'avancement.

Les mandarins ou fonctionnaires publics sont choisis parmi les *lettrés* qui ont obtenu un degré à leur examen littéraire. Ce mode de nomination, qui s'applique à tous les emplois, a beaucoup d'analogie avec les grades de bachelier et de docteur, qui sont donnés chez nous au concours, et qui sont exigés pour occuper certaines professions civiles, comme celles de médecin ou d'avocat. En Chine, il y a deux degrés littéraires qui donnent aux lettrés des titres suffisants pour être nommés mandarins : celui de *Kiu-Jin* (littéralement, homme recommandé et recommandable), et celui de *Tsin-Sse* (docteur avancé en grade). Mais tous ceux qui les ont obtenus ne sont pas immédiatement promus. Comme chez nous, une certaine somme d'argent est aussi exigée des candidats qui obtiennent un degré, et par conséquent plus d'un lettré pauvre meurt avant d'avoir été promu à un mandarinat. Ceux qui sont assez heureux pour en obtenir deviennent d'abord gouverneurs de district (*hian*) ou députés et secrétaires dans d'autres administrations. De là ils s'élèvent graduellement, non par ancienneté, mais par leurs mérites qui sont régulièrement notés par le tribunal des fonctionnaires publics. Les fils des employés distingués ont un motif particulier d'être préférés, quoiqu'ils n'aient pas encore donné de preuves de leur habileté dans la littérature. Une charge peut être aussi obtenue par achat, mais l'acheteur doit posséder les talents qui lui donnent des titres pour remplir son emploi. Une forte somme d'argent est annuellement réalisée de cette manière par le gouvernement, et beaucoup d'hommes d'influence ont trouvé le chemin des hauts emplois par leurs richesses.

Ce sont là les trois ordres distincts de candidats dans la carrière civile. Une fois en place, ils ont une longue carrière devant eux. Ils peuvent obtenir des congés lorsque leur santé est altérée, ou lorsqu'ils désirent visiter leurs parents âgés. Au décès de ces derniers, ils doivent se retirer pour un certain temps de leurs emplois pour pleurer sur cette perte et pour habiter près de leur tombeau. La légèreté, la cruauté, l'incapacité, les rendent impropres à continuer de remplir leurs fonctions, et s'ils ont commis quelque grande faute, ils sont destitués ou condamnés à une forte amende. Mais le tribunal qui inflige les châtiments n'est pas moins libéral pour récompenser ceux qui le méritent. Un registre est tenu à cet effet, et toutes les actions dignes d'éloge sont soigneusement enregistrées. Ceux qui obtiennent quelque avancement le doivent à leur bonne conduite, et ils ont toujours la perspective d'un avancement plus élevé. Chaque document qu'ils rendent public est précédé d'un détail circonstancié de tous les degrés qu'ils ont déjà franchis, et du nombre de fois qu'ils ont été notés pour leur bonne conduite. Les degrés de noblesse auxquels ils peuvent prétendre

sont au nombre de neuf, dont six ont chacun trois subdivisions. Les plus hauts degrés sont à perpétuité, tandis que les grades inférieurs s'éteignent avec le décès du possesseur, ou durent seulement un petit nombre de générations. Mais ces titres de noblesse sont moins susceptibles d'être obtenus par les fonctionnaires civils que par les officiers militaires, dont les actions d'éclat reçoivent cette marque de distinction. Toutefois la noblesse en Chine ne conférant aucun droit, et n'étant qu'un simple rappel de parenté, est, comme nous l'avons déjà dit, peu estimée, encore moins recherchée.

Tribunal des revenus publics ou *des finances* (Hou-Pou). — Ce tribunal ou ministère a l'administration de toutes les finances de l'empire. Pour suppléer aux besoins d'un empire aussi étendu, le trésor général et trésor provincial de chaque province constituent différents fonds. Cet arrangement, qui a de l'analogie avec notre système financier, favorise l'ordre et l'économie des transports, si longs et si lents en Chine, où certains chefs-lieux de province sont éloignés de plus de 700 lieues de la capitale.

Le gouvernement chinois lève une taxe de capitation modérée, non sur chaque individu, mais d'après la loi établie par le célèbre empereur *Khang-Hi*, sur un nombre spécifié d'individus. A peine la dixième partie du nombre d'individus trouvés dans les recensements qui se font tous les cinq ans par ordre du gouvernement, paye la capitation; et ce dixième, d'après la loi, doit être composé d'individus riches qui puissent supporter cet impôt. La plus grande partie du revenu de l'empire chinois provient de l'impôt territorial payé principalement en espèces. Les arpents de terre sont taxés; les militaires et les employés civils reçoivent une certaine quantité de riz pour leur traitement; des greniers publics sont entretenus pour les approvisionnements de cette nature, et le plus grand nombre des provinces doivent envoyer à la capitale, comme nous l'avons vu précédemment, une forte quantité de ces denrées pour l'entretien de la cour et de l'armée.

Après l'impôt territorial viennent les contributions indirectes. La consommation du sel est, proportionnellement à la population, très-considérable, et le gouvernement chinois en tire un si grand revenu, que les impôts sur les exportations et les importations sont de pures bagatelles en comparaison. Le tribunal des finances a aussi la surintendance de la fonte des monnaies, qui n'est guère que de l'or et de l'argent en *barres*, ou de la monnaie de billon non frappée à l'effigie de l'empereur. Toutes les importations ou exportations payent des droits d'entrée et de sortie à la douane, excepté le riz, qui, étant un objet de première nécessité, ne paye aucun droit d'importation.

La dépense publique de l'État est réglée selon l'ancienne coutume. Il y a des employés pour maintenir l'instruction publique, qui est l'objet d'une attention particulière du gouvernement. La charité publique n'est pas non plus oubliée par le gouvernement. Les domaines impériaux sont étendus, et les plus hauts rangs de la noblesse ont une portion de terre qui leur est assignée. Les militaires même possèdent des champs qu'ils cultivent pour leur entretien et celui de leurs familles.

Tribunal des rites et cérémonies (Li-Pou). — Ce tribunal, dont nous nous dispenserons d'énumérer toutes les attributions, a l'inspection sur tout ce qui concerne les rites, les cérémonies civiles et religieuses, le culte des ancêtres de la dynastie régnante, et une foule d'autres objets qui sont regardés comme d'une haute importance en Chine. C'est lui qui veille à l'exécution dans tout l'empire d'un code d'étiquette que la nation la plus polie et la plus raffinée de l'Europe ne pourrait jamais imaginer. Ce code est tellement étendu, tellement universel, qu'il règle toutes les actions de la vie, même les plus minutieuses, et en apparence les plus indifférentes. Il prend le Chinois au berceau, et le façonne tellement qu'il lui ôte tous les mouvements spontanés de la nature,

pour en faire un rouage obéissant, régulier, qui doit concourir à l'action du grand système d'ordre et d'harmonie qui régit l'empire. On doit convenir que sans cela, sans ce concours régulier et façonné de tous les individus à l'action administrative, le grand empire de la Chine ne pourrait pas subsister.

Tribunal de la guerre (Ping-Pou). — Ce tribunal veille sur une armée permanente de plus d'un million d'hommes. Les mandarins militaires chinois obtiennent leurs rangs de la même manière et dans le même ordre que les mandarins civils; le principe des examens et des concours leur est également appliqué. Pour obtenir un rang, ils doivent passer un certain nombre d'examens. Les hommes et les talents militaires tiennent en Chine un rang secondaire, et les honneurs ainsi que les talents littéraires y tiennent le premier rang. Les mandarins militaires sont placés sous le contrôle absolu des mandarins civils; leur paye est médiocre, et une grande partie des soldats de l'armée active se livrent à des travaux d'agriculture; c'est ce qui leur fait perdre l'esprit militaire, qui doit être constamment entretenu avec grand soin par les gouvernements pour ne pas s'altérer. C'est pour cela que l'on a l'habitude en Europe de regarder l'armée chinoise comme complétement dénuée de bravoure et très-facile à vaincre. Mais les armées stationnées sur les frontières occidentales de la Chine, où l'esprit militaire est plus entretenu, et la cavalerie mongole, sont de bonnes troupes.

Tribunal des peines (Hing-Pou), ou ministère de la justice. — C'est à ce tribunal que ressortissent toutes les affaires judiciaires; il prononce l'exécution des châtiments, les amnisties, les bannissements; il fait observer le code des lois, code brutal dans plusieurs de ses parties, mais accommodé aux mœurs du peuple. La loi autorise le plus humble sujet à recourir aux plus hautes autorités; l'empereur lui-même donne sa décision dans les cas importants. Il faut convenir cependant que l'administration de la justice en Chine renferme de graves abus que l'on ne tolérerait pas en Europe. La plupart des crimes peuvent être rachetés à prix d'argent. Une personne condamnée à mort peut acheter une autre personne pour mourir à sa place. Ce fait est révoltant, et dans nos mœurs nous avons peine à croire qu'il puisse se produire. Certaines lois cruelles ou barbares n'existent que pour la forme, ou ont pour but de retenir le peuple dans le devoir par la crainte; elles sont presque entièrement sous le contrôle du juge, qui les modifie selon les circonstances. Les abus de pouvoir, les prévarications des magistrats, ne sont pas aussi à craindre qu'on pourrait le penser. L'empereur lui-même, dont la volonté arbitraire se placerait au-dessus des lois, aurait à craindre les *censeurs,* dont les fonctions sont de veiller sur ses actions, et qui jouissent de la plus grande liberté de lui faire des remontrances, ainsi que de parcourir les provinces dans le but d'examiner la conduite des plus hauts mandarins.

Tribunal des travaux publics (Koung-Pou). — Ce tribunal est chargé de la direction des travaux relatifs à la confection et à l'entretien des routes et canaux, des digues du Hoang-Ho, des bâtiments publics, des ponts qui, en Chine, sont très-nombreux et quelquefois d'une grande beauté.

Le *Bureau des traducteurs* (Sse-Yi-Kouan), adjoint au tribunal des rites, est composé de huit chambres. Autrefois, lorsque ce bureau fut créé, quatre-vingt-seize traducteurs y étaient attachés; mais il n'y en a plus que huit maintenant.

Le *Bureau des affaires étrangères et coloniales* (Li-Fan-Youan) a été établi par la dynastie tartare régnante pour les affaires de tous les États indépendants.

Le *Bureau des censeurs* (Tou-Tcha-Youan) comprend les magistrats préposés à la surveillance de l'empereur, des magistrats et du peuple. La loi veut que leur personne soit sacrée, ou du moins qu'ils ne puissent pas perdre la vie pour ce qu'ils auront eu le courage de dire à l'empereur. Cependant cette loi fut violée, dit-on, par le dernier



Mandarin chinois.

empereur décédé, lorsque les censeurs lui indiquèrent son successeur. Malgré le peu de cas que l'empereur paraît ordinairement faire des remontrances des censeurs, ces remontrances n'en produisent pas moins un bon effet plus ou moins éloigné; et cette institution remplace d'une certaine manière, pour la Chine, la presse libre de l'Europe.

Il y a deux présidents de ce bureau, l'un tartar et l'autre chinois, comme c'est l'habitude; ils ont quatre assistants. Les gouverneurs-généraux et les lieutenants-gouverneurs prennent tous ce titre honoraire lorsqu'ils se rendent dans leurs gouvernements respectifs.

Le *grand collége des Han-Lin* fut réorganisé du temps des Thang. Il est tout à la fois littéraire et politique. Tous les travaux nationaux sont dirigés par ses membres. Ce n'est pas une école ouverte pour l'éducation de la jeunesse, mais une espèce de grande académie nationale, formée des personnes les plus instruites dans tous les genres de sciences, mais surtout dans la littérature, et qui exerce une grande influence dans le gouvernement de l'État. Les membres qui la composent appartiennent au second des neuf rangs de fonctionnaires qui existent en Chine. Les descendants des deux anciens philosophes Koung-Tseu et Meng-Tseu, en sont membres exceptionnellement par droit d'hérédité.

Marques distinctives des neuf rangs. — Tous les officiers ou employés du gouvernement, nommés *kouan* par les Chinois et *mandarins* par les Européens (du portugais *mandar*, commander), sont divisés en neuf rangs ou classes. Cette division existe dans l'ordre civil comme dans l'ordre militaire; mais un officier militaire tenant nominalement le même rang qu'un employé civil, est cependant regardé comme son inférieur. Les neuf rangs sont divisés chacun en *principaux* et en *secondaires*. La marque distinctive est un bouton ou petit globe porté sur le bonnet officiel, et une pièce carrée de broderie portée sur le dos et sur la poitrine.

La marque distinctive du premier rang est une pierre précieuse qui n'est portée que par un petit nombre des plus hauts personnages de l'empire. Les membres secondaires du premier rang sont plus nombreux; ce sont les présidents des tribunaux ou ministères respectifs, et les censeurs. Le second rang porte un bouton rouge ou de corail en forme de fleur; le troisième rang porte un bouton en pierre bleu foncé; le quatrième en bleu clair; le cinquième en cristal blanc, etc. Tous portent un collier à gros grains descendant jusqu'à la ceinture.

Le bonnet des mandarins est toujours recouvert d'une houppe rouge; la plume de paon que l'on y voit quelquefois attachée, est une marque d'honneur que l'empereur accorde de sa main.

Moniteur impérial. — Le gouvernement publie une sorte de journal ou moniteur quotidien, dans lequel il insère un grand nombre de décrets et autres documents officiels, sous la forme d'instructions adressées aux magistrats ou au peuple; car il est de la politique en Chine que l'empereur communique ainsi avec son peuple à la manière d'un père de famille. Ce Moniteur officiel est envoyé aux principaux fonctionnaires, et les gazettes provinciales, qui s'impriment dans les principales villes, copient et publient de nouveau ce qui s'y trouve contenu. Ainsi parviennent jusque dans les coins les plus reculés de l'empire les vertus éminentes et la bienfaisance intarissable de l'empereur, prouvées par le soin qu'il met à punir les mandarins du mal qu'ils font et même du bien qu'ils ne font pas. Lorsque l'empereur prend une mesure ou promulgue une loi à laquelle il peut supposer que l'opinion publique ne sera pas favorable, il déduit dans cette feuille les motifs qui ont déterminé sa résolution.

La liberté de la presse ne paraît pas inspirer la moindre crainte au gouvernement, car personne ne serait assez hardi pour imprimer et publier des réflexions sur sa

conduite et sur celle de ses principaux agents : l'auteur, l'imprimeur, le vendeur et le lecteur d'un écrit satirique seraient dans le cas de recevoir tout au moins la bastonnade.

Armée. — Le rédacteur de l'ambassade de lord Macartney porte l'armée chinoise à un million de fantassins et à huit cent mille cavaliers. D'après les documents officiels elle serait de plus de 1,220,000 hommes. On sait que l'État entretient plus de cinq cent soixante mille chevaux pour l'usage de la cavalerie et pour celui des courriers chargés de porter dans les provinces les ordres du souverain et ceux des tribunaux.

Les soldats ont rang de citoyens. La paye des cavaliers est de six onces d'argent (45 francs) par mois, et celle des fantassins de quatre onces (30 francs). La moitié leur est donnée en argent et l'autre en riz. Le décompte se fait tous les trois mois. En temps de guerre ils sont défrayés de tout.

Les soldats sont armés de casques en forme d'entonnoir renversé, de sabres, d'épées, de piques, de mousquets, d'arcs et de flèches. Le sabre se porte à gauche, la pointe en avant en temps de paix, en arrière en temps de guerre. Tout militaire, quel qu'il soit, n'a le droit de porter ses armes qu'en fonction, et jamais devant l'empereur. Ceux qui sont chargés de la police se servent du fouet.

L'uniforme consiste en une longue veste et des culottes d'une étoffe de drap piqué et garni de fer. Les officiers ont des casques de fer poli, garnis en or, et dont la crête est beaucoup plus élevée que celle des soldats. Leur vêtement est bleu ou couleur de pourpre, garni en or, et leurs bottes sont de satin noir fort épais.

Le *lo*, le tambour, la trompette, la conque sont les instruments militaires. Le *lo* est un grand bassin d'airain que l'on tient suspendu et sur lequel on frappe avec un maillet de bois. Les Chinois ont encore un autre instrument sur lequel on frappe avec deux baguettes : il est d'un bois sonore, il est creux et a la figure d'un poisson. Cette machine est suspendue à l'entrée de la tente de tous les officiers. On frappe dessus pour obtenir audience.

Les troupes mandchoues résident près de leur général; les troupes chinoises sont réparties dans les villes, les forts et les corps de garde.

Aux nouvelles lunes on exerce les soldats; s'ils ne manœuvrent pas bien, on punit les Chinois de coups de bambou, et les Mandchous de coups de fouet.

La marine militaire se compose de jonques de guerre qui sont innombrables; mais on sait combien elles sont faibles en contact avec les vaisseaux européens.

Budget. — M. Pauthier a publié l'état suivant des recettes et dépenses de l'empire chinois :

RECETTES.

	Liang.	Francs.
1° Montant des impôts perçus dans les 18 provinces chinoises et dans les provinces tartares réunies.	33,327,056=	250,131,252
2° Valeur approximative du riz et des autres grains envoyés à Péking. .	6,346,438	47,573,277
3° Consommation probable du grain et du riz fournis aux troupes. . .	7,227,360	54,205,200
TOTAL.	46,900,854=	351,709,729

DÉPENSES.

	Liang.	Francs.
1° *Service civil :* traitement des 9,611 fonctionnaires	3,623,730=	27,177,975
2° *Service militaire :* paye des 1,334,000 hommes de troupes . . .	20,884,205	156,631,522
Valeur du grain et du riz consommés par les troupes	7,227,360	54,205,200
A reporter.	31,735,295	238,014,697





Jonques chinoises.



Soldat Chinois.

	Liang.	Francs.
Report.	31,733,293	238,014,697
3° Consommation de grains et de riz par la cour, etc., à Péking . . .	6,346,138	47,373,277
4° Réparations annuelles des digues du *Houang-ho* ou *fleuve Jaune*.	2,000,000	15,000,000
5° Réparations annuelles des jardins impériaux de *Youan-ming-youan* et de *Géhol*	1,000,000	7,500,000
TOTAL.	41,081,831=	307,887,974

	Liang.	Francs.
Les recettes sont de	46,900,864=	351,709,729
Les dépenses sont de	41,081,731	307,887,974
Balance en faveur du trésor	5,819,133=	43,821,755

Mais cette somme est absorbée par les traitements des ministres d'État, des secrétaires, des gradués (*Kiu-jin* et *Tsin-sse*), etc., non compris dans les dépenses précédentes.

RESSOURCES DE L'EMPIRE.

1° Grains et riz transportés dans la capitale, estimés.	6,346,438 liang.
2° Grains conservés dans les greniers provinciaux, pour l'usage des troupes et pour les temps de disette.	21,144,931
3° Riz, id.	7,673,437
4° Montant des impôts	33,327,056
5° Montant des sommes conservées dans les trésors de province	6,969,771
TOTAL.	74,461,633 liang.
=	558,462,247 francs.

On doit être surpris en Europe qu'un empire comme la Chine n'ait pas un budget de recettes et de dépenses plus élevé pour une population plus grande que celle de l'Europe. Mais il faut bien se persuader qu'*un franc* de France représenterait en Chine peut-être *dix* fois sa valeur; au rapport de certains voyageurs, il n'en coûte que 20 c. de notre monnaie à un homme pour coucher une nuit dans une auberge des environs de Péking, la nourriture comprise. Il faut se rappeler aussi que la Chine n'a pas de dette publique comme la plupart des nations européennes.

Il est à présumer, en outre, qu'un grand nombre de *recettes* aussi bien que de *dépenses* ne sont pas comprises dans les *tableaux* précédents; elles sont inconnues des Européens.

Parmi les *recettes* il faudrait sans doute aussi compter les produits des biens de l'État, de ses mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer, etc. Parmi les *dépenses*, il faudrait également compter les *pensions de retraite* accordées aux fonctionnaires civils et aux militaires (pensions qui se montent en France à plus de 53,000,000 fr.), et les *frais de recouvrement* des impôts qui, en France, s'élèvent à plus du *dixième* des recettes.

Lois civiles.—Le code a son origine dans les livres sacrés; la piété filiale en fait la base; les ordonnances des empereurs le complètent.

Les principaux magistrats sont tenus de lire et d'expliquer publiquement au peuple assemblé, à la nouvelle et à la pleine lune, les seize articles suivants, qui sont l'expression la plus simple du code civil :

I. On pratiquera avec un grand soin les devoirs que prescrivent la piété filiale et la déférence que le cadet doit à son frère aîné. C'est le seul moyen de savoir apprécier les obligations essentielles que la nature impose à tous les hommes.

II. On conservera toujours un souvenir respectueux des ancêtres de sa famille; il en résultera pour elle une paix, une union constante.

III. Que l'union règne dans les villages; elle préviendra les querelles et les procès.

IV. Que la profession des laboureurs et de ceux qui cultivent les vers à soie, jouisse de l'estime publique : on ne manquera jamais de grain pour se nourrir et de vêtements pour se couvrir.

V. Que la frugalité, la tempérance, la modestie et une sage économie, et non l'avarice, deviennent les objets de vos réflexions et la règle de votre conduite.

VI. Qu'on entretienne avec soin les écoles publiques, et surtout qu'on y forme les jeunes étudiants aux bonnes mœurs.

VII. Que chacun s'applique aux devoirs, aux seules fonctions de son état; elles en seront mieux exercées.

VIII. Qu'on extirpe avec soin les sectes dès leur naissance; il serait trop tard de l'entreprendre lorsqu'elles sont établies.

IX. Qu'on rappelle souvent au peuple les lois pénales établies par l'autorité souveraine. Les esprits grossiers et indociles ne peuvent être contenus que par la crainte.

X. Qu'on s'instruise parfaitement des lois de la civilité et de l'honnêteté; elles sont les appuis de la concorde.

XI. Qu'on s'applique essentiellement à bien élever les enfants et les frères cadets.

XII. Qu'on s'abstienne de toute accusation calomnieuse.

XIII. Qu'on ne recèle aucun de ces coupables que leur crime condamne à mener une vie errante et vagabonde; les recéler, c'est se rendre leur complice.

XIV. Qu'on soit exact à payer les contributions établies par le prince; on sera à couvert des recherches et des vexations de ceux qui les exigent.

XV. Qu'on agisse de concert avec les chefs de quartier établis dans chaque ville; c'est le moyen de prévenir le larcin, et de ne pas laisser échapper les coupables.

XVI. Qu'on réprime les saillies de la colère; on sera à couvert de bien des périls.

On voit que ce code fameux repose sur le principe de la piété filiale étendu à l'administration de tout un empire. En Occident, ce sentiment est laissé à sa spontanéité naturelle, à sa libre manifestation; c'est une prescription divine que nos lois se sont bien gardées de formuler. Aussi, en Chine, la loi, l'autorité impériale, a envahi le sanctuaire de la famille et les plus saintes affections du cœur. La piété filiale n'est plus un sentiment, une vertu, mais une chose. La vraie piété filiale n'existe pas, ne peut exister en Chine : les devoirs et l'étiquette remplacent l'affection franche, cordiale, au foyer domestique comme dans toutes les autres relations sociales. De là principalement le caractère si fortement tranché des populations orientales, et dont nous avons les premiers expliqué la raison humanitaire.

Code pénal. Justice. — De la piété filiale imposée comme devoir essentiel dans tous les actes possibles de la vie de famille, de société et d'État, sont résultés, comme conséquences rigoureuses, l'esprit et la lettre du Code pénal. Tous les actes extérieurs de la vie sont atteints de la manière la plus lucide, la plus méthodique, et des règlements spéciaux ont été établis pour toutes les nuances possibles. C'est toujours l'opposé de la maxime européenne, *de minimis non curat lex*. Par exemple, tout homme convaincu de ne point visiter de temps à autre *les tombes de ses ancêtres*, encourt une punition. — Quiconque est coupable de mener une *conduite inconvenante* et contraire à l'*esprit* des lois, sans avoir toutefois violé un article spécial, est passible de quarante coups, pour le moins; mais si l'*inconvenance* est d'une *nature grave*, il recevra quatre-vingts coups. Nous laissons à juger du reste.

Les mandarins étant payés par l'État, la justice est rendue gratuitement; les affaires s'instruisent publiquement; chacun plaide sa cause de vive voix ou par écrit, la profession d'avocat est inconnue; quiconque voudrait parler pour un autre s'exposerait



Dame Chinoise et sa suivante

à la bastonnade, et même à une peine plus grave, s'il s'agissait d'un crime. La procédure, en matière de police, est sommaire; la bastonnade est donnée sur-le-champ, mais ce n'est pas arbitrairement. L'article de la loi relatif au délit est lu au condamné; le nombre des coups de bambou est réglé. Le pire, c'est qu'après l'exécution le patient est obligé de baiser le bambou qui l'a frappé. Dans les affaires compliquées, on procède par écrit, on entend les témoins, le juge motive sa sentence; en matière civile, le pouvoir du magistrat supérieur est absolu, à moins que le cas ne soit assez important pour être porté à Péking; en matière criminelle, le procès, après avoir passé par plusieurs tribunaux subordonnés les uns aux autres, est définitivement envoyé à Péking avec la sentence rendue. La procédure est excellente, mais la corruption se glisse quelquefois dans l'administration de la justice.

Les peines sont la bastonnade, la cangue, espèce de pilori, l'exil, le tirage des bateaux et la mort. Cette dernière ne peut s'infliger sans que la condamnation ait été confirmée par l'empereur lui-même. Généralement les exécutions n'ont lieu qu'une fois l'an, en automne. Avant de mener le patient au supplice, on lui donne un repas, et il est conduit en chaise ou en voiture, à son choix, s'il en a les moyens.

L'homicide, même involontaire, étant puni de mort, les Chinois sont peu enclins à secourir un homme prêt à perdre la vie; l'empereur ne fait jamais grâce entière, il se borne à commuer la peine. La législation chinoise est souillée par la disposition qui ordonne la torture dans certains cas, et par celle qui regarde le sang d'un criminel d'État comme entaché jusqu'à la neuvième génération. Au reste, c'est toujours une conséquence du principe.

Dans chaque ville principale il y a des prisons entourées de murailles et gardées par des soldats. Les criminels sont séparés des débiteurs, et les hommes des femmes.

Physionomie. Usages.—Pour obtenir de la considération, il faut être gras et replet, et pouvoir remplir un fauteuil bien large. Les Chinois supposent que les talents et l'importance d'un homme sont en raison de son embonpoint. Un autre moyen d'obtenir des égards, est de laisser croître les ongles de la main gauche, surtout celui du petit doigt. Cela prouve que l'on n'exerce pas une profession manuelle pour vivre. Quelques particuliers ont les ongles longs de six pouces et même d'un pied.

Il faut du temps aux Européens pour s'accoutumer aux traits des femmes chinoises. Rien ne leur paraît plus extraordinaire qu'une femme avec des yeux étroits et allongés, un nez retroussé, mais peu saillant. D'ailleurs, elles ont la bouche petite et vermeille, la taille assez mince; quelques-unes sont jolies et fort agréables. Dès l'âge le plus tendre, toutes se fardent : elles serrent et relèvent sur le sommet de la tête leurs cheveux d'un noir de jais, et les chargent de gros bouquets et de fleurs artificielles. Deux longues aiguilles d'argent, de cuivre ou de fer, suivant la condition de celles qui en font usage, se croisent obliquement sur le haut de leur tête. Les très-jeunes filles ont les cheveux épars; lorsqu'elles deviennent nubiles, elles en font une tresse pendante ou relevée. Elles se peignent les sourcils en noir, et tracent au-dessous de la lèvre inférieure et au bout du menton un rond d'un vermillon très-vif, de la grandeur d'un petit pain à cacheter. L'usage immodéré du fard produit son effet ordinaire; il gâte la peau, et rien n'est plus hideux qu'une vieille Chinoise.

Ce qui rend les Chinoises encore plus singulières aux yeux des Européens, c'est leur démarche chancelante causée par la difformité de leurs pieds. Dès leur naissance, on enveloppe le pied de bandelettes qui le serrent et le compriment, à l'exception du gros orteil, et l'on arrête ainsi sa croissance; il n'a guère plus que quatre pouces de long sur un pouce de large, et il se forme à la cheville une enflure considérable; une femme qui n'a pas le pied ainsi estropié est méprisée.

Cet usage barbare est dû, selon quelques auteurs, à la jalousie des Chinois; cependant des voyageurs ont vu des femmes se promener et même courir autant que le permettait leur infirmité; car cette mode gênante les expose à des chutes et les fait constamment souffrir. Lorsqu'elles sortent, elles mettent des souliers avec des talons de bois garnis de cuir; elles ne se soutiennent que sur ces talons, et posent rarement à terre l'extrémité antérieure du pied, de crainte de se heurter : manière de marcher qui donne de la mauvaise grâce à leur allure.

Dans le Kiang-Si, les femmes de la campagne ne se martyrisent pas les pieds de cette manière, elles portent comme les hommes des sandales de paille, et, comme eux, marchent sans difficulté.

Costumes. — Les Chinois, depuis qu'ils sont sous la domination des Mandchous, se rasent la tête, en conservant seulement sur le haut une touffe de cheveux qu'ils laissent croître, et dont ils font une longue queue qu'ils nomment *pen-ssè*. Les vêtements sont en drap de coton ou en soie bleue ou noire, les bottes sont de soie noire ou de cuir, fort larges, et ne dépassent pas le mollet. Les chaussures sont bien faites; la semelle en est épaisse et formée de gros papiers renforcés en dessous par un cuir.

Les femmes s'habillent conformément au grade de leurs maris; elles peuvent porter toutes sortes de couleurs, excepté le jaune-citron, interdit à tout le monde, parce que c'est la couleur réservée à l'empereur et à ce qui lui appartient. Leur habitude de relever leurs cheveux leur dégarnit promptement le front; les femmes âgées cachent cette difformité avec un morceau de toile noire (pao-teou); quand elles sont en deuil, le pao-teou est blanc. Dans quelques cantons elles portent des chapeaux de paille fort jolis; le fond en est percé pour donner un libre passage à leur touffe de cheveux.

Habits. — Ce n'est que par l'épaisseur ou la légèreté des étoffes que l'habit d'hiver diffère de l'habit d'été. Dans les provinces du nord, on porte des fourrures quand il fait froid; d'ailleurs le costume des Chinois a cet avantage qu'ils peuvent, sans paraître ridicules, augmenter ou diminuer le nombre de leurs robes, suivant le degré de la température. Ils en sont parfois tellement surchargés, qu'ils ont de la peine à joindre ensemble leurs deux mains. En été, les gens du peuple ne conservent ordinairement que la veste, le caleçon et les souliers. Quant aux gens en place, ils n'oseraient paraître en pnblic sans être habillés et sans avoir des bas et des bottes.

On lit, dans le voyage de M. Timkowski, des détails plus circonstanciés sur le costume des Chinois; nous les rapporterons ici :

L'habillement en général, et particulièrement celui des hommes, est très-dispendieux. Les Mandchous et les Chinois de tous les rangs doivent avoir un costume particulier pour chaque saison de l'année, et les personnes en fonctions en mettent trois à la fois, sans compter les habits de cour et ceux des jours de fête. Cette extravagance met les officiers mandchous dans la nécessité de faire une dépense considérable, et oblige même l'homme le plus distingué à avoir recours aux prêteurs sur gages. Ils engagent les habits dont ils n'ont pas besoin et rachètent ceux sur lesquels on leur avait antérieurement prêté, et que la saison rend nécessaires.

En raison de la chaleur du climat, les Chinois portent des vêtements très-larges : le principal est une longue robe de toile qui a beaucoup de ressemblance avec le costume russe, à l'exception que les officiers portent cette robe ouverte devant et derrière. Par-dessus cette robe ils en mettent une autre avec de larges manches, laquelle ressemble, pour sa forme, à celle du clergé russe. Les habits des gens pauvres sont de calicot ou de nankin, et ceux des riches sont en soie à fleurs, et quelquefois de drap ou de casimir. La couleur favorite est le bleu, ensuite viennent le violet et le noir. Le vert, et particulièrement le rose, sont généralement portés par les femmes.

Dans l'hiver, la robe est doublée de ouate de coton; mais les gens riches emploient pour cet usage des peaux d'écureuil et de mouton de qualité supérieure, ou bien encore des peaux de renard du nord, ou martre zibeline. Les personnes à la mode portent en hiver la robe de dessus en zibeline ou en chat noir, bordée de blanc, qui est estimée à un haut prix. Le poil se met en dehors pour faire voir sa beauté. Quelquefois ces robes de dessus ne sont pas plus longues que nos spencers, et comme elles sont très-légères et commodes, on les porte pour monter à cheval. Les ceintures sont de soie; mais plus ordinairement de tricot ou de fil, avec une belle boucle dans le milieu. L'épée est portée à gauche, ainsi qu'un couteau dans une gaîne bien vernie ou en écaille de tortue, et les petits bâtons d'ivoire qui servent de fourchettes. Sur le côté droit pend une bourse de soie brodée qui renferme une tabatière, et de plus, en été, un éventail dont les hommes se servent aussi bien que les femmes. Pour observer la symétrie qui est en toute occasion de la plus grande importance pour les Chinois, ils portent à gauche un sac pareil, rempli d'épices qu'ils mangent à dîner en assaisonnement. Cette robe en couvre une autre très-légère, de soie ou de toile, et qui correspond à notre chemise. Cette absence de propreté que l'on trouve même chez les personnes d'un haut rang, est d'autant plus désagréable que les Chinois, opposés en ce point aux autres peuples de l'Orient, sont tout à fait étrangers au bain, ou ne se lavent le corps que rarement : ils regardent même le bain en été comme une chose malsaine [1]. Ils ne servent point à table de serviettes et n'ont point de mouchoirs de poche. Un morceau de papier y supplée. Leurs culottes sont de nankin ou de soie. La plupart des Chinois ont leurs bottes faites de ces étoffes; mais celles des riches sont en satin noir. On porte aussi des souliers dont les semelles sont, comme celles des bottes, très-roides et très-incommodes, étant composées de papier mâché d'un pouce d'épaisseur. Les personnes de distinction portent des bonnets ovales de satin couleur cerise avec une bordure noire et une frange rouge. La bordure varie comme le costume, suivant la saison; il est de velours en été, et en hiver de peau de mouton ou de zibeline.

Les chapeaux ou bonnets d'été sont en forme de cône ou d'entonnoir, et faits de bambou si parfaitement natté et avec tant de goût, que, s'ils étaient d'une forme différente, les dames d'Europe pourraient les adopter. Les bonnets des fonctionnaires publics sont surmontés d'un bouton dont la couleur désigne leur rang. Les gens du peuple portent ordinairement une veste de nankin et de petits bonnets de feutre pareils à ceux des Lithuaniens, qu'ils remplacent en été par les bonnets de paille. Les hommes se rasent sur le front et sur les tempes, et tressent en queue le reste de la chevelure qui leur tombe sur le dos. Une natte bien longue est regardée comme une parure. Elle a ordinairement une archine et demie de long, et l'on a souvent recours à de faux cheveux pour suppléer à la nature.

Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes. Elles peignent et arrangent leur chevelure avec beaucoup de goût et d'élégance. Les fleurs artificielles, les riches épingles d'or, et de beaux papillons qui y sont mêlés, forment un contraste agréable avec leurs cheveux noirs.

On peut reprocher aux Chinois d'être fort sales. Ils couchent avec les mêmes vêtements qu'ils portent durant le jour : ils usent souvent leur chemise, qui est en soie, avant de la quitter.

Nourriture.— La nourriture du peuple consiste principalement en riz bouilli; c'est l'objet de première nécessité; le nom du riz entre dans tous les mots composés qui

[1] Cette assertion est trop exclusive, puisqu'il y a des salles de bains dans toutes les grandes maisons.

ont rapport aux différentes sortes de mets. On ajoute au riz des plantes potagères et des légumes, de la viande de cochon, de la volaille, du gibier ou du poisson, chacun suivant ses facultés.

Dans les provinces du nord, où le riz ne croît pas, on fait des galettes et des pains mollets avec de la farine de froment, de sorgho et de fève.

Le bas peuple mange sans scrupule des rats, des vers, et des animaux morts de maladie ou noyés. Quant aux gens riches, d'après l'opinion relative à l'embonpoint, ils se nourrissent bien et mangent beaucoup; ils recherchent tous les mets auxquels ils supposent la propriété de donner de la vigueur, tels que les nids de salangane, les nerfs de cerf, les ailerons de requin, les pattes d'ours, les trépangs, divers fucus, et de jeunes chiens; mais ils se cachent pour se régaler de cette dernière sorte de friandise.

Les Chinois mangent rarement du bœuf : le mouton est très-bon; il est commun dans les provinces septentrionales. Les Mandchous aiment la chair de cheval. Les viandes sont assez généralement bouillies ou rôties; on en trempe les morceaux dans du jus de viande légèrement épicé, ou dans du souy, sorte de sauce extraite d'un dolichos, légume qui approche du haricot.

Au lieu de fourchettes, les Chinois se servent, pour manger, de petites brochettes de bois ou d'ivoire, avec lesquelles ils prennent très-adroitement les morceaux de viande découpés d'avance. Ils portent à la bouche le vase contenant le riz qu'ils font entrer avec ces brochettes.

La boisson ordinaire est le thé et du chou-chou, qui est de l'eau dans laquelle on a fait fermenter du riz ou du sorgho; on le boit chaud, ainsi que l'eau-de-vie, qui se tire également du riz ou du sorgho macéré dans de l'eau avec du levain pour hâter la fermentation; cette liqueur est ensuite distillée à l'alambic; elle a un goût désagréable.

Les Chinois passent une partie de la journée à boire de cette eau-de-vie, à manger des pâtisseries et des fruits, et à fumer. Dans les provinces méridionales, ils mâchent du bétel, et les gens riches fument de l'opium.

Caractère. — La plupart des voyageurs se sont accordés à ne pas faire un grand éloge du caractère moral des Chinois; mais en même temps ils attribuent le défaut de ce peuple à la nature de son gouvernement. Les Chinois sont doux, obligeants, paisibles, timides; leur état social les a rendus indifférents, insensibles et même cruels. Ils sont intéressés et enclins à tromper; sous un extérieur grave et décent, ils savent cacher leur goût pour la débauche et le jeu. Humbles dans leurs discours, polis sans sincérité, ils masquent sous un dehors froid un caractère vindicatif; ils montrent peu d'élévation et peu de délicatesse dans leurs sentiments. S'ils sont respectueux pour les morts, ils n'ont pas beaucoup d'humanité pour les vivants. Toutefois, nous pensons que ce jugement des Européens sur les imperfections morales des Chinois est fort exagéré, et que nous les estimerons davantage lorsque nous les connaîtrons mieux. Que n'auraient-ils pas eux-mêmes à nous reprocher! Certes, ils ont des qualités qui nous feraient honneur. Une nation *gaiement industrieuse,* comme le dit M. Davis, ne peut être une nation méchante.

Classes. — On compte sept classes de citoyens : les mandarins, les militaires, les lettrés, les prêtres, les laboureurs, les ouvriers, les marchands. Quiconque a suivi le cours d'études nécessaire et pris ses degrés, peut parvenir aux emplois ordinaires : quant aux plus importants, il faut du talent, du crédit et des services pour y parvenir.

C'est parmi les lettrés que l'on prend les mandarins.

Les bonzes sont nombreux et savent tirer parti du penchant des Chinois à la superstition; ils possèdent des maisons et des terres.

Quoique la classe des laboureurs soit celle que le gouvernement protége le plus, elle est la moins riche; les laboureurs sont ou propriétaires ou fermiers.

Les marchands sont peu considérés, et même ceux qui sortent de leur patrie sont méprisés.

Il est rare qu'un fils, à moins que la nécessité ne l'y contraigne, exerce le métier de son père. Aussitôt qu'un Chinois a de l'argent, il fait le commerce; s'il devient plus riche, il cherche, en distribuant convenablement des présents, à se procurer un petit mandarinat, pour jouir tranquillement de son bien; car lès agents du gouvernement prennent de l'ombrage des particuliers qui font parade de leur opulence.

On ne parle aux mandarins qu'à genoux, à moins qu'on n'occupe un emploi qui en dispense. Quant à eux, ils ne paraissent jamais dans les lieux de leur juridiction sans être accompagnés d'un cortége considérable et même formidable; on doit se retirer à leur approche et attendre respectueusement, la tête droite et les bras pendants, qu'ils soient passés.

La suite d'un mandarin est nombreuse, mais mal payée et mal entretenue. Lui-même ne reçoit que des appointements médiocres; il tâche donc de tirer du peuple tout ce qui est nécessaire à sa dépense. Le gouvernement a publié des règlements très-sages pour contenir ses agents dans le devoir; mais ils le remplissent si mal, que, suivant le proverbe des Chinois, l'empereur lâche autant de loups et de voleurs qu'il fait de mandarins.

Les grades déterminent les habits des mandarins; un particulier n'oserait avoir sur son habit de la broderie en or; elle est réservée aux mandarins.

Esclavage.—L'esclavage existe à la Chine, mais d'une manière différente que dans les colonies européennes. Des particuliers achètent de petites filles, les font bien élever et leur donnent toutes sortes de talents, soit pour les revendre avec un gros profit, soit pour en faire des filles publiques. D'autres les gardent chez eux, les font travailler et les marient; les enfants leur appartiennent; les filles accompagnent leur maîtresse lorsqu'elle se marie; les garçons servent et apprennent quelque métier. Les esclaves peuvent être affranchis; la femme légitime d'un esclave ne peut être séparée de son mari. Un homme peut se vendre, s'il n'a pas d'autre moyen de secourir son père. Les comédiens, étant méprisés, achètent de petits garçons qu'ils dressent à leur profession. Une fille libre peut être vendue; mais il faut qu'elle y consente, et qu'elle soit censée se vendre elle-même. On vend les concubines d'un officier du gouvernement, lorsque ses biens sont confisqués; cela est rare. Il n'existe pas de marché où l'on expose des hommes, des femmes, des enfants; il ne s'en fait de vente publique que par autorité de justice.

Les prisonniers de guerre sont esclaves de droit; on les emploie à travailler sur les frontières; on les traite comme les débiteurs de l'empereur, qui sont envoyés dans le pays des Mandchous, où ils deviennent esclaves du prince.

Mariage. Famille.—Les bouddhistes prétendent que ceux qui ont été unis dans une existence antérieure, le sont aussi sur cette terre. Les Chinois, qui leur ont emprunté cette idée, croient que Youé-Lao, ou le vieillard de la lune, unit avec un cordon de soie tous les couples prédestinés, et qu'après cette opération rien ne peut mettre obstacle à leur union. On se marie de bonne heure à la Chine. La chose la plus essentielle dans une alliance est que les deux parties contractantes soient égales en rang et en situation, ou, comme ils disent, que *les portes correspondent.* Ce sont les parents qui conviennent entre eux des conditions de l'union. Le futur et la future ne se sont jamais vus. Les parents de la fille déterminent la somme qu'ils veulent employer pour son trousseau; elle ne reçoit pas d'autre dot. Les parents du jeune

homme font des présents considérables. Le jour de la noce, la mariée, bien parée, est placée dans un palanquin très-orné et fermé soigneusement à la clef; elle est ainsi transportée au milieu d'un cortége nombreux; son plus proche parent tient la clef du palanquin et la remet en arrivant au mari. On prétend que si celui-ci ne trouve pas la femme à son gré, il la renvoie; s'il l'agrée, il la présente à ses parents, se prosterne avec elle devant eux; ils mangent ensuite quelque chose ensemble, et boivent du vin dans la même coupe. L'espace nous manque pour entrer dans les détails intéressants des cérémonies du mariage. La loi impose aux deux parties l'obligation de se déclarer mutuellement les infirmités ou les imperfections physiques dont elles sont affectées, leur âge réel, si elles sont nées d'une épouse ou d'une concubine, si elles sont enfants légitimes ou adoptifs. Quiconque tait la vérité ou commet un mensonge est châtié sévèrement. La loi prohibe tout mariage avec les étrangers et même avec les montagnards Miao-Tseu.

Le divorce est permis; il a rarement lieu. Si une femme est stérile, son mari en prend une seconde. La femme qui perd son mari peut se remarier; la plupart préfèrent rester veuves. Les femmes qui manquent à la foi conjugale, ou celles qui quittent leurs maris, sont condamnées à être vendues comme esclaves.

Si un mari est trois ans absent, ou s'il abandonne sa maison, sa femme a le droit de demander au juge la permission de se remarier.

Le sort d'une femme chinoise, surtout si on le compare à celui des Européennes, n'est pas heureux. Elle ne doit ni manger à la même table que son époux, ni s'asseoir dans le même appartement que lui. Pour tromper leur ennui, car elles ont généralement peu d'instruction, les Chinoises emploient, lorsqu'elles sont jeunes, une partie du temps à leur toilette : elles brodent des étoffes de soie, elles peignent des oiseaux, des insectes et des fleurs sur de la gaze très-fine; enfin elles ont adopté l'usage de fumer. Lorsqu'elles ont des enfants, elles en prennent beaucoup de soin; elles donnent leur attention au ménage, elles ne se mêlent en rien des affaires du dehors. Elles ne voient que leurs maris ou leurs plus proches parents. Les femmes de l'empereur ne se montrent jamais; les filles sont exclues du trône.

L'empereur et les grands de l'État peuvent seuls, d'après la loi, avoir des concubines; un simple particulier ne peut en prendre une que lorsque sa femme est parvenue à sa quarantième année, sans lui avoir donné d'enfant. Quoique cette loi soit souvent enfreinte, cependant, si la femme légitime l'invoque, le mari est condamné. Les concubines sont sous la dépendance de l'épouse; elles la servent, leurs enfants sont censés être les siens; si elle meurt, ils en portent le deuil. En décrétant des mères aux enfants, la loi chinoise a été conséquente avec elle-même : elle a étouffé la voix du sang dans le cœur des mères naturelles, et la piété filiale dans celui des enfants; le bambou supplée au sentiment.

Dès l'âge de neuf à dix ans, les garçons vivent absolument séparés de leurs sœurs. Aussi les sentiments d'affection qui résultent entre les enfants d'une communication mutuelle de leurs plaisirs et de leurs peines, ne peuvent naître dans une famille chinoise; rien n'y entretient l'amour et le respect des enfants pour leurs parents.

Cependant on a célébré la piété filiale des Chinois. C'est à leur vénération profonde, à leur obéissance obligée envers leurs parents, a-t-on dit, que l'empire doit sa stabilité. Soit; mais il n'en a pas été moins agité, ni moins malheureux; de plus, le précepte politique a détruit le sentiment moral. La première maxime qu'on inculque dans l'esprit des enfants, c'est qu'ils doivent se soumettre entièrement à la volonté de leur père, et considérer leur vie comme étant absolument à sa disposition. Cette maxime légalisée donne aux parents un pouvoir aussi absolu et aussi arbitraire sur leurs enfants

que celui que l'empereur, regardé comme le père commun, exerce au même titre sur tout le peuple.

En Chine, comme chez les Romains, un père peut vendre son fils comme esclave, soit par caprice, soit par pauvreté; il use assez fréquemment de ce pouvoir.

La misère le porte quelquefois à exposer ses enfants, mais cette pratique est moins fréquente que ne l'ont dit quelques voyageurs. L'infanticide, dont on a accusé les Chinois en général, n'est pas plus commun chez eux que dans d'autres pays. Il y a dans toutes les villes des maisons destinées à recevoir les enfants abandonnés.

D'ailleurs une des raisons qui doivent diminuer l'exposition des enfants est l'adoption très-fréquente chez les Chinois. Ils désirent tant d'avoir des enfants pour honorer leur mémoire, qu'à défaut d'enfants naturels, ils en adoptent d'étrangers.

Il y a à la Chine cinq sortes de noms d'hommes, pour lesquels on suit des règles constantes : 1º Le *Sing,* nom de famille; ils sont en petit nombre, et ce nombre est déterminé de manière que l'on ne peut en ajouter de nouveaux : ce nom se place toujours le premier. 2º Le *Ming,* nom propre ou petit nom que l'on reçoit en naissant; la politesse défend de l'employer envers les personnes à qui l'on doit du respect : la loi défend de prononcer le Ming de l'empereur vivant. 3º Le *Tsù,* ou titre que l'on reçoit à vingt ans; on s'en sert envers ses supérieurs; les filles en reçoivent un quand elles sont fiancées. Ces noms sont significatifs. 4º Le *Hoeï,* nom donné à un homme après sa mort pour rappeler ses hautes qualités, ses talents ou quelque circonstance remarquable de sa vie. On s'en sert pour honorer ses ancêtres ou parents défunts, et on l'inscrit sur leurs tablettes. 5º Ce que le hoeï est pour les particuliers, le *miao ho* l'est pour les empereurs; ces titres sont significatifs. On ne se sert que de ces noms pour désigner dans l'histoire les empereurs auxquels on les a donnés.

La ressemblance du nom de famille est un empêchement dirimant pour le mariage; sage disposition pour éviter toute chicane possible dans les héritages.

Successions. — Un fils succède aux biens de son père, mais non à ses dignités. Les descendants de la famille régnante ont le rang de princes; ils jouissent de revenus, et n'ont aucun pouvoir. On regarde comme noble quiconque est ou a été mandarin, et a obtenu des degrés ou reçu de l'empereur un titre d'honneur qui s'accorde même aux ancêtres des personnes que le monarque veut honorer; ce titre ne passe pas aux enfants. Les biens se partagent également.

Funérailles. — Les Chinois veillent avec une attention extrême à se préserver de tout accident; leur plus grand soin est de mourir avec le même nombre de membres qu'ils ont reçus de la nature. Ce préjugé fait que chez eux la peine la plus infamante est celle d'avoir la tête tranchée. Occupés également de l'idée de leur conservation future, ils achètent d'avance leur cercueil; souvent un fils en fait présent à son père; on le choisit le plus magnifique qu'il est possible. On les enduit en dedans de poix ou de bitume; on les vernit quelquefois; mais on se contente de les blanchir à l'extérieur. Les Chinois gardent fréquemment chez eux les corps de leurs parents; ils les placent dans des pavillons construits exprès jusqu'au moment où ils les enterrent, ou jusqu'à ce qu'ils puissent les envoyer aux tombeaux de leurs ancêtres.

Dans les enterrements, aussitôt que le corps est enfermé dans la bière, on la couvre d'une toile blanche; on la met dans une salle tendue en blanc. Le corps reste ordinairement plusieurs jours dans la maison. Chaque fois qu'un ami vient rendre ses devoirs au défunt, sa famille pousse des cris lugubres. Le convoi se fait avec pompe; on place sur la tombe des chandelles parfumées et des banderoles de papier; on brûle des papiers dorés, et des représentations d'hommes et de chevaux. On va se reposer ensuite sous des tentes dressées à peu de distance; on fait l'éloge du défunt, on mange des

mets qui lui ont été offerts, on se prosterne devant le tombeau en gardant un profond silence.

Chaque année, au printemps, tous les membres d'une famille s'assemblent dans une salle où l'on conserve la tablette des ancêtres; là, ils se prosternent de nouveau et renouvellent leurs offrandes. Tous les ans, à la troisième lune (en avril), on visite les tombeaux, on les répare et l'on répète en partie les cérémonies pratiquées à l'enterrement. Ces usages sont sacrés; un fils n'oserait y manquer. Les missionnaires jésuites n'avaient pas aperçu de traces d'idolâtrie dans ces cérémonies et les avaient tolérées; ils en furent vivement blâmés par d'autres missionnaires, ce qui engendra de grandes querelles entre eux.

Les cimetières sont situés à une certaine distance des villes, sur des hauteurs quand cela est possible, et plantés de cyprès et de tuya; les tombeaux sont ornés de colonnes et de diverses figures sculptées.

Cérémonial.—Tout à la Chine est soumis à des lois invariables; le cérémonial même entre égaux est réglé; tous les points en sont minutieusement observés. Une salutation ordinaire a des formes prescrites par le tribunal des cérémonies; l'oubli d'une de ces formes de la part d'un simple particulier est suivi de la bastonnade; si le délinquant occupe un emploi, il est dégradé, ou suspendu de ses fonctions.

Jamais les Chinois n'ôtent le bonnet en saluant; ils laissent tomber les bras imperceptiblement, fléchissent les genoux jusqu'à terre, et prononcent en même temps quelques mots d'une froide politesse. Quand on parle à un mandarin d'un grade élevé, on se met à genoux et on baisse trois fois la tête; devant l'empereur, cette génuflexion est renouvelée neuf fois à trois intervalles : c'est ce que l'on nomme le *keou-teou :* les ambassadeurs étrangers qui n'ont pas voulu s'y soumettre ont été renvoyés de la Chine. Ce salut fatigant se répète devant les choses envoyées par l'empereur, et devant les objets qui sont censés le représenter.

Tout est généralement au rebours des usages de l'Europe; le côté gauche est le côté d'honneur.

De même que les monarques de l'Europe, l'empereur de la Chine a un lever, auquel assistent les ministres et les grands de l'État. Le service de l'intérieur du palais se fait par des eunuques. Ces êtres dégradés ont moins de crédit sous la dynastie régnante que sous les précédentes : ils n'exercent aucun emploi important; cependant ils ne sont pas tout à fait sans influence.

Le nombre immense des grands officiers de l'État qui s'assemblent à la cour les jours de cérémonie, la foule de leurs gens, tous vêtus de superbes robes de soie, l'ordre, le silence et la gravité solennelle avec laquelle chacun se conduit, présentent un spectacle imposant. Cette pompe ne se manifeste qu'à l'occasion de certaines fêtes; la principale est l'anniversaire de la naissance de l'empereur.

Dettes.—Une des causes qui font souvent contracter des dettes aux Chinois, est leur amour désordonné de l'argent, qui les jette dans toutes sortes d'entreprises hasardeuses : malgré le taux élevé de l'intérêt, qui est depuis dix jusqu'à trente pour cent, ils ont recours aux emprunts. On voit dans toutes les villes beaucoup de boutiques avec une inscription en gros caractères, annonçant une maison de prêt. Les accusations pour dettes étant infamantes, les parents et les amis interviennent, et les parties s'accommodent sans beaucoup de difficultés. Dans le cas contraire, le mandarin ordonne la saisie des biens du débiteur, et si celui-ci n'en a pas, il est mis en prison; au bout d'un certain délai, s'il ne satisfait pas son créancier, il reçoit la bastonnade; elle lui est infligée de nouveau à des époques déterminées, tant qu'il ne s'acquitte pas. C'est pour éviter le retour de ce châtiment que le Chinois insolvable se vend comme esclave.

Jeux. — C'est aussi par esprit d'avidité que les Chinois de tous les rangs sont passionnés pour les jeux de hasard. Rarement un Chinois sort de chez lui sans avoir des dés ou un jeu de cartes; lorsque l'on n'a ni l'un ni l'autre, on a recours au tsouï-moeï, jeu qui ressemble à la mourre. Celui qui perd est obligé de boire du vin ou de l'eau-de-vie; on quitte rarement ce jeu sans être gris; alors on se cache pour n'être pas vu dans cet état. Le sabot qu'on fouette avec des lanières, la toupie, le petit palet, la boule, l'escarpolette, la balançoire, le volant qu'ils reçoivent et renvoient, non avec la raquette ou la main, mais avec la tête, les coudes et les pieds, les cerfs-volants, les patins, font l'amusement des différents âges. La paume, le billard, les quilles, le jeu des bagues, le mail et le colin-maillard ne paraissent pas être connus des Chinois.

Les personnes de distinction jouent aux échecs, qui diffèrent des nôtres. On a de l'estime pour un bon joueur d'échecs. Les Chinois ont aussi d'autres jeux qui se rapprochent du jeu de dames, du renard, etc.

Spectacles. — Quoique les Chinois aiment beaucoup les représentations dramatiques, il n'y a pas de théâtre public permanent. Lorsque des particuliers veulent avoir un spectacle, ils réunissent entre eux une somme suffisante pour élever une salle et payer les comédiens. Les personnes riches ont chez elles un théâtre; rarement elles donnent un festin sans y joindre le divertissement de la comédie. Les femmes ne paraissent jamais sur la scène; leurs rôles sont remplis par des jeunes gens. Les comédiens gagnent beaucoup d'argent; leur costume, taillé d'après les modes anciennes, est très-riche. La déclamation est mêlée de chant. L'unité de temps et de lieu n'est pas observée dans les grandes pièces, qui durent quelquefois plusieurs jours. On sait que Voltaire a tiré d'une pièce chinoise le sujet de son *Orphelin de la Chine*. Dans les comédies, les acteurs ne déclament pas; ils prennent le ton de la conversation ordinaire; ces pièces sont extrêmement libres. Dans les opéras, les génies apparaissent sur la scène; les oiseaux et les animaux s'y promènent et y parlent. On représente aussi des pantomimes; quant à la danse, elle consiste en marches et en évolutions; elle a paru bizarre et ennuyeuse aux Européens. (Voyez la traduction du *Théâtre chinois*, par M. Bazin.)

Les Chinois ont des marionnettes; leurs saltimbanques, leurs bateleurs, leurs danseurs de cordes, leurs escamoteurs, en un mot tous les faiseurs de tours d'adresse sont fort habiles; cependant quelques voyageurs les ont jugés inférieurs à ceux de l'Europe; mais les Chinois l'emportent sur nous pour la beauté et la variété des feux d'artifice.

Fêtes. — Ces feux ont lieu surtout à la fête de la nouvelle année, qui commence à la fin de janvier ou en février: elle se célèbre pendant trois jours. On passe ce temps en visites; on se félicite, on se fait des présents, on s'habille de son mieux; le plus pauvre achète au moins des souliers neufs. Le quinzième jour de la première lune, arrive la fameuse fête des lanternes, qui finit le 17; à cette époque, on peut dire que toute la Chine est illuminée. Ce temps se passe en festins et en divertissements. Ces lanternes sont remarquables par l'élégance de leur structure et par la richesse de leurs ornements. Il y en a de si vastes qu'elles forment des salles de vingt à trente pieds de diamètre, où l'on donne le spectacle des *ombres chinoises* et de toutes les merveilles de nos lanternes magiques. Au-dessus de chaque porte on voit un transparent rouge avec l'inscription: *Au gouverneur du ciel, de la terre, des trois limites et des mille intelligences*. On ignore la date et l'origine de cette fête qui se perdent dans la nuit des temps. Quelques-uns la considèrent comme la fête symbolique de l'intelligence suprême.

La fête de l'agriculture se célèbre au printemps; c'est alors que l'empereur prend la

charrue, et de ses mains laboure un champ. Une fête fort agréable a lieu dans des bateaux, à la cinquième lune.

Dans les mois de juillet et d'août, on fait de grandes processions pour obtenir de la pluie ou pour demander aux dieux une bonne récolte. D'autres processions se font au printemps en l'honneur des morts. Les Chinois ont d'autres fêtes particulières pour célébrer la soixantième et la quatre-vingtième année de leurs parents, mais ce n'est que dans l'intérieur des familles. Une autre fête publique est celle des *banquets de police;* elle a lieu trois fois par an dans toutes les villes de l'empire. La loi désigne jusqu'aux convives qui peuvent y être admis : ils doivent être ou des docteurs d'une réputation intacte, ou des mandarins retirés, soit de robe, soit d'épée, ou d'anciens chefs du peuple, ou des citoyens d'une probité reconnue. Le mandarin président ouvre la séance en rappelant aux convives, au nom et par l'ordre de l'empereur, les touchants préceptes de la piété filiale; il dit : « Si nous sommes ici assemblés pour ce festin solennel, ce n'est pas tant pour que nous ayons le plaisir de manger ensemble, que pour que nous nous animions et nous encouragions à signaler notre fidélité envers le prince, notre amour pour nos pères et nos mères, notre tendresse pour nos frères, notre déférence pour nos anciens, notre constance pour nos amis et notre empressement à conserver la concorde et la paix avec nos concitoyens et nos voisins. »

A l'exception des fêtes publiques, les Chinois ne connaissent point de jours de repos.

Habitations. Villes.—Péking se compose de deux villes, dont la plus septentrionale, le King-Tching (ville de la Cour), forme à peu près un carré parfait; la plus méridionale, nommée Vaï-Tching ou Vaï-Lo-Tching (ville Extérieure, ou simplement faubourg du Sud), a la forme d'un quadrilatère rectangle, allongé de l'est à l'ouest : elle est un peu moins grande que la première. On a évalué différemment la circonférence de l'ensemble de ces deux villes : le calcul le plus probable est celui qui la fait monter à environ 6 lieues, sans comprendre les faubourgs, qui sont au nombre de 12. Le Kiang-Tching est environné d'une muraille garnie de créneaux, d'environ 40 pieds de hauteur sur 21 d'épaisseur, en sorte qu'on peut se promener à cheval dessus : elle est revêtue de briques et l'intérieur est de terre; elle n'a pas assez de solidité pour soutenir des pièces d'artillerie d'un gros calibre. Les murs de la ville méridionale, plus petits et plus simples, ressemblent à ceux des autres villes de la Chine. Péking a 16 portes, dont neuf pour la ville septentrionale; trois la font communiquer avec la ville du sud : devant chacune de ces neuf portes, se trouve une place d'armes demi-circulaire, entourée par un mur de mêmes dimensions que le reste du mur d'enceinte; au-dessus de chaque porte se trouve un pavillon à neuf étages, garni d'artillerie; entre ces pavillons, de petites tours carrées s'élèvent par intervalles d'environ 20 toises : il y a quelques tours plus considérables, surtout aux sommets des angles. Un fossé alimenté par l'Iu-Ho entoure les murs; un petit pont le traverse devant chaque porte.

Péking est situé dans une plaine : vue des hauteurs qui l'environnent à certaine distance, cette ville paraît être au milieu d'une épaisse forêt, ce qui provient des jardins, des bouquets de bois attenant aux cimetières et des arbres plantés en avenue près des couvents et des villages du voisinage; en approchant, on est étonné de l'aspect bizarre et gigantesque des murailles avec leurs pavillons et leurs tours. Cette vue imposante répond à l'idée de la capitale d'un grand empire; mais, dès qu'on a pénétré dans l'intérieur, la grandeur s'évanouit : il ne reste plus que l'attrait de la singularité pour des yeux européens. Les rues sont déparées par une foule de maisons mal alignées et délabrées : il y en a de fort longues; les principales ont environ 20 toises de lar-

geur. La rue nommée Tchang-'An-Kiaï (large rue de la Tranquillité) a bien 30 toises de large : c'est la plus belle de Péking; elle court de l'est à l'ouest, dans la partie méridionale du King-Tching, et est en partie bordée, au nord, par les murs du palais de l'empereur, et au sud par plusieurs palais et tribunaux. En général, les rues du King-Tching sont beaucoup plus belles que celles de la ville méridionale; les rues secondaires ou de traverse ne sont, à proprement parler, que des ruelles étroites, avec des barrières qu'on ferme la nuit : c'est pourtant là que se trouvent la plupart des palais et des maisons des principaux habitants. Les rues ne sont pas éclairées pendant la nuit; elles ne sont pas pavées, mais le sol en est ferme : il se compose d'une terre noirâtre, dont le mouvement de la foule fait élever une poussière très-désagréable; il est inégal et mal entretenu : souvent des puits placés au milieu gênent la circulation; sur les côtés, les amas d'immondices et les nombreux égouts exhalent une puanteur insupportable. Les maisons n'ont qu'un étage, et souvent même qu'un rez-de-chaussée, et elles sont construites en briques : dans les rues principales, surtout celles du Vaï-Lo-Tching, elles ne sont pour la plupart que des boutiques, assez bien fournies de toutes sortes de marchandises : ces boutiques sont peintes, dorées et ornées avec profusion; on ne se contente pas d'exposer les marchandises dans l'intérieur; on les étale au dehors, jusqu'à une espèce de mât planté assez avant dans la rue, et dont la hauteur surpasse celle des toits : ces mâts portent des inscriptions en caractères dorés, indiquant la nature des marchandises et protestant à l'acheteur qu'il ne sera pas trompé; du reste, ils sont enjolivés de dorures et de peintures, vernis, et pavoisés de banderoles et rubans de toutes les couleurs : leur ensemble n'est pas d'un bon effet, parce qu'ils n'ont pas une hauteur uniforme. Devant les portes, on voit beaucoup de lanternes de corne, de mousseline, de soie, de papier, de formes très-variées. Certaines boutiques sont belles, mais un grand nombre ont un aspect misérable; au-dessus de quelques-unes, sont de grandes terrasses couvertes d'arbustes et de fleurs. Les maisons qui ne sont pas destinées à servir de boutiques sont bâties dans une cour entourée d'une haute muraille en pierre, de sorte que de la rue on ne peut apercevoir que les toits : ceux-ci sont concaves depuis la crête jusqu'aux bords, qui dépassent les murs de la maison et se recourbent un peu vers le haut. Tous les édifices sont couverts en tuiles, quelquefois revêtues d'un vernis de couleur d'après les distinctions suivantes : les bâtiments impériaux et les temples peuvent seuls avoir des tuiles jaunes; la couleur verte est pour les palais des grands, les tuiles grises ou rouges pour le reste.

La partie de Péking la plus remarquable par ses édifices est le King-Tching (ville de la Cour ou ville Impériale), qui se nomme ainsi parce qu'elle renferme le palais de l'empereur; elle se compose elle-même de trois parties, qui ont chacune leur enceinte : le King-Tching proprement dit enveloppe les deux autres; le Houang-Tching (ville Auguste) forme la partie moyenne; enfin, compris dans celle-ci, se trouve le Tsu-Kin-Tching (ville Sacrée rouge), occupé par le palais impérial. Le Tsu-Kin-Tching est environné d'une forte muraille crénelée de 25 à 30 pieds de hauteur, qui empêche de voir ce qu'elle renferme : cette muraille est construite en briques et couverte de tuiles jaunes; elle est entourée d'un fossé plein d'eau et a 1,700 toises de circuit; elle est percée de quatre portes tournées vers les quatre points cardinaux : devant chaque porte, se trouve une place pavée en carreaux de pierre et entourée de petites bornes de marbre; il n'est permis d'y passer qu'à pied. Les sentinelles malpropres et mal tenues qu'on y voit ne donnent pas une haute idée de la garde du *Céleste Empereur*. Chaque porte se compose de trois ouvertures, surmontées de beaux pavillons; on y arrive par un pont-levis jeté sur le fossé. En traversant cette enceinte, on entre dans

le palais impérial, prodigieux amas de bâtiments et de cours : l'étendue en fait le principal mérite; cependant l'ordre suivi et régulier de salles immenses, la symétrie des galeries et des portiques, la forme bizarre des toits, les pavillons surmontés de boules dorées, les colonnes chargées d'ornements, la richesse des peintures et des dorures, forment un ensemble qui n'est pas sans magnificence. L'intérieur des appartements ne répond pas à ces dehors : il est d'une grande simplicité; car d'après les lois somptuaires de la Chine, l'empereur ne peut avoir que très-peu de magnificence dans ses palais. Les édifices qui le composent et les meubles qu'ils renferment n'ont aucun ornement éclatant et dispendieux, si ce n'est la peinture, la dorure et le vernis, qu'on voit également dans les maisons des simples particuliers. Outre les bâtiments du palais, on trouve dans cette enceinte plusieurs édifices, dont quelques-uns sont très-mesquins; les ministres y ont leur résidence pour le temps qu'ils passent à la cour. Le Houang-Tching ou la ville moyenne, qui enveloppe le palais, a un mur d'enceinte de 15 à 18 pieds de hauteur, et d'environ une lieue et demie de tour : l'empereur Tching-Tsoug, en formant cette enceinte, au commencement du xve siècle, l'avait destinée uniquement à recevoir son palais; mais ses successeurs y ont concédé des emplacements considérables, et maintenant on y voit nombre de maisons et de boutiques. Une grande partie est occupée par les vastes campagnes qui forment les jardins de l'empereur : des lacs creusés de main d'homme, des montagnes construites avec la terre provenant des excavations, des promenades délicieuses, des palais, des pavillons et des kiosques environnés d'arbres sur les éminences, en font presque un séjour enchanté; dans une île de l'un des lacs, on remarque la pagode Peta, lieu de dévotion pour les Mongols.

Les édifices, sinon les plus beaux, du moins les plus apparents de Péking, sont les arcs de triomphe qui ornent la plupart des rues et des places : ils représentent une porte au milieu et deux portes latérales, moins grandes, et sont recouverts d'un toit; quelques-uns sont splendidement dorés, peints et vernis : de grands caractères d'or, sur chacun de ces monuments, annoncent qu'il fut érigé pour perpétuer la mémoire de quelque homme distingué ou d'un événement remarquable. Les autres édifices sont ensevelis dans des enclos de murs élevés : les plus beaux sont les temples, dont la plupart sont ornés de colonnes et couverts de toits superbes, en marbre blanc; le nombre en est très-grand. Dans la ville septentrionale, on remarque le Young-Ko-Koung, temple en l'honneur de Fo, le plus vaste et le plus magnifique de Péking, près de l'extrémité nord-est; le Soung-Tchou-Tsu, temple habité par le premier des trois grands prêtres de la religion lamaïque, résidant à Péking, près et au nord-est du palais impérial; le Thang-Tsu (au sud-est du même palais), temple des ancêtres de la dynastie mandchoue : le premier jour de l'année et de chaque mois, et dans quelques circonstances particulières, l'empereur se rend dans ce temple; quand une armée revient victorieuse, on y adresse des actions de grâces à l'Être suprême. On remarque encore, dans cette partie de la ville, le couvent Portugais, édifice imposant, nommé Temple du Midi, parce qu'il est voisin de la muraille méridionale; la cour Russe et le couvent de la Purification, avec de beaux jardins, au sud-est du palais; l'église Notre-Dame-de-l'Assomption, dépendante de ce couvent, à l'extrémité nord-est de la ville; l'ancien couvent des Jésuites français, connu sous le nom de Pe-Thang (temple du Nord), à l'est des jardins du Houang-Tchang : c'est là qu'ils ont fait passer le méridien de Péking; l'ancien couvent de Saint-Joseph, dans la partie orientale, était habité par des jésuites de différentes nations, excepté des Français : il a été la proie des flammes en 1812. Le Vaï-Lo-Tching offre un bien moins grand nombre d'édifices remarquables que l'autre partie; cependant on y trouve dans le sud deux temples

célèbres, le Thian-Tan et le Sian-Noung-Thang : le Thian-Tan (Éminence du Ciel) a un mur d'enceinte d'une lieue de circonférence; l'architecture chinoise y a déployé toute sa magnificence; il est orné avec une richesse prodigieuse; l'empereur s'y rend chaque année, au solstice d'hiver, pour offrir un sacrifice au Ciel. Le Sian-Noung-Thang, ou temple de l'inventeur de l'agriculture, situé à l'ouest du précédent, est remarquable par la cérémonie dont il est témoin chaque année au printemps : l'empereur s'y rend avec sa cour, et laboure un champ voisin environ pendant une demi heure; son exemple est incontinent imité par les princes, les ministres et les mandarins. Parmi les temples des environs de Péking, on remarque le Ty-Tan (Éminence de la Terre), où l'empereur se rend, au solstice d'été, pour offrir un sacrifice à la Terre.

Parmi les établissements destinés aux sciences et à l'instruction, on remarque, dans le King-Tching, l'Observatoire impérial, bâti en 1279 : il contient les instruments astronomiques fabriqués vers la fin du XVIIe siècle, sous la direction des jésuites, par les ordres de Khang-Hi, et ceux que le roi d'Angleterre envoya en présent à l'empereur en 1793; le Koue-Tsu-Kia ou collége Impérial, où un grand nombre de professeurs enseignent la rhétorique chinoise et mandchoue, et où l'empereur va présenter, en temps réglés, ses hommages à Confucius, comme au maître et au docteur de la nation; plusieurs écoles de langue mandchoue, de langue chinoise, et de langue russe pour les Mandchous; l'établissement nommé Koung-Youan ou Kin-Tchang, où se font les compositions des lettrés qui aspirent aux grades; un monastère attenant à l'Young-Ko-Koung, dans lequel il y a plus de 300 lamas du Thibet, qui enseignent à environ 200 disciples chinois ou mandchous la langue thibétaine et la tangoute, la théologie thibétaine, la doctrine de Fo, les mathématiques, la médecine, la rhétorique et plusieurs autres sciences. Il y a dans le Vaï-Lo-Tching une maison publique d'éducation, fondée en 1662, et richement dotée par le gouvernement. On trouve dans cette même partie de la ville des bains publics, qui donnent un démenti à l'opinion que les Chinois ne se baignent jamais; plusieurs étangs entretenus par le gouvernement, où l'on nourrit des poissons dorés; des théâtres, où l'on joue presque tous les jours des tragédies et des comédies. Plusieurs greniers publics sont répandus dans la ville et dans les faubourgs : on y fait de très-grandes provisions de riz pour les années de disette; outre ces greniers, l'empereur en a d'autres, qu'il fait remplir de blé, froment, légumes, etc.

Péking consomme beaucoup et produit fort peu. L'industrie y est à peu près nulle; parmi les branches les moins négligées, on peut citer la fabrication de la faïence et de la verrerie colorée, la taille des pierres précieuses, l'éducation des vers à soie; dans le Houang-Tching, on remarque le Jardin des mûriers (Sang-Youan), destiné à élever des vers à soie, avec un temple attenant, consacré au génie protecteur de ces insectes : le gouvernement y en fait nourrir, et les dames de la cour se partagent cette occupation pour encourager une branche d'industrie si précieuse pour la Chine. Les habitants tirent presque tous les objets de leurs besoins des provinces méridionales : les richesses de ces contrées, et avec elles beaucoup de marchandises anglaises venant de Canton, arrivent continuellement dans cette capitale. Le Vaï-Lo-Tching offre un concours incroyable de marchands et de voyageurs; les rues, encombrées par les étalages des boutiques, par les tentes et cabanes où on expose en vente des comestibles, par les voitures de légumes, par les dromadaires chargés de marchandises, par les ateliers ambulants de forgerons, chaudronniers, barbiers et les autres artisans exerçant leur industrie en plein air, présentent à peu près l'aspect d'une foire perpétuelle; il y a cependant plusieurs lieux destinés spécialement au commerce dans cette

partie de la ville : les magasins nommés Tchou-Pao-Chi passent pour les plus riches de Péking; on y vend une foule de choses, entre autres de la bijouterie, des étoffes de soie, des fourrures, des tableaux à l'aquarelle. Il se tient dans divers endroits des marchés plusieurs fois par mois; il y a une foire annuelle de 18 jours. Quoique le King-Tching soit beaucoup moins commerçant que l'autre ville, il y a aussi des foires et des marchés : dans la cour qui environne le temple Loung-Fou-Tsu, il se tient par mois trois foires de deux jours, fréquentées par les marchands de tous les quartiers de la ville. Le prix des denrées est à peu près le même à Péking qu'à Paris. Il y a un grand nombre de maisons de prêts sur gage (Tang-Pou) : la dépravation et la pauvreté des Mandchous font prospérer ces établissements ruineux, où les effets sont reçus pour les 3/10 de leur valeur; l'intérêt permis par la loi excède en trois ans le capital emprunté. Le commerce de la librairie ne manque pas d'importance; les meilleurs livres, et principalement les livres d'histoire, sortent de l'imprimerie impériale, où les libraires les achètent à un prix fixé par le gouvernement : c'est cette imprimerie qui publie tous les deux jours la gazette contenant les événements les plus remarquables qui arrivent dans l'empire.

Considéré sous le rapport administratif, Péking ne doit être désigné que sous le nom de ville du département de Chun-Thian : ce département est divisé en cinq arrondissements ou tcheou et dix-neuf districts ou hian, dont deux sont renfermés dans l'enceinte de la capitale. Les six conseils ou tribunaux souverains de l'empire, dont Péking est le siége, se trouvent dans la partie méridionale du King-Tching, près et au sud-est du palais impérial.

La police est montée sur un pied très-ferme et très-actif; cependant le mauvais état et surtout la malpropreté des rues sont de justes sujets de blâme contre elle, et d'étonnement quand on pense à la délicatesse des Chinois sur d'autres points : cette malpropreté occasionne souvent de graves inconvénients et nuit à la santé des habitants. Les égouts sont ouverts et nettoyés au mois de mars; les ordures qui s'y sont amoncelées depuis un an, sont alors entassées dans les rues, qu'elles remplissent d'émanations fétides. Il y a des pompes à incendie avec tout leur attirail; elles sont inférieures à celles d'Europe, mais on en a rarement besoin. La police se fait surtout remarquer par la sévérité brutale avec laquelle elle maintient l'ordre : elle s'appuie sur des règlements précis et clairs; toute infraction est châtiée sur-le-champ : aussi voit-on rarement des combats et des querelles en public et n'entend-on presque jamais parler de vols et d'assassinats. Toutes les grandes rues sont garnies de corps de garde, dont les soldats rôdent sans cesse, un sabre au côté et un fouet à la main, pour en frapper quiconque veut faire du désordre; pendant la nuit, ils ne permettent à personne de sortir, si ce n'est pour quelque cas urgent et avec une lanterne. La cavalerie de Péking, estimée à 80,000 hommes, est particulièrement chargée du soin de veiller à la garde des portes et des murailles : cette troupe se compose de 24 divisions, dont 8 mandchoues, 8 mongoles et 8 chinoises; chaque division est distinguée par son uniforme et la couleur de sa bannière. La garnison de Péking, à l'exception de la partie chinoise ou de la bannière verte, stationnée dans le Vaï-lo-tching, est rarement au complet, parce qu'une partie est employée à faire le service des frontières.

Le P. Gaubil évalue la population au plus à 2 millions d'individus; les rédacteurs du Voyage de Macartney la portent à 3 millions; M. Klaproth dit qu'on l'estime à 1,300,000 âmes. Cette population se compose principalement de Mandchous et de Chinois : les religions professées par ces deux peuples ne sont pas les seules qui aient des temples à Péking; on y trouve aussi quelques mosquées pour les musulmans Tur-

kestâni qui résident dans cette ville. La religion chrétienne y compte trois églises, dont une catholique, celle du couvent portugais; en 1821, cet établissement n'avait plus de missionnaires européens que trois religieux de l'ordre de Saint-François. Les deux autres églises chrétiennes sont du rite grec : ce sont celle de la Purification et celle de l'Assomption, desservies par les prêtres de la mission que la Russie entretient à Péking en vertu d'un traité du 14 juin 1728. Cette mission se compose de six membres ecclésiastiques et de quatre laïques : ces derniers sont envoyés par le gouvernement russe pour étudier la langue mandchoue et la chinoise, et acquérir des notions exactes sur la Chine; tous les dix ans, cette mission doit être renouvelée. (Voyez page 149.)

Un grand nombre d'ouvriers des provinces affluent à la capitale pour y gagner leur vie; mais ils trouvent peu d'occupation. Des souterrains situés près des murs d'enceinte servent de retraite à environ 50,000 indigents : on voit souvent ces malheureux étaler dans les rues leur hideux dénûment et implorer la pitié publique, presque toujours en vain : ils gagnent bien quelques pièces de monnaie à faire des ouvrages de peine ou à suivre, couverts de magnifiques manteaux, les convois des grands; mais il est difficile de croire, malgré les précautions de la police, que l'escroquerie ne soit pas leur industrie principale. On dit qu'en hiver on distribue au nom de l'empereur une jatte de gruau cuit à chaque pauvre, mais qu'un petit nombre seulement a part à ce bienfait. Les habitants prennent leurs domestiques parmi les paysans, quelquefois parmi les soldats. Chaque quartier a plusieurs médecins; le prix d'une visite est d'environ 5 francs; les pauvres qui vont chez ces médecins sont traités pour une somme très-modique ou même pour rien.

On se nourrit surtout à Péking de cochon, mouton, bœuf, oies, poules, canards, gibier, légumes et fruits de toute espèce, poisson de mer et d'eau douce; il arrive beaucoup de poissons fumés et surtout de gelés. La boisson générale est le thé, qu'on fait bien meilleur qu'en Europe; on boit une eau-de-vie très-forte faite avec du riz, et un vin aigrelet extrait du même grain. Les puits sont communs, mais l'eau en est saumâtre, et l'eau potable est en grande partie tirée du dehors.

Peu de délicatesse préside aux relations d'intérêt : non-seulement le domestique trompe son maître, mais un homme bien élevé gagne sur le marché qu'il conclut pour son ami, ou ne rougit pas de demander un salaire. Il est difficile de ne pas être la dupe des marchands et surtout des libraires. Chaque débitant a son système particulier de poids et mesures, ce qui ouvre une large porte à la fraude : aussi les acheteurs prudents portent-ils avec eux leur aune et leurs balances. Les marchés se concluent souvent sans qu'il y ait une parole de proférée : alors c'est avec les doigts qu'on parle; et même si les parties contractantes ne veulent pas que l'on connaisse leurs affaires, elles se prennent mutuellement les mains cachées dans leurs larges manches, et s'entendent seulement au moyen du toucher.

Le peuple aime les amusements un peu tumultueux et les rassemblements : on le voit se grouper avec avidité autour des charlatans, escamoteurs, sorciers, musiciens, qui augmentent l'embarras des rues; mais toute cette foule disparaît quand l'empereur doit passer. Il n'est pas permis aux simples citoyens de le regarder; les portes et les fenêtres sont soigneusement fermées, et les rues de traverse barricadées. La société des Chinois et des Mandchous d'un rang élevé est ordinairement grave, cérémonieuse et monotone; du reste, cette étiquette à laquelle ils se soumettent les ennuie, et ils en secouent volontiers le joug : pour se distraire, ils ont recours aux jeux d'esprit, à la mourre, aux cartes, aux échecs, aux combats de cailles ou de coqs et surtout à la bonne chère. Quand on veut se réjouir avec ses amis, l'usage défend de les inviter

chez soi; on se réunit dans des maisons publiques qui ont cette destination, et chacun y étale sa magnificence selon ses moyens : tous ces lieux de divertissements sont dans la ville chinoise; c'est aussi là qu'on trouve les plus fameux restaurants, et enfin les théâtres. Les comédiens chinois, qui sont ordinairement ambulants, et qui, courant les provinces et les villes, vont jouer dans les maisons particulières, n'ont presque de théâtres fixes que dans la capitale.

Les promenades publiques sont très-fréquentées à certaines époques; les gens de distinction s'y montrent en brillants équipages ou montés sur des coursiers. Près des portes de la ville, il y a des ânes sellés pour le service public. Dans l'intérieur, on trouve stationnées sur plusieurs points des voitures à deux roues, couvertes et doublées de satin et de velours, attelées d'un cheval ou d'un mulet; elles font l'office de nos fiacres. Les militaires vont à cheval; c'est la manière la plus commode de cheminer dans les rues de Péking : les grands, et particulièrement les dames, avec la permission préalable de l'empereur, se servent de chaises à porteurs; ces sortes d'équipages seraient arrêtés à tout moment, s'ils n'étaient précédés d'un cavalier, qui écarte la foule en avertissant de faire place. Les femmes sortent très-rarement, et seulement le visage couvert ; elles sont tout à fait exclues des sociétés graves, comme des réunions joyeuses.

L'intérieur des maisons est assez agréable : dans les plus considérables, il se compose d'une longue suite de pièces, devant lesquelles règne une galerie couverte, à colonnes; sur cette galerie est l'entrée de toutes les chambres, qui n'ont pas d'autres communications entre elles. Les portes et les cloisons sont en bois précieux, tels que le camphrier, le cyprès, et ornées de sculptures; elles sont agréables à la vue et répandent une odeur suave. Les tables et les chaises, faites également d'un bois choisi, sont revêtues d'un vernis brillant. Partout, des sentences remarquables des philosophes ou des poëtes sont écrites sur la tapisserie. Les appartements sont éclairés par de grandes fenêtres, presque toujours tournées vers le midi, et où le papier tient lieu du verre; ils sont chauffés en hiver par le moyen de charbons ardents, placés dans des vases de bronze destinés à cet usage, ou dans des conduits pratiqués sous de larges estrades en pierre qui sont sous les fenêtres ou le long du mur opposé.

Toutes les villes chinoises sont construites sur le même plan que celui de la capitale.

Canton est le centre du commerce maritime de l'empire. Le port de cette ville est rempli de navires étrangers; les plus nombreux sont ceux des Anglais et des Américains du Nord. Ces nations ont, ainsi que toutes celles qui viennent à la Chine, des comptoirs dans le faubourg de Canton. La population de cette ville est de plus de 800,000 habitants.

Les principales marchandises qui s'exportent par Canton sont : le thé, l'alun, l'anis étoilé, le borax, le camphre, la squine, le ginseng, le musc, le nankin, la porcelaine, la rhubarbe, les soies, le sucre, la toutenague. Les importations consistent en acier, ailerons de requin, ambre gris, succin, arec, assa fœtida, benjoin, trépangs, kaolin ou étain de Malacca, camphre de Borneo, cire, girofle, cochenille, corail, coton de Surate, drap écarlate et autres lainages, cuivre du Japon, écaille de tortue, ébène, fil d'or, ginseng du Canada, glaces, ivoire, montres d'or, muscades, nids de salangane, opium (quoique prohibé), peaux de lapin et de loutre, perles, poivre, rotins, sandal, vitres et piastres.

Les villages sont quelquefois aussi grands que des villes européennes; mais les Chinois ne considèrent comme villes que les réunions d'habitants qui sont entourées de murs. Le nom de la ville est gravé sur une pierre au-dessus d'une des portes; les



Marchand Chinois. --- Voiture à voile.

rues sont ordinairement étroites; les grands édifices y sont peu nombreux; ils sont ou consacrés au service public, ou habités par les principaux mandarins. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage. Devant celles où il y a des boutiques, s'élèvent toujours deux longs poteaux peints, dorés et bordés de planches, avec de grands caractères en or et des peintures indiquant les marchandises que l'on y vend.

Malgré le soin avec lequel on ferme les portes des villes pendant la nuit, et le mode rigoureux de surveillance établi à l'entrée et dans l'intérieur, les voleurs n'en trouvent pas moins les moyens d'exercer leur funeste adresse, surtout en cas d'incendie. Rarement ils commettent des violences, parce que s'ils sont surpris les armes à la main la loi les condamne à être étranglés. La dextérité et l'audace des filous chinois sont extrêmes.

D'autres voleurs sont plus redoutables; ce sont ceux qui courent les campagnes, et massacrent souvent les malheureux qu'ils ont dépouillés. Ces brigands sont quelquefois en si grand nombre, qu'ils font trembler même de très-grandes villes. D'autres prennent des bateaux et des navires, et infestent les côtes. Ces pirates ont, à diverses époques, causé de vives alarmes au gouvernement.

Langues. — Il y a en Chine quatre espèces de langues : 1° le *kou-wen* ou la langue des livres de l'antiquité; elle n'est plus en usage; 2° le *wen-tchang* dont on se sert dans les compositions nobles et relevées; 3° le *kouan-hoa* ou le mandarinique, parlé à la cour et par les lettrés : il est entendu dans tout l'empire; les courtisans, les dames le prononcent avec beaucoup de grâce, surtout à Péking et dans la province de Kiang-Nan où la cour résidait autrefois; 4° le *hiang-tan :* c'est le patois du peuple. On conçoit que chaque localité a le sien.

Chez nous, la lettre est à la fois le signe de la prononciation et de l'idée. En Chine, la lettre est simplement le signe de l'idée. La prononciation n'a point de caractères propres, sinon quelques rares indices phonétiques insérés dans le signe de l'idée. La langue parlée et la langue écrite sont donc bien séparées. L'opposition des deux mondes devait essentiellement se manifester dans le caractère de leurs langues.

Les instruments employés, à différentes époques, pour tracer les caractères, ont fait varier la forme des traits qui les composent. Il est résulté de ces changements une succession de styles d'écriture analogue à nos lettres unciales romaines, gothiques, italiques, etc. Chaque caractère chinois peut être transcrit dans ces différents styles sans éprouver aucune altération.

L'écriture commune, maintenant usitée pour l'impression des livres, offre un mélange de pleins et de déliés, et une régularité de formes qui la rendent agréable à la vue. En écrivant avec le pinceau, les Chinois tracent les caractères d'une manière moins régulière, et avec une liberté qui comporte un haut degré d'élégance.

Les caractères se placent les uns sous les autres en colonnes perpendiculaires, qui s'arrangent de droite à gauche. Dans les inscriptions composées d'un petit nombre de mots, quand l'espace ne permet pas d'écrire verticalement, on dispose les caractères à côté les uns des autres, en commençant par la droite.

On possède maintenant en Europe des moyens assez faciles d'apprendre la langue chinoise. Il y a même une chaire de langue et de littérature chinoises établie au collége de France, la seule qui ait été fondée jusqu'ici en Europe. Mais on peut apprendre passablement cette langue avec les seuls secours des méthodes grammaticales et des dictionnaires publiés par les Européens. Les Chinois ont plusieurs excellents dictionnaires tout chinois. Le plus célèbre et le plus répandu est celui de l'empereur Khang-hi (Khang-hi-tseu-tsian), non que ce prince en soit l'auteur, mais parce qu'il en a écrit la préface et qu'il a été publié sous son règne. Les mots ou

caractères les plus usités de la langue chinoise, au nombre de 32,000, y sont expliqués avec le plus grand soin et dans un ordre très-régulier. La méthode qui y est suivie a beaucoup d'analogie avec celle que Johnson a suivie dans son célèbre dictionnaire anglais, où des citations nombreuses d'auteurs expliquent les différentes acceptions des mots.

Littérature.—La littérature chinoise, a dit M. Rémusat, est incontestablement la première de l'Asie par le nombre, l'importance et l'authenticité des monuments. Les ouvrages classiques, qu'on nomme *king* (livres révérés), remontent à une époque très-ancienne. Les philosophes de l'école de Confucius en ont fait la base de leurs travaux sur la morale et la politique. L'histoire a toujours été l'objet de l'attention des Chinois, et leurs annales forment le corps le plus complet et le mieux suivi qui existe dans aucune langue. L'usage des concours a donné un grand essor à l'éloquence politique et philosophique. L'histoire littéraire, la critique des textes et la biographie, sont le sujet d'une foule d'ouvrages remarquables par l'ordre et la régularité qui y sont observés. On possède beaucoup de traductions chinoises des livres sanscrits sur la religion et la métaphysique. Les lettrés cultivent la poésie qui est assujettie chez eux au double joug de la mesure et de la rime. Ils ont des poëmes lyriques et narratifs, et surtout des poëmes descriptifs, des pièces de théâtre, des romans de mœurs, des romans historiques et des romans où le merveilleux est mis en usage. On a composé en outre un grand nombre de recueils spéciaux et généraux, des bibliothèques et des encyclopédies ; et dans le dernier siècle, on a commencé l'impression d'une collection d'ouvrages choisis, en cent quatre-vingt mille volumes. Il n'y a pas, même en Europe, de nation chez laquelle on trouve tant de livres, ni de livres si bien faits, si commodes à consulter et à si bas prix.

Cette grande collection ou bibliothèque d'ouvrages choisis en cent quatre-vingt mille volumes, dont il est parlé ci-dessus, fut commencée, en 1773, par l'empereur Khiang-loung, grand-père de l'empereur régnant. Cette bibliothèque est intitulée : *Ouvrages réunis des quatre magasins* (Sse-khou-tsi-chou). On continue à l'imprimer, et en 1818 il avait déjà paru 78,731 volumes de cette immense collection. La bibliothèque royale de Paris possède plusieurs belles collections d'ouvrages chinois, dont quelques-uns mériteraient d'être traduits et connus en Europe. On peut même dire que certains ouvrages chinois de politique et de morale produiraient une sorte de révélation d'un monde nouveau, que tout ce qu'on en connaît jusqu'ici n'a pas encore fait entièrement deviner. Ce serait rendre un grand service à notre civilisation que de la mettre à même de s'enrichir ainsi de tant de trésors étrangers.

Instruction publique. — On doit présumer que chez un peuple qui cultive à un si haut degré la littérature, l'instruction publique ne doit pas être négligée ; aussi est-elle très-répandue en Chine. Il y a des colléges dans les grandes villes et des écoles dans les plus petits villages; il n'y a pas d'artisan qui ne sache lire quelques caractères et faire usage des livres relatifs à sa profession. La foule des lettrés qui n'ont pu réussir dans les examens se répand dans les villes pour y enseigner l'écriture et les éléments de la littérature. Les colléges n'ont pas de professeurs à gages, mais des examinateurs et des proviseurs, dont la grande affaire, dit M. Rémusat, est de diriger les concours et de surveiller les étudiants. Il y a à Péking un collége pour les interprètes où l'on enseigne les langues des pays voisins de la Chine; mais partout ailleurs l'étude des langues étrangères est entièrement négligée : la Chine vit chez elle.

Le gouvernement ne subvient aux frais d'aucun collége de province; il n'entretient que celui de Péking, où l'on élève les enfants des grands. Plusieurs classes de mandarins

ont le droit d'y envoyer leurs enfants. Les gens riches ont des précepteurs chez eux. Ce sont des hommes qui étudient encore pour arriver au grade de docteur; l'état de précepteur est honorable; les enfants ont un profond respect pour leur maître.

Dès l'âge de cinq ans, les enfants commencent à apprendre les caractères. Ils répètent deux fois par jour leurs leçons. Ils n'ont de relâche que durant les réjouissances du nouvel an, et quelques jours dans l'année. On les exerce ensuite à écrire, soit en calquant les caractères, soit en les recouvrant avec de l'encre, et en suivant exactement les contours, soit en les traçant sur une tablette blanche et vernie, qu'on lave ensuite. Les Chinois s'appliquent à bien écrire; car, dans les mémoires présentés aux autorités, il faut que les caractères soient tracés avec précision et netteté.

On écrit avec des pinceaux faits de poil de lapin ; le manche est de bambou; on le tient perpendiculairement au-dessus du papier; les doigts seuls agissent; cette position est fatigante et demande de l'habitude.

Lorsque les enfants sont assez instruits, on les envoie aux examens qui se font dans les villes du troisième ordre; puis successivement dans une ville de premier ordre, pour le grade de *sieou-tsaï* (bachelier); dans la capitale de la province, pour celui de *kiu-jin* (licencié), et enfin à Péking, où se confère le titre de *tsin-ssé* (docteur).

Il n'y a point en Chine d'école publique où la médecine soit enseignée : quiconque veut étudier cet art se met sous la direction d'un médecin qui lui apprend ses procédés et ses secrets. La science des médecins consiste principalement dans l'étude du pouls; on dit qu'ils ignorent entièrement l'anatomie, parce que leurs préjugés les empêchent d'ouvrir un cadavre; cependant des dissections ont été ordonnées à plusieurs époques, et l'on sait que la circulation du sang est connue à la Chine depuis plusieurs siècles. Ils ordonnent des tisanes et des cordiaux, et recommandent la diète. Au lieu de saigner, ils font venir le sang au dehors de la peau, en la frottant fortement avec une pièce de cuivre. Ils enfoncent des aiguilles dans certaines parties du corps; l'habileté consiste à savoir les placer et les retirer à propos. C'est une opération qui, pendant quelque temps, fut à la mode en France. Les Chinois ne pratiquent jamais l'amputation.

On voit dans toutes les grandes villes des charlatans qui profitent de la crédulité du peuple en lui vendant toutes sortes de spécifiques. Les prêtres composent aussi diverses sortes d'emplâtres qui ont un grand débit.

Les fièvres épidémiques et la petite vérole causent quelquefois de grands ravages; malgré la malpropreté des Chinois, les maladies cutanées sont rares parmi eux; les ophthalmies sont assez fréquentes.

Sciences et arts. — L'astronomie a été cultivée par les Chinois depuis les temps les plus reculés de leur histoire. Sans y avoir fait des progrès aussi grands que les Européens depuis deux siècles, on peut dire cependant qu'ils ont porté cette science à un état assez avancé sans le secours des instruments modernes. 2,357 ans avant notre ère, sous le règne de *Yao*, ils avaient déjà fait des opérations astronomiques par lesquelles on peut conclure qu'ils étaient assez avancés en astronomie , puisqu'ils avaient deux divisions du ciel, l'une en 28 parties égales, l'autre en 12, nommées les *douze palais du soleil,* et qu'ils connaissaient, à très-peu de chose près, la grandeur de l'année solaire, la fixant à 365 jours et 6 heures. L'astronomie est encore cultivée maintenant en Chine; mais ce sont, le plus souvent, des Européens ou des étrangers qui président le tribunal d'astronomie établi à Péking, et dont les fonctions sont de prédire les éclipses et de rédiger le calendrier annuel.

M. Ed. Biot a publié dans le *Journal Asiatique* (tome X, 1840) le calendrier dit de la dynastie des Hia (2205-1766 avant Jésus-Christ), qui fut retrouvé au VIe siècle de

notre ère dans le tombeau de Confucius. Il ressemble en beaucoup de points à l'almanach de Mathieu Laensberg. En voici un extrait :

Première lune (celle qui, au temps des Hia, précédait l'équinoxe de printemps).

Commencement du mouvement des vers. L'oie sauvage retourne vers son habitation du nord. Le coq crie et bat des ailes. Les poissons montent et soulèvent la glace. Le laboureur attache les pièces de sa charrue. Au commencement de l'année, il consacre la charrue. Il commence à s'en servir pour la longue campagne.

Dans le jardin, il faut visiter les plantes potagères (littéral. la plante *kieou*, le porreau). A cette époque on éprouve des vents violents, des jours froids, des variations de temps, des gelées, de l'humidité. Les rats des champs sortent de leurs trous. Les inspecteurs de l'agriculture divisent également les terres.

L'animal *ta* (probablement la loutre) immole le poisson. L'oiseau de proie devient l'oiseau kieou (tourterelle). Les travaux de culture sont contrariés par la neige et l'humidité. Commencez par vous occuper du champ de l'État.

Cueillez la plante *yun* (espèce de trèfle ou de plante potagère). A cette époque Kie (division stellaire) se voit. Au commencement du soir, Tsan (division stellaire déterminée par δ Orion) est au milieu du ciel. Le Manche du boisseau pend en bas (ε ζ η Grande-Ourse, timon du Chariot).

Les saules jettent leurs chatons. Le prunier, l'abricotier, le pêcher se couvrent de fleurs. On tisse la soie blanche. Les poules prennent ensemble leur nourriture, *ou, suivant une autre interprétation,* les poules couvent et nourrissent leurs petits.

Le calendrier chinois de nos jours diffère peu de celui des Hia.

Les éclipses causent toujours aux peuples chinois une frayeur vraiment inexprimable. Tous, depuis l'empereur jusqu'au dernier de ses sujets, sont dans des transes terribles tant que le soleil ou la lune sont privés de leur lumière habituelle. On prend le deuil, toutes les affaires sont suspendues, l'éclipse est annoncée d'avance, et des images représentant grossièrement le phénomène futur sont affichées au coin des rues.

De tout temps la musique fut très-estimée à la Chine; elle accompagnait toutes les cérémonies. Il en est de même aujourd'hui à la cour. Les Européens qui ont entendu cette musique trouvent qu'elle ressemble à celle de nos églises. Les airs et les instruments n'ont aucun rapport avec les nôtres, et déplaisent à nos oreilles. Par contre, les Chinois goûtent peu notre musique. Ils ne connaissent point l'usage des notes, ils se servent de caractères qui expriment les noms des tons de la gamme, et doivent, dit-on, cette manière imparfaite d'écrire la musique à un missionnaire.

Les Chinois ont fait assez peu de progrès dans les mathématiques; cependant leurs méthodes de numération sont bonnes et fondées depuis une haute antiquité sur le système décimal, qui est suivi dans leurs différentes mesures.

Les arts du dessin sont imparfaitement cultivés à la Chine. On n'y connaît pas, ou du moins on n'y observe pas la perspective à la manière européenne [1]. La peinture a

[1] Le *Chinese Repository* du mois d'avril 1837 (journal publié à Canton) donne une description intéressante et curieuse d'une série de six tableaux peints par un nommé Sunqua, artiste chinois à Canton. Elle est de nature à modifier considérablement l'opinion des Européens sur les défauts de la peinture des Chinois. Ces six tableaux, dans le genre d'Hogarth, connus sous le nom de *Rake's progress,* représentent les diverses phases de la vie d'un homme livré à ce vice oriental qui consiste à fumer de l'opium, et cet homme, du comble de la fortune et de la santé, se jette dans la misère et la dégradation. Ces compositions ne sont cependant point une imitation de celles de l'artiste anglais, elles sont originales et non sans quelque mérite sous le rapport de l'art.

Le premier de ces tableaux représente un jeune homme riche et de haut rang, magnifiquement vêtu et doué de tous les attributs de la jeunesse et de la force; derrière lui, sur une table de marbre, est une élégante pendule de fabrique étrangère ; à sa droite, sont un coffre fort, de l'or et de l'argent; à sa gauche, auprès de lui, est son domestique particulier, et un peu plus loin, un homme attaché à son service, et dont l'emploi unique est de préparer l'opium acheté brut et de le mettre en état d'être fumé.

Le second tableau le représente étendu sur un magnifique sofa, fumant l'opium, entouré de courtisans, deux desquels sont jeunes et ont les attributs de musiciens; il paraît prodiguer l'argent sans égard à sa valeur.

Dans le troisième il ne peut plus se passer de fumer l'opium, il en devient insatiable; son teint est

aussi ce caractère sec et tranché qui méconnaît la distribution des ombres; mais les peintres chinois excellent dans les détails, et il serait difficile de trouver en Europe d'aussi bons peintres de fleurs, d'oiseaux et de poissons. Pas un pétale de fleur n'est omis, pas une écaille de poisson n'est oubliée; les nuances les plus délicates et les plus fines sont reproduites. Ils excellent aussi dans ces peintures en miniature si connues en Europe par leur grâce et leur fragilité. Ils réussissent admirablement et depuis très-longtemps dans la gravure sur bois, mais au trait seulement.

L'architecture a pris un assez grand développement en Chine, surtout dans la construction de monuments d'utilité publique. Tout le monde a entendu parler de cette grande muraille qui a plus de 600 lieues de longueur, et sur le sommet de laquelle cinq à six cavaliers peuvent marcher de front. C'est un de ces monuments qui, comme les pyramides d'Égypte, attestent plutôt la force matérielle qui entasse, que l'art qui combine; cependant le génie des Chinois dans l'architecture s'est déployé dans la construction des ponts, des digues, des canaux, etc. L'architecture civile a aussi laissé de belles marques dans les édifices du palais impérial à Péking, dans plusieurs monuments publics, dans les temples et dans ces nombreuses et hautes tours à neuf étages, dont la grande tour de porcelaine de *Nan-king* est un des plus célèbres modèles. Dans les monuments ou édifices particuliers, les pièces en charpente dominent. Les ponts sont en pierre, la plupart formés d'arches en plein cintre, d'une solidité et d'une longueur remarquables. Quelques-uns ont les arches en ogives. Les plus beaux ponts sont dans la province de *Fou-kiang;* l'un de ces ponts, qui est à *Tsiouan-tcheou,* est jeté sur un bras de mer : il a 2,500 pieds chinois de longueur, 20 pieds de largeur et 126 doubles piles assez hautes pour laisser passer de gros bâtiments qui viennent de la mer. Il y aussi en Chine des ponts en chaînes de fer, suspendus et d'une grande hardiesse. Les villes sont presque toutes construites sur le même plan, qui, dans l'antiquité chinoise, était symbolique. Elles ont généralement la forme d'un carré, et sont entourées de hautes murailles flanquées de tours d'espace en espace. On voit dans ces villes des inscriptions en l'honneur d'hommes ou de femmes célèbres, des arcs de triomphe, des tours faisant ordinairement partie des monastères de bonzes.

plombé, ses yeux sont caves et hagards, il est amaigri, les épaules arrondies et remontées, les dents décharnées; ses traits marquent une sorte de léthargie et l'incapacité de se livrer au moindre travail. Dans cet état de stupidité, il est assis sur un canapé très-commun, sa pipe est auprès de lui, ainsi que sa cassette et tout ce qui est nécessaire à un fumeur. En ce moment ses femmes, ou plutôt sa femme et une concubine, paraissent entrer; la première, voyant le coffre fort vide, est comme accablée de douleur et d'étonnement; le regard de l'autre est fixé sur les objets étalés sur le canapé.

Dans le quatrième tableau, il semble qu'il ne possède plus rien, ni terres, ni maisons; son lit de repos est remplacé par quelques planches inégales et un vieux matelas; ses souliers ne tiennent plus à ses pieds; ses traits sont entièrement contractés, son corps est penché, et il respire avec grande difficulté. Sa femme et son enfant sont debout devant lui, accablés de misère et souffrant de faim. Celle-ci, dans sa colère, a dispersé à terre tous les attirails du fumeur; le petit enfant, incapable encore de discernement, bat des mains et rit de l'emportement de sa mère. Mais son père reste stupidement insensible à ce qui se passe autour de lui.

Dans le cinquième, le fumeur d'opium est réduit au plus extrême dénûment, quoique sa passion de fumer soit plus impérieuse que jamais. Il ne lui reste plus qu'un souffle de vie; cependant il a réuni quelques pièces de cuivre, et il se hâte, en chancelant, d'arriver dans une tabagie pour y acheter quelques parcelles du résidu de la pipe d'un autre fumeur, afin de soulager son insatiabilité.

Au sixième tableau son abrutissement est complet, il est idiot; assis sur une chaise de bambou, il est réduit à dévorer le sédiment de l'opium, mais il est si épais, si dégoûtant, qu'il lui faut du thé pour l'aider à l'avaler. Sa femme et son enfant, assis auprès de lui, sont occupés à dévider des écheveaux de soie, dernière et faible ressource d'existence dans la dégradation et la misère où ils sont réduits.

Industrie. — L'industrie des Chinois est passée en proverbe; elle est merveilleuse en tout ce qui concerne les aisances et l'agrément de la vie. L'origine de plusieurs arts, qui ont pris un grand développement en Europe, et que les premiers voyageurs européens en Chine ont fait connaître, doit leur être attribuée; elle se perd même chez eux dans la nuit des temps. Depuis la plus haute antiquité, c'est-à-dire depuis les temps historiques, qui remontent à 2,637 ans avant notre ère, les Chinois ont su élever des vers à soie et fabriquer de leur produit des étoffes qui ont attiré chez eux des marchands de toutes les parties de l'Asie.

La fabrication de la porcelaine a été portée par eux à un si haut degré de perfection, qu'il n'a été que depuis peu dépassé en Europe. La vivacité et la solidité de certaines de leurs couleurs font encore le désespoir de nos fabricants. Tout le monde connaît les beaux ouvrages en vernis de la Chine et du Japon, que l'on ne peut égaler en Europe. L'encre de la Chine, si utile dans les arts, ne se fabrique bien qu'en Chine. Le *blanc de plomb* ou la *céruse* est encore un produit chinois. Ce sont les Hollandais qui les premiers ont exploité en Europe cette grande branche d'industrie, et il est très-présumable qu'ils avaient emprunté leur procédé aux Japonais, avec lesquels ils avaient depuis longtemps des relations importantes. En effet, leur procédé pour fabriquer la céruse est presque identique, selon M. Biot fils (*Journ. Asiat.*, 1835), avec celui qui est indiqué dans les ouvrages chinois et japonais pour la préparation de cette substance. Seulement, au lieu de chauffer les pots avec le feu, les Hollandais entourent les pots avec du fumier et du tan, ce qui donne à la céruse ainsi faite une teinte grisâtre. Auprès de Vienne, on chauffe les pots avec du feu, et le blanc fabriqué est très-pur : c'est exactement le procédé chinois.

Sans cultiver la chimie comme science, les Chinois savent clarifier l'eau vaseuse des rivières de manière à pouvoir l'employer sur-le-champ, en l'agitant avec un bambou creux dans lequel ils mettent un morceau d'alun : ils savent ramollir la corne par la vapeur de l'eau dans des vases bien clos; ils savent extraire de toutes sortes de substances, préparer et mêler les plus brillantes couleurs, et les donner, avec les teintes les plus riches et les plus agréables, à la soie, au coton, au papier. Ils connaissent fort bien le procédé de fondre le fer, et font de ce métal des ustensiles minces et légers qu'ils enduisent de vernis pour qu'ils soient moins cassants; mais ils ne parviennent qu'imparfaitement à rendre le fer malléable et à le convertir en acier. Ils fondent aussi le bronze et en font des statues.

Leur artillerie est restée en arrière, quoiqu'ils aient connu, dès avant l'ère chrétienne, l'usage de la poudre à canon. Cette poudre est mauvaise; chaque particulier en peut fabriquer. Un des devoirs des soldats est de préparer celle dont ils ont besoin.

Les Chinois ont connu depuis le sixième siècle l'art de faire du verre. Ils ont appris à mettre une couche d'argent sur le verre plat, et s'en servent quelquefois pour miroirs; ordinairement les miroirs sont d'un métal poli qui paraît être un alliage de cuivre et de zinc. Ce peuple est parvenu, après avoir vu une montre venue d'Europe, à l'imiter exactement; il a l'esprit vif et la conception facile, ses doigts menus exécutent fort bien des ouvrages délicats, il donne beaucoup d'élégance aux bijoux en filigrane d'argent.

On connaît assez généralement, en Europe, ce papier de Chine qui est si avantageux dans l'impression en taille douce, pour reproduire toute la pureté des traits de la gravure. L'impression des ouvrages sur ce papier élève les exemplaires ainsi imprimés à un prix que la netteté admirable des caractères et l'impression veloutée et pure des pages compensent bien au delà. On fabrique maintenant en France de ce papier de Chine, par le procédé chinois; mais ce papier, qui sous quelques rapports ressemble

au véritable papier de Chine, est cependant bien loin de l'égaler. On sait que ce papier se fabrique en Chine avec du bambou. Cet arbre sert dans ce pays à faire des milliers d'ouvrages de toute espèce, depuis les échafaudages et les charpentes des plus grands bâtiments, jusqu'aux plus petits ouvrages de fantaisie.

Les toiles de coton de la Chine sont exportées dans le monde entier. Le *nankin*, qui tire son nom de la ville de *Nan-King*, où en sont les principales fabriques, a une renommée populaire. Un grand nombre d'inventions que l'Europe s'approprie sont dues aux Chinois. Ils connaissaient la polarité de l'aimant 2,500 ans avant notre ère; à cette époque leur histoire nous en fait connaître une application à des *chars magnétiques* qui indiquaient la direction du pôle. La poudre à canon et d'autres compositions inflammables dont ils se servent pour construire des pièces d'artifice d'un effet surprenant, étaient connues des Chinois depuis très-longtemps, lorsqu'on a cru les inventer en Europe. La gravure sur bois et l'imprimerie stéréotype remontent, en Chine, au milieu du dixième siècle de notre ère.

« Au dix-huitième siècle, dit M. Biot, plusieurs inventions de ce peuple singulier furent signalées par les missionnaires, et parmi elles on trouve l'usage des puits forés pour chercher les eaux souterraines, l'emploi du gaz *naturel* pour l'éclairage des villes, en le conduisant par des tuyaux dans les rues, l'application du fer à la construction des ponts suspendus; mais d'abord on fit peu d'attention à ces indications. L'emploi du gaz pour l'éclairage fut presque révoqué en doute, et l'invention des ponts suspendus fut critiquée comme inutile par M. de Paw. Près d'un siècle après, ces inventions ont reparu parmi nous comme des découvertes nouvelles, et alors l'esprit des Européens, essentiellement porté à perfectionner, leur a donné un développement d'application bien supérieur à celui qu'elles ont jamais obtenu en Chine.

» Le *sucre de fécule*, ajoute M. Biot, qui n'a été connu en Europe qu'en 1811, après les expériences de Kirhoff à Saint-Pétersbourg, était connu depuis très-longtemps à la Chine et employé dans presque toutes les préparations des confiseurs. Il est cité dans l'Encyclopédie japonaise (réimpression, avec additions, d'une Encyclopédie chinoise), et dans le *Tien-koung-kaï-we*, ouvrages qui datent des années 1713 et 1637. Il est même indiqué dans le *Pen-thsao-kung-mou*, qui date de l'année 1578. »

L'art d'extraire le sucre de la canne a été importé de l'Inde en Chine sous la dynastie des Thang, en 707.

L'agriculture est très-avancée en Chine, où elle est en honneur depuis la plus haute antiquité. Nous avons vu que l'empereur se fait gloire d'ouvrir chaque année la saison du labourage, en traçant quelques sillons en présence de toute la cour. Les instruments aratoires y dénotent un art avancé. C'est de Chine que sont venus en Europe les semoirs mécaniques, dont on trouve la figure dans les ouvrages d'art et d'agriculture qui existent depuis une haute antiquité en Chine, et que l'on possède à la Bibliothèque royale de Paris. Il en est de même de la machine à vanner le blé, connue en France sous le nom de *tarare*; elle est représentée dans le Lien-Toung-Kaï-We avec son ventilateur et telle que nous l'employons.

L'art mécanique dans lequel les Chinois semblent avoir atteint le plus haut degré de perfection, est celui de découper l'ivoire et la nacre de perle; on connaît en ce genre leurs éventails, de grandes corbeilles, des modèles de temples et de pagodes, et toutes sortes de colifichets qui sont d'un fini admirable et à très-bon marché.

On ne peut s'imaginer tous les usages auxquels les Chinois emploient le bambou; ils en font leurs chaises, leurs tables, leurs paravents, leurs écrans, leurs bois de lit et beaucoup d'autres meubles, dont quelques-uns sont très-jolis. Dans les navires, le bambou sert à faire les voiles, les vergues, les câbles, les menus cordages, et à cal-

fater. Les charrettes, les brouettes, les machines à élever l'eau, les sacs pour mettre le grain, et une infinité d'ustensiles de culture, sont en bambou. On mange les jeunes tiges de ce roseau; ses fibres composent les mèches des chandelles. On l'emploie à tout, soit entier, soit fendu en lattes ou divisé en fils, ou broyé; on le met en pâte et l'on en fabrique du papier. Enfin il embellit la demeure du monarque, couvre la chaumière du laboureur, et, dans les mains du pouvoir, tient tout l'empire dans le respect et la crainte, puisqu'il est l'instrument avec lequel on inflige les punitions les plus fréquentes.

Dans leurs manufactures de papier, les Chinois emploient la paille de riz et d'autres grains; l'écorce du mûrier, le cotonnier, le chanvre, l'ortie, beaucoup d'autres plantes et des chiffons. Ils font des feuilles de papier si grandes, qu'une seule suffit pour tapisser un côté d'une chambre de moyenne grandeur. La plus belle espèce de papier à écrire est aussi unie que du vélin.

Dès le dixième siècle de l'ère vulgaire, l'imprimerie fut connue à la Chine; on y emploie des planches en bois gravées; on ne se sert de caractères détachés que pour des gazettes ou des ouvrages de peu d'importance. Pour l'impression, on fait usage d'une encre particulière. Tout Chinois peut avoir boutique et imprimer ou graver des caractères lorsqu'il a les moyens, les talents et les instruments nécessaires. Les bibliothèques sont rares, quoiqu'il y ait beaucoup de livres. Les temples seuls en possèdent des collections considérables. Quiconque veut publier un ouvrage, doit faire tous les frais de l'impression. Ce n'est que par grâce spéciale que l'empereur accorde la permission à quelques grands personnages de faire imprimer leurs livres aux frais du gouvernement.

Quand on publie un ouvrage, l'usage est d'y apposer son cachet, qui est ordinairement de forme carrée et gravé en écriture ancienne. L'encre dont on se sert, pour imprimer avec le cachet, est rouge. Ces cachets contiennent ou le nom de la personne à laquelle ils appartiennent, ou une sentence.

Commerce. — Le commerce intérieur de la Chine est beaucoup plus considérable que son commerce extérieur; il se fait principalement par les rivières et les canaux, présentant le plus grand développement de navigation intérieure qui existe dans le monde. Plus de 350 canaux artificiels distribuent dans le vaste empire chinois les produits de toutes les provinces. Le canal impérial (Yu-ho) est la grande route maritime des provinces éloignées du Midi à la capitale; c'est par ce grand canal qu'arrivent annuellement à Péking d'innombrables bâtiments chargés d'approvisionnements et de tributs en grains des provinces.

Depuis longtemps la boussole est connue des Chinois; mais leurs jonques ou navires sont lourds et manœuvrent mal; c'est pourquoi ce peuple se borne généralement à naviguer le long des côtes de l'empire : ce cabotage est très-actif. Cependant ces bâtiments, si mal construits, entreprennent le long et périlleux voyage de Batavia; l'on est surpris qu'ils puissent soutenir les ouragans affreux, nommés typhons, qui désolent la mer de la Chine. Ces jonques fréquentent aussi les ports de l'An-Nam, la Corée, le Japon et Manille. Un négociant chinois ayant voulu faire bâtir un navire sur le modèle de ceux de l'Europe, le mandarin de la douane l'en empêcha, et de plus lui fit payer une grosse amende.

Le commerce intérieur est très-animé. Il est facilité par les canaux et les grandes routes, qui sont larges et souvent plantées d'arbres de chaque côté; quelquefois elles sont pavées. Le gouvernement s'occupe peu de les tenir en bon état; à des distances assez rapprochées, on y rencontre des corps de garde.

On n'y manque pas de cabarets ni d'auberges; le gouvernement entretient dans les

villes et les bourgs des hôtelleries, dans lesquelles s'arrêtent les personnes qui voyagent par son ordre. Il y a d'autres maisons en pierre, couvertes des deux côtés, où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri de la pluie et du soleil; d'autres où ils peuvent déposer leurs effets lorsqu'ils craignent les voleurs qui trouvent un asile dans les montagnes.

On se procure facilement sur les routes des portefaix, des palanquins, des chaises à porteurs, des charrettes et des brouettes à louer; les portefaix sont fidèles. Le gouvernement entretient des postes pour son usage; ses courriers seuls peuvent se servir des chevaux qui y sont attachés.

Les carrosses chinois n'ont que deux roues; ils ne sont pas suspendus sur des ressorts. Les grands personnages vont en litière; on voyage aussi à cheval. Dans plusieurs provinces on se sert de brouettes à voiles à une seule grande roue. On rencontre souvent une espèce de flotte de ces brouettes, garnies d'une voilure semblable à celle des bateaux chinois, ou d'une simple voile attachée à deux bâtons plantés sur les deux côtés de la charrette.

L'argent et le cuivre ont seuls cours pour régler la valeur des échanges; l'or est regardé comme une marchandise dont le prix varie. L'argent est en lingots de différentes dimensions et se pèse. La monnaie de cuivre est fondue et non frappée; les pièces ont au milieu un trou carré par lequel on fait passer un fil de jonc pour en lier quatre-vingt ou cent ensemble, suivant le cours, parce que le rapport du cuivre à l'argent varie. Il faut, dans la règle, mille pièces (*tsien*) pour une once d'argent. Les piastres ont cours dans le commerce.

Le commerce extérieur consiste principalement en thé, en porcelaine, en étoffes de soie et de coton. L'exportation annuelle du thé, par Canton seulement, s'élève à une valeur de plus de 100,000,000 de francs. L'Angleterre et l'Amérique sont en première ligne pour la consommation de cette denrée. Nous ne donnerons point ici le détail complet des importations en Chine par Canton, et des exportations du même port pour l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique. Nous nous contenterons d'en offrir les résultats sommaires pour l'année 1833-1834, tels qu'ils se trouvent dans le *Chinese Commercial Guide*, Canton, 1834.

Voici d'abord le résultat de la balance commerciale des marchandises :

Total des exportations en dollars de 5 fr. 30 c.		20,963,270 d.
Total des importations		23,476,793
Balance en faveur des importations étrangères	En dollars.	2,503,523
	En francs.	13,352,122 fr.

Exportation d'argent en barres.

En Angleterre : dollars espagnols et brésiliens	128,739	155,730 d.
— argent en barres du Mexique	26,941	
A Calcutta : dollars espagnols et brésiliens	104,704	1,929,931
— argent syca	1,825,227	
A Bombay : dollars espagnols et brésiliens	671,633	3,854,284
— argent syca	3,182,647	
A diverses places : dollars espagnols et brésiliens	143,295	277,879
— argent syca	111,430	
— argent sud. am.	23,154	
TOTAL de l'exportation de l'argent, celui exporté par la Compagnie des Indes compris.		6,217,820 d.
		= 33,161,706 fr.
TOTAL en francs de l'excédant des importations en Chine sur les exportations.		46,513,828 fr.

Il faut joindre à cela le tableau de l'importation de l'opium.

Importation d'opium en Chine,

Depuis le 1er avril 1833 jusqu'au 31 mars 1834.

	Anglais.	Portugais.
De Patna et de Bénarès. . . .	7,511	1,000 caisses.
De Malwa.	7,773 ½	1,000
De Demaun.	2,339	0,600
	17,613 ½	2,600
	20,213 ½	

Ces 20,000 caisses d'opium représentent une valeur d'environ 100,000,000 de francs.
Ce commerce a été depuis en augmentant. En 1836, le nombre des caisses fut de 27,111.

On ignore généralement ce qu'il y a d'affligeant dans le commerce de cette drogue. Ces vingt mille caisses réparties à raison de vingt grains par jour et par individu, suffisent pour démoraliser et perdre près de trois millions de personnes. L'habitude de l'opium, une fois acquise, ne peut plus se discontinuer et s'enracine chaque jour davantage; la cessation est une mort certaine; la continuation est encore la mort. Il faut que la malheureuse victime se laisse entraîner au funeste attrait du poison. De plus en plus il lui devient impossible d'y résister, et bientôt, débile de corps et d'esprit, elle ne peut plus s'occuper du moindre travail. Souvent elle perd ainsi le moyen de satisfaire l'insatiable besoin qui la dévore. Elle succombe par la privation en proie à d'horribles tourments. On voit ces êtres cadavéreux se traîner autour des boutiques des vendeurs d'opium qui les repoussent après leur avoir soutiré leur dernière obole. Également repoussés de leur propre demeure par leurs parents irrités ou par leurs créanciers, ils gisent dans les rues où ils meurent sans secours.

L'importation de l'opium est frappée de prohibition depuis 1796; mais on n'en continua pas moins le commerce par contrebande, et la consommation de cette drogue s'accrut chaque année. L'empereur décréta, en 1834, des mesures plus rigoureuses, que l'Angleterre considéra comme des affronts faits à sa nationalité et à l'honneur de son pavillon. La ruine du commerce de l'opium en Chine porterait un coup funeste aux possessions anglaises du Bengale, où le pavot qui le fournit est l'objet d'une immense culture.

On voit par ces états d'importations et d'exportations, puisés à des sources authentiques, que la balance du commerce à Canton, entre les Anglais et les Chinois, est toute en faveur des premiers de plus de 46,000,000 de francs, non compris l'opium. Il n'est pas étonnant, d'un côté, que les Anglais tentent par tous les moyens possibles d'étendre leurs relations commerciales avec les Chinois dans d'autres ports que Canton; et, d'un autre côté, il est également naturel que le gouvernement chinois, qui prévoit quel doit être le résultat de ce commerce avec les nations étrangères, y apporte le plus de restrictions possible.

L'état du commerce des États-Unis d'Amérique avec Canton présente un mouvement uniforme d'importations et d'exportations de 9,887,502 dollars, ou 52,733,344 francs, pour les importations, et autant pour les exportations; de sorte que la balance du commerce entre la Chine et les États-Unis n'est pas plus à l'avantage de l'une que des autres, c'est-à-dire qu'elle présente un avantage réel pour les deux nations, qui trouvent ainsi à écouler leurs propres produits.

Un fait curieux et important qui ressort du tableau des exportations de thé par

les négociants anglais, c'est que le thé *Congo* coûte à Canton, 21 taëls le pécoul, ou . . . . 1 f. 18 c. la livre.

Le thé *Soutchoung*, 22 taëls, ou 1 24

Le thé *Péko*, 29 taëls, ou 1 65

Le thé *Hyson*, 47 taëls, ou 2 65

Le thé impérial, ou poudre à canon, 55 taëls, ou . . . 3 10

Une autre route du commerce de la Chine avec les nations européennes est celle de Kiakhta, sur les frontières de la Sibérie et de la Mongolie. Selon quelques voyageurs, le prix de toutes les marchandises qu'on y échange surpasse rarement la somme de 24,000,000 de francs par an. Les fourrures de la Sibérie y trouvent moins de débit depuis que les Anglais et les Américains apportent une grande quantité de pelleteries à Canton. Cependant c'est par la route de Kiakhta que la Russie tire la presque totalité du thé qui se consomme dans ce pays et dans plusieurs parties de l'Allemagne. Un grand nombre de marchands chinois visitent encore régulièrement ces diverses contrées.

Malgré le préjugé qui flétrit les Chinois sortant de leur patrie, ce peuple s'est établi dans l'île de Java, aux Philippines, dans diverses parties de l'Hindoustan, de Siam, de l'An-Nam, à Sumatra et dans d'autres îles; partout ils se distinguent par leur honnêteté, leurs mœurs paisibles, leur activité.

—

PEUPLES TRIBUTAIRES DE LA CHINE.

Nous avons déjà parlé de ces peuples sous le rapport de la géographie, de l'histoire naturelle et de l'histoire politique (pages 1 à 165); il nous reste à les passer en revue relativement à leurs mœurs, à leurs usages et à leurs costumes.

Miao-Tseu. — Quelques tribus de Miao-Tseu habitant les montagnes de Nan-Ling, reconnaissent l'autorité des mandarins chinois; d'autres obéissent à leurs chefs héréditaires. Ceux-ci sont partagés en deux États appelés l'un grand et l'autre petit *Kin-Tchouan* (ruisseau d'or). Chacun de ces États est gouverné par un prince particulier ayant sa cour, sa capitale, ses places fortifiées, sa milice régulière et soldée et des armes à feu. Plusieurs petits seigneurs les considèrent comme leurs suzerains.

Nous n'avons point trouvé de renseignements sur le chiffre de la population ni sur la langue de ces peuples, qui, selon toute probabilité, sont d'origine germanique.

Les armes ordinaires des Miao-Tseu sont l'arc, la pique et le mousquet. Ils se servent de peaux de buffles pour se faire des cuirasses, qu'ils recouvrent de petites lames de fer ou de cuivre battu. Leurs chevaux, qu'ils vendent fort cher, sont estimés pour leur force musculaire et leur légèreté. Lorsqu'on choisit des officiers, les prétendants sont obligés de descendre au grand galop les pentes les plus roides, et de franchir d'un saut de larges fossés dans lesquels on a allumé de grands feux.

Ce peuple bâtit des maisons en briques et à un seul étage. Tout le bétail, logé au rez-de-chaussée, répand une odeur infecte dans l'étage supérieur. Les familles sont réunies en villages; elles cultivent la terre, fabriquent de la toile et des espèces de tapis de soie qui leur servent de couverture pendant la nuit. La toile faite avec une sorte de chanvre est une mousseline grossière, mais les tapis sont bons et bien tissés. Les Chinois, sans pénétrer dans leurs montagnes, achètent à l'amiable le bois de

leurs forêts; ce bois, jeté dans les rivières qui entrecoupent le pays montueux, arrive flotté dans les plaines.

A l'exemple des Chinois, des historiens européens ont voulu flétrir ces montagnards jaloux de leur indépendance; mais le P. Régis et d'autres missionnaires qui ont levé la carte du pays, rendent témoignage de leur activité, de leur bonne foi et de leur obligeance.

Ils portent leurs cheveux noués sur le sommet de la tête, et les couvrent ordinairement d'un morceau de toile. Leur habillement consiste en une espèce de pourpoint et de haut-de-chausse; ils vont pieds nus. Les jeunes femmes ont une coiffure singulière. Elles se posent transversalement sur le haut de la tête une petite planche légère, longue de plus d'un pied et large de cinq à six pouces. Leur longue chevelure ramenée sur cette planche, y est fixée avec de la cire. Elles travaillent, elles se promènent, se couchent avec cet ajustement qu'elles ont soin de ne peigner que trois mois après, à la chaleur d'un grand feu, pour rétablir ensuite l'édifice dans toute sa fraîcheur et son élégance.

Mandchous. — Le pays des Mandchous forme la province de Ching-King, divisée en trois gouvernements : Ching-King, Kirin et Sakhalian-Oula.

La ville de la province est Moukden ou Ching-Yang. Elle s'étend sur le penchant d'un coteau, près de la rive droite du Hounou-Hou, affluent du Liao-Ho. Elle est formée de deux villes; l'intérieur est ceint de murs à près d'une lieue de circonférence, et renferme tous les édifices publics. Les empereurs mandchous ont pris soin de la rétablir, de l'orner de beaux bâtiments, de la pourvoir de magasins d'armes et de vivres. Ils la regardent comme la ville royale de leur nation, de sorte qu'après même leur entrée à Péking, ils y ont laissé les mêmes tribunaux souverains que dans cette capitale, excepté celui de l'administration suprême de l'empire. Ces tribunaux ne sont composés que de Mandchous; tous les actes s'y dressent dans la langue de ce peuple; ils sont souverains pour tout le pays qu'ils occupent.

Moukden est aussi la résidence d'un vice-roi, qui a sous ses ordres, dans la ville même, plusieurs lieutenants généraux et une garnison nombreuse de Mandchous. Le palais impérial, celui des cours de justice, les hôtels des principaux mandarins, plusieurs temples, sont dans la ville intérieure où demeurent les employés du gouvernement. Les commerçants et les artisans habitent la ville extérieure, dont les murs, qui ont plus de trois lieues de circuit, entourent les deux villes.

Près des portes, on remarque deux magnifiques mausolées des premiers empereurs de la dynastie mandchoue. Ils sont construits tous deux suivant les règles et les dessins de l'architecture chinoise, et ceints d'une muraille épaisse garnie de créneaux et un peu moins haute que celle de la ville. Plusieurs mandarins mandchous de divers rangs sont chargés du soin de ces monuments, et de pratiquer, dans les temps marqués, les cérémonies prescrites avec le même ordre et les mêmes témoignages de respect que si ces monarques vivaient encore.

Les autres villes de la province de Ching-King sont peu considérables, mal peuplées, mal bâties, sans autre défense qu'un mur à demi ruiné ou fait en terre battue, quoiqu'il y en ait qui soient bien situées pour le commerce et que leur terroir abonde même en coton.

Mais Foung-Hoang-Tchin, à 31 lieues à l'est-sud-est de Moukden, sur la rive droite du Tsao-Ho, est considérable, bien peuplée et très-marchande, parce qu'elle est comme la porte de la Corée. C'est par cette ville que les marchands de ce pays sont tenus de passer pour entrer dans l'empire. Cette circonstance y attire beaucoup de Chinois, qui y sont établis, et elle est devenue en quelque sorte l'entrepôt des deux contrées. Le

principal objet qui s'y fabrique est du papier de coton; il est fort et durable, mais il n'est ni bien blanc ni très-transparent : cependant il s'en vend beaucoup à Péking, où l'on s'en sert pour garnir, en guise de vitres, les châssis des palais et des maisons principales.

En franchissant la palissade qui ferme le Liao-Toung au nord, on entre dans le gouvernement de Kirin, qui se prolonge sur la rive droite de l'Amour jusqu'à son embouchure. Sur cette grande étendue on ne compte que trois villes mal bâties et entourées d'une muraille en terre. La capitale, Kirin-Oula, est sur la rive droite du Sounggari; c'est la résidence d'un général mandchou. Tout ce gouvernement est peuplé de Mandchous et de Chinois que les lois ont condamnés à l'exil. Ninggouta, sur la rivière Hourka, est le berceau de la famille impériale. Les nomades apportent dans cette ville leur tribut en peaux de zibelines. Ce trafic y attire un grand nombre de Chinois des provinces les plus éloignées, et leurs maisons, jointes à celles des soldats, forment des faubourgs quatre fois plus grands que la ville. Ce pays est peu propre à la culture; on n'y récolte guère que de l'avoine et du millet; le ginseng y croît en abondance et il s'en fait un grand commerce.

Sur les bords de l'Ousouri, l'un des affluents les plus considérables de l'Amour, habitent les Tartars nommés *Yupi*. Il faut que cette rivière soit extrêmement poissonneuse, puisqu'elle fournit des poissons à ses habitants autant qu'il en faut pour se faire des habits de leurs peaux et pour vivre de leur chair. Les Tartars savent préparer ces peaux, les teindre en trois ou quatre couleurs, les couper proprement et les coudre d'une manière si délicate qu'on les croit d'abord cousues avec du fil de soie; ce n'est qu'en défaisant quelques coutures qu'on s'aperçoit que ce n'est qu'une courroie très-fine coupée dans une peau encore plus fine.

La forme de leurs habits est la même que celle des Mandchous. La seule différence qu'on y remarque est que l'habit long de dessous est bordé ordinairement d'une bande de différentes couleurs, verte ou rouge sur un fond blanc ou gris. Les femmes ont au bas de leur manteau de dessous des deniers de cuivre ou de petits grelots qui avertissent de leur arrivée. Leurs cheveux, partagés en plusieurs tresses pendantes sur leurs épaules, sont chargés de petits miroirs, d'anneaux et d'autres bagatelles qu'elles regardent comme autant de joyaux.

La manière de vivre de ces Tartars n'est pas moins remarquable; ils passent tout l'été à pêcher. Une partie du poisson est destinée à faire de l'huile pour la lampe, l'autre leur sert de nourriture journalière, enfin la troisième est séchée au soleil sans être salée. On ne cultive qu'un peu de tabac dans le voisinage du fleuve.

Ces Yupi se servent ordinairement de dards pour prendre les grands poissons et de filets pour les autres. Leurs barques sont petites, et leurs esquifs ne sont faits que d'écorce d'arbre si bien cousue que l'eau n'y peut entrer. En hiver, les chiens tirent les traîneaux sur les rivières glacées.

Le pays des *Katcheng* s'étend depuis la ville de Tondon-Kajan jusqu'à l'Océan, le long de l'Amour. Dans un si long espace, qui est d'environ 150 lieues, on ne trouve que des villages médiocres placés presque tous sur l'un et sur l'autre bord de ce grand fleuve. Tout le reste est désert et fréquenté seulement par des chasseurs de zibelines.

La chasse et la pêche procurent à ceux du Sandan, c'est-à-dire du territoire inférieur de l'Amour, une subsistance abondante. Les *Kileng*, sur les rives du Khen-Khoun, sont dépeints par les géographes chinois, comme des gens forts et robustes, mais peu civilisés. Hommes et femmes s'habillent, en hiver, de peaux de cerf, et en été, de vêtements faits de peaux de poisson. Ils appartiennent à la famille des *Aïnos,* qui occupent la longue montagne de Khi-Kata, dont le golfe de Tarrakaï baigne le versant

oriental. Il en est de même des *Fiaka* qui se tiennent sur les bords de la mer, près de l'embouchure du fleuve. C'est un peuple grossier, mais brave dans les combats; les hommes marchent toujours armés d'un sabre. Leur vêtement est, en été, de peaux de poisson, en hiver, de peaux de chien. Les martes zibelines de ce pays sont d'une rare beauté.

Les *Orotchis* habitent la baie de Castries. M. La Pérouse les visita en 1787. « Leur village, dit cet infortuné voyageur, était construit sur une langue de terre basse et marécageuse exposée au nord, et qui nous a paru inhabitable pendant l'hiver; mais à l'opposite, et de l'autre côté de la baie, sur un endroit plus élevé, à l'exposition du midi et à l'entrée d'un bois, était un second village composé de huit cabanes plus vastes et mieux construites que les premières. Au-dessus, et à une très-petite distance, nous avons visité trois iourtes ou maisons souterraines absolument semblables à celles des Kamtchadales; elles étaient assez étendues pour contenir, pendant la rigueur du froid, les habitants des huit cabanes, et complétement meublées, quoique délaissées pendant la belle saison.

» Enfin, sur une des ailes de cette bourgade, on trouvait plusieurs tombeaux mieux bâtis et aussi grands que les maisons; chacun renfermait trois, quatre ou cinq bières, proprement travaillées, ornées d'étoffes de Chine, dont quelques-unes étaient de brocart. Des arcs, des flèches, des filets, et généralement les meubles les plus précieux de ces peuples, étaient suspendus dans l'intérieur de ces monuments, dont la porte, en bois, se fermait avec une barre maintenue à ses extrémités par deux supports. Les corps des habitants les plus pauvres sont exposés en plein air, dans une bière placée sur une rotonde soutenue par des piquets de quatre pieds de hauteur; mais tous ont leurs arcs, leurs flèches, leurs filets et quelques morceaux d'étoffe auprès de leurs monuments, et ce serait vraisemblablement un sacrilége de les enlever.

» Il était évident que nous n'avions visité les Orotchis que dans leurs maisons de campagne, où ils faisaient leurs récoltes de saumon, qui, comme le blé en Europe, fait la base de leur subsistance. J'ai vu parmi eux si peu de peaux d'élan, que je fus porté à croire que la chasse y est peu abondante; je compte aussi pour une très-petite partie de leur nourriture quelques racines de saranne, que les femmes arrachent sur la lisière des bois et qu'elles font sécher auprès de leur foyer.

» Sans doute les différentes familles dont cette peuplade est composée étaient dispersées dans les baies voisines pour y pêcher et sécher du saumon. Elles ne se rassemblent qu'en hiver, apportant alors leur provision de poisson pour subsister jusqu'au retour du soleil; c'est ce qui explique la cause du petit nombre d'habitants que nous vîmes.

» Ces peuples, ainsi que ceux de l'île de Tchoka, paraissent ne reconnaître aucun chef et n'être soumis à aucun gouvernement. La douceur de leurs mœurs, leur respect pour les vieillards, peuvent rendre parmi eux cette anarchie sans inconvénient. Nous n'avons jamais été témoins de la plus petite querelle. Leur affection réciproque, leur tendresse pour leurs enfants, offraient à nos yeux un spectacle touchant; mais nos sens étaient révoltés par l'odeur fétide de ce saumon, dont les maisons, ainsi que les environs, se trouvaient remplis. Les os en étaient épars et le sang répandu autour du foyer; les chiens, avides, quoique assez doux et familiers, léchaient et dévoraient ces restes. Ce peuple est d'une malpropreté et d'une puanteur révoltantes; il n'en existe pas de plus faiblement constitué ni de plus laid ; leur taille moyenne est au-dessous de quatre pieds dix pouces; leur corps est grêle, leur voix faible et aigre, comme celle des enfants; ils ont les os des joues saillants, les yeux petits, chassieux et fendus diagonalement; la bouche large, le nez écrasé, le menton court, presque imberbe, et une peau olivâtre vernissée d'huile et de fumée; ils laissent croître leurs

cheveux, les tressent à peu près comme nous : ceux des femmes leur tombent épars sur les épaules; on ne les distingue des hommes qu'à une légère différence dans l'habillement, et à leur gorge, qui n'est serrée par aucune ceinture : elles ne sont cependant assujetties à aucun travail forcé. Tous leurs soins se bornent à tailler et à coudre leurs habits, à disposer le poisson pour être séché, et à soigner leurs enfants, à qui elles donnent à teter jusqu'à l'âge de trois à quatre ans.

» Elles paraissent jouir d'une assez grande considération ; aucun marché n'était conclu sans leur consentement : les pendants d'oreilles d'argent et les bijoux de cuivre servant à orner les habits sont uniquement réservés aux femmes et aux petites filles. Les hommes et les petits garçons sont vêtus d'une camisole de nankin ou de peau de chien ou de poisson, taillée comme les blouses des charretiers. Si elle descend au-dessous du genou, ils n'ont point de caleçon, dans le cas contraire, ils en portent à la chinoise, qui descendent jusqu'au gras de la jambe. Tous ont des bottes de peau de phoque; mais ils les conservent pour l'hiver, et dans tous les temps et à tout âge, même à la mamelle, ils ont une ceinture de cuir à laquelle sont attachés un couteau à gaîne, un briquet, un petit sac pour contenir du tabac et une pipe.

» Les femmes sont enveloppées d'une large robe de nankin ou de peau de saumon, qu'elles ont soin de tanner parfaitement et de rendre extrêmement souple. Cet habillement leur descend jusqu'à la cheville du pied; ils sont quelquefois bordés d'une frange de petits ornements de cuivre, qui font un bruit semblable à celui des grelots. Les saumons dont la peau sert à leur habillement ne se pêchent pas en été et pèsent 30 et 40 livres; ceux que nous venions de prendre dans le mois de juillet étaient du poids de 3 ou 4 livres seulement; mais leur nombre et la délicatesse de leur goût compensaient ce désavantage : nous croyons tous n'en avoir jamais mangé de meilleurs.

» Nous ne pouvons parler de la religion de ce peuple, n'ayant aperçu ni temples, ni prêtres, mais peut-être quelques idoles grossièrement sculptées suspendues au plafond de leurs cabanes : elles représentent des enfants, des bras, des mains, des jambes, et ressemblent beaucoup aux *ex-voto* de nos chapelles de campagne. Il serait possible que ces simulacres, que nous prîmes pour des idoles, ne servissent qu'à leur rappeler le souvenir d'un enfant dévoré par un ours, ou de quelque chasseur blessé par ces animaux ; il n'est cependant guère vraisemblable qu'un peuple si faiblement constitué soit exempt de superstition. Nous avons soupçonné qu'ils nous prenaient quelquefois pour des sorciers; ils répondaient avec inquiétude, quoique avec politesse, à nos différentes questions, et, lorsque nous tracions des caractères sur le papier, ils semblaient prendre les mouvements de la main qui écrivait pour des signes de magie. »

L'île Tchoka, Tarrakaï ou Sakhalian est habitée par des tribus d'*Aïnos*. Ces insulaires, courts et gros de taille, ont le teint brun foncé, la barbe et les sourcils très-épais; leur corps est aussi fort velu. Ils laissent croître leurs ongles comme les Chinois; ils saluent comme eux et ont tous leurs usages. Ils se font des vêtements d'écorce d'arbre, de nankin bleu natté et dont la forme diffère peu de celle des habillements chinois. Leurs bottes sont de peaux de phoque, avec un pied à la chinoise très-artistement travaillé. Leurs armes sont des flèches garnies en fer, des arcs et des piques. Ils portent au pouce comme une bague ou bourrelet de plomb ou de corne, qui leur sert de point d'appui pour couper et dépouiller le saumon, avec un couteau tranchant qu'ils portent tous pendu à leur ceinture. Les femmes ne sont pas aussi basanées que les hommes; quelques-unes se coupent les cheveux autour de la tête, d'autres les laissent croître et les relèvent en haut; elles se teignent de bleu les lèvres et les sourcils.

Les Français qui visitèrent cette île avec M. La Pérouse furent extrêmement surpris de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur, qui ne cultive aucune production de la nature et qui n'a point de troupeaux, des manières en général douces, graves, et peut-être une intelligence plus étendue que dans les classes communes des peuples de l'Europe; tous les individus paraissent y avoir reçu la même éducation. Ils sont d'une grande probité et montrent un respect presque religieux pour les propriétés. La navette leur est connue. M. La Pérouse rapporta un métier avec lequel ils font des toiles absolument semblables à celles de France; mais le fil en est fait de l'écorce d'un saule très-commun dans leur île.

Les cabanes de ces insulaires sont construites avec intelligence; toutes les précautions y sont prises contre le froid; elles sont en bois, revêtues d'écorces de bouleau, surmontées d'une charpente couverte en paille séchée; la porte est très-basse et placée dans le pignon; le foyer est au milieu, sous une ouverture du toit qui donne issue à la fumée. De petites banquettes en planches élevées de huit à dix pouces règnent au pourtour, et l'intérieur est parqueté avec des nattes. On trouve dans leurs cabanes beaucoup de racines de sarouc qu'ils font sécher pour leur provision d'hiver, de l'huile et du poisson fumé qui répand une odeur insupportable. Ils ont sans cesse la pipe à la bouche; leur tabac est de bonne qualité, à grandes feuilles; ils le tirent de la Tartarie et leurs pipes du Japon. En général, leurs meubles sont artistement travaillés et presque tous de fabrique japonaise. L'huile de baleine est pour eux un commerce très-important.

Les voyageurs ont remarqué que la langue des Aïnos contient beaucoup de mots qui ressemblent, pour la forme et l'idée, à des mots allemands.

Sur la rive gauche de l'Amour inférieur et du Sounggari s'étend le gouvernement de Sakhalian-Oula jusqu'aux frontières de la Sibérie. Le gouverneur chinois réside à Sakhalian-Oula-Koton, ville située sur la rive gauche du fleuve dont elle porte le nom. Elle est dans une plaine fertile et parsemée de villages. Cette place fortifiée forme un des principaux boulevards de la Chine du côté de la Russie. Il s'y fait un commerce considérable en pelleteries. Au nord habitent les tribus nomades des Tongous.

Tsitsikar, à 80 lieues au sud, est une autre place forte élevée pour assurer les frontières contre les Russes. Les rues sont étroites et les maisons en terre. La population est commerçante; elle se compose de Mandchous, de *Solons,* et surtout de *Tagouri* ou *Daouriens*, anciens habitants du pays.

Les Solons sont d'intrépides chasseurs. « Nous les vîmes, disent les missionnaires, partir pour aller à la chasse des martres zibelines, vêtus d'une robe courte et étroite de peau de loup; ils avaient une calotte de la même peau sur la tête, et l'arc au dos : ils menaient quelques chevaux chargés de sacs de millet et de leurs longs manteaux de peaux de renard ou de tigre, dont ils s'enveloppent pour se défendre du froid, surtout la nuit. Leurs chiens sont faits à la chasse; ils savent grimper et connaissent les ruses des martres. »

Le pays de Khortchin, traversé par les dunes sablonneuses des monts Lian-Pi, est habité par diverses peuplades mongoles, telles que celles de Nayman, d'Onhiot, de Charot et de Ketchikten.

On n'a pas de données positives sur la population totale de la Mandchourie. On l'estime à environ trois millions d'hommes. Tous appartiennent à la race jaune. Les Mandchous ont en général des formes plus robustes, mais une physionomie moins expressive que celle des Chinois. Ils se rasent dès que leurs cheveux commencent à pousser et s'arrachent les poils de la barbe, ne gardant que les moustaches et une touffe de cheveux qu'ils laissent pendre négligemment sur le dos en forme de queue.

Le costume des Mandchous est en général le même que celui des Chinois. Leurs femmes ne défigurent pas leurs pieds comme les Chinoises par une chaussure extrêmement étroite. Suivant le récit des voyageurs européens qui les ont rencontrées dans les rues de Péking, elles portent de longues robes noires qui leur tombent jusqu'aux talons, et leurs souliers paraissent autant excéder la grandeur ordinaire, que ceux des Chinoises sont au-dessous. L'empeigne de ces souliers est ordinairement de satin brodé; la semelle, de papier ou de toile, a un pouce d'épaisseur; la pointe en est carrée et un peu relevée. Les femmes mandchoues ont les cheveux relevés et bien lisses de tous les côtés, à peu près comme ceux des Chinoises; elles les ornent de fleurs naturelles et artificielles. Quoique leur visage soit fardé de rouge et de blanc, on voit aisément qu'elles ont le teint naturellement plus blanc que les Chinoises : quelques-unes ont les traits fort beaux.

Les Mandchous n'ôtent jamais leurs bonnets, même dans les plus grandes cérémonies. Ils témoignent leur respect en baissant leurs mains par un mouvement presque imperceptible et en courbant le genou. Devant les princes et les généraux, ils s'agenouillent à trois reprises, s'avançant un peu chaque fois. Pour l'empereur, le salut, répété neuf fois, devient ensuite une complète prosternation.

D'après les relations des jésuites, les Mandchous n'ont ni temples ni idoles; ils révèrent un Être suprême qu'ils surnomment *l'Empereur du ciel*. Cependant le plus grand nombre professe le chamanisme, espèce de bouddhisme. Ils vénèrent la pie, prétendant qu'un de ces oiseaux a sauvé la vie à un des premiers ancêtres de la famille impériale qui règne en Chine.

Le mandchou est le plus savant des idiomes tartars. L'alphabet présente 1,500 groupes de syllabes. Ce ne fut qu'en 1599 que l'empereur Taï-Tsou, voulant donner une écriture à son peuple, chargea deux lettrés d'en former une d'après celle des Mongols. On remarque dans cette langue une extrême douceur, une grande richesse de particules qu'on annexe aux mots pour en modifier le sens, une admirable variété d'inflexions données aux verbes, et un grand nombre de racines qui ressemblent à celles de l'allemand, du français, du latin et du grec. La littérature se compose d'ouvrages traduits du sanscrit, du thibétain, du mongol et du chinois.

Coréens. — La Corée (Koreï, Kao-Li, Tchao-Sian) contient environ douze millions d'habitants, 33 villes du premier ordre, 58 du deuxième et 70 du troisième. La capitale est Han-Yang, nommée aussi King-Ki-Tao.

Les Coréens sont grands, bien faits, basanés, plus nerveux que les Chinois et les Japonais, d'une physionomie agréable, polis et civils entre eux, obligeants et gracieux envers les étrangers, excepté envers ceux qui font naufrage sur leurs côtes, et qui, bien qu'ils soient traités avec douceur, sont invariablement retenus sans espoir d'être rendus à leur patrie. Les Coréens sont d'un caractère doux et humain, timides, laborieux, économes, modestes; cependant ils aiment assez les plaisirs de la table. Ils passent pour simples et crédules; on les accuse d'être efféminés, lâches, menteurs, rusés et enclins au vol; peut-être ces défauts et ces vices ont-ils pour cause l'oppression qu'ils endurent depuis longtemps. Du reste, ceux du nord sont plus robustes et plus braves que ceux des provinces méridionales. En général, ils aiment le chant, la danse et la musique, et montrent beaucoup de dispositions pour les sciences. Ils répugnent à répandre le sang : on ne tranche la tête qu'au coupable qui a injurié son père ou sa mère; c'est d'après ce principe que celui qui s'est révolté contre le roi est exterminé avec toute sa race; ses maisons sont rasées et ses biens confisqués. Tous les autres délits sont punis par des coups de bambou; ceux qui ont commis un crime capital sont exilés dans les îles les plus éloignées ou exécutés à mort suivant les circonstances.

Les Coréens portent une robe longue à larges manches attachée autour de la taille par une ceinture; leurs bonnets sont en fourrures; leurs chapeaux sont en bambous tressés, à forme conique, parfois pointue, et à bords très-larges; leurs pantalons sont amples, leurs bottes en soie, en toile de coton et en cuir; les gens du commun ont des habits très-courts; les robes des gens riches sont en étoffe de soie rouge. Les femmes ont des jupons à bordures brodées ou galonnées. Les vêtements sont en *daba* (étoffes de coton). Leur habillement ressemble à celui des Chinois avant la conquête des Mandchous.

La langue coréenne diffère radicalement de la chinoise; mais elle a emprunté de celle-ci beaucoup de mots et ses caractères idéographiques. Les Coréens ont, de plus, une écriture qui leur est propre : elle est généralement usitée; on se sert des caractères chinois pour tout ce qui concerne les affaires publiques et pour la plupart des ouvrages relatifs aux sciences. Les Coréens les ont apprises des Chinois. On distingue leurs lettrés à deux plumes qu'ils portent attachées à leur bonnet. Avant de parvenir à cet honneur, ils subissent de nombreux examens. Leur savoir se borne, en général, à la connaissance de la morale des ouvrages de Confucius et de ses disciples; ils écrivent, de même que les Chinois, avec un pinceau : ils les surpassent dans l'élégance de l'écriture. Ils impriment avec des planches en bois taillées. Malgré la quantité de livres et de manuscrits qui existe dans leur pays, ils ont peu de réputation comme savants.

La religion de Bouddha ou Fo a une multitude de sectateurs en Corée, non-seulement dans les classes inférieures, mais aussi parmi les grands. Partout on voit des temples remplis d'idoles; mais ils sont hors des villes. Suivant le récit des missionnaires, la dévotion ne semble pas être très-ardente chez les Coréens. Aux jours de fête, on va dans les temples, on brûle devant les idoles de petites baguettes parfumées, on fait de profonds saluts et on s'en va. Ce n'est que pour les funérailles et pour les honneurs à rendre aux ancêtres que les membres d'une famille se réunissent. Les couvents sont nombreux et bâtis sur le penchant des montagnes; ils sont soumis à la juridiction des villes, qui subviennent à leur entretien; les dons des particuliers y contribuent aussi. Plusieurs de ces couvents comptent jusqu'à 600 moines; ceux-ci ont la faculté de rentrer dans le monde; ils payent un impôt considérable, exécutent des travaux pénibles, et ne jouissent d'aucune considération. Leurs supérieurs, quand ils sont instruits, marchent de pair avec les grands du royaume.

Les maisons des riches sont vastes et ornées, construites en pierre, avec un toit en tuiles, entourées de cours et de jardins où il y a des réservoirs; les femmes occupent les appartements du fond. Les marchands ont à côté de leur demeure leur magasin, où ils régalent leurs pratiques de tabac et d'araki. Les habitations des gens du commun sont chétives, en terre, couvertes en chaume et en roseaux, élevées sur des poteaux, dont l'intervalle est rempli de terre; revêtues en bois, séparées les unes des autres par des palissades, tapissées intérieurement en papier blanc; les planchers sont faits en voûte; en hiver on allume du feu par-dessous : aussi est-on très-chaudement, le plafond de la chambre étant couvert de papier huilé. Les maisons n'ont qu'un étage et un grenier au-dessus, où sont renfermées les provisions; les meubles se bornent aux plus nécessaires.

Le pays est rempli de cabarets où l'on se divertit à voir les femmes publiques chanter, danser et jouer des instruments. L'été, ces sortes de récréations se prennent à la fraîcheur des bois et sous des arbres fort touffus. Il n'y a point d'hôtelleries pour les voyageurs, excepté sur le grand chemin de la capitale; ceux-ci s'asseyent où la nuit les prend, auprès de la palissade de la première maison qu'ils rencontrent, et on leur apporte suffisamment de riz cuit et de viande préparée pour souper.



Coréen.

(Asie.)

Les mariages entre parents sont prohibés jusqu'au quatrième degré. Les Coréens ne savent pas ce que c'est que faire l'amour, parce qu'on les marie dès l'âge de huit ou dix ans; dès ce moment, les filles entrent dans la maison de leur beau-père, à moins qu'elles ne soient uniques. Elles apprennent, dans leur nouvelle habitation, à gagner leur vie et à tenir ménage. Le jour qu'un jeune homme se marie, il monte à cheval accompagné de ses amis, et après avoir fait le tour de la ville, il s'arrête devant la porte de sa future; il est fort bien accueilli par les parents, qui la mènent chez lui, où les noces se célèbrent sans autre cérémonie. Les Coréens sont très-jaloux, et n'accordent qu'avec beaucoup de peine à leurs meilleurs amis la vue de leurs femmes et de leurs filles. Quoiqu'une femme ait donné plusieurs enfants à son mari, il peut la répudier quand il lui plaît et en prendre une autre; mais une femme ne peut quitter son mari, à moins d'y être autorisée par le juge.

La polygamie est permise; un homme peut entretenir hors de sa maison autant de femmes qu'il lui plaît; une seule peut habiter avec lui. Si un grand personnage en a plusieurs dans sa maison, toutes ont des appartements séparés; il y en a une qui domine.

Les Coréens traitent leurs enfants avec beaucoup de douceur; ceux-ci témoignent à leurs parents un respect et une soumission sans bornes. De bonne heure ils sont accoutumés à l'obéissance envers les auteurs de leurs jours, qui s'appliquent à leur inculquer les principes les plus sages de la morale et les avantages de la science pour parvenir aux honneurs.

Les inhumations ne se font que deux fois l'an, au printemps et en automne. Dans l'intervalle, les corps des défunts sont placés sous de petites cabanes en chaume qu'on élève exprès. Le jour des obsèques arrivé, le mort est rapporté dans sa maison, enfermé dans une bière avec ses habits et quelques bijoux; toute la nuit se passe à table; le cercueil est emporté à la pointe du jour. Les porteurs chantent en marchant en mesure; les parents font retentir l'air de leurs lamentations; le corps est enterré dans un caveau d'une montagne désignée par les devins.

Trois jours après, les personnes qui ont assisté au convoi retournent au lieu de la sépulture pour y faire des offrandes; on les renouvelle tous les ans à la pleine lune; dans ces occasions, on coupe l'herbe qui a poussé sur le tombeau. La cérémonie finit par un grand repas.

Le fils aîné prend possession de la maison paternelle et des terres qui en dépendent; le reste du bien est partagé également entre les autres garçons. Il paraît que les filles n'ont aucune part à la succession, car une femme n'apporte que ses habits en mariage.

Le roi est confirmé dans sa dignité par l'empereur de la Chine. A l'avénement d'un nouveau roi, la cour de Péking lui expédie un brevet qui lui confère son titre; il est porté par deux grands mandarins qui doivent assister à l'inauguration. Le prince reçoit l'investiture à genoux et remet aux envoyés des dons et une somme de 800 taëls en argent. Au commencement de chaque année, le roi de Corée envoie à l'empereur de la Chine un tribut; il en reçoit des présents, mais d'une valeur beaucoup inférieure à ce qu'il a donné. Comme ses ambassadeurs représentent un roi feudataire et tributaire, ils ne sont traités qu'avec une médiocre distinction; ils ne prennent rang qu'après les mandarins du second ordre. Ils sont d'abord comme enfermés dans la maison où on les loge. Après les premières cérémonies, ils ont la liberté de sortir, accompagnés d'un certain nombre d'officiers, bien moins pour leur faire honneur que pour surveiller leurs démarches. De leur côté, les Coréens rendent la pareille à l'ambassadeur de la Chine quand il vient chez eux.

Quoique vassal, le roi de Corée jouit chez lui d'une autorité absolue; la forme du gouvernement est à peu près la même qu'en Chine.

Le roi entretient dans sa capitale un grand nombre de soldats chargés de veiller à la garde de sa personne et de l'escorter dans ses marches. Dans chaque province, les troupes de terre sont sous les ordres de généraux d'armée, d'un ou plusieurs wan-hous (chefs de 10,000 hommes) : il y a dans quelques-unes des amirautés pour les troupes de mer et des commandants de la marine; des places fortes sont bâties sur plusieurs points; de nombreux vaisseaux de guerre de grandeurs différentes veillent à la défense des côtes et sont stationnés dans quatorze ports fortifiés. Des grands juges président à l'administration de la justice; des préfets de police maintiennent la sûreté dans l'intérieur; enfin les provinces ont des inspections des mines et des salines, des directions de postes, des directions de douanes.

Suivant un usage singulier, chaque ville tire des couvents situés dans l'étendue de son ressort un certain nombre de moines, qu'elle fournit au roi pour garder et entretenir à leurs dépens les forts et les châteaux bâtis dans les gorges et sur le penchant des montagnes. Ils passent pour les meilleurs soldats, et obéissent à des officiers pris dans leurs corps; ils sont soumis aux mêmes règlements que les autres troupes.

Les armes de l'infanterie sont un mousquet, un sabre, une demi-pique, un corselet et un casque. Le soldat doit se pourvoir à ses dépens de cinquante cartouches. Les officiers n'ont que le sabre, l'arc et les flèches. La cavalerie a le casque, la cuirasse, le sabre, l'arc et les flèches, enfin un fouet armé de pointes de fer. Tous les ans on distribue à chaque soldat trois pièces de toile pour s'habiller. Tout Coréen est obligé au service militaire jusqu'à l'âge de soixante ans; le fils remplace le père.

Le roi est regardé comme le propriétaire de toutes les terres; il les donne à qui il lui plaît; le possesseur ne jouit que du revenu. Après sa mort, elles rentrent au domaine royal, à moins que le roi n'en fasse une nouvelle concession aux enfants.

Le monarque a un conseil composé des principaux magistrats et d'officiers généraux de terre et de mer qui s'assemblent tous les jours. Nul de ces conseillers ne peut donner son avis, à moins que le prince ne le lui demande. Ces emplois ne sont pas héréditaires; ceux qui les occupent les gardent jusqu'à la mort.

Quant aux gouverneurs des villes, magistrats et autres officiers de province, ils ne restent que trois ans en place, et même moins longtemps s'ils sont reconnus coupables de malversations.

Les revenus du roi consistent dans le produit de ses domaines et des droits d'entrée sur les marchandises; la dîme de toutes les productions du royaume lui appartient également; elle se perçoit en nature, et est déposée dans des magasins publics; enfin il jouit aussi de certaines réserves sur les terres concédées. Quiconque n'est pas enrôlé dans la milice doit, chaque année, trois mois de travail au roi; ces corvées sont réglées par les gouverneurs des provinces et des villes.

Lorsque le roi sort de son palais, il est porté sous un dais de brocart d'or, accompagné de tous les nobles de sa cour, habillés d'étoffes de soie noires. Toutes les portes et les fenêtres sont fermées dans les rues par lesquelles il passe, et il n'est permis à personne de le regarder. Immédiatement avant lui marche un officier de distinction avec une petite boîte dans laquelle il met les placets qui lui sont présentés au bout d'une canne ou qu'il voit suspendus aux murs; ceux-ci lui sont apportés par des sergents qui n'ont pas d'autre fonction. Le roi, de retour, se fait rendre compte de toutes ces suppliques, et les ordres qu'il donne à cette occasion sont exécutés sur-le-champ.

Les productions de la Corée consistent en toile blanche faite avec les filaments du tchu (*urtica japonica*), taffetas brodé, toiles de coton, nattes ornées de dragons à cinq

griffes, nattes à fleurs de diverses couleurs, papier blanc satiné fort comme de la toile, riz, tabac à fumer, peaux de cerf et de loup, sabres; tous ces objets composent le tribut envoyé à l'empereur de la Chine. Ce pays fournit encore au commerce de l'or, de l'argent, du fer, des lampes de pierres rouges et blanches, du cristal de roche, du sel, des pinceaux faits de la queue des loups, de l'huile, de la houille, de l'encre, du millet, du chanvre, du blé, des cônes de pin, du soufre, des drogues médicinales, des fruits, des éventails en bambou et en os; quelques-uns sont d'un prix très-élevé; du vernis jaune donné par un arbre ressemblant à un palmier; lès choses qui en sont enduites ont la couleur de l'or; de petits chevaux renommés pour leur force et leur agilité, des poules à longue queue, du miel, des pelleteries, du ginseng, du poisson sec, des coquillages, des mollusques séchés, des fucus et autres productions marines.

La Corée n'expédie des navires qu'à la Chine, au pays des Mandchous, au Japon, à l'archipel des Lieou-Khieou, et ne reçoit que ceux de ces contrées. Les Japonais leur apportent des objets de leurs fabriques, ainsi que du bois de sapan, du poivre, de l'alun, des peaux de buffle, de cerf et de chèvre, des marchandises hollandaises. Les navigateurs modernes qui ont essayé d'entrer en Corée ont partout éprouvé des refus.

Malgré les précautions prises contre l'entrée des étrangers, des missionnaires chrétiens ont réussi à y prêcher l'Évangile. Ce fut un Français qui implanta le premier la foi dans ce royaume; le nombre des chrétiens y est à peu près de 30,000. Ils y ont éprouvé plusieurs persécutions. En 1832, le P. Barthélemy Bruguière partit de Macao pour pénétrer en Chine, et passer de là en Corée, où, depuis longtemps, il avait le plus vif désir d'exercer le saint ministère. Il portait le titre d'évêque de Capse. Après des peines et des fatigues inouïes, il était arrivé, en 1835, dans la province de Chan-Li. Un Chinois chrétien nommé Joseph, qui lui était dévoué, avait été précédemment expédié en Corée, pour sonder le terrain et reconnaître de quelle manière le prélat pourrait continuer sa route en sûreté. Il en reçut des lettres de la part des fidèles, qui l'informaient qu'ils étaient disposés à suivre ses avis et ceux du P. Pacifique, autre missionnaire déjà établi secrètement parmi eux. Le 7 octobre il parvint à la grande muraille, la passa et arriva le lendemain à Si-Vang, en Mongolie, village assez considérable et presque tout chrétien. Un lazariste chinois y a formé un séminaire préparatoire qui en alimente un autre établi à Macao. Il s'y trouvait alors huit missionnaires, dont trois européens qui venaient d'échapper à une persécution contre les chrétiens de la Péninsule. Il partit le même jour pour se rendre en Corée. Le 19, il arriva dans une maison de chrétiens sur sa route, près du Liao-Toung. Le lendemain après dîner il tomba soudainement malade, et une heure après il mourut, épuisé par les fatigues qu'il avait endurées. Ce fatal événement a été une grande perte pour la religion et aussi pour les sciences, car l'évêque de Corée était un observateur judicieux, et ses remarques sur cette contrée auraient sans doute été précieuses. Cependant la mission de Corée ne reste pas abandonnée, et des mesures sont prises pour que de nouveaux apôtres s'élancent dans la périlleuse carrière qui leur est ouverte.

Lieou-Khieou. — Ce nom chinois est prononcé *Riu-Kiu* par les Japonais. Les Européens ont fait tantôt *Likiou*, tantôt *Lexio* et *Leqneo;* les Anglais, dans leurs dernières relations, l'ont modifié en *Loo-Tchoo* (Lou-Tchou), et les habitants en *Dou-Chou.* La véritable dénomination indigène est *Oghii,* que les Japonais écrivent et prononcent *Voki.*

Quoique l'empereur de la Chine s'arroge la suzeraineté sur le royaume de Lieou-

Khieou, et que, suivant l'usage et l'opinion des Asiatiques orientaux, elle soit constatée par les ambassadeurs qui, tous les deux ans, portent des présents à Péking, et par le sceau en caractères chinois et mongols envoyé au roi, cependant cet archipel, par sa position entre la Chine et le Japon, est obligé de se reconnaître également vassal de ce dernier empire, dont le souverain reçoit de temps en temps l'hommage de ce petit monarque. La légation lui offre des sabres, des chevaux dressés, des parfums, des vases pour les contenir, de l'ambre gris, des étoffes de soie, des tissus faits d'écorce d'arbres, des tables en laque incrustées en nacre de perle, de la garance, du vin qui mousse. En retour, l'empereur du Japon donne 500 pièces de monnaie d'argent et 500 paquets de pièces d'ouates. Le chef de l'ambassade reçoit 200 pièces d'argent et dix habillements complets; les autres membres de la légation partagent entre eux 500 pièces d'argent.

L'archipel des Lieou-Khieou renferme trente-six îles formant différents groupes. Celui du milieu comprend la plus grande île et celles qui l'entourent : elle porte spécialement le nom de *Ta-Lieou--Khieou* (grande Lieou-Khieou).

Le roi réside à *Cheou-Li* (Tsiouri en japonais), nom qui signifie la capitale, et appelée aussi *Vang-Tching* (ville royale); elle est à 20 ris à l'est de *Na-Pa-Kiang* (Naka-Kou). Au sud on voit le temple de *Fatti-Man-Gou* (palais des huit étendards). A l'est s'élève le Ben-Gafk, haute montagne du sommet de laquelle on ne découvre, à l'orient et à l'occident, que la vaste étendue de la mer.

Au sud-ouest, dans l'intérieur de la ville, est le lieu de la sépulture des rois de la Montagne du milieu; il est tenu avec une propreté extrême. On lit sur la façade cette inscription gravée sur la pierre : *Tombeau des rois de la Montagne du milieu de Lieou-Khieou.* Tout le canton voisin est entouré de hauteurs qui lui donnent un aspect pittoresque.

Le temple des ancêtres des rois de la Montagne du milieu est au nord de la capitale, et assez éloigné de Na-Pa-Kiang. Quiconque arrive devant cet édifice doit, n'importe son rang et sa qualité, descendre de cheval et poursuivre sa marche à pied. Ce temple renferme les tablettes portant les noms des ancêtres de la famille royale. Depuis les temps des dynasties chinoises des Thong et des Soung (VIIe et Xe siècles), leur suite est très-complète.

Dans le palais du roi s'étend un mur en pierre qui a quelques toises de hauteur et plus de 20 en longueur; il est percé au milieu d'une ouverture garnie d'une tête de dragon, par laquelle coule l'eau d'une source si abondante, qu'elle ne tarit pas dans les plus grandes sécheresses. Derrière le palais, on remarque au pied d'un coteau un petit temple sans aucune idole; on y brûle des parfums en honneur de la terre. L'étang du dragon est à l'ouest de la ville : deux rochers s'élèvent au sein de ses eaux. Le neuvième jour du neuvième mois, le peuple se divertit à naviguer sur cette pièce d'eau, dans des bateaux ornés de figures de dragon.

Le palais des ambassadeurs chinois est à peu de distance de Na-Pa-Kiang; il contient de grandes salles, des chambres, une bibliothèque, des terrasses; on voit dans les jardins de petits pavillons de plaisance qui ne consistent qu'en une pièce éclairée par une fenêtre; de jolis kiosques et des tours. Hors du palais, une grande table en pierre offre en caractères chinois les noms et une notice de tous les insulaires de Lieou-Khieou, qui, dans les temps, soit anciens, soit modernes, se sont distingués. Devant ce monument s'étend une pelouse de cent arpents; chaque jour, à midi, des femmes de tous les âges s'y rassemblent, et y exposent en vente des corbeilles et toutes sortes d'ouvrages en nattes; ensuite elles se divertissent à différents jeux.

La religion dominante dans tous ces groupes est celle de Fo ou Bouddha; elle y



Habitant de l'Ile Lou-Tchou.

(Asie.)

fut introduite il y a plus de dix siècles. Les prêtres de Fo, étant venus de la Chine, introduisirent l'écriture de ce pays, de sorte que l'on peut, par ce moyen, se faire comprendre des insulaires, quoique l'on ne comprenne pas leur langue. Ceux-ci se servent plus fréquemment des écritures syllabiques du Japon appelées *kata-kana* et *firo-kœna,* qui sont propres à rendre les sons de leur idiome; du reste, cette langue, au moins dans la grande Lieou-Khieou, paraît être un dialecte du japonais, et est elle-même subdivisée en deux dialectes.

La manière d'honorer la Divinité est de brûler, en plein air, des parfums sur une pierre qui lui est consacrée, et de lui offrir des fruits. C'est aussi sur cette pierre que les insulaires font leurs serments et leurs promesses. Des femmes se consacrent spécialement au service de la Divinité; elles sont très-considérées, parce qu'elles prédisent l'avenir; elles s'occupent aussi de la guérison des maladies, qu'elles tâchent d'effectuer par des prières.

De même qu'à la Chine, l'on a un respect extrême pour les morts; on porte le deuil avec une exactitude rigoureuse; toutefois, les funérailles ne sont pas aussi magnifiques que dans ce pays. L'usage le plus général est de brûler le corps des défunts et de conserver les cendres. On n'offre pas à manger aux morts : on se contente d'allumer des lampes et de brûler des parfums en leur honneur.

Les familles se distinguent entre elles, comme à la Chine, par un nom et un surnom, de sorte que les personnes qui ont le même *sing* (nom de famille) ne peuvent pas contracter mariage ensemble. La polygamie est permise; les jeunes gens des deux sexes communiquent librement entre eux : ainsi le mariage est une suite de leur libre choix. Les femmes ne sont cachées qu'aux regards des étrangers; elles sont généralement chastes, ne se fardent pas le visage et ne portent pas de pandeloques.

Le roi est le plus riche propriétaire. Indépendamment du produit de ses domaines, il jouit de celui des salines et des mines de soufre, de cuivre et d'étain; les impôts vont aussi grossir son trésor. Avec ces revenus, il paye les appointements des fonctionnaires publics et entretient sa cour. Les traitements sont calculés par sacs de riz, qui en forment le fond; on y ajoute des étoffes de soie, des toiles de coton et d'autres choses. Le riz est le signe d'échange; car, dans tout l'archipel, il ne circule qu'un petit nombre de pièces d'argent et de cuivre chinoises et japonaises.

Le fils aîné du roi porte le titre de *vang-tsi* (o-si) ou prince royal; ses frères puînés sont égaux entre eux pour le rang, et composent la première classe de la noblesse. Les revenus de chacun de ses membres sont ordinairement de 2,000 sacs de riz; cette classe comprend aussi les plus proches parents du roi, et se subdivise en trois branches. Les autres parents du monarque sont répartis dans d'autres classes. Le corps de la noblesse en compte encore deux; le total est donc de neuf classes.

Les tribunaux des finances de la grande Lieou-Khieou et des trente-six autres îles qui obéissent au roi siégent dans la capitale; celles-ci ont un député près de la cour. D'autres tribunaux prononcent sur les difficultés qui surviennent entre les sujets et sur les délits. Les grands du royaume possèdent des métairies et des villages; il ne leur est pas permis d'y demeurer; ils sont tenus de résider dans la capitale. Le roi fait administrer leurs biens et leur en remet les revenus; les frais d'exploitation en emportent la moitié. Les propriétaires doivent, sur ce qui reste, acquitter encore d'autres charges; ainsi ils ne reçoivent guère que le tiers.

Les grands et les mandarins ne peuvent employer que deux porteurs pour leur chaise; le roi seul jouit de la prérogative d'en avoir un plus grand nombre. Ces chaises à porteurs, leurs armes, leurs marques distinctives, leurs vêtements sont à la japonaise. Toutefois, dans ces derniers temps, on a commencé à prendre les modes et les usages de la Chine.

Les insulaires font du sel avec l'eau de la mer. Le long des côtes, ils aplanissent de grands espaces, dont ils battent le sol jusqu'à ce qu'il devienne très-dur à sa surface; alors ils y étendent une couche de terre sablonneuse de couleur noire, et lui donnent un quart de pouce d'épaisseur; ils l'unissent avec des rateaux et d'autres outils, pour qu'elle ne présente pas d'inégalités; mais ils ne la tassent pas, pour que ses particules ne soient pas trop adhérentes. Durant la chaleur du jour, on asperge cette terre au moyen de pelles courtes avec de l'eau de mer qui est apportée dans des baquets. L'ardeur du soleil ne tarde pas à faire évaporer toute l'eau, et le sel reste dans le sable; on le ramasse, on le serre dans des réservoirs qui ont six pieds de long, quatre de large et cinq de profondeur; quand ils sont pleins, on verse de l'eau de mer par-dessus, elle dissout le sel et l'entraîne en sortant par un petit orifice; ce mélange est reçu dans des vaisseaux longs de trois pieds et profonds d'un pied. Les masses de sel que l'on obtient par ce moyen ont un pouce et demi d'épaisseur.

On fabrique dans la grande île du papier très-fort; il est plus épais que celui de Corée; on le fait avec les cocons des vers à soie; on peut le teindre comme une étoffe et en tailler des vêtements. Pour une autre espèce de papier, on emploie l'écorce du mûrier à papier.

Les étoffes de soie dont on s'habille viennent, pour la plupart, de la Chine; on recueille dans l'archipel une espèce de soie beaucoup plus rude que celle de ce pays. La fabrication des toiles de coton est très-active.

Les ouvrages qui viennent de ces îles jouissent d'une certaine réputation. L'or, l'argent et les autres métaux façonnés par les ouvriers des Lieou-Kieou sont estimés; les navires qu'on y construit ont une très-grande vogue à la Chine et au Japon.

La mer abonde en plantes marines, dont on fait des nattes et des vêtements pour la pluie. La nacre de perle et l'écaille de tortue de cet archipel sont recherchées; il s'en expédie des cargaisons à la Chine et au Japon.

Formosans. — L'île Formose est nommée par les Chinois Thaï-Wan, et par les insulaires Pacahimha; traversée du nord au sud par la chaîne des monts Ta-Chan (grande montagne), elle est naturellement divisée en partie orientale et en partie occidentale. La première, habitée par des tribus indigènes indépendantes, est perpétuellement en guerre avec les Chinois qui occupent l'autre partie. Ces indigènes ressemblent, par leur physionomie et leur teint, aux Malais. Chaque tribu a son idiome particulier. Ceux qui habitent le nord ont des maisons à la chinoise, et se vêtent de peaux de cerf, sans porter de manches; ils se coiffent d'un bonnet pointu fait de feuilles de palmier et surmonté d'une plume de coq ou de faisan; ceux du sud n'ont que des cabanes en bois et en terre sans meubles, et ne se couvrent que d'une ceinture qui descend à peine jusqu'aux genoux.

Ils se font sur la peau des cicatrices auxquelles ils s'efforcent de donner la forme d'arbres, de fleurs ou d'animaux; leur nourriture est le blé, le riz et surtout le gibier qu'ils prennent à la course, tant ils sont agiles : cependant ils manient avec beaucoup d'adresse le javelot et les flèches. Ils vivent dans des villages qui obéissent à un seul ou à plusieurs chefs qui jugent les contestations, récompensent l'adresse et accordent les permissions de se tatouer, de se teindre les dents en noir, et de porter des ornements en coquilles ou en pierres de couleur.

La Chine fait avec Formose un commerce très-considérable; elle en tire du sucre, du riz et autres denrées; elle y envoie du thé, des étoffes de laine et de soie et beaucoup d'autres articles de ses fabriques. Plus de cent jonques chinoises sont tous les mois employées à ce commerce. La Chine entretient dans cette île une armée de 16,000 hommes, et plusieurs vaisseaux de guerre dans ses ports.



Formosan.

(Asie.)

Haï-Nan (sud de la mer). — Au centre de cette île s'élève l'Ou-Tchi-Chan, dont la cime atteint la région des nuages. Cette montagne envoie de tous côtés des branches qui laissent entre elles des vallées et quelques plaines fertiles arrosées par des rivières. Les indigènes sont nommés par les Chinois *li;* ceux qui sont civilisés, *je-li*, et ceux qui vivent dans l'état sauvage, *seng-li.* Ces insulaires sont petits et de couleur rougeâtre. Ils s'habillent à la chinoise; mais le costume des femmes est moins gênant. Celles-ci jouissent aussi de plus de liberté. L'usage du bétel et de l'arec est général, et a une influence funeste sur leurs dents. Ces insulaires sont affables, hospitaliers et obligeants. Depuis que le commerce s'est répandu sur leurs côtes, ils ont perdu beaucoup de leurs bonnes qualités, et on leur reproche surtout d'être enclins à la piraterie.

Thibétains. — Le Thibet se divise en quatre grandes provinces, qui sont : le Kam, à l'est, chef-lieu Ba-Thang; l'Oueï, chef-lieu H'lassa, capitale du pays; le Dzang, chef-lieu Gigatsé; et le Ngari ou Petit-Thibet, chef-lieu Ladak.

Tous les peuples qui professent le bouddhisme regardent le Thibet comme une terre sainte, parce que c'est à H'lassa que réside le dalaï-lama, vénéré comme une incarnation de Bouddha. (Voyez pages 99 et 117.)

Quand un dalaï-lama veut quitter ce monde, ce qui, suivant ses sectateurs, arrive au jour, à l'heure et avec les circonstances qu'il a déterminés, il laisse toujours un testament qui désigne son successeur; il l'écrit lui-même et le dépose dans un endroit secret autour de son trône, afin qu'il ne soit trouvé qu'après sa transmigration. Dans ce document, il prescrit le rang, la famille, l'âge et les autres indices qui feront reconnaître son successeur et l'époque à laquelle on devra en faire la recherche. Ce testament est cherché immédiatement après que le dalaï-lama a *changé de demeure :* il est ouvert par le vicaire du temple, en présence des plus saints personnages *khoubiligans* (régénérés) et du haut clergé. Quand on a découvert le successeur désigné, il est inauguré solennellement avec les cérémonies prescrites par le rituel. Les cendres de son prédécesseur sont recueillies soigneusement; on en réduit une portion en petites boules vitrifiées qui sont réputées reliques sacrées.

Le dalaï-lama, comme les autres prêtres quand ils sont revêtus de leurs ornements sacerdotaux, a une robe et un manteau jaunes, et il est coiffé d'un bonnet de la même couleur, pointu, et dont les côtés descendent assez bas pour cacher les oreilles. Quand il vient dans un temple, il s'assied, les jambes croisées, sur un trône formé d'un pile de coussins placés sur l'autel, et sous un dais. Les fidèles s'avancent respectueusement pour l'adorer et recevoir sa bénédiction. Il ne la donne avec la main qu'aux personnages du rang le plus éminent dans l'ordre social. Il bénit les autres laïques avec une espèce de sceptre doré, long d'une coudée, de bois rouge et odorant. L'un des bouts est garni d'une poignée; l'autre se termine en forme de fleur de nénufar, du centre de laquelle sort un ruban de soie jaune, long d'à peu près deux pouces et entourant trois morceaux de soie de couleurs différentes et à franges, attachés ensemble et de la longueur d'un empan. Avec cette houppe, le dalaï-lama touche à la tête de ceux qui sont agenouillés devant lui; si leur nombre est très-considérable, quelques-uns des lamas les plus distingués se placent à côté du trône de leur souverain pontife et lui soutiennent le bras droit.

Les laïques qui ont le rang de docteurs vont d'abord prier devant d'autres idoles; ensuite ils se prosternent devant le dalaï-lama aussi souvent que leur dévotion le leur suggère; enfin ils s'agenouillent, et la tête baissée, les mains sur le visage et dans le plus profond recueillement, ils reçoivent la bénédiction, après laquelle ils réitèrent leurs prosternements. Quant aux laïques qui n'ont pas la qualité de docteur, ils viennent immédiatement s'incliner respectueusement devant le trône du pontife-dieu.

Les lamas persuadent au peuple, et racontent sérieusement, que quand plusieurs personnes sont en adoration devant le dalaï-lama, il se présente à chacune d'elles sous une figure différente. A l'une il paraît jeune, à l'autre de moyen âge; chacun croit attirer exclusivement les regards du dieu incarné, et partout où passe le dalaï-lama, disent ses sectateurs fervents, il se répand une odeur d'une suavité admirable : quand il l'ordonne, des sources d'eau vive jaillissent miraculeusement au milieu des plaines les plus arides, des forêts s'y élèvent; enfin d'autres merveilles s'y manifestent.

Le dalaï-lama porte aussi le titre de lama-érembouichi. Outre ce patriarche suprême, une autre divinité vivante d'un rang supérieur, le bantchin-rimbotchi, réside à Djachi-Loumbo, dans le Thibet méridional; le dalaï lui-même se met en adoration devant lui, parce que son origine divine est la plus ancienne des deux. Leurs sectateurs respectifs ont autrefois été ennemis, mais aujourd'hui tous vivent en bonne intelligence entre eux. Ces deux chefs de la religion bouddhique n'ont, sous le rapport politique, rien à craindre l'un de l'autre, car c'est dans leur union intime qu'existe le véritable centre de la foi et de la hiérarchie. A la mort de l'un des deux, celui qui survit est chargé d'inaugurer l'autre régénéré, lorsqu'il a été découvert, et vient lui-même l'asseoir sur le trône. Il est bon de remarquer que jamais les incarnations ne peuvent avoir lieu dans la ligne de descendance d'une même famille; il faut toujours, quoiqu'elles dépendent de la volonté de l'âme qui doit reparaître, que ce soit dans une famille différente.

Les dix khoutoukhtous qui tiennent le premier rang après ces pontifes participent aussi à la prérogative de se régénérer. Celui qui réside chez les Mongols est nommé le *ghéghen-khoutoukhtou*. Jadis le nom de lama n'appartenait qu'à la classe suprême des prêtres, car il désigne l'incarnation d'une âme sainte dans un homme; aujourd'hui tous les membres du clergé bouddhique sont appelés lamas, mais eux-mêmes réservent cette dénomination pour les plus vénérables d'entre eux. Le prêtre ordonné est le *ghelong;* il peut donner la bénédiction : au-dessous de lui est le *gœtsul*, qui peut se comparer à un diacre; l'ecclésiastique du degré inférieur à celui-là est le *bandi*.

Les khoutoukhtous bénissent les gens du commun avec la main droite enveloppée d'un morceau de soie; les prêtres ordinaires prennent leur chapelet à la main et en touchent la tête du fidèle agenouillé.

Les prêtres bouddhistes vivent en communauté dans de vastes couvents sous la direction d'un supérieur. Ceux du Thibet portent une robe jaune et un manteau cramoisi; leur habillement est fait d'une étoffe de laine : ils ont un chapeau ou un bonnet soit pointu, soit arrondi et à peu près carré. Un chapelet est suspendu à leur côté, ou bien ils le tiennent à la main pour en compter les grains en répétant des prières. Les uns ont le bonnet jaune, d'autres le bonnet rouge; ces couleurs différentes désignent deux sectes jadis ennemies, aujourd'hui réconciliées; le dalaï-lama et le bantchin-rimbotchi ont des bonnets jaunes. Les lamas principaux portent à la main, dans les cérémonies, un bâton pastoral, dont le haut est recourbé et entouré d'ornements.

Les prêtres vont trois fois par jour au temple; le matin avant l'aube, à midi et le soir. Ils récitent des prières et chantent des hymnes : l'office commence par la profession de foi; il est accompagné du son de nombreux instruments de musique qui sont très-bruyants; ce qui a pour but d'attirer l'attention de la divinité sur les fidèles. Les temples sont ornés de figures de Bouddha et de plusieurs autres idoles. A certains jours solennels, on les porte processionnellement en grande cérémonie. D'autres processions se font fréquemment autour des temples. Pendant l'office, des cierges sont allumés et l'encens fume.

Les laïques n'entrent dans ces édifices sacrés que pour adorer les idoles et recevoir

la bénédiction des prêtres. Ceux-ci leur versent dans la main, pour une légère offrande en argent, quelques gouttes d'une eau consacrée et mêlée avec du safran et du sucre; on la boit pour se sanctifier et se fortifier.

Des jours de jeûne et de prière sont observés au commencement du printemps, de l'été et de l'hiver. En février pendant dix-huit jours, en mai pendant vingt, en novembre pendant toute la durée de la lune, et deux jours de plus après, tous les prêtres se rassemblent pour faire des prières solennelles. Ces jours-là, on s'abstient de manger de la viande. Le 9, le 19 et le 29 de chaque lune, sont spécialement consacrés à des prières. A ces époques, une foule de prêtres, qui s'élève quelquefois jusqu'à 3,000, se réunit près de chaque temple : le dalaï-lama et les autres pontifes suprêmes n'ont pas l'habitude d'assister à l'office ces jours-là.

Au contraire, c'est pour eux une obligation d'officier eux-mêmes et de donner leur bénédiction aux quatre grands jours de fête, qui sont le 1er jour de la première lune de février ou de la nouvelle année, le 5 de la deuxième lune de juin, le 16 de la lune de juillet, le 25 de la lune de novembre. Toutes les cérémonies religieuses se célèbrent avec une grande pompe.

Quand un enfant vient au monde, on fait venir un prêtre qui bénit un vase d'eau et de lait mêlés ensemble; il souffle dessus en récitant des prières et y baigne le nouveau-né; cette cérémonie faite, il lui impose un nom d'après son idée ou d'après l'indication de livres qu'il consulte : tous ces noms sont ceux de saints du bouddhisme. Ensuite un grand repas est servi ordinairement aux amis de la famille et aux prêtres.

Aux mariages, les lamas déterminent le jour favorable pour la célébration, consultant à cet effet les livres sacrés, après avoir noté l'année, le mois et le jour de la naissance des deux futurs. Ils prennent surtout en considération le jour qui promet du bonheur à la femme, quand même il ne s'annoncerait pas avantageusement pour l'homme. Comme chacun ne peut espérer par an que quelques-uns de ces jours réputés heureux, si par hasard ils sont déjà tous passés, le couple est obligé d'attendre à l'année suivante pour se marier.

Le jour de la noce, le futur, accompagné de ses amis, mais sans son père ni sa mère, vient chercher sa fiancée; lorsque tout ce monde s'en retourne, les parents de celle-ci, ou au moins l'un d'eux, se joignent à la troupe si l'habitation du futur est éloignée. Quand on arrive, un prêtre encense la maison avec des parfums et invoque la présence des divinités secourables; il consacre ensuite par des prières un vase rempli d'eau et de lait; les mariés y puisent ce qu'il faut pour se laver le visage; il leur donne la bénédiction nuptiale en leur posant un livre saint sur la tête, et finit par adresser à Dieu des vœux pour leur bonheur et leur fécondité. Ces cérémonies achevées, les époux sont conduits dans un appartement séparé où on les laisse seuls, tandis que la société se divertit à danser, à chanter, à faire de la musique, ou se livre à d'autres amusements qui, chez les personnes riches, durent souvent cinq et même dix jours. Les filles reçoivent une dot, sans que le mari soit obligé de rien payer à son beau-père, ainsi que cela se pratique chez les autres peuples asiatiques.

Quand quelqu'un tombe malade, des prières prescrites par le rituel sont adressées pour obtenir de Dieu que la santé lui soit rendue. Si le danger devient imminent, le malade est exhorté à la mort par des récits relatifs à la transmigration de l'âme, et accompagnés de prières auxquelles se joignent les assistants qui ont le chapelet à la main.

Les cadavres sont enveloppés de toile de coton ou d'étoffes de soie, suivant la fortune de la famille, et ensuite on en dispose, de même que chez les Mongols, d'après

l'indication des livres sacrés. Les lamas, qui ont récité près du corps les prières pour les défunts, accompagnent le convoi en chantant les hymnes des funérailles; avant de livrer le corps à sa dernière destination, des oraisons sont adressées aux génies protecteurs, pour qu'ils écartent de l'âme du trépassé tout ce qui pourrait troubler son repos. De retour à la maison, les personnes et les prêtres qui ont assisté au convoi prennent part à un grand repas.

Des prières sont récitées par un lama, pour le salut de l'âme du décédé, pendant dix jours au moins, pourvu que la pauvreté de la famille de celui-ci ne s'y oppose pas; ce service funèbre se continue pendant plusieurs mois de suite, et même pendant une année entière pour les gens riches. Dans ce cas-là, le prêtre vient habiter la maison du défunt; il reçoit pour sa peine des étoffes, des vases ou d'autres choses et de l'argent. De plus, un service solennel, pour lequel un grand nombre de prêtres est convoqué, doit se célébrer le quarante-neuvième jour après le décès, et au bout de l'an. Il dépend ensuite de la volonté des parents de le faire répéter annuellement.

Tous les ans, à la fin d'octobre, la commémoration de tous les trépassés a lieu. Le toit des temples, des couvents et des maisons particulières est illuminé. Le silence de la nuit est interrompu par le son des cloches, le retentissement des instruments de musique, le chant des hymnes funèbres; les gens riches ou aisés font des distributions de vivres et d'aumônes aux pauvres; on est persuadé que la circonstance ajoute beaucoup au mérite de ces actes de charité.

Les lamas se croient obligés de chanter les louanges de Dieu le plus haut et le plus vite qu'il leur est possible; ainsi ce qui peut paraître une action bizarre ou même ridicule à un spectateur indifférent est chez eux une preuve de zèle et d'émulation. Indépendamment des prières solennelles qui se font au temple, ils en ont de particulières qui se récitent dans l'intérieur du monastère et ailleurs. Elles sont toujours accompagnées de musique.

Sans cesse, dans leurs actes de dévotion, les bouddhistes ont à la bouche ces mots : *Om mani pad mé om;* ils les répètent en comptant les grains de leur chapelet et en adorant leurs idoles. Un grand mérite est attaché à ces paroles mystiques empruntées à la langue sanscrite : elles sont sculptées en relief sur des bandes d'étoffe attachées à des piques que l'on fixe partout : sur les pierres, sur les flancs des rochers, sur des murs, sur des planches, et écrites sur des feuilles de papier qui les contiennent autant de fois que le permet la dimension; ces feuilles sont renfermées dans des cylindres de bois traversés par une verge de fer, afin qu'ils puissent être mis en mouvement. Ces cylindres sont de grosseurs différentes : les uns se portent à la main, d'autres sont placés sur des crampons en fer disposés le long des chemins; d'autres sont disposés dans les temples; faire tourner ces cylindres avec la plus grande vitesse possible est un acte très-méritoire et très-utile pour le salut de l'âme. On en installe même auprès des rivières pour que le cours de l'eau les fasse mouvoir.

Ce serait mal juger le bouddhisme que de l'apprécier par ces pratiques qui sont puériles, mais qui au fond n'ont rien de répréhensible. Les préceptes de cette religion ont droit au respect de tout homme sensé : à l'exception de l'article qui proscrit l'adoration des images taillées, on retrouve dans les commandements de cette croyance ceux du Décalogue que Moïse reçut de Dieu sur le mont Sinaï. Il n'est donc pas surprenant que la morale du bouddhisme ait produit une influence heureuse sur le caractère de peuples grossiers et farouches, et qu'elle les ait aidés à dompter leurs passions; il a par là rendu un véritable service à l'humanité. « Moins entichés de préjugés barbares que les brahmanes, dit M. Abel Rémusat, les bouddhistes ont à la vérité permis l'usage de la chair des animaux, mais ils ont rappelé l'homme à la

dignité qu'il tient de son Créateur; ils ont eu moins de respect pour les vaches et les éperviers, mais ils ont montré plus de commisération pour les artisans et les laboureurs. Hors des limites de la région arrosée par les rivières saintes, le salut des hommes est impossible, suivant les brahmanes, et il est même inutile de s'en occuper. C'est justement dans ces lieux déshérités des influences célestes, que la religion de Bouddha est allée répandre des principes généreux et salutaires, applicables à tous les peuples et à tous les pays. C'est elle qui a policé les pâtres du Thibet et adouci les mœurs des nomades de la Tartarie. Ce sont ses apôtres qui, les premiers, ont osé parler de morale, de devoirs et de justice aux farouches conquérants qui venaient de dévaster l'Asie. »

Un grand ouvrage, appelé en thibétain *Gandjour,* est la *somme* du bouddhisme (voy. ci-dessus, p. 117); il a été traduit dans les principales langues de l'Asie orientale.

Il n'est pas étonnant que dans une religion qui tend sans cesse à la vie contemplative, des hommes qui visent à la perfection aillent vivre solitairement dans des antres et sur les montagnes, évitant toute relation avec le reste du genre humain et s'abstenant de toute nourriture animale. D'autres se réunissent en communauté dans des lieux écartés, et envoient aux villes et aux villages des frères quêteurs.

Enfin le bouddhisme a aussi des religieuses réunies dans des couvents; un de ces monastères a pour supérieure un khoutoukhtou féminin (page 27). L'habillement de ces nonnes ressemble à celui des autres femmes, mais il est de la même couleur que celui des moines, et elles ont comme eux des bonnets pointus. Elles portent un ruban rouge par-dessus l'épaule droite; elles ne se tondent pas la tête; elles nattent leurs cheveux en deux tresses de chaque côté, tandis que les autres femmes n'en laissent pendre qu'une derrière chaque oreille. Quelques-unes de ces religieuses vivent dans le monde au sein de leurs familles.

Sur le Marbori, l'un des sommets du mont Botala à l'ouest de L'hassa, s'élève le palais ou plutôt le couvent dans lequel réside le dalaï-lama. L'édifice est de couleur rouge; le toit est surmonté d'un dôme doré et orné d'une quantité d'aiguilles recouvertes de lames d'or et d'argent. Le temple ou le principal bâtiment de ce palais a 367 pieds de hauteur. On y compte 10,000 chambres; on y voit une multitude d'idoles en métaux précieux. L'hassa fut jadis ceinte d'un mur; il fut détruit en 1722 et remplacé par une digue en pierre brute qui commence au pied du mont Lang-Lou, s'étend jusqu'au Dziagh-Ri-Bidoung et a environ trois lieues de longueur; elle entoure le Botala et le garantit du choc impétueux de la rivière; les Thibétains la nomment la *Digue sacrée.* Au premier mois de l'année, les prêtres viennent de toutes parts, pour la célébration des fêtes religieuses, au L'hasseï-Tsio-Khang; ils portent des pierres à la digue, y jettent de la terre et la pavent; mais le gouvernement est chargé de son entretien.

A une distance de 5 lieues à l'est du Botala, s'élève le L'hasseï-Tsio-Khang, temple resplendissant d'or et de pierreries de différentes couleurs; à côté on voit un autre temple magnifique; à 7 lieues au nord de celui-ci est la ville de Djachi, dans laquelle reste la garnison chinoise. Séra, Bhréboung, Samié et Ghaldan sont de vastes monastères qui de près étonnent par leur perfection et de loin captivent par leur beauté; mais le Dzoun-Kio, le jardin du Kadzi et celui de Chousiou-Gang, l'emportent sur tous les autres et sont situés à peu de distance l'un de l'autre. Ici le dalaï-lama, quand il a un moment de loisir, vient prendre du repos. Au printemps, ces jardins sont ombragés par des pêchers et des saules et en hiver par des cèdres et des cyprès. Les palais resplendissants de cette habitation ne diffèrent nullement de ceux de la Chine, et ici en effet est le royaume de la joie dans l'occident.

L'hassa est le centre d'un commerce considérable; les marchands de la Chine, de l'Hindoustan, du Nepâl, du Cachemir, de la Boukharie, du Boutan, y arrivent en grand nombre; le bazar est vaste et bien garni; on y trouve de la soie écrue du pays, de la laine fine, des tissus de laine plus ou moins fins, des bâtons de parfum, de la toile et des soieries, des pierres précieuses, du musc, du borax, des graines et des fruits.

La population du Thibet est à peu près de 7,000,000 d'âmes et se compose de deux races d'hommes; les *Hoz* ou *Soghbou,* dans le nord et le nord-est, ressemblent aux Mongols; le dernier nom, qui signifie *nomades des prairies,* leur a été donné parce qu'ils mènent, avec leurs troupeaux, une vie errante dans les montagnes; les traits des *Bohd,* qui occupent le reste du pays et sont les plus nombreux, rappellent la physionomie des Tsingaris (Bohémiens) que l'on regarde comme originaires du nord de l'Hindoustan. M. Manning nous assurait qu'il existe une grande ressemblance entre la physionomie des Thibétains et celle des Juifs.

Peu de voyageurs européens ont visité le Thibet; des missionnaires de l'Église romaine à diverses époques, et plus récemment encore des Anglais, y ont pénétré; de nos jours, un Hongrois, M. Csoma de Kœrœs, enflammé d'un véritable zèle pour la science, s'est enfermé durant plusieurs années dans un couvent de ce pays pour en étudier la langue et la littérature; arrivé ensuite à Calcutta, il a publié une grammaire et un dictionnaire de l'idiome des Thibétains.

Les Thibétains ont leur langue et leur alphabet particuliers; les caractères s'écrivent de gauche à droite; cette langue se partage en plusieurs dialectes. Le sanscrit est employé pour les invocations, les exorcismes, les litanies; en un mot il est la langue liturgique des lamas. Ceux du Thibet étudient avec soin l'idiome sacré dans lequel la Divinité a daigné parler aux hommes. La littérature de ce pays est celle du bouddhisme en général; la théologie de Bouddha en est la base; de prolixes traités de morale, de métaphysique et de cosmologie, des romans historiques ou mythologiques, des rituels, des prières en forment le fond, il faut y ajouter des traditions particulières, des légendes nationales et la vie des saints et des héros les plus célèbres du pays. Il y a des imprimeries en divers lieux.

Les villes sont rares au Thibet et composées généralement de la réunion de plusieurs bourgs bâtis autour des temples ou des couvents; l'une des plus considérables est Jiga-Gounggar, dans la province d'Oueï, à 14 lieues au sud-ouest de L'hassa; on y compte 20,000 familles. « Les villages, dit Turner, n'ont pas une belle apparence; les maisons en sont très-mal construites, elles ressemblent à des fours à chaux, et sont bâties en pierres qu'on ne lie pas avec du mortier; on n'y laisse que trois ou quatre petites ouvertures pour donner du jour. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet haut de deux à trois pieds; on y plante soit un petit drapeau, soit une branche d'arbre, ou bien une corde garnie de morceaux de papiers ou de chiffons de toile blanche, comme la queue d'un cerf-volant. Cette corde, tendue d'une maison à l'autre, passe pour un charme infaillible contre le pouvoir des mauvais génies. »

On peut diviser la nation thibétaine en deux classes; l'une se consacre entièrement aux affaires du ciel, l'autre s'occupe de celles de ce monde. Les Thibétains sont bons, humains, hospitaliers, très-modérés dans leurs passions; on leur reproche une grande malpropreté. Leur vêtement consiste en une tunique qui, en été, est d'étoffe de laine, et en hiver de peaux de mouton ou de renard, préparées avec leur poil. Ils se couvrent d'un bonnet fourré. Les personnes qui appartiennent aux classes supérieures ou possèdent de la fortune ont des habits de soie et de belles fourrures. Les femmes portent un pourpoint à manches courtes et un tablier en étamine ou en soie; elles se



Thibetain.

(Asie.)

couvrent les épaules d'un petit châle; elles aiment beaucoup les bagues, les bracelets et les colliers. Leurs cheveux sont arrangés avec un soin extrême; les riches ont de grands chapeaux souvent ornés de perles. Le vêtement ordinaire des prêtres est une robe longue, par-dessus laquelle ils passent une tunique courte en y ajoutant un manteau qui ne descend que jusqu'aux hanches; ceux d'un rang inférieur ne coupent pas leurs cheveux. Ils ont des bottes.

Dans une grande partie de l'Asie, un homme s'arroge le droit d'avoir plusieurs épouses et plusieurs concubines. La coutume du Thibet est plus étrange encore. Une femme associe sa destinée à tous les frères d'une famille, quel que soit leur nombre et leur âge : c'est l'aîné qui la choisit. Tous les Thibétains ont des attentions pour les femmes. Non-seulement celles-ci jouissent d'une entière liberté, mais elles sont maîtresses chez elles. Les frères se partagent entre eux les garçons et les filles. Cette coutume, qui consacre la polyandrie, a lieu d'étonner dans un pays où la population n'excède pas sept millions d'habitants et où plus de cent mille individus du sexe masculin, voués au célibat, vivent retirés dans des monastères.

Les Thibétains ne manquent pas d'habileté dans les arts; ils taillent les pierres et le bois, cisèlent et façonnent les métaux avec une délicatesse notable chez un peuple que l'on peut regarder comme à demi sauvage. Moorcroft trouve beaucoup de grâce dans le dessin de leurs figures mythologiques; il ajoute que les draperies en sont jetées avec un goût remarquable. Près de chaque monastère, il y a des ateliers où l'on fabrique des statues de Bouddha et d'autres idoles de toutes les dimensions. Les temples et les habitations des particuliers sont ornés d'une grande quantité de tableaux.

On porte le nombre des troupes à 64,000 hommes; la plus grande partie se compose de cavalerie. Indépendamment de ces corps réguliers, il y a une milice appelée *ouhla;* elle est tenue de fournir des guides et des porteurs aux gens qui voyagent pour le compte du gouvernement; on prend pour ce service, duquel rien n'exempte, un homme sur cinq ou sur dix dans chaque hameau. Les soldats ont pour armes un sabre court, un fusil, une lance, un arc, un bouclier en roseau ou en bois.

Les lois sont extrêmement sévères et même cruelles; depuis que les Chinois occupent le pays, ils ont un peu mitigé la rigueur de ce code.

L'impôt est perçu en nature. Le produit des amendes et des droits d'entrée des villes et des bourgades est employé pour le service public et l'entretien des temples et des bourgades. On compte plus de 3,000 temples enregistrés, et plus de 84,000 lamas, ce qui n'est pas surprenant, puisqu'une bonne partie des enfants des deux sexes se voue à l'état sacerdotal. Un auteur chinois observe que c'est la principale cause de la faible population du Thibet.

La nourriture ordinaire des Thibétains consiste en farine d'orge, chair de bœuf et de mouton, qui est généralement crue, lait et fromage; ils boivent beaucoup de thé; ils ont aussi des boissons enivrantes faites avec de la farine d'orge fermentée.

Sur les pentes méridionales des Kuen-Lun, à l'ouest des Mongols du Khorokhou-Noor et au nord des Thibétains, sont des tribus nomades mélangées de Mongols et de Turcs. Elles portent, comme le pays qu'elles habitent, le nom de *Khor-Katchi.* On retrouve parmi elles les mœurs, les usages et les costumes de tous les nomades.

Boutanis. — Il est difficile de voir des hommes mieux proportionnés et plus vigoureux que les Boutanis; ils sont de grande taille et ont la peau très-unie; en général leur teint est plus blanc que celui des Portugais de Lisbonne; leurs cheveux sont noirs, ils les coupent très-court; leur barbe ne pousse que très-tard, leur coutume est de porter des moustaches qui sont très-peu fournies. Leurs yeux sont petits, noirs, les angles des paupières longs et pointus, comme si on leur avait donné une extension artificielle;

leurs cils sont si fins qu'à peine on les distingue, et les sourcils sont peu épais. C'est au-dessous des yeux que leur visage a le plus de largeur; il y est aplati et se rétrécit en descendant vers le menton, caractère qu'on retrouve chez les Mongols et encore plus chez les Chinois. Ils ne sont pas plus propres que les Thibétains. Durant son séjour, Turner vit des ghélongs qui allaient régulièrement se baigner une fois la semaine dans les eaux d'une rivière; « mais, ajoute-t-il, cette ablution est une pratique de dévotion, et ils ne la répètent pas plus souvent que leur religion ne le leur prescrit. Beaucoup de Boutanis laïques croient pouvoir se dispenser de se laver et de boire de l'eau. On rencontre assez souvent des gens affligés de goître. »

Les bagages sont transportés à dos d'homme, et les femmes portent toujours les plus gros fardeaux; les travaux de la terre sont aussi en grande partie leur partage.

Tassisudon, situé dans une vallée large d'un quart de lieue, bien cultivée et arrosée par le Tchin-Tchou, est la résidence du deb-radjah, souverain temporel du Boutan. Cette capitale ne consiste que dans le palais du prince qui est en forme de parallélogramme et bâti en pierre; son étendue est immense : les ministres, les officiers et tous les domestiques du prince y sont logés; les murailles ont plus de trente pieds de haut. A mi-hauteur règne un rang de balcons garnis de rideaux de crin qu'on ferme tous les soirs; au-dessous des balcons de très-petites fenêtres semblent destinées à donner de l'air plutôt que du jour. Le palais a deux entrées; la première, qui fait face au midi, a un escalier en bois dont les marches sont bordées de bandes de fer; il commence en dehors au ras du sol, s'élève jusqu'à la dernière terrasse et est pratiqué tout entier dans l'épaisseur de la muraille. L'autre entrée, qui est la principale, fait face au levant; on y monte par un escalier en pierre : il conduit dans un corridor spacieux que ferment deux portes massives couvertes de gros clous de fer. Un grand fléau de bois, qui est scellé dans le mur, assure encore ces portes quand elles sont fermées. A l'extrémité du corridor, on se trouve en face d'un bâtiment carré appelé la citadelle; c'est là que réside le dhamea-radjah, souverain légitime, mais qui ne se mêle nullement des affaires mondaines. Il est une incarnation d'une divinité et lama du premier rang. Des idoles innombrables ornent ce palais.

Cette citadelle a sept étages de haut, chacun de 15 à 18 pieds d'élévation. Le comble en est plat, en bois de sapin, et fait une saillie considérable. L'idole de Mahamounie, très-vénérée des Boutanis, est au septième étage; au-dessus s'élève un petit pavillon carré, en maçonnerie, couvert en cuivre et richement doré.

Toutes les maisons de Tassisudon sont à plus d'un mille du palais, disséminées en différents groupes. A la même distance au nord du palais s'élève celui d'un lama, sur un plateau long et étroit, où l'on a planté plusieurs bannières blanches, offrant les paroles mystiques : *Om mâni pad mé om.* On devine aisément que le bouddhisme est la religion des Boutanis.

Près du palais de Tassisudon s'étend une longue rangée de hangars renfermant des ateliers où l'on forge continuellement des idoles de bronze et de fer, et divers ornements pour les temples. A peu de distance est une grande manufacture de papier que l'on fait avec l'écorce d'un arbre nommé *deh*, et très-commun dans les environs : cette fabrication et celle de quelques tissus grossiers en laine ou en coton composent toute l'industrie des Boutanis. Le deb-radjah est le seul négociant du pays; tous les ans il envoie à Rangpour, dans l'Hindoustan, une caravane qui porte des marchandises du Thibet et de la Chine et prend en échange celles que lui fournit le Bengale et dont quelques-unes viennent d'Europe.

Les maisons des particuliers n'ont qu'un étage, et sont en très-grande partie construites en bois; le meilleur moyen qu'on ait pu imaginer d'y faire du feu sans les

brûler, est de l'allumer sur un grand carreau de pierre placé au milieu de la chambre; les Boutanis se rangent tous autour. La fumée, n'ayant d'autre issue que la porte et les fenêtres, incommode excessivement les personnes présentes et finit par noircir leur teint comme elle noircit les lambris et le plafond.

Dans un pays aussi coupé par des vallées profondes, il n'est pas étonnant que les ponts soient très-nombreux; ils sont en général d'une construction très-ingénieuse; il suffit de citer celui de Tchouka, forteresse située à 18 lieues sud de Tassisudon sur la rive gauche de Gaddada. On traverse cette rivière sur un pont qui existait bien longtemps avant qu'en Europe on eût songé à construire des ponts suspendus. Un seul homme à cheval peut passer à la fois sur celui de Tchouka qui se balance fortement pendant que l'on y marche, et, comme le mouvement s'accroît continuellement, on est forcé de hâter le pas. Les Boutanis en attribuent la construction à des génies.

Les défilés qui traversent les montagnes pour entrer dans le Boutan sont gardés par des officiers nommés soubah qui jouissent d'une grande autorité dans le canton où ils commandent.

MONGOLS. — Les Mongols sont aujourd'hui divisés en aïmaks ou tribus. Au nord vivent les Khalkhas, qui sont les plus puissants et les plus nombreux; à l'ouest les Bouriats et les Euleuths; au sud les Ordos, les Tsakhars et les Sounits. Ces principales tribus se subdivisent en un très-grand nombre de hordes.

Depuis que les Mongols sont soumis aux empereurs de la Chine, ceux-ci ont partagé chaque aïmak en un certain nombre de bannières ou divisions; le titre de khan n'a été laissé qu'à leurs chefs les plus éminents.

On estime le nombre des iourtes à 500,000, contenant chacune quatre individus; ainsi les Mongols forment à peu près une masse de 2,000,000 d'individus épars sur une surface immense et généralement aride, où souvent on parcourt des lieues entières sans rencontrer une seule iourte.

La physionomie des Mongols est très-commune, puisque leur nom a servi pour désigner une race du genre humain qui doit, pour s'exprimer avec plus d'exactitude, être appelée *race jaune*. Ils sont de taille moyenne; ils ont le visage rond et un peu basané, les yeux enfoncés et disposés obliquement, mais extrêmement vifs; les pommettes saillantes, le nez un peu aplati, la barbe très-peu fournie, les cheveux noirs; ils les rasent sur le front et aux tempes, et les tressent en queue qui retombe sur le dos. Un Mongol qui a la barbe épaisse est un objet d'admiration pour ses compatriotes. Dans les pays des Khalkhas et des Tsakhars, M. Timkovski a vu des Mongols qui avaient la figure blanche et agréable. Les femmes ont le teint frais, l'air enjoué, le regard vif et animé; quelques-unes passeraient pour belles en Europe.

La langue mongole se partage en trois dialectes principaux : celui des Euleuths ou Kalmouks diffère le plus des autres; celui des Bourga-Bouriats, vivant en Sibérie, est le plus rude.

Depuis que les Mongols ont embrassé le bouddhisme, leurs mœurs se sont singulièrement adoucies; ils sont généralement hospitaliers, affables, obligeants, bienveillants et francs. Ce ne sont plus ces Tartars farouches et cruels dont le nom seul faisait frissonner d'effroi nos aïeux. Le vol et surtout le pillage sont rares chez eux et sévèrement punis.

L'habillement des Mongols est extrêmement simple. Les hommes portent en été une longue robe de nankin ou de soie de couleur ordinairement bleue : la partie supérieure du pan droit, qui s'attache sur la poitrine, est garnie de peluche noire. Leurs manteaux sont de drap généralement noir ou rouge. Une ceinture de cuir avec des boucles en argent ou en cuivre leur sert à y fixer un couteau et un briquet. Leur bonnet est

rond, en soie, avec des bords relevés en peluche noire et trois rubans rouges qui retombent sur le dos.

Leur chemise et leurs vêtements de dessous sont également en nankin de couleur. Les bottes sont de cuir, avec des semelles très-épaisses comme celles des Chinois. En hiver, les Mongols ont des pelisses de peau de mouton et des bonnets garnis de ces peaux ou de peaux de zibeline, de renard ou de marmotte, selon leur fortune.

Les prêtres ont des robes avec des collets rabattus en nankin, en taffetas ou en frise, et uniquement de couleur jaune ou cramoisie.

L'habillement des femmes ne diffère pas beaucoup de celui des hommes : elles séparent leurs cheveux en deux tresses qui tombent sur la poitrine et au bout desquelles elles mettent de petites pièces d'argent, du corail, des perles et des pierres de couleurs différentes. Le corail est une partie très-coûteuse de la parure des Mongols. Plusieurs personnes des deux sexes ont des ceintures et des selles ornées de coraux dont le prix s'élève à plusieurs milliers de francs.

Les harnais, les selles et les brides sont garnis d'ornements en cuivre, rarement en argent. Un arc, des flèches et un sabre court composent l'armement d'un soldat mongol. Les fusils, surtout les cannelés, ne sont recherchés que par ceux qui aiment la chasse ; la poudre, le plomb et les balles viennent de la Chine. Le gouvernement donne des fusils aux Mongols qui servent dans l'armée mandchoue.

La construction des iourtes est très-simple : plusieurs perches, courbées à leur extrémité supérieure les unes vers les autres, sont recouvertes de feutre et forment ainsi une habitation qui doit garantir des froids de l'hiver et des tempêtes de l'automne, même dans ces âpres cantons montagneux. L'ouverture, fermée par un morceau de feutre, tient lieu de porte. Au milieu de la iourte, le feu est allumé à terre. Vis-à-vis de l'entrée est suspendue une idole grossièrement taillée en bois ; l'extrémité supérieure est surmontée de quelque chose qu'on a essayé de faire ressembler à une tête, incrustée d'une paire d'yeux en verre ou en corail. Ordinairement des offrandes telles qu'une peau d'écureuil ou de souslik, et très-souvent une serre d'aigle, pendent auprès. Des valises et des coffres renfermant toutes les richesses du ménage sont rangés tout autour de l'iourte sur des perches, un peu au-dessus du sol : des peaux d'animaux crues ou tannées, ainsi que des couvertures de feutre, servent de lit à la famille. Ordinairement on réunit deux ou un plus grand nombre de iourtes, qui forment autant de chambres dont chacune a sa destination.

Le lait fait la base de la nourriture et de la boisson des Mongols : ils en font des fromages et du beurre. Leur régime diététique ne contribue pas à les rendre robustes ; en revanche, ils sont très-vifs et très-agiles. Un Mongol âgé de soixante ans parcourt à cheval 25 lieues et plus par jour, sans être fatigué. La viande, et principalement celle de mouton, ne se mange que rarement. M. Timkovski ne vit jamais de gibier, excepté des chevreuils ou des sangliers, et encore moins du poisson, sur la table modeste des Mongols. Dans un cas de nécessité, ils mangent la chair des chevaux, des chameaux et même celle des bestiaux morts de maladie. Ils ne boivent de l'eau que dans des cas très-urgents : le thé en briques est la principale boisson des riches et des pauvres.

Dans chaque iourte, il y a constamment sur le feu un chaudron en fonte rempli de thé avec du lait, du beurre et du sel. Le voyageur fatigué peut hardiment entrer dans une iourte et satisfaire en tout temps sa faim, et sa soif avec du thé en briques ; mais il doit être muni d'une tasse de bois : chaque Mongol la regarde comme une partie indispensable de son mobilier. Les plus estimées viennent du Thibet ; les riches les font ordinairement incruster en argent.

La chasse, la course à cheval, la lutte et le tir aux flèches sont les principaux amusements des Mongols. Il paraît qu'ils n'ont pas d'idée de la danse : « Du moins, dit M. Timkovski, je n'ai jamais entendu parler de ce genre d'exercice.

» En été, ils se régalent d'aïrak, de koumis et d'eau-de-vie achetée aux Chinois. Ils passent leurs moments de loisir, qui sont assez fréquents, à fumer et à boire de l'aïrak et du koumis, dont les provisions ne leur manquent jamais, et à se rappeler la gloire des temps passés et les hauts faits de leurs ancêtres, tâchant d'oublier ainsi les peines de la vie et le joug des Mandchous. Ces liqueurs inspirent à quelques-uns des saillies spirituelles, des contes amusants ou des anecdotes sur la hardiesse et les succès des chasseurs, sur la vitesse des coursiers et autres sujets semblables.

» C'est alors aussi qu'ils font entendre les sons lugubres de leurs chants, accompagnés quelquefois par une flûte ou par une chétive guitare à deux ou trois cordes.

» Les Mongols se marient très-jeunes; jusqu'à cette époque, les enfants des deux sexes vivent ensemble auprès de leurs parents.

» Un jeune homme, en se mariant, reçoit de son père des bestiaux et une iourte séparée. La dot de la fille consiste, indépendamment des habits et des ustensiles, en une certaine quantité de brebis et de chevaux. L'autorité des parents et la soumission des enfants sont exemplaires et portées au plus haut degré. Les fils, même après leur mariage, habitent ordinairement le même canton que leur père, autant que l'étendue des pâturages le permet.

» Les enfants des frères et des sœurs peuvent se marier ensemble; deux sœurs épouser successivement le même homme.

» Les Mongols tiennent leur généalogie si soigneusement que, malgré l'augmentation du nombre des membres de la famille et son mélange avec d'autres tribus, ils ne perdent jamais de vue leur *yasou* (degré de parenté). Avant qu'un mariage puisse se conclure, il faut qu'à l'aide des livres on calcule sous quels signes le futur et la future sont nés, afin que l'astre qui indique la naissance de la dernière ne puisse pas nuire à celui du futur, ni le dominer; ce qui signifie que la femme ne doit pas commander dans le mariage.

» Elle ne peut recevoir dans sa iourte ou aller voir son beau-père, sa belle-mère, les oncles et les tantes de son mari, sans être vêtue d'une courte robe de dessus (*oudji*) en nankin ou en soie, sans manches; elle n'a pas de bonnet sur sa tête. A l'entrée de ses parents, elle doit se lever, puis ne s'asseoir en leur présence que sur un genou; si elle sort, elle doit se garder de leur tourner le dos. La place qu'elle occupe dans l'iourte de son beau-père est près de la porte; il ne lui est pas permis de pénétrer jusqu'à l'espace compris entre les idoles et le foyer. De même le beau-père, quand il est chez sa bru, ne peut s'asseoir près de son lit qui habituellement est placé du côté droit.

» Il n'est pas défendu aux Mongols d'avoir plusieurs femmes; la première conduit le ménage et est la plus respectée.

» Le divorce est très-fréquent; le moindre mécontentement d'un côté ou de l'autre suffit pour le faire prononcer. Si le mari veut se séparer de sa femme sans motif légitime, il est obligé de lui donner une de ses plus belles robes et un cheval sellé pour retourner chez ses parents; il regarde le reste de la dot comme équivalent pour le bétail qu'il a donné. Si une femme s'échappe furtivement de chez son mari, qu'elle a pris en aversion, et revient chez ses parents, ceux-ci sont tenus de la rendre trois fois à son époux. Si elle le quitte une quatrième fois, alors commencent les négociations pour le divorce : toute la dot de la femme reste entre les mains du mari, et

le père doit, de plus, rendre à celui-ci une quantité de bétail déterminée par les autorités.

» Quelquefois les Mongols enterrent leurs morts; souvent ils les laissent exposés dans leurs cercueils, ou bien ils les couvrent avec des pierres, en faisant attention au signe sous lequel le défunt était né, à son âge, au jour et à l'heure de son décès; ces circonstances indiquent la manière dont il doit être inhumé; ils consultent à cet effet les livres que les lamas leur expliquent.

» Quelquefois ils brûlent les cadavres, ou bien les exposent aux bêtes féroces et aux oiseaux. Les parents dont les enfants meurent subitement les abandonnent sur les chemins, enveloppés dans des sacs de cuir, avec des provisions de beurre et de grains, ils sont persuadés que par ce moyen ils éloignent les revenants. Les services funèbres sont célébrés pour les défunts selon la richesse et l'affection de leur famille. Le plus grand dure quarante-neuf jours, pendant lesquels les lamas récitent continuellement des prières dans la demeure du défunt pour la purification de son âme. Ces prêtres reçoivent pour leur peine des bestiaux et d'autres choses. Les gens opulents font aussi de riches présents en bétail aux temples, pour que les lamas adressent à Dieu des prières pour l'âme du défunt.

» Les chamans mongols sont enterrés par d'autres chamans qui conjurent les esprits malfaisants pour les éloigner. Les Mongols croient que les âmes de ces hommes restent errantes sur la terre sous la forme de malins esprits, ayant le pouvoir de nuire à autrui; les chamans profitent ordinairement de ce préjugé pour exiger des marques de respect et des sacrifices.

» Les Mongols ont conservé le caractère belliqueux de leurs ancêtres; ils sont hardis cavaliers, excellents tireurs, très-habiles à la poursuite des bêtes féroces; or, un homme portant constamment un arc et des flèches, accoutumé à dompter des chevaux farouches, ne se décide pas facilement à s'asseoir à un atelier de tisserand ou à manier la scie ou le burin. Il est rare de rencontrer chez eux un ouvrier habile; les artisans sont peu nombreux; on y voit quelques orfévres, mais ils sont attachés au service particulier de quelque prince pour façonner des bijoux, car les Mongols ont un goût immodéré pour le luxe. Les menuisiers et les maréchaux n'exécutent que des travaux très-imparfaits. Les feutres et les cordes en crin, indispensables pour la construction des iourtes, sont les seuls objets que les Mongols fabriquent; ils tannent aussi les peaux de mouton pour leur habillement d'hiver.

» En examinant le vêtement du Mongol, son chétif mobilier, sa selle même, on reconnaît que tout lui est fourni par les Chinois. Le thé en briques, le tabac, les étoffes en laine et en soie, divers ustensiles en fer, sont échangés par ces derniers pour des chameaux, des moutons, des bœufs, des chevaux. Pour faire ce commerce, les marchands chinois parcourent les steppes de la Mongolie, puis reviennent vendre à Khalgan et à Péking le bétail, les cuirs, le beurre, le fromage qu'ils se sont procurés. Ce sont le plus souvent les Mongols qui vont en Chine pour s'y fournir des choses dont ils ont besoin et qu'ils payent en bétail ou en lingots d'argent; mais ce métal est de si bas aloi que dans leur langue ils l'appellent *khara mangou* (argent noir). Pour effectuer ces échanges, ils vont aux maïmatchins ou entrepôts de commerce chinois, établis à Kiakhta et près de l'Ourga. Dans le premier, ils achètent tout de la seconde main des Chinois; ils préfèrent donc de conduire leurs bestiaux à différentes villes situées près de la grande muraille ou au delà; ils y vendent également le sel qu'ils tirent des lacs de leur pays. »

Le transport seul des marchandises chinoises de Khalgan à Kiakhta et celui des objets que les Chinois ont échangés avec les marchands russes, forment une branche

considérable et lucrative de l'industrie des Khalkhas; ils y emploient leurs chameaux, et les Isakhars des bœufs. Les Chinois les payent en argent, mais principalement en marchandises.

Les Mongols ont conservé beaucoup de leurs anciens usages; plusieurs de leurs lois écrites remontent jusqu'au temps de Tchinggis-Khan. A l'époque de la réunion de la Mongolie à l'empire chinois, en 1691, leur code fut revu à Péking et imprimé en mongol, en mandchou et en chinois.

Tous les ans, les princes doivent aller à la capitale, pour complimenter l'empereur, le premier jour du premier mois; chaque horde est à cet effet divisée en quatre séries, dont une se rend à son tour à Péking : la députation amène trois chameaux blancs et vingt-quatre chevaux blancs. Le conseil qui a la direction des haras impériaux ne prend que la moitié des chevaux. Les princes qui ont fait les présents reçoivent chacun une théière en argent, à peu près six marcs de ce métal, trente pièces de satin, soixante et dix grandes pièces de nankin de couleur et autres choses.

Les taïdzis, comme nobles de la dernière classe, n'ont pas le droit de venir présenter leurs félicitations; ils envoient le tribut qui consiste en huit moutons tués et échaudés, ou bien en outres de beurre fondu et en hures de sanglier. Tous les taïdzis ne jouissent pas de cette prérogative.

Le code pénal des Mongols offre une clause très-remarquable : « Si quelqu'un refuse un gîte à un voyageur pendant la nuit, et si celui-ci meurt de froid, le propriétaire de l'iourte paye une amende de neuf têtes de bétail; si le voyageur ne périt pas, l'amende n'est que d'un bœuf de deux ans. Si un étranger est volé, son hôte est tenu à lui restituer ce qui lui a été pris. »

Il est défendu de garder dans les bannières un officier ou un simple Mongol d'une mauvaise conduite. Ces hommes doivent être envoyés avec leur famille, leurs meubles et leurs bestiaux, dans le Ho-Nan et le Chan-Toung, provinces de la Chine propre, où ils travaillent aux grands chemins.

Après les idoles et les images de Bouddha, les livres saints sont les plus révérés. Quand un Mongol, soit prêtre, soit laïque, tient en main une image ou un livre sacré, on s'en aperçoit à l'instant; il y a dans sa physionomie quelque chose de solennel qui semble annoncer qu'il s'est élevé au-dessus des objets terrestres.

Indépendamment des prières journalières que les Mongols récitent devant leurs idoles domestiques, et de celles qu'ils font dans les temples voisins les jours de fête, chacun regarde comme un devoir d'aller, au moins une fois par an, présenter au khoutoukhtou ses hommages et le superflu de ses troupeaux; les temples sont peu nombreux.

Comme chaque père de famille pense qu'il est de son devoir de consacrer un de ses fils à la prêtrise, les lamas sont très-nombreux : exempts du service militaire, ils doivent dans les cas de nécessité, d'après l'ordre des chefs des bannières, labourer la terre et garder les bestiaux. Ils sont les seuls médecins de leurs hordes; leurs remèdes consistent principalement en plantes et en poudres : ils peuvent aussi faire du trafic.

Dzoungars et Turkestanis. — Les Chinois ont nommé *Si-Youeï* (gouvernement occidental) la contrée comprenant l'ancienne Dzoûngarie et les cantons de Turkestan, à l'est des monts Bolor.

Ils appellent le premier de ces pays *Thian-Chan-Pé-Lou,* et le second *Thian-Chan-Nan-Lou,* d'après leur situation au nord et au sud du Thian-Chan, chaîne de montagnes neigeuses qui, courant de l'ouest à l'est, les sépare l'un de l'autre. (Voy. p. 26.)

La longueur du Thian-Chan-Pé-Lou est de 300 lieues, sa largeur moyenne est de 125, sa surface de 25,000 lieues carrées. Les Chinois l'ont partagé en trois divisions militaires, savoir Ili, Khour-Khara-Oussou et Tarbagataï.

Ili ou Gouldja, jadis la résidence du khan des Dzoûngars, est située sur la rive droite de l'Ili, au pied d'une montagne : l'empereur Khian-Loung lui a donné le titre honorifique de Hoeï-Yuan. C'est une ville très-commerçante; elle est défendue par une citadelle. On peut la regarder comme le chef-lieu des deux nouvelles provinces de l'ouest de l'empire. Le général en chef y fait son séjour, et a sous ses ordres tous les officiers supérieurs, ainsi que les commandants des tribus mongoles. Des postes militaires sont disséminés sur la surface du pays; tous les ans, on y envoie un bon nombre de Mandchous avec leurs familles. C'est dans cette contrée que la Chine déporte les malfaiteurs.

La population comprend une quantité considérable de nomades. Parmi eux, il y a beaucoup d'Euleuths. Les Tourgaouts, qui sont une des quatre hordes de cette tribu mongole, avaient, au commencement du XVIII[e] siècle, émigré de l'empire chinois. (Voyez page 150.)

La population du Thian-Chan-Nan-Lou est évaluée à 1,500,000 âmes. Le pays est divisé en dix principautés désignées par le nom de leur ville principale. Les villes sont administrées par des officiers que le gouvernement chinois y envoie; toutefois, il y en a six qui ont conservé le droit d'être gouvernées par un prince ou khodjo indigène.

Les Turkestanis sont, comme tous les peuples de race turque, sectateurs de l'islamisme; ils ne laissent pas croître leurs cheveux, et ne se rasent pas la barbe. Leurs robes ont un grand collet et des manches étroites; en hiver, leurs chapeaux sont de cuir; en été, de satin cramoisi, et garnis en velours, hauts de cinq à six pouces, avec un bord dont la largeur est de la même dimension, et pointu devant et derrière; le haut est orné d'une houppe en or.

La chaussure est en cuir rouge, avec des talons en bois. Les femmes portent des souliers ou des pantoufles, qui laissent le talon à découvert; en été, elles vont pieds nus; en hiver, elles ont des chapeaux garnis de fourrures et d'une plume sur le devant. Leurs robes sont ouvertes; elles ont par-dessous des espèces de camisoles qui descendent jusqu'aux genoux et quelquefois plus bas.

Aksou, dans l'ouest, sur une rivière du même nom, près du prolongement du Thian-Chan-Moussour, est la résidence du général chinois qui a sous ses ordres toutes les troupes de cette division. Il y a une douane. Cette ville est fréquentée par des Chinois, des Hindous, des Cachemiriens, des Turkestanis, des Kirghiz. Les habitants sont généralement à leur aise. On y fabrique beaucoup de toiles de coton; les brides et les selles en cuir de cerf brodées qu'on y fabrique ont une grande réputation; le jade y est façonné avec une perfection rare.

Yarkand, située plus au sud sur l'Yarkand-Daria, grande rivière, fut autrefois la capitale du Turkestan oriental. Le nombre des habitants payant l'impôt est de 32,000, mais on prétend qu'il n'y a que la huitième partie de la population qui soit inscrite sur les rôles. C'est une place très-commerçante; des marchands chinois des provinces orientales y viennent trafiquer, malgré la grande distance; on y en rencontre aussi de toutes les autres contrées de l'Asie. Aux jours de marché, le bazar, d'une vaste dimension, est rempli d'hommes et de marchandises.

AN-NAM.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Position. — L'empire d'An-Nam (repos du midi) est compris entre la province chinoise et les monts de Yun-Nan au nord, la mer de Chine au sud, le golfe de Tun-Kin à l'est et les monts de Siam à l'ouest. Ses rapports avec la configuration générale de l'Asie ayant été exposés à la page 15 et aux suivantes, nous nous bornerons ici à quelques observations spéciales.

Montagnes. — L'An-Nam est divisé en deux parties par une chaîne de montagnes détachée des Yun-Nan sous le 25e degré. Cette chaîne est habitée par les Kémoys, peuple noir et sauvage qui lui a donné son nom; au sud, depuis le point où les monts des Kémoys envoient un rameau au cap Padaran, jusqu'au cap Saint-James où ils se terminent, ils portent plus particulièrement le nom de Tchampava.

Sur la côte orientale adossée à ces montagnes se trouvent deux États, le Tun-Kin au nord et la Cochinchine au sud. Ils sont séparés par un rameau qui se prolonge vers la mer, ne laissant près de celle-ci qu'un espace d'environ une lieue et demie, fermé par une forte muraille. Le Tun-Kin, Ton-Kin ou Tong-King, forme l'An-Nam septentrional et la Cochinchine l'An-Nam méridional.

Entre les monts Tchampava et la mer de Chine est la contrée montagneuse de Ciampa ou Tsiampa, nommée aussi Phan-Rang et Binh-Tuam.

Entre les monts des Kémoys et ceux de Siam s'ouvre une grande vallée longitudinale qui comprend au nord le royaume de Laos (pays des éléphants) et au sud celui de Camboge (Kam-Phou-Tche), connu aussi sous les noms de Tchin-La, Kao-Mien ou Youdra-Skan.

Étendue. — Telle est la situation relative des cinq États principaux dont se compose l'empire d'An-Nam, sur une étendue de 370 lieues du nord au sud, et de 150 de l'est à l'ouest. Sa surface est d'environ 48,300 lieues carrées; ce qui fait environ un tiers de plus que celle de la France.

Toute la côte est bordée d'îles rocailleuses. Les îles principales qui sont sous sa dépendance sont: Phou-Kok dans le golfe de Siam, les îles des Pirates dans le golfe de Tun-Kin, Poulo-Condore et les Paracels.

Fleuves. — Il est peu de régions mieux arrosées que l'An-Nam. L'inondation périodique des vallées et des plaines maritimes par le débordement des cours d'eau, est une circonstance commune à toutes les régions intertropicales.

Le Tun-Kin compte plus de 50 fleuves navigables. Le plus grand est le Sang-Koï, qui a ses sources dans l'angle formé par la chaîne de Yun-Nan et celle des Kémoys.

Après un cours de 160 lieues il se jette dans le golfe de Tun-Kin par quatre embouchures.

La Cochinchine est sillonnée par une multitude de vallées transversales arrosées de cours d'eau qui descendent de la chaîne des Kémoys. Leur longueur est, comme la largeur de la côte, peu considérable. Le plus important est le Hué qui forme à son embouchure un beau port où des navires de 200 tonneaux peuvent entrer en sûreté durant la mousson sud-ouest. On y voit naviguer une multitude de jonques chinoises qui forment un tableau très-animé. A seize lieues au sud s'ouvre la baie de Touran, l'une des plus belles qui existent; elle est protégée par une petite péninsule terminée par un rocher dont la forme ressemble singulièrement à un lion couché, qui semble prendre son élan pour sauter dans la mer.

Les cours d'eau de la contrée de Ciampa sont nombreux; mais leurs sources sont à peu de distance de leurs embouchures. Les côtes offrent peu de golfes et de baies.

Le Maï-Kang, dont nous avons parlé précédemment (page 30) fertilise le royaume de Laos et celui de Camboge. Il se jette par quatre embouchures dans la mer de Chine. Le lit des deux branches occidentales est si rempli d'îles basses et de bancs de sable, que la navigation en est obstruée pour les gros vaisseaux. Ces îles sont peuplées d'éléphants, de rhinocéros, de tigres et d'une infinité d'autres animaux.

Climat (voyez page 8 et 18). — Quoique cette contrée soit située dans le climat très-chaud, la chaleur n'y est pas insupportable, surtout dans le voisinage de l'Océan où l'égale durée des jours et des nuits, les pluies périodiques et les vents de l'est, qui n'arrivent qu'après avoir traversé une grande étendue de mer, rafraîchissent la température. Quantité de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de canaux d'irrigation, humectent l'air par leurs évaporations.

Au Tun-Kin, dans les plaines basses, les pluies commencent en mai et finissent en août; les chaleurs de l'été sont souvent excessives, tandis qu'en décembre, janvier et février, le froid est piquant et incommode à cause des brouillards. Sur ses côtes les ouragans et les typhons se déchaînent avec la même fureur que dans les mers du Japon. Ils deviennent plus rares le long des côtes de la Cochinchine et sont entièrement inconnus sur les rivages de Camboge. Du reste le climat y est fort sain.

En Cochinchine, la plus grande chaleur ne s'élève pas au delà de 31 degrés 1/2 de Réaumur; en hiver elle ne baisse pas au-dessous de 11 degrés. Les hautes montagnes qui, au sud du parallèle de la baie de Touran, s'élèvent jusque dans la région des nuages, occasionnent, de même que celles qui dans les autres contrées intertropicales se prolongent dans la même direction, un changement total dans l'ordre des saisons suivant que le pays est situé à l'est ou à l'ouest de la Chine. Ainsi les pluies commencent ici à la fin d'octobre et durent jusqu'en mars.

Dans le Camboge, pays de plaines basses, la saison humide y dure depuis la fin de juin jusqu'en septembre; c'est aussi alors le temps des orages et de ce qu'on appelle l'hivernage; pendant les huit autres mois de l'année, l'air est doux, pur et clair. A Saï-Gong, vers la fin d'août, la température moyenne des vingt-quatre heures est de 21 degrés, par conséquent très-modérée.

Minéralogie. — On ne connaît la minéralogie du pays que le long des côtes; partout où l'expédition de Crawfurd aborda en 1821 et 1822, elle trouva que les principales montagnes étaient de granit et de siénite; les chaînes moins élevées offraient du quartz, du calcaire, du marbre. Le Camboge est pauvre en métaux, il n'a qu'un peu de fer. Il lui en arrive de Tun-Kin, de Siam, de Sincapour. Les métaux ne sont pas non plus abondants en Cochinchine, quoique les habitants parlent de mines d'argent et d'étain qui doivent se trouver au cap Avarella. En revanche le Tun-Kin a du fer, de

l'or et de l'argent en profusion. Le Ciampa recèle aussi beaucoup de métaux précieux.

Un négociant chinois qui avait visité le Tun-Kin et que Crawfurd vit à Hué, lui dit que les mines de fer sont à six journées de route de Kécho, que ce métal y est à très-bon marché et qu'il est expédié dans toute la Cachinchine, excepté à Saï-Gong qui le reçoit de Siam. Les mines d'or et d'argent sont à douze journées de route à l'ouest de Ké-Cho. Les dernières produisent annuellement 100 pics (6,000 kilogrammes) de métal. Quant à l'or, on en ignore la quantité, parce qu'il en passe beaucoup en fraude dans l'Yun-Nan et le Kouang-Si, provinces de Chine. Les mines d'étain sont négligées.

De même que dans toutes les contrées orientales de l'Asie au sud de la Chine, toutes les mines sont exploitées par les habitants de cet empire qui viennent du Fou-Kiang, du Kiang-Nan et de Haï-Nan. On estime que le nombre de ces ouvriers chinois s'élève à 30,000.

Végétaux. — La nature brille dans cette contrée de son plus bel éclat et y dispense de grands bienfaits. La végétation y est toujours active. L'air est rempli des parfums délicieux qu'exhalent un grand nombre de plantes aromatiques; le goût est excité et satisfait par les fruits les plus exquis; enfin la beauté des fleurs et la richesse des campagnes offrent un spectacle digne d'admiration.

La principale production végétale est le riz qui fait la base de la nourriture des habitants. Une espèce de riz vient même dans les terres sablonneuses des montagnes. Les terres donnent deux récoltes par an, la première en juillet, la seconde en novembre. On cultive aussi le sorgho, le maïs, l'arachide, l'igname, la patate, ainsi que le grenadier, le citronnier, le bananier, le jaquier, la vigne, le bétel, le café, le gingembre, l'indigo; mais le bambou, l'ananas, y viennent sans culture. Le cocotier et l'aréquier sont communs; on expédie leurs fruits à la Chine. Les meilleurs fruits de la Cochinchine sont les oranges et les litchi.

La canne à sucre fait la richesse de ce pays; on en exporte annuellement de 20 à 60,000 pics; une grande partie va en Chine.

Crawfurd pense que le vrai cannellier est indigène des montagnes au nord-ouest de Faï-Fo; on cultive cet arbre, et son écorce apportée au marché est très-aromatique et abonde en huile essentielle. En Chine on préfère la cannelle de Faï-Fo à celle de Ceylan.

Au Tun-Kin et en Cochinchine, on s'occupe de la culture du thé, mais le produit ne suffit pas pour la consommation, et il en faut faire venir de la Chine. Le coton se récolte dans tout l'empire; on en porte beaucoup aux Chinois. Le Camboge donne du poivre de bonne qualité, du cardamome, de l'anis.

Les forêts sont remplies de bois excellents pour la charpente et l'ébénisterie : on y remarque le sao (*nuncela orientalis*), le tek, le pin, l'ébénier, le bois de rose, le bois d'aigle, l'arbre à vernis, le guttier-gommier (*cambogia gutta*), le calembâc, le bois odoriférant d'Agila et une infinité d'autres.

En Camboge et en Ciampa on récolte peu de soie; au Tun-Kin et en Cochinchine, au contraire, cette substance est si commune qu'on l'emploie à faire des cordages de navires. Partout on voit des mûriers blancs, notamment dans le voisinage de Hué. La soie du Tun-Kin passe pour la meilleure de l'empire, mais elle ne vaut pas celle de la Chine. Dans ces derniers temps, il en a été importé des quantités considérables en Europe.

Animaux. — Plusieurs espèces de singes, des vampires ou grandes chauves-souris, des écureuils d'une taille extraordinaire, des porcs-épics, des chats sauvages, des ours, des tigres, des panthères, des léopards, des antilopes, des cerfs, des buffles, des sangliers, des éléphants de seize pieds de haut, des rhinocéros, habitent les forêts ou les plaines de l'An-Nam. Les singes y sont remarquables par leur grosseur et leur har-

diesse : ils se réunissent quelquefois au nombre de deux ou trois mille, et ravagent promptement les champs où ils s'arrêtent. On nourrit plus de 500 éléphants pour le service du souverain. La corne du rhinocéros est si estimée que parmi les présents remis à l'ambassadeur anglais, il y en avait quatre enchâssées dans un cercle d'or.

On y trouve des oiseaux du plumage le plus brillant, le plus varié, des pigeons, des pélicans, des aigles, des hérons, des crocodiles, des serpents de toutes grandeurs, une grande quantité de tortues, beaucoup de poissons, des abeilles, des vers à soie, des fourmis blanches, de beaux coquillages, des huîtres et d'énormes bancs de corail.

On n'y connaît ni les moutons ni les ânes. L'éléphant, le buffle, le bœuf, le cheval, le cochon, la chèvre, le chien, le chat, sont les animaux domestiques du pays. Le buffle sert généralement aux travaux du labourage; on n'attelle le bœuf à la charrue que dans les terrains légers et secs. On élève des poules, des faisans, des canards.

Espèce humaine. — La physionomie des An-Namitains ressemble beaucoup à celle des Chinois; mais ils n'ont pas les yeux obliques. Leur taille est généralement petite. De même que tous leurs voisins appartenant à la race jaune, ils ont la barbe rare, laide, torse; les cheveux rudes, droits, noirs; les yeux petits et noirs, le teint jaunâtre, la forme du corps ramassée et carrée, les extrémités fortes. Il est rare d'en voir qui soient très-noirs; beaucoup de femmes surtout sont aussi blanches que la plupart de celles de l'Europe méridionale.

Les An-Namitains ont le front petit et étroit; les joues rondes, la partie inférieure de la face large; l'ensemble est presque rond, et c'est ce qu'on remarque notamment chez les femmes, qui sont réputées d'autant plus belles que leur visage se rapproche plus de cette forme. Les yeux de ce peuple sont petits, noirs et ronds; il n'a pas la paupière gonflée et abaissée du Chinois, ce qui lui donne un air de vivacité qui manque à l'autre. L'An-Namitain a le nez petit, mais bien fait; la bouche notablement grande, les lèvres saillantes, mais non épaisses; la barbe très-peu fournie, cependant il la soigne avec une extrême attention. On voit des An-Namitains qui ont à peine une douzaine de poils au menton ou sur toute la mâchoire inférieure; ceux de la lèvre supérieure sont un peu plus abondants. Ils ont généralement le cou court; mais il y a dans la forme de leur tête un caractère de beauté, et dans l'expression de leur physionomie, un degré d'harmonie, de vivacité, d'intelligence et de gaieté, que l'on cherche inutilement dans celle du Chinois et du Siamois.

Les Kémoys appartiennent à la race nègre; une partie de cette famille de même nom habite l'île de Madagascar. Les Kas, les Panongs et les Tchongs qui errent dans les forêts des monts de Siam, paraissent être aussi de cette race; les Lawas des montagnes du Ciampa, et les insulaires de Poulo-Condore sont, dit-on, de la souche malaise.

Divisions politiques. — Les cinq grandes contrées qui composent l'empire d'An-Nam forment cinq vice-royautés ou gouvernements qui se sous-divisent chacune en plusieurs provinces, les provinces en arrondissements et ceux-ci en bailliages, qui sont composés de communes.

L'étendue de chaque principauté, sa population et sa capitale, sont portées dans le tableau suivant :

PRINCIPAUTÉS.	LIEUES CARRÉES.	POPULATION.	CAPITALES.
Tun-Kin.	16,900	18,000,000	Ké-Cho, nommée aussi Bac-Kinh ou Tun-Kin, sur le Sang-Koï.
Cochinchine.	7,800	2,000,000	Hué ou Phou-Khouan, sur la rive gauche du fleuve de ce nom. C'est la capitale de l'empire.
Ciampa.	1,600	600,000	Phanari. Le Ciampa fait aujourd'hui partie de la Cochinchine.
Camboge.	16,000	1,000,000	Camboge ou Levek, situé dans une grande île du Maï-Kang.
Laos.	6,000	1,400,000	Hanniah ou Lan-Tchang, sur le Maï-Kang.
	48,300	25,000,000	

Quelques auteurs ne portent que 12 ou 15 millions d'habitants. En général, l'empire d'An-Nam est peu connu dans l'intérieur; il n'a guère été exploré que sur les côtes. Nous n'avons point compris dans ce tableau les peuplades indépendantes, ni la population du royaume de Bao ou Boatan, que quelques voyageurs ont mentionné comme tributaire du Tun-Kin.

NOTIONS HISTORIQUES.

Dans l'origine, des tribus de race nègre peuplèrent les diverses contrées de l'An-Nam. A l'époque de la première dispersion des peuples, d'autres tribus de race jaune s'aventurant dans ces contrées, soumirent ou refoulèrent les nègres dans les montagnes et dans l'Océanie. Les Kémoys actuels et le fond de la population an-namitaine seraient les résultats ethniques de ces événements, dont le souvenir s'est effacé de la mémoire des hommes. (Voyez page 52.)

Vers le milieu de la première période avant l'ère chrétienne, l'empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti porta la guerre dans le Tun-Kin et la Cochinchine; il y envoya (214) une multitude de Chinois qui y établirent les mœurs, les usages et la religion de l'empire Céleste. Ces colonies donnèrent de nouveaux habitants au Ciampa et au Camboge.

Au 1er siècle de notre ère les différents États de l'An-Nam formaient des royaumes

séparés reconnaissant la suzeraineté des empereurs chinois. A cette époque, ils prétendirent se choisir eux-mêmes des chefs; la Chine intervint militairement (Voyez pages 101 et 102) et rétablit son autorité. Comme en Chine, le bouddhisme eut à lutter dans l'An-Nam contre les doctrines de Confucius; le résultat y fut aussi le même : le bouddhisme devint la religion du peuple et les doctrines de Confucius restèrent celle de l'empereur, des lettrés, de tous les fonctionnaires publics, quoique plusieurs d'entre eux professent publiquement le culte de Bouddha.

On peut lire, dans la *Description de Camboge*, extraite des livres chinois par M. Abel Rémusat, de curieux détails sur l'histoire de ces temps anciens (*Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. II). La nature de cet ouvrage ne nous permet pas de faire le tableau des vicissitudes par lesquelles ont passé les États de l'An-Nam. Au reste, ils ont été entraînés dans l'orbite de la civilisation chinoise.

Au XVIe siècle, la dynastie Tun-Kinoise, dite des Ly, ayant depuis plusieurs années gouverné avec sagesse et douceur, les princes finirent par laisser les rènes de l'empire entre les mains du choua, espèce de maire du palais qui rendit sa charge héréditaire et réduisit le roi à n'avoir plus que le simulacre de la puissance.

C'est à cette époque que les navigateurs portugais visitèrent les différents pays qui composent l'empire d'An-Nam, et qu'un grand nombre de missionnaires vinrent y prêcher l'Évangile. Le Tun-Kin, la Cochinchine, le Ciampa, le Camboge et le Laos tendirent de plus en plus à former un seul corps politique.

Dès l'an 1133, un gouverneur de la Cochinchine, profitant des querelles intestines que faisait naître l'administration du pays, usurpa le pouvoir souverain dans cette portion de l'empire. D'abord il fut tributaire; il devint ensuite un rival dangereux. Ses successeurs, intrépides guerriers, conquirent le Camboge et le Ciampa. Amollis à leur tour par les plaisirs, ils laissèrent opprimer les populations par leurs ministres et leurs favoris. Des insurrections éclatèrent. En 1774, une armée du Tun-Kin envahit la Cochinchine sous prétexte de délivrer le roi de la tyrannie de son mauvais ministre. Le prince, effrayé, le livra; l'armée ennemie s'avança; le roi s'enfuit avec précipitation dans la basse Cochinchine. Il s'ensuivit une affreuse guerre civile qui désola tous les États de l'An-Nam. Trois rois furent successivement décapités; un grand nombre de princes de la famille royale périrent dans les supplices : des usurpateurs les remplacèrent. En 1787, Ngaï-En-Choung, fils du dernier roi décapité, était parvenu à rassembler une armée nombreuse; mais il fut vaincu et se réfugia dans Phou-Kok, grande île du golfe de Siam. Après une nouvelle tentative infructueuse, il se fortifia dans cette île, prit des navires et forma une nouvelle armée. Dans le même temps, il envoya en France son fils avec l'évêque d'Adran, missionnaire qui jouissait d'une grande considération. La France saisit cette occasion d'établir son influence et son commerce dans l'un des pays les plus riches de l'Asie; elle s'engagea à fournir à son nouvel allié vingt vaisseaux de guerre, sept régiments et un million de piastres. Elle devait recevoir en échange quelques parties déterminées du territoire de l'empire. La flotte expéditionnaire arrivée à Pondichéry y fut retenue, sous de faux prétextes, par le gouverneur anglais. Pendant ces délais, la révolution française éclata, et de cette grande expédition une vingtaine d'officiers français, ainsi que quelques Anglais et Danois, arrivèrent avec l'évêque d'Adran à leur destination. A force de persévérance et d'audace, Ngaï-en-Choung parvint à chasser les descendants des usurpateurs de la Cochinchine, et les poursuivit dans le Tun-Kin, dont il se rendit maître (1802). L'ancien roi étant mort pendant le temps de la conquête, Ngaï-en-Choung, prétextant que la dynastie des Ly était éteinte, se présenta pour lui succéder comme son parent. Trois officiers français furent faits mandarins de première classe, en récompense de

leurs services. La ville de Hué, fortifiée par eux, devint la capitale de l'empire.

Quoique cette nouvelle capitale, étant sous les yeux du roi, fût privilégiée dans ses embellissements, le pays en reçut bientôt le contre-coup; des canaux furent ouverts, des routes furent percées. La culture du sucre, jusqu'alors bornée à des essais, prit quelque développement et attira les acheteurs chinois et européens.

Cette période de progression dura jusqu'à la mort de l'évêque d'Adran. Tant que se maintint son influence, ce prélat chercha de toutes les manières à en faire profiter sa patrie, mais c'était le temps où la France, absorbée par ses guerres continentales, n'avait ni la volonté ni le pouvoir de songer à des établissements lointains. A la paix seulement, un capitaine de commerce fut chargé par Louis XVIII d'une lettre et de quelques pauvres présents pour l'empereur de la Cochinchine. Ni les dons, ni l'envoyé n'étaient faits pour imposer beaucoup à une cour qui voulait du faste et de la représentation. Plus tard, au mois de décembre 1817, mouilla pourtant dans la baie de Touran la frégate *la Cybèle* de 40 canons. Son commandant, M. Achille de Kergariou, était cette fois chargé d'une mission plus régulière et plus large. Il ne s'agissait de rien moins que d'un retour aux bases posées par le traité de 1787, c'est-à-dire de la cession de Touran et d'un fragment de son littoral. C'était offrir à un roi vainqueur les mêmes conditions qu'à un prétendant. Ngaï-en-Choung, connu aussi sous le nom de Gya-Long, ne vit dans cette démarche qu'une puérile jactance, et l'on en resta avec la France dans des termes d'autant plus froids que l'évêque d'Adran venait de mourir.

Gya-Long prouva par sa douleur qu'il était digne d'un pareil ami. Un magnifique mausolée fut élevé au prélat dans la ville de Hué, et ce témoignage de deuil public ne fut qu'une expression bien affaiblie de ses regrets particuliers. Deux ans après, l'empereur suivit au tombeau le vénérable évêque.

Avant d'expirer, il avait réglé la succession au trône. Son fils légitime, l'élève d'Adran, celui qui avait visité avec lui la France, et qui, par ses soins, avait été instruit dans la foi catholique, avait succombé en 1799 à une cruelle maladie. Toute descendance au premier degré se trouvant éteinte par cette mort, Gya-Long voulut de son vivant faire reconnaître son fils illégitime Minh-Man, à l'exclusion de ses petits-fils, et il réalisa ce projet malgré la prévoyante opposition de quelques mandarins.

Minh-Man monta donc sur le trône à la mort de son père (1820). Il était alors âgé de trente ans environ, petit de taille, presque sans barbe, et légèrement marqué de petite vérole. Il n'avait pas, comme son père, un caractère âpre et belliqueux; on l'estimait parmi les lettrés pour son érudition et pour sa science. Il possédait à fond la langue littéraire des Chinois, il avait écrit plusieurs livres dans cet idiome, et ses goûts, ses préjugés, son instinct pacifique le portaient à faire prédominer à sa cour l'influence chinoise à l'exclusion de l'influence européenne. Il se soumit d'abord à une cérémonie d'investiture qui réduisait son titre de souverain à celui de simple vice-roi de l'empire de Chine. La conséquence de cette direction nouvelle fut une espèce de défaveur pour les mandarins français, sourde d'abord et résultant moins des faits que des intentions, puis, plus ouverte, plus avouée, plus pesante. Les chrétiens, protégés par Gya-Long, avaient fondé, à l'aide de ses largesses, de nombreux établissements; non-seulement Minh-Man retira d'eux son patronage, mais il les poursuivit encore d'avanies tracassières. L'ambassade anglaise que le gouverneur général du Bengale envoya à Hué y parut dans les derniers mois de 1821, et ne rencontra ni des obstacles moins sérieux, ni des antipathies moins vives.

Deux ans ne s'étaient pas écoulés que la position des mandarins français, MM. Chaignaux et Vannier, était devenue insupportable. Ils s'embarquèrent en 1825 et revinrent

en France. Depuis lors, toutes les tentatives faites pour regagner une influence perdue ont été infructueuses.

Les différents États qui composent l'An-Nam ont commencé à manifester le désir de reprendre leur indépendance, et déjà plusieurs révoltes ont éclaté. Celle de 1833 fut étouffée et les chrétiens persécutés se sont réfugiés dans les montagnes du Ciampa. L'année suivante le roi de Siam voulut placer sur le trône le prince Houng-Hin; l'entreprise échoua; mais l'empereur est, dit-on, peu rassuré sur l'avenir.

MOEURS, USAGES ET COSTUMES.

Religion.— Le confucianisme est la religion des hautes classes. Le bouddhisme est celle du peuple. Il y est moins chargé de mystères et plus simple que dans la Chine. Toutes les communes ont des temples; chacune a son génie tutélaire. On rend aussi un culte au ciel, à la terre, aux forêts, aux vents, aux eaux, aux montagnes. Il y a des talapoins qui vivent dans des monastères; quelques-uns gardent le célibat. Les bonzesses aussi formaient autrefois des communautés qui avaient des revenus : aujourd'hui elles ne vivent que d'aumônes. En général, les prêtres sont moins nombreux et moins respectés que dans le Siam et dans les autres contrées de l'Asie. Les pagodes y ont aussi moins de magnificence.

Le nombre des chrétiens est aujourd'hui de plus de 300,000. Malgré les persécutions qui se sont élevées de temps en temps contre eux, ils sont restés fermes dans la foi. Dans la guerre de 1834, quatorze cents chrétiens cochinchinois de tout âge qui avaient fui leur pays pour se soustraire à la persécution, ont été ramassés par les Siamois et emmenés en esclavage.

Gouvernement et lois.— Le souverain porte le titre de *dova.*— Le gouvernement est le même qu'en Chine. Ses lois sont aussi les mêmes, mais exécutées plus mal et plus arbitrairement. Il y a cinq degrés de juridiction y compris le tribunal du monarque. La torture est encore en usage, et quelques peines sont très-cruelles. L'adultère, par exemple, est condamné à être foulé aux pieds par les éléphants, ce qui s'exécute de la manière suivante. Le coupable est conduit hors la ville, et là, en présence de la foule du peuple, on le place, pieds et poings liés, vis-à-vis de l'éléphant, auquel on donne lecture de la sentence pour qu'il l'exécute dans toute sa rigueur. L'animal le prend d'abord, l'entoure et le serre avec sa trompe; et après l'avoir tenu pendant quelque temps suspendu comme pour le faire voir à tout le monde, il le jette en l'air, et fait en sorte qu'il retombe sur ses défenses où il reste accroché; puis le rejetant à terre, il vient dessus avec ses pieds et le met en pièces. Malgré ce supplice, la foi conjugale est peu respectée dans le pays de l'An-Nam.

Nul Européen n'a visité un port cochinchinois sans avoir pris sur le fait le grand argument du bambou. M. Crawfurd le vit appliquer à de pauvres acteurs ambulants qui avaient déplu à Son Excellence le mandarin des éléphants, dans une représentation donnée dans la cour de son palais. Les pauvres malheureux expièrent, dans le cos-

tume scénique, quelques incongruités de gestes ou de langage. On administra cinquante coups au jeune premier, vingt à l'ingénue, dix au Cassandre : le tout à la satisfaction de l'assistance. M. Laplace fut plus heureux encore. Il trouva le moyen de faire bâtonner un mandarin qui s'était permis d'accompagner le commandant français aux montagnes de Marbre, et de lui laisser visiter la pagode souterraine, sans avoir obtenu pour ces deux faits l'autorisation préalable de la cour de Hué. Le bâton est le nerf de la civilisation orientale; c'est avec le bâton que Gya-Long a construit des galères de guerre, et Minh-Man des frégates. C'est le bâton qui discipline les miliciens aux plumets rouges et jaunes; c'est encore le bâton qui nivèle tout devant S. M. Cochinchinoise, noblesse et serfs.

Le roi fait sa résidence à Hué, situé sur le fleuve de ce nom à deux lieues de la mer. Les rues de cette ville sont larges et en partie pavées en cailloux; mais, dans le milieu, la terre reste nue pour faciliter la marche des éléphants et des bêtes de somme. La plupart des maisons sont en briques ou en pierre; toutes sont couvertes en feuilles de palmier, en chaume ou en tuiles. Ses ouvrages extérieurs et intérieurs ont été construits solidement par des ingénieurs français. M. Finlayson, voyageur anglais, a surtout remarqué les greniers, les magasins, les casernes, les arsenaux de terre et de mer. La plupart de ces bâtiments s'élèvent sur les bords d'un canal navigable qui traverse la ville. Le fossé qui environne Hué a trois lieues de circuit et cent pieds de large; les murs ont soixante pieds de haut; les remparts sont garnis de 1,200 pièces d'artillerie; une citadelle de forme carrée défend la place. On voit à Hué une fonderie de canons et des chantiers de construction, desquels sortent des bâtiments de guerre, les uns d'après le modèle de ceux de l'Europe, les autres qui offrent un mélange de la forme asiatique et de l'européenne. La garnison est nombreuse. Le palais du roi est massif; ses ornements, quoique bizarres, sont d'une grande richesse. La cour est ordinairement gaie et brillante; et les officiers ainsi que les ministres qui, pour la plupart, sont eunuques, cherchent à se distinguer par la magnificence de leur habillement et de leur train, mais sans y faire pompe d'ornements en or ni en argent.

Le roi donne souvent audience à ses sujets. Il se tient alors à la porte de son palais, monté sur un éléphant superbe, et dans une espèce de tour richement décorée : personne ne peut l'approcher, et il ne reçoit que par l'entremise de ses eunuques les suppliques qui lui sont adressées. Les arrêts qu'il rend sont aussitôt exécutés.

Les vice-rois et les gouverneurs des provinces donnent aussi, chaque jour, quatre heures d'audience publique dans un grand salon de leurs palais; c'est là qu'ils rendent la justice. La sentence prononcée, la peine est immédiatement appliquée.

La police est faite avec la plus grande vigilance. Les meurtres sont très-rares. Les dénombrements sont faits avec soin, surtout afin de connaître les hommes en état de porter les armes; car chaque habitant qui a atteint sa dix-huitième année est astreint au service militaire qui n'est que de huit mois en temps de paix.

Les communes sont investies du droit de répartir les impôts entre les habitants et de nommer leurs chefs à la pluralité des voix. Elles ont des fonds destinés à l'acquit des dépenses communales.

Les Tchongs qui peuplent les épaisses forêts des monts de Siam obéissent à un roi qui jouit d'une autorité absolue, et fait observer les lois et coutumes. Ces lois sont, dit-on, très-sévères et les délits peu fréquents. Mgr. J. B. Pallegoix, évêque de Mallos, les a visités en 1838. L'habillement des hommes consiste en une simple toile serrée autour des reins; celui des femmes est une espèce de jupe d'étoffe grossière.

Revenus. — Nous n'avons pas de renseignements précis sur les revenus de l'An-Nam; mais ils doivent être considérables, car la population est nombreuse et les impôts sont

très-élevés. La majeure partie des contributions se paye en nature. L'exploitation des mines pour le compte du gouvernement, un droit d'entrée de 10 pour cent sur toutes les marchandises, et un huitième des productions de toutes espèces, sont les sources d'une partie des revenus. On dit que le roi possède un trésor considérable.

Armée.—Tout homme de l'âge de dix-huit à soixante ans est tenu au service militaire et constamment à la disposition de l'État. Après trois ans de service, le soldat peut retourner chez lui; au Tun-Kin, il n'obtient cette faculté qu'après sept ans. L'armée est considérable. 800 éléphants font partie du train qui lui appartient; il y en a 130 dans la capitale. La cavalerie, montée sur des chevaux petits, mais beaux et vigoureux, et dont la race est nombreuse, lance des dards avec adresse et en fait un exercice journalier. La force navale qui autrefois ne se composait que de chaloupes canonnières et de grandes galères, compte aujourd'hui des vaisseaux à trois mâts et des bricks. Les soldats sont payés en argent et en riz. Ils sont exercés suivant les principes de la tactique européenne. Les places fortes sont construites d'après le système d'Europe. Elles contiennent d'immenses magasins d'armes et particulièrement de catanes ou cimeterres de fabrique japonaise qui sont d'une excellente trempe. « A Hué, dit M. Finlayson, le commandant de l'artillerie nous conduisit dans l'arsenal. Il serait interminable d'énumérer toutes les différentes sortes de pièces qu'on nous montra soit en cuivre soit en fer, leurs tailles et leurs mille autres détails. Quatre immenses bâtiments étaient entièrement remplis de canons en tout genre, les uns montés, les autres démontés. Il y avait aussi un nombre de mortiers considérable, et un énorme approvisionnement de boulets et de bombes. On nous fit surtout admirer une multitude de fort belles pièces en cuivre qui avaient été fondues sous la direction du dernier roi, et entre autres il en avait neuf d'un prodigieux calibre. L'officier qui nous conduisait fit observer qu'elles étaient trop grosses pour servir en guerre, mais que le dernier roi les avait fait fabriquer pour éterniser sa mémoire et rappeler les ouvrages exécutés sous son règne. Elles étaient montées sur des affûts qui n'étaient pas finis avec moins de perfection que les canons eux-mêmes. Les affûts étaient en général merveilleusement soignés, et faits d'un bois très-dur et très-solide appelé *sao,* qui se tire, en grande partie, de la province de Saïgon..... »

« Comparativement aux armées des princes indigènes de l'Inde et à celles du roi de Siam, dit M. Finlayson, les soldats que nous vîmes en Cochinchine faisaient une très-respectable figure. Quoique d'une taille excessivement petite, ils sont bien faits et d'une constitution robuste. Ils seraient, à ce qu'il semble, d'excellentes troupes légères. Leur costume est à la fois élégant et commode; à mon avis, il aurait été difficile d'en imaginer un qui fût mieux approprié tant à la nature du climat qu'au bien-être du soldat, et qui à ces deux points réunît davantage celui de la beauté de l'aspect auquel on vise toujours dans les uniformes militaires.

» Voici de quoi ce costume se compose principalement. C'est d'abord un casque conique, mais sans pointe, fait de petites branches tressées avec soin, verni et en général doré. Il est solide quoique léger, et parfaitement imperméable. Sur le sommet de ce casque, les uns portent une aigrette de crins de cheval rouges, et de plumes, d'autres n'y ont rien du tout. Ce casque se met par-dessus le turban ordinaire du pays, et s'attache par deux lanières sous le menton. Quand le temps est sec, et que les soldats ne sont pas de service, ils rejettent la partie de leur coiffure dont je parle sur l'épaule; elle y est retenue par la mentonnière, et alors ressemble à un petit bouclier.

Ils ont ensuite sur le corps une large jaquette de serge rouge ou de gros drap de la même couleur, avec un collet court et serré. Ce vêtement est simple, a de longues manches, et est attaché sur le devant par des ganses et de petits boutons. Il tombe



Soldat Cochinchinois.

(Asie.)

jusqu'aux genoux, et est fendu de chaque côté. Par-dessus celui-là se portent un ou deux autres habits, selon l'état du temps; ceux-ci sont de serge jaune avec passe-poils de diverses couleurs faisant contraste. Pour la forme, ils ressemblent absolument au premier vêtement, sinon qu'ils n'ont pas de manches. Une paire d'amples culottes descendant à peine au-dessous du genou, et faites d'une grosse étoffe de soie rouge ou blanche, complète le costume. L'arme, comme il a déjà été dit, est ou un mousquet ou une lance. Le plus grand nombre des premiers semble être de fabrique française. Ils sont munis d'une baïonnette comme les nôtres, mais beaucoup plus légère. Les soldats de Cochinchine paraissent même prendre plus soin de leurs armes à feu que ceux d'Europe. Ils portent toujours la batterie couverte, et à l'approche de la pluie, ils enveloppent soigneusement le fusil tout entier d'un fourreau d'étoffe. Leurs fourniments sont pareils à ceux des troupes européennes; mais le cuir dont ils sont faits est orné de figures d'or. Leur giberne est moins grande que celle d'un soldat anglais. J'eus la curiosité d'examiner l'intérieur d'une d'elles, et voici l'inventaire des différents objets que j'y trouvai contenus :

» Un jeu d'échecs;

» Une petite fiole d'huile parfumée;

» Une petite corne, percée d'un fort petit trou, et qui paraissait renfermer de la poudre pour amorcer;

» Un paquet de petits bambous creux, renfermant chacun une charge de poudre, et fermés par un bout avec du papier;

» Point de balles, ni de plomb.

» En dehors et sur le dessus de la giberne, est attachée une espèce d'anneau en osier qui sert à suspendre une couple de bâtons gros d'un pouce, et à peu près longs de six, qui font une partie nécessaire de l'équipement de chaque soldat. Il y a un anneau semblable au bois de la lance. C'est en frappant ces bâtons les uns contre les autres, et non en échangeant comme chez nous un mot d'ordre, que les sentinelles indiquent qu'elles se tiennent sur leurs gardes. Le bruit est aussi fort, aussi aigu qu'il le faut. Elles frappent trois coups chaque demi-heure, qui se répètent successivement sur toute la ligne des postes.

» La longueur de la lance est d'environ douze pieds. Le bois en est de bambou, arbre merveilleusement propre à cet usage. La tête a huit pouces de long. Deux paquets de crins de cheval ornent le sommet.... »

« Le palais du roi est entouré de chaque côté par de magnifiques casernes. On ne sait, continue M. Finlayson, ce qu'il faut admirer le plus de leur propreté, de la convenance de leur place, ou de l'élégance de leur architecture. Les râteliers pour les armes, les armes elles-mêmes, les lits de camp sur lesquels les soldats couchent, les chambres des officiers, tout était disposé avec le plus grand ordre, avec la plus parfaite régularité. Les soldats, quoique non armés, étaient symétriquement rangés sous les portiques, et tous en uniforme. Cet uniforme est bleu pour certains régiments, et blanc, vert, gris pour d'autres, mais tous ont les manches rouges. On distingue les officiers à une petite broderie circulaire qu'ils portent sur chaque épaule en guise d'épaulettes. Ces casernes soutiendraient aisément la comparaison avec les plus belles qu'on puisse voir en Europe. »

A voir ces grands ouvrages exécutés par les Cochinchinois sous la direction de quelques officiers français, on se demande ce que seraient devenues les colonies anglaises dans l'Inde, si une étroite alliance avec la France eût été conclue. Maintenant que le crédit des Français n'existe plus, il sera curieux de voir si, sous l'influence de la Chine, les An-Namitains seront capables de conserver cette puissance

qui a élevé leur pays à son rang actuel, et les a rendus, sous tant de rapports, supérieurs aux peuples voisins.

Langue.—Les ouvrages les plus estimés en Europe sur la langue an-namitaine sont de M. Taberd, évêque d'Isauropolis et vicaire apostolique en Cochinchine. Il les a publiés en 1839 à Singapour, où il s'était réfugié pour se soustraire aux persécutions dirigées contre les chrétiens. Il a prouvé que cette langue n'est qu'un dialecte chinois.

Caractère.—Les An-Namitains sont doux, affables et inoffensifs, quoique adonnés au larcin; ils commettent rarement des meurtres. Ils sont polis, prévenants et attentifs pour les étrangers, et dans toute leur conduite ils montrent une civilité véritable, une urbanité entièrement inconnue de la masse des habitants de l'Asie méridionale. Ils sont, de plus, vifs, gais, enjoués, obligeants et hospitaliers, et dans leurs rapports naturels bons et simples; mais omettre les formalités cérémonieuses commandées par l'usage, commettre la faute la plus légère, réelle ou imaginaire, entraîne une punition immédiate; le bambou les leur fait expier.

La docilité avec laquelle ils se soumettent à ce châtiment dégradant est vraiment extraordinaire. Leur obéissance ne connaît pas de bornes, et ils ne manifestent ni par actions ni par paroles la moindre résistance à la décision arbitraire qui les atteint; il n'est donc pas surprenant que ce système ait fini par abâtardir leur esprit et les ait rendus rusés, timides, fourbes, menteurs, vaniteux, impudents, bruyants, exigeants et tyranniques quand ils sont sûrs de pouvoir l'être impunément. La moindre opposition ou la plus légère marque de fermeté quand ils font les hardis et crient bien fort, les rend extrêmement soumis et même rampants. Tel est le triste résultat de l'esclavage et de l'oppression continuels; néanmoins on reconnaît qu'ils sont doués de sensibilité morale, de candeur, de sagacité; mais ils ont une vanité excessive et se regardent comme la première nation du monde, après les Chinois toutefois, auxquels ils accordent la prééminence. Ce qui constitue le trait le plus caractéristique de la plupart des naturels, c'est une malpropreté au-dessus de toute description. Leurs vêtements en lambeaux semblent vivants d'insectes vermineux, que les Cochinchinois, hommes ou femmes, regardent, dit-on, comme une friandise. Un goût aussi révoltant suffirait pour éloigner tout Européen d'une passion cochinchinoise, si de grosses lèvres, d'où suinte une salive rougie par le bétel, et des dents noircies à l'aide d'acides, étaient des préservatifs impuissants. La figure de ces femmes a cependant quelque expression de douceur, et les formes de leurs corps ne manquent pas de souplesse et de grâce. Moins négligés dans leurs personnes, les grands du pays ont d'autres défauts : ils sont fourbes, avares, rapaces et fripons. En général on reproche aux Cochinchinois d'être dissolus dans leurs mœurs. En public, les deux sexes se comportent avec réserve et avec modestie. Les faiblesses des femmes mariées causent, dit-on, l'indignation et l'horreur générale, et nous avons vu que les lois les punissent avec une sévérité révoltante. Quant aux femmes non mariées, elles jouissent de la plus grande liberté, et l'opinion publique ne les condamne pas lorsqu'elles en abusent.

Costumes.—Bien que les An-Namitains vivent sous un climat non-seulement doux, mais chaud, tous sont vêtus : l'homme le plus pauvre est habillé au moins de tête au genou. Le turban en compose l'objet le plus cher; il est toujours en crêpe; celui des hommes est noir, celui des femmes bleu; quand on porte le deuil, il est blanc.

Une tunique lâche, qui ressemble un peu à une chemise à larges manches, descend presque jusqu'aux genoux et se boutonne du côté droit, compose la principale portion de l'habillement; on en porte généralement deux, celle de dessous est en soie blanche; on en augmente le nombre suivant l'état de la température. L'accoutrement des femmes est à peu près le même, mais plus léger; la poitrine est presque toujours



Naturel et Soldat Cochinchinois.

découverte. Les deux sexes ont des pantalons de couleurs variées; les pauvres ont des habits de grosse cotonnade; néanmoins ils préfèrent les soieries communes. Les riches se parent d'étoffes de Chine et de Tun-Kin; ils se servent de pantoufles venues du premier de ces pays.

Durant les grandes pluies, les gens du commerce ont un habillement bien calculé pour défendre le corps de l'humidité, et il n'est peut-être pas de pays où il soit plus nécessaire. Il est fait de feuilles de palmier cousues étroitement ensemble, et imperméable à la pluie; il consiste en un chapeau, forme de panier, qui a deux pieds et demi à trois pieds et plus de diamètre; il s'abaisse sur les épaules et se noue sous le menton. Une casaque sans manches couvre le corps. Ainsi vêtu, un An-Namitain continue à travailler sans interruption et a l'air de ne pas s'apercevoir des torrents de pluie qui tombent.

Nous trouvons, dans le *Voyage pittoresque autour du monde,* des détails plus précis sur le costume des Cochinchinois : « Touran n'étant qu'une bourgade assez mesquine, en quelques minutes nous arrivâmes sur la grande place qui était en même temps le lieu du marché. Là se pressait une multitude d'hommes et de femmes, d'acheteurs ou de vendeurs demandant ou offrant leurs denrées. Dans cet endroit, c'était un pêcheur portant sa nasse pleine au bout d'un rotin, et tenant à la main un régime de bananes; ailleurs deux femmes affublées de longues robes, les pieds nus et la tête coiffée d'un chapeau de paille en forme de champignon, surveillaient étalés avec symétrie sur une natte, de la poterie, des poissons, des fruits, des gâteaux de sucre et des confitures chinoises. Plus loin des marchands mesuraient leur riz dans des sacs, pendant que des paysans proposaient leurs cochons et leurs volailles; à droite on vendait des toiles de coton et des étoffes de soie; à gauche des porcelaines et du bétel. De tous côtés, enfin, cette scène se produisait pleine de vie et d'étrangeté.

» Les naturels que nous trouvâmes dans l'enceinte de ce bazar n'avaient rien d'uniforme dans leurs costumes. La coiffure, la robe, le pantalon variaient suivant les classes, et parfois encore suivant la fantaisie de l'individu. La mise la plus générale des femmes consistait en une chemise de coton brune ou rouge, descendant jusqu'au milieu des jambes, et un large caleçon de nankin bleu. Les femmes de distinction se reconnaissent à une tunique en soie ou coton, à larges manches, croisées jusqu'au menton, aux pantalons tombant jusqu'à la cheville, aux turbans qui retiennent leurs cheveux sur la tête, et aux pieds chaussés de pantoufles recourbées. Le costume des hommes de la même classe reproduit fidèlement les détails de celui des femmes. Quelquefois ces dernières laissent pendre leurs cheveux en longues tresses qui touchent presque la terre, ou bien elles les massent dans un énorme chignon fixé par un peigne au sommet de la tête. Les cheveux courts sont la marque d'un état infime. Quant aux hommes, leur coiffure est tantôt un mouchoir en forme de turban, tantôt un chapeau ou un bonnet dont la forme varie, mais qui est combiné toujours de manière à mettre le visage à l'abri du soleil. C'est dans ce but encore qu'ils se servent de larges plumes, ou d'ombrelles en papier fort, ou d'éventails de palmier et de latanier. Dans les classes laborieuses, les costumes sont calculés de manière à ne pas gêner la liberté des mouvements. Ainsi, les femmes du peuple qui vont à la pêche ou qui travaillent dans les rizières n'ont pour se couvrir qu'un caleçon finissant au genou et une toile qui leur tombe en serviette sur le sein. D'autres fois elles endossent une espèce de tunique à collet et chaussent des sandales plates et relevées au-dessus du sol, comme on en porte dans l'archipel malais : enfin la chemise courte, le pantalon à mi-jambe et le mouchoir en turban complètent les variétés des divers accoutrements populaires. »

Le costume des mandarins mérite une mention particulière. Les mandarins civils

portent sur la tête une espèce de calotte noire, ornée par devant d'une plaque d'or, longue de plusieurs pouces. Sur cette plaque figure le nom de l'empereur en caractères chinois. La calotte se trouve garnie de chaque côté d'une aile de neuf pouces environ de hauteur, beaucoup plus large à son extrémité qu'à sa base et faite de gaze noire, tendue sur un fil de laiton. Une robe de soie verte brochée et à dessins, un pantalon de soie rouge et des babouches forment le reste de son costume. Chez le mandarin militaire, la coupe du vêtement diffère peu : seulement la robe est de soie unie, et la calotte, au lieu d'ailes de moulin, porte un ornement latéral en fil de laiton qui affecte les formes d'un bois de cerf, tandis qu'une espèce d'appendice fourchu s'élève au sommet de la tête.

Les Cochinchinois portent des bourses dans lesquelles ils mettent leur bétel et leur tabac. Elles sont fort jolies; et d'habitude se placent en travers sur l'épaule des hommes. Les unes sont de simple soie bleue, les autres brodées d'or; mais il y en a de tous prix, depuis un demi-dollar jusqu'à quinze dollars. Les gens de distinction les font porter par leurs domestiques.

Habitations.—Les habitations des An-Namitains, vastes et commodes, sont généralement bâties avec des murs de terre et recouvertes en tuiles. Ils font peu usage des feuilles de palmier. La disposition intérieure de chaque maison est assez singulière. Plus de la moitié forme une salle ouverte à tout venant, où ils reçoivent leurs visites, traitent de leurs affaires, et, s'ils sont marchands, étalent leurs marchandises. Au fond de cette salle est un autel avec d'autres emblèmes de religion. Les appartements privés sont disposés en *retrait* par derrière; ce sont toutes de petites chambres carrées qui n'ont qu'une seule ouverture. Leurs lits consistent en un banc de bois, haut d'environ un pied et couvert de nattes.

Nourriture.—Dans la collation que le mandarin des éléphants offrit à MM. Crawfurd et Finlayson, on posa sur la table des viandes rôties, telles que porc, gibier, volailles et des fruits de diverses espèces. Le mandarin resta sur son estrade tranquille spectateur de ce qui se passait autour de lui. Toute la vaisselle, jattes, plats, assiettes, était en porcelaine de Chine. Vers la fin on apporta de petits verres à liqueur de la fabrication la plus grossière, avec une bouteille de vin français fort commun. Les couteaux, à manches dorés, venaient aussi de France. Les deux mandarins français, MM. Vannier et Chaigneaux, beaux vieillards d'une aimable expression de physionomie, assistaient à ce repas, en costume cochinchinois.

Dans un autre repas offert à l'ambassadeur anglais, la table était couverte de confitures, de gelées, de volailles rôties, et d'une grande variété de fruits. Le mandarin, déposant ces façons froides et guindées qu'il avait toujours affectées, descendit de son siége, causa avec beaucoup de familiarité et plusieurs fois éclata de rire. Quatre ou cinq jeunes enfants qui étaient survenus l'environnaient. Les mandarins mangeaient avidement avec leurs petits bâtons chinois, dont ils se servent avec beaucoup de grâce et de dextérité. Du lard et des œufs couvis étaient les morceaux qu'ils paraissaient trouver les plus savoureux. Un Européen aura peine à croire que dans cette contrée, ainsi que dans beaucoup de parties de la Chine, on dédaigne les œufs frais, tandis que ceux qui ont acquis un certain degré de putréfaction sont fort estimés, et que ces derniers coûtent sur les marchés trente pour cent plus cher que les autres. Les œufs même qui renferment déjà des petits sont encore prisés davantage. Parmi les nombreux mets que le roi envoya à l'ambassade anglaise, il y avait trois platées d'œufs non-seulement gâtés, mais qui contenaient encore de jeunes volailles déjà emplumées. On assura ces personnages qu'ils devaient considérer cet envoi comme une marque de distinction spéciale. Conservant quelque doute, ils les firent porter aux soldats qui



Jeune fille Cochinchinoise.

(Asie.)

étaient chargés de leur garde; mais ceux-ci se hâtèrent de les avaler avec la voracité la plus voluptueuse.

La base de la nourriture des An-Namitains est le riz. Ils ne goûtent que sobrement des autres mets. Les personnes riches sont très-friandes des nids de salanganes, espèce d'hirondelles de mer très-communes dans ces parages. Ces nids sont d'un merveilleux secours pour l'apprêt des aliments. Ils leur donnent un goût excellent et si varié qu'on les croirait accommodés avec du poivre, de la cannelle et du girofle. Le commerce en est réservé au roi seul, qui les envoie particulièrement en Chine où ils sont très-recherchés. Les rôtis d'éléphant sont des mets réputés saints; on les réserve pour les occasions solennelles. C'est à peine si on peut en avaler un morceau, tant cette chair est coriace et nauséabonde.

La boisson ordinaire est une espèce de thé qu'ils cultivent, mais qui n'a ni le goût ni le parfum de celui de la Chine. Ils ont de beaux raisins, et ne font pas de vin. Ils tirent du riz une espèce de bière et des liqueurs fortes. Ils se servent aussi d'une eau distillée de leur calembâc qui est extrêmement agréable et salutaire.

Fêtes.—La plus grande fête des Cochinchinois a lieu à l'époque où commence leur année, c'est-à-dire alternativement après la douzième ou la treizième lune. Alors toute la population est en alerte, les parents, les amis se visitent et se rassemblent; on tue les canards et les porcs; on boit à grands verres une liqueur spiritueuse obtenue de la fermentation du riz. On se fête; on se donne de la joie, on prend la revanche des fatigues de la veille, on se fait fort contre les misères du lendemain. Les mariages et les funérailles sont encore une occasion de réjouissances semblables.

Spectacles. — De tous les divertissements, celui que l'An-Namitain aime le plus est le théâtre; tous les voyageurs s'accordent sur ce point. De même qu'en Chine, on ne paye rien pour entrer au spectacle. Tantôt les comédiens donnent des représentations particulières pour une somme fixée, tantôt ils jouent publiquement sous un hangar. Dans ce cas, les spectateurs, au lieu d'animer les acteurs par des applaudissements, leur jettent de petites pièces de monnaie. Il y a des drames réguliers et des espèces d'intermèdes. Le récitatif, dans ces derniers, est souvent mêlé d'airs gais qui se terminent par un chœur général, accompagné de la bruyante musique des gong, des tambours et des trompettes. Cette musique n'a pourtant rien de désagréable. A chaque reprise, des chœurs de danseuses exécutent des pas gracieux, dans lesquels les pieds agissent peu; elles déploient les grâces de leur taille fine, et les attitudes qu'elles font prendre à leur tête, à leurs bras et à leur corps, ravissent d'aise les gens qui les regardent. Les costumes sont fantastiques, et dans la plupart des pièces une espèce de bouffon comique joue un rôle essentiel. Une pièce dure de trois à six jours ou soirées, avec des intervalles convenables.

Les combats du tigre contre l'éléphant rappellent des scènes européennes.

« Dans une prairie d'un demi-mille carré, dit M. Crawfurd, on avait rangé sur différentes lignes quarante-cinq à cinquante éléphants, accompagnés chacun de leur *mahout* ou cornac. Le gouverneur, les mandarins et une suite nombreuse de soldats étaient assis dans une enceinte particulière, tandis que la foule des spectateurs occupait le côté opposé. Le tigre, lié par une forte corde qui entourait ses reins, était attaché à un poteau placé au centre de la prairie. Nous reconnûmes bientôt que le combat serait inégal. En effet, on avait arraché les griffes de cet animal, et ses lèvres cousues ensemble ne lui permettaient pas d'ouvrir la gueule. Lorsqu'on eut détaché la corde qui le retenait, il essaya, en bondissant, de franchir les barrières; mais voyant l'inutilité de ses efforts, il se coucha par terre, jusqu'à ce que l'approche d'un éléphant qui s'avançait vers lui avec ses longues défenses le força de se relever pour

faire face au danger. Son attitude belliqueuse et ses horribles mugissements épouvantèrent l'ennemi qui prit la fuite. Le tigre le poursuivit, et, lui appliquant les pattes de devant sur le dos, le contraignit d'accélérer sa retraite. Le mahout réussit cependant à ramener l'éléphant à la charge, et cette fois il attaqua avec une si violente furie, prenant le tigre en dessous au moyen de ses défenses, qu'il le lança à une distance de trente pieds. Le tigre resta étendu sur le gazon comme s'il eût été mort : il n'avait pourtant aucune blessure grave; car, à une seconde attaque, il se remit en défense, et s'étant élancé à la tête de l'éléphant, il appuya ses pattes de derrière sur sa trompe. Celui-ci fut blessé si cruellement qu'aucune menace, aucune excitation ne purent le ramener au combat; il franchit tous les obstacles et s'enfuit. A la vue de ce mouvement rétrograde, l'assistance se scandalisa; on cria que le mahout avait mal rempli ses fonctions, et le pauvre diable, amené devant le gouverneur, les mains liées derrière le dos, reçut cent coups de rotin pour expier les terreurs de sa monture.

» Alors un second éléphant se présenta, attaqua à son tour, puis fit place à d'autres. Cependant, à mesure que les assauts se renouvelaient, le malheureux tigre faisait moins de résistance. Chaque fois les antagonistes trouvaient le moyen de le saisir et de le lancer au loin; et chacune de ces secousses épuisait graduellement la victime. Enfin, quand il eut rendu le dernier soupir, un éléphant s'approcha, l'enlaça de sa trompe, le balança plusieurs fois et le projeta à une distance de trente pas. Ce fut la dernière scène de ce drame.

» Ensuite vint un combat d'un genre différent : on voulut nous faire voir avec quelle intrépidité une ligne d'éléphants renverse le front d'une troupe ennemie. On avait, pour cela, pratiqué un retranchement en avant duquel se trouvaient des pièces de bois couvertes de matières combustibles et de feux d'artifice : il y avait également quelques petites pièces de canon; en moins d'un instant tout fut enflammé et produisit un feu considérable. Les éléphants s'avancèrent en bon ordre, d'un pas rapide et assuré, mais lorsqu'ils se virent près des flammes, il s'en trouva peu qui eussent le courage de passer outre ; la plus grande partie prit la fuite en désordre dans toutes les directions. Une seconde tentative, tout aussi infructueuse, mit fin à ces divertissements. »

Jeux. — Le hasard voulut que le jour de notre débarquement, dit un navigateur, fût celui d'une fête solennelle en Cochinchine. A mesure que nous avancions dans le village, des groupes bruyants se croisaient devant nous. Ici une douzaine d'adolescents jouaient au ballon avec une vessie gonflée; là d'autres sautaient par-dessus un bâton placé horizontalement; à notre droite, des hommes organisaient un combat de coqs; à notre gauche, des enfants excitaient l'une contre l'autre des cailles vertes, et jusqu'à des sauterelles; ailleurs on jouait aux cartes et aux dés; ou bien encore on maintenait en l'air une espèce de balle, en la recevant sur la plante des pieds. En voyant ces Cochinchinois faire la preuve dans ce jeu d'une prestesse incroyable, on se rappela l'anecdote que Barrow raconte à ce sujet : « Un des matelots du *Lion*, vaisseau de l'ambassade de Macartney, s'étant pris de dispute avec un naturel, pensa qu'il fallait vider cette affaire d'après la méthode anglaise. Il se posa en boxeur, ramassa ses deux poings à la hauteur de l'œil, et, après avoir calculé sa botte, il s'apprêtait à frapper, quand son adversaire pirouetta sur lui-même, et le dos tourné, lui décocha gravement un tel coup de talon sur la mâchoire, que l'Anglais faillit tomber à la renverse. »

Chasse. — Outre les diverses méthodes usitées dans l'Inde et à Ceylan pour la chasse des éléphants, les Cochinchinois en emploient d'autres avec succès. Tantôt, reconnaissant à certaines traces l'arbre contre lequel l'animal s'appuie pendant la nuit, ils le scient presque entièrement vers le pied, et, quand le soir l'éléphant vient reprendre

son poste, il perd l'équilibre sous ce tronc qui cède, tombe et se voit surpris par le chasseur. Alors, lié entre deux femelles qui le domptent à coups de trompe, il chemine bon gré mal gré vers l'écurie qui doit lui servir de prison. Tantôt, tombé dans une fosse recouverte de branchages et de feuilles, le pachyderme est dompté par le jeûne et obéit par épuisement. Alors commence pour le captif une éducation domestique : un cornac ou mahout le soigne, le panse, lui porte à manger, monte sur son large cou, le guide, le flatte ou le corrige, ne le quitte pas d'une minute, fait si bien enfin que désormais il s'établit entre le maître et l'élève une communauté de vie et de volontés. Chez l'éléphant ce n'est pas toujours la crainte qui domine; il ne se borne pas, vis-à-vis de son mahout, à une obéissance négative; il lui donne, quand l'occasion le veut, des preuves de sympathie intelligente et d'actif attachement. Le soleil est-il trop fort? il coupe avec sa trompe de jeunes branches touffues, et les présente à son conducteur pour qu'il s'en fasse un abri : fatigué par la chaleur, celui-ci vient-il à s'endormir? il ralentit son mouvement pour ne pas le réveiller, retient presque son souffle afin que nul bruit ne dérange le repos de son ami. Il est cependant des époques où ces animaux, devenus tout à coup mutins et indomptables, entrent dans de longs accès de fureur, renversent sur leur passage les hommes, les arbres, les maisons, écrasent tout jusqu'à leur cornac. Celui-ci cherche à deviner et à prévoir ces effrayants paroxysmes; aux premiers symptômes, il a recours aux femelles qui battent le mâle récalcitrant; puis quand ce moyen ne suffit pas, pour éviter l'énorme responsabilité qui pèse sur lui, il tue sa monture en lui enfonçant dans le crâne l'aiguillon dont il se sert d'habitude pour la diriger.

Arts et Sciences. — L'agriculture n'est pas aussi florissante qu'à la Chine. La fabrication des toiles de coton blanches est très-active au Tun-Kin ; on n'a pas l'habitude de les imprimer en couleur; la nation n'aime pas les toiles teintes. Les manufactures d'étoffes de soie sont très-importantes. Le vernis fourni par l'arbre nommé *augia* est expédié en Chine; on le prépare aussi dans le pays, et les objets en laque sont très-communs; on connaît l'art d'y ajouter des ornements en or et de l'incruster en nacre de perle. On estime que le laque de Tun-Kin est plus beau et plus durable que celui du Japon.

Les An-Namitains savent fondre et façonner les métaux, mais cette branche d'industrie n'a pas fait de grands progrès chez eux; par exemple, ils ne sont pas en état de fabriquer leurs armes à feu, parce qu'ils ignorent l'art de donner une trempe convenable à l'acier; cependant ils savent très-bien imiter les ouvrages des étrangers; à l'aide des ingénieurs établis chez eux, ils sont parvenus à fondre des canons dans l'arsenal de Hué, et à donner une nouvelle forme à leurs fortifications. Les Européens les approvisionnent de fusils. L'orfévrerie n'a pas un beau poli, parce que l'on manque de bons modèles; les objets en filigrane sont exécutés avec beaucoup de délicatesse.

L'architecture navale a fait de grands progrès dans l'An-Nam. Les galiotes de promenade sont d'une beauté extraordinaire : leur construction est très-solide; et elles sont richement décorées en figures monstrueuses de dragons et de serpents d'une sculpture singulière, diversement peintes et dorées. Des mâts, des perches chargées de flammes et de banderoles, des queues de vache teintes en rouge, des lanternes, des parasols et autres décorations suspendues aux deux côtés de la galiote indiquent le rang de la personne qui se trouve dessus. Du reste les bâtiments marchands ressemblent aux jonques chinoises.

On vante l'habileté des médecins et des chirurgiens cochinchinois. Quand un médecin a entrepris la guérison d'un malade, ordinairement dans un délai convenu, s'il le guérit, il reçoit la somme pour laquelle il s'est engagé d'avance; s'il ne le guérit pas, il perd le prix de ses visites et de ses remèdes.

Les An-Namitains sont encore loin des Chinois et des Japonais sous le rapport des sciences. Ils sont en général plus remarquables, dans les opérations de l'esprit, par une mémoire heureuse et une imagination brillante, que par les combinaisons et les raisonnements. Ils possèdent un talent particulier pour l'éloquence, qu'ils cultivent avec d'autant plus de soin qu'elle fait parvenir aux emplois les plus honorables. On trouve parmi eux des improvisateurs qui composent sur-le-champ, en vers, des drames entiers dont on leur donne le sujet. La chimie leur est inconnue. Ils n'ont pas été plus loin que les Chinois dans l'astronomie. Ils ajoutent beaucoup de foi à l'astrologie et à l'influence des astres. Il y a des écoles publiques où l'on donne des leçons de morale, d'économie politique et rurale, d'art militaire, d'éloquence et de poésie. La base principale des études est toujours la connaissance des livres de Confucius.

Commerce. — Le commerce intérieur est fort animé. Un magnifique canal entoure la capitale; il longe les remparts dans toute leur étendue et offre l'avantage d'arriver par eau aux différents quartiers de cette vaste cité. Un autre canal unit la rivière de Hué à la baie de Moukgot au sud. Il a été construit par le père du roi régnant. Ses bords sont habités jusqu'à environ deux milles de la rivière, et on y aperçoit de temps en temps de grandes maisons bien bâties et entourées de murs. Il arrose de vastes rizières.

Le principal bazar de la capitale forme une rue spacieuse, longue d'un mille environ, et de part et d'autre garnie de boutiques dans toute sa longueur. La plupart de ces boutiques ne sont que de misérables huttes, faites de feuilles de palmier; mais les autres dépendent de maisons plus solides, principalement construites en bois et recouvertes en tuiles et en chaume. Dans celles-ci comme dans celles-là, néanmoins, règne la plus grande pauvreté. On ne voit dans presque toutes que des rogatons de papier doré ou de couleur, dont il se fait une énorme consommation dans les cérémonies religieuses et dans les funérailles. Puis, de la porcelaine chinoise, mais de l'espèce la plus commune; des éventails, soit du pays, soit de Chine; des boîtes de laque; des soies et des crêpes, mais en fort petite quantité; des médicaments, au contraire, sans nombre; des vêtements d'étoffe grossière tout confectionnés; de larges chapeaux en feuilles de palmier, et une sorte de jaquette de la même matière; du riz, des légumes et des fruits; enfin du sagou fait avec les graines d'une espèce de *nymphæa;* telles sont les marchandises le plus communément exposées en vente. Il n'y a que fort peu d'objets en fer travaillé; ce sont des clous, des haches, des ciseaux à tailler qui, quoique très-grossiers, sont d'un prix exorbitant. Les boutiques sont généralement tenues par des naturels du pays. C'est à peine si parmi eux on aperçoit un seul marchand chinois.

Il est défendu aux An-Namitains de sortir de l'empire sans la permission du souverain. Quand ils l'obtiennent, ils expédient leurs navires en Chine, aux ports du détroit de Malacca et à Sincapour. Comme ils sont hardis, actifs, laborieux, vigoureux, obéissants, ils peuvent devenir d'excellents marins. Le commerce par mer entre les différentes parties de l'empire est très-important; ce cabotage occupe plus de 2,000 jonques. Les Chinois et les Japonais font le commerce principal de l'empire d'An-Nam. L'accès des ports du Tun-Kin est interdit aux navires européens; ils ne peuvent entrer qu'à Touran, Faï-Fo et Saïgong.

SIAM.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Position. — Le royaume de Siam (Tsiam, Si-Yo-Thaïa, Juthia, Youdra) est compris entre les monts de Siam à l'est et les monts Birmaniens à l'ouest, depuis le point où les premiers se détachent des seconds sous le 24e degré de latitude septentrionale. Au nord il touche à la province chinoise de Yun-Nan; à l'est à l'empire d'An-Nam, à l'ouest à l'empire Birman et aux possessions anglaises de Ye, Tavaï et Tenasserim.

Ce royaume se compose : 1° du Siam proprement dit (pays des Thaï); 2° du Laos moyen (Lac-Tchou ou Yan-Goma); 3° du Laos septentrional; tous trois sont compris dans la longue vallée de Siam; le Laos an-namitain que nous avons vu dans le bassin du Maï-Kang, forme le Laos méridional; 4° des États malais tributaires dans la péninsule de Malacca : Ligor, Ta-Loung, Soungaro, Quédah, Patani, Kalantan, Tringanou. A part celui de Quédah, ces États sont plutôt des fiefs indépendants, quoique tributaires, que des enclaves directes.

Parmi le grand nombre d'îles qui surgissent sur les côtes de Siam, on distingue celles de Si-Tchan, Koh-Koud, Koh-Tchang, Bardia, Tantalam.

Étendue. — La longueur de la vallée de Siam est d'environ 330 lieues; sa plus grande largeur de 80 lieues, et sa superficie de 15,000 lieues carrées.

Montagnes. Vallées. — Les deux rangées de hautes montagnes qui entourent la vallée de Siam, envoient vers le fond de cette grande dépression plusieurs rameaux qui laissent entre eux de fertiles contrées. La côte du golfe est tellement basse qu'à une distance de quelques milles on n'aperçoit que les arbres et nullement la terre, tandis que les îles dont la hauteur est de plus de mille pieds sont visibles de très-loin.

La côte occidentale du golfe de Siam offre un aspect extrêmement pittoresque : elle est d'abord basse, couverte de forêts épaisses, au milieu desquelles s'élèvent des palmiers; au delà règne la chaîne des monts Birmaniens dont les cimes aiguës sont innombrables; les Siamois les ont nommées avec raison Sam-Roï-Yot (monts aux trois cents pics); leur altitude moyenne est de 5 à mille pieds; leur pente, très-escarpée vers l'est, est plus douce vers l'ouest. Les pics les plus hauts semblent absolument isolés. Finlayson remarqua trois monts coniques qui étaient séparés de leurs voisins par des intervalles profonds, et paraissaient s'élever immédiatement de la surface d'une plaine alluviale.

A l'est on aperçoit le vaste rideau des montagnes boisées qui forment les dernières pentes de la chaîne de Siam jusqu'à Kang-Kao ou Hatian, ville maritime du Camboge. Dans l'excursion que fit M. Pallegoix chez les Tchongs qui habitent ces montagnes, ce

missionnaire reconnut le mont des Étoiles, le rameau de Sabab et la montagne des Pierres Précieuses.

Fleuves. — Le Meï-Nam, l'un des plus beaux Nils du monde, occupe le fond de l'immense vallée siamoise. Sa source est aux lieux où commencent les monts de Siam. Un canal naturel navigable, nommé Anan-Myit, l'unit au Maï-Kang sous le 20e degré de latitude. Ce fleuve se jette dans le golfe par trois branches, dont l'orientale forme le port de Bangkok, la moyenne celui de Ta-Tchin et l'occidentale celui de Mé-Klong.

Au sud-est débouche encore dans le golfe de Siam la rivière de Bang-Pa-Kong avec le port de Bang-Pa-Fo et celle de Tchan-Ta-Bon (Chantibon ou Chantaburi), qui a ses sources au nord du mont des Étoiles.

Climat. — (Voyez pages 8 et 18.) L'année se divise en trois saisons *nan-naôu* (commencement du froid), décembre et janvier; *na-rôun* (commencement du chaud), février, mars, avril; *na-rôu-yac* (commencement du chaud grand). De mai en décembre, il dépouille les arbres de leurs feuilles, comme le froid en dépouille les autres. Le plus grand hiver des Siamois est pour le moins aussi chaud que notre plus grand été. Aussi, hors le temps de l'inondation, couvrent-ils toujours les plantes de leurs jardins contre les ardeurs du soleil; mais, quant à leurs personnes, la diminution du chaud ne laisse pas de leur paraître un froid assez incommode. Le petit été est leur printemps, et ils ignorent tout à fait l'automne. Ils ne comptent qu'un grand été, quoiqu'il semble qu'ils en pourraient compter deux, puisqu'ils ont deux fois le soleil à plomb sur leurs têtes.

Minéralogie. — Les Européens n'ont pu observer que la partie inférieure du cours du Meï-Nam, et le pays qu'il arrose jusqu'à son embouchure. Les montagnes qu'ils ont vues sont calcaires et fournissent à la capitale des matériaux pour les constructions. Il se trouve sans doute des roches différentes dans les montagnes plus éloignées; car des voyageurs ont parlé de mines d'étain, d'or, de cuivre, de plomb, surtout de fer, et d'autres métaux : elles sont très-négligemment exploitées, puisque les Chinois n'y travaillent pas. Enfin, dans le terrain de gravier d'alluvion, on rencontre des pierres précieuses.

Végétaux. — Les productions végétales sont celles des provinces méridionales de l'An-Nam.

Animaux. — Les deux pays ont également les mêmes animaux. Les éléphants viennent surtout des cantons situés entre le 14e et le 15e degré de latitude. Un Laocien dit à Crawfurd qu'ils étaient si communs dans son pays, qu'on les y employait à porter les femmes, et même le bois à brûler. Il y a aussi des rhinocéros et une bête sauvage qui se rapproche beaucoup de l'ours.

Espèce humaine. — Les Siamois sont de race jaune. La population comprend encore des Cambogiens, des Karians et d'autres peuplades peu connues; enfin des Chinois, des Malais et d'autres étrangers.

Divisions politiques. — Chaque État est divisé en provinces, en districts et en communes. La population est estimée de trois à cinq millions d'habitants.

La capitale du Siam proprement dit est Bangkok; celle du Laos moyen est Chang-Maï, dont le nom a été altéré en ceux de Zimaï et Jong-Maï; celle du Laos septentrional est Kemalataïm : toutes les trois sont situées sur le Meï-Nam.

NOTIONS HISTORIQUES.

On a observé que la population siamoise se divise en deux nations, les Thaï-Yaï et les Thaï-Noé, ou les grands et les petits. Les premiers composent les Siamois proprement dits; les autres forment un peuple plus ancien et moins bien caractérisé. Mais tous les deux de race jaune. Placés aux confins des deux races, les Siamois eurent toujours de sanglants démêlés avec les peuples qui habitent au delà des monts Birmaniens, et de très-bonne heure ils recherchèrent l'alliance des empereurs chinois.

Leur histoire ne remonte avec quelque certitude que vers le VIe siècle de notre ère. Ce fut en l'an 638 que la religion de Goutama fut importée de Ceylan dans les pays Siamois. De cette période jusqu'à nos jours, soixante princes ont gouverné cet empire.

En 1187, le trente-troisième résidait à Lakontaï, ville située sur les frontières du Laos, par 20 degrés environ de latitude. Depuis lors la capitale fut transférée à Sio-Thaïa, sur les rives du Meï-Nam par le trente-septième monarque qui régnait vers 1350.

Au XVIe siècle, la version locale fait place à la version européenne. Dès l'an 1502, Siam se mêle aux débats indiens. Un de ses rois hasarde une démonstration avortée contre la principauté de Malacca, et en 1511, des relations s'organisent entre ce comptoir portugais et les possessions siamoises de la presqu'île. Un siècle et demi se passe ensuite en révolutions intérieures ou en invasions étrangères, et ce n'est guère que vers la fin du XVIIe siècle que ces annales prennent un caractère d'intérêt général. L'œuvre du christianisme commencée dans ce pays par des moines franciscains et dominicains de Goa, fut continuée par la société des Missions françaises; trois évangélistes, Lamothe-Lambert, évêque de Beryte; Pallu, évêque d'Héliopolis et Cotolendi, évêque de Métollopolis y arrivèrent en 1662.

A cette époque régnait Tchaou-Naraïa, esprit novateur et intelligent, plus avancé que ses sujets, et décidé à faire l'expérience de notre civilisation européenne. Son accueil fut bienveillant pour les missionnaires; il leur donna un terrain dans lequel ils fondèrent le séminaire de Saint-Joseph. Des chrétiens émigrés de la Cochinchine à la suite d'une persécution religieuse, vinrent se ranger sous leur autorité épiscopale, et formèrent sur-le-champ un noyau de communion. Mais ce premier succès ne fut rien auprès de ceux que leur réservait le hasard.

Ce fut le hasard en effet qui conduisit à la cour de Tchaou-Naraïa un aventurier, Constantin Phalcon, Grec de Céphalonie, venu jeune à Londres, puis amené dans les Indes par son protecteur; tour à tour commis, marchand, soldat dans la milice anglaise, brocanteur, armateur et subrécargue. Après une série de voyages plus ou moins heureux, la tempête le jeta sur une côte en même temps que l'ambassadeur de Siam à la cour de Perse. Quelques services rendus à ce dignitaire furent l'occasion de sa fortune.

Revenu avec lui à Sio-Thaïa, Phalcon y vécut pauvre d'abord et nourri dans le séminaire aux frais de l'évêque de Beryte. Mais, dans une audience que lui donna le roi, il fit preuve de tant de sagacité, il développa des vues si neuves et si justes sur la politique siamoise, que Tchaou-Naraïa se l'attacha d'abord comme ambassadeur, ensuite comme confident intime et premier ministre. Poussé au pouvoir par les évêques français, Phalcon ne les oublia pas quand il y fut assis. Chrétien grec en naissant, il s'était

fait protestant à Londres; il devint catholique à Siam par calcul plutôt que par conviction : ambitieux et rusé, il protégea les travaux des missionnaires, obtint pour eux de Tchaou-Naraïa des priviléges et des secours, leur fit bâtir des maisons et des églises. Mais sa pensée dominante était plus politique que religieuse; il voulait arriver des évêques français au roi de France, et se créer un titre auprès de Louis XIV par des antécédents capables de toucher ce monarque.

En effet, il fut bientôt question à Paris d'une ambassade que le roi de Siam envoyait à Sa Majesté Française sans que personne eût sollicité pareille démarche. On prit d'abord le fait pour une mystification; mais les pères Vachet et Pascal, missionnaires, levèrent facilement les scrupules. Ils présentèrent les lettres des évêques français qui témoignaient du sérieux de l'ambassade, et du caractère des deux mandarins siamois, dépêchés comme plénipotentiaires à Louis XIV. Alors ce fut une affaire d'État pour régler le cérémonial et l'étiquette de l'audience. On conseilla au roi d'en imposer par l'éclat extérieur à des hommes inaccessibles à toute autre influence; et Louis XIV se laissa affubler d'un habit tellement surchargé d'or et de pierreries, qu'il succombait sous le faix. On reçut les ambassadeurs à Versailles, au milieu d'une cour tout étincelante de brocart; on les vit saluer le roi à la siamoise, en balayant la terre avec leurs bonnets pointus entourés de cercles d'or; puis on les fit assister à un dîner de Sa Majesté, au jeu des grandes eaux, à une fête que Monsieur donna à Saint-Cloud, enfin à une magnifique partie de chasse organisée à Chantilly par le prince de Condé. Pendant les deux mois de vie agitée, que ces pauvres mandarins passèrent en France, on les mit de tous les plaisirs, de toutes les cérémonies, de toutes les solennités. Ils repartirent émerveillés, mais à demi morts.

Louis XIV ne voulait pas être longtemps en reste avec son frère le roi de Siam. Le 27 septembre 1687, une ambassade française parut dans le fleuve du Meï-Nam. Elle se composait du chevalier de Chaumont, de Cerberet et de La Loubère, chefs de la députation, de cinq missionnaires et de quatorze jésuites. Dans le nombre était le père Tachard qui, sous le titre de mathématicien, cachait des instructions secrètes, plus étendues que les pouvoirs de l'ambassadeur. C'était l'homme de madame de Maintenon et du père La Chaise, chargé par eux d'amener le souverain siamois à une éclatante conversion.

En effet, dès les premières audiences, les ambassadeurs de Louis XIV insistèrent sur le désir que nourrissait ce monarque, de voir le puissant roi de Siam gagné au christianisme. Plusieurs notes furent échangées à ce sujet : Tchaou-Naraïa y répondit; il ne dédaigna même pas de se faire controversiste, et dans une pièce officielle, rédigée sans doute par Phalcon, il disait : « Un changement subit peut entraîner une révolution; et je n'abandonnerais pas impunément une religion reçue et suivie sans discontinuation dans mon royaume depuis 2229 ans. Au reste, je suis surpris de la vivacité avec laquelle votre monarque soutient la cause du ciel; il semble que Dieu lui-même n'y prend aucun intérêt et qu'il a laissé le culte qu'on lui doit à notre discrétion; car enfin ce vrai Dieu qui a créé le ciel et la terre et tout ce qui respire et existe, qui a constitué l'essence des êtres et leur a inculqué des inclinations différentes, ne pouvait-il pas, en donnant aux hommes des âmes et des corps semblables, leur inspirer les mêmes sentiments sur la religion qu'il fallait suivre, et leur indiquer sans obscurité le culte qui lui était le plus agréable? Puisqu'il ne l'a pas fait, on doit en conclure qu'il ne l'a pas voulu. Il est donc naturel de croire que le vrai Dieu prend autant de plaisir à se voir honoré par différents cultes qu'à être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures qui, toutes, le louent à leur manière. »

Les arguments ne manquèrent pas au père Tachard pour combattre la thèse royale,

mais ces controverses théologiques n'aboutirent qu'à un cercle vicieux d'insistances et de refus. Les négociations politiques furent plus fructueuses; on obtint que des garnisons françaises occuperaient Bangkok et Mergui, les deux boulevards des provinces siamoises. Dans tout ceci, Constantin Phalcon agissait en diplomate habile et conséquent. Son seul appui dans le royaume était le roi; Tchaou-Naraïa défendait son favori contre les haines de ses courtisans et les murmures de son peuple. Or une abjuration perdait à la fois et le monarque et le favori; il y fut contraire. Il conseilla le traité d'alliance, et l'admission d'auxiliaires français, parce qu'en cas de disgrâce ou de révolte, il trouvait là une force pour s'appuyer et un abri pour sauver sa tête.

Le commandant des troupes débarquées, de Farges, reçut donc parmi ses instructions secrètes, l'ordre de s'aboucher avec Phalcon dans les circonstances essentielles. Une garde de vingt-quatre Français fut affectée au premier ministre; d'autres officiers compatriotes furent enrégimentés dans les bataillons siamois; enfin le chef d'escadre Forbin, franc et bon marin, observateur clairvoyant et soupçonneux, se résigna à prendre le titre d'amiral et généralissime des armées du roi de Siam. Au travers du faste d'emprunt qu'on avait étalé devant l'ambassade, Forbin avait deviné la misère du pays; derrière ces lambeaux d'or et d'argent, il avait vu des guenilles. Aussi n'éprouva-t-il qu'un médiocre désappointement quand, peu de jours après, admis à l'audience du roi, il le trouva assis sur une natte d'osier, obligé de tirer un morceau de bougie de sa poche pour éclairer la salle du conseil. On donna au généralissime trente-six esclaves et deux éléphants, une petite maison misérablement meublée, avec douze assiettes, deux coupes d'argent, quatre douzaines de serviettes et deux bougies de cire jaune par jour. « Ce n'était rien que ces mesquineries, ajoute le marin dans ses Mémoires, mais ce qui était intolérable, c'était la manière dont Tchaou-Naraïa traitait ses mandarins. A ceux qui ne parlaient pas assez, il faisait fendre la bouche jusqu'aux oreilles; il la faisait coudre à ceux qui parlaient trop; pour un geste maladroit c'était un bras que l'on coupait, une jambe pour un faux pas. Sans Phalcon, je n'aurais pas duré vingt-quatre heures dans cette gueuse de cour. »

Forbin resta donc, et le chevalier de Chaumont repartit vers la fin de 1688 avec trois ambassadeurs siamois, porteurs de présents pour le roi de France. Ils étaient chargés de demander en retour quelques ingénieurs et un renfort de troupes.

Phalcon régnait toujours; il venait de réprimer, avec bonheur et bravoure, une révolte d'émigrés macassars qui avait mis en danger la capitale siamoise; il se croyait affermi plus que jamais dans son poste suprême, quand un orage fondit sur lui. Le ministre parvenu avait voulu marcher trop vite en réformes : il avait ouvertement protégé les prêtres catholiques contre les talapoins; il avait livré la conversion du royaume au zèle des missionnaires jésuites; il avait fondé des chaires, bâti des églises, créé des colléges chrétiens aux dépens des pagodes et des institutions bouddhiques. Tant de titres à la haine du sacerdoce indigène ne pouvaient pas s'accumuler impunément : le peuple, sourdement travaillé, cherchait un drapeau de révolte; les courtisans ne s'inclinaient devant le favori actuel qu'avec la pensée de le trahir. Phalcon s'aveugla; il se crut plus fort que toutes les intrigues. Le roi, malade alors, n'avait point de successeurs, et les chances de l'héritage souverain se partageaient entre deux favoris, Monpit et Pitrarcha. Phalcon venait de se déclarer pour le premier, quand Pitrarcha fit assassiner son compétiteur, et arrêta de sa main le premier ministre au moment où il se rendait chez le roi moribond. Vainement de Farges voulut-il accourir de Bangkok au secours de Phalcon; effrayé par les rapports des missionnaires, il resta à mi-chemin de Sio-Thaïa, et la révolution se consomma. Une espèce de capitulation, signée avec le chef des forces françaises, stipula que le royaume de Siam serait évacué par les garnisons

de Bangkok et de Mergui. Les missionnaires furent insultés dans la capitale du royaume, et les évêques eurent de la peine à sauver leurs têtes du mouvement réactionnaire.

Quant à Phalcon, après d'incroyables tortures, il fut conduit dans une forêt et décapité sans appareil. Sa femme, qui avait excité la passion du fils du nouveau roi, fut d'abord violentée pour ses refus; ensuite vendue comme esclave, elle fut plus tranquille sans être plus heureuse. La veuve de Phalcon servit dans les cuisines du roi, et mourut femme de charge du palais. Dans les premières heures de représailles qui suivirent le départ des troupes françaises, le sort des chrétiens de Siam fut affreux. Le séminaire fut pillé, les jeunes filles furent livrées à la brutalité du soldat, plusieurs prêtres subirent l'horrible supplice de la cangue. Mgr. de Lamothe-Lambert resta pendant un jour entier à la merci de la populace, qui lui arracha un à un les poils de la barbe, le traîna dans la ville et le livra à des geôliers à demi mort. Une religieuse, venue de Manille, fut promenée dans les rues avec un crucifix attaché sous les pieds pour qu'il fût dit qu'elle avait foulé son Dieu.

Enfin, ces persécutions s'amortirent; elles avaient cessé quand le père Tachard reparut à Bangkok en 1690 avec les deux mandarins qu'il ramenait de France comme des messagers de paix. De nouveaux pourparlers eurent lieu, à la suite desquels l'évêque, tiré de prison, fut remis à la tête du séminaire restauré.

L'usurpateur Pitrarcha régna jusqu'en 1700, époque à laquelle son fils prit sa place. Sa dynastie, qui régna jusqu'en 1767, eut peu de démêlés avec les puissances européennes; mais ses voisins lui causaient en revanche de terribles alarmes. Une guerre civile déchirait le royaume quand, vers 1759, l'aventurier Alompra, le vainqueur des Pégouans et le restaurateur de la couronne birmane, rêva la conquête des provinces siamoises. Il marcha d'abord sur Martaban, occupa ensuite Mergui et Tanasserim, puis poussa vers Sio-Thaïa en 1760, ravageant, pillant, massacrant tout sur sa route. Il se trouvait à trois journées de la capitale, quand une maladie mortelle le surprit et limita cette première invasion à quelques assauts infructueux.

Sous le successeur d'Alompra, les Birmans restèrent tranquilles; mais son second fils, Shembuan, tourna de nouveau ses vues vers les pays siamois. Il reprit Mergui en 1765, et, peu de temps après, Tanasserim; puis il marcha contre l'armée siamoise, la tailla en pièces, ravagea la contrée du Meï-Nan, promena la torche et le fer dans la contrée, et vint enfin camper devant Sio-Thaïa au mois d'avril 1767. Cette ville fut enlevée d'assaut, pillée, brûlée, dévastée à tel point qu'il fut impossible depuis de voir dans ces ruines la capitale de la contrée. Ses temples étaient au ras du sol, ses talapoins massacrés, son roi fusillé, ses princes déportés, ses grands dignitaires chargés de fers, sa population anéantie. Quand les Birmans se retirèrent, ils ne prirent pas même la peine de constater leur droit de propriété sur ces décombres.

Après leur départ, une réaction ayant eu lieu, un prince chinois en profita pour s'emparer du trône et se faire proclamer sous le nom de Phia-Tak. Bangkok devint la capitale du nouvel État. Phia-Tak passe pour avoir été, dans ses débuts, un prince de sens et de courage; il reconstitua le royaume demembré, ramena à l'obéissance les provinces de Pi-Sa-Sack et de Ligor; mais, dans les dernières années de son règne, ce souverain eut de tels accès de capricieuse tyrannie et de cruelle superstition, que le bruit courut qu'il était devenu fou. Cette donnée fut exploitée par un général, grand dignitaire du royaume, nommé Chakri, qui souleva l'armée, attaqua le roi dans Bangkok, le vainquit, le fit mettre à mort, et ceignit la couronne (1782). Il la conserva jusqu'en 1809, au milieu d'hostilités sans cesse renaissantes de la part de la Birmanie. Son successeur, Chan-Chée-Wéet (maître de la vie), défendit aussi ses États avec succès

contre les agressions de ses voisins. Un complot de talapoins motiva vers ce temps l'arrestation de sept cents d'entre eux. Toutefois le prince borna le châtiment à cet acte d'autorité; les principaux coupables furent seuls dépouillés de leurs habits sacerdotaux, et condamnés à couper de l'herbe pour les éléphants blancs. Mort le 20 juillet 1824, ce roi a laissé le trône à son fils illégitime, Krom-Chiat, dont l'avénement n'a pas rencontré d'obstacles sérieux, et qui gouverne en paix, à l'heure actuelle, les provinces siamoises.

MOEURS, USAGES ET COSTUMES.

Religion. — La religion des Siamois est le bouddhisme mêlé de quelques pratiques du brahmanisme. Bouddha y est adoré sous le nom de Somona-Codom. Les prêtres ou talapoins jouissent d'une grande considération, sont exempts du service militaire et acquièrent des richesses. C'est parmi eux, qu'on trouve les gens les plus instruits du royaume; on leur confie l'éducation des enfants. Les temples sont nombreux et magnifiques. Le plus beau d'entre eux est celui que Krom-Chiat, le prince actuel, a fait construire à Bangkok; c'est un bâtiment de forme pyramidale, terminé par une flèche légère de 200 pieds de hauteur. L'intérieur offre une grande salle carrée, pavée en pierre et ayant dans le milieu un grand nombre de petites images de Bouddha, entre lesquelles on voit des fragments de miroirs, du papier doré et des peintures chinoises. Il s'y trouve de somptueux sanctuaires et une multitude d'habitations ombragées pour ses talapoins. Il est une autre petite pagode isolée et presque solitaire, d'une ordonnance et d'une symétrie parfaites, portant au fronton un dieu monté sur un éléphant, et à chaque angle saillant un des attributs caractéristiques des monuments du bouddhisme et du brahmanisme. A droite, à gauche et sur le devant du temple, figurent de petites chapelles votives ou praws, dont la forme rappelle celle des clochetons sarrasins. Un peu plus loin est un cénotaphe, dédié à Goutama, qui est le Bouddh actuel. Ce monument est en marbre chinois parfaitement sculpté; à son sommet, et sous l'abri d'une espèce de toit, Bouddha est représenté couché, pendant qu'un de ses disciples se tient en adoration devant lui. Cette espèce de mausolée votif a un caractère naïf et simple.

Les Siamois, en 1822, prétendaient que 2340 ans s'étaient écoulés depuis que le bouddhisme avait été introduit dans leur pays, événement dont la date, à les en croire, se trouve rapportée dans leurs livres saints, et particulièrement dans celui appelé *Pra-Sak-Ka-Rah,* qui fut écrit par Bouddha lui-même, ou du moins sous sa direction.

Tous les Siamois ont coutume de se faire conférer la prêtrise dans le cours de leur vie; mais ils peuvent la quitter ou la conserver, selon qu'ils le désirent.

On fait dans les cérémonies pieuses une grande consommation du bois d'aigle, très-odoriférant : on le brûle pour le service des temples. On en mêle aussi beaucoup dans les bûchers qui doivent réduire en cendres les corps des gens de distinction. Les Chinois paraissent en faire principalement usage dans leurs temples, soit publics,

soit particuliers, et comme chaque maison chinoise est munie d'un petit temple où sont logés les dieux domestiques, ils doivent en consommer une énorme quantité. Le mode dont ils en usent est cependant fort économique. Ils réduisent d'abord le bois en poudre fine, puis y mêlent une substance gommeuse, et de cette pâte enduisent des bouts d'une espèce de jonc très-combustible, de manière à former une couche assez épaisse. Ces petits bâtons se fichent droits dans les temples par une des extrémités, et quand on les allume, brûlant à petit feu et comme du charbon, ils répandent une odeur faible, mais délicieuse. Ces espèces de flambeaux, mis en paquets et enveloppés de beau papier, se vendent dans presque toutes les boutiques.

On compte, dans le royaume de Siam, quelques milliers de chrétiens indigènes. Ils sont placés sous la protection de l'évêque de Métellopolis.

Gouvernement.—Ce qui domine tout dans les pays siamois, ce qui est au-dessus de tout examen et de tout contrôle, c'est la royauté. Comme en Chine, il est défendu de prononcer le nom du roi. La nation se divise en hommes libres et en esclaves; elle ne connaît son maître que par ses désignations attributives : *le seigneur de nos têtes; le propriétaire de tout, le grand, l'infini, l'infaillible seigneur.* Tout est sacré en lui, les pieds, les mains, la tête, la bouche, le nez, les oreilles. Ce respect n'est pas seulement le résultat de l'autorité terrestre du monarque; il prend sa source dans le préjugé religieux. Le corps du roi, suivant la croyance populaire, loge l'âme la plus avancée vers l'état de béatitude, et prouve les mérites d'une vie antérieure. Aussi une ligne de démarcation immense sépare-t-elle le souverain des plus hauts officiers de sa cour. Leur distance est même graduée dans le langage d'une façon assez bouffonne. Le roi, pour désigner un jeune prince du sang, ou un très-grand seigneur, prendra, comme échelle de qualification, des animaux plus ou moins nobles, en leur accolant une épithète qui jure de se trouver là. Il appellera, par exemple, celui-ci, le noble chien; l'autre, l'illustre rat; le troisième, le magnifique buffle, toutes désignations fort honorables et fort enviées.

A peu d'exceptions près, il n'existe pas de rang héréditaire à Siam : on n'y connaît ni l'aristocratie de biens, ni l'aristocratie de titres : le peuple est à la merci du gouvernement; il lui doit ses services, soit comme ouvrier, soit comme soldat, quand celui-ci les réclame. La conscription militaire n'admet d'exceptions que pour les talapoins, les étrangers et les fonctionnaires. Tous les autres Siamois sont assujettis à l'enrôlement; ils doivent rester sous les drapeaux pendant quatre mois de l'année, à moins qu'ils ne se rachètent par une somme d'argent ou par une taxe en nature.

Depuis que Siam a été ruinée par les Birmans, le roi réside à Bangkok. Cette ville, située sur le Meï-Nam qui l'enceint tout entière, montre en perspective les aiguilles dorées de ses pagodes, montant au ciel en cônes ou en pyramides. On voit sur la rive ses maisons avec leurs dômes de cocotiers et de banians; puis sur le fleuve une foule de barques chargées de naturels, qui viennent offrir leurs denrées ou proposer leurs services. Au loin, le palais du souverain étale sous sa pyramide conique des tranches de murs qui semblent s'ouvrir, comme la vallée, en éventail. Sur les bords du fleuve sont amarrées au rivage une rangée d'habitations flottantes, qui contiennent des boutiques chinoises, bien propres, bien décorées, bien tenues, et près desquelles viennent mouiller les jonques du commerce. Du milieu du fleuve, on peut entendre ces infatigables revendeurs crier à haute voix leurs denrées, leur porc frais, leur poisson salé et leur vaisselle. Toute la matinée, dit M. Finlayson, pendant le cours de notre trajet, le fleuve nous offrit une suite de scènes pleines d'intérêt. De nombreux petits canots ne portant pour la plupart qu'une seule personne, de petites chaloupes pontées et d'autres embarcations se jouaient dans tous les sens. Comme l'heure du marché approchait, c'était partout un redoublement de vie et d'activité. Là, des prêtres de Bouddha,

conduisant eux-mêmes leur barque, faisaient leur tournée de chaque jour, afin de recueillir les aumônes des fidèles. Ici, une vieille femme promenait du bétel, des plantins et des citrouilles. De ce côté, on n'apercevait que cargaisons de noix de coco. De cet autre, on pouvait des yeux suivre maints groupes d'indigènes qui passaient de maison en maison pour se rendre à leurs diverses occupations. Mais ce qu'il y avait de plus singulier parmi tout ce bizarre spectacle, assurément c'était de voir les maisons elles-mêmes flotter sur l'eau par rangées qui, à partir du bord, étaient profondes de huit, de dix, ou plus. Elles ne manquaient ni de propreté ni d'élégance. Entièrement bâties de poutres et de planches bien entendu, elles avaient une jolie forme oblongue, et du côté du fleuve étaient munies d'une espèce de terrasse couverte sur laquelle on avait étalé de nombreuses espèces de marchandises, des fruits, du riz, de la viande, etc. C'était, de fait, un bazar flottant, dans lequel tous les divers produits de la Chine et du pays étaient exposés en vente. A chacune de leurs extrémités, les maisons attachées à de longs bambous enfoncés dans l'eau. Elles peuvent ainsi se mouvoir de place en place, suivant qu'il est besoin. Chacune d'elles est en outre pourvue d'un canot, afin que les propriétaires puissent aller et venir où leurs affaires les appellent. Presque toutes les maisons réunies dans ce quartier semblent être occupées par des marchands qui la plupart n'ont sans doute pas grande fortune, et par des artisans, tels que des cordonniers, des tailleurs, etc. Ces derniers états sont exercés presque exclusivement par les Chinois. Les habitations dont je viens de parler sont en général très-petites. Elles se composent d'une pièce principale au centre, qui est toujours ouverte par devant pour l'étalage des denrées, et de deux ou trois cabinets. Elles ont de vingt à trente pieds de long, et à peu près la moitié de large; toutes ne sont qu'à un seul étage qui est élevé au-dessus de l'eau d'un pied environ, et leur toit est toujours fait de feuilles de palmier. Pendant le reflux, le courant devient très-rapide, et alors il ne paraît pas que beaucoup de chalands fréquentent ces boutiques. On voit alors leurs propriétaires couchés, endormis devant leurs magasins, ou tuant le temps de toute autre manière. A chaque heure du jour, cependant, de nombreuses chaloupes passent et repassent. Elles sont si légères et de forme si élevée, qu'elles montent avec vitesse contre le courant. Elles avancent au moyen de pagaies, et les longs canots en ont souvent huit ou dix de chaque côté. Le nombre des Chinois paraît être considérable, et ils déploient à Bangkok la même activité, la même industrie que partout ailleurs où on les rencontre. Leurs embarcations sont généralement plus vastes, et leurs pagaies plus longues. Elles ont au centre une espèce de cabine faite de branches entrelacées qui sert à contenir leurs effets, et qui leur tient lieu de maison. La plupart d'entre eux colportent sur le fleuve des morceaux de porc frais qu'ils cherchent à vendre.

Le prince Khroma-Tchit, le bâtard du roi, reçut, le 8 avril 1821, l'ambassadeur Crawfurd dans une salle spacieuse, ornée dans le style chinois. Comme tous les grands personnages de son pays, il est robuste et très-corpulent. Il dirige entièrement toutes les affaires du gouvernement; c'est pourquoi les fonctionnaires publics viennent chez lui deux fois par jour. Quand, après de nombreuses conférences, le cérémonial à observer chez le monarque eut été réglé, l'ambassade s'embarqua dans les canots du roi; l'endroit où elle aborda n'était ni commode, ni propre, et cependant on se trouvait à la porte d'une cour du palais. Les Anglais se placèrent dans des palanquins, et après avoir parcouru un espace de 450 pieds, ils descendirent à la porte d'une cour intérieure, ils ôtèrent leurs épées et y laissèrent les Cipayes qui les avaient accompagnés jusque-là; ils s'avancèrent ensuite à pied, à travers d'autres cours bordées d'édifices assez beaux, jusqu'à une vaste salle devant laquelle huit éléphants étaient rangés en ordre. Les

Anglais s'assirent dans cette salle sur un tapis; elle était remplie de gens mal vêtus qui faisaient beaucoup de bruit. Le bambou leur eut bientôt imposé silence. Au bout d'une demi-heure, les Anglais continuèrent leur marche, entre deux haies de soldats armés de mauvais fusils et fort mal vêtus. Arrivés à une porte, les Anglais ôtèrent leurs souliers : quelques-uns n'eurent pas la permission d'aller plus loin ; les autres marchèrent vers une porte en avant de laquelle des musiciens faisaient entendre les sons de toutes sortes d'instruments ; l'effet n'en était pas désagréable. Des soldats armés de boucliers noirs et de haches d'armes formaient une ligne très-serrée en avant de plusieurs éléphants assez richement caparaçonnés; enfin on entra dans la salle d'audience. Un paravent chinois en cachait l'entrée : quand on en eut fait le tour, on contempla la salle qui était immense et ornée d'une manière bizarre, mais magnifique. A l'exception d'un espace d'une vingtaine de pieds carrés en avant du trône, elle était remplie d'une foule de gens de toutes les classes, placés d'après leurs rangs.

« Le rideau placé devant le trône, ajoute Finlayson, fut tiré à notre entrée ; toute la multitude prosternée avait la bouche presque collée à la terre ; chacun restait immobile et silencieux ; c'était l'attitude pénible d'hommes s'adressant au Dieu de l'univers, plutôt que l'hommage d'un peuple d'esclaves.

» Élevée à une douzaine de pieds au-dessus du sol, et à six pieds en arrière du rideau, une niche voûtée n'était éclairée que suffisamment pour laisser apercevoir un homme assis sur un trône, les yeux dirigés en avant ; on aurait dit d'une statue de Bouddha. Le monarque était vêtu d'une tunique de brocart d'or. Il n'avait pas de couronne, ni aucune espèce d'ornement sur la tête; quelques emblèmes de la royauté étaient rangés près de lui : du reste, aucun joyau précieux ne distinguait sa personne, ni son trône. Des personnes placées en bas, derrière le rideau, agitaient de grands éventails pour rafraîchir l'air. »

Quand les Anglais furent en vue du trône, ils ôtèrent leur chapeau et firent un salut à l'européenne, puis on les fit asseoir sur un tapis. Un individu caché par le rideau lut la liste des présents envoyés par le gouverneur général ; alors le roi, homme très-fort, sans être massif, adressa diverses questions à l'ambassadeur, à qui elles furent transmises successivement par plusieurs individus, à voix très-basse : il en fut de même de la réponse de l'ambassadeur. Durant cet entretien, du bétel fut apporté dans des vases d'argent et des tasses d'or. Au bout de vingt minutes, le roi se leva pour s'en aller, le rideau se ferma ; toute l'assemblée poussa un grand cri, et chacun se tournant sur ses genoux, fit de nombreux saluts en touchant alternativement, avec les mains jointes, son front et la terre. Les princes et les ministres s'assirent. Lorsque les Anglais quittèrent la salle d'audience, chacun d'eux fut gratifié d'un chétif parasol qu'il aurait dû acheter au bazar pour une roupie (2 fr. 50 c.). C'était un cadeau du roi.

Ils furent ensuite conduits dans les différentes parties du palais; cette course dura près de deux heures : il avait plu très-fort, les cours étaient remplies de boue et d'eau ; cependant on refusa, malgré leurs instances, de leur rendre leurs souliers. Ils virent les éléphants blancs pour lesquels les Siamois ont un grand respect, et qui sont servis avec de grands égards ; et divers autres animaux curieux, notamment des singes blancs : enfin on les fit entrer dans un grand temple, et avant qu'ils sortissent du palais, on les régala d'une collation de confitures, et on leur rendit leurs chaussures. Dans une audience subséquente chez le ministre, la liste des présents du roi au gouverneur général de l'Inde anglaise fut lue à haute voix. Les efforts des Anglais pour obtenir un traité de commerce assis sur des principes équitables furent vains. Ils mirent à la voile le 14 juillet et se dirigèrent vers la Cochinchine.

Le roi de Siam est aujourd'hui possesseur de six éléphants blancs, nombre inouï

dans les annales de la contrée, et regardé comme un favorable augure pour la prospérité de son règne. Leur généalogie soigneusement constatée les fait venir du royaume de Laos; aucun d'eux n'est originaire du pays siamois ou malais. La rareté des éléphants blancs est sans doute le principal motif de l'exorbitante considération dont ils jouissent. Les sectaires de Bouddha, dans leurs idées de métempsycose, ont dû croire qu'un animal peu commun, né dans les pays où l'espèce analogue est perfectionnée, devait se classer au nombre des êtres mortels les plus purs et les plus parfaits. Le corps de l'éléphant blanc loge donc, suivant eux, une âme supérieure, à qui le préjugé populaire a donné sur-le-champ le titre et le nom de roi. Celui-ci est le roi pur; l'autre le roi terrible; un troisième le roi clément, et ainsi des autres. Chacun de ces éléphants a une table séparée avec six gardiens pour son service. Les défenses des mâles sont garnies de clochettes d'or; une chaîne à mailles d'or leur couvre aussi le sommet de la tête, et un petit coussin de velours brodé est fixé sur le dos. Dans le clos commun des nobles animaux se trouvent deux singes blancs qui sont là pour conjurer toute maladie loin des royaux pensionnaires.

Le docteur Richardson, qui a visité le Laos en 1830,[1] décrit ce pays comme abondant en éléphants et en bétail. Les femmes sont extrêmement jolies et blanches; elles ont de grands et beaux yeux noirs, et ne ressemblent en rien aux Chinoises. Les jeunes vont la gorge découverte; mais le reste de leurs vêtements est plus modeste. La langue est un dialecte du siamois. Une caravane composée de mille à deux mille chevaux et mulets vient tous les ans de la Chine au Laos.

Lois.—Le code pénal de Siam offre beaucoup d'analogie avec celui de l'empire chinois, surtout dans sa large et indistincte application de la bastonnade à tous les délits. Ainsi, les petits larcins sont punis de trente coups; les vols plus graves, de soixante, quatre-vingts, cent coups, et d'un emprisonnement proportionnel, le tout suivant l'importance du cas. L'incendie est expié par la perte du poignet, le meurtre par la décapitation; on livre aux éléphants ou aux tigres le criminel de haute trahison. Le sacrilége, s'il faut en croire des auteurs anciens, était jadis l'objet d'un supplice horrible. On fixait la tête du patient à peu de distance d'un amas de charbon, puis, à un signal donné, deux soufflets de forge attisaient ce combustible, qui rongeait à petit feu la tête de la victime. La peine affreuse du pal semble aussi avoir été en usage dans le royaume. Elle est tombée en désuétude. Il faut rendre cette justice au code siamois, que le châtiment n'y fait point acception de personnes. Le talapoin, le dignitaire de l'État sont passibles des mêmes peines que l'ouvrier et le cultivateur. L'inégalité des conditions vient se briser devant l'égalité des devoirs sociaux. La loi civile est moins louable en cela que la loi criminelle : les plaideurs sont souvent jugés selon leur rang, et rarement suivant leurs droits. Il n'y a pour les affaires de ce genre ni juridiction, ni tribunaux spéciaux. Les autorités militaires ou administratives décident de tout, et chaque nouveau règne apporte un système judiciaire différent de celui qui l'a précédé.

Revenus. — Les revenus du gouvernement siamois consistent en deux taxes sur les spiritueux, sur le jeu, sur la pêche : des droits de douane, le monopole de certaines denrées, une capitation sur les Chinois, des tributs imposés aux étrangers, des corvées et des contributions foncières complètent cette organisation fiscale. Le roi de Siam est souvent monopoleur, d'autres fois il est simplement commerçant; sans garder le privilége exclusif d'un article, il se réserve une portion des bénéfices réalisés par la vente. L'étain, l'ivoire, le cardamome, le bois d'aigle, les nids d'hirondelles salanganes, les œufs de tortue, ressortissent au monopole royal, tandis que le sucre et le poivre sont livrés au commerce, moyennant quelques servitudes douanières. Le gounement envoie en outre à Java, en Chine, au Bengale même, des jonques chargées de

denrées siamoises qui lui appartiennent. Ces armements entrent et sortent francs de toute redevance; mais les transports du commerce et les navires étrangers venant, soit du littoral de l'Asie, soit de l'archipel malais, sont passibles d'un droit de tonnage exorbitant, et d'un tarif sur les marchandises exportées. Quant aux importations, les Européens seuls sont assujettis à une taxe *ad valorem* sur le montant des factures d'entrée.

A l'aide de ces diverses ressources, le gouvernement siamois parvient à se faire un revenu annuel de 16 à 17 millions; ses dépenses s'élèvent à peu près à la même somme, et il est rare que le trésor royal contienne des épargnes.

Armée.—Une armée de 30,000 soldats à tenir constamment sur pied n'est pas la moindre charge du royaume. C'est pourtant quelque chose de bien misérable et de bien impuissant que ces troupes mal armées, mal équipées, et n'ayant pas, pour suppléer à la discipline et à la tactique, ce courage instinctif qui caractérise les races birmanes. Les cadres siamois se composent presque tous d'infanterie; le royaume de Laos fournit seul un nombre insignifiant de cavaliers. Le drapeau de ces corps est aux armes de Siam, qui sont un éléphant blanc sur un champ rouge. On cite dans la contrée vingt places fortes, si l'on peut appeler de ce nom des villes entourées d'un mur sans fossé. Bangkok elle-même n'a que des remparts dégarnis, les canons restant sous des hangars abrités, afin, disent les ingénieurs du pays, qu'ils ne se gâtent pas; aussi, pour rassurer le roi contre toute surprise, les navires européens sont-ils obligés de déposer leur artillerie à terre avant de remonter le Meï-Nam.

En nous dirigeant, dit un voyageur, vers la demeure royale, un curieux spectacle nous attendait; c'était le Prah-Klang, le premier ministre, qui, monté sur un magnifique éléphant, se rendait au palais. A ses côtés, devant et derrière lui, galopaient des cavaliers et marchaient des fantassins. Ces gardes du corps, avec leur costume moitié européen, moitié asiatique, avaient la tournure la plus grotesque du monde. Leur uniforme consistait en un justaucorps de méchant drap écarlate boutonné sur le devant; des culottes larges et flottantes qui n'allaient qu'au genou : leur tête était couverte d'un singulier chapeau à larges bords et terminé en pain de sucre, coiffure peinte au vernis et faite de cuir de rhinocéros à l'épreuve du sabre. Leurs armes les plus communes étaient de longues piques : quelques-uns avaient pourtant des fusils sans baïonnette, parfois même sans baguette.

Langue.—La langue monosyllabique des Siamois paraît compliquée et difficile. Son alphabet a trente-neuf ou mieux trente-huit consonnes. Les voyelles et les diphthongues y sont nombreuses et presque insaisissables pour les Européens et pour les Hindous. Les caractères se tracent de gauche à droite. Ce qui distingue surtout cette langue, ainsi que celles de l'Asie orientale, c'est une grande simplicité de combinaisons grammaticales. Il n'y a d'inflexion ni de noms, ni de verbes; de sorte que le Siamois, pour dire : Notre Père qui êtes dans les cieux, dit littéralement : *Père nous être au ciel.* Les livres sacrés sont écrits en langue pali comme ceux des An-Namitains.

Caractère.—Les mœurs des Siamois comme celles des Birmans se ressentent de leur position géographique entre l'Hindoustan et la Chine. Bas et rampant vis-à-vis de supérieurs, insolent et haut à l'égard de subalternes, lâche et vain, mou, intéressé, faux, fripon, voleur, le naturel de Siam a peu de qualités pour balancer tant de défauts. L'abbé Gervaise, qui les a observés il y a plus d'un siècle, n'a pas chargé le portrait quand il dit « que comme ennemis ils ne sont nullement à craindre, et que, comme amis, on ne peut faire aucun fond sur eux; » et ailleurs : « Ils méprisent en général toutes les autres nations, et sont persuadés qu'on leur fait la plus grande injustice du monde, quand on leur dispute la prééminence. » Tout Européen arrivé à



Siamois.

(Asie.)

Siam, quelque salaire qu'il soit disposé à offrir, n'obtient qu'avec peine d'un Siamois des services domestiques. Le dernier paysan se considère comme supérieur aux plus nobles seigneurs des autres contrées. Ainsi, et l'on ne saurait dire par quel motif, la nation la plus pauvre et la plus arriérée de l'Asie orientale est en même temps la plus vaine et la plus infatuée de son mérite. Le beau côté du caractère siamois se résume en quelques vertus négatives, la sobriété, la patience et l'amour de la paix. Dans toutes les villes du royaume et au sein même des campagnes, un homme, un étranger désarmé ne courent aucun péril; les meurtres, si fréquents dans la presqu'île et dans l'archipel malais, sont ignorés à Siam.

Costume. — D'après le témoignage unanime des voyageurs, les Siamois sont de taille médiocre et même petite, mais ils ont le corps bien fait; leur teint est d'un brun mêlé de rouge. Par la forme de leur visage, ils ressemblent aux Chinois; leurs oreilles sont un peu plus grandes que les nôtres. Ils se coupent les cheveux très-court. Les femmes les relèvent sur le front, sans pourtant les rattacher.

Tout le monde va nu-pieds et nu-tête; ils s'entourent les reins et les cuisses, jusqu'au-dessous du genou, d'un pagne d'environ deux aunes et demie de long, de toile peinte ou de soie, ou simple ou bordée d'une broderie d'or ou d'argent. Ils ont pris aussi de leurs voisins les Malais l'usage des *babouches,* pantoufles très-pointues qu'ils quittent en entrant chez eux.

Les mandarins portent de plus une chemise de mousseline; ils la dépouillent et l'entortillent au milieu de leur corps quand ils abordent un personnage plus élevé qu'eux en dignité : ils la conservent néanmoins en présence du roi, et n'ôtent pas non plus le bonnet haut et pointu dont ils se couvrent la tête. En hiver ils mettent quelquefois sur leurs épaules un lé d'étoffe ou de toile peinte en manière de manteau, ou en manière d'écharpe. Le roi et tout ce qui tient à la guerre est habillé de rouge.

Deux enfants, âgés d'environ six ans, l'un fils et l'autre neveu du ministre d'État qui préside à toutes les relations entre la cour et les Européens de quelque rang qu'ils soient, vinrent à bord voir le vaisseau anglais, et apportèrent un présent de fruits et de confitures. Ils étaient élégamment vêtus, mais depuis la ceinture jusqu'aux pieds seulement, et avaient le corps enduit d'une légère couche de couleur jaunâtre, fabriquée avec du safran ou du bois de sandal réduit en poudre. Ils portaient autour du cou divers ornements d'or et de pierres précieuses, mais dont aucun n'avait beaucoup de valeur. C'était, par exemple, une longue chaîne de pierres lunaires montées sur or jetée sur leurs épaules, et d'un de leurs colliers pendait un gros et large bijou doré tout garni de diamants, de saphirs et de rubis, mais de qualité inférieure et du prix le plus vil. Comme la plupart des enfants indiens, ils montraient une merveilleuse précocité de manières, ne paraissaient nullement gênés, et se comportaient de la façon la plus convenable.

Nourriture. — La nourriture des Siamois consiste principalement en riz qu'ils mangent avec une substance appelée *balachang,* bizarre composé de choses succulentes et nauséabondes; mais d'un usage si général, que personne ne songe à prendre un repas sans en mélanger plus ou moins ses aliments. La religion n'éleva qu'une bien faible barrière contre le désir que tous les Siamois éprouvent de manger de la nourriture animale. Ce désir, ils le satisfont, et pour cela, transigent adroitement avec leur conscience. Ils croient, ou feignent de croire, qu'ils ont obéi à l'injonction de la loi, quand ce ne sont pas eux-mêmes qui tuent les animaux. Ils n'hésitent donc pas à acheter en vie, sur la place du marché, des poissons, des volailles, etc.; mais prient ceux qui les vendent de les tuer avant de les leur remettre, et sont persuadés que tout le crime en est au compte de ces derniers. Leur dévotion parfois va jusqu'à les pousser à faire acqui-

sition d'un grand nombre de poissons vivants, afin de leur rendre la liberté, et il arrive souvent que le roi relâche de cette manière, sans les payer, tous ceux qu'on prend en de certains jours. Cependant, le privilége de pêcher est vendu par le roi au plus haut et dernier enchérisseur, et de cette source il tire un revenu annuel très-considérable. Les Siamois, du reste, sont plus recherchés dans leurs aliments, et se laissent moins aller à satisfaire leurs appétits que les Chinois.

L'eau est la boisson ordinaire des Siamois, et ils ont coutume de la parfumer : à l'exemple des Chinois, ils boivent en outre du thé à leurs repas; mais cet usage n'existe que dans la capitale. Les vins qu'on trouve à Siam viennent de la Perse ou de l'Europe, et les plus communs sont ceux d'Espagne. On y trouve aussi plusieurs espèces de liqueurs fortes : le *tari* et le *nari* sont des sucs naturels qui se recueillent de deux palmiers, par le moyen d'une incision faite au haut de leur tronc. Les Siamois font encore usage d'une autre liqueur qu'ils appellent *lau* et les Européens arack; cette eau distillée provient du riz fermenté : ils la boivent pure, et prétendent qu'elle est bonne pour réparer les forces de l'estomac épuisé par une transpiration continuelle.

Dans les banquets, les convives sont assis sur des nattes ou sur des tapis à quelque distance les uns des autres, et chacun d'eux est servi à part. Le même ordre est observé dans les repas ordinaires : le mari mange à une table, la femme à une autre, et les enfants sont servis aussi séparément. La vaisselle la plus commune chez les grands est la porcelaine de la Chine et du Japon; cependant les ambassadeurs européens virent au festin de la cour une grande quantité de vases d'argent, bassins ronds d'une grandeur démesurée, qui contenaient du riz, et des vases d'or où il y avait des fruits.

Funérailles. — La manière dont les morts sont traités ne peut être réputée comme la moins bizarre des coutumes propres aux Siamois. Elle est plus ou moins coûteuse, selon le rang que les individus occupent dans la société et selon la fortune de leurs proches. Les pauvres, on les jette avec indifférence et sans cérémonie dans le fleuve. Les gens qui sont un peu plus élevés sur l'échelle sociale, on les brûle, souvent très-imparfaitement, et on laisse leurs os, à demi consumés, blanchir sur la plaine ou devenir la proie des animaux carnassiers. Les enfants qui meurent avant l'âge de la pousse des dents, on les dépose dans une fosse très-peu profonde, à un des bouts de laquelle on plante un poteau. On enterre de même les femmes que la mort surprend en état de grossesse. Après cependant que quelques mois se sont écoulés, on exhume leurs restes et on les brûle.

Sauf l'exception ci-dessus mentionnée, l'usage de brûler les morts s'étend à toutes les classes. Cette solennité se célèbre autour de l'enceinte des temples ou dans cette enceinte même. A cet effet, l'enceinte de chaque temple est généralement munie d'un très-haut hangar, de forme pyramidale, ouvert de tous côtés, et soutenu sur de grands piliers de bois, d'une élévation suffisante pour que le corps puisse se consumer sans que les flammes embrasent le toit. Mais il ne faut pas croire que sous ce hangar soit brûlé quiconque le veut.

Une singulière coutume s'observe en beaucoup de cas avant la cérémonie de la combustion. C'est celle qui consiste à couper en d'innombrables petits morceaux toutes les parties charnues du cadavre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus absolument que les os. La chair ainsi hachée est ensuite jetée à des chiens, à des vautours et à d'autres oiseaux carnivores, qui, comptant sur de telles aubaines, fréquentent ces lieux en grand nombre. Des Européens virent une de ces pyramides couverte de vautours, et l'enceinte toute remplie de chiens. C'était un spectacle dégoûtant à l'extrême, qui attestait suffisamment la fréquence de cette coutume. La pratique passe pour en être charitable,

digne d'éloge, et les Siamois pensent ne pouvoir mieux mériter du ciel qu'en faisant servir le corps humain à la nourriture, qui est le soutien de la vie des bêtes de la plaine et des oiseaux de l'air. Il paraît probable que ce bizarre usage se rattache à leurs notions d'une existence future, et que sans doute il a pris sa source par quelque voie détournée dans l'ancienne doctrine de la métempsycose qui forme un des principes fondamentaux de leur religion [1].

Une coutume différente règne parmi les Siamois des plus hautes classes, et comme le corps doit toujours finir par être brûlé, elle est aussi sotte, aussi inexplicable que l'autre est barbare et révoltante. Il s'agit de l'usage d'embaumer les morts. Ce qu'il y a de plus original et de plus bizarre, c'est que le cadavre n'a pas plutôt reçu ce degré de préparation qui le rend capable de se conserver un plus long espace de temps, qu'on s'empresse de le réduire tout entier en cendres. Si ce n'était cette sorte d'inconséquence, nous n'hésiterions guère à attribuer l'origine d'une semblable pratique à cette chaleur d'affection filiale, et à cette dévotion pour leurs ancêtres qui distinguent à si haut point les Siamois et les Chinois.

L'art d'embaumer, tel que les Siamois le connaissent, est extrêmement imparfait, quoiqu'il ait été par eux pratiqué à une époque très-ancienne. Leur peu d'habileté à cet égard est d'ailleurs caractéristique de l'ignorance générale où languit ce peuple, en tout ce qui concerne les arts d'utilité ou d'agrément, dont la civilisation s'enorgueillit.

La besogne est ordinairement laissée aux soins des parents du défunt, qui se font assister par des personnes que l'habitude a rendues un peu moins maladroites.

Après qu'on a lavé le cadavre avec de l'eau, la première opération consiste à lui verser dans la bouche une grande quantité de mercure cru. Les gens seuls des hautes classes, cependant, peuvent employer une matière si coûteuse. Les autres y substituent du miel, mais on prétend que c'est avec beaucoup moins de succès. On place ensuite le mort dans la posture d'un vivant qui serait agenouillé, et on lui fait tenir les mains jointes à hauteur du visage dans une attitude de dévotion. Puis on entoure les extrémités des membres d'abord, et après, le corps lui-même, d'étroites bandes d'étoffes qu'on serre aussi fortement que possible. Le but de ces ligatures est d'exprimer et d'étancher toute l'humidité que le cadavre contient. Elles servent aussi à le maintenir dans la posture requise, et c'est dans un pareil motif qu'on coupe les nerfs des bras et des jambes les plus susceptibles de se contracter. On enferme alors cette espèce de momie, sans la changer de position, dans un vaisseau qui ferme hermétiquement, et qui est de bois, de cuivre, d'argent ou d'or, selon le rang du défunt. Un tube ou un bambou creux, inséré dans la bouche, sort par le couvercle de la boîte, et se prolonge à une hauteur considérable au delà du toit de la maison. Un pareil tuyau part du fond, et se termine dans un vase placé dessous pour recevoir tout ce qui dégoutte du corps. Si le mort avait pendant sa vie le rang de prince, les excréments recueillis de la sorte sont transportés avec beaucoup de pompe et de solennité dans une barque royale resplendissante d'ornements vers un endroit particulier du fleuve, au-dessous de la ville, où on les jette dans l'eau. Ceux qui découlent du corps d'un roi, on les met sur le feu dans un chaudron, et on les y fait bouillir jusqu'à ce qu'une

[1] On retrouve parmi les bouddhistes de Ceylan une coutume tout à fait analogue. Pendant la guerre que les Anglais eurent à soutenir dans cette île contre les indigènes, un des principaux chefs de ceux-ci fut condamné à mort. Il devait avoir la tête tranchée, et on lui annonça que ses parents n'auraient pas la permission de rendre à son corps les honneurs funèbres en usage dans le pays. « Eh bien ! tant mieux, répliqua-t-il; je préfère qu'on laisse dévorer mon corps par les jackels et les autres bêtes de proie. »

matière huileuse monte à la surface. Cette huile, soigneusement écumée, sert en certaines occasions, comme lorsque ses descendants ou les membres de sa famille vont offrir leurs pieux hommages à son esprit qui est remonté au ciel, à oindre la singulière statue appelée *Sema,* qu'on place ordinairement dans les temples après sa mort.

Bien qu'on ait la précaution d'employer des tuyaux et une boîte bien close, l'odeur qui s'échappe du mort est, dit-on, souvent très-désagréable. Au bout de quelques semaines, néanmoins, elle commence à diminuer, et le corps se ride, se dessèche tout à fait.

Quand le corps a été ainsi préparé par ce procédé grossier, et que l'époque convenable est venue, on le retire de la boîte pour le brûler; pendant l'intervalle, les parents ont pris toutes les mesures nécessaires pour cette grande opération. Au jour dit, de très-bonne heure dans la matinée, une multitude de prêtres se rassemblent à la maison mortuaire. Après avoir reçu des robes d'étoffe jaune, et bien déjeuné, ils répètent des prières en langue pali. Lorsqu'ils ont achevé cette première cérémonie, on emporte le cadavre vers le lieu où l'attend le bûcher. A quelque distance du temple, d'autres prêtres le reçoivent, et tandis qu'ils le conduisent vers le hangar, ils psalmodient, toujours en langue pali, un verset qui a été traduit de la manière suivante :

Eheu! mortale corpus;
Ut fumus sic nunc ascendit, sic et
Animus tuus ascendat in cœlum [1].

Dès que le corps a fini de brûler, les cendres, ou plutôt les petits fragments d'os qui restent, sont soigneusement recueillis, et l'usage auquel on les emploie est assez étonnant. On a encore recours au ministère des prêtres, de nouvelles prières sont récitées, et diverses cérémonies indispensables sont accomplies; après quoi, les cendres qu'on a rassemblées sont réduites en pâte avec de l'eau, et façonnées en une petite statue de Bouddha qui, dorée et finie par les prêtres, est ou placée dans le temple, ou conservée par la famille du défunt.

Cette dernière cérémonie est accompagnée de dépenses considérables. Aussi, lorsque les gens des classes pauvres ne peuvent obtenir des prêtres qu'ils la célèbrent gratis pour un de leurs parents, ils gardent ces cendres chez eux jusqu'à ce qu'ils aient amassé de quoi l'accomplir d'une manière décente.

Il est d'usage, comme nous l'avons dit, d'inhumer les femmes qui sont mortes enceintes. Or, c'est une croyance populaire que les nécromanciens ont le pouvoir d'exécuter les choses les plus miraculeuses, quand ils peuvent se rendre maîtres d'un enfant qui a été ainsi enterré dans le ventre de sa mère. Aussi a-t-on coutume de monter la garde près des tombes de ces femmes, afin d'empêcher qu'on n'emporte leurs enfants. Les sorciers, néanmoins, tentent parfois l'aventure, et il faut entendre les gens du pays raconter comment s'accomplissent ces horribles exploits. Tous les spectres imaginables, disent-ils, tous les animaux féroces et sauvages, tous les démons de l'enfer viennent s'opposer à ces actes d'impiété, ou du moins vendre chèrement à l'audacieux qui entreprend de les commettre la victoire qu'il remporte sur le ciel. Pour sortir vainqueur de la lutte, celui-ci doit garnir sa mémoire de termes cabalistiques qu'il lui faudra réciter dans un certain ordre déterminé; il doit aussi avoir le corps aguerri aux coups. Cuirassé de la sorte, il se rend à la tombe, déterre le cadavre et l'ouvre. A mesure qu'il avance dans sa besogne, ses adversaires devien-

[1] Hélas! mortel est le corps! Comme maintenant monte cette fumée, que de même aussi ton âme monte au ciel.

nent de plus en plus redoutables; il coupe la tête, les mains et les pieds de l'enfant; puis, avec tout cela, s'en retourne chez lui. Là, il les adapte à un corps de terre, et il place cette statue de nouvelle composition dans une espèce de temple. L'œuvre est alors accomplie; le possesseur est devenu maître du passé, du présent et de l'avenir.

Les cérémonies funèbres qui s'observent à la mort d'un roi diffèrent en quelques points de celles qui ont été décrites ci-dessus; mais l'ensemble est le même. Tout le peuple prend le deuil. Les personnes de tous les rangs, les hommes, les femmes, tout le monde enfin, se rase la tête, et non pas une seule fois, mais trois de suite. Un immense concours de curieux se réunit pour voir brûler le corps, et jamais, à ce qu'il paraît, en aucune occasion il n'y a dans le pays un spectacle plus imposant.

Autour du bûcher qui doit avoir l'honneur de consumer le royal cadavre, sont formées diverses enceintes. Dans la première est assise une rangée de prêtres qui récitent à haute voix des prières tirées des livres saints de la religion de Bouddha. Derrière eux se tient le nouveau roi. Dans les enceintes suivantes les princes de la famille royale et d'autres personnages de distinction ont pris place. On va voir, par la manière dont le monceau de bois du milieu est allumé, combien on a mis d'attention à l'arrangement des choses même les plus simples. Une traînée de poudre va du bas du bûcher au siége qu'occupe le roi; d'autres semblables vont à ceux qui sont occupés par les princes du sang, avec cette différence dans leur direction que la première est la seule qui aboutisse précisément jusqu'au bûcher. Celle de la personne qui par son rang vient après le roi, n'y arrive pas tout à fait, et il en est de même des autres par ordre de dignité. On met le feu à toutes ces traînées en même temps.

La dernière des enceintes est entièrement consacrée à des représentations théâtrales, à des exercices gymnastiques, à des tours de force ou de passe-passe. Les pièces qu'on joue en cette circonstance portent les diverses dénominations de Siamoises, de Birmanes, de Pégoues, de Laosiennes et de Chinoises; mais elles sont appelées ainsi plutôt parce que les acteurs appartiennent à ces divers pays, que par suite d'aucune différence essentielle dans la forme dramatique.

Les signes extérieurs de respect dont le feu roi est honoré par les sujets de son successeur doivent nécessairement étonner un étranger; ils sont sans bornes; car la statue formée de ses cendres est érigée sur l'autel, on ne la prie guère avec moins de dévotion que celle de Bouddha.

Habitation.—Les villes de Siam ne brillent guère par l'architecture de leurs monuments publics, si nous en exceptons les édifices sacrés qu'on appelle Pra-Cha-Di (le toit du Seigneur). Les palais sont des bâtiments séparés les uns des autres, et qui ne sont nullement considérables; ils sont bâtis dans le style chinois, couverts de trois ou quatre toits superposés, en tuiles, et qui vont toujours en diminuant, quelquefois terminés par un petit clocher, et plus remarquables par leur bizarrerie que par leur beauté. Ce sont des plaques d'étain en forme de tuiles qui recouvrent le palais du roi.

Les maisons ordinaires sont petites, mais accompagnées d'assez grandes cours; elles sont en claies de bambous ou en planches minces. Les étrangers ont des maisons de briques; on emploie aussi la brique pour les palais et les temples. Ces édifices sont bas à proportion de leur grandeur, et n'ont pas de magnificence; seulement la charpente du toit des derniers est vernie de rouge avec quelques filets d'or.

Famille.—Les habitudes domestiques des Siamois sont douces : la femme n'y vit pas murée comme en d'autres contrées de l'Asie. Les épouses du roi lui-même se promènent sans voile dans de larges bateaux qui descendent ou remontent le Meï-Nam. Ce privilége de liberté est du reste le seul dont jouissent les Siamoises, assujetties à une position d'infériorité laborieuse. Tous les gros travaux retombent sur elles : elles por-

tent les fardeaux, labourent les champs, fournissent des rameurs aux embarcations et des surveillants aux troupeaux de buffles, se partagent entre elles les soins extérieurs et les détails du ménage, conduisent en un mot la maison et la famille, sans que l'homme y ait aucune peine. Lui se borne à jouir de tout cela en maître et en supérieur : il mange seul, servi par sa femme; elle et les enfants ne prennent leur repas que quand sa desserte est enlevée. Jamais le Siamois n'admet sa compagne dans le bateau où il se promène, et, quand elle partage la couche conjugale, un oreiller plus bas témoigne qu'elle n'est là que comme inférieure au chef du ménage. La polygamie, reconnue à Siam dans les lois civiles et religieuses, n'est guère pratiquée que par les riches, et toujours en proportion de leur fortune. Le roi actuel a trois cents femmes, et son Prah-Klang quarante.

Le mariage est à Siam un lien purement civil : les talapoins n'y interviennent que pour offrir et vendre leurs prières. Une fiancée est mise à prix comme une marchandise; elle appartient à l'homme qui l'achète. Le divorce, très-commun parmi les naturels, s'obtient sans difficulté : il suffit pour cela du consentement des parties, qui rentrent chacune dans la jouissance des biens qu'elles ont apportés à la communauté.

Chasse. — Les habitants font la chasse aux tigres, ours, rhinocéros, buffles, vaches sauvages et aux cerfs. La manière dont ils viennent à bout du rhinocéros est fort curieuse; quatre ou cinq hommes tiennent en main des bambous solides, et dont la pointe fort aiguë a été durcie au feu. Ils parcourent ainsi armés les lieux où se trouve cet animal, en poussant des cris et frappant des mains pour le faire sortir de sa retraite. Quand ils voient l'animal furieux venir droit à eux, ouvrant et fermant alternativement sa large gueule, ils se tiennent prêts à le recevoir en dirigeant droit à sa gueule la pointe de leurs bambous, et saisissant le moment favorable, ils lui enfoncent l'arme dans le gosier et jusque dans les entrailles avec une dextérité surprenante, puis ils prennent la fuite à droite et à gauche. Le rhinocéros pousse un mugissement terrible, tombe et se roule dans la poussière avec des convulsions affreuses, tandis que les audacieux chasseurs battent des mains et entonnent un chant de victoire, jusqu'à ce que le monstre soit épuisé par les flots de sang qu'il vomit; alors ils vont l'achever sans crainte.

Pour la chasse des autres animaux, ils se servent des armes à feu; mais quelquefois ils prennent les cerfs et les chevreuils au filet. Après avoir fermé toutes les issues avec de forts filets, ils mettent le feu aux broussailles, et ceux qui veillent aux filets reçoivent à coups de massue les bêtes épouvantées et les assomment.

Littérature. — Quant à la littérature siamoise, elle est bien loin de celle des Chinois pour le génie et l'invention. On en compte de deux espèces, l'une en langue vulgaire, l'autre en pali. La première est toute rhythmique : ce sont des chansons, des romances, des poëmes, assujettis à un mètre qui varie à l'infini. L'amour est le grand pivot de ces compositions, tantôt licencieuses, tantôt naïves. On ne cite point chez eux, comme chez les Chinois, des drames écrits; le soin d'improviser un dialogue est laissé aux acteurs dans les représentations scéniques. L'autre espèce de littérature, écrite en pali, se distingue et par la perfection de la langue, et par l'importance du sujet. Elle comprend tous les thèmes sacrés, les chansons dédiées aux dieux, les hymnes des talapoins et les versets sacramentals.

Musique. — Les Siamois sont naturellement très-passionnés pour la musique, et les personnes même de distinction ne croient pas déroger à leur dignité lorsqu'elles tâchent d'acquérir du talent dans cet art. Cette musique est d'ordinaire fort harmonieuse, et plaît beaucoup plus à l'oreille d'un Européen, que l'ignorance complète de ces peuples dans les arts plus utiles de la civilisation ne pourrait le porter à conclure.

La musique des Siamois diffère de celle de toutes les tribus barbares, en ce qu'elle se joue sur une clef différente, sur celle précisément qui caractérise les airs pathétiques propres à certaines nations de l'Europe. Il n'y a certainement dans les leurs nul son dur ou désagréable, nulle transition soudaine ou inattendue, rien de criard ou qui agace les nerfs. Au contraire, ils sont tous doux, suaves, jolis, et gais à un point qui inspire la plus vive surprise. Ces Asiatiques n'en sont plus à l'époque où le son tout seul leur causait du plaisir; les musiciens, chez eux, visent à un but beaucoup plus élevé, à celui d'intéresser les sentiments, d'éveiller des pensées, ou d'exciter les passions. Aussi ont-ils différents genres de musique auxquels ils ont recours suivant qu'ils veulent produire tel ou tel autre effet.

Ils ont quatre espèces d'instruments, le *klani* qui ressemble à un flageolet; le *tuk-kaï,* corps creux comme une guitare; le *klong-nong* système de cymbales de différentes grandeurs, et le *ran-nan,* qui est composé de barres de bois plates sur lesquelles on frappe avec un petit maillet.

Architecture. — Les Siamois, comme d'autres tribus de race mongole, semblent s'être formé une idée du beau, qui diffère également de celle que s'en forment les Européens et les Indiens. Ils la doivent peut-être aux formes caractéristiques de la contrée et à celles des animaux gigantesques qui la peuplent. De là viendrait ce goût des angles, des pointes, du bizarre, qui sont plus prisés par eux en architecture que les contours moelleux, la dignité, la noblesse et la symétrie. De là ces figures d'animaux grotesques, monstrueux, qui décorent les habitations des chefs et celles des particuliers. Pourtant ces ornements ne sont pas dépourvus d'un certain degré de vigueur et de hardiesse dans l'exécution.

S'il en faut croire les anciens voyageurs, rien n'égalait la magnificence de Sio-Thaïa aux jours de sa prospérité. Près du palais était un temple en forme de croix et surmonté de cinq dômes couverts de calin, étain blanc aux éblouissants reflets. Il s'élevait sur plusieurs bases qui soutenaient quarante-quatre pyramides de différentes dimensions, surchargées d'ornements et dorées à leur sommet qui se terminait tantôt en pointe, tantôt en dôme. La galerie qui régnait en dedans du temple, offrait plus de quatre cents statues très-bien dorées, toutes semblables et assez bien faites. Dans les environs de Siam se voyaient d'autres monuments : un temple à l'usage des Pégouans avec une statue de Bouddha qui, droite, aurait eu cent vingt pieds de hauteur; le temple de Berklam, remarquable par ses ciselures; enfin la pyramide Pouka-Fon, érigée en l'honneur d'une victoire remportée sur un roi de Pégou, ouvrage magnifique quoique massif et haut de cent vingt pieds. On parvenait au sommet par un escalier découvert. Le piédestal de la partie supérieure était octogone et se terminait par une aiguille : des saillies, des corniches, des colonnes à chapiteaux et des globes ornaient ce bel édifice. Aujourd'hui toutes ces merveilles n'existent plus : l'invasion birmane, qui a passé comme un ouragan sur le sol siamois, en a déraciné ces vieux édifices.

Industrie. — L'industrie est peu avancée : quand un artiste se fait remarquer par son habileté, le roi ou les grands le mettent en réquisition. Beaucoup de travaux sont effectués par les femmes ; d'autres sont abandonnés aux Chinois.

Commerce. — Le royaume de Siam trafique avec la Malaisie, l'Hindoustan et la presqu'île ; mais les principaux échanges ont lieu avec la Chine, et surtout avec Canton, Èmouy, Limpo, Siang-Haï, et avec les insulaires de Haï-Nan. Ce commerce se fait au moyen de jonques montées par des Chinois qui apportent à Bangkok de la poterie, de la porcelaine, du vif-argent, du thé, des vermicelles, des fruits secs, des soies écrues, des satins et d'autres étoffes manufacturées, des nankins, des souliers, des éventails, des ombrelles, du papier à écrire, du papier pour les sacrifices, des baguettes d'encens

et d'autres articles de moindre importance. Les cargaisons de retour consistent en poivre blanc, sucre, étain, cardamome, bois d'aigle et de sapan, quinquina, coton, ivoire, noix d'arek, poisson salé, cuirs de bœuf, d'éléphant, de rhinocéros, de tigre, de léopard, etc., peaux de serpent, cornes de buffle, nids de salanganes, bois de sandal, peaux de raie apprêtées, etc., etc.

Le commerce de Siam paraît avoir pris un grand développement sous le prince actuel. Du temps de la Loubère, c'est à peine si deux ou trois jonques chinoises venaient annuellement mouiller dans le Meï-Nam ; aujourd'hui il faut compter au moins deux cents transports servant à ce cabotage. La population chinoise, qu'on estimait à 4,000 âmes vers la fin du XVIIe siècle, doit aller aujourd'hui à 200,000 individus, c'est-à-dire au douzième à peu près de la population siamoise. D'après les calculs de M. Crawfurd, le plus exact et le plus récent explorateur de la contrée, le commerce de Siam avec la Chine peut être évalué à 24,562 tonneaux qui, à raison de vingt bras pour chaque cent, donnent un chiffre de 4,912 marins. Le cabotage avec la Cochinchine, à raison de seize hommes par cent tonneaux, détermine un personnel de 4,500 marins; en tout 9,412. Si à ce nombre on ajoute celui des matelots qui naviguent sur des bâtiments chinois, on obtient un total de 11,518 marins qui forment le pivot du mouvement commercial du royaume.

TANAH-MALAYA.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Position, étendue. — Le Tanah-Malaya (terre des Malais), ainsi nommé par ses habitants mêmes, est la péninsule de Malacca. Cette péninsule sépare la mer de Chine de l'océan Indien. Elle est comprise entre l'isthme de Krâ, au sud de la province anglaise de Tanasserim, et le cap Romania situé par longitude 101° 45′, latitude 1° 30′. Sa longueur est de 260 lieues. Sa largeur qui, à l'isthme, est de 25 lieues, va généralement en augmentant depuis ce point jusque vers le 5e degré de latitude, où elle est de 66 lieues; là, elle commence à diminuer graduellement jusqu'au cap, où elle se termine par une rentrée circulaire dans laquelle s'emboîte, pour ainsi dire, l'île de Singhapoura ou Sincapour (ville du Lion).

Les anciens la nommaient *Chersonèse d'or,* à cause de l'abondance de ce métal qu'ils en tiraient, et qui fait encore une de ses principales richesses.

Elle tient par l'isthme de Krâ à cette partie du continent asiatique qui comprend à l'est le royaume de Siam et l'empire d'An-Nam, et à l'ouest l'empire des Birmans et que les géographes modernes ont nommée *Presqu'île au delà du Gange, Inde Transgangétique, Inde Orientale, Inde extérieure, Indo-Chine.* M. de Rienzi, dans ces derniers temps, a proposé d'appeler toute cette région *Grande Chersonèse d'or.*

Il n'entre point dans notre plan de prouver que toutes ces dénominations sur lesquelles on est si peu d'accord, ne sont nullement fondées en géographie, soit physique, soit ethnographique, soit historique. Au reste, Malte-Brun lui-même pose en principe que cette grande région *n'est pas, à proprement parler, une péninsule.* Ce serait donc réellement chose utile que de la faire disparaître de nos livres.

Montagnes, fleuves. — Le Tanah-Malaya est formé de deux pentes étroites, réunies sur l'arête de l'extrémité méridionale des monts Birmaniens, dont nous avons déjà noté l'origine et la direction générale (pages 17 et 24). Cette chaîne de montagnes qui, dans le vrai système géographique, est de deuxième ordre, parce qu'elle se détache immédiatement de la dorsale du continent, s'abaisse au sud; mais dans le nord elle s'élève de 4 à 6 et 10 mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, et est jalonnée de pics d'une hauteur considérable. Elle forme en général la limite naturelle entre les peuples de race jaune à l'est et ceux de race blanche à l'ouest. Sur ses flancs et dans ses contre-forts parallèles ou divergents, que recouvrent d'épaisses forêts, errent depuis les temps les plus reculés des tribus des trois races humaines, dont les mélanges ont produit des variétés qui forment une sorte de liaison entre les souches primitives.

Les montagnes sont primitives, et composées tantôt de quartz, tantôt de granit et

de porphyre. On y trouve de l'or, de l'argent et du fer. L'intérieur du pays n'est pas bien connu à cause de la difficulté qu'on éprouve à le parcourir : car on n'y trouve que vastes forêts vierges, remplies de bêtes féroces, de reptiles venimeux ou d'insectes extrêmement incommodes, des taillis où il faut s'ouvrir une route la hache à la main, et des marais impraticables.

Une multitude de cours d'eau descendent des flancs de l'arête centrale et se jettent dans les découpures peu profondes des côtes qui sont parsemées d'îles nombreuses. Les plus remarquables de ces îles sont Saint-Mathieu, Djonkseylon, Lancaoui, Poulo-Pénang ou Prince-de-Galles sur la côte occidentale, Sincapour à l'extrémité sud; Tioman, Ridang, Tantalem sur la côte orientale. Nous en verrons la description dans l'Océanie.

Crawfurd traversa le détroit de Malacca en 1821. « Entre la pointe méridionale de la presqu'île et l'île de Sincapour, la côte, dit-il, est haute et escarpée; quant aux montagnes qui se prolongent dans la partie nord de la presqu'île, elles sont disparues à nos yeux; à peine apercevait-on des collines. Dans l'intérieur, elles étaient couvertes de forêts touffues; on n'y voyait pas une créature humaine. Des espaces remplis de rochers porphyritiques, et absolument inhabités, étaient fréquents; leurs extrémités venaient aboutir à la mer, en formant des baies sablonneuses. Les bons mouillages y sont nombreux. »

Espèce humaine. — Quatre races d'hommes vivent dans la péninsule de Tanah-Malaya : les Malais et les Samangs, sauvages bruns, nommés aussi Diacong et Benoua, errant dans les montagnes et les terres basses; des nègres qui vivent particulièrement dans les parties les plus septentrionales, et des Karians qui sont disséminés sur presque toute la chaîne Birmanienne.

Outre ces quatre races, il y a encore des Chinois, des Siamois, des Bougguis, des Mores, et d'autres colons venus des pays et des îles d'alentour et des contrées de l'Europe.

Divisions politiques. — Le Tanah-Malaya comprend seize États principaux qui sont à partir du sud-est : Djohor, Pahang, Roumbo, Malacca, Salangor, Pérak, Poulo-Pénang avec le territoire de Wellesley sur la côte, Tringanou, Kalantan, Patani, Quédah, Soungara, Ta-Loung, Ligor, Salang, Tchaiya. Les neuf derniers dépendent du royaume de Siam ou comme vassaux ou comme partie intégrante de ce royaume.

La population de ces différents États s'élève à environ un million d'hommes.

NOTIONS HISTORIQUES.

Les nègres étaient primitivement maîtres de la presqu'île qu'ils nommaient Oujoung-Tanah (terre des Oujoung (voyez page 52). Les richesses du sol y attirèrent dans les temps anciens les flottes de l'Occident et de l'Orient.

Au XIe siècle de notre ère, les Chinois, les Arabes et les Hindous y firent un commerce actif. Vers l'an 1160 une grande émigration de Malais sortie de l'île de Soumâdra,

fonda Sincapour, puis Malacca en 1252. En 1276, ces peuples étaient encore païens quand un de leurs sultans, Mohammed-Schâh, embrassa l'islamisme et étendit son empire sur la péninsule et sur plusieurs îles adjacentes.

Au XVI[e] siècle, les Hollandais et les Anglais eurent un comptoir à Patani, capitale de l'État de ce nom, sur la côte orientale; mais, dès 1700, les dangers extrêmes que les personnes et les marchandises y couraient sans cesse, firent abandonner Patani pour Batavia, Siam et Malacca.

Les Portugais sous Albuquerque s'emparèrent de Malacca en 1511. Le rajah se retira à l'extrémité méridionale de la péninsule et y fonda l'État de Djohor. En 1641, les Hollandais enlevèrent Malacca et le cédèrent aux Anglais en 1825.

MOEURS, USAGES ET COSTUMES.

États Malais. — On n'a sur ces États que des données fort incomplètes. Du reste, leur religion, leur gouvernement, toutes leurs habitudes politiques et sociales, se retrouvent à peu près chez les autres tribus malaises, dont nous traiterons spécialement dans le volume de l'Océanie.

Malacca. — Un quai en ruine, un fort démantelé, sortant d'un bouquet d'arbres; sur le premier plan quelques habitations chinoises, bizarrement peintes et alignées sur la plage; tel est l'aspect que présente aujourd'hui cette cité autrefois rivale de Goa, cette clef des mers de Chine que les Portugais, les Hollandais et les Anglais se sont disputée tour à tour avec un acharnement si opiniâtre. Ce n'est plus qu'un établissement fort secondaire, surtout depuis que le commerce s'est concentré à Poulo-Pénang sur la côte de Quédah, et dans les ports libres de Tanjan-Pénang et de Sincapour aujourd'hui la Tyr de l'Océanie. Aussi les Anglais ont tenu à se faire adjuger Malacca, moins parce qu'il pouvait leur être utile, que parce qu'il est situé de façon à pouvoir leur nuire.

Cette colonie, gouvernée par un résident anglais, est le siége d'un évêque portugais dépendant de l'archevêque de Goa, primat de l'Inde portugaise. Outre les Malais, on y trouve un grand nombre de Chinois et des Hindous, quelques Portugais catholiques et protestants, des Hollandais et des Anglais. Cinquante cipayes forment la seule force du pays. On y a établi un collége anglais-chinois qui possède une bibliothèque assez curieuse, et une imprimerie chinoise et anglaise.

Sauvages. — Les tribus errantes dans le Tanah-Malaya et sur la plus grande partie de la chaîne des monts Birmaniens et de ses contre-forts, sont encore, sinon les principaux habitants, du moins les vrais indigènes de ces contrées. C'est à M. l'abbé J. C. Jurine, directeur du séminaire des missions étrangères, que la science ethnographique doit, sur ces sauvages, les précieux documents qui ont été insérés dans le *Bulletin de la Société de Géographie,* en novembre 1839. Nous en ferons de larges extraits; ils nous dispenseront de visiter en détail les nombreuses tribus sauvages qui sont disséminées dans cette région montagneuse, depuis les frontières du Thibet jusqu'au cap

Romania, et qui du reste, pour former des tribus différentes, n'en sont pas moins semblables sous une infinité de rapports.

« Il existe, dit ce missionnaire, dans cette partie de l'Indo-Chine connue sous le nom de Birmanie et de haut Siam, plusieurs petites nations qui sont encore restées presque ignorées jusqu'à nos jours. Leur éloignement du littoral et le peu de relations qu'elles ont avec les peuples qui habitent les côtes n'ont permis aux Européens de recueillir que des notions vagues sur leur existence et sur leur nombre. Les mœurs surtout de ces Indiens, leurs habitudes nomades, leurs croyances religieuses, leur forme de gouvernement, objets tous si dignes de nos observations et bien capables d'exciter notre curiosité, nous ont été presque entièrement inconnues. Parmi celles de ces nations qui paraissent devoir nous intéresser davantage et mériter le plus notre attention, on peut mettre en première ligne celle qu'on nomme nation des *Karians*. Quoiqu'on ne sache pas au juste quelle est sa population, elle doit être considérable, vu l'étendue des terres sur lesquelles elle se trouve dispersée. Elle s'étend depuis les lieux qu'habitent les petites corporations de peuples sauvages qui confinent avec la Chine du côté de la province de Yun-Nan, jusques au-dessous de l'embouchure de la Tanasserim vers l'isthme de Krâ. Ainsi, ces tribus de Karians sont disséminées sur une partie des pays incultes du territoire siamois, vers l'ouest, et dans les vastes forêts de l'intérieur de la Birmanie, sur tout cet espace comprenant la longue chaîne de montagnes qui descend du Thibet et se prolonge jusqu'à la péninsule malaise, en courant du nord au sud-sud-est, et décrivant plusieurs lignes parallèles, mais assez irrégulières. On m'a assuré qu'il y a plusieurs peuplades de cette même nation qui se trouvent répandues sur les montagnes de la province d'Aracan, où elles s'occupent de divers travaux d'agriculture et du soin d'élever des troupeaux. Quelques tribus ou fractions de tribus sont aussi dispersées çà et là dans le Pégou; on en rencontre des familles nombreuses non loin de Rangoun. Ce sont elles qui alimentent en partie les marchés de cette ville. Elles y envoient le miel, la cire, le cardamome, l'ivoire, et fournissent en abondance de la volaille pour approvisionner les navires qui viennent mouiller en grand nombre dans le fleuve. Cependant on peut dire que toutes ces tribus sont encore aussi peu connues que les contrées couvertes de forêts où elles mènent leur vie errante et agricole.

» Le premier Européen qui, en s'enfonçant dans leurs vastes forêts et en habitant avec eux dans leurs petites huttes, a pu les examiner avec plus de soin et les mieux connaître, est M. Barbe, missionnaire de la mission de Siam. Cet ouvrier évangélique fit une course dans ces derniers temps chez les peuplades de cette nation, qui sont dans l'intérieur de la côte de Tanasserim. Il fut tout étonné de trouver un peuple extrêmement bon, hospitalier, exempt des vices grossiers qui règnent parmi la plupart des Indiens.

» Les détails suivants, continue M. Jurine, sont le fruit du court séjour que j'ai fait dans leurs bois, et des informations que j'ai eu soin de prendre, tant au Pégou qu'à la côte Tanasserim, sur cette singulière nation, sans contredit l'une des plus intéressantes qui se trouvent dans ces contrées reculées de l'Asie, et qui conserve au sein de la barbarie une douceur, une droiture, un amour de la paix, et beaucoup d'autres qualités qu'on est étonné de rencontrer chez des hommes sans instruction et habitués à vivre isolés dans les forêts, au milieu des bêtes féroces.

» Les Karians, que les traits du visage rapprochent assez des Européens, ont le teint moins bronzé et moins cuivré que les Birmans leurs voisins, et n'emploient point ces dessins de tatouage, dont ces derniers se zèbrent la plus grande partie du corps. Les hommes ont une stature avantageuse et sont bien constitués, agiles, forts, robustes, actifs, et surtout très-endurcis à la fatigue. Accoutumés dès leur jeune âge à errer et à



Kattan.

(Asie)

travailler dans les forêts, ils supportent facilement la faim, la soif et les autres privations. Les femmes, qui sont toujours leurs compagnes inséparables dans leurs travaux champêtres et dans leurs voyages du désert, ne sont pas en général de haute taille, mais la nature m'a paru les avoir favorisées d'une heureuse constitution; leur physionomie porte, ainsi que celle des hommes, l'expression de la douceur et de la bonté, et quoiqu'elles jouissent d'une grande liberté, elles se distinguent par la réserve, la modestie de leur maintien et la forme décente de leurs habillements. Elles ont une robe ou plutôt un sarrau à la mode malaise, sur lequel elles portent un autre vêtement fort remarquable par les divers dessins faits avec les fruits qui ont la forme de petits grains de verre dont il est parsemé et tout chamarré. Arrangés et distribués avec art par ces femmes sauvages, ces fruits produisent par leur symétrie et leur blancheur, sur un fond brun, un effet fort singulier. La beauté de ce costume est encore relevée aux yeux des naturels par un grand nombre de colliers que les Karianes portent habituellement. Ces femmes paraissent faire un grand cas de cette espèce d'ornements; elles en font même avec des os de serpent, qu'elles polissent en les frottant contre des pierres; elles s'enveloppent la tête d'un large tissu, dont elles laissent flotter les deux bouts sur leurs épaules. L'habillement de l'homme, sans être aussi curieux et aussi singulier que celui de la femme, diffère totalement de ceux qui sont en usage parmi les autres peuples de ces contrées de l'Asie. Il a de la grâce et de la majesté, et rappelle assez bien un vêtement des anciens. C'est une espèce de toge qui a une ressemblance frappante avec les dalmatiques, à l'exception qu'elle n'est point ouverte par les côtés. Elle descend jusqu'à mi-jambe, les manches en sont larges, mais fort courtes. Ordinairement le Karian a son bras droit tiré hors de la manche, afin d'être plus libre, car c'est de cette main qu'il tient toujours une arme tranchante pour se défendre contre les animaux sauvages et s'ouvrir un chemin à travers les broussailles. Quelquefois il se serre les reins avec une ceinture de même tissu que sa robe, qui prend alors la forme d'une longue blouse dont les larges manches seraient coupées au-dessus du coude. Un mouchoir ou une pièce de toile enveloppe sa tête, et quelques colliers de perles ornent son cou et descendent souvent jusque sur la poitrine. Voilà en quoi consiste tout l'habillement de l'homme; la couleur de l'étoffe, qui est une toile forte et bien tissue, est d'un blanc sale, coupé par quelques raies rouges. Ce sont les personnes du sexe qui tissent toutes ces étoffes, et une jeune fille, avant de se marier, doit savoir faire tous les habits en usage chez les Karians. Tous ces Indiens portent les cheveux longs, ce qui contribue beaucoup à entretenir chez eux la vermine, dont ils sont passablement pourvus. On remarque dans les lobes inférieurs de leurs oreilles une large ouverture propre à recevoir des ornements. Les femmes, et surtout les jeunes filles, pour se parer ont soin d'y faire entrer des bouquets de fleurs de différentes couleurs; les hommes y passent de petits cylindres creux en argent ou en bois très-dur; c'est là qu'ils logent leurs cigares, et qu'ils placent aussi des fleurs. Ils n'emploient ordinairement ces parures que dans les jours consacrés à quelque réjouissance, ou lorsqu'ils vont faire quelque visite à leurs amis et qu'ils reçoivent l'étranger sous le toit hospitalier de leurs pauvres cabanes.

» Leurs maisons sont fort simples et de chétive apparence; élevées du sol de 12 à 15 pieds, elles portent sur des poteaux enfoncés en terre. Les parois en sont faites avec des écorces d'arbre ou des feuillages attachés contre des claies de bambou. Le toit est couvert de chaume, de paille de riz ou de larges feuilles. Le plancher consiste en longues lattes de bambou liées ensemble, et recouvertes de quelques nattes grossièrement travaillées. On monte dans ces petites cabanes par une échelle longue et très-étroite, et il faut avoir la légèreté et l'habileté du sauvage pour y grimper sans être exposé à

faire de lourdes chutes à cause du peu de solidité de cette échelle et du peu de fixité de ses barreaux, qui se meuvent en tournant sous les pieds et les font glisser. L'intérieur se divise ordinairement en deux petits appartements, séparés par une légère cloison. Le premier qui se trouve près de la longue échelle est l'endroit où l'on reçoit l'étranger et où le sauvage, revenant fatigué de ses travaux, se repose en attendant qu'on lui ait préparé son riz; l'autre est celui où est placé le foyer pour faire la cuisine. On a soin pendant la nuit d'y entretenir un grand feu, afin de se garantir des fraîcheurs causées par de fortes rosées qui rendent l'atmosphère entièrement humide. C'est près de ce feu que les Karians s'accroupissent tous les soirs, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, et qu'après avoir mangé le riz, fumé le tabac et mâché l'arek et le bétel, ils se livrent au sommeil. On ne voit dans ces petites huttes, pour tout meuble, que quelques vases de terre pour faire cuire le riz, quelques bambous ou calebasses pour aller puiser de l'eau, et quelques corbeilles pour serrer de pauvres vêtements, porter les légumes ou autres provisions. Voilà tout ce qui compose les palais de ces rois du désert. Les plus belles cabanes ne se font remarquer que par quelques bois de cerf et quelques défenses de sanglier; des cornes de rhinocéros et des dents d'éléphant, marques des victoires de ces naturels sur les destructeurs de leurs moissons, en font seules l'ornement. Au reste, ces hommes simples ne peuvent s'imaginer qu'on puisse tirer vanité d'une jolie maison, et qu'on doive donner beaucoup de soins à élever une hutte qui ne doit leur servir que de demeure transitoire.

» Quant à leurs récoltes de riz, ils les cachent dans les broussailles à quelque distance de leurs cabanes, dans des lieux secrets et préparés à cet effet; il en est de même des autres objets qui pourraient être à leur pouvoir et dont ils ne font pas un usage journalier : cette coutume, disent-ils, vient des anciens, et *c'est pour cette raison qu'eux-mêmes l'ont toujours suivie.* Ainsi, un usage que la nécessité a sans doute forcé leurs ancêtres à adopter à cause des irruptions de leurs ennemis, a passé en une espèce de loi sacrée parmi les descendants. Il faut avouer cependant que l'exiguïté et le peu de solidité de leurs habitations seraient peu propres à renfermer leurs provisions de riz. Très-souvent ces huttes ne leur servent que pour un an. Rarement une famille reste plusieurs années dans un même lieu; elle parcourt ainsi les vastes solitudes, en coupant et brûlant chaque année une certaine étendue de la forêt pour planter son riz, et ensuite elle va renouveler son pénible travail dans un autre endroit, souvent distant d'un grand nombre de lieues du premier qu'elle vient de quitter...

» Il est difficile de se faire une juste idée des obstacles que l'on rencontre à voyager dans ces pays déserts, et des difficultés qui naissent, pour ainsi dire, sous les pas du missionnaire dès son entrée sur les terres des Karians. Des herbes d'une hauteur prodigieuse, des touffes de bambou, plusieurs sortes de *multipliants* (grands arbres dont les branches viennent se replanter sur la terre), et une infinité de plantes parasites, dont la plupart armées de piquants très-aigus, s'entrelacent les unes aux autres, et, s'attachant aux arbres, forment des barrières difficiles à franchir, et rendent le pays presque impraticable. Aux peines que l'on éprouve à traverser les marais où l'on risque souvent de se trouver engagé, aux dangers auxquels on est exposé à passer les torrents rapides, où seulement quelques arbres entraînés par le courant vous servent de pont, et aux difficultés à surmonter pour pénétrer dans ces épaisses forêts, où il faudrait toujours avoir un instrument tranchant à la main pour s'ouvrir un passage, se joint encore une chaleur presque toujours excessive. L'air lourd et brûlant, sous une atmosphère humide et chaude, vient peser sur les poumons d'une manière accablante, et gêne péniblement la respiration. Harassé de fatigue, et souvent dévoré d'une soif ardente, le voyageur n'ose se désaltérer dans les ruisseaux qu'il rencontre, l'eau en général n'y étant pas saine...

» On est encore exposé, dans ces courses du désert, à faire des rencontres périlleuses. Les tigres, qui sont très-nombreux dans ces forêts, viennent souvent jeter la terreur et l'épouvante dans l'âme du voyageur, et augmenter ses peines et ses embarras. L'éléphant, le rhinocéros, l'ours noir, le buffle sauvage, le sanglier, abondent dans tous ces pays, et font quelquefois des dégâts affreux dans les champs de riz. Cependant il paraîtrait que ces animaux attaquent rarement l'homme, à moins qu'ils ne soient provoqués; car une remarque bien importante à faire, c'est qu'on entend rarement dire que quelqu'un des naturels soit devenu la victime de ces terribles bêtes : accoutumés dès leur jeune âge à combattre contre elles, ils semblent peu les redouter. Il me souvient que plusieurs fois ils se sont égayés à mes dépens, en s'apercevant que je ne pouvais me défendre dès le principe d'un certain sentiment de frayeur, lorsque les tigres venaient faire entendre leurs cris aigus près de ma petite cabane. Ces bonnes gens avaient cependant soin de me dire aussitôt en riant pour dissiper nos craintes, de ne rien appréhender; que le tigre ne m'attaquerait pas tant qu'il y aurait des Karians pour ma défense. Il est bon de remarquer aussi que ces vastes forêts ne sont pas uniquement peuplées de bêtes féroces, elles sont remplies de cerfs, de daims, de singes et de beaucoup de gibier. Nulle part je n'ai vu une si grande quantité de tourterelles et de perruches; les paons, les coqs sauvages s'y voient en abondance, ainsi qu'une infinité d'oiseaux des espèces les plus variées et les plus belles [1]. Le terrain, considéré en lui-même, paraît être très-propre à la culture. Les plaines et les vallées sont couvertes d'une végétation qui annonce partout un sol très-fertile...

» Les Karians n'ont point encore de lois écrites; ils se gouvernent simplement d'après des usages traditionnels. La coutume, l'exemple de leurs ancêtres, sont la base de leur jurisprudence, ou plutôt forment toute leur législation. Ils ont des chefs de district, c'est-à-dire qu'un certain nombre de familles, qui se trouvent rapprochées les unes des autres, reconnaissent pour chef quelqu'un de ceux qui jouissent de plus de considération, et qui savent le mieux parler la langue des peuples leurs voisins, pour présider leurs petites assemblées et pour veiller au maintien de leur liberté. Le pouvoir de ces chefs est très-restreint; on peut dire qu'ils ne sont réellement que les premiers de leurs égaux. Il n'y a rien qui les distingue à l'extérieur des autres particuliers, qui, en les mettant à leur tête, n'ont point eu l'intention de se donner des maîtres, mais seulement des conseillers et des protecteurs; aussi est-ce plutôt de la déférence qu'ils leur rendent qu'une véritable obéissance.

» Quant à l'origine de cette histoire, il m'est impossible de la faire connaître. Il est difficile de la découvrir et de la débrouiller au milieu des traditions très-obscures d'un peuple qui n'a pas de caractères d'écriture, et qui par conséquent n'a point d'annales, et ne conserve aucun écrit qui puisse donner quelque éclaircissement à ce sujet. Je sais que quelques étrangers qui, dans le Pégou ou sur la côte de Tanasserim, ont vu par hasard des individus de cette nation, frappés des récits singuliers que leur faisaient les Birmans, ont voulu les faire descendre des Égyptiens. Quelques-uns ont été plus loin, et ont prétendu que ce pourrait être une fraction d'une tribu d'Israël qui se serait séparée des autres en certaine circonstance ignorée, pendant le temps de leurs différentes captivités, qui aurait ensuite passé dans les Indes, et qu'enfin, pressés et poussés de proche en proche par les autres peuples, les descen-

[1] Les Karians paraissent faire peu de cas du gibier, qu'ils ne peuvent d'ailleurs se procurer que difficilement, à cause du petit nombre d'armes à feu qu'ils possèdent. Ils mangent cependant avec plaisir du cerf, du sanglier, et surtout la chair d'une espèce de singe très-commun dans leurs forêts.

dants de ces fils de Jacob seraient successivement parvenus jusque dans les forêts qu'ils habitent maintenant. Mais toutes ces assertions sont loin d'être prouvées ; tout ce qu'on peut dire de plus certain et de plus raisonnable, c'est que ce peuple paraît avoir été jadis le possesseur des terres qu'occupent maintenant les Birmans et les Pégouans, et qu'il n'aura été refoulé ensuite dans l'intérieur du pays que par ses vainqueurs qui auront pris sa place; autrement, il serait bien difficile d'expliquer comment ces tribus se trouvent ainsi enfermées sur une si grande étendue de terre, entre les Pégouans et les Birmans d'un côté, et les Siamois de l'autre, peuples avec lesquels elles ont peu d'analogie et presque pas de relations, tandis qu'elles sembleraient se rapprocher davantage de certains autres sauvages des Indes. Je serais, par exemple, assez porté à croire que les Karians doivent avoir une origine commune avec les petites nations qui habitent les frontières des provinces méridionales de la Chine (entre le Laos supérieur et le Yun-Nan), tels que les *Kines* (Lowas ou Loïos), et les *Kames*, et même avec les peuples du haut Siam, comme ceux de pure race laosienne. Les traits de ressemblance, d'après le peu de connaissance qu'on a de ces nations, seraient assez frappants, et il me semble que la différence accidentelle qu'on peut remarquer dans leurs croyances, leurs usages, leurs lois, pourrait bien être attribuée en partie à leur position géographique, qui, en les rapprochant des Chinois et des autres peuples leurs voisins, auraient pu par ce contact altérer la douceur et la simplicité de leurs mœurs et de leur caractère, et changer ou du moins modifier la manière de se gouverner, en les obligeant à prendre souvent les armes pour défendre leur liberté et empêcher l'enlèvement de leurs femmes et de leurs enfants. Ces mêmes traits de ressemblance se font remarquer sous plusieurs rapports entre les Karians et les habitants de Poulo-Nias (île située à l'ouest de Soumâdra). Comme ces insulaires, les Karians n'admettent en général que deux êtres, l'un bon et l'autre mauvais; mais ils ne rendent aucun culte au bon, sur la connaissance duquel ils n'ont que des idées confuses et très-vagues, et de la bonté duquel, disent-ils, ils n'ont rien à redouter; la crainte seule les porte à sacrifier au mauvais, dont ils ont une peur terrible. Tout ce qui leur arrive de fâcheux, les maladies, les pertes qu'ils éprouvent dans leurs récoltes de riz, la mort même, ils attribuent tout à l'influence et à la malice du mauvais génie. Ils cherchent à l'apaiser en lui offrant des poules, du riz, du sanglier, etc. Voilà, en général, à quoi se bornent tous leurs dogmes et à quoi se réduit toute leur religion ; en sorte qu'on peut dire que c'est plutôt un sentiment de terreur et de crainte servile qu'un véritable culte. Nulle prière à l'Éternel, à l'Esprit créateur ou bon génie, aucune formule d'oraison, point de temples, point de bonzes ou ministres de la religion ; seulement, dans une maladie et dans toute autre circonstance fâcheuse, ce sera le chef de la famille qui exercera les fonctions de sacrificateur; il immolera un coq au mauvais génie, ou lui offrira pour l'apaiser du riz, des fruits, accompagnés de quelques bouquets de fleurs. J'ai remarqué qu'ils ont choisi certains lieux où ils pensent qu'il est plus efficace de faire ces petits sacrifices. Mais dans ces endroits-là on ne voit rien de remarquable, si ce n'est une espèce de petit autel sur lequel sont présentées les choses que l'on veut offrir au génie malfaisant. En général, les Karians paraissent très-peu attachés à ce culte qu'ils rendent au malin esprit, et ajoutent peu de foi à l'utilité des sacrifices qu'ils lui font; ils paraissent plutôt, en cela, suivre la coutume qu'obéir à leur conviction; ils me l'ont témoigné bien souvent, quelque temps après mon arrivée dans leurs forêts, surtout dès que leurs rapports, qui, dès les premiers jours avaient été empreints de quelque timidité, et peut-être de quelque défiance, se furent changés en confiance et en une grande ouverture de cœur. Quand alors je leur parlais sur l'absurdité de leur croyance et l'inutilité de leurs sacrifices,

ils ne pouvaient s'empêcher d'avouer avec franchise que j'avais raison, et que bien des fois ils avaient fait eux-mêmes l'expérience que leurs sacrifices n'aboutissaient à rien et ne produisaient aucun effet salutaire. Dans ces entretiens particuliers, ces bonnes gens ne manquaient pas de me prier ensuite de continuer à leur enseigner la bonne doctrine et de ne pas les abandonner; qu'ils désiraient de tout leur cœur connaître la vérité et la suivre; et plusieurs fois même, un certain nombre ne consultant que leur grand désir de s'instruire, me proposèrent d'apprendre ma langue, afin de mieux comprendre la religion que je leur annonçais. Les plus timides seulement et ceux qui paraissaient redouter le plus le mauvais génie, me faisaient observer, lorsque je les pressais d'abandonner leurs superstitions, qu'ils étaient aussi bien déterminés à embrasser ma religion, mais qu'ils ne pouvaient quitter tout de suite les pratiques qu'ils tenaient de leurs ancêtres, avant de savoir les prières qu'il fallait adresser au bon génie; car autrement, ils seraient livrés sans armes pour se défendre à la fureur du mauvais génie, qui, irrité de leur défection, se jetterait sur eux pour les tourmenter avec plus de violence.

» Si quelquefois il m'arrivait de témoigner à ces pauvres sauvages mon étonnement de leur peu de lumières sur la Divinité, ils se contentaient de me répondre avec la simplicité qui les caractérise, que c'était vrai; qu'ils étaient bien ignorants; mais que ce n'était pas leur faute; que leurs ancêtres ne leur avaient pas enseigné ni transmis d'autre religion. Quelques-uns d'entre eux, cependant, qui se piquaient de plus de savoir, en donnaient une raison assez singulière; la voici : Le bon génie, disaient-ils, voulant donner une religion et des lois à toutes les nations, leur assigna un jour, et les somma de paraître devant lui, afin de venir recevoir les lois saintes; mais les Karians se trouvant enfoncés dans les déserts, et fort occupés selon leur ordinaire à la culture des terres, à couper et brûler les forêts pour semer ensuite leur riz, ne purent se rendre au jour fixé; en sorte que lorsqu'ils arrivèrent, les autres peuples avaient déjà reçu leur religion, et le bon génie avait disparu. Les Karians alors, au désespoir de se voir privés seuls de ses lois, se laissèrent aller à la plus grande tristesse; ils pleurèrent, ils poussèrent des cris plaintifs vers le souverain législateur, qui se montra longtemps sourd à toutes leurs demandes, en punition de leur négligence à se rendre au jour marqué; à la fin, cependant, il se laissa toucher par leurs prières et se montra sensible à leurs larmes; il parut de nouveau, et les Karians obtinrent ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur.

» Le bon génie, après quelques légers reproches sur leur négligence, leur écrivit sur une peau de buffle les préceptes qu'ils devaient observer et les lois d'après lesquelles ils devaient se gouverner, et ensuite il disparut à leurs yeux. Les Karians, au comble de la joie, lui offrirent des sacrifices, et firent des fêtes de réjouissance; mais pendant qu'ils se livraient ainsi à la joie, les poules faisaient du dégât et allaient faire changer cette joie en une tristesse profonde. En effet, comme la peau de buffle était fraîche ou un peu mouillée, ils l'avaient mise au soleil pour la faire sécher; mais les maudites poules, ignorant que ce fût là la table sacrée des lois saintes, grattèrent dessus et effacèrent tous les caractères; en sorte qu'il fut impossible d'en lire un seul mot. Ainsi les Karians, pour avoir commis la grande imprudence de ne pas veiller soigneusement à la garde de la peau de buffle, se virent encore privés une seconde fois, par leur faute, de leur religion et de leurs lois, et c'est pour cette raison qu'ils sont toujours restés depuis dans leur état d'ignorance, et que toute leur science et leurs soins se sont bornés à planter le riz et à se livrer aux travaux champêtres; tandis que les autres peuples, surtout les Européens, ayant pour guide la vérité, et appuyés sur la protection du bon génie, sont devenus si savants et ont fait des ouvrages si merveilleux,

jusqu'à inventer, dit-on, des *maisons de feu* pour traverser les mers [1]. Oui, ajoutaient-ils avec une naïveté admirable, il faut que nos ancêtres aient commis quelque grand crime pour que le bon génie ait abandonné leurs descendants à la puissance de l'esprit malfaisant, et les ait laissés jusqu'à ce jour dans une profonde ignorance.

» Les Karians paraissent en général bien disposés à recevoir la nouvelle du salut et la paix du Seigneur promise aux hommes; et sans vouloir ici sonder les secrets des profondeurs divines, il faut espérer que Dieu jettera enfin un regard de miséricorde sur eux, et qu'il les admettra au nombre des enfants de la grande famille. Leurs mœurs, leurs habitudes, tout dénote un peuple plein de droiture qui, quoique dans l'état sauvage, a une inclination bien prononcée pour la vertu. Je ne crains pas d'avancer que le Karian enfoncé dans ses forêts, privé de toute instruction, sans connaissance des lois, des usages des nations civilisées, pourrait faire rougir par la simplicité de ses mœurs et de ses autres vertus morales, non-seulement les peuples les plus vantés des Indes orientales, mais encore un grand nombre de catholiques d'Europe, qui, avec tous les éléments de la civilisation chrétienne et tous les moyens que l'on peut désirer pour s'instruire, connaître la saine doctrine et la suivre, sont plus vicieux que ce grossier sauvage qui, au milieu de ses bois, n'a pour se conduire que les lumières de la loi naturelle et les traditions bien obscurcies de la loi primitive révélée...

» La grande corruption de mœurs qui règne parmi les peuples de l'Inde, et qui neutralise en quelque sorte en beaucoup d'endroits le zèle des ouvriers évangéliques, n'a point pénétré avec ses dehors dégoûtants et ses suites funestes dans les forêts qu'ils habitent. La polygamie est inconnue chez les vrais Karians, qui portent à un haut degré la fidélité et l'amour conjugal. L'union, la concorde, les égards mutuels qui règnent entre les époux, sont vraiment admirables. Je n'ai jamais entendu échanger entre eux la moindre parole qui portât l'empreinte de l'aigreur et du mécontentement. Ces mêmes rapports d'amitié, de soumission et de paix existent entre les parents et les enfants, et entre tous les membres de la famille. Lorsque la mort vient à séparer les époux, très-souvent celui qui reste ne formera pas de nouveaux liens; et il n'est pas rare de le voir succomber à la douleur... C'est l'aversion que leur inspire les mœurs licencieuses de leurs voisins, autant que l'esprit de nationalité, qui les porte à ne contracter d'alliance qu'avec les personnes de leur race, et à n'habiter qu'avec les gens de leur nation [2]...

» Ce penchant au vol que les voyageurs ont remarqué chez les peuplades sauvages, dans les différentes parties du globe, ne se manifeste point parmi les Karians. Rigides observateurs des lois de la justice, ils ne semblent pas concevoir la possibilité de les violer. Aussi sont-ils entre eux en pleine sécurité à cet égard ; ils laissent sans gardien leurs petites cabanes pour aller travailler au loin dans les forêts ou pour faire leurs longs voyages dans le désert, sans nulle crainte que leurs compatriotes viennent les voler. Montrer parmi eux la moindre défiance sur ce point, ce serait les blesser vivement.

» Ces naturels semblent avoir aussi une horreur particulière pour le mensonge; en

[1] Ils voulaient parler des bateaux à vapeur. L'usage que les Anglais en ont fait avec avantage sur le fleuve du Pégou dans leur dernière guerre avec les Birmans, a été la source des fables merveilleuses qu'on a débitées sur ces bâtiments parmi les peuples de cette partie de l'Asie.

[2] C'est à tort qu'on a cru qu'une partie de la population de Tavaï et de Mergui était composée de Karians. Il n'y a pas un seul de ces sauvages qui habite ces villes. Quelques femmes birmanes, qui pendant la saison des pluies ont coutume de porter les habits des Karianes pour sortir dans les rues, ont pu induire en erreur certains voyageurs.

sorte qu'on peut se fier en toute sûreté sur leur parole, en tout ce qu'ils vous diront et promettront. Si quelqu'un par malheur les trompait une fois, il serait fort difficile de se réconcilier, car ils auraient de la peine à revenir de l'opinion qu'ils auraient portée de lui, et ils le considèrent comme un homme méchant, simulé, auquel on ne doit jamais accorder de la confiance. Sur cet article, leur réputation est si bien établie que la bonne foi et la sincérité des Karians sont en quelque sorte devenues proverbiales.

» L'hospitalité, cette vertu si vénérée en général chez les Orientaux, est une loi sacrée chez les Karians, qui se font un honneur et un plaisir de l'observer. Lorsque ces naturels sont en voyage, ils s'arrêtent et entrent dans la première maison qui leur convient pour manger, se reposer, dormir, comme s'ils étaient dans leurs propres cabanes; tout ce qui est chez leur hôte est à leur disposition; ils peuvent demander, prendre tout ce qui leur fera plaisir, sans qu'on y mette la moindre opposition. On dirait vraiment que la nation entière ne forme qu'une seule famille; aussi rappelle-t-elle admirablement bien, à certains égards, la paix et l'union de la vie patriarcale. Si une famille a éprouvé quelque malheur dans sa récolte de riz, ou qu'elle ait fini sa petite provision avant la nouvelle moisson, elle quitte sa hutte et se rend dans la cabane de son voisin, qui la reçoit sans la moindre difficulté, et partage tout ce qu'il a avec ses nouveaux venus, comme s'ils étaient ses propres enfants. Quand la provision commune est consommée, les deux familles partent ensemble, et vont aider une autre famille à manger son riz, sans que la paix soit troublée dans le ménage.

» Ils sont exempts d'ambition, et les haines, les querelles, les guerres intestines, les démêlés de famille ne se rencontrent point chez les Karians. Cela, au reste, est facile à concevoir lorsqu'on fait attention que le cercle dans lequel ils s'agitent est extrêmement petit, et d'autant plus resserré que ces grandes passions qui agissent avec tant de force sur les autres peuples, et jettent le trouble et la confusion dans les États et les familles, jouent un rôle très-faible chez eux. Contents de vivre au jour le jour, ils n'ont point les idées ambitieuses de s'étendre et de posséder, et ne sont point tourmentés par le désir insatiable de dominer et de se faire un nom, ni dévorés par cette soif ardente de la vengeance que les cruelles peuplades sauvages ne peuvent éteindre que dans le sang de leurs ennemis. Toute leur ambition et tous leurs désirs se bornent à avoir un peu de riz pour manger, quelques feuilles de tabac et de bétel pour mâcher. Je dis un peu de riz, car le Karian est extrêmement sobre : le riz, le sel, le piment, joints à quelques légumes ou à des feuilles tendres qu'il détache des arbres le long des rivières, voilà sa nourriture ordinaire. Si quelqu'un tue un cerf, un sanglier ou tout autre animal, il partage sa proie entre ses voisins; et très-souvent, si l'on ne peut pas tout manger en un jour, on jette le reste, et on ne conserve rien pour le lendemain, comptant pour l'avenir sur les bienfaits et les largesses inépuisables de la nature. Le Karian ne sort point des bornes de cette sage sobriété, si ce n'est lorsqu'il fait son vin de riz (espèce de liqueur fermentée très-forte, et assez agréable à boire à cause des ingrédients qui entrent dans sa composition), car alors ce pauvre sauvage ne connaît plus de limites, et sa raison l'abandonne. Son ivresse n'a pourtant rien de dangereux, et ne le rend pas furieux, comme beaucoup d'autres Indiens; lorsqu'il a bien bu, il se couche et s'endort sans chercher à quereller personne. C'est un vice que le missionnaire, par sa patience et son zèle, viendra assez facilement à bout de déraciner; car comme ce n'est que dans de certaines occasions, peu fréquentes heureusement, qu'ils font usage de ces liqueurs spiritueuses, il n'y pas chez eux habitude bien formée.

» Le Karian est donc, comme je viens de le dire, de mœurs simples et candides,

consciencieusement attaché aux lois de la justice, ennemi de la dissimulation et du mensonge, frugal, très-hospitalier. Le fond de son caractère est la douceur jointe à beaucoup de simplicité et à une grande franchise; on trouve même chez plusieurs d'entre eux de la noblesse et de l'élévation dans les sentiments. Ils sont graves et réservés, et on ne voit point chez eux cette légèreté et cet enfantillage qu'on remarque ordinairement chez le sauvage; on n'entend point dans leurs conversations ces éclats de voix, ces interruptions bruyantes qui rendent les entretiens et les assemblées des barbares si tumultueuses; chez eux, tout est calme et réfléchi. Ils s'attachent facilement à celui qui leur donne des marques non équivoques d'amitié, qui prend part à leur misère et qui leur rend quelques petits services; ils ne manquent pas de lui en témoigner leur reconnaissance dans toutes les occasions qui se présentent. Humains par caractère, ils sont obligeants, même envers les inconnus et envers ceux dont ils n'ont rien à espérer. Ces tribus errantes ayant pour principe de vivre en paix avec tout le monde, ne prennent jamais les armes contre leurs voisins; mais en même temps, elles ne peuvent supporter la servitude; elles aiment mieux s'isoler, se disperser dans les plus vastes forêts, et vivre indépendantes avec les tigres et les autres animaux féroces, qu'avec les Birmans, dont la forme despotique de gouvernement, les croyances religieuses et les costumes sont si opposés à leurs traditions et à leurs mœurs. La liberté et les forêts passent avant tout dans l'esprit de cette singulière nation. Vrai enfant du désert, le Karian ne peut souffrir le séjour des villes; il languit dès qu'il quitte ses bois et ses montagnes. Accoutumé dès sa tendre jeunesse à vivre isolé et indépendant au milieu des forêts, parmi les animaux sauvages, il aime à errer et à voyager dans ces vastes solitudes, toujours armé d'un large coutelas, qui a presque la forme d'un sabre, et qu'on appelle *parang* sur la côte de Tanasserim; il se met en route avec cet ami et ce compagnon fidèle, sans craindre le tigre, l'éléphant et les autres bêtes féroces.

» L'éducation est à peu près nulle parmi ces peuples; il n'y a chez eux aucune école, soit publique, soit particulière, ni pour la religion ni pour les sciences. Ils n'ont point de connaissance de l'écriture ni d'aucun signe qui puisse en tenir lieu, et n'ont de monuments que la tradition qui se conserve par certains usages. Les enfants sont portés par l'exemple de leurs parents, plus que par leurs discours, à respecter les coutumes et les pratiques superstitieuses qu'ils tiennent de leurs ancêtres, à éviter le mensonge, le vol et le parjure, et à s'adonner au travail. Bien jeunes encore, ils suivent leurs parents dans les bois, et s'accoutument ainsi de bonne heure à une vie laborieuse, qui les éloigne de la mollesse et des suites funestes qu'elle entraîne après elle. Mais cette manière dure et isolée de vivre au milieu des forêts, jointe à une ignorance absolue des usages des peuples policés, répand sur l'extérieur des Karians une certaine grossièreté qui serait choquante, si elle n'était un peu effacée et corrigée par cet air de douceur et de bonté qui leur est naturel, et qui ne les abandonne point au milieu même de leurs plus grandes occupations. Il est bon d'observer cependant que les Karians, malgré leur inclination prononcée pour la vie isolée et nomade, se réuniront en société à la voix du missionnaire, pourvu qu'il ait bien soin d'éloigner tout soupçon de vouloir porter atteinte à leur liberté, et que les ouvriers évangéliques leur promettent de rester avec eux dans l'intérieur des terres : ils me l'ont déclaré en plusieurs occasions.

» Pendant la saison des pluies, temps auquel les Karians ne peuvent beaucoup se livrer à leurs travaux champêtres, ils s'occupent à creuser des pirogues qu'ils vendent ensuite aux Birmans, ou plutôt qu'ils échangent contre quelques objets de peu de valeur, mais qui suffisent à leurs besoins. Ils vont recueillir dans les bois le cardamome, le miel, la cire, et quelques autres productions sauvages.

» C'est pendant ces temps de pluie continue que se développent chez ces peuples plusieurs maladies dangereuses, et surtout ces fièvres connues dans ces pays sous le nom de fièvres du *désert*, qui font périr tant de personnes. Les naturels sont d'autant plus à plaindre alors, que, privés du secours des gens de l'art, ils ne pensent qu'à apaiser la colère du mauvais génie, qu'ils regardent comme l'auteur de la maladie, et à se livrer à la pratique de plusieurs superstitions, dont le ridicule le dispute à l'absurde, et montre un peuple tout à fait ignorant. La saison du soleil, en rendant l'air plus salubre et en ramenant la santé, vient augmenter les travaux de ces sauvages. C'est alors qu'ils font la moisson, qu'ils coupent les forêts pour les brûler et pour semer ensuite leur riz. En quelques endroits aussi, ils cultivent le coton, le chanvre, le poivre noir, le tabac. C'est principalement au nord de la province de Martaban que les Karians se livrent à cette importante culture; ils élèvent aussi beaucoup de volaille; mais ils en font eux-mêmes peu d'usage. Ils consacrent de temps en temps quelques jours à la chasse, sans en faire une occupation habituelle.

» Je ne parlerai pas de leur force de corps et de leur adresse dans les combats terribles et fréquents qu'ils livrent à l'éléphant, au rhinocéros, au buffle sauvage et aux autres animaux, qui leur disputent les forêts, et viennent faire du dégât dans leurs champs de riz. Je n'ai pas été témoin de ces combats singuliers, n'ayant pu alors les suivre dans leurs chasses; seulement j'ai eu plusieurs fois occasion d'admirer leur adresse à manier l'arc. On est étonné de voir avec quelle force et quelle justesse, à une distance prodigieuse, ils vont percer avec leurs flèches empoisonnées les singes sur les arbres; les oiseaux mêmes, au vol, n'échappent pas toujours au trait meurtrier qui est parti de la main de cet habitant des bois.

» Je dirai seulement quelques mots sur les mariages et les funérailles. Le jeune Karian qui veut se marier, après avoir fixé son choix, fait demander la fille aux parents. Quoique la demande soit bien accueillie et que la réponse soit favorable, tout n'est pas terminé pour le postulant; il faut encore avoir le consentement de la jeune fille, qui ne le donne pas à la légère : elle désire bien connaître auparavant celui qui veut devenir son époux, et qui doit partager les destinées de sa vie errante : c'est pourquoi il est d'usage, d'après les mœurs karianes, que le jeune homme vienne rendre une visite à sa future. S'il convient à la fille, et qu'elle le juge doué de beaucoup de force et capable de bien couper les forêts (et c'est là une qualité bien estimée chez les Karians), elle donne son consentement, mais toujours en se conformant à l'avis de ses parents, qui, de leur côté, ne contrarient point le goût de leurs enfants. Alors on assigne un jour pour célébrer les noces. La fiancée invite ses parents et ses amis, tandis que le futur fait aussi ses invitations. Au jour marqué, il vient à la tête de ses conviés dans la maison de sa future, où doivent se faire les noces. Mais ici on lui prépare un terrible assaut; et le jeune Karian ne pourra se rendre maître de celle qui lui a donné sa parole qu'en escaladant la petite cabane qui se trouve bien défendue. On a eu soin de choisir parmi ceux que la fille a invités à la noce celui qui est le plus renommé par sa force. Cet athlète, tout glorieux du choix qu'on a fait de lui, et jaloux de soutenir sa réputation de bravoure et de force, se place au pied de la longue échelle qui sert d'escalier pour monter à la cabane, et se prépare à résister au futur époux. C'est là que s'engage une lutte terrible. Heureux si l'assiégeant peut terrasser son adversaire; car ce n'est que par ce moyen qu'il peut se faire une bonne réputation de force et d'adresse. S'il est vaincu, et qu'il ne puisse faire mordre la poussière à son antagoniste, quelqu'un de ses parents ou amis prend sa place et combat le vainqueur, qui, à la fin, épuisé de fatigue, succombe et s'avoue vaincu. Aussitôt on crie victoire, on grimpe dans la hutte, et on ne pense plus qu'à se livrer à la joie : on mange le riz,

on boit la liqueur fermentée en faisant l'éloge de ceux qui ont combattu. Sur la fin du petit festin, les anciens prennent à part les nouveaux mariés, et dans un entretien particulier qu'ils ont avec eux, ils leur donnent leurs instructions et les exhortent à vivre en paix, et à suivre toujours les coutumes des Karians leurs ancêtres.

» Les Karians, à l'exemple de plusieurs peuples de l'Orient, ne confient pas à la terre les restes inanimés de leurs parents ou amis : ils brûlent les corps; bien différents en cela des Nias, qui ne brûlent ni n'enterrent leurs morts; mais qui, après les avoir mis dans une espèce de bière mal fermée et soutenue par quelques pieux de bambou, les exposent en plein air, dans un endroit commun à chaque *kanpon* ou village; c'est là qu'ils pourrissent et qu'ils deviennent la pâture des oiseaux de proie, des serpents et de l'iguane surtout, si commun dans cette île. Les Karians, au contraire, brûlent d'abord le corps, et ensuite ils célèbrent les funérailles du défunt. Cette dernière cérémonie est quelquefois retardée de quatre ou cinq mois, et même davantage, après que le corps a été brûlé, selon qu'ils sont plus ou moins occupés de leurs travaux; à cet effet, ils ont eu soin en brûlant le mort de conserver un petit os de la tête, pris dans la région du front. Dès que le jour fixé pour la cérémonie est arrivé, les Karians, parés de leurs colliers et de leurs plus beaux habits, accourent de tous côtés; ils viennent quelquefois de deux ou trois journées de chemin pour prendre part à la fête. On élève un échafaudage ou espèce de catafalque où l'on suspend le petit os enveloppé dans un linge; tout autour on étale les richesses du défunt, son habit, ses colliers, ses armes, etc. Dès que tout est ainsi disposé, on commence à tourner en rond autour de ce catafalque en chantant, criant et faisant mille gestes à la mode kariane. Quand les premiers qui tournent ainsi en cercle sont fatigués, d'autres prennent aussitôt leur place et continuent leurs danses lugubres, leurs cris et leurs chants. Cette bizarre cérémonie dure souvent huit jours et huit nuits sans interruption. Sa prolongation dépend de la considération du défunt, mais toujours elle dure au moins la moitié d'un jour et d'une nuit. C'est là la grande fête des Karians. Après que la cérémonie est terminée, deux ou trois des plus anciens prennent le petit os avec les habits, les colliers, les armes et les autres objets du défunt, et vont mystérieusement et dans le plus grand secret à travers les forêts porter tous ces objets et les déposer au pied d'une certaine montagne, choisie dans chaque province ou district pour recevoir ces restes des Karians. Il n'y a que les plus anciens qui connaissent ce lieu. Après que les envoyés ont rempli leur mission, ils s'en retournent par d'autres sentiers, observant toujours de n'être pas aperçus dans leur route. Avant de quitter ce lieu où gisent toutes ces dépouilles funèbres, ils ont bien soin de conjurer le mort de rester là parmi ses ancêtres, et de ne pas revenir dans sa hutte trouver ceux qu'il vient de quitter, lui faisant observer qu'il n'a plus rien dans sa cabane, qu'on lui a apporté ses habits, ses colliers et ses armes. »



DOURAN.

INDE.

NOTIONS GÉOGRAPHIQUES.

Noms, position, étendue. — Toute la région comprise entre l'Himâ-Laya au nord et l'océan Indien au sud, la chaîne des Birmans à l'est et celle des Brahouiks avec leur contre-fort, à l'ouest, fut le partage de Bharata, un des neuf frères dont le père gouverna toute la terre. Telle est, selon les livres sacrés des Brahmanes, l'origine du nom de *Bharata-Khanda* (États de Bharata) que porta cette région dans les âges les plus reculés. D'autres considérations ont fourni d'autres noms, parmi lesquels on distingue celui d'*Hindoustan* (pays des Hindous ou noirs), dont les Grecs ont fait *India*. Dans le vaste système géographique des Brahmanes, ce pays est plus particulièrement désigné sous le nom de *Djambou-Dwipa* (île ou péninsule de l'arbre djambou). Nous lui conservons la dénomination classique de l'*Inde* avec toute l'étendue que lui assignent les géographes indigènes. Ainsi se trouvent éliminés les termes géographiques d'*Inde en deçà du Gange; Inde au delà du Gange,* termes qui sont aussi inexacts que ceux d'*Inde Transgangétique,* d'*Inde extérieure,* d'*Indo-Chine*, et contre lesquels les principaux géographes européens se sont inscrits en faux, sans en avoir pu cependant débarrasser la géographie.

Lorsqu'on parle du commerce des Indes, on comprend souvent non-seulement le commerce de l'Inde entière, mais aussi celui de la Chine, du Japon et même de toute l'Océanie. On l'appelle le *commerce des Indes orientales* pour le distinguer de celui des *Indes occidentales* ou de l'*Amérique*. Quelquefois on appelle aussi le premier, le *commerce des grandes Indes* par opposition à celui de l'Amérique qu'on nomme des *petites Indes.*

Dans ses limites propres, l'Inde a plus de 200,000 lieues carrées de superficie; c'est environ la moitié de celle de l'Europe. Sa plus grande longueur, de la coupure de l'Indus dans l'Himâ-Laya au cap Comorin est de plus de 700 lieues; sa plus grande largeur, des monts Birmaniens aux monts Brahouiks, est à peu près aussi considérable.

Montagnes, fleuves. — Trois grandes lignes oréographiques partant des monts Himâ-Laya, divisent la surface de l'Inde en quatre régions principales.

La première ligne qui forme généralement le faîte oriental du Brahmapoutra, a son origine à l'extrémité orientale de l'Himâ-Laya au massif de Khamti (Dong-Dju-Gangri? Doï-Saé-Pha?), où jaillit la source de la Talouka, l'un des principaux affluents de ce fleuve, et dont les sommets toujours couverts de neige, s'élèvent par longitude 95° 20′, latitude 28° 30′, à environ vingt lieues à l'ouest du point où la chaîne Birmanienne descend du Thibet, sous le nom de Kawa-Garbou.

Du massif de Khamti, cette première ligne se dirige au sud-ouest par l'arête des monts Lang-Tan, Patkoï ou Poa-Pua, Naga et Garraou. Ici, par longitude 88°, latitude 25° 30′, elle atteint les montagnes de Kassay, qu'elle suit à l'est jusqu'au plateau de Mounnapoura, situé par longitude 91° 30′. De ce point, elle descend droit au sud par les montagnes des Khians et des Mogs, dont les dernières rangées, nommées Anoupectoumdjou (grand pays montueux de l'ouest), se terminent au cap Négraïs.

C'est entre cette chaîne orientale du Brahmapoutra et celle des monts Birmaniens que se trouve le *Birmâh* comprenant le Birmâh proprement dit, le Martaban avec les provinces de Yé, Tavaï et Tanasserim, le pays des Garraous, le Koïram, le Djyntéa, le Katchar, le Kassay ou Moïthay [1], etc.

Entre le 24e et le 26e parallèle, la province chinoise de Yun-Nan pousse une pointe d'une cinquantaine de lieues dans le bassin de l'Iraouaddy.

L'aspect général que présente la région Birmanienne est celui d'une immense vallée sillonnée par des chaînes de montagnes qui se dirigent constamment du nord au sud et qui s'abaissent à mesure qu'elles approchent des côtes. Elles encaissent une multitude de cours d'eau dont les principaux sont le Thâleayn et l'Iraouaddy que nous avons déjà notés précédemment (pages 29 et 30). Ces deux fleuves versent leurs eaux par plusieurs branches dans le golfe de Martaban, le premier au-dessous de Martaban même, le second au sud de Rangoun sur la côte opposée. On remarque aussi au fond du golfe la rivière de Zittang qui se sépare de l'Iraouaddy entre Ava et Oummerapoura, et celle de Tanasserim qui coule dans une vallée très-étroite de la province de ce nom, et se jette par trois embouchures dans la mer vis-à-vis de l'archipel Mergui.

La seconde ligne oréographique est une rangée de hautes montagnes qui suit, à une distance de 30 à 40 lieues, le développement de l'axe principal de l'Himâ-Laya qui est d'environ six cents lieues.

Dans cette longue enceinte, se trouvent à partir de l'est, le pays des H'lokba, celui de Towang et le Boutan, qui dépendent politiquement du Thibet. Le contre-fort Himâlayen porte généralement ici le nom de Douléh ; escarpé, rude et sauvage, le Douléh domine au nord toute l'étroite vallée de l'Assam, et n'offre qu'un passage praticable entre ce pays et le Boutan.

Viennent ensuite le Sikkim, le Népal, le Kémaoun, le Gherval ou Gorval, le Kohestan ou Pendjab du nord et le pays de Cachemire.

Cette grande ceinture forme l'*Hindoustan septentrional*, région de l'Himâ-Laya.

Malgré son immense étendue et ses masses gigantesques, l'Himâ-Laya n'est qu'une chaîne de deuxième ordre ; il est d'ailleurs sans importance pour les grandes divisions hydrographiques de l'Asie. Les grands fleuves de l'Inde, le Thâleayn, l'Iraouaddy, le Brahmapoutra, le Gange et l'Indus, ainsi que quelques-uns de leurs principaux affluents, ont leurs sources au nord de cette chaîne dans les contrées du Thibet (voyez pages 29 et 30). Nous consacrerons plus loin quelques lignes à la description de cette partie de l'Inde, la plus sublime de toutes celles du globe.

La troisième ligne oréographique principale sort du massif de l'Himâ-Laya, situé entre les sources de la Djemnah, affluent du Gange, et la Setledje, affluent de l'Indus. Elle suit d'abord le faîte de la limite du désert Salé, puis celui des monts d'Ara-Oualli ; elle atteint les monts Vindhya par longitude 72° 30′, latitude 22° 30′, et file, comme ceux-ci, à dix degrés à l'est, où s'élève le plateau d'Omercuntuc, dont les ramifications orientales s'étendent vers la baie de Balisvara ou Belasore, dans le golfe de Bengale.

Du plateau d'Omercuntuc, la ligne principale revenant à l'ouest sous les noms de

[1] Ritter et OEtzel : *Karte von Asam, Ost-Bengalen und Nord-Birma*, etc., Berlin, 1840.

Gandouana et de Bérar, laisse entre ces dernières montagnes et les monts Vindhya, les étroites et longues vallées de la Nerbedha et du Tapty, qui versent leurs eaux dans le golfe de Cambay.

Les monts de Bérar se lient aux Ghattes qui longent la côte occidentale de la péninsule Hindoustanique jusqu'au cap Comorin, et soulèvent de leurs dernières culminances l'île de Ceylan. Les anneaux brisés des Ghattes orientales sont sur la côte opposée.

Cette troisième ligne oréographique divise le reste de l'Hindoustan en deux grandes parties, l'*Hindoustan oriental* dont les versants portent leurs eaux dans le golfe de Bengale, et l'*Hindoustan occidental* dans la mer d'Oman.

L'Hindoustan oriental comprend :

L'Assam, longue vallée arrosée par le cours moyen du Brahmapoutra, entre les monts Douléh et les monts Naga;

Le Tchittagong (Islam-Abad) et l'Aracan, sur le versant oriental de l'Anoupectoumdjou, duquel jaillissent les sources des deux principaux fleuves qui portent le nom de ces provinces qu'ils arrosent;

La région moyenne (Madhya-Désa), dont les subdivisions sont : le Bengale, le Bahar, l'Allah-Abad, l'Aoude ou Oude, le Delhy, l'Agra, le Malvah, le Sindhya, tous situés dans le vaste bassin du Gange;

La région méridionale ou le Dekhan (Dakchina-Désa), qui a pour subdivisions : l'Oryçah ou Orissa et les Serkars ou Circars du nord, le Gandouana, le Nagpour, le Nizam (Hayder-Abad, Beyder, Bérar), l'Aureng-Abad, le Bedjapour, le Balaghat, le Maïssour ou Mysore, le Salem, le Caïmbétour et le Karnatic avec la côte de Coromandel.

Les fleuves principaux qui arrosent le Dekhan sont : le Coyle, le Braminy et le Méhénedy, le Godavery et la Krichna ou Kistenah, le Kavéry, le Vayg-Arou, etc.

L'Hindoustan occidental comprend :

Les côtes du Dekhan où sont le Travancore, le Cochin, le Malabar, le Kanara, Goa, le Concan, Bombay; étroite lisière resserrée entre les Ghattes et la mer d'Oman et arrosée par une multitude de petites rivières;

Le Khandeych qu'arrosent le Tapty et la Nerbedha;

Enfin, le Goudjérate, le Kotch, le Sindhy, le Rajahpoutana ou Adjémir (confédération des Seïks), le Lahore ou Pendjab, compris dans les bassins du Mhye, du Louny, de l'Indus et dans le grand désert Salé (Tcharr).

Quelques-unes de ces subdivisions, telles que le Rajahpoutana, le Khandeych, pénètrent politiquement sur le versant opposé.

La division que M. de Jancigny, d'après le célèbre Ritter, a faite du quadrilatère de l'Hindoustan en deux grands triangles dont la base commune serait les monts Vindhya, ne nous a paru que spécieuse; elle est réellement contraire à la configuration plastique de cette région, et par conséquent à tout ce qui est relatif au climat, à l'histoire naturelle; et Ritter lui-même fait observer que les peuples qui habitent la partie orientale, et particulièrement dans le Dekhan, ne ressemblent en rien à ceux qui occupent la partie occidentale. Dans le Malabar, l'air, les saisons, les vents, rien n'est comme dans le Coromandel. Les habitants du premier pays sont pleins d'énergie et d'activité; ceux du second vivent, au contraire, dans la mollesse et la nullité la plus complète.

Les lignes que nous avons tracées par la crête des chaînes de montagnes principales de l'Inde nous ont paru les plus naturelles et les plus commodes pour déterminer les divisions générales de cette contrée, comme pour classer tous les faits qui la concernent. Au reste nous ne donnons ici que de très-rapides esquisses.

La direction méridionale des montagnes du Birmâh, l'étroite et longue vallée de

l'Assam, la vaste plaine arrosée par le Gange et ses affluents, la réunion du bassin de ce fleuve avec celui du Brahmapoutra, au fond du golfe de Bengale, le haut plateau du Dekhan, les basses plaines du Karnatic, le marécage salé du Rin dont les eaux s'écoulent et dans l'Indus et dans le golfe de Kotch, le désert que baigne l'Indus, sont, avec les chaînes de montagnes qui limitent ou traversent la région indienne, les grands traits géographiques qui l'individualisent.

Quant au climat et à l'histoire naturelle de cette région considérée dans toute son étendue, voyez ce que nous en avons dit précédemment pages 7, 8, 51 et suivantes. Leurs principales variétés feront partie des monographies consacrées à chaque subdivision principale.

Mais, comme au commencement de la quatrième période humanitaire, une nouvelle action de l'Occident sur l'Orient s'est manifestée dans toute sa puissance, nous continuerons à reprendre nos esquisses historiques d'une manière un peu plus détaillée à partir de cette époque [1].

NOTIONS HISTORIQUES.

BIRMAH. — Au XVI[e] siècle, quand les Portugais parurent dans l'Inde, le Birmah était un puissant empire conquis par une armée mongole sur le roi de Mien, ancien nom de la contrée. Le royaume d'Aracan et le Bengale en relevaient alors. A quelque temps de là, les Birmans y ajoutèrent le Pégou, et un aventurier portugais, Mendez-Pinto, prit part à cette campagne. Vers 1740 la guerre civile éclata, et en 1742 les Pégouans, vainqueurs des Birmans, finirent par s'emparer d'Ava, leur capitale, et de Douypdy, leur roi. Mais l'année suivante, un vengeur se leva pour les Birmans. C'était un chasseur de profession, Alompra, chef d'un petit village. Il finit par asseoir sa dynastie sur le trône d'Ara. Il s'y maintint, malgré toutes les attaques des Pégouans et malgré les dissidences intérieures.

Deux factoreries, l'une française, l'autre anglaise, existaient dans le port du Pégou; l'une soutenait le parti des Pégouans, l'autre celui des Birmans. Il en résulta que deux vaisseaux envoyés par Dupleix, avec quelques troupes auxiliaires, furent saisis par Alompra qui fit tout massacrer, soldats et équipages français. Dès que son pouvoir fut constitué, il envahit le royaume de Siam, et mourut pendant cette expédition en 1760.

Son fils aîné Mandodjy-Prâ, qui lui succéda, eut à défendre ses droits contre des émeutes et des complots. Lui mort (1764), on proclama son fils encore en bas âge; mais ce prince fut bientôt détrôné par son oncle et tuteur Shembuan, qui fit la conquête du royaume de Siam (page 258), et repoussa une armée de 50,000 Chinois descendue dans les plaines de l'Iraouaddy. Il mourut en 1776. Tchengusæ, son successeur, fut renversé par une révolution du palais en 1782; Minderadjy fonda la ville

[1] Dans la distribution que nous avons faite de nos *cent feuilles* de texte, nous avons dû donner à l'Asie sa part proportionnelle; la partie du monde la plus grande et la plus peuplée, demandait une plus large part dans la répartition du texte. Le volume de l'Asie sera donc plus fort que ceux des autres parties du monde.

d'Oummerapoura, où il transporta le siége du gouvernement. Ce souverain conquit le royaume d'Aracan et se fit céder, en 1793, une portion du territoire siamois, de sorte que tous les ports du golfe de Martaban jusqu'à Mergui, dépendirent de son autorité.

Ces événements furent suivis d'une période plus calme. Peu s'en fallut néanmoins qu'un conflit n'eût lieu vers ce temps entre les Birmans et un nouvel antagoniste. Des pirates malais, soutenus par le comptoir anglais d'Islam-Abad, dans le district de Tchittagong, commirent en 1795 plusieurs déprédations sur les biens des sujets birmans. L'empereur en demanda justice et fit marcher une armée contre le poste anglais; mais des négociations ayant été ouvertes par le major Erskine, commandant de la place, l'affaire en resta là, et la même année une ambassade officielle, sous les ordres du capitaine Symes, fut envoyée à la cour de l'empereur birman. Deux ans après, le capitaine Cox fut nommé résident à Rangoun.

On demeura en bonne intelligence pendant dix-sept ans. Vers 1811, un seigneur birman, nommé Kimberrin, puissant dans le royaume d'Aracan, se réfugia sur le territoire anglais de Tchittagong à la suite de quelques démêlés avec le gouvernement d'Oummerapoura. Il y organisa les tribus guerrières des Mogs et marcha contre l'Aracan, qu'il soumit tout entier, à part la capitale. Toutefois Kimberrin fut hautement désavoué, et jusqu'à sa mort, survenue en 1815, l'attitude des Birmans envers le comptoir anglais fut toute de défiance et d'observation. Cet état de choses se prolongea plus longtemps encore, car les Mogs persistaient à tenir la campagne, et battus, ils se réfugiaient sur le terrain neutre qui leur garantissait l'impunité. Il y eut même un instant où les Birmans voulurent tendre la main aux Maharattes, alors en pleine révolte, et ce projet n'échoua que par la soumission de ces peuplades en 1818. La mort de l'empereur Minderadjy-Prâ, en 1819, ne fit que ranimer les rancunes toujours croissantes.

L'un des premiers actes de son successeur Tarraouaddy fut un changement de résidence. Quittant Oummerapoura, il fixa sa capitale à Ava. De 1819 à 1824 se succédèrent des incidents assez graves pour déterminer une rupture ouverte. Elle éclata à l'occasion de la conquête de l'Assam que l'empereur joignit à ses États. Le Brahmapoutra formait la frontière de la Birmanie et des possessions anglaises. Sur ce fleuve existait une île nommée Chapary, occupée par un poste anglais. L'empereur prétendit qu'elle formait une dépendance de l'Assam. Il s'en empara sans déclaration de guerre, ainsi que d'un schooner qu'il rendit, mais en gardant l'île. Ce fut là le premier acte d'hostilité, et le 5 mai 1824 la guerre fut officiellement déclarée.

Après deux années de succès et de revers alternatifs, la partie resta aux Anglais. En vertu du traité de paix du 2 janvier 1826, ratifié dans leur camp de Yandabo, à vingt lieues de la capitale, cession formelle fut faite à la Grande-Bretagne des provinces d'Aracan, Martaban, Yé, Tayaï et Tanasserim; le traité stipule en outre que l'Assam, le Katchar, le Mounnapoura, seraient gouvernés par des rajahs au choix de la compagnie anglaise; enfin il fixe à 10 millions de roupies (24 millions de francs) les frais de guerre à charge de l'empereur.

Après ce traité politique, la Compagnie songea à faire une convention commerciale, et M. Crawfurd se rendit en 1827 à Ava pour cet objet. Sur sa route il examina le pays, comme l'avaient fait les capitaines Symes et Cox, et rectifia quelques observations de ses devanciers.

De retour de sa mission, M. Crawfurd fonda sur le cap qui domine la belle rade de Martaban, une ville avec un port franc, qui reçut le nom du gouverneur général de l'Inde. Cette ville d'Amherst, destinée à devenir l'entrepôt de tout le Birmâh, compte aujourd'hui plus de 20 mille habitants.

Tels sont les résultats des premiers actes du drame dont le dénoûment sera sans doute la transformation politique momentanée de l'empire des Birmans; alors l'Angleterre, se trouvant en contact avec la province de Yun-Nan, aura par là une entrée immédiate en Chine. Aussi l'empereur Céleste et l'empereur *aux pieds dorés,* unis dans un même sentiment d'inquiétude, se sont-ils alliés dans une commune défense. Déjà, dit-on, une nouvelle série d'hostilités a commencé, et cent mille Birmans descendent vers le golfe de Martaban où se concentre une flotte anglaise. Au reste, qu'importe à l'avenir de la société humaine que ce soit l'Angleterre ou toute autre puissance européenne qui agisse dans ces contrées! ce qui lui importe réellement, c'est que la civilisation européenne, quelle qu'elle soit aujourd'hui, continue son action décomposante dans le monde oriental, qui aussi bien gravite de lui-même vers le même but.

HINDOUSTAN. — Selon les Brahmanes, l'Inde se divisait originairement en dix grands royaumes, et l'existence de ces divisions générales paraît être confirmée par celle de dix dialectes principaux correspondant à chacune de ces divisions. Environ deux mille ans avant l'ère chrétienne, selon les livres sacrés, le Bharata-Khand aurait compris quatre riches et puissants royaumes. Tous les autres États secondaires de l'Inde auraient été tributaires de l'un ou de l'autre de ces empires, et ceux-ci auraient, à leur tour, formé, à de certaines époques, une confédération soumise à un seul chef.

Sésostris, Darius, Alexandre, les Yué-Tchi, les Saks, les Chinois, firent, à diverses époques, la conquête d'une partie de l'Inde, et Rome, pendant près de deux siècles, lui livra son or pour obtenir d'elle des pierreries et des perles. Pline évalue à *cent millions de sesterces par an* (22,500,000 fr.) les ressources que le commerce de l'Inde, de la Sérique et de l'Arabie enlevait à l'empire (*Hist. nat.*, liv. XII); et il déclare ailleurs que le seul commerce de l'Inde produisait la moitié de cette somme; qu'il n'y a pas d'année que l'Inde ne dévore *cinquante millions de sesterces* sortis de l'empire romain (*Hist. nat.*, liv. VI, p. 26).

Dès l'an 711 de notre ère, l'indépendance politique des races hindoues fut détruite par les invasions successives des Arabes mahométans. Ces envahisseurs, que les Perses appelaient *Afghans* (destructeurs), et les Hindous *Patânes,* se nommaient eux-mêmes *Poushtanéh.* Cependant leur domination ne put se consolider. Les rajahpouts retranchés dans les Ghattes leur firent une guerre continue.

En 1399, Tamerlan pénétra dans l'Inde à la tête de cent mille cavaliers mongols. Il marcha sur Delhi, l'enleva d'assaut, la livra au pillage, et poursuivit les Patânes jusque dans les montagnes de Kandahar. Après lui régna Geham-Guir, qui vécut peu et fut remplacé par Mirza-Miram-Cha, chef de la dynastie mongole qui règne encore. Ces nouveaux maîtres eurent à défendre leurs trônes, et contre les Patânes, et contre les Rajahpouts. Les premiers furent défaits par Mohammed-Baber à la bataille de Maltia; les seconds se virent chassés de Goudjérate en 1535, et du Bengale en 1540. Quelques années plus tard, une nouvelle réaction eut lieu en faveur des Patânes; leur sultan Tchir-Khan enleva Delhi à Mohammed-Hemaïoun, qui se réfugia en Perse et implora le secours de Sophi-Cha-Tamas, fils du célèbre Cha-Ismaïl. Après cinq ans d'exil, il recouvra ses États indiens, grâce à ses auxiliaires, et son fils Mohammed-Akbar, qui vint après lui, consolida l'autorité mongole jusqu'alors mal assise.

Geham-Guir et Cha-Geham passèrent ensuite sur le trône de Delhi sans qu'aucun fait saillant caractérisât leurs règnes; mais Aureng-Zeb, qui parvint au pouvoir en dépossédant violemment son père Cha-Geham, marqua son époque par une série de victoires et par l'organisation politique de l'Hindoustan. Ce fut lui qui soumit en partie la presqu'île du Dekhan et en fit une dépendance de la couronne mongole. Sous son règne, cet empire compta dix-huit provinces : Delhi, Agra, Adjémir, Gorrah,

Pendjab, Aoude, Moultan, Kaboul, Cachmyre, Goudjérate, Bahar, Sindhy, Boulatabab, Malvah, Berar, Kandeyeh, Beyder, Benga, Orissa, Golconde, Visapour. On nommait ces provinces, en langue mongole, Soubas. Leur population s'élevait à 64,000,000 d'habitants, et leur revenu dépassait 860,000,000 de francs. Chaque province avait son soubab dont la dignité équivalait à la dignité arabe d'émir, et que l'on qualifiait de nabab ou seigneur.

Ce fut à l'époque d'Aureng-Zeb que l'autorité mongole précisa mieux son caractère vis-à-vis des populations vaincues : au lieu d'adopter, comme les Patânes, un système de violence envers les croyances religieuses et les habitudes domestiques des naturels, les empereurs de Delhi posèrent en principe, comme les Tartares Mantchous l'avaient fait en Chine, le respect des usages établis; ils laissèrent subsister les vieilles distinctions de castes, tolérèrent les pratiques extérieures du culte, et maintinrent l'organisation des propriétés et les codes de Menou en vigueur depuis tant d'années.

A la mort d'Aureng-Zeb, arrivée en 1707, une guerre de succession éclata entre ses trois fils, et dès lors la porte fut ouverte à l'invasion étrangère. Chacun des compétiteurs s'étant mis en campagne avec une armée de 300,000 hommes, la victoire resta au fils aîné Bahader-Cha. Après lui, les émirs, devenus tout-puissants, déposèrent tour à tour trois empereurs et finirent par porter sur le trône Mohammed-Cha, qui était destiné à subir les plus éclatants revers. Ce fut en effet sous lui qu'apparut dans l'Hindoustan, comme un sanglant météore, ce célèbre Nadir-Cha, plus connu sous le nom de Thamas Kouli-Khan. Appelé par la trahison de l'émir el-Moulouk, cet aventurier persan entra sur le territoire mongol en 1739, battit, avec 160,000 soldats, Mohammed-Cha qui en comptait 200,000 et 5,000 pièces de canon, marcha sur Delhi, la livra à feu et à sang, pilla les maisons, les mosquées et les pagodes, y égorgea 150,000 âmes, hommes, femmes, vieillards et enfants, imposa aux vaincus une rançon de près de 3,000,000,000, se fit céder tout le pays situé à l'ouest de la rivière Attock, et reprit ensuite le chemin de la Perse avec 1,000 éléphants, 7,000 chevaux et 10,000 chameaux, tous chargés de butin et de bagages; puis, comme si ce n'eût pas été assez de tant de tributs d'or et de sang, il mit sur sa route toutes les villes à contribution, et massacra encore plus de 20,000 naturels. Quand cet ouragan fut passé, d'autres tourmentes arrivèrent. Forts de l'affaiblissement des Mongols, les Patânes et les Rajahpouts reprirent les armes. Mais l'héritier présomptif du trône de Delhi, Ahmed-Cha, se trouva être un héros adolescent : il attaqua les Patânes, les tailla en pièces, les rejeta hors de l'empire, et vengea après cette glorieuse campagne le meurtre de son père que les émirs avaient assassiné. Malheureusement les plaisirs du harem énervèrent le bras du jeune empereur : comme las d'une victoire, il s'arrêta, laissa les Patânes et les Rajahpouts se disputer l'influence de la contrée, ne croyant pas devoir se mettre en souci de leurs excursions, tant que leurs chevaux ne venaient pas hennir sous les remparts de Delhi. Au point d'affaissement où il était tombé, chacun des deux partis militaires en qui était la force aurait pu le pousser hors du trône; mais se tenant en échec l'un l'autre, ils conservaient Ahmed-Cha comme un pouvoir neutre qui laissait toujours indécise entre eux la question de supériorité. Cet état de choses dura plusieurs années, pendant lesquelles des révolutions de palais accomplies à Delhi conservèrent intactes cette pondération d'influence et cette nécessité d'un moyen terme entre deux ambitions rivales. Seulement les Patânes empiétèrent au nord, et les Rajahpouts s'arrondirent dans la contrée centrale, tandis que les soubabs du Dekhan, du Bengale et du Goudjérate, se créaient de leur côté un petit centre d'action indépendante. Toutefois ces symptômes intérieurs de morcellement devaient bientôt s'effacer devant l'invasion rapide et graduelle de la prépondérance anglaise.

Depuis le XVI[e] siècle, toutes les nations européennes s'étaient tour à tour essayées dans ces mers lointaines. Les Portugais, débarqués les premiers sur le territoire mongol, avaient contracté alliance avec le roi de Delhi, Akbar. Les Vénitiens étaient venus ensuite, puis les Hollandais, qui restèrent tout-puissants pendant près d'un demi-siècle, ensuite les Français, les Danois et les Anglais. Ces derniers, arrivés presque de la veille, ne tardèrent pas à se placer en tête des autres.

Ce fut à la suite des essais de Drake, de Stephens, de Cavendish, et en 1599, que se fonda, sous le règne d'Élisabeth, la Compagnie anglaise des Indes. A une époque où les principes de liberté commerciale étaient plutôt dans les coutumes que dans les lois, un privilége d'exploitation, accordé à un comité de négociants, à l'exclusion des autres, blessa vivement les membres des communes, et il fallut que le décret d'Élisabeth limitât cette concession à quinze années, terme au bout duquel le privilége cesserait s'il était reconnu nuisible à la prospérité publique. Ainsi le monopole indien devait expirer d'abord en 1615; mais telle est la ténacité des gros traitants, que, bien qu'il soit aboli depuis 1834, la Compagnie peut éventuellement, aux termes du nouveau contrat, avoir le droit de recommencer son commerce exclusif.

Les premiers essais de la Compagnie se réduisirent à l'envoi de quatre vaisseaux qui partirent, en 1601, sous la conduite de Lancaster, et revinrent à bon port, chargés d'épices et de poivre. Elle fit ensuite de petites opérations, fonda quelques factoreries, où la conduite de ses agents, mesurée et bienveillante, forma un contraste avec le fanatisme portugais et la légèreté française. Ne trouvant pas de secours dans les souverains qui gouvernaient alors la Grande-Bretagne, la Compagnie chercha à se suffire à elle-même; elle persévéra seule, suppléa à tout par d'excellents choix, et accrut peu à peu la liste de ses comptoirs. Elle s'était constituée avec un capital de quatre cent mille livres sterling seulement et des actions de cinquante livres sterling chacune. Bientôt ces valeurs atteignirent un chiffre nominal très-élevé. Des bénéfices énormes se réalisaient : Thomas Best s'établissait à Surate en 1612, malgré les Portugais; le marché de Bender-Assi s'élevait florissant et rival de celui de Goa. Mais cette prospérité de la Compagnie ne fut pas durable : en 1655, Cromwell supprima son privilége pour le rétablir deux ans après. Reconstituée en 1676, elle parcourut une phase de troubles et de dépérissement. Les brutales déprédations de Jean Child, frère du directeur, attirèrent sur elle toutes les forces de l'empereur Aureng-Zeb ; et humiliée, déchue de son importance commerciale, la Compagnie traîna une existence précaire jusqu'en 1702, où une nouvelle société de marchands de Londres se réunit aux anciens coprivilégiés du commerce indien. De cette fusion naquit la nouvelle Compagnie anglaise, venue jusqu'à nous, et fondée sous le titre de *Compagnie réunie de marchands pour le commerce des Indes-Orientales*. Les statuts de la Compagnie, délibérés et signés à cette époque, n'ont éprouvé depuis lors que de légères modifications. Dans les assemblées générales, tout possesseur annuel d'une action de mille livres sterling a le droit de voter. Ces porteurs d'actions concourent par le scrutin au choix des trente-quatre directeurs, y compris le président et les secrétaires. On ne saurait être directeur si l'on ne possède pas pour vingt mille livres sterling d'actions. Trois mille livres sterling donnent deux votes; six mille, trois; dix mille, quatre. Les directeurs doivent s'assembler au moins une fois par semaine. Outre cette réunion, il existe une foule de comités spéciaux pour les achats, la correspondance, la comptabilité, le fret et l'équipement des vaisseaux, enfin pour les affaires contentieuses.

De cette organisation data pour la Compagnie une période de prospérité graduelle. Son privilége, fixé en 1750 à une durée de trente-quatre années, fut depuis renouvelé à chaque expiration par un vote du parlement.

Au temps où ces choses se passaient, toutes les nations européennes, de quelque importance maritime, avaient dessiné leur situation dans l'Inde. Les Français occupaient Pondichéry et Chandernagor, les Hollandais Chinsura, les Danois Tranquebar et Sérampour. Quant à la Compagnie anglaise, elle porta ses efforts sur trois points, Calcutta, Madras et Bombay.

A Calcutta, l'établissement fut fondé avec l'autorisation du nabab du Bengale, qui, mourant, disait encore à son successeur : « Regardez les comptoirs des Européens comme autant de ruches d'abeilles dont vous recueillerez le miel; mais, si vous troublez leur travail, craignez leurs piqûres. » La tolérance des Mongols et de leurs dignitaires provinciaux alla même au point de permettre la construction de quelques ouvrages pour défendre Calcutta contre les déprédations des peuplades environnantes. En même temps, autour du poste principal, s'élevaient des comptoirs de moindre importance, des succursales fondées à Kassem-Bazar, Dakka, Patna, Belasore et ailleurs. L'harmonie entre les autorités indigènes et les nouveaux colons dura jusqu'à la mort du soubab Aly-Verdi-Khan; mais Chiragi-êl-Doulad, qui gouverna après lui, se montra moins accommodant. Un Mongol, officier de sa cour, coupable de péculat, s'était dérobé au châtiment par la fuite. A l'aide de riches cadeaux, il avait acheté la protection anglaise, et vivait à Calcutta, défiant la justice de son maître. Le soubab, à diverses reprises, réclama le coupable; puis, voyant qu'on ne lui répondait que par des refus ou par des paroles évasives, il marcha vers le comptoir britannique avec soixante mille hommes, força son gouverneur à une fuite honteuse, s'empara du fort et livra la ville au pillage le 19 juin 1756. Cent quarante-six soldats de la garnison furent jetés dans un cachot, si étroit et si dépourvu d'air, que cent vingt-trois moururent asphyxiés dans la nuit. L'un des vingt-trois survivants, Holwell, a depuis fait élever sur le lieu même un cénotaphe en l'honneur des victimes. A la suite de ce désastre, toute considération de rivalité cessa parmi les Européens du Bengale. Les Français de Chandernagor, les Hollandais de Chinsura vinrent en aide aux malheureux colons de Calcutta, entassés sur quelques navires mouillés dans le Gange.

Cependant, le colonel Clive et l'amiral Watson reparurent bientôt devant Calcutta pour venger l'affront subi par les armes anglaises. La ville fut reconquise sur les Mongôls dans les premiers jours de janvier 1757, et, à son tour, le soubab se vit alors menacé dans ses possessions. Hougly se rendit au colonel Clive; elle expia, par de sanglantes représailles, les massacres commis à Calcutta. Dès ce jour, le dignitaire mongol fut à la discrétion des Anglais; il signa avec eux un traité désastreux; il fut obligé d'assister, sans intervenir, à la prise du comptoir français de Chandernagor dont les Anglais rasèrent les ouvrages et déportèrent les habitants. La ruine de ce chef-lieu des établissements français sur le Gange fut suivie de l'abandon de tous les postes secondaires.

En même temps qu'ils opéraient ainsi par la force, les chefs anglais se ménageaient d'autres avantages en liant des connivences dans le camp ennemi. Le général et parent du soubab, Jaffer-Aly-Khan, devint leur créature dévouée. A la bataille de Plassy, livrée le 7 juin 1757, une partie de l'armée mongole se révolta, et le malheureux soubab, saisi par ses propres officiers, fut étranglé et traîné ensuite nu sur un éléphant. Ainsi se réalisait le plan principal du colonel Clive, qui avait été de faire investir son partisan Jaffer-Aly de la soubabie du Bengale. La cour de Delhi se résigna à un fait accompli; elle poussa même la bonhomie jusqu'à envoyer au colonel anglais le titre d'émir de l'empire avec le surnom de *Sabet-Zing* (guerrier intrépide). Ce fut à la suite de cette campagne décisive que commencèrent les travaux du fort William à Calcutta; le Bengale était aux Anglais.

Ce qui suivit en effet ne peut être regardé que comme le corollaire de ce premier acte d'autorité.

Nous nous bornerons donc à rappeler en un seul tableau les accroissements progressifs de la puissance anglaise dans l'Inde depuis la fondation de la Compagnie.

1611. Première permission obtenue du Grand Mogol pour l'établissement de quatre comptoirs.
1648. Établissement fondé à Madraspatan et érection du fort Saint-George.
1652. Commencement de la puissance anglaise dans le Bengale.—Établissement à Hougly, subordonné à la présidence de Surate.
1653. Le fort Saint-George érigé en présidence.
1666. Le roi Charles II cède à la compagnie l'île de Bombay.
1698. Établissement à Calcutta et érection du fort William.
1707. Calcutta, jusqu'alors soumise à Madras, forme une présidence séparée.
1717. La Compagnie obtient du Grand Mogol la permission d'acheter des terres contiguës au comptoir, ainsi que la confirmation des exemptions précédemment accordées.
1757. Acquisition des vingt-quatre pergunnahs du nabab du Bengale.
1759. — de Masulipatam du Nizam, ainsi que de Surate du Grand Mogol.
1760. — de Burdwan, Midnapore et Tchittagong du nabab du Bengale.
1765. — de Bengale, Bahar, etc., du Grand Mogol, ainsi que du Jughire et de Madras du nabab d'Arcot.
1766. — des provinces des Circars du Nord, du Nizam.
1775. — de la zamindary de Bénarès, du vizir d'Aoude.
1776. — de l'île de Salsette, des Maharattes.
1778. — de Nagore, du rajah de Tanjore, ainsi que du Circar de Gountour, du Nizam.
1786. — de Poulo-Pénang, du roi de Quédah.
1792. — de Malabar, Dundigul, Salem, Burramahal, etc., du sultan de Mysore.
1799. — de Caïmbétour, Kanara, Naynaad, etc., du même, ainsi que de Tanjore du rajah de Tanjore.
1800. — des districts acquis par le Nizam en 1792 et 1799, du sultan de Mysore, et cédés par le Nizam à la Compagnie.
1802. — du Karnatic, du nabab de Karnatic; plus, de Gorrukpore, du Doab inférieur et de Baurilly, du vizir d'Aoude, ainsi que des districts de Bundelcund, du Peishwa.
1804. — de Cuttack et Belasore, du rajah de Bérar, ainsi que du Doab supérieur, Delhi, etc., de Daoutat Rao Sindhya.
1805. — de plusieurs districts dans le Goudjérate, du Guykavar.
1815. — de Kémaoun et d'une partie du Tarraïe, du rajah de Népal.
1817. — de Sangur, Huttah Darwart, etc., du Peishwa, ainsi que de la ferme d'Ahmed-Abad, du Guykavar.
1818. — de Khandeych, de Holkar, d'Adjémir, de Daoulat Rao Sindhya, ainsi que de Pounah, Concan, le pays méridional des Maharattes, etc., du Peishwa.
1820. — de quelques terres au midi de Concan, du rajah de Schwanhtwari.
1822. — de quelques districts dans le Bedjapour et Ahmed-Nagor, du Nizam.
1824. — de Sincapour, du rajah de Djohor.

1825. Acquisition de Malacca, du roi des Pays-Bas.
1826. — d'Assam, Aracan, Tavaï, etc., de l'empereur des Birmans, ainsi que de quelques districts sur la Nerbedha, Patna, Sumb, etc., du rajah de Bérar.
1833. — de la principauté du rajah de Courg, dans le Malabar.

Le 22 avril 1834 était le terme de la charte octroyée à la compagnie des Indes orientales. Dès l'an 1830, cet important sujet commença à occuper les délibérations du parlement, et le gouvernement de la Grande-Bretagne n'hésita pas à déclarer que son intention n'était pas de renouveler ce privilége exclusif. Il fallait cependant mettre à couvert les intérêts des actionnaires, et cette grande affaire fut terminée le 28 août 1833. En vertu de cet arrangement, la compagnie des Indes céda au gouvernement tout l'actif formant son capital commercial, et renonça à faire aucun commerce pour son compte. Le commerce de l'Inde et celui de la Chine furent déclarés libres pour tous les sujets anglais, sans exception.

La compagnie reste chargée pendant vingt ans du gouvernement des possessions anglaises dans l'Inde, ainsi qu'elle l'a été jusqu'à présent, et en perçoit les revenus. Quelques modifications furent apportées dans le mode d'administration, dans la position des gouvernements particuliers à l'égard du gouverneur général, dans les attributions du conseil suprême et dans la position sociale des habitants. « Ainsi les lois rendues par le gouverneur général, n'étant pas approuvées par le gouvernement britannique, seront annulées par ce gouverneur; aucun Indien ou sujet britannique résidant dans les Indes ne pourra être écarté d'aucune place ou emploi à raison de sa religion, du lieu de sa naissance, de son origine ou de sa couleur. L'esclavage sera immédiatement adouci, modifié et aboli le plus tôt possible. »

La domination anglaise dans l'Inde s'est établie par des moyens compliqués et s'est développée par des causes souvent imprévues. Depuis un siècle et demi le commerce a cessé d'être exclusif ou même le but principal de la compagnie. Le pouvoir, les possessions territoriales, l'empire, voilà ce qu'elle a convoité sans presque oser le vouloir, voilà le résultat matériel vers lequel elle a été providentiellement entraînée. L'avenir en révélera le résultat humanitaire. Car il s'agit finalement, dans cette conquête de quelques marchands de Londres, de tout autre chose que des intérêts matériels de la Grande-Bretagne.

Depuis quelques années des symptômes assez alarmants ont appelé toute la sollicitude, toute l'activité et toutes les ressources du gouvernement suprême. Les intrigues de la Perse et de la Russie d'un côté, l'attitude du Népâl et de l'empire des Birmans de l'autre, les dispositions douteuses de certains États tributaires dans le nord-ouest et dans le Dekhan; enfin les complications que pouvaient amener d'un instant à l'autre la mort de Randjit-Singh, et l'incapacité reconnue de l'héritier présomptif de ce maharajah de Lahore; toutes ces causes réunies firent une loi au gouverneur général lord Auckland de s'occuper, avant tout, du renversement de toute opposition intérieure à l'influence de son gouvernement, et de faire avorter toute tentative extérieure contre le maintien de cette influence. Plusieurs démonstrations importantes, plusieurs expéditions ont eu lieu pour atteindre ce but, et la chaîne de ces entreprises hardies, après avoir fixé son premier anneau sur le plateau de l'Afghanistan (1838-1839), vient de traverser les mers pour aller trouver en Chine un nouveau point d'appui.

Le souverain légitime de l'Afghanistan, Schâh-Choudjâ, chef des Douranîs, dépossédé par Dost-Mohammed-Khan, chef des Barekzaïs, avait trouvé un asile auprès du gouvernement général de l'Inde. Celui-ci fit alliance avec Randjit-Singh le 26 juin 1838,

et déclara « qu'une nécessité pressante, aussi bien que les principes de la politique et de la justice, l'autorisait à épouser la cause de Schâh-Choudjâ-Oul-Moulk, dont la popularité, dans toute l'étendue de l'Afghanistan, avait été établie aux yeux de Sa Seigneurie par le témoignage aussi fort qu'unanime des meilleures autorités. » L'expédition se mit en marche le 10 décembre 1838. Elle triompha de tous les obstacles, et le 8 mai suivant Schâh-Choudjâ reprit solennellement possession du trône de l'Afghanistan, à Kandahar, siége primitif du pouvoir de ses ancêtres.

Le but de l'expédition étant atteint, un corps de cinq à six mille hommes resta cantonné à Kaboul, à Kandahar et dans la province de Châl; le reste reprit, en septembre, la route de l'Hindoustan par le Pendjab et par la passe du Bolan et Quétta.

Ainsi s'est introduite dans cette partie de l'Asie l'influence des idées européennes. Cependant jamais les Afghans, dans leur ardent patriotisme, ne pardonneront à leur souverain légitime d'être remonté sur le trône à l'aide d'une invasion étrangère. Depuis cet événement, l'Afghanistan fut extrêmement agité; Dost-Mohammed, retiré chez les Usbeeks, a tenté de reconquérir le pouvoir, les Beloutchis se sont insurgés plusieurs fois. Nous reprendrons ces événements en leur lieu.

Un soulèvement général a éclaté en 1842, au moment où le corps d'occupation franchissait les défilés pour rentrer dans l'Hindoustan. Le massacre de ces troupes entraîne une nouvelle expédition, que nécessite d'ailleurs la situation politique de l'autorité anglaise dans l'Inde.

On peut énumérer aujourd'hui environ deux cent vingt royaumes, principautés et fiefs principaux, dépendants ou tributaires de la Compagnie, sans compter une infinité de petits princes qui ont des relations plus ou moins directes avec le gouvernement suprême.

A la tête du troupeau de rois déchus, marche courbé sous le poids des souvenirs de sa race, le descendant de Tamerlan, l'héritier des titres pompeux que justifient la conquête de l'Hindoustan et la splendeur des règnes d'Akbar et d'Aureng-Zeb, le Schâh-Hun-Schâh (roi des rois), qui aurait pu commander, comme ses ancêtres, à tous ces tributaires, et qui, tombé plus bas qu'aucun d'eux, tend aujourd'hui à l'aumône de la Compagnie sa main impériale. Par respect pour le souverain nominal, dont la Compagnie tient ses droits aux yeux des peuples de l'Hindoustan, par une sollicitude étudiée pour les priviléges du rang et les exigences de l'étiquette, le résident de la cour de Delhi est encore astreint, dans ses relations avec le *darbar* (résident), aux formes humblement cérémonieuses que l'usage prescrit à un inférieur. Toutes les prières de l'empereur sont des ordres en apparence, tous les ordres du résident sont des prières; mais à mesure que le gouvernement anglais se consolide, ce vain étalage de soumission respectueuse se resserre dans de plus étroites limites, et le nom du souverain anglais a succédé à celui de l'empereur sur les monnaies frappées par ordre du gouvernement suprême. Un domaine considérable avait été affecté à la subsistance et à l'entretien de la famille impériale; ce domaine est aujourd'hui administré par les officiers de la Compagnie, et une portion des revenus réalisés constitue la dotation gratuite à l'empereur. Cette pension, par suite de la mission en Angleterre du célèbre Ram-Mohun-Roy, chargé en 1830 des réclamations des illustres mendiants, a été portée à quinze lacks de roupies ou environ trois millions sept cent mille francs. En un mot, la Compagnie est devenue le Grand Mogol de ce monde indien qui fait aujourd'hui la force et l'opulence du peuple anglais, et qui, sous l'influence des idées européennes, se transforme insensiblement en un monde nouveau qui ne sera ni celui de l'Europe ni celui de l'Inde actuelle, mais le rapport générique de l'un et de l'autre.

Les différentes puissances qui se partagent l'Inde sont portées au tableau suivant :

ÉTATS.	SUPERFICIE EN MILLES GÉOGRAPHIQUES.	POPULATION.
Empire Birman	9,500	11,200,000
POSSESSIONS IMMÉDIATES DES ANGLAIS.		
Présidence du Bengale ou fort William	16,000	57,000,000
— de Madras ou fort Saint-George	6,000	15,000,000
— de Bombay	600	6,600,000
Territoires dans le Dekhan, etc., acquis depuis 1815, et réunis en partie à la présidence de Bombay, en partie à celle du Bengale	600	8,000,000
Ceylan	1,000	1,000,000
Totaux pour les possessions anglaises	24,200	87,600,000
ALLIÉS ET TRIBUTAIRES DES ANGLAIS.		
Le rajah de Mysore	1,500	3,000,000
Le Nizam	4,500	10,000,000
Le rajah de Nagpour	3,300	3,000,000
Le roi d'Aoude (Oude)	1,000	3,000,000
Le Guykavar	850	2,000,000
Bopâl, Kotah, Boundy	600	1,500,000
Le rajah de Sattarah	600	1,500,000
Travancore et Cochin	400	1,000,000
Rajahs de Joudpour, Jeypour, Oudipour, Bicanère, Jesselmer et autres chefs; Holkar, Gands, Bhyls, Coulies, Cattys, etc.	6,000	15,000,000
Totaux pour les alliés et tributaires des Anglais	18,550	40,000,000
AUTRES ÉTATS.		
Domaines de Sindhya	1,900	4,000,000
Rajah de Népal	2,500	2,000,000
Rajah de Lahore	4,200	3,000,000
Triumvirat du Sindh	2,500	1,000,000
Boutan, Tawang en H'lokba	3,500	3,000,000
Possessions danoises (Sérampour et Tranquebar)	4	30,000
Possessions portugaises (Goa, Daman, Diu)	300	570,000
Possessions françaises (Pondichéry, etc.)	20	150,000
Totaux	14,924	13,750,000
Totaux généraux	67,174	152,550,000

Toutes ces évaluations numériques ne sont qu'approximatives. Les statistiques récentes que nous avons consultées donnent des chiffres qui diffèrent considérablement entre eux pour plusieurs parties de l'Inde. Les pays de Boutan, Tawang et H'lokba, qui font partie de l'Inde, ont été compris dans les États tributaires de l'empire chinois (page 227).

MOEURS, USAGES ET COSTUMES.

BIRMAH.—L'empire birman comprend aujourd'hui l'ancien royaume d'Ava, le Pégou et d'autres cantons tributaires. Sa population, d'après la *Gazette de Calcutta,* est de 11,200,000 âmes. Elle n'est estimée par M. Burney qu'à 4,230,568.

Le climat est tempéré pour un lieu situé dans la zone torride : en novembre, le thermomètre s'y tient entre 12 et 24°; en mars et en avril, les mois les plus chauds de l'année, il est au lever du soleil, à 16°; à midi, à 30°. La fraîcheur de la nuit, qui égale la chaleur du jour, passe pour produire un effet salutaire. La saison des pluies commence avec les premiers jours de juin et finit avec les derniers jours d'octobre; elles sont bien plus abondantes qu'au Bengale; les vents frais qui soufflent alors sont très-dangereux pour les Européens.

Les montagnes de l'est contiennent des richesses métalliques, notamment du fer qui est mal exploité, et des pierres précieuses, surtout de beaux rubis. On trouve de l'or dans le sable des rivières. Le nom de ce métal sert à exprimer tout ce qui appartient à l'empereur. Quand un Birman raconte que ce monarque a été informé de quelque chose, il dit : « Cela est parvenu aux oreilles d'or. » Celui qui a obtenu audience a été admis devant les pieds d'or; l'essence de rose a un parfum agréable au nez d'or.

On a rencontré du platine dans les lavages d'or. L'argent, le cuivre, l'étain, le plomb, l'antimoine sont communs dans les montagnes du Laos; toutes ces mines sont exploitées par les Chinois, qui payent une redevance à l'empereur. Des carrières de marbre près d'Oummerapoura fournissent des blocs aussi blancs, aussi transparents que ceux de Carrare.

Le riz fait la base de la culture. Dans les provinces du nord, on récolte du froment, et dans le sud, du tabac et de l'indigo; dans les cantons montueux, le thé croît spontanément. Les forêts sont très-étendues et fournissent de beaux bois.

On a pu reconnaître dans le royaume d'Ava des mammifères, des pachydermes, des reptiles, qui lui sont communs avec d'autres pays de l'Asie. L'ornithologie n'a offert jusqu'à présent qu'une espèce qui semble particulière à cette région. C'est une perruche, la plus petite que l'on connaisse et tout au plus grosse comme un moineau; son plumage est d'un beau vert; sa poitrine, sa gorge et sa queue d'un cramoisi brillant, et le dessous des ailes d'un bleu lustré et lisse. Cette perruche offre quelque analogie avec le jaseur de Bohême. On parle aussi d'un scarabée vert et or, du plus grand éclat, dont les femmes du peuple se font des pendants d'oreilles.

La Birmanie a, comme l'Hindoustan, une espèce de fourmi dont la piqûre est douloureuse. D'autres fourmis ailées, des punaises vertes et des myriades d'insectes, y abondent; six ou sept semaines avant la saison des pluies, ils couvrent tout, les

tables, les meubles, les personnes, inondent les appartements, se mettent dans tout, dans l'air qu'on respire, dans les mets qu'on mange, dans le vin qu'on boit. Il paraît du reste que cet assaisonnement imprévu ne répugne qu'aux Européens; au lieu d'éviter les fourmis ailées, les indigènes en font d'amples provisions qu'ils préparent ensuite en conserves. Pour faire cette chasse avec fruit, il suffit de placer une grande quantité de plats remplis d'eau autour d'une lumière. Un autre fléau de ces contrées, c'est la race des corneilles, aussi criardes, aussi maraudeuses que celles de l'Hindoustan. Elles enlèvent des couvées entières sans que la mère puisse les défendre. Toute porte, toute croisée ouverte leur sert de passage; elles viennent dérober sous les yeux des convives les œufs, le beurre, le pain qui leur sont destinés; elles infectent tout de leurs ordures, véritables harpies, parasites effrontés, dont on ne peut se défendre qu'en fermant toutes les fenêtres.

La population se compose de Birmans (Mranma), de Pégouans (Talian), de Laociens, (Chan), de Karians, de Kains, de Mogs et d'autres tribus sauvages. Placée aux confins de la race jaune et de la race blanche, cette population est un mélange confus d'Hindous, de Mongols, de Chinois, de Malais et d'Arabes. Chaque tribu a son langage, ses mœurs, son culte et ses coutumes; mais, selon M. Montémont, les Birmans, sous une infinité de rapports, révèlent leur affinité avec les Hindous, tandis que les Pégouans, les Siamois et les An-Namitains portent des marques plus profondes de ressemblance avec les Chinois. Les Birmans sont petits, robustes, agiles et bien faits; leur teint est bronzé; leurs cheveux sont noirs, rudes, plats et touffus. Les hommes ont presque tous sur la peau un tatouage cabalistique; c'est une honte que de n'être pas tatoué.

Religion.—Les cérémonies des Birmans comme leurs dogmes participent à la fois du brahmanisme et du bouddhisme; ainsi une femme morte en couches est, suivant eux, transformée en mauvais génie, et il faut l'exorciser. Pour accomplir cet exorcisme le mari marche en tête du convoi en agitant l'air avec ses armes, et se tordant comme un convulsionnaire. Quand on a constaté que la défunte est vraiment morte en couches, on prononce le divorce, puis on ouvre le cadavre d'où l'on extrait le fœtus; après quoi le mari fait trois fois le tour du cercueil, retourne chez lui, et se lave la tête, pour ne reparaître qu'au moment de la combustion du corps.

Dans les funérailles d'un *rahahaan* ou *pounghi* (prêtre), on commence par embaumer le cadavre; ensuite on le dépose dans un coffre plein de miel qui est fermé hermétiquement. Pendant ce temps tout se prépare pour la cérémonie. Au jour fixé, une foule immense encombre une plaine désignée d'avance : là est un char élevé sur lequel se dresse le bûcher qui doit recevoir le corps. A peine y est-il posé, que la foule se partage en deux bandes, l'une cherchant à faire avancer le char, l'autre à le faire reculer. Ce conflit n'a pas lieu sans horions vigoureux donnés ou reçus. Enfin la victoire reste au parti qui doit embraser le bûcher. D'ordinaire, on place le cadavre dans une espèce de mortier de bois rempli de poudre et de pièces d'artifice, et à un signal donné, le char, le bûcher, les débris du saint prêtre font explosion et sautent en l'air. Ce pieux devoir une fois rempli, le silence le plus profond succède à des acclamations bruyantes.

Le soin de brûler les cadavres est confié aux *sandalas,* les parias de la Birmanie. Ce sont presque toujours des criminels dont on a commué la peine. Ces sandalas, ainsi que les lépreux, les mendiants et les fabricants de cercueils, vivent sous la loi inflexible d'un grand de l'État, leur gouverneur et leur maître. Il taxe arbitrairement leurs villages, vend des permis de séjour, lève un impôt sur les maladies cutanées, et dans la personne des chefs de famille, et dans celle des enfants.

Une autre caste impure est celle des esclaves des temples, dont la dégradation est également héréditaire; on est souillé quand on s'assied ou quand on mange avec eux.

A Rangoun on voit le Chou-Dagon, magnifique temple dédié à Bouddha, adoré sous le nom de Goutama. Ce temple a la forme d'une pyramide conique qui ressemble assez exactement à une grande cloche, posée sur des assises inégales et surmontée d'une flèche aiguë à ciselures; la pyramide, haute de 338 pieds anglais, est dorée; elle reluit au soleil et jette au loin les plus vifs reflets. Autour du grand temple se dressent en aiguilles une foule de praws ou petites pagodes flanquées de figures monstrueuses, semblables aux sphinx d'Égypte, et qui tantôt ont des têtes d'hommes, tantôt des têtes d'animaux. Quand l'un de ces praws dédiés à Goutama tombe en ruine, au lieu de le restaurer, on en élève sur-le-champ un autre à ses côtés, de sorte que l'avenue de la grande pagode est toute bordée de ces gracieux monuments.

Cet ensemble de flèches et de petits édifices en parasol où s'abritent les fidèles, ces diverses parties de constructions, chargées de dorures et de mosaïques presque symétriques dans leur irrégularité, saisissent le regard et imposent l'admiration. Non loin du sanctuaire est une énorme cloche qui a sept coudées de hauteur, cinq de diamètre et douze pouces d'épaisseur. Une inscription en langue pali, gravée sur l'airain de la cloche, indique qu'elle a été inaugurée, vers 1780, par un prince du pays.

La population de Pégou est presque entièrement composée de rahahaans.

Les kioum ou maisons des rahahaans et les maisons des personnes de la haute classe sont ordinairement élevées de six à huit pieds au dessus du sol; celles des gens de la classe inférieure ne le sont que de deux à trois pieds.

A Pégou, comme à Rangoun, les seuls édifices bâtis en briques sont les maisons appartenant à l'empereur et les temples. Celui de Chou-Madou (temple du dieu d'or) est bâti sur une double terrasse. La tradition en fait remonter l'existence à plus de deux mille ans. Près du temple trois grosses cloches fort bien travaillées sont suspendues à peu de hauteur à quatre colonnes; des bois de daim sont épars tout autour. Les personnes que la dévotion attire en ce lieu prennent une de ces cornes, et frappent alternativement la cloche et la terre trois fois : c'est pour annoncer à l'esprit de Gaoutama l'approche d'un suppliant.

» Il y a, au pied de la pyramide sacrée, plusieurs bancs peu élevés, sur lesquels quiconque vient prier place son offrande; elle consiste ordinairement en riz cuit, en confitures, en cocos frits dans l'huile; le fidèle ne s'inquiète pas ensuite de ce que cela devient, et souvent les corneilles et les chiens sauvages dévorent ces mets en sa présence, sans qu'il ose les en empêcher.

» Indépendamment des grands temples des deux terrasses, leur surface en offre une infinité de petits qu'on laisse tomber en ruine; la terre est parsemée d'innombrables images de Goutama. Un Birman pieux qui achète une idole la fait d'abord consacrer par les rahahaans; il la porte ensuite au temple qui lui convient le mieux, et il la dépose soit sous l'abri d'un kioum, soit en plein air, devant l'édifice : dès ce moment, peu lui importe ce qu'elle devient : il pense que c'est à la divinité à prendre soin d'elle-même.

» Quelques-unes de ces idoles sont faites avec du marbre qu'on trouve dans le voisinage de la capitale de l'empire, et qui peut prendre un très-beau poli; il y en a beaucoup en bois doré, et un petit nombre en argent; ces dernières ne sont pas laissées en plein air comme les autres. L'argent et l'or ne s'emploient guère que pour faire des dieux domestiques.

» On voit sur les deux terrasses un certain nombre de longs bambous fichés en terre, et portant à leur extrémité des drapeaux blancs et ronds; ils sont placés là par les rahahaans, et sont des emblèmes de la pureté et de la sainteté de leurs fonctions. Le bambou est terminé par la figure d'une oie sauvage, symbole des nations birmane et pégouane.

Le saïra-da ou supérieur des rahahaans de Pégou, a sa demeure au milieu d'un bosquet de tamariniers, à cinq milles à l'est de la ville. C'est dans ces bosquets agréables que ces prêtres se consacrent à la retraite et à l'éducation gratuite de la jeunesse.

Au milieu d'une de ces délicieuses retraites, près de la jolie ville de Miaïday, on voit un grand hangar en bois sous lequel un massif en maçonnerie soutient une table de granit gris posée horizontalement, longue de 6 pieds et large de 3; elle offre l'empreinte du pied de Goutama. Sa surface est sculptée en plus de cent compartiments contenant chacun une figure symbolique. Deux serpents entrelacés semblent pressés sous le talon, et cinq coquilles forment les orteils. On trouve une figure semblable sur un rocher du pic de Ram dans Ceylan; suivant une ancienne tradition conservée chez les peuples qui adorent Goutama, il avait posé un de ses pieds sur cette île et l'autre sur le continent.

Le plus magnifique de ces couvents est celui d'Oummerapoura, non moins remarquable par son architecture extraordinaire que par les ornements et la profusion d'or qui le décorent. Il est entièrement en bois, et ses cinq étages de toits diminuent de grandeur en proportion de leur élévation. Il est soutenu sur 150 poteaux de bois. Les colonnes de l'intérieur ont 50 pieds de haut, et sont dorées jusqu'à quatre pieds de la base. Des dévots sont constamment prosternés sur la galerie qui fait le tour de cet édifice.

Les rahahaans vont pieds nus et la tête découverte. Un long manteau jaune leur enveloppe presque tout le corps. Ils observent un célibat rigoureux. Celui qui enfreint cette règle est expulsé du kioum et puni d'un châtiment qui l'expose à la dérision publique. Après lui avoir barbouillé le visage de noir, on l'assied sur un âne et on le promène dans toutes les rues au son du tambour.

On compte à Rangoun 300 chrétiens de la communion romaine.

Gouvernement. — L'orgueil du despotisme asiatique ne se montre nulle part avec autant d'arrogance que sur le trône des Birmans. Voici les titres du souverain : « Des lieux où le soleil se lève et de la contrée orientale nommée Chabudu, le maître de la terre et des eaux, l'empereur des empereurs (et si l'un d'eux était assez insensé pour oser l'attaquer, mieux vaudrait pour lui que le feu du ciel l'eût anéanti!), le seigneur le plus humain et le plus heureux, l'espoir de toutes les nations, le possesseur des éléphants, des chevaux et de tous les trésors, roi des palais d'or, le plus grand et le plus puissant des souverains, le seul dont les pieds dorés reposent sur la tête du peuple. »

Quand Symes vint en ambassade, Oummerapoura était la capitale de l'empire; du temps de Crawfurd, l'empereur l'avait transporté à la ville d'Ava, l'ancienne résidence.

Ava est entouré d'un mur en briques; le palais n'a été terminé qu'en 1824. Il se distingue des autres habitations par son étendue et son ordonnance. La salle d'audience, quoique peu conforme aux idées des Européens sur l'architecture et les ornements, est réellement magnifique, brillante et d'un effet imposant; sa longueur est de 120 pieds et sa largeur de 90. Avant de recevoir M. Crawfurd, il n'est sorte de chicanes d'étiquette qu'on ne lui ait cherchées : tantôt on le faisait déloger parce que sa maison se trouvait par hasard plus haute que le pavillon de S. M. aux pieds d'or, ce qui était un manque de respect; tantôt on refusait d'aller s'aboucher avec lui, sous le prétexte que la cour d'Ava n'avait point de seigneur d'aussi mince aloi que l'envoyé britannique. Enfin, après de longs débats et des conférences plus longues encore, un traité de vingt-quatre articles fut réduit à quatre, et le monarque signa. Il s'y prêta même d'assez bonne grâce, car ses ministres lui avaient fait accroire que M. Crawfurd venait lui demander pardon des triomphes de ses compatriotes, lui restituer les provinces conquises et lui faire la remise du tribut consenti. Plus tard, mieux informé, il

eut un accès de fureur contre ses conseillers, se jeta sur eux avec sa lance, et les en eût percés s'ils n'avaient pris le parti de sauter par le balcon de la salle d'audience.

Ces actes de brutalité étaient, du reste, de tradition à la cour d'Ava, et semblaient fort à l'usage du souverain actuel. Plus d'une fois on le voyait distribuer des soufflets à ses favoris ou leur tirer brusquement l'oreille; l'un d'eux, nommé Sarroa, poussa la complaisance jusqu'à lui servir de monture. L'empereur se plaçait sur lui à califourchon, et lui passait dans la bouche, en guise de mors, une écharpe de mousseline. En d'autres occasions ses ministres se voyaient condamnés aux peines les plus sévères; pour une négligence, pour une faute, l'empereur les condamnait au *ne fru m'ha l'han the,* c'est-à-dire à l'exposition au soleil sur le dos, à midi, avec un poids énorme sur la poitrine.

L'empereur reçut M. Crawfurd dans la salle d'audience, au fond de laquelle s'élevait le trône à une hauteur de douze pieds. Le plafond et les colonnades reluisaient de l'or le plus éclatant. La légation fut introduite après s'être déchaussée; puis le monarque entra à son tour au bruit d'une musique bruyante. Il portait une tunique tissue d'or et semée de pierreries; sa couronne était un casque d'or massif surmonté d'une spirale façonnée à l'instar d'une pagode bouddhique, et incrustée de rubis et de saphirs. Dans sa main était un *chowrie* (queue de chèvre blanche), emblème du pouvoir souverain. A l'aspect de Sa Majesté Birmane, tous les courtisans se prosternèrent trois fois la face contre terre : quant aux Anglais, ils se contentèrent d'un profond salut européen. Il fallut recommencer cette cérémonie à l'arrivée de la reine qui prit place à la droite du trône, avec une robe et une couronne étincelante de pierreries.

Quand la formule eut été dite, quand le secrétaire d'État de la couronne birmane eut déclaré que le gouverneur anglais de l'Inde se mettait sous les pieds d'or *du très-excellent et glorieux souverain de la terre et des mers,* on leva la séance et l'on procura à la légation le spectacle d'une fête indigène. A cette fête accoururent toutes les dames de la cour, avec leurs robes rayées de rouge, de vert et de blanc, et leurs vastes et flottantes écharpes; la femme du premier ministre dans son char aux roues massives, à la cage en claire-voie, traîné par deux bœufs lestes et fringants; enfin une foule de natifs des deux sexes qui encombraient un vaste enclos. Le programme de ces réjouissances fut long; on commença par des danses, des tours de bateleurs, des marionnettes; puis vinrent des courses de chevaux et d'éléphants, et des joutes sur l'eau; enfin des illuminations, et des feux d'artifice composés de fusées colossales.

Lois. — Les coutumes des populations birmanes sont assez douces; mais leurs codes ont des lois de fer. La rigueur des châtiments va jusqu'à la barbarie. Les moins sévères sont l'emprisonnement et les chaînes; viennent ensuite le fouet, la mutilation, l'esclavage dans les temples; puis la mort, dont la forme varie suivant le caprice du juge: le condamné peut être décapité, éventré, noyé, brûlé vif, ou livré aux bêtes. Quelquefois on traverse la poitrine du patient avec un pieu aigu, ou on l'expose, sur les bords du fleuve, attaché à un poteau de manière que la marée le noie. La mise en croix et le plomb fondu versé dans le gosier sont en usage dans d'autres localités. Du reste ces suppliciés montrent une fermeté et un flegme stoïques. On a vu un déserteur manger une banane tandis que le boureau lui découpait les entrailles. Les prisonniers de guerre ne sont pas mieux traités que les condamnés; les Anglais même tombés entre les mains des Birmans pendant les dernières hostilités ne furent pas plus ménagés que les autres. Des geôliers avides et cruels les rançonnaient d'une façon impitoyable. Enfin, las d'exactions sans cesse renouvelées, ils voulurent refuser; mais un horrible moyen fut employé pour les réduire. Les hommes de chaque chambrée

avaient les pieds enchaînés à une longue poutre que des cordes rattachaient aux murs de la prison. Une nuit, réveillés en sursaut, ils se sentirent suspendus la tête en bas à la poutre qu'on avait hissée par l'un des bouts, de manière à former avec le sol un angle de 45 degrés. Après être restés quelque temps dans cette position intolérable, ils capitulèrent avec leurs bourreaux, en se dessaisissant de leur dernière roupie.

Les affaires civiles et les affaires criminelles suivent différents degrés de juridiction; les frais de procédure sont, comme partout ailleurs, très-dispendieux. Des avocats plaident la cause des parties. La cour suprême est le *lotou* (conseil d'État); la rétribution d'un *amiadozaan* (avocat au conseil) est de 5 tackals (20 francs).

Les mariages sont des actes purement civils. La loi défend la polygamie; cependant elle permet les concubines, et n'en fixe pas le nombre. Un homme peut répudier sa femme dans certains cas déterminés; mais il lui en coûte une somme énorme pour faire prononcer le divorce.

Quand un Birman meurt *intestat*, ses enfants légitimes héritent des trois quarts de son bien, mais non pas par portions égales; le quart restant appartient à sa veuve, qui est tutrice des enfants s'ils sont mineurs, et garde leur fortune jusqu'à leur majorité.

Les funérailles se font avec beaucoup de solennité et de grandes démonstrations de douleur. Le corps des gens riches est brûlé; celui des pauvres est enterré ou jeté à la rivière.

La nation est divisée en six classes, qui sont la famille royale, les employés du gouvernement, les prêtres, les marchands, les laboureurs, les esclaves; enfin viennent les gens hors de caste, comprenant les esclaves, les hommes qui brûlent les cadavres, les exécuteurs des hautes œuvres, les geôliers, les lépreux et les femmes publiques.

Suivant la loi, le dixième de tous les produits appartient au souverain, qui a également le droit de prélever un dixième sur toutes les marchandises étrangères importées dans ses États. La totalité de ses revenus peut être évaluée à 45,600,000 francs. La plus grande partie des impôts est payée en nature; après qu'une légère portion a été convertie en argent, le reste est distribué comme il a été perçu, et sert de salaire aux agents du gouvernement. Les princes du sang, les grands officiers du gouvernement, les gouverneurs de provinces reçoivent en apanage des provinces, des villes, des villages et des fermes, et les hommes occupant des emplois inférieurs sont rétribués de la même manière par des concessions de terres ou de droits sur des marchandises; en revanche, ils sont tenus au service militaire en cas de guerre, indépendamment de leurs devoirs à remplir comme officiers civils. C'est comme en Europe au temps du régime féodal.

Tout habitant de l'empire est soumis à la conscription militaire. On estime que l'armée est de 35,000 hommes; mais ordinairement le monarque ne tient sur pied que sa garde, la garnison de la capitale et de quelques autres villes. La garde est composée d'infanterie et de cavalerie; les fantassins sont armés de sabres et de fusils, les cavaliers ont une lance de sept pieds, dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Leur costume est d'un très-bel effet.

Les chaloupes de guerre forment une partie importante des forces militaires de l'empire. Chaque ville considérable située sur une rivière est tenue de fournir un certain nombre d'hommes et une ou plusieurs chaloupes, proportionnellement à ses moyens. On fait monter leur nombre total à près de 500; elles portent à l'avant une pièce de canon, et souvent des pierriers à l'arrière. Indépendamment des matelots

armés d'un sabre et d'une lance quand ils ne rament pas, elles ont une troupe de 30 fusiliers. La chaloupe royale est ornée et décorée avec une grande magnificence.

Les Birmans ont des esclaves; ce sont ou des prisonniers faits à la guerre, ou des débiteurs insolvables; la postérité des premiers reste dans la servitude; les enfants des autres sont tenus d'acquitter les dettes de leur père.

Costumes. — L'habillement de cérémonie des Birmans a de la grâce et de la noblesse : il consiste en une veste de velours ou de satin à fleurs qui descend jusqu'à la cheville, et a un collet ouvert et des manches larges. Par-dessus cette robe, ils ont un manteau léger et flottant qui ne couvre que leurs épaules. Ils sont coiffés de hauts bonnets de velours tout unis ou brodés, suivant le rang de ceux qui les portent. Les boucles d'oreilles font partie de la parure des hommes. Les femmes nouent leurs cheveux sur le haut de la tête, et y ajoutent un bandeau dont la broderie marque leur rang. Leur chemise ne passe pas la hanche; elles la serrent avec des cordons pour soutenir leur gorge. Une tunique courte, large et à manches serrées, recouvre une longue pièce d'étoffe qui leur ceint les reins, et fait deux fois le tour de leur corps, en traînant à terre. Quand les femmes d'un haut rang vont en visite, elles ont une ceinture de soie semblable à un long châle qui se croise sur leur poitrine, et dont les bouts, rejetés sur leurs épaules, flottent avec grâce.

Les hommes et les femmes de la classe inférieure sont vêtus en toile de coton commune; une partie de leur corps reste à découvert. La mode de se tatouer les bras et les jambes s'est conservée chez ce peuple. L'usage des sandales est commun même parmi le peuple.

Parmi les montagnards qui habitent les cantons baignés par le Kien-Douen, on remarque les Kaïns ; leur vêtement est en grosse toile de coton noire, celui de la femme beaucoup plus long que celui de l'homme, mais tous deux bordés de blanc, rouge et jaune. Symes en vit deux : l'homme avait en travers de l'épaule droite une bandoulière à laquelle était attachée une gibecière ornée de cordons et de petits coquillages. L'un et l'autre étaient coiffés de turbans à peu près pareils à ceux des Birmans. Les glands de celui de la femme étaient faits du corps d'un insecte du genre bupreste. Elle portait des colliers et des bracelets de verroterie et de cauris; elle avait le visage tatoué.

Fêtes. — « Le 12 avril, dernier jour de l'année birmane, nous fûmes, dit M. Crawfurd, invités par le vice-roi à une cérémonie fort gaie qui se pratique dans toute l'étendue de l'empire. Afin de laver toutes les souillures de l'année qui finit et d'en commencer une nouvelle avec pureté, les femmes birmanes ont coutume, ce jour-là, de jeter de l'eau sur tous les hommes qu'elles rencontrent, et les hommes ont le droit de leur rendre la pareille. C'est une occasion de divertissement et de gaieté, surtout parmi les jeunes filles, qui, armées de pots et de grandes seringues, cherchent à mouiller les passants, et rient de bon cœur quand ceux-ci leur lancent une potée d'eau.

» Cet usage ne produit jamais la moindre action contraire à la bienséance; jamais on ne fait usage d'eau malpropre. Un homme peut jeter autant d'eau qu'il veut à une femme, si elle l'a arrosé la première; mais il lui est interdit de la toucher. Lorsqu'une femme avertit qu'elle ne veut pas être atteinte par l'aspersion générale, on la laisse passer tranquillement.

» Environ une heure avant le coucher du soleil, nous arrivâmes au palais du gouverneur. Sa femme avait fait préparer tout ce qui était nécessaire pour le divertissement. Trois grands vases pleins d'eau, des jattes et de grandes cuillers étaient placés dans la salle d'audience. A notre entrée, on nous présenta à chacun une bouteille d'eau de rose, dont nous versâmes quelques gouttes dans la main du gouverneur, et il les



Noble Birman.

(Asie.)



jeta sur sa veste, qui était d'une magnifique mousseline brodée. Alors sa femme parut à la porte, et annonça qu'elle ne voulait pas nous arroser elle-même. Mais sa fille aînée, jolie enfant, portée par une nourrice, tenait une coupe d'or dans laquelle il y avait de l'eau de rose et du bois de sandal. Elle en versa d'abord un peu sur son père, et ensuite sur chacun de nous. C'était un signal pour que l'eau partît de tous les côtés. Nous attendant à cette cérémonie, nous ne nous étions vêtus que de tuniques de mousseline. Une vingtaine de jeunes femmes, qui étaient entrées dans la salle, inondèrent sans pitié quatre hommes, qui ne pouvaient avoir que du désavantage dans un combat si inégal. Le gouverneur eut bientôt abandonné le champ de bataille. L'un de nous s'empara d'un des grands vases de porcelaine, et, avec ce secours, nous nous défendîmes assez longtemps. Les assaillantes riaient de bon cœur de nous avoir mis en désordre. Enfin, quand tout le monde fut bien trempé et bien fatigué, nous retournâmes chez nous pour changer d'habillement. Sur notre route, beaucoup de jeunes femmes auraient bien volontiers répété sur nous la scène des femmes du palais; mais, comme nous ne les provoquions pas, elles s'abstinrent de nous jeter une goutte d'eau; elles s'en dédommagèrent sur les Birmans qui nous accompagnaient, et les inondèrent complétement. »

Chasses. — Il y a tout près de l'antique île de Prome, sur la rive gauche de l'Iraouaddy, un manége impérial où l'on dresse les éléphants pris à la chasse. Voici comment elle se fait : les chasseurs montés sur des éléphants privés, exercés à ce manége, s'étendent sur le dos de ces animaux et s'introduisent ainsi, sans être aperçus, au milieu d'un troupeau sauvage; alors ils guettent l'occasion de jeter une corde avec un nœud coulant sur le passage de l'éléphant dont ils veulent s'emparer. L'autre bout de la corde est attaché au corps de l'éléphant privé, qui renverse aussitôt le sauvage; il s'ensuit un rude combat dans lequel le premier, aidé par ses camarades, ne tarde pas à vaincre l'habitant des bois qui est abandonné de tous les siens. Il est ensuite emmené prisonnier attaché fortement à deux de ses vainqueurs, tandis qu'un autre marche devant lui et qu'un quatrième le pousse par derrière. On emploie de si bons moyens pour le dompter, qu'en peu de semaines l'animal devient docile et se résigne à son sort. Les éléphants mâles sont ordinairement attirés par le cri des femelles, dressées à cette manœuvre, dans un enclos ou *kédah*, d'où ils ne peuvent sortir et où on les prend aisément.

Sciences et arts. — Quoique les Birmans sachent presque tous lire et écrire, les lettres et les sciences sont bien arriérées chez eux; ils ont emprunté aux Hindous quelques notions astronomiques, et toute leur poésie consiste en hymnes religieux et en chroniques versifiées. Leur écriture, extrêmement simple, se compose de cercles ou d'arcs diversement combinés. Leur idiome est un composé de pali et de chinois. Ils ont des annales, et, à ce qu'il paraît, des historiographes officiels, qui ont compté 123 souverains birmans depuis l'an 301 avant Jésus-Christ. Du reste on peut juger de la conscience que les écrivains de la cour d'Ava apportent à leur besogne par ce résumé singulier de la guerre dont les détails ont précédé.

« En 1826 et 1827, les blancs de l'Occident, y est-il dit, déclarèrent la guerre au souverain du palais d'or. Ils abordèrent à Rangoun, s'emparèrent de cette place, ainsi que de Prome, et il leur fut permis de s'avancer jusqu'à Yandabo; car le roi, par religion et par humanité, ne fit aucun effort pour leur résister. Cette entreprise leur coûta des sommes immenses, et leurs ressources étaient épuisées quand ils arrivèrent à Yandabo. Dans leur détresse, ils adressèrent une pétition au roi qui, toujours clément et généreux, leur envoya des sommes considérables pour les défrayer de leurs dépenses, et leur ordonna de sortir de ses États. »

Les livres des docteurs birmans comptent quatre-vingt-seize genres de maladies, avec des recettes pour guérir chacune d'elles; ces recettes sont transmises de génération en génération comme un précieux héritage.

L'alphabet birman a trente-trois caractères, avec quelques signes qui tiennent la place des diphthongues et des voyelles longues. L'écriture va de gauche à droite; elle a des pauses et se fait remarquer par sa netteté.

Les Birmans ont, comme les Chinois, un système décimal, auquel leurs monnaies ne se rapportent guère. La pièce d'argent la plus répandue est le tacal ou tical, dont le poids est de 10 deniers 10 grains. Il se divise en quatre mattis, huit moos ou seize tubees. Les poids sont le moo, le tual, le viss et le candy; cent moos font un tual, cent tuals un viss, et cent et cinquante viss un candy. Le candy pèse 227 kilogrammes. A la foire de Djunckseylon, toutes les espèces de monnaie ont cours ainsi que la piastre d'Espagne.

Industrie. — Les femmes vont et circulent librement dans tout l'empire; ni la loi religieuse, ni la coutume ne les privent de leur liberté. Elles sont les seules ouvrières du pays; seules elles lavent, filent, tissent, teignent le coton, et fabriquent ces étoffes rayées ou à damier qui se consomment dans la contrée.

L'extraction du pétrole, les manufactures de poterie, celles d'objets en laque, la fabrication de l'huile de sésane, du salpêtre, de la poudre à feu, occupent beaucoup d'habitants.

Commerce. — Les ramifications de l'Iraouaddy, dans la partie inférieure de son cours, facilitent beaucoup le commerce intérieur. Les villes les plus commerçantes sont Ava, Rangoun, Bassein, à l'ouest de cette dernière, Tongo, sur le Sittang, et Plek, sur une petite rivière à 3 lieues au sud d'Ava. Le négoce avec la Chine et les pays du nord se fait par caravanes : ce qu'elles apportent consiste en soie écrue, velours, souliers, habits, éventails, vernis, laque, ivoire, cire, objets en laque, sabres, rhubarbe, thé, musc et métaux. Les marchandises fournies par les Birmans sont le salpêtre, la chaux, le coton, des étoffes de soie, des ustensiles en fer, des objets en laque, beaucoup de sucre extrait d'une espèce de palmier, du cachou, du tamarin, du bois de tek, des nids de salanganes, des draps anglais.

Le commerce maritime se fait uniquement par Rangoun : les cargaisons se composent de toiles de coton de l'Angleterre et de l'Inde, quincaillerie, poudre d'armes à feu, lainages, arec et cocos. Les navires des Birmans sont mal construits; leur plus longue navigation ne va pas au delà de Poulo-Pénang, dans le sud, ou de l'embouchure de l'Hougly, dans l'orient, et jamais ils ne s'éloignent beaucoup des côtes.

Martaban. — Les côtes de Martaban et des provinces de Yé, Tavaï et Tanasserim, qui appartiennent aux Anglais depuis 1826, ont des havres sûrs et profonds qui attirent beaucoup de navires européens.

Les habitants des provinces de Tanasserim et de Mergui, contrairement aux Indiens et aux Siamois, qui tiennent comme inutile et embarrassant tout vêtement au-dessus de la ceinture, s'enveloppent le corps de riches et précieuses étoffes.

Les femmes jouissent dans ces contrées d'une grande liberté; elles ne portent ni colliers, ni bracelets d'or aux bras et aux jambes, comme les femmes de l'Inde; l'étoffe qu'elles aiment de préférence est la soie; elles portent aussi des tissus de coton et de mousseline. Dans la saison des pluies, les hommes portent des chapeaux légers qui ont près de quatre pieds de diamètre. Comme les Indiens ils ont coutume de laisser leurs sandales à la porte de la maison qu'ils visitent. Les habitants de la province de Tanasserim se tatouent comme les Birmans du royaume d'Ava, tandis que les Siamois



Noble Birmane.

(Asie.)

regardent cette pratique comme barbare, sans doute parce qu'elle est une coutume nationale de leurs anciens ennemis.

Quoique sous le joug du despotisme, les classes inférieures sont braves, hospitalières, honnêtes et pleines de franchise et de cordialité. La manière de saluer est très-originale; on applique le nez sur la joue, et on aspire très-fortement. Les mariages sont purement des contrats civils; la cérémonie est des plus simples. Le divorce s'y obtient avec facilité. Les Birmans et les Pégouans brûlent les morts, mais les corps de ceux qui meurent avant l'âge de quinze ans sont enterrés. Si une femme meurt en couches, on brûle ses restes sur les bords d'une rivière. De là vient que les femmes ont coutume de dire, lorsqu'il leur arrive de se quereller : Puissiez-vous être brûlée sur les rives d'un fleuve!

« Je fus témoin, dit le capitaine Low, des funérailles d'un prêtre très-élevé en dignité. Un concours immense avait accompagné la bière qui renfermait ses dépouilles mortelles. Quand on fut arrivé au lieu où le corps devait être livré aux flammes, on attacha à la bière un fil de métal d'une longueur considérable, et quand la bière eut été placée sur le bûcher, on y mit le feu au moyen d'une fusée qui parcourut le fil de métal dans toute sa longueur. On avait entassé tant de matières combustibles, et on y avait versé une si grande quantité d'huile de pétrole, pour cette cérémonie, que le terrain brûlait encore huit jours après. »

Les jeux d'échecs, de dames, de balle, sont les principaux amusements de ces peuples. Dans toutes les cérémonies il y a des combats de lutte et de pugilat. Les combats de coqs sont aussi fort à la mode; et, ce qui surprendra le lecteur, on élève dans ces provinces, pour le combat, une espèce de poisson que les Siamois appellent *plakat*. Ces poissons sont enfermés dans un grand vase, et quand on a fixé les termes du combat, et que les paris sont arrêtés, chaque amateur met un poisson dans un bassin d'eau froide. Dès que les deux poissons s'aperçoivent, ils courent l'un sur l'autre, et le combat ne finit que lorsque l'un des poissons succombe sous les coups de son adversaire. Les combats de buffles sont aussi très-communs. Ces animaux sont excités au combat par leur gardien, qui monte sur leur dos, et qui a soin de sauter par terre quand il court le danger d'être atteint d'un coup de corne.

On a trouvé éparse dans l'archipel Mergui une tribu nombreuse, industrieuse, inoffensive. Ces hommes, nommés *Tcholoès* ou *Pasès* par les Birmans, vivent dans des transes continuelles, et vont sans cesse d'un lieu à un autre. Durant la mousson du nord-est ils fuient le voisinage des îles à salangues, pour éviter la rencontre des Siamois, des Birmans et des Malais qui les font esclaves. Leur bateau est leur domicile, car ils ne forment jamais d'établissement permanent sur le rivage. Ils ont adopté la religion et le costume des Birmans. Ils échangent les nids de salanganes, les trépangs, la nacre de perle et les autres objets qu'ils ramassent dans ces îles, contre des toiles et d'autres marchandises que leur fournissent des Chinois.

Kassay. — Le Kassay, le Katchar ou Haïroumbo, le Djyntéa ou Djintiah et quelques autres principautés situées dans la partie moyenne des monts du Brahmapoutra, sont pour la plupart placés sous la protection britannique, qui en reçoit un tribut annuel.

Le Kassay offre un vaste plateau entouré de montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre jusqu'à 2,500 pieds au-dessus de la vallée dont l'altitude est aussi de 2,500 pieds. Au centre du pays est situé Munnipoura, sa capitale, dans une plaine haute qui s'abaisse doucement vers le sud et dont le milieu est occupé par une suite de marais, de grands lacs et de rivières. On a observé, dans les vallées et sur les montagnes, des forêts de chênes, de pins et d'autres arbres des pays tempérés. Les indigènes se donnent à eux-

mêmes le nom de *Moïtay;* ils tiennent plus de la race blanche que de la jaune, et professent le brahmanisme. Ils sont habiles forgerons et excellents cavaliers. Leur musique a flatté agréablement l'oreille des Européens qui l'ont entendue.

A l'ouest du Kassay on rencontre le Katchar, pays montueux et boisé; on y compte 80,000 familles. Les Katcharis ressemblent aux Chinois. Ils sont robustes et assez blancs; ils parlent la langue du Bengale dont ils ont aussi embrassé la religion et le régime des castes. On leur reproche de sacrifier des victimes humaines à la déesse Dourga. Le costume est généralement semblable à celui des Birmans. Gouabari, ville située par 24° 45′ de latitude septentrionale, fut autrefois la capitale du pays. Elle est encore très-vénérée. Comme, suivant l'opinion des habitants, il est indigne d'un roi de s'emparer des richesses amassées par ses prédécesseurs, ils croient généralement que les trésors de leurs anciens rois sont enterrés dans les montagnes voisines de cette ville. Khaspour, la capitale actuelle, est à 20 milles au sud de Gouabari, sur les rives du Medhoura, fameux par la limpidité de ses eaux. Mais le rajah, persuadé qu'il serait d'autant plus en sûreté qu'il se trouverait plus près des possessions britanniques, a transporté sa résidence à Doud-Patily, lieu de peu d'importance sur le Bourak, à peu près à 20 milles au sud de Khaspour. Le rajah a un pouvoir absolu. Il porte les titres de « chef de la race des Pandouvous, issu de la lune, dont les actions sont aussi glorieuses que l'éclat resplendissant du parasol blanc, digne de l'hommage de tous les souverains de l'univers, roi puissant du Haïroumbo, seigneur des seigneurs. » Il est assez curieux de remarquer que cet assemblage imposant de titres est attaché à un instrument qui donne l'autorité à un agent du gouvernement sur un morceau de terre rapportant annuellement vingt cahouns de cauris, ou quatre roupies. La cour de ce rajah a une grande ressemblance avec celle de l'empereur des Birmans. Dans les occasions d'apparat, il fait déployer au-dessus de sa tête, comme celui-ci, un parasol blanc; il imite aussi ce prince en mettant au nombre des emblèmes de sa dignité une boîte de bétel, une épée, un bouclier, et orne de la même manière les harnais de ses chevaux. — Au sud, près de la partie de Tripoura indépendante, on voit un étang immense avec une pagode bâtie en briques, sur laquelle on distingue des caractères si anciens qu'aucun naturel n'est en état de les déchiffrer. Ces inscriptions diffèrent d'ailleurs de toutes celles que l'on voit dans le pays : on remarque dans le voisinage les vestiges d'édifices dont on ne connaît pas davantage l'origine. A 40 milles sud-est de Khaspour sont les montagnes de Bhounouma, remarquables, entre autres particularités curieuses, par une fameuse caverne qui, depuis plusieurs générations, sert d'habitation à des fanatiques devenus la terreur des voyageurs et de leurs propres voisins.

Le Djintiah, à l'ouest de Kassay, est gouverné par plusieurs petits chefs qui possèdent une, deux ou trois montagnes et n'ont pour leur rajah qu'une obéissance nominale; ils sont sans cesse en guerre les uns contre les autres. Les indigènes qui se nomment eux-mêmes *Khassiyah*, tiennent plus de la race jaune que de la blanche. Le brahmanisme a pénétré dans le Dijntiah, avec le système des castes. On sacrifie des victimes humaines aux mauvais génies. La kouni ou sœur du rajah, offre annuellement à son idole de prédilection des sacrifices propitiatoires de ce genre. Le rajah réside à Djintiapour, sous les titres de « grand et victorieux seigneur, illustre Ram-Singha, grand roi. » Son territoire n'a pourtant que 100 milles de l'est à l'ouest et 80 milles dans sa plus grande largeur. Cependant il gouverne avec plus de douceur et de clémence que tous les rajahs ses voisins. Aussi on trouve dans le Djintiah plus de Mahométans et d'Hindous établis que dans le Katchar. La forme du gouvernement offre un usage singulier : lorsque le roi n'a pas d'enfant, la sœur du souverain, et ordinairement il en a une, est mariée à un jeune homme que l'on choisit dans leur

tribu. L'enfant qui naît de cette union est l'héritier présomptif du trône; c'est sa mère qui est nommée la kouni; elle a le pas sur la reine, et exerce une autorité seulement subordonnée à celle de son frère qui rarement s'avise de l'offenser en contrôlant ses actions. Ces demi-barbares savent construire des ponts et de grands monuments en pierre et font un commerce assez considérable avec leurs voisins.

A l'ouest de Djintiah, on trouve le petit territoire de Chouchouy, gouverné par un brahmane dont les sujets font le plus grand éloge. Viennent ensuite le Koïran et d'autres petites contrées habitées par des tribus éparses; puis le pays des Garraous.

Le Garraou offre un amas confus de montagnes dont la hauteur varie de 100 à 3,000 pieds; elles sont arrosées par une multitude de petites rivières et très-rapprochées les unes des autres. Plusieurs tribus de Garraous ont été subjuguées par les princes voisins, et par suite sont tombées sous l'obéissance des Anglais; d'autres sont restées indépendantes et sont gouvernées par plusieurs petits chefs. Ils se disent Hindous. Ils vont presque nus et sont très-robustes, vaillants et d'un caractère doux et enjoué. Ils adorent Mahadéva et adressent aussi des prières au soleil et à la lune. Ils mangent de toutes sortes d'animaux et ont le lait en horreur. Dans leurs excès de vengeance, ils tuent leur ennemi et mangent la chair de sa tête en l'assaisonnant avec le suc du fruit d'un arbre qu'ils ont planté exprès. Les crânes de leurs ennemis sont une espèce de monnaie courante quand ils font des payements considérables. Ils brûlent et réduisent en cendres les corps de leurs compatriotes, afin de n'être pas exposés à prendre le crâne de l'un d'eux pour celui d'un Bengali.

HINDOUSTAN. — Nous donnerons d'abord quelques notions générales sur l'histoire naturelle, sur la religion et le gouvernement de l'Hindoustan; nous visiterons ensuite la région septentrionale, l'orientale et l'occidentale.

Histoire naturelle. — En général, on a en Europe les idées les plus fausses sur l'Inde et sur son climat : parce qu'on voit revenir à Londres, dit le *Monthly Magazine* (1834), quelques nababs livides, blasés par des abus de toute espèce, brûlés, desséchés par le soleil et les vents alizés, on s'imagine que l'Inde est une terre de désolation, et que partout on y est exposé à une atmosphère embrasée. C'est une erreur bien grande. Certes, dans un pays situé presque en entier dans la zone torride, mais limitrophe d'une région d'alpes et de glaces, protégé par de hautes chaînes de montagnes et arrosé par une multitude de fleuves, on doit nécessairement trouver autant de climats que de contrées diverses.

Les grandes lignes oréographiques que nous avons tracées forment les limites des principaux contrastes atmosphériques : ainsi la région himâlayenne offre les climats de toutes les latitudes; ainsi les moussons du sud-ouest qui règnent depuis le mois de mai jusqu'à la fin d'octobre apportent des pluies continuelles sur la région occidentale, tandis que les moussons du nord-est qui soufflent pendant le reste de l'année viennent rafraîchir l'atmosphère de la partie orientale. Ainsi, tandis que dans les plaines et les jungles d'un côté, la chaleur suffoque les malheureux habitants, sous la même latitude, de l'autre côté des montagnes, on respire un air frais et salutaire. Sur les flancs de l'Himâlaya, dans les vallées des monts Vindhya et des Ghattes, et en général sur les rives des fleuves et à leurs confluents, on jouit d'une température qui se rapproche de celles de l'Italie, de la Suisse ou de l'Andalousie, tant l'air y est pur, rafraîchissant et suave. Mais dans les contrées moins favorisées, toutes les maladies de la peau, la lèpre surtout, y sont communes et intenses; les fièvres, les hydropisies, l'éléphantiasis, les dyssenteries et le choléra, moissonnent fréquemment les populations, et en général les Européens s'y acclimatent difficilement.

Le sol de l'Inde, avec ses nombreux accidents et ses plateaux étagés, offre presque

toutes les variétés des productions de la terre. On y fait deux récoltes par an. La principale est celle du riz, qui est le pain des Indiens et dont on compte jusqu'à vingt-cinq espèces. Les autres farineux particuliers au pays sont le moung, le murrhus, dont les graines ressemblent à celles de la moutarde; le tanna, grain qui rend beaucoup et qui croît presque sans culture; le toll, produisant une espèce de pois, nourriture favorite des marins; le katchil, noir au dehors, blanc en dedans, qui remplace notre pomme de terre; le moughpoully; enfin l'igname, qui pèse souvent plusieurs livres.

La flore indienne est l'une des plus riches qui soient au monde. Les roses de Delhi et de Ghazypour, d'où l'on tire l'*attar* ou essence, ont une célébrité venue jusqu'à nous dans les poésies des Orientaux. A côté d'elles il faut citer le kadsumaliga, jasmin à grandes fleurs, l'atimuca, le tschambaga, dont les Hindoues ornent leurs cheveux; le lotus, qui tremble sur l'eau avec ses feuilles rouges; l'ixore, avec ses bouquets pourpre sur des tiges de six pieds; le sindrimal, qui s'ouvre le soir et se ferme à l'aube; le nagatalli, dont le feuillage éloigne les serpents. Toute cette nomenclature n'est au reste qu'un spécimen bien incomplet de cette flore, qu'ont étudiée tour à tour Burmann, contemporain de Linné, puis Roxburgh, Hamilton, Carrey et Wallich.

Au nombre des plantes utiles à l'industrie, il faut citer l'indigo, le tabac, le chanvre, le lin, la salsepareille, le datura, le coton, le bétel, l'opium, le sésame et plusieurs espèces tinctoriales. Les provinces des Ghattes et d'Aoude produisent du poivre en abondance. La canne à sucre prospère dans tout le Bengale, et surtout dans les environs de Bénarès.

L'Inde a des forêts de bambous et de palmiers de toutes les sortes. Au nombre des arbres à fruit, il faut distinguer le figuier ou arbre des Banians, qu'on appelle encore arbre de Bouddha ou figuier des pagodes (*ficus religiosa*). Il est sacré dans l'Inde, et chaque établissement religieux, temple ou chauderie, a d'ordinaire son arbre des Banians. Le plus célèbre de toute l'Inde est le *cobir-bar,* dans le Goudjérate. Il a aujourd'hui deux mille pieds de circonférence autour de ses principaux troncs, tous plus gros que ceux de nos hêtres. Il est de tradition parmi les naturels que cet arbre a trois mille ans d'existence. Les autres arbres à fruit de l'Inde sont, dans les provinces septentrionales, nos variétés d'Europe, et, dans le Dekhan et le Bengale, les espèces qui viennent entre les tropiques. La plus curieuse est le mahvah, qui croît dans le Bahar; ses fruits produisent une espèce d'huile consistante, et ses fleurs séchées servent à l'assaisonnement du kary.

Quoiqu'on ait exagéré les richesses minérales de l'Inde, cette contrée offre encore des mines de toutes espèces, et si ses hautes chaînes de montagnes étaient explorées, on y trouverait sans doute de nouveaux et inappréciables trésors. L'or, le cuivre, l'étain, le fer, le sel, s'y rencontrent, sans qu'aucune exploitation bien conduite les utilise. Les mines de diamants de Golconde, qui, des merveilleux récits de quelques aventuriers, sont passées dans toutes nos géographies, ces mines dont notre crédulité s'est longtemps repue, eh bien! il est notoire qu'elles ont existé tout au plus dans des imaginations romanesques. Des minéralogistes anglais ont coupé cette province dans tous les sens, fouillé le sol, étudié sa géognosie; ils ont interrogé les traditions indigènes, consulté les archives de Seringapatnam, et la conclusion de tant de recherches, c'est que Golconde n'a point de mines de diamants. Mais en revanche on trouve de ces pierres précieuses dans le Nirzham et le Balaghat. On y recueille aussi des rubis, des saphirs, des améthistes, des onyx et de beau cristal de roche.

Mais toutes ces beautés le cèdent à celles du règne animal. Nulle part la création ne se montra plus prodigue et plus gracieuse en ce genre. Au nombre des mammifères, ce qui pullule avant tout ce sont les singes, qui viennent par milliers dans les villes,

se perchent sur les toits des maisons, se font les commensaux des pagodes, et vivent presque en état de domesticité. On voit parmi eux des gibbons, des guenons kaau, au nez gigantesque, puis cette guenon douc, habillée de toutes couleurs comme un suisse de cathédrale ; des maudis à longue queue; des vella-kurangas ou singes blancs; des koringurangas, grands singes noirs, et déjà même, dit-on, quelques rares orang-outangs. Cette abondance de singes est du reste un fait de haute antiquité. Quand l'armée d'Alexandre déboucha de la Perse dans le Pendjab, elle vit venir à sa rencontre une telle quantité d'êtres vivants, qu'elle crut avoir en face l'armée indienne; elle s'apprêtait à combattre quand elle reconnut des légions de singes.

L'éléphant, le rhinocéros, le guépard peuplent les forêts, tandis que les fleuves offrent plus de deux cent cinquante espèces de poissons, à la tête desquels sont les gavials et les crocodiles bicarénés, monstrueux pythons qui dévorent les espèces plus petites. Puis viennent ces immenses reptiles, ces couleuvres, ces serpents venimeux; le boa, qui atteint jusqu'à quatre-vingts pieds de longueur, le naya des bateleurs, l'oularlimpé, l'amphisbène, que les Portugais ont nommé *cobra de duas caboças.*

Parmi les oiseaux, même variété : ce sont le loris au plumage cramoisi, le kakatoès à la livrée blanche, les psittacules émaillés; ensuite les couroucous au plumage d'or et vermillon, etc.

Ici la puissance vitale se fait jour de toutes parts, bruissant dans la nuit, rampant, volant, murmurant, s'agitant autour de vous, sortant des pores et des profondeurs du sol. Le nombre des animaux, leurs proportions, leur vitalité, leur omniprésence, vous poursuivent et vous accablent; la nuit même est plus agitée que notre jour. « Si vous voyagez par bateau (*boudjeroë*) sur le Gange, dit miss Emma Roberts, et que la nuit vous surprenne, vous assistez à un formidable concert : chacals qui s'approchent en grandes troupes du bord de l'eau et qui percent l'air de leurs hurlements aigus; oiseaux de proie et oiseaux aquatiques poussant sans interruption de grands cris abruptes, qui retentissent avec l'éclat rauque d'un instrument de cuivre; bruits continus, causés par la procession incessante des myriades de rats qui dévorent le navire; bourdonnements des insectes qui se jouent sur votre tête. » Plus on s'approche des jungles ou déserts, et plus cette communauté intime de toutes les heures avec les forces vivantes et renaissantes de la nature animée apporte de fatigue au voyageur, qui pénètre avec effroi dans l'atelier même de la vie, dans son réservoir qui déborde. « Aux environs d'Itaouâ, dit un voyageur, vous essayeriez vainement de vous débarrasser, fût-ce pour une seconde, de cette société incommode. Le loup et l'hyène se promènent paisiblement sur votre balcon; au pied du mur, la panthère se dresse et le porc-épic se tapit; sur le toit, que les habitants nomment *tchopper,* toute une population d'écureuils, de rats et de serpents, fait sa demeure habituelle, et les poutres qui soutiennent ce *tchopper* servent à la fois de sanctuaire et de champ de bataille aux chats sauvages, aux grands lézards nommés *ghosaoumps,* et aux *vis-copras,* qui se poursuivent et s'exterminent dans ces solitudes avec un vacarme épouvantable. Par une précaution fort délicate, les bipèdes indigènes qui partagent ces retraites avec les quadrupèdes et les reptiles, ont soin d'étendre au-dessous des poutres et d'attacher aux quatre coins de la corniche un drap qu'ils tendent de leur mieux et qui sert de plancher à l'autre compagnie, reléguée au premier étage.

» On distingue aisément d'en bas la marche, la course, la lutte, les évolutions de tous ces animaux, les empreintes de leurs pas, jusqu'à leurs formes; et lorsque le drap s'use un peu, quelque énorme patte égarée, la queue verte d'un lézard qui se fait jour à travers l'ouverture, ou même le corps tout entier d'un *vis-copra,* vous apparaissent

et tombent sur votre tête. Plus la nuit avance, plus le tumulte s'accroît, plus vos oreilles sont blessées, et votre repos impossible. Les moineaux qui dormaient sous la projection extérieure du toit s'éveillent, battent des ailes et prennent leur vol avec des cris bruyants. L'armée des insectes, plus nombreuse et plus puissante que partout ailleurs, poursuit son concert nocturne avec une vigueur sans pareille. D'innombrables crapauds se chargent des basses; le second-dessus est abandonné aux grillons, qui crient comme des hautbois; à peine distingue-t-on le cornet à bouquin des moustiques, et le frémissement vague des rats à musc semble jouer des airs de clarinette. Chacun de ces êtres paraît prendre plaisir au bruit qu'il cause et rivalise avec ses confrères. Les Hindous eux-mêmes ne prononcent pas une parole qu'ils ne la crient, et, comme ils choisissent fort spiritnellement le jour pour dormir, ils deviennent pendant la nuit aussi exagérés dans leurs clameurs que les bêtes du pays. Les routes sont alors couvertes de bandes qui chantent, dansent et causent aussi haut que possible, et, pendant les époques des solennités religieuses, les vociférations populaires sont soutenues par mille espèces d'instruments sauvages qui beuglent dans tous les tons, gongs d'airain, clochettes, sonnettes, tambours, trompettes de six pieds de long.

» Cette surabondance de vie, de bruit, de force, de puissance, de lumière, produit pendant le jour des effets moins déplaisants. Dès le matin, vous voyez s'approcher de vous et voltiger sur votre moustiquaire des essaims de pigeons bruns à la poitrine violette et puce, et le pigeon vert, le geai bleu foncé, le pic à la crête noire, tout un luxe de fleurs vivantes, pourpres, jaunes, perlées, qui tourbillonnent au-dessus de vous. Ce perpétuel gémissement, si doux et si triste, est celui des colombes, que l'on ne cesse pas d'entendre pendant la durée entière du jour. D'immenses sauterelles ailées s'élancent, le corps chargé d'émeraudes dont aucun joaillier ne possède les rivales; des bourdons étincelants font rouler dans les airs leurs améthystes et leurs topazes; quelques autres semblent promener un charbon rouge et allumé, d'autres un fragment de velours nacarat. Des armées de faisans, des bataillons de perroquets fuient et se dispersent au loin, en poussant des cris de terreur. L'antilope bondit et passe devant votre porte entr'ouverte, comme la balle que fait jaillir la détente d'un ressort; vous voyez le *nylghau* fendre l'air comme s'il avait des ailes, le héron gigantesque s'avancer à grands pas vers les rives du fleuve, le canard brahmanique suivre la même route en caquetant, et d'innombrables renards bleus, des civettes à la queue superbe et des troupes d'écureuils agiles occuper tous les replis du sol, des arbres, des édifices, des cavernes et des rivages. Les forêts vierges de l'Amérique n'offrent rien de semblable à cette puissance et à cette fécondité vitale. »

L'espèce humaine y est aussi extrêmement variée. Les Hindous et les Musulmans, dit M. de Jancigny, forment les deux éléments principaux de la population de l'Hindoustan, et il semble au premier coup d'œil qu'il soit possible de grouper autour de l'une ou l'autre de ces deux grandes divisions toutes les races ou tribus secondaires; mais il n'en est pas ainsi : plusieurs de ces races se refusent à de semblables rapprochements, et vivent isolées par leurs mœurs, leur langage et leurs caractères physiques. D'ailleurs, les Hindous et les Musulmans se subdivisent eux-mêmes en un grand nombre de populations qui ne diffèrent pas moins les unes des autres que bien des nations de l'Europe entre elles. Il serait difficile de dire quelle est dans l'Hindoustan la proportion des Hindous aux Musulmans, les relevés étant fort incomplets jusqu'à ce jour; mais nous pensons qu'on peut évaluer à une vingtaine de millions la population musulmane répandue dans toute l'Inde anglaise, y compris le Pandjâb et l'Afghanistan. Les Hindous proprement dits appartenant à diverses sectes de la religion brahmanique peuvent s'élever à cinquante millions, dont trente millions au moins habitant

la présidence du Bengale. Le bouddhisme compte peut-être dans toute l'Inde anglaise deux à trois millions de prosélytes, dont la population de Ceylan forme la moitié; les autres croyances, dont quelques-unes participent à la fois de l'islamisme et du brahmanisme, et dont d'autres ne paraissent avoir aucun point de contact avec ces religions, se répartissent entre une quantité prodigieuse de tribus. Pour donner une idée de l'immensité du champ que l'ethnographie aura à parcourir pour rassembler seulement les matériaux des importantes recherches qu'elle est appelée à faire dans l'Hindoustan, nous remarquerons, avec James Tod, historien du Rajahpoutana, qu'en suivant le cours de la rivière Tchamboul, sur un développement d'environ cinq cents milles, on traverse des royaumes, principautés, petites républiques, etc., peuplés des races suivantes : *Soundies, Tchanderawats, Siesoudias, Aaras, Gore, Djadounc, Sikerwal, Goudjeur, Djât, Touar, Tchohâne, Bhadoria, Katchwaha, Sengar, Bondéla*, etc. Toutes ces races diffèrent plus ou moins par leurs caractères physiques, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs occupations ordinaires et leurs langages. La taille, le teint et la physionomie des Hindous et même des Musulmans de l'Inde sont si variés, qu'aucune description ne peut suffire à faire connaître les diverses races qui composent la masse de la population. Parmi cette diversité infinie de types que présente cette population bigarrée de l'Hindoustan, il en est quelques-uns qui ont déjà été étudiés avec soin, et, avant de quitter ce sujet, nous essayerons de donner une idée de la race hindoue proprement dite, observée dans ses castes supérieures. En général, les habitants des plaines sont plus petits et plus sveltes, les montagnards, ou au moins les habitants des plateaux, d'une plus haute taille et d'un système musculaire plus développé; mais les uns et les autres sont agiles, de formes élégantes, et capables de supporter de grandes fatigues; tous ou presque tous sont éminemment propres à la vie militaire. On voit peu de personnes contrefaites, mais par différentes causes la cécité est assez commune. Le teint du peuple varie, selon le climat et les circonstances, d'un olivâtre foncé à une riche teinte brune légèrement olivâtre; mais chez les Hindous, l'esprit est si bien discipliné, que le dehors trahit rarement les émotions du dedans. Le contour de la figure est ovale, le front élevé, mais légèrement comprimé, les yeux et les cheveux noirs, les sourcils arqués, le nez et la bouche de forme européenne, le regard calme, tranquille et prévenant, également éloigné de l'aspect sombre et farouche du Malais et de l'expression passionnée du Persan ou de l'Arabe. Le buste est en général dans de belles proportions; la poitrine est large et profonde, la taille fine, les bras parfaitement attachés, les mains petites, mais nerveuses; les extrémités inférieures comparativement grêles, et le pied plat, les orteils courts, mais bien détachés et très-souples.

On trouve fréquemment parmi les Rajahpouts et les montagnards du Nord des hommes d'une stature gigantesque, qui seraient remarqués dans tous les pays de l'Europe par leurs proportions et leur force herculéenne. « Gokul-Dass, dit le colonel Tod, le dernier chef de Déoghar, était, de figure et de taille, un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus : il avait environ six pieds six pouces mesure anglaise (équivalant à un mètre quatre-vingt-dix-huit centimètres ou six pieds un pouce ancienne mesure française); il avait la corpulence d'un hercule et se tenait parfaitement droit; son père, à vingt ans, était beaucoup plus gros et devait avoir eu près de sept pieds. » Les femmes, lorsqu'elles ne sont pas hâlées et flétries par le soleil et par un travail excessif, sont presque toujours d'une beauté remarquable; elles ont les membres petits et arrondis, les articulations d'une grande souplesse, des traits pleins de douceur, des yeux noirs et languissants, les cheveux longs et soyeux, et la peau d'une finesse et d'un poli vermeilleux. Les femmes hindoues de la caste brahmanique se

font remarquer entre toutes. Le cou, les épaules et la poitrine sont ravissants, les membres en général d'une rare délicatesse et d'un moule exquis, les mouvements aisés, nobles et gracieux à la fois; le contour de la face du plus bel ovale grec, le nez long et droit, la lèvre supérieure admirablement modelée, la bouche petite, le menton rond. Les yeux, ombragés de longs cils noirs et surmontés de sourcils élégamment arqués, sont grands, noirs, humides et étincelants d'expression. Il est difficile, en un mot, de rien voir de plus gracieux qu'une femme hindoue de haute caste, et il n'est pas jusqu'à la teinte dorée de cette peau si douce, si unie, si lustrée, dont le ton riche, chaleureux et diaphane, n'appelle le regard et n'excite l'admiration.

L'opinion paraît hésiter, quant à la supériorité morale et intellectuelle, entre la race hindoue et la race musulmane. Nous croyons que, sous le rapport de l'aptitude, de la pénétration et de l'intelligence, les Hindous sont au moins égaux aux Musulmans, et sous le rapport des qualités morales, des habitudes et surtout des penchants de l'une ou l'autre nature, nous n'hésitons pas à donner la préférence aux sectateurs de Brahma.

Religion. — L'Hindoustan, tel que l'a fait depuis peu la domination anglaise, est le pays du globe qui offre la plus grande variété de cultes. Le judaïsme, le mahométisme dans toutes ses nuances, le nanekisme, le magisme, le catholicisme, l'Église du rite grec, l'Église arménienne, les Églises luthérienne, anglicane et presbytérienne, la religion de Confucius, celle du Sinto, y vivent en paix et côte à côte avec les deux cultes indigènes, le bouddhisme et le brahmanisme.

Une foule de savants ont été portés à reconnaître que le brahmanisme était la religion ancienne de l'Hindoustan, et que Bouddha n'était intervenu que comme réformateur. Cette opinion a été combattue par des auteurs modernes : le bouddhisme ayant été retrouvé dans toute sa simplicité, parmi quelques populations des Alpes Thibétaines, ils en ont induit que c'était là le vrai culte, le culte primitif de l'Inde, dont le brahmanisme n'était qu'une dégénération. En admettant cette donnée, la partie morale et spiritualiste des dogmes indiens serait de tradition immémoriale; tandis que tout leur système de pratiques atroces et d'ineptes assujettissements deviendrait une manœuvre plus moderne, arrangée pour les intérêts et les ambitions des prêtres.

Cette dissidence n'est pas la seule que la religion indienne ait soulevée. Toute cette théogonie, si obscure et si complexe, a eu plus de commentateurs que d'interprètes. Dans un pays où chaque caste n'a qu'un droit circonscrit d'appréciation et d'examen, on conçoit que les renseignements donnés à des Européens variaient suivant la position du naturel qu'ils interrogeaient.

Le culte hindou, comme le nôtre, reconnaît un Être suprême, éternel, infini, tout-puissant, qui a créé tout ce qui existe. C'est Para-Brahma, qui s'est associé trois êtres inférieurs à ses perfections. Ces trois esprits célestes sont Brahma, Wichnou et Chiva, qui sont trois et un, et forment la Trinité indienne connue sous le nom de Trimourti, composée du triple attribut créateur, conservateur et destructeur. Après eux, Para-Brahma créa Maissassour avec une légion d'anges, auxquels il prescrivit d'adorer le Très-Haut. Mais, à quelque temps de là, une révolte de Maissassour, dans laquelle trempa une portion de l'armée céleste, nécessita un châtiment et une expiation ; ce fut alors qu'à la demande de la Trinité divine, Para-Brahma créa un monde visible, composé de quinze globes de purification, dont le nôtre occupe le milieu. Les sept globes inférieurs sont destinés à la pénitence; les sept supérieurs à la purification des anges pénitents. Pour loger ces âmes rebelles venues d'en haut, Dieu créa quatre-vingt-neuf formes de corps mortels, dont les plus nobles sont la vache et l'homme. Quand sous cette dernière forme un esprit aura bien mérité de Dieu, il retournera au

ciel, ses quinze globes une fois traversés; celui, au contraire, qui aura ajouté à sa rébellion de nouveaux griefs de désobéissance, sera replongé dans l'*Onderah*, ou dernier globe, pour recommencer l'expiation.

Pour aider leurs frères dans le bien, les anges fidèles ont obtenu de Para-Brahma la permission de venir se mêler à eux dans leur séjour de pénitence. Ils sont là sous toutes les formes et dans tous les éléments; et les Hindous les adorent sous le nom de *Deva* ou *Deouta* (bons génies), chargés par Dieu de les protéger contre les inspirations des *Deiti* (mauvais génies), agents secrets de Maissassour, chef des anges rebelles. Ces bons ou mauvais génies, les Hindous les voient partout, dans les étoiles, dans l'air, dans la mer, dans les bois, dans les fleuves. Les *Deouta* sont presque toujours en guerre avec les *Deiti;* les premiers, au nombre de trois cents millions, sont voués à Wichnou; les seconds, voués à Chiva, atteignent le chiffre de huit cents millions.

Nul peuple n'élève plus haut que le peuple hindou ses prétentions d'antiquité. Sa tradition taxe la purification des esprits déchus à une épreuve de quatre âges ou *youga.* Nous sommes dans le quatrième. Le premier âge, *satia,* ou âge d'or, a duré trois millions deux cent mille ans. Ce fut un âge d'innocence et de prospérité, disent les Vedas, car les brahmanes régnaient. La vie de l'homme allait à cent mille ans. L'âge *treta,* ou d'argent, a duré deux millions quatre cents ans : la deuxième caste, les Ksattryas ou Rajahpouts, eurent alors l'empire, et ils composèrent un État où les vices étaient pour un quart, les vertus pour trois quarts. Dans le troisième âge, *duapara,* ou de cuivre, les Vaichis ou Banians (troisième caste) commandèrent : alors la somme des vices égala celle des vertus, et la vie humaine fut réduite à mille ans. Cette nouvelle période dura un million six cent mille ans. Aujourd'hui nous voici au quatrième âge, *kali-youga,* ou âge de fer, où dominent les Soudras, quatrième caste. La proportion des vices sur les vertus est de trois quarts à un quart, et la vie humaine ne dépasse guère le *maximum* de cent ans. Cet âge de fer doit durer cent mille ans, sur lesquels près de cinq mille sont écoulés. On peut voir aisément tout ce qui existe de rapports et de similitude entre cette cosmogonie et les mythes du paganisme grec et romain.

Les Hindous nomment *âge divin* la réunion de leurs quatre âges : mille âges divins forment un jour de Brahma, et, pendant sa durée, cette divinité investit quatorze *Menous* (esprits saints) de la souveraineté de la terre. Nous sommes dans la cinquante et unième année de Brahma, ce qui porte à un chiffre effrayant l'âge du monde, sur lequel les brahmanes eux-mêmes ne s'accordent pas. Mais la divergence de leurs calculs ne va pas, en apparence, jusqu'à rentrer dans les données des textes hébreux. Ils comptent toujours par millions, et, quand on leur parle de notre chronologie de six mille ans, ils sourient de pitié. « Le vieillard à barbe blanche est né d'hier, » disent-ils avec ironie. Toutefois M. de Brotonne, dans son *Histoire de la filiation et des migrations des peuples,* a démontré que les prétentions indiennes se réduisent réellement à une antiquité de 7,278 ans, calcul tout à fait en rapport avec celui des Septante.

Le premier Menou paraît avoir écrit les lois et les instituts qui régissent aujourd'hui encore les populations hindoues. Les cinq qui lui succédèrent firent peu de chose; mais sous le septième Menou eut lieu un déluge auquel ce prince survécut seul, grâce à une arche dans laquelle il se réfugia lui, sept *Richis* (demi-dieux) et leurs épouses. Le septième Menou repeupla donc le monde; il eut une postérité qu'on divisa en enfants du soleil et enfants de la lune. Suivant les *Pouranas,* livres saints, qui parlent de la création, Menou gouverna seul pendant l'âge d'or; l'âge d'argent compta cinquante-cinq princes de la race solaire et quarante-cinq de la race lunaire; l'âge de cuivre, vingt-neuf des premiers et vingt-quatre des seconds. Enfin trente générations de chacune des deux familles se sont succédé dans les mille premières années de l'âge

actuel. Depuis cette époque, une chronologie plus régulière et moins vague a pu s'établir et se continuer.

Brahma, l'une des trois personnes de la divinité indienne, est l'esprit créateur; il avait cinq têtes avant que Vairevert, fils de Chiva, lui en eût coupé une. Au moment de notre naissance, Brahma imprime dans notre cerveau ce qui doit nous arriver. C'est lui qui a divisé les Hindous en quatre castes. Quelques discussions s'étant élevées entre Brahma et Wichnou, il en résulta un conflit dans lequel l'Être suprême intervint, et pour ce fait Chiva condamna Brahma à n'avoir jamais de temple sur la terre.

Brahma, ou ses fils les Menous, ont rédigé les lois religieuses de l'Inde. De ses quatre bouches sont sortis les Vedas que le philosophe et poëte Vyasas n'a réunis pourtant et mis en ordre que 1400 ans avant Jésus-Christ. Brahma passe aux yeux des Hindous pour être identifié avec le soleil. Sous ces deux points de vue, il se rapproche de Jupiter, père de Minos; il s'appelle comme lui père des dieux et des hommes, et comme lui il est représenté par la figure d'un homme à quatre têtes et à quatre mains. La femme de Brahma est Sarassouady, déesse des lettres et des arts.

Chiva est la divinité dont le culte paraît rallier le plus d'adorateurs parmi les populations indiennes. Dans ses attributs de destructeur et de réparateur, il semble offrir une analogie avec les opérations de la nature qui n'anéantit que pour transformer. On invoque Chiva sous une foule de noms dont les principaux sont Rudra, Iswara et Mahadeva. Sous le premier, il est cruel; sous le second, maître de tout, et grand sous le troisième. Chiva est la divinité favorite du peuple qui prétend que toutes les autres lui sont subordonnées. Les *sanyassis,* religieux indiens, lui vouent un culte particulier sous le nom de Dorghati. Rarement on le représente avec plusieurs têtes; mais le nombre de ses mains varie de quatre à trente-deux. Chaque main tient une arme, hache, épée, massue, etc., et autour de son cou figure un chapelet de crânes humains.

Parvati, femme de Chiva, est célèbre dans les légendes hindoues; on lui a sacrifié jadis des victimes vivantes, depuis l'homme jusqu'à la tortue. Dans ses attributions vengeresses, elle répond assez bien à Proserpine, à Diane de la Tauride, ou à la triple Hécate. Sous un autre caractère, Parvati devient Dourga ou la Vertu active, et, en cette qualité, elle vainquit l'ange révolté Maissassour. Elle prend aussi les noms de Padmala et Camala, née du Lotos, et avec ces noms elle devient complétement l'analogue de la Vénus des mythologues occidentaux. Comme cette déesse, elle sortit sur une fleur de l'écume de l'Océan qui jeta sa fiancée aux pieds de Chiva. Sa génération divine est presque incalculable. Elle est la mère de Mammadin, Cupidon des Hindous, de Karticeya, leur Mars ou dieu de l'armée céleste, qui marche porté sur un paon avec une quadruple tête entourée d'une auréole; elle a mis encore au monde Gañesa, dieu de la sagesse. La limite de ses attributions est difficile à tracer, car elle est partout influente et adorée. Avec Sarassouady, elle protége les sciences, elle préside à l'extraction des minéraux, elle donne le ton aux instruments de musique. Ainsi Parvati, par elle-même ou comme femme de Chiva, est en très-grande vénération dans toute l'Inde. Son fils Ganesa, comme dieu de la sagesse, partage cette faveur populaire. C'est, avec le dieu singe Hanouman, le seul qui jouisse, comme les lares païens, des honneurs du foyer; sur le frontispice de chaque livre hindou se trouve l'invocation : Salut à Ganesa! Ce dieu est peint avec une tête d'éléphant. Quelquefois on l'adore sous le nom de Poléar.

Les autres fils de Chiva sont Soupramanier et Vairevert; celui-ci porte en guise de collier des têtes enfilées les unes dans les autres; il a quatre bras, trois yeux et deux dents saillantes en forme de croissant.

Le dernier dieu de la Trinité indienne est Wichnou qui ne se révèle à l'humanité que

par une bienveillante influence; on le peint avec quatre bras, quelquefois davantage; il a une figure noble et gracieuse; sa tête est ornée d'une triple tresse qui figure, dit-on, les trois grands fleuves du Gange, de la Djemna et du Saresouali. Il est souvent couché sur le serpent Adissesben qui le berce sur une mer de lait, divan habituel de son *Vaïcondom* ou paradis. C'est à Wichnou que les mythographes indiens rapportent cette série d'incarnations ou *avatars* qui semblent autant d'allégories relatives à l'histoire de la contrée. Dans la première, Wichnou se métamorphose en poisson, pour sauver d'un déluge général, ceux-ci disent un roi, ceux-là les livres saints. Dans la seconde, il se change en tortue, pour supporter une montagne près de tomber dans la mer; dans la troisième, en sanglier, forme sous laquelle il éventre le géant Paladas; puis il s'incarne encore et tour à tour en homme-lion, en brahmane nain, en simple mortel, sous les noms de Rama, de Balapatren et de Parassourama; enfin en berger qui devient fameux sous le nom de Kishna. La dixième incarnation de Wichnou arrivera à la fin du kali-youga, dans quatre-vingt-dix mille ans.

A côté de ces trois divinités principales qui se transforment à l'infini, existent encore, dans le culte indien, des myriades de dieux et de déesses avec leur destination et leurs attributs : Tels sont : Tchandra, la lune; Yama, dieu de la mort; Couvera, dieu des richesses; Lacshmi, déesse de la fortune; Agni, dieu du feu; Wiswacarman, dieu des ouvriers; Pavan, dieu des vents et dieu de la musique, père d'Hanouman, à la figure de singe; Indra, dieu des météores, le plus grand après la souveraine Trinité indienne; Mariatta, adorée seulement par les gens de la basse classe, et enfin le Lingam qui est moins un dieu qu'une obscénité symbolique répondant au *phallus* des Romains.

Tel est, en aperçu, le polythéisme indien. Quant aux dogmes qui s'y rattachent, on peut en résumer la pensée dans une métempsycose universelle. Une certaine quantité d'esprit et de matière, l'une et l'autre impérissables, se trouve, d'après eux, en jeu constant de transmigration : la punition des esprits méchants est de déchoir dans leur enveloppe matérielle; ainsi, du corps de l'homme, ils descendent dans celui de la bête, en suivant la progression des animaux plus ou moins nobles, de manière à courir la chance d'habiter jusqu'à des pierres. Dans cette partie comminatoire de leurs dogmes, il n'est point venu à la pensée des brahmanes de menacer les hommes d'un enfer perpétuel; quand on leur en parle, ils se scandalisent, ils disent que c'est injurier Dieu que de mettre des bornes à son droit de clémence, préjuger de sa justice et lui donner des passions haineuses qui sont incompatibles avec son essence. Si grand que soit un forfait, ajoutent-ils, la bonté divine est encore plus grande.

Cette croyance à la métempsycose leur sert encore à expliquer le contraste des conditions humaines et l'inégalité de nos destinées. Pour eux la compensation n'existe pas toute dans un monde meilleur, elle est dans ce monde transitoire. Que si voué au sort le plus humble, un mortel achève une vie méritante et pieuse, sa récompense est de renaître riche, honoré, au milieu de toutes les jouissances du luxe et du bien-être. De cette sorte, la métempsycose indienne est un peu mêlée de prédestination et de fatalisme. Le libre arbitre ne peut pas aller jusqu'à effacer un mot de ce que Brahma a écrit dans la tête d'un homme; mais certaines pratiques, certaines expiations peuvent lui compter dans la balance de ses bonnes et de ses mauvaises œuvres.

La croyance à la métempsycose a certainement été la raison déterminante de l'horreur des Hindous pour toute nourriture animale, horreur poussée jusqu'au ridicule parmi certaines castes. Chez les fondateurs de la religion, cette loi a eu sans doute quelque but d'hygiène ou de conservation des espèces utiles à l'homme; mais depuis les temps anciens, de telles modifications sont survenues dans notre globe, que ce système d'alimentation est une anomalie et une cause d'abâtardissement. Outre cette abstinence

générale de toute chair, il existe parmi les castes hindoues une vénération pour certains animaux, comme la vache, le bœuf, le vautour, le cygne, l'oie, le singe, le poisson, l'éléphant, le serpent à chaperon, et une foule d'autres, dont chacun a ses dévots, sans préjudice d'une bienveillance générale pour toutes les espèces.

Comme les autres religions, le brahmanisme a eu ses schismes : le plus éclatant est le bouddhisme, dont nous avons souvent parlé dans le cours de cet ouvrage. Les sectaires de Bouddha sont nombreux dans le Thibet et dans les royaumes de Siam et de Pegou ; il a fallu toute la persévérance des brahmanes pour l'extirper de la presqu'île du Dekhan, où il avait jeté de profondes racines. Outre les bouddhistes, l'Hindoustan compte encore les sectes de la main droite et de la main gauche, qui regardent l'une des deux mains comme impure, et se disputent la prééminence depuis un temps immémorial; la religion des Sykes, ou nanekisme, du nom de son fondateur Nanek, qui entreprit de constituer un culte fusionnaire entre les Hindous et les Mongols, les Vedas et le Coran; enfin la secte des Banians qui appartient dans l'ordre hiérarchique à la caste des Vaichis, et qui se compose de gens du commerce, changeurs revendeurs, brocanteurs et banquiers. Le seul trait distinctif de cette secte, est une méticuleuse exagération du respect pour les animaux; leur extravagance en est venue au point de faire construire à Surate un hospice pour les bêtes malades ou estropiées, vieilles ou vagabondes. Tout y est admis, à part les espèces carnassières; et la charité pour les pensionnaires y va si loin que de temps à autre on sacrifie un pauvre diable, un mendiant payé à prix d'or, aux appétits des insectes vermineux nourris dans l'hospice. Rien au reste n'est plus curieux à voir que ces banians préoccupés de la peur de détruire quelque animalcule; celui-ci porte sur sa bouche un tamis de toile légère pour ne pas avaler une mouche au vol; celui-là tient une époussette pour balayer le terrain où il s'assiéra, afin qu'aucune fourmi n'y soit exposée à périr; les uns marchent les yeux baissés pour ne fouler aucun être vivant; les autres ont toujours à la main du sucre, de la farine ou du miel, pour l'offrir à toute bête qui se trouvera sur leur route. On en a vu souvent racheter la vie d'un animal que les matelots ou les soldats européens allaient tuer.

En regardant de haut cet amalgame de croyances et de pratiques qui constituent la religion indienne, on est porté à y voir avec plusieurs savants le berceau de presque toutes les religions connues. A les analyser, en effet, on n'en trouve aucune qui n'ait un chaînon d'attache avec le brahmanisme; le judaïsme par ses prescriptions hygiéniques; le mahométisme par son fatalisme et ses pratiques d'ablutions; le paganisme par ses quatre âges, puis par une foule d'analogies et de concordances, soit dans les traditions cosmogoniques, soit dans la tendance polythéiste; le culte des Égyptiens par l'adoration envers les animaux; et enfin le pythagorisme par ce grand système de métempsycose et de transmigration qui se mêlait à beaucoup de religions anciennes. En présence d'un concours semblable, n'est-il pas plus rationnel de croire que ce sont là autant de rayonnements du brahmanisme, plutôt que de supposer à ce culte, si stationnaire de sa nature, une série d'emprunts faits tour à tour aux autres cultes? La preuve historique pourrait se tirer au besoin de l'immutabilité de l'Inde en matière de croyance : le même système de castes et d'adoration, que Diodore, Arien, Strabon, et avant eux Mégastène et Clitarque, ont constaté pour les siècles d'Alexandre et de Ptolémée, existe encore de nos jours avec ses inflexibles catégories et ses pratiques immémoriales. Les bayadères, les fakirs, les *suttis* ou bûchers de veuves, toutes ces distinctions, toutes ces atrocités superstitieuses, contre lesquelles vient lutter la civilisation européenne, ont survécu au temps et à la conquête. Quand l'Égypte a péri tout entière, religion et mœurs, l'Inde est restée debout, mœurs et religion. Elle n'a pas résisté, elle a plié, puis

s'est relevée comme le roseau, et la ruse, la souplesse, la puissance de l'habitude ont plus fait pour elle que la force. Les temples de Memphis et de Thèbes sont au ras du sol; les vieilles pagodes de Bénarès n'ont eu à vaincre que la brutalité des âges. Elles ne tiendront pas contre la vérité.

Le grand code religieux des Hindous consiste principalement dans les Vedas, qui sont au nombre de quatre, le Rhish-Veda, le Jagiour-Veda, le Samah-Veda et l'Atarvana-Veda. Ces quatre livres, qui résument tout le savoir humain, sortirent de la bouche de Brahma au commencement du monde; ses fils, qui sont des *richis* ou demi-dieux, les répandirent sur la terre. Les brahmanes seuls ont le droit de les lire et d'en communiquer une portion aux ksattryas; à toute autre caste, cette lecture est interdite sous les peines les plus sévères. Outre ces Vedas, les Hindous ont encore une foule d'autres livres, les Upavedas, commentaires des Vedas, les Vedangas, les Sastras, et enfin les Pouranas qui sont des poëmes sacrés au nombre de dix-huit.

La division des Hindous en quatre castes principales est, comme on l'a dit, un fait de la plus haute antiquité. Les livres sacrés constatent que Brahma présida lui-même à ce classement imprescriptible. Il tira les brahmanes de sa tête, ou, selon d'autres, de sa bouche; les ksattryas de ses bras; les vaichis de son ventre; les soudras de ses pieds. Outre ces grandes catégories, il en existe une foule d'autres qui élèvent à près d'une centaine le nombre de ces castes indiennes; mais il serait difficile à un Européen de suivre d'une manière précise les divers degrés de cette longue échelle. Tout ce qu'il en voit, c'est une grande répugnance de la part des Hindous à sortir du métier spécial auquel leur naissance les voue. Un *couli* ou portefaix, qui charge un fardeau sur la tête, ne l'accepterait pas sur les épaules; celui qui vend du grain ne peut vendre de l'huile; le sommelier d'une maison ne toucherait pas à une cruche d'eau; le cuisinier ne plumerait pas sa volaille. Il y a des individus qui naissent cordonniers, tailleurs, barbiers, cornacs, porteurs d'ombrelles, potiers, orfévres, pêcheurs, etc. Bon gré mal gré, il faut qu'ils subissent la vocation imposée; toute autre leur est interdite, à moins qu'ils ne consentent à devenir parias ou poulias, c'est-à-dire à se mettre hors de toute caste, à se déclasser; car les parias ne forment pas une caste, comme on l'a souvent dit : on désigne par ce nom le rebut de toutes les autres; ce sont les individus qui volontairement, ou par une suite de fautes, ont mérité d'être mis hors la loi commune. Un brahmane, un ksattrya, un vaichi peuvent, comme le soudra, devenir parias. Entre les diverses classes, toute alliance, tout mélange de sang, sont interdits par une coutume à la fois civile et religieuse. La dégradation et la mise hors de caste sont attachées à toute infraction en ce genre : on encourt cette peine pour divers autres cas, tels que l'oubli de pratiques religieuses, l'usage d'aliments prohibés, et même le contact d'un individu des castes réprouvées. Cette sentence est irrévocable : rien ne l'expie.

C'est grâce à cette épouvantable loi d'exclusion et de torture morale que la religion indienne a pu se passer d'une arme dont tous les cultes ont usé et abusé, soit pour attaquer, soit pour se défendre; je veux dire l'intolérance. Après avoir ainsi parqué les populations, de manière que l'apostasie fût non-seulement une honte, mais encore une ruine; après avoir marqué au front et réduit à un rôle immonde ceux qui voulaient sortir de leur cloison sociale, elle a pu ouvrir ses portes, laisser sa frontière sans grande muraille, s'inquiéter peu d'un débordement d'étrangers, parce que ces nouveaux venus étaient placés d'avance en dehors de sa sphère d'activité, qu'ils étaient étrangers à toute classe et moins que des parias. Avec une telle force d'inertie, la religion indienne pouvait donc être tolérante sans danger : elle le fut de tous temps. Les mêmes causes la firent également l'ennemie du prosélytisme; car elle ne pouvait offrir à un néophyte aucune classification, aucun état civil sans déroger à son privilége fondamental de nais-

sance. On naît brahmane, ksattrya ou vaichi; nul au monde n'a qualité pour vous faire vaichi, ksattrya ou brahmane. Les conséquences de ce système religieux ont été qu'aucun Européen n'a pu se voir initier aux mystères du brahmanisme; comme aussi peu d'Hindous de quelque importance se sont faits chrétiens ou musulmans. La conquête mongole a été impuissante à obtenir ce résultat, et les prédications des missionnaires catholiques ou luthériens n'ont guère réussi que parmi les parias; ainsi le christianisme, dans sa mission catholique, a commencé par la conversion des esclaves.

Les brahmanes, dont la caste se subdivise à l'infini, sont reconnaissables à la marque qu'ils portent au front; ils doivent aller la tête et la poitrine nues, se raser les cheveux et la barbe, en ne laissant qu'une petite touffe sur le haut de la tête. Cependant, quand ils ne se vouent pas au sacerdoce, ils peuvent porter le turban et l'habit long. Les femmes ont la marque distinctive du mari : une large pièce de toile et un canezou étroit composent leur vêtement. Les plus instruits parmi les brahmanes sont les faiseurs d'almanachs, qui savent un peu d'astronomie. Ils connaissent le gnomon, s'en servent pour calculer le méridien et pour orienter leurs pagodes. On distingue encore les *Pandidapapans*, brahmanes au service d'un prince du pays, qui dérogent jusqu'à servir de caissiers aux négociants de Madras et de Calcutta; les *Taloidipapans*, sectateurs de Chiva, qui doivent vivre d'aumônes et marmotter constamment quelques prières; les *Papan-Vaichenavens*, prêtres de Wichnou, chargés du service de ses pagodes. Dans la hiérarchie sacerdotale, il y a quatre grades ou degrés : les deux premiers se prennent dans l'enfance; mais les deux autres sont le prix d'un long exercice. Celui de *vanaprastra* ne s'obtient qu'à l'âge de quarante ans, et, pour aspirer au grade de *saniassi*, il faut avoir vécu ensuite vingt-deux ans dans la solitude et la contemplation.

On sait du reste quel penchant ont les Hindous pour ces expiations contre nature. Nul pays au monde n'a une plus belle collection de pénitents et de martyrs volontaires. Il y a dans ce pays des fakirs, des joghis, des fadins, des pandarons de la secte de Chiva, espèce de pèlerins quêteurs; des poutcharis, religieux de la secte de Mariatta, divinité des parias; enfin une foule d'autres fainéants, dont le métier est d'exploiter la charité et la commisération publiques. Les fakirs et les joghis, les uns plutôt Musulmans, les autres Hindous, sont en première ligne parmi ces hordes sales et paresseuses. Hideux à voir, morts à toute honte et presque nus, ils font assaut de singeries et d'extravagances pour toucher les âmes dévotes; réunis parfois en bandes de 10,000, ils ont changé en attitude menaçante leurs formes quêteuses. La crédulité populaire a une grande foi aux fakirs et aux joghis : elle affirme qu'ils vivent plusieurs années sans boire ni manger; elle leur suppose des pouvoirs surnaturels ; et les femmes surtout n'ont rien, absolument rien à refuser à cette robuste canaille. Fakirs ou joghis, le nombre de ces vagabonds s'élève, d'après un auteur anglais, à près de 800,000.

Les joghis sont presque tous des deux premières castes. Les pénitents des castes inférieures prennent le nom de tadins : ne pouvant par leur naissance prétendre aux hommages et aux respects réservés aux brahmanes, ces hommes ont cherché à se faire une célébrité par l'exagération des tortures qu'ils s'imposent. Ce qu'ils en recueillent est le glorieux titre de *richis*, demi-dieux ; mais leurs souffrances, avant d'arriver là, sont au-dessus de toute croyance. Les uns vivent quarante ans dans une cage de fer; les autres se chargent de chaînes pesantes. Celui-ci doit constamment tenir les poings fermés pour que les ongles en croissant entrent dans ses chairs, et finissent par percer la main d'outre en outre; ceux-là se tiennent pendus à un arbre jusqu'à ce que leurs bras, privés de vie, se dessèchent et perdent leur jeu d'articulation; les uns font le vœu de se tenir constamment debout ; les autres de se coucher sur un lit à pointes de fer. Il en est qui regardent fixement le soleil à en devenir aveugles. On a vu de ces

misérables se faire enterrer la tête en bas, de manière que les pieds seuls restassent hors du sol, tandis que d'autres, la tête seule déterrée, n'avaient que le jeu des paupières pour se défendre contre les oiseaux de proie. Plusieurs se sont amputé à eux-mêmes un bras ou une main, ou bien ils se sont coupé la langue. Un de ces fanatiques mesura la distance de Bénarès à Jaggernaut, en s'étendant par terre et se relevant constamment le long de la route. La démence allait même plus loin autrefois, et Thiefenthaler raconte qu'on voyait à Ghazipour une espèce de hache suspendue, sous laquelle quelques pénitents enthousiastes venaient se faire trancher la tête en l'honneur de la divinité. Il faut dire que de nos jours la ferveur des tadins va s'amortissant : leurs expiations sont moins rigoureuses et moins rudes; ce n'est guère qu'à des époques solennelles, et en face d'un grand concours de monde, qu'ils se dévouent à des risques sérieux; car le fanatisme a aussi sa vanité. L'une de ces expiations est celle de la fête du feu, où les pénitents marchent nu-pieds sur des charbons allumés; l'autre est celle que l'on nomme *djampe:* elle a lieu au moyen d'un échafaud à deux ou trois étages, du haut duquel les dévots se précipitent sur des matelas en paille ou en coton, garnis de poignards, de sabres, de couteaux et d'autres instruments tranchants. Les brahmanes qui tiennent le matelas cherchent à atténuer le danger de la chute, car ce qui importe, ce n'est pas que la blessure soit mortelle, mais qu'il y ait beaucoup de sang répandu. Aux fêtes de Kaly, l'une des plus solennelles qui se célèbrent à Calcutta et aux environs, M. Solvyns raconte que les pieds baignaient dans le sang [1]. Quand le djampe est fini, on se rend à la pagode, au bruit d'un orchestre assourdissant, et les pénitents jouent en route avec le fer et le feu, ici se perçant la langue avec une aiguille, là se traversant les doigts avec du fil de fer, ailleurs se tailladant le corps de cent vingt blessures, nombre cabalistique, nombre de rigueur. Il en est même qui se pratiquent au-dessus des hanches des ouvertures dans lesquelles ils passent des cordes, des tuyaux de pipe et des roseaux. Encore si ces fanatiques agissaient dans un but personnel; si ces mutilations, ces larges entailles qui déchirent leurs chairs, étaient faites et souffertes à leur propre intention, on pourrait plaindre cette monomanie religieuse; mais le côté atroce de ces scènes publiques, c'est que les pénitents sont pour la plupart de pauvres diables qui se martyrisent ainsi pour le compte des riches et moyennant salaire.

La deuxième caste primitive des Hindous, celle des ksattryas, est vouée au métier des armes. Elle comprend les rajahs et les guerriers. Aussi se compose-t-elle du sang le plus robuste et le plus beau de toute l'Inde, soit en hommes, soit en femmes. Les rajahs sont princes hindous comme les nababs sont princes musulmans. Le luxe de leurs maisons consiste en femmes, en domestiques, en armures de toutes espèces, en éléphants, en chameaux et en chevaux. Leurs femmes marchent vêtues des étoffes les plus riches et les plus belles. Parmi les autres guerriers de la caste des ksattryas, il faut compter les Rajahpoutes, les Seykes et les Marattes, tribus militaires qui marquent dans l'histoire de l'Inde. Les Naïrs, qui habitent la côte de Malabar, constituent une caste particulière qui se rapproche de celle des ksattryas; chez eux la communauté des femmes paraît être en usage.

La caste des vaichis, comme on l'a vu, est la troisième de l'ordre religieux. Elle se compose d'agriculteurs, de jardiniers, d'éleveurs de bestiaux et de tous les négociants en gros ou en détail. C'est une caste riche, bien vêtue, en possession de toutes les

[1] L'ouvrage de M. Solvyns, intitulé *Les Hindous* (4 volumes in-folio; Paris, 1808), contient des documents d'autant plus précieux sur les mœurs et les costumes des populations indiennes, qu'à l'époque où ce voyageur les a observées elles n'avaient encore subi que très-faiblement l'influence des idées européennes.

aisances de la vie. Elle se divise en tribus de la main droite et en tribus de la main gauche; les banians en font partie. L'usage de la viande, interdit aux banians, ne l'est pas au reste des vaichis. La quatrième caste, celle des soudras, comprend les artisans, les ouvriers et les serviteurs. En dehors de cette grande classification, il en est d'autres qui affectent un nombre de familles à l'exercice de chaque profession. On ne peut renoncer au métier paternel sans courir l'horrible chance d'une dégradation civile. Ainsi, qui naît blanchisseur meurt blanchisseur; qui naît forgeron meurt forgeron. Au milieu de cette foule d'états ainsi distribués, il en est un qu'il faut citer, c'est celui de potier ou *cossever*. Les potiers sont tous de la secte de Chiva; ils n'entrent pas dans les divisions de la main droite et de la main gauche. Cet honneur leur vient à la fois de ce qu'ils sont chargés de guérir les fractures, et de l'importance que les Hindous attachent à la pureté de leurs vases. On a vu des cossevers devenir rajahs; d'autres, placés à l'intérieur des pagodes pour la confection des ustensiles sacrés, acquièrent une importance relative à leur emploi. Le potier n'a rien qui le caractérise positivement des autres castes hindoues; une roue horizontale, tournant sur pivot, lui sert à donner la forme qu'il désire à une argile ductile. Sa femme a un costume plus remarquable : c'est un immense pagne en toile mouchetée qui lui laisse un sein et une partie du ventre découverts. La légèreté des vases fabriqués lui permet d'en porter sept ou huit sur la tête.

Après les soudras, il n'y a plus que des castes mixtes et méprisées, provenant de mariages illégitimes entre castes diverses, et vivant à l'abri d'une sorte d'amnistie légale. Au-dessous d'elles viennent les parias, dont le nom signifie ce qu'il y a de plus mauvais et de plus vil. Les Européens, les Musulmans sont des parias aux yeux des Hindous orthodoxes, parce qu'ils mangent de la viande. Les parias exercent les métiers les plus vils; ils écorchent les animaux morts de maladie, se nourrissent de leur chair et en tannent la peau. Rien de ce qu'ils touchent ne peut servir à une autre caste; on ne leur permet pas l'usage du puits banal; ils ont des fontaines particulières, et pour les signaler il faut qu'ils les entourent d'os d'animaux. Dans les villes, ils sont obligés de camper hors de l'enceinte commune; dans les campagnes leur place est dans les lieux les plus ingrats et les plus solitaires. Élevés ainsi sous le coup d'un opprobre indélébile, les parias sont ce qu'une loi pareille doit les faire, sales, impudents, grossiers, farouches; membres utiles d'ailleurs de la société indienne, ils ont privilége pour les emplois les plus pénibles et les plus bas; ils sont domestiques, palefreniers, cuisiniers, pêcheurs, porteurs de palanquins, etc. Les poulias sont encore au-dessous des parias; ils vivent dans le dernier degré d'abjection et de misère : ce n'est guère que sur la côte de Malabar qu'on trouve de ces malheureux : esclaves des Naïrs, campés au milieu de rizières malsaines, ils se logent pêle-mêle dans des huttes infectes, et n'ont pas le droit de regarder en face un Hindou des castes supérieures. Il en est qui vaguent dans les montagnes, perchent sur les arbres, et hurlent quand ils ont faim en se frappant le ventre.

Au milieu de cette variété de conditions que le code brahmanique a créées et maintenues, il est difficile d'assigner au peuple hindou des mœurs et des coutumes générales. Chaque caste a son type comme elle a ses droits. Cependant on peut dire qu'en masse le caractère hindou est paisible, grave, froid, point railleur, patient et peu enclin à la barbarie, si ce n'est en matière religieuse. Par contre, on trouve dans ces naturels de la mollesse, de la lâcheté, et une impudente habitude du mensonge. Chez eux, les femmes ne sont pas astreintes, comme chez les Musulmans, à une vie murée; si la jalousie des brahmanes a fait adopter à quelques-uns d'entre eux le régime des harems pour leurs épouses, les autres castes laissent aux leurs une liberté assez grande, et on en voit beaucoup qui exercent les mêmes professions que leurs maris.



Indoustan.—Homme du peuple.

Le point sur lequel l'Hindou se montre le plus formaliste, c'est la composition de ses repas et la manière de les prendre. Quand son plat de kary est prêt, il se lave les pieds et les mains, se jette un peu d'eau dans la bouche, s'assied devant son assiette posée sur un terrain uni. Ce terrain doit avoir la forme d'un carré pour un brahmane, d'un triangle pour un ksattrya, d'un cercle pour un vaichi, d'un croissant pour un soudra. Dans ces repas, les Hindous ne se servent ni de siéges, ni de tables ni de couteaux, ni de fourchettes, ni de serviettes; ils s'asseyent sur des peaux, des nattes, des coussins ou des tapis, et prennent le riz avec tous les doigts de leur main droite.

A part la teinte foncée de leur peau, les Hindous des deux sexes se rapprochent beaucoup des Européens par les traits et la stature. La polygamie est tolérée chez eux; mais elle n'existe guère que chez les riches. Les pauvres n'ont qu'une épouse, qui s'occupe des soins du ménage. On cite dans le Karnatic une tribu où les femmes, invisibles à tout homme, ne reçoivent leurs maris que dans l'obscurité et sans lumière. Dans la même province, pays de singularités, existe une autre secte qui jeûne tous les jours où le soleil n'a pas dardé un rayon sur elle.

Les mariages entre Hindous se contractent, pour les filles, entre sept et neuf ans, et pour les garçons entre douze et quatorze. Après une longue cérémonie nuptiale, à laquelle préside un brahmane, on reconduit l'épousée à la maison paternelle, où elle doit rester jusqu'à ce qu'elle soit nubile. A cette époque, nouvelle fête, suivie d'autres formalités. Une femme n'habite avec son mari que lorsqu'elle est devenue mère : jusque-là elle doit se glisser dans sa chambre sans être aperçue et presque à la dérobée.

Les funérailles des Hindous ont aussi leur cérémonial, gradué suivant les castes. Quand un riche Hindou est décédé, on va lui construire son bûcher hors de la ville, et quatre parias l'y transportent, aux sons d'un orchestre lugubre où domine le tamtam. Aux approches du bûcher, on pince le nez du mort, on lui presse fortement l'estomac, on lui jette de l'eau au visage, on sonne bruyamment de la trompette, le tout pour s'assurer qu'il n'est pas seulement endormi; ensuite les parents étendent le corps sur le bûcher. Quand ce pieux devoir est rempli, ils y déposent du riz, des fruits, du bétel et de la fiente de vache; après quoi le chef de la famille met le feu au bûcher. Au lieu de brûler les cadavres, on les jette souvent dans les fleuves saints, tels que le Gange, le Krichna, le Djemnah, etc. Les basses classes ne brûlent pas leurs corps, mais les enterrent.

L'usage indien qui prescrit aux femmes de se brûler sur le bûcher de leurs maris défunts a acquis en Europe une célébrité exagérée. Quelques épisodes accidentels ont tellement passé pour une règle générale, qu'on se figure assez volontiers l'Hindoustan comme tout jonché de bûchers de veuves. Qu'on se rassure! Les *suttis* (c'est ainsi qu'on nomme ces sacrifices) ne sont plus tolérés à l'heure qu'il est. En 1829, le gouverneur général lord Bentinck, au scandale des pundits de Bénarès et de quelques babous de Calcutta, a déclaré que le gouvernement britannique ne souffrirait plus d'aucune manière ces atrocités contre nature. Avant cette époque, déjà une restriction imposée par les autorités anglaises en avait limité le nombre. Chaque fois qu'une veuve voulait suivre son mari sur le bûcher, il fallait qu'elle vînt faire spontanément cette déclaration devant le magistrat du pays. Après de vives instances pour la détourner de son projet, on commettait à un délégué européen le soin de surveiller le sacrifice, afin que si la présence de la mort et la crainte de l'agonie arrachaient à la victime une rétractation, les brahmanes ne pussent lui faire violence. Ces rétractations en face du bûcher étaient rares pourtant; car les prêtres avaient eu soin de préparer la suttie. Tantôt ils l'enivraient d'opium ou de liqueurs spiritueuses; tantôt ils la fanatisaient

par le détail des récompenses attachées à ce grand holocauste. Et d'ailleurs la malheureuse savait bien que, si le cœur venait à lui faillir, elle était désormais vouée à une vie de honte et de misère. Rejetée de sa caste, non-seulement elle devenait infâme, mais elle appelait sur son pays la peste, la guerre, la famine, tous les maux enfin. On conçoit qu'avec de telles illusions d'une part, et de l'autre avec un amour profond pour le mari qu'elles venaient de perdre, des sutties aient pu marcher au bûcher l'œil calme, le front serein, la figure radieuse. Mais ces femmes sont des exceptions. Sur vingt créatures ainsi immolées, dix-neuf au moins ne cédaient qu'aux importunités des brahmanes, et jusqu'au dernier moment on les voyait lutter contre l'influence de ces bourreaux.

Deux faits, entre plusieurs autres, donneront la mesure du rôle que jouaient dans ces scènes les prêtres et les parents qui profitaient des dépouilles de la victime. En 1822, près de Bombay, la veuve d'un brahmane fut conduite en grande pompe, et au son de nombreux instruments, vers le bûcher, sur lequel se trouvait déjà le cadavre de son époux. Sa démarche était assurée, sa contenance calme. Quand les officiers anglais lui demandèrent si c'était volontairement qu'elle mourait : « Oui, répondit-elle, c'est volontairement. » On pouvait juger qu'elle mettait une espèce de fierté à confondre ainsi des chrétiens qui semblaient douter d'elle, au moment où les chants des brahmanes exaltaient son héroïsme. A un signal donné, la suttie s'approcha du feu qui commençait à flamboyer; elle embrassa ses parents, fit ses adieux à l'assistance, distribua à ses amies ses bijoux et ses ornements; puis, demi-nue, encouragée et presque poussée par les brahmanes, elle se jeta dans le feu. La douleur fut vive, à ce qu'il paraît, car au même instant elle fit un mouvement pour en sortir. Vainement renversa-t-on sur elle la pile de bois; elle se dégagea, bondit hors des flammes, et, crispée par la souffrance, elle s'élança vers la rivière. Les brahmanes l'y suivirent; malgré la résistance des Anglais présents, ils la ramenèrent vers le foyer qui petillait avec violence. Là une espèce de lutte s'engagea entre la victime et les bourreaux. La foule vociférait; les Européens demandaient qu'on fît trêve au sacrifice jusqu'à ce que le magistrat eût décidé. Alors, pour mettre fin au conflit, des prêtres vigoureux enlevèrent la veuve sur leurs bras et la précipitèrent au milieu de ce brasier ardent. Elle s'y tordit encore désespérée, et se releva pour fuir; mais, à mesure qu'elle sortait de ce cercle de feu, les brahmanes l'y repoussaient en lui jetant à la tête d'énormes bûches flamboyantes. Un instant de répit lui permit toutefois de s'échapper encore et de courir vers le fleuve. Oh! à ce second désappointement la rage des prêtres fut au comble; quatre d'entre eux se jetèrent à sa poursuite, et, lui plongeant avec violence la tête jusqu'au fond de l'eau, ils cherchèrent à la noyer. Il fallut pour la sauver qu'une escouade de soldats arrivât sur les lieux. Les principaux coupables furent mis en prison; mais la pauvre Hindoue ne survécut pas à cet horrible drame; elle mourut le lendemain de ses blessures, délaissée de sa famille et maudite comme une infâme par toute la population scandalisée.

Une autre suttie, enfant de quatorze ans, périt plus cruellement encore. Elle aussi, la douleur l'avait poussée hors du bûcher; elle s'était réfugiée dans un ruisseau voisin. Là, ce fut son oncle qui vint l'endoctriner, et qui lui montrant un drap : « Je te mettrai là dedans, lui disait-il; je t'emporterai dans ta case. —Non, criait l'infortunée, vous voulez me rejeter au feu! Mon oncle! au nom du ciel, ayez compassion de moi! Je quitterai la famille, je vivrai comme une maudite, je mendierai, je ferai ce qu'on voudra. Pitié! oh! pitié! » L'oncle la rassura, lui jura, par les eaux du Gange, qu'il la ramènerait à la maison. Alors elle se coucha sur le drap. A peine y était-elle étendue, que le fanatique Hindou noua ce drap comme un sac, et reporta sa nièce dans les



Jeune fille indoue de la haute classe.

(Asie.)

flammes. Elle cria, se débattit, chercha à se sauver de nouveau; mais un coup de sabre porté par un Mahométan termina cette épouvantable scène.

Cette coutume barbare n'est point prescrite par les lois de Manou; elle est plutôt, ainsi qu'un petit nombre d'autres, le résultat de quelques combinaisons sacerdotales. Les brahmanes, ayant trouvé dans les populations hindoues une tendance à de fanatiques dévouements, ont dû nourrir et exploiter ces superstitions à leur profit. De là sont nés aussi ces sacrifices dont les siècles antérieurs offrent de nombreux exemples; ces morts de dévots qui se noyaient volontairement dans le Gange, ou qui, soit à Jaggernaut, soit ailleurs, aux fêtes du Ruth, quand le char processionnel marchait dans la ville, se faisaient par centaines écraser sous ses roues, dans un but d'expiation et de céleste récompense.

Toutes les pratiques du culte brahmanique n'ont pas ce caractère de stupidité féroce : au lieu d'exiger des sacrifices humains, les codes religieux repoussent même les holocaustes d'animaux; quelques castes inférieures ont seules conservé l'habitude d'immoler des béliers, des chèvres et quelques poules. Le reste des pratiques imposées consiste en offrandes de lait, de miel, de grain, de beurre et de fleurs; en pèlerinages aux fleuves saints, aux pagodes de Bénarès, de Jaggernaut, de Konjeveram, de Tritchinapaly et de Tandjaour, ou bien aux montagnes du Thibet; en jeûnes qui précèdent assez souvent une fête solennelle; en prières; enfin en ablutions avec de l'eau des rivières sacrées.

Il est aussi des fêtes que n'ensanglantent pas les horribles pratiques des martyres hindous : celle qui se célèbre sur les côtes, au début de la mousson, consiste à jeter en pompe à la mer des noix de cocotier. Parmi les castes guerrières, existe à de certaines époques la coutume de s'asperger d'une eau rouge pour représenter un guerrier couvert de sang. La fête de l'obscène *lingam* se célèbre au mois de mars; ensuite viennent les processions des idoles dont la fête de Jaggernaut n'est qu'un épisode. Dans les autres parties de l'Hindoustan, elles varient suivant les localités. Presque toujours les fidèles, rassemblés au bruit des trompettes, débutent par une série de pratiques dévotes. Les uns se plongent jusqu'à la ceinture dans l'étang sacré; les autres oignent leurs têtes avec de l'huile. A la nuit l'idole s'ébranle, au milieu d'une double haie de brahmanes et d'adorateurs qui agitent d'énormes torches en fiente de vache séchée et imbibée d'huile : parfois la divinité est portée sur un simple brancard, et alors d'amples draperies en mousseline la dérobent aux regards des profanes. Parmi ces processions, la plus singulière est celle que les Hindous nomment *bousso-djeng,* en l'honneur de la déesse Kaly, épouse de Chiva. C'est une statue colossale coiffée d'une espèce de thiare : un de ses quatre bras est armé d'un cimeterre; un autre tient par les cheveux une tête coupée : elle porte un collier de têtes humaines qui lui descend jusqu'aux genoux : elle tire la langue, parce qu'elle est fâchée, disent les Hindous. L'usage est de promener cette figure pendant quelques jours, après quoi on la charge sur deux bateaux de manière qu'elle appuie également sur le bord de chacun d'eux. Quand la statue est ainsi placée et qu'elle est parvenue au milieu du fleuve, au respect et aux adorations qu'on lui a prodigués jusque-là succèdent les injures les plus grossières et les plus violentes imprécations. Les brahmanes eux-mêmes se montrent en cette occasion d'énergumènes insulteurs; ils luttent entre eux à qui prodiguera le plus d'invectives à Kaly, et le vainqueur dans cet étrange assaut passe pour saint jusqu'à la fête suivante. A la fin de cette scène, les deux bateaux se séparent : l'idole tombe et disparaît dans le fleuve aux acclamations de la multitude.

Par suite de la nature théocratique de son gouvernement, l'Inde n'a d'édifices remarquables que ses pagodes : elles sont le plus souvent de forme carrée, bien orientées, sans toiture, et flanquées d'un nombre infini de chapelles. Devant la porte règne

un péristyle couvert, orné des statues des *deoutas* et des *deiti*. Les statues des dieux placées à l'intérieur doivent être de bois, de pierre, de cuivre ou d'or; jamais d'argent ni d'autres métaux.

Les plus belles pagodes sont érigées à Wichnou et à Chiva : celles de Chalembroun, de Jaggernaut[1], de Bénarès, de Maduré, de Seringam, frappent le regard par leur aspect grandiose et leurs massives colonnades : on cite la pagode de Seringam, près de Tritchinapaly, comme le plus vaste temple de toute l'Asie. Elle compte, dit-on, quatre milles de circonférence; et les pierres de sa terrasse extérieure ont trente-deux pieds de long sur six de large. Au reste, rien n'est uniforme ni suivi dans ces constructions; quelquefois c'est un système de tours hautes ou basses, régulières ou irrégulières : tantôt ce sont des carrés, des parallélogrammes, des trapèzes, avec des façades sculptées et des parvis décorés de statues, se terminant en dômes ou en plates-formes qui portent à chacun de leurs angles une corne de vache, ou bien finissant en aiguilles pyramidales, rarement en frontons triangulaires. Quant à l'intérieur de ces monuments, le seul caractère qui lui soit propre, c'est une grande profusion de colonnes sans proportions fixes, les unes grosses par le bas, et diminuant peu à peu de diamètre jusqu'à prendre la forme conique; d'autres, au contraire, minces par le bas et grosses par le haut. Ces sanctuaires sombres et massifs ne manquent pas d'une certaine majesté. On a lieu de croire que leurs parois étaient autrefois ornées de quelques peintures, art dont les Hindous possédaient les notions élémentaires. Plusieurs pagodes offrent même quelques-unes de ces décorations. Les missionnaires anglais ont parlé récemment d'un tableau fort estimé des Hindous; tableau d'un caractère piquant et neuf, lequel se rapporte à l'un des contes débités au sujet des orgies de Krichna et de ses maîtresses. Krichna est le nom de Wichnou dans son incarnation de berger : la tradition dit qu'un certain nombre de jeunes filles se voua à son service dès l'enfance, et que plus tard neuf d'entre elles devinrent ses compagnes. Pour lui plaire elles s'amusaient à former des groupes, figurant tantôt un objet, tantôt un autre. Dans la peinture dont il s'agit, elles sont arrangées de manière à former un éléphant sur lequel le dieu est monté. Ces obscénités sur Krichna et sur ses femmes sont en grand honneur parmi les Hindoues, qui en font le texte ordinaire de leurs entretiens.

Les temps d'opulence et de grandeur sont passés pour les lieux saints du brahmanisme. L'ère de déchéance, venue à la suite de la conquête mongole, a été continuée par le monopole anglais. Mais, avant ce temps, les richesses des pagodes réalisaient les plus merveilleuses traditions des contes orientaux. L'histoire assure qu'à la prise du château de Soumenat dans le Goudjérate, Mahmoud Ier, malgré les réclamations des prêtres qui offraient dix millions de rançon, fit briser l'idole d'une pagode, et qu'on trouva dans une cachette intérieure pour plus de cent millions en diamants, perles et rubis. Il faut dire que la pagode de Soumenat était alors l'une des plus célèbres et des plus largement dotées. Elle était desservie par 2,000 brahmanes et 500 bayadères, par 300 musiciens, et 300 barbiers qui rasaient les dévots avant qu'ils fussent admis en présence du dieu. Outre la grande idole aux flancs merveilleux, on comptait dans les sanctuaires plusieurs milliers de statuettes en or, et les cinquante-six colonnes qui soutenaient le dôme de la nef étaient toutes garnies de pierres précieuses. En dehors de ces joyaux de toute espèce, les dotations du temple s'élevaient en biens fonds à 2,000 villages avec leurs territoires.

L'entretien des temples est du ressort des bayadères; elles doivent y maintenir la propreté, veiller à l'entretien des lampes et s'occuper en outre du ménage des brahmanes.

[1] Voyez *les Vues et Monuments* de l'Inde, publiés par la Librairie-Artistique.

Chaque pagode a son étang pour les ablutions; son péristyle est une espèce de chauderie (caravansérai indien) qui sert à abriter les voyageurs.

Outre les livres saints dont on a parlé, les Hindous ont des livres de morale, des pièces de théâtre, dont quelques-unes ont été traduites par MM. Wilson et Colebrooke; des poëmes, des recueils d'apologues, qui contiennent les plus naïfs enseignements. Parmi ces derniers, le plus remarquable est celui d'Hotopadesa, qui a obtenu une mention européenne sous le titre de Fables de Pilpai. Quant aux lois, elles ont été de temps immémorial réunies en traité par un certain Raghunandam que les Anglais nomment le Tribonianus de l'Inde. C'est une compilation en vingt-sept volumes de tous les livres des *mounis* (saints), livres inconnus du vulgaire et à l'usage des brahmanes seuls. Il est impossible d'entrer ici dans le détail de ces lois civiles; mais leur examen attentif fait ressortir la preuve évidente d'une civilisation ancienne très-avancée. Si nos codes européens ont tant emprunté au droit romain sous le point de vue fondamental ou réglementaire, à leur tour les Institutes ont dû copier les lois antérieures, soit de la Grèce, soit de l'Égypte, soit de l'Inde. Il n'est donc pas surprenant que la pensée de nos codes soit en grande partie dans les Vedas; que leur moralité, leurs définitions, leurs formules mêmes s'y retrouvent à chaque ligne. Les lois de Manou traitent du serment et de la récusation des témoins; elles parlent des qualités requises chez un juge en termes qui donneraient à réfléchir à nos modernes magistrats. Entre autres conditions, il en est une qui causerait presque une révolution parmi eux : c'est une exclusion formelle pour tout juge âgé de plus de soixante ans, attendu, dit Manou, que l'esprit s'affaiblit toujours à cet âge. Les Hindous connaissent les jugements par épreuves ou ordalies : ces jugements sont de neuf sortes, la balance, le feu, l'eau, le poison, l'eau consacrée, le riz, l'huile bouillante, le fer rouge et les images. Toutefois la vogue des ordalies est passée, et de nos jours la partie criminelle des lois hindoues offre des applications moins fréquentes que sa partie civile, les naturels ayant plutôt l'instinct chicanier que l'humeur cruelle.

L'Hindoustan possède une grande variété de dialectes à l'usage de ses populations si diverses. En tête de tous les autres, il faut placer le sanscrit, langue primitive de l'Inde, langue sacrée, d'une perfection merveilleuse, avec son ordre grammatical et sa régularité étymologique, idiome qui semble être devenu le pelwi en Perse et le grec sur les bords de la Méditerranée, l'allemand sur le Rhin, le flamand sur l'Escaut, le gaël dans la Grande-Bretagne. Le sanscrit n'est plus qu'une langue morte, possédée par quelques pandits du pays et livrée depuis un demi-siècle aux curieuses investigations de nos orientalistes. Après elle viennent le pracrit ou langue parlée qui, dans les drames, est celle des femmes et des bons génies; le païsachi, langue des démons quand on les introduit sur la scène; enfin le magadhi qui paraît être la même langue que le pali ou le bali des Chingulais et des Birmans. A ces deux dernières langues, on substitue quelquefois l'apabhransa ou jargon, et le misra ou langue mêlée.

Les dérivations vulgaires de ces langues primitives sont le pracrit parlé sur les bords du Saravati; le canyacubja ou hindoustani, racine du moderne hindou; le gaura ou bengali; le maithila ou tirhuctya en usage dans le circar du Tyrhuc; l'ouriga qui se parle sur la côte d'Orissa; le gourgera usité dans le Goudjérate; le tamoul ou malabar, dialecte de la presqu'île du Dekhan; le maratte, le carnate, enfin le telinga, cultivé par les poëtes et parlé dans le pays de ce nom. A la cour des princes musulmans, on parle la langue mongole, mélange d'arabe, de tartare-mongol et de persan.

C'est dans cette dernière langue que se traitent les affaires diplomatiques entre les Anglais possesseurs de fait de toute la contrée, et les empereurs mongols ses possesseurs nominaux résidant à Delhi. Les nababs, princes feudataires de l'empereur, la

parlent et l'écrivent également. Ces nababs sont des autorités mongoles comme les rajahs sont des autorités hindoues. La différence de leurs habitudes tient à la différence des religions. Ils poussent plus loin que les aborigènes le luxe des habits, des armes, des femmes, des chevaux et des éléphants. Il est dans l'Inde telle cour de nabab qui affecte plus de représentation que la cour d'Autriche ou celle de Prusse. Quand un nabab sort en palanquin, ce qui est une allure de négligé, il n'accomplit pas cette promenade sans se faire escorter par une légion de pions qui le devancent ou qui le suivent. Du reste, la partie musulmane de la population n'a pas conservé dans l'Inde ce fanatisme qui caractérise d'ordinaire les sectateurs du Coran. Sans attirer ni repousser leurs vainqueurs, les Hindous ont su les réduire à un rôle inoffensif : une obéissance purement politique, dans une contrée où l'action religieuse se superpose à toutes; devait à la longue devenir plus fictive que réelle. Ne laissant point de prétexte à la persécution et point de prise à l'empiétement, elle aboutissait à donner plus tard l'empire au plus grand nombre contre le plus petit; c'est-à-dire aux Hindous contre les Mongols. Sans la venue des Anglais, comme tiers possesseurs, il est probable que ce résultat ne se fût réalisé à la longue.

Les Musulmans du reste ne forment pas dans l'Hindoustan une seule et même famille; on les classe en Beloutchis, en Afghans, en Zinganes, qu'on croit être la souche de ces hordes de bohémiens qui parcourent l'Europe, puis en une série d'autres variétés moins importantes. A côté de ces races diverses, il faut nommer les Parsis ou Guèbres qui descendent des anciens Persans émigrés à la suite des invasions mongoles. Ils prétendent que seuls ils ont conservé les institutions de Zoroastre, et le feu sacré qui brûle encore dans le plus saint de leurs temples est le même, au dire de leurs prêtres, que celui qu'ils emportèrent avec eux de la patrie persane. Ces Parsis ou Guèbres habitent plus particulièrement le Goudjérate, Surate et Bombay. Voués au commerce comme les Juifs de la dispersion, ils y apportent une moralité moins suspecte. Ils ont fondé une foule de manufactures qui prospèrent, ils arment un grand nombre de vaisseaux destinés à la navigation des mers indiennes, et possèdent des maisons, des hôtels, de beaux jardins, des terres et des villages. Comme toutes les sectes dépaysées, les Parsis s'entr'aident et se soutiennent; ils ne souffrent point de mendiants parmi eux, sont obligeants, probes, actifs, industrieux. Leur taille est belle, leur teint blanc; leurs traits sont réguliers et nobles, leurs yeux noirs et beaux. Le culte du feu en vigueur dans leur secte n'est pas le magisme pur. Une longue succession d'années en a altéré les dogmes et les pratiques. C'est toutefois un spectacle curieux de voir sur l'esplanade de Bombay les adorateurs du Soleil, avec leurs robes blanches et flottantes et leurs turbans de couleur, épier le moment où l'astre les saluera d'un premier rayon. Quand il pointe à l'horizon, les fidèles poussent un cri de joie : le soir ils reviennent encore à la même place et restent prosternés jusqu'à ce que son dernier reflet de pourpre se soit effacé à l'occident. Chaque maison de Parsis est un temple pour leur dieu; un foyer allumé lui sert d'autel, et des bois précieux ou odoriférants l'alimentent sans cesse. Les prêtres des Parsis se nomment *mobebs;* leurs patriarches, *desturs.* La pratique ordonne aux fidèles de n'éteindre jamais ni aucun feu, ni aucune lampe. Quand un domestique parsis a une lumière à éteindre, il prie un Hindou de le faire pour lui. En cas d'incendie, ils ne le combattent pas autrement qu'en isolant la maison en flammes et en circonscrivant le foyer.

Les variétés les plus saillantes de la famille hindoue sont les races militaires des Marattes, des Rajahpouts et des Seyks. Les deux premières professent le brahmanisme, la troisième le nanekisme, culte mixte qu'introduisit dans le nord de l'Hindoustan Nanck, prince de la province de Lahore, vers le milieu du quinzième siècle. Le dogme

fondamental du nanekisme est le déisme pur : il admet à la fois et le Coran et les Vedas; seulement il en modifie les pratiques, rejette la division des castes et n'impose que la vocation des armes. Gorou Govine, qui réforma ce culte en 1707, est regardé par ses adhérents comme un saint et comme un prophète.

Les Seyks, les Rajahpouts et les Marattes offrent entre eux des analogies de mœurs qui résultent de la similitude de leur vie guerrière. Les premiers, formés en État tout à fait indépendant, habitent les royaumes de Lahore, de Kachmyr, de Moultan, ainsi que les provinces de Peïchaweir, de Tchotch, de Hasareh et de Tchikaspour. Ils sont sobres, rompus à la fatigue, courageux et jaloux de leur indépendance. Les Rajahpouts, situés au sud des Seyks, quoique de la deuxième caste brahmanique, mangent pourtant de la chair de mouton, de chèvre et d'autres animaux. Presque toujours à cheval, ils ont pour vêtement une robe qu'on nomme *cabaille :* un mouchoir de mousseline leur serre la taille; ils portent des pantalons et des babouches moresques, et une espèce de bonnet qui se termine en touffe, à peu près comme le bonnet grec. Les Marattes, peuplades plus méridionales encore, s'étendent dans tout le Dekhan. Régies par de petits princes qui se combattent entre eux, ces tribus reconnaissent pourtant un *peichwa* ou chef suprême, qui est censé être le premier ministre du roi de Satharat. Les Marattes peuvent être divisés en deux grandes classes, l'une comprenant les brahmanes et les ksattryas, l'autre les castes inférieures. On distingue les premiers à leurs turbans blancs, singulièrement plissés, à leurs longs pantalons en mousseline, à leurs écharpes flottantes; les seconds ont le pantalon plus collant et plus court, et le turban aplati. De toutes les races hindoues, celle-ci est la plus fourbe et la plus rapace. Les cavaliers marattes, nommés *pandaries,* vivent de butin dans la guerre et de brigandages dans la paix. Ce sont les Bédouins de l'Asie. Ils n'ont pas de ville, mais seulement des camps. Ce qui distingue la religion des Marattes de celle des autres Hindous, c'est une différence dans les signes extérieurs, dans le costume et dans les pratiques; mais par-dessus tout une tolérance inconnue aux sectes puritaines du brahmanisme, tolérance qui va jusqu'à l'admission des individus d'une autre croyance.

Voilà, en somme, quel est l'aspect religieux de l'Hindoustan. Pour bien juger le culte dominant de cette contrée, il faut le voir ainsi; car ses détails absorbent et désespèrent. On se perd à chercher la raison de mille et une pratiques ridicules ou atroces, à coordonner en séries complètes ces myriades de dieux et de déesses subalternes que les prêtres livrent au peuple comme des jouets; on userait une vie entière à définir leurs attributs, à classer leurs adorateurs, et cela pour aboutir à cette démonstration que la religion brahmanique, source de presque toutes les autres, culte moral, intelligible et sérieux dans sa synthèse, est absurde, obscène, insaisissable dans son analyse. Dans le brahmanisme et le bouddhisme, il faut admirer par-dessus tout ce génie du premier inventeur, qui a si fortement tissé les liens des peuples hindous, qu'aujourd'hui encore ils se meuvent dans les délimitations primitivement tracées. Ce système d'infranchissables catégories, qui stérilise aujourd'hui et tue ces nations à petit feu, fut un bienfait sans doute à ses débuts, et devait être longtemps un bienfait dans la pensée de celui qui le créa. Quand plus tard d'autres conditions de voisinage exigèrent une réforme religieuse, le réformateur n'arriva pas à point comme le législateur primitif était arrivé. L'œuvre ancienne résista : elle s'enchâssa tant bien que mal dans un nouvel ordre politique qu'elle n'avait pu ni accepter, ni prévoir. Ce qui était une religion changea de forme et devint une nationalité. La nationalité hindoue, c'est le culte de Brahma et celui de Bouddha; mais nous expliquerons plus loin la puissante influence qu'exerce sur cette nationalité le génie de la civilisation européenne.

Gouvernement de la Compagnie anglaise. — En nous réservant de dire plus loin quelques mots du gouvernement des États indépendants, nous donnerons ici les principaux éléments du gouvernement de la Compagnie anglaise qui forme la suprême puissance de l'Inde. L'administration, le budget, la justice, l'armée, l'instruction publique, le commerce, etc., seront successivement passés en revue.

Le gouvernement exécutif du territoire de la Compagnie se compose de trois présidences : celle de Bengale, celle de Madras et celle de Bombay. Il s'exerce dans chacune de ces présidences par un gouverneur et trois conseillers. Le gouverneur du Bengale est en même temps le gouverneur général de l'Inde; il a la suprématie sur les gouverneurs des autres présidences. Les gouverneurs et leurs conseils ont, chacun, dans leurs districts respectifs, le droit de faire et d'exécuter des lois qui, dans quelques cas particuliers, ont besoin du concours du conseil suprême, mais toujours de celui du directoire de Londres et du bureau du contrôle, dont les membres ont le titre de « Commissaires de Sa Majesté pour les affaires de l'Inde. »

Le conseil suprême de l'Inde se compose de quatre membres ordinaires et du général commandant en chef les armées des trois présidences, qui y siége comme membre extraordinaire.

Les mesures politiques et les relations extérieures des États protégés sont soumis à la sanction ou au contrôle de ce régulateur suprême, arbitre des différends qui peuvent survenir entre eux. Protection effective d'un côté, déférence et soumission formelle de l'autre, telle est la base de ce système qui affecte ainsi le caractère d'une fédération dont ce gouvernement est le chef. Les États de quelque importance, en retour des garanties que leur offrent l'alliance et la protection du gouvernement, ont assigné une certaine portion de leur territoire au maintien d'un corps de troupes placé sous les ordres directs de l'agent du gouvernement suprême, et commandé par des officiers européens. Ils doivent, en outre, entretenir des forces suffisantes pour la police intérieure et pour agir au besoin comme contingent.

Parmi les petites principautés, les unes sont simplement tenues de payer un tribut; les autres, trop pauvres pour offrir une redevance annuelle en échange de la protection qui leur est accordée, s'engagent au moins à fournir leur contingent militaire à la première réquisition.

Les princes qui vivent aujourd'hui dans la dépendance immédiate de la Compagnie peuvent se diviser en quatre classes : princes dépossédés et pensionnaires, princes indépendants sous le rapport administratif, mais non sous celui de la politique, princes dont les États sont gouvernés, au nom de la Compagnie, par un ministre anglais résidant à la cour du souverain nominal, et prinçes dont les États sont gouvernés en leur nom par le résident anglais lui-même et les agents de son choix. Ainsi tous ces princes ont été humiliés et réduits à la situation la plus précaire. Entre autres exemples de vexations exercées par la Compagnie dans les royaumes tributaires, on peut citer le monopole de l'opium établi en 1820 dans le Malvah. Les princes de ce pays étaient forcés de déclarer la quantité de ce produit recueillie dans leur territoire, et de le vendre tout entier aux Anglais seuls; le prix d'achat fixé par les spéculateurs ne représentait pas la moitié de celui qu'on aurait retiré de la vente dans les marchés libres. Ce monopole, qui exaspéra le peuple appauvri, ne fut aboli qu'en 1829.

L'application de la loi anglaise aux Européens, aux serviteurs de la Compagnie et aux sujets anglais dans l'Inde, est réservée à des cours suprêmes de judicature établies aux chefs-lieux des différents gouvernements. La cour suprême de Calcutta est composée d'un grand juge et de deux juges ordinaires.

D'autres cours suprêmes d'appel et de police judiciaire, connues sous le nom de

sadder-diwany et *nizamat-adâlat* (cours suprêmes civile et criminelle), dirigent l'application des lois indigènes, c'est-à-dire des codes musulman et hindou. Ces cours se composent d'un nombre variable de juges : ceux de la cour suprême indigène de Calcutta sont au nombre de quatre.

Viennent ensuite les cours d'appel et de circuit, ou cours provinciales; puis des cours de *zillahs* ou cours de districts, et enfin des tribunaux secondaires où siégent des magistrats choisis surtout parmi des indigènes, et qui sont désignés par le titre d'*amînes* (divisés en principaux [*sadder amînes*] et ordinaires) et de *mounsiffs*. Ces magistrats décident les causes de cinq cents roupies (douze cent cinquante francs) et au-dessous.

Ces détails se rapportent plus particulièrement à la présidence du Bengale. Les autres gouvernements ont également leurs cours de judicature anglaise et des cours indigènes analogues à celles dont nous venons de parler, mais qui, dans leur constitution et dans la manière dont elles administrent la justice, sont modifiées par des considérations particulières et des habitudes locales qu'on a sagement respectées.

Ce système judiciaire, qui semble, au premier coup d'œil, devoir satisfaire aux besoins de la population, a été, nous le répétons, et est encore, à beaucoup d'égards, fort imparfait dans son application; ce qu'il faut attribuer surtout à deux causes : l'une était l'emploi exclusif, dans tous les tribunaux, de la langue persane, qui n'était ni la langue des juges ni celle des parties; cette cause de confusion et d'injustice, reste d'un système imposé par la conquête, va disparaître dans toute l'Inde et a déjà disparu complétement du Bengale. La langue la plus généralement parlée dans les divers gouvernements a été substituée au persan dans toutes les procédures. Une autre cause de la mauvaise administration de la justice est la grande étendue des juridictions dans un pays où beaucoup de provinces sont très-peuplées et où la population est naturellement très-processive.

On doit ajouter, d'après les aveux de plusieurs écrivains anglais, que les tribunaux de l'Inde sont si entachés de vénalité et opèrent si lentement, que nul ne peut les aborder sans employer la corruption, ni espérer un jugement dans une affaire civile avant sept ou huit ans.

Le nouveau *Code pénal* de l'Inde, rédigé par une commission spéciale et soumis à la sanction du gouvernement suprême, est un pas immense fait dans la carrière des améliorations que réclame l'administration de la justice. Pour donner une idée de l'esprit de libéralité, d'impartialité et de saine politique qui a présidé à la rédaction de ce beau travail, nous citerons l'exposé des motifs qui précède le chapitre quinze du nouveau code, chapitre qui traite des *délits relatifs à la religion et aux castes*.

Voici comment s'exprime la commission, et nous appelons d'autant plus volontiers l'attention de nos lecteurs sur ce court et lumineux exposé, qu'il suffit pour donner, sous le point de vue religieux, une idée très-nette de la position du gouvernement anglais à l'égard des populations de l'Inde :

« Le principe sur lequel ce chapitre a été établi est un principe auquel il serait à désirer que tous les gouvernements se conformassent, et duquel le gouvernement anglais dans l'Inde ne peut s'écarter sans risquer la dissolution de la société. Ce principe est que chaque homme doit être libre de suivre sa propre religion; qu'aucun homme ne peut insulter à la croyance d'un autre.

» La question de savoir si les insultes faites à une religion doivent être punies, nous semble tout à fait indépendante de la vérité ou de la fausseté de la religion attaquée. La religion peut être fausse, mais le mal que ces insultes causent à ceux qui professent cette religion est réel. C'est souvent, et l'observation la plus superficielle peut nous en

convaincre, une peine aussi réelle, aussi poignante qu'aucune de celles qui peuvent être causées par des délits contre la personne, la propriété ou la réputation, et il n'existe rien qu'on puisse offrir en compensation. La discussion peut, il est vrai, faire jaillir la vérité, mais les outrages n'ont point cette tendance. Ils peuvent être dirigés aussi aisément contre la foi la plus pure que contre la plus grossière superstition. Il est plus facile de combattre le mensonge que la vérité, mais il est tout aussi facile de détruire ou de souiller les temples de la vérité que ceux du mensonge; il est aussi facile de troubler par des paroles déshonnêtes et des clameurs injurieuses des hommes rassemblés dans des vues d'adoration rationnelle et pieuse, que des hommes occupés de l'accomplissement des plus absurdes cérémonies. De telles insultes, quand elles sont dirigées contre des opinions erronées, ont rarement d'autre effet que celui de fixer ces opinions plus profondément dans l'esprit, et de donner un caractère particulier de férocité aux discussions théologiques. Au lieu de faire ressortir la vérité, ils ne font qu'enflammer le fanatisme.

» Toutes ces considérations s'appliquent avec une force particulière à l'Inde. Il n'est peut-être pas de pays où le gouvernement ait autant à craindre de l'excitation religieuse parmi le peuple. Les chrétiens sont en très-petite minorité dans la population, et en possession des emplois les plus élevés dans le gouvernement, dans les tribunaux et dans l'armée. Sous leur domination se trouvent placés des millions de mahométans de différentes sectes, mais tous fortement attachés aux articles fondamentaux de la loi mahométane, et des dizaines de millions d'Hindous, non moins fortement attachés à des doctrines et à des rites que chrétiens et mahométans réprouvent également. Un tel état de choses est rempli de dangers qui ne peuvent être évités que par une ferme adhésion aux vrais principes de tolérance et de modération. Le gouvernement anglais, dont les sages mesures ont été couronnées d'un plein succès, a agi jusqu'à présent d'après ces principes, que nous proposons d'adopter comme bases de cette partie du code pénal. »

Lorsque les Musulmans, Arabes et Mongols, établirent leur domination dans l'Inde, ils s'arrogèrent un droit de propriété absolu sur toutes les terres, et décrétèrent que la moitié du produit brut du sol serait le tribut ou l'impôt par lequel les cultivateurs infidèles se rachèteraient de la mort, eux, leurs femmes et leurs enfants. Quelques auteurs prétendant que le droit de propriété était universel sous les anciennes dynasties hindoues, établissent que cette expropriation brutale bouleversa dans l'Inde toutes les traditions, toutes les idées reçues, et dut être considérée par les vaincus comme une violation de tous les principes d'humanité et de justice. D'autres dénient ce fait. Quoi qu'il en soit, les Anglais, tout en rejetant les maximes sanguinaires de leurs devanciers, adoptèrent leur principe de confiscation : un impôt de 50 p. % fut exigé des populations du pays.

Voici comme cela se pratique. La terre est affermée par le gouvernement au *rayot* (cultivateur) soit directement, soit par l'intermédiaire du *zamindar* (propriétaire foncier); mais la nature du bail varie suivant les provinces; les conditions générales de la transaction n'ont pas encore revêtu un caractère de permanence, de rationalité et de justice qui protége également les intérêts du cultivateur et ceux du gouvernement.

Les ressources du gouvernement de l'Inde ne se bornent pas aux sommes qu'il perçoit de la terre; elles se composent aussi des droits de douane, des impositions diverses, du droit du timbre, des subsides et des tributs payés par certains États, de quelques taxes locales, et des profits résultant du monopole du sel et de celui de l'opium. Voici un extrait du budget des recettes et des dépenses de trois années.

RECETTES.

		1831-1832.	1832-1833.	1833-1834.
		—	—	—
Bengale	liv. sterl.	9,474,084	9,487,778	8,844,241
Madras	»	3,322,155	2,969,956	3,235,233
Bombay	»	1,401,916	1,497,308	1,600,691
Totaux		14,198,155	13,955,042	13,679,165

DÉPENSES.

Bengale	liv. sterl.	7,535,170	7,687,228	7,018,449
Madras	»	3,239,261	3,174,347	3,258,995
Bombay	»	2,060,498	2,034,710	1,968,045
Dépenses pour Sainte-Hélène	»	94,152	95,553	91,641
Déboursés en Angleterre	»	1,476,655	1,227,536	1,293,637
Totaux		14,405,736	14,219,374	13,630,767

Déficit	liv. sterl.	207,581	264,332	»
Surplus	»	»	»	49,398

En 1838-1839 le total des recettes dans les trois gouvernements s'est élevé à 15,882,371 liv. sterl., et les dépenses ont atteint le chiffre de 15,891,374 liv., somme qui excède 9,003 liv. les revenus.

DETTES.

		Capital.	Intérêts.
Bengale	liv. sterl.	31,508,574	1,609,844
Madras	»	3,351,271	112,857
Bombay	»	603,638	31,844
Totaux		35,463,483	1,754,545

La grande étendue de son territoire et la stabilité de l'ordre de choses introduit par la domination anglaise, mettent la Compagnie dans l'obligation de tenir sur pied une très-forte armée. Les classes principales de la population indigène contribuent toutes à la formation de l'armée. L'élément hindou domine dans l'armée du Bengale et en général dans l'infanterie des trois grandes divisions. L'infanterie compte au moins trente mille Rajahpouts. La cavalerie se recrute en général de mahométans dans les trois présidences et plus particulièrement dans celle de Madras. Quelques régiments de troupes européennes sont distribués dans chacune de ces présidences. Ainsi chacune d'elles a son armée complétement organisée et commandée par un général en chef. Les trois armées forment ensemble l'armée de l'Inde commandée par un général en chef.

L'effectif de cette armée et les dépenses pour chaque corps sont portés au tableau suivant :

CORPS.	HOMMES.	DÉPENSES.
		Liv. sterl.
Génie, officiers et soldats tant européens qu'indiens. . .	1,084	83,873
Artillerie européenne à cheval.	2,560	199,141
Id. id. à pied.	7,469	252,343
Id. indienne à cheval.	1,062	74,239
Id. id. à pied.	6,294	100,740
Cavalerie européenne royale.	2,577	172,388
Id. indienne, de la Compagnie, régulière. . . .	12,248	718,833
Id. id. id. irrégulière. . . .	4,714	179,393
Infanterie européenne royale.	17,731	628,612
Id. id. de la Compagnie.	3,634	122,400
Id. indienne, régulière..	124,391	3,103,365
Id. id. irrégulière.	24,306	270,712
Invalides.	10,588	»
Sapeurs.	3,487	74,511
Service de santé.	1,266	132,858
État-major.	1,033	488,490
Commissariat des vivres.	»	614,327
Autres dépenses militaires.	»	2,258,046
Totaux.	224,444	9,474,481

Le 30 avril 1830, ces forces étaient distribuées de la manière suivante :

CORPS.	BENGALE.	MADRAS.	BOMBAY.	ILE DU PRINCE DE GALLES.	SAINTE-HÉLÈNE.	TOTAUX.
Génie.	869	30	183	»	»	1,084
Artillerie européenne. .	4,403	2,778	2,425	»	423	10,029
Id. indienne. .	3,539	2,773	1,044	»	»	7,356
Cavalerie européenne. .	1,235	637	705	»	»	2,577
Id. indienne. .	9,211	4,934	2,817	»	»	16,962
Infanterie européenne.	8,350	8,166	4,404	»	445	21,365
Id. indiene. .	80,482	42,868	25,347	»	»	148,697
Invalides.	2,746	5,887	1,863	»	92	10,588
Sapeurs.	851	1,718	918	»	»	3,487
Service de santé. . .	457	494	292	15	8	1,266
État-major.	440	445	148	»	»	1,033
Totaux. . .	112,583	79,730	40,148	15	968	224,444

Dans cet effectif sont compris 5 à 6 mille hommes employés dans l'île de Ceylan, mais non les corps d'armée formés dans le royaume d'Aoude et dans les autres États tributaires, et qui porteraient le total ordinaire des forces de l'empire hindo-britannique à plus de 250 mille hommes, ce qui fait à peu près un soldat sur 500 habitants;



Soldat Hindou.

(Asie.)

en Angleterre, il est de 1 sur 520, et en France de 1 sur 122. La solde du cipaye (Cypahi, soldat) est de sept roupies, environ dix-sept francs, par mois. En marche, il reçoit, pour augmentation, une roupie huit annas, ce qui porte la solde à vingt et un francs à peu près. Il se nourrit lui-même; mais on a soin que le bazar du camp soit toujours bien fourni. En résumé, l'armée indienne, avec son organisation et son effectif actuels, est une des armées les plus belles, les mieux équipées et les mieux disciplinées du monde entier.

La marine de la Compagnie est loin d'être sur un pied respectable. La présidence de Bombay, la mieux pourvue sous ce rapport, ne comptait dans ces derniers temps qu'une frégate, une dizaine de corvettes et de bricks, deux steamers armés en guerre, et quelques autres bâtiments de transport. Le port de Calcutta compte douze gros bricks pilotes qui font un service très-actif à l'embouchure du Hougly et entre cette embouchure et Calcutta. La présidence du Bengale entretient aussi quelques steamers. Madras n'a rien qui ressemble à une marine militaire.

Toutes ces troupes sont disciplinées et armées à l'européenne. Leur uniforme est rouge comme l'uniforme britannique. Les cavaliers ont des revers jaunes et des parements blancs sans collet : des habits rouges avec des boutons en métal blanc qui portent le numéro du régiment et les initiales N. C. (native cavalry). Un bonnet de carton entouré d'un turban bleu forme leur coiffure; leurs armes sont le sabre courbe, la carabine et les pistolets. Les fantassins ont l'habit rouge avec brandebourgs blancs, une demi culotte blanche et des souliers rouges; on lit sur leurs boutons les initiales N. I. (native infantry). Le fusil et la baïonnette sont les armes de l'infanterie. On choisit parmi les naturels des capitaines, des lieutenants, des sous-officiers et des caporaux; les officiers de cavalerie sont pris surtout parmi les Européens, ou parmi les Mores plus habiles que les autres à manier un cheval; les officiers d'infanterie se choisissent dans les Hindous des plus hautes castes, et surtout dans celle des Rajahpouts qui naissent tous soldats. Du reste, l'armée indigène est remplie de soldats de toutes les dénominations, de toutes les classes. On y voit même des Brahmanes obéir, en qualité de subordonnés, à tel membre d'une caste inférieure, sur lequel ils reprennent leur autorité dès qu'ils rentrent dans le domaine hiératique. En général, on a trop exagéré la distinction actuelle des castes de l'Inde. Il est constant qu'elles sont dans un état de promiscuité qui se complète chaque jour davantage.

L'entretien des corps de cavalerie coûte des sommes considérables. Chaque cheval, outre celui qui le monte, doit avoir deux hommes de service : l'un, le *cavallaire*, est chargé de panser le cheval, de faire cuire et de lui donner son *coulon* (espèce de lentilles), tandis que l'autre, l'*herbaire*, n'a d'autre souci que celui de chercher son herbe qu'il faut arracher brin à brin. Comme le cavalier, le cavallaire et l'herbaire sont ordinairement mariés; voilà six individus par cheval, sans compter les enfants qui surviennent. Sur un pareil attirail pour le simple soldat, qu'on juge des embarras qui marchent à la suite d'un officier. Il faut à chacun d'eux palanquin, chevaux de selle, calèches, cuisine, etc. Dix mille combattants dans une armée cipaye impliquent une valetaille de cinquante mille hommes.

Les cipayes de Madras sont renommés pour leur agilité et pour leur bravoure; ceux du Bengale pour leur taille et pour leur vigueur. D'autres bataillons hindous sont ceux des Lascars, attachés d'habitude aux corps du génie et de l'artillerie, et servant aussi comme équipage de marine. Ces Lascars, dont le nom entraîne, dans l'Inde, une idée d'abjection et d'infériorité, sont d'assez bons matelots pour la navigation d'Inde en Inde. Sobres, agiles, intelligents, ils se montrent en outre bien plus dociles que les équipages arabes du golfe Persique. Les régiments de Madras ont fait preuve de valeur

dans la guerre des Birmans ; ils ne sont pas restés au-dessous des meilleurs bataillons venus d'Europe.

La police générale de l'empire est confiée à des hommes éminents par leur instruction et par leurs connaissances locales. Leurs efforts dans ces dernières années ont été surtout dirigés vers la destruction des *thugs* (séducteurs), association monstrueuse qui couvre l'Inde entière de ses réseaux, et qui depuis des siècles fait du meurtre et du vol une profession placée sous la protection de certaines pratiques superstitieuses. Pour maintenir l'ordre et la sécurité dans les divers districts, on a formé des corps de milice et une sorte de gendarmerie à pied et à cheval.

Le gouvernement s'efforce de donner une impulsion salutaire à l'immense population aux destinées de laquelle il préside, en multipliant autant que possible les établissements d'instruction publique. L'instruction primaire, dans toute l'étendue de l'Inde, paraît avoir été de tout temps dans un état plus florissant qu'en aucune partie de notre Europe, et des calculs récents donnent, pour la proportion du nombre des enfants fréquentant les écoles au nombre total des habitants, le rapport de *un* à *cinq*.

La presse est libre dans l'Inde anglaise. Le nombre des journaux et des publications périodiques qui s'impriment à Calcutta, Madras, Bombay et autres villes considérables des provinces, tant en anglais qu'en persan, bengali, etc., s'élève à plus de quatre-vingts.

L'Inde anglaise compte aujourd'hui trois évêchés, dont l'un métropolitain, celui de Calcutta, et deux suffragants, ceux de Madras et de Bombay. L'évêque métropolitain de l'Inde relève de l'archevêque de Cantorbéry. La population chrétienne dans la plupart des grandes villes de l'Inde est d'environ un dixième; mais on prétend qu'inspiré par des vues politiques, le gouvernement de la Compagnie favorise beaucoup plus le culte du bouddhisme et de l'islamisme que la propagation de la foi chrétienne. Les missionnaires catholiques romains faisaient, dit le *Richard's India*, en 1839, un grand nombre de prosélytes; on les a sacrifiés aux missionnaires de l'Église réformée, qui, par leurs manières autant que par la sécheresse de leurs enseignements, repoussent plutôt qu'ils n'attirent à eux les indigènes. Il y a plus, des négociants anglais ont, à différentes époques, expédié dans l'Inde des cargaisons d'idoles fabriquées en Angleterre. Que le lucre et la politique cherchent à profiter de l'erreur, cela se conçoit; mais qu'ils empêchent la diffusion de la vérité, nous ne croyons pas que cela soit possible à aucune puissance humaine.

Jamais aucun gouvernement européen n'a plus libéralement rétribué ses fonctionnaires que ne le fait la Compagnie anglaise.

Le traitement du gouverneur général de l'Inde est de 240,000 roupies siccas, environ 600,000 francs. Celui de chaque membre ordinaire du conseil est 96,000 roupies, ou 240,000 francs.

Les gouverneurs des présidences touchent 120,000 roupies, environ 300,000 francs, et les membres du conseil adjoint, 60,000 roupies, ou 150,000 francs.

Le général commandant en chef, indépendamment de la solde de son grade, reçoit, à titre de traitement extraordinaire, 180,000 francs par an. Les officiers généraux reçoivent 90,000 à 100,000 francs ; les brigadiers, environ 60,000 francs; les colonels, de 36,000 à 45,000 francs, selon les armes et la solde de garnison et la solde sur le pied de guerre; les lieutenants-colonels, de 22,000 à 34,000 francs; les majors, de 17,000 à 27,000 francs; les capitaines, de 10,000 à 16,500 francs; les lieutenants, de 6,000 à 10,500 francs; enfin les sous-lieutenants, enseignes et cornettes, de 4,500 à 9,200 francs.



Sous-officier de Cipahys.

(Indoustan.)

Même munificence en faveur du clergé. L'évêque métropolitain touche un traitement de 125,000 francs ; en outre, il est logé dans un palais magnifique, et les frais de ses tournées épiscopales sont supportés par l'État. Les deux évêques suffragants de Madras et de Bombay jouissent des mêmes avantages et reçoivent 60,000 francs.

L'ensemble des hauts traitements civils, judiciaires et ecclésiastiques, dans les trois présidences, s'élevait, en 1827-1828, à plus de 50,000,000 de francs. Cette somme était répartie entre 1,306 fonctionnaires, ayant ainsi chacun un traitement moyen d'environ 40,000 francs.

Le commerce extérieur du Bengale est d'une grande importance. On en pourra juger par l'état suivant de l'importation et de l'exportation dans le cours de l'année 1831-1832.

IMPORTATIONS DU BENGALE.

	En marchandises.	En numér.	Total.
De la Grande-Bretagne.	1,72,27,917 r.	» »	1,72,27,917
Du reste de l'Europe.	3,72,038	5,625	3,77,663
De l'Amérique N. et S.	8,89,037	9,06,402	17,95,439
Totaux.	1,84,88,992	9,12,027	1,94,01,019

EXPORTATIONS DU BENGALE.

	En marchandises.	En numér.	Total.
A la Grande-Bretagne, par la Compagnie. . .	96,79,862 r.	73,80,815	1,70,69,677
Id. par des particuliers. . .	1,18,40,413	36,42,784	1,54,83,197
Total à la Grande-Bretagne.	2,15,20,275	1,10,32,599	3,25,52,874
Au reste de l'Europe.	17,72,003	» »	17,72,003
En Amérique N. et S.	34,70,363	» »	34,70,363
Totaux.	2,67,62,641	1,10,32,599	3,77,95,240
Excédant des exportations sur les importations.			1,83,94,221

Ce grand excédant n'a point été accidentel, comme on pourrait le supposer, ni particulier à l'année que nous avons choisie : il est, au contraire, constant, et le montant en est toujours à peu près le même. Il peut donner une idée des avantages pécuniaires que l'Angleterre retire de son commerce avec l'Inde. Une grande partie du commerce avec l'Inde et la Chine se fait par Calcutta. Le tableau suivant fera connaître le tonnage que ce commerce emploie.

	DE CALCUTTA A CANTON.		DE CANTON A CALCUTTA.	
	Bâtiments.	Tonnage.	Bâtiments.	Tonnage.
1827-8.	27	17,079	18	6,159
1828-9.	18	11,544	14	5,928
1829-30.	19	5,373	16	4,855
1830-1.	25	10,112	20	7,278
1831-2.	25	8,485	20	6,711

L'opium forme plus de la moitié de la valeur des cargaisons qui s'expédient des différentes présidences de l'Inde en Chine. Du reste, ce commerce se fait en fraude.

Les bâtiments qui portent de l'opium ne sont chargés que de cette drogue; ils restent à Canton, où les Chinois se rendent avec leurs jonques, après s'être préalablement entendus pour l'achat et en avoir payé le prix à un agent à Canton qui leur remet une lettre pour le capitaine d'un des bâtiments de qui ils reçoivent le nombre de caisses convenu. Les autres objets qui s'envoient du Bengale en Chine sont du salpêtre, des perles, des cornalines, du corail, des tissus de laine et de coton fabriqués en Europe, et du riz. Il reçoit en retour de l'argent monnayé dit argent de Saïci, et des lettres de change tirées sur le gouvernement du Bengale par la factorerie de Canton, et qui se donnent en payement pour le thé acheté en Chine. Ce commerce a pris nécessairement une autre tournure, la Compagnie ayant cessé toutes opérations commerciales.

Le commerce du Bengale avec le golfe Arabique et le golfe Persique diminue plutôt qu'il n'augmente. Dans l'année 1821-1822, 11 bâtiments anglais jaugeant 4,446 tonneaux, et 16 bâtiments arabes jaugeant 7,770 tonneaux, ont *importé* ensemble pour une valeur de 36,25,178 roupies, tandis que 15 bâtiments anglais jaugeant 6,748 tonneaux, et 18 bâtiments arabes jaugeant 7,461 tonneaux, ont *exporté* ensemble pour une valeur de 47,40,902 roupies. Or, dans l'année 1827-1828, l'importation a été, par 9 bâtiments anglais jaugeant 3,604 tonneaux, et par 15 bâtiments arabes jaugeant 6,256 tonneaux, de 21,23,048 roupies, et l'exportation par 9 bâtiments anglais jaugeant 3,958 tonneaux, et 14 bâtiments arabes jaugeant 6,259 tonneaux, de 22,54,434 roupies.

Les deux tiers environ de tout le commerce du continent de l'Inde avec les côtes orientales se fait par le Bengale. Le montant total de ce commerce pendant les trois années de 1829 à 1832 a été :

	Marchandises.	Numéraire.	Total.
Importations. . . .	50,60,400 sicca roupies.	47,06,153 s. r.	97,66,553 s. r.
Exportations. . . .	111,39,018 »	1,07,578 »	112,46,595 »

Pendant ces mêmes années, le commerce de ces îles avec les présidences de Madras et de Bombay s'est élevé aux sommes suivantes :

Madras, import. . . .	36,55,293 roup. de Madras.	Export. . .	42,03,433 r. M.
Bombay, id. . . .	17,92,703 roup. de Bombay.	id. . . .	16,27,746 r. B.

Le commerce du Bengale avec l'Angleterre comprend une immense variété d'objets. Les principaux articles d'importation sont divers métaux, des vins étrangers et des spiritueux, de la bière, des étoffes de laine et de coton, du coton en fil, des verreries et de la faïence. Ses exportations en retour sont de la soie et des soieries, de l'indigo, du sucre, du salpêtre et de la laque. Parmi ces marchandises, l'indigo forme incontestablement l'objet le plus important, près de la moitié de la valeur totale des exportations se faisant en indigo. Il se cultive principalement dans les districts de Mourshehadad, de Nuddia et de Jessore, dans le Bengale, et dans celui de Tishout dans le Bahr, où l'on compte de 300 à 400 fabriques en pleine exploitation. Avant le commencement du dix-neuvième siècle, on tirait fort peu d'indigo de l'Inde. Le coton forme un objet peu important du commerce d'exportation du Bengale, cette province n'en produisant pas beaucoup plus qu'il n'en faut pour l'usage des habitants. Dans le temps où toutes les mousselines fines qui s'employaient en Europe venaient de l'Inde,

la quantité de coton que le Bengale produisait ne s'élevait pas à la huitième partie de celui dont il avait besoin pour ses manufactures. Le surplus y était apporté du Dekhan, du Douab et de différentes provinces du pays des Marattes. Il y a eu une année entre autres où la valeur du coton qui passa par la douane frontière de Mandji, au confluent du Gogis et du Gange, s'éleva à la somme d'un crore de roupies (25,000,000 de francs); mais c'était là une importation extroardinaire, et une grande partie en fut expédiée à Calcutta pour l'Angleterre. Une des révolutions les plus extraordinaires que le commerçe ait jamais éprouvées est sans contredit celle qui a été causée par l'introduction des machines à filer le coton dans les fabriques de la Grande-Bretagne. Avant cette époque, presque toutes les étoffes de coton qui se portaient en Europe venaient des Indes. Aujourd'hui presque toutes celles que l'on apporte de l'Inde en Angleterre se réexportent; et l'Angleterre, à son tour, fabrique une quantité considérable de ces étoffes à l'usage des populations indiennes. En 1833, elle y a envoyé 60,000,000 de yards d'étoffes, indépendamment de 5,000,000 de livres pesant de coton filé pour les tisserands du Bengale. Ce commerce n'a pris son essor que depuis l'ouverture des communications avec l'Inde en 1813.

A l'exception des districts de la frontière orientale, tout le Bengale produit de la soie, et cette marchandise forme une partie importante de ses exportations. Presque toute la soie et plus de la moitié des soieries qui s'expédient sont pour l'Angleterre.

Quoique la canne à sucre se cultive depuis longtemps et en abondance dans cette province, le sucre n'entre que pour une faible part dans ses exportations; ce qu'il faut attribuer à l'impôt dont il est grevé en faveur du sucre d'Amérique. Cet état de choses changerait infailliblement si la politique du gouvernement anglais l'engageait à égaliser l'impôt.

Le salpêtre est encore un objet important dans le commerce d'exportation du Bengale, et d'autant plus précieux que, son poids étant considérable eu égard à sa valeur vénale, ce qui est le contraire pour les marchandises indiennes, il sert à compléter le chargement des navires qui reviennent en Europe.

Le commerce d'importation du Bengale, qui consistait naguère principalement en objets des manufactures anglaises à l'usage de la Chine, a diminué sensiblement, le commerce pouvant se faire directement par les particuliers avec Canton.

De la France, le Bengale reçoit du vin et de l'eau-de-vie en beaucoup plus grande quantité qu'il n'en tirait autrefois d'Angleterre; les retours se font principalement en salpêtre et en indigo.

Le Portugal tire du Bengale des cotonnades, et lui envoie du numéraire et des vins. Un grand changement s'est toutefois opéré à cet égard depuis quelques années par la substitution du vin de Xérès à celui de Madère, tandis que d'un autre côté les étoffes de l'Inde ont été remplacées par celles, bien moins chères, de l'Angleterre. Le commerce du Portugal et du Brésil avec la Chine se fait presque en entier par l'entremise de Calcutta; mais ce commerce a considérablement baissé depuis quelques années.

Les États-Unis d'Amérique tirent du Bengale de la soie, des toiles de coton, de l'indigo et une petite quantité d'autres productions indiennes. L'Amérique septentrionale n'ayant que peu de chose à offrir en échange, elle est obligée d'y envoyer du numéraire. Depuis quelques années pourtant, elle a commencé à importer au Bengale quelques toiles de coton très-grossières, de fabrique américaine, appelées *domestiques*.

Le Bengale envoie à Java des toiles de coton et de l'opium, et reçoit en retour du cuivre du Japon, de l'étain de Banca, du poivre et des épices de Java. Le commerce

avec Sumâdra a presque cessé depuis la cession de Bencoolen aux Hollandais. Manille tire des toiles de coton, et envoie du cacao et de l'argent des mines de l'Amérique méridionale, ainsi qu'un peu de bois de senteur et d'épices des îles Philippines.

De la côte de Coromandel, on apporte à Calcutta des coquillages dont les Hindous se servent pour les cérémonies de leur culte; ils en font des bracelets, ou les portent à la jambe, au-dessus de la cheville. Leur valeur, qui est considérable, se paye en riz ou en marchandises d'Europe. L'île de Ceylan fournit au Bengale de l'huile de noix de coco, du cuir, quelques perles, épices et coquillages, pour lesquels on lui renvoie des toiles de coton, du sucre, de la soie et du riz. Du bois de construction (*teck*), du cuir, des noix de coco et quelques drogueries viennent du Malabar, qui prend en payement des toiles de coton, des métaux et des lainages d'Angleterre, ainsi que des dattes, du raisin, du corail et des perles, des golfes Arabique et Persique. Les pays qui bordent ces golfes fournissent au Bengale du cuivre de Perse, des amandes, des dattes, du café, des gommes, des perles, du cuir, des noix de coco, du poivre, et surtout du numéraire, c'est-à-dire des piastres d'Espagne, des roupies de Perse, des tomans d'or et des sequins de Venise. Les retours consistent en toiles de coton, en soieries, en indigo, en sucre et en blé.

L'île Maurice prend du Bengale des quantités considérables de riz, et lui envoie en retour du poivre et des épices de la côte de Malabar.

Penang et, depuis quelques années, Sincapour ont été les principaux entrepôts du commerce que le Bengale a fait avec le détroit de Malacca, Bornéo, les Célèbes et les Moluques. La partie la plus précieuse du commerce d'importation de ces parages est celui de la poudre d'or de Bornéo et de Sumâdra, et des piastres et argent saïci apportés par des bâtiments chinois. Indépendamment des métaux précieux, le Bengale en reçoit du poivre, des épices, diverses drogueries, de l'étain, de la noix de bétel et de la cire. Les toiles de coton, l'opium et le riz forment les principaux objets d'exportation du Bengale.

De l'empire birman enfin, le Bengale reçoit du bois de construction et des planches, avec de l'or et de l'argent en quantités considérables, et sous la forme de gâteaux longs et plats de différentes grandeurs et finesses, depuis l'or et l'argent pur jusqu'à celui qui porte deux tiers d'alliage. Ce commerce fournit aussi un peu de cire, de bois de sapan, d'ivoire et de drogueries; les retours sont des toiles de coton d'Angleterre, du blé, de l'indigo, du sucre et de l'opium.

Voici un résumé du budget de la présidence du Bengale pour les années 1852-1853.

RECETTES.

Revenu territorial		6,54,03,293 roup.
Droits du timbre		25,71,948
Revenus de Sayer et d'Abkari		40,03,401
Monopole du sel	1,72,62,960	1,13,89,564
Frais à déduire	58,73,396	
Monopole de l'opium	1,15,11,841	76,68,262
Frais à déduire	38,43,579	
Douane		70,73,727
Autres recettes diverses		87,17,698
TOTAL DES RECETTES		10,68,27,893 roup.

DÉPENSES.

Frais de perception des divers revenus, sauf le sel et l'opium. . .	1,13,02,630 roupies.	
Dépenses civiles et politiques.	87,18,451	
Tribunaux et police.	1,08,97,894	
État militaire et dépenses diverses.	4,26,91,451	
	7,36,07,426	
Intérêt de la dette.	1,32,14,969	
Total des dépenses.		8,88,22,395
Surplus du revenu sur les dépenses.		1,80,05,498
Equivalant à		45,000,000 fr.

Nous sommes entrés dans de grands détails sur la présidence du Bengale, parce qu'elle forme la partie la plus importante et la plus riche des possessions anglaises dans l'Inde, et qu'ainsi nous pouvons nous dispenser de donner les documents statistiques des autres présidences. Nous avons hâte de visiter toutes les principautés des trois grandes divisions physiques de l'Hindoustan.

HINDOUSTAN SEPTENTRIONAL. — Jetons d'abord un coup d'œil général sur cette redoutable barrière de granit soulevée par la main du Tout-Puissant entre l'Hindoustan et le Thibet. L'Himâ-Laya, en se dégageant du haut plateau de Pouchti-Khour, se développe au sud-est, sur une longueur de plus de six cents lieues, jusqu'au massif de Kamti (voyez pages 25 et 288). Sa largeur moyenne est de plus de quatre-vingts milles anglais, et sa hauteur de vingt à vingt-huit mille pieds anglais (6,000 à 8,539 mètres) au-dessus de la surface du golfe du Bengale. C'est la plus haute chaîne de montagnes qui, jusqu'ici, ait été mesurée par les Européens; mais ce ne sera que quand les assises orientales du Kuen-Lun, partie de la dorsale du globe estimée par les géographes chinois comme le point culminant de toute la terre, auront été touchées à leur tour, que l'on pourra définitivement affirmer que l'un ou l'autre bloc est la plus haute saillie du sphéroïde terrestre. La crête de l'Himâ-Laya est généralement infranchissable pour l'homme; mais les grands fleuves de l'Hindoustan y ont pratiqué à différentes places de si larges brèches, qu'à la faveur du lit des eaux qu'elles versent pour la fertilisation de ses bases, la science a pénétré audacieusement dans ses flancs et imprimé quelquefois dans ses neiges le pas aventureux des explorateurs.

L'Himâ-Laya a une face roide et verticale du côté de la plaine, c'est-à-dire vis-à-vis de l'Hindoustan, qui a 6,000 pieds d'élévation moyenne au-dessus du niveau de la mer. Voilà le chiffre proportionnel. Maintenant cette ligne est surmontée de plusieurs groupes de pics, éternellement blanchis par la neige, à peu près parallèles, et séparés les uns des autres par des gorges qui semblent violemment percées dans le roc séculaire; ce sont d'énormes brèches lentement creusées par les eaux torrentueuses et aplanies sous leur sédiment; il en résulte que les terres planes, les esplanades manquent dans toutes les ramifications de ce système. Or, pour atteindre ce mur préliminaire de 6,000 pieds et ce soubassement de rocs dont il se protége comme d'une écharpe, l'Hindoustan entier, depuis le golfe du Bengale jusqu'à l'Himâ-Laya, est un escalier gigantesque, et ses gradins deviennent plus étroits et plus rudes à mesure qu'on approche des masses qui forment le rideau final. Le pays des H'lokba, le Towang et le Boutan, le Sikkim, le Népal, le Gherval, le Kohestan avec le Cachemire, présentent seulement du sud-est au nord-ouest la première ondulation de la chaîne. Mais avant d'y monter, le

voyageur, dans la ville de Séharempour, par exemple, sur les bords du Gange supérieur, se trouve déjà à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Au sortir de Séharempour et lorsqu'on pénètre dans le Deyrah-Doun (vallée de Deyrah), on est à cinq mille pieds. C'est là que paraît la première ondulation, qu'on nomme ici Sévalik, bordant la chaîne principale dans toute sa longueur, tantôt s'élevant jusqu'au sommet de l'Himâ-Laya, tantôt séparé du monstre par des gorges intermédiaires. Leur plus grande élévation est entre le Gange et la Djemnah; à l'est du Gange, les collines Sévalik s'abaissent graduellement; à l'ouest de la Djemnah, dans le Pendjab, elles sont presque nulles. Ces collines sont dentelées en travers de leur direction, avec un précipice au sud, et une pente au nord. Les Sévalik peuvent être regardées comme les étais du deuxième étage de l'Himâ-Laya, ou du plateau qu'on rencontre au pied du mur de six mille pieds, produit par les entassements successifs accumulés par les siècles, le ravage des torrents, les éboulements de la neige et d'autres causes naturelles, à la base de la ligne des pics; on les appelle encore géographiquement le contre-fort ou les éperons de l'Himâ-Laya. Ce n'est pas un plateau proprement dit, c'est un bourrelet. Ici, la somme des gradins successifs franchis, jointe aux 6,000 pieds du glacis vertical, donne une hauteur moyenne, pour l'Himâ-Laya, de 14,000 pieds. Restent enfin les pics, chaîne volante, superposée, véritables frises ou clochetons de l'édifice, dont les aiguilles, généralement dénuées de neige à leur pointe, forment ordinairement la moitié de l'élévation totale.

L'Himâ-Laya indien, dit Victor Jacquemont, a quelques termes de comparaison en Europe. Il est couvert de forêts dont les arbres ont un air de famille avec ceux des forêts alpines. Ce sont des pins, des cèdres, des sycomores, diversement associés, selon la hauteur des montagnes. A sept cents mètres au-dessus de la cime du Mont-Blanc, Jacquemont a rencontré des couches coquillières, des lichens et des mousses, ces derniers anneaux de l'existence végétale, qui luttent avec les premières franges de la neige éternelle de l'Himâ-Laya; mais, plus bas, à 16,800 pieds au-dessus du niveau de la mer, les voyageurs téméraires ont recueilli des anémones et des campanules; à 15,000, le bouleau et le genévrier se montrent, chétifs encore; à 12,000, le chêne étale toute sa beauté consolatrice et voile de son feuillage les infirmités de cette décrépite nature. A Cachemire, le platane est colossal et la vigne gigantesque; on s'y promène sous des treilles superbes dont les ceps encore jeunes ont deux pieds de circonférence; le nénufar fleurit à la surface des eaux dormantes, et le butome, dont nous admirons l'élégance dans les humbles fossés de Paris, croît aux bords de l'île fabuleuse où Thomas Moore a placé dans son poëme l'entrevue de Lalla-Rookh avec le roi de Boukharie. Toute cette contrée des *Mille et une Nuits,* où Bernier (1664), Webb (1807), Moorcroft (1812), Fraser (1814), Hodgson (1816), Gérard (1817-1820), Héber (1824-1826), Johnson (1827), Jacquemont (1836), ont pénétré, a une singulière physionomie européenne sous le rapport de la végétation. A l'est de la chaîne, bien que les travaux de l'homme s'arrêtent à 10,000 pieds, le capitaine Webb a trouvé à 13,600 pieds des champs d'orge en plein rapport, et sa tente même fut dressée au milieu d'un bosquet de rhododendron. Dans les villages seykes du Khanaver (bassin supérieur de la Setledje) dans le Thibet, les abricotiers en fleur bordaient pendant l'été de magnifiques forêts dont les sapins ont 180 pieds de haut, tandis que, sur le même niveau, dans les stations hindoues, la culture a depuis longtemps disparu. Comme la face septentrionale est généralement en pente et le front hindou taillé en précipice, il en résulte que la végétation brûle au sud, tandis qu'elle est étouffante dans le nord; mais vers le Thibet, au nord-ouest, la contrée tout entière est si élevée que le fond des vallées excède le niveau où s'arrêtent les forêts sur les glacis méridionaux de la chaîne.



Jeune Fille des Monts Himalaya.

(Asie.)

La végétation du sud, réduite à quelques arbrisseaux rampants, épineux, rabougris, et à quelques herbes rares et desséchées, forme çà et là des taches noirâtres au bord des torrents; les pentes des montagnes sont couvertes de débris éboulés, et l'horizon immense n'offre qu'une scène de stérilité et de désolation où l'on ne voit de toutes parts que des cimes chargées de glaces. Sur la frontière septentrionale du Khanaver, à plus de 20,000 pieds, les rayons du soleil embrasent l'atmosphère, et il gèle fortement à l'ombre. Rien ne saurait peindre l'effet de ces antithèses de température dont la chaîne garde les effroyables traces.

Dans l'Himâ-Laya thibétain les vents et les brouillards dominent. Au contraire, il n'y a que deux saisons dans l'Hindoustan, l'été et les pluies. Au moment du solstice, les cataractes périodiques de cette époque lavent dans toute sa longueur le versant du midi, malgré son éloignement du tropique; c'est alors que les plus terribles orages déchirent le flanc de ces vieux rocs ébranlés sur leurs souches, et, à la fin de mars, les *hot winds* qui ont passé sur les âpres solitudes du Dekhan reviennent réduire les glaces de l'Himâ-Laya en colonnes de vapeur. Si le soleil de Bombay et de Calcutta fait sortir des exhalaisons malsaines d'un sol qui n'est qu'une boue imparfaitement séchée et remplie de cadavres d'insectes et de vers sans nombre, on imaginera facilement la foudroyante température de l'Himâ-Laya indien, où, comme dans les forêts du Nahan, chef-lieu de la principauté de Sirmour, il suffit de traverser certains massifs d'arbres pour y gagner la mort. Au mois d'avril, régulièrement la mousson d'été souffle comme un vent de feu sur le Pendjab. Vous passez souvent, dit Victor Jacquemont, près des débris d'un village : c'est une hutte d'argile, semée de fragments de poterie; des tombes sont dispersées alentour. Quelquefois vous passez deux fois en un jour au travers d'une ville considérable, dont les édifices, dont les mosquées sont encore debout, bâtie peut-être depuis moins d'un demi-siècle et qui ne compte plus un seul habitant. Il est assez singulier que cet aspect funéraire se retrouve exactement dans les déserts du nouveau monde, aux environs de Potosi et de Titicaca. On dirait que la conquête des Anglais est un fléau providentiel, comme la conquête espagnole; et si l'Hindou se drape avec moins de poésie que l'Inca sur les ruines de sa nationalité, les squelettes des deux empires se ressemblent par l'implacable lèpre de leur destruction.

C'est de l'Himâ-Laya, comme d'un réservoir céleste, que jaillissent ces masses d'eau qui sourdent parallèlement d'abord de ses glaciers, pour se réunir bientôt dans les trois fleuves magnifiques dont le cours répand sur leurs rives une si étonnante fertilité et provoque la superstitieuse reconnaissance des Hindous : le Brahmapoutra, le Gange et l'Indus. La plus belle, la plus poétique de ces rivières, qui seraient elles-mêmes de superbes fleuves en Europe, est la Djemnah dont les eaux jouissent également des honneurs du panthéisme. Les sources de la Djemnah, que le docteur Johnson a visitées en 1827, sont un tabernacle vers lequel les Hindous se tournent dévotement, comme les Musulmans vers la Caaba de la Mecque. C'est au pèlerinage de la Djemnah et du Gange que le dévot hindou songe depuis le berceau, et il est rare qu'il parvienne au milieu de la vie sans avoir adoré les vaches consacrées des pagodes de Kursali, dans l'Himâ-Laya, station où les brahmanes réconfortent les pèlerins au but du voyage, en allégeant leur bourse d'une aumône. Des temples magnifiques, en bois sculpté, avec des colonnes torses, à la manière d'un grand bahut du quinzième siècle, ajoutent aux scènes grandioses de la chaîne l'effet de l'architecture orientale, et il serait difficile que la superstition des indigènes résistât au spectacle combiné pour subjuguer leur enthousiasme, lorsque les voyageurs de notre hémisphère contiennent à peine la surprise qu'ils éprouvent.

Nous allons maintenant parcourir les pays enclavés entre la chaîne de l'Himâ-Laya et son contre-fort méridional.

Boutan. — Ici l'Himâ-Laya a été peu exploré. Le point le plus remarquable est le Tchamalari dont la hauteur est de 8,539 mètres. C'est la plus haute montagne connue. On la distingue des plaines du Bengale à 80 lieues de distance. Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas d'ajouter de nouveaux détails à ceux que nous avons donnés sur cette contrée et sur les peuples qui l'habitent.

Sikkim. — Le Sikkim est séparé du Boutan par la Tystah, l'un des affluents du Gange. C'est un pays montueux de 500 lieues carrées. Dominé au nord par l'Himâ-Laya qui prend ici le nom de Rimola, il a pour étages inférieurs et parallèles les montagnes de Mergou, de Fakfok et de Karfok; ces dernières forment ses limites au sud. La population se compose de Boutias et de Laptchas; tous professent le bouddhisme. Les premiers sont doux et paisibles, cultivent la terre et soignent leurs bestiaux; les autres sont des montagnards rudes et grossiers. La rajah réside à Sikkim, place forte, située dans les montagnes sur la rive droite du Djami-Kouma, affluent de la Tystah. Lorsque les Chinois envahirent le Népâl en 1792, le rajah de Sikkim chercha leur protection, et admit une garnison chinoise dans sa capitale. Pendant la guerre entre le Népâl et les Anglais, en 1816, il fut pris sous la protection de ces derniers.

Népal. — Le Conki sépare le Sikkim du Népâl, dont la limite occidentale est la Gogra, le Kosi et le Gondok, affluents du Gange. Le Népâl a 200 lieues de longueur sur 45 de largeur. Ce pays est couvert de montagnes séparées par de profondes vallées et descendant en quelque sorte par degrés depuis les cimes de l'Himâ-Laya, revêtues de neiges éternelles, jusqu'au niveau des plaines de l'Hindoustan. Le plus haut pic de cette partie de l'Himâ-Laya est le Djavalagiri dont l'altitude est de 8,522 mètres. On dit qu'au commencement de 1825, un volcan a fait irruption sur le sommet de cette montagne. Les pics aigus de l'Himâ-Laya sont distingués au Népâl par le terme de *Himâ-Tchouli* (pointe neigeuse), tandis que les sommets arrondis, plus communs, sont nommés *Tamkou*. Il y a peu d'interruptions dans cette partie de l'Himâ-Laya, et l'on dit même qu'elle est insurmontable. Les rivières qui ont leurs sources dans le Thibet et le traversent, coulent au milieu de précipices si considérables et dans des fissures si étroites qu'elles sont généralement impraticables. La plus large est celle de l'Arun, branche principale du Kosi.

La partie qui borde immédiatement le territoire britannique est le Terrayana. Quoique assez fertile, ce canton, large de sept lieues, est presque entièrement couvert de forêts, parce que sa position l'exposait à des invasions et à des dévastations continuelles; mais l'insalubrité de l'air y a fait éprouver des pertes énormes aux armées qui l'ont envahi; les anciens souverains de l'Hindoustan avaient jugé prudent de le laisser dans la possession des montagnards, parce qu'il serait très-difficile de le préserver de leurs incursions.

La région supérieure au Terrayana a presque la même largeur; les coteaux y sont nombreux, et deviennent plus hauts vers le nord; des ruisseaux innombrables arrosent ce territoire, sur lequel s'étend une forêt presque continue, où l'on trouve à peu près les mêmes arbres que ceux de l'Hindoustan; mais le pin est fréquent dans le Nord. Ces bois sont animés par la présence de perroquets, de perruches et d'autres oiseaux imitant la voix humaine. La chasse aux éléphants y est fort productive : dans le seul canton de Tarray, on en prend annuellement plus de trois cents. Ces forêts recèlent aussi des rhinocéros, des tigres, des léopards. Une partie des vallées larges, nommées *Dants*, est défrichée; mais en général la culture y est négligée, ce qui est peut-être dû à l'insalubrité de l'air, et doit aussi contribuer à l'augmenter.

Au-dessus de ces coteaux boisés s'élève la région montagneuse composée d'une multitude de chaînes irrégulières, coupées de vallées profondes et excessivement étroites. La plus considérable est celle du Népâl propre; son aspect a fait conjecturer aux observateurs qu'elle est le fond d'un ancien lac qui a graduellement tari; les traditions mythologiques du pays sont d'accord avec cette supposition.

Ces vallées, quoique basses en comparaison des masses de montagnes qui les dominent, sont d'une élévation très-considérable. D'après un calcul de Hamilton, celle du Népâl a 4,000 pieds d'altitude. Leur climat est celui de l'Europe méridionale, et, comme elles sont bien arrosées, elles produisent, quand elles sont bien cultivées, d'abondantes récoltes de grains; les forêts sont remplies d'arbres magnifiques. Les vicissitudes fréquentes du froid, de la chaleur et de l'humidité, empêchent les fruits de parvenir à leur maturité complète, excepté les ananas et les oranges qui sont exquis.

On a supposé que le Népâl avait des mines d'or, et cette idée a, dit-on, occasionné plusieurs guerres entreprises contre ce pays. Il paraît qu'elle était due entièrement à ce que l'or venait du Thibet par le Népâl pour arriver dans l'Inde; on y trouve simplement des paillettes de ce métal dans le sable de quelques rivières; les minerais de plomb contiennent assez fréquemment de l'argent, mais les Népâlis ne sont pas assez habiles pour l'en séparer; ils exploitent les mines de cuivre et de fer qui sont très-riches; le gouvernement ne permet de travailler qu'à deux de celles de plomb. On ne s'occupe pas des soufrières qui sont très-nombreuses, parce qu'il s'en dégage des vapeurs arsenicales. La vallée du Népâl ne contient pas une seule pierre, n'étant composée que de terrain d'alluvion. Les montagnes des environs offrent des matériaux excellents pour la bâtisse, mais la difficulté des transports fait recourir à l'usage des briques.

Au-dessus des montagnes qui forment le cœur de tout le Népâl s'élève le Katihar, région alpine dont la largeur moyenne du nord au sud est de neuf lieues. Elle consiste principalement en rochers immenses coupés par d'affreux précipices et surmontés de pics aigus qui, partout où ils ne sont pas perpendiculaires, se revêtent de neiges éternelles. Toutefois les ravins profonds qui les séparent offrent des pâturages et peuvent même être cultivés, jusqu'au point où ils s'approchent des faîtes des Himâ-Laya où règne un hiver perpétuel.

La population du Népâl, que l'on évalue à 2,000,000 d'âmes, se compose de deux peuples principaux, savoir les Niouars et les Parbattiyas; les premiers, hommes paisibles et laborieux, s'occupant surtout de l'agriculture et du commerce, et annonçant par leur physionomie et leur idiome qu'ils se rapprochent des Boutias, sont regardés comme les habitants primitifs. Les Mayars occupent les montagnes de l'Ouest, ancien domaine des Gorkhâs; celles de l'Est ont des cantons habités par diverses tribus, entre autres les Kiratas et les Boutias. Tous ces montagnards, qui forment la masse de la population, professent le bouddhisme, mais altéré par beaucoup de superstitions étrangères à cette religion.

L'idiome et les traits des Parbattiyas montrent que ce peuple est venu de l'Hindoustan; ils ont amené avec eux le brahmanisme et la division des castes. Les voyageurs disent qu'ils sont dissimulés, perfides, orgueilleux, cruels envers leurs inférieurs, rampants envers les puissants. Extrêmement adonnés aux plaisirs des sens, ils passent la nuit à boire et à danser. Très-scrupuleux observateurs des pratiques extérieures de la religion, ils n'en sont pas moins vindicatifs, et le grand coutelas qu'ils portent à la ceinture facilite les assassinats. Ceux des castes supérieures enferment leurs femmes et exigent qu'elles se brûlent avec le corps de leurs maris défunts. On dit que celles-ci

n'obtempèrent pas fréquemment à cette injonction. Toutefois ces affreux sacrifices sont plus communs au Népâl qu'au Bengale.

Ces peuples sont robustes et courageux : la plupart n'ont pour vêtement qu'un seul morceau de toile, et se baignent souvent; ils se rasent la tête et même les sourcils, portent des pendants d'oreilles et regardent comme une parure très-élégante de petits tuyaux de bambou descendant jusqu'aux épaules. Leurs maisons sont construites en planches, dont les parois intérieures sont couvertes de peintures et de sculptures; leurs ustensiles de cuisine sont en cuivre. Ils sont en général très-adonnés aux jeux scéniques, à la divination, à l'astrologie et à la magie.

La capitale est Catmandou, sur la rive orientale du Bogmotty : elle a un mille de long sur un demi-mille de large. On fait dériver son nom de la multiplicité de ses temples en bois; ce sont en effet les objets qui frappent davantage la vue; du reste, ils ne sont pas moins nombreux hors de la capitale que dans son enceinte; quelques-uns sont très-hauts et très-grands. Catmandou renferme aussi plusieurs temples en briques avec deux, trois ou quatre rangs de toits qui diminuent graduellement à mesure qu'ils s'élèvent, et se terminent généralement par une pointe qui de même que le toit supérieur est dorée, d'où il résulte un effet pittoresque et agréable.

Les maisons sont en briques avec des toits saillants en tuiles; elles ont souvent des balcons en bois sculpté; elles sont à deux, trois, quatre étages, et presque toutes de chétif aspect; même le palais du rajah n'a pas grande apparence; les rues sont très-étroites et très-sales.

Le rajah est un Parbattiya; il exerce un pouvoir absolu; on pense que ses revenus sont de 13,200,000 fr. Il entretient une armée de 17,000 hommes. L'étendard de guerre est de couleur jaune et offre la figure de Hanimân, singe gigantesque, et demi-dieu de la mythologie hindoue. L'entretien de l'armée s'effectue en grande partie par le produit des terres assignées à chaque corps. La maharani ou l'épouse du rajah est escortée, quand elle sort, par un escadron de femmes à cheval armées de sabres et habillées en hommes.

Depuis 1816, un traité de commerce a été conclu entre le rajah du Népâl et la Compagnie anglaise qui a un résident à Catmandou ; mais dans leurs rapports politiques ils s'observent et se craignent réciproquement.

Gherval. — Le Gherval est entre le Kali à l'est et la Djemnah à l'ouest. Sa longueur est de 70 lieues et sa largeur de 35. La rivière de Kaly-Ganga jusqu'à son confluent avec l'Alacananda, et le cours de celui-ci grossi des eaux du Baghirati qui vient de l'ouest, séparent ce pays en deux parties, le Kémaoun et le Gherval proprement dit. Le chef-lieu de Kémaoun est Almora, et celui du Gherval, Sérinagor. Ce sont les eaux réunies de ces trois rivières qui forment le Gange.

Les Anglais, après avoir expulsé en 1815 les Gorkhâs du Gherval, ont réuni le Kémaoun à la présidence du Bengale et rendu l'autre partie au rajah du pays qui réside à Barahât sur les rives du Baghirati, et que les Anglais ont pris naturellement sous leur protection. Près de cette ville on voit dans un temple un grand trident d'airain portant une inscription qu'aucun voyageur n'a pu lire. Les habitants ignorent quand et comment il a été apporté.

Cette partie de l'Himâ-Laya est celle que les voyageurs européens ont le plus visitée. Depuis 1816 plus 220 pics y ont été mesurés; le plus élevé, le Djavahir, a 4,026 toises; le Serga-Rouenir 3,581 ; le Saint-Patrice 3,364; le Saint-Georges 3,342. Beaucoup d'autres dépassent 3,000 toises. Les cols par lesquels on a franchi la chaîne ont jusqu'à 2,563 toises d'altitude. En 1835, le docteur Falconer de Séharempour s'est élevé à 2,080 pieds au-dessus de la limite où ont atteint tous les voyageurs qui l'ont précédé.



Rajah.

(Asie.)

Le Gherval est la terre sainte des Hindous. On y pénètre ordinairement par la ville de Hardvar, Herdouar ou Hurdwar (Hari-Dvara, porte de Hari ou Vichnou), située sur la rive droite du Gange au pied des monts Sévalik, que perce ce fleuve pour entrer dans l'Hindoustan.

De beaux temples et de grands édifices en pierre érigés par des hommes pieux pour l'usage des pèlerins, et tous bien entretenus, montrent qu'il existe là une hiérarchie respectée et florissante. Le plus grossier comme le plus amusant tribut levé sur l'enthousiasme religieux des Hindous, est, sans contredit, la foire de Hardvar, où les pèlerins se rassemblent au mois d'avril pour se laver dévotement dans le fleuve. Le grand concours de monde que les cérémonies attirent, joint à la position de cette ville sur la frontière de l'Hindoustan, du Rajahpoutana et du Pendjab, fait de la solennité annuelle un des tableaux les plus curieux de la vie anglo-hindoue. On élève principalement les tentes et les kiosques de la foire au milieu même du Gange, dans des îlots que le fleuve laisse périodiquement à découvert. On voit sur la même échoppe des châles de Cachemire et des habits de laine d'Angleterre, des coraux de la mer Rouge, des agates du Goudjérate, des pierres précieuses de Ceylan, des gommes et des épices d'Arabie, de l'assa-fœtida et de l'eau de rose de Perse, à côté des montres de France, des conserves de la Chine et des sauces britanniques ou des parfums de Bond-street et de la rue Saint-Honoré. J'y ai vu, dit Skinner, une boîte de rouge de France, ainsi que du henné africain pour teindre les jolis doigts des Vénus de l'Orient, sur le même étalage qui montrait de l'antimoine pour donner de la langueur à un œil féminin, et tous les différents articles de la toilette européenne. Les maisons bizarrement peintes de Hardvar, les troupes de singes libres et sacrés qui courent sur les toits, le spectacle des marchands asiatiques, des Arméniens, des Chinois, des Tartars, des guerriers sykes et gorkhâs, des uniformes britanniques et des baigneurs presque nus qui se plongent dans l'eau par vœu, rendent cette foire le panorama de l'Inde. Il y a quelque chose de respectable dans l'amour de tout un peuple pour un fleuve qui est la source de la fécondité de ses campagnes, malgré l'abus d'un culte si exclusivement thermal. Autrefois on ne descendait au fleuve que par un escalier où quatre pèlerins seulement pouvaient passer de front. De fréquents accidents arrivaient à cause de l'empressement extrême des dévots à arriver les premiers à l'onde sainte. En 1819 on compta 430 Hindous tués par la pression de la foule qui les serrait. La Compagnie des Indes y a fait construire un quai en gradins commodes, à la façon d'un hémicycle romain, où les malades, les infirmes, les enfants et les femmes qui n'osent pas, soit crainte, soit pudeur, se confier aux eaux du Gange, attendent la venue du flot régénérateur, et marmottent des prières en prenant un bain de jambes. Les névralgiques de Dieppe et d'Ostende ne sont pas plus résignés. Les uns se font porter en litière, les autres sur des chameaux : les plus riches ne descendent pas de leurs éléphants, les pauvres se noient souvent ou disputent leurs membres aux gavials du fleuve. Les rajahs du Nord s'y livrent des défis de magnificence. Il y a quelques années que la bégum Sumro s'y montra publiquement avec une escorte de mille cavaliers et de quinze cents gardes. On ne lira pas sans intérêt le portrait que Victor Jacquemont a tracé de cette femme célèbre, dont on ignore l'origine. Ce voyageur, qui fut si jeune victime de son amour pour les sciences naturelles, écrivait de Delhi à son père, le 26 décembre 1831 : « Il paraît que j'ai oublié, l'an passé, de vous parler de ma visite à la bégum (princesse en persan) Sumro, à Serdhana près de Meerut (Mirut, à quelques lieues au nord de Delhi). Sachez donc que le colonel Arnold me mena chez elle un dimanche matin du mois de décembre dernier, quand j'étais à Meerut avec lui. Je déjeunai et dînai avec cette vieille sorcière, et même lui baisai la main galamment. En véritable

John-Bull, à dîner, j'eus l'honneur de trinquer avec elle. De retour à Meerut, le lendemain, j'y reçus d'elle une invitation à dîner le jour de Noël. C'est une vieille coquine qui a une centaine d'années, cassée en deux, ratatinée comme un raisin sec, une sorte de momie ambulante, qui fait encore elle-même toutes ses affaires, écoute deux ou trois secrétaires à la fois, tandis qu'en même temps elle dicte à trois autres. Il n'y a pas quatre ans qu'elle fit attacher à la bouche de ses canons quelques-uns de ses chétifs ministres et courtisans disgraciés; ils furent tirés comme des boulets. On raconte (et c'est vrai) qu'il y a soixante ou quatre-vingts ans, elle fit enterrer vivante une jeune esclave dont elle était jalouse, et donna à son mari un nâtch (bal) sur cette horrible tombe. Ses deux maris européens sont morts violemment. Au reste, elle était courageuse autant que cruelle. Des moines italiens se sont emparés d'elle, et lui ont fait une peur du diable. Elle a bâti à Serdhana une belle église catholique, et vient ces jours-ci d'écrire au gouvernement, pour demander qu'à sa mort une partie de ses domaines reste attachée à son église, pour en défrayer le service. Elle a écrit au pape pour avoir un évêque à Serdhana : cependant elle ne radote pas. De ses seize lacs (quatre millions) de revenu, elle en enfouit huit chaque année dans ses jardins, qu'elle pourrait donner à qui bon lui semble, et qui, à sa mort, appartiendront au gouvernement anglais. »

Au congrès de Hardvar paraît aussi le rajah de Bélaspour, petite principauté sur la Setledje, auquel le gouvernement anglais a laissé pour consolation un titre nominal et la splendeur des richesses qu'il dépense en costumes et en équipages, ne pouvant plus s'en servir dans l'intérêt de la puissance. Monté sur un éléphant couvert de lames d'argent massif, assis sur un dais de pourpre où les pierreries étincellent, le rajah étale, au front de son turban pointu, les deux plus grosses perles qu'il y ait au monde et que les descendants d'Aureng-Zeb lui ont transmises avec le sceptre qu'il a si mal défendu. Des grappes de diamants pendent à ses oreilles percées par de lourds anneaux d'or.

A la nuit tombante les bayadères de Delhi et de Cachemire parcourent les rues de Hardvar et dansent sur le seuil des portes comme dans l'intérieur des maisons, tandis que des illuminations magiques qui réfléchiront leurs feux dans le miroir du Gange, s'allument de toutes parts aux flèches des mosquées, aux dômes des bazars, aux cèdres des forêts, et se répandent en flammes aux mille couleurs jusques au pied du deuxième étage de l'Himâ-Laya. Lord William Bentinck, l'un des derniers gouverneurs généraux des Indes, comprenait parfaitement toute l'importance de la foire pieuse de Hardvar. Sa présence était saluée par les brahmanes des plus vives acclamations, et si le représentant de la puissance britannique s'abstenait de prendre dans le Gange un bain qui ne peut être que nuisible aux profanes, en revanche il distribuait mille roupies aux prêtres de Brahma. Les dieux étaient contents.

De Hardvar on pénètre dans le Gherval par le Doun ou Dhoon de Deyrah, que les Anglais appellent communément *the valley of the Dhoon*, la vallée de la vallée. C'est une vallée longitudinale, encavée entre le pied de l'Himâ-Laya et le *terrain diluvial relevé* entre le Baghirati et la Djemnah. Les habitants de cette vallée paraissent heureux, dit le capitaine Johnson, ils ont de nombreux troupeaux de buffles et de moutons. Leur habillement est blanc; il se compose de chausses, d'une espèce de tunique et d'une pièce d'étoffe de laine, jetée par dessus et attachée sur la poitrine avec une forte épingle en acier ou en cuivre; un autre morceau d'étoffe roulée en forme de turban ombrage leur tête et se termine comme une calotte.

Sérinagor, sur la rive gauche de l'Alacananda qui coule ici de l'est à l'ouest, était une ville considérable avant les invasions des Gorkhâs et les ravages des tremblements de terre. Toutes les maisons sont en pierres de taille et ont peu d'apparence. De l'autre



Bayadère.

(Indoustan.)

côté de la rivière, plusieurs hameaux placés au pied des montagnes ont des temples plus ou moins célèbres.

Webb fut témoin d'une cérémonie singulière, nommée *bhart* ou *bhéda,* qu'il a décrite : « C'est, dit-il, une espèce d'offrande propitiatoire, faite au génie des montagnes pour qu'il répande ses bénédictions sur le pays et le préserve des dégâts causés par les rats et les insectes. On attacha le bout d'une corde très-longue à un pieu planté près du bord de la rivière; l'autre bout, porté par une centaine d'hommes au sommet d'une montagne haute de près d'un mille, fut passé dans un bloc de bois mobile et noué solidement autour d'un gros arbre. Un homme de la caste des nats ou sauteurs se plaça en travers du billot, et sans être lié à ce dangereux véhicule, ni muni de rien pour tenir son équilibre, à l'exception de quelques sacs de sable noués à ses jambes et à ses cuisses, il s'élança et parvint heureusement en bas. Le pronostic fut regardé comme très-heureux et les chefs de la ville récompensèrent généreusement la hardiesse du nat. S'il fût tombé, sans doute il eût été tué par sa chute; dans tous les cas, sa mort est la punition de cet accident, car s'il lui reste un souffle de vie, on lui tranche la tête qui est offerte en sacrifice d'expiation à l'esprit courroucé. Cette coutume est en usage en plusieurs lieux des montagnes, et l'on y a recours après une mauvaise récolte. »

L'Alacananda vient du nord-est; le Baghirati du nord-ouest. La source de ce dernier est, par le 31° de latitude, à deux milles au-dessous du Gangautri. La rivière sort de bouches de glaces épaisses de plusieurs pieds de dessous une arcade basse au pied d'une masse solide et perpendiculaire de neige gelée, haute de 300 pieds, formée probablement depuis une longue suite de siècles. Du bord de ce mur de glace pendent de longs et raboteux glaçons; ils ont sans doute donné lieu à la tradition mythologique qui fait sortir le Gange des cheveux de Mahadéva.

Hodgson put aller un mille et demi plus loin, marchant toujours sur la neige; il trouva qu'il était à 14,600 pieds d'altitude; le point où le Gange devient visible n'est qu'à 13,800 pieds.

De Gangautri jusqu'à ce point, on parcourt deux milles tantôt sur la neige, tantôt sur les rochers, le long des bords du Baghirati, tantôt sur ceux qui remplissent son lit; il diminue toujours de largeur, quelquefois il est caché sous des voûtes de glace; un grand rocher qu'il entoure offre une ressemblance grossière avec le corps et la bouche d'une vache. L'imagination ayant attaché l'idée de l'objet qu'elle croyait voir à un creux qui se trouve à une extrémité de ce rocher, l'a nommé *gaou-mokhi,* la bouche de la vache, qui, selon la croyance populaire, vomit l'eau du fleuve sacré.

La vallée se termine à la sortie du Baghirati de dessous la glace amoncelée au pied d'un rocher escarpé comme un mur; il n'existe plus de sentiers, plus le moindre signe de végétation; on est complétement entouré de neiges et de glaces dont il se détache de temps en temps des fragments qui tombent du haut des montagnes.

Avant de visiter Gangautri, les pèlerins se rasent, puis se baignent à Gauricound, grand étang éloigné de 600 pas du terme du voyage, et d'où sort un grand torrent. On a creusé dans le lit du Baghirati trois bassins où les pèlerins se plongent; le premier a les mêmes dimensions que la rivière; c'est l'eau pure de Ganga qui n'est souillée par le mélange d'aucun ruisseau. Un grand temple couvert en bois renferme la statue de cette divinité en pierre rouge et plusieurs autres idoles. Un brahmane qui réside ordinairement à Dhérali, situé quelques lieues plus bas, vient passer les trois mois de la belle saison à Gangautri où il faut apporter tout ce qui est nécessaire à l'existence, et où l'on n'aperçoit de toutes parts que des montagnes dont le sommet est couvert de neiges; leur partie inférieure est tapissée de gazon avec quelques bouleaux épars. Les

approches de Gangautri sont si difficiles que le lieu n'est guère fréquenté que par des pénitents.

En longeant le Baghirati pour arriver à Dévaprayaga, on suit une vallée très-resserrée entre les montagnes; on rencontre quelques villages et des bourgs, entre autres Barahat, résidence du rajah du Gherval; une autre route mène de ce lieu au ravin arrosé par le Mandacni.

Le grand temple de Dévaprayaga est construit en granit; les pierres ne sont pas liées entre elles par du mortier. Cet édifice, haut de 70 pieds, est de forme pyramidale, à quatre faces, renflé au centre, et diminue vers le sommet terminé par une coupole blanche sur laquelle des colonnes de bois soutiennent un toit carré couvert de tuiles en cuivre et orné d'une boule dorée que surmonte une pointe. Ce temple est construit sur une plate-forme de 60 pieds carrés et haute de 6 pieds. Son entrée tournée vers l'occident est décorée d'un portique sous lequel les fidèles font leurs dévotions; au plafond sont suspendues des cloches de différentes dimensions. La divinité principale est en pierre noire et assise sous un dôme, en face de l'entrée, à l'extrémité orientale du sanctuaire.

Le lieu où se font les ablutions est au point de jonction des deux rivières. L'Alacananda roule avec impétuosité et grand fracas ses eaux écumantes sur une pente escarpée et hérissée de rochers; le Baghirati coule doucement jusqu'au point où son fougueux compagnon lui communique sa rapidité assourdissante. En conséquence, on a taillé dans le roc, au-dessous de la surface de l'eau, trois bassins pour que les fidèles ne soient pas emportés par le courant. Ceux-ci font enregistrer leur nom par un brahmane de leur secte, et, comme on l'a déjà dit, payent une rétribution pour obtenir cette faveur.

Les affluents de gauche de l'Alacananda viennent du Kemâoun. Dans sa partie septentrionale qui confine à l'Himâ-Laya, on trouve le Niti-Ghat, ou col de Niti, par lequel on pénètre, avec des difficultés extraordinaires, dans l'Oundès, province du Thibet. Sa surface offre une suite continuelle de hautes montagnes qui s'entre-croisent et augmentent de hauteur en allant au nord.

Ce pays est habité par les Khasyias, qui ont le teint moins foncé que celui des tribus des plaines; leurs traits annoncent qu'ils appartiennent à la famille hindoue. Ils prétendent tous être des Rajahpouts de la plus illustre lignée, et sont très-scrupuleux sur l'article du boire et du manger. Ils ne veulent même pas vendre une seule de leurs petites vaches des montagnes à un étranger, à moins que celui-ci ne leur jure qu'il ne la tuera pas lui-même, ou qu'il ne la revendra pas à une autre personne qui désire la tuer. Ces hommes, dit l'évêque Héber qui les visita en 1824, sont tous de moyenne taille, minces de corps, mais robustes, d'un teint assez clair, et pauvrement vêtus. Ils ne portent point d'arme, ils ont seulement un gros bâton. Les femmes auraient été agréables de figure, si elles avaient eu la peau moins brûlée par le soleil et l'air moins fatigué par le travail, ou si leur nez et leurs oreilles n'avaient pas été tant élargis par le poids des anneaux de métal dont ils étaient ornés. Leur costume se composait d'une pièce de grossière étoffe drapée autour de leur ceinture, et d'une couverture noire qui leur cachait la tête et les épaules. Elles avaient toutes des bracelets d'argent, et aux chevilles des bijoux qui semblent être de la même matière; circonstance qui aux yeux d'un Européen contrastait singulièrement avec l'excessive pauvreté de leur extérieur en général. L'industrie de ces gens est vraiment admirable. Dans tous les endroits où la pente de la montagne était moins rapide, on trouvait de petits champs, quelquefois seulement larges de quatre pieds et longs de dix ou douze, cultivés avec le plus grand soin. Souvent aussi c'étaient de petites terrasses, élevées en gradins les unes au-dessus

des autres, que soutenaient des murailles de pierres sans ciment. Ces villageois sont doux, simples, polis, honnêtes en affaires et remarquables par leur amour de la vérité.

En descendant de Gangautri, le voyageur Skinner trouva dans le canton de Rewain quelque supériorité dans les habitants et dans leurs villages. Il fut accosté par un homme âgé qui lui proposa la plus jeune de ses filles pour soixante roupies, et cet homme fut très-mortifié du refus. Au sortir de Tullie, un autre individu lui fit aussi la même proposition. « C'est chez nous la coutume, ajouta-t-il, et nous avons plus de femmes qu'il n'en est besoin parmi nous; » et cependant la polyandrie y est aussi dans les mœurs de ce peuple. C'est dans ce même village que ce voyageur vit les hommes une quenouille à la main, avec un panier rempli de laine. Tous filaient devant leurs portes, et même en se déplaçant ou en portant des fardeaux, de sorte qu'ils n'étaient jamais inoccupés. Ainsi les bergers des Pyrénées filent en gardant leurs troupeaux.

Les habitants du Gherval sont aussi des Khasyias, mais bien plus robustes et plus actifs que ceux du Kemâoun. Toutefois ils n'ont rien de cette énergie qui dans d'autres contrées distingue les montagnards, car ils supportèrent patiemment le joug des Gorkhâs qui les avaient réduits en esclavage et les vendaient par centaines.

Le petit village de Djerdaïr, bâti sur la pente d'une montagne, peut donner une idée de beaucoup de ceux du Gherval; ses environs ne présentent qu'un désert triste et stérile; à peine y aperçoit-on quelques broussailles; les maisons élevées sur des plates-formes en pierre ont leur façade garnie d'un verandah ou portique qui, en été, préserve des rayons perpendiculaires du soleil.

Un très-petit nombre seulement des rivières du Gherval est guéable; les habitants ont donc eu recours pour les traverser aux sangha (ponts suspendus), qui sont très-multipliés; on les établit dans les endroits où des rochers, rétrécissant le lit du fleuve, donnent la facilité de fixer à chaque rive les cordes qui soutiennent le plancher mobile sur lequel marche le voyageur. Celui de Téri est remarquable par la beauté pittoresque du paysage qui l'entoure. D'autres ponts sont plus simples : le voyageur, assis sur un cerceau suspendu aux cordes, est tiré d'un côté à l'autre, ou bien il s'aide lui-même des pieds et des mains pour effectuer le trajet.

Le capitaine Johnson, en remontant la vallée de Deyrah, en 1827, arriva avec sa caravane au pied d'une montagne où le Nagan-Ghat se réunit au Baghirati. Les montagnes s'élèvent ici presque perpendiculairement, et sur la rive orientale il y a trois ou quatre villages; une route agréable de cinq milles de longueur conduit ensuite à Baretti. Au delà du village de Dharassou, il traversa le Gadaoul, et dans une grotte un peu élevée au-dessus de cette rivière, il vit la seule survivante d'un ancien couvent de pénitentes; c'était une bonne petite vieille, propre, ayant l'air heureux, et qui leur donna des roses odorantes, produit d'un petit jardin que, malgré son âge de quatre-vingts ans, elle cultivait pour son amusement.

Les voyageurs, ayant quitté le cours du Baghirati, tournèrent à gauche et gravirent la chaîne qui sépare cette rivière de la Djemnah. Ils traversèrent plusieurs villages et une suite de montagnes, puis ils gagnèrent la gorge de Djakini-Ghat, à 9,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, d'où ils eurent, à l'ouest, la vue magnifique du Roudrou-Himâ-Laya, qui domine de ses cimes neigeuses les sources du Baghirati. De là ils arrivèrent à Kanoura, village où ils aperçurent pour la première fois la Djemnah qui coulait au fond d'un ravin, à 500 pieds au-dessous d'eux. Les maisons de Kanoura ont quatre et cinq étages dont le dernier se projette avec le toit à six pieds en avant du bâtiment.

En remontant la Djemnah et gravissant, parfois au moyen d'échelons entaillés dans des pins, des roches presque verticales, on parvient à un endroit où le vallon caché

sous une épaisse couche de neige, peut avoir cent vingt pieds de largeur, à vingt ou trente pieds du torrent qui s'est creusé un passage à travers cette masse glacée. Des pics immenses d'un granit grisâtre, qui se dressent presque perpendiculairement sur ses flancs, à la hauteur de 12,000 à 14,000 pieds, et des pins monstrueux enracinés dans les fentes de ces énormes colosses, ajoutent au caractère sévère de cette scène himâ-layenne.

Bientôt le jet bouillant de la source se fait entendre du sommet des rochers, d'où il se précipite par cascades successives de quatre-vingts pieds de haut. D'énormes troncs de sapins, couchés en travers des abîmes, comme des ponts, servent de périlleux échelons pour gravir les cimes superposées où des troupes d'oiseaux sauvages volent sans cesse au milieu des torrents de la source, dont l'ébullition rayonnante les attire et les enivre. Plongé dans cette nappe où la chaleur pousse l'eau sainte à la vaporisation, le thermomètre accuse 144° Fahrenheit. Un Anglais de Delhi, ayant eu la fantaisie d'y faire cuire des œufs qu'il mangeait à la coque de très-grand sang-froid sous le nez des pèlerins, faillit payer chèrement cette profane imprudence. La source est transparente, insipide; mais les sillons noirs qu'elle trace sur les pics, en fondant la neige, témoignent de ses propriétés ferrugineuses. Ce sont les brahmanes qui monopolisent les fonctions d'interprètes et guident les voyageurs dans le labyrinthe de cette imposante agglomération de torrents, de rocs, de frimas, de vapeur et de nuages. Tantôt les cascades de la Djemnah disparaissent sous la ceinture que l'écume et les trombes forment à la base des pics, tantôt elles s'arrondissent en arche humide au-dessus de la tête prosternée des pèlerins qu'on voit aplatis dans la neige et mordant le sol de leur bouche fervente. L'accomplissement du vœu qui conduit les Hindous aux sources de la Djemnah n'est pas sans danger : on ne peut approcher du véritable filet originaire que dans le mois d'octobre, à l'époque où la fonte des glaces inférieures facilite les communications entre les cimes du deuxième étage de l'Himâ-Laya. Les pieux architectes au service du collége des brahmanes ont même étendu le calcul des intérêts du ciel au point d'accroître les dangers qui hérissent les abords des reliquaires; et l'on rencontre des pierres mouvantes, des ponts à demi rompus, des avalanches préméditées, venant à propos exciter les croyants qui seraient capables de s'amollir dans les délices et le repos d'un chemin trop facile.

Fraser et Hodgson n'avaient point dépassé le petit bassin où les pèlerins se baignent et où les eaux de la Djemnah, mêlées à celles des sources thermales, conservent une chaleur suffisante. Le capitaine Johnson parvint jusqu'à un demi-mille plus loin. Il se trouvait alors au point le plus élevé de la Djemnah qui eût encore été atteint et qu'il estime à 11,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, les sources chaudes étant à 10,840 pieds. A 1,500 et 2,000 pieds plus haut, des pins vigoureux peuplaient les forêts au milieu des neiges.

Sirmour. — Après avoir visité les sources de la Djemnah, Johnson se dirigea à l'ouest à travers le pays qui est compris entre cette rivière et la Setledje et forme la principauté de Sirmour, dont le chef-lieu est Nahn ou Nahan et qui est sous la suzeraineté anglaise. Il voulait atteindre, avant le commencement des pluies périodiques, le Brouang-Ghati ou Gounass, le moins élevé des défilés qui donnent entrée dans le Khanaver, petit pays du Thibet sur l'autre versant de l'Himâ-Laya. Cette route n'avait jamais été parcourue par un Européen. Le canton est hérissé de hautes montagnes entre lesquelles s'ouvrent d'étroites vallées généralement couvertes de villages ombragés de bouquets d'abricotiers et de noyers, et annonçant l'aisance des habitants. A la tête de la vallée où sont les sources du Pabas, affluent occidental de la Djemnah, le voyageur admira la cataracte formée par plusieurs ruisseaux qui, tombant par-dessus un mur

solide de rochers, se précipitent, par une double cascade, dans le lit du Pabas, d'une hauteur de 15,000 pieds. Quelques jours après il parvint avec son escorte à l'extrémité supérieure du col de Brouang-Ghati (15,300 pieds), d'où ils jouirent du spectacle le plus admirable. Ils se trouvaient là sur l'axe central de l'Himâ-Laya. Vers le nord et vers le midi la neige s'étendait à perte de vue, tandis qu'à l'est et à l'ouest les pics du puissant Himâ-Laya se dressaient à cinq, six et sept mille pieds au-dessus d'eux. Ceux dont la pente était moins verticale cachaient leur cime sous une enveloppe éclatante de neige; d'autres, tels que le Kaldang, à 21,105 pieds, dont l'escarpement perpendiculaire ne permet pas à la neige de se fixer, ne présentaient aux yeux, dans leur âpre nudité, que d'immenses pyramides d'un granit aride, autour desquels les nuages s'amoncellent et assombrissent l'air. Surpris pas un violent orage, ils furent obligés de s'arracher à ce panorama imposant, et après une course pénible à travers les neiges, ils atteignirent les premiers arbres du côté du nord, et trouvèrent un abri sous un rocher.

Du sommet du Brouang-Ghati, le capitaine Johnson descendit sur le revers septentrional de l'Himâ-Laya; il entrait dans le Khanaver. Il visita successivement le beau et grand village de Brouang, ceux de Kallah, de Barong, de Pouari. La Setledje a dans cet endroit environ deux cent quarante pieds de largeur; son lit est profond, sans écueils; son cours rapide est plein de remous et de tourbillons. Sur les hauteurs opposées, des vignes palissées avec soin sur des treillages, croissent sur les rochers; au delà, dans un court espace de terrain, sont des céréales, et plus haut, jusqu'au milieu des montagnes, s'élèvent des forêts de pins couronnées par un diadème de neige. Sur un plan inférieur, on voit les villages de Kounghi et de Telinghi, fondés, comme presque tous ceux de cette contrée, sur des crêtes de rochers qui font saillie sur la rivière, et sont ombragés par d'épaisses plantations de noyers et d'abricotiers. Les habitants étaient extrêmement sales dans leurs vêtements, chose d'ailleurs fort commune parmi la plupart de ces peuples des montagnes.

En sortant de Pouari, nos voyageurs passèrent la Setledje sur un djhoula ou pont de cordes. Quelques jours après, ils se trouvaient à Kanem ou Kanum, grande et belle ville, assise sur un large plateau que décore une riche culture; quoiqu'on soit dans ce lieu à 8,998 pieds au-dessus du niveau de la mer, on y jouit d'une température agréable, et les maisons, appuyées les unes contre les autres et à toits plats, ont jusqu'à sept et huit étages. Kanem renferme un temple de la religion lamaïque et une bibliothèque qui contient, dit-on, un exemplaire de tous les ouvrages de la grande bibliothèque de Techou-Loumbou. M. Csoma de Kœrœs, ce savant Hongrois dont nous avons parlé précédemment (page 226) y demeurait alors. Enterré dans la bibliothèque, il y poursuivait ses recherches sur la horde hunnique dont sa nation est un essaim. Il avait fait, disait-il, quelques découvertes curieuses, et parmi plusieurs traductions d'auteurs classiques, celle d'une version fidèle de Virgile.

Le capitaine Johnson, avec toute son escorte, continuant son excursion sur le territoire thibétain, gravit des cols de 14,000 et de 14,800 pieds, et arriva sur le Spiti, affluent de la Setledje, au village de Léo, dont les environs offrent quelques traces de culture et une végétation naturelle, chose rare au milieu de ces chaos de rochers et de précipices. Les habitants ont leur chevelure réunie en une grosse queue, et portent des chaussures de peau tannée qui ont la forme d'un petit tonneau, et sur lesquelles était empreinte la marque russe. Le village le plus éloigné que visitèrent nos voyageurs fut celui de Chacktal, qui est le premier de la domination chinoise. Comme ils avaient reçu depuis quelques jours du gouverneur général lord Amherst l'ordre de ne pas pénétrer sur le territoire chinois, ils revinrent à Nako et rentrèrent dans le Sirmour. En passant par Kotghar, ils s'arrêtèrent chez le capitaine Gérard, dont la maison

occupait une position délicieuse à 7,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. Quelques jours après ils arrivèrent à Simla et rentrèrent dans les plaines de l'Hindoustan.

Le 25 août 1830, Victor Jacquemont campa aussi à Nako, en Hangrang. Ce lieu, écrivait-il à son frère, est probablement un des lieux du globe les plus élevés : son niveau est à quatre mille mètres; la Setledje coule à mille mètres au-dessous. Il fit plusieurs excursions sur le territoire chinois dans la direction qu'avait suivie antérieurement le capitaine Johnson, jusqu'au 32e degré et 10 minutes de latitude. La chaîne neigée de l'Himâ-Laya indien était au sud bien loin derrière lui, et cependant le pays s'élevait sans cesse au devant. Le sol, en effet, s'élève insensiblement d'étage en étage jusqu'aux montagnes de Kuen-Lun qui constituent une partie considérable de la dorsale du globe. L'Himâ-Laya, dont les neiges éternelles s'aperçoivent des bords du Gange jusqu'à Bénarès, et qui forme pour les plaines de l'Inde un spectacle si plein de grandeur, n'est qu'une humble et modeste préface des Alpes thibétaines. Victor Jacquemont revint à Simla au mois d'août 1830, d'où il reprit la route de Delhi.

Simla est, comme le Mont-d'Or ou Bagnères, le rendez-vous des riches, des désœuvrés et des malades. On s'y moque des hépatites chroniques, du typhus des jungles et du choléra-morbus, ces trois hôtes si galants du Bengale. L'officier chargé du service militaire, politique, judiciaire et financier de cette extrémité de l'empire anglais, imagina, il y a 27 ans, de déserter son palais de la plaine, pendant les chaleurs d'un été terrible, et de venir camper avec ses tentes et ses cipayes sous les ombrages des cèdres. Il était seul dans un désert; des amis vinrent l'y visiter. Le site, le climat, tout leur parut admirable. On appela quelques centaines de montagnards qui abattirent les arbres d'alentour, les équarrirent grossièrement, et construisirent soixante maisons dispersées sur la croupe de la montagne. On tailla des chemins superbes dans le roc; et à sept cents lieues de Calcutta, à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une aire plus élevée que le Saint-Bernard et le Mont-Cenis. Bientôt y régna le *dustour*, tyran bien autrement absolu dans cette partie du monde que n'est *fashion* en Angleterre. Ce puissant mot persan est autant au-dessus de *fashion* que celui-ci est au-dessus de *mode*. Bravant la solitude sauvage et aride de ce désert, les dames anglaises montent à cheval matin et soir, dans des costumes très-élégants, ayant des rubans, et sans qu'il manque une épingle à leur toilette : elles ne seraient pas autrement à Hyde-Park. Une promenade montant en spirale durant deux milles autour du mamelon où les plus jolies maisons s'élèvent, sert de terrasse aux curieux que le spectacle lointain de l'Himâ-Laya appelle de toutes les provinces du Bengale à ce panorama unique dans le monde. C'est dans les détours de la montagne que les officiers anglais passent les heures si longues dans l'Inde, à faire lever avec des dogues les bécasses, les lophophores, les kakatoès et les faisans du Kyonthal qui ont une célébrité dans l'ornithologie. Les hyènes et les léopards montrent bien quelquefois leurs prunelles sanglantes à travers les closeries; mais il y a un théâtre à Simla, et les jeunes femmes prennent ces promeneurs pour des gagistes de Franconi ou d'Astley, dont on ouvre les cages afin qu'ils jouissent du pays natal. Les dames de la Compagnie ont établi à Simla une école gratuite de dessin pour les pauvres hindous qui montreraient des dispositions dans l'art de Raphaël et de Wilkie. Les enfants des guerriers de Tamerlan y peignent les violettes et les géraniums de l'Himâ-Laya pour les belles conquérantes de leur patrie, pour les ladies du West-End.

C'est entre la Djemnah et la Setledje que la dévotion des Hindous se manifeste par des fêtes religieuses qui ont un caractère bien différent des rites usités dans la plaine; c'est l'Himâ-Laya brahmanique avec toutes les cérémonies les plus gracieuses et les plus pittoresques de son culte. La population se réunit dans les gorges formées par les



Jeune danseur Indou.

plus hautes sévalik. On se presse au milieu du vallon, devant un piédestal gigantesque comme les autels bretons des druides, où un char mobile est exposé à la vénération de la multitude. Ce char contient quatre figures solennelles : les représentations de Nagus ou le bon serpent, de Badrinath et de Narayan, ce dernier en double. Le piédestal est tout uniment la plate-forme grossière où les Hindous battent leurs grains; mais entre cette œuvre d'économie rurale et la présence des quatre idoles sur la pierre, leur dévotion trouve des rapports qui peuvent offrir à la fois de la grandeur et de la simplicité. Les idoles sont parées des plus beaux tissus de l'Inde; la pourpre éclate en leurs vêtements; elles sont couronnées d'innombrables plumes tressées avec de la soie des chèvres et des génisses du Thibet; on ferait plusieurs cachemires d'un très-haut prix avec quelques lambeaux de cette magnifique toilette. La figure principale, Badrinath, a dix-huit têtes, six en or et douze en argent. Quand elle est assise dans son chariot de cèdre, on dirait d'un candélabre de bronze doré et argenté que les brahmanes accrochent à la base de l'Himâ-Laya comme à l'autel du dieu de l'Asie. Des guirlandes de fleurs cueillies dans les jungles ceignent les tailles entrelacées de ces hideux symboles d'un peuple doux et poëte. La divinité souveraine, malgré le nombre prodigieux de ses têtes, est suffisamment garantie du soleil par un parasol ou ombrelle nommée *chattha*, marque d'honneur dont les rajahs seuls, dans l'espèce humaine, ont le privilége chez les Hindous. A ses pieds, les dévots s'agitent dans une danse passablement diffuse, tandis qu'un orchestre, dirigé comme les musiciens de l'Opéra, par un *maestro* en crédit auprès des Brahmanes, règle leurs mouvements chorégraphiques et en tempère ou en allume la piété. D'horribles clameurs s'élèvent par instants de ce tourbillon. Les saquebutes du peuple juif, la trompe des vexillaires des légions romaines, et la vielle des naturels du pays de Gex, sont assurément des harpes éoliennes en comparaison des instruments barbares dont les échos des pics retentissent durant le ballet. Voyez cette foule suspendue à dix mille pieds au-dessus de la surface de la mer, se précipitant dans les replis d'une ronde immense, aux applaudissements des officiers anglais qui fument leur *houka*, campés dans des palanquins ou grimpés sur le dos des éléphants! Telles sont les bucoliques de l'Himâ-Laya. On comprend que des voyageurs en soient devenus fous.

Kohestan. — Le Kohestan (pays montagneux) est compris dans l'enceinte himâlayenne, depuis la Setledje jusqu'à l'Indus entre Attock et le plateau de Peichaver. Cette étendue est d'environ deux cents lieues. Il est partagé entre plusieurs petites principautés qui dépendent du royaume de Lahore : telles sont celles de Kichtevar, de Djemmou, de Kangrah, de Tchemba, de Coulou, et le Cachemire.

Les cinq rivières, la Setledje, le Beyah, le Ravi, le Tchenab et le Djalem, que les Grecs nomment *Hysudrus, Hyphasis, Hydraortes, Acesines* et *Hydaspes,* donnent au territoire qu'elles arrosent à la sortie du Kohestan, le nom de Pendjab (pays des cinq eaux). Toutes ces eaux réunies en un seul lit appelé Pendjnad, tombent, à cent lieues plus bas dans l'Indus, au-dessus de la ville de Mittun.

Le Kohestan est habité par diverses tribus : les Djâts, presque tous cultivateurs; les Rajahpouts, peu nombreux; les Singhs, la plupart marchands ou artisans; les Guikers, peuplade fameuse pour la beauté du corps et encore peu connue; les Afghans qui habitent dans des forts et des villages fortifiés; les Mahométans, pauvres, opprimés et employés aux travaux les plus durs, et enfin les Seyks, secte religieuse, enthousiaste et grossière qui possède la contrée. Les Seyks sont originaires du Douab entre le Ravi et la Setledje; leur nom signifie *sectateur, disciple :* ils l'ont pris, comme nous l'avons déjà dit, depuis qu'au seizième siècle ils eurent adopté la réforme introduite par Baba-Nanek dans le brahmanisme; ils rejettent absolument le culte des images et les nom-

breuses pratiques qui distinguent cette religion. Les cérémonies de leur culte se bornent à réciter des prières et à chanter des hymnes dans des temples où l'on ne voit que le livre de la loi nommé *grinth*. Nous les retrouverons plus loin, lorsque nous visiterons le royaume de Lahore.

Remontons vers la vallée de Cachemire. Les histoires des anciens rois de ce pays veulent que cette enceinte elliptique n'ait été autrefois qu'un grand lac, et que ce soit un certain père ou saint vieillard nommé Kacheb qui ait donné issue aux eaux, en coupant miraculeusement la montagne de Baramoulé..... Pour moi, dit un voyageur, je ne voudrais pas nier que toute cette terre n'eût autrefois été couverte d'eaux; on le dit bien de la Thessalie et de quelques autres pays; mais j'ai de la peine à croire que cette ouverture soit l'ouvrage d'un homme, parce que la montagne est très-large et très-haute; je croirais plutôt que quelque tremblement de terre, comme ces lieux y sont assez sujets, aurait fait ouvrir quelque caverne souterraine où la montagne se serait enfoncée....

Quoi qu'il en soit, Cachemire n'est plus un lac; c'est à présent une très-belle campagne qui est diversifiée de quantité de petites collines, qui a 30 lieues de long ou environ et 10 ou 12 lieues de large, qui est située dans l'extrémité de l'Hindoustan, au nord de Lahore, et qui est enclavée dans le fond des montagnes du Caucase indien. Les premières montagnes qui l'entourent, c'est-à-dire celles qui sont le plus près de la plaine, sont de médiocre hauteur, toutes vertes d'arbres et de pâturages, pleines de bétail de toutes sortes, de gibier de plusieurs espèces et de quelques animaux.

Quand Forster vit Cachemire, cette ville n'était pas plus grande que 119 ans auparavant; les maisons avaient les mêmes dimensions. « Elles sont légèrement bâties en bois et en mortier avec une vaste charpente, dit-il; sur un toit en bois est étendue une couche de terre fine pour protéger le bâtiment contre la grande quantité de neige qui tombe dans la saison des pluies. Cette couverture procure aussi de la chaleur dans l'hiver et de la fraîcheur dans l'été; alors le sommet des maisons, planté de différentes fleurs, offre au loin l'aspect d'un immense parterre varié de mille couleurs. Les rues sont étroites et salies par les ordures des habitants, dont la saleté est passée en proverbe. Cette ville ne contient pas un seul édifice digne d'être remarqué, quoique les Cachemiriens vantent beaucoup une mosquée de bois, qu'ils appellent mosquée majeure, construite par un des empereurs de l'Hindoustan. Ce monument n'a pourtant pas de grands droits à l'admiration des curieux...

» L'air salubre et doux qui circule dans cette ville, la rivière qui la traverse, le grand nombre de maisons vastes et commodes, tous ces avantages sont fâcheusement balancés par sa construction désagréable et resserrée, et l'extrême malpropreté des habitants. Les bains flottants et couverts qui sont rangés le long des bords de la rivière sont les objets de commodité ou de précaution qu'on remarque dans cette ville. Ces bains sont surtout très-utiles aux Indiens musulmans, qui ont ainsi la facilité de faire les fréquentes ablutions qu'exigent le climat et leur religion; ils sont aussi dispensés de prendre des précautions pour empêcher que leurs femmes ne soient vues. »

« Nul doute, dit Victor Jacquemont, que la population du Cachemire, d'abord bouddhiste, puis brahmaniste, n'ait eu longtemps des chefs de sa croyance et n'ait joui sous eux d'une indépendance politique absolue, dont la nature avait rendu la défense bien facile par les énormes montagnes dont elle a de toutes parts entouré ce pays. De cette longue période, il ne reste que quelques souvenirs vagues chez ceux qu'on appelle maintenant des lettrés, et çà et là quelques ruines : elles ont par leur structure massive et le style de leurs ornements le caractère hindou. Il y a encore quelques traces d'anciens travaux d'utilité publique; ils datent de la même époque. L'islamisme n'a

fait que détruire. Les empereurs de Delhi n'ont bâti que des kiosques et des cascades, jamais de ponts ni de canaux. Les Afghans, dans le siècle dernier, ayant dépouillé les Mongols de cette conquête, et les Seyks en ayant chassé les Afghans dans celui-ci, un pillage général suivant chaque nouvelle conquête, et dans les intervalles de paix, l'oppression faisant de son mieux contre le travail et l'industrie, le pays se trouve actuellement si complétement ruiné, que les pauvres Cachemiriens semblent avoir jeté le manche après la cognée, et sont devenus les plus indolents des hommes... Quelques milliers de Seyks stupides et brutaux, le sabre au côté ou le pistolet à la ceinture, mènent comme un troupeau de moutons ce peuple si ingénieux et si nombreux... »

Le lac de Cachemire ou le Dall, comme on le nomme dans la langue du pays, est depuis longtemps célèbre pour sa beauté et pour les jouissances qu'il procure aux habitants.

Ce lac n'est pas, géologiquement parlant, une merveille; il ferait même, disent les auteurs de la *Revue Britannique*, une triste figure près du lac Majeur en Lombardie, ou près de ceux de Thoun et de Brientz, dans l'Oberland. Il y en a, dans le nord des États-Unis et au Canada surtout, qui, sans le grandiose des lacs du Thibet et la beauté sublime des lacs de la Suisse, ont un caractère particulier de *loveliness* qu'on ne retrouve pas dans les hautes régions de l'Inde. Le lac de Cachemire n'a de véritable grâce que par les contes enchanteurs que l'abbé Galland a traduits du texte oriental, et par la fabuleuse dynastie des anciens empereurs mongols; mais ces princes n'étant que des rois de théâtre, les monuments de leur grandeur n'étaient guère que des décorations d'opéra. Akbar, Jehanguir, Chah-Jehan, Aureng-Zeb régnaient dans le dix-septième siècle; ils dépensèrent à Cachemire, leur nouvelle conquête, des trésors incroyables. Il ne reste plus, de leur extravagante magnificence, que des arbres gigantesques. Leurs palais sont tombés en ruine, presque partout effacés. Cependant les antiques sanctuaires du culte indien sont encore debout; leur nombre, leur singulier travail annoncent une période bien longue de rajahs indigènes, avant l'introduction de l'islamisme, dans le onzième siècle. Le Windsor de ces rois fantastiques de l'Inde est Châlibâg, kiosque monumental situé au milieu du lac de Cachemire. L'île des Platanes, dont parle Bernier, est le site historique de la vallée, et Châlibâg en forme le principal ornement. Deux immenses platanes, vraisemblablement les plus beaux qui soient au monde, les seuls qui restent des quatre plantés par Chah-Jehan, couvrent l'île et le palais; c'est dire toute leur mince étendue. Le palais n'est qu'une grande salle ouverte à tous les vents quand il leur plaît de souffler, et dont le plafond est supporté par des colonnes d'un style bizarre, ravies à quelque pagode antique. Chah-Limar est en face de l'île avec sa charmante avenue de peupliers. Nichate-Bagh se montre, avec ses berceaux épais, comme une tache noire au pied de l'Himâ-Laya; vis-à-vis de ce quinconce colossal, s'étend Saifkan-Bagh, une forêt entière de platanes dans la proportion des ombrages de l'île. La petite mosquée où les dévots musulmans viennent de l'Inde et de la Perse adorer *Azrette Boll*, littéralement, *Son Excellence le poil* de la barbe de leur prophète, montre la cime dorée de son clocher au-dessus d'un groupe de ces mêmes arbres. Il est malheureux que M. de Lamartine n'ait pas vu Cachemire; son voyage d'Orient manque de tout ce qu'il aurait trouvé de style, de couleur et de poésie dans l'Asie méridionale.

Par exemple, derrière la mosquée du poil de Mahomet est le temple de Salomon, dont la chronique cachemirienne fait un grand voyageur; ici, le trône de Salomon est une montagne. On a épuisé, pour l'Himâ-Laya, toutes les grandeurs du monde physique et de l'histoire. Ce panorama rappelle une foule de souvenirs; les Cachemiriens, peuple ingénieux, mais lâche, abruti par la domination du seyke Randjit-Singh,

passent leur vie dans la contemplation de tant de merveilles ; elles les consolent de leur misère. Il y a là trois sortes de femmes; les femmes du peuple qu'on voit facilement dans les rues et qui sont laides comme les sorcières de Macbeth, les danseuses qui viennent de Delhi, et les femmes de la classe des rajahs qui vivent dans une reclusion perpétuelle. Il est donc impossible de fixer une opinion sur la beauté célèbre des Cachemiriennes. Leur absence se fait vivement sentir au milieu des débris voluptueux du pavillon de Chah-Jehan. Quand l'armée seyke, sous le costume pittoresque et magnifique dont on a vu un échantillon à Paris dans les toilettes du général Allard, manœuvre autour de ce petit palais abandonné, mais encore délicieux par ses ombrages; quand les filles de l'Hindoustan, avec leurs voiles de mousseline, leurs bracelets d'or aux pieds et leurs figures peintes, dansent le *natch* pour quelques roupies, entre ces murs de dentelles, ces persiennes découpées avec un art infini, et ces bosquets de roses où des brodeurs aux doigts effilés festonnent les gazes qui excitent tant de surprise en Europe, ou trament les châles dont Joséphine de Beauharnais était si curieuse, on pardonne à l'Himâ-Laya thibétain ses pics bleuâtres et les sommets blanchis qui encadrent le paysage, comme si la vallée de Cachemire était située entre les cieux et le monde.

Bernier a parlé le premier du produit si remarquable de leur industrie, qui est en si haute estime chez les dames des contrées de l'Occident; il décrit leurs ouvrages en bois, qui sont façonnés avec une délicatesse extrême et recherchés dans toutes les Indes; puis il continue ainsi : « Mais ce qu'ils ont de particulier et de considérable, et qui attire le trafic et l'argent dans leur pays, c'est cette prodigieuse quantité de châles qu'ils travaillent et où ils occupent les petits enfants; ces châles sont certaines pièces d'étoffes d'une aune et demie de long, d'une de large ou environ, qui sont brodées aux deux bouts d'une espèce de broderie faite au métier, d'un pied ou environ de large; les Mongols et Indiens, hommes et femmes, les portent l'hiver sur leur tête, les repassent par-dessus l'épaule gauche comme un manteau. Il s'en fait de deux sortes : les uns, de laine du pays, qui est plus fine et plus délicate que celle d'Espagne; les autres, d'une laine ou plutôt d'un duvet qu'on appelle *touz*, qui se prend sur la poitrine d'une chèvre sauvage du Grand-Thibet : ceux-ci sont bien plus chers à proportion que les autres; aussi n'y a-t-il point de castor qui soit si mollet ni si délicat. J'en ai vu de ceux-ci, que les Omerahs font faire exprès, qui coûtaient jusqu'à 150 roupies; des autres, qui sont de cette laine du pays, je n'en ai pas vu qui passassent 50 roupies.

» On fait cette remarque sur les châles, qu'on a beau en travailler avec tout le soin possible dans Patna, dans Agra et dans Lahore; jamais on n'en peut rendre l'étoffe ni si mollette ni si délicate comme dans Cachemire. On attribue communément cette délicatesse à l'eau particulière du pays... »

« Ce qui fait la principale gloire et la richesse de Cachemire, dit Forster, ce sont ses manufactures de châles, que l'on n'a jamais égalés, et que l'on imite de fort loin. La laine que l'on y emploie n'est point une production indigène; on l'apporte de différents cantons du Thibet à la distance d'un mois de chemin nord-ouest. Elle est naturellement d'un gris foncé; on la blanchit au Cachemire avec une préparation de farine de riz; on teint les fils de la couleur qu'on croit la plus avantageuse pour la vente. Après que la pièce a été tissue, on la lave une fois. La bordure, qui est ordinairement chargée de figures et bigarrée de différentes couleurs, s'attache après que le châle est sorti de dessus le métier, mais la couture est imperceptible. Le prix de fabrique d'un châle ordinaire est de 8 roupies; il y en a de 15 et de 20, suivant la qualité; j'en ai vu un superbe que l'on a payé 40 roupies au fabricant. Les fleurs en augmentent considérablement le prix, et quand vous entendez dire que l'on a donné jusqu'à 100 roupies à

un tisserand pour un seul châle, vous pouvez être assuré que les ornements ont absorbé la moitié de la somme.

» Il y a trois formes de châles, savoir : les longs et les petits carrés, dont on se sert communément dans l'Inde, et les longs très-étroits, très-mélangés de noir, que les Asiatiques septentrionaux portent en ceinture. »

Voici comment Bernier s'exprime au sujet de ce peuple : « Les Cachemiriens sont renommés pour le beau sang; ils sont aussi bien faits que nos Européens..... Les femmes surtout y sont très-belles; aussi est-ce là que s'en fournissent la plupart des étrangers nouveaux venus à la cour du Mogol... Et certainement si l'on peut juger de la beauté des femmes qui sont plus cachées et retirées par celles du menu peuple, qu'on rencontre dans les rues et qu'on voit dans les boutiques, on doit croire qu'il y en a de très-belles... »

Maintenant entendons Forster : « Les Cachemiriens sont braves et bien faits; comme ils habitent sous le 34° de latitude, ils peuvent passer pour une belle nation. Dans la France méridionale ou en Espagne, leurs femmes seraient regardées comme des brunes piquantes; mais comme je m'étais formé une haute opinion de leurs charmes, je fus désagréablement désabusé en voyant quelques-unes de leurs danseuses, les plus célèbres par leurs attraits et les talents provoquants de leur profession. Elles ont en général la figure mal taillée, de gros traits et les jambes engorgées.

» La ville de Cachemire abondait autrefois en courtisanes également gaies et charmantes; mais les terribles contributions des impitoyables Afghans en ont bien diminué le nombre, et celles qui restent languissent dans l'état le plus déplorable. Le peu que j'en ai vu m'a causé un sensible plaisir par leurs grâces dans la danse et par leur voix mélodieuse. Les femmes du Cachemire sont singulièrement fécondes. Malgré toute la tyrannie du gouvernement et les rigueurs de la fortune, on ne s'aperçoit pas que la population ait diminué... »

Jacquemont convient que la race des hommes est parfaitement belle. Quant aux femmes, son goût n'est pas pour les beautés brunes et sombres. Cependant il a rencontré dans l'Inde et le Pendjab, de temps à autre, de belles personnes dans leur genre de beauté; mais Cachemire ne lui a pas encore offert une de ces exceptions. « Je suis fâché de me trouver si fort en contradiction avec le petit nombre de voyageurs européens qui ont visité ces contrées avant moi. Si les choses n'ont pas horriblement changé depuis que Forster les visita, il y a 50 ans, sous un déguisement, il faut qu'il ait furieusement embelli la vérité, ce qui devrait n'être permis qu'à un poëte... On ne peut rien trouver de plus horrible que les vieilles femmes. »

Suivant Bernier, « les Cachemiriens ont la réputation d'être tout à fait spirituels, beaucoup plus fins et adroits que les Indiens, et propres à la poésie et aux sciences autant que les Persans; ils sont de plus très-laborieux et industrieux... »

Forster dépeint les Cachemiriens comme vifs, gais, curieux, amis des plaisirs, vicieux et dépravés; Jacquemont écrit que l'intelligence et la friponnerie de ce peuple sont proverbiales dans l'Orient.

HINDOUSTAN ORIENTAL. — Nous parcourrons chacune des parties principales de cette grande division de l'Hindoustan.

ASSAM. — On divise l'Assam en trois parties : le Sodiyah à l'est, l'Assam propre au centre, le Kamroup à l'ouest. Cette dernière, envahie depuis longtemps par les empereurs Mongols maîtres de l'Hindoustan, fait aujourd'hui partie des possessions britanniques; l'Assam obéit à un rajah indigène qui n'a d'autres droits à sa souveraineté que ceux qu'il tient du gouvernement britannique; par reconnaissance il paye à ses bien-

faiteurs un tribut de 50,000 roupies (125;000 fr.). Le Sodiyah est peuplé de tribus gouvernées par de petits rajahs; sa position sur les frontières des empires chinois et birman lui donne de l'importance sous le rapport de la politique; c'est pourquoi les autorités britanniques ne négligent rien pour exercer une surveillance active sur des peuplades incivilisées répandues au milieu d'un pays à peu près inconnu et difficile à parcourir.

Aureng-Zeb, qui avait pénétré dans l'Assam avec une armée formidable, fut forcé de le quitter à la hâte à l'approche de la saison des pluies. En 1820, les Birmans s'étaient emparés de ce pays. Les Anglais, qui ne pouvaient les laisser en possession d'une contrée d'où ils auraient eu la facilité de faire des incursions dans le Bengale, marchèrent contre eux et les repoussèrent; en conséquence du traité de paix de 1825, ils les ont forcés de renoncer à toute espèce de prétention sur ces contrées.

Les principales tribus de cette partie de l'Assam sont les Abors, les Dophlas, les Michmis, au nord du Brahmapoutra; les Singphos, les Moulaks, les Kékous, les Borkamptis, au sud de ce fleuve. Le Lang-Tan, chaîne de montagnes neigeuses, couvre les territoires de ces montagnards. Ceux-ci ont toujours été des fléaux pour les Assamis, sujets du rajah, faisant des excursions continuelles dans ce pays, ravageant par le fer et par le feu tout ce qu'ils rencontraient et enlevant les habitants qu'ils vendaient à d'autres tribus plus éloignées, telles que les Chans. Les Anglais ont rendu la paix et la tranquillité à l'Assam; mais il leur est presque impossible de mettre un frein aux entreprises de ces peuples dominés par la soif du pillage. Les officiers britanniques qui se sont avancés au milieu des montagnes pour les examiner et les décrire y ont couru souvent de très-grands risques.

Les Assamis appartiennent à la même souche que les habitants de l'Hindoustan; leur langue, qui se divise en quatre dialectes principaux, dérive de celle du Bengale. Jadis ils étaient idolâtres; ils ont depuis le XVIIe siècle embrassé en partie le brahmanisme et la division des castes, mais ils ne se soumettent pas à toutes les abstinences prescrites par cette religion. Ils sont forts et robustes, actifs et laborieux. Leur teint très-brun et presque noir chez ceux du sud s'éclaircit à mesure qu'ils s'approchent du pays haut. Quelques montagnards vont nus; d'autres se passent un morceau de toile autour des hanches, ou bien s'en couvrent la tête et les épaules; ils se rasent la tête et le menton, et portent des moustaches. En général les étoffes de soie forment l'habillement des deux tiers de la population; elles sont tissues par les femmes de toutes les classes, depuis celles des rajahs jusqu'à celles des laboureurs. Les toiles de coton ne sont faites que par des étrangers. Les artisans, tels que forgerons, chaudronniers, charpentiers, appartiennent à des castes diverses. Les tailleurs de pierre ne manquent pas d'habileté; les ouvriers qui travaillent le bambou, ceux qui préparent l'huile et ceux qui font les nattes, sont très-nombreux; il y a parmi ceux-ci des Chinois. En revanche il n'y a pas de tailleurs, et qu'un très-petit nombre de cordonniers; car une autorisation spéciale du rajah est nécessaire pour pouvoir porter des souliers, et il n'accorde que rarement cette grâce signalée.

Les domestiques sont esclaves; ils sont très-multipliés; ce sont eux qui cultivent la terre; on en a vu vendre au dehors, surtout au Bengale; les autres marchandises expédiées dans ce pays sont la gomme laque, des étoffes de soie, du coton et de la soie écrus, de la graine de sésame, du caoutchouc. Cette matière y est si abondante qu'en 1840 un seul des agents de la Compagnie en a fourni 800 quintaux; plus on remonte la vallée de l'Assam, plus l'arbre du caoutchouc devient commun. Depuis quelques années le commerce de l'Assam a pris un grand développement. Le thé d'une qualité moyenne et le thé bohé y viennent en abondance; déjà les Anglais en font usage à

Calcutta, et de nombreux échantillons ont été expédiés à Londres. Mais la production la plus précieuse de cette province, c'est la soie. Elle est fournie par le ver appelé *muga,* qui se nourrit de la feuille du laurier, du michelia (champée), et de plusieurs autres arbrisseaux indigènes. Une autre espèce provient du bombyx *éria,* qui se nourrit de plusieurs sortes de feuilles, principalement du *palma christi.* Un grand nombre de colons européens se sont établis dans l'Assam pour se livrer à l'éducation de ces précieux insectes. Le commerce avec le Boutan se fait par le moyen des caravanes. Les Bidjnis occupent les cantons limitrophes de ce dernier pays. De même que les Abors, ce peuple a pour armes l'arc et les flèches empoisonnées, une javeline légère, et le *dhâ,* qui est un sabre bien affilé.

Le rajah de l'Assam propre réside à Djorhât, sur le Dissoyé, à peu de distance de la rive gauche du Brahmapoutra; Rengpour, plus à l'est, dans une île formée par le Dikho, est la ville la plus peuplée du pays; Ghergony, à l'ouest, ancienne capitale, est maintenant un amas de ruines. Un Européen s'habitue difficilement à donner le nom de villes à ces amas de cabanes en bois et en roseaux, entourés d'un retranchement en pierres brutes ou en terre, et où il n'y a ni boutiques ni marché. Cependant des restes de chaussées construites avec soin annoncent que jadis cette contrée ne fut pas plongée dans l'état de barbarie où elle est aujourd'hui.

Suivant leur tradition, les Singphos sont venus d'un pays plus septentrional, probablement voisin des frontières de la Chine, leur physionomie diffère de celle des autres habitants de l'Assam; ils professent le bouddhisme, mêlé de beaucoup d'anciennes pratiques superstitieuses.

Les Michmis ont un grand nombre de petits villages, dont les maisons sont appuyées contre les parois escarpées des montagnes, de manière que le rocher fait un des côtés de l'habitation, et supporte une extrémité des chevrons du toit; l'autre pose sur des poteaux; l'espace au-dessous de celui où la famille habite est occupé par le bétail et la volaille.

Tchittagong.—En suivant le versant occidental des monts du Brahmapoutra on trouve successivement les districts de Silhet ou Sirihat, de Comillah et de Tchittagong, qui font partie de la province et de la présidence du Bengale. Le chef-lieu du territoire de Tchittagong est la ville du même nom, appelée aussi Islam-Abad (séjour de la foi). On fabrique des toiles dans les environs. On y construit des navires de toutes dimensions. La manière dont les maisons d'Islam-Abad sont bâties et distribuées rappelle qu'autrefois les Portugais furent les maîtres de cette ville. L'air et les bains y sont si salutaires que les Bengalis y viennent en grand nombre pour rétablir leur santé. A sept lieues au nord de la ville, on va visiter des sources enflammées.

Aracan.— Ce pays est couvert de forêts touffues et coupé de tant de rivières, de lagunes et de bras de mer, qu'il forme une chaîne de presqu'îles, d'isthmes et d'îles qui interrompent continuellement la communication par terre entre les villages. Le fleuve le plus considérable est l'Aracan qui près de son embouchure se partage en plusieurs bras. Il prend son nom de la capitale qui le donne également à tout le pays; elle est à 12 lieues de la mer et consiste en cabanes de bambous. Les temples de Goutama sont nombreux dans son enceinte et sur les coteaux qui l'entourent. La population du pays était estimée à 2,600,000 âmes; elle a bien diminué depuis que les Birmans ont emmené une partie des habitants en esclavage, et que d'autres se sont réfugiés dans les forêts des montagnes et dans le Tchittagong.

Crawfurd dit que les Aracanis ressemblent entièrement aux Mranmans (Birmans), dont ils parlent la langue avec une différence de dialecte très-marquée. Malgré leur grossièreté, tous, même les femmes, savent écrire. Ce peuple aime beaucoup la chasse

et la pêche. Dans le petit trafic, ils sont très-rusés ; du reste pleins de probité et esclaves de leur parole. Leurs femmes passent pour n'être pas des modèles de chasteté. L'esclavage existe chez eux, de même que chez les Birmans. Le rajah est le principal négociant du pays qui est réuni à la présidence du Bengale.

Bengale.—La province du Bengale, au-dessus du golfe de ce nom, est en général un pays plat; on y trouve quelques collines, mais peu ou point de montagnes. Le sol est léger et sablonneux, et la couche de terre productive n'a que quelques pouces d'épaisseur, si ce n'est dans les endroits que les eaux des rivières couvrent tous les ans de leurs débordements. Cette province est arrosée par des rivières navigables dont la plupart sont des affluents du Gange qui la traverse. Le Brahmapoutra y entre à l'extrémité nord-est, et se jette dans la mer à l'endroit même où le Gange a sa principale embouchure.

La province du Bengale se divise en dix-sept districts; sa population, en 1822, était de 23,358,730 âmes. On y compte douze villes, dont la principale, Calcutta, renferme 625,000 habitants; après elle vient Dacca avec 180,000 habitants, et Mourhsehabad, avec 150,000; les neuf autres ont ensemble 260,000 habitants. Le reste de la population est rassemblé dans une foule immense de petits villages ayant de 100 à 500 habitants chacun, et qui sont généralement construits sur les bords des rivières navigables. Dans les villes du Bengale, chaque nation occupe un quartier séparé. Hindous, Mahométans, Européens ont chacun le leur, et le quartier des Hindous est en outre presque toujours subdivisé de façon que les différentes castes n'habitent point ensemble. Du reste, les maisons ne sont point alignées en rues comme dans les villes d'Europe.

Remontons jusqu'à Calcutta, par l'embouchure du Hougly, branche occidentale du Gange. Entre cette branche et celle qui s'unit au Brahmapoutra, depuis l'île de Sagor jusqu'à celle de Rabnabad, s'étendent, sur un espace de soixante lieues, les *Sonderbonds*, terrain d'alluvion coupé d'une quantité infinie de bras du Gange qui se croisent dans une multitude de directions et forment un nombre prodigieux d'îles basses presque partout couvertes de bois d'une hauteur médiocre. Cette affreuse solitude est devenue le repaire des tigres et d'autres animaux féroces, de quelques bêtes fauves, des singes, et de monstrueux crocodiles. Quelquefois elle est animée par le roucoulement de la colombe, le chant du coq, le cri de la poule, du paon et des perroquets. Dans la saison sèche, les bords des rivières sont fréquentés par des sauniers et des bûcherons, qui exercent leurs terribles professions en risquant continuellement leur existence, car des tigres de la taille la plus forte, non-seulement se montrent sur les rivages, mais très-souvent passent les eaux à la nage et tuent les gens dans les bateaux à l'ancre. Quoique beaucoup d'infortunés soient tous les ans attaqués et dévorés par des tigres, de dévots musulmans, qui prétendent posséder des charmes contre la cruauté de ces monstres, s'établissent dans de misérables huttes le long du fleuve; ils sont extrêmement vénérés par leurs coreligionnaires, ainsi que par les Hindous qui s'aventurent dans ces cantons, et qui, pour gagner leur bienveillance, leur font présent de vivres et de cauris. A la longue, ces fakirs deviennent presque toujours la proie des bêtes féroces ; mais plus ils restent, plus ils sont vénérés, et, dès que leur place est vacante, un autre s'empresse de la remplir. De petites éminences de terre marquent les places où les squelettes des défunts sont déposés auprès de la cabane, et jamais les bûcherons ne manquent, en passant, de réciter des prières avant de commencer leurs opérations.

Les eaux du Hougly sont couvertes d'une foule de dinghi, de yachts, de bholiahs, de panchways, navires gros et petits, de toutes les formes et de toutes les dimensions, qui se croisent dans tous les sens. De toutes les anses sortent chargées de provisions des barques montées par des naturels de petite taille aux cheveux plats et coupés d'une

façon bizarre. Ils ont un babil bruyant, des gestes animés et une nudité toute primitive.

Souvent, au milieu de ces scènes vivantes, on voit des cadavres suivre le fil de l'eau. Ce sont ceux d'Hindous inhumés suivant la coutume religieuse du pays. Quand un naturel est à sa dernière heure, on le transporte au bord du fleuve; on l'étend sur la berge, on lui remplit de limon les narines et la bouche. Expiré, il est jeté dans l'eau où il se promène avec la marée, jusqu'à ce qu'un alligator l'ait dévoré, ou que le courant l'ait porté à terre comme une proie offerte aux vautours et aux chacals. Ce spectacle de cadavres flottants est chose commune dans les fleuves du Bengale; ce genre d'inhumation profite aux oiseaux de proie et aux bêtes carnivores qui assiégent leurs rives. Les pêches du Hougly sont très-importantes. Elles ont lieu à l'époque où la crue du Gange inonde les champs de riz; alors les indigènes forment avec des bambous des espèces de trappes où le poisson vient se réfugier en grand nombre. Ce poisson est expédié à Burnah et Bombay, et plusieurs expériences faites pour les salaisons ont eu un tel succès, que les Hindous des bords du Hougly pourront avant peu fournir aux besoins de la contrée, sans avoir recours aux importations que font aujourd'hui les Arabes et les Birmans.

A quelques lieues au-dessus de l'embouchure du Hougly, et à environ douze lieues de Calcutta, on entre dans le havre du Diamant (Diamond-Harbour). C'est le meilleur port du district et le véritable port de Calcutta : tous les vaisseaux de la Compagnie des Indes y sont déchargés et y prennent une grande partie de leur chargement qu'ils vont compléter à l'île de Sagor. Au-dessus du havre du Diamant paraît Fulta, ancienne possession hollandaise; puis Mayapour, jadis aux Français; et enfin à quelques lieues au-dessus, la riche et splendide Calcutta, métropole de l'Inde anglo-indienne, vaste et pompeuse cité que révèlent de loin les aiguilles de ses monuments, la ligne de ses maisons blanches et une ceinture de jardins délicieux.

Le nom de Calcutta est formé de celui de *Caly*, donné par les Hindous à la déesse du temps, et de *Cutta*, nom d'un temple qui existait dans Caly-Cutta, village voisin de ceux de Tchottanotty et Gobindpore, entre lesquels les Anglais établirent un comptoir en 1698, en vertu d'un firman d'Aureng-Zeb.

Dans l'un des derniers coudes du fleuve paraît d'abord le fort William, et derrière son esplanade la première rangée d'habitations qui est, à la détailler, une véritable suite de palais dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-quatre colonnes au péristyle. Tous ces édifices, sur une ligne courbe de plus d'une lieue de longueur, offrent le coup d'œil le plus noble et le plus imposant.

De tous les établissements européens fondés tour à tour sur le Hougly, Calcutta est le seul qui ait choisi sa rive gauche; ce choix ne semble pas heureux. A Calcutta, le terrain a si peu d'élévation au-dessus des eaux que l'esplanade qui sépare la citadelle de la ville a été quelquefois submergée. Le port lui-même n'est pas complétement sûr. La barre ou *bore* y est si forte que les navires chassent quelquefois sur leurs ancres. A certains moments de la marée, un conflit dans le jeu des eaux détermine une lame grosse et souvent dangereuse. Le mouillage de Calcutta se présente de manière que la barre s'y fasse sentir, et quelquefois elle est très-dure, surtout dans les syzygies. Aussi en résulte-t-il des accidents et un pêle-mêle de navires qui se heurtent et s'endommagent. Un seul bateau caboteur, que la violence du courant entraîne à la dérive, suffit pour jeter la confusion dans tout le port. La prévoyance anglaise, pour annuler cet inconvénient de situation, a fait récemment construire un quai sur lequel les plus gros navires peuvent venir s'amarrer à poste fixe.

Le fort William, citadelle de Calcutta, est un ouvrage octogone avec cinq de ses fronts réguliers, et les trois autres disposés irrégulièrement pour mieux commander

le fleuve. Ce fort est situé tout à fait au sud de la ville, à l'ouest de Chowringi. Son apparence extérieure est peu importante; mais, quand on a passé les ponts-levis, on est frappé de l'étendue et de l'ensemble des ouvrages. La garnison du fort se compose en grande partie d'Européens, et tous les régiments nouvellement débarqués y payent un tribut au climat insalubre de la capitale anglo-indienne. Des fièvres bilieuses et des affections de foie, accompagnées de dyssenteries persistantes, emportent un grand nombre de soldats. L'usage immodéré des spiritueux aggrave encore ces causes premières d'exorbitante mortalité.

« C'est auprès du fort, dit un voyageur, que nous débarquâmes, Wilmot et moi, le 20 mai 1830. Là, sur l'esplanade, se trouvaient plusieurs centaines de palanquins, stationnant avec leurs porteurs comme nos voitures de place, et attendant qu'un amateur se présentât pour la location taxée à une roupie (deux francs et demi) par jour. Chaque palanquin compte quatre hommes à son service, plus un porteur de parasol. A côté de ces transports de louage, se tenaient une foule d'Hindous qui se précipitèrent au-devant de notre barque. C'étaient encore des daubachis ou plutôt des sircars, nom qu'on donne à Calcutta à ces factotums indigènes. Quelques paroles de Wilmot suffirent pour les écarter. L'excellent jeune homme avait décidé d'autorité que je logerais chez son père. Il m'entraîna vers un palanquin : « Maison Wilmot! » cria-t-il, et les porteurs s'ébranlèrent en chantant.

» Nous nous arrêtâmes à la porte d'un palais, que signalaient de loin un vaste péristyle à colonnes et une galerie supérieure ornée de statues. C'était la maison Wilmot, située dans le quartier de Chowringi. Autour du palais régnaient des vérandahs supportés par une colonnade d'ordre ionique. Un Bengali, devançant les palanquins, avait annoncé l'arrivée du jeune Anglais. Toute la maison paternelle était sur pied; le sircar à la tête avec ses vêtements de mousseline blanche; les pions avec leurs bâtons d'argent; puis le kansaman (maître d'hôtel), l'abdar (échanson), le scherabdar (sommelier), les khitmutgars (valets de pied), le sirdar (valet de chambre), les porteurs et la basse domesticité, soixante personnes au moins en tout. Quand Wilmot sauta à bas de son palanquin, c'était à qui de tout ce monde toucherait le pan de ses habits, à qui prodiguerait les gestes de joie les plus expressifs. L'Anglais n'y prit pas garde; il courut vers la salle où sa famille l'attendait, embrassa son vieux père et ses jeunes sœurs : depuis longtemps il n'avait plus de mère. Au milieu de cette scène de famille, j'étais complétement éclipsé : enfin Wilmot songea à moi. « Oh! pardon! » me dit-il; puis il me présenta à son père et à ses sœurs. M. Wilmot était un vieillard vert et robuste encore, avec un œil gris plein de pénétration et de sagacité, un front saillant et découvert, des sourcils velus qui tombaient sur ses paupières. Les deux jeunes filles, miss Anna et Harriett, l'une âgée de vingt ans, l'autre de dix-sept, étaient deux suaves et fraîches créatures, d'une carnation rose et blanche qui contrastait avec le ciel indien et avec le teint bronzé de leur entourage. J'étais ravi ; tomber ainsi, moi pèlerin nomade, au milieu de tout ce faste asiatique, de ces jouissances recherchées, de ce luxe des nababs; vivre sous le même toit que ces anges d'Europe, si beaux quoique dépaysés... Un cordial accueil, où respiraient la franchise et l'abandon, acheva de m'illusionner. Le soir, je me croyais de la famille. J'avais un appartement et un nombreux domestique à mes ordres. Aux vastes croisées qui aéraient ma chambre s'adaptaient des nattes faites avec les racines du kouskous (*Andropogon muricatus*) qui, maintenues humides, donnent de la fraîcheur à l'atmosphère et exhalent un parfum agréable. Outre cette précaution, du haut des lambris descendaient les *punkas*, éventails gigantesques formés d'une toile tendue sur un cadre léger. Ces machines, mises en mouvement par un domestique, déterminent une agitation constante dans l'air qui circule.

» Le lendemain, je laissai Wilmot à ses épanchements de famille, et je courus la capitale avec le sircar de la maison, Hindou fort instruit, qui savait également bien le bengali, l'anglais et le français. En avançant sur l'esplanade, le premier objet qui frappa ma vue fut une légion d'oiseaux d'une taille gigantesque, qui se promenaient sur les tertres ou restaient perchés sur les glacis de la citadelle. C'est une espèce de cigogne (*ardea argala*) que l'on nomme dans le pays *hurgila* (mangeur d'os), ou *adjudant*, à cause de la gravité particulière de sa démarche. La hauteur de cet oiseau va jusqu'à cinq pieds. Son bec triangulaire, pointu, a 18 pouces de longueur et devient rude au toucher par l'exfoliation de sa substance; ses yeux petits sont d'un beau bleu clair; au lieu de plumes, sa tête et son col portent des poils rares et noirs; la poitrine, le ventre, le haut des ailes et quelques plumes de la queue sont gris; le reste est d'un bleu foncé; ses pattes blanches sont longues et singulièrement déliées. Mais ce qui le distingue de tous les autres oiseaux, c'est une poche membraneuse cylindrique qui pend de la base du col, tandis que la partie supérieure paraît comme un goître entre les épaules. L'animal peut enfler ou diminuer ce sac à volonté. Dans le premier cas, il se développe jusqu'à une longueur de 18 pouces sur 4 de diamètre. L'utilité de ce singulier appendice n'a pas encore été bien définie. On croit généralement que c'est le magasin où les os, qui font une grande partie de la nourriture de l'oiseau, sont macérés et conservés. Toutefois des observations assez exactes contredisent cette donnée populaire.

» Les adjudants marchent dans les rues et sur les places de Calcutta d'une manière digne et processionnelle. Loin d'avoir peur de la foule, ils ne se dérangent pas pour elle, et viennent s'embarrasser dans les jambes des hommes et des chevaux. Leur séjour de prédilection est le fort William, où les débris de l'abattoir militaire leur fournissent une proie sûre et quotidienne. Chaque jour, à une heure, ils se portent en masse devant les casernes, et se disputent à grands coups de bec les os énormes que leur jettent les soldats. Quelquefois les loustics de la garnison imaginent contre eux des plaisanteries plus ou moins permises, plus ou moins innocentes. Récemment un os chargé de poudre et pourvu d'une fusée allumée avait été jeté au milieu de la troupe famélique. Un malheureux adjudant le dévora et sauta en l'air comme un fourneau de mine. On punit à l'anglaise l'auteur de la plaisanterie; il passa aux verges.

» Hors des heures du repas, ces oiseaux se tiennent immobiles sur les glacis du fort William avec cet air de stupide apathie qui caractérise les individus de la même famille. Ils restent là une demi-journée entière, les uns sur une jambe, les autres sur deux, ou bien étendus sur le ventre ou sur le flanc.

» Calcutta est assise sur un terrain d'alluvion produit d'inondations presque contemporaines. Depuis que la Compagnie des Indes a neutralisé sur ce point son administration politique et commerciale, la ville a pris un développement fabuleux. Là où plusieurs milliers d'hommes vivants se souviennent d'avoir vu un misérable village hindou, bâti en jonc, perdu au milieu de marécages, s'étend aujourd'hui une capitale de plus de 600,000 âmes. Des monuments d'architecture indigène s'y sont élevés à côté d'édifices européens. La Ville-Noire, ou quartier hindou, se trouve dans la partie occidentale. On n'y voit guère, en fait de monuments, que des pagodes et des mosquées d'un assez mauvais goût, au milieu de rues sales et tortueuses. Les seules constructions à citer consistent en un vaste bazar en ruine, placé sur la limite de Chowringi, et les demeures de riches *babous* ou nobles indiens, qui, par leur étendue et leur ordonnance, avec leurs toits plats et leurs croisées étroites, rappellent un peu l'architecture de nos vieux couvents. Cette Ville-Noire occupe un espace immense; elle est peuplée de Bengalis, de Marattes, de Malabars, de Birmans, de Chinois, d'Arabes, de Persans,

d'insulaires de l'archipel malais, de juifs, et de marchands venus de tous les points de l'Asie. C'est une véritable Babel pour la confusion des langues.

» Chowringi, au contraire, c'est l'Europe, l'Europe élégante; c'est Londres avec son Hyde-Park; Paris avec ses Champs-Élysées. Le soir, quand le soleil est tombé, quand l'eau du Gange a rafraîchi le cours de Chowringi, vous voyez se croiser, courir, stationner des landaus, des tilburys, des bogheys, chargés de femmes élégantes, et de lourds et graves officiers de la Compagnie, de négociants anglais, d'Arméniens au bonnet pointu, ou de babous au turban aplati, jaloux les uns et les autres d'afficher un peu de luxe européen. Toutefois cette imitation de nos modes fastueuses n'est pas tellement exacte qu'on ne puisse en saisir les dissemblances au premier coup d'œil. A la place des magnifiques attelages anglais, les voitures de Calcutta n'offrent que des chevaux du pays de race inférieure; et les conducteurs hindous, avec leurs vêtements de mousseline et leurs jambes noires et nues, ne sont guère en état de soutenir une comparaison avec les cochers et les grooms de Londres; quelques-uns cependant se montrent sous un costume assez élégant (voyez la figure).

» Derrière l'esplanade, on ne rencontre que Tank-Square et quelques autres rues habitées par les Européens. Le Durumtollah et le Cossitollah ont une population mélangée. Parmi les édifices de Chowringi, il faut citer la maison de ville, le palais du gouvernement, la cour de justice, les deux églises anglicanes, celles des presbytériens et quelques temples destinés aux autres cultes. Les établissements publics sont le collége sanscrit du gouvernement, le collége de l'évêque (*bishop's college*), le *medresseh* ou collége mahométan, le gymnase de Calcutta, l'académie arménienne, l'école de commerce, l'école des jeunes filles indiennes, la société asiatique, la société de médecine et de phrénologie, le théâtre, le jardin botanique et plusieurs typographies. D'après M. Hamilton, on publiait en 1826 onze journaux à Calcutta, dont quatre en bengali et deux en persan. De tous les édifices énumérés, le plus remarquable est sans contredit le palais du gouvernement : il consiste en deux galeries semi-circulaires, opposées par leur sommet et réunies au centre par un immense vestibule. Toutefois la façade extérieure, chargée d'une triple colonnade, est d'un effet trop lourd. Deux étages, au lieu de trois, auraient suffi, et le palais y eût gagné. Le collége de l'évêque est aussi une construction remarquable, avec deux grands corps de logis qui vont aboutir à une spacieuse chapelle. La cathédrale protestante n'est pas sans défaut : sa flèche est massive, son ordonnance peu régulière, mais l'ensemble plaît.

» A l'est de Calcutta est un vaste étang d'eau salée qui forme la limite des Sonderbonds. Dans l'espace qui se prolonge entre ce lac et la ville, se groupent des milliers de cases indiennes, entrecoupées de jardins. C'est un quartier insalubre où les Européens ne mettent jamais le pied; plus loin, et vers le sud, coule le *Nullah-Tolly* (ruisseau de Tolly), petit bras du Hougly, dans lequel les Hindous veulent voir le véritable Gange. Aussi font-ils tous leurs dévotions dans ce bras de rivière, et non dans le fleuve que souillent les navires européens. Chaque matin, un peu avant le lever du soleil, on y voit descendre plusieurs milliers de naturels qui, après les ablutions voulues, se frottent les joues et le front avec de la terre blanche, jaune et rouge, et crient à haute voix : *Ram! Ram!* Quelques brahmanes assis sur la berge comptent les grains de leurs chapelets et tournent les pages de leurs livres en feuilles de talipot ou de bananier.

» Le jardin botanique de Calcutta qui, dans ses trente années d'existence, a pu former déjà un catalogue de quatre mille plantes, est situé sur la rive droite du Hougly à quelques milles de la ville; son circuit compte près de deux lieues. Fondé par le docteur Roxburg, ce jardin souffrit quelque peu à l'époque où cet habile botaniste partit



Groom à Calcuta.

(Asie.)

pour l'Europe; mais le docteur Wallich, Danois d'origine, homme plein de science et de dévouement, continua bientôt le mouvement d'impulsion donné par son prédécesseur. Grâce à lui, ce local est devenu un petit Éden où toutes les plantes du globe grandissent et se développent dans tout leur luxe de végétation originaire. Aux collections précieuses des plantes du Bengale, du Silhet, de Garrow, des montagnes du Népâl, il joint des sujets de toutes les espèces rares qui croissent au Cap, au Brésil, dans l'Australie et l'Océanie. La plus grande richesse du jardin est en palmiers, le commerce d'Inde en Inde ayant permis de recueillir un grand nombre de sortes de cette élégante famille. Un beau bosquet de *Sagus Rumphii* est ce qu'on voit de plus précieux en ce genre : c'est vraiment, comme on l'a dit, le type primitif de la colonne et de l'arche gothique; la tige et les rameaux de ce bosquet en reproduisent tous les accidents. Les arbres y sont plantés en avenues régulières, qui se croisent à angles droits, et la hauteur des stipes est si égale, l'arc des branches si régulier, que l'on peut à peine croire que ce soit là une symétrie naturelle. Si l'on ajoute à cela un feuillage épais et impénétrable, une absence complète de végétation autour de ces arbres, l'on comprendra comment une allée de *Sagus Rumphii* peut figurer à l'artiste et au poëte toutes les grandeurs d'une cathédrale gothique.

» Parmi les autres trésors de ce jardin, il faut citer quelques *Borassus flabelliformis* ou palmyra. Ce palmyra et le cocotier fournissent la liqueur nommée toddy, espèce d'eau-de-vie qu'on nomme l'*arak des parias*. On l'obtient en coupant la hampe florale, et en attachant à la place une bouteille ou une calebasse pour recevoir le suc qui en découle. On trouve aussi dans le jardin de belles lianes de l'Amérique du Sud, des plantains de l'archipel malais d'une hauteur et d'un aspect merveilleux. Malgré la bonté du climat et du sol, il est pourtant des espèces qui ont avorté dans ce terrain; tels sont entre autres le pin de la Nouvelle-Calédonie et l'adansonia du Sénégal. Outre le jardin botanique de Calcutta, le docteur Wallich en dirige un autre à Titty-Ghur, près de Barrackpour; mais cet établissement est plus spécialement destiné aux plantes utiles que l'on veut acclimater dans le Bengale.

» Barrackpour, situé à seize milles au nord de Calcutta, est en même temps un cantonnement militaire et une résidence favorite du gouverneur général qui y possède une jolie maison de plaisance. Touchant aux bords du Hougly, Barrackpour fait face à l'établissement danois de Sérampour qui se dessine au delà d'une vaste nappe d'eau avec ses habitations blanches, son pavillon national et sa petite flèche élancée. Pendant mon séjour à Calcutta, lord Bentinck, gouverneur général de l'empire anglo-indien, habitait Barrackpour. Le logement y est commode et vaste, entouré de *bungalows* ou pavillons, destinés aux visiteurs et aux aides de camp de service. Un parc de trois cents acres, dépendance de ce palais, réunit les plus beaux massifs d'arbres, les plus riches prairies qu'on puisse imaginer. On y conserve plusieurs animaux rares, et entre autres le ghyal, animal originaire du Thibet et du Népâl, plus grand que le buffle et armé de cornes démesurées; une espèce de zèbre, des lynx, des tigres et des léopards, des ours du Bengale et de Sérampour, des porcs-épics, des kangourous. Dans ces environs paraissent quelquefois de ces dangereux serpents connus sous le nom de *cobra-capello :* ils hantent les ruines désertes, les endroits secs et les pagodes abandonnées. Les serpents d'eau sont moins rares. D'énormes alligators sortent à toute heure du fleuve et viennent s'étendre au soleil sur le rivage. On en compte de deux espèces; l'un, semblable au crocodile du Nil, a le museau très-allongé et n'attaque jamais, à moins qu'on ne le provoque; l'autre, plus petit et à tête ronde, se jette sur les animaux et sur les baigneurs imprudents. Plusieurs voyageurs assurent qu'ils enlèvent parfois de jeunes Hindoues, quand elles viennent puiser de l'eau dans le

Gange. Un alligator, au dire de mon sircar, saisit un jour une jeune fille de quinze ans, et la promena sur l'eau, malgré ses cris lamentables, pendant dix minutes au moins, et, au moment où une barque était près de le rejoindre, il plongea avec sa proie, laissant toute cette foule émue de terreur et de pitié.

» Outre son camp de Barrackpour, qui contient pour la troupe des logements aérés et sains, Calcutta a un second village militaire, celui de Dum-Dum, où se trouve le plus beau parc d'artillerie de tout l'empire anglo-indien. Les casernes sont de petites constructions toutes basses et ornées de vérandahs à la façon du pays. Un général réside sur ce point dans une maison charmante, perchée sur un monticule de décombres et entourée de jardins ravissants. C'est lord Clive qui a embelli ce local dont il faisait son séjour presque habituel.

» Comme je voulais, continue notre voyageur, dans ces courses aux environs, voir tout ce qui se rattachait à nos souvenirs français sur ce point de l'Hindoustan, un buggero, bateau du Gange, me porta jusqu'à Chandernagor. M. Cordier, le même qui soutint jadis l'honneur de notre pavillon avec 32 cipayes, gouvernait alors au nom de la France ce poste misérable et insignifiant.

» Il ne se faisait pas illusion sur l'avenir de notre petit poste commercial; il avait même la bonne foi de convenir que sa présence n'y était d'aucune utilité réelle. Quelques rues désertes, quelques maisons basses et inhabitées, un port vide de navires, un quai sans marchandises, voilà quel aspect désolé offrait Chandernagor.

» L'établissement danois de Sérampour, quoique déchu, n'avait pas des dehors aussi tristes. Situé près de Calcutta, dans une contrée assez salubre, il recrute une population d'Européens que la cherté des vivres éloigne de la métropole. C'est une ville fort jolie et parfaitement bien tenue. Le colonel Krefting, qui l'a longtemps administrée, y a organisé une police et un ordre admirables, avec 30 cipayes ou pions armés à ses ordres. Vers 1825, des pirates du Gange étant venus attaquer la place, le brave colonel, vieillard à cheveux blancs, se mit à la tête de ses deux douzaines de méchants soldats du pays, joignit les malfaiteurs, en tua plusieurs de sa main, et en fit prisonniers quelques autres qui furent pendus pour l'exemple. Depuis cette répression hardie, nulle tentative nouvelle n'a eu lieu contre Sérampour. Mais si ce comptoir n'a plus rien à craindre des violences des indigènes, d'autres germes de destruction existent à ses côtés, dans cette concurrence anglaise qui l'absorbe et l'épuise. Son importance commerciale s'efface de jour en jour, et, dans peu d'années, Sérampour en sera réduit à solliciter une naturalisation anglaise.

» Au milieu de ces petites excursions, je cherchai à plusieurs reprises à pénétrer dans les cases des indigènes; mais chaque fois que je faisais une tentative de ce genre, mon sircar me retenait avec un geste d'effroi, et je reconnaissais à l'attitude des propriétaires qu'il n'eût pas été prudent de persister. Aux yeux des Hindous, la présence d'un Européen dans leurs habitations est en effet une souillure indélébile; on n'entre dans les pièces intérieures qu'à leur corps défendant. Les mahométans sont moins susceptibles : à part le logement des femmes qui reste celé, leurs maisons sont ouvertes aux visiteurs. La race des Musulmans est visiblement plus belle qu'aucune des races originaires; la régularité des traits, la teinte moins foncée de la peau, la proportion et la vigueur des membres, la noblesse du port, tous ces caractères ne servent pas moins à la distinguer que l'élégante simplicité de leurs costumes.

» A Chandernagor, à Sérampour, à Barrackpour, je vis des pagodes dont l'architecture laissait bien loin celle des temples mesquins de Calcutta. Je retrouvai là quelques-unes des magnificences de Djagernauth, placées comme un avant-goût sur la route de Bénarès. Pour la première fois aussi, je vis des éléphants chargés de *houdahs*. Ces

houdahs sont des siéges ou des pavillons couverts qu'on assujettit sur le dos de ces montures, et qui servent aux voyageurs. Les houdahs à l'usage des Européens ressemblent à une caisse de cabriolet; ceux des babous hindous sont moins hauts, mais plus ornés. Un éléphant ainsi couvert de housses d'or et de caparaçons coquets présente un des tableaux asiatiques les plus familiers à l'Europe, et en même temps les plus caractéristiques. Quoique l'éléphant indien passe pour être inférieur en taille aux espèces que l'on trouve dans l'Afrique centrale, il a des allures d'une noblesse imposante, il conserve même dans l'état de domesticité quelque peu de sa fierté native et sauvage.

» C'est ainsi que j'employai les premiers jours qui suivirent mon arrivée. Pressé de tout voir, je ne donnai que peu d'heures à mes hôtes toujours affectueux, toujours excellents pour moi.

» Un jour pourtant, miss Harriett vint me trouver jusque dans mon appartement, où j'étais seul à fumer un *houkah* (pipe persane). « Monsieur, me dit-elle, je vais aujourd'hui à l'école des jeunes filles hindoues; c'est un jour d'examen; mistress Wilson, leur directrice, doit les interroger. Voulez-vous venir avec moi? » Il n'y avait qu'à accepter; nous partîmes tous les deux, suivis d'un essaim de domestiques. Cette école de jeunes filles avait été fondée, dix ans auparavant, par mistress Wilson, femme d'un missionnaire anglais; avant elle, on ne citait pas d'exemple d'une femme hindoue à qui l'on eût appris à lire, à écrire et à coudre. Mistress Wilson réalisa ce prodige : de six à sept enfants ou adultes, le nombre de ses élèves s'était déjà élevé à huit cents. Aucune famille d'indigènes, hindoue ou musulmane, n'avait mis d'obstacle à ce qu'on apprît le catéchisme aux enfants; la seule restriction à une entière condescendance était qu'on n'exigeât rien d'eux qui les fît déchoir de leurs castes. Les brahmanes eux-mêmes semblent se prêter à cette innovation; car, à notre arrivée dans la salle, nous en vîmes un grand nombre rangés parmi les spectateurs. Lady William Bentinck, femme du gouverneur général, lady Grey, mistress Ryan et une foule d'autres notabilités anglaises, assistaient à la séance. L'examen commença, et ce fut, je l'avoue, un spectacle plein d'intérêt. Il fallait les voir, ces petites filles au teint cuivré, mais au visage expressif et intelligent, demi-nues, avec leurs cheveux nattés, et leur front peint de rouge et de blanc, couvertes d'un voile de mousseline jeté sur leur tête, venir au milieu du cercle pour y répéter leurs leçons. En l'honneur de la cérémonie, leurs parents les avaient chargées de tous les anneaux et de tous les bracelets qu'ils avaient pu emprunter.

» Quelques jours après, j'eus le spectacle d'un *dubrar* ou grand lever du gouverneur général, auquel j'assistai avec Wilmot. Le durbar est une audience solennelle que lord Bentinck donne à certaines époques aux riches babous de Calcutta, ou aux *wakils* ou envoyés des princes indiens. A notre arrivée, nous vîmes une foule de notables hindous rangés dans la galerie sur une double haie. Quelques savants indigènes, des voyageurs orientaux, des rajahs et d'autres naturels, attendaient l'arrivée du véritable monarque de l'Hindoustan. Sans doute, il répugnait à lord Bentinck, vieux soldat de la guerre d'Espagne, homme de radicalisme, philosophe aux manières simples, de jouer dans son palais une comédie asiatique; mais la politique le voulait ainsi. Aux yeux des Orientaux, la puissance est dans la représentation; on n'aurait pas accepté la suprématie anglaise avec les formes bourgeoises de nos gouvernements européens; il fallait plus de pompe, plus de faste au trône de Calcutta qu'à celui de Saint-James. Aussi à peine lord Bentinck fut-il entré dans la salle, qu'il revêtit un rajah d'un *khélat* ou manteau de brocart. Aux uns il donna des aigrettes de diamants, aux autres des colliers de perles; à tous on versa sur les mouchoirs plusieurs flacons d'*attar* ou eau de rose. Les wakils d'Oude, de Nagpour et du Népâl, des khans persans, des émirs

arabes, des rajahs et des nababs passèrent tour à tour sous mes yeux, au milieu d'un cortége d'officiers anglais, et ces vêtements de mousseline blanche, relevés par l'or et les pierres précieuses des khélats, ces uniformes britanniques semés de broderies, cette forêt de plumes qui ondoyait sur les chapeaux, tout cela formait un contraste qu'il faut renoncer à dépeindre.

» Une fois lancé dans les fêtes, je ne m'arrêtai pas. J'allai dans les routs de la ville, dans les soirées, au spectacle, puis enfin à une fête indigène, à un *natch* que donnait un riche babou. Nous arrivâmes devant la façade de son palais, illuminée d'une manière brillante et assiégée de curieux. On nous introduisit dans une vaste salle, à l'intérieur de laquelle régnaient deux galeries. La galerie supérieure était pour les femmes du babou qui jouissaient du coup d'œil cachées derrière un grillage. L'autre était livrée aux visiteurs. Deux colonnes en stuc supportaient ces deux galeries, et cette salle immense, éclairée par des candélabres en cristal, offrait une scène magique à voir. Là, au moment de notre entrée, chantait la célèbre Nickie, la Catalani de l'Orient, modulant des airs hindoustanis qu'accompagnait un orchestre fort peu mélodieux. L'ariette finie, le natch commença. On appelle natch une danse entièrement hindoue, qui n'a rien de commun avec celles qu'exécutent les bayadères, *devedassis, canceni,* et autres desservantes des pagodes. Les figurantes du natch sont des *zum-djenies :* elles se groupent trois par trois, et, au lieu d'affecter les attitudes lascives des bayadères, elles mettent dans tous leurs mouvements autant de réserve que de grâce. Le costume est au ton de la danse : au lieu du pagne léger qui laisse voir des formes demi-nues, les zumdjenies ont de larges robes brodées d'or et d'argent : le vêtement inférieur est très-large : il s'enfle comme un ballon lorsqu'elles tournent avec vitesse ; de larges pantalons tombent sur leurs chevilles, et leurs pieds, garnis de grelots, servent à marquer la cadence. Quelquefois les danseuses du natch se bornent à des ondulations et à des passes sans caractère précis ; mais le plus souvent elles jouent des pantomimes avec une grande vérité de poses et de gestes. »

L'orchestre des Hindous se compose d'une foule d'instruments parmi lesquels le tambour domine et se reproduit sous toutes les variétés : on y compte l'*hank,* tambour énorme et bruyant à tel point qu'il faut demander la permission de le mettre en jeu aux autorités de l'endroit ; l'*ourni,* guitare grossière formée d'une noix de cocotier sciée par le milieu et sur laquelle on racle avec un bâton de bambou, instrument qui ne rend que deux sons, dont l'un ressemble au miaulement d'un chat, l'autre au hurlement d'une bête féroce ; le *kôle,* tambour des pénitents dévots ; le *djourg'hadje,* double tambour formé de deux grandes caisses inégales ; une espèce de trompe semblable à nos serpents de paroisse ; le *sarenguy,* qui se rapproche du violoncelle et file quelques sons assez doux ; le *nagassaram,* sorte de hautbois ayant comme ce dernier une anche de roseau, et servant à la danse des bayadères ; les timbales marattes, plus usitées dans une marche, et destinées à être placées sur le dos d'un chameau ; le *pani cavané,* sorte de flûte qui sert dans les jours de deuil ; la trompette maratte, instrument militaire ; le *djongo,* espèce de tambour à deux baguettes ; le *combou,* cornet à bouquin en usage dans les pagodes ; le *song* ou conque dans laquelle souffle un brahmane ; le *tourti,* musette qui fonctionne dans toutes les pagodes et accompagne les mouvements des bayadères ; le *nagur,* ou timbale ; le *vina,* sorte de guitare ; le *pennak ;* le *sarindah ;* le *sourmongolah ;* le *dôle ;* le *sitar,* flûte à citrouille ; l'*hoeïrah* ou tambour basque ; le *tablo,* et enfin le *nagabotte,* gros tambour que l'on porte sur un éléphant devant les princes mongols ou hindous.

Tels sont les instruments asiatiques ; réunis ils formeraient un étourdissant orchestre ; mais jamais on n'a pu réussir à les accoupler tous ensemble. Les natchs se



Indou jouant du Pannak.

contentent d'une réunion de sept ou huit musiciens, suffisant et au delà pour écorcher des oreilles européennes.

Quoique les babous de Calcutta se donnent le plaisir de fêter leurs coreligionnaires et les visiteurs anglais à toute époque de l'année, il est cependant un mois où l'usage des natchs est plus fréquent et plus contagieux. Cela se passe aux 9, 10 et 11 octobre, lors de la fête de Dourga-Poujah. Alors le Calcutta indien est en carnaval. Durant le jour ont lieu les processions, et, le soir, les demeures des plus riches babous sont ouvertes à toutes les personnes passablement vêtues. Dans la salle du natch est l'image de la divinité, couchée, sculptée en bois, et richement décorée. Quand les visiteurs entrent, on les aligne auprès de Dourga et on les asperge d'eau de rose. Dans ces jours de fête extraordinaire, on a vu de riches Hindous dépenser jusqu'à 100,000 roupies, tantôt par dévotion, tantôt par vanité.

Une fête qui ne le cède en rien à celle de Dourga est la fête de Churruck-Poujah [1], en l'honneur de la déesse Kali, qui a lieu le 10 avril. Dès la veille au soir, la foule se rassemble sur les bords du fleuve, et les dévots, montant sur une espèce de perchoir en bambou, se jettent à terre où des matelas amortissent leur chute. Le 10 avant le jour, la musique indigène parcourt les rues et appelle les fidèles au meïdan. Là bientôt trois cent mille Indiens se pressent et se foulent; de tous côtés flottent des pavillons aux mille couleurs, et dans tous les coins se dressent des théâtres pour les danses religieuses. Cette foule vêtue de blanc, ce bruit d'instruments aigus, ce mouvement, ce tumulte, ne sont que le prélude de la marche processionnelle. Voici le cortége dévot. Ses acteurs et une grande partie des spectateurs ont le visage, le corps et les vêtements barbouillés de rouge; on dirait qu'ils sortent d'un bain de vermillon. Des couronnes, des ceintures et des colliers en fleurs complètent leurs ajustements de fête. En avant et en arrière du cortége viennent des trophées et des théâtres ambulants traînés par des chevaux ou des bœufs : c'est, en première ligne, des symboles et des figures mythologiques; puis des imitations des soldats, des vaisseaux et des armes des Européens. Arrivent ensuite les pénitents armés de fers rouges qu'ils s'appliquent sur les côtés, ou de petits poignards avec lesquels ils se transpercent la langue ou le bras. Nus jusqu'à la ceinture, le corps couvert de fleurs et peint de vermillon, avec leurs longues et graisseuses chevelures, ils s'efforcent de paraître gais; mais le sourire n'est que sur leurs lèvres : on voit qu'ils souffrent et qu'ils se roidissent contre la douleur. L'ordre le plus admirable règne parmi cette multitude immense pendant tout le temps qu'elle défile.

Le soir elle se rend à Boitaconnah, quartier de Calcutta habité par la populace hindoue, et dans lequel se dressent les *arbres tournants*. C'est une machine destinée à une expiation : elle consiste en un mât d'une douzaine de pieds de haut, fortement fixé dans le sol et surmonté d'une perche qui, pivotant sur son centre, a en même temps un mouvement de bascule sur cet axe. A chaque extrémité de cette perche est une corde, l'une avec des crocs en fer pour le patient, l'autre pour les prêtres qui doivent le soulever. Quand la victime bénévole, toute couverte de fleurs et escortée par le collége des brahmanes, paraît sur la place de Boitaconnah, l'assistance entière pousse un cri de joie. Le patient s'arrête au pied de l'arbre; il regarde ces préparatifs d'un œil indifférent, il commande lui-même le supplice. Alors les brahmanes lui enfoncent au-dessus des hanches deux énormes crocs qui s'engagent dans la masse des muscles longitudinaux, et qu'on assujettit par une large bande en toile tournée autour des reins. Cette opération achevée, quelques hommes pèsent sur l'autre extrémité de la perche et enlèvent le malheureux à dix pieds du sol. A cette hauteur, un mouvement

[1] Voyez la planche qui représente cette fête dans les *Usages*.

de rotation est imprimé à la machine, et le patient jette de là sur la foule tantôt des fleurs, tantôt des noix de coco. On voit quelques-uns de ces fanatiques, près d'être décrochés, demander eux-mêmes avec instance une prolongation de supplice.

Un autre spectacle aussi hideux et peut-être plus affligeant à Calcutta, c'est celui de la misère parmi les colons et les indigènes. « Si un négociant, dit l'évêque Heber, a le malheur d'emprunter une seule fois, il est perdu, tant on prête à gros intérêt et tant sont exorbitantes les dépenses de la vie commune. D'autre part, un retour en Europe, à moins qu'on n'y vienne comme pauvre et aux frais de la Compagnie, est trop coûteux pour que les colons y pensent. Et ce ne sont pas seulement les objets de luxe qui les ruinent à Calcutta. Les loyers y sont d'un prix énorme, et quoique les plus pauvres classes d'Européens et d'hommes de couleur y vivent dans de misérables demeures situées dans le quartier le plus malsain de la ville, ils sont souvent obligés de les payer aussi cher qu'ils payeraient une excellente maison dans les villes les plus commerçantes, ou un logement passable dans les capitales d'une autre partie du monde. Les habits sont aussi d'une incroyable cherté. Du moins les indigènes peuvent-ils se procurer des vivres à bon marché, car chaque jour les maîtres d'hôtel des principales familles européennes vendent à vil prix les restes des repas de leurs patrons que la chaleur du climat ne permet pas de conserver pour le lendemain. Mais quoi qu'il en soit, une affreuse pauvreté règne à Calcutta; et je pense qu'une personne qui fait l'aumône comme doit le faire un chrétien, n'y trouvera guère moyen d'économiser, ni de se livrer à de vains plaisirs et à un luxe inutile. »

Parmi les villes remarquables du Bengale on distingue encore Mourshedabad avec 165,000 habitants, résidence d'un nabab pensionné; Gour, dont les grandes ruines sont couvertes de villages, de champs et de forêts; Radjemal, qui fut jadis avec Gour, l'ancienne résidence des rajahs hindous; Dacca, sur la rive gauche du Bory-Ganga (vieux Gange), à 54 lieues de Calcutta. Comme toutes les anciennes cités de l'Hindoustan, Dacca ne témoigne plus sa grandeur que dans la majesté de ses ruines. Le château de Djéhan-Ghir, la superbe mosquée que cet empereur fit bâtir, les palais des anciens nababs, les comptoirs et les églises des Hollandais, des Français et des Portugais, se dégradent de plus en plus et se couvrent de djengles. On chasse au tigre au milieu de tous ces édifices. Cependant la population, composée d'Hindous et de Musulmans, d'Arméniens, de Portugais, de Grecs et d'Anglais, est encore de 300,000 âmes. C'est principalement dans cette ville que se fabriquent ces belles mousselines des Indes si renommées. Il s'y fabrique aussi beaucoup de bracelets en coquillages. La Compagnie y a établi une fonderie de canons et un haras de 300 éléphants que l'on tire annuellement des forêts de Tipérah et de Katchar.

Bahar. — Cette province se nommait autrefois Magadha; elle est du ressort de la présidence du Bengale. Elle est divisée par le Gange en deux parties inégales; celle du Nord, qui est la plus petite, s'étend jusqu'au pied des montagnes du Népâl, et forme le district de Tyrhout, dont le sol et l'air sont imprégnés de salpêtre; celle du Sud est traversée par les branches des monts Vindhya. Le Gange, la Sonne, la Gogra, le Gondock, la Dommoudah, le Bagmotty et le Coyle sont les principales rivières de cette province. Parmi plusieurs sources d'eaux minérales, celle de Seetacound est la plus renommée. La population est de 11,000,000 d'habitants; les trois quarts sont Hindous, le reste Musulmans. Nous allons parcourir quelques-uns des lieux les plus importants.

L'évêque Héber, en quittant la province de Bengale pour entrer dans celle de Bahar, remonta sur le Gange entre les montagnes habitées par les Puharreis (montagnards). Ce peuple forme une race à part, qui, pour les traits, la langue, la civilisation et les

croyances religieuses, ne ressemble en rien aux habitants des basses terres environnantes : il n'admet aucune différence de caste; la nudité des Puharreis est encore plus complète que celle des paysans hindous. Quant aux naturels du Bahar, ils marchent toujours avec des bâtons aussi grands qu'eux, et portent de grosses couvertures noires qui leur cachent la tête et les épaules. Ils sont d'une race plus mâle que les Bengalis; du moins la longueur et l'épaisseur de leur barbe, avec leurs sombres manteaux circassiens, leur en donnent l'apparence.

En arrivant à Boglipour, Héber alla visiter l'école qui était pleine de Puharreis, grands et petits, apprenant à lire, à écrire et à compter. Cette ville de 30,000 âmes est délicieusement située et passe pour un des séjours les plus sains de l'Inde. Elle est importante pour ses fabriques de soie et de coton. De là on aperçoit au loin le Kurdar, mont conique et isolé, très-vénéré comme lieu de pèlerinage par les Hindous, attendu, disent-ils, que les dieux s'en servirent pour baratter l'Océan lorsqu'ils voulurent confectionner l'*amreita* ou boisson de l'immortalité. On croit que c'est dans le voisinage de Boglipour qu'était située l'ancienne Palibothra, ville fameuse, et capitale de l'Inde gangétique au temps des Grecs.

Dans les environs de Boglipour et dans d'autres cantons de l'Hindoustan, Héber rencontra des campements; quelques-uns assez considérables, composés de misérables tentes en nattes, avec une quantité de petits ustensiles, de paniers, de petits chevaux, de chèvres; ils ressemblaient tellement aux bohémiens (*gypsies*) d'Angleterre que leur ayant demandé ce qu'ils étaient, il ne fut pas surpris d'entendre Abdallah, son interprète, qui avait beaucoup voyagé en Asie et en Europe, lui dire que c'étaient des bohémiens, qu'ils étaient nombreux dans les provinces supérieures de l'Hindoustan, qu'ils vivaient absolument comme ceux d'Angleterre, qu'il en avait vu en Russie et en Perse, et que ces derniers, tout comme ceux des bords du Gange, parlaient l'hindoustani.

« Ici, dit le prélat, on les nomme *Kandjê*. Plusieurs des hommes portaient de grands turbans couleur de rose; trois des femmes et les enfants suivirent notre bateau en mendiant; celles-ci ne cachaient pas leur visage et n'avaient aucun vêtement, à l'exception d'une espèce de voile grossier jeté sur leurs épaules et d'un misérable chiffon qui leur entourait les reins en guise de jupon. C'est décidément une race plus belle que les Bengalis. Une des femmes était très-jolie, et toutes trois présentaient des formes qu'un peintre se serait estimé heureux d'avoir pour modèle. Elles avaient les bras tatoués de lignes bleues; le front de l'une d'elles était légèrement marqué de la même manière. Elles n'avaient pas d'anneaux aux poings ni aux chevilles des pieds. Les enfants, quoique absolument nus, ne manquaient pas de ces ornements. »

En se promenant dans des villages le long de sa route, Héber remarqua parfois avec plaisir que les maisons, quoique construites très-simplement, étaient en bon état, propres, jolies et contiguës à des basses-cours bien garnies. Les femmes se servaient pour filer le coton de petits rouets d'une forme singulière.

La ville de Monghir, sur le Gange, lui offrit une scène fort animée. Sur le quai il y avait une vie, un mouvement auquel il ne s'attendait pas. « Tel était, dit-il, le nombre des barques amarrées au rivage que nous eûmes beaucoup de peine à trouver un lieu convenable pour y jeter l'ancre. Quand l'extrême chaleur fut passée et que nous allâmes à terre, nous fûmes assaillis par une nuée de marchands qui voulaient nous vendre des armes à feu, des couteaux et divers objets de quincaillerie, ou bien des habillements, ainsi que mille colifichets. Une multitude de barbiers reconnaissables à leurs turbans rouges se trouvaient là, et l'un d'eux fut bientôt occupé par les gens de notre équipage qui s'assirent convenablement sur l'herbe pour se faire tondre aussi ras que possible. Monghir me sembla plus grand et en meilleur état que la plupart des villes indigènes.

Quoique les maisons soient petites, il y en a quelques-unes qui sont élevées d'un étage; et les toits, au lieu de la terrasse plate et du chaume qu'on voit toujours au Bengale, sont disposés en pente et couverts avec des tuiles rouges qui ont la forme et l'air de celles des habitations italiennes; ils ont même sur les chapiteaux de petits ornements en faïence. Les boutiques sont nombreuses, et je fus surpris de la beauté des bouilloires, des théières, des fusils, des pistolets, des broches, des couteaux et des autres articles du même genre qui se fabriquent dans ce petit Birmingham. J'ai su ensuite que Monghir avait été à une époque fort ancienne renommé pour ses forgerons; ceux-ci prétendaient avoir emprunté leur art au Vulcain des Hindous, qui est solennellement adoré dans ce lieu. »

Les femmes de cette partie de l'Hindoustan se parent de plus de bijoux que celles du Bengale. Outre leurs bracelets d'argent, elles ont les bras couverts de chapelets dont les grains sont en une espèce de cire à cacheter fort dure qui ressemble à du corail, et de plus elles portent au-dessus du coude un autre ornement d'argent ou d'acier poli qui a la forme d'un disque percé.

Patna, capitale de la province, est une grande ville de 300,000 âmes. Elle est célèbre par son antiquité. Ses manufactures de soieries, de toiles de coton, de tabac, de sucre, d'indigo, sont florissantes. On y prépare l'opium et le salpêtre dans de vastes ateliers. Les faubourgs, habités principalement par les Anglais, sont plus beaux que la ville même, remplie de vastes édifices en ruine, des débris d'anciens murs, d'anciennes tours et de bastions qui avancent dans le fleuve.

Au delà de cette ville, en approchant de Dinapour, on voit toute la campagne parsemée de pavillons, de bazars et d'autres bâtiments entre lesquels sont des jardins et des bois de mangoès. C'est ici que les Anglais ont établi une importante station militaire. Au milieu des palmiers et des plantains, on aperçoit de larges planches peintes en bleu, sur lesquelles on lit en lettres d'or : « Havel, restaurateur. » — « Morris, tailleur. » — « Davis et compagnie, assortiment de marchandises d'Europe, etc. » La taverne de Havel est une énorme maison qui renferme un grand nombre de chambres joliment meublées et qu'environnent de vastes étables à vaches et à porcs; des bâtiments où s'engraissent les moutons et les autres bestiaux, une laiterie, etc., le tout tenu dans le meilleur ordre, avec une grande cour pleine de volaille, et au milieu une charmante corbeille de fleurs. Il y a par derrière un vaste jardin potager, et au delà des meules d'avoine et de blé qui ne dépareraient pas une ferme anglaise. L'hôte est à la fois le boucher, le marchand de grains, le brasseur, le débitant de vin, le confiseur et le fabricant de bougies de toute cette partie de l'Inde.

A vingt lieues au sud-sud-ouest de Patna on trouve sur un rocher, à la rive gauche du Foulgo, Gayah, ville de 36,000 âmes, mal bâtie et fort laide, mais renommée chez les Hindous par ses cavernes creusées dans le granit, et dont les parois n'offrent pas de figures mythologiques, par le Vaïtarani, étang sacré, et par l'empreinte du pied de Vichnou. Le nombre des pèlerins qui visitent annuellement Gayah est de 100,000. Une moitié de la ville, bâtie en plaine, habitée par des Musulmans et nommée Saheb-Ganghé, est bien bâtie et a des manufactures de soieries et de toiles de coton.

En remontant le Gange au delà de Patna on aperçoit les embouchures du Gondok, qui vient du Thibet à travers l'Himâ-Laya et le Népâl, de la Gogra formée de la réunion du Kanar ou Déva et du Kali, dont les sources sont dans la chaîne centrale de l'Himâ-Laya.

De Dinapour, Héber atteignit Chuprah, chef-lieu du district de Sorum, ville considérable au confluent de la Gogra en face de plusieurs îles marécageuses; le fleuve était couvert de navires de commerce, espèces de boutiques flottantes qui approvisionnent les villages riverains, et qui remontent même jusqu'à Mirut, Agra et Lucknow. Buxar,

qu'il visita ensuite, est une grande et belle ville musulmane renfermant plusieurs élégantes mosquée, un des plus vastes et des plus riches bazars de l'Inde, et quelques maisons européennes de bonne mine. L'école chrétienne y est très-fréquentée. Il y vit des élèves de tout âge et des deux sexes; mais surtout des femmes de vingt à trente ans. Les garçons portaient le costume habituel des autres enfants indiens; les écolières, quelle que fut leur taille, étaient toutes enveloppées dans de longs châles, les pieds nus, les jambes et les bras ornés à la manière de leurs compatriotes, mais n'ayant aucune marque de caste sur le front. Le maître, mahométan converti, était un homme de moyen âge et d'un extérieur décent. Ses vêtements de coton blanc, ainsi que son turban, resplendissaient de propreté. Son teint, comme celui de la plupart des habitants de ces provinces, n'était pas beaucoup plus foncé que celui des indigènes du midi de l'Europe. « J'ai, en effet, dit le voyageur, été souvent surpris de la différence de couleur qui existait entre les gens de notre équipage, tous aussi noirs qu'une marmite, et la généralité des paysans que nous rencontrions sur la côte ou dans les bazars. La raison de cette singularité ne peut être dans le climat, car je n'ai jamais trouvé au Bengale le soleil aussi chaud qu'à certains jours dans le Bahar. Ce n'est pas, non plus, que les naturels de ce dernier pays se vêtent plus que les Bengalis des classes inférieures; car s'ils sortent quelquefois avec un manteau sur la tête et les épaules, c'est plutôt pour se garantir au besoin de la pluie et du vent, que pour marcher au soleil. Je ne puis donc m'empêcher de croire qu'il y a, de même que dans les langues, dissimilitude dans les origines, et qu'il existe au Bengale des restes d'une race plus ancienne et peut-être noire, telle qu'on en trouve aujourd'hui dans les îles Andamans; race qui, après avoir été vaincue par eux, se sera confondue avec ces mêmes conquérants du Nord, qui ont chassé les Puharreis dans leurs montagnes. » Cette opinion est confirmée par les Védas, et nous l'avons indiquée précédemment (page 52).

A peu de distance de Buxar débouche par la rive droite du Gange la rivière de Caramnasa qui forme la limite entre les provinces de Bahar et d'Allah-Abad.

Allah-Abad. — Nous entrons dans l'Allah-Abad. Cette province a pour capitale la ville du même nom qui signifie *demeure de Dieu*. Il y a plusieurs Allah-Abad dans l'Hindoustan. Celle-ci est nommée par distinction Bhat-Prayaga, comme étant la plus considérable et la plus sainte. Avant d'y arriver, nous visiterons Ghazeipour et Benarès.

Ghazeipour est encore une vaste ville qui du fleuve offre un aspect imposant, mais dont les beaux monuments, comme ceux de toutes les cités indiennes, se trouvent, lorsqu'on les approche, n'être que des ruines. Le seul édifice qui vaille la peine d'être visité par les voyageurs est un palais situé à l'extrémité orientale de la ville. On y pénètre par un charmant portail, et l'on traverse successivement trois cours entourées de bâtiments délabrés, qui, examinés de près, offrent de délicieux détails d'architecture. Les arcades sont d'un style moresque plutôt que gothique et de forme semi-circulaire, mais dentelées. Les colonnes sont minces et octogones, et leurs bases ornées de fleurs et de feuilles qui semblent interposées entre elles et leurs plinthes. Les fenêtres, dont le haut est pareil à celui des arcades, sont généralement enfermées dans un cadre quadrangulaire, de même que les portes. Ce qu'il y a dans l'édifice de plus beau et de mieux conservé, c'est la salle des festins, construction en forme de croix, ouverte de toutes parts, et soutenue par une multitude de piliers qui reposent sur un rez-de-chaussée de forme octangulaire. Son côté sud-est aboutit immédiatement sur une terrasse, au bas de laquelle coule le Gange. Les quatre projections de la croix paraissent destinées en même temps à ombrager le centre de la salle, et à donner place aux domestiques, aux musiciens, etc.; tandis qu'entre le double rang de colonnes qui entoure la rotonde, est un fossé qu'on avait, dit-on, coutume de remplir d'eau de rose, lorsque le nabab

et ses amis prenaient leurs repas dans le milieu, où l'on voit encore les restes d'une superbe mosaïque bleue, rouge et blanche. Cette salle sert aujourd'hui de magasin pour la douane, et les hommes qui avec des sabres et des boucliers y montent la garde, comme autrefois, ne sont plus que des officiers de police.

Ghazeipour est célèbre dans toute l'Inde pour la salubrité de son climat, pour la beauté et l'étendue de ses champs de rosiers, son eau de rose et l'*attar* que l'on en écrème. Les sutties y sont fréquents surtout parmi les classes inférieures. Les suicides y sont encore plus nombreux. Beaucoup d'hommes et plus encore de femmes se jettent dans des puits ou boivent du poison pour les motifs en apparence les plus légers, généralement à l'occasion de petites querelles, afin que leur sang retombe sur la tête de leur ennemi. Aujourd'hui on n'entend plus parler dans ces provinces de sacrifices humains, de sacrifices d'enfants, par exemple; mais il arrive encore quelquefois qu'on enterre ou qu'on brûle un lépreux vivant; et comme la lèpre passe pour être une malédiction des dieux, comme ces meurtres se trouvent ainsi autorisés en quelque sorte par la religion, les autorités indigènes ne cherchent nullement à combattre ce barbare usage. Il se commet à Ghazeipour peu de crimes qui ne soient dictés par des motifs religieux. La ville est souvent troublée par des batailles où coule le sang des habitants; mais ces batailles ne s'engagent que lorsqu'une procession de Musulmans vient à rencontrer une autre procession d'Hindous.

L'approche de Benarès est annoncée au voyageur par les minarets élancés de la grande mosquée, qui dominent les masses compactes des constructions disposées dans un désordre pittoresque, le long de la rive droite du Gange, sur une longueur de près de trois lieues. On ne peut rester insensible à la vue de ces temples, de ces tours, de ces longues arcades soutenues par des colonnes, de ces quais élevés, de ces terrasses garnies de balustrades, qui se dessinent en relief et se marient au feuillage d'un vert foncé et magnifique des pipals, des tamariniers et des manguiers, et qui, couverts par intervalles de brillantes guirlandes de fleurs, se montrent entre les édifices chargés de sculptures, s'élevant majestueusement au-dessus des jardins [1].

Les ghâts ou lieux d'abordage, auxquels communiquent des escaliers qui descendent jusqu'au bord du fleuve, sont, si on peut les appeler ainsi, les seuls quais de Benarès, et quoiqu'à une élévation de 30 pieds au-dessus du Gange, toute l'étendue fourmille, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et même longtemps après, d'hommes livrés à divers travaux; les uns sont occupés à embarquer ou à débarquer les cargaisons des nombreux navires attirés par le commerce qui se fait à ce grand entrepôt de l'Inde; d'autres tirent de l'eau, d'autres pratiquent leurs ablutions ou récitent leurs prières, car, malgré le grand nombre des temples, les Hindous se conforment en plein air aux rites de leur religion.

« Benarès, dit Héber, est une cité très-remarquable, et de toutes celles que j'ai vues, celle qui a le plus de caractère oriental. Aucun Européen n'habite dans l'intérieur de la ville, et il n'y a pas de rue assez large pour un carrosse; un palanquin même ne passe qu'avec difficulté dans ces ruelles si étroites, si tortueuses et si remplies par la foule. Les maisons sont généralement hautes; les plus basses ont trois étages, plusieurs cinq ou six. Les rues sont beaucoup plus basses que le rez-de-chaussée des maisons qui presque toutes ont par devant des porches voûtés, et par derrière de petites boutiques. Au-dessus, elles sont embellies de vérandahs, de galeries, de fenêtres saillantes et fermées par des jalousies, et de pignons débordants et soutenus par des consoles sculptées.

[1] Voyez les Vues de Benarès que nous avons données dans les *Vues les plus remarquables de tous les pays*.

» La quantité des temples est prodigieuse; la plupart sont petits et fichés comme des chapelles au coin des rues, et à l'ombre des hautes maisons. Toutefois leur forme ne manque pas de grâce, et beaucoup sont entièrement revêtus de belles et délicates sculptures de fleurs, d'animaux et de branches de palmier, qui égalent par l'exactitude et la richesse des détails ce que j'ai vu de meilleur en travail gothique ou grec. Ces édifices sont construits avec une pierre excellente venant de Tchounar; mais les Hindous aiment extrêmement ici à les peindre en rouge, et à couvrir les parties les plus apparentes de leurs maisons de sujets représentant avec des couleurs vives des pots à fleurs, des hommes, des femmes, des bœufs, des éléphants, des dieux et des déesses, tous sous leurs diverses formes à plusieurs têtes, à plusieurs bras, à plusieurs mains munies d'armes.

» Des bœufs de tous les âges, privés et familiers comme de gros chiens et respectés parce qu'ils sont consacrés à Siva, se promènent nonchalamment dans ces rues étroites, ou bien s'y couchent en travers; à peine se dérangent-ils pour que le palanquin puisse passer, quand on les pousse avec le pied, car le moindre coup doit être donné de la manière la plus douce, ou bien malheur au misérable profane qui braverait les préjugés de cette population fanatique! Les singes consacrés à Hanimân, le singe divin qui aida Rama à conquérir Ceylan, sont également nombreux dans d'autres parties de la ville; ils grimpent sur les toits et sur toutes les saillies des temples, fourrent impertinemment la tête et les mains dans toutes les boutiques des marchands de fruits ou des confiseurs, et emportent les morceaux aux enfants qui prennent leur repas.

» A chaque tournant de rue, on rencontre ce qu'on appelle des maisons de djoghis, ornées d'idoles et faisant entendre un tintamarre continuel causé par le son de toutes sortes d'instruments discordants; tandis que des religieux mendiants de toutes les sectes du brahmanisme, offrant toutes les difformités imaginables, que peuvent montrer leurs corps frottés de craie ou de bouse de vache, des maladies, des cheveux en désordre, des membres tordus et des attitudes dégoûtantes ou hideuses de pénitence, bordent littéralement les deux côtés des principales rues. La quantité des aveugles est très-considérable. Je pus contempler ici des exemples multipliés de cette sorte de pénitence dont j'avais beaucoup entendu parler en Europe. Je vis des hommes dont les jambes ou les bras étaient tordus par suite de la position dans laquelle ils les avaient volontairement tenus très-longtemps; enfin, il y en avait dont les mains jointes étaient rivées l'une à l'autre par les ongles qui les perçaient de part en part. A notre passage, ces exclamations lamentables : *Agha sahib! Topi sahib!* nom appliqué communément aux Européens, « donne-moi quelque chose à manger! » m'arrachèrent bientôt le peu de pièces de monnaie que j'avais; mais c'était une goutte d'eau dans l'Océan, et les importunités des autres, à mesure que nous arrivions dans la ville, furent à peu près étouffées par le tintamarre qui nous entourait.

» Tels sont les objets et les sons dont sont frappées la vue et l'ouïe de l'étranger qui entre dans la *cité la plus sainte de l'Hindoustan, le lotus du monde,* fondée *non sur la terre, mais sur la pointe du trident de Siva,* lieu tellement béni que quiconque y meurt, à quelque secte qu'il appartienne, quand même il serait un mangeur de bœuf, *pourvu qu'il soit charitable pour les pauvres brahmanes,* il est sûr de son salut. C'est aussi cette même sainteté qui fait de Benarès le réceptacle des mendiants, puisque, indépendamment de la quantité énorme des pèlerins de tous les cantons de l'Inde, ainsi que du Thibet et de l'empire birman, une grande multitude d'hommes riches au déclin de leurs jours et presque tous les grands personnages qui de temps en temps sont bannis ou disgraciés par les révolutions survenant continuellement dans les États hindous, viennent ici pour laver leurs péchés ou pour remplir leurs heures de loisir par les céré-

monies pompeuses de leur religion, et prodiguent effectivement de très-grosses sommes en charités.

» Le lendemain, je me promenai de nouveau dans Benarès que je trouvai, comme auparavant, peuplé de bœufs et de mendiants; mais ce qui me surprit beaucoup, parce que je pénétrai plus avant que la veille dans l'intérieur, furent les grandes, hautes et jolies maisons, la beauté et la richesse apparente des marchandises exposées en vente dans les bazars, et l'activité évidente d'affaires importantes au milieu de cette misère et de ce fanatisme. Benarès est effectivement une cité non moins commerçante, industrieuse et opulente que sainte. C'est le grand marché où les châles du nord, les diamants du sud, les mousselines de Dacca et des provinces de l'est viennent aboutir; elle a des manufactures considérables de soieries, de toiles de coton et de draps fins, et de plus la coutellerie et la quincaillerie anglaise, les sabres, les boucliers et les lances de Laknau et de Monghir; les objets de luxe et de fantaisie d'Europe, qui deviennent chaque jour plus populaires dans l'Inde, se répandent de là au Bendelkend, à Gorrakpour, au Népâl et dans d'autres cantons éloignés du Gange. La population, d'après les derniers dénombrements, est de 600,000 âmes. Ce qui ne surprend point d'après la vaste étendue de cette ville et la manière dont les maisons y sont rapprochées. Les eaux y ont de l'écoulement, car elle est située sur la pente rocailleuse d'un coteau descendant vers le fleuve, circonstance qui, jointe aux fréquentes ablutions et à la grande tempérance des habitants, la préserve des maladies contagieuses. Ainsi, malgré sa population entassée, ce n'est pas une ville insalubre.

» Notre première visite fut à un temple célèbre nommé Vichevayesa, qui est en pierres de très-petite dimension, mais très-élégamment sculpté; c'est un des lieux les plus saints de l'Hindoustan, quoiqu'il le cède sous ce rapport à un autre qui est contigu et qu'Alemghir profana en y faisant bâtir une mosquée, de sorte qu'il le rendit inaccessible aux adorateurs de Brahma. Le parvis du temple, quoique resserré, est rempli, comme la cour d'une ferme, de taureaux très-gras et très-privés qui fourrent leurs naseaux dans les mains et les poches de chacun pour avoir du grain et des confitures que leurs adorateurs leur apportent en grande quantité. Les cloîtres sont également encombrés de pénitents tout nus et hideux par la craie et la bouse de vache dont ils sont barbouillés; le bourdonnement continuel de *Ram! ram! ram! ram!* suffit pour causer des étourdissements à un étranger. Toutefois ce lieu est tenu très-propre, car les religieux semblent n'avoir d'autres fonctions à remplir que de verser de l'eau sur les images et sur le pavé; ils se montrèrent très-disposés et même très-empressés à me faire voir tout, répétant fréquemment qu'ils étaient aussi des *padres*, quoiqu'il soit vrai qu'ils firent un grand usage de cette circonstance comme d'un argument pour que je leur donnasse un présent.

» Près de ce temple il y a un puits, au-dessus duquel s'élève une petite tour; un escalier roide descend jusqu'à l'eau amenée du Gange par un canal souterrain; je ne sais par quel motif elle passe pour plus sainte que celle du fleuve même. Il est enjoint à tous les pèlerins qui viennent à Benarès de boire et de faire leurs ablutions dans cet endroit.

» Dans un autre temple à peu de distance, dédié à *Anna-Parna*, on m'indiqua un brahmane qui passe toute la journée assis dans une petite chaise peu élevée; il ne la quitte que pour les ablutions nécessaires, et la nuit il dort sur le pavé qui est à côté. Son occupation est de lire ou d'expliquer les Védas, ce qu'il fait pour quiconque veut l'écouter, depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures du soir; il ne demande rien, mais il y a près de la chaise un petit bassin de cuivre dans lequel ceux qui en ont le désir déposent leurs aumônes; c'est sa seule ressource pour subsister. C'est un

petit homme pâle, d'une physionomie intéressante, qu'il ne défigure pas comme tant d'autres ici par une ostentation d'emblèmes de piété; on dit qu'il est éloquent et très-versé dans la connaissance du sanscrit.

» Un des objets les plus intéressants et les plus singuliers de Benarès est l'ancien observatoire fondé avant la conquête musulmane, et encore entier quoique l'on n'en fasse plus usage. C'est un édifice en pierre contenant de petites cours entourées de portiques pour la commodité des astronomes et de leurs auditeurs; sur une grande tour carrée on voit un énorme gnomon, haut peut-être de vingt pieds, avec l'arc du cadran en proportion, un cercle de quinze pieds de diamètre et une ligne méridienne, le tout en pierre. Tout cela manque de précision, mais c'est une preuve intéressante du zèle avec lequel la science fut cultivée jadis dans ces contrées.

» De l'observatoire, nous descendîmes par un escalier au bord de l'eau où un bateau nous attendait. J'eus ainsi une occasion de voir l'ensemble de la ville du côté le plus favorable. Elle s'élève en amphithéâtre; les minarets, les dômes nombreux, les ghâts multipliés qui arrivent jusqu'au niveau du Gange, et sont toujours garnis d'une foule d'Hindous, les uns se baignant, les autres priant, produisent un bel effet. Des pagodes et des temples de toutes les dimensions bordent presque entièrement la rive du Gange même en dedans de la ligne où il s'élève dans ses débordements. Quelques-uns de ces édifices sont très-beaux, quoique petits. On en voit qui sont en partie tombés dans le fleuve, parce qu'on n'a pas réparé leurs fondations à mesure qu'il les minait.

» Tout le pays d'alentour paraît cultivé plutôt en froment qu'en riz. L'opium de Benarès est plus estimé que celui du Bahar, de Malvah et de Turquie; il doit cette préférence à la quantité et à la délicatesse du parfum qu'il retient du sol qui le produit. Les villages sont nombreux et grands; les habitations isolées rares. Il n'y a que peu de bois. Aussi le chauffage y est extrêmement cher; c'est à cette cause qu'on attribue le nombre de cadavres qu'on jette dans le fleuve sans les brûler. Les veuves se laissent consumer ici par le feu avec leurs époux défunts, bien plus rarement que dans les autres parties de l'Inde; mais l'immolation volontaire en se noyant est très-commune. Tous les ans plusieurs centaines de pèlerins viennent expressément de tous les cantons de l'Inde à Benarès pour terminer leurs jours de cette manière. Ils achètent deux grands pots de terre qu'ils attachent de chaque côté de leur corps et qui, lorsqu'ils sont vides, les soutiennent dans l'eau. Ainsi équipés, ils s'avancent dans le fleuve, remplissent les pots et plongent pour ne plus reparaître. Le gouvernement a quelquefois essayé d'empêcher cette pratique, mais sans autre effet que de faire aller les victimes volontaires un peu plus bas pour y accomplir leur sacrifice. En effet, lorsqu'un homme est venu de plusieurs centaines de milles pour mourir, est-il probable qu'un officier de police pourra prévenir son dessein? L'instruction me semble le seul moyen de rectifier les idées de ces pauvres gens, et j'espère que par degrés ils l'obtiendront de nous.

» J'allai au collége de Vidalaya ou des Hindous; c'est un grand édifice partagé en deux cours, avec deux galeries, l'une supérieure, l'autre inférieure. Les maîtres sont au nombre de dix. Il y a deux cents écoliers répartis dans différentes classes; ils apprennent la lecture, l'écriture, l'arithmétique d'après la méthode hindoue, la littérature sacrée et les lois hindoues et persanes, le sanscrit, l'astronomie d'après le système de Ptolémée et l'astrologie. Maîtres et élèves reçoivent, tous, une pension du gouvernement britannique. On a découvert dans la bibliothèque de ce collége un manuscrit en sanscrit contenant la description de l'Angleterre avant la conquête de César. Cette île est désignée par un mot équivalent à *terre sainte*. La Tamise et quelques autres rivières y portent les mêmes noms sous lesquels nous les connaissons aujourd'hui. Les temples et les monuments druidiques y sont comparés aux temples hindous. (*Revue Britannique*, 1833.)

» Benarès étant, sous tous les rapports, la métropole commerciale de l'Inde, je ne fus pas surpris d'y voir établis des hommes de toutes les parties de la péninsule; mais je fus étonné d'apprendre qu'il s'y trouve un grand nombre de Persans, de Turcs, de Tartares et même d'Européens. Son commerce s'étend sur toute l'Inde, et ses banquiers ont des relations jusque sur les frontières de la Russie.

» Quoique Benarès soit la ville sainte de l'Inde, les brahmanes y sont moins intolérants et moins aveuglés par les préjugés que dans la plupart des autres cités. La répétition continuelle de vaines cérémonies qui occupe leur temps a, dit-on, produit chez plusieurs d'entre eux un degré de lassitude de leur propre système, et une disposition à s'enquérir des autres, qui n'existe pas à Calcutta. Benarès aussi est en général attachée et fidèle au gouvernement de la Compagnie, quoique ses habitants, étant par le fait supérieurs par leur rang, leurs richesses et leur éducation, à ceux des villes ordinaires de l'Inde, parlent plus des hommes publics et des affaires de l'État. »

A quelques pas de Benarès on aperçoit la ville de Tchounar avec un fort bâti sur un rocher qui fait saillie dans le Gange. Ce fort commande entièrement la navigation du fleuve. « Voici, dit Héber, la curiosité la plus remarquable qu'il renferme : le commandant fit donner une clef, et ouvrant une porte rouillée dans un mur très-raboteux et très-ancien, il me dit qu'il allait me montrer le lieu le plus saint de tout l'Hindoustan; puis il ôta son chapeau et nous conduisit dans une petite cour carrée ombragée par un très-vieux pipal qui croissait dans un des rochers latéraux, et de l'une des branches duquel pendait une petite clochette d'argent. Au-dessous, il y avait une grande dalle de marbre noir, et sur la paroi des rochers en face, une rose grossièrement sculptée et renfermée dans un triangle. On n'apercevait pas une seule idole, mais les cipayes qui nous avaient suivis tombèrent à genoux, baisèrent la poussière dans le voisinage de la dalle et s'en frottèrent le front. Un colonel anglais me dit : Tous les Hindous croient que Dieu est en personne, quoique invisible, assis, durant neuf heures du jour, sur cette pierre, et qu'il passe les trois autres à Benarès. C'est pourquoi les cipayes ne craignent pas que Tchounar soit pris par l'ennemi, excepté entre dix et neuf heures du matin; par la même raison et afin d'être par ce saint voisinage à l'abri de tous les dangers de la sorcellerie, les rois de Benarès, avant la conquête musulmane, faisaient célébrer tous les mariages de leur famille dans le palais voisin de cette petite cour. J'avoue que je ne contemplai pas ce lieu sans émotion. Je fus frappé de l'absence totale des idoles, et du sentiment de convenance qui fait rejeter même à un Hindou les symboles extérieurs dans le lieu où il suppose que la Divinité est actuellement présente, et je priai intérieurement Dieu de vouloir toujours conserver dans mon esprit le désir d'instruire ce pauvre peuple, et dans le temps où il le jugerait à propos, lui enseigner de quelle manière et comment il est réellement présent ici et partout. »

On passe ensuite devant Mirzapour, ville grande et riche, dont la population est de 250,000 âmes; c'est le marché le plus considérable pour le coton qu'il y ait sur le Gange.

Le chef-lieu de la province, Allah-Abad, ne présente pas un aspect imposant. Elle est plus délabrée que Dacca, et les naturels ne la désignent que sous le nom de *Takea-Abad* (rendez-vous des mendiants). Cette ville doit sa célébrité au confluent de la Djemnah et du Gange; les Hindous y ajoutent le Serasvati; il n'y a pas dans tout le voisinage de rivière de ce nom qui soit visible, mais ils assurent qu'elle se joint aux deux autres par un cours souterrain, et que par conséquent en se baignant ici on acquiert autant de mérite religieux qu'en pratiquant la même opération dans les trois rivières séparément. Quand un pèlerin arrive ici, il s'assied sur le bord du fleuve et se fait raser la tête et le corps, afin que chaque poil puisse tomber dans l'eau, les livres sacrés promettant pour chacun un million d'années de séjour dans le paradis.

Ensuite il se baigne, et, le même jour ou le lendemain, remplit les cérémonies funèbres pour ses ancêtres défunts. L'impôt que perçoit le gouvernement pour la permission de plonger dans l'eau n'est que de trois roupies (7 fr. 50 c.); la dépense résultant des charités et des dons faits aux brahmanes assis sur les bords du fleuve est bien plus grosse. Beaucoup d'Hindous renoncent à la vie à ce saint prayaga; le fidèle s'embarque dans un bateau, et après avoir rempli les rites prescrits au point précis où les trois rivières se réunissent, il s'enfonce dans l'eau, ayant trois pots attachés à son corps. Quelquefois aussi les dévots perdent la vie à cause de la précipitation avec laquelle chacun se dépêche pour que l'immersion se fasse au lieu sanctifié, à l'époque précise de la lune, parce que c'est alors que l'expiation est le plus efficace. Le nombre moyen des pèlerins est au moins de 220,000 par an.

C'est surtout à Allah-Abad que se célèbre la fête de Ramayana, espèce de drame dont les personnages, à l'exception du géant, sont représentés par des enfants. Ces scènes sont aujourd'hui fort innocentes; mais, avant la domination anglaise, elles étaient accompagnées d'un terrible sacrifice. Après la pièce, on servait aux pauvres petits acteurs, des gâteaux empoisonnés, afin qu'on pût dire que leur âme s'était confondue avec celle de la divinité qu'ils représentaient.

Aoude. — Le royaume d'Aoude s'étend des bords du Gange aux Sévalik du Népâl. (Voyez p. 289 et 299.) Toute la partie septentrionale présente l'aspect le plus sauvage; on trouve même vers le centre des contrées entières en friche ou mal cultivées. Cependant le sol est en général un des meilleurs du monde. On y cultive avec succès tous les végétaux du Bengale; mais le pays est en proie à l'anarchie et à l'oppression. Les naturels ne se rendent aux marchés que bien armés. Ils forment une race plus grande, plus blanche, plus belle que les Bengalis. Les cipayes ont le teint aussi blanc que les Européens. Ils ont la démarche fière, l'œil sombre, la voix haute et rude. Avant l'arrivée des Anglais dans ce pays, tout voyageur était exposé à perdre la vie. On rencontre à chaque instant des nuées de mendiants valides, sectateurs du prophète, et s'appelant marabouts (saints hommes), ayant l'air de brigands plutôt que de saints. Ils habitent autour des lieux consacrés à la sépulture. On campe à chaque instant près de villages à moitié ruinés, mais entourés de terrains couverts de moissons. Il semblerait qu'ici comme dans toutes les autres provinces de l'Hindoustan, la destruction passe plus active que jamais sur toutes les constructions de l'ancienne civilisation pour faire place à un nouvel ordre de choses. Cette observation s'applique d'ailleurs à presque toute la terre habitée.

La masse de la population de l'Aoude est composée de sectateurs de Brahma, et la plupart portent sur le front la marque de leur caste.

La ville d'Aoude, sur la rive droite de la Gogra, est toute moderne et peu peuplée. On voit dans ses environs les ruines de l'ancienne ville qui était la capitale du royaume de Râma, si célèbre dans les *Ravana* (poëmes sanscrits), par ses guerres avec Ravana, tyran de l'île de Ceylan, et ravisseur de la belle et fidèle Sita, épouse de Râma, dont on célèbre la fête à Allah-Abad.

Lucknow ou Laknau est aujourd'hui la résidence du nabab ou roi d'Aoude, conservant le titre de vézyr de l'empereur mongol qui n'existe plus. Sa cour est d'une grande magnificence, mais le pouvoir est réellement entre les mains d'un résident de la Compagnie. Dans les démêlés qui suivirent la mort du dernier roi d'Aoude, la reine mère et le peuple voulaient placer sur le trône un fils du feu roi; le résident, de son côté, avait jeté les yeux sur un oncle du défunt, vieillard sans volonté et aveuglément dévoué au gouvernement de la Compagnie. La reine entre dans le palais, et ceint le front de son petit-fils du diadème impérial. Au même instant le résident paraît à la tête d'une

force armée considérable. Les portes sont fermées; il les fait enfoncer par des éléphants, pénètre dans la salle du trône, s'empare de la reine et du jeune prince, et couronne son protégé. Pendant que ceci se passait dans l'intérieur du palais, pendant que la demeure royale était livrée au pillage, le canon retentissait dans la ville, et dispersait le peuple attroupé sur les places publiques. Les deux augustes prisonniers furent, quelques jours après, honteusement expulsés du royaume.

La ville d'Aoude est traversée par le Goumty, sur lequel sont jetés deux ponts, dont l'un, à onze arches, est d'une très-belle construction gothique; l'autre est un pont de bateaux qui joint le parc au palais du roi, bâti sur une éminence près de la rivière. Un pont en fer, fabriqué en Angleterre, est sur le rivage; sa place est préparée, mais l'entreprise est suspendue; car, au dire des brahmanes, elle n'est pas agréable à Dieu. On voit aussi sur le Goumty un bateau à vapeur construit sous la direction du nabab. Les dômes dorés des mosquées, le mausolée d'Asoph-Ad-Daouléh, de style gothique, et d'autres monuments, donnent de loin à cette ville un aspect superbe, mais l'intérieur ne répond pas à l'impression qu'on a d'abord éprouvée. Les rues sont étroites et tortueuses.

On compte à Lucknow un nombre considérable de chrétiens de toutes sectes, sans parler des gens qui remplissent différentes fonctions à la résidence. Le nabab emploie dans son armée beaucoup d'Européens et de créoles. Une multitude d'individus de la même espèce se livre aussi au commerce dans la capitale, et on y rencontre en outre un singulier mélange d'aventuriers de tous les pays et de toutes les religions, qu'attire l'espérance généralement infructueuse de faire fortune. « C'est ainsi, dit Héber, que vinrent successivement me demander l'aumône plusieurs catholiques romains du Portugal, un Espagnol de Lima au Pérou, et un juif de Silésie. »

Les environs sont parsemés d'un grand nombre de tombeaux de saints hindous et mahométans.

Delhi. — En sortant de Lucknow, trois grandes routes conduisent dans la province de Delhi : l'une traverse le Gange au sud, et se dirige entre ce fleuve et la Djemnah vers la capitale. Le territoire compris entre ces deux cours d'eau porte le nom de Douab ou Doab (deux eaux). Ce nom est du reste commun à toutes les Mésopotamies indiennes. L'autre route conduit au nord-ouest à la grande ville de Shahabad, qui est à l'extrémité de la province d'Aoude; de là elle monte entre le Gange et les sévaliks du Népâl et du Kemâoun, jusqu'à Hardvar que nous avons déjà visité. La troisième route, intermédiaire, nommée Shahi-Rustu (grande route du prince), conduit aussi à Shahabad. Le seul service régulier de poste qu'il y ait dans l'Aoude se fait aux frais du gouvernement britannique, et est dirigé par le résident de Lucknow. Mais comme nous n'avons pas le temps de parcourir toutes ces contrées, nous prendrons notre point d'observation à Delhi même.

C'est en cheminant au milieu des ruines, le long des eaux paisibles de la Djemnah, que l'on arrive sur le vaste emplacement de l'ancienne Delhi [1], fondée par les rois patânes sur les débris de la vieille cité hindoue d'Indraput. On aperçoit à l'extrémité septentrionale des murs qui l'entourent, et à un mille et demi de ceux de la nouvelle cité, des tours et d'autres débris d'un monument magnifique. On ignore aujourd'hui le nom de l'homme puissant et sans doute célèbre dans son temps en l'honneur duquel ce bâtiment fut élevé.

Ces ruines couvrent une étendue de huit milles au sud de la nouvelle ville. Elles sont encore dominées par le Kottab-Minar [2], colonne de 248 pieds en granit rouge mêlé

[1] Voyez la Vue que nous en avons donnée.
[2] *Ibid.*

de marbre noir et blanc. Il est du XIIe siècle de notre ère. Sa base circulaire forme un polygone de vingt-sept côtés; le fût est cannelé jusqu'au troisième étage en vingt-sept divisions, tantôt circulaires, tantôt angulaires, les cannelures étant différentes à chaque étage. Quatre balcons règnent autour de la colonne; un escalier en spirale dans l'intérieur conduit par 300 marches jusqu'au sommet, jadis couronné d'une coupole.

Un autre monument célèbre que la destruction n'a point encore atteint, est le tombeau d'Akbar. C'est un immense mausolée qui s'élève au centre d'un parc régulièrement planté et clos de murs. Il est de forme carrée; sur chaque face on voit cinq portes; à chacun des quatre angles et sur chaque porte s'élève une tour. Tout l'édifice est en granit rouge incrusté de marbre blanc. Les dômes à jour qui couronnent les tours sont aussi en marbre blanc, de même que le cinquième étage du monument Les quatre autres étages diminuent successivement d'étendue, et sont entourés chacun d'une plate-forme bordée d'une balustrade. L'intérieur du cinquième est incrusté en marbre noir formant des caractères arabes qui reproduisent des passages du Coran. Du temps de Châh-Djehan, des tentures de brocart d'or, soutenues par des colonnes en argent, mettaient à couvert les mollahs et les savants qui discutaient sur des points de doctrine.

Au centre de l'édifice, une vaste salle revêtue de marbre blanc occupe tout l'espace intérieur, et se termine en haut par un dôme, dont les fenêtres donnent passage à un demi-jour religieux; là on contemple avec respect le tombeau qui contient les restes du grand prince renommé par ses exploits et encore plus par son humanité, sa générosité, son amour pour les lettres; sur ce sarcophage de marbre blanc poli, on lit simplement le nom du monarque : AKBAR.

Ce superbe édifice est assez bien entretenu par le gouvernement britannique; mais les bâtiments qui l'avoisinent ont beaucoup souffert des ravages du temps et des tremblements de terre.

On dit qu'à l'époque de sa splendeur Delhi couvrait un espace de trois lieues carrées, et c'est en effet l'espace que ses ruines occupent. Son origine est inconnue; les Hindous racontent qu'elle fut bâtie par le rajah Dehu, qui vivait du temps d'Alexandre le Grand. La puissance des princes indigènes fut renversée par les Afghans ou Patânes qui s'emparèrent de Delhi en 1193; durant leur règne, Tamerlan prit et pilla Delhi en 1398. Baber, un de ses descendants, mit fin, en 1525, à la dynastie des Afghans, et commença celle des empereurs mogols qui subsiste encore, mais dépouillée de l'autorité.

Les nombreuses vicissitudes que Delhi a subies y ont accumulé les ruines de différents âges : celles de l'ancienne architecture des Hindous y partagent l'intérêt du spectateur avec celles des musulmans leurs vainqueurs.

Akbar, le plus grand des souverains de la dynastie mogole, transporta le siége de l'empire dans la ville d'Agra; cet événement accrut la décadence de Delhi qui devint déserte. Cependant il lui restait encore une ombre de splendeur, lorsqu'en 1621 l'empereur Châh-Djehan fonda la nouvelle Delhi qui, d'après lui, fut nommée Châh-Djehanabad et fut la capitale de l'empire; elle a près de 10 lieues de circuit. Ce fut sous le règne d'Aureng-Zeb, successeur de Châh-Djehan, qu'elle parvint au plus haut degré de magnificence. Ce monarque avait continué les conquêtes commencées par ses ancêtres, et à l'époque de sa mort, en 1707, son empire s'étendait au nord jusqu'aux Himâ-Laya, à l'est jusqu'à l'Aracan et à l'Assam, au sud jusqu'à la mer, à l'exception de quelques petites principautés dans la partie méridionale et le long de la côte occidentale de la presqu'île, à l'ouest au delà de l'Indus.

Les relations de Roë, Terry, Tavernier, J. Thevenot, Bernier et autres voyageurs européens, qui ont visité les États du Grand-Mogol dans le cours du XVIIe siècle, font une description si pompeuse de la richesse, de la somptuosité, du luxe prodigieux qui les entourait, qu'on croit lire les fictions des *Mille et une Nuits.* Un seul des trônes du Grand-Mogol fut estimé par Tavernier 160 millions de son temps; douze colonnes d'or qui soutenaient le dais de ce trône étaient entourées de grosses perles; le dais était de perles et de diamants, surmonté d'un paon qui étalait une queue de pierreries; tout le reste était proportionné à cette étrange magnificence. Le jour le plus solennel de l'année était celui où l'on pesait l'empereur dans des balances d'or, en présence du peuple; ce jour-là il recevait pour plus de 50 millions de présents.

Au décès d'Aureng-Zeb, cette grandeur eut un terme; ses enfants se divisèrent. Les guerres des Mahrattes, l'invasion de Nadir-Schah, les insurrections des Rohillas, guerriers de la rive gauche du Gange, mirent fin à la grandeur et à la puissance des empereurs de Delhi. Les Mahrattes en étaient maîtres, lorsque, le 12 janvier 1803, lord Locke entra dans cette capitale, classa cet empire au nombre des provinces de la présidence du Bengale et prit des arrangements pour l'entretien de l'empereur Schah-Alem et de sa famille (voyez p. 298). Schah-Alem termina son règne en 1806. Akbar II, son fils aîné, lui succéda sans contestation. Il habite le palais, magnifique édifice supérieur au fameux Kremlin de Moscou, et gardé par des soldats de l'armée britannique. Il tient ses durbars (cours) aussi régulièrement que s'il était le maître sérieux de l'Inde.

L'évêque Héber, en 1824, et Victor Jacquemont, en 1830, obtinrent une audience publique de cet empereur, qui était entouré de vieillards portant tous une canne à grosse tête d'or, signe de leurs hautes fonctions, et des officiers de ses gardes richement vêtus (voyez la figure).

Ce dernier voyageur parle de cette entrevue avec toute la gaieté de son âge. « Conduit à l'audience, dit-il, par le résident, avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement caparaçonnés, je présentai mes respects à l'empereur qui voulut bien me conférer un *khélât* (vêtement d'honneur), lequel me fut endossé en grande cérémonie, sous l'inspection du premier ministre. Je reparus à la cour. L'empereur alors (notez qu'il descend en ligne directe de Timour ou Tamerlan), de ses impériales mains, attacha à mon chapeau (un chapeau gris), préalablement déguisé en turban par son vizir, une couple d'ornements en pierreries. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France, si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, si j'excepte le général Péron qui était son gardien jadis quand il était prisonnier des Mahrattes... Après une demi-heure, il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec une robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité!

» Il va sans dire que j'ai trouvé Châh-Mohammed-Akbar-Rhazi-Badchâh, un vieillard vénérable et le plus adorable des princes; mais la vérité est qu'il a une belle figure, une belle barbe blanche et l'expression d'un homme qui a été longtemps malheureux. Les Anglais lui ont laissé tous les honneurs du trône. »

Cet empereur a deux obscurs successeurs, dont le dernier est peut-être encore vivant; mais n'est plus mentionné parmi les titulaires de l'Hindoustan.

Dans Châh-Djehanabad, ainsi qu'on nomme le nouveau Delhi, on voit les restes de plusieurs palais magnifiques qui autrefois appartenaient aux grands omrahs de l'empire. Celui du sultan Dams-Chekoh, frère infortuné d'Aureng-Zeb, est aujourd'hui



Général des gardes de l'Empereur.

(Delhi.)

occupé par le résident anglais. Ils sont tous entourés de murs élevés et couvrent un vaste espace de terrain, parce qu'ils comprennent des harems, des galeries pour la musique, des jardins, des bains, des écuries et des étables.

Le tableau de Delhi par le colonel Skinner convient à toutes les grandes villes de l'Hindoustan. « Elles offrent, dit ce voyageur, une uniformité qui en rend le premier aspect monotone aux yeux de l'observateur. Delhi, que j'ai visitée mainte fois, a une population d'environ 200,000 âmes; le mouvement et le bruit y sont si grands qu'on peut comparer chaque maison à une ruche d'abeilles. Les rues, à l'exception de Tchandi-Tchok, qui est la rue la plus large de l'Asie, y sont étroites et ressemblent plutôt à des ruelles; les maisons, bâties avec assez de goût, quoique irrégulières, sont souvent décorées avec une extrême recherche, et la plupart ont sur la façade des balcons où l'on remarque des hommes assis négligemment, revêtus d'amples vêtements de mousseline d'une grande blancheur, et fumant leurs *houkahs* (grandes pipes). Quelquefois des femmes, oubliant les règles imposées à leur sexe, y paraissent sans voile et occupées à partager avec les hommes les jouissances que procure le houkah.

» Ce qui distingue plus particulièrement une ville indienne, c'est que tout s'y fait en public, et que les habitants y parlent d'un ton de voix si fort, si élevé, qu'on croirait, surtout quand ils discutent quelque affaire importante, qu'ils sont en proie à une violente colère, ou qu'ils se querellent avec acharnement.

» Leurs cris joints aux hennissements des chevaux, au mugissement et aux bêlements des bestiaux, au rugissement des tigres exposés chaque jour en vente dans des cages de fer pour le plaisir des amateurs de la chasse, au craquement des charrettes et au tapage des marteaux des chaudronniers et autres artisans, suffiraient pour rendre ce séjour insupportable; mais ce ne sont pas les seules tribulations auxquelles on soit exposé. Le grondement des éléphants qui souvent ressemble aux sons étouffés de la trompette, les coups violents et réitérés des tamtams qui déchirent l'oreille, le bruit aigu d'une infinité de sifflets, le retentissement saccadé d'une multitude de mauvaises violes qui accompagnent des voix plus pitoyables encore, suffisent pour porter le désespoir dans l'âme de l'étranger le moins irritable.

» Partout des rideaux ou des portières de couleurs diverses masquent les portes, et des stores très-variés décorent chaque fenêtre. L'habitude de suspendre, pour les sécher, au haut des maisons, des pièces de vêtement, et surtout des écharpes bleues, jaunes, vertes, rouges, blanches, donne à la ville un air de fête qui la fait ressembler à un vaste vaisseau pavoisé.

» Les nuages épais de poussière que soulèvent les voitures qui roulent dans les rues, et les myriades de mouches qui assiégent les boutiques de tous les pâtissiers et marchands de choses comestibles, ne sont pas une des moindres plaies d'une ville orientale. Ajoutez-y les exhalaisons infectes qui s'élèvent dans chaque rue, et l'odeur rance qui vous saisit à la gorge quand vous passez auprès des boutiques où se vendent des aliments qui sont préparés partout sous les yeux des passants, et vous aurez une idée des jouissances qu'on goûte dans ces grandes cités.

» Si vous sortez à cheval pour parcourir la ville, ce n'est qu'à force de prudence, de précaution et d'adresse, que vous parvenez à votre destination. A tout instant, il faut par des éclats de voix, des bourrades et des coups de pied, avertir la foule de vous livrer passage. Souvent vous n'avez que le temps justement nécessaire pour vous jeter de côté et n'être pas heurté ou renversé par un convoi de chameaux pesamment chargés, ou bien broyé sous les pieds d'une troupe d'éléphants. Si, quand ces énormes animaux passent, votre cheval effrayé fait des écarts ou des bonds, vous êtes certain, dans le cas où vous n'êtes pas habile cavalier, de tomber la tête la première dans une

des nombreuses marmites ou chaudières qui bouillent sur la voie publique devant toutes les boutiques de rôtisseurs et de cuisiniers. Au contraire, si ce sont les éléphants qui ont peur du cheval, alors il s'ensuit une scène de désordre et de confusion impossible à dépeindre. Heureux encore si en parcourant la ville vous ne rencontrez pas sur votre chemin un grand personnage voyageant avec une immense suite et soulevant derrière lui une sorte de trombe aussi funeste que le semoun ou vent du désert, un tourbillon d'une poussière si dense et si durable, que vous restez une demi-heure sans pouvoir ouvrir les yeux et hors d'état de retrouver votre route! »

Agra. — La province d'Agra est parsemée de cités en ruine; il y a beaucoup de petits rajahs placés sous la protection anglaise. En pénétrant dans cette province, Héber rencontra une vingtaine de cavaliers à la tête desquels marchait un vieux guerrier richement vêtu. C'était le souverain de ce canton, homme d'une grande taille et d'une belle figure. Il avait sur sa tête un turban de brocart, sur l'épaule un bouclier, au côté un sabre, à sa ceinture des pistolets montés en argent, enfin tout l'accoutrement d'un cavalier musulman de distinction; il montait un cheval blanc de race persane qui avait pour selle une peau de tigre d'où plusieurs glands descendaient jusqu'à terre. En passant par Horal, à moitié chemin de Delhi à Agra, le même voyageur entra dans une jolie petite maison indigène, qui n'était plus habitée depuis la mort du dernier propriétaire et qui servait alors de tribunal. Dans l'intérieur, sur un autel érigé contre le mur, il vit la représentation de quatre pieds humains, dont deux étaient plus grands que les deux autres; on lui apprit que c'était la manière habituelle de rappeler au souvenir des vivants qu'une épouse favorite s'était brûlée avec son mari. Chose singulière! dans ce pays, malgré le voisinage de Delhi, qui est la capitale de l'islamisme en Orient, l'hindouisme prédomine. Il n'y a que peu ou point d'habitants dont les noms soient musulmans; les pagodes abondent, tandis qu'on découvre à peine une mosquée, et parmi les paysans, on ne voit nulle part plus d'écharpes de brahmanes ou de rajahpouts.

Agra, la capitale, jadis si peuplée et si florissante, n'a plus que 60,000 habitants logés dans un amas de ruines immenses. Elle est située sur la Djemnah, à 45 lieues au-dessous de Delhi. Elle a vu naître le célèbre Aboul Fazl, premier ministre d'Akbar, auteur de plusieurs ouvrages persans très-importants, entre autres de l'*Akbar-Naméh* (histoire d'Akbar), et de l'*Ayïni akbaryou* (institutes de l'empereur Akbar). Le manuscrit original de cet ouvrage était soigneusement conservé dans la bibliothèque des Grands-Mogols, à Delhi. Il devint ensuite la propriété du colonel Polier, qui le remit à M. Langlès.

On remarque à Agra un fort d'une haute antiquité dont les tours commandent au loin les mille sinuosités de la Djemnah, puis la Motei-Musjeid, qui est une belle mosquée; ensuite le palais d'Akbar qui sert maintenant de magasin, d'arsenal et de caserne; enfin le Tadje-Mahal, riche mausolée où reposent les restes de la bégum Nour-Djehan, et ceux de Schah-Djehan qui éleva ce monument à sa femme bien-aimée.

Malvah. — Le Malvah (pays montagneux) est adossé au sud aux monts Vindhya, qui font partie de l'arête de séparation des deux versants généraux de l'Hindoustan. Sa hauteur moyenne au-dessus du niveau de la mer est de 333 toises. Il est coupé par de longues chaînes pierreuses dont les vallées bien arrosées sont très-fertiles. On y trouve aussi des espaces immenses couverts d'arbres très-hauts et de broussailles, repaires de tigres et d'autres animaux. Le Malvah renferme environ cinq millions d'habitants. Les Mahrattes forment la masse de la population; les Pindaries, les Bhyls y sont des tribus guerrières et sauvages; les Patânes sont en petit nombre; les Grassias paraissent en être les habitants primitifs. Il est partagé entre les provinces mahrattes Sindhya et

Holkar qui en ont la plus grande partie, les Rajahpouts qui possèdent un peu du Nord-Ouest, la principauté de Bopâl qui se trouve au sud et les principautés de Bendelkend; les Anglais, qui ont les parties orientales.

L'ancienne capitale était Châdiabad; elle avait avec ses faubourgs et ses jardins plus de 7 lieues de circonférence. Aujourd'hui elle porte le nom de Mandô et ne présente plus qu'un vaste espace rempli de ruines, au milieu desquelles quelques Bhyls nomades et des pénitents hindous ont leurs habitations.

Sindhya.—L'État de Sindhya s'étend dans les provinces de Malvâh, d'Agra et de Khandeych. Sa population est de 4,000,000 d'âmes. On évalue les revenus à 25,000,000 de francs. L'armée est de 20,000 hommes. Sindhya et Holkar sont aujourd'hui les plus puissants des princes mahrattes; leurs possessions, autrefois plus vastes, ont été morcelées par les Anglais.

Oudjeïn, à 12 lieues au nord d'Indore, et sur la rive droite du Sypra, est la capitale de l'État de Sindhya. La ville moderne est située à peu près à un mille de l'ancienne, qui offre une vaste surface couverte de ruines. Parmi ses anciens palais, on remarque la prétendue caverne du radjah Bhyrtey. Ce n'est qu'un grand édifice en briques, entouré d'immenses constructions au-dessus du niveau actuel, et ornées de colonnes et de sculptures. Suivant une de ces traditions populaires qui se retrouvent dans plusieurs autres lieux, un passage souterrain conduit de ce monument, d'un côté à Herdvar, de l'autre à Benarès. Tous les voyageurs parlent avec une sorte de ravissement du *Kalydeh*, ou palais des eaux, bâti dans une île. Il est remarquable par son architecture bizarre, son étendue, sa solidité et ses ouvrages hydrauliques, exécutés pour faire tomber l'eau sous mille formes différentes, et donner de la fraîcheur dans les temps les plus chauds.

La ville moderne, l'une des mieux bâties de l'Inde, a de beaux temples et des palais somptueux; quelques-uns de ces édifices sont décorés de sculptures dont les Européens ont vanté la délicatesse et le fini. Oudjeïn est célèbre dans ces contrées par ses écoles et son observatoire; les géographes hindous y font passer leur premier méridien. Elle est regardée comme une ville sainte. La population est évaluée à près de 100,000 âmes. Le commerce avec le Bengale y est très-actif.

Indore, sur la Sypra, est la capitale de l'État de Holkar; Bopâl, sur la Betva, est celle de l'État du même nom. Ces petites principautés sont couvertes de ruines, de Bhyls et de Pindarris, brigands de toutes sectes qui jetèrent longtemps la désolation dans le pays, et que les Anglais ont réussi à comprimer.

Le Bendelkend s'étend en partie dans la province d'Allah-Abad, en partie dans celle de Malvah. Ses mines de diamants l'ont rendu fameux. Les villes principales sont Bandah, Kallindger, Tchattorpour et Pannah. Ce district est mal cultivé, et, comme le reste de l'Hindoustan, couvert de ruines.

Gandouana.—Nagpour.—Cette ancienne province de l'Hindoustan est à l'est du Malvah et de l'Allah-Abad, avec lesquels elle a pour limite la Nerbedah, les monts Kimour et la Sone. La région la plus élevée est le plateau d'Omercuntuc dont l'altitude moyenne est de mille toises : la Nerbedah, la Sone et le Méhénédy y ont leur source. Ainsi la province entière est assise sur l'arête même des deux versants généraux de l'Hindoustan. Le climat y est doux, le sol fertile et riche en métaux précieux. La population est d'environ 4,000,000 d'âmes. Le Gandouana se divise en 24 districts. Les Anglais possèdent ceux du nord et de l'est compris dans la présidence du Bengale. Le rajah mahratte de Nagpour qui possède le reste se reconnaît leur vassal et n'exerce qu'une autorité très-bornée sur plusieurs parties de son État, habitées par les tribus à demi civilisées des Gands et des Tchobans.

Nagpour est dans une plaine humide sur la rive gauche du Nag; elle compte 115,000 habitants.

Oryçah. — La province d'Oryçah est à l'est du Gandouana. Elle s'étend le long du golfe du Bengale, depuis la baie de Balisvara jusqu'aux frontières des Circars, marquées par le lac Tchika. La côte est couverte de belles forêts, et, dans plusieurs contrées, de marais infestés de crocodiles; plus loin se déploient des plaines stériles, maigres et peu fertiles; enfin les hautes montagnes des Ghattes orientales s'élèvent à l'ouest. Sa longueur est de 120 lieues et sa largeur de 50. Les habitants sont en général peu intelligents, doux et paisibles dans les plaines, farouches et inhospitaliers dans les montagnes, habitées par trois races remarquables, les Coles, les Sands et les Kours : les premiers, d'un teint noirâtre, d'une force et d'une hardiesse peu communes, se partagent en 30 tribus; ils ne reconnaissent aucune des divinités hindoues et paraissent avoir une vénération particulière pour quatre objets, l'arbre *sahadjna*, le riz non émondé, l'huile de sénevé et le chien; ils habitent des maisons en bois très-commodes. Les Kands se trouvent au sud du Méhénédy; les Kours sont répandus dans les bois qui couvrent les collines au nord de ce fleuve. La population totale de l'Oryçah est d'un million et demi. La division en castes y est exactement conforme à la loi religieuse. La langue est un *bâchâ* ou dialecte assez pur du sanscrit. Les anciennes institutions de ce pays offrent beaucoup d'analogie avec le régime féodal. Il forme la province la plus méridionale de la présidence du Bengale; mais il renferme encore quelques petites principautés qui payent un faible tribut au Nizam, au rajah de Nagpour et aux Anglais.

L'Oryçah, terre sacrée pour les Hindous, est célèbre par la quantité innomblable de temples parmi lesquels on compte la fameuse pagode de Djagernauth dont nous devons rappeler les cérémonies.

Djagernauth-Pouri est dans le district de Kétek ou Cattak sur la côte d'Oryçah. Cette ville tire son nom de celui de son temple dédié à l'idole Djagatnatha (dieu du monde), vulgairement Djaggernâth ou Djagernauth. Ce temple, élevé par le rajah Anung-Dhéarn-Deo, a été terminé en 1298. Les toits sont ornés de figures monstrueuses d'un style bizarre; et des statues en pierre, dans les attitudes les plus indécentes, paraissent en relief sur les murs de la pagode. Chaque face du mur d'enceinte a une large porte d'entrée; mais l'entrée principale est sur la face orientale. A l'intérieur règne une seconde enceinte, sur un sol plus haut de quinze pieds. Près du mur extérieur, on remarque une colonne de basalte fort élégante, avec un piédestal richement sculpté. Son fût, d'une seule pierre, a seize faces, et porte à son sommet, élevé de trente-cinq pieds, la figure de Hounouman, divinité hindoue à tête de singe.

L'intérieur est occupé par les idoles de Djagernauth, de son père Boloram et de sa sœur Shabudra. Toutes les divinités inférieures révérées sur les bords du Gange y ont aussi leur autel, mais nul Européen ne peut se vanter d'y avoir porté ses regards.

Cette idole de Djagernauth aux pieds de laquelle accourent les dévots des régions les plus reculées, n'est remarquable ni par son élégance, ni par sa majesté. Jamais plus grossière ébauche ne sortit du ciseau d'un sculpteur. La statue ne va pas au delà des reins; elle est sans doigts et sans mains, avec des moignons en guise de bras; mais à ces moignons les prêtres attachent parfois des mains en or. Pour expliquer cette difformité, les prêtres ont inventé une légende. « Il y a quelques années, disent-ils, un prince s'adressa à un célèbre fabricateur de dieux, pour lui commander une nouvelle idole. Le sculpteur consentit, mais à la condition qu'on patienterait et qu'on ne rechercherait pas à voir son travail avant qu'il fût achevé. Par malheur, le prince ne tint pas la parole promise; il voulut voir l'œuvre sainte avant qu'elle fût finie, et elle resta

en ébauche. Après cette violation, il n'était plus donné à personne de pouvoir y toucher. »

L'idole de Djagernauth est renouvelée toutes les fois que deux nouvelles lunes se rencontrent dans le mois Assan, ce qui arrive à peu près tous les dix-sept ans. On choisit alors dans les forêts un arbre sur lequel jamais corbeau ou oiseau mangeant charogne ne se soit perché; les initiés le reconnaissent à certains indices. Quand le tronc est abattu, les charpentiers le dégrossissent, puis le livrent aux prêtres qui achèvent l'œuvre dans le plus grand mystère. L'esprit de Djagernauth, retiré de la vieille idole, est transféré dans la nouvelle par un homme qui ne survit guère à la solennelle opération. Avant la fin de l'année, il est enlevé de ce monde.

Le temple de Djagernauth est desservi par 4,000 familles, dans lesquelles il faut comprendre les cuisiniers chargés de préparer la nourriture sacrée. Un voyageur anglais a réussi à se procurer l'état de la consommation journalière. Pour l'idole et ses desservants, il faut chaque matin deux cent vingt livres de riz, quatre-vingt-dix-sept de kully (sorte de légume), vingt-quatre de moong (espèce de graine), cent quatre-vingt-huit de beurre, quatre-vingts de mélasse, trente-deux de végétaux, dix de lait aigre, deux et demie d'épices, deux de bois de sandal, deux tolahs de camphre, vingt livres de sel, quatre roupies (11 francs environ) de bois, plus vingt-deux livres d'huile à brûler pour la nuit. La nourriture sacrée est présentée en trois fois à l'idole. Pendant que ce repas dure, les portes sont fermées aux profanes; et nul n'entre dans le sanctuaire, si ce n'est quelques serviteurs intimes : seulement à l'extérieur, dans l'édifice aux piliers, dansent les bayadères de la pagode. Au bout d'une heure, les portes s'ouvrent au son d'une cloche, et la nourriture est enlevée. La portion des vivres destinée aux habitants n'est point portée dans la grande tour : on les distribue dans l'édifice au toit pyramidal, et l'idole qui peut les voir les bénit de loin et les sanctifie.

Cette manipulation et ce commerce de vivres s'élèvent à des sommes énormes, lorsqu'une fête solennelle attire à Djagernauth des masses de fidèles. A l'appui de leur spéculation, les prêtres de la pagode ont décidé que les vivres ainsi consacrés étaient à l'abri de toute souillure, et que le contact d'un musulman ou d'un chrétien ne les profanait pas. Ce privilége affecté aux aliments du temple à l'exclusion de ceux qui se préparent ailleurs, a déterminé en faveur des premiers une vogue et une préférence lucratives. Pendant la fête de Ruth-Jattra, où 200,000 pèlerins campent aux environs de Djagernauth, les quatre cents cuisiniers de la pagode sont, comme on peut le croire, en permanence. Ses potiers ont préparé à l'avance les vases nécessaires pour recevoir la nourriture, et cette activité ne cesse que lorsque l'idole voyage dans son char pour aller visiter le lieu où elle a été fabriquée.

Djagernauth compte douze fêtes dans l'année. Celle de Ruth-Jattra est la plus importante. Elle a lieu vers la fin de juin. Trois ruths ou chars en bois sont préparés pour la cérémonie. Le plus grand a seize roues, chacune de six pouces de diamètre. L'espace où doit se poser l'idole a vingt et un pieds sur chaque face, et le char entier est haut de trente-cinq pieds. Formé d'une charpente peinte et décorée, le char est surmonté d'un dôme que couvrent des draps anglais écarlates ou bleus; au devant, en guise de conducteur, est une figure sculptée comme la poulaine d'un navire, et dont la main semble diriger plusieurs chevaux en bois suspendus devant le char.

Quand, au premier jour de la fête, le temple de Djagernauth s'ouvre à cette nuée d'adorateurs, ils s'y précipitent avec une si fervente énergie que, dans cette presse d'hommes et de femmes, on compte presque toutes les années beaucoup de victimes. Mortes, on les rejette hors du temple avec des crocs en fer, et la fête continue. Un grand cri de surprise, poussé par la multitude, annonce la venue du dieu. Il paraît,

traîné par des prêtres qui font avancer la massive idole jusqu'au bas des degrés, où le char solennel la reçoit. Sur les deux autres chars plus petits sont guindées les idoles Boloram et Shabudra. Au coucher du soleil, le grand prêtre arrive : c'est le rajah de Khourdah, venu de ses domaines dans un palanquin, suivi d'un merveilleux éléphant, avec ses riches caparaçons. Après lui marche sa suite, montée sur d'autres éléphants, puis les autorités anglaises, et enfin une noire traînée d'hommes qui ne finit qu'à l'horizon. Ce mur vivant d'animaux impassibles, ces belvédères implantés sur leurs dos, ce char monstrueux où se dressent les idoles, ces brahmanes sortis par milliers de leur sanctuaire, cette tourbe qui hurle et adore, ce bruit de clochettes et de voix, cet aspect religieux si étrange et si varié, ce mouvement, cette confusion et ce tapage, ce tableau à mille scènes dont le temple de Djagernauth forme le dernier plan, tout cela compose la plus étrange fantasmagorie que l'imagination puisse rêver.

A son arrivée, le rajah met pied à terre près du char de Boloram. Il est vêtu de mousseline blanche et marche nu-pieds. Pour l'aider dans son chemin, un prêtre vigoureux lui tient le bras, tandis que d'autres écartent la foule en faisant jouer le bâton. Silence : voici que le rajah monte sur le char de Boloram aux fanfares des trompettes indiennes et aux acclamations de la populace. Il a touché le sommet, il vient d'adorer l'idole et de nettoyer le plancher sur lequel il a jeté de l'eau de sandal. Il descend avec une guirlande de fleurs que les prêtres ont enlevée à la statue pour la pendre au cou du grand prêtre; il passe ainsi tour à tour et avec les mêmes cérémonies de l'idole Boloram à celle de Djagernauth, puis à celle de Shubudra, et chaque adoration nouvelle a provoqué, dans la foule, de frénétiques explosions d'aigres fanfares de la part de l'orchestre aux trompettes d'argent. Enfin, pour formalité dernière, le rajah vient donner un coup d'épaule au char comme s'il voulait le pousser en avant. Sans cette démonstration, jamais les prêtres n'oseraient le mettre en avant.

Alors la scène change et s'anime. Disposés en files régulières, plusieurs milliers d'hommes, armés de rameaux verts, se frayent un chemin au travers des masses compactes; ils arrivent ainsi, sautant et chantant, jusqu'au pied des chars; ils en touchent les parois avec leurs rameaux, enlèvent les plates-formes, s'attellent à de longs câbles, et, la tête tournée vers l'idole, ils commencent à la faire avancer. Boloram marche en tête, ensuite Djagernauth qui fait craquer les essieux de son char, enfin Shubudra. Ce mouvement n'a pas lieu sans réagir sur la multitude enthousiaste. Les pèlerins se jettent sur les énormes roues des chars, sollicitent une place de faveur aux câbles qui les traînent, s'attachent aux essieux, se glissent sous l'immense caisse, cherchent d'une façon ou d'autre à donner leur part d'impulsion aux vastes machines roulantes. A mesure que les chars labourent le chemin, les adorateurs jettent vers l'idole des pièces d'or et d'argent avec des noix de cacao. Les brahmanes renvoient les noix bénites et gardent les pagodes à l'étoile et les roupies sicca. Pendant le cours de la procession, de jeunes brahmanes, bondissant au milieu de la foule, stimulent avec leurs verges, tantôt ceux qui tirent le ruth, tantôt ceux qui se pressent autour. De riches Hindous avancent la main pour toucher les câbles en témoignage de leur concours à la cérémonie; des femmes cherchent à baiser le char et les roues; elles élèvent leurs enfants au-dessus de leur tête, pour que l'idole les voie et les bénisse. Nul aujourd'hui comme jadis ne se dévoue plus à l'honneur d'être écrasé, mais plusieurs fois encore, au milieu de ce flux et reflux d'hommes, un câble rompu, un faux pas, une chute, déterminent des accidents et coûtent la vie à quelques victimes. Quand une fois le char s'ébranle pour sa promenade processionnelle, il ne s'arrête plus pour personne, il écrase et continue sa course.

Cette chance de mort n'est pas, au reste, la seule qui attende le pèlerin de Djager-

nauth; les maladies et la faim taillent largement dans cette population nomade. La route qui conduit à la ville sainte est en tout temps jonchée de cadavres, et les chacals des environs se partagent ainsi avec les brahmanes les bénéfices de ces solennités.

Tel est le culte de Djagernauth si célèbre dans l'Inde. Sur la route on aperçoit dans la ville et dans les environs, une foule de dévots faisant leurs prières dans les postures les plus forcées et les plus étranges. Ici sur des peaux de tigre sont accroupis deux fakirs à demi nus, l'un avec les mains jointes et les genoux au ras du sol, l'autre avec les cuisses et les jambes traversées par une bande horizontale; ailleurs d'autres se tiennent en équilibre sur la tête et les pieds en l'air, d'autres encore droits sur une jambe, avec l'autre jambe posée à angle droit à la hauteur du genou, plus loin un de ces monomanes est couché sur un lit armé de pointes de fer, tandis que d'autres arrivent de quelques centaines de lieues, les uns en se roulant sur leur corps, les autres en reculant de deux pas lorsqu'ils en font trois.

Circars. — Cette province s'étend entre le lac Tchilka et la rivière Gondegam. Longueur, 165 lieues; largeur moyenne, 32. Fleuves principaux : le Godavery et la Krichna. Présidence : Madras. Le pays est fertile et passe pour le grenier du Karnatic. Il est divisé en sept districts qui sont ceux de Chicacole, Condapilly, Ellore, Gangam, Gontour, Rajahmondry et Vizayapatam. La capitale est Masulipatam, sur le golfe de Bengale à l'embouchure de la branche orientale de la Krichna. Elle fait un commerce considérable. La population est de plus de 3,000,000 d'habitants. Elle se compose d'un petit nombre de mahométans qui sont fixés dans les villes; le reste est d'origine hindoue. Ces Hindous appartiennent à deux nations, celle de Telinga et celle d'Ouria ou Oryçâh. Ils sont beaucoup mieux faits et d'un caractère plus estimable que les Bengalis. Le système financier est celui de la zémindarie, et les anciens zémindars, qui sont placés à l'égard des cultivateurs à peu près dans la même position où se trouvaient autrefois les chefs de clans écossais, l'attachement mutuel qu'ils ont les uns pour les autres se perpétue pendant plusieurs générations. La nouvelle aristocratie est formée des zémindars ou mouthaders, nommés par le gouvernement et moins estimés que les anciens.

Nizam. — L'État du Nizam est un des alliés et tributaires des Anglais. Il comprend les anciennes provinces d'Hayder-Abad, de Beyder, de Bérar et les parties orientales de l'Aureng-Abad et du Bedjapour. On y compte un grand nombre de villes parmi lesquelles on remarque Ellitchpour où le Nizam a un palais de briques; Aureng-Abad, dans le voisinage duquel est Ellora avec ses fameux temples souterrains; Golconde, sur la rive droite du Mossy, marché célèbre pour le commerce des diamants qui y sont polis et taillés depuis un temps immémorial; enfin, près de cette ville, Hayder-Abad, capitale du royaume, peuplée de 200,000 habitants.

Nous visiterons seulement les grandes excavations d'Ellora.

En approchant de ces temples creusés dans la montagne, la vue et l'imagination sont également bouleversées par la diversité d'objets intéressants qui se présentent de toutes parts. On éprouve à la fois tant d'étonnement, d'admiration et de plaisir, que les impressions en sont d'abord pénibles, et il faut un certain temps avant qu'elles soient suffisamment apaisées pour contempler avec attention les merveilles dont on est entouré. Le silence de ce lieu, pareil à celui de la mort, la solitude des plaines voisines, la beauté romantique du pays, et la montagne elle-même, creusée de tous les côtés, tout contribue à frapper l'esprit d'un étranger de sensations absolument nouvelles et bien différentes de celles qui l'émeuvent en examinant des édifices magnifiques au milieu du tumulte ordinaire des cités. Tout ici invite l'âme à la contemplation; et toutes les choses dont on est environné la reportent à une période

éloignée et à un peuple puissant qui avait atteint un haut degré de civilisation, tandis que nos ancêtres étaient encore des sauvages vivant dans des forêts.

Concevez de quelle surprise on est saisi, en apercevant tout à coup, dans une vaste cour ouverte, un temple creusé dans le roc vif, avec toutes ses parties parfaitement belles, complétement détaché de la montagne voisine par un espace dont l'étendue est de 250 pieds, et la largeur de 150. Ce temple, qui s'élève à une hauteur de 100 pieds, a 145 pieds de long et 62 de large; ses portes, ses fenêtres sont d'un travail exquis, ainsi que les escaliers qui conduisent aux étages supérieurs, contenant cinq grands appartements à surface admirablement polie, et régulièrement partagés par des rangées de colonnes. La masse totale de ce bloc immense d'excavations isolées a près de 500 pieds de circonférence. Au delà de l'emplacement qu'il couvre, règnent trois galeries parallèles à trois de ses côtés et soutenues par des colonnes; des compartiments creusés dans le roc perpendiculaire qui borne la cour contiennent 42 figures gigantesques de la mythologie hindoue. Ces trois galeries occupent un espace de près de 400 pieds de longueur taillé dans la montagne; leur largeur est de 13 pieds 2 pouces; leur hauteur, de 14 pieds et demi. Au-dessus, sont percées de belles et grandes salles. C'est dans la cour, et en face de ces galeries, que s'élève le *Keylas :* tel est le nom du temple dont je viens de parler. Je pense qu'il n'existe pas dans le monde connu un reste d'antiquité qui le surpasse par la grandeur de la conception et le fini de l'exécution.

Et cependant à Ellora douze autres temples sont de même taillés dans la montagne. Une ligne d'habitations et de temples s'étend à droite et à gauche, sur une longueur de plus d'un mille et un quart, dans la direction du nord au sud. L'on trouvera ces admirables monuments ainsi qu'une description plus détaillée, dans notre ouvrage sur les *Monuments les plus remarquables de tous les pays.*

Aureng-Abad. — Près de Carli, dans l'Aureng-Abad (présidence de Bombay), une colline de la chaîne des Ghattes offre des cavernes semblables à celles d'Ellora, mais moins nombreuses. Ce sont, dit-on, des ouvrages du roi Pandou, le héros principal du Mahabharata, dont les Grecs ont souvent ouï parler sous le nom de Pandion, comme possédant un immense empire dans l'Inde.

A dix lieues au sud de Carli s'élève, près du confluent du Moula et du Mouta, la ville de Pounah. Sa population est de cent mille âmes. Avant d'arriver à Pounah on traverse la ville de Tchintchour, où réside une divinité vivante que le peuple regarde comme une incarnation de Gounpaty ou Ganésa. Ses noms sont *Tchintanam Deo* et *Narraïn Deo.* Ce dieu apparaît toujours dans la famille des descendants de Maraba Gosseya, illustre par sa piété exemplaire, et qui en fut récompensé par le choix que Ganésa fit de sa personne pour se manifester à ses fidèles; en même temps il daigna confier à ses soins la garde d'une pierre sacrée qui est dans le temple. La faveur que le dieu conférait à cette famille doit s'étendre jusqu'à la vingt et unième génération.

Le bara ou palais du deo est une énorme masse de bâtiments près des rives du Mouta.

« En entrant dans la cour du palais, dit madame Graham, nous vîmes plusieurs Hindous occupés de l'honorable et saint devoir de préparer de la bouse de vache pour en enduire le sol du bara; ce lieu nous parut très-sale : les fenêtres étaient garnies de brahmanes au teint fleuri, qui sans doute ont grand soin des revenus du dieu. Celui-ci était assis sur un siége de bois, dans une galerie de mince apparence. Rien ne le distinguait des autres enfants, excepté quelque chose d'égaré dans le regard; ce qui provient, dit-on, de la quantité d'opium qu'on lui fait avaler tous les jours. On ne le laisse pas prier avec les autres enfants, ni parler d'autre langue que le sanscrit, afin qu'il ne puisse converser qu'avec les brahmanes. Il nous reçut très-poliment, nous dit qu'il était toujours bien aise de voir les Anglais. Après quelque conversation qu'un brah-

mane interpréta, nous prîmes congé du deo : il nous présenta de sa main des amandes et du sucre candi parfumé à l'assa-fœtida; en retour nous lui donnâmes une poignée de roupies. »

Bedjapour. — Sattarah. — La province de Bedjapour formait autrefois un empire puissant. Maintenant elle renferme les possessions du Nizam, l'État du rajah de Sattarah et le territoire portugais de Goa et les districts anglais de Concan, de Kolapour, etc. Toute cette province était anciennement au pouvoir des Mahrattes.

Le rajah de Sattarah réside à Bedjapour, grande ville ruinée qui contient encore beaucoup de mosquées et d'anciens mausolées ornés de toutes les richesses de l'architecture orientale. Le rajah que les Anglais avaient replacé sur le trône de ses ancêtres en 1817, ayant été accusé de conspiration en 1840, fut violemment arrêté et envoyé en exil à Benarès. Le dénonciateur Appa-Saheb, son frère, lui fut substitué. Or, les vrais conspirateurs étaient les brahmanes qui voulaient un rajah de leur caste, et la Compagnie anglaise qui convoitait de magnifiques jaghires (fiefs) que ses agents avaient déjà antérieurement administrés.

Balaghat. — Au sud du Nizam se trouve la province de Balaghat (pays au-dessus des Ghattes). Elle n'a pas de grands rajahs, mais seulement quelques chefs polygares, vassaux des Anglais. La population s'élève à 2,000,000 d'habitants presque tous Hindous, le reste musulman. Vu sa position élevée, ce pays n'a aucune rivière considérable; aussi a-t-elle été de tout temps sujette à de grandes sécheresses. On a trouvé en 1807 que cette province contenait 30,258 étangs artificiels (tanks) et puits, dont 14,000 étaient en mauvais état. On peut conclure de là à quel point la population est nonchalante, ce qu'il faut du reste attribuer à la fréquente présence d'armées hostiles accoutumées à détruire les objets d'utilité publique. Les divisions du centre et de l'est contiennent plusieurs mines de diamants, d'où les marchands de Golconde avaient coutume de tirer ceux qu'ils mettaient dans le commerce; nous l'avons déjà dit, leur propre pays n'en fournit point.

Mysore. — Limitée au nord par les montagnes de Sattarah et par celles du Balaghat, resserrée au sud entre les Ghattes orientales et les Ghattes occidentales, la province de Mysore ou Maïssour a 80 lieues de longueur sur 70 de largeur. L'élévation moyenne du sol au-dessus de la mer est de 3,000 pieds. Le climat est tempéré et salubre; les pluies périodiques qui inondent les côtes du Coromandel et du Malabar sont en partie arrêtées par les Ghattes et durent peu dans ce pays, généralement fertile et commerçant.

La popnlation se compose de 3,000,000 d'habitants : 25,370 familles appartiennent aux brahmanes, 17,000 sont mahométanes, 72,627 lingaites et 2,060 djaines. Les mœurs et les usages hindous se sont conservés dans une assez grande pureté. Les hommes sont robustes; les femmes, généralement belles, se parent avec goût.

Les rajahs du Mysore prétendent tirer leur origine de la tribu d'Yadava, qui se glorifiait d'avoir produit Krichna, l'Apollon des Hindous. La famille royale est divisée en deux branches; les mâles de cette famille suivent le culte de Vichnou ou celui de Siva, mais tous rejettent le Linga et croient à l'autorité des brahmanes, tandis que les femmes suivent le Linga, ne reconnaissent pas l'autorité des brahmanes, et ont pour guides spirituels les djangamas. En 1760, un général habile, Hayder-Aly, avait dépouillé ces rajahs de tout leur pouvoir. Tippou-Saheb, son fils, poursuivant les desseins de son père, fit la guerre à ses voisins et tendit inutilement la main aux Français; il périt en 1799 au siége de Seringapatam, sa capitale, commandé par le général Harris. Les Anglais replacèrent sur le trône la famille déchue, moyennant un tribut annuel de 7,000,000 de francs, la cession de Séringapatam et de quelques districts

au nord et à l'ouest. Le rajah réside à Mysore, mais Seringapatam est le chef-lieu de la province.

« Je gravis à cheval, dit un officier anglais, le coteau de Maïssour qui, pendant des siècles, a donné son nom à tout le royaume, et de sa cime je jouis d'une vue magnifique et très-étendue. D'un côté, on aperçoit distinctement Seringapatam avec ses hauteurs et ses rochers si fameux dans nos *Annales militaires de l'Est*. Maïssour, ses forts, ses habitations, ses réservoirs, ses palais et ses jardins, ses vastes et inutiles lignes d'ouvrages de défense, et les ruines de Haïderghour démantelé qui s'y joignent, tous ces objets étaient étendus à mes pieds comme une carte, et les ondulations du pays environnant entremêlé de villages, de pagodes et de ravins traversés par des ruisseaux, s'étendaient à perte de vue.

» Durant la matinée, nous allâmes nous promener dans le carrosse du rajah, qui est certainement la voiture la plus magnifique que j'aie jamais vue. L'intérieur offre un sofa double pour six personnes, couvert en velours vert foncé et or, surmonté d'un pavillon de brocart d'or en forme de deux petits dômes chantournés qui se réunissent au-dessus du centre, et entouré d'une galerie richement ornée, soutenue par des colonnes légères, élégantes, cannelées et dorées. Ce carrosse, haut de 22 pieds, peut contenir 60 personnes; il est porté sur quatre roues; celles de derrière ont 8 pieds de diamètre, et leur essieu est long de 12 pieds; il est traîné par six gros éléphants, conduits chacun par un cornac assis sur leur cou, harnachés, attelés par des traits à l'européenne, et ayant leur grosse tête ornée d'une sorte de bonnet fait d'un tissu brodé. Leur pas était le petit trot; ils parcouraient à peu près 7 milles à l'heure; leur allure était très-réglée; quant aux ressorts de la voiture, ils étaient remarquablement élastiques; et comme c'étaient des cous de cygne, les éléphants tournaient avec la plus grande facilité. Le corps du carrosse était extrêmement élégant et peint en vert foncé et or. C'était l'ouvrage d'un ouvrier hindou, aidé par un Français de demi-caste, et sous la direction immédiate du rajah. »

Karnatic. — Cette contrée, dont le nom signifie *pays noir* ou *maritime*, comprenait autrefois tout l'espace compris, du nord au sud, entre le cours inférieur de la Krichna et le cap Comorin. L'extrémité méridionale des Ghattes occidentales et les Ghattes orientales qui s'en détachent sous latitude 11° 31′ sur la rive gauche du Moyâr, en formaient les limites occidentales. Elle comprenait le Caïmbétour, le Salem et Bahramahl, et la province actuelle de Karnatic, formée des côtes du golfe de Manaar, du détroit de Palk, et du Coromandel. Nous visiterons rapidement ces différents territoires, dépendants de la province de Madras.

Le Caïmbétour est une province de 50 lieues de longueur sur une largeur moyenne de 24. Le chef-lieu de même nom est au milieu des Ghattes occidentales, à l'entrée du passage de Palighât-Tcherry; elle a 2,000 maisons. La population de la province était, en 1828, de 870,866 habitants, en grande partie Hindous. Il y a plusieurs tribus nomades, parmi lesquelles on distingue les Kotys, les Vaylalars et les Tudas. Ces derniers et les *Nil-Gherries* (montagnes bleues) qu'ils habitent, nous fournissent quelques détails intéressants.

Les Nil-Gherries se détachent, au nord de Caïmbétour, de la chaîne des Ghattes occidentales entre les sources du Bovany et du Caupouny et se terminent à 20 lieues au nord-est sur la rive droite du Moyâr, qui la sépare des Ghattes orientales. Leur hauteur moyenne est de 500 toises au-dessus du niveau de la mer; elles sont couronnées d'une suite de collines de 1,000 toises plus élevées. Tapissées de verdure, entrecoupées, çà et là, par des masses de rochers, elles sont revêtues en partie de jolis bois qui donnent au pays l'aspect d'un grand parc bien distribué, tel qu'on en voit en Europe.

Ces bois sont parsemés de fraises, d'anémones et de violettes. Le rosier, le chèvrefeuille et le jasmin s'entrelacent sur le tronc des arbres. Le rossignol fait retentir les bois de son chant mélodieux; mais ce qui distingue ce pays des contrées de l'Europe, c'est que les violettes y sont ombragées par des canneliers et des rododendrons d'une hauteur immense, et que le chant du rossignol est interrompu par le glapissement des singes et par les cris des paons et des coqs d'Inde. On a peine à croire qu'il existe un tel pays, situé près de l'équateur et environné de climats brûlants. Il n'est connu des Européens que depuis 1819.

Aussi, tant à cause de leur salubrité que des sites pittoresques qu'on trouve au milieu de ces montagnes, les médecins anglais sont dans l'usage, depuis quelques années, d'y envoyer les malades européens qui ne peuvent résister au climat des trois présidences. C'est à Ocatamund, riant séjour où l'on trouve réuni à toutes les recherches du luxe asiatique le confort anglais, que se rendent la plupart des malades européens. Les Anglais fixés dans cette contrée s'occupent d'agriculture. Ils sont forts, robustes et bien portants. Leurs enfants ont un teint de lis et de rose, ce qui est un phénomène dans l'Inde.

Les Tudas, race primitive de ces montagnes, avaient échappé aux investigations des géographes et des anthropologistes. C'est le capitaine Harkness qui le premier en a donné la description. La physionomie de ce peuple est remarquable : leurs grands yeux noirs et expressifs, leur nez aquilin, leur bouche petite, leur front haut et large, leur donnent un air de gravité qui tempère assez heureusement la gaieté naturelle de leur esprit. Ils sont en général d'une haute stature et bien faits. Leur démarche fière et assurée, leur langage bref et expressif, témoignent assez qu'ils n'appartiennent pas à la race actuelle des Hindous. Ils ne se couvrent jamais la tête, quelque temps qu'il fasse; mais ils laissent croître leurs cheveux, qui, divisés en deux parties égales, leur cachent les oreilles, et tombent en boucles épaisses sur leurs épaules. On dirait plutôt un ornement artificiel qu'une parure naturelle. Ils laissent également croître leur barbe et leurs moustaches soyeuses, qui sont en général d'un beau noir-jais. Pour tout vêtement ils n'ont qu'une jupe de coton qui ne descend qu'à mi-cuisse, mais ils portent ordinairement par dessus une longue pièce d'étoffe de laine qui fait le tour de leurs reins, se croise sur la poitrine, et est ensuite rejetée sur chaque épaule. Lorsqu'ils se couchent, ils s'enveloppent dans une espèce de manteau. Leurs oreilles sont surchargées d'anneaux en or ou en argent qui font le tour du cou. Du reste, ils ne portent ni souliers ni sandales.

Les femmes, quoique plus petites que les hommes, sont cependant très-grandes; leur teint est moins basané et leurs traits plus délicats et plus gracieux. Moins timides que la plupart des femmes de l'Inde, leur démarche est libre sans être hardie. Elles ne craignent pas d'adresser la parole à un étranger; elles se montrent surtout très-prévenantes envers les Européens. Leur parure consiste ordinairement en un collier de cheveux ou de fil noir tressé, auquel sont suspendus des plaques d'argent ou des coquillages de diverses couleurs; il est attaché derrière le cou par un nœud dont les bouts retombent sur leurs épaules. Les plus jeunes font de leurs cheveux deux longues tresses qu'elles ramènent par devant. Elles portent à chaque bras des bracelets d'or, d'argent ou de cuivre, suivant leur rang ou leur richesse; leurs mains sont surchargées de bagues de toute espèce. Un réseau en écorce ou en fil, qui descend jusqu'aux reins, retient leur gorge captive; le vêtement de dessous ressemble assez à celui des hommes, mais il est presque traînant. Comme eux, elles portent par-dessus une pièce d'étoffe dont elles se drapent avec beaucoup de grâce. Leur conversation est enjouée, et elles expriment librement, mais avec pudeur, les sentiments qu'elles éprouvent

pour tel ou tel homme. Elles ont plusieurs maris; mais elles n'habitent qu'avec un seul, dont elles changent au gré de leur caprice.

Les mœurs de ce peuple sont tout à fait pastorales; ils n'ont ni villes ni villages; chaque famille ou les principales branches de chaque famille vivent séparément. Les cabanes qu'ils habitent sont recouvertes en chaume, et les côtés sont composés de planches et de solives fixées au moyen de chevilles en bois : ces constructions, disposées pour deux ou trois personnes au plus, n'ont en général que douze pieds de long sur huit de large et sept de hauteur. A l'une des extrémités se trouve une petite porte qui n'a que deux pieds et demi de haut sur deux de large; en sorte que toute la famille est obligée d'entrer à quatre pattes dans la cabane. Une ou deux croisées en éclairent l'intérieur. Le soir, lorsque le troupeau est rentré dans les enclos au milieu desquels s'élèvent les cabanes, tous les membres de la famille viennent recevoir la bénédiction du chef, qui la leur donne en imposant la main droite sur leur front. Après cette cérémonie, le repas du soir est servi : il se compose de laitage, de riz, d'herbes bouillies; la viande ne figure sur la table que lorsque le chef de famille a fait un sacrifice qui se compose toujours de l'animal le plus jeune et le plus gras du troupeau.

Les Tudas se montrent empressés et bienveillants envers les étrangers. Leur idiome est composé d'une série de sons gutturaux qui le distinguent de tous ceux parlés dans les environs; il n'a du reste aucune affinité, quant à la prononciation ou aux images, avec le sanscrit ni avec aucun autre dialecte aujourd'hui usité en Asie. Ils ne possèdent ni écriture, ni caractères symboliques pour transmettre leurs pensées.

Leur petit nombre et la différence si tranchée qui existe entre leur religion et celle des autres peuples de l'Inde, ont fait penser qu'ils étaient les restes de quelques-unes de ces nombreuses sectes qui jadis avaient peuplé l'Hindoustan, et qui, pour se soustraire aux persécutions, s'étaient retirés dans ces montagnes. Au reste, ils se considèrent comme les maîtres de la chaîne des Nil-Gherries, et reçoivent à ce titre certaines redevances des tribus qui les habitent. Leur culte est des plus simples : des chants, quelques prières, rarement des offrandes et des sacrifices d'animaux. Ils ont plusieurs temples; mais celui dans lequel ils se réunissent le plus souvent, et qui est l'objet de leur profonde vénération, c'est celui qui est consacré à la Vérité. Les Tudas n'hésitent pas à considérer comme vraies les confidences ou les aveux qui leur sont faits dans l'enceinte de ce temple; pas un tableau, pas une statue n'en décorent l'intérieur; on n'y remarque que trois ou quatre calices disposés sur des entablements, servant aux libations qui accompagnent et précèdent les déclarations qu'on y vient faire. Ce temple est de forme conique; il est éclairé par quatre croisées, et ne peut recevoir qu'un très-petit nombre de personnes.

La religion de cette peuplade autorise l'infanticide; aussi n'est-il pas rare de rencontrer dans un berceau suspendu à un arbre, et recouvert de fleurs, de jeunes enfants que leur mère, pour être agréable à la divinité, a étranglés avec un lacet de soie. Ces actes de barbarie deviennent moins fréquents depuis le séjour des Anglais dans ces montagnes.

James Hough pense que les Tudas sont les descendants de quelque colonie romaine. Il fonde son hypothèse sur la ressemblance qui existe entre la physionomie de ces peuples et celle des anciens habitants du Latium, ainsi que sur divers instruments qui lui ont paru être semblables à ceux en usage chez les Romains, dont on a retrouvé dans le district d'Ernaad quelques médailles à l'effigie d'Auguste et de Tibère.

Nous ne pouvons passer sous silence deux phénomènes curieux observés sur les Nil-Gherries. La raréfaction de l'atmosphère y est si grande que les corps célestes y paraissent briller d'un éclat beaucoup plus vif que si on les regardait de la plaine, et, par

exemple, la planète de Vénus répand autant de clarté que la lune. La voix humaine s'y fait entendre à une distance considérable. Déjà le capitaine Parry, dans son voyage aux régions polaires, avait remarqué qu'au milieu du plus grand froid on percevait les sons éloignés beaucoup plus distinctement que de coutume; mais ce phénomène n'avait pas encore été bien constaté, et nous apprenons qu'on peut l'observer, en tout temps, sur les Nil-Gherries. Les naturels se parlent souvent du haut d'une montagne à l'autre, et sans qu'aucun effort soit nécessaire, surtout le matin et le soir, lorsque l'atmosphère est calme; en les voyant converser ainsi entre eux, on pense à ce passage de la Bible où Jonathan s'adresse aux habitants de Sichem du sommet de la montagne de Garizim, où David appelle les gens de Saül et Abner d'une éminence fort éloignée du camp.

Ainsi se vérifient chaque jour, avec le progrès des sciences, les faits bibliques qui étaient les plus contestés.

En sortant de la province de Caïmbétour pour se rendre dans le Karnatic actuel, on traverse à l'est celle de Salem et Bahramahl, résidence d'un collecteur d'impôts, d'un juge et d'un agent commercial de la Compagnie, et demeure d'une multitude de singes sacrés de l'espèce appelée *bonnet-chinois,* qui pillent les grains, les fruits et les légumes, même dans les bazars.

Peu de pays de l'Hindoustan égalent le Karnatic pour le nombre de ses grands temples et d'autres monuments publics de la richesse et de la civilisation des anciens âges. Les sectateurs de Brahma y sont bien plus multipliés que les disciples du Coran, et les chrétiens y ont plusieurs communautés florissantes.

Voici Madras, la seconde présidence de l'Inde, peuplée de 500,000 âmes et riche de ses manufactures et de son mouvement maritime. On aperçoit de loin ses hauts balcons ou vérandahs, ses algamasses ou terrasses, la tour du Môle, le clocher pointu du temple et le haut mât qui porte à son faîte le pavillon britannique.

Madras commence de fait à Meliapour ou Saint-Thomas, ville tour à tour portugaise, hindoue, française, et enfin anglaise. Saint-Thomas n'est guère habité pourtant que par des descendants mêlés des Portugais nommés Topas, et que l'on confondrait avec les Malabars, s'ils ne portaient l'habit européen. Ils professent la religion catholique et reçoivent un évêque de Goa. Ce haut fonctionnaire n'est pas toujours un Européen, et Grandpré y trouva, en 1789, un évêque nègre, qui avait introduit dans le culte les simagrées de l'idolâtrie indienne. Presque tous les parias sont convertis.

Le môle de Madras se prolonge pendant une demi-lieue avec une magnifique rangée de maisons et d'édifices. On y voit le palais de la douane et l'arsenal de la marine, vastes et imposantes constructions. Au loin se balancent mollement dans la rade des milliers de navires de toutes les formes et de tous les tonnages.

Le fort Saint-George est un ouvrage d'une grande étendue et assez bien fortifié. Autrefois la Ville-Blanche tenait toute dans l'enceinte de ce fort. Aujourd'hui les comptoirs et les caisses de payement y ont conservé leur domicile; mais, hors des remparts, les créoles ont fait construire de vastes et fraîches habitations dans lesquelles se tiennent constamment leurs familles, et où ils se retirent après les affaires. Ces habitations ont leur pelouse sur le devant et un jardin spacieux sur le derrière. Dans de longues avenues plantées d'arbres magnifiques, les maisons bâties sur chaque côté montrent leurs colonnades grecques, leurs façades ornées, leurs péristyles élégants et leurs galeries légères. Des pavillons jetés à droite et à gauche complètent l'ordonnance de ces délicieux hôtels. Des meubles d'Europe et de Chine y garnissent de vastes et somptueux appartements. De toutes parts ce sont des glaces et des tableaux de prix, des pendules, des bronzes, des meubles, des tentures admirables, et, au

milieu de toute cette richesse, une fourmilière de serviteurs indiens, reconnaissable à la livrée du maître. Tout ce luxe est le résultat du grand monopole de la Compagnie des Indes. Les hauts employés qu'on nomme *civiliens*, pour les distinguer des militaires, y dépensent dans un faste oisif leurs énormes émoluments. Ils jettent à pleines mains, comme des riches ennuyés, l'or que gaspille leur administration. Mais au milieu de tout cet éclat et de toutes ces fêtes, au sein des routs merveilleux et des festins splendides, règne on ne saurait dire quel air de froide tristesse, de sérieux compassé, de lourd cérémonial.

La Ville-Noire s'étend en demi-cercle à une portée de canon du fort : elle occupe trois lieues de terrain. C'est là qu'habitent les Malabars, parmi lesquels on compte de très-riches marchands. On en cite plusieurs à qui leur fortune permet d'avoir un corps de cipayes à leur service et un harem de plusieurs centaines de femmes. Dans cette ville se trouvent des individus de toutes les castes et de toutes les religions, Malabars de sectes diverses, mahométans, Arméniens, catholiques, luthériens et même Chinois. C'est le seul pays peut-être où l'on puisse rencontrer un iman, un brahmane, un pasteur et un prêtre qui ne se querellent pas. Le nombre des pagodes, mosquées, églises et temples qui se trouvent entassés pêle-mêle dans ce qu'on appelle Madras, est impossible à préciser. On en peut porter le chiffre à 1000. De vastes promenades, de magnifiques avenues coupent en tous sens la Ville-Noire.

Un quartier tout entier y est réservé aux musulmans. On y va par le pont Arménien, construit sur la rivière Meilapour : ce pont a trois cent soixante et quinze mètres de longueur avec sa chaussée. On y compte vingt-neuf arches de diverses grandeurs. Le quartier des musulmans se nomme Tirrevoulay-Cany. Il est habité par la plus belle race d'hommes de cette partie de l'Inde. Ces naturels sont presque tous de la secte d'Aly. Ils entretiennent avec le plus grand soin leurs cimetières, et chaque famille se ruine, à la mort de son chef, pour lui élever un mausolée convenable. Quand le monument est bâti, des imans chèrement payés viennent le joncher de fleurs, le couvrir de tapis, et y brûler des parfums en l'honneur du mort.

Malgré les essais de l'Anglais Popham et d'autres tentatives plus récentes, Madras n'a point encore de produits territoriaux : la population de la ville et des alentours subsiste d'industrie manufacturière. Le commerce des mouchoirs teints, autrefois fixé à Paliakat, est, à l'heure actuelle, centralisé à Madras, qui par ruse, et au grand préjudice des ateliers voisins, s'est assuré le monopole de cette fabrication. A l'époque de la haute prospérité du tissage hollandais, la Compagnie anglaise des Indes sut se résigner à vendre avec une perte énorme des produits analogues, sauf à prendre sa revanche quand elle aurait ruiné la concurrence étrangère. Ce calcul machiavélique lui a réussi. Aujourd'hui c'est de Madras seul que nous viennent ces beaux mouchoirs à grands carreaux, dont les couleurs sont si vives et si solides. On y fabrique aussi des pagnes et des cambayes rouges fort estimés.

A 18 lieues sud-ouest de Madras, dans une belle vallée arrosée par le Végavatty, entre des jardins et des plantations de cocotiers, se déploie la ville de Condjevéram sur une longueur de plus de 2 lieues. On y fabrique en coton beaucoup de mouchoirs rouges, des turbans et des toiles pour l'usage du pays. Une grande et belle pagode, dédiée à Chiva et décorée de belles sculptures, y attire une multitude de pèlerins.

En se dirigeant au sud-est vers la côte, on arrive à Mahabalipouram, lieu célèbre par des restes de beaux temples hindous, et nommé ordinairement les Sept-Pagodes. Suivant la tradition du pays, une grande ville et cinq magnifiques pagodes qui s'élevaient ici ont été englouties par la mer; une autre est encore entière dans le village, et la septième est en ruine. Ces ouvrages couvrent une étendue d'un demi-mille sur

le continent. Les excavations dans le granit rappellent celles d'Ellora; les sculptures sont d'une délicatesse remarquable. Le village est habité par plus de 400 brahmanes, servis par de jeunes bayadères dont le costume est plus léger que les paquets de toile rouge qui enveloppent les figurantes de l'Hindoustan septentrional.

Sadras, grande ville jadis aux Hollandais, est en décadence complète. Un missionnaire de cette nation y tient une petite école pour les enfants tant chrétiens que païens.

Toute cette côte est habitée par les Taneouls dont on a altéré le nom en celui de Malabars. Ces peuples sont noirs, assez grands et bien faits, mais mous et lâches. Leur humeur est portée à la joie; ils aiment les jeux, la musique et la danse. Sobres, ils ne vivent que de riz, de légumes, d'herbages et de fruits. La pratique hygiénique des gymnosophistes a été formulée dans ce pays par les brahmes en articles de foi. L'usage des liqueurs fortes est également interdit aux naturels. Leurs habillements dans les aldées de l'intérieur diffèrent peu de ceux des côtes; une pièce de toile qui part des reins pour tomber sur les genoux, un autre pagne avec lequel ils se drapent et un turban en mousseline, voilà le costume le plus répandu dans la contrée. D'autres fois les Malabars se vêtent comme les Mongols, à la différence que les robes des premiers se croisent du côté gauche, et celles des seconds du côté droit. Lorsqu'ils ne vont pas nu-pieds, les Malabars portent des sandales ou des pantoufles à pointe recourbée. Leurs oreilles sont chargées d'anneaux d'or. Quant aux femmes, laides en général, elles s'affublent d'un pagne dans la classe moyenne, et de châles du Thibet dans la haute classe. « La plupart de ces femmes, dit Sonnerat, portent à chaque bras, à chaque cheville de pied, dix à douze anneaux d'or, d'argent, d'ivoire ou de corail; ils jouent sur la jambe et font, quand elles marchent, un bruit qui leur plaît beaucoup; leurs doigts des mains et des pieds sont pour l'ordinaire garnis de grosses bagues; elles teignent en noir le tour des yeux pour leur donner plus de vivacité; elles teignent aussi en rouge la paume de la main et la plante des pieds avec l'infusion des feuilles du *mindi*, henné des Arabes (*lawsonia*).... Dans certaines castes les femmes se frottent le visage et le corps avec du safran; des colliers d'or et d'argent leur pendent sur l'estomac; leurs oreilles sont percées en plusieurs endroits et remplies de joyaux; enfin elles poussent l'amour de ces riches bagatelles au point d'en attacher aux narines.... Les veuves quittent leurs joyaux, et ne portent qu'une seule toile blanche qui fait le tour du corps, et dont un des bouts, passant de droite à gauche, leur couvre le sein et revient sur l'épaule droite, après avoir passé sur la tête. »

Pondichéry, situé sur la côte de Coromandel, à 30 lieues au sud de Madras, est toujours le chef-lieu des établissements français de l'Inde, et la résidence d'un gouverneur général. Un large canal bordé d'arbres la divise, comme toutes les villes indo-européennes, en deux parties, la ville blanche et la ville noire. La population générale des deux villes, sans y comprendre la banlieue, ne compte que 40,000 âmes. Les rues non pavées sont semées de sable. Les maisons sont vastes, aérées et élégantes, toutes ornées de colonnes en stuc blanc aussi beau que le marbre. Les cases de la ville noire sont groupées par îles tirées au cordeau : chacune de ces îles sert à loger une caste.

La suite du gouverneur ne manque pas d'une certaine dignité. Huit Hindous, habillés de blanc, pantalon et turban rouges, ayant un baudrier bleu, orné des armes de France en argent, tiennent sur deux rangs la tête du cortége. Ils sont appelés pions, portent les ordres du gouverneur, et leur personne est sacrée. Après viennent huit musulmans, habillés de la même manière; ils ont des moustaches, et, au lieu d'un baudrier, ils portent de longues cannes en argent, surmontées d'une

pomme; puis arrive le palanquin du gouverneur, suivi de ceux des autorités de la colonie, également accompagnés d'un nombreux domestique.

Au milieu d'une population aussi tranquille, de mœurs aussi douces, les gardes armés sont inutiles; aussi toute la police de la ville et de ses environs se fait-elle sans peine avec une compagnie de cipayes indiens qui compose toute la garnison.

L'ameublement des habitations européennes se compose là, comme dans toutes les colonies de l'océan Indien, de chaises, de canapés et de lits venus de Chine, et faits avec le bambou et le rotin. Chacune des maisons a sa terrasse et son jardin. Quelques monuments d'utilité publique se remarquent dans la ville blanche; des marchés couverts où affluent les Indiens, des magasins où s'empile une réserve de riz pour les années de disette, témoignent de la sollicitude des autorités européennes en faveur des populations hindoues. En général, les vivres sont abondants et peu chers à Pondichéry; mais leur qualité est inférieure. La viande, dont s'abstiennent tous les naturels, justifie par sa qualité l'horreur qu'ils en témoignent. La volaille est petite et maigre, les fruits sont sains et savoureux, les légumes excellents.

La société européenne de Pondichéry se réduirait à quelques têtes, si on désignait sous ce nom les familles seules dont le sang ne s'est jamais mêlé aux races indigènes. Aux premiers temps de la colonisation, avec ses femmes toutes d'origine française, Pondichéry était cité, dans l'Inde, comme une résidence privilégiée sous ce rapport. Les riches Anglais, les Hollandais, les Portugais venaient des comptoirs environnants, pour prendre leur part des plaisirs de cette ville. Les relations y étaient établies sur un pied d'étiquette ignoré ailleurs; le goût, le bon ton d'Europe s'y étaient naturalisés. Ce n'était plus la roideur gourmée des postes britanniques, ni le flegmatique abandon des colonies hollandaises. La gaieté française, cette qualité si heureuse et si tenace, qui résiste à tous les climats et à toutes les influences de voisinage, cet amour des distractions, des fêtes et du bruit, qui les suit au delà des mers, ce besoin de causeries, cet échange de visites, tout cela, transplanté à Pondichéry, avait jeté des racines sur le sol nouveau. Mais, à la suite de désastres successifs, il y eut déchéance : les plus riches maisons ayant disparu, les traditions de la haute compagnie se perdirent. Il n'en resta que les nuances reflétées sur les familles moins aisées, et sur la société mixte, qui provenait d'alliances entre les Européens et les femmes du pays. Sur vingt maisons de Pondichéry, il y en a aujourd'hui dix-neuf de cette race mêlée. Les jeunes filles d'origine purement française sont recherchées en mariage par les autorités et les riches négociants de Madras, et chaque jour le nombre en diminue. Ce qui reste forme ce qu'on appelle, par un abus de mots, la partie portugaise de la population, qui provient d'un mélange de sang européen et de sang indigène. Elle est facile à reconnaître à son teint cuivré, à son type mixte, à ses formes peu élégantes. Presque toutes ces femmes métisses ont la taille grosse et carrée, la physionomie peu gracieuse; elles affectent de porter sur elles tout ce qu'elles ont de bijoux et d'ornements en argent et en or. Elles sont ou les maîtresses des blancs ou les femmes des mulâtres et des Arméniens. Ce qui rebute le plus chez elles, c'est l'habitude qu'elles ont de graisser leurs cheveux avec de l'huile de coco, insupportable à l'odorat quand elle rancit, et plus encore l'usage du bétel, commun aux Indiens des deux sexes. La feuille de bétel, espèce de poivrier, est de la forme de celle du mûrier et à peu près du tissu du lierre, lisse et d'un vert très-foncé. Son parfum est fort et aromatique, son goût âcre et violent. Aussi, pour pouvoir le mâcher, les Hindous lui font-ils subir une préparation où entrent un peu de chaux et des noix d'arec. Cette espèce de chique a pour résultat de faire prodigieusement saliver, ce qui oblige à tenir des crachoirs dans toutes les parties des maisons et jusque sur les tables. Le mordant de

cette chaux décharne les dents et les corrode, pendant que l'arec, doué d'une grande propriété tinctoriale, donne aux gencives une couleur rougeâtre. Rien de plus hideux et de plus repoussant qu'une bouche dévastée par le bétel.

L'hôtel du gouvernement et l'église des missions étrangères bâties par les jésuites, sont les édifices les plus remarquables de Pondichéry. La pagode est un monument d'architecture massive, bâti d'une pierre grisâtre et dure comme du granit. Quelques sculptures ornent la façade, et dans le nombre se trouve la représentation d'une fête où un bœuf s'avance processionnellement, et escorté de musiciens et de bayadères.

Les environs de Pondichéry, ornés de longues avenues d'arbres et coupés de magnifiques jardins, offrent une foule de villages hindous nommés *aldées*. C'est là que se fabriquent les toiles bleues ou guinées pour lesquelles la vogue est restée à Pondichéry, comme à Madras celle du mouchoir. Dans ces aldées, il est facile de discerner les habitudes et les mœurs de ces populations indigènes qui vivent ensemble sans se mêler jamais. A côté des castes distinctes d'Hindous, on reconnaissait les musulmans, les uns sectateurs d'Aly, les autres de Mahomet, à leurs traits réguliers et nobles, à leurs membres musculeux, à leur figure grave et composée, à leur turban blanc et à leurs larges pantalons. Les adorateurs de Wichnou portent d'ailleurs au milieu du front deux raies blanches séparées par une raie jaune. Ces marques faites avec de la bouse de vache sont renouvelées chaque matin. Les bonzes, espèces de flagellants hindous, exagèrent aussi ce signe extérieur de dévotion; ils se zèbrent le corps avec cette poudre blanchâtre. Les vêtements des Hindous consistent en un pantalon de toile blanche serré par le bas; les hommes du peuple ont les épaules nues; les classes riches portent une chemise en coton. Le costume des femmes varie davantage; tantôt c'est une jupe de guinée bleue, de cotonnade blanche ou rayée, qui descend jusqu'à mi-jambe, puis un pagne jeté en travers du sein et qui retombe sur l'épaule; tantôt c'est une robe montante avec manches de corsage; d'autres fois enfin une vaste pièce d'étoffe retenue par une ceinture.

Les aldées de Pondichéry offrent un aspect d'aisance; leurs cases toutes semblables sont construites en paille et divisées en deux parties, l'une destinée aux hommes, l'autre aux femmes. Les meubles d'une case consistent en des nattes étendues sur le sol, quelques peaux de bêtes, ou tapis de laine, des pièces d'étoffe et un coffre renfermant toutes les hardes de la famille. Les castes inférieures, celles qui vivent dans la domesticité, ou qui n'exercent que des métiers impurs, comme les parias, se logent dans de misérables huttes avec un simple pagne qui leur laisse le torse nu, et ne descend guère qu'à mi-cuisse.

Dans une aldée, il est facile de reconnaître les logements des diverses castes. On distingue ceux des brahmanes à leur étendue, à la forme de leur construction et à la nombreuse domesticité qui les peuple. Les femmes en habitent la partie élevée; elles y vivent en recluses, confinées dans leurs travaux de ménage, et tremblantes esclaves de leurs maris. L'usage a établi dans ces contrées une ligne immense de démarcation entre l'homme et la femme. Le brahmane se distingue aisément à son vêtement blanc drapé avec art sur les épaules, à ses membres chargés d'embonpoint, à sa démarche grave, hautaine et dédaigneuse. Leurs épouses, que rien ne force à des travaux pénibles, sont en général bien faites et jolies, avec des dents blanches, de beaux yeux, noirs encadrés d'un cercle bleu, des seins bien posés, des pieds petits et des mains délicates. Passionnées pour la parure, elles chargent d'anneaux d'or leurs bras et leurs jambes, s'en entourent le cou, s'en couvrent le front et les cheveux. Un pantalon large recouvert par une chemise et un pagne qu'elles drapent sur leur sein, sur

leur tête et sur leurs épaules, composent leur costume habituel. Il en est qui portent un anneau d'or dans leur narine fendue, ornement disgracieux auquel l'œil a peine à s'habituer.

Indépendamment des petits territoires de Pondichéry, de Karikal dans le Tanjore, d'Yanoun sur le Godavery, de Chandernagor sur l'Hougly, et de Mahé sur la côte de Malabar, la France possède encore les loges de Mazulipatnam, Cassimbazar, Jougdia, Dacca, Balassore, Patna et Calicut, où flotte le pavillon français sous la garde d'un indigène; car elles ne sont occupées par aucun Français.

Le mouvement commercial entre ces possessions et la métropole s'est élevé en 1835 à une valeur de 1,250,000 livres sterling environ. Le cabotage d'Inde en Inde est aussi pour elles d'une grande importance. Loin de réclamer aucun secours de la métropole, ces possessions lui procurent un revenu d'un million de francs, que la Compagnie anglaise paye régulièrement à la France, comme compensation du sacrifice de la fabrication du sel, de l'opium et du salpêtre, qu'elles ont fait dans l'intérêt du monopole anglais.

Tranquebar, à l'embouchure de l'un des bras du Câvery, appartient aux Danois. La mission chrétienne y est florissante. Les ouvrages du fort sont plutôt dans le style de l'Hindoustan que dans celui de l'Europe.

Tritchinapali, sur la rive droite du Câvery, est une ville de 80,000 âmes, bâtie autour d'une colline de 600 pieds de hauteur, que ceint une ligne de fortifications liées à la citadelle qui en occupe les étages supérieurs. Sur la cime s'élève un bâtiment carré entouré de colonnes et dédié à Houniman; sur les flancs on voit une pagode, masse immense et sans fenêtres. La face méridionale offre des excavations semblables à celles d'Ellora.

On remarque encore sur cette côte les villes importantes de Tanjore, Podocotta, Madura et Tismevelly. Tuticoim, sur la côte de la Pêcherie, est habitée par des Pacravaras, chrétiens de la communion romaine qui se livrent principalement au cabotage. Ramnad, dans le delta du Vaïg-Arou, à trois lieues du détroit de Palk, est un lieu fréquenté par les pèlerins qui se rendent à l'ancienne pagode de Ramisséram, bâtie dans une île voisine du continent. Ce temple a un portail majestueux de cent pieds de hauteur, construit en grosses pierres sculptées de bas-reliefs représentant des divinités hindoues. L'architecture en est semblable à celle des Égyptiens.

Le détroit auquel le navigateur hollandais Palk a donné son nom, est un barrage d'îles, d'écueils et de bancs de sable, en sorte que de mer basse on peut aller à pied entre cette île et celle de Manaar qui touche à l'île de Ceylan, particularité qui a fait appeler cette partie du détroit *Pont de Rama* par les Hindous et *Pont d'Adam* par les chrétiens et les musulmans.

Ceylan. — L'île de Ceylan, que les indigènes nomment *Singala* (île du Lion), les Hindous *Lanca* et les mahométans *Serendib*, fut appelée par les Grecs *Simundi* ou *Palesimundi insula*, et par les Romains *Taprobana*. Son périmètre est de 300 lieues; sa forme est à peu près celle d'une poire, dont l'île de Djafna-Patam occupe l'extrémité septentrionale, et le cap Dondra, près de la ville de Matoura, l'extrémité méridionale.

Transportons-nous dans cette partie méridionale sur le pic d'Adam, le lieu le plus élevé de l'île. Du haut de ce pic la vue plonge au loin sur les chaînes de montagnes qui se festonnent au nord et à l'est, et sur les plateaux plus rapprochés qui se présentent comme un tapis bigarré de vert, de brun et de rouge. De ce tableau si vaste, quand il faut revenir à chercher autour de soi le but de tant d'ascensions fatigantes, on trouve, dans l'enceinte d'un petit mur en pierres, le sri-pada, ou l'empreinte du pied

de Bouddha. C'est un creux peu profond, long de cinq pieds trois pouces, et large de deux pieds sept pouces. Un rebord en cuivre garni de pierres précieuses, un toit fixé au rocher par quatre chaînes de fer, soutenu par quatre colonnes et entouré d'un mur, complètent l'ensemble de ce monument. Le toit est doublé d'étoffes bariolées, et ses bords sont parés de fleurs et de guirlandes. Tout porte à croire que cette empreinte qui a quelque analogie avec un pied humain a été taillée après coup. Les seuls abris que présente le sommet du pic sont un petit bosquet de rhododendrons, regardé comme sacré par les naturels, et une petite maisonnette pour le prêtre officiant. Quand une bande de pèlerins arrive sur le pic, la cérémonie religieuse commence. Le prêtre, en robe jaune, se tient à côté de l'empreinte du pied, et le visage tourné vers les fidèles rangés sur une ligne, les uns à genoux et les mains en l'air, les autres penchés en avant et les mains jointes. Ensuite l'officiant récite phrase par phrase les articles du symbole, et l'assistance les répète après lui. Quand la prière est finie, le prêtre se retire : alors les pèlerins poussent un cri et la recommencent sous la direction du plus âgé de leur troupe, après quoi ils se saluent respectueusement les uns les autres en commençant par les vieillards, puis ils s'embrassent et échangent entre eux des feuilles de bétel. La cérémonie finit par des offrandes au pied de Bouddha, et par la bénédiction du prêtre qui profite de ces dons.

Le pic d'Adam, dont on exagérait autrefois la hauteur, n'a guère que mille toises au-dessus du niveau de la mer. On ne saurait dire d'où lui vient son nom, qui semble plutôt d'origine hébraïque que de tradition hindoue.

Les Hindous nomment le pic d'Adam Rama, et les musulmans Malay ; ceux-ci disent que lorsque Adam sortit du paradis terrestre, son premier séjour fut sur cette montagne, et qu'il s'y tint debout sur un pied jusqu'à ce que Dieu lui eût accordé le pardon. De là cette empreinte restée indélébile dans le roc.

C'est au pied du pic d'Adam que le Mahavilla, le Kaleny, le Kallou et le Wallewey ont leur source. Mais ces principales rivières de l'île sont trop rapides pour qu'aucune soit navigable à plus de cinq lieues des côtes, où les moussons se font sentir comme sur les côtes du Coromandel et du Malabar.

Ceylan possède toutes les richesses minéralogiques, botaniques et zoologiques des contrées les plus favorisées près de l'équateur. La culture du cannelier, la pêche des perles et la chasse aux éléphants rapportent des sommes considérables.

Ce fut en 543 avant Jésus-Christ que les Hindous s'emparèrent de cette île, qui, depuis cette époque, compte un grand nombre de rajahs. Depuis 1505 les Portugais, les Hollandais et les Anglais s'y établirent successivement. La paix d'Amiens assura définitivement la possession de Ceylan à la Grande-Bretagne. Le roi de Candy, qui s'y était maintenu indépendant malgré tous ces événements, fut détrôné en 1819.

Les Anglais ont établi à Colombo le siége du gouvernement de l'île. Cette cité importante et bien défendue est située sur la côte occidentale un peu au sud de l'embouchure du Kaleny. Les maisons sont passablement construites, mais mal couvertes et dégradées par des nuées de corbeaux et des légions de singes qui en ébranlent les tuiles. Le port, ou plutôt la rade, n'est tenable que pendant quelques mois de l'année, à cause des fortes brises de sud-ouest qui y soulèvent une mer de tempête. Malgré cet inconvénient, Colombo est encore l'une des villes les plus peuplées de l'Inde; sa population est un mélange de Mores, d'Hindous, de Chinois, d'Arabes, de Persans, de Turcs, de Malais et d'Égyptiens, sans compter les colons européens qui priment sur toutes ces peuplades d'Asie et d'Afrique. On peut, sans rien exagérer, porter à 60,000 âmes le chiffre de cette population. Le portugais corrompu est la langue habituelle de Colombo et des autres comptoirs de Ceylan. Le commerce de ce port roule

tout entier sur les produits de l'île et principalement sur la cannelle. On y imprime actuellement un journal sous le titre de *Ceylon-Gazette*.

Dans la famille européenne, ce sont aujourd'hui encore les Hollandais qui dominent à Colombo. Les mœurs de ces créoles sont molles et paresseuses. Leur vie se passe à boire, à fumer et à se visiter les uns les autres. Le costume des femmes, mélangé d'européen et de chingulais, ne manque pas d'élégance. Les vieilles Hollandaises mâchent continuellement une composition de feuilles de bétel, de noix d'arec et de chinam, espèce de chaux faite avec des coquilles brûlées et pilées dans un mortier.

La population de toutes les côtes est généralement, comme à Colombo, un mélange des descendants de toutes les variétés d'hommes qui se sont établies dans l'île.

Quant à la population indigène, elle se compose de Bedahs et de Singalais ou Chingulais. Les Bedahs sont une race demi-sauvage qui se cache dans les forêts et particulièrement dans la province de Bantam. Mieux faits et moins bruns que les Chingulais, ils sont indépendants, vivent dans l'état de nature, ne reconnaissent aucun roi et se nourrissent de leur chasse. Ils n'ont ni villes ni villages, pas même de simples cabanes : leur lit le soir est au pied d'un arbre qu'ils ont entouré d'un rempart de branches épineuses; ils s'y blottissent jusqu'au jour, à moins que quelque danger ne les fasse grimper sur le tronc. On a dit que ce sont là les peuples autochthones de l'île, mais l'identité de l'idiome signalerait plutôt dans les Bedahs la portion des aborigènes qui se refusa aux conquêtes de la civilisation. Lorsque les Bedahs ont besoin de quelque objet manufacturé, comme de fer et d'étoffes, ils s'approchent des villes, déposent dans un endroit convenu du miel, de la cire ou de l'ivoire, et écrivent sur une feuille d'arbre ce qu'ils désirent en retour. Ces échanges ont une espèce de règle que les sauvages ont adoptée et à laquelle ils se conforment.

Les Chingulais sont en général grands, bien faits et musculeux; leur angle facial, comme celui des races mogoles et malaïes, n'est pas aussi ouvert que celui des Européens. Les femmes y sont presque toujours jolies et souvent belles. On compte à Ceylan comme dans l'Inde plusieurs castes dont les subdivisions vont à l'infini. Dans les castes supérieures sont les rois, les chefs guerriers et les prêtres; la caste intermédiaire s'occupe à des travaux mercantiles, et la caste inférieure est vouée au service. Cette dernière marche presque nue avec un morceau de toile autour des reins, plus ample chez les femmes, plus rétréci chez les hommes. Les femmes de cette caste ne peuvent ni se couvrir la poitrine, ni porter le parasol, ni se faire suivre par des esclaves, toutes attributions qui caractérisent les Chingulaises d'un rang élevé.

Le costume des hommes de distinction offre un singulier mélange d'ancienne mode chingulaise et de vêtements européens. C'est une large robe blanche, brodée sur les bords, qui tombe croisée jusqu'à mi-jambe comme une toge romaine, et au-dessus un gilet et un habit à la française, de riche étoffe, et ornés de boutons d'or ou d'argent ou de pierres précieuses. Ajoutez à cela un sabre qu'ils tiennent de la main droite, des pantoufles rouges pointues, des cheveux nattés et touffus que contient un large peigne d'or, et vous aurez la figuration exacte d'un grand de Ceylan. Derrière lui vient un domestique qui porte son bonnet et un parasol, formé d'une seule feuille de talipot, sorte de palmier. Les hommes de premier rang ont jusqu'à cinq ou six porteurs de ces mobiles ombrelles. Le costume des chefs de troupes ressemble un peu à celui d'un janissaire travesti à l'européenne. Du reste, les étoffes sont si rares dans l'île qu'on s'emprunte des vêtements pour les jours de toilette extraordinaire.

Les habitations des Chingulais sont légères et simples. Les murs en bois ou en bambou se lient par des attaches en fibres de cocotier. Elles n'ont qu'un étage, quelquefois même une seule chambre, avec un ou deux lits, des nattes, un mortier à piler le riz,

des plats en terre et une râpe à noix de coco. La famille couche toute pêle-mêle. Les alliances se font de caste à caste. Quand un jeune homme a atteint ses dix-huit ans, son père lui cherche une compagne, traite de la dot, et, quand tout est convenu, un astrologue fixe le jour du mariage. Toute la cérémonie se réduit à deux repas pris en commun; contre les habitudes de la délicatesse chingulaise, les familles des fiancés y saisissent le riz à pleines mains dans une pile dressée sur des feuilles de palmier. Après ce témoignage d'intimité, la future s'approche, et échange avec le futur des boulettes faites avec du riz et de la noix de coco. Un cadeau d'étoffe blanche complète la cérémonie. Chez les riches, ces pratiques ont quelques variantes. Les conjoints peuvent se quitter au bout de quinze jours de cohabitation. Il paraît même, d'après des remarques récentes, que la polyandrie est au moins tolérée parmi les Chingulais. On y a vu des femmes qui avaient jusqu'à sept maris, comme aussi des hommes qui avaient plus de sept femmes. Les enfants qui naissent de ces mariages sont allaités par la mère et remis ensuite au père qui les élève et les soigne. Ils portent deux noms, l'un pendant l'enfance, qu'on leur donne, l'autre depuis l'âge de vingt ans, qu'ils se choisissent.

Comme Bouddha est venu de l'Orient, les Chingulais se couchent toujours la tête tournée vers ce point du globe. A leur mort seulement, on leur dirige la figure du côté de l'occident; on lave ensuite le cadavre, on le revêt de ses plus beaux habits et on le pose sur un bûcher d'enveloppes de noix de coco. Un mort de distinction est porté sur un palanquin, au bruit des tam-tams, et au milieu d'une escorte de prêtres.

La langue chingulaise est un idiome particulier à ce peuple, idiome dans lequel on retrouve des mots dénaturés dont les radicales se rapportent soit à l'arabe, soit au sanscrit, soit au pali. Les Chingulais écrivent avec un stylet de fer sur des feuilles de talipot, et colorent ensuite ces caractères avec une encre composée de charbon et d'huile. Leurs livres sont une collection de ces feuilles liées par une corde. Ils traitent de l'histoire, de la théologie, de la médecine et de l'astrologie. On connaît même quelques poëmes chingulais. Les arts et les sciences ne sont guère avancés parmi ces insulaires. L'astrologie est seule en honneur chez eux : elle règle tous les actes remarquables de leur vie; on consulte les planètes et les constellations pour tirer l'horoscope d'une naissance, d'un mariage, d'une maladie. Un fait singulier pourtant, au milieu de ces puérilités superstitieuses, c'est qu'on retrouve dans leurs calculs le nombre 432, comme l'expression des divers mouvements combinés des corps célestes, nombre exactement conforme à celui des brahmanes, et, ce qui est plus caractéristique encore, avec les chiffres de Newton. La médecine, la chimie, l'architecture, la peinture y sont dans l'enfance. Quelques recettes de drogues indigènes, la fabrication de l'arak, quelques monuments de style hindou ou chinois, quelques dessins sans coloris et sans perspective, voilà où en sont ces diverses branches de l'art dans l'île de Ceylan.

Candy, l'ancienne capitale, est située vers le centre de l'île, à 12 lieues du pic d'Adam, sur la rive droite du Mahavilla, et près d'un grand lac artificiel creusé par ordre du dernier rajah. Ses maisons sont en terre et recouvertes en chaume, à part celles des chefs, qui ont des toitures en tuile. Les deux principaux édifices sont le palais du roi et le temple de Bouddha. La façade du palais a six cents pieds de long; deux pavillons hexagones terminent ce monument : l'un sert au roi pour se faire voir à ses sujets dans les jours de fête; l'autre est l'appartement des femmes. Un escalier de quelques marches, entre deux massifs sur lesquels sont sculptés des éléphants, sert d'avenue au palais; cet escalier aboutit à une espèce de péristyle, bâtiment au fronton triangulaire, qui conduit à de grandes galeries latérales. Là sont les appartements dont un seul, la salle d'audience, est décoré de colonnes de bois. Candy est plein de

temples; chaque palais du roi a le sien. De tous ces temples un seul doit être cité, celui de Dalada-Malegava, chapelle particulière du roi. C'est le lieu saint par excellence, la cathédrale de Ceylan, car elle renferme la dent de Bouddha, relique de la plus haute valeur. Le temple est petit, obscur, mystérieux, mais étincelant d'or, de pierres précieuses et de riches brocarts; des fleurs suaves y parfument l'atmosphère, des jets d'eau limpide y jaillissent de toutes parts. Au fond, sur une espèce d'autel, paraissent deux figures de Bouddha, l'une en cristal, l'autre en vermeil, et à côté, deux karandouas, ou châsses à reliques. La plus grande de ces karandouas, d'une circonférence de dix pieds environ, est d'argent massif doré en dehors, et marqueté de pierres précieuses. Autour du coffre règne un feston de chaînes d'or, relevées de pierreries. C'est dans ce coffre tout chatoyant que se conserve la dent de Bouddha, dent jaunâtre et sale, enveloppée dans une feuille d'or pur et placée dans une boîte d'or, qui a elle-même trois ou quatre autres enveloppes successivement plus grandes, outre le grand coffre ou karandoua. Les Anglais, maîtres de Candy, ne respectèrent pas une dent aussi richement logée; ils enlevèrent tout, coffre et relique, et depuis les Chingulais disent : « Ils sont bien maîtres du pays; car quiconque possède la dent de Bouddha a le droit de gouverner quatre royaumes. »

L'île de Ceylan est entièrement couverte de monuments du bouddhisme. Les hypogées de Damboulou et les wiharés de Malvatté et d'Asghiri en sont les principaux. La Malvatté est un petit couvent où logent une quarantaine de prêtres soumis à la règle et voués à la prière et à l'enseignement. Deux petits temples dépendent du Malvatté; et près d'eux est une poéga ou salle de réunion, avec une colonnade de seize fûts en pierre, chacun d'un seul morceau et haut de vingt-cinq pieds. L'Asghiri, plus petit, est la répétition de Malvatté. On y voit une statue de Bouddha de trente pieds de hauteur. Aux environs de Candy et dans le reste de l'île, il faut citer encore une Dagobah ou chapelle à reliques; une chapelle près de Trincomalay; des ruines de pagode près de Rouwenwillet, qui semblent appartenir à une époque plus ancienne; et enfin les dévalés (temples des brahmanes) de Nata et de Patiné qui sont interdits au profane, et que les prêtres seuls ont le privilége d'aborder. Toutes ces maisons saintes sont entourées de bosquets de cocotiers et de figuiers immenses, arbres solitaires et vénérés par la piété chingulaise.

Les desservants de ces temples sont tirés de deux colléges établis à Candy. De ces séminaires bouddhiques sortent deux ordres de prêtres; le premier comprend ceux qui, tenus encore dans une espèce de noviciat, n'ont que le grade de Samerero (enfant de prêtre). Ces titulaires revêtent la robe jaune, se font raser la tête et les sourcils, et peuvent être employés à quelques cérémonies. A l'âge de vingt ans, le Samerero quitte ce costume, endosse la tunique blanche et se présente devant un collége de vingt docteurs qui lui font subir un examen. S'il échoue, il reste dans le grade inférieur; mais s'il sort triomphant de cette épreuve, c'est pour lui l'occasion d'une investiture publique. On le pare solennellement de la robe d'Oupasanpada (plein de religion), et vêtu des insignes de son nouveau titre, on le promène dans toutes les rues de la ville. La dignité de prêtre est l'un des plus hauts points de mire du Chingulais. A ce rôle sont affectés une grande influence sur le peuple et des revenus prélevés sur sa crédulité pieuse. Dans les villages pauvres, la dîme dévolue au desservant se paye souvent en nature, et il n'est pas rare de voir un docteur rentrer dans son wiharé, ou temple de Bouddha, avec une douzaine de coqs pendus à sa ceinture.

Une règle assez austère a précisé les devoirs et les pratiques sacerdotales. Elle est observée avec scrupule et les infracteurs sont punis. La conduite des prêtres, morale et inoffensive, ajoute encore au profond respect que l'on a pour leur personne et pour

leur caractère. Les rois eux-mêmes ne s'assoient pas en présence d'un ministre du culte de Bouddha.

D'autres dieux sont encore invoqués : ce sont les gardiens de l'île, qui ont leurs prêtres pris parmi les bouddhistes et nommés Kapourales. Le dieu Kaltragan est le plus redouté de tous : son temple, situé dans l'île de Ceylan, est l'objet d'un pèlerinage où accourent des peuples de la presqu'île indienne. Outre les chapelles et les wiharés, dont le sol chingulais est jonché, il existe des temples souterrains, que M. Davy visita et décrivit. Ce sont ceux de Damboulou, creusés dans le roc, sanctuaires d'une ancienneté et d'une conservation merveilleuse; puis l'Alout-Wiharé, plein d'images de Bouddha de toutes les dimensions et de toutes les formes; ensuite le Maha-Radja, le plus grand, le plus beau de tous ces temples bouddhiques, long de cent quatre-vingt-dix pieds et large de quatre-vingt-dix. Dans ce dernier se trouvent cinquante-trois idoles et une jolie dagobah, haute de dix-huit pieds, dont le piédestal porte en relief quatre figures de Bouddha, assises sur le cou d'un serpent. Outre quarante-six figures de Bouddha, on y voit encore celle de Mitré-Deo-Radjourouvo, qui viendra après Bouddha régénérer le monde, et une de chacun des trois dieux Wichnou, Samen et Nata : le premier en bleu, le second en jaune, le troisième en blanc.

Selon le docteur Finlayson, le Bouddha de Ceylan est un parfait modèle de l'antique physionomie égyptienne.

HINDOUSTAN OCCIDENTAL. — En doublant le cap Comorin, à l'extrémité des Ghattes occidentales, on l'aperçoit à une demi-lieue des bords de la mer. Une belle cascade se précipite le long de ses flancs. Ce mont, de 3,882 pieds de hauteur, entouré de rochers très-dangereux pour les navigateurs, est le Parnasse des Hindous; ils y placent la résidence de Krichna et des neuf Gopis, qui sont leur Apollon et leurs Muses. Saint François Xavier y fonda une chapelle dédiée à la Sainte-Vierge.

Laissant à l'ouest dans l'Océan l'archipel des Maldives et celui des Laquedives, archipels de corail dont nous visiterons plus tard la population musulmane, nous glisserons rapidement le long des côtes de Malabar, que les Arabes appellent le *Pays du poivre*. Cette côte est tellement dominée par la chaîne des Ghattes, que la mer n'y est jamais agitée par les vents d'est, et qu'il n'y a que ceux du sud et de l'ouest qui puissent soulever les effroyables tempêtes qui rendent si dangereuse la navigation dans ces parages. L'élévation et le rapprochement des montagnes donnent toujours des sondes considérables, même à de très-petites distances des côtes.

TRAVANCORE. — Ce pays fit originairement partie du Malabar, dont il a conservé plusieurs usages, entre autres celui qui établit le droit de succession au trône en faveur du fils de la sœur de celui qui règne. Travancore, autrefois Mallara, n'est plus qu'un village; le rajah, tributaire des Anglais, réside à Trivanderam, lieu également chétif, mais bien plus près de la mer. Alipi est un petit port qui appartient à ce prince, et fait un grand commerce en poivre, riz et bois de charpente.

La population du pays est composée d'Hindous, de musulmans et de chrétiens. Cotyam, dans l'intérieur, a un établissement de missionnaires anglicans; ceux de plusieurs autres communions chrétiennes sont aussi répandus dans cette contrée. On voit dans les cantons voisins et dans d'autres lieux, à diverses distances, des villages entiers habités par des chrétiens indigènes. Cette église subsiste depuis les premiers siècles du christianisme. Les princes hindous accordèrent de grands priviléges à ces chrétiens du Malabar qui ne dépendaient en quelque sorte que de leurs évêques, tant pour le temporel que pour le spirituel. Il paraît même qu'ils eurent leurs rajahs particuliers et que la maison de ceux-ci s'étant éteinte, ses États passèrent au roi

de Cochin. Lorsque Vasco de Gama vint dans cette ville, en 1505, il vit le sceptre de ce roi chrétien.

Cochin. — La ville de Cochin et le territoire environnant est compris dans la présidence de Madras; le reste du pays est soumis au rajah de Travencore. Cette ville est située dans une île et dans une position si basse, que, lorsque l'on s'en approche par mer, les toits des maisons sont les premiers objets qu'on aperçoit. Elle est bien bâtie et fortifiée à l'européenne; sa citadelle fut la première que les Portugais élevèrent dans l'Inde en 1503. Le commerce est encore très-actif, et les chantiers de construction sont très-occupés. Sa population est de 30,000 habitants, Hindous, musulmans, chrétiens et juifs.

A Mattachery, qui est à un mille de Cochin, habite une colonie très-ancienne de juifs, divisés en deux classes : les juifs de Jérusalem ou blancs, et les juifs arméniens ou noirs. Ils conservent les tablettes de bronze sur lesquelles sont gravés les priviléges que leur accorda le roi de Malabar dans le quatrième siècle de notre ère.

Malabar. — En franchissant l'embouchure de la rivière Comardause, on se trouve sur le territoire du Malabar. Cette province est partagée en deux par les Ghattes dont les pics les plus élevés atteignent 8,000 pieds. Elle est peuplée, comme toute cette côte, d'Hindous, de mahométans, de juifs et de chrétiens. Les villes principales sont Calicut, Mahé, Tellitchery et Cananore. La région basse est parsemée de nombreux villages qui sont pour la plupart de belle apparence et bien bâtis; les maisons ont ordinairement des murs en terre et sont couvertes de feuilles de palmier.

La ville de Calicut est le chef-lieu; elle est sur un terrain bas et baigné par un fleuve. Sa population, de 30,000 âmes, est principalement composée de musulmans, nommés Moplays. Son port, très-commerçant, est celui que les Arabes de Mascat fréquentent de préférence. Cette ville a passé entre les mains de tant de conquérants, que toute trace de son ancienne splendeur et de son importance est disparue. Le bazar est considérable; mais il a l'air de menacer ruine, à cause de la précaution prise ici contre le feu : dans la saison sèche, on découvre toutes les maisons et on ne laisse que la charpente.

On voit près de Calicut les murs de la maison d'un naïr : les naïrs étaient les nobles du Malabar; leur caractère brave et turbulent tourmenta beaucoup, non-seulement les premiers colons portugais, mais aussi leurs propres souverains. La maison d'un naïr était un château entouré d'un parapet qu'on ne pouvait franchir qu'à l'aide d'une échelle qui était retirée aussitôt qu'on s'en était servi. Aujourd'hui les naïrs ont le cœur abattu; la muraille enceint encore leur habitation, mais l'échelle reste en place le jour et la nuit, et de toute leur ancienne renommée, il ne subsiste plus que la beauté de leurs femmes qui est justement vantée.

La ville de Mahé, quoique ruinée par les Anglais dans le siècle dernier, est encore assez belle. On y remarque trois églises et deux couvents. Sa population est à peine de 4,000 individus, dont une vingtaine d'Européens. Le principal commerce de ce comptoir français est celui du poivre.

Tellitchery, à deux lieues plus au nord, est aux Anglais. C'est le principal marché pour le bois de sandal.

Cananore, ville située au fond d'une calanque, a un fort bâti par les Portugais en 1501. On y compte plus de 10,000 habitants moitié poulias ou esclaves cultivateurs et moitié Moplays, Arabes commerçants industrieux et riches. Les Anglais en ont laissé la souveraineté nominale à la bibi (dame) de Canaore, qui autrefois comptait les Laquedives dans ses possessions. Elle est musulmane; c'est toujours, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à la ligne féminine qu'est dévolu le pouvoir suprême, conformément à la

coutume du pays. Cette souveraine est actuellement réduite à vivre du produit de quelques droits de douane et du commerce de quelques navires qu'elle envoie en Arabie et dans l'île de Soumâdra.

Un peu plus au nord s'élève le mont Dilla, séparé du continent par un petit bras de mer, vers l'embouchure du Tchandraghiri, où finit la province de Malabar, et commence celle de Kanara.

Kanara. — Cette province a environ 90 lieues de longueur sur une largeur qui varie de 2 à 20 lieues. Sillonnée par les ramifications des Ghattes, elle est arrosée par une multitude de rivières dont les plus remarquables sont le Caravotty, le Biavry, le Cherravotty, le Gordget et le Comardaury; la plupart ont d'assez larges embouchures. Ce pays, dépeuplé en 1763 par Hayder-Aly, s'est repeuplé depuis 1799 qu'il a été cédé aux Anglais. Sa population se compose de Djanis, de mahométans et de chrétiens catholiques dont les églises dépendent du diocèse de Goa. Le commerce se fait principalement par les ports de Mangalore, Ancola, Onore, Kondapour et Bicol, qui sont les meilleurs de la côte.

Goa. — Ce territoire compris entre le Kanara et les possessions anglaises de l'ancienne province de Bedjapour, n'a que 25 lieues de longueur sur 11 de largeur. Il se compose de l'île de Goa et des provinces de Bardez et de Salsette; il forme avec Diu, Daman et les colonies de Timor dans l'archipel de la Sonde, et Macao en Chine, un gouvernement général administré par un vice-roi dont la résidence est à Goa, qui se compose d'une vieille et d'une nouvelle ville nommée Pandjim. La vieille ville n'a pas plus de 4,000 habitants. L'archevêque et le clergé y résident. La cathédrale est digne d'une des principales villes de l'Europe; la chapelle du palais est construite sur le plan de Saint-Pierre de Rome; l'église de Saint-Dominique, ornée de tableaux de l'école italienne, renferme le beau tombeau de saint François Xavier. On y compte plusieurs autres églises, et des couvents remarquables par leur belle architecture et par la richesse de leurs décorations. La nouvelle ville, plus régulièrement bâtie que l'ancienne, est la résidence du vice-roi et des principales autorités du gouvernement. Sa population est d'environ 20,000 habitants, dont très-peu sont Portugais. La plus grande partie est un mélange d'Européens, d'Africains et d'Asiatiques, que la nonchalance et la superstition plongent dans la misère.

« Après avoir passé lentement, dit madame Graham, devant Tellitchery, les îles Laquedives et le cap Ramas si pittoresque, nous arrivâmes en vue du fort d'Aguada, à l'entrée du port de Goa. J'espérais pouvoir débarquer le lendemain matin pour voir l'ancienne ville, les églises de marbre, les magnifiques couvents, et visiter la châsse de saint François Xavier; mais dans la nuit un vent contraire s'éleva et nous éloigna de la côte, de sorte que je fus obligée de me résigner à cette contrariété, en réfléchissant à la misère actuelle de cette colonie jadis si florissante; elle aurait empoisonné le plaisir que j'aurais pu me promettre de la contemplation de sa beauté extérieure. La vieille ville est si insalubre, qu'on en a bâti une à quelque distance, et les rues dépeuplées de l'ancienne cité ne retentissent plus que du bruit de quelque procession qui passe. »

Concan. — Ce pays est une ancienne province du Bedjapour : longueur, 88 lieues; largeur moyenne, 15 lieues. Il appartient aux Anglais depuis 1818. Le Concan du nord est divisé en 46 pergunnahs, contenant 2,111 villages : le Concan du sud en a 47 et 2,291 villages. Sur les 640,865 personnes qui habitent ce district, on compte 597,150 Hindous, 42,035 mahométans, 51,680 Portugais et juifs, descendants des colons primitifs. Le revenu territorial s'élève à 5,500,000 francs. En 1828, on y comptait 419 écoles fréquentées par 9,399 élèves.

Les habitants des montagnes sont des Bhyls et des Coulis, dont les habitudes sont celles

du brigandage. Ils ont pour chefs des caïks qui jouissent d'une certaine indépendance.

Bombay. — En continuant notre voyage au nord, nous arrivons à Bombay, bâti à l'extrémité S. E. d'une île du même nom. C'est une grande ville dont la population s'élève à 250,000 âmes; la troisième présidence de l'Inde britannique y siége. Le port est le meilleur et le plus sûr de toute cette côte; il s'y fait un commerce immense; des chantiers de construction pour la marine militaire et la marine marchande, dans lesquels travaillent des ouvriers parsis ou guèbres, sans le secours des Européens, y sont dans une activité continuelle.

Ces Parsis composent la masse des habitants de l'île de Bombay.

Ce sont des gens économes et industrieux. Ils possèdent la majeure partie de l'île, et ont des intérêts dans presque toutes les maisons de commerce. Le matin et le soir, on voit toujours le long du rivage des individus de cette race qui, la figure tournée vers l'est ou vers l'ouest, les mains jointes, les pieds baignés par la lame, et priant à haute voix avec un air de profonde dévotion, adorent le soleil, soit à son lever, soit à son coucher. D'autres, prosternés à terre, se frottent pieusement le nez ou le front dans le sable. Ils rendent un culte aux quatre éléments; mais donnent au feu la prééminence. Leur principal temple est au centre de la ville indigène, où le feu éternel est entretenu par les prêtres.

L'île de Salsette, au N. de celle de Bombay, lui est jointe par une chaussée; près du village de Kenery, on voit d'immenses excavations semblables à celles d'Elora et de Carli. La plus grande était un temple de Bouddha; elle a servi d'église aux Portugais, qui ont effacé la plupart des bas-reliefs de l'intérieur.

Kalapour, autre île du groupe de Bombay, a été nommée Éléphanta par les Européens à cause de la figure colossale d'un éléphant, taillée dans une pierre noire, au pied d'un coteau, près du lieu de débarquement. En septembre 1614, la tête et une partie du cou de ce gigantesque ouvrage s'en détachèrent; et depuis, le reste du corps menace de tomber aussi. A quelque distance de là, un vaste temple creusé dans le roc attire la curiosité de tous les voyageurs. Sa voûte est soutenue par une colonnade également taillée dans le roc. Au centre on contemple encore la représentation du *Trimourti* (Trinité des Hindous) de dimension colossale. Elle a échappé miraculeusement aux dévastations des Portugais qui, excités par un fanatisme aveugle, firent jouer le canon pour détruire les symboles de l'idolâtrie de ce monument. Tous les voyageurs qui ont visité la côte occidentale de l'Inde ont décrit les cavernes de Salsette et d'Éléphanta.

Le petit port de Damân, à l'embouchure du Dommouy-Ganga, est aux Portugais avec son petit territoire. On y construit beaucoup de navires, parce que les forêts voisines abondent en beaux bois de charpente. Les Parsis y ont un temple dans lequel ils prétendent conserver, depuis près de 1200 ans, le feu sacré qu'ils ont apporté de Perse.

Un peu au N. commence le golfe de Cambaye, qui s'enfonce à une cinquantaine de lieues dans la province de Goudjerate. Il est borné à l'O. par la presqu'île de ce nom; sa largeur varie de 6 à 40 lieues. Au fond de ce bras de mer, à 7 lieues de la ville qui lui donne son nom, le fond reste à sec quand la mer est basse; puis, quand la marée monte, c'est avec une vitesse de 2 lieues à l'heure, et elle s'élève jusqu'à 25 et 30 pieds.

Khandeych. — Cette province occupait autrefois la plus grande partie des vallées du Tapty et de la Nerbedah, séparées par les monts Calybit et une chaîne qui leur fait suite. Aujourd'hui elle est partagée entre les Anglais et des rajahs, leurs tributaires. Peu de pays sont hérissés d'un plus grand nombre de forteresses. Les cinq sixièmes des habitants sont des Hindous; les chefs de Bhyls et d'Afghans, retranchés dans les montagnes, commettent beaucoup de déprédations.

Goudjerate. — A Damân commence la province de Goudjerate qui s'étend sur les

côtes orientales du golfe de Cambaye et embrasse toute la presqu'île de Goudjerate proprement dite, et qu'on nomme aussi Kattyavâr. Cette presqu'île, resserrée entre ce golfe et celui de Kotch et le Rin au nord, a 140 lieues de longueur sur 50 de largeur moyenne. Elle est appuyée sur une chaîne de montagnes qui porte à l'est le nom de Tchotela, et qui la divise en deux versants. Ces montagnes sont remarquables par leur aspect sauvage et par la barbarie de leurs habitants. Le sommet du Poullitama est cité pour ses temples; le Rioutatchil, la plus haute des collines de Djanaghor, est sacré et entouré de plusieurs autres moins élevées que les vallées qui les séparent. Cette chaîne envoie avec ses rameaux une multitude de rivières dans toutes les directions.

Les Hindous forment la masse la plus considérable de la population. Les Cattys, les Coulies, les Bhyls et les Miouassies sont de nombreuses tribus de pillards compris sous le nom commun de Grassias. On y compte encore les Bhatts dont quelques-uns se livrent à l'agriculture et d'autres sont des bardes ambulants; les Charons, qui servent de conducteurs de marchandises et de protecteurs pour les voyageurs dans les parties les plus sauvages de la province; les Ongris, bien armés et de force athlétique, qui transportent l'argent dans leurs vêtements doublés à cet effet; les Dherars, qui enlèvent toutes les immondices et vivent d'animaux morts. Le nom de Kouwnby désigne généralement la quatrième caste, et spécialement les cultivateurs. Les familles de brahmanes établies dans le Goudjerate sont au nombre de 84. Les Banians y sont très-nombreux; cette tribu d'Hindous fait le commerce et émigre dans les parties les plus reculées de l'Inde. Les Banians s'établissent quelquefois au dehors de leur province, et propagent la langue du Goudjerate, que l'on peut dire la langue des marchés de l'Inde; mais plus habituellement ils reviennent dans leurs foyers au bout de dix ans au plus. La secte des Djanis est aussi plus nombreuse dans le Goudjerate que dans aucune des provinces limitrophes, et a beaucoup de temples décorés d'images en marbre. Outre ses hordes et ses castes indigènes, le Goudjerate comprend, avec le territoire de Bombay, presque tous les Parsis que l'on peut trouver sur le continent indien; on trouve aussi, dans les principales villes, les Boras, mahométans de religion et juifs quant aux habitudes. Les Kattys, qui habitent principalement le Kattyavâr, sont, en général, d'une haute stature, forts et robustes, et leur figure a une singulière expression de dureté : ils sont plus cruels que les Radjepouts, et ont aussi plus de bravoure; ils vont toujours armés, et à cheval; ils ont grand soin de leurs chevaux, dont ils cherchent à conserver la race. Presque tous les habitants de cette province aiment passionnément l'opium et les liqueurs spiritueuses; ils ont presque toujours dans leurs poches de l'opium, qu'ils prennent à des heures fixes : quelques-uns en avalent jusqu'à 30 grains par jour en deux fois. Ils ont coutume, les Kattys plus particulièrement, de se blesser, de se tuer ou d'ôter la vie à des parents dans certains cas; les Anglais sont parvenus, partout où ils dominent, à faire cesser ce barbare usage.

Les Anglais possèdent dans cette province la partie la plus convenable pour le commerce, c'est-à-dire Surate, Barotch, Cambaye, Kaïra, Ahmedabad, Goga et le district de Borodda dans la partie occidentale de la presqu'île, où l'on voit aussi la petite île de Diu qui appartient aux Portugais.

Le reste de la province obéit à plusieurs petits princes qui sont tributaires, soit des Anglais, soit du rajah mahratte de la famille des Guykavar. Il réside à Baroda, ville de 100,000 habitants, située dans une belle contrée sur la rive gauche du Dhâdor qui se jette dans le golfe de Cambaye à quelques lieues au nord de l'embouchure de la Nerbedah.

Surate est sur la rive gauche du Tapty, à 14 lieues au sud de Barotda et à 6 lieues de la mer. C'est une ville fort grande et fort laide, quoique son nom signifie *beauté*.

Sa population est de 160,000; son commerce est bien déchu de ce qu'il fut au dix-septième siècle; alors toutes les nations maritimes de l'Europe occidentale y avaient des comptoirs, et les relations des voyageurs s'accordent toutes pour vanter la splendeur et la richesse de cette ville. Les plus riches habitants sont les Parsis et les Boras.

Barotch est à peu près à égale distance de ces deux villes, sur la rive gauche de la Nerbedah, et à dix lieues de la mer. On croit que c'est l'ancienne Barygaza, le port le plus commerçant de l'Inde du temps de l'empire romain. Sa population est de 40,000 âmes. Parmi les édifices remarquables, des voyageurs ont vanté l'hôpital que des Hindous y ont élevé pour les animaux; on y élève et nourrit non-seulement des singes, des bestiaux, des chiens, des chats, des oiseaux, notamment des paons, des tortues, mais aussi des punaises, des puces et autres insectes immondes. Il est tout naturel de ne pas trouver louable cet excès de charité. Le district de Barotch est l'un des plus peuplés et des mieux cultivés de cette côte.

Kotch. — Cette province est renfermée entre le golfe de ce nom, la mer d'Oman et le Rin. Longueur, 60 lieues; largeur, 35. Elle est traversée par les monts Ouâgor, qui envoient des rivières de divers côtés; le sol est très-fertile; on y voit de grandes forêts. Les habitants sont des Rajahpouts musulmans, qui autrefois exerçaient la piraterie et portaient la terreur dans les contrées et les mers voisines. Le pays est partagé entre plusieurs petits chefs; celui qui réside à Bhoudj est le plus puissant. Les Anglais occupent les cantons de Mandavie et d'Andjar, et tiennent tous les autres en respect.

Le Rin (Ren ou Runn) est un espace de 1,000 lieues carrées, tantôt désert aride, tantôt lac bourbeux. L'île de Tchoukâr le divise en deux parties; celle de l'ouest, la plus considérable, est traversée par les bras les plus orientaux de l'Indus.

Des géographes ont appelé le Rin un marais; « mais, dit M. Burnes, cet illustre voyageur qui périt dans la dernière affaire de l'Afghanistan, cette dénomination manque d'exactitude, car il n'y a rien de ce qui caractérise un marais, n'étant couvert ni imbibé d'eau qu'à de certaines époques; on ne voit ni roseaux ni herbes dans son lit, qui, au lieu d'être vaseux, est dur, sec et sablonneux, et tellement compacte qu'il ne devient jamais argileux, à moins que ce ne soit par le séjour prolongé de l'eau dans quelque endroit, et d'ailleurs n'est jamais ni mou ni fangeux. C'est une immense étendue de sable durcie, aplatie, imprégnée de sel, qui a quelquefois un pouce de profondeur, parce que le soleil a fait évaporer l'eau, et ailleurs cristallisé magnifiquement en gros morceaux. Tout le pays voisin est tellement pénétré par cette surabondance de sel, que les puits que l'on creuse au niveau du Ren deviennent salés; comme le Ren est plus bas que la contrée qui l'entoure, il paraît assez probable que c'est un lac ou un bras de mer desséché.

» Nulle part le mirage n'est plus remarquable que dans le Ren; les habitants lui donnent justement le nom de *fumée* (dhonan). Vus d'une certaine distance, les plus petits arbustes prennent l'aspect de forêts, et lorsqu'on s'en approche, on croit apercevoir tantôt des navires à la voile, tantôt des vagues qui brisent contre un rocher. Une fois, un groupe de buissons me représenta un quai garni de navires haut-mâtés; lorsque je fus plus près, il n'y avait pas de banc qui par son voisinage des buissons pût expliquer l'illusion. Quand étant sur le Ren on regarde les coteaux du Kotch, ils paraissent d'une hauteur considérable et enveloppés par les nuages, car des vapeurs cachent leur base. Le *khar gadha* (âne sauvage) est le seul être vivant qui habite cette région désolée; il y erre en troupes nombreuses; sa taille ne dépasse pas celle des ânes ordinaires; mais de loin il semble quelquefois aussi gros qu'un éléphant. Tant que le soleil luit, le Ren offre l'aspect d'une immense nappe d'eau; les hommes qu'une longue habitude a familiarisés avec ces illusions d'optique peuvent seuls dis-

tinguer la vérité. Dans les temps couverts, le Ren vu de loin paraît plus haut que le point où l'on se trouve; mais cette observation s'applique également à la mer et aux autres grandes surfaces aquatiques. »

Adjémir ou Rajahpoutana.—Au nord de la province de Goudjerate et du Rin, et en grande partie sur le versant occidental des monts Ara-Oualli, s'étend celle d'Adjémir, nommée aussi Radjepoutana et quelquefois Marvar. Sa longueur du nord au sud est de 126 lieues, et sa largeur de 72. Sa surface est généralement unie et son sol sablonneux. L'aspect de quelques-uns de ses cantons est affreux, l'œil n'y aperçoit qu'un désert. C'est au nord et à l'ouest du Rin que commencent ces terres stériles et inhabitées. Le désert de Tharr est le plus occidental; le petit territoire de Parkar forme une oasis, que des chaînes de coteaux protégent, d'un côté contre les envahissements des sables, de l'autre contre ceux du Rin.

Le désert se prolonge vers le nord. Des routes le traversent et passent sur des coteaux et dans des vallées; ses collines ressemblent à celles que produit le souffle des vents sur le bord de la mer, mais elles les surpassent de beaucoup en hauteur, car elles s'élèvent de 20 à 100 pieds. Les habitants disent qu'elles changent de position et de figure suivant les mouvements de l'air.

Quelquefois, au milieu de ces coteaux, on aperçoit de misérables villages composés de cabanes en paille, basses, surmontées de toits coniques, et entourées de haies d'épines sèches. Des champs entourent ces chétives demeures, et attendent les rosées et les pluies périodiques pour humecter le sorgho et des légumes. On creuse dans quelques endroits des puits qui ont souvent jusqu'à 300 pieds de profondeur, et seulement 3 pieds de diamètre; ils sont revêtus de maçonnerie; l'eau qu'on en tire est saumâtre, malsaine et peu abondante. Le mirage est fréquent dans ces sables brûlants et arides.

La population se compose de Djâts et de Radjepouts; les premiers sont de petite taille, noirs et fort laids; les autres sont grands, ont de belles figures, des manières hautaines et une indolence extrême. Ils sont les maîtres du pays, qui est divisé en plusieurs petits États. Jamais l'Adjemir ne fut entièrement soumis à l'empire mogol, quoiqu'une partie lui eût été réunie et lui payât tribut; mais sans cesse des révoltes éclataient. Depuis la chute de cet État, les chefs de l'Adjémir, rendus à leur indépendance complète, ne cessèrent pas de guerroyer entre eux; les Mahrattes ayant profité de ces dissensions intestines pour s'emparer d'une partie du pays, ces petits potentats se sont placés sous la protection de la Grande-Bretagne. Ils résident chacun dans la capitale de sa principauté. La constitution de tous ces États rappelle le système social du moyen âge, chaque canton, chaque ville, et même chaque village, étant gouverné par un chef qui prend le titre de *thakour* (seigneur), et fréquemment ne respecte guère les ordres de celui qui se qualifie son souverain. « Leurs mœurs, s'écrie Jacquemont, ressemblent étonnamment aux mœurs chevaleresques de la France féodale. »

Aujourd'hui ces États forment une confédération, et vivent en paix. Les principales villes sont Bicanir, Djesselmir, Djeypour, Djoudpour et Odeypour. Les Anglais possèdent Adjémir et son territoire, ils y tiennent une garnison assez forte pour protéger le pays contre ses ennemis, et pour empêcher les Radjepoutes de se révolter ou de se faire la guerre entre eux.

Nous aurons à peine le temps de visiter Adjémir et Odeypour, les deux cités les plus remarquables de ce pays.

Adjémir est située dans les monts Ara-Oualli, à peu de distance de la source du Luny. Elle est dominée par la forteresse de Taragor. Jacquemont dit que cette ville est la plus jolie qu'il ait jamais vue dans les plaines. Il fit de là une excursion à Beaour,

capitale du Mhaïrvarra, contrée montagneuse habitée par une race sans autre industrie depuis des siècles que le brigandage dans les plaines adjacentes du Marvar et du Mevar, et convertie miraculeusement depuis dix ans à l'ordre et à la liberté; la dernière toutefois n'est qu'à l'usage des hommes. Le mari achète sa femme; le père vend sa fille, le fils vend sa mère. Le déshonneur pour les femmes consiste à n'être pas vendues ou à être mal vendues.

Les Mhaïrs peuplent les montagnes. Cette tribu de voleurs et de meurtriers paraît appartenir à la même famille que les Bhyls; les Anglais lèvent parmi eux un de leurs meilleurs corps de troupes légères.

Sindhi. — Le Sindhi est borné, au nord, par le Lahore; au nord-ouest et à l'ouest par le Beloutchistan; au sud par la mer d'Oman, le Kotch et le Rin; à l'est par le Radjepoutana. Sa longueur, du nord au sud, est de 125 lieues, sur une largeur de 80 lieues, présentant une étendue de 3,000 lieues carrées. A l'exception de quelques montagnes rocailleuses, au-dessous de Sihouan, le pays est plat, et offre à peine çà et là quelques monticules siliceux. L'Indus reçoit les rivières du Pendjab, entre dans le Sindhi, se partage en plusieurs bras, fournit les prises d'eau d'une infinité de canaux, tant pour la navigation que pour l'irrigation, et tombe dans la mer d'Oman, par 11 embouchures, dont la plupart sont encombrées par des bancs de sables.

Situé entre 25 et 31° de latitude nord, le Sindhi jouit d'un climat assez tempéré. Les débordements de l'Indus s'étendent au loin sur ses deux rives, parce que, quoique profond, le lit de ce fleuve est peu encaissé. Cette circonstance explique l'éloignement des villes et villages, qui sont toujours à une lieue au moins de l'Indus, et y communiquent par des canaux. Celui qui va à Khioupour, et qui a une longueur de 34 lieues, est large de 40 pieds.

Trois émirs gouvernent cette contrée. Ces princes, venus du Beloutchistan en 1779, conquirent le Sindhi sur la famille de Calora. Les émirs sont alliés des Anglais; mais on ne peut les considérer comme des auxiliaires dévoués; et ils ne sont amis des Anglais qu'à cause de la crainte que leur inspirent les seïks.

La population, qui excède un million d'habitants, se compose de Beloutchis et d'Hindous. Les premiers, venus avec les princes de la famille de Talpoura, conquérants de ce pays, sont enclins au pillage; et les chefs beloutchis, à la solde des émirs, les contiennent à grande peine. Ces Beloutchis, et même les indigènes, sont bons soldats, intrépides, sobres, et préfèrent le service de l'infanterie à tout autre. L'armement consiste en un mousquet, un sabre et un bouclier.

Ces peuples sont grands, robustes et bien faits, ayant les traits mâles et réguliers. Les femmes sont d'une beauté remarquable, et ont la taille élevée et svelte. Quant au teint, il est très-foncé, même parmi les classes supérieures. La religion est le mahométisme, que les Sindhiens professent sans intolérance. Ils sont simples dans leurs mœurs, tempérants, laborieux, peu adonnés au plaisir, et n'en connaissent guère d'autre que celui d'écouter les chansons et d'assister aux danses des courtisanes, sortes d'almées qui ne le cèdent en rien à celles des autres parties de l'Inde.

Une large tunique, un pantalon plissé descendant sur la cheville, un bonnet de drap ou de toile de coton piqué, de la forme d'un chapeau, et brodé vers le haut de fleurs en soie ou en or, forment l'habillement des hommes. Celui des femmes n'en diffère qu'en ce qu'elles sont coiffées en cheveux, et portent une camisole de soie, serrée à la taille et lacée par derrière.

La capitale, Haïderabad, est la résidence du plus puissant des émirs (les deux autres sont à Khioupour et à Bakkar). Cette ville est située dans une île formée par l'Indus et le Falaïli. Elle n'offre rien de remarquable. On y compte 20,000 habitants, parmi

lesquels un grand nombre d'armuriers fort habiles. Les autres grandes villes sont : Rohref, Bakkar, Khirpour, Kekanah, Sihouan et Tatta.

Sihouan est une ville riche et commerçante, qui doit toutefois sa prospérité au sépulcre d'un saint personnage (Lal-Châh-Baz), également vénéré par les Hindous et les musulmans.

Tatta, autrefois très-considérable, a 40,000 habitants; et malgré le décroissement de son commerce, il offre encore de l'importance à 12 lieues sud-ouest de l'Haïderabad.

Le revenu est de 13,000,000 de francs, et le trésor des émirs passe pour en contenir 500,000,000, tant en numéraire qu'en pierreries.

La perception de l'impôt est arbitraire; les taxes sont élevées; toutefois l'on ne peut dire que l'existence du peuple y soit misérable : au contraire, on rencontre partout l'aisance et le contentement, parce qu'après avoir satisfait aux exigences du fisc, il reste au cultivateur une grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie. Presque toutes les terres sont fertiles; il en est peu qui ne soient en culture.

L'armée est de 50,000 hommes, presque tous fantassins. Les émirs fournissent souvent des troupes à leurs voisins.

Si la navigation devenait libre, le Sindhi et le Lahore arriveraient en peu de temps à un haut degré de prospérité industrielle et commerciale : car les bateaux à vapeur remonteraient aisément jusqu'à Lahore; et l'on peut voir à l'avance quelles relations s'établiraient dans des pays déjà si favorisés sous les rapports agricoles, et qui offrent de grandes facilités pour effectuer l'exportation de tant de riches produits.

Beloutchistan. — Cette contrée, bornée au nord et au nord-est par l'Afghanistan; à l'est, par le Sindhi; au sud, par la mer d'Oman; à l'ouest, par la Perse, a 275 lieues de longueur, sur 175 de largeur, et 16,000 lieues carrées. Les côtes sont basses, sablonneuses, stériles; mais en allant vers l'intérieur, le sol s'élève incessamment, et forme, au nord, un vaste plateau, presque aride, surmonté d'une chaîne de montagnes, qui, sous le nom de Brahouiks, courent au nord et pénètrent dans l'Afghanistan. Une autre chaîne s'élève dans la direction est-ouest, et forme de fertiles vallées, tandis que, sur le plateau et les plaines qui longent la mer, il y a peu de culture; et entre la mer et les montagnes, il y a des déserts de plusieurs journées de marche. Les montagnes sont bien boisées; elles renferment quelques mines de fer, de plomb et de sel gemme, que l'on exploite. Les rivières sont peu considérables; quelques-unes se perdent dans les sables; et, à l'exception du Pourali, elles tarissent toutes en été. Deux ou trois sommets ont 14,000 toises d'altitude. Le climat est rigoureux dans la région montagneuse; et dans la plaine, les chaleurs sont excessives.

On récolte, partout où le terrain est fertile, du froment, de l'orge et de bons fourrages. Dans les districts du sud on cultive la canne à sucre. Presque toutes les villes et villages ont d'assez beaux vergers, où l'on cultive presque tous les fruits d'Europe.

Deux races distinctes forment la population indigène : les Beloutchis et les Brahouis, auxquelles il faut ajouter les Banians, d'origine hindoue, et qui se livrent au commerce.

Le khan, ou chef suprême de toutes les tribus éparses du Beloutchistan, réside à Kelat. Quoique tous les serdars, ou chefs de tribus, reconnaissent l'autorité du khan, il en est quelques-uns qui gouvernent dans une presque indépendance, qui va jusqu'à ne pas fournir le contingent militaire. Le plus puissant de ces chefs est le djam, qui gouverne le Lotsa. Les forces militaires réunies forment une armée de 100,000 bons soldats. La population, de 3,000,000 d'habitants, est toute musulmane, ignorante et témoignant peu de ferveur, si l'on juge de la dévotion par l'état de délabrement où on laisse les rares mosquées.

Les Beloutchis sont grands, bien faits, vigoureux et énergiques, belliqueux, adonnés

au pillage. Ils sont nomades, de même que les Brahouis; vivent sobrement, campent sous des tentes de feutre noir ou de couvertures. Les Brahouis, de taille moins élevée, sont également forts et vigoureux, mais leur naturel est plus pacifique; et les Brahouis sont essentiellement pasteurs. La longévité est fréquente parmi ces peuples, et l'on y rencontre beaucoup de centenaires.

Il y a peu de villes; et Kelat seul offre quelque importance; encore ne faut-il considérer cette capitale que comme les villes de second ordre dans le Sindhi.

Au sud-est du Beloutchistan, dans le fond d'une baie qui forme un vaste et excellent port, à l'embouchure du petit fleuve Pourali, est la ville de Soumini, qui n'a pas 4,000 habitants, mais dont le commerce est fort actif, et où l'on pourrait fonder un établissement très-avantageux.

Le costume des peuples du Beloutchistan diffère peu de celui des Sindhiens.

Afghanistan. — Pendant le moyen âge, l'Afghanistan obéit à des chefs indigènes, aux Persans, aux Mogols, à Tamerlan. Après ce conquérant, une partie fut réunie à l'empire de Delhi. Vers 1720, les Afghans firent la conquête de la Perse. Nadir-Châh les en chassa et les soumit. Vers la fin du règne de Nadir-Châh, Ahmed-Khan, chef afghan, après de nombreux exploits, se fit reconnaître roi, en 1747. Il étendit ses conquêtes jusqu'à Delhi, et mourut en 1773. Son fils Timour, prince sans énergie, se laissa enlever le Pendjab par les Seïks. A sa mort, en 1793, Zeman-Châh s'empara du trône, en faisant crever les yeux à son aîné. Détrôné lui-même en 1800, par son jeune frère Mahmoud, il fut à son tour privé de la vue. Mahmoud fut détrôné en 1803, par Choudja-Oul-Moulk, son frère; mais en 1809, il parvint à ressaisir le pouvoir. Ce prince essuya de nombreuses vicissitudes; et à sa mort, en 1829, il ne possédait guère que Herat, comme vassal de la Perse. Durant ces troubles, Choudja revint à Peichaver et guerroya contre Kamrou, fils de Mahmoud; et Eyoub, un autre des fils du glorieux Ahmed, fut momentanément mis sur le trône par une faction.

Rendjit-Sing était trop ambitieux pour ne pas profiter des guerres intestines de l'Afghanistan; il conquit le Cachemir, passa l'Indus, chassa les deux princes Choudja et Eyoub, en 1822, et fit quelques conquêtes qu'il ne put toutefois conserver. Choudja se retira auprès des Anglais, et Eyoub suivit son vainqueur.

Un chef s'établit à Kandahar, un autre à Peichaver, un troisième à Caboul; et les choses étaient en cet état lorsque les Anglais intervinrent dans les affaires de l'Afghanistan, et suscitèrent une lutte sanglante, qui dure encore, et dont on ne peut prévoir l'issue.

L'Afghanistan est un pays généralement élevé, froid, surtout au nord et au nord-est, où il y a des chaînes de montagnes, dont les sommets ont des neiges éternelles. Nulle part le sol n'est plus accidenté. Les événements de la guerre actuelle nous apprennent ce dont les voyageurs n'avaient rien dit; c'est qu'il y a, dans les parties montagneuses de l'Afghanistan, des défilés si étroits, des positions tellement inexpugnables, que des troupes européennes, maîtresses du pays, ne pourraient jamais y être forcées, quelque nombreux que fussent les assaillants.

La population est d'environ 12,000,000 d'habitants, tous musulmans.

Les Afghans sont grands, généralement maigres, musculeux; ils ont le visage allongé, les traits réguliers et très-souvent le nez aquilin. Les femmes sont grandes et belles. Quelques voyageurs ont répété ce que les Afghans prétendent au sujet de leur origine israélite : cette version est absurde; et il suffit de s'arrêter au langage, où l'on ne retrouve pas une seule racine sémitique, tandis que les mots arabes y fourmillent.

Vers l'ouest, les Afghans ont beaucoup pris des mœurs persanes; à l'est ils ont adopté



Soldat Afĝhan

(Asie.)

beaucoup de celles des Hindous; mais au centre, ils ont conservé les mœurs antiques, et c'est là qu'il faut chercher le type original.

Les principaux courants d'eau sont l'Indus, le Caboul, le Gomal et l'Helmend. Le Caboul et le Gomal sont affluents de l'Indus; l'Helmend, après un cours de 250 lieues, tombe dans le lac de Zerré.

Le pays est en outre arrosé par un assez grand nombre de rivières moins considérables, de torrents et de ruisseaux. Les lacs sont peu nombreux, et il n'y a que le lac de Zerré, dans le sud-ouest, et celui de Meched, dans le nord-est, qui méritent qu'on en parle.

Les productions sont très-variées; et les terres basses et chaudes donnent quelques fruits de l'Inde, tandis que les régions alpestres abondent en grains et fruits d'Europe. On trouve dans les hautes montagnes de l'Hindou-Kouch des mines d'argent, de plomb, de fer, et en divers endroits de l'antimoine et de nombreuses sources salées, ce qui indique un vaste lit de sel gemme.

Le chef suprême porte le titre de châh (roi); les tribus sont gouvernées par des khans, à la nomination du châh; et les communautés ont à leur tête des serdars, qui sont élus par la communauté même.

Les tribus de l'ouest s'adonnent à la vie pastorale; celles du centre sont plus belliqueuses; elles ont souvent des discordes intestines, et se livrent au brigandage; les Afghans de l'est sont presque tous guerriers. Cependant toutes ces tribus, quelle que soit leur position, ne négligent point entièrement la culture.

L'Afghan est simple dans ses goûts; fier, brusque, irascible, vindicatif, et les haines entre les familles, et quelquefois les tribus, sont inextinguibles. Malgré tous ces défauts, on doit reconnaître que l'Afghan est hospitalier et souvent franc et loyal.

Les tribus sont régies par un code coutumier. Les femmes sont sages, et jouissent de plus de liberté que dans d'autres pays musulmans. Toute leur poésie se réduit à des chants fort tendres, tous consacrés à l'amour. Les Afghans aiment la conversation, les récits fantastiques, les chants; ils sont passionnés pour la chasse, pour les courses de chevaux et les exercices guerriers à cheval. On voit les hommes se livrer aux jeux les plus puérils, comme les billes, la fossette, etc. Souvent des combats de coqs, de cailles, de chiens, de béliers, excitent un grand enthousiasme parmi les assistants, qui, de même qu'en Europe, font des paris.

On observe chez ces peuples une grande variété de costumes; mais il convient d'adopter celui des tribus de l'ouest comme type national, en ce qu'il est le plus répandu, et qu'il s'écarte davantage des costumes des nations voisines.

Un ample pantalon de toile de coton, de couleur foncée; une blouse à manches, tombant jusqu'aux genoux; des bottines; un bonnet étroit, bordé d'une bande de soie noire et surmonté d'une calotte d'étoffe éclatante ou même de brocart d'or. Les femmes portent aussi la blouse à manches larges; mais elle est plus longue, d'un tissu plus fin; elle est peinte ou brodée en soie de couleur. Les pantalons, plus serrés que ceux des hommes, sont de couleur. Elles ont un bonnet de soie, très-petit, d'une couleur éclatante, brodé en or, et qui touche à peine le front ou les oreilles; un voile long et épais, qui, dans les classes pauvres, est une toile de coton unie. Dans l'ouest, ce voile est remplacé par un mouchoir, qu'elles attachent par-dessus le bonnet. Leurs cheveux sont partagés en deux longues tresses, qui tombent par derrière. Toutes les femmes afghanes portent comme ornement de tête des sequins de Venise, enfilés, des chaînes d'or ou d'argent, terminées par de grosses boules, qui viennent pendre près des oreilles. Au cartilage du nez, il en est qui suspendent des anneaux de différentes

dimensions. Les filles portent les cheveux flottants, sans ornements de tête, et ont des pantalons blancs.

Il est rare que les Afghans se fixent dans les villes, à moins qu'ils soient de haut rang, ou militaires, ou mollahs, ou attachés à un homme de distinction. La plupart des commerçants, artisans ou ouvriers sont des Tadjiks, peuple qui diffère en tout des Afghans, et que l'on retrouve en Perse et dans d'autres contrées d'Asie. Beaucoup de ces Tadjiks sont agriculteurs; et, nonobstant cette vocation pacifique, sédentaire, ils sont bons soldats. Le vêtement des Tadjiks consiste en une tunique, une robe à manches larges, serrée par une ceinture, un pantalon plus court que celui des Afghans, et un turban de très-petite dimension. Les Hindjiks, autre peuplade venue de l'Inde, exerce habituellement les professions mécaniques, surtout dans l'est.

Les Afghans ont parfois des esclaves, en petit nombre, soit indigènes, soit africains. Ces esclaves sont traités avec beaucoup de douceur; les émancipations sont fréquentes et toujours gratuites.

Le précis des événements qui ont eu lieu dans l'Afghanistan depuis novembre 1841, fera mieux connaître que toutes les relations de voyageurs, quel est le caractère, l'énergie des Afghans, parce qu'ils sont ici aux prises avec la tactique européenne, et que cette guerre est tout autrement sérieuse et difficile à soutenir que celles qu'ils ont eues avec la Perse, le Lahore et le Mogol.

« La gazette du gouvernement entre dans quelques détails sur l'expédition du général Sale. Il a vaincu; mais cette victoire sans résultat lui a coûté beaucoup de monde. Le 10 novembre il arriva à Djellalabad, épuisé de fatigue, mais non découragé. Il y est depuis quatre semaines, sans vivres ni munitions. On espère toutefois qu'il parviendra à se maintenir et à subsister jusqu'à ce qu'il puisse être secouru. Il ne peut faire davantage : ce sera même beaucoup. Il a reçu l'ordre de venir à Caboul; mais il a répondu qu'il ne pouvait avancer d'un mille, sans mettre ses troupes en danger. Entouré d'ennemis dangereux, perfides, infatigables; en butte à la perfidie des prétendus alliés du parti anglais dans l'Afghanistan; sans moyens de subsistance, ne pouvant même communiquer avec ses amis, il faut qu'avec ses 2,000 braves, il attende le moment où un passage pourra être obtenu à travers le pays Cyber, ou jusqu'à ce que les troupes, traversant 150 milles d'un pays difficile et inhospitalier, puissent arriver à lui par les défilés des montagnes; et il sera très-heureux, si ce secours lui vient à temps. Pendant que le général se frayait péniblement un chemin à travers l'Himalaya, la révolte s'organisait rapidement dans le pays qu'il avait quitté. L'ennemi avait si bien caché ses mouvements, et intercepté les communications, qu'au moment même où la brigade combattait à 40 milles de Caboul, depuis 20 jours, l'envoyé n'avait aucune connaissance des luttes meurtrières qui avaient lieu dans le voisinage, et ne soupçonnait pas même le danger. Le 29 octobre, il écrivait à Bombay que tout était prospère et tranquille, et qu'il se mettrait en route au bout de quatre jours. Au moment où il écrivait, toutes les armées de l'Inde n'auraient pu le faire avancer de 100 milles. Le 2 novembre, un soulèvement général eut lieu dans Caboul et ses environs. Les 60,000 habitants de cette capitale se mirent en révolte ouverte; les Ghilzier, excités par un succès récent, brûlant de se venger, arrivèrent de toutes parts. Les communications sont tellement interceptées, que du 12 novembre au 17 décembre, il n'y avait eu aucun rapport entre les villes de l'occident et Caboul. Les capitaines Swaines, Robinson et Gordon ont succombé dans les combats qui ont eu lieu. L'ennemi s'étant emparé d'un fort, le capitaine Raban fut tué le 6, en voulant le reprendre. Les troupes l'ont reconquis. Le 11, nous avons repris quelques canons, que les insurgés nous avaient enlevés. Le capitaine Codrington a été tué, et le capitaine Paton grièvement blessé en cette circon-



AFGHAN D'HÉRAT.

stance. Durant seize jours notre artillerie n'a cessé de jouer. L'ennemi a perdu 36,000 hommes; mais nous avons aussi perdu beaucoup de monde.

» L'insurrection a fait des progrès au midi et à l'est. Le 4, on sut à Caboul que le Kohistan était en révolte, et que les lieutenants Wheler et Maule avaient péri. Heureusement les Kyberries paraissent disposés à ne pas nous inquiéter, les Seïks sont nos amis, et nous espérons en conséquence que sir Robert Sale se maintiendra jusqu'à l'arrivée des secours. Les premiers nous viendront probablement de l'ouest; car il y a actuellement plus de quinze mille hommes aux environs de Kandahar, y compris le contingent de châh. Si le pays était dégagé de neige, on pourrait franchir en un mois les 250 milles qu'il y a de Caboul à Kandahar. Ces troupes du Kandahar, formant une force de 12,000 hommes, sans les indigènes, sont dispersées sur un vaste territoire.

» Kandahar a 100,000 habitants. Cette ville est à 229 milles de Ghazna. L'armée anglaise a 2,000 hommes à Khelate-i-Ghilzie, plus rapproché de 90 milles que Kandahar, de Caboul. Un régiment de cipayes et de l'artillerie, en tout 1,000 hommes, commandés par le colonel Palmer, sont à Ghazna. Les neiges ont rendu le pays impraticable. »

Du 20 janvier. — *Le Bengal Hurkaru.*

« Rien ne saurait être comparé à la trahison dont sir W. Mac-Naghten a été victime. Il s'était rendu, plein de confiance, auprès de Mohammed-Ukbar-Khan, qui, à ce qu'il paraît, avait conçu le projet atroce de prouver sa fidélité à la cause du prophète en massacrant notre envoyé. En effet, peu après que les conférences ont été ouvertes, Mohammed tira à bout portant un coup de pistolet sur l'envoyé, qui tomba mort; et ses aides de camp afghans, à ce signal, se précipitèrent sur les officiers anglais. Le major Pottinger, successeur de sir W. Mac-Naghten, a ouvert des négociations avec les chefs afghans. Par une lettre du 25 décembre, il annonce qu'il traite avec les insurgés, pour retirer immédiatement nos troupes du Caboul; et très-probablement nos soldats sont à Djellalabad, s'ils y doivent jamais arriver.

» Le 24, l'ennemi nous fit intimer ses conditions, menaçant, si nous ne les acceptions pas, de sacrifier 6,000 de ses soldats, plutôt que de nous laisser maîtres du pays. Ces conditions étaient monstrueuses; aussi notre envoyé les rejeta-t-il avec dignité. L'ennemi proposait de lui livrer tous nos canons, nos fusils, munitions, etc., nous plaçant sous la sauvegarde des Afghans, qui nous conduiraient hors du pays. Il exigeait que les officiers mariés, les femmes, les enfants restassent en otage; que la brigade de Djellalabad se repliât sur Peshavour, et que Dost-Mohammed fût rendu aux Afghans. Voici quelle fut la réponse de sir W. Mac-Naghten : « Plutôt la mort que le déshonneur! Nous nous confions au Dieu des batailles, et en son nom nous défions l'ennemi d'avancer! » Vers ce temps, Mohammed-Ukhbar-Khan, fils de Dost-Mohammed, arriva dans la capitale et fut proclamé roi. Zeman-Hals fut nommé vizir. Quoique les conditions eussent été rejetées avec indignation, il ne paraît pas que l'ennemi ait alors tenté d'en venir à l'exécution de ses menaces; mais le 29, une masse considérable d'infanterie se montra sur les hauteurs, avec le canon qu'elle avait pris, espérant nous amener à le reprendre, et répandant la nouvelle que sa cavalerie était allée à la rencontre de la brigade qui s'avançait de Kandahar. On ne tarda point à s'apercevoir que cette cavalerie était cachée derrière l'infanterie; et cette ruse n'eut aucun succès. Plusieurs jours s'écoulèrent sans combat. L'ennemi menaçait d'attaquer, mais il en restait là. Enfin, le 1er décembre, il attaqua le Balla-Hissar et fut repoussé. Le 4, quelques pièces furent mises en batterie sur une éminence, et canonnèrent les canton-

nements pendant toute la journée. Le soir, ils livrèrent l'assaut à un fort qui avait été pris au commencement du mois, et que le lieutenant Cumberland occupait avec cent hommes. Ils mirent le feu à un sac de poudre, contre la porte, mais l'explosion fut sans effet. Le 5, l'ennemi incendia le pont jeté sur le Bullah, entre les cantonnements et la ville; et le 6, il parvint à reprendre le fort. L'enseigne Grey, du 44[e], fut blessé, et la garnison ne fit aucune résistance. Le 8, un convoi de munitions, qui se rendait au Balla-Hissar, fut attaqué, et l'ennemi s'empara de quarante chevaux chargés. Le 9, Mohammed-Ukhbar-Khan entra en conférence avec l'envoyé. Depuis cette époque, il n'est parvenu aucune nouvelle authentique de Caboul. Dès le 9, il n'y avait plus que pour trois jours de vivres. A Djellalabad tout allait bien. Le 1[er] décembre, Sale avait mis l'ennemi en déroute, et n'avait plus été harcelé. Il était bien approvisionné, et devait être bientôt renforcé par la brigade qui, arrivant des provinces, avait atteint Peshavcour, d'où elle devait être partie le 3 janvier. Vers l'ouest tout avait, jusque-là, été fort calme; mais au nord du défilé de Bolan quelques insurrections avaient éclaté; et on rapporte que Kandahar est vigoureusement attaqué. Toutefois les troupes anglaises sont en force sur ce point : car la brigade commandée par le colonel Maclaren y est rentrée, et on se prépare énergiquement à la défense. On n'a reçu aucun avis de Ghazna, où la garnison ne manque, dit-on, de rien. Tout est tranquille en deçà de Bolan. »

Topographie.—Caboul, grande ville très-populeuse sur le Caboul, au milieu d'une plaine très-fertile et bien cultivée. On y remarque le Balla-Hissar, citadelle où réside le souverain. Son palais est aussi vaste que magnifique. Il y a une autre citadelle qui sert de prison d'État. La plupart des maisons sont en bois. Les bazars sont grands et voûtés. Le commerce, naguère florissant, a beaucoup perdu. Caboul est le plus grand marché de chevaux de l'Afghanistan. Aux environs, sur une colline d'où la vue est superbe, s'élève le tombeau de l'empereur Baber. 70,000 habitants.

Ghazna, autrefois capitale, n'offre plus guère que des ruines; et il reste peu des monuments nombreux et superbes qui l'embellissaient au temps de sa splendeur. On nommait Ghazna la seconde Médine; et beaucoup de musulmans y viennent encore en pèlerinage. Le climat y est froid, non à cause de la latitude, mais en raison de l'élévation du sol. 14,000 habitants.

Kandahar, ville fortifiée, entre deux affluents de l'Helmend. Fondée par Nadir-Châh, sur un plan régulier, Kandahar est une des plus belles villes de l'Asie. On y admire beaucoup de monuments. Les maisons sont bâties en briques et s'élèvent de deux étages. C'est la place la plus commerçante, la plus industrieuse de l'Afghanistan. On y frappe la monnaie. 100,000 habitants.

Djellalabad, au sud-est et à deux journées de Caboul, est une petite ville fortifiée qui n'a plus que 3,000 habitants.

Lahore ou Pendjab.—Il est bon de faire précéder ce que nous aurons à dire du Lahore, d'une notice sur les sikhs et la formation de ce puissant État, dont l'existence est d'un si grand poids sur la domination anglaise dans les Indes.

Le mot *sikh*, d'origine sanscrite, signifie disciple ou personne attachée à une secte particulière; mais depuis longtemps on l'a spécialement affecté à désigner les partisans du célèbre docteur Gourou-Nanuk, qui naquit dans le Pendjab en 1470. Issu d'une famille hindoue de la caste militaire, ses penchants pacifiques le portèrent à la vie religieuse : il devint fakir, se livra aux pratiques de la plus haute dévotion, et visita non-seulement tous les lieux saints de l'Hindoustan, mais encore la Mecque et tous les pèlerinages en vénération parmi les musulmans. Revenu dans sa patrie, il promulgua un nouveau système religieux, dont le but avoué était, par une fusion des deux cultes, de



HABITANT DE LAHORE

mettre fin aux guerres sanglantes entre les Hindous et les musulmans. Quoiqu'il ne se prétendît pas inspiré, ses disciples ont toujours considéré son livre comme une autorité émanée d'en haut. C'est dans ce livre qu'il avait déposé les règles de sa doctrine, dont les bases étaient l'unité de Dieu et le devoir de la bienveillance envers toutes les créatures. Il enjoignait aux musulmans de respecter les préjugés des Hindous, de s'abstenir de tuer les bœufs, et de se livrer à d'autres actes qui sont en horreur aux sectateurs de Brahma; et il exhortait les Hindous à renoncer à leur honteuse idolâtrie, pour se réunir aux mahométans dans l'adoration d'un Être suprême, un et indivisible. La nouvelle secte fit plus de prosélytes parmi les Hindous que parmi les musulmans; et comme ses adeptes ne firent aucune tentative pour s'arroger un pouvoir temporel, on les laissa en paix durant un siècle; ce qui leur permit de répandre au loin leurs principes, grâce surtout au zèle de gourous ou apôtres, dont neuf, après la mort de Gourou-Nanuk, furent reconnus comme chefs héréditaires des sikhs. Le centre de leur religion était le Pendjab. En 1574, le Gourou-Ramdas bâtit la ville et creusa l'étang d'Amritsir, *source de l'immortalité,* dont le premier nom fut Ramdaspour. Cette ville, située à 10 lieues de Lahore, devait servir de lieu de pèlerinage et de réunion générale.

Vinrent les mauvais jours pour les sikhs. La rapidité avec laquelle leur nombre augmentait, mais surtout la fondation d'Amritsir, éveillèrent la jalousie des chefs du pays. Une persécution terrible éclata contre eux en 1584, et Arjimnal, successeur de Ramdas, fut une des premières victimes. Les radjahs hindous, qui les détestaient comme renégats, et les musulmans, qui confondaient tous les infidèles dans leur proscription, se réunirent pour les exterminer. Les sikhs coururent aux armes et se défendirent; mais leur puissance alla toujours déclinant pendant près d'un siècle. Enfin, en 1674, Govind, deuxième et dernier gourou spirituel, reconnaissant que les mesures les plus vigoureuses pouvaient seules empêcher l'anéantissement total de la secte, par les attaques formidables et le fanatisme aveugle et cruel d'Aureng-Zeb, ce chef fit subir un changement complet à leur caractère et à leurs institutions. Il composa un nouveau volume, le donna comme supplément au Grinth; et cette mesure suffit pour convertir les sikhs et une armée de fanatiques, chargés, comme les musulmans, de défendre et de propager leur religion à la pointe du glaive.

On remarquera toutefois que les principes pacifiques de Nanuk se maintinrent encore chez un petit nombre de sikhs, appelés Udasis, et parmi lesquels on choisit d'ordinaire les prêtres. Afin de mieux marquer la séparation de son peuple, Govind abolit toute distinction de caste. Il adopta pour ses sectateurs le surnom de singh ou lion, qui n'avait été porté jusqu'alors que par les fiers Radjpouts. Comme on devait s'y attendre, les membres des castes inférieures accoururent en foule, se rangèrent sous les bannières de Govind, et sauvèrent le nom de sikhs de la destruction. Ils furent toutefois obligés de plier sous le pouvoir irrésistible d'Aureng-Zeb; et leur chef, après une longue et orageuse carrière, mourut dans une retraite, où il s'était caché.

Avec Govind s'éteignit la hiérarchie des patriarches sikhs, et on lui substitua la Gourou-Mata, ou diète nationale, instituée par Govind lui-même, et dont les réunions continuèrent d'avoir lieu à Amritsir, quand les circonstances l'exigeaient, jusqu'en 1806, époque où la guerre avec Holkar amena des forces anglaises dans le Pendjab. Sous les règnes courts et agités des successeurs d'Aureng-Zeb, la fortune des sikhs varia. Proscrits, massacrés chaque fois que la cour de Delhi put envoyer des forces considérables dans le Pendjab, ils reprenaient la prépondérance, dès que les armées impériales étaient obligées de quitter le pays. Les sikhs s'attribuaient alors tous les droits d'une souveraineté indépendante, et battaient monnaie. En 1737, la terrible

invasion de Nadir-Châh et les incursions incessantes d'Ahmet-Douraouni, le fondateur de la monarchie afghane, changèrent totalement la face de l'empire et arrachèrent sans retour le Pendjab à la maison de Timour. Tant que vécut Ahmet, les sikhs furent toujours vaincus par les Afghans, et subirent leur domination, sans toutefois la reconnaître. En 1762, ils perdirent plus de 20,000 hommes; et les vainqueurs purifièrent avec leur sang, les mosquées qu'ils avaient profanées. Mais le fanatisme les soutint, et après chaque défaite ils se relevaient plus furieux; enfin, après la mort d'Ahmet, ils chassèrent sans peine les Afghans de tout le Lahore.

Le gouvernement s'était modifié depuis l'extinction des Gourous, et il avait pris la forme d'une république fédérative. Le pays était divisé en douze missuls ou associations; et chacune d'elles, indépendante sous son serdar, obéissait, du moins en apparence, à l'autorité suprême de la Gourou-Mata. S'il fallait repousser une invasion, chaque missul fournissait son contingent fédéral. L'armée était évaluée à 70,000 hommes, en majeure partie de cavalerie. Le système féodal, qui règne dans toute l'Inde et dans plusieurs autres contrées de l'Asie, dominait aussi chez les sikhs. Les terres étaient divisées en fiefs administrés par un zémindar, qui marchait à la tête de son contingent, et devait rendre compte au serdar de l'impôt territorial. L'administration suprême de la justice était déférée au serdar, qui jugeait d'après le Grinth, ou plutôt d'après les inspirations de ses conseillers. Vers les dernières années d'Ahmed-Châh, l'un des serdars, un certain Khourrouk-Singh, que des talents remarquables et une valeur éprouvée avaient élevé à ce rang, se rendit si puissant, qu'à sa mort il put léguer à son fils, Matia-Singh, une dignité qui était élective. Khourrouk-Singh avait péri en combattant en 1774. Matia-Singh, quoique mineur, gouverna avec fermeté et accrut son pouvoir, qu'il transmit à son fils Rundjet-Singh, en 1792, époque de sa mort. Rundjet-Singh avait douze ans : il exerça le pouvoir sous la tutelle de sa mère. Il gouverna par lui-même dès 1796. On l'accuse d'avoir fait empoisonner sa mère; mais cette atrocité n'est nullement prouvée. Une armée afghane, sous les ordres de Zehman-Châh, fit incursion dans le Pendjab, en cette même année 1796. Les serdars, qui n'étaient point unis entre eux, et dont les troupes furent saisies d'une panique, feignirent de se soumettre. Rundjet-Singh montra dès lors son génie essentiellement politique et porté à l'intrigue. La soumission des serdars n'avait été que simulée. Ils combattirent, avec des chances variées, de 1796 à 1799; et les Afghans furent enfin contraints d'évacuer le Lahore. Le jeune Rundjet-Singh, durant cette crise, s'était agrandi aux dépens des deux partis, et il acquit l'importante ville de Lahore pour quelques canons perdus sur un banc de sable, et qu'il avait rendus au prince afghan.

En 1810, il fut tacitement reconnu comme chef unique de la nation, et dès l'année suivante, après avoir achevé de subjuguer les douze missuls, il prit le titre de Maharadjah ou Roi, changeant ainsi la république fédérative des sikhs, en une monarchie absolue, qui, pendant les années suivantes, s'agrandit de plusieurs provinces qui furent successivement démembrées de l'Afghanistan, et incorporées au royaume de Lahore. Le Peshawer et le Moultan furent conquis en 1818; le Cachemir, en 1819. Enfin, la bataille décisive de Noushahro, en 1823, réduisit les Afghans à se tenir désormais sur la défensive.

Les premiers rapports de Rundjet-Singh avec la puissance anglaise datent de 1808, lorsque, par suite des empiétements successifs des chefs sikhs sur le territoire situé entre le Sutledge et la Jumna, un corps de troupes bengalaises s'avança contre eux. Rundjet comprit sur-le-champ qu'il ne pouvait lutter contre les soldats disciplinés de la Compagnie; et en conséquence il conclut, au mois d'avril 1809, une convention

d'après laquelle le Sutledge devait former la limite des deux empires; et depuis cette époque jusqu'à sa mort, Rundjet entretint les relations les plus amicales avec les Anglais. Les entrevues qu'il eut avec lord W. Bentink et lord Aukland seront longtemps fameuses par le déploiement de pompe orientale et de faste militaire qu'elles offrirent. Ce fut en 1814 que Rundjet-Singh songea pour la première fois à organiser une partie de son armée à la manière européenne, et il se servit, dans ce but, de quelques déserteurs de l'armée de la Compagnie. En 1822, deux officiers français, MM. Ventura et Allard, qui avaient servi avec distinction sous Napoléon, étant arrivés à Lahore, leur présence donna une nouvelle impulsion à cette expérience militaire. Plusieurs autres officiers européens vinrent après eux dans le Pendjab; et à sa mort Rundjet-Singh avait 25,000 hommes d'infanterie de ligne, que sir Alexandre Burnes jugeait égaux, pour la discipline et le courage, aux cipayes de la Compagnie. Il avait en outre une nombreuse cavalerie, une artillerie formidable, et tout cela, joint à beaucoup de cavalerie irrégulière, reste de l'ancienne armée des sikhs, faisait monter son armée à près de 80,000 hommes.

Rundjet-Singh mourut à Lahore, le 27 juin 1839, des suites de ses excès. Par le traité conclu avec l'Angleterre, sa succession avait été garantie à Khourrouk-Singh, seul fils reconnu, et ce prince monta sans opposition sur le trône. Mais sa faiblesse physique et son incapacité, ne lui permettant pas de prendre une part active aux affaires, son propre fils, No-Nihil-Sing, s'empara des rênes du gouvernement, avec le titre de régent; et, aidé par Radjah-Dhian-Sing, le plus habile et le plus fidèle ministre de son aïeul. Mais les mesures adoptées par ce jeune prince et son conseiller, qui, du vivant même de Rundjet, avait été le chef du parti anti-anglais, prirent bientôt un caractère si hostile, qu'une lutte devint inévitable. Ils laissèrent les serdars se livrer à des actes partiels d'agression contre les frontières anglaises, et refusèrent toute explication à l'agent anglais à Lahore. On assure même qu'ils envoyèrent des sommes considérables à Dost-Mohammed, alors en armes dans le Turkestan. Il n'y avait qu'une vive animosité contre les Anglais, qui pût pousser le chef des sikhs à secourir son ennemi le plus invétéré. Quoi qu'il en soit, son règne fut court; car Khourrouk étant mort en novembre 1840, No-Nihil, le jour même de ses funérailles, auxquelles il assistait, fut blessé mortellement par la chute d'une poutre, que causa une presse des éléphants, dans une porte étroite. Ainsi mourut, à l'âge de 21 ans, le dernier rejeton légitime de Rundjet-Singh.

Quelque suspectes que parurent les circonstances de cette mort, aucun parti n'était en mesure d'en profiter, dans le premier moment, par suite de la confusion et de l'anarchie qui en résultèrent. Shéré-Sing, fils d'une des principales femmes de Rundjet, que celui-ci n'avait jamais voulu reconnaître, parce qu'au moment de sa naissance il était depuis longtemps absent de sa capitale, mais à qui il accorda toutefois de grandes faveurs, Shéré-Sing, que ses qualités rendaient cher à l'armée, réussit à s'emparer de la couronne. Mais la mère et la veuve de No-Nihil élevèrent des prétentions, et implorèrent le secours de l'Angleterre, sur quoi Shéré-Sing jugea prudent d'abdiquer en faveur de sa mère; mais sa retraite ne fut que momentanée. En janvier 1841 il reparut devant Lahore, à la tête d'une armée qu'il avait rassemblée dans les montagnes. Il fut bientôt rejoint par Dhian-Sing; et après plusieurs combats meurtriers, il força la reine à se retirer, et à le laisser en possession du royaume. Ses talents administratifs ne sont point à la hauteur de sa bravoure, et les dernières nouvelles du Pendjab représentent ce pays comme en proie à l'anarchie, au milieu de laquelle toutes les améliorations introduites par Rundjet-Singh disparaissent une à une; et déjà les officiers européens ont été contraints à se réfugier sur le territoire britannique. La vieille reine a été assassinée. Le poison et le poignard jouent le rôle le plus actif, et la mort ou la

confiscation des biens viennent frapper tous les chefs opposés au gouvernement actuel, qui se soutiendra, aussi longtemps que Shéré-Sing s'abstiendra de tenter le rétablissement de la discipline dans l'armée; mais la première mesure énergique qu'il adoptera pour ramener l'ordre et la tranquillité, sera le signal de son renversement.

Le Lahore est borné au nord et à l'est par le petit Thibet; au sud, par l'Hindoustan, province de Delhi; au sud-ouest, par le Sindhi; à l'ouest et au nord-ouest, par l'Afghanistan. Son étendue est de 15,000 lieues carrées. La population, de 8,000,000 d'habitants, se compose de sikhs, sectateurs de Govind-Sing et de musulmans, plus un petit nombre d'Hindous.

Le climat est fort chaud en été, mais l'élévation de certains districts, surtout vers le nord et dans le Cachemir, y rend les hivers rigoureux.

Cinq fleuves et un grand nombre de petites rivières arrosent le Lahore et y répandent la fertilité. Le Sutledge coule de l'est à l'ouest, se joint au Beyah, qui, sous le nom de Ghorra, va rejoindre le Tchenab, lequel, grossi des eaux du Djilem et du Ravi, va enfin tomber dans l'Indus. Tous ces courants d'eau sont navigables pour des bateaux de moyenne grandeur. Le Djilem, qui arrose Cachemir, reçoit par un canal les eaux du lac de Cachemir. Quelques canaux favorisent la navigation intérieure et l'arrosage des terres.

Toutes les vallées du Lahore sont fertiles, et produisent les grains d'Europe, le riz, le sorgho, et toutes sortes de fruits de l'Europe et de l'Inde. Les éléphants y sont peu nombreux; mais il y a beaucoup d'excellents chevaux, de race tartare et persane, des bœufs, des moutons, et grand nombre de chèvres, dans le nord, et surtout dans le Cachemir. On se sert quelquefois de chameaux; toutefois ces utiles animaux y sont peu nombreux, à cause de la grande quantité de chevaux.

La flore de ce pays est très-riche, et les roses de Cachemir sont universellement renommées.

Le bois est rare, et dans certains cantons on brûle la bouse de vache séchée.

Les eaux sont d'une excellente qualité; l'on ne retrouve plus au Lahore les goîtres qui défigurent plusieurs populations du Beloutchistan et de l'Afghanistan.

Le Moultan, province qui confine au Sinhi et à l'Afghanistan, est dans un état florissant, depuis que Rundjet-Singh a doté ce beau pays d'une infinité d'améliorations; et cette province expédie beaucoup de céréales dans le Pendjab.

Au sud-est du Moultan est un petit pays dont le prince, qui prétend descendre de Mahomet, paye tribut aux sikhs. Ce khan est riche, et a pour résidence l'importante ville de Bahavalpour, sur le Ghorra, avec 20,000 habitants. Le Bahavalpour est un pays très-fertile, parfaitement arrosé, et où l'agriculture et l'industrie sont activement protégées par le khan actuel, qui encourage tous les efforts vers le progrès. On fabrique dans ce pays des ceintures d'une finesse de tissu telle, qu'elles sont recherchées dans tout l'Orient. Le Bahavalpour fait un commerce très-actif, et achète des quantités considérables de marchandises d'Europe.

Le Cachemir, que les Mogols ont appelé Paradis Terrestre, mérite à tous égards cette brillante dénomination : fertilité du sol, abondance et variété de toutes les productions, douceur du climat, tout se réunit, au Cachemir, pour rendre la vie agréable; et si la malpropreté des habitants ne venait enlaidir ce superbe pays, il n'en est pas un qui pût lui être préféré. Les précieux tissus de Cachemir sont trop connus pour qu'il soit utile d'en parler ici.

A l'exception des Hindous, qui sont commerçants ou tisserands, toutes les populations du Lahore, quoique adonnées à la culture, sont belliqueuses, et lorsque le pays est en paix, un grand nombre de guerriers sikhs vont servir à l'étranger, pour se livrer à leur goût dominant, la guerre.

Quoique les sikhs soient polygames, il n'y a guère que les princes qui entretiennent des harems. Les commerçants, les artisans et les hommes de la campagne ont une seule femme, qui est traitée avec douceur, et jouit de plus de liberté que dans l'Hindoustan. Les mœurs, sans être rigoureusement pures, sont loin d'être dissolues, et l'on ne voit guère que les grands se livrer aux excès et à la débauche.

Topographie. — Lahore, sur le Râvi, autrefois résidence des Grands Mogols, et maintenant capitale de tout le royaume, est une grande ville, qui, quoique bien déchue, est encore peuplée de 100,000 habitants, dont un grand nombre se livrent au commerce et à l'industrie. Lahore est bâti avec régularité; les rues sont larges, assez propres. On y remarque le magnifique palais de granit rouge, construit par Akbar, et agrandi par ses successeurs et notamment embelli par Rundjet-Singh. Aux environs de Lahore sont deux beaux monuments : le mausolée de Djehâng-hir et celui de Nour-Djehân-Begoum, l'un et l'autre bien conservés.

Amritsir, à 32 lieues sud de Lahore, est une grande ville que les sikhs vénèrent comme cité sainte. On y remarque l'Amritsir (bassin du breuvage de l'immortalité), d'où cette ville a pris son nom. Le fond et les bords de l'Amritsir, qui est un étang creusé par les sikhs, est revêtu de briques. Au milieu s'élève le temple dédié à Govind-Gourou, où les sikhs viennent invoquer cet illustre réformateur de la religion de Nânuk. Sous un riche dais, repose le livre sacré des lois, écrit par Govind. Ce temple est desservi par 500 prêtres. Amritsir est arrosé par un canal dérivé du Râvi. Cette ville est défendue par une forteresse, construite par Rundjet-Singh. Population, 50,000 âmes.

Cachemir, grande ville, mal bâtie et sale, sur le Djilem, dans une situation enchanteresse, non loin du lac de Cachemir, qui a 5 lieues de circonférence, et sur les bords duquel on admire le vaste et magnifique palais, que les empereurs mogols, qui affectionnaient particulièrement ce délicieux séjour, y avaient fait élever. Cachemir a beaucoup souffert des guerres longues, acharnées et incessantes qui ont ensanglanté le Lahore; mais il conserve sa réputation pour les superbes châles que l'on y tisse. Population, 115,000 habitants, musulmans.

Peichawer, grande et célèbre ville, qui avait une école mahométane très-fameuse. Cette ville a considérablement perdu de sa splendeur. L'immense forteresse du Bala-hissar renferme un palais avec de beaux jardins. On remarque en outre un beau caravansérai. 70,000 habitants, presque tous musulmans.

Moultan, non loin du Thenab, grande ville, ceinte d'un mur de 50 pieds d'élévation, et flanqué de tours. Moultan a une citadelle. On y remarque de beaux tombeaux. Cette ville a une bonne industrie, et on y fabrique beaucoup de soieries et de tapis très-recherchés. 25,000 habitants.

Les autres villes considérables du Lahore et des pays tributaires, sont Ahmedpour, Outch, Millancote et Attok.

PERSE.

Nulle contrée de l'Asie n'a eu de plus hautes, de plus brillantes destinées que la Perse. Ce royaume, aujourd'hui si déchu de son antique splendeur, ouvre une immense carrière aux méditations sur les vicissitudes des empires et des peuples.

Avant d'entrer dans les détails des éphémérides de la Perse, la reproduction d'un article de journal servira, mieux que toutes les dissertations, à faire connaître quelle est la vraie situation de ce malheureux pays, placé si bas, qu'il subit déjà, avant la conquête, toutes les hontes de la sujétion.

A l'occasion des nouvelles défavorables que le gouvernement britannique a reçues récemment de l'Afghanistan, se réveille l'ancienne querelle sur la politique qui avait fait entreprendre cette guerre. Il y a déjà trois ans que Urquhart, l'ennemi le plus acharné de lord Palmerston, attaqua vivement la politique suivie par ce ministre, relativement aux Indes et aux affaires d'Orient en général; il allait même jusqu'à l'accuser de trahison, et comme travaillant dans l'intérêt de la Russie. Urquhart développe ses vues à cet égard dans l'ouvrage : *Diplomatic Transactions in central Asia*, dans lequel il cherche à prouver que lord Palmerston aurait falsifié plusieurs documents diplomatiques et les aurait clandestinement employés pour voiler la perfidie de sa conduite. On ajoute peu de foi à ces dénonciations; car, en admettant même que des documents eussent été tronqués, il ne s'ensuit pas que ce fût dans des vues de trahison; mais bien plutôt pour couvrir les fautes commises, et qui certes ne manquaient pas de gravité. Laissant donc Urquhart prouver, s'il le peut, que Palmerston était traître à sa patrie, nous ne nous occuperons que du développement vraiment profond auquel l'auteur se livre sur les relations de l'Angleterre avec l'Afghanistan et la Perse. Ce sera faire connaître le véritable état de choses, d'autant plus menaçant pour l'Angleterre, que l'on commence à soupçonner une puissance étrangère d'y avoir donné la main. L'affaire est trop bien organisée; il règne trop d'harmonie entre les serdars, pour qu'on ne s'aperçoive pas qu'il doit y avoir une direction occulte, dont le coup d'œil est plus sûr, plus exercé que ne l'est d'ordinaire celui de ces chefs. Une phase nouvelle s'ouvre donc sur les affaires de l'Asie centrale, et pour y jeter quelque lumière, il faut remonter aux événements antérieurs.

La conduite de l'envoyé russe à Téhéran (le même qui, d'après plusieurs journaux anglais, aurait contribué à la conclusion du dernier traité de commerce avec l'Angleterre), si amicale qu'elle soit en apparence, est cependant trop peu vraisemblable, pour qu'on la prenne comme monnaie de bon aloi; en outre, la conduite de la Russie, durant les années 1834 et 1835, est encore trop présente à la mémoire pour se méprendre sur les vrais motifs qui la font agir. L'Angleterre et la Russie ont, en Asie, des sentiments hostiles l'une à l'égard de l'autre; et même, si l'intérêt commun a pour un moment uni les deux nations, pour se défaire de Méhémet-Ali, il n'est guère probable que cet intérêt ait jamais pu faire naître une harmonie telle, qu'elle impose



Noble Persan.

(Asie.)

silence aux intérêts bien autrement importants en Perse, en Afghanistan et dans le Turkestan.

Pour mieux rendre la situation des deux nations dans ces contrées, il faut remonter au commencement du siècle. En faisant abstraction de la période de Pierre Ier, les conquêtes des Russes au delà du Caucase n'ont commencé que vers cette époque. Cependant Mohammed-Aga avait longtemps déjà senti le poids des armes russes. Les Anglais, à cette même époque, avaient besoin de la Perse : le schah de Caboul, Zeman, aujourd'hui pensionnaire anglais, et réfugié à Ludianah, fit alors contre les Indes des attaques, qui se renouvelèrent chaque année. Les Anglais conclurent donc une alliance avec Feth-Ali-Shah, qui attaqua les Afghans dans l'ouest; et, par cette diversion, leur procura la tranquillité. Il était raisonnable que l'Angleterre protégeât à son tour la Perse contre la Russie; mais la guerre de cette puissance contre la Perse eut justement lieu au moment où l'Angleterre avait grandement besoin de la Russie, par rapport aux événements européens, qui devenaient de plus en plus menaçants. Conséquemment elle ne le fit pas.

La guerre de Perse finit par le traité de Gulistan, en 1812, qui affermit l'autorité russe dans le sud du Caucase. Plus tard, la Russie traita ce pays avec tant de dureté, que, ne pouvant supporter davantage un joug si pesant, il s'en détacha complétement en 1826. Durant cette guerre, l'Angleterre abandonna totalement la Perse, et ne lui paya même pas les sommes qu'elle lui avait promises. La Russie avait donc un moyen puissant de décrier l'Angleterre auprès des peuples orientaux, et si nous ajoutons foi à des informations particulières, la Russie aurait été jusqu'à faire accroire à ces peuples que l'empereur, par son influence, aurait fait nommer un de ses maréchaux (le duc de Wellington) premier ministre en Angleterre, et qu'il n'était par conséquent plus à craindre que les Anglais entravassent les desseins de la Russie.

Ce ne fut qu'après que la Russie eut obtenu ce qu'il était possible d'obtenir par ses opérations militaires; qu'elle eut affaibli Aderbijan, centre principal de la force de tout ce pays; soumis toute la famille royale, que l'Angleterre sortit de son assoupissement et fit enfin de sérieuses réflexions sur sa position en Perse, ainsi que sur les mesures les plus propres à mettre un terme aux envahissements de la Russie. Mais il n'en était plus temps, et déjà la Russie avait enjoint à Abbas-Mirza de chercher dans l'est des dédommagements aux pertes essuyées dans l'ouest. Celui-ci avait déjà vaincu dans le Khorassan, et cela même par la coopération d'officiers anglais, qui ne croyaient nullement agir contre les intérêts de leur patrie.

Vient enfin le coup de maître que la Russie s'était réservé de porter : c'était l'élévation de Mohammed-Mirza, fils d'Abbas-Mirza et petit-fils de Feth-Ali, au trône de Perse, et c'est seulement à partir de cette période que commencent les événements. La Russie proposa à l'Angleterre de travailler de commun accord pour assurer le trône de Perse au fils d'Abbas-Mirza, afin, disait-elle, d'empêcher les bouleversements intérieurs qu'un changement de souverain rendrait inévitables. L'Angleterre n'y vit aucun mal; elle regarda même comme un grand avantage, que la succession se fît au plus vite et sans que la Perse fût affaiblie par une guerre civile. Aussi n'épargna-t-elle ni son or ni ses officiers afin de parvenir à ce résultat si désirable en apparence, et elle donna aveuglément dans le piége.

Les fautes commises par l'Angleterre en cette occasion sont certes des plus graves, et Urquhart les a fait ressortir avec une admirable clarté. L'opinion publique en Perse regarda avec raison la Russie et l'Angleterre comme devant nourrir des projets hostiles l'une contre l'autre, par suite de leur position respective en Orient. Si donc la Russie a pu déterminer l'Angleterre à appuyer son protégé pour le trône de Perse, il était tout

naturel de répandre dans ce pays la conviction que l'influence anglaise en Europe était inférieure à l'influence russe, et que la Russie était la puissance dominante. La conséquence de tout ceci fut que la considération pour l'Angleterre tomba à tel point en Orient, que l'on crut pouvoir tout se permettre envers elle.

Il y avait en Perse deux prétendants : Mohammed-Mirza, déjà nommé, et Hussein-Ali, plus connu sous le nom de Firman-Firmai, ou comme gouverneur général du Farsistan. Ce dernier, dit Urquhart, eût été un souverain presque indépendant d'un pays fort et inabordable, habité par des tribus dévouées à l'Angleterre, et qui, par sa situation au sud, est à l'Angleterre ce qu'est l'Aderbidjan à la Russie. On savait que Hussein, plein d'antipathie pour la Russie, avait confiance dans l'Angleterre. Chaque province était influencée par la vue des avantages ou des dangers qu'elle avait à attendre ou à redouter du parti dominant : en un mot, la lutte entre ces deux princes n'était, aux yeux de la Perse, qu'un combat dans lequel l'influence russe et l'influence anglaise se disputaient la domination. Si l'on ajoute que, d'après les notions orientales, les fils de rois succèdent avant les petits-fils, et que conséquemment Hussein-Ali avait un droit incontestable au trône, à l'exclusion de Mohammed-Mirza, on peut se faire une idée de l'impression qu'a dû produire en Perse la conduite de l'Angleterre, appuyant le candidat russe et coopérant elle-même à lui livrer ses rivaux.

Cet événement a porté une atteinte sensible à l'influence anglaise en Perse, atteinte dont elle n'a pu se relever encore, et dont les suites désastreuses ne se sont pas fait longtemps attendre. Mohammed-Mirza, maintenant Mohammed-Schah, reprit bientôt les plans de son père contre le Khorassan et Herat; et la Russie sut lui inspirer l'idée que, comme successeur de Nadir-Schah, il devait, non-seulement chercher à soumettre l'Afghanistan, mais s'asseoir sur le trône des empereurs de Mogol. A peine ces vues vinrent-elles au grand jour, qu'on parvint facilement à gagner toutes les tribus de l'ouest de la Perse et celles du Turkestan, qui se flattaient déjà d'obtenir leur part au butin des Indes. Pour la mise à exécution, il n'y avait d'autre empêchement que l'Angleterre; mais celle-ci, par sa trop grande soumission à la Russie, s'était rendue si insignifiante, qu'on ne la regarda pas comme un grand obstacle. Les instructions que reçurent, d'abord M. Ellis et ensuite M'Neill, ne purent que fortifier le schah dans son opinion, et c'est vraisemblablement dans ces instructions qu'Urquhart prétend trouver les preuves de la trahison de lord Palmerston au profit de la Russie.

Les instructions de MM. Ellis et M'Neil, aussi longtemps que la Russie et l'Angleterre furent d'accord, en réalité ou en apparence, ne pouvaient avoir d'autre résultat que d'empêcher les deux envoyés de s'opposer sérieusement aux plans du schah contre Herat. En tout cas, il est une circonstance des plus remarquables, c'est que M. M'Neill n'ait pas osé, de sa propre autorité, faire une démarche officielle pour empêcher l'expédition contre Herat, et qu'il ait attendu jusqu'à ce que le gouvernement des Indes l'en eût chargé d'une manière toute spéciale. D'après une dépêche du 24 février 1836, il n'avait pas encore fait de représentations à cet égard; mais, suivant une autre dépêche du 20 juin, il les avait faites, « *chargé*, dit-il, *par le gouvernement des Indes.* » C'est de l'attaque de Herat que tout dépendait : la réussite des plans de la Russie, de voir sa domination établie dans l'Asie centrale, et la crainte de l'Angleterre d'y perdre complétement son influence.

« Dès le commencement des négociations, dit Urquhart, lord Palmerston n'a donné des instructions *à personne*, pour ce qui touche cette question, qui ne se trouvent même pas mentionnées dans les dépêches, jusqu'après la catastrophe. Dans les pièces soigneusement choisies qu'il a communiquées au parlement, et dans les différentes dépêches des deux envoyés, qui sentaient également que la source du mal était dans la coopé-

ration de lord Palmerston avec la Russie, il y a une foule de preuves officielles qu'il dépendait de l'Angleterre d'empêcher l'expédition de Herat. Quelque difficile qu'il fût de traiter ou de résoudre cette question, elle n'aurait pu échapper à aucun ministre, à moins qu'il eût été d'intelligence avec la Russie. (*not committed to Russia*). » Les passages suivants serviront d'appui à ce que j'avance. M. Ellis écrivit à lord Palmerston le 10 avril 1836 : « Le schah ne renoncera pas à son plan (l'attaque contre Herat), si le gouvernement anglais ne l'y force. » M. Mac-Naghten écrivit, le 26 novembre 1836, à M'Neill : « Le gouvernement des Indes ne veut point perdre sa considération (*loss of character*), ce qui arriverait nécessairement s'il y avait le moindre prétexte pour soupçonner l'Angleterre d'appuyer la Perse contre des pays (*parties*) avec lesquels nous sommes en relations d'amitié. » M. M'Neill, dans une dépêche du 11 juillet 1837, adressée à lord Auckland, s'exprime ainsi : « Je ne vois pas le motif pour lequel nous dissimulerions à la Perse, que la nécessité de prendre des précautions pour notre propre sûreté nous force à cette demande, et que nous ne pouvons affaiblir nos lignes de défense ni notre position. » M. Ellis disait, au commencement des négociations : « La Perse ne veut pas ou n'ose pas conclure une étroite alliance avec l'Angleterre. » Et, à la fin du mois de mai 1838, M. M'Neill dit : « Le schah craint trop d'indisposer la Russie, s'il se désistait de son plan de conquête sur Herat. »

« On voit facilement par ces extraits que les deux représentants de l'Angleterre avaient la conviction que l'expédition d'Herat n'eût pas eu lieu, si l'Angleterre s'y fût opposée. On voit que le gouvernement des Indes craignait de perdre sa considération par la coopération de l'Angleterre avec la Russie. Il s'ensuit encore, que la Russie avait employé vis-à-vis de la Perse un système de continuelle menace pour la rendre hostile à l'Angleterre, et qu'en cela elle a été constamment soutenue par lord Palmerston, qui, tout en connaissant les vues de la Russie, par la conduite qu'elle a tenue dès le commencement des négociations, n'avait pas fait cependant une seule démarche, ou pour lui en demander compte, ou pour mettre fin à l'alliance de ces deux cours, alliance dont la Russie s'est constamment prévalue. En examinant de près toute la marche de ces négociations, on ne découvre ni légèreté, ni imprudence, ni insouciance, ni inconséquence, ni contradiction : partout on voit de l'ordre et du système. Donc, lord Palmerston a prêté son autorité et son pouvoir officiel pour faire réussir les plans de la Russie, et cela avec une entière connaissance des vues hostiles de celle-ci envers l'Angleterre, et de son impuissance de nuire à la Grande-Bretagne, sans la coopération de cette dernière. »

On peut penser de ce jugement ce qu'on voudra; mais il est avéré que le résultat, les faits et les pièces officielles, tout dépose contre l'imprudente marche politique suivie par lord Palmerston dans les affaires de Perse. Cependant, comme on l'a dit en commençant, quant aux pièces officielles, on pourrait les expliquer d'une manière moins sévère. Sans nul doute les papiers soumis au parlement sont arrangés avec un art et un soin infinis, de manière à induire en erreur toute personne qui ne serait point entièrement au courant de l'affaire; mais il ne faut pas confondre l'assemblage des faits avec les faits mêmes, etc., etc.

Le nom le plus ancien de la Perse lui vient d'Élam, fils de Sem. Son nom actuel, parmi les Orientaux, est celui d'Iran. L'histoire ancienne de la Perse est trop connue, trop classique, pour qu'il soit utile d'entrer à ce sujet dans les détails qu'on peut

trouver partout; et il suffira d'indiquer les principaux événements qui ont amené la Perse à son état actuel d'abaissement et de faiblesse.

Avant Cyrus, les Perses étaient divisés en douze tribus, sur lesquelles régnait Cambyse, qui avait épousé Mandane, fille d'Astyage, roi des Mèdes. De cet hymen naquit Cyrus, 599 ans avant Jésus-Christ. Les Perses étaient sobres, vertueux, d'une simplicité de mœurs admirable, exercés aux travaux de la guerre, et toutefois pacifiques; en un mot, ils étaient infiniment supérieurs à tous les peuples voisins. Cyrus, pendant son glorieux règne, éleva la Perse à un haut degré de puissance et fut le fondateur du plus vaste empire qu'il y eût alors en Orient. Ses successeurs l'agrandirent encore; et à l'époque de la conquête de la Perse, par Alexandre, cet empire s'étendait jusqu'aux Indes et touchait à la Grèce. L'histoire de la Perse, jusqu'à Alexandre, offre de grands événements, parmi lesquels il convient de citer la captivité des Israélites et leur délivrance, les batailles si célèbres de Marathon et de Salamines. A la mort d'Alexandre, l'empire de Darius fut démembré, et le royaume le plus puissant qui sortit du partage fut celui qu'obtint Séleucus, et qui prit le nom de royaume de Syrie. Quant à la Perse, proprement dite, ce ne fut qu'un État de peu d'étendue et dont l'histoire, jusqu'à la réduction des royaumes d'Asie en provinces romaines ou en royaumes tributaires de Rome, se confond avec celle des pays voisins. L'an 256 avant Jésus-Christ, Arsace fonda la monarchie des Parthes, qui fut détachée de l'empire des Séleucides, et devint plus tard si redoutable aux Romains, lorsqu'ils avaient atteint l'apogée de leur puissance.

Depuis Auguste, la plupart des souverains qui régnaient en Perse firent de constants efforts pour secouer le joug; et ces efforts furent quelquefois heureux. L'histoire cite plusieurs princes qui firent tête aux empereurs ou à leurs généraux. Artaxercès, qui des derniers rangs de la société s'était élevé jusqu'au trône, et qui eut la gloire de combattre Alexandre-Sévère et de vaincre un de ses lieutenants; Narsès, qui régnait en 294; Sapor, second fils de Narsès, qui fit longtemps et glorieusement la guerre contre les empereurs Constance et Julien; Vararane, qui régna 20 ans et mourut en 441; Chosroès, contemporain de Justinien, dont il reçut plusieurs ambassades, et qu'il contraignit plus tard à lui payer tribut, après avoir réduit Antioche en cendres et conquis plusieurs provinces. Ce précis fait déjà voir que les rois de Perse s'étaient rendus indépendants de l'empire, même avant Constantin.

Le christianisme avait pénétré dans la Perse dès l'an 90, et commença à y être persécuté vers l'an 321. Comme l'histoire religieuse des Perses est tout aussi connue que leur histoire politique, il suffira de dire que les premiers Perses étaient adorateurs du feu; que leurs prêtres, leurs mages, avaient une grande influence, et qu'ils étaient consultés dans toutes les entreprises importantes. Quand l'empire romain eut envahi l'Asie, le culte des Perses reçut quelques modifications et admit certaines pratiques du polythéisme des Grecs. Les apôtres chrétiens eurent d'abord de grands succès en Perse; mais les guerres incessantes entre la Perse et les empereurs d'Orient furent un obstacle trop puissant pour que le christianisme pût arriver à être la religion du plus grand nombre. Lorsque le mahométisme, qui, dès son apparition, envahit toute l'Asie centrale, commença à se répandre en Perse, les chrétiens y étaient peu nombreux. Ce grand événement, qui s'accomplit de l'an 629 à 659, soumit la Perse aux califes en 650; mais dès l'an 632, des Arabes convertis à l'islamisme avaient conquis plusieurs provinces de la Perse. L'histoire de ce pays devient confuse vers la fin du IXe siècle, parce que l'autorité des califes s'étant affaiblie, plusieurs gouverneurs se rendirent indépendants. Cet état de choses suscita des guerres intestines, pendant lesquelles les califes se trouvant rarement assez forts pour soumettre par eux-mêmes les rebelles, envoyèrent



PRÊTRE PERSAN OU MOLLAH.

des chefs tartares ou arabes qui, lorsqu'ils étaient victorieux, s'établissaient en Perse et n'accordaient aux souverains de Bagdad qu'un simulacre de vasselage. Vers l'an 1027, un prince illustre, Mahmoud, de la glorieuse race des Gaznévides, fit de grandes conquêtes; mais ses fils ne surent pas les conserver; et les Turcs Seldjoukides, en 1037, après avoir vaincu le petit-fils de Mahmoud, se rendirent maîtres du Khorassan et de quelques districts environnants, et fondèrent le royaume de Nischabour, sur lequel Togril, prince aussi distingué par sa bravoure et ses grands talents militaires, que par sa générosité et son goût décidé pour les sciences et les lettres, régna jusqu'à l'an 1065. Les auteurs chrétiens lui reprochent sa haine pour le christianisme et les persécutions qu'il dirigea contre les chrétiens. Alparslan, successeur de Togril, agrandit considérablement le royaume de Nischabour, rétablit celui de Perse; il cessa de reconnaître la vaine autorité des califes, et vainquit les Grecs de Constantinople, avec qui il fit un traité avantageux. Le fils du grand Alparslan, Melicshah, soumit la Syrie et l'Égypte, Boukhara et Samarcande, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux Indes. Cette période est vraiment glorieuse pour la Perse; et les trois règnes de Togril, Alparslan et Melicshah affermissent tellement la puissance et la prépondérance de ce royaume, qu'il faudra plusieurs siècles de revers pour le réduire à l'état où nous le voyons.

A la mort de Melicshah, son frère et ses quatre fils partagèrent ses vastes États. Cette division couvrit la Perse de désordres suscités par le défaut d'unité. Toutefois Sandjar, le troisième fils de Melic, qui régnait sur le Khorasan, étendit ses conquêtes jusqu'à l'Indus et le Jaxartès, soumit au tribut le roi de Lahore, ainsi que d'autres princes, et eut un règne d'autant plus glorieux, que les circonstances lui furent singulièrement propices : en effet, tous ses frères étant morts, les parties du royaume qui avaient été divisées revinrent à son sceptre; mais ayant voulu, dans un âge avancé, pousser ses conquêtes dans la Tartarie, il perdit une bataille, où son armée fut taillée en pièces, et lui-même se sauva avec peine. L'année qui suivit cette sanglante défaite, il marcha contre une tribu de Turcomans, ses tributaires, qui s'étaient révoltés : Sandjar fut battu et fait prisonnier. Pendant sa captivité, qui dura de 1153 à 1156, il fut traité avec beaucoup de dureté; ses États, que gouvernait la sultane favorite, furent en proie aux incursions des Turcomans. Il parvint à briser ses fers, et mourut en 1157, âgé de 73 ans.

Le Mogol Gengiskan, après des massacres inouïs, soumit la Perse, et à sa mort, en 1226, Houlagou, son petit-fils, eut en partage la Perse. Ce prince subjugua la Mésopotamie et la Syrie, et extermina la secte des assassins, que le vieux de la Montagne a rendus célèbres au temps des croisades. Ce prince protégea chaudement les sciences; et une foule de monuments attestent son goût pour l'astronomie, les lettres, l'architecture. Il épousa la fille de l'empereur Michel Paléologue. La Perse, jusqu'en 1335, époque de la conquête de ce royaume par le fameux Timour ou Tamerlan, fut gouvernée par les descendants d'Houlalou, et essuya de sanglantes guerres intestines ou extérieures, qui l'affaiblirent et en détachèrent quelques provinces. Tamerlan mourut en 1405. Deux petits-fils du conquérant se disputèrent son vaste empire : l'un fut assassiné, et l'autre détrôné et fait prisonnier. Alors un fils de Timour, oncle du jeune roi captif, prit la couronne et traita son neveu avec bonté, lui donnant même le gouvernement du Khorasan. Les successeurs de Timour occupèrent le trône jusqu'en 1478, époque où Schah-Ismaël, fondateur de la monarchie des Sophis, s'éleva au rang suprême. Aucun événement remarquable ne signala les règnes suivants; mais celui du grand Schah-Abbas, qui mourut en 1628 à l'âge de 70 ans, a jeté un grand éclat, plus encore par la profonde sagesse de ce prince, que par ses conquêtes, qui furent peu

considérables, quoiqu'il ait chassé les Turcs de tout le littoral de la mer Caspienne, de l'Aderbidjan, de la Géorgie, du Kurdistan, de Mossoul et du Diarbekir. Les Portugais possédaient Ormouz depuis plus d'un siècle. Schah-Abbas, envieux du riche commerce qu'ils y faisaient, mais n'ayant point de marine pour les en chasser, crut faire un coup de profonde politique, en décidant les agents de la Compagnie anglaise des Indes à tenter cette expédition. Les Portugais se défendirent vaillamment; ils durent enfin rendre cette position, qui resta aux Persans; mais les espérances du schah ne se réalisèrent point : car Ormouz, en passant sous la domination de la Perse, perdit toute son importance. Sous Schah-Séfi, petit-fils et successeur de Schah-Abbas, les Turcs reprirent tout ce qu'on leur avait enlevé. Abbas II remplaça son père, Schah-Séfi, en 1641. Ce prince, adonné à l'ivrognerie et à tous les autres vices qu'entraîne cette passion dégradante, eut cependant un règne heureux. Son fils, qui régna après lui, sans avoir ses défauts, était dépourvu de courage et d'énergie, et il ne dut ses prospérités qu'à la bonté de ses ministres et de ses généraux. Hosein, qui vint ensuite, régna paisiblement durant vingt ans; mais un orage terrible menaçait la Perse. Les tribus sunnites du Kurdistan ravagèrent le sud-ouest, et vinrent jusque sous les murs d'Ispahan. Les Arabes s'étendirent le long du golfe Persique et s'emparèrent des îles. Les Afghans, ligués aux Usbeks, envahirent le Kirman et le Khorasan, et, en 1722, prirent Ispahan, après avoir, avec moins de 20,000 hommes, sans artillerie, défait une armée persane forte de plus du double, et qui avait 80 bouches à feu. Le prince afghan Mahmoud s'empara de la personne du faible Hosein, le fit renfermer, puis mourir au bout de sept ans, et régna à sa place sur une partie du royaume. D'un autre côté, les Turcs, profitant de ces désastres, faisaient des conquêtes dans l'ouest, tandis que les Russes envahissaient les provinces caspiennes. Mahmoud, atteint d'une aliénation mentale furieuse, fut étouffé par les ordres de sa mère.

Aschraf, cousin de Mahmoud, lui succéda en 1725; mais Tamasp, fils de l'infortuné Hosein, parvint à gagner les généraux turcs, et finit, lorsqu'il eut quelques troupes, par les combattre à outrance et avec tant de succès, que la Porte traita avec lui et le reconnut; mais à peine se mettait-il en mesure de chasser l'usurpateur, que la fortune contraire lui suscita un ennemi bien autrement redoutable : ce fut l'illustre Thamas-Kouli-Khan, qui régna ensuite sous le nom de Nadir-Schah.

Ce grand homme joignait aux vertus les plus héroïques, le courage, la passion des grandes choses, les vices les plus révoltants : la cruauté, la cupidité, la perfidie. De basse extraction, ayant été tailleur, il devint soldat, puis brigand, puis chef de bande, ensuite gouverneur du Khorasan. Plus tard, chassé avec ignominie de cette position élevée, il dévasta la même province à la tête d'une troupe de bandits, et finit par se rendre si redoutable, que Tamasp lui offrit un commandement dans son armée, ce qu'il accepta avec joie. Aschraf et Tamasp se livrèrent bataille aux environs de Damegan : les Afghans furent défaits, et perdirent une autre bataille à 14 lieues au nord d'Ispahan. Aschraf, contraint à prendre la fuite, égorgea Hosein. Le vainqueur, qui devait ses succès à Nadir, le décora du titre de Thamas-Kouli-Khan. Le général de Tamasp poursuivit Aschraf, lui enleva tout ce qu'il emportait, et ayant fini par le faire tuer, il rapporta sa tête. Nadir sut se rendre indispensable. Il était admiré de la nation; son maître, prince faible et sans talents, n'inspirant que le mépris, Nadir le fit renfermer dans une forteresse du Khorasan, mit sur le trône son fils, un enfant de huit mois, et gouverna comme régent. Dans la guerre contre les Turcs, après d'éclatantes victoires, il conclut un traité qui rétablissait les limites des deux empires telles qu'elles étaient avant l'invasion des Afghans. En 1736, à la mort du jeune Abbas III, Nadir se fit reconnaître comme roi, et prit le nom de Nadir-Schah. Ici commence le cours des con-



Le Schah de Perse.

quêtes de Nadir-Schah, qui, toujours armé, toujours victorieux, conquiert successivement Balkh, Candahar, Caboul, et, traversant l'Indus, soumet tout sur son passage et arrive rapidement à Delhi, en 1739, où il s'empare d'immenses trésors, qu'on fait monter à cinq milliards, en y comptant tout ce qu'enleva son armée. A son retour des Indes, il alla piller et ravager le Sindhi, marcha sur Herat et Balk, poussa jusqu'auprès de Boukhara, et ne s'arrêta, que parce que le souverain des Usbeks vint faire sa soumission et consentir que l'Oxus servirait de frontière. Ainsi la Perse avait pour limites l'Oxus, l'Indus, la mer Caspienne et le Tigre. Dans ses dernières années, Nadir-Schah, bourrelé par le remords d'avoir injustement fait crever les yeux à son fils aîné, le brave Reza-Kouli, commit les cruautés les plus extravagantes, et força ses propres serviteurs à l'assassiner, l'an 1747, dans la 61e année de son âge et la 12e de son règne. Les meurtriers de Nadir-Schah mirent sur le trône son neveu Ali. Celui-ci fit mourir Reza-Kouli et treize autres fils et petits-fils de Nadir. Ali fut vaincu et privé de la vue par Ibrahim-Khan, son frère, qui fut mis à mort par ses soldats, ainsi qu'Ali.

Un fils de Reza-Kouli avait échappé au massacre de ses frères et oncles; il fut élevé sur le trône, déposé et aveuglé après deux ans, puis réintégré, déposé une seconde fois, et enfin placé à la tête du Khorasan par un prince afghan. Pendant ces désordres, tous les gouverneurs se déclarèrent indépendants, et il s'éleva plusieurs petites monarchies, qui n'eurent qu'une existence éphémère, et finirent, lorsque Kérim-Khan eut établi son autorité dans toute la Perse occidentale, et qu'il eut renversé ces fantômes de souverains. Kérim-Khan mourut en 1779, regretté de toute la Perse. Il avait 80 ans.

Zéki-Khan, frère et successeur de Kérim, fut un prince cruel, dont le règne fut court. Ses gardes l'égorgèrent, et donnèrent la couronne à Aboul-Fath-Khan, second fils de Kérim. Aboul, n'ayant aucune des vertus de son père, fut détrôné par Sadik-Khan, son oncle, en 1781; celui-ci fut détrôné à son tour par son neveu Ali-Mourad-Khan, qui mourut en 1785, laissant le trône à Djafar, son cousin, qui fut empoisonné en 1788. Hadji-Ibrahim, homme d'une sagesse et d'une probité rares, aida Loutf-Ali-Khan, fils de Djafar, à prendre le sceptre de son père, malgré les efforts d'un prince puissant, Aga-Mohammed, qui avait conquis le Ghilan, le Mazenderan, Ispahan, Hamadan et Tauris. Loutf-Ali-Khan était doué de qualités brillantes, mais il était violent, vindicatif, et, devenu envieux de l'homme à qui il devait la couronne, il s'aliéna cet excellent serviteur. Après des efforts héroïques, il succomba dans sa lutte contre Mohammed, qui était soutenu par Hadji-Ibrahim. Tombé au pouvoir de son ennemi, celui-ci le fit mettre à mort.

Aga-Mohammed, paisible possesseur du Mazenderan, du Ghilan, du Fars, de l'Irak et du Kirman, fixa sa capitale à Téhéran qu'il fit fortifier. En 1795, il marcha contre Héraclius, prince de Géorgie, tributaire de la Russie, le vainquit, prit et saccagea Tiflis, et le soumit au tribut. Les Russes vinrent l'attaquer l'année suivante; et, sans la mort de Catherine II, cette agression lui eût sans doute été fatale. Ce prince habile, mais dissimulé et cruel, fut poignardé dans sa tente, par deux domestiques qu'il avait condamnés à mort pour une faute légère.

Baba-Khan, fils de Mohammed, lui succéda avec l'appui de Hadji-Ibrahim. Le nouveau souverain prit le nom de Feth-Ali-Schah. Une guerre avec la Russie, en 1803, fut fatale à la Perse, qui perdit le littoral de la mer Caspienne. Napoléon entra en négociations avec Feth-Ali-Schah. Il envoya successivement en Perse MM. Romieux et Jaubert, puis le général Gardane. Romieux mourut à Téhéran en 1805. Jaubert arriva en Perse en 1806. Gardane, qui y vint ensuite comme ambassadeur, promit des secours contre la Russie; et plusieurs officiers qui l'avaient suivi, enseignèrent aux troupes persanes la tactique européenne. L'Angleterre, alarmée de l'influence russe et fran-

çaise, envoya à Téhéran sir John Malcolm. Gardane revint en France en 1810, après avoir vu annihiler ses négociations par le colonel Brydges, qui était parvenu à persuader que la France ne pouvait rien pour la Perse, et que Feth-Ali-Schah n'avait rien à attendre que de l'Angleterre.

Les Persans suivent les lois de l'islamisme, mais ils sont de la secte des schiites, tandis que les Turcs appartiennent à celle des sunnites. Les schiites rejettent l'autorité des trois premiers califes Abou-Bècre, Omar et Osman, et ne reconnaissent de puissance spirituelle légitime que celle d'Ali. La Sunna ou recueil des traditions orales, qui repose sur l'autorité des trois premiers califes, est considérée par les Persans comme un tissu d'impostures. Ils ont une grande vénération, une foi vive en un petit traité dogmatique appelé Hasna. Les schiites diffèrent aussi des sunnites dans la pratique de quelques rites, soit pour la manière de tenir les mains et de se prosterner en priant, soit pour les ablutions. Les schiites portent si loin la haine contre les trois premiers califes, que bien peu d'entre eux accomplissent le pèlerinage de la Mecque : ils visitent, la plupart, le tombeau d'Ali, à Nedjef; celui d'Hosein, son fils, à Kerbela, ou celui de l'iman Reza, à Mesched. Ils observent les mêmes fêtes religieuses que les sunnites, mais ils en ont aussi qui leur sont particulières. La plus solennelle est celle qu'ils célèbrent pendant les dix premiers jours du mois moharrem, en commémoration de la mort et du martyre de Hosein. Les Persans sont très-superstitieux, et croient qu'il y a fatalité partout. Nulle part le dogme du fatalisme n'a jeté de racines plus profondes qu'en Perse. Les félicitations, tellement inhérentes aux mœurs européennes, qu'elles forment les principaux articles du code de notre civilité, sont rigoureusement proscrites en Perse, où l'on croirait un malheur imminent, si l'on avait reçu des félicitations au sujet d'un événement heureux, ou des compliments sur quelqu'une de vos qualités personnelles ou de ceux qui vous sont attachés par les liens du sang.

Le pouvoir spirituel réside en Mahdi, le dernier des douze imans, descendants d'Ali. Les Persans croient fermement que Mahdi n'est point mort, qu'il est seulement caché, et qu'il reparaîtra vers l'époque du jour du jugement, où Jésus descendra du ciel, et où tous les hommes se convertiront à la foi de Mahomet. En son absence, l'autorité spirituelle est exercée par des hommes réputés saints et que les suffrages du peuple ont élevés à la dignité de moudjtehed. Il n'y a parmi tout le clergé persan que trois ou quatre moudjteheds, et leur pouvoir est tel, que les princes les plus despotes n'oseraient leur refuser de grandes marques de vénération extérieure.

Les rois de Perse ont toujours été absolus : le clergé seul peut opposer une barrière à cette puissance illimitée, qui s'étend sur les biens, la liberté et la vie de tous les Persans.

Le droit de succession au trône n'est établi par aucune loi, et dépend exclusivement de la volonté du monarque, qui choisit parmi tous les membres de sa famille.

Il n'est pas un pays où le souverain ait plus de devoirs à remplir; et les choses, à cet égard, ont très-peu varié depuis Cyrus. Lorsque le schah n'est point malade ou en partie de chasse, il passe au moins six heures par jour en public, accessible à tous ses sujets.

La loi écrite est fondée sur le Coran et sur la partie de la Sunna qui n'émane point des trois premiers califes. On suit en outre un droit coutumier, qui varie suivant les provinces. Les moudjteheds exercent une grande influence sur les cours judiciaires. Dans les grandes villes il y a un cadi, qui ne rend toutefois la justice que sous la direction du Scheik-Oul-Islam, ou juge suprême de la loi écrite. Dans les villes moyennes, le cadi est indépendant, et dans les petites localités, la justice est rendue par un mollah. La duplicité et la vénalité des cadis et des mollahs sont devenues proverbiales.



Derviche persan.

Les magistrats séculiers rendent la justice en public. Leurs audiences sont d'ordinaire tumultueuses et bruyantes, surtout de la part des femmes, parce que l'usage ne permet pas d'user à leur égard du bâton, qui réduit efficacement les hommes au silence.

La justice persane est expéditive; et les procès entraîneraient peu de frais, si les sommes dépensées par les parties, afin de corrompre le juge, ne les rendaient presque toujours fort onéreux.

Quand le roi ne rend pas la justice personnellement ou par délégation, la justice criminelle est rendue par les règles qu'établit le Coran. La personne volée peut pardonner au voleur, de même que l'héritier légal d'une personne assassinée peut transiger avec le meurtrier. Le vol d'une somme considérable est souvent puni par la mort. Quant à la mutilation pour vol, quoique autorisée par le Coran, elle est rarement mise en usage. Un meurtrier remis entre les mains de l'héritier légal peut être mis à mort par celui-ci. Les punitions pour les fautes légères sont l'amende, la bastonnade ou le fouet.

Les gouverneurs de province, les magistrats de l'ordre le plus élevé sont nommés par le roi; mais les magistrats de second rang, les chefs de quartier, quoiqu'à la nomination du roi, sont toujours pris parmi les notables de la ville où ils doivent exercer leurs fonctions, et c'est communément suivant le vœu de la population. Chaque corps de métier a un chef chargé de défendre les intérêts de sa corporation et d'en faire la police. Les ketkhoda, ou commissaires de police, jouissent d'une grande considération. Leurs fonctions sont gratuites, et ils ont en outre les attributions de nos juges de paix. Le daroga fait la police des bazars : c'est une espèce de juge de commerce qui a en outre la surveillance des mœurs. Ce magistrat a sous ses ordres une foule d'agents subalternes.

Les tribus nomades ont une autre législation; et les chefs de tribu, assistés du conseil des anciens, jugent pour ainsi dire souverainement, d'après les règles du Coran et les traditions. Il est rare que les gouverneurs interviennent dans ces sortes de jugements.

Le rapt et l'adultère sont très-rares chez les tribus errantes, où ces crimes sont punis de mort. Ils sont plus communs dans les villes, et les coupables y sont traités moins rigoureusement. Si la culpabilité de la femme est établie, ses parents la mettent en pièces.

La perception de l'impôt est confiée aux officiers de justice. Le revenu monte à environ 75,000,000 de francs; les branches principales sont le produit des terres de la couronne, l'impôt foncier, les taxes sur les denrées et marchandises. Les fonctionnaires sont payés, la plupart, au moyen d'une retenue exercée sur le revenu public et le produit des patentes.

Dans les cantons pauvres, l'impôt se perçoit quelquefois en nature. Les tribus errantes payent suivant la richesse de leurs troupeaux.

Le gouvernement est propriétaire d'un grand nombre de maisons, qu'il loue aux habitants. Les particuliers payent 20 p. % du revenu de leurs maisons.

Les taxes irrégulières sont si nombreuses, si considérables, qu'elles égalent le revenu fixe, et portent le total des revenus à 150,000,000.

Les militaires persans sont d'humeur querelleuse, et cependant leur bravoure est souvent douteuse. Les dernières guerres contre la Russie témoignent assez de la justesse de cette assertion. Ils sont bons cavaliers, et manient la lance et le sabre avec dextérité; mais l'infanterie est mauvaise, même lorsqu'elle est exercée à l'européenne.

Les troupes régulières, tant à pied qu'à cheval, sont beaucoup moins nombreuses que les troupes irrégulières. En temps de paix, l'armée n'est que de 35,000 hommes,

encore faut-il compter dans ce nombre les gardes des gouverneurs de province.

L'armement du fantassin consiste en un mousquet, une épée et un bouclier; celui du cavalier se compose du sabre, des pistolets, et presque tous ont en outre la lance.

Le Persan est actif et industrieux, surtout en agriculture. Le sol est rarement fertile; le manque d'eau se fait presque partout sentir, et il a fallu de grands travaux, pour amener le système d'irrigation au point où il est aujourd'hui. C'est une chose admirable que le nombre infini de sources artificielles, de puits, de digues, d'écluses, que l'on voit dans tous les cantons où les sources naturelles et les rivières manquent. Les eaux qui descendent des montagnes durant la fonte des neiges, sont dirigées dans les champs par des canaux et distribuées, suivant les besoins, sous l'inspection d'officiers publics. En beaucoup d'endroits on a creusé de vastes bassins pour les conserver. Les cultivateurs sont tout aussi entendus dans l'art des engrais. Quant au labour, il s'opère avec un soc tiré par des bœufs. Les sillons ont très-peu de profondeur. Immédiatement après qu'ils sont formés, on brise les mottes avec un maillet à long manche, puis on bêche et on herse, de façon que les semailles sont jetées sur une terre préparée comme nos jardins. Le champ, ainsi labouré, est entouré d'un rebord d'un pied d'élévation, afin que l'arrosage ne puisse fuir.

Le sol est presque partout nitreux, et les terres basses qui sont abandonnées s'imprègnent de sel marin, deviennent stériles et se couvrent de soudes, de salicornes et d'anabases. Le sel de cuisine est si commun, que les eaux de pluie le charrient dans les bas-fonds. Tous les lacs sont salés et dépourvus de poissons. Les étangs, si on ne les vidait chaque année, deviendraient également salés. La surface des déserts est couverte d'une croûte saline.

Les animaux domestiques sont le cheval, le mulet, le bœuf, le chameau et l'âne. Les bœufs ne servent qu'au labour. Les chameaux sont employés dans les pays sablonneux; mais où le sol est ferme, on préfère les mulets, qui sont beaux et d'une grande force. L'âne est, comme chez nous, le compagnon des travaux du pauvre, et sert aux transports pour de petites distances.

Outre l'âne ordinaire, on en a d'une race plus élevée, qui a des formes élégantes, beaucoup de vivacité, et qu'on emploie, comme au Caire, pour la monture. Il y a de ces ânes qui coûtent jusqu'à 40 tomans (500 francs).

Le cheval persan, de taille moyenne, est fort, agile, dur à la fatigue, bon coureur. Son corsage est élégant, ses jambes assez fines, nerveuses; mais l'encolure est un peu courte et trop charnue, ce qui oblige à employer des mors brisés. On a aussi en Perse le cheval arabe; mais les grands seuls en achètent : car un arabe pur sang coûte toujours de 200 à 300 tomans; et il en est qui se vendent jusqu'à 600. Les meilleurs chevaux de la Perse sont ceux du Khorasan. Plus grands et plus vigoureux que ceux des autres provinces, ils sont tous réservés pour le service de la cavalerie régulière. On voit aussi en Perse quelques chevaux tartares. La coutume qu'ont les cavaliers turcs et persans d'arrêter court leurs chevaux, lorsqu'ils sont lancés au galop et même bride abattue, fait que ces chevaux, dès l'âge de 8 ans, sont faibles du jarret et bouletés.

Il y a en Perse beaucoup de moutons, mais l'espèce en est chétive et ne donne que des laines fort communes. Quant à la chair, elle est fort bonne et succulente. Les chèvres sont nombreuses dans les pays de montagnes. La chair du porc étant interdite aux musulmans, cet animal est presque inconnu en Perse.

Les animaux sauvages sont le lion, le chat-pard, le loup, le chacal, le lièvre, le bélier et la chèvre sauvage; et dans les contrées les plus élevées, l'onagre ou âne sauvage. Le pays est trop sec pour que les serpents soient très-nombreux; et en général il y en a peu de venimeux; mais les scorpions pullulent en Perse, et ils pénètrent partout. Les



Canonnier Persan.

oiseaux sont les mêmes que ceux des contrées qui se trouvent sous cette latitude dans les autres parties du globe. Les pigeons sont innombrables; et les Persans en prennent grand soin, les tenant dans des colombiers d'une construction ingénieuse et commode.

Les Persans ne sont pas fort avancés dans certains arts mécaniques; mais on doit reconnaître qu'ils travaillent fort bien l'acier. Leurs armes blanches sont d'une trempe excellente et ont un bon tranchant; mais elles sont cassantes. Les armes à feu sont inférieures. Ils ont des fonderies de canon. C'est surtout dans l'art du doreur, du graveur et du ciseleur que les Persans excellent, ainsi que dans celui d'émailler sur or et sur argent. On ne trouve nulle part la teinturerie aussi avancée qu'en Perse; et on attribue leur supériorité à cet égard à l'air, et au climat qui, étant sec et pur, produit cette variété, cette vivacité et cette ténacité des couleurs, qui doivent leur qualité à ce que les ingrédients de teinture, croissant presque tous en Perse, sont employés frais et pleins de sucs. Les maroquins sont de première qualité. La peau de cheval, parfaitement apprêtée, est teinte d'un beau vert; avec celle de l'âne, on fait du chagrin; celles du veau et du chameau reçoivent autant de force que de souplesse, et sont appropriées à une foule d'usages. Leurs cuirs, en général, sont excellents, et surpassent ceux de Turquie. N'ayant point de tan, les Persans y suppléent avec la chaux, le sel marin et la noix de galle. Le verre n'est pas beau; ils ignorent même la fabrication des cristaux; mais leur poterie est excellente, et les porcelaines de Perse sont aussi belles que celles de Chine, et résistent fort bien au feu. Leur faïence est d'une terre d'émail pur, aussi bien en dedans qu'en dehors; et cette faïence a un vernis si brillant, un grain si fin, qu'elle peut rivaliser avec nos plus beaux produits. Les menuisiers et les ébénistes sont habiles; mais les charpentiers travaillent sans solidité et sans goût. Il est peu de personnes qui n'aient vu des tissus de Perse; on sera dès lors tout disposé à croire que les Persans excellent dans la fabrication des étoffes de tout genre : soie pure, soie et coton, soie et or, soie et argent, brocart d'or ou d'argent, tapis précieux, tissus de coton, de coton et laine ou de laine pure, taffetas, velours, etc.

Les Persans sont fort ignorants en chimie, mais ils se livrent aux sciences occultes; et, dans leur superstitieuse ignorance, on en voit encore s'occuper au grand œuvre. Leurs médecins ignorent la circulation du sang; leurs chirurgiens, l'anatomie : on peut juger par là de l'état de ces deux sciences, dans un pays où elles se réduisent encore aujourd'hui à partager les maladies et les remèdes en quatre divisions : chaud, froid, humide et sec. Les moines ou derviches, les imans, les mollahs, pratiquent librement la médecine, sans en avoir les moindres notions. On connaît, en Perse, l'inoculation; mais on la pratique rarement. La superstition a empêché jusqu'à ce jour l'introduction de la vaccine, de sorte que la petite vérole cause d'affreux ravages.

Les sciences exactes sont fort négligées; et si quelques individus étudient les éléments de cosmographie, ce n'est qu'afin de pouvoir s'adonner à l'astrologie, en laquelle les Persans de toutes les classes, depuis le schah jusqu'au dernier paysan, ont une confiance aveugle.

La Perse a donné le jour à un grand nombre de poëtes, dont quelques-uns ont été traduits dans les langues européennes. La poésie persane est en grand renom dans tout l'Orient. Roudégué, poëte fameux, qui traduisit un livre de fables et d'apologues hindous; Bélami, Ferdousi, Péléki, Khacani, Anvéri, Férid-Eddin-Attar, moraliste et poëte, Saadi, qui naquit à Schiraz, éclipsa tous ses devanciers, et se distingua surtout dans la fable et l'ode; Hafiz et une foule d'autres moins célèbres. La poésie est en si grand honneur parmi les Persans, que plusieurs rois la cultivèrent; la bibliothèque royale possède un manuscrit renfermant des odes et d'autres compositions de Feth-Ali-Schah.

Les Persans aiment la société; leur table est bien servie; la nourriture est saine et abondante, et consiste principalement en légumes, fruits et confitures. Ils se privent de plusieurs sortes de viandes, notamment de celle de porc. Quoique le Coran interdise l'usage du vin, il y a beaucoup de personnes qui en boivent, et qui poussent les libations jusqu'à l'ivresse. Le café est d'un usage général; on en prend plusieurs fois par jour. Tous les Persans fument; et c'est surtout avec le khalioun ou le nharghilé. Cependant il y a beaucoup de personnes, notamment dans les classes inférieures, qui fument dans la chibouque qui est la pipe longue des Turcs. Dans le nharghilé, on fume le tombeky, tabac jaune, très-fort, qui croît en Perse, et qui étourdirait la plus forte tête, si on voulait le fumer dans toute autre pipe. Le khalioun diffère peu du nharghilé.

Les bains publics sont très-communs, et on en trouve jusque dans les villages. Le prix de ces bains est très-modique; et l'on conçoit que les Persans en font un usage d'autant plus fréquent, que dans une contrée si chaude personne ne porte de linge.

Le Coran permet quatre femmes légitimes; mais il est rare que l'on en prenne plus d'une; et les grands ont un certain nombre de concubines, qui sont des esclaves, lesquelles cessent toutefois de l'être dès qu'elles ont donné le jour à un enfant mâle. Les hommes du peuple et les cultivateurs n'ont qu'une femme. Dans les classes moyennes, on contracte des mariages temporaires. Lorsque le contrat est expiré, on peut le renouveler; mais si la femme à louage est renvoyée, on est tenu de lui compter la somme stipulée par l'acte qui a été passé devant le cadi. Les femmes d'un certain rang sortent rarement, et c'est toujours étroitement voilées et enveloppées; mais les femmes du peuple n'ont qu'un simple voile; et dans les tribus nomades, les femmes vaquent à toutes leurs occupations à visage découvert, et servent même les étrangers. Le vêtement des femmes du peuple consiste en une chemise brune, très-ample, de larges pantalons de même couleur, et un long voile. Les femmes de qualité portent une chemise de mousseline, de soie ou de gaze, et un long corsage, dessinant la taille et entr'ouverte sur la poitrine; toutes ont des pantalons, qui sont de mousseline en été, et de velours en hiver. La coiffure n'est point uniforme. Les dames, dans le harem, ont communément un petit turban, fort léger; quelquefois c'est le bonnet arménien; le plus souvent elles portent les cheveux flottants et tressés, avec une aigrette à laquelle est attaché le voile.

Le costume ordinaire des Persans se compose du *donè*, robe longue serrée sur la taille et qui descend jusqu'aux talons. Ce vêtement est de soie, de brocart ou de coton, quelquefois même de l'étoffe des châles, suivant le rang. Sous le *donè*, ils ont l'*arkhalik*, tunique d'indienne ouatée et piquée, croisée sur les reins, ouverte sur la poitrine, et qui ne descend qu'au mollet. Le *nirahen* est une espèce de chemise de soie ou de coton, ou de toile de lin, de diverses couleurs, très-courte, sans collet, fendue sur le côté, brodée d'un petit cordonnet de soie de couleur tranchée. Le *zirdjamè* est un pantalon large, en soie ou en coton, serré sur les hanches, descendant jusqu'à la cheville. Les riches portent des chaussettes. La chaussure, au logis ou pour sortir à pied, consiste en mules à talons hauts; et, pour monter à cheval, on a des bottes molles qui montent au-dessus du genou. La ceinture est entourée d'un châle, dans lequel on passe un poignard dont le manche, ainsi que l'étoffe du châle, indiquent le rang et la richesse de celui qui les porte. Chez les gens du commun, le *donè* ne descend que jusqu'aux genoux. La mode est fort mobile quant aux couleurs de tous ces vêtements. En hiver, et dans les pays montagneux, on se couvre du *kourk*, ample pelisse ornée de fourrures.

La coiffure, dans toutes les classes, est un bonnet haut de dix-huit pouces, d'un noir foncé, en peau de mouton ou d'agneau. Les rois, les princes du sang et quelques



Dame Persanne

grands entortillent un châle autour de ce bonnet. Les Persans ont la tête rasée, avec une touffe de cheveux au sommet et une boucle derrière l'oreille, que les jeunes gens laissent descendre jusque sur l'épaule. On porte la barbe de toute sa longueur et on la teint en noir, lorsqu'elle n'a pas naturellement cette couleur.

Les femmes persanes, grandes, parfaitement bien faites, d'une beauté remarquable, sont aussi très-spirituelles et enjouées. Leur coiffure, qui a été décrite, prête beaucoup à faire ressortir la beauté de la chevelure. Leur habillement ne diffère de celui des hommes, qu'en ce que les personnes riches portent une très-ample veste de satin ouatée qui descend jusqu'à mi-cuisse et se ferme par de petits boutons très-rapprochés : cette veste remplace le *donè*. Quelques dames portent aussi une tunique sans collet, très-échancrée par devant, fermant par trois boutons au-dessus des hanches, qui sont marquées par des goussets énormes ayant pour objet de les faire paraître larges. Cette tunique, qui a déjà été décrite, a une ceinture brodée, ornée d'une plaque d'or ou d'argent, enrichie de pierreries.

Il est assez remarquable que l'on rencontre çà et là des troupes de bohémiens presqu'en tout semblables à ceux qui parcourent les diverses contrées de l'Europe. Du reste, la chose s'explique par la communauté d'origine : les uns et les autres sortent primitivement de l'Inde.

Les tribus errantes suivent moins strictement que les populations sédentaires les préceptes du Coran. Dans toutes on mange le lièvre, et les Curdes, qui prient peu et ne jeûnent jamais, mangent la viande de porc. Ces tribus sont très-portées au pillage. On voyage en Perse avec peu de sûreté, si l'on n'est escorté.

Depuis les temps les plus reculés, l'hospitalité persane a été justement vantée, et on la pratique encore aujourd'hui avec une grande générosité. Sir J. Malcolm et sa suite, dans laquelle figuraient grand nombre de Persans, vinrent descendre, à Hamadan, chez le chef d'une tribu. Celui-ci fit préparer une maison de campagne, où il traita ses hôtes avec une grande magnificence. Une gelée subite étant survenue tandis qu'ils étaient à table, toutes les montures et les bêtes de somme, au nombre de près de deux cents, furent ferrées à glace, par les ordres du khan. Cette attention délicate est vraiment admirable.

Les cérémonies du mariage diffèrent peu de celles pratiquées dans les villes; mais le matin du jour où la mariée doit se rendre chez son époux, les amis, tous les cavaliers se réunissent pour former son escorte; le cortége est précédé de danseurs et de musiciens, et quand il est à petite distance, le marié monte à cheval, suivi par tous ses amis. Il tient à la main une pomme ou une orange, et la jette de toutes ses forces à la mariée. La vigueur qu'il déploie est regardée comme un augure heureux. A peine la pomme est-elle lancée, qu'il y a une mêlée générale. Le marié, tournant subitement bride, court ventre à terre vers sa demeure. Les cavaliers le poursuivent, et celui qui est parvenu à l'arrêter a de droit son cheval, tout harnaché, et ses habits. Les pauvres remplacent le don du cheval et des vêtements par une légère rançon pécuniaire. Il arrive rarement toutefois que le marié soit pris, parce qu'il a soin de monter le meilleur cheval de la tribu, et que ses amis favorisent sa retraite.

Téhéran, capitale de la Perse, est dans une plaine de l'Irak-Adjémi, à 3 lieues sud du mont Albourz, qui la garantit des vents du nord. Cette grande ville, qui a 100,000 habitants en hiver, n'en compte plus que 40,000 en été, parce que toutes les familles riches, à l'approche des chaleurs, pendant lesquelles le climat est fort malsain, se retirent dans les montagnes des environs, où elles jouissent d'une température agréable et prennent le plaisir de la chasse. Téhéran est une belle ville, quoique, comme dans presque toute la Perse, les maisons soient construites en terre. On y

remarque l'Arag, vaste citadelle qui renferme le palais du schah. La ville est entourée d'une haute muraille, flanquée de tours, avec un fossé profond. Les environs, beaux et bien cultivés, sont privés d'arbres. L'industrie, assez active, consiste en tapis de laine feutrée, de toutes grandeurs, dont les Persans se servent aussi comme lits, en voyage. Le schah a plusieurs palais et maisons de plaisance, aux alentours de Téhéran.

Ispahan, ville autrefois immense et capitale de la Perse, n'offre plus guère qu'un amas de ruines; mais ces restes de son ancienne splendeur sont si admirables, qu'ils occuperont uné place étendue dans la description des monuments. Ispahan est sur le Zenderoud. Dans son état actuel, cette cité présente un aspect déplorable, et cependant imposant. On y admire plusieurs beaux ponts, notamment celui de Djoulfa, qui sera décrit en son lieu; la magnifique promenade de Tscharbag, qui a 3,200 pas de long et 110 de large. Toute cette promenade, qui surpasse en beauté ce que l'Europe a de plus superbe, est ornée d'édifices somptueux. Les bazars sont immenses, mais presque déserts. On fabrique encore à Ispahan, malgré sa décadence, de fort belles étoffes, telles que des brocarts, des satins, des taffetas et des toiles de coton, dont la matière première est récoltée dans les environs. La population est de 110,000 habitants. La plaine qui entoure Ispahan est fertile en riz, céréales de toute espèce, légumes, excellents fruits, garance, tabac, coton et safran. La vigne y produit d'assez bons raisins.

Caschan, au nord d'Ispahan et à l'ouest d'un grand désert salé, ayant au sud une petite chaîne de montagnes, est exposé pendant huit mois à une chaleur suffocante, qui contraint les habitants à passer les journées dans leurs caves, disposées en habitations. Caschan fut fondé dans le IXe siècle, par la fameuse Zobéide. Cette ville a de beaux édifices qu'elle doit, la plupart, à Schah-Abbas Ier; 30,000 habitants, presque tous artisans, qui fabriquent des étoffes de soie et de coton, des ustensiles en cuivre et en fer et des ouvrages d'or et d'argent. Les environs sont très-fertiles et les produits de l'agriculture et de l'horticulture très-variés.

Kom, ville considérable, auprès de laquelle on trouve de nombreuses et belles ruines. Kom possède le tombeau de Fatima, petite-fille du septième des douze imans des Persans. Ce tombeau attire une foule de pèlerins. Cette ville est riche en monuments de tous les siècles, depuis le IXe, époque de sa fondation. Elle est réputée ville sainte, et beaucoup de personnes pieuses s'y font enterrer. Kom est sur une rivière qui, presque à sec en été, est aussi large en hiver que la Seine à Paris, et inonde souvent la ville et les campagnes environnantes. Les chaleurs sont excessives. 16,000 habitants. Kom est au nord-ouest de Caschan.

Hamadan, l'antique Ecbatane, avec 55,000 habitants, est situé dans un pays montagneux, au sud-ouest de Téhéran. Cette ville a beaucoup de ruines mahométanes. Les habitants ont de nombreuses tanneries et des manufactures de tapis et étoffes.

Casbin, autrefois florissant, n'a plus que 50,000 habitants. Les environs sont secs. Les raisins de Casbin sont les meilleurs de toute la Perse. On remarque le palais des Sophis. Ce noble édifice tombe en ruine. Casbin est au nord-ouest de Téhéran.

Schiraz, dans une vallée charmante, est bien déchu; depuis le tremblement de terre de 1824. Cette ville célèbre tombe en ruine et paraît ne pouvoir se relever. On remarque les tombeaux de Hafiz et de Saadi. Un grand nombre de belles mosquées et d'autres monuments attestent l'ancienne richesse de cette cité, qui n'a plus que 14,000 habitants. Le vin de Schiraz a une réputation qui s'étend dans tout 'Orient.

Mesched, autrefois très-florissant, a encore une bonne industrie et fait un commerce actif avec la Tartarie et l'Afghanistan. Cette ville est visitée par les habitants de toute la Perse, qui y viennent en pèlerinage au tombeau de l'iman Ali, fils de Mousa. Le



Perse.—Homme du Peuple.



Femme Persanne.

grand Haroun-Raschid est mort dans les environs, en 809, à Tous, dont il y a encore quelques ruines. 30,000 habitants.

Les autres villes considérables sont Zendjan, Soultanick, Demavend, Sari, Amol, Ferahabad, sur la mer Caspienne, Asterabad, Tauris, Schouster, Istakhar, la fameuse Persépolis dont on décrira plus tard les admirables ruines, Bousehehr, sur le golfe Persique, et Ormouz, dans l'île de ce nom.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

KHANAT DE KHOUNDOUZ.

Un prince usbek règne sur cette contrée, qui comprend la grande vallée de l'Oxus supérieur et de ses affluents. Les Tadjicks sont les aborigènes; quant aux conquérants, les Usbeks, ils sont peu nombreux. Le khan de Khoundouz a plusieurs tributaires, dont le plus puissant est le chef de Sighan.

Tout ce pays est moins élevé, moins froid que la partie montagneuse de l'Afghanistan, quoiqu'il soit au nord de celui-ci; mais il est en même temps fort malsain, et il n'y a pas de ville dont le climat soit plus insalubre qu'à Khoundouz, où, après un hiver froid et humide, on est exposé à des chaleurs égales à celles des régions équatoriales.

Presque toute la population est nomade; cependant il y a des cantons qui sont cultivés avec assez de soin et d'intelligence; mais les troupeaux forment la principale richesse. Les Usbeks sont fort adonnés au pillage.

Khoundouz est une misérable bicoque où le khan a un château fortifié.

KHANAT DE BALKH.

A l'ouest du Khoundouz et au nord des montagnes de Hindou-Khouch, s'étend le khanat de Balkh, dont le souverain est tributaire de celui de Boukhara, et ne peut même faire la guerre que sous sa bannière.

La ville de Balkh, l'antique Bactra, n'offre plus à l'œil attristé qu'un amas de ruines de six lieues de circuit, et ne compte que 7,000 habitants. Le khan habite une citadelle au milieu des ruines. Les environs sont fertiles; mais l'air est malsain, à cause des inondations causées par les fréquents débordements du Dehaz. Le commerce et l'industrie paraissent se relever. On prétend que cette ville fut le berceau de Zoroastre.

Entre Balkh et l'Oxus ou Djihoun, est un désert que parcourent quelques hordes de pasteurs lorsque les pluies ont fait sortir une maigre végétation.

Les habitants du khanat de Balkh ne diffèrent en rien de ceux du Khoundouz.

BOUKHARA.

Cette vaste partie du Turkestan est au nord des khanats de Khoundouz et de Balkh, au nord-est de la Perse, à l'est du khanat de Khiva, et s'étend au nord jusqu'à la mer d'Aral, ayant pour voisins de ce côté les Tartares de la grande horde.

Plusieurs cantons sont bien cultivés, coupés de canaux pour l'irrigation; d'autres

ont de vastes pâturages. La population qui est d'environ 1,500,000 habitants, en y comprenant tous les petits khanats tributaires, est adonnée au commerce et à l'industrie, et jouit de plus d'aisance que les populations de l'Afghanistan.

Entre les deux grands fleuves qui coulent vers la mer d'Aral, s'étendent de petites chaînes de montagnes peu élevées. Toute cette contrée est cependant très-froide pendant quatre à cinq mois, et se couvre d'une neige épaisse; mais les chaleurs, dans les plaines, sont excessives, et la culture serait impossible en beaucoup d'endroits, si l'industrie des paysans n'avait multiplié le nombre des canaux.

Les Boukhares sont tous cavaliers, et le khan, en cas de guerre, peut réunir un corps de 25 à 30,000 hommes. Ces cavaliers sont fort bien montés. Leur armement consiste en une lance, un sabre, quelquefois un mousquet. Les chefs seuls ont des pistolets. Les armes blanches viennent de Perse; celles à feu, de Russie.

Le commerce est fort étendu. Les Boukhares l'entendent parfaitement, et poussent leurs opérations jusque dans l'Inde et dans la Chine. Quant à l'industrie, elle est florissante et fait chaque jour de nouveaux progrès.

Les khanats tributaires de Boukhara sont ceux de Cherselz, de Hissar, d'Ankoï, de Meïmameh, de Balkh, de Khoulm, l'un des plus puissants, de Khoundouz, de Talikan, de Badakhchan, de Dervazeh, de Koulab, d'Abi-Gherm, de Ramid.

Boukhara, grande et riche ville, sur un canal dérivé du Zer-Afchan. Les foires de Boukhara ont une grande importance, et il y afflue des marchands des contrées les plus éloignées. Les campagnes environnantes, couvertes de jardins plantés d'arbres élevés; dans la ville, des dômes, des minarets, des mosquées, des palais, des médressés ou colléges, des canaux bordés d'arbres, tout concourt à frapper et réjouir la vue. Mais cet aspect est trompeur; l'intérieur de la ville ne répond pas à cet ensemble, et malgré le mouvement du commerce, on ne rencontre que des visages préoccupés et qui respirent la défiance. Le palais du khan est une forteresse ceinte d'un mur, sur une éminence. Population, 80,000 habitants.

Samarcande, ville autrefois florissante et célèbre, n'a plus que 50,000 habitants. Cette ancienne capitale de Tamerlan renferme un magnifique mausolée surmonté d'une immense coupole, où reposent les cendres de ce conquérant. Samarcande a de superbes mosquées, de vastes médressés en marbre blanc, aujourd'hui presque déserts. On y fabrique du papier de soie, des étoffes de soie et de coton. Les environs sont riants et assez bien cultivés.

Les autres villes considérables de la Boukharie sont Chersebz, Hissar, Ankoï, Meïmend, Khoulm, qui a 45,000 habitants, Talikan, Feizabad, dans le khanat de Badakchan, qui a de riches mines de rubis, Dervazeh, dont le chef prétend descendre d'Alexandre, et qui est reconnu comme tel par ses voisins.

Le pays de Ghaltcha, habité par de pauvres montagnards, gouvernés par de petits chefs, tous indépendants, n'offre que peu d'intérêt.

Dans la partie supérieure du bassin de l'Indus, sont d'autres populations indépendantes. Elles sont idolâtres. Ces peuples sont remarquables par leur beauté et leur force. Leurs mœurs sont peu connues; mais tout porte à croire que les Kaferistans sont pacifiques, parce que, protégés par leurs montagnes, ils n'ont jamais attaqué leurs voisins.

Le khanat de Khokand, qui a deux khans tributaires, est très-étendu et puissant. Les habitants, au nombre de 900,000, sont presque tous nomades, et, de même que les Boukhares, ils sont mahométans sunnites, mais beaucoup moins fanatiques et intolérants que les Turcs. Khokhan, la capitale, est sur un affluent du Syr-Daria, et à peu de distance de ce fleuve. Khokhan est une place commerçante et industrieuse, qui



Bokhara.—Usbeks.

(Asie.)

a un vaste château fort, résidence du khan, de grands bazars et 70,000 habitants.

La Grande-Horde ou pays des Khirgiz est une vaste contrée, qui, des bords de la mer Caspienne et de l'Aral, s'étend jusqu'au lac Issi-Koul et aux frontières de la Tartarie chinoise. Les Khirgiz sont nomades, grands voleurs, vivant sous le gouvernement d'une foule de petits chefs qui ne se placent sous la protection de la Russie que pour en obtenir des présents. Leur territoire, coupé de montagnes peu élevées, n'est point cultivé; mais il y a d'excellents pâturages, et ces peuples possèdent de riches troupeaux. Quelques Khirgiz se disent mahométans, la plupart sont idolâtres. Sans être laids comme les Kalmouks, ils sont beaucoup moins beaux que les Boukhares, dont ils n'ont point non plus la propreté. Leur pays serait susceptible d'une bonne culture, étant naturellement assez fertile et bien arrosé. Les collines sont argileuses et, dans les plaines arides, le sol est mouvant et sablonneux. On rencontre dans ces solitudes plusieurs lacs salés de peu d'étendue. La surface du sol, loin des rivières, est saturée de nitre. Quelques hordes de Khirgiz, les plus misérables, ou celles qui sont pillées par les Khiviens, vivent du produit de la pêche ou de la chasse, et vendent quelques fourrures dans le Boukhara, où elles reçoivent en échange de la farine et d'autres denrées.

KHANAT DE KHIVA.

Cette contrée, à l'ouest du Boukhara et au sud de la mer d'Aral, était peu connue naguère. On savait seulement que le khan de Khiva faisait de fréquentes incursions dans le nord-est, chez ses voisins les Boukhares, chez les Persans, et que, dans ces derniers temps, s'étant permis d'attaquer des provinces russes et d'enlever, pour les emmener en esclavage, des sujets de cette puissance, l'empereur Nicolas a envoyé une expédition contre Khiva. L'armée russe, après des peines, des privations et des dangers sans nombre, a dû retourner sur ses pas, sans avoir atteint le but. Mais on prétend que la Russie ne renonce point à ses projets, qui ont un but politique bien autrement important que le redressement d'un tort ou la réparation d'une agression de la part d'un petit prince, qui ne doit sa sécurité qu'à son éloignement. La soumission de Khiva met la Russie en contact avec le Boukhara, dont les peuples sont aux trois quarts civilisés, de mœurs pacifiques, et qui se trouvent être voisins du Caboul. C'est de M. Mouravief, officier russe et envoyé en 1819 à Khiva, que l'on a les renseignements les plus précis sur cette région. — Le sol est fertile et produit en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. La civilisation est peu avancée, l'industrie très-restreinte. La population, de 800,000 habitants, se compose de Tadjiks, qui cultivent la terre et font le commerce, de Karakalpaks et de Turcomans, qui sont nomades et voleurs de profession. Le prince et tous les chefs sont usbeks. Les Khiviens vendent leur protection aux caravanes qui osent se hasarder sur leur territoire; mais cette protection n'est pas toujours sûre, et elle n'est jamais efficace, si une tribu, qu'on aura négligé de se rendre favorable, rencontre la caravane.

Khiva, sur un canal dérivé de l'Amou-Daria, est une grande ville, qui fait un grand commerce d'esclaves. Le territoire de Khiva est productif. Population, 20,000 habitants.

Nouvelle-Ourghendj est une autre grande ville, sur un canal, aussi dérivé de l'Amou-Daria. Cette place est plus commerçante que Khiva, et a 8,000 habitants.

Koukrat, sur l'Amou-Daria, est le chef-lieu des Araliens.

Entre la mer Caspienne et celle d'Aral, le khanat de Khiva et le Khorasan, est le pays des Turcomans, divisé en nombreuses tribus qui ont un gouvernement essentiellement démocratique, et vivent indépendants. Ces peuples sont pasteurs et cultivent toutefois quelques cantons qui produisent du froment, de l'orge et du sarrasin.

La totalité de ces peuplades forme une population de plus de quatre millions d'habitants susceptibles d'être appelés à tous les progrès de la civilisation. Si l'on se rappelle ce que furent Boukhara et surtout Samarcande, on concevra que les empereurs de Russie trouveraient de grandes facilités en s'appliquant à se faire des amis des khans de Khiva et de Boukhara, à fonder une confédération turcomane, qui serait le plus puissant auxiliaire pour atteindre le but si ardemment désiré par le cabinet de Saint-Pétersbourg, le renversement de la puissance anglaise dans l'Inde. La Russie a préféré la voie des armes contre les Khiviens, à celle d'une étroite alliance; et cette faute a été d'un immense avantage pour la Grande-Bretagne. En admettant qu'une seconde expédition contre Khiva dût être couronnée d'un plein succès, il serait encore permis de dire qu'il eût mieux valu procéder par les négociations, même aux dépens de grands sacrifices pécuniaires. Les peuples du Turkestan peuvent être vaincus; mais l'histoire est là pour attester qu'ils finissent toujours par secouer le joug étranger. Il est facile de s'en faire des amis, et de rendre un grand service à l'humanité, en les instruisant et en adoucissant leurs mœurs sauvages, par la civilisation européenne.

PROVINCES CAUCASIENNES.

L'isthme caucasien, entre la mer Noire et la Caspienne, gît depuis 40 jusqu'à 45° de latitude nord, et s'étend en largeur du 35e au 47e degré de longitude orientale. La Russie possède la plus grande partie de cette contrée, et combat avec persévérance pour asservir les Tcherkesses, qui, de leur côté, opposent une résistance désespérée. On divise les provinces caucasiennes en Géorgie, Mingrélie, Abasie et Imirette. Les limites sont : au nord, la Russie d'Europe; à l'est, la mer Caspienne; au sud, la Perse et l'Arménie; à l'ouest, l'Arménie et la mer Noire. La population approximative est de 2,400,000 habitants, dont un demi-million pour la Géorgie.

Les monts Caucasiens, célèbres dès la plus haute antiquité, forment deux chaînes principales, plusieurs chaînons, et se rattachent, par le sud, avec les montagnes d'Arménie. De ces régions alpines, dont le plus haut sommet, l'Elbrouz, a 2,400 toises, et quelques autres 2,200, 2,000 et communément 1,100, descendent d'innombrables courants d'eau, qui vont porter leurs flots dans les deux mers qui limitent le Caucase à l'ouest et à l'est. Le Kouban sort des flancs de l'Elbrouz, au pied d'un immense glacier, et se jette dans la mer Noire, au-dessous de l'île de Taman. Le Terek jaillit d'une haute et étroite vallée, au pied du Mjinwari, perce le fameux défilé de Dariel, traverse le pays improprement nommé Circassie, et qui forme l'Abasie, qu'habitent les Abases et les Tcherkesses, et débouche dans la mer Caspienne. La Kouma traverse le steppe du Caucase et tombe dans la Caspienne. Le Phase descend des hauteurs de l'Elbrouz, et va porter ses eaux à la mer Noire. On parlera du Kour lorsqu'il sera question de l'Arménie, d'où il sort.

Il y a peu de pays qui, sur la même surface, présentent autant de variété de température que les provinces caucasiennes. Sur les sommets des chaînes les plus élevées règne un hiver perpétuel, très-rigoureux; les hautes vallées et les régions moyennes sont tempérées, quoiqu'un peu plus froides que l'indique la latitude, ce qui tient au voisinage des neiges éternelles; et les plaines qui sont au niveau des deux mers, surtout le littoral de la Caspienne, sont exposées à des chaleurs aussi fortes qu'à la Guyane, pays que je cite de préférence parce que, ainsi que dans les parties basses de la Géorgie et de l'Abasie, le sol est couvert d'eau, de marais, et l'air saturé d'humidité.

Les anciens prétendaient que les monts Caucases renfermaient de grandes richesses métallurgiques. Rien ne prouve leur assertion; et quant à l'état actuel de ces montagnes, des fouilles exécutées sur une infinité de points ont démontré que le Caucase n'a que très-peu d'or ou d'argent; que les mines ne valent pas les frais d'exploitation, et que, quant aux autres métaux, il s'y trouve, en médiocre quantité, du cuivre, du fer et du plomb. Le naphte, ou pétrole, se trouve en grandes quantités, sur une vaste

étendue, et fournit la branche d'un commerce d'exportation qui s'élève à 300,000 fr. par an, sans compter la masse de naphte qui est consommée dans le pays et en Russie. On trouve aussi dans le Caucase des mines abondantes de sel gemme, des porphyres, des granits de la plus grande beauté et du lapis-lazuli.

GÉORGIE.

Toute cette province est soumise à la Russie, qui a établi le siége du gouvernement à Tiflis, sur le Kour. Cette partie de l'antique Colchide est au sud du Caucase, et confine à la Perse et au Chirvan. Le général Jermoloff, qu'Alexandre Ier y envoya comme gouverneur après la conquête, a introduit une foule d'améliorations dans ce pays; Tiflis lui doit tous ses embellissements, et les travaux utiles qui en ont fait une ville habitable et saine.

Mahomet II soumit les provinces caucasiennes; mais, sous ses successeurs, plusieurs populations secouèrent le joug que les khans de Crimée tentèrent, à diverses reprises, de leur faire subir. La Perse a aussi fait des incursions en Géorgie, et en avait conquis une partie qui lui a été enlevée par la Russie. Cette dernière puissance fait une guerre acharnée aux peuples de l'Abasie, et dans cette lutte sanglante les Russes ont souvent éprouvé des revers.

Les Géorgiens sont forts, d'une taille élevée, bien faits, ayant les traits fortement prononcés, mais beaux et réguliers. Braves, quelquefois féroces, ils sont, avec les Tcherkesses, les Abases et les Mingréliens, les meilleurs soldats de l'Asie. Le Géorgien est agriculteur ou artisan, quand il ne peut être soldat. Les femmes sont trop renommées pour leur beauté pour qu'on en parle ici : il suffit de dire qu'elles sont à la hauteur de leur réputation. Le commerce de la Géorgie se fait en grande partie par des étrangers : il est entre les mains des Arméniens, des juifs, des Persans et des Russes de Moscou et d'Astrakhan. L'habitant des campagnes, quoique d'un abord brusque et un peu sauvage, est hospitalier. Tous les peuples caucasiens sont adonnés au brigandage; mais les Géorgiens sont moins voleurs que leurs voisins du nord; et les lois russes ont déjà produit de notables changements dans les mœurs, de manière qu'on commence à voyager avec quelque sécurité. Avant la conquête des Russes, on retrouvait en Géorgie ce qui existe encore dans tout le haut pays qui a conservé son indépendance, le système féodal dans sa pureté primitive.

L'idiome géorgien est original et particulier à ce peuple; mais on ne peut méconnaître qu'il offre une grande analogie avec les langues indo-germaniques. La religion dominante est la grecque orthodoxe, avec mélange d'arméniens, de catholiques et de protestants allemands, de juifs et même de quelques parsis ou guèbres, adorateurs du feu, qui, de la Perse où ils étaient persécutés, se sont réfugiés dans la Géorgie et le Chirvan.

Le costume guerrier des princes et des chefs a subi de grands changements depuis la conquête. Celui des cultivateurs et des artisans des villes consiste en une casaque étroite, formant une espèce de justaucorps, boutonné jusqu'à mi-cuisse, et descendant au genou, avec un bonnet pointu, peu élevé, en peau de mouton ou d'agneau de Crimée. Ce vêtement, dont les manches ne vont qu'au coude où elles finissent très-larges, recouvre une chemise à manches longues et collantes jusqu'aux poignets. Une ceinture, ou pour mieux dire une écharpe, renferme l'argent et d'autres objets portatifs; ils portent des culottes peu larges, et des bas d'étoffe feutrée, avec une chaussure assez



Georgienne.

(Asie.)

semblable aux espadrilles des Castillans. Les femmes portent une robe longue, avec des manches étroites, échancrée vers le haut de la gorge, serrée par une ceinture en écharpe, qui descend sur le devant. La coiffure est très-variée; toutefois la plus commune consiste en un bonnet, de moyenne hauteur, qui finit en rond, et au haut duquel pend un voile que les femmes géorgiennes, qui ont le sentiment de leur rare beauté et qui jouissent d'une grande liberté, portent presque toujours sur le dos. Cette coiffure, accompagnée de guimpes qui enveloppent l'arrière des joues et le cou, et qui viennent, couvrant le haut de la gorge, rentrer dans la robe, donne aux Géorgiennes une grande ressemblance avec nos novices. Chez les Géorgiens, la culotte est souvent remplacée par le pantalon large, descendant sur la cheville. Ils ont toujours ce pantalon lorsqu'ils montent à cheval. En hiver, ils ont un manteau assez ample, d'étoffe feutrée, taillée à peu près comme nos crispins ou nos roulières.

La Géorgie a tous les animaux domestiques d'Europe et de Perse. Les chevaux sont de bonne race. Outre le mouton ordinaire, on a le mouton à grosse queue. Les régions montagneuses sont peuplées d'ours, de lynx, de bouquetins, de chamois, de cerfs, de daims et de chevreuils; on trouve même dans certains cantons l'onagre; les parties moins élevées ont le léopard, le chat sauvage, le sanglier, qui abonde surtout dans les terrains bas et marécageux, les gazelles, les chacals. Les aigles et les vautours sont communs. Les forêts ont peu d'oiseaux chanteurs. Les cailles sont nombreuses; mais il y a peu de perdrix, et point de gélinottes. Les basses-cours ont quelques poules, des oies, des canards, mais en petite quantité.

Les Géorgiens, notamment les nobles, sont passionnés pour la chasse, et tirent avec adresse. Les grandes chasses se font à cheval. Le léopard est pris au piége.

Les vallées et les plaines, en général fertiles et bien cultivées, produisent abondamment toute sorte de grains, légumes et fruits. Les coteaux, entre les deux mers, sont couverts de vastes et riches vignobles. Les raisins sont délicieux, d'espèces variées; et si le vin était fabriqué avec soin et mis en futailles, au lieu de le conserver dans des outres, on obtiendrait assez de vendanges pour fournir plusieurs provinces d'un vin excellent. Les produits vignicoles sont très-abondants; on pourrait les doubler et arriver à une exportation qui rendrait, suivant les appréciations du savant M. Klaproth, un revenu annuel de plus de trois millions.

Les forêts ont tous les arbres de l'Allemagne méridionale. Les chênes et les hêtres, assez communs, n'y deviennent pas très-gros; mais les tilleuls, les platanes, les aunes atteignent des proportions gigantesques. Toutes ces forêts offrent de bons pâturages.

Les rivières sont peu poissonneuses, circonstance qu'il faut attribuer à la crudité des eaux, qui sont de neiges fondues. Quant aux espèces, elles sont peu variées.

L'industrie géorgienne, protégée par le gouvernement, est en voie de progrès. Le fer que produit le Caucase est d'une bonne qualité, très-malléable. Il est travaillé par des Arméniens et des Allemands. Tiflis a déjà de nombreuses manufactures de tissus, une fabrique de tabac, une manufacture d'armes, plusieurs tanneries et chamoiseries, une imprimerie et quelques filatures. Aux environs de Tiflis on fabrique l'alun et on raffine le sel gemme.

Tiflis, sur le Kour, au sud des montagnes et à peu près au milieu de l'isthme, est une grande et riche ville, très-florissante, peuplée d'étrangers de toutes nations, avec de belles rues, des places étendues, beaucoup de belles maisons en pierre, quoiqu'il y ait encore quelques constructions anciennes en bois. Le palais du gouverneur et quelques autres édifices publics sont vraiment dignes du rang auquel Tiflis est appelé dans un avenir rapproché. Le commerce et l'industrie sont très-actifs. Population, 40,000

habitants, non compris la garnison qui est nombreuse. Tiflis a un grand nombre de bains sulfureux, tenus par des particuliers. Les eaux ont différents degrés de chaleur; on remarque la bonne organisation de ces bains, dont la population et les étrangers font un usage fréquent. Ils sont efficaces dans les maladies cutanées. On retrouve du reste des eaux minérales et thermales très-énergiques sur divers points de cet isthme.

Bakou, petite ville, mais ayant un port important, sur la Caspienne, au nord de l'embouchure du Kour. Cette ville, parmi ses 9,000 habitants, compte beaucoup de Persans. Bakou fait partie du Chirvan.

MINGRÉLIE ET IMIRETTE.

Ces deux provinces caucasiennes, quoique soumises à la Russie, ont conservé beaucoup de traces de leur gouvernement féodal. Le prince dépossédé, les nobles, exercent toujours une grande influence sur les misérables habitants de ces montagnes, qui vivent dans l'ignorance la plus barbare, et n'ont pas perdu leur penchant au brigandage, notamment dans la Mingrélie. Les Imirettiens descendent dans les villes, où ils font les travaux les plus durs : ce sont les Auvergnats du Caucase; on en voit un grand nombre à Tiflis, où ils sont fort utiles. Le dadian, ou prince de Mingrélie, quoique déchu, est encore héréditaire. Il réside d'ordinaire à Zougdidi, petit bourg intéressant; mais telle est la pauvreté de cet ex-potentat, qu'il voyage presque incessamment avec un simulacre de cour, pour soutenir sa chétive existence, visitant successivement ses vassaux, aux dépens de qui il s'entretient. Les seigneurs mingréliens et imirettiens, en dépit de leur pauvreté, ont conservé aux dames de leur suite une apparence de luxe; et ces femmes portent des manteaux d'écarlate, des chapeaux de feutre de la même couleur, garnis de galons et de petites plaques d'or. Dans ces excursions, les nobles vont à cheval, tandis que les vassaux les accompagnent à pied par respect pour le droit de suzeraineté. Depuis l'incorporation à la Russie, la condition des paysans s'est quelque peu améliorée; et comme le pays, s'il était cultivé avec soin, offre des ressources, il est permis d'espérer que les provinces du Caucase, lorsqu'on y aura établi une bonne administration et donné une vigoureuse impulsion à l'agriculture et à l'industrie, arriveront à un état prospère.

Les seigneurs mingréliens, soumis aux lois russes, ont perdu le droit de vie et de mort sur leurs vassaux; on n'est toutefois point encore parvenu à leur arracher certains priviléges sur les biens et les personnes. Toute cette pauvre noblesse montagnarde est passionnée pour la chasse, surtout pour celle à l'oiseau; aussi passe-t-elle la plus grande partie de son temps à cet exercice, ou à dresser des oiseaux de proie, qui sont très-communs dans le Caucase.

Les hommes du peuple, plus pauvres encore dans la Mingrélie que dans l'Imirette, se rasent la tête à l'exception d'une couronne de cheveux, portant, quand ils le peuvent, une calotte de feutre. Ils vont jambes nues en toute saison, jetant sur leurs épaules un *bourka*, petit manteau de feutre, ressemblant à nos roulières, mais plus court. Les plus misérables ont aux pieds un morceau de peau apprêtée; ceux qui sont plus aisés portent des sandales. Ces montagnards sortent toujours armés; et ils prennent cette précaution, moins en souvenir de leurs anciennes habitudes de pillage, qu'afin d'être en état de défense contre les embûches continuelles des Abases et des Tcherkesses, qui les emmènent en esclavage.



Prince Imérethien.

(Asie.)



Mingrelien

(Asie.)

Les Mingréliens se souviennent d'avoir été chrétiens. Ils ont un patriarche (*Catholicos*); des évêques et des prêtres (*papas*) qui sont assez riches, parce qu'ils exploitent l'ignorance de ces pauvres gens en leur vendant les absolutions, des amulettes, des guérisons, usant, en un mot, de toutes les jongleries du paganisme, dont leur religion renferme du reste un bizarre mélange. Ces prêtres mingréliens sont la plupart polygames, et se livrent au vol et au brigandage tout aussi ouvertement que leurs ouailles.

Dans la cérémonie du mariage, le noble est assisté d'un parrain qui, pendant que l'officiant récite les prières d'usage, s'occupe à coudre ensemble les époux par leurs habits; il prend ensuite deux couronnes de fleurs naturelles qu'il pose tour à tour sur leur tête, les changeant de l'un à l'autre, suivant l'ordre du prêtre. Après quoi il leur offre du pain et du vin, boit et mange avec eux, et annonce que les époux sont unis.

La Mingrélie est arrosée par une infinité de ruisseaux; et, comme la température est fort élevée, il en résulte une humidité insalubre qui engendre beaucoup de maladies. Si l'on ajoute à cet inconvénient la vie misérable des habitants qui vivent de poisson salé, de porcs, de choux énormes, très-communs dans le pays, n'ayant pour boisson qu'une liqueur aigrie, extraite de ces choux, ou de l'eau, on concevra que l'état sanitaire y est déplorable. La longévité est inconnue; l'hydropisie enlève un grand nombre de ces malheureux, sans compter les fièvres malignes et typhoïdes.

Le Rioni (Phose) est la rivière la plus considérable de la Mingrélie, elle tombe dans la mer Noire, à Pothi.

Les Mingréliens, de même origine que les Géorgiens, se distinguent comme eux par leurs agréments extérieurs. Quand ils étaient sous la domination ottomane, ils payaient leur tribut en un contingent de jeunes gens des deux sexes, remarquables par leur beauté, et en vendaient en outre un très-grand nombre pour peupler les harems de tout l'Orient. Cet infâme trafic a cessé, du moins ne se fait-il plus que clandestinement.

La présence de l'olivier sauvage dans les nombreuses forêts de la Mingrélie et de l'Imirette, indique assez quelle facilité trouvera le gouvernement russe à introduire dans ces pays la culture en grand de cet arbre si précieux.

Khoutaïssi, l'ancienne *Kyta*, *Kotatys*, sur la rive gauche du Rioni, est le chef-lieu de l'Imirette. Cette place importante fait un bon commerce, qui est presque tout entre les mains des Arméniens et des juifs. L'intérieur de la ville, rempli de plantations d'arbres à fruits, tels que figuiers, noyers, cognassiers, a un aspect fort agréable et pittoresque. Sur une éminence, dominant la rive droite du Rioni, est la vieille ville. Population, 2,500 habitants, sans la garnison qui est nombreuse.

Redout-Kalé est un petit port, à l'embouchure du Kliopi, dans la mer Noire, qui est susceptible de beaucoup d'agrandissement, lorsqu'on aura assaini la contrée environnante, en abattant une partie des forêts. Redout-Kalé a 7,000 habitants et une garnison considérable.

Après avoir dit tout ce qui a rapport aux trois provinces de Géorgie, de Mingrélie et d'Imirette, et avant de traiter de ce qui a rapport à l'Abasie, pays qui, pris absolument, n'offre pas plus d'intérêt que les précédents, mais qui occupe aujourd'hui toute l'Europe par la guerre désespérée que soutiennent ses habitants pour se soustraire à la domination russe, on parlera de quelques petits territoires caucasiens qui ne sont pas sans importance.

Le Chivan forme une presqu'île sur la Caspienne, au sud du Daghestan. Ce pays est bas et humide. Partout on rencontre le pétrole, qu'on obtient en creusant des puits de 10 à 60 pieds de profondeur, et qui sont très-nombreux. Toute cette contrée est fertile, produisant beaucoup de riz et de froment. On pourrait y cultiver le coton, et le mûrier y vient parfaitement. Vers l'ouest le terrain s'élève rapidement et confine aux mon-

tagnes que traverse le Kour, qui forme la limite sud du Chirvan. La population est pacifique et s'adonne exclusivement à l'agriculture et au commerce. Le Chirvan est sujet aux tremblements de terre.

Le Daghestan, au nord du Chirvan, est une province assez étendue le long des rivages de la Caspienne. La population, d'environ 430,000 habitants, se compose d'éléments fort hétérogènes : on y trouve des tribus turques, la plupart nomades; des Lesghis, peuples farouches, cruels et adonnés au brigandage, que l'on considère comme aborigènes; à l'ouest, des Kistes, qui sont encore plus voleurs que les Lesghis. Vers le Terek supérieur habitent des tribus fort pauvres, qui ont seulement des troupeaux de moutons et ne peuvent se livrer à la culture dans un pays aride : on les nomme Ingouches. Ils vendent une partie de leurs troupeaux en Géorgie et dans l'Imirette. La ville principale du Daghestan est Derbend, port sur la Caspienne, et peu éloigné du fameux défilé connu sous le nom de Portes-de-Fer. Le Daghestan est sans contredit le plus mauvais pays de tout l'isthme caucasien; aussi les Russes négligent-ils fort cette conquête. Il faut remarquer que les Daghestans fournissent encore des esclaves en Perse. La plupart de ces esclaves leur sont vendues par les Tcherkesses. Les Lesghis sédentaires, habitant des bourgs ou des villages, sont fort habiles comme forgerons, et ils fabriquent beaucoup de casques et surtout de fort belles cottes de mailles en acier, qu'ils vendent aux Tcherkesses ou à Derbend, d'où elles passent en Perse.

Le Ghouria, petit pays voisin de la Mingrélie, est gouverné par un prince tributaire de la Russie. Le Ghouria s'étend le long de la mer Noire : c'est une contrée riante et fertile, dont les habitants faisaient autrefois un grand commerce d'esclaves, et qui s'y livrent encore parfois à la dérobée, lorsqu'ils peuvent échapper aux bâtiments de guerre russes qui croisent sur cette côte. Le port de Pothi est le chef-lieu du Ghouria et se trouve à l'embouchure du Rioni, aux confins de l'Imirette.

Dans l'intérieur de l'isthme, au sein des plus hautes montagnes, il existe quelques peuplades aussi sauvages que les rochers qui les ont soustraites jusqu'à ce jour à toute domination : car ils n'ont pas plus subi le joug ottoman que celui des Russes, et jamais étranger n'a pénétré dans cette contrée inhospitalière, dont on n'a quelques relations tronquées que par les Tcherkesses, qui vont dans ces montagnes pour y acheter des oiseaux de proie, ou y sont poussés par l'ardeur de la chasse.

Les Ossètes, petit peuple voisin des Tcherkesses, sont les plus scélérats de tous les habitants du Caucase : ils sont en guerre continuelle, soit avec les Russes, soit contre leurs compatriotes. Les Ossètes descendent d'une colonie mède, que des Scythes transplantèrent dans le Caucase. Ils sont grands, robustes et ont l'air imposant et martial. De même que les Ingouches, les Ossètes sont païens, tandis que les populations diverses du Daghestan sont musulmanes.

Les deux peuples dont on va parler, les Abases et les Tcherkesses, rivaux en brigandage depuis plusieurs siècles, étaient des ennemis implacables; et les Abases ont éprouvé en mille rencontres que les Tcherkesses sont les plus forts, sans avoir, après tant d'échecs, reconnu leur supériorité. La haine commune contre les Russes a réuni les Abases et les Tcherkesses; et cette réunion a été à tel point le résultat de l'instinct de la liberté, qu'il n'y a eu dans cette affaire ni convention, ni traité : tout a été spontané, fortuit.

Malgré la résistance désespérée de ces peuples, tout porte à admettre que le colosse russe finira par les écraser; et ce sera un bonheur pour l'humanité et une belle conquête pour la civilisation, car on ne peut méconnaître que les populations du Caucase, lorsqu'elles seront soumises à une législation paternelle, à une administration juste et intelligente, initiées aux arts et aux sciences d'Europe, deviendront une





Circassien —Prince de la grande Cabarde

nation fort intéressante et à tous égards très-distinguée. En effet, que l'on considère de quels avantages physiques sont doués tous ces montagnards caucasiens; que l'on y ajoute qu'ils se sont montrés aptes à tous les arts; que leur esprit est au niveau de la beauté corporelle, et l'on ne pourra nier qu'il n'est pas une nation européenne plus favorisée. Quelles que soient les raisons politiques qui ont fait désirer à une grande puissance de voir les Tcherkesses réussir dans leur guerre contre la Russie, l'humanité repousse de semblables considérations, et l'ami du genre humain, le philanthrope, le chrétien, ne peuvent s'empêcher de faire des vœux ardents pour que l'on voie bientôt triompher la cause de la civilisation, qui, avec l'auxiliaire des colonies allemandes et arméniennes, dont le système est déjà en voie d'exécution et de progrès, fera, dans un avenir prochain, des provinces caucasiennes un pays aussi beau, aussi riche en produits que les départements français qui touchent aux Pyrénées.

L'Abasie forme le littoral de la mer Noire vers le nord-ouest du Caucase, depuis la Mingrélie jusqu'à Anapa, et s'étend à l'est dans le haut pays, entre la Malka et le Kouban, jusque vers leur source. Les Grecs, les Romains et les vaisseaux de Sésostris eux-mêmes avaient visité les côtes de l'Abasie. Les Abases, dont on ne connaît pas l'origine, ont été tour à tour soumis aux Lazes, aux Géorgiens, aux Romains, aux Persans, aux khans de Crimée. Ceux de la grande Abasie, c'est-à-dire des bords de la mer, reconnaissaient naguère la suzeraineté musulmane, et sont passés sous la domination russe par le traité de 1829.

Les Abases, de même que les Tcherkesses, ne sont ni chrétiens ni musulmans. Leur religion se borne à quelques pratiques superstitieuses, traces imparfaites des souvenirs qu'ont laissés parmi eux les missionnaires de l'Évangile et ceux du Coran. Ces peuples ont une tradition fortifiée par des monuments encore existants, quoiqu'en ruine, qui atteste que les Francs et les Génois ont non-seulement porté leur commerce jusque-là, mais qu'ils y ont bâti des temples et tenté d'y propager la foi. Dans les montagnes, les Abases sont voleurs; sur les côtes, ils sont pirates, et, en présence des croisières russes, ces hardis forbans, sur des bateaux longs et plats, courent sus aux navires marchands que le commerce conduit dans cette mer inhospitalière.

Les femmes sont aussi belles que les Géorgiennes, les Circassiennes et les Mingréliennes. On les vendait autrefois à Anapa, à Tiflis, aux Turcs et aux Persans. La misère profonde dans laquelle languissaient les filles abases, leur faisait désirer avec ardeur les délices des harems, où elles savaient qu'elles trouveraient un époux, des esclaves et toutes les jouissances du luxe oriental. Quant aux jeunes gens, ils étaient également vendus; et ceux qui échappaient à une odieuse mutilation passaient quelquefois en Égypte, pour être incorporés à la redoutable milice des mameluks. L'un de ces esclaves, nommé Barkok, est devenu sultan en 1382.

C'est à tort que l'on a donné aux Tcherkesses le nom de Circassiens. La dénomination de Tcherkesse, littéralement traduite, signifie *coupeur de chemin,* c'est-à-dire brigand. Des recherches historiques ont prouvé que ces peuples ont une origine commune avec plusieurs hordes de Cosaques et des anciens habitants de la Crimée; et il existe encore, aux environs de Sébastopol, des ruines connues sous le nom de Tcherkess-kerman, ou fort des Tcherkesses. Les princes circassiens, qui se disent issus d'une famille arabe, s'intitulent princes de la Kabardah, qui est le nom de la contrée où ils règnent. Tout ceci établit clairement la part que les Tcherkesses peuvent s'attribuer à l'origine de plusieurs nations cosaques, sans que les différences physiques affaiblissent le poids de cette assertion : car on sait assez combien la vie animale, les habitudes amènent de changements dans la constitution et la physionomie.

L'histoire des Tcherkesses est obscure. Soumis d'abord aux Géorgiens, ils passèrent, dans le XVIe siècle, sous la domination des khans de Crimée, et plus tard sous celle des Russes. Le czar Ivan Vassilievitch, en 1560, épousa Marie, princesse tcherkesse, fille de Temrouk. Le khan de Crimée tenta, en 1700, de reconquérir ce pays. Son armée, après une campagne longue et périlleuse où elle avait remporté des victoires signalées, fut enfin taillée en pièces; et le prince tartare ne dut la vie qu'à la vitesse de son coursier.

Les Tcherkesses sont divisés en trois classes : les princes, *pcheh*, les nobles, *ouzden*, et les vassaux. Les princes, véritables paladins, sont toujours armés, toujours à cheval, guerroyant sans cesse. Le paysan ne possède rien : sa personne, sa femme, ses enfants, ses bestiaux, ses provisions, tout appartient aux princes ou aux nobles. Mais cette condition est toutefois moins misérable qu'elle ne le paraît, parce que le vassal a le droit de demander à son seigneur toutes les choses dont il a besoin, et qu'il est rare qu'on les lui refuse.

Quant à la religion, les Tcherkesses sont au niveau des Abases. Ils se disent chrétiens, en ce qu'ils ont conservé le symbole de la croix, la vénération pour la mère de Dieu, l'invocation des apôtres, et qu'ils pratiquent une cérémonie assez semblable au sacrifice de la messe; mais on peut les appeler mahométans : car ils reconnaissent la mission de Mahomet, disent leurs prières en arabe, le visage tourné vers la Mecque, ont horreur du porc, et suivent d'autres préceptes de l'islamisme; enfin ils sont idolâtres, puisqu'ils adorent une déesse des abeilles, un dieu des tempêtes et d'autres divinités auxquelles ils immolent des animaux.

La coutume et les usages consacrés par le temps tiennent lieu de code. Les anciens de chaque tribu sont les juges, et leurs arrêts sont sans appel. La peine de mort n'est point en usage. Le crime réputé le plus grand, c'est le parjure; et le coupable est vendu comme esclave. Le meurtre est puni d'une amende. Certains crimes sont expiés par l'exil. Quant au vol, ce n'est pas lui qu'on punit mais la maladresse du voleur, qui, s'il est pris en flagrant délit, est condamné à une amende et à restituer sept fois la valeur de l'objet dérobé.

Le vol et le brigandage étant parmi les Tcherkesses des titres de gloire qui se transmettent d'âge en âge comme des dépôts précieux, on conçoit quelles idées a ce peuple sur la propriété. Lorsqu'il naît un fils à un prince ou à un noble, un voisin dérobe l'enfant, et, le lendemain, se fait connaître et se constitue *atalik*, c'est-à-dire père nourricier. Il élève son fils adoptif avec le plus grand soin, le forme au métier des armes, aux exercices chevaleresques, et surtout à voler avec adresse. Enfin, quand l'élève a donné des preuves manifestes de sa bonne *éducation*, quand il a volé son atalik, il rentre dans sa famille, et l'atalik conserve dans cette famille les droits de la parenté. Si un prince va à la guerre, il est suivi de tous ses vassaux; mais lorsqu'il va voler, il ne prend avec lui que ses proches et ses amis les plus intimes.

Il existe cependant parmi ces peuples barbares une institution admirable, une vertu qui doit les réconcilier avec l'humanité, c'est l'hospitalité qu'ils pratiquent de la manière la plus large, et qu'ils considèrent comme le plus sacré, le plus inviolable des devoirs. Il suffit qu'un étranger sache le nom d'un Tcherkesse, et qu'il se place sous sa protection, pour qu'il soit respecté, bien traité, logé, nourri, accompagné en voyage, en un mot, traité comme un enfant chéri. Le protecteur prend le nom de *koniak;* il serait considéré comme infâme, s'il manquait au moindre devoir de l'hospitalité. Les filles tcherkesses ne le cèdent en rien aux autres Caucasiennes sous le rapport des charmes; elles avaient le triste privilége d'augmenter le nombre des odalisques qui peuplaient les harems de Constantinople, du Caire et de toutes les grandes villes de l'Orient. La condition des femmes, dans ce pays, est meilleure que

dans les autres contrées de l'isthme : elles y jouissent d'une assez grande liberté, qui va jusqu'à recevoir les étrangers. Les jeunes gens des deux sexes pouvant communiquer entre eux, les préliminaires du mariage diffèrent peu de ce qui se pratique en Europe. Mais les cérémonies sont tout autres et assez curieuses pour mériter d'être décrites.

Lorsque les vœux de l'amant sont agréés, on lui répond avec modestie de s'adresser à la famille. Un ami est chargé de cette demande; et après le consentement des parents, les chefs des deux familles s'abouchent pour stipuler la dot, qui, contrairement à nos usages, est fournie par l'époux. Si le futur est de haut rang, il offre à son beau-père une cotte de mailles, riche présent de 2 à 3,000 piastres; s'il appartient à la petite noblesse, ce sont des chevaux, des esclaves, des armes, des étoffes ou des troupeaux. Toutes les conventions étant acceptées de part et d'autre, le futur, aidé de ses amis, enlève la fiancée et la conduit chez un voisin, où les parents de la jeune fille, armés de bâtons, viennent la réclamer. Une autre troupe, également armée de bâtons, fait mine de vouloir défendre sa conquête; et il s'ensuit un combat simulé, qui cesse au moment où paraît l'époux, tenant sa fiancée par la main. Son parti crie victoire, et tout le monde se rend chez le mari. Là commencent les réjouissances, pendant lesquelles on se livre à la gaieté, mais en observant toutes les lois de la décence la plus sévère. Pendant que les conviés dansent, boivent et tiennent table, le mari va se cacher dans les bois jusqu'à la nuit. Ses amis viennent l'y chercher et le conduisent à la chambre nuptiale, dont il sort furtivement au point du jour pour regagner sa retraite dans la forêt. Telle est l'austérité de ce peuple pour les idées de chasteté, que ce manége est continué pendant deux mois; et même, au bout de ce long terme, l'époux évite soigneusement de se montrer en public avec sa femme. A la naissance d'un fils, il manifeste le même sentiment de honte, et va de nouveau se cacher dans les bois. Ce peuple bizarre offre un mélange vraiment incompréhensible de bonnes et de mauvaises qualités.

Quelle que soit la dimension du vase ou la qualité du liquide, un Tcherkesse ne s'écarte jamais de la singulière coutume d'avaler trois verres de la liqueur qui lui est offerte. Si un étranger s'assied à la table de l'hospitalité, le chef de la famille, placé debout auprès de son hôte, ne s'assied qu'après que celui-ci a terminé son repas. Les femmes mangent à part. Le service de la table se fait à la turque, sur une petite table ronde, autour de laquelle les convives sont accroupis, se servant de leurs doigts en guise de fourchette; mais ils ont des cuillers en bois. La boisson ordinaire est le bonza, espèce de bière faite avec du millet. Ils aiment le vin et les liqueurs. Les mets sont des viandes rôties, de la venaison, du poisson salé, du miel, des fruits, la plupart sauvages; et pour les pauvres, le gomi ou pasta, millet bouilli avec du sel. Cette dernière alimentation va aussi sur la table du riche, et sert de provision au guerrier.

Toutes les populations du Caucase font usage du tabac. Les Tcherkesses fument dans le chibouque, la longue pipe des Turcs.

Les maladies sont rares et la longévité très-commune, surtout dans le haut pays, où l'on rencontre beaucoup d'octogénaires, et même des centenaires; mais deux fléaux exercent de cruels ravages dans cette contrée et dans l'Abasie : ce sont la peste et la petite vérole. La première est importée par les Turcs, et disparaîtra lorsque les relations avec ce peuple cesseront, si les Russes affermissent leur domination. Quant à la petite vérole, on prend, depuis quelque temps, de sages mesures pour éviter la contagion, en isolant le malade, qui n'est approché que par des personnes qui ont été atteintes déjà du même mal. Les médecins sont fort ignorants; mais leurs chirur-

giens ne manquent point d'habileté dans la guérison des plaies et des blessures; ils emploient avec succès les substances végétales et les simples balsamiques qui abondent dans les montagnes.

Les funérailles ont beaucoup d'apparat, surtout si le mort est un guerrier. Tous les parents témoignent une vive et sincère douleur. Les obsèques sont accompagnées de sacrifices expiatoires, que l'on renouvelle, pendant longtemps, à chaque anniversaire du décès.

Le Tcherkesse, dans une expédition, est ordinairement ceint de plusieurs brasses de cordes, afin de pouvoir attacher les bestiaux qu'il vole ou les prisonniers qu'il fait. Le costume des guerriers, quand ils sont nobles, consiste en un casque surmonté d'une pointe, une cotte de mailles, des gantelets et des brassards. Les armes sont l'arc, le fusil, les pistolets, le sabre courbe, le poignard et le *plète,* sorte de fouet terminé par une plaque d'un cuir épais. Par-dessus leur armure ils ont, suivant la saison, un manteau à longs poils. L'habit civil consiste en un petit bonnet ouaté, un surtout très-court, ayant sur la poitrine deux rangées de petites poches, des bottes rouges à hauts talons.

Les hommes se distinguent par un air martial et fier, une taille élancée et svelte; leurs yeux et leurs cheveux sont noirs et leur teint est brun.

La beauté des Circassiennes est trop généralement vantée pour qu'il nous soit permis de n'en pas parler ici. Peut-être a-t-on un peu exagéré leurs charmes, mais assurément ce n'est pas la nature qu'il faut en accuser; les mœurs seules sont coupables. En effet les jeunes Circassiennes semblent appliquer leurs efforts à s'enlaidir. Dès l'âge de la puberté, elles portent des camisoles tellement étroites ou serrées qu'elles peuvent à peine respirer. Ce vêtement incommode leur couvre la poitrine, le buste et descend jusqu'aux hanches; son but est de s'opposer au développement de la gorge, car il y aurait honte pour une jeune fille à ressembler à une femme mariée. L'époux seul a l'heureux droit d'écarter ces fâcheuses entraves. Son premier soin, et qui certes peut passer pour agréable, est, dans la nuit des noces, de couper la camisole de sa fiancée, non sans danger de la blesser, au moyen du *quindjal* (poignard à fil tranchant).

L'industrie des Tcherkesses est encore dans l'enfance. Ils sont tributaires de tous les autres peuples pour les objets d'art les plus indispensables. La seule chose qu'ils entendent bien, c'est l'élève des chevaux; ils ont de nombreux haras, où ils améliorent les races les plus nobles d'Arabie et de Perse. On porte à 20,000 le nombre des chevaux de race que les Tcherkesses livrent annuellement au commerce.

L'idiome tcherkesse, et presque tous ceux de l'isthme caucasien, sont très-difficiles à prononcer, même pour les Russes, qui ont une si grande facilité pour toutes les langues. L'idiome tcherkesse offre à la fois des syllabes fortes et gutturales, des diphthongues modifiées à l'infini; et tout cela entremêlé de claquements et de gazouillements que l'écriture ne peut traduire et que la pensée ne peut comparer à rien. Les Tcherkesses ne sont toutefois point étrangers à la mélodie; ils ont des chants nationaux qui portent l'empreinte de leur humeur guerrière. Ils ne connaissent point l'écriture; ainsi toutes leurs traditions historiques sont renfermées dans des chants qui ont été tellement dénaturés, qu'il est impossible d'y trouver quelque chose de certain.

Les Tcherkesses ont des tributaires vers les sources du Kouban : ce sont des peuplades d'origine tartare, dont les mariages avec les jeunes filles géorgiennes ont embelli la race. L'une de ces tribus, celle des Bassians, professe l'islamisme, a des mœurs douces, se livre à l'agriculture et au commerce, et fabrique d'excellente bière. Les Ingouches ont quelques coutumes bizarres, entre autres celle de marier les morts,



Circassien.

(Asie.)



CIRCASSIEN.

associant par là les jeunes gens qu'ils supposent devoir se convenir dans le ciel. On stipule une dot que paye le père du fiancé. Quand les Tchetsenses, tribus barbares voisines des Ingouches, ne peuvent garder un prisonnier, ils lui coupent le nez et les oreilles avant de le renvoyer.

Le pays des Tcherkesses n'a ni villes ni bourgs; on rencontre seulement, à de rares intervalles, de petits villages, dans des lieux fortifiés par la nature. Leurs habitations, en général, sont éparses et entourées d'arbres, afin de se procurer de l'humidité, de l'ombrage et un moyen de défense. Ces maisons des Tcherkesses sont fort simples, quoique commodément agencées. Les bestiaux occupent un bâtiment qui est adjacent à l'habitation. Les princes habitent de petites forteresses, placées dans des positions inexpugnables, ou du moins très-fortes. Ces demeures féodales sont très-communes dans toute la montagne. On en voit peu dans les plaines.

Les Russes possèdent sur cette côte, depuis 1829, la ville et le port d'Anapa. On y entretient une forte garnison. Cette position maritime est de la plus grande importance.

Soudjouk-Kalé est à 8 lieues sud-est d'Anapa. Cette petite ville est avantageusement située sur une baie profonde, où les navires de toutes grandeurs trouvent un mouillage sûr pendant 8 mois. Mais ce port est dominé par des hauteurs abruptes, d'où l'ennemi peut tomber à l'improviste sur la ville, qui ne deviendra un port florissant qu'après que les Russes seront maîtres de tout le pays.

Le petit port de Mamaï, véritable repaire des pirates, d'où les Tcherkesses faisaient sortir 40 à 50 de leurs longs bateaux à rames, montés chacun par une soixantaine de déterminés brigands, et avec lesquels ils infestaient toute la côte, est aujourd'hui au pouvoir des Russes qui en ont cependant été chassés deux fois depuis 1839.

Les Turkomans, les Nogaïs, les Koumouks et quelques hordes des Kalmouks sont les habitants de vastes steppes que l'on pourrait appeler caucasiens, puisqu'ils commencent au pied du Caucase et s'étendent, vers le nord, jusqu'au Don et au Volga, s'approchant de la Crimée à l'ouest, et d'Astrakhan au nord-est. Les Turkomans descendent des Turcs; ils sont bien faits, vifs, courageux. Ce peuple nomade a d'innombrables troupeaux. Il occupe cette immense plaine sablonneuse qui, du Terek et de la Kouma, va jusqu'à la Caspienne. Les Turkomans s'habillent avec une recherche inconnue dans le Caucase : ils portent des surtouts de couleurs éclatantes, galonnés d'or, avec de riches ceintures. Leur coiffure est un bonnet, de forme élégante, en peau d'agneau noire; des bottines jaunes, de belle forme, et qui chez les plus riches sont de maroquin. Leurs armes sont riches; l'arc et le carquois des Turkomans sont chargés d'ornements et de ciselures. Les femmes sont mises avec autant de richesse; mais elles se défigurent en passant un anneau dans leurs narines. Toutefois cet usage, dont les Russes leur ont fait apercevoir la laideur, devient plus rare. Les Turkomans sont fort bons cavaliers et ont de beaux et excellents chevaux. Ils fournissent à la Russie un contingent de cavalerie irrégulière, et ne payent point d'autre imposition, de façon qu'il n'y a point, dans tout l'empire, de peuplade plus indépendante : car leur gouvernement particulier est purement celui de la famille.

Keslar, ville assez riche, de 10,000 âmes, est la seule ville des Turkomans. Le commerce est aux mains des Arméniens.

Géorgiewsk, petite ville forte, sur le Podkoumok, dans le Caucase, est une résidence agréable. La Russie y entretient une garnison nombreuse, afin de protéger le steppe contre les incursions des montagnards.

Les Nogaïs, que l'on retrouve dans le Daghestan, en Crimée et jusque dans le steppe du Volga, parcourent celui qui entoure Stavropol. Ces peuples, d'origine mongole, habitèrent longtemps au nord-est de la mer Caspienne et passèrent, partie

en Europe, partie au nord et à l'est de l'isthme caucasien, au commencement du XVIII[e] siècle; et comme ces peuples ont des mœurs essentiellement pacifiques, on les a partout accueillis avec bienveillance. Les chariots couverts de ces pasteurs sont de véritables habitations, puisque, dans leurs campements, ils ne dressent presque jamais de tentes. Les Nogaïs sont vêtus comme les Turkomans, mais moins richement; et ils sont aussi moins propres. Ils doivent à leur rare sobriété une santé robuste et une longue existence. Les hommes se rasent la tête et les femmes marchent sur deux planchettes qui se trouvent adaptées à leurs souliers en manière d'échasses.

Les Tartares koumouks sont au delà du Terek. Ce peuple est en partie sédentaire, et se livre aux arts et à l'agriculture. Leurs khans (ou princes), tributaires de la Russie, résident à Endéri, ville de 10,000 âmes. Un autre prince de cette nation (le *chamkal*, le plus puissant d'entre eux) habite Tarkou, sur la mer Caspienne. Ces Koumouks ont des coutumes fort étranges. Quant à leur religion, c'est un mélange de mahométisme et de superstitions païennes. Les Turkomans sont musulmans, de même que les Nogaïs et les Kalmouks; toutefois ces derniers mêlent aussi à leur mahométisme des pratiques païennes. Une observation qui peut s'appliquer à tous les nomades, c'est qu'ils sont moins attachés aux formes extérieures de la religion, que les peuples sédentaires, et qu'ils ne sont jamais intolérants. Les Kalmouks partagent avec les Nogaïs l'origine mongole, et ils ont à peu près les mêmes mœurs, le même gouvernement intérieur. Ils occupent cette partie du steppe qui est entre le Kouban et le Volga. Leurs troupeaux de chevaux, bœufs, chameaux et moutons forment toute leur richesse. Ils vivent exclusivement de viande et de laitage, préférant à tout la chair de cheval. Les Kalmouks sont polygames. Ils sont braves, hospitaliers, et moins pillards que les autres hordes tartares. Leur costume, où le rouge domine, à la coiffure et au pantalon près, ressemble un peu à celui de nos Landais. Le bonnet, en peau de mouton ou d'agneau, est pointu ou rond; les pantalons, fort courts, sont d'une largeur démesurée, et les bottes, qui montent au-dessus du genou, sont fort incommodes : aussi ce peuple va-t-il presque toujours à cheval. Le costume des femmes diffère peu de celui des hommes. Une large ceinture de cuir assujettit leurs pantalons.

Les cérémonies funèbres en usage chez ce peuple ont un caractère d'étrangeté qui nous engage à en dire quelques mots. Toutes les femmes de la famille du défunt se réunissent pendant plusieurs jours; elles se découvrent la poitrine et en déchirent les chairs avec les ongles. Une coutume plus étrange encore existait jadis : lorsqu'un prince de cette nation mourait, son précepteur se coupait la moitié des oreilles et sa nourrice s'enterrait vivante. Cependant on laissait à celle-ci la tête hors de terre, recouverte d'un pot cassé par l'ouverture duquel on lui donnait quelque nourriture. Si après un nombre de jours déterminé, elle ne succombait pas à ce supplice, on y mettait un terme, en la retirant de cette tombe vivante.

ARMÉNIE RUSSE.

Cette vaste et belle contrée est située entre l'Euphrate et le Caucase; elle s'étend, au sud, jusqu'au Diarbékir. L'Arménie formait une puissante monarchie, dont l'antiquité remonte à quinze siècles avant notre ère. L'histoire des premiers temps est fort obscure; cependant il n'est personne qui n'ait puisé quelques notions sur cette terre classique, dans la lecture de nos livres saints; et, plus tard, les guerres sanglantes que Mithridate et Tigrane soutinrent contre Rome ont jeté un grand jour sur cette partie de l'Asie, où les auteurs sacrés ont placé le berceau du genre humain. Les puissants monarques d'Assyrie et de Perse ont tenté souvent de subjuguer l'Arménie, et toujours le courage et l'énergie des habitants ont reconquis à ce royaume son indépendance, jusqu'à ce qu'enfin l'Arménie devint une province romaine, et passa ensuite sous la domination persane et turque, où elle est restée jusqu'à la conquête de la plus grande partie de ce pays par les Russes, qui en sont aujourd'hui les maîtres et qui s'agrandissent incessamment.

Le savant Galanus, missionnaire de la propagande, qui vécut longtemps en Arménie, au XVIIe siècle, a rapporté une masse imposante de richesses littéraires et historiques; mais c'est principalement au célèbre couvent arménien des Méchitaristes, fondé à Venise, que nous devons la traduction d'une foule d'intéressants manuscrits qui nous ont initiés à toutes les beautés de la littérature et de la langue arméniennes.

L'Arménie est couverte de hautes montagnes, formant diverses chaînes qui se croisent dans toutes les directions, et donnent à toute la contrée l'aspect le plus varié. Quelques sommets ont des altitudes égales aux plus hauts pics des Pyrénées, et rendent tout le nord de l'Arménie tellement froid, qu'il y neige encore au milieu d'avril, et quelquefois en mai. Les hivers d'Erzeroum sont plus rigoureux que ceux de Paris. Dans le sud, la température est fort douce en hiver et brûlante en été. Les vallées et les plaines sont d'une rare fertilité, produisant tous les grains, fruits et légumes du midi de la France. Les coteaux sont couverts de riches vignobles, où l'on récolte de fort bons vins. Depuis que l'Arménien, protégé par les armes russes contre les incursions des Kurdes, peut cultiver en paix, l'agriculture fait de grands progrès; et si l'empereur, moins préoccupé par la politique européenne, donnait des soins plus exclusifs aux améliorations que réclament l'Arménie et l'isthme Caucasien, on verrait en peu de temps ces excellents pays atteindre un degré de prospérité agricole capable de rivaliser avec les contrées les plus favorisées de l'Europe. L'Arménie est presque aussi étendue que la France. Sa population n'est, il est vrai, que d'environ 2,800,000 habitants; mais elle peut être décuplée par la colonisation; et d'ailleurs les villes sont rares; une foule d'artisans, qui encombrent nos ateliers, ne viennent point, en Arménie, se réfugier dans les villes; presque tous les bras appartiennent à la culture. Sous un gouvernement tutélaire et dans un pays si favorisé par la nature, les populations de la Perse et de beaucoup de parties du nord de l'Europe trouveraient des établissements bien autrement avantageux, que ceux que la plupart

des émigrants vont chercher dans les pampas et les llanos de l'Amérique méridionale, où tant de braves et laborieux cultivateurs allemands et basques n'ont rencontré que la mort ou la misère. L'incurie des habitants, les longues guerres, les incursions des Kurdes ont contribué à enlever à ce beau pays l'un de ses plus précieux avantages, les forêts; mais le gouvernement russe prend déjà des mesures efficaces pour préserver ce qu'il en reste, et pour encourager les plantations d'arbres. Il serait à désirer que l'on adoptât en Arménie ce qui se pratique aujourd'hui avec le plus grand succès dans tout le sud de l'Allemagne, dans plusieurs provinces de France et dans toute la haute Italie, où les routes sont bordées d'arbres fruitiers. On ne saurait croire quels avantages les communes retirent de cette mesure qui n'est point dispendieuse.

La quantité de cire que l'on exporte à Constantinople et en Russie fait assez connaître celle du miel, qui est plein de saveur. Les mûriers sont innombrables; mais on ignore l'art de filer la soie, et la magnanerie est négligée. Si des industriels intelligents exploitaient cette branche si riche, ils réaliseraient des bénéfices incalculables. La rhubarbe, qui abonde partout, est de première qualité; et la réglisse, qui croît spontanément dans tous les terrains bas, notamment le long des rives de l'Araxe, est plus grosse que celles d'Espagne et de Russie. La flore arménienne est très-riche. Quant au règne minéral, les mines d'argent et de cuivre, qu'on exploite depuis l'antiquité, sont encore fort riches. On trouve en outre de l'aimant, du salpêtre, du soufre et du bitume.

De toutes les montagnes de l'Arménie, l'Ararat est la plus haute et la plus célèbre. Sur ses flancs se sont établis beaucoup d'ermitages et le monastère de Saint-Jacques, où s'arrêtèrent tous les voyageurs qui ont tenté l'ascension de l'Ararat, mais qu'un seul, Parrot, a effectuée en 1830. Ce savant professeur dit que le sommet, dont l'élévation est de plus de 16,000 pieds, présente une surface plane de 200 pas de diamètre. Il est, d'après cette donnée, facile d'admettre la tradition de l'Écriture qui affirme que c'est sur le point culminant du mont Ararat que s'arrêta l'arche, après le déluge. Quant à la version, généralement accréditée en Arménie, qu'on y voit des débris de l'arche, Parrot assure n'avoir rien vu. Tounnefort, dans son voyage en Arménie, essaya aussi de gravir cette montagne.

De nombreux courants d'eau et d'innombrables ruisseaux arrosent l'Arménie, qui a en outre plusieurs lacs assez considérables. Les principaux fleuves sont l'Euphrate, qui se forme, près d'Erzeroum, de la réunion de plusieurs rivières, et qui, coulant à l'ouest, puis au sud, joint le Tigre, et porte ses eaux dans le golfe Persique, après un cours de plus de 250 lieues; le Tigre, qui a sa source dans les mêmes montagnes que l'Euphrate, à l'est de celui-ci; l'Araxe, qui reçoit une foule d'affluents et tombe dans la mer Caspienne; le Kour ou Cyrus des anciens, qui, après avoir pénétré en Géorgie, rentre en Arménie et se joint à l'Araxe. Il n'est peut-être pas une contrée au monde mieux arrosée que l'Arménie; et en présence des richesses incalculables que la civilisation et l'industrie européennes pourraient si aisément en tirer, on proclamera hardiment que c'est la plus belle, la plus importante conquête de la Russie. Il est à remarquer que tous les grands lacs d'Arménie sont salés. Le plus étendu, celui de Van, offre une pêche très-lucrative. Les eaux de ces lacs empiètent incessamment sur les terres; et cet envahissement des eaux, qui rend les faubourgs de Van presque inhabitables, avait déjà lieu au temps de Sémiramis; cette princesse fit élever une digue immense, dont on voit encore des vestiges. Du reste, quoique cette superbe nappe d'eau soit entourée de hauteurs, il y a entre elles des gorges par où on pourra prati quer des saignées, qui fourniront l'eau de canaux fort utiles pour la navigation intérieure.



Marchand Armenien

(Asie.)

Les animaux sauvages de l'Arménie sont fort nombreux, ce qui tient à la dépopulation; mais dès que le pays se couvrira d'habitations, on les verra disparaître: car toute cette contrée n'a point de déserts. On trouve des ours, des loups, des lynx, des renards, des chacals et des chats sauvages, des lièvres et des lapins, beaucoup d'oiseaux de toute espèce, peu de reptiles venimeux. Les antilopes sont plus rares que dans les monts caucasiens : cela tient à la température qui est plus froide dans la haute Arménie.

Les animaux domestiques sont les mêmes que ceux de la Perse, avec cette différence que les moutons y sont de plus belle race et mieux soignés qu'en Perse. La volaille est très-commune, et à si bas prix, qu'à Van on achète deux grosses poules pour un demi-franc, et une oie grasse, de l'espèce de celles du Caucase, pour la même somme.

Les mœurs des Arméniens diffèrent en tous points de celles des autres peuples de cette partie de l'Asie. Leur religion, à laquelle ils sont fort attachés sans être intolérants, les rend doux. Ils sont graves comme les Turcs; mais laborieux, et fort adonnés au commerce et à l'agriculture, où ils sont toutefois encore ignorants. Les Arméniens sont chrétiens depuis les premiers temps de l'Église; mais ils ne reconnaissent ni Rome ni Constantinople, et ont leurs patriarches particuliers, dont le primat, qui réside à Eczmiazin, est très-vénéré. L'aversion des Arméniens pour la croyance des Grecs sera un obstacle pour la Russie, à moins qu'elle n'use d'une grande tolérance, et que l'empereur fasse le sacrifice de la prétention d'être chef suprême du spirituel.

On peut évaluer les Arméniens aux trois cinquièmes de la population; le reste se compose de musulmans et de catholiques grecs. Il y a aussi quelques juifs; mais ces fameux spéculateurs sont mal à l'aise au milieu d'une nation qui entend le négoce au moins aussi bien qu'eux. Dans tout l'Orient, et même en Russie, on trouve des Arméniens, faisant le commerce, et la plupart sont riches. De nombreuses tribus, que l'on confond aujourd'hui avec les Arméniens, sont répandues sur tous les points de cette contrée. Leur origine est très-variée; et l'une d'elles vient de la Chine, d'où elle émigra vers le IIIe siècle de notre ère, sous la conduite d'un prince qui fuyait la persécution du chef du Céleste Empire. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il existe dans les environs de Gaudjeh, une colonie de Wurtembergeois, reste d'une migration nombreuse, qui quitta l'Allemagne en 1817, fonda six établissements dans le Caucase, et vint jusqu'en Arménie, où ces braves et laborieux Allemands occupent un charmant village, professant le protestantisme. Ils sont chaudement protégés par l'empereur. Leur petite colonie prospère; et le fait de leur colonisation corrobore ce qui a été avancé, quant aux moyens les plus efficaces pour élever l'Arménie à l'état le plus florissant.

Quoique les Kurdes habitent la partie méridionale de l'Arménie, il ne convient pas d'en parler ici, puisque ces peuples n'obéissent point à la Russie. Ils seront mentionnés à l'article Turquie d'Asie.

Les Arméniens des deux sexes portent un costume fort riche, dans la classe des nobles et des négociants. Parmi les ouvriers et les habitants des campagnes, il est simple, mais fort propre. Dans tous les rangs, ce costume se rapproche de celui des Turcs, avec la différence bien tranchée toutefois de la coiffure, qui, chez les Arméniens, consiste en un cône tronqué, fort élevé, avec une étoffe de soie roulée vers la base, laissant le front à découvert. Cette espèce de turban ajoute à la bonne mine des Arméniens qui se distinguent, la plupart, par l'élévation de la taille et des traits nobles et réguliers. Chez les femmes, le cône qui surmonte le turban est d'ordinaire composé d'un réseau métallique, du haut duquel pend un voile. Les hommes ornent

d'ordinaire le turban de riches cordons, terminés par des glands, qui tombent sur l'une ou l'autre épaule, et donnent de la grâce à cette coiffure. La robe longue des Arméniens est commune aux femmes.

Ce qui distingue surtout la famille arménienne où les mœurs sont pures, c'est la sobriété, l'économie. Le négociant arménien, quelque riche qu'il soit, quelque luxe que sa position sociale l'oblige à déployer, conserve toujours, dans son intérieur, une simplicité et un ordre qui ont fait dire à beaucoup de gens qu'ils sont sordides; mais en réalité, ils ne sont qu'économes; et dans les grandes occasions, les banquiers et les négociants de cette nation montrent de la générosité et quelquefois du désintéressement.

Erzeroum, très-grande et ancienne ville, mal fortifiée, capitale de l'Arménie russe, est située dans une contrée froide et élevée, couverte de lacs. Les Arméniens y sont moins nombreux que les Turcs. La Russie y entretient une garnison imposante. La citadelle est au centre de la ville sur une éminence. Le commerce est considérable et étendu. La ville est mal bâtie; les maisons basses, terminées en terrasses et de chétive apparence, donnent à Erzeroum un aspect peu imposant, malgré son étendue. Les environs sont nus, secs et peu cultivés. La population est de 80,000 habitants.

Van, sur le lac de ce nom, ville antique, fondée par Sémiramis. Les nombreux monuments qui embellissaient Van sont presque entièrement détruits; mais les environs sont couverts de ruines, qui attestent sa grandeur passée. La citadelle, sur un roc isolé, passe pour imprenable. Cette ville renferme 20,000 habitants.

Erivan, sur l'Araxe, au confluent du Zengag, a 15,000 âmes. Cette belle ville est arrosée par une autre petite rivière, dont on a dérivé un grand nombre de petits canaux qui répandent la fraîcheur dans les rues. La forteresse qui protége Erivan est fort étendue et renferme une foule d'ouvriers qui y ont leurs ateliers, mais qui, chaque soir, rentrent en ville. Les environs sont couverts de nombreux monuments, dont quelques-uns sont d'une haute antiquité. Erivan n'est pas fort éloigné de l'Ararat. Les campagnes, riantes et fertiles, sont plantées de beaux vignobles.

L'Arménie russe a un grand nombre d'autres villes de moindre importance, mais qui, presque toutes, ont été célèbres et considérables. On trouvera sur l'*Arménie*, dans notre ouvrage des *Monuments les plus remarquables de tous les pays*, une source féconde d'instructions précieuses, pour l'étude des âges les plus reculés.



Jeune Fille Arménienne.

SIBÉRIE.

Sous la dénomination générique de Sibérie, on comprend toute cette contrée de l'Asie russe, qui, bordant au nord l'océan Glacial arctique, commence à l'ouest sur le versant oriental des monts Ourals, s'appuie, au sud, sur l'empire chinois et la Tartarie Indépendante, et va, du côté de l'est, jusqu'au Kamtchatka et à la mer d'Ochotsk. Cette immense contrée, qui s'étend entre 46° et 78° 25′ de latitude nord et entre 55° de longitude est et 172° 10′ de longitude ouest, n'a pas moins d'environ 680,000 lieues carrées, c'est-à-dire près du tiers de toute l'Asie, avec une population de près de deux millions d'habitants, dont un demi-million n'est que tributaire de la Russie; et encore la perception du tribut est-elle fort incertaine.

Il est aisé de concevoir quelles différences prodigieuses il doit exister entre les climats de pays situés à des latitudes si éloignées. A la Nouvelle-Zemble, le thermomètre de Réaumur descend jusqu'à 34° au-dessous de zéro, et la terre, dans le fort de l'été, n'y dégèle jamais à plus de sept pouces, tandis qu'au sud, dans les plaines, les *maxima* de froid sont de 14°, et les chaleurs assez fortes pour faire mûrir les melons. On a beaucoup exagéré l'intensité du froid dans les régions centrales de la Sibérie; et tous les voyageurs qui les ont visitées, de 1808 à 1839, sont d'accord sur ce point, que les hivers les plus rigoureux le sont moins qu'à Moscou.

Un grand nombre de fleuves et de rivières arrosent la Sibérie. Les principaux sont l'Ob, qui se forme de l'Irtiche et du Tobol, et tombe dans l'océan Glacial; le Jénisséi, qui a un cours de plus de 600 lieues, et va déboucher aussi dans l'océan Glacial; la Léna, aussi longue que le Jénisséi, et qui a son embouchure dans la même mer; la Selenga, qui entre dans le lac Baïkal; l'Indighirka, qui tombe dans l'océan Glacial; la Kolyma, qui y débouche également; et enfin l'Oural, qui descend dans la mer Caspienne. Outre tous ces grands fleuves, dont trois sont plus grands que le Danube, et le moindre, aussi grand que la Loire, on pourrait citer plus de trente affluents de ces fleuves, qui surpassent la Seine quant à la longueur du cours et à la masse d'eau.

Presque tous ces fleuves et rivières sont très-poissonneux, surtout par les poissons qui viennent de la mer, au printemps, et remontent à de grandes distances. Tous les peuples du nord de la Sibérie se nourrissent essentiellement du produit de la pêche; celui de la chasse ne fournit pas au quart de leur subsistance. Quant à la viande que fournit le bétail, il faut la compter pour peu de chose, eu égard à la rareté des fourrages. On ne mange d'autre pain que celui qui provient des farines envoyées par le gouvernement, et vendues à bas prix, mais en quantités insuffisantes. Toute culture cesse au delà du 61e degré. Il est très-important d'établir quels sont les moyens d'existence de peuplades qui sont souvent exposées à d'horribles famines. Les populations centrales et celles du Sud vivent dans l'abondance de toutes choses; et cependant, le poisson doit encore être compté pour un tiers, dans la masse de ce qui sert à l'alimentation.

Les lacs sont nombreux; et quelques-uns ont une telle étendue, que des géographes ont cru devoir leur donner le nom de mer. Le plus considérable est le Baïkal, qui est d'eau douce, et dont la pêche nourrit plus de 80,000 individus. Il est très-remarquable que ce superbe lac nourrisse des phoques et d'autres poissons de mer. La plupart des petits lacs sont d'eau salée. Il y a, outre les lacs, d'immenses marais formés par les débordements des fleuves.

De nombreuses chaînes de montagnes parcourent la Sibérie. Les plus considérables, comme les plus élevées, sont l'Oural, qui sépare l'Europe de l'Asie, court du nord au sud, et a des sommets de 800 toises; l'Altaï, formant deux chaînes et divers chaînons, et qui offre des cimes de 1,100 toises. Toutes ces montagnes, notamment l'Oural, sont riches en métaux et pierres précieuses. Les richesses que la Russie tire aujourd'hui de ses mines d'Asie, en or, argent, cuivre, fer et plomb, déduction faite des frais d'exploitation, s'élèvent à plus de 57,000,000 de roubles. Parmi les pierres précieuses, il faut citer de fort belles émeraudes.

Sans rechercher quel a pu être le motif qui a porté certains écrivains à faire un tableau horrible de l'existence des mineurs, il faut du moins rétablir la vérité des faits; et ceux-ci s'appuient sur le témoignage authentique de voyageurs qui sont allés visiter les mines de l'Oural dans tous leurs détails. Ils ont vu partout, que non-seulement les ouvriers ne sont point chargés d'un travail au-dessus de leurs forces; mais encore, qu'ils vivent dans l'aisance; que ceux qui ont une bonne conduite, parviennent, la plupart, à devenir possesseurs d'une maison et d'un jardin. Pour ce qui est des mineurs de l'est, dans les chaînons de l'Altaï, leur vie est misérable, il est vrai; mais ce sont tous des malfaiteurs, condamnés à mort ou aux travaux forcés, et qui sont envoyés en Sibérie, dans les mêmes dispositions que chez nous on envoie les criminels dans les bagnes; et il n'y a, en réalité, que les mineurs de Mertchinsk qui soient traités avec la rigueur qui a été signalée pour toutes les mines. Au reste, en décrivant la Russie, nous nous étendrons davantage sur ce sujet.

Le commerce de la Sibérie, sur plusieurs points, est très-important. C'est une erreur matérielle et très-grave, que de l'avoir représenté jusqu'ici comme peu considérable. Et d'abord, différentes localités servent d'entrepôt pour les marchandises qui de Russie passent en Chine, et réciproquement. Les cinq sixièmes des pelleteries et des fourrures qu'on emploie en Europe viennent de la Sibérie; et les peuples qui les vendent se rendent dans les villes dont ils sont le plus rapprochés, et prennent en échange toutes les choses dont ils ont besoin. Si l'on considère ensuite que le gouvernement et les particuliers emploient plus de 70,000 agents et ouvriers pour l'exploitation des mines, et que tout ce monde, qu'il faut compter pour 200,000, à cause des employés et ouvriers mariés, tire d'Europe la presque totalité des objets de consommation, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que le commerce de ces contrées est très-considérable. Les foires d'Irbit et celles de plusieurs autres localités, voient affluer des marchands de tous les points de l'Orient et de la Russie, même d'Arkhangel.

Il est un fait incontestable, c'est que la Sibérie a été un pays chaud. La masse d'ossements fossiles de mammouths, d'éléphants et d'autres animaux des régions méridionales, suffit pour l'établir. On remarque en outre que les terres, presque partout, et tout aussi bien au nord qu'au midi, sont noires, fortes, contenant beaucoup d'humus; et que le seul obstacle à une bonne culture, c'est le froid. Si les steppes, au nord de l'Altaï, jusqu'au 56e degré, étaient habitées par d'autres peuples que les Kirghiz, les Kalmouks, etc., on pourrait aisément faire produire à cette vaste zone six fois aussi grande que la France, assez de céréales et de fourrages pour nourrir 50,000,000 d'in-

dividus. L'expérience a prouvé cette assertion. Presque chaque année est signalée par la découverte de nouvelles richesses métallurgiques.

Le sol sibérien est si favorable aux forêts, qu'outre celles qui existent, il serait facile de doubler cette richesse, si précieuse dans un pays où le chauffage est une des premières nécessités de la vie, sans parler des besoins des mines. Il suffit, en jetant un coup d'œil sur une carte, d'examiner les cours des fleuves et rivières, qui tous vont directement au nord , pour être convaincu de la facilité d'établir d'innombrables communications par eau, à l'aide de la canalisation. Les chevaux sibériens ne sont pas beaux; mais il n'en existe point de meilleurs, de plus durs à la fatigue; et si les terres tempérées se peuplaient d'agriculteurs, la Sibérie pourrait fournir d'excellentes montures à toute la cavalerie légère de l'Europe.

L'aspect de la Sibérie est monotone et triste dans les steppes; il devient effrayant sur les rivages de l'océan Glacial; mais dans les régions du sud-ouest, du centre et du midi, là où se développent les chaînes de montagnes, il est très-pittoresque, souvent gai et même riche. La plupart des villes, des bourgs et des hameaux sont entourés de plantations et avoisinés de forêts.

Dans son état actuel, la Sibérie est une des possessions les plus importantes de l'empire russe, considérée comme la source où il puise ses métaux, soit pour le trésor, soit pour les arts; que serait-ce, si toute cette contrée produisait dans les conditions de sa fertilité?

La politique russe n'a pas permis aux arts et à l'industrie de se développer en Sibérie. Le gouvernement a voulu demeurer le pourvoyeur de toutes ces populations; et dans l'état des choses, il a bien fait, puisque par là il attire en Russie tous les produits sibériens, sans se dessaisir du numéraire, qui est encore rare dans cet empire; et qu'il ouvre un large débouché à l'industrie russe, qui vendrait aussi moins à la Chine, si les Sibériens devenaient fabricants et manufacturiers.

Les voitures sont rares; et on emploie plus communément des traîneaux qui, attelés de rennes dans les contrées septentrionales, parcourent de grandes distances en fort peu de temps, lorsque la terre est couverte de neige. Ces traîneaux sont attelés de chiens chez quelques tribus des Samoyèdes, les Ostiaks de l'Ob et les Kamtchadales. Il est fort rare que les chevaux soient employés au service des traîneaux. Les Samoyèdes, quand la neige est durcie, chaussent des raquettes; et il est assez ordinaire de les voir parcourir trente lieues en un jour. Les raquettes, au milieu desquelles est la place du pied, qui est assujetti par des courroies, sont longues de cinq pieds, larges de six pouces, épaisses de huit lignes et faites en bouleau.

Les animaux sauvages fourmillent sur ce continent. Dans l'Oural, les loups, les gloutons, les renards; dans les îles de l'océan Glacial, les ours blancs, les rennes sauvages et les renards; dans l'Altaï, les ours bruns et les loups; dans les steppes, les loups, les élans; au Kamtchatka, les ours, les loups; partout, l'hermine, la zibeline, vingt variétés de renards, trois variétés d'écureuils. Les fleuves et les lacs sont couverts de cent espèces d'oiseaux, parmi lesquels des vols considérables de cygnes, d'oies sauvages et des nuées de canards et de sarcelles. Les lièvres ne sont nulle part plus nombreux qu'en Sibérie.

Les Sibériens sont riches en animaux domestiques. Les chevaux, les bœufs, les chameaux, dans le sud; les rennes, dans le nord. Les moutons sont rares, excepté chez les Kalmouks. La volaille est commune, mais mauvaise; et on la soigne d'autant moins qu'il y a manque de grain pour l'engraisser, et que, d'autre part, le gibier est trop abondant.

La Sibérie n'a point de monuments. Toutefois les archéologues ont trouvé des élé-

ments intéressants pour l'histoire de la Sibérie, dans les tombeaux qui ont été fouillés sur beaucoup de points. La richesse des ornements et des bijoux, des armes, qui étaient renfermés dans quelques-unes de ces tombes, attestent que ce continent a été habité par des peuples riches qui connaissaient les arts.

La Sibérie est divisée en deux grandes parties : la Sibérie occidentale et la Sibérie orientale dont nous donnons plus bas la subdivision. Mais nous ferons observer que l'on comprend ordinairement dans la Sibérie les parties des gouvernements de Perme et d'Orenbourg situées à l'est des monts Ourals.

Divisions.	Sup. en lieues carr.	Population.
SIBÉRIE OCCIDENTALE.		
Gouvernement de Tobolsk.	46,700 }	572,500
Province d'Omsk	22,600 }	
Gouvernement de Tomsk.	20,000	340,000
SIBÉRIE ORIENTALE.		
Gouvernement de Jéniséisk.	170,000	135,000
— d'Irkoutks.	60,000	400,000
Province d'Iakoutks.	189,000	147,000
District de Kamtchatka.	14,000	4,500
District d'Okbotks et pays de Tchoukotks.	148,000	6,700
Totaux.	670,300	1,605,700

Écatérinenbourg, sur l'Iset, est une assez grande ville, où se rendent, au temps des foires d'Irbit, des négociants de Tumène, de Tobolsk, des Arméniens et des Grecs de Moscou, de Casan et d'Astrakhan. Le commerce de cette place est assez important. 9,000 habitants.

Néviansk, assez grande ville, sur la Koucheva. Cette place tire son importance des usines pour la fonte des métaux. Des forêts immenses, peuplées d'élans, entourent Évianks, qui a 10,000 habitants.

Taghilsk, ville moyenne, près de laquelle sont de riches mines, dont on extrait de l'or et du platine. Les fabriques d'acier des environs sont très-renommées.

Beresow, sur la Sosva, près de l'Ob, a de riches mines d'or. Cette ville et ses environs ont beaucoup d'exilés. 9,000 habitants. On fait à Beresow une grande consommation de viande de jeune renne.

Tumène, sur la Tumenska, compte, dans ses 7,000 habitants, plus de 3,000 Tartares.

Tobolsk, chef-lieu de la Sibérie occidentale, grande et riche ville, sur le Tobol et l'Irtiche. Cette place importante est ornée de nombreux édifices publics, dont le plus remarquable est l'hôtel des postes. L'Irtiche forme ici plusieurs bras, de façon que différents quartiers se trouvent dans des îles. Tobolsk, parmi ses 16,000 habitants, compte plus de 4,000 Allemands.

Barnaoul, la plus belle ville de Sibérie, sous un ciel tempéré et au milieu d'un pays qui ne déparerait pas les provinces les plus fertiles d'Europe. Barnaoul, sur le haut Ob, doit sa prospérité à l'abondance des produits du sol. 8,000 habitants.



FEMME TARTARE DE TOMSK.

Smeïow, au centre des riches mines de l'Altaï. Cette ville est laide et peuplée en partie d'employés des mines et de mineurs. 4,000 habitants.

Colyvan, près du beau lac de ce nom, ville peuplée d'ouvriers habiles qui façonnent des colonnettes, des vases, des chambranles et des bas-reliefs en jaspe et en porphyre que l'on tire des environs. Presque toutes ces belles choses vont en Russie. 4,000 habitants. On a récemment découvert de riches mines de plomb près de cette ville.

Riddersk, dans l'Altaï, sous un climat rigoureux à cause de l'élévation du sol. Riddersk n'est que de 80 toises moins élevé qu'Inspruck au-dessus de l'Océan. Les environs, surtout au nord, donnent cependant des moissons, des légumes et quelques fruits. Kroukowski, avec ses riches mines, n'est qu'à une demi-lieue de Riddersk. 7,000 habitants. Les plus hauts sommets de l'Altaï sont aux environs de Riddersk. On trouve aussi près de là un écho fort singulier, qui, après avoir rendu un mot d'une manière distincte et sonore, le répète plus de cent fois en le renvoyant de montagne en montagne, pendant une minute et quart.

Fykalka, petite ville et poste militaire, aux frontières de la Chine. Fykalka fait un commerce actif et avantageux.

Tomsk, sur la Toma, ville laide et pauvre, qui a cependant 8,000 habitants.

Krasnoyarsk, grande et riche ville, dans le gouvernement de Jénisséisk, sur le Jénisséi. Cette place, déjà florissante, est appelée à une grande prospérité. Foyer d'un commerce aussi lucratif qu'étendu. 12,000 habitants.

Kyakhta, sur la rivière de ce nom, fait un commerce considérable avec les Chinois. 7,000 habitants.

Nertchinsk, sur un affluent de l'Amour. Cette ville est entourée de mines où l'on ne fait travailler que des meurtriers et des voleurs. 4,000 habitants, dont beaucoup d'employés.

Yakouts, sur la Léna; cette ville laide et mal bâtie est toutefois assez riche.

Irkoutsk, sur l'Augara, à 7 lieues de sa sortie du Baïkal. Cette grande et importante ville, qui fait un commerce aussi actif qu'étendu, peut être considérée comme le chef-lieu de la Sibérie orientale. On y voit de grands et beaux édifices publics qui ne dépareraient point nos villes d'Europe. 15,000 habitants.

Il est assez difficile de classer les habitants de la Sibérie, où l'on rencontre plus de vingt nations, différant par leur origine, leurs mœurs, leur langage. Les Russes et les Allemands sont répandus partout. Les premiers comme militaires et administrateurs; les seconds sont employés aux mines, dont ils entendent mieux l'exploitation que les Russes. Le long du versant oriental de l'Oural, et sur le fleuve Oural, sont les Vogouls, d'origine finnoise. Ces peuples sont chrétiens. A l'est des Vogouls et au nord de Tobolsk, jusque vers les bouches de l'Ob, sont les Ostiaks, tribu en partie sédentaire et en partie nomade, dont les hommes sont grands, bien faits, bons et hospitaliers. Ces Ostiaks sont chrétiens; mais ils mêlent encore beaucoup de superstitions païennes à leur culte. Les Samoyèdes, à l'embouchure de l'Ob, sur les deux versants de l'Oural, sont presque aussi grands que les Ostiaks; mais leurs femmes sont petites. Ces peuples diffèrent des Samoyèdes de l'est, qui sont petits. Tous les Samoyèdes, quoiqu'on en ait baptisé quelques-uns, sont idolâtres. Les Samoyèdes sont essentiellement pêcheurs, de même que les Ostiaks; mais ces deux peuples se livrent aussi à la chasse, dans le but d'avoir des fourrures. Les Kirghiz sont les peuples les plus nombreux de la Sibérie; ils occupent une contrée fort étendue, depuis le pied de l'Altaï, jusqu'au centre de la Sibérie, et font encore des incursions chez les tribus voisines, où ils pénètrent pour voler des chevaux. Les Kirghiz sont tous pillards;

mais leur courage n'égale pas leur amour du larcin; et quelques Cosaques suffisent pour en disperser des centaines. Le voisinage des Russes influe sur les mœurs de ces nomades, dont quelques-uns commencent à cultiver la terre, soigner les pâturages et prendre des habitudes sédentaires. Le gouvernement a déjà ouvert dans leurs ostrogs quelques écoles. Le meilleur moyen de les civiliser serait d'envoyer parmi eux des Allemands. Les Kirghiz sont presque tous musulmans; mais c'est dans le même degré d'ignorance que les Ostiaks sont chrétiens. Les Kalmouks, qui diffèrent en tout des Kirghiz, sont leurs voisins, et habitent souvent les mêmes steppes. Les Kalmouks, tous pasteurs, sont pacifiques et assez probes. Leur malpropreté égale leur ivrognerie. Il est d'autant plus regrettable que les Kalmouks aient ce penchant, qu'ils sont fort gais et naturellement portés au bien. Ils vivent en bonne intelligence avec les Téléoutes, leurs voisins, venus de l'Altaï, et qui sont d'origine mongole; mais ils ont souvent des démêlés avec les Kirghiz, qui tentent de les voler. Les Kalmouks et les Kirghiz sont excellents cavaliers. Les Téléoutes diffèrent peu des Kalmouks quant aux mœurs. Les Bouriats, peuplades de souche mongole, vivent vers les rives du Baïkal, dans un cercle assez étendu. Ces Tartares ne sont point exclusivement pasteurs; ils cultivent la terre avec assez d'intelligence; et ceux qui habitent l'île d'Olkhone, dans le Baïkal, ont de belles campagnes, bien cultivées, et de nombreux troupeaux. Cette île a 20 lieues de longueur, sur une largeur moyenne de 3, et peut nourrir 70,000 habitants. Les Tongouses, dans le gouvernement d'Irkoutsk, sont fort nombreux et s'étendent dans le nord jusque vers la mer Glaciale, se mêlant aux Samoyèdes. Ces nomades sont misérables, dans le nord et au centre; mais ceux du sud ont d'innombrables troupeaux, et vivent dans l'abondance de toutes choses. Les Tongouses sont d'origine mantchoue; quelques-unes de leurs hordes vont, à l'est, jusque près du Kamtchatka. Ces peuples ont une grande droiture, une probité sévère, et sont fort obligeants, mais d'une malpropreté révoltante, qui ne le cède qu'à celle des Kamtchadales. Les Yakouts, divisés en pêcheurs et en chasseurs, suivant leur position, habitent les deux rives de la Léna, et s'étendent davantage vers l'est de ce fleuve. Ils sont fort polis, bons, hospitaliers. On trouve parmi les toïons, ou chefs, des hommes de très-grande taille; mais ce n'est point une circonstance qui s'étende à toute la nation. Les Youkaghirs, qui vivent sur les rives de la Kolyma, sont d'une belle stature; mais cette population intéressante diminue de jour en jour. Les Tchouktchis, qui habitent au nord et au nord-est d'Irkoutsk, sont nombreux et hostiles à leurs voisins, quoiqu'ils payent fort exactement le tribut au gouvernement russe. Leurs principales hordes occupent les rives de l'Anioui et de l'Anadyr. Ces peuplades errantes sont d'origine américaine; et ils ont évidemment une souche commune avec les Eskimaux. Les Tchouktchis sont adroits, rusés, spirituels, quoiqu'ils affectent une grande simplicité. Les Koriaks, leurs voisins, leur ressemblent sous beaucoup de rapports; et n'ont toutefois pas la même origine. Les Kamtchadales, qui habitent la grande presqu'île de ce nom, sont petits, trapus et laids; bons, quoique irascibles; très-voraces, ivrognes, et les peuples les plus sales de toute l'Asie.

Les Baskhirs se confondent avec les Kalmouks. C'est principalement parmi ces peuples que l'empereur prend des cavaliers, qui, de même que les Cosaques irréguliers, flanquent d'ordinaire les armées russes, et sont employés comme partisans. Leurs officiers sont choisis parmi les Cosaques du Volga et du Don.

Les habitants des Kourilles ne sont pas tous dépendants de la Russie; et le Japon a la possession des trois îles de cet archipel qui sont au sud. La population totale des Kourilles russes n'excède pas 2,200 habitants, qui vivent tous de la pêche. Ces insulaires sont idolâtres; et il n'en est qu'un petit nombre qui aient reçu le baptême;



Kirghis

(Asie.)

mais comme le gouvernement n'y a point fondé d'églises, leur ignorance les rejette dans les superstitions de leurs compatriotes.

Après avoir énuméré toutes les populations si variées de la Sibérie, il faut ajouter que l'on trouve presque partout, et principalement à Bérésow, à Tobolsk et tout le long de l'Altaï, les exilés et les descendants d'un grand nombre de ceux qui moururent dans le bannissement.

Inconnue aux Grecs et aux Romains, la Sibérie le fut de même aux Russes jusqu'au xv[e] siècle. Ces derniers y firent leur première expédition en 1499, mais ils ne parvinrent à la soumettre que sous Ivan IV, dans la dernière moitié du siècle suivant. La partie la plus importante de cette conquête fut faite par le Cosaque Iermak qui, poursuivi comme pirate par le gouvernement russe, passa, en 1580, au delà des monts Ourals, avec 6,000 de ses compatriotes, et tomba sur les possessions de Koutchoum-Khan, descendant de Djenghiz-Khan, et souverain de la principauté de Touran, qui occupait les bords du Tobol, de l'Irtych, de la Toura, et s'avançait jusqu'à l'Obi. Iermak défit complétement ce prince en 1581 et se rendit maître de sa capitale, Isker ou Sibir, qui, par la suite, donna son nom à toute la contrée que nous décrivons. Après ces exploits l'intrépide Cosaque fit hommage de ses conquêtes au tzar qui lui accorda son pardon et l'investit du titre de prince de Sibir. Cependant les troupes du nouveau souverain se mutinèrent et Iermak, attaqué à l'improviste par Koutchoum-Khan, se noya dans l'Irtych. Sous les successeurs d'Ivan IV, les Russes s'avancèrent peu à peu à l'est et il ne leur fut pas bien difficile de soumettre le reste de la contrée.

Il faudrait s'étendre bien au delà des limites du cadre de cet ouvrage pour détailler les mœurs et les costumes de chacune des peuplades de la Sibérie. Il y a d'ailleurs, entre ces peuplades, de grandes ressemblances, puisque leur vie est presque uniforme. Les riverains de l'Océan, des fleuves et des rivières se livrent exclusivement à la pêche, vivent de poisson, et en vendent à leurs voisins des steppes, qui sont pasteurs et se nourrissent de la chair et du lait de leurs troupeaux. Un grand nombre de ces nomades pasteurs sont également chasseurs, à cause des fourrures. Les montagnards sont pasteurs et chasseurs. Presque tous les Sibériens sont pacifiques, loyaux et très-faciles à gouverner; ce que prouve incontestablement le petit nombre d'agents civils et militaires que l'empereur entretient dans ces vastes régions, où un officier, accompagné de deux Cosaques, suffit pour faire la police d'un district aussi étendu que la Belgique, et pour percevoir l'impôt. Les Kirghiz sont voleurs, et les Tchouktchis enclins à la guerre; mais les Kirghiz sont peu belliqueux; leur pays est entouré de garnisons qui, quoique faibles, suffisent pour les tenir en respect. Quant aux Tchouktchis, l'élément fait défaut pour qu'ils puissent guerroyer; et ils ne peuvent le faire avec leurs paisibles et pauvres voisins les Kamtchadales et les Samoyèdes.

Nous décrirons, quoique succinctement, les usages et les costumes de quelques-uns de ces peuples qui nous ont paru mériter une mention toute particulière.

Les Kastchintzes, *Kastchinzi* ou *Katchins* habitent sous des tentes faites en feutre pour l'hiver et en écorce de bouleau pour les saisons moins froides ou moins pluvieuses. Leurs ustensiles de cuisine se composent d'une marmite de fer et de quelques baquets en bois de bouleau. Ils obtiennent, en distillant le lait, une eau-de-vie dont ils s'enivrent pendant l'été et l'automne. L'usage de fumer est une passion commune aux deux sexes. Ils passent pour les plus sales et les plus sauvages des peuples nomades de la Sibérie. La petite vérole n'exerce ses ravages parmi eux qu'à des époques assez éloignées, et le mal vénérien y fut longtemps ignoré; mais on y a remarqué depuis quelque temps une maladie étrange qui atteint les jeunes filles de ces Tartares : c'est

une sorte de fureur utérine qu'elles ressentent lorsqu'elles deviennent nubiles, et qui les tourmente quelquefois pendant plusieurs années. Dans les accès de cette espèce de fièvre, elles s'élancent hors de leurs habitations en poussant des hurlements et faisant des gestes lascifs; elles s'arrachent les cheveux, s'étranglent ou se détruisent par quelque autre moyen. Dans les intervalles lucides, ces malheureuses observent toutes les règles de la décence. Ces Tartares sont païens; ils croient à un être bon qu'ils adorent en se tournant vers l'Orient, et à une divinité malfaisante qu'ils nomment *Tus*. Ils ont aussi des magiciens qui passent pour fort adroits. Les cérémonies du mariage et celles des funérailles sont assez curieuses. Les *Katchins* n'épousent qu'une femme. L'homme qui a l'intention de se marier charge une personne de confiance de porter une certaine quantité d'eau-de-vie et de tabac au père de la fille qu'il a en vue. Si le père consent à boire et à fumer avec l'envoyé, c'est une preuve que la demande est agréée. Quelque temps après on traite des conditions et l'on arrête le jour de la célébration du mariage. Ce jour arrivé, l'époux se rend avec ses amis à la tente du beau-père, où celui-ci et sa femme sont assis à la tête des parents et des amis. Pendant quelques instants, ce ne sont plus que des larmes; la fille se jette en pleurant aux pieds de ses parents et leur dit adieu en sanglotant; les assistants l'imitent, et cela dure jusqu'au moment où l'époux vient prendre par la main sa fiancée qu'il conduit à une autre tente, préparée à quelque distance et où toute la compagnie les suit. On mange, on boit et on se divertit alors pendant plusieurs jours. S'il est prouvé que l'épouse ait tenu une conduite déréglée avant son mariage, celui qui a eu des relations intimes avec elle est condamné à des dommages-intérêts envers le mari. — Les morts sont ensevelis avec leurs vêtements; on place plusieurs bagatelles dans le cercueil que l'on ferme, dans la fosse, avant de le couvrir de terre; après quoi on dépose sur la fosse comblée une écuelle. Le jour de l'anniversaire arrivé, les parents se rassemblent; les femmes commencent par gémir et se lamenter, mais la scène change bientôt et cette ovation à la mémoire du défunt se termine par un festin et des divertissements. L'écuelle déposée sur la fosse sert de vase pendant ce repas. Les filles sont habiles à succéder comme les mâles et ont les mêmes droits. — Les *Katchins* se rasent et ne conservent de leur barbe qu'une moustache en demi-lune avec une petite touffe sous la lèvre inférieure ou au menton. Ils portent généralement leurs cheveux noirs en tresses, tandis que les enfants n'en ont qu'une qui pend derrière la tête; le reste de leur chevelure, longue de six pouces, est épars et flottant. L'hiver, la chemise est remplacée par une longue fourrure à manches étroites, ordinairement en peau de chevreau et l'ouvrage des femmes qui, au moyen du foie bouilli de l'animal, savent, en 24 heures, lui donner l'apprêt nécessaire. Les riches ont des vêtements en peaux de mouton et d'agneau couvertes de leur laine; les chefs ont des habillements de drap et des caleçons de soie dans les jours solennels; et le peuple porte des pelleteries, de larges caleçons de toile et des bottes. Les femmes ont des caleçons et des brodequins en façon de bas, faits en peau et brodés; leur vêtement de dessous est long, en coton de la Chine ou en soie; celui de dessous, long aussi et joignant au corps, est de drap fin, de soie ou de peau, et se croise sur le devant. De riches broderies ornent les extrémités de leurs habits de parade, et les coutures sont garnies d'une fourrure fine ou d'une bande d'étoffe d'une autre couleur. Leurs cheveux sont partagés en deux grandes tresses qui leur tombent sur le sein; elles portent des pendants d'oreilles et, quelques-unes, un petit collier en corail sur la poitrine. Leur coiffure est un bonnet plat bordé d'une fourrure, et dont la convexité ressort beaucoup en avant. Les filles ont un plus grand nombre de tresses que les femmes mariées; il est habituellement de neuf, dont trois tombent sur les épaules et trois de chaque côté. Les filles des riches



Famille Tartare Katschentzes.

(Asie.)

font usage en hiver d'un pectoral brodé avec des grains de jais ou des fils de différentes couleurs; sur ce pectoral ou sur la poitrine nue, les plus superstitieux portent quelque petite idole en fer-blanc qui doit les protéger dans leurs entreprises. Ces peuples, ou du moins le plus grand nombre, se font des raies ou autres figures sur le front, les joues ou le menton; ce sont les pères qui impriment eux-mêmes ces traces sur le visage de leurs enfants lorsqu'ils ont atteint six à dix années. On emploie pour cette opération douloureuse un fil humecté de salive et noirci avec une espèce de terre ou de la suie que l'on passe alors, au moyen d'une aiguille, dans la peau du malheureux qu'on veut embellir des taches azurées et ineffaçables qu'y laisse cette couture.

Les Ostiaks sont de stature moyenne ou petite, d'une complexion faible, leurs membres sont grêles, les traits de leur visage sont laids, leur teint est pâle, et ils n'ont rien de caractéristique dans la physionomie. Leurs cheveux, d'un blond d'or ou plutôt roussâtre, qui sont épars autour de leur tête, ajoutent encore à leur aspect difforme. On rencontre peu de leurs femmes qui aient quelque agrément, et celles qui ont atteint un âge avancé sont repoussantes. Quelques *Ostiaks* sont chrétiens, mais la plupart suivent le culte des idoles qu'ils adorent en leur frottant la bouche avec de la graisse de poisson et en tenant devant elles un cornet plein de tabac en poudre, avec quelques petits morceaux d'écorce de saule pour leur boucher les narines. Cependant la vénération qu'ils ont pour ces idoles n'empêche pas ces peuples de les accabler d'outrages et de les briser même lorsqu'elles n'exaucent pas leurs vœux ou qu'ils sont frappés de quelque disgrâce. — Le nombre de femmes n'est pas limité chez les *Ostiaks*, et ils peuvent épouser toute parente, à quelque degré que ce soit, du côté de la femme; ils préfèrent même se marier avec deux sœurs, dans la persuasion qu'il en résultera un grand bien pour la famille. Dans ce cas ils ne payent pour la seconde que la moitié du prix qu'ils ont donné pour la première. Toutefois, ils considèrent comme une infamie toute union contractée avec une femme de leur propre famille et qui porte leur nom. Un Ostiak qui veut se marier choisit parmi ses parents et ses amis quelques hommes de son âge et en désigne un pour son médiateur. On se rend ensuite à la cabane du père de la fille recherchée, où le premier, à l'approche de ce monde et prévoyant le sujet de la visite, fait préparer un grand repas, à la fin duquel les convives passent dans une autre cabane. Le médiateur fait part de la proposition qu'il est chargé d'émettre et demande au père de la fille quelles sont ses prétentions. Lorsque les parties sont d'accord, le prétendant revient bientôt avec la moitié du *kalim* convenu et qui habituellement consiste en cent peaux de rennes et une quantité de différentes pelleteries. Si le futur beau-père est satisfait des objets qui lui sont offerts, le prétendant prévient qu'il viendra le lendemain coucher chez lui, et le prie de tenir sa fille à la maison. En effet, le lit est préparé à l'arrivée de l'époux, et lorsqu'il y a passé quelques heures, la fille se place dans un autre lit voisin où elle reste seule jusqu'à ce que les flambeaux et le feu soient éteints. Le matin suivant la mère questionne le mari, et s'il répond qu'il est satisfait de sa fille, il lui fait présent d'un vêtement de peau de renne; la mère prend alors celle sur laquelle les époux ont couché et la coupe en morceaux qu'elle éparpille en signe de triomphe. Mais si le mari témoigne du mécontentement, la mère de la fille est obligée de lui donner un renne. Du moment que les époux ont passé ensemble une nuit, ils vivent familièrement, sans cependant que le mari se permette d'emmener sa femme avant d'avoir acquitté la totalité du *kalim*. Le mari évite sa belle-mère et la femme son beau-père jusqu'à ce qu'ils aient un enfant; cette bizarre coutume est si rigoureusement observée qu'en cas de rencontre comme celle dont nous venons de parler, la femme se cache le visage et le mari tourne le dos. — Ces peuples regardent leurs femmes comme des animaux domestiques, et, bien qu'elles soient labo-

rieuses et empressées dans les soins du ménage, il est rare qu'ils leur adressent une parole obligeante. Néanmoins ils ne leur infligent aucune correction corporelle, quelle que soit la gravité de leur faute, sans l'assentiment du père. Si elle a été maltraitée par son mari, la femme se réfugie chez ses parents et oblige son père à restituer le *kalim* reçu et à lui trouver un nouveau mari. — Les *Ostiaks* ont, en général, peu d'enfants, non par défaut de fécondité, mais parce que la mauvaise nourriture et le manque de soins déterminent une mortalité continuelle parmi les enfants en bas âge. — Avant l'ensevelissement, on expose les morts et on place à côté d'eux un couteau, une hache, un cornet de tabac et une forme de briquet en bois; les parents et les amis, réunis autour du corps exposé, poussent des cris épouvantables; les hommes sont debout, et les femmes, le visage couvert de leur voile, se tiennent assises. Le cadavre, revêtu de ses meilleurs habits, est ensuite placé dans un petit canot dont les deux pointes sont coupées, et on met auprès de lui les objets indiqués plus haut. Il est alors transporté au champ du repos où l'accompagnent les personnes du sexe auquel il appartenait. Le lieu de sépulture est ordinairement un endroit élevé, et la tête du mort est tournée vers le midi. Quand le défunt est un homme, on fait suivre son convoi par quatre de ses plus beaux rennes, attelés à des slites et bien équipés. L'enterrement fini, on attache une courroie aux pieds de derrière de chacune de ces pauvres bêtes, et, tandis qu'un homme les tire en avant à la course, quatre autres les poursuivent avec des pieux aigus qu'ils leur enfoncent impitoyablement dans toutes les parties du corps; si le mort était riche on en assomme un plus grand nombre. Ces animaux ainsi sacrifiés en l'honneur du défunt restent sur son tombeau où l'on élève un échafaud sur lequel on place les harnais et les slites renversées. Un repas termine la cérémonie. — Les *Ostiaks* sont simples, timides et adonnés aux préjugés, mais ils ont le cœur bon et sont très-hospitaliers. — Leur langue a quelque ressemblance avec la finnique et plus encore avec celle des *Voguls*. — L'habillement des deux sexes n'a presque rien de commun avec celui des autres nations. Les hommes portent des caleçons étroits et n'arrivant point aux genoux, en peau de loutre ou de renne; une espèce de bas courts, pardessus lesquels sont des bottes faites de la peau des jambes de renne, auxquelles ils adaptent pour semelle la partie velue qui se trouve entre les éperons de cet animal, parce qu'elle est de bonne durée et que le poil dont elle est garnie les empêche de glisser sur la neige; leur costume est complété par un manteau de loutre, et la plupart d'entre eux ont aux oreilles de petits anneaux. — Les femmes se vêtent d'une *mavliza*, pelleterie étroite et à manches portée sur la peau, qui leur descend jusqu'aux reins, a une ouverture pour y passer la tête et est fermée devant et derrière; la *mavliza* (ordinairement une peau de renne né au printemps et dont on a laissé le poil qui s'applique sur la peau) est recouverte d'une *purga*, fourrure ordinaire ayant un capuchon qui sert de bonnet. Ce dernier vêtement est bordé en peau de chien et se porte en été aussi bien qu'en hiver quand les vents sont froids; mais dans cette dernière saison elles ont encore une autre fourrure, plus large et plus longue, appelée *gus*, et des caleçons en peau avec des courroies blanches. Leur costume d'été consiste en une *mavliza* de luxe, sans doublure, faite de bandelettes de diverses couleurs et bordée en peau de chien blanc ou en queue de renard polaire; elles ont aussi une espèce de ouate de peau, serrée au moyen de petites courroies, ouverte par devant, mais de manière qu'un des côtés avance sur l'autre et ne découvre aucune partie de leur corps; leurs jambes seules sont nues. Leurs cheveux, divisés en deux tresses, tombent sur les épaules et sont entremêlés de cordons; les plus riches y joignent des bandelettes de drap jaune, garnies de plaques de laiton ou de cuivre, sur lesquelles sont imprimées de petites figures d'animaux. Les vieilles dont la chevelure a disparu se couvrent la tête d'une bande de

drap en forme de couronne; elle est maintenue par deux attaches, et les extrémités retombent croisées sur le dos. Les jeunes filles ont sur la tête une couronne de petites plaques, ornée de bandelettes qui descendent jusqu'à la moitié des reins. — Toutes en général ont les oreilles ornées de pendants en corail de diverses couleurs; elles ne peuvent paraître à visage découvert que devant leur mère; lorsqu'un étranger ou même un parent entre dans l'*iurten*, elles mettent un voile à franges (*vortschié*) qui dérobe leurs traits, ou vont se cacher dans un coin si elles n'ont pas ce voile en ce moment. Un genre de parure usité parmi les femmes consiste en divers dessins tracés au moyen d'une aiguille dont les piqûres imprégnées de suie demeurent ineffaçables exécutés sur les mains, l'avant-bras et les jambes. Les hommes impriment également, et par le même procédé, sur leur poignet la marque sous laquelle ils sont notés aux registres des tributaires; cette marque tient lieu de signature pour ceux qui ne savent pas écrire. En outre, lorsqu'ils sont malades, les Ostiaks se font faire de ces empreintes sur différentes parties du corps; cette opération a, selon eux, la même propriété médicale que chez nous les ventouses. Ces peuples ne se lavent jamais les mains; ils les essuient seulement sur leur fourrure. On s'expliquera facilement la malpropreté qui règne dans leurs huttes et l'odeur nauséabonde qui doit s'en exhaler, lorsque nous aurons dit que les hommes, femmes, enfants et chiens vivent pêle-mêle sans qu'on songe jamais à nettoyer la cabane, non plus que les chaudières et autres ustensiles qui servent en même temps à l'espèce humaine et à l'espèce animale. Les *Ostiaks* exécutent une danse ou pantomime dans laquelle ils représentent l'allure des quadrupèdes et des oiseaux qu'ils chassent, et même celle des poissons qu'ils pêchent; ils contrefont aussi, parfaitement, dit-on, leurs voisins dans les occupations auxquelles ces derniers se livrent. Leurs instruments sont au nombre de deux : la *dombra* et le *derneboi*, espèces de harpes.

Les Samoïèdes ou Samoyèdes [1] ont la taille peu élevée; elle est trapue et varie entre quatre et cinq pieds. Ils ont la tête grosse, le visage plat, le nez écrasé, la partie inférieure du visage proéminente, la bouche et les oreilles grandes, les lèvres grosses et saillantes, une peau olivâtre et luisante de graisse, des cheveux noirs et rudes qu'ils soignent néanmoins, peu de barbe au menton et deux petits yeux noirs et longs. Les femmes ont la taille un peu moins disgracieuse, un certain air de douceur dans la physionomie, et sont nubiles de bonne heure; les filles peuvent être mères à onze ans. Cependant elles sont peu fécondes et cessent de l'être avant trente ans. Un fait digne de remarque, c'est qu'elles ont les mamelons très-gros et noirs. Le culte des *Samoyèdes* paraît être l'idolâtrie, et ils ont des *tadib* (magiciens) qui escamotent fort adroitement, font mille tours habiles ou rusés, et deviennent quelquefois frénétiques. — Lorsqu'il s'agit de mariage, le Samoyède, faisant abstraction de la beauté, recherche une femme dans une famille qui soit au moins égale à la sienne en condition et en fortune. Il se procure à cet effet un médiateur et se rend avec lui et ses parents à la tente de son futur beau-père, où la troupe étant arrivée, le fondé de pouvoirs est seul admis à traiter l'affaire tandis que le reste de la compagnie demeure dans les *slites* rangées à la porte. Il est rare qu'un prétendant soit repoussé, car les pères ont un grand faible pour le *kalim*, qui se compose de vêtements, de meubles, d'ustensiles de cuisine, de peaux de renne, etc.; cependant la moitié du *kalim* revient aux autres membres de la famille de l'épouse. Dès que le futur a payé en entier son *kalim*, le père l'invite à dîner, et durant le repas tous deux chantent, le premier en réclamant l'amitié et les bonnes grâces du beau-père, celui-ci en recommandant à son gendre d'aimer et de bien traiter sa fille.

[1] Ils se nomment entre eux *Ninetz* (hommes) ou *Chosovo* (mâles).



Samoyèdes.

(Asie.)

On fixe alors le jour où la fille doit être livrée à son mari avec un présent que le beau-père doit faire et qui consiste en vêtements pour les fiancés. Le premier devoir de la femme est de préparer le lit nuptial où les deux époux reposent ensemble, ce qui n'empêche pas que le mariage ne soit consommé qu'au bout d'un mois. Après la consommation, et s'il a trouvé sa femme telle qu'il la désirait, le gendre fait aussi un présent à sa belle-mère. — Ces peuples n'ont point de cimetières déterminés; le lieu de sépulture est une colline quelconque. Le mort est couvert d'autant d'habits que possible, et ceux qui restent sont placés autour de lui; sa tête disparaît ensuite sous une chaudière renversée, dans la croyance où sont les vivants que l'âme y séjourne après l'anéantissement du corps. Enveloppé avec ces divers objets dans une couverture de peau de renne, le cadavre est emporté, la tête la première, par un large trou pratiqué dans la tente ou dans la cabane, car ces hommes superstitieux sont persuadés que si la dépouille mortelle sortait par la porte, quelque membre de la famille ne manquerait pas d'être bientôt frappé par les Parques. Si c'est en été, les restes sont déposés dans une fosse à peine assez profonde pour les couvrir et sur laquelle on plante des branches d'arbre. Si c'est en hiver, on place le défunt dans une cabane et on laisse sur le tombeau une hache, un couteau, un arc, des flèches, du tabac, une pipe, une cuiller et une coupe. On immole aussi des rennes comme chez les *Ostiaks*. Lorsqu'un Samoyède passe près de la sépulture d'un parent, il doit tuer et manger, avec ceux qui l'accompagnent, un renne à la mémoire du mort. La tête de l'animal est ensuite fichée au haut d'un pieu auprès du tombeau. L'absence du ceinturon autour du corps et les bottes tombant sur les talons sont les signes du deuil pour un parent ou un ami; les veuves portent leurs cheveux épars. Le deuil expiré, elles les remettent en deux tresses et y en ajoutent une troisième qui tombe sur une oreille; elles conservent cette coiffure toute leur vie. La manière de se vêtir est à peu près la même que celle des *Ostiaks*, mais les Samoyèdes ne se rasent point la tête et laissent croître leur barbe de chaque côté du menton. L'habillement des femmes comporte quelques particularités qui leur sont propres; elles n'ont ni le voile ni le *vorost* des *Ostiakes;* elles vont tête nue et le visage découvert, excepté en voyage; on peut dire qu'elles n'ont aucune idée de la pudeur. Elles portent les cheveux comme les Ostiakes, mais sans bandelettes; elles ont des pendants d'oreilles en corail. Leur robe se compose d'un assemblage de morceaux d'étoffe et faite ordinairement d'une peau de renne jaune, garnie sur les bords de bandelettes de drap et au bas d'une belle fourrure. Cette robe est ouverte par devant et croisée; elle est serrée sur les reins au moyen d'une ceinture qui a un gros anneau de fer. Elles ne quittent point leurs vêtements, tandis que les hommes les retirent pour dormir et ne conservent que leurs caleçons. Ce peuple est aussi malpropre que les *Ostiaks*. Le Samoyède regarde sa femme comme un être impur, et elle est obligée à se parfumer avant de pénétrer dans la tente qu'elle-même a dressée; elle ne mange jamais avec son mari, et elle ne peut faire le tour de la cabane pour vaquer aux soins du ménage, parce que le mari, ignorant et brutal, croirait que les loups viendraient, la nuit suivante, dévorer ses rennes. Leur langue est dure, gutturale et ne ressemble à aucune autre; et cependant les Samoyèdes ont des danses, des chants et des fêtes où on fait des paris à qui sautera le mieux et le plus loin.

Les Iakoutes ou *Yakutsk* présentent une grande variété dans la stature; ceux qui habitent autour des prairies situées au midi des montagnes de Virchoyausky ont généralement de cinq pieds dix pouces à six pieds quatre pouces de hauteur; il sont bien faits, forts et actifs. Les plus pauvres, qui vivent au nord de ces montagnes, sont tous au-dessous de la taille moyenne, paresseux, malsains et paraissent devoir ces défauts à la rigueur du climat et au manque de vêtements. La plupart sont idolâtres. — Le

mariage est accompagné de cérémonies bizarres, longues et ennuyeuses. Le prétendant détache un de ses amis vers le père de la fille qu'il désire obtenir, afin de s'informer du prix qu'il en exige, c'est-à-dire du nombre de chevaux ou de têtes de bétail qu'il demande et de la quantité de viande qu'il faudra pour le repas des noces; le père consulte les intentions de sa fille, et si elle ne témoigne point de répugnance, on convient du prix. Le futur tue deux juments grasses dont il accommode les têtes entières et le corps par morceaux; puis il va trouver son beau-père, suivi de quelques amis. Quand ils sont à la cabane de l'époux, un des amis prend une de ces têtes, la met devant le feu et rejoint ses compagnons sans souffler mot. Ils entrent tous alors dans la cabane où un magicien est devant le feu, tandis que le gendre, un genou en terre et le visage tourné vers le foyer, jette du beurre sur les charbons allumés; bientôt il relève un peu son bonnet, fait trois inclinaisons de tête, après quoi le magicien lui dit qu'il est un homme heureux et lui prédit une longue prospérité. Le futur se relève, salue son beau-père et sa belle-mère et va s'asseoir vis-à-vis de son épouse, toujours sans prononcer une syllabe. Le repas a lieu, puis le mari se met au lit et on lui amène bientôt la jeune épousée qui passe la nuit avec lui. Lorsqu'elle est conduite à la cabane de l'époux, qui est bâtie à neuf, elle est suivie de tous ses parents et amis; trois d'entre eux entrent dans l'ancienne habitation, l'un portant neuf peaux de zibeline, l'autre un même nombre de peaux de renard, et le troisième vingt-sept peaux d'hermine, qu'ils suspendent à une cheville et se retirent. L'épouse, le visage couvert d'une peau d'hermine, est ensuite conduite, par une troupe de femmes, à la cabane dont la porte est traversée par une baguette de fer très-mince, que l'épouse, en entrant, rompt avec la poitrine; elle s'assied devant le feu, étend les mains qu'elle tient ouvertes et dans chacune desquelles on met sept petites baguettes avec de petits morceaux de beurre qu'elle jette sur le brasier. Le magicien marmotte quelques mots, après lesquels l'épouse se lève et se rend à la nouvelle cabane où son voile lui est seulement retiré. Le mari vient l'y joindre et traite les convives durant deux jours. — A l'époque de la naissance d'un enfant on tue, le troisième jour, si c'est un garçon, une jument grasse, et tous les voisins sont conviés au repas; puis on impose un nom au nouveau-né. Si c'est une fille, on ne fait aucune cérémonie. — Les morts sont recouverts de leurs plus riches vêtements; le corps est étendu dans un cercueil, et aux objets qu'y joignent les *Ostiaks* on ajoute de la viande et du beurre. Un magicien préside aux cérémonies funéraires; les femmes et les parents accompagnent le convoi; le cheval favori du défunt, sellé, équipé et portant une hache, une chaudière et quelques autres ustensiles, suit avec une jument grasse jusqu'au lieu de la sépulture. On creuse deux fosses, dans l'une desquelles on dépose le mort, dans l'autre le cheval après l'avoir tué. La jument est également égorgée et sa viande sert au repas offert aux assistants; sa peau est suspendue à un arbre qui ombrage le tombeau, et la tête est tournée vers l'Occident. Le magicien prend son tambour, conjure les esprits méchants de laisser cette âme en paix, et comble, en terminant, la fosse de terre. — Lorsque le frère aîné meurt dans une famille, ses femmes appartiennent à son puîné; mais si le défunt a des sœurs ou des frères plus âgés, ses femmes restent libres. Les veuves se remarient rarement, à moins qu'elles ne soient dans une extrême pauvreté. Les *Jakoutes* sont soumis et respectueux envers les vieillards, hospitaliers envers les étrangers, reconnaissants du bien qu'on leur a fait et vindicatifs envers leurs ennemis; leur haine comme leur attachement s'étend à la postérité de ceux qui l'ont fait naître. Ils sont curieux, intelligents, francs dans leurs questions aussi bien que dans leurs réponses; ils se montrent jaloux de mériter une bonne réputation, mais on doit leur reprocher les flatteries dont ils usent à l'égard des personnes qui peuvent leur être utiles. La superstition est



Famille Tschuktschées

Asie



Kureck.

(Asie.)



Yakute



Femme Yakute.

(Asie.)

extrême chez ces peuples; chaque tribu vénère soit l'aigle, soit le cygne, soit le cheval, etc., qui sont regardés comme d'un heureux présage, tandis que les corbeaux, les corneilles et les coucous sont considérés comme d'un fâcheux augure. — Les *Jakoutes* sont plus soignés dans leurs habillements que les *Tungouses*. Les plus aisés portent une robe de drap, bordée et doublée en fourrure; des pantalons étroits et bien faits, mais leurs bottes sont difformes. Les vêtements des femmes sont à peu près les mêmes que ceux des hommes, excepté que leur confection et leur composition admettent plus de recherche; elles ont, dans les grandes occasions, une robe de dessus sans manches et un bonnet formé de la peau de quelque quadrupède dont elles dressent les oreilles en façon de cornes. — Les jeunes filles se distinguent des femmes mariées en ce qu'elles arrangent leurs cheveux en tresses et roulent autour de leur tête un bandeau brodé d'où s'échappent, de chaque côté, deux files de perles de verre. Elles ont, en outre, un morceau d'étoffe, de dix-huit pouces de long sur quatre de large, enrichi de perles ou de corail et qui leur descend du sommet de la tête derrière le dos. — Les divertissements se bornent au plaisir de la table; cependant les femmes ont une danse qui consiste à se ranger en cercle et à marcher suivant le cours du soleil. Les chansons, presque toujours dues à l'improvisation, n'ont aucune harmonie; le premier objet qui les frappe suffit pour exciter leur verve.

Les Tchiuktsches, *Tchouktchis* ou *Tchouktches* ont de gros traits, et Lesseps affirme que leur visage n'a rien de la forme asiatique. Habiles à la fronde, ils font preuve de courage et d'adresse dans la pêche des baleines. Ils fabriquent eux-mêmes les arcs, les flèches, les vêtements et les ustensiles qui leur sont nécessaires. Leurs tentes, de figure carrée, sont composées de quatre pieux qui supportent des peaux de renne et forment un toit; devant chacune sont fixées dans la neige des lances et des flèches destinées à repousser les attaques des *Koriaikes* qui, bien que de même race, leur font une guerre acharnée. On n'a aucun renseignement sur la religion de cette peuplade dont le culte est vraisemblablement celui des idoles. — Les dépouilles mortelles sont brûlées, et lorsqu'elles ont été réduites en cendres, on rassemble, à la place occupée par le bûcher, un tas de pierres auquel on donne une forme plus ou moins humaine. Une grosse pierre, bien ointe de graisse et de moelle, superposée sur cet amas, tient lieu de tête et l'on voit à peu de distance un monceau de cornes de rangiers. Les parents du défunt visitent, une fois par an, ce lieu sur lequel ils rappellent les belles actions de celui qu'ils ont perdu; puis chacun d'eux frotte la tête de pierre avec de la moelle et de la graisse, et ajoute une corne à celles dont nous avons parlé. — Les *Tchouktchis* font leurs vêtements d'intestins de veau marin; ils restent presque nus dans leurs cabanes à cause de la chaleur qui y règne. L'habillement des femmes se compose d'une simple peau de bête fauve arrêtée au cou, de sorte qu'elles n'ont qu'à défaire le nœud pour se trouver complétement nues. Néanmoins elles ont une manière à elles de se parer : elles se marquettent la peau de diverses figures et se passent dans la lèvre inférieure de petits os de *morjes*.

Les Koriaks ou *Koriaikes* n'ont rien qui les distingue des *Tchouktches*, si ce n'est qu'ils sont plus repoussants par leur saleté. Ce serait assurément un grand sacrifice pour un Européen que de devoir profiter de l'offre qu'ils font de leurs femmes ou de leurs filles aux étrangers qui les visitent; et cependant, repousser cette faveur est leur faire une injure digne de tout leur ressentiment, tant il est vrai que la vanité nous aveugle et nous fait voir nous et les nôtres à travers un prisme toujours favorable. — Leur culte est nul ou consiste en un grossier schamanisme. — Un mari peut avoir plusieurs femmes; le *Koriak* riche en a une par troupeau. — Leur habillement est en gros drap garni de fourrure; des bottes en peau de renne sont communes aux deux sexes.

Les Kamstchadales ou *Kamtchadales*[1] sont aussi malpropres que la plupart des peuples de la Sibérie. Les malheurs qu'ils redoutent sont l'inquiétude, les soucis, l'ennui, et ils ont pour principe qu'il vaut mieux mourir que de ne pouvoir satisfaire tous ses goûts. Leur ignorance et leur stupidité commencent pourtant à s'amoindrir, et plusieurs ont embrassé la religion chrétienne. — Le *Kamstchadale* qui veut se marier va fixer sa demeure dans l'*ostrog* de la femme qu'il recherche; il fait part de ses intentions aux parents et travaille quelque temps avec eux pour leur prouver son adresse et son activité. Il demande ensuite la permission de toucher sa future épouse, et, lorsqu'il l'a obtenue, il épie l'instant de la saisir, ce qui est difficile, d'abord parce qu'elle est gardée par les matrones de l'ostrog qui ne la laissent point libre, puis parce qu'elle porte deux ou trois caleçons, autant de corsets, par-dessus lesquels sont des courroies qui lui permettent à peine de se mouvoir. Si le jeune homme la rencontre seule, il se jette sur elle et déchire ses vêtements non sans recevoir de nombreux horions, des égratignures, etc.; enfin s'il est assez heureux pour arriver au but, c'est-à-dire s'il parvient à toucher certaines parties, il s'éloigne de la fille qui proclame sa défaite en prononçant tendrement et d'une voix plaintive les mots *ni-ni*. Après cela, l'époux peut consommer le mariage et emmener sa femme chez lui sans autre cérémonie. Ces usages n'ont point lieu si la future est veuve; la seule formalité que celle-ci doive remplir est une purification de ses péchés, qui consiste à avoir commerce avec un étranger. — Le divorce et la polygamie existent parmi ces peuples. — Ils n'ensevelissent point leurs morts; ils lient le cadavre par le cou au moyen d'une courroie, le traînent hors de la cabane et le jettent aux chiens. Les habits du mort sont jetés hors de l'*iurta* parce que l'usage en serait, disent-ils, fatal à ceux qui les porteraient. Ils coupent des branches d'arbre, les rangent en cercle dans leur *iurta* et passent deux fois au travers, dans le but de se purifier; pour la même cause, celui qui a traîné le cadavre hors de l'*iurta* prend deux oiseaux, en brûle un et mange l'autre qu'il partage avec les autres membres de la famille. Nul ne peut rentrer dans l'*iurta* avant la purification. Ils ne prient point pour l'âme qui s'en va, mais ils jettent sur le feu les ouïes du premier poisson qu'ils prennent, et mangent le reste du corps. — Les restes des enfants sont déposés dans le creux des arbres sans plus de cérémonie. Ces derniers devoirs rendus, ils abandonnent leurs habitations et vont plus loin en construire d'autres. Les *Kamstchadales* sont chasseurs et pêcheurs, ils se nourrissent de poissons, d'animaux marins et de racines; l'aliment principal est l'*yukola*, poisson de l'espèce du saumon, coupé par morceaux, séché à l'air ou à la fumée, et qui remplace le pain. — Leur habillement se compose de peaux de renne, de chien et de veau marin, unies ensemble sans distinction; ils ont ordinairement deux vêtements; l'un a les bords égaux en longueur, l'autre est plus long par derrière que par devant; quelques-uns ont une longue queue. Les premiers portent le nom de *kuklianki* ronds, les autres *kuklianki* à queues. Tous deux descendent au-dessous du genou; les manches en sont larges, bordées en peau de chien blanc à long poil; le collet garni en peau et en pattes de chien; le dos chamarré de bandes de peau ou d'étoffe de diverses couleurs. Le vêtement de dessous a le poil en dedans, celui de dessus en dehors; le revers du premier est teint en jaune. Ils ont encore un troisième vêtement appelé *kamlei*, qui tombe jusqu'aux pieds et ne reçoit aucune teinture. Mais le costume élégant est le *tingck*, aussi long que le *kuklianki*, plus large par le bas, plus étroit sous les aisselles, qui a le collet fait comme celui d'une chemise, les manches étroites, et le tout bordé en peau de castor. Une bande de cuir, large d'un doigt et demi, forme cette bordure dont on fait trois rangs de petits carrés, chacun cousu avec

[1] Ils se donnent entre eux le nom de *Itelmenes*.





Types des Kamtchadales.

(Asie.)



Kamtchadale.
(Asie.)

du fil de couleur différente. Au-dessus et au-dessous de celle-ci on place une autre bandelette de peau rouge à laquelle en sont attachées d'autres coupées en pointe et bordées en laine teinte. Cet habillement, commun aux deux sexes, ne diffère que par le vêtement de dessus et la chaussure; les femmes ont les bottes montantes jusqu'au genou, tandis que les hommes les portent courtes. Les plus belles bottes sont en peau blanche de veau marin, avec l'empeigne teinte en rouge et bordée comme l'habit, et la tige également en cuir sans poil ou en peau de veau marin et teinte. Les bonnets sont pareils à ceux des Yakuts, excepté en été, époque où ils se couvrent la tête d'une façon de chapeau fait d'écorce de bouleau et qu'ils s'attachent derrière la tête. Les femmes portent des coiffures très-hautes, des bonnets, des rubans, et se mettent du fard. Les vieilles seules conservent les anciennes coutumes, c'est-à-dire qu'elles portent perruque. Les Kamstchadales ont des danses à eux et chantent assez agréablement; ils paraissent aimer beaucoup la musique, et néanmoins on ne leur connaît d'autre instrument qu'une espèce de flûte formée de la tige de l'*angélique,* et dont on ne tire que des sons incomplets.

Les Kalmouks sont de taille moyenne, dispos et bien proportionnés; l'angle de leurs yeux est étroit; ils ont la tête et le visage ronds, les sourcils noirs, peu épais mais bien arqués, le nez écrasé et disparaissant vers le front, les pommettes saillantes, les lèvres grosses et charnues, le menton court, les dents blanches même dans la vieillesse, les oreilles d'une grosseur extraordinaire (ce qu'ils doivent peut-être à l'habitude d'enfoncer leur bonnet sur la tête), les cheveux noirs, la barbe très-épaisse bien qu'ils ne laissent croître que les moustaches et une petite touffe en manière de *royale;* les prêtres et les vieillards seuls conservent la barbe avec les moustaches, mais ils s'arrachent les autres poils du corps. Le Kalmouk, de même que l'Indien, a une finesse d'ouïe, d'odorat et de vue dont nous autres Européens nous ne pouvons nous former une idée. Ces peuples ont des lois qui punissent la trahison des princes, la lâcheté des soldats, l'homicide et le vol; qui défendent aux filles de se marier après leur vingtième année ou avant la quatorzième. Leur religion est le lamisme, qui, malgré ses allégories bizarres et inexplicables, admet un lieu de souffrances pour les méchants et de délices pour les élus; les idoles, peintes ou en or et en argent, empruntent presque toutes des formes et une figure de femme. Leurs prêtres sont les mêmes que ceux des Thibétains. Bien que la religion le défende, la polygamie et le divorce sont admis parmi les princes et les grands. — Quand une femme est pour accoucher, un prêtre vient réciter des prières affectées à cette circonstance, tandis que le père, armé d'un gros bâton, frappe, autour de la tente, de grands coups en l'air, jusqu'à la délivrance, en criant : *Gasttehtkir* (retire-toi, démon). Le nouveau-né reçoit pour nom la première parole remarquable que les parents entendent au moment de sa naissance, ou le nom de l'individu ou de l'animal qu'ils rencontrent. — La coutume la plus ordinaire pour les funérailles est de transporter le cadavre au milieu du désert et de l'y ensevelir nu, la tête tournée vers l'occident et appuyée sur un bras comme pendant le sommeil. On plante aux quatre coins de la sépulture un pieu auquel sont attachées des banderoles en toile bleu céleste, sur lesquelles sont tracées en noir certaines prières. Les prêtres disent un office des morts et remettent aux parents trois autres banderoles que ceux-ci vont joindre aux autres; les prières pour les trépassés se continuent pendant quarante-neuf jours. On juge, d'après l'heure où une personne est décédée, si elle a bien ou mal vécu. Les cadavres de ceux qui sont morts en état de grâce sont brûlés, parce qu'on pense qu'ils ressusciteront; les cendres recueillies sont mêlées à l'encens et portées au *Dalaï-Lama* (chef suprême du clergé). — Les Kalmouks sont hospitaliers, loyaux, affables, gais, serviables, généreux, actifs et laborieux; ils se livrent tour à tour à la

chasse et à la pêche et font preuve d'adresse et de volonté dans ces deux exercices. — Les habitations ou *kibetk* consistent en tentes de feutre, comme toutes celles des nations nomades de l'Asie, mais la construction en est plus ingénieuse : la charpente est un treillage circulaire, haut de sept pieds et plus, et composé de pièces bien assemblées; dans le circuit on laisse, pour entrer, une ouverture close par des battants et un rideau de feutre en dehors; de la même claie s'élèvent deux longues perches qui vont former le toit de la cabane et dont les extrémités, rapprochées au-dessus, se lient à un cercle qui devient, dans le centre, une espèce de fenêtre par où s'échappe la fumée. Sur ce cercle horizontal, on en croise deux demi qui forment une sorte de coupole couverte d'une pièce de feutre qui se ferme à volonté pour garantir du vent, de la pluie, et conserver la chaleur dans l'intérieur de la cabane après que le feu est éteint. — L'habillement des hommes ressemble beaucoup à celui des Polonais, mais les manches sont étroites et serrées sur le poignet; ils portent sous l'habit une petite veste boutonnée, serrée au moyen d'une ceinture et qu'ils nomment *bechmet;* les riches ont, en outre, sous cette veste, une chemise courte, ouverte devant, et de larges caleçons de toile, appelés *hitaïka,* qui descendent jusqu'aux brodequins. Les pauvres n'ont point de chemise; ils s'enveloppent dans un habit ou une fourrure étroite qu'ils serrent avec une ceinture. — L'habillement des femmes ne diffère du précédent qu'en ce que l'étoffe en est plus légère et de qualité supérieure. Cependant celles qui sont riches portent, sous le bechmet, une longue robe sans manches, faite de belle étoffe, et jettent leur habit sur l'épaule de même qu'un dolman. Le devant de la chemise est ouvert, ce qui permet aux filles d'aller découvertes jusqu'à la ceinture pendant l'été. — Les hommes se rasent la tête et ne conservent au sommet qu'une touffe de cheveux dont les pauvres forment une tresse et les riches deux ou trois. Leur coiffure est un bonnet assez petit pour ne couvrir que la partie supérieure de la tête. Les Kalmouks coupent les cheveux de leurs enfants, excepté ceux des jeunes filles, qui les portent flottants jusqu'à l'époque où elles sont nubiles; ensuite elles les roulent en tresses autour de leur tête. Les femmes ont deux tresses qu'elles laissent tomber par derrière; celles de la basse classe les renferment, pendant les heures de travail, dans une espèce d'étui. Les bonnets des femmes et des filles ont beaucoup de ressemblance; mais il y a une différence assez marquante entre ceux des femmes riches, appelés *scialban,* et ceux des pauvres (*maschiali*); les premiers sont de soie ou de quelque étoffe précieuse, avec un large bord retroussé, doublé en velours noir, ouvert devant et derrière et surmonté d'un gros gland, ordinairement rouge; les autres sont en étoffe et ont le bord simplement garni de poil. — Les pendants d'oreilles sont communément portés par les femmes kalmoukes.



Eleuthe.

(Asie.)



Kalmouk.

(Asie.)

ARABIE.

L'Arabie est une grande péninsule, formant un quadrilatère allongé, plus large au sud, entre les deux golfes Arabique et Persique, que vers le nord. Située entre 12° 40′ et 34° 7′ latitude nord, et entre 30° 15′ 30″ et 57° 30′ 30″ longitude est, son étendue est de 600 lieues de long, sur 500 de large. La population, qui est évaluée à 12,000,000 d'habitants, se compose en presque totalité de musulmans, que l'on divise en Arabes sédentaires et en nomades. Il y a en Arabie quelques Grecs schismatiques dont le patriarche réside au Caire, des catholiques qui ont un couvent sur les flancs du mont Horeb, et des juifs répandus sur toutes les côtes, principalement dans l'Hedjaz [1].

Cette contrée fut jadis divisée, par Ptolémée, en trois parties : l'Arabie Pétrée, au nord-ouest; l'Arabie Déserte, au nord-est, et l'Arabie Heureuse, au sud-ouest. Aujourd'hui l'Arabie est divisée en six parties, dont la plus considérable est le Nedjed (pays des Wahabys qui occupe tout le centre et se prolonge, au nord, jusqu'aux confins de la Turquie d'Asie. Au nord et sur le golfe Arabique se trouve l'Hedjaz avec le désert du mont Sinaï. Sur le même golfe, en descendant vers le sud, et sur la côte de l'océan Indien, on voit l'Yémen, ensuite l'Hadramahout et les autres cantons. L'Oman est baigné par les eaux de la mer du même nom; et le Lahsa, dont dépendent les îles Bahréin, s'étend sur toute la côte occidentale du golfe Persique.

L'Arabie a beaucoup de rapports avec l'Afrique par son climat, ses vastes plaines de sable et ses productions. On rencontre sur la péninsule arabique plusieurs chaînes de montagnes; mais aucune n'est assez élevée pour retenir les eaux provenant des neiges et alimenter des courants d'eau considérables. L'Arabie n'a que deux petits fleuves, le Meïdam et le Chabb, qu'on puisse appeler permanents et qui portent leurs eaux à la mer. Toutes les rivières ou torrents et ruisseaux, ou se dessèchent en été, ou sont absorbés par les sables des déserts de l'intérieur. Dans le nord-ouest, au sud de l'isthme de Suez, est le mont Sinaï, si fameux dans l'histoire des Juifs; et non loin de là, le mont Horeb, moins élevé, et qui a aussi une grande célébrité. Ces deux montagnes ne sont pas les points culminants d'une grande chaîne : ils sont isolés; et toutefois leur voisinage tempère quelque peu les excessives chaleurs des rivages de la mer Rouge. Une longue chaîne de montagnes descend, du nord au sud, le long du golfe Arabique, à une certaine distance du rivage, jusque dans l'Yémen; mais comme ces montagnes n'ont jamais plus de 560 toises, et qu'elles n'atteignent cette altitude qu'au sud, elles contribuent peu à tempérer le climat au nord de l'Yémen. Dans l'Hedjaz, elles sont mal boisées,

[1] Le nom le plus ancien sous lequel on ait connu l'Arabie est celui de *Kittim* (Orient). Ses habitants se nommaient *Beni-Kittim* (fils de l'Orient). Le nom d'Arabie se trouve pour la première fois dans les derniers livres de l'Ancien Testament, et dérive de celui que les habitants se donnent à eux-mêmes. Leur pays est pour eux *Djézyrét-el-Arab* (île ou presqu'île des Arabes); les Turcs et les Persans le nomment Arabistan (*pays des Arabes*).

souvent nues; mais plus au sud, surtout dans l'Yémen, elles sont couvertes de belles forêts et forment de riantes et fertiles vallées, où l'on jouit d'une température d'autant plus douce, que les pluies sont abondantes pendant plus de trois mois. Les montagnes de l'Hadramant, qui sont la continuation de celles de l'Yémen, sont moins élevées, mal boisées. Sur le golfe Persique, il y a également une longue chaîne qui se prolonge dans le nord jusqu'à l'extrémité de la presqu'île qui s'avance à l'est et forme le détroit à l'entrée du golfe. Ces montagnes de l'Oman offrent encore moins de végétation que celles de l'Hadramant. Quant à la chaîne prolongée, qui, se détachant de celle de l'Hedjaz et courant du nord-ouest au sud-est, traverse toute la péninsule et va rallier les montagnes de l'Oman, séparant les deux grands déserts de l'intérieur, ce ne sont que de fortes collines, dont il ne sort que quelques chétifs ruisseaux. Cette chaîne présente cependant quelque végétation. Les pasteurs y trouvent des sources; ils y ont creusé d'assez bons puits, et leurs troupeaux y prennent une nourriture plus savoureuse que dans le désert.

Le sol de l'Arabie est partout aride et peu susceptible de culture. C'est le manque d'eau qui cause cette stérilité. Si l'Arabe était moins sobre; si le lait de ses chameaux et le riz qui vient de l'Inde et de l'Égypte ne fournissaient la moitié de sa subsistance, il ne pourrait rester dans un pays si peu productif.

Les anciens prétendaient que l'Arabie avait des mines d'or et d'argent. Les recherches des voyageurs modernes ont eu pour résultat de prouver qu'on n'y trouve qu'un peu de fer.

Les parties cultivées donnent du froment, de l'orge, du dourra, du millet; mais la principale comme la plus riche production de l'Arabie, c'est le café, qui croît partout, surtout dans les parties montagneuses du sud. Le café d'Arabie, connu dans le commerce sous le nom de *mokka*, est le meilleur du monde entier; l'exportation totale de cette précieuse denrée procure aux Arabes une rentrée annuelle de 16,000,000 de francs. L'Arabie fut de tout temps célèbre pour ses parfums, ses baumes; et aujourd'hui encore, quoique cette branche de commerce ait considérablement perdu depuis la découverte du cap de Bonne-Espérance, on tire de ce pays des quantités considérables de myrrhe, d'encens, de différents baumes, et d'une gomme qui est infiniment supérieure à celle du Sénégal, et qui forme une excellente médicamentation pour les maux de poitrine. Nos herbages sont chose inconnue en Arabie. Les troupeaux ne paissent que des plantes étrangères à nos climats. Le dattier est très-commun, et son fruit se vend à des prix modérés. L'abondance est telle, que malgré la consommation dans le pays, on exporte plus de 260,000 quintaux de dattes sèches. La pêche, sur les côtes des trois mers qui baignent la péninsule, fournit aussi à une portion considérable de l'alimentation des populations riveraines. Les légumes ne sont point abondants; mais où il y a assez d'eau pour cultiver le jardinage, on obtient des légumes excellents. Il n'y a point de meilleurs melons au monde que ceux de l'Yémen. Les pastèques abondent partout, même dans les parties habitées du désert. Quant aux fruits, outre les dattes, on récolte en assez grande quantité les amandes fines, les oranges, les citrons, les limons, les cédrats, les grenades, toute sorte de figues et de fort bons raisins.

Le lion, le tigre, le léopard, la panthère se partagent l'empire des déserts, et quelques-uns de ces hôtes féroces viennent jusque dans les cantons montagneux; mais l'Arabe ne vit jamais en paix avec ces incommodes et dangereux voisins : il leur fait une guerre d'extermination sans la moindre trêve. Le chacal, le renard, deux variétés de chat sauvage, partagent les chasses des grands carnassiers et ne sont guère moins redoutables. Les antilopes de toute espèce parcourent la péninsule arabique; mais le nombre de leurs ennemis est trop grand pour que le leur puisse s'accroître, d'autant



Noble Arabe

plus que l'homme les poursuit aussi avec acharnement et avec de bien plus puissants moyens de destruction. Parmi les animaux des montagnes, on rencontre quelquefois l'onagre ou âne sauvage. L'autruche devient très-rare, et l'on n'en trouve guère aujourd'hui que dans les endroits les plus retirés du désert et vers les cantons peu habités des rivages du golfe Persique. Dans l'Hedjaz, l'Yémen et l'Hadramant, elles ont entièrement disparu. Les oiseaux sont rares dans un pays qui a si peu de graines; on n'y trouve guère que les espèces qui se nourrissent d'insectes. Le singe vient jusqu'en Arabie; mais il est rare et se trouve mal à l'aise, d'abord à cause du manque de fruits, et aussi parce que le caracal, le plus grand des chats sauvages, le poursuit avec furie. Il y a plusieurs espèces de serpents; mais ces reptiles sont peu nombreux : la contrée est trop sèche. On trouve une quantité innombrable de lézards, dont la plus grande espèce atteint la longueur de 32 pouces. Ce superbe lézard, aussi gros que l'iguane du Brésil, est fort dangereux. Il est très-riche en couleurs, qui sont diverses nuances de vert, un beau jaune sous le ventre et aux extrémités, du rose sur la tête et aux flancs, avec quelques reflets d'azur.

Le cheval arabe a été trop souvent décrit pour qu'on se permette ici une description qui ne serait qu'une redite. Ce noble compagnon du Bédouin est traité avec des soins tellement minutieux et incessants, qu'il n'est pas un pays où la condition du cheval soit plus heureuse; car l'Arabe ne l'astreint jamais à des courses forcées. S'il veut parcourir de grandes distances, il se garde bien de monter son coursier chéri : il prend un dromadaire, ou chameau de course, presque aussi rapide à la course que le cheval, et qui peut la soutenir trois fois aussi longtemps. Ces dromadaires, de la même souche que les chameaux de charge, n'en diffèrent qu'en ce qu'ils ont les jambes infiniment plus menues et que l'éducation leur a donné d'autres habitudes, d'autres instincts. L'âne d'Arabie, si estimé au Caire, est d'une grande beauté. Il a la taille du cheval sarde, et, si on ne le surcharge pas, il suit les chameaux et peut faire des journées de quinze lieues. La race bovine est très-rare, et ne peut se multiplier faute de fourrage. Les autres animaux domestiques sont le mouton, la chèvre, le chien. Les porcs sont rares, étant considérés par les Arabes comme des animaux immondes, et le petit nombre de porcs que l'on trouve en Arabie sont élevés par les Arméniens et les Grecs.

La température la plus élevée du désert est de 35° Réaumur, à l'ombre; la température moyenne, de 30°. Sur les côtes, elle est moins brûlante, et dans les montagnes on a le climat des Abruzzes. L'intensité de la chaleur est fort gênante, mais elle n'est point malsaine, parce que l'air est sec. Cependant il y a un fléau terrible en Arabie, c'est le samiel. Quand ce vent morbifère règne dans le désert, il n'y a qu'un moyen d'échapper à la mort : il faut se jeter à terre et coller sa bouche sur sa main jusqu'à ce qu'il ait passé. L'imprudent qui négligerait cette précaution périrait infailliblement. Après le passage du samiel, l'air est embrasé et rend l'homme le plus énergique incapable du moindre travail. De même qu'en Espagne, les rosées sont abondantes : elles rafraîchissent l'atmosphère au point de faire descendre le thermomètre à 15 et même à 12°, dans les temps où il s'élève, à midi, jusqu'à 31°. La fraîcheur de la fin des nuits rend dangereuse l'habitude qu'ont les Bédouins de dormir en dehors de leurs tentes; les ophthalmies sont communes parmi les nomades.

L'Arabie fut connue dès le temps des premiers patriarches. La Mecque, le lieu saint des musulmans, est aussi en grande vénération parmi les juifs, qui en sont toutefois éloignés avec horreur par les sectateurs de Mahomet.

L'histoire de cette contrée offre peu d'intérêt jusqu'à Mahomet, qui, après avoir prêché le Coran et s'être fait reconnaître comme prophète, conquit toute l'Arabie, prit le titre de souverain, régna despotiquement, et étendit, avant de mourir, ses conquêtes

jusqu'en Syrie et en Égypte, et prépara la puissance colossale qu'eurent les califes ses successeurs. Ceux-ci soumirent la Perse, l'Égypte, une grande partie de l'Asie Mineure, l'Espagne, et allèrent jusqu'aux Indes.

L'Arabe est brave : il aime la guerre et chérit par-dessus toutes choses l'indépendance. Plusieurs princes avaient pénétré jusqu'en Arabie ; quelques-uns y avaient fondé une espèce de domination, notamment Trajan et ses successeurs ; mais jamais ce pouvoir étranger ne fut solidement établi ni exercé sans résistance. Les Arabes, divisés en une foule de petites tribus indépendantes les unes des autres, manquant d'un lien qui formât une unité, attaquées séparément, succombaient devant un ennemi supérieur en forces : il manquait à tous ces membres épars une tête qui en fît un corps de nation. Un grand homme parut : c'était Mahomet. A peine eut-il conquis la suprême autorité, qu'il montra ouvertement le dessein, exécuté en partie avec tant d'éclat et de bonheur par les califes, de propager l'islamisme sur tous les points de la terre, et de soumettre tous les peuples à l'autorité du croissant. Moins de deux siècles après Mahomet, la moitié de l'Asie, le nord de l'Afrique et presque toute l'Espagne avaient subi le joug des califes, qui trônaient à Damas et à Cordoue par leurs lieutenants, et qui avaient un empire aussi étendu que celui d'Alexandre. Malgré le précepte qui ordonne de répandre l'islamisme par le fer et le feu, Mahomet se montra clément et tolérant envers les chrétiens dont la conquête fit ses sujets. Il était trop fin politique, aux premiers succès d'une puissance naissante, pour attirer sur lui les armes de toute la chrétienté. Mais il persécuta et dépouilla inhumainement les juifs : ceux-ci ne formaient point un corps de nation et n'avaient aucun appui, aucune protection.

Abubeker, qui succéda à Mahomet, affecta de conserver l'antique simplicité des Arabes. Omar vint après lui et ne demanda que trois pièces d'or, un chameau et un esclave noir pour marque distinctive du califat. Chaque vendredi, il distribuait aux musulmans les plus zélés et aux indigents les deniers publics et son propre patrimoine. Ces premiers califes allaient à la mosquée avec un léger vêtement de coton, un turban d'étoffe grossière; ils menaient une vie austère et frugale, et insultaient, par cette orgueilleuse simplicité, à la vaine magnificence des rois de la terre. Cependant les Ommyades s'abandonnèrent, dans leur palais de Damas, à l'oisiveté, à la mollesse et au luxe, tandis que leurs lieutenants élevaient avec une étonnante rapidité l'édifice de leur puissance sur l'anarchie et la ruine des Persans, des Romains et des barbares conquérants de l'Afrique septentrionale et de l'Espagne.

Les enfants d'Ali, persécutés par les califes, furent relégués à Médine, où ils exercèrent le sacerdoce avec le titre d'imans. Ils méprisèrent toutes les vanités mondaines, consacrèrent leur paisible existence aux œuvres de charité, à la pratique de la religion et à l'étude, et acquirent la vénération des vrais croyants. Le dernier des douze imans, descendants d'Ali, surpassa l'austérité et la piété de ses prédécesseurs. Il se retira dans une caverne près de Bagdad, et on ignore l'époque et le lieu de sa mort. Les dévots croient qu'il n'est pas mort, et qu'il reparaîtra avant le jour du jugement pour détruire la tyrannie de l'antechrist. Voilà l'origine de l'ismanat, encore subsistant, et que la plupart des Arabes sunnites considèrent comme un sacerdoce de droit divin exclusivement réservé à la famille d'Ali, comme il l'était chez les Juifs dans celle d'Aaron.

Outre le Coran, les Turcs ont une autre loi orale : c'est la Sonna, qu'Al-Bocari, saint personnage qui vivait deux siècles après Mahomet, forma d'un choix de relations recueillies après la mort du glorieux prophète par ses amis et ses femmes.

L'hégire ou ère des musulmans fut instituée par Omar, second calife, et fixée à 68 jours avant la fuite de Mahomet, ce qui correspond au vendredi 16 juillet de l'an 622.

Il n'est point de musulmans plus fervents que les Arabes; leur piété s'explique par la prodigieuse affluence de pèlerins qu'ils voient, chaque année, venir de tous les points de la terre pour se purifier aux lieux saints.

Ces pèlerins, au coucher du soleil, se réunissent pour la prière du soir. Ils se forment en plusieurs larges cercles autour de la Ka'aba, comme un centre commun, comme le seul lieu du monde où le vrai croyant peut se tourner vers tous les points de l'horizon pour faire sa prière. Tout se prosterne et imite les génuflexions d'un iman qui se place à la porte de l'édifice sacré. Le spectateur le plus apathique ne peut s'empêcher d'être saisi d'un respect religieux à la vue de plusieurs milliers de personnes qui s'agenouillent ou se prosternent toutes à la fois, s'il se représente l'éloignement et la diversité des pays d'où sont venus tant d'hommes, rassemblés en ce lieu par un même motif, qui est de glorifier l'Éternel.

Après avoir fait toutes leurs dévotions à la Mecque, les pèlerins vont sacrifier sur le mont Arafat, qui en est peu éloigné, puis dans la vallée de Mina. Le pèlerinage au tombeau de Mahomet, à Médine, est un acte méritoire, mais qui n'est point d'obligation ; il n'est pratiqué que par les plus dévots musulmans.

Toute la péninsule arabique est nominalement sous l'autorité du Grand Seigneur, mais en réalité il n'y exerce aucun pouvoir et n'en tire pas le moindre impôt. Vers le commencement du XVIIIe siècle, les wahabites, sectaires fanatiques dissidents, se répandirent dans l'intérieur, ne pouvant tenir dans l'Hedjaz ni l'Yémen. Ils eurent des succès, firent de nombreux prosélytes, et se rendirent assez redoutables pour envahir plusieurs provinces, attaquer les grandes villes et se rendre maîtres de la Mecque en 1802. A la prise de la cité sainte, ils signalèrent leur fanatisme en détruisant toutes les mosquées et les édifices érigés à Mahomet et aux imans, ne respectant que la Ka'aba. Ils étaient à l'apogée de leur puissance, lorsque Ibrahim, le fils adoptif de Méhémed-Ali, leur fit une guerre d'extermination, et parvint, après plusieurs victoires, à les anéantir. Les débris des wahabites sont aujourd'hui retirés dans les parties les plus désertes de l'Arabie, et se relèveront difficilement des défaites qu'ils ont essuyées.

Les princes de Mascate, qui prennent le titre d'imans, et une foule de cheiks, profitèrent des désordres qui déchiraient l'empire Ottoman pour se rendre indépendants. Ils y parvinrent en se soumettant à un léger tribut, qu'ils payent au pacha d'Égypte. Celui-ci gouverne une partie de l'Arabie au nom du sultan, mais dans le fait c'est pour lui-même.

Il serait à supposer qu'un peuple belliqueux, dont les ancêtres ont subjugué tant de pays, dut avoir des armées nombreuses; mais l'état politique de l'Arabie, divisée en une foule de petits États indépendants qui ne forment aucune confédération, n'admet point l'existence permanente de forces militaires imposantes. Les princes arabes, dont les trois plus puissants sont le chérif de la Mecque, l'iman de Mascate et celui de l'Yémen, n'étant point exposés à des agressions sérieuses depuis l'extinction des wahabites, n'entretiennent qu'un petit nombre de troupes. Ces princes payent un tribut au pacha d'Égypte, qui le perçoit au nom du Grand Seigneur, et vivent sous cette protection. La marine consiste en quelques bâtiments légers qui appartiennent à l'iman de Mascate. Les peuples de la côte, vers l'embouchure des deux golfes, ont des navires de commerce; mais ils arment incessamment un grand nombre de barques et exercent la piraterie, qui serait très-redoutable dans ces mers, s'ils n'étaient vivement poursuivis par la marine anglaise, qui entretient de fortes croisières, afin de protéger le commerce contre ces forbans.

La Mecque, ville fameuse parmi les sectateurs de Mahomet, capitale du chérifat de

ce nom, située dans une vallée aride, au milieu des montagnes de l'Hedjaz, à 18 lieues est du port de Djiddah. La Mecque est défendue par trois citadelles. Cette ville a beaucoup souffert lors de sa prise par les wahabites, qui la pillèrent de fond en comble. On y compte encore 70,000 habitants, qui doivent leur prospérité à l'affluence des pèlerins qui y viennent faire leurs dévotions. La Ka'aba, que les musulmans attribuent à Abraham, est pour eux ce qu'était l'arche sainte pour les Hébreux. La Ka'aba est un édifice carré, de 34 pieds de haut sur 27 de large, constamment couvert d'une immense étoffe de soie noire, sur laquelle est brodée en lettres d'or la profession de foi musulmane : *Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu : Mahomet est l'envoyé de Dieu.* Les portes de la Ka'aba s'ouvrent trois fois l'an : une fois pour les hommes, une fois pour les femmes, et une fois pour la nettoyer. Les objets précieux sont la fameuse *pierre noire,* qui est incrustée dans une des façades, et le puits de *Zemzem,* où les pèlerins se purifient. De vastes galeries, des coupoles, des chaires entourent la Ka'aba. Aux environs sont plusieurs lieux célèbres où les pèlerins vont accomplir des actes de dévotion. La ville de Taïef, dans un territoire fertile et bien arrosé, fournit à la Mecque les fruits et les légumes.

Djiddah, grande, belle et riche ville, sur la mer Rouge. De même qu'à la Mecque, les maisons de Djiddah sont en pierre et fort commodes. Depuis que cette partie de l'Arabie est protégée par le pacha d'Égypte, qui a quelques bricks de guerre dans la mer Rouge, le commerce de Djiddah est devenu très-florissant. 30,000 habitants, parmi lesquels se trouvent beaucoup d'étrangers.

Médine, dans un lieu bas, entre des montagnes arides, sur un ruisseau, au nord et à 64 lieues de la Mecque. Cette ville, presque aussi fameuse que la Mecque, renferme le tombeau du prophète qui y est mort; la principale mosquée a été élevée sur le terrain de la maison qu'il habitait et où il a fini. Les 8,000 habitants de Médine, presque tous mendiants, ne vivent que des aumônes des pèlerins et des dons envoyés par les musulmans pieux, pour obtenir les prières de ceux qui ont le bonheur de demeurer auprès du tombeau de Mahomet. Outre celui-ci, Médine a encore ceux des califes Abubeker et Omar.

A quelques milles des ruines de l'antique Petra est la petite ville de Karek, assez florissante, qui a 4,000 habitants.

Sanaa, capitale de l'Yémen, et résidence de l'iman, est une ville considérable, fort ancienne, et qui a joué un grand rôle vers le temps de la naissance de Mahomet. Cette place est défendue par un château et a une enceinte de hautes murailles flanquées de tours. Les maisons, en pierres ou en briques, sont hautes et massives; les rues larges, mais non pavées. Les 30,000 habitants, qui forment la population de cette ville, doivent leur aisance à la fertilité du pays environnant.

Damar, dans l'Yémen, ville riche, de 20,000 habitants, qui tire son importance d'une école célèbre, qui fleurit surtout depuis le déclin de celles de la Mecque et de Médine.

Mokka, ville forte, avec une rade et un port par lequel on exporte des quantités considérables de café et de droguerie. On compte 7,000 habitants.

Abou-Arich, ville sans importance, dans le Tehama, entre la Mecque et l'Yémen, et que l'on ne cite que parce qu'elle est la résidence du chérif d'Abou-Arich, et qu'il y a des mines de sel gemme dans ses environs.

Aden, ville et port de quelque importance à cause de sa position. Les Anglais ont naguère fait de grands sacrifices pour s'y maintenir après l'avoir conquise.

Les villes principales de l'Hadramant sont Makalla, Térim et Chiban, dans les montagnes, servant chacune de résidence à un petit sultan. Les deux dernières sont



Marchand Arabe.

assez grandes et populeuses. On fabrique à Térim de beaux châles, soie et or.

Au nord de l'Hadramant et à l'ouest de l'Oman, est un vaste plateau, presque désert, dont les populations errantes n'ont pas une seule ville.

Mascate, dans un site riant et fertile, est la résidence du puissant iman de Mascate, ami constant des Anglais, et qui, avec leur aide, a su résister aux wahabites. Mascate a un assez bon port, qui a un fort tonnage et fait un commerce considérable avec l'Inde. 50,000 habitants. Sur une colline, à deux lieues de Mascate, s'élève un magnifique palais, où vient résider l'iman pendant les plus fortes chaleurs.

Au nord-ouest de Mascate est un petit pays, le Belad-Ser, dont le cheik est un chef de pirates. Les Anglais, qui n'ont pu le subjuguer, ont du moins presque anéanti sa marine, en quoi ils ont été secondés par l'iman de Mascate.

Sur la côte nord-est du golfe Persique sont groupées quelques populations belliqueuses et remuantes, qui, pendant des siècles, n'avaient d'autre existence que la piraterie. Un chef de ces brigands avait réuni jusqu'à 65 gros bâtiments et 800 barques armées, le tout monté par 19,000 hommes aussi intrépides que féroces, et qui infestaient non-seulement tout le golfe, mais encore les deux mers qui sont à l'entrée. Lorsque la mer leur refusait du butin, ils effectuaient des débarquements et rançonnaient les villes et les villages ou mettaient tout à feu et à sang. En 1809, l'Angleterre a envoyé contre eux une flotte qui en a détruit plus des trois quarts, et a fait disparaître le reste.

La tribu la plus nombreuse du désert est celle des Anazeh, qui est en même temps la plus brave. C'est cette tribu qui, adoptant les principes religieux des wahabites, a le plus contribué à établir leur puissance éphémère. Aucun prince n'est assez puissant pour braver les tribus du Nedjed, c'est-à-dire celles des déserts du centre, et tous payent tribut pour assurer la sécurité des caravanes qui vont à la Mecque.

Les Arabes composent les sept huitièmes de la population. Le reste est complété par des juifs, des Banians, des nègres, des Abyssins, des Francs, etc.

Les juifs, répandus sur toute la presqu'île, sont, comme partout, méprisés; leurs vêtements doivent être de couleur bleue, et ils sont obligés de se couvrir la tête d'un petit bonnet. Les Banians, qu'attirent les profits du commerce, habitent principalement les places maritimes; ils sont distingués par la couleur rouge, qui, comme chez les Hindous, doit dominer dans leur habillement. Les nègres servent, comme esclaves, dans les villes; mais, dans la partie du sud du Nedjed, ils forment quelques tribus particulières.

L'Arabe est bien fait, de taille moyenne, maigre et desséché par l'ardeur du climat, leste et agile. Il a le teint bronzé, l'œil et la chevelure d'un noir de jais, la barbe forte et touffue. Il est vif, fougueux, passionné, emporté; terrible dans la colère, mais prompt à se calmer; franc, prévenant, hospitalier, mais jaloux à l'excès, vindicatif, rusé, vain et superstitieux. Il a l'esprit pénétrant, donne à ses paroles une tournure poétique, et, malgré sa gravité naturelle, il ne refuse pas de se joindre aux parties joyeuses, lorsqu'elles ne sortent pas des bornes de la décence. Le caractère distinctif de l'Arabe, c'est sa passion pour la liberté. Les femmes sont jolies et bien faites. Elles ont, en général, le teint moins noir que les hommes, et dans les hautes classes on en trouve de blanches.

La sobriété des Arabes est aussi proverbiale que celle des Spartiates : une galette de froment ou de dourra, pétrie au lait de chameau ou à l'huile, au beurre ou à la graisse, est leur nourriture ordinaire; ils y joignent parfois du pilau, du lait, du beurre, de la crème, quelques légumes, des fruits, et mangent très-rarement de la viande. La boisson habituelle, c'est l'eau. Après le repas le café, qu'ils prennent sans sucre

Tous les Arabes fument, et les plus pauvres, ne pouvant acheter du tabac, le remplacent par des feuilles de chanvre. Quelques riches se permettent, mais à la dérobée, l'usage du vin et des liqueurs, qui est prohibé par le Coran.

Les Arabes cultivateurs obéissent aux princes des territoires où ils sont établis; mais les Bédouins ou nomades vivent indépendants et ne reconnaissent de pouvoir que celui des chefs qu'ils ont élus dans leur sein. Les Bédouins d'aujourd'hui sont tels que furent leurs ancêtres au temps des patriarches; et en voyant ces fiers Arabes, on conçoit aisément les grandes choses qu'ont accomplies les soldats des califes.

Chaque tribu a son cheik principal, et chaque camp un chef particulier qui n'exerce aucune autorité exécutoire, mais de qui les avis sont écoutés, s'il possède de l'habileté dans les affaires publiques. Le cheik ne peut déclarer la guerre ni conclure la paix, ni même changer le campement de la tribu, sans consulter les anciens. Les tributs qu'il exige des villages placés sous sa protection et des caravanes de pèlerins, servent à couvrir les dépenses publiques, celles relatives à l'hospitalité qu'on accorde à tout étranger et celles consacrées au soulagement des pauvres, et ne détourne jamais la moindre somme du revenu pour lui-même; car ses fonctions sont purement honorifiques. A la mort d'un cheik, c'est l'ancien le plus capable de la tribu qui lui succède. Il est vrai qu'à mérite égal les enfants du chef décédé sont élus de préférence.

Les délits sont rares et tous punis par l'amende. L'autorité judiciaire est exercée par des kadhis. En cas de meurtre, même à la guerre, on applique dans toute sa rigueur la loi du talion exercée sur l'homicide, ou sur un de ses parents, si le coupable est fugitif. Dans ce dernier cas, les plus proches parents de l'homme tué peuvent accepter le prix du sang fixé par d'anciennes lois. Cette terrible institution de la vengeance du sang est salutaire en ce qu'elle prévient des guerres désastreuses.

Les guerres entre les tribus des montagnes sont moins fréquentes qu'entre celles des plaines, mais elles sont en même temps plus acharnées, et il arrive fréquemment qu'une tribu massacre impitoyablement, sans distinction d'âge, tous les hommes de la tribu ennemie dont elle peut s'emparer.

Les Bédouins sont d'excellents cavaliers. Leur arme ordinaire, qu'ils manient avec une rare dextérité, c'est la lance. Ils ont en outre le javelot, le sabre, le yatagan, et parfois une masse d'armes. Ils se servent du bouclier, portent la cotte de mailles et le casque sans cimier. Ils connaissent l'usage des armes à feu; mais ils s'en servent rarement, du moins entre eux. Les Arabes pasteurs qui gardent les troupeaux loin des camps sont armés de javelots et d'une fronde qu'ils manient très-adroitement.

Le Bédouin n'a qu'une seule épouse, qu'il traite avec douceur, quoiqu'elle soit asservie aux plus rudes travaux. Les exemples d'adultère sont fort rares. Le divorce est fréquent et a lieu pour les causes les plus futiles. Les chefs achètent beaucoup d'esclaves des deux sexes, qu'ils émancipent au bout de quelques années, après les avoir mariés à d'autres esclaves affranchis de la même tribu. Ces affranchis ne peuvent prétendre à la main d'une fille blanche, de même qu'un Arabe n'épouse jamais une négresse. Il y a cependant quelques artisans qui contractent de ces alliances avec les femmes de couleur.

Les domestiques arabes sont traités avec douceur, et les esclaves eux-mêmes sont rarement battus; encore n'est-ce point avec les formes flétrissantes déployées dans nos colonies. Si un esclave reçoit des coups, c'est communément avec la main, dans un accès de colère du maître qui aura eu quelque sujet de mécontentement.

L'offense la plus injurieuse qu'on pourrait faire à un Bédouin, serait de lui reprocher d'avoir négligé les devoirs de l'hospitalité. Il n'est pas un lieu sur la terre où cette vertu touchante soit pratiquée plus religieusement.

Dans sa tente, le Bédouin est indolent, paresseux. Il laisse tous les travaux aux femmes, et, se bornant à nourrir son cheval, il passe le temps à la chasse au faucon, ou à fumer la chibouque, nonchalamment assis devant sa tente, ou à prendre le café dans celle d'un ami. Mais qu'il survienne une guerre, une expédition contre une caravane, une grande chasse aux animaux féroces, il sort aussitôt de son apathie et reprend l'énergie qui distingue ce peuple des autres Orientaux. Les Bédouins qui ont quitté la mère patrie et qui se sont répandus en Égypte, en Syrie, en Perse et même en Afrique, ont conservé les mêmes mœurs.

Dans les plaines, là où l'eau est rare, les Bédouins campent près des puits; et les troupeaux qui paissent aux alentours, quelquefois à plusieurs lieues, sous la garde des domestiques ou des esclaves, sont conduits à ces puits tous les deux jours. C'est dans ces occasions qu'une tribu en attaque une autre, espérant la surprendre; et comme, dans la crainte de ces agressions, on est toujours sur le qui-vive, il y a en tout temps des chameaux sellés, afin que l'Arabe puisse voler au secours de ses pasteurs.

Quelques Bédouins sont laborieux, et, travaillant activement au transport des marchandises, tirent un revenu considérable du loyer de leurs bêtes de somme. Les plus pauvres sont les Bédouins des monts Sinaï, qui conduisent péniblement au Caire des chameaux chargés de charbon. D'autres sont tanneurs, tisserands, bourreliers, tailleurs. Mais ce n'est que dans villes qu'on trouve des armuriers, des forgerons, etc. Dans l'Hedjaz, ce sont les femmes qui font les beaux licous des chameaux de selle et quelques pièces du harnachement des chevaux.

Les Arabes ont de nombreux troupeaux; et on ne répute pour riche que celui qui possède au moins cent chameaux. Le Bédouin est très-susceptible quant au point d'honneur; et ce qu'il appréhende le plus, c'est d'inspirer la pitié; aussi, quelle que soit sa pauvreté, on ne le voit jamais invoquer la commisération de personne. Il supporte son indigence avec une dignité exemplaire; mais cette résignation ne paralyse point en lui, comme chez le Turc, l'activité dont il a besoin pour rétablir ses affaires. Il fait tous ses efforts pour reconquérir ce qu'il a perdu. Il se fait chamelier, pâtre, voleur, et travaille sans relâche jusqu'à ce qu'il ait de quoi égorger un agneau à l'arrivée d'un hôte. Ceci obtenu, il souhaite un bon cheval, un dromadaire et de bons vêtements pour sa femme; et lorsqu'il les possède, il ne songe plus qu'à se maintenir, dédaignant les superfluités du luxe.

Le Bédouin est jaloux à l'excès de l'honneur de sa tribu, et se montre toujours prêt à tous les sacrifices pour sa prospérité. Le patriotisme le plus énergique est inné chez ce peuple au point que, malgré les avantages que les Arabes retiraient des succès de Méhémed-Ali contre les wahabites qui les opprimaient, ils déplorèrent la défaite de leurs ennemis venant d'un prince qu'ils considéraient comme étranger.

L'arabe est la langue savante et religieuse de tous les peuplès qui professent l'islamisme. Il est enseigné aujourd'hui dans les grandes écoles d'Angleterre, de France et d'Allemagne. On le parle dans tout le nord de l'Afrique, mais non dans sa pureté. Cet idiome, l'un des plus anciens qui se soient conservés, a une littérature très-riche, dont l'époque la plus florissante fut celle de Mahomet, où l'on vit les Arabes, non-seulement produire des écrits encore admirés aujourd'hui, mais traduire les meilleurs ouvrages de l'Hindoustan ou de l'Europe, ce qui établit qu'outre les poëtes ils avaient de savants philologues.

Le costume arabe n'est point dépourvu d'élégance, mais il n'est jamais riche, jamais chargé d'ornements; et les Bédouins apportent dans leurs vêtements la simplicité de leurs mœurs, la modération de leurs désirs. Les habitants des villes portent

des vêtements plus recherchés, sans étaler toutefois un grand luxe. Autant les Mores d'Espagne étaient magnifiques, autant les Arabes sont modestes. Ils portent de larges pantalons retenus par une ceinture, dans laquelle on passe un poignard. Chez les riches cette ceinture est un châle. Par-dessus le cafetan, qui est une espèce de justaucorps, ils ont un manteau fort ample, qu'ils ne portent guère qu'à cheval; et à pied, ils ont d'ordinaire un cafetan de dessus, un peu plus large et plus long que celui de dessous. Les Bédouins vont souvent nu-pieds; mais les plus riches ont une chaussure fort souple en peau de mouton, ou des bottines, s'ils montent à cheval. Quelques Bédouins pauvres ont une chaussure ass semblable aux espadrilles des Espagnols. Dans l'intérieur des maisons, hommes et femmes portent des babouches ou pantoufles orientales.

Les femmes du peuple portent un large caleçon, dans la ceinture duquel entre une camisole, par-dessus laquelle elles ont un manteau à capuchon qui enveloppe tout le corps. Dans le désert, les femmes, au lieu du caleçon, n'ont parfois qu'une pièce de linge qui leur ceint les reins et retombe sur les cuisses. Dans l'Yémen, elles portent un grand voile lorsqu'elles sortent. Toutes les femmes des villes sont avides de bijoux et d'ornements, et se teignent les mains et les pieds avec le henné, qui produit une couleur jaune foncé. La manière de porter les cheveux n'est point uniforme chez les hommes : la plupart les rasent, à l'exception d'une seule touffe; les autres les laissent croître. Quant aux wahabites, ils sont rasés sur toute la tête. Beaucoup d'Arabes portent le turban; mais il en est un grand nombre, surtout dans les villes, qui se bornent à un mouchoir jaune, rayé de rouge, qu'ils roulent autour de la tête, les bouts pendant sur les épaules.

Le véritable Bédouin du désert n'a souvent pour tout vêtement qu'une très-large ceinture d'étoffe légère, et un morceau de toile qui lui couvre les épaules. La ceinture, étant déployée, lui sert de natte, et le morceau de toile, de couverture. Les Bédouines se couvrent le sein et le devant du corps avec une draperie figurant une chemise ouverte sur le côté droit, de manière à montrer à nu toute la cuisse; et ce vêtement, qui chez nous passerait pour très-indécent, ne paraît point violer parmi les Arabes du désert les lois de la modestie et de la pudeur. Quelques dames arabes portent la coiffure haute et conique des dames arméniennes; mais cette coiffure est fort coûteuse. Les Arabes s'exercent volontiers à lancer le djerid, et c'est surtout à cheval qu'ils aiment à prendre ce plaisir.

Le mobilier des Arabes est d'une rare simplicité : le seul luxe est celui des tapis. Quant aux ustensiles du ménage, on ne trouve communément dans une tente que quelques chaudrons, des écuelles de bois, un vase pour puiser de l'eau, deux pierres pour broyer le grain, et deux autres, plus petites, pour broyer le café, plus quelques outres pour conserver l'eau de pluie.



Jeune fille Arabe.

saints placent le berceau du genre humain. Autour de Damas on rencontre ces mêmes amas de ruines confuses, et plus majestueuses encore que celles des Perses ou des Grecs d'Asie.

La dépopulation de la Turquie asiatique, la misère profonde de quelques-uns des peuples actuels, l'état inculte des pays les plus riches et les plus favorisés viennent des vices inhérents au gouvernement turc. La perception de l'impôt est arbitraire; la propriété n'est point assurée; la levée des hommes pour le service se fait suivant le caprice des pachas. Le Turc, ainsi arraché à ses foyers pour porter les armes, doit servir indéfiniment; et le désespoir de beaucoup de mères est tel, qu'elles évitent, par l'avortement, de donner le jour à un enfant, qu'elles sont presque assurées d'avance de se voir enlever pour toujours. Les gouverneurs de provinces, qui savent que leurs fonctions sont de courte durée, recourent à toute sorte d'exactions pour s'enrichir avant qu'ils soient remplacés. Tous les hommes de science qui ont parcouru et étudié la Turquie asiatique sont d'accord pour affirmer que, sous un gouvernement tutélaire, sous l'empire de lois équitables et protectrices de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, ces beaux pays verraient promptement renaître leur antique prospérité, et que la Turquie d'Asie peut nourrir dans une grande abondance une population plus forte que celle de la France, eu égard à la sobriété des Turcs.

La nature, faute d'être cultivée, est retombée à l'état de terre vierge, dans les neuf dixièmes des cantons qui florissaient entre les mains des Perses, des colonies grecques et des tributaires des Romains. L'Anatolie, l'Ionie, la Syrie, le Pont et d'autres provinces étaient plus fertiles, plus riches que les meilleures provinces d'Italie. Un sentiment de profonde tristesse s'empare du voyageur européen qui traverse ces vastes solitudes, autrefois couvertes de peuples heureux, opulents, dont les masses pouvaient à peine être contenues dans ces contrées, et qui y trouvaient cependant l'abondance.

Pour plus de facilité dans la description de cette vaste contrée, nous suivrons les décompositions indiquées par Malte-Brun : ainsi nous visiterons 1° la péninsule de l'Asie Mineure avec les côtes de la mer Noire; 2° l'Arménie[1], le Kourdistan, la Mésopotamie et l'Irak-Arabie; 3° enfin la Syrie avec la Palestine.

ASIE MINEURE,

AVEC LES CÔTES DE LA MER NOIRE.

La péninsule de l'Asie Mineure qui forme aujourd'hui la moitié de la Turquie d'Asie, se trouve bornée au nord par la mer de Marmara et la mer Noire; à l'est par l'Euphrate; au sud par l'Amanus et par la Méditerranée, et à l'ouest par l'Archipel.

Strabon qui, né sur les lieux, dut être le mieux informé des anciens, se représente tout le centre de l'Asie Mineure, avec toute l'Arménie, la Médie et le Kourdistan comme un pays très-élevé, couronné par plusieurs chaînes de montagnes qui toutes se

[1] Nous ferons observer à nos lecteurs que l'article Arménie Russe, page 461, donnant une description générale de l'Arménie, nous ne la mentionnons ici que pour ordre, et parce que, géographiquement et politiquement, nous ne pouvons faire autrement. Il eût été mieux peut-être de la décrire ici, mais nous ne pouvons revenir sur le travail de l'auteur qui nous a précédé. L'Arménie d'ailleurs étant divisée entre la Turquie d'Asie, la Russie, la Perse, etc., notre prédécesseur a pensé qu'il n'y avait pas d'inconvénient à en faire un court résumé avant ou après la description de la contrée qui nous occupe actuellement.

joignent d'assez près, selon lui, pour pouvoir être considérées comme une seule. « L'Arménie et la Médie, dit-il, sont situées sur le Taurus. » Ce plateau semble comprendre encore le Kourdistan, et les branches qui en sortent s'étendent dans la Perse jusque vers le grand désert de Kerman, d'un côté, et de l'autre jusque vers les sources du Djihoun et de l'Indus. Considérer ainsi le grand *Taurus* comme un *plateau* et non comme une chaîne, semble concilier le rapport des anciens avec les relations des voyageurs modernes.

Deux chaînes, dont l'une est en partie l'*Anti-Taurus* et l'autre le *Paryadres* des anciens ou le mont Tcheldir ou Keldir des modernes, se détachent du plateau d'Arménie pour entrer dans la péninsule d'Asie. L'une resserre le lit de l'Euphrate en le franchissant près de Samosate; l'autre, bordant le Pont-Euxin, ne laisse entre lui et cette mer que des plaines étroites. Puis ces deux chaînes viennent se rejoindre, à l'ouest de l'Euphrate, entre les villes de Sivas, Tokat et Kaïsariéh, par la chaîne de l'*Argæus* (aujourd'hui *Argis-Dag*), dont le sommet conserve des neiges éternelles, ce qui, sous une latitude aussi méridionale, suppose une élévation de 9 à 10,000 pieds. Le centre de l'Asie offre l'image d'une terrasse appuyée de tous côtés sur des chaînes de montagnes qui en forment les escarpements. Là s'étendent des marais salants, des rivières sans écoulement, là se trouvent plusieurs petits plateaux dont l'un fut décrit par Strabon sous le nom de plaine de *Bagadaonie*, où, dit cet auteur, le froid empêche les arbres fruitiers de réussir, tandis que les oliviers croissent près de Sinope, qui est à trois mille stades plus au nord. Des voyageurs plus récents ont aussi trouvé de grandes plaines élevées dans tout l'intérieur de l'Asie Mineure, soit au midi, du côté de Koniéh, soit à l'opposé, du côté d'Angora. Mais tous les bords de ce plateau présentent autant de chaînes de montagnes qui ceignent le plateau ou se prolongent à travers les plaines inférieures.

Une chaîne, venant à la fois du mont *Argæus* et de l'*Anti-Taurus*, borde l'ancienne Cilicie au nord, et porte d'une manière plus particulière le nom de *Taurus* [1]. Cette chaîne doit avoir une élévation considérable, car Cicéron affirme qu'à cause des neiges une armée ne saurait la passer avant le mois de juin. Diodore décrit en détail les affreux ravins qu'il faut traverser de Cilicie en Cappadoce. Les modernes qui ont traversé plus à l'ouest cette chaîne (aujourd'hui nommée *Alad-Agh*), la comparent à celles des Apennins et de l'Hémus. Elle projette, à l'ouest, diverses branches dont les unes viennent se perdre sur les bords de la Méditerranée, comme le *Cragus* et le *Masicystes* des anciens, dans la Lycie; les autres, infiniment plus basses, se prolongent jusqu'aux rivages de l'Archipel, vis-à-vis des îles de Cos et de Rhodes. A l'est le mont *Amanus* (actuellement l'Almadagh), branche détachée du Taurus, sépare la Cilicie de la Syrie et ne laisse que deux passages étroits, l'un vers l'Euphrate, l'autre sur la mer; le premier répond aux *Portes Amaniques* des anciens; l'autre aux *Portes de Syrie*. Ces dernières avec leurs rochers taillés à pic sont les seuls qu'aient visitées les voyageurs modernes.

De la partie occidentale du plateau moderne sortent deux autres chaînes de montagnes : l'une se dirige au sud-ouest : c'est le *Baba-Dagh* des modernes [2], qui se termine vers les îles de Samos et de Chio; elle change aussi de nom et prend ceux d'*Iourlou-Dagh*, de *Baïkous-Dagh* et d'*Ac-de-veren;* l'autre, qui se dirige au nord-ouest, offre des sommets plus élevés, parmi lesquels l'*Ida* et l'*Olympe* ont acquis une grande célébrité; le reste de cette chaîne, qui aboutit au canal de Constantinople, porte les noms de

[1] Ce nom, dans plusieurs langues, paraît avoir une racine commune, laquelle signifie simplement montagne; *Tur*, en phénicien, a cette signification.

[2] Il formait le *Tmolus*, le *Mesogis* et le *Sipylus* des anciens.

Calder-Dagh, Mourad-Dagh et *Maltépeh*. Enfin le côté septentrional du plateau s'élève vers la mer Noire et donne naissance à la chaîne de l'*Olgassys* (*Kousset-el-Gas*) qui remplit de ses branches tout l'espace compris entre le Sangarius et l'Halys.

Les roches calcaires paraissent prédominer dans tout le système de montagnes que nous venons de décrire. Les anciens vantent beaucoup d'espèces de marbres de l'Asie Mineure, mais depuis le Sangarius jusqu'à l'Halys les roches granitiques sont les seuls que l'on rencontre.

Les tremblements de terre ont exercé de cruels ravages dans cette belle péninsule : sous le règne de Tibère, treize villes furent englouties ou renversées dans un seul jour. Le centre des secousses volcaniques qu'éprouve l'Asie Mineure n'a point été visité par les voyageurs modernes; cependant les anciens citent la région appelée *Katakekaumenè* (pays brûlé) comme remplie de traces d'éruptions. Ce canton doit se trouver à l'est de Thyatira.

Les rivières sont peu considérables quoique très-célèbres; celles qui descendent au midi vers la Méditerranée ont le cours le plus rapide et le moins étendu. Le Pyramus (aujourd'hui Djihoun) en Cilicie, franchit le Taurus en passant une gorge dont les angles correspondent si exactement qu'on croirait qu'ils sont le résultat de l'art. Le Djihoun, qui se jette dans le golfe d'Alexandrette ou de Scanderoun, a tout au plus 40 lieues de cours, mais il est sujet à des débordements annuels qui, au reste, fécondent le territoire environnant. — Le *Seïhoun* (anciennement *Sarus*) va tomber dans la Méditerranée après une course d'environ 50 lieues. — La mer Égée reçoit des rivières plus considérables, parmi lesquelles nous citerons le fameux *Méandre* (aujourd'hui *Meïnder-Bouïouk*), fleuve peu large, mais profond, qui mine souvent les terres qui l'environnent [1] et parcourt une vallée de 60 lieues de longueur. — Nous devons remarquer aussi le *Sarabat* ou *Kédous* (l'ancien *Hermus*), long de 70 lieues, qui, de même que le *Bagonly* ou *Pactole*, l'un de ses affluents, roulait des paillettes d'or, dont on négligeait la recherche du temps même de Strabon; enfin le *Mendere-Sou* ou *Simoïs*, dans lequel se jette le ruisseau du *Scamandre*, tous deux immortalisés par l'auteur de l'*Iliade*. — Les rivières les plus grandes s'écoulent dans la mer Noire; on distingue le Sakaria des Turcs (*Sangarius* des anciens), qui ne parcourt pas moins de 100 lieues; le *Bartîn* ou *Parthenius* qui promène ses ondes dans une vallée étroite, entre des prés fleuris et de riants coteaux; le *Kizil-Ermak* (l'ancien *Halys*) ou *fleuve Rouge*, qui vient du pied du Taurus de Cilicie, en se dirigeant du sud au nord, et parut à Tournefort, qui le vit, près de son embouchure, large comme la Seine à Paris. La largeur ordinaire de ce fleuve, le plus grand de l'Asie Mineure, est de 100 pieds; il n'a qu'une seule embouchure et son parcours est de 220 lieues. Le *Iéchil-Ermak* (le *fleuve Vert*) ou l'*Iris* ne le cède qu'au précédent; néanmoins il est moitié moins long; il a pour principal affluent *Keouïlou-Hissar* (l'antique *Lycus*). Les autres rivières n'ont de remarquable que la rapidité de leur pente.

Les lacs de l'Asie Mineure n'ont point une grande étendue, mais ils sont assez nombreux pour favoriser la canalisation, si jamais la civilisation européenne vient faire refleurir ces magnifiques contrées. Beaucoup de ces lacs ont leurs eaux imprégnées de sel : le lac *Salato* (*Tazla* ou *Touzla*), qui a 14 lieues de long sur 2 de largeur, offre, disent les anciens, une vaste plaine couverte de cristaux de sel. C'est une réunion de plusieurs lacs liés les uns aux autres, dont les eaux salées ne paraissent point avoir

[1] Ces débordements donnèrent jadis naissance à une coutume singulière : les propriétaires qui souffraient par ces ravages, intentaient un procès au fleuve; ils recevaient des indemnités prélevées sur les péages établis le long de son cours.

d'écoulement, excepté dans la saison des pluies, époque à laquelle elles vont joindre, au nord-est, la rive gauche du Kizil-Ermak. Sur le même plateau se trouve le lac d'*Akséraï* dont les produits alimentent presque toute la péninsule.—On trouve aussi plusieurs lacs d'eau douce, généralement poissonneux; celui d'*Ismik* a 7 lieues de longueur sur 3 de largeur; la pêche du poisson de ce lac rapporte à la couronne, sur les droits qu'on y perçoit, un revenu annuel de 12,000 ducats.

Le climat de l'Asie Mineure est extrêmement varié; et quoique, pris en général, il doive être considéré comme tempéré, on trouve des hivers rigoureux dans les parties les plus élevées des monts Taurus, de ceux qui bordent la mer Noire, et même sur certains plateaux, entre le Tigre et l'Euphrate et vers la haute Arménie; mais ces froids intenses ne sont point de longue durée; il n'est aucune contrée habitée, sur la pente des montagnes, où l'on ne puisse cultiver la vigne. Dans les plaines, au sud, et particulièrement sur les frontières de Perse et d'Arabie, les chaleurs sont très-fortes; mais le voisinage des montagnes empêche, presque partout, qu'elles soient suffocantes. Le ciel est d'une grande pureté, et on doit regarder l'Asie Mineure comme un pays fort sain. Les saisons se succèdent avec régularité et trompent rarement l'espoir du cultivateur. Il est peu de contrées où la nature se soit montrée plus libérale : et cependant les pluies tombent par torrents en hiver; durant l'été, une chaleur excessive dessèche la terre et oblige les habitants des campagnes, principalement ceux des vallées qui avoisinent la Méditerranée, à chercher dans les montagnes un refuge contre une température brûlante. Puis, le siroco [1] accable de son souffle aride les populations des côtes occidentales, et, malgré la salubrité de l'air, la peste y fait souvent bien des victimes.

Les richesses territoriales de l'Asie Mineure sont variées à l'infini. Les forêts, à l'exception du hêtre, ont tous les arbres de l'Europe et quelques-uns de ceux de l'Asie méridionale. Les terres en culture sont couvertes de mûriers, d'oliviers, de figuiers de toute espèce, de pistachiers, de caroubiers, d'orangers, de citronniers, de tous les arbres de nos vergers et de nos jardins, de cotonniers. Le cerisier, qui nous vient du Pont, s'y trouve encore dans toute sa beauté. En parlant du mûrier, il est à propos de faire observer que cette culture, qu'on pourrait quadrupler sur toute l'étendue de l'Asie Mineure, n'est pratiquée que dans quelques cantons, et que les Turcs n'ayant aucune notion de la magnanerie, ne doivent qu'au hasard d'obtenir de bonnes années de vers à soie. Mais s'ils étaient instruits dans cette branche si intéressante et productive d'industrie, et qu'on plantât des mûriers autant que le permettent l'étendue et la fertilité de ces régions, elles fourniraient à l'Europe des quantités incalculables de soies gréges. Le caroubier, cet arbre si utile, dont les Espagnols tirent une excellente nourriture pour les chevaux et les mulets, croît partout spontanément : il est très-commun en Palestine et en Syrie; et cependant les habitants négligent cette plantation, qui, si elle était soignée, alimenterait une exportation importante, en Provence et dans le Roussillon, où les fourrages sont à un prix exorbitant. Il n'y a point de bêtes de somme plus vigoureuses, plus vives, plus dures à la fatigue, que celles qui, dans le sud de l'Espagne, sont nourries de caroubes. Toutes les céréales sont de la plus grande beauté, et les semailles, malgré l'ignorance et l'incurie du laboureur turc, rendent 75 pour cent de plus qu'en Europe. L'Asie Mineure n'a rien à envier aux autres contrées, en fait de légumes et de fruits. Les melons sont les meilleurs du monde entier. Les vignes sont cultivées sur différents points, et pourraient l'être presque partout, au point de faire

[1] Le vent brûlant appelé ainsi dans la Méditerranée est le même qui est appelé vent du sud-est dans l'Océan.

produire de 11 à 12 millions d'hectolitres de vins supérieurs. On peut juger du mauvais état de la culture et de la fabrication, par cette circonstance, que la France expédie des vins dans ce pays, où l'on récolte des raisins aussi bons, aussi riches en principe liquoreux, que ceux du Languedoc et du Roussillon. Les vins de l'Asie Mineure sont fabriqués dans une grande ignorance des bonnes théories; cependant on reconnaît qu'ils sont généreux, d'un bon bouquet, et qu'avec d'aussi bonnes vendanges, un vigneron français ferait d'excellent vin. La plupart des raisins sont séchés. Une grande partie de ces raisins secs sont mangés dans le pays; le reste passe dans le commerce extérieur. Quant à la quantité du vin, elle est peu considérable. De même qu'à Candie, on trouve souvent, sur les côtes de la mer Noire, de superbes vignes sauvages. Tous ces vins de l'Asie sont capiteux, ce qui n'aurait pas lieu si les Turcs savaient diriger leurs cuvées. Ils n'entendent pas mieux l'art de la conservation. Leurs vins sont mis dans des outres, où ils s'aigrissent promptement. Ils possèdent cependant tous les bois propres à la confection d'excellents fûts; plusieurs cantons sont couverts de beaux chênes et de châtaigniers. Ils ignorent tout aussi complétement le collage, qui est indispensable pour dégager et clarifier les vins. Le Turc d'Asie ne sort jamais des voies de la routine : il fait ce qu'ont fait ses ancêtres. La loi suprême, c'est la tradition ; mais il est bon, simple et nullement envieux comme l'Espagnol, de façon que si une société vinicole s'établissait dans le Roum, dans l'Arménie turque ou aux environs de Smyrne, où elle obtiendrait de vastes terrains à des prix au-dessous de ceux auxquels on achète dans les États encore incultes de l'Arménie septentrionale, il est hors de doute qu'elle réaliserait des bénéfices incalculables, tout en rendant un éminent service.

La race chevaline est très-multipliée, et presque tous les Turcs sont bien montés. Les riches ont des chevaux arabes; on en trouve même quelques-uns chez les cultivateurs; mais cette dernière classe et les Turcomans nomades ou sédentaires ont communément des chevaux indigènes, qui sont de moyenne taille, très-vigoureux, avec de belles jambes et un beau corsage, mais qui ont l'encolure et la tête trop fortes; cette race paraît encore descendre de celle de Cappadoce. Outre ces chevaux arabes et les turcs, on en a aussi de tartares. Ceux-ci viennent de Russie; on ne les élève point dans le pays. Le chameau de charge est fort commun; mais la plupart des terrains n'étant point sablonneux et le cheval pouvant conséquemment suffire aux longues courses, on n'a que peu de dromadaires. Les cultivateurs ne dédaignent pas les services de l'âne; mais il est beaucoup moins beau et grand dans l'Asie Mineure qu'en Arabie ou en Égypte. Les bœufs et les vaches sont élevés en assez grand nombre dans l'Anatolie et dans la Mésopotamie; mais les autres provinces en ont moins. Le bœuf est employé au labour. L'Asie Mineure avait une grande réputation pour les belles laines de ses troupeaux. Aujourd'hui, quoiqu'il y ait encore assez de moutons, les races ont dégénéré. Les laines d'Asie, qui se vendent avec défaveur sur la place de Smyrne, ne sont point propres à la confection des tissus fins. Mais comme cet état de décadence provient de la seule ignorance et de l'incurie des paysans, et que nul pays au monde n'est plus favorisé pour élever les plus belles races de moutons, on obtiendrait à cet égard les résultats les plus satisfaisants dès que l'on introduirait en Asie l'application des théories anglaise ou espagnole.

Les chèvres de l'antique Ancyre, aujourd'hui Angora, dont le poil avait une si grande réputation, existent encore dans toute la pureté primitive de cette belle race. Le poil des chèvres d'Angora est une véritable soie. Les magnifiques tissus qui nous viennent de Stamboul et de Smyrne prouvent qu'il n'a rien perdu. Il est vraiment regrettable que cette précieuse race de chèvres ne puisse être dépaysée. On a fait de

nombreux essais : aucun n'a réussi; dès que ces jolis animaux quittent le canton d'Angora, leurs petits ne sont que des chèvres ordinaires.

Les provinces du Sud sont visitées par les terribles hôtes des déserts de l'Arabie et des plaines du Kousistan ; mais ces grands carnassiers pénètrent rarement au centre de l'Asie Mineure, et on ne les rencontre jamais sur les rivages de la mer Noire, où ils ne pourraient arriver sans traverser les monts qui bordent cette mer. Les parties montagneuses ont beaucoup de cerfs, de daims et de chevreuils, quelques ours, et dans les terres basses et aqueuses, des sangliers de la petite espèce, semblables à ceux de Barbarie. Les plaines foisonnent en menu gibier de toute espèce, soit de poil, soit de plume, et les forêts sont remplies d'écureuils et de rats musqués. Le blaireau de l'Asie Mineure, moins gros que celui d'Europe, est beaucoup plus répandu, parce qu'il n'est presque point chassé, et il cause de nombreux dégâts dans les vignes, qui ont encore pour ennemis des quantités innombrables de moineaux et de petites grives. Il n'y a point de pays qui ait autant de cigognes. Les Turcs les ont en grande vénération et regardent comme bénie du ciel la maison sur laquelle un couple de cigognes vient établir son nid. C'est peut-être à la multiplicité de ces grands oiseaux que l'Asie Mineure doit de ne point être infestée de serpents et de lézards : car il est probable que sans cela ces reptiles ne pourraient manquer de pulluler dans des pays si peu habités, situés sous un ciel ardent et en même temps bien arrosé.

Le règne minéral n'est pas d'une grande richesse ; toutefois, et en dépit de l'aversion bien reconnue des Turcs pour toute espèce de travail un peu rude, et particulièrement pour celui des mines, on en exploite quelques-unes de cuivre, de fer et de plomb. Les plus abondantes sont celles de cuivre. Nous citerons celles de Tokat, du bourg de Kouréh, près de Kastamouni, et de Goumouchkhaneh, non loin de Trébizonde.

La terre de l'Asie Mineure fournit abondamment à l'Europe cette matière assez précieuse par sa cherté, que l'on nomme improprement écume de mer, que l'on devrait nommer terre de Curmer, de celui qui l'a découverte le premier, aux environs de Fiume, où il n'y en a plus, et qui sert à fabriquer des quantités innombrables de fort belles pipes, dont quelques-unes coûtent jusqu'à 400 francs. On trouve maintenant des veines étendues de cette terre en Transylvanie. Les juifs se sont emparés, en Orient, du monopole de ce riche négoce, et, abusant de la simplicité des Turcs, ils réalisent sur les grands marchés d'Allemagne des bénéfices immenses.

L'Asie Mineure, que les Turcs nomment *Anadoli*, est divisée en six gouvernements (*pachaliks* ou *eyalets*), lesquels sont subdivisés en *sandjaks* ou *livahs*. Le tableau suivant présente les divisions les plus récentes :

EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX D'EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX DE LIVAHS OU SANDJAKS.
I. ANADOLI.	Koutaiéh.	Isnik-Mid. Brousse. Smyrne. Gouzel-Hissar. Antalia. Kara-Hissar. Angora. Kiangary. Kastamouny. Boly.
II. SIVAS.	Sivas.	Ouscat. Tchoroum.
III. TRABEZOUN.	Trébizonde.	Iriséh. Batoum.
IV. KONIÉH.	Koniéh.	Ak-Cheher. Ak-Seraï. Nikdéh. Kircheher. Kaisariéh.
V. MARACH.	Marach.	Aïntab. Kars. Semisat. Malatia.
VI. ADANA.	Adana.	Alaïe.

Nous commencerons la description des principaux lieux de la contrée que nous visitons en partant des bords du violent *Tcharouk* [1], rivière de 70 lieues de parcours. De ce côté, la première ville remarquable est RISÉH ou IRISÉH (autrement IRIZA), l'antique *Rhisæum*, que l'on dit importante, mais qui, dit M. Fontanier, n'est qu'une petite bourgade de 4,000 âmes, dont les habitations entourées d'arbres sont disséminées dans la campagne [2].

Le bourg d'OF ou d'OUF est situé sur une montagne inaccessible; le commerce y est assez actif.

Un autre bourg, SOURMENI ou SOURMENEH, exporte du vin, de l'huile et d'autres produits du sol, ainsi que ceux de la pêche qui y est abondante. On compte 2,000 habitants; les maisons sont petites, basses, construites en pierre et entourées de murs assez épais pour que l'on puisse les défendre aisément; elles ont ordinaire-

[1] Achorok, Tchorokhi ou Batoumi; c'est l'*Akampsis* d'Arrien et l'*Absarus* de Ptolémée.

[2] C'est sur ce territoire que demeurent les *Lazes* ou *Laziens*, nom qui dans la langue turque veut dire les *marins*. Cette peuplade, qui peut être un reste des anciens Lazi qui au temps des Byzantins étaient établis en Colchide, est presque entièrement indépendante.

ment un enclos ensemencé de maïs. La côte est bordée de montagnes calcaires; celle sur laquelle est placée la bourgade a des couches de 15 pieds d'épaisseur; elle est de couleur noirâtre et d'apparence schisteuse. Le bétail nourri dans les pâturages qui couvrent ces montagnes est remarquable par sa petitesse : les bœufs ne sont pas plus gros que les ânes de l'Europe. Les fruits des noisetiers et des figuiers qui y abondent forment une branche d'exportation. La nourriture des habitants consiste en gâteaux de maïs, cuits sous la cendre, et qui leur paraissent délicieux, quoiqu'en réalité ils soient inférieurs au pain de seigle noir et mal cuit que l'on vend dans le bazar. Les boutiques, dit Fontanier, sont mal fournies et tenues, pour la plupart, par des Grecs qui vendent du drap, des cotonnades, du tabac et des épiceries. Chacun de ces marchands a un fusil chargé auprès de lui, et les fréquentes alertes, causées par quelque irruption des villages voisins, l'obligent souvent à s'en servir. Mais lorsqu'il n'est question que de querelles locales, ils n'osent, en leur qualité de chrétiens, faire usage de leurs armes, et jugent prudent de les laisser terminer par le bâton.

Trébizonde [1], ville qui acquit quelque célébrité lorsqu'une branche des Comnènes fonda dans l'Asie Mineure un nouvel empire, dont elle devint la capitale. Cet empire partagea les destinées de celui de Constantinople, et fut enlevé aux Comnènes en 1452 par Mahomet II. Trébizonde, quoique déchue, a encore de l'importance. Elle est fortifiée. Le port est assez fréquenté, et le principal commerce se fait en cuivre et en esclaves, mais elle exporte encore du chanvre, des toiles, des cordages, des filets à pêcher, du tabac, de la cire, des étoffes, des fruits secs et un peu de vin. Le climat est délicieux et les environs charmants. La population est évaluée à 30,000 habitants, parmi lesquels on remarque 7 à 800 chrétiens grecs, arméniens et catholiques, qui habitent un quartier séparé sur le penchant d'une colline qui s'avance vers la mer. En général, les maisons sont basses, construites en grosses pierres, et communiquent entre elles par des passages secrets pratiqués pour favoriser la fuite des propriétaires attaqués par quelque particulier puissant [2]. Quelques monuments grecs du Bas-Empire sont épars çà et là dans cette ville. Hors de son enceinte, dans la partie occidentale, on voit l'église de Sainte-Sophie, monument grec de forme circulaire qui paraît remonter au temps de Justinien; le pavé est une mosaïque et le dôme est posé sur quatre colonnes en marbre; une partie de l'édifice a été convertie en mosquée depuis 1461. A l'est se trouve une chapelle qui, dit-on, fut jadis un temple d'Apollon; le plan en est octogone; les peintures sur stuc qui la décoraient ont été détruites par les Turcs. Cette ville compte 18 mosquées, plusieurs petites chapelles grecques et des bains en marbre, la plupart de construction grecque, et tous remarquables par l'élégance de leur architecture. Les rues sont étroites et garnies de trottoirs pavés. Dans tous les environs, les pics élevés sont couverts de couvents grecs et arméniens.

Traboli et Keresoun partagent le commerce de Trébizonde; leurs territoires fournissent un peu de soie. La dernière de ces deux villes, assise sur un roc dominé par un château en ruine, occupe l'emplacement de Cerasus; son enceinte, formée par le mur antique, renferme 700 maisons.

A l'ouest de celui de Trébizonde est situé le pachalik de Sivas ou de Roum, qui a 150 lieues de longueur sur 60 de largeur. L'Anti-Taurus le traverse; ses montagnes

[1] Nommée *Tarabosan* par les Turcs. C'est l'ancienne *Trapezus*, colonie des Grecs de Sinope.

[2] Pour comprendre l'utilité de ces passages secrets, il faut savoir que non-seulement l'autorité du pacha est souvent compromise par des révoltes partielles ou générales, mais que beaucoup de particuliers se font aussi la guerre; que plusieurs maisons sont de véritables forteresses, et que souvent on n'entend, pendant plusieurs jours de suite, que des coups de fusil tirés d'une maison à l'autre.

sont boisées; les principales rivières qui l'arrosent sont le Kizil-Ermak, le Keouïlou-Hissar et le Thermeh. Le climat est sain, le sol fertile; les richesses métallurgiques sont variées et les habitants se distinguent par leur industrie. Ceux qui habitent Ouniéh ou Euniéh (l'ancienne *Ænoe*) se livrent, par suite de la stérilité du territoire, à un cabotage actif avec les ports russes et les côtes des Abases.

Le petit bourg nommé Samsoun était autrefois *Amisus*, l'une des résidences de Mithridate : sa position au milieu de jardins et de bosquets d'oliviers le rend fort agréable; son enceinte, formée d'une vieille muraille en ruine, contient 2,000 habitants. Samsoun a une rade par où l'on exporte les cuivres de Tokat, les soies, les fruits, et les toiles d'Amasieh.

Amasea, *Amasia* ou Amasieh, patrie de Strabon, est une ville de 50,000 habitants, dont 14,000 Arméniens, quelques Grecs et 500 juifs. Elle est située entre des rochers escarpés et renferme 10,000 maisons; les jardins qui en dépendent s'étendent au loin hors de son enceinte; les murs de la citadelle inférieure dont parle Strabon sont encore debout en partie, mais les maisons construites sur cette citadelle n'existent plus. Près d'une fontaine d'ancienne construction, au sommet de la ville, on voit les restes d'un temple antique. L'Iechil-Ermak est traversé par deux ponts élégants. L'intérieur renferme une ancienne église, changée en mosquée, mais qui, dès que la peste étend trop ses ravages, est rendue au culte catholique par les Grecs superstitieux. La mosquée construite par Bajazet ou Bayazid est le plus beau monument moderne de cette cité qui offre dans ses environs de superbes ruines, parmi lesquelles se trouvent des grottes antiques taillées dans une roche calcaire-marbre et dont la plus belle a reçu le nom de *Tach-Aïn* (pierre-miroir), parce que les parois en sont polies. Amasea fait un commerce actif; les environs produisent d'excellents fruits, de bon vin; et la récolte de la soie donne un revenu annuel d'environ 2,000,000 de piastres.

Tokat ou Tokate (l'ancienne *Berisa*), sur un bras du Kizil-Ermak, s'élève, dans une vallée, en forme d'amphithéâtre. Entourée de vergers et de vignobles, cette ville offre un aspect européen par ses rues bien pavées et ses bâtiments à deux étages; une fontaine est attenante à chaque maison. Le commerce est très-important. On y fabrique des maroquins bleus, des étoffes de soie, de la vaisselle de cuivre et des toiles peintes. Tokat, ainsi qu'Amasia, a un évêque arménien; sa population est de 90,000 habitants, parmi lesquels se trouvent 5,000 Arméniens et 2,500 catholiques. Cette ville est un point central pour la formation des caravanes; on la regarde comme l'entrepôt de Smyrne.

Nous ne citerons le bourg de Zileh (anciennement *Zela*), construit, comme plusieurs villes du Pont, sur une colline artificielle, que parce que c'est près de ce lieu que César défit Pharnace, fils et successeur de Mithridate.

Bafra, dans le sandjak de Djanik, sur la rive droite et à 5 lieues de l'embouchure du Kizil-Ermak, est une ville de 2,000 âmes, où l'on voit un beau pont, deux mosquées et des bazars bien pourvus.

Marsivan [1], dix à douze fois plus peuplée, renferme une belle église, devenue aujourd'hui une mosquée. Son importance est due en partie à ses riches mines de cuivre.

Osmandjik, sur la rive droite du Kizil-Ermak, est dominée par une citadelle et entourée de vieux murs et de fortifications ruinées. Cette petite ville, que l'on croit être l'ancienne *Pimolis*, offre un beau pont en pierres bâti par Bajazet.

[1] C'est l'ancienne *Euchaïtes*, qui fut surnommée *Théodoropolis* par l'empereur Jean Zimiscès, en commémoration d'une victoire qu'il remporta sur le roi des Bulgares, le jour de saint Théodore.

Tchouroum, autrefois *Tavium*, est le chef-lieu d'un sandjak qui comprend l'ancienne *Galatie orientale*.

Ouskat ou Iouzghat, ville d'environ 18,000 âmes, entourée d'un mur en terre et en briques cuites, est le chef-lieu d'un autre sandjak. On y remarque une mosquée construite en pierres sur le modèle de Sainte-Sophie à Constantinople, et le palais de Tchapan-Ouglou, chef qui se rendit célèbre et se déclara indépendant; c'est à ce gouverneur, mort dans ces derniers temps, que la ville doit sa prospérité. On exploite, dans les environs, quelques mines de plomb.

Niksar, grande ville bâtie en bois, a 10,000 habitants et un évêque grec; c'est l'antique citée de *Neo-Cesarea*.

Sivas, chef-lieu du pachalik que nous parcourons, passe pour être l'ancienne *Cabira* qui, en l'honneur d'Auguste, fut appelée *Sebaste* (nom qui, en grec, signifie *Auguste*). Cette ville, assez importante, est la résidence du pacha et d'un évêque arménien. Les rues sont étroites et tortueuses; les maisons bâties en terre sont portées au nombre de mille, ce qui annoncerait une population de 6 à 8,000 âmes. On y voit les ruines d'une citadelle qui paraît avoir été bâtie par les Grecs, et des restes de fortifications qui règnent encore sur les trois quarts de sa circonférence. Les bains publics sont d'une architecture élégante, mais ses deux plus beaux monuments sont une ancienne mosquée dont l'entrée est murée, et un vaste caravansérail, tous deux en marbre.

Devrighi, que l'on croit être l'ancienne *Nicopolis*, fondée par Pompée pendant la guerre qu'il fit contre Mithridate, est une petite ville située à 30 lieues à l'est de Sivas.

Arabkir, l'ancienne *Arabrace*, est au sud de cette dernière.

L'Anatolie proprement dite, qui forme un vaste gouvernement auquel les Turcs donnent le nom d'*Anadoli*, se trouve à l'ouest du pachalik de Sivas.

Kastamouni, dans l'intendance ou le *mousselimat* de ce nom, renferme environ 14,000 habitants, parmi lesquels on compte 40 familles arméniennes. Cette ville, autrefois très-florissante, n'a, de nos jours, qu'une médiocre importance.

Tash-Kouprou ou Tach-Koupry est un petit bourg sur le territoire duquel on a retrouvé *Pompéiopolis*, jadis capitale de ce pays. Ce bourg est bâti sur un affluent du Kizil-Ermak, le *Karafou*, que l'on traverse sur un beau pont formé de restes de monuments antiques.

Sinope (*Sinab* ou *Sinoub*), située sur un isthme, couverte au nord par une presqu'île, possède à l'est une excellente rade avec des chantiers pour la marine impériale turque, ce qui, plus que son commerce, contribue à lui donner une certaine importance. Cette ville, la patrie de Diogène le Cynique, est réduite par les émigrations des Grecs à une population de 10,000 âmes.

Inéboli (*Ionopolis*) exporte des bois de construction, du chanvre et du cuivre; elle est l'échelle, c'est-à-dire le port de Kastamouni.

Amastrah ou Amasserah (*Amastris*), élevée en amphithéâtre sur les bords de la mer Noire, n'a conservé qu'un nom célèbre, de même qu'Erekli ou Heraclea.

Scutari, grande et riche ville, qui n'est, en réalité, qu'un faubourg de Constantinople, mais qu'il faut citer ici, puisqu'il se trouve en Asie. Le commerce est d'autant plus considérable, que c'est à Scutari que s'arrêtent toutes les caravanes venant d'Asie à Stamboul. Scutari a de fort beaux édifices publics et particuliers; c'est la *Chrysopolis* des anciens, qui aujourd'hui renferme 70,000 habitants. A l'ouest de Scutari sont les admirables ruines de Cyzique, et non loin de l'île de Ténédos, l'emplacement de Troie, dont le siége dura dix ans et dont la destruction, qui coûta tant de sang à la Grèce, remonte à 1,200 ans avant Jésus-Christ. Au sud de Troie s'éleva plus tard une

ville qui eut aussi une grande célébrité : c'est Alexandria Troas, bâtie par Alexandre, ruinée par Sylla et reconstruite par César. On voit encore des ruines dont nous donnerons la description dans nos *Monuments les plus remarquables*.

Isnikmid ou *Ismid* (l'ancienne Nicomédie de Bithynie, où mourut l'empereur Constantin), est située sur le premier golfe de la Propontide (la mer de Marmara). Cette ville, qui renferme encore 4,000 habitants, a un bon port qui lui appartient.

Isnik, la fameuse *Nicée*, où se tint un concile général en 325, n'est plus qu'une chétive bourgade, au milieu de champs cultivés, qui sont eux-mêmes dans l'enceinte fortifiée de Nicée, laquelle est encore debout, ainsi que d'autres constructions antiques. Cette ville était sur les bords du lac Ascanius. Isnik, réduite à 200 ou 300 maisons, n'est plus habitée que par quelques juifs qui fabriquent de la faïence ou vendent de la soie.

Brousse [1], au pied du mont Olympe, sur le Nilufer, grande et superbe ville, la plus belle de l'Asie Mineure, avec de nombreuses et florissantes fabriques de soie. Cette cité, l'antique capitale de Prusias, est embellie par une foule d'édifices publics, ses immenses caravansérails, ses fontaines. Elle fut la capitale de l'empire ottoman jusqu'à la conquête d'Andrinople. On y remarque un vieux château dont les murailles sont couvertes d'inscriptions latines; il occupe l'emplacement de l'ancienne Prusa, et l'une de ses tours est attribuée à Comnène Lascaris. Peuplée de 100,000 habitants, dont 90,000 Turcs, Brousse contient 365 mosquées dont trois (celles des sultans Achmed et Osman, ainsi que celle d'Aoula) sont magnifiques. C'est dans les environs de cette ville que l'on rencontre les plus riches plantations de mûriers. Le mont Olympe de Bithynie a 1,100 toises d'altitude. De son sommet la perspective est immense, et la vue embrasse un horizon qui s'étend jusqu'à Constantinople, au nord, et aux rivages de la Méditerranée, à l'ouest. Parmi les richesses de Brousse, il ne faut pas omettre ses eaux thermales, efficaces contre la lèpre et toutes les maladies de peau. On trouve sur les flancs de l'Olympe de belles forêts de châtaigniers.

Moudania (*Modaniyeh* ou *Montagna*), qui remplace l'ancienne *Apamea* de Bithynie, est une ville de 20,000 âmes, à 6 lieues ouest de Brousse, et sert de port à cette dernière. On en exporte des produits manufacturés, du vin blanc, des fruits et du salpêtre.

Le village d'Aboulliont ou Aboullonia n'est remarquable qu'en ce qu'il est bâti sur l'emplacement de l'antique *Apolloniâ ad Ryndacum.*

Mahalikh, grande ville, dans une situation très-pittoresque sur des coteaux bas, près du confluent du Rhyndacus (actuellement Suput) et du Niacetus, appelé aujourd'hui Sousighir-li-sou (eau de buffle).

Terekli ou Tarakli, petite ville sale et mal bâtie, n'est connue que par ses manufactures de peignes.

Boli, Boly ou Bolo, grande et riche ville, à 46 lieues est de Stamboul; on y fabrique des cuirs estimés et des étoffes. C'est un passage des caravanes qui vont à Stamboul. Cette ville renferme 40,000 habitants, un vaste bazar et douze mosquées; un de ses faubourgs est entièrement peuplé de chrétiens, qui ont le droit de se renfermer dans des murailles et de ne laisser pénétrer aucun Turc chez eux. Aux portes de Boly se trouvent des bains d'eau thermale, et, à une lieue, les ruines d'*Hadrianopolis* (*Eski-Hissâr,* en turc).

Tchirkis (Cherkès), ville murée à 22 lieues à l'est de Boli, sur la rive droite du Baïtin que l'on y passe sur un pont en bois et en terre. La population est de 3,000 à 4,000 âmes; cette ville n'a rien de remarquable; on élève dans ses environs des

[1] L'antique *Bursa* ou Prusa, qui doit son origine à Annibal.

chèvres de l'espèce de celles d'Angora; on exploite du sel gemme dans les montagnes qui l'avoisinent.

Tosia ou Tossia, dans une vallée fertile et bien cultivée, sur un affluent du Kizil-Ermak. On y compte 3,000 maisons turques, 30 de Grecs et 10 mosquées. Les châles en tissus de poil de chèvre d'Angora que l'on fabrique à Tossia sont estimés pour leur finesse et leur moelleux.

Kiangary, à 10 lieues au sud de la précédente, est une ville grande mais bâtie en bois. Nous ne la citons que parce qu'elle est l'ancienne Gangra que l'empereur Claude nomma *Germanicopolis* et qui fut érigée en capitale de la Paphlagonie par Constantin.

Koutahiéh (*Cotyæum*), grande ville, dans une situation très-pittoresque, sur le Poursak, au pied d'une chaîne de montagnes. La principale industrie est la fabrication de l'opium, que l'on cultive en grand dans les environs; son territoire produit de bons fruits et beaucoup de noix de galle. Embellie de 50 mosquées, de 20 caravansérails et de 30 bains publics, on y compte 75,000 habitants, dont 60,000 Turcs; le reste, Arméniens, Grecs et juifs. Il y a des bains chauds très-fréquentés à une lieue et demie de Koutahiéh, et dans les environs on trouve un monument phrygien, l'un des plus anciens de l'Asie, puisqu'il appartient au temps des rois de Phrygie de la famille de Midas, ce qui le fait remonter à plus de 600 ans avant Jésus-Christ. C'est un tombeau taillé dans le roc et couvert de sculptures.

Toutbah, au pied du mont Olympe, est un petit village dont les habitants sont exempts de toute contribution, à la charge de protéger et de guider les voyageurs qui traversent la montagne et ses défilés couverts de neige. Ils ont, ainsi que dans les Alpes, des chiens dressés à découvrir les malheureux qui se sont égarés.

Kara-Hissar[1], très-grande ville, riche par son commerce d'opium et ses nombreuses fabriques de lainage, renferme 60,000 habitants. Cette ville est la résidence d'un pacha, le siége d'un évêque grec et le rendez-vous ordinaire des caravanes de Constantinople et de Smyrne, qui de là se dirigent vers l'intérieur de l'Asie.

Ak-Schéher, ville considérable, dans une plaine élevée, où sont plusieurs lacs salés, dont le plus grand est celui de Touzla. Le sel que l'on tire de ces lacs fait la richesse des habitants d'Ak-Schéher, qui sont au nombre de 30,000. Cette ville a un archevêque grec. Ak-Schéher ou Ak-Chehr (ville blanche) répond, selon d'Anville, à l'ancienne *Antiochia ad Pisidiam*, et selon Mannert, à *Tyriæum*.

Eilgoun ou Ilghoun a des marchés bien approvisionnés. D'Anville prétend qu'elle occupe l'emplacement de *Philomelium*, tandis qu'Ak-Chehr aurait succédé à cette antique cité d'après l'opinion d'Hamilton.

Koniéh (*Iconium*), dans le Roum, au milieu d'une plaine fertile et bien arrosée, possède quelques édifices modernes remarquables et a conservé des vestiges d'antiquités, parmi lesquels une statue colossale d'Hercule et une sculpture antique sont considérés comme deux morceaux remarquables. Koniéh a de nombreuses mosquées; on cite aussi le couvent des *Mevlevis* qui possède de grandes richesses et qui est le chef de tous les établissements de cet ordre répandus dans l'empire ottoman. Le palais du pacha est bâti en bois, mais on y voit quelques restes élégants de celui des anciens sultans de Roum. Le plus beau monument que renferme la ville est le tombeau d'un personnage révéré en Turquie. On tire des environs des quantités considérables de la terre dite *écume de mer*. Koniéh est actuellement la capitale de l'Anatolie et le siége

[1] Plus exactement *Aiyoun-Kara-Hisar;* elle est un sujet de dispute parmi les géographes dont plusieurs prétendent que c'est l'ancienne *Apamea-Cibotus,* fondée par Antiochus Soter, tandis que Mannert, l'un des plus érudits, soutient que cette ville est l'antique Celenæ.

d'un pacha qui gouverne la partie septentrionale de la *Karamanie,* province qui comprend l'ancienne Pamphylie, la Pisidie, la Lyacaonie, la majeure partie de la Cappadoce et la Cilicie.

Karaman, non loin du bras méridional de l'Halys, a donné son nom à la province de Karamanie; ses monuments furent construits avec les restes de l'antique *Larenda;* on évalue sa population à 3,000 familles turques, grecques et arméniennes.

Ladik ou Lazikiychi-Karama (l'ancienne *Laodicea Combusta*) renferme une multitude d'inscriptions sépulcrales.

Bey-Bazar renferme environ 1,000 maisons; cette ville est traversée par l'Idou-Sou.

Angora, appelée *Ankorah* et *Engour* par les Turcs (l'antique *Ancyra*), à 20 lieues sud-est de Boli. C'est la ville la plus malpropre de tout l'empire. Elle est très-célèbre par la victoire que Pompée y remporta sur Mithridate, et plus encore par la fameuse bataille entre Tamerlan et Bajazet, en 1402, où le dernier perdit l'empire et la liberté. Angora conserve de belles antiquités, parmi lesquelles on admire un temple dédié à Auguste. Cet admirable édifice, d'ordre ionique, est tout en marbre blanc. Les chèvres d'Angora valent à cette ville une industrie et un commerce assez considérable. Les 30,000 habitants de cette ville sont plus doux et plus policés que dans aucune autre ville de l'Anatolie.

Kaisariéh (l'antique *Césarée,* capitale de la Cappadoce), entourée de volcans dont les uns sont éteints et les autres encore en ignition, est une ville de 25,000 âmes, arrosée par le Karasou dont les eaux fétides ne sont pas potables. Les ruines qui jonchent les environs de Kaisariéh, dans un rayon assez étendu, ont un caractère de grandeur qui rappelle les hautes destinées de cette cité, dont l'origine remonte à 2,000 ans avant Jésus-Christ : elle portait alors le nom de Mazaca; mais lorsqu'elle tomba au pouvoir de Tibère, les Romains lui donnèrent, en l'honneur de ce prince, le nom de Césarée, et elle acquit une telle splendeur que, au temps de Valérien, lorsqu'elle fut pillée par le roi de Perse Sapor, elle comptait plus de 400,000 habitants. Julien, qui en releva les murs, en resserra les limites. Mais les chrétiens de cette ville, ayant miné les temples de Jupiter et d'Apollon, le prince la dépouilla du nom de Césarée pour lui restituer celui de Mazaca; il imposa en outre une forte amende à chacun des habitants, fit enrôler dans la milice les prêtres chrétiens, et obligea la ville à rétablir les temples mutilés. Le fondateur des cénobites d'Orient, saint Bazile, naquit en 329 dans cette cité dont il fut évêque et où il mourut en 379.

Adana, sur l'emplacement de *Bathnæ,* jadis célèbre par sa situation agréable, et l'une des plus anciennes cités de l'Asie Mineure; cette ville renferme 25,000 âmes; elle est grande, bien bâtie et on y remarque un beau pont et un ancien aqueduc que les Turcs entretinrent avec soin.

Sis n'est citée ici que parce qu'elle fut longtemps la résidence des rois de la petite Arménie. Elle est, de même que la précédente, de peu d'importance.

Tarsous, *Tarsus,* en Cilicie, autrefois rivale d'Athènes, pour les sciences, et dont l'Académie éclipsa même celle de la ville de Périclès. Tarsous est encore considérable, parce que c'est dans le port de cette ville que l'on expédie presque tous les cuivres tirés de cette partie de l'Asie Mineure. Cette ville, dont on évalue la population à 30,000 habitants, est beaucoup moins peuplée pendant l'hiver; une partie de ses murailles fut, dit-on, édifiée par le calife Haroun-al-Raschid et son château par Bajazet. L'église arménienne est belle et très-ancienne, mais elle est attribuée à tort à l'apôtre saint Paul. Les fraîches ondes du *Cydnus,* si dangereuses à l'infatigable Alexandre, arrosent encore ces plaines riantes où Sardanapale fit graver au bas de sa statue cette sentence : « Il faut jouir des plaisirs de la vie; tout le reste n'est rien. »

Le sandjak actuel d'Itchil (autrefois pachalik) comprend presque toute l'ancienne Cilicie et la partie orientale de la Pamphylie. Dans ce pays, presque désert, on ne rencontre que quelques lieux habités qui méritent à peine le nom de villes, et nous croyons superflu de les citer ici.

Le pachalik de Koutaiéh ou d'Anadoli comprend le *Tekiéh* formé des côtes de l'ancienne Pamphylie et de la Lycie.

Satali ou Sataliéh, sur son golfe dangereux, au pied d'une forêt de citronniers et d'orangers, compte 8,000 habitants selon les uns, 30,000 selon les autres. Cette ville, qui renferme un bel arc de triomphe érigé en l'honneur d'Adrien, occupe, dit-on, l'emplacement de l'antique *Olbia*, et son commerce la rend florissante.

Ala-Chéher (jadis *Philadelphie*) est la résidence d'un évêque grec et d'un protopape. La cathédrale de cette ville, où l'on compte 6 à 8,000 habitants, est ornée de sculptures, de peintures et de dorures.

Tireh ou Tirra, que l'on dit renfermer 20,000 âmes, a des manufactures importantes.

Ak-Hissar (autrefois *Thyatira*) n'a dans son enceinte que 2,000 à 3,000 individus qui habitent des maisons en terre.

Il nous faudrait un volume entier pour la description des côtes occidentales de l'Asie : car c'est là que fleurirent les lettres et les arts dans les villes de la Doride, de l'Ionie et de l'Éolide; mais nous ne pouvons qu'effleurer ce sujet, et, quoiqu'à regret, nous ne mentionnerons que les choses les plus saillantes parmi les ruines et les souvenirs de l'antiquité, tous remarquables cependant et dignes de notre intérêt.

Yasalouk ou Ayasalouk, n'est qu'un misérable village, mais il est bâti sur l'emplacement d'Éphèse; avant les constructions de Lysimaque. Dans ses environs s'éleva le premier temple de Diane, brûlé par l'insensé Érostrate; et l'on y admire des vestiges du second qui, dit-on, était plus grand, plus magnifique que le premier, et qui renfermait une statue de la déesse qui était toute en or. D'autres ruines encore excitent l'admiration; mais un autre sentiment s'empare du chrétien au souvenir d'Éphèse : c'est là que vinrent habiter Marie et Jean, le bien-aimé du Sauveur, quarante ans après sa mort; c'est là aussi que l'apôtre saint Paul prêcha l'Évangile..... et une pieuse exaltation saisit l'âme en songeant que le sol que l'on foule l'a été par les premiers élus de Dieu !

Palatcha n'est aussi qu'un pauvre village qui s'élève sur les restes de *Myus*, petite ville incorporée à Milet, dont les vaisseaux couvraient tout le Pont-Euxin, où elle fonda de nombreuses colonies.

Boudroum, petite ville et port où l'on construit des bâtiments de guerre, occupe la place d'Halicarnasse, si célèbre par le mausolée érigé par la reine Artémise à son époux. Le château, bâti en 1402 par les chevaliers de Rhodes, paraît avoir été construit avec des matériaux provenant de ce tombeau. On voit épars dans la ville des fragments de colonnes et de sculptures, des murailles encore debout, et les vestiges d'un théâtre de 280 pieds de diamètre.

Gouzel-Hissar (l'ancienne *Magnésie-sur-Méandre*) est une grande et riche ville qui renferme 30,000 habitants. Ses manufactures de coton et un commerce très-actif la rendent florissante [1].

Scala-Nova ou Kouch-Adasi (l'antique *Neapolis*) a un port très-fréquenté. On estime la population de cette ville, qui étale en amphithéâtre ses mosquées entremêlées de cyprès, à 20,000 habitants, presque tous Francs ou Grecs.

[1] En remontant la pittoresque vallée du Méandre un voyageur moderne vit les ruines de la riche et magnifique *Laodicée*, habitées par des renards !

Smyrne (appelée *Ismir* par les Turcs), cité fameuse dans tous les temps depuis Alexandre, au fond du golfe de son nom; dix fois détruite, cette reine des villes de l'Anatolie s'est relevée dix fois avec une gloire nouvelle. Smyrne a deux quartiers distincts, la partie élevée est la ville turque, la partie basse celle des Francs. Ce dernier est le plus beau; le reste a un aspect agréable à cause des vastes et charmants jardins qui touchent à la ville, mais les rues sont étroites, les maisons basses, en bois ou en briques et rarement en pierres, et dans lesquelles néanmoins le luxe oriental est souvent déployé. Ce contraste est dû au despotisme turc, et il est concevable dans un pays où il suffit de l'extérieur de l'opulence pour être en butte aux exactions des agents de l'autorité. Sous le rapport des mœurs, du langage et de l'administration, les deux quartiers forment deux villes différentes : le quartier des Francs peut être considéré comme une république fédérative dont la langue commune est le français, et dont les personnes et les propriétés sont étrangères à la domination turque. En matière civile, commerciale ou criminelle, les Francs ont pour seuls juges les consuls des diverses nations auxquelles ils appartiennent. Smyrne a conservé peu de débris antiques; on remarque seulement dans la ville haute quelques colonnes en marbre blanc qui paraissent avoir appartenu à un temple. La position centrale de Smyrne et la bonté de son port sont singulièrement favorables au commerce et y attirent un nombre prodigieux de négociants de toutes les nations. Cette ville exporte des soies, des poils de chèvre et de chameau, du coton, de la laine, des mousselines brodées en or et en argent, des maroquins, de la cire, des noix de galle, des fruits secs, des gommes, des drogues et du lapis-lazuli. On vient y chercher encore des tapis de plusieurs espèces, des perles, des diamants, des émeraudes, des rubis et autres pierres précieuses. Enfin Smyrne est le centre du commerce du Levant; on lui donne 150,000 habitants, dont 60,000 Turcs. La peste y exerce souvent ses ravages.

On doit regretter que tous les géographes aient omis de faire figurer sur leurs cartes le petit groupe des îles d'Ourlac, situées à l'entrée du golfe; car, malgré leur peu d'étendue, certaines circonstances leur donnent de l'importance : en cas de gros temps elles offrent un mouillage sûr, et pendant les sécheresses d'été elles fournissent en abondance une eau excellente que les habitants de Smyrne y envoient chercher.

On ne sait rien de Cassaba, à 12 lieues à l'est de Smyrne, sinon que c'est une ville industrieuse et vaste, située entre des montagnes et près d'un grand marais.

A 14 lieues plus loin, on trouve l'antique *OEgora,* Dourgoutli ou Tourgoud, qui se fait remarquer par son commerce, son industrie, et renferme 6,000 maisons selon quelques voyageurs modernes.

Il serait difficile de reconnaître la résidence de Crésus dans le misérable village de Sart, mais on y voit encore les restes d'un théâtre, d'un temple, d'un stade et les 60 grandes huttes qui sont les tombeaux des rois de Lydie.

Manissa ou Manika, sur l'Hermus, occupe l'emplacement de *Magnésia;* elle fleurit par son commerce dont la branche principale est l'excellent safran récolté dans les environs. La population est évaluée à 75,000 habitants presque tous Turcs et qui passent pour de bonnes gens. Cette ville fut le séjour du brave et sage sultan Mourad II, auquel on a érigé un magnifique tombeau.

Pergame ou Bergame est au nord de Smyrne, non loin de *Caïcus* et dans la belle vallée de ce nom. Sans être aussi riche qu'autrefois, cette ville, qui se recommande par l'invention du parchemin, est encore considérable et renferme 12,000 habitants.

Pourrait-on ne pas citer Fokia quand on sait que cette ville s'élève sur les ruines de Phocée?... Phocée, la mère de tant de colonies fondées dans tous les pays et notamment de *Massilia*, Marseille, qui est devenue la reine de la Méditerranée! Fokia, à

l'entrée nord du golfe de Smyrne, conserve son excellent port et fait encore un assez bon commerce. On y compte 7,000 habitants, parmi lesquels sont beaucoup de marins et quelques pilotes que l'on prend d'ordinaire pour naviguer dans l'Archipel, excepté lorsqu'on vient d'Europe : car alors on les prend à Milo.

Nous avons fait le tour de la péninsule de l'Asie Mineure, en omettant à dessein bon nombre de lieux dont la description n'était pas indispensable; nous visiterons maintenant la chaîne d'îles qui la bordent à l'occident.

Les îles les plus orientales et à la fois les plus septentrionales sont celles des PRINCES ou *îles Demonisi*, près de la côte de Scutari, et dont le nombre est de neuf: Antigone, Khalki, Niandro, Oxea, Pitta, Prinkipos, Proti, Platea et l'île des Lapins. Quelques-unes de ces îles sont habitées par des Grecs au nombre de 5,000 à 6,000; les autres ne sont que des rochers. Au reste, comme toutes celles de la mer de Marmara, ces îles n'ont rien d'assez intéressant pour nous arrêter, bien que chacune ait eu son beau siècle, ses héros et ses génies.

L'île de Marmara, dans la mer de ce nom, est renommée pour ses belles et inépuisables carrières de marbre.

MÉTELIN (*Lesbos*) est une possession importante par sa fertilité et ses trois beaux ports militaires; à l'ouest, cette île a une baie étroite et profonde, à l'abri de tous les vents et qui offre une des plus belles rades connues. Le vin, les figues et les femmes de Lesbos ont conservé leur ancienne réputation. On y cultive le lentisque, arbuste qui fournit la gomme appelée mastic, fort recherchée dans tout l'Orient où on la mâche pour se parfumer la bouche et se blanchir les dents, et qui, dit-on, a des vertus stomachiques. La population de Mételin est évaluée à 35,000 habitants, en grande partie Turcs, et dont 8,000 appartiennent à la ville de Castro.

CHIOS ou SCIO était naguère encore la plus opulente des îles de l'Archipel par l'industrie, la civilisation de ses 100,000 habitants, autant que par la richesse de ses productions et le monopole qu'elle exerçait, sans rivalité, de fournir à tout l'Orient ses meilleurs jardiniers. Mais presque tout cela a disparu en 1822 : l'affreux tremblement de terre qui a bouleversé Alep et tant d'autres localités a exercé tant de ravages à Chios que cette île ne compte plus que 15,000 habitants et que le chef-lieu ne présente qu'un amas de ruines. Cependant la nature y est si libérale qu'avec des secours on pourrait relever cette intéressante cité. Les femmes de Chios sont belles comme des statues grecques, mais un costume bizarre les défigure.

SAMOS [1] est à 11 lieues sud-ouest de Smyrne. Le sol est très-fertile et donne des vins muscats, de l'huile, de la soie; on en tire du marbre estimé. Megali-el-Chora est le chef-lieu moderne, mais la principale ville est Vathi. On admire un canal pratiqué dans une montagne de 875 pas de long [2], qui conduit l'eau à Samos. Au côté gauche du port de Samos est une jetée colossale, haute de 20 toises, large de 57 à sa base, et qui s'avance de 250 pas dans la mer. Tout cet ouvrage en pierres de taille est vraiment gigantesque, mais très-délabré. A quatre milles de la ville sont les ruines d'un temple de Junon, le plus vaste édifice qui existât en Grèce au temps d'Hérodote. Samos est la seule ville de l'Archipel où les femmes aient la réputation de laideur [3].

[1] Les Turcs la nomment *Sousam-Adassi*, île une fois moins étendue que Scio, et peuplée, dit-on, de 60,000 âmes. — Le mont *Kerki* conserve la neige durant toute l'année.

[2] Cette longueur est triple de celle de la fameuse voûte de Malpas au canal de Languedoc.

[3] Les 12,000 habitants de Samos, presque tous Grecs, firent d'instantes démarches pour être incorporés au royaume de Grèce; leurs prières ayant été rejetées par la Porte parce qu'ils n'étaient point appuyés par les puissances, ils recoururent aux armes; mais ce mouvement fut étouffé, et cette démonstration d'antipathie pour la domination ottomane n'a fait que rendre plus pesant le joug qui les accable.

Nicaria (l'ancienne *Icaria*), riche en bois de construction, mais stérile d'ailleurs, est habitée par un millier de Grecs aussi fiers que pauvres, qui prétendent descendre du sang impérial des Constantins et qui ne couchent jamais dans un lit, même lorsqu'ils peuvent en avoir.

Pathmos, qui fut décrite, il y a environ 150 ans, par un de ses habitants, comme très-fertile et assez florissante, a beaucoup perdu aujourd'hui. La population est actuellement de 1,500 âmes : le chef-lieu, appelé Pathmos ou Saint-Jean, ne renferme que 200 maisons. A peu de distance de cette ville on voit le célèbre couvent de l'Apocalypse, d'où sortirent tant de maîtres qui répandirent leurs lumières dans une grande partie de la Grèce. On sait que c'est dans une des grottes de l'île que saint Jean écrivit l'Apocalypse.

Cos [1], située au nord de Rhodes, a 7 lieues de longueur; elle est traversée par une chaîne de montagnes dont la plus élevée, le mont Christo, a, selon M. d'Urville, 860 mètres de hauteur; un grand nombre de sources limpides s'échappent de ces montagnes formées de calcaires et de schistes. La ville de Stan-Co, l'antique cité de Cos, a vu naître Hippocrate et quelques hommes célèbres tels que le peintre Apelles, le poëte Philétas et l'historien Polybe; son fameux temple d'Esculape, renversé par un tremblement de terre, rebâti, détruit par un incendie et reconstruit de nouveau, fut enfin converti en mosquée par les Turcs. On prétend que l'énorme platane qui ombrage la place sur laquelle s'élève cette mosquée est celui qui existait du temps d'Hippocrate et dont parle Pline; d'autres pensent que l'arbre actuel a remplacé l'ancien. Suivant la première version, ce platane aurait 22 siècles; d'après la seconde il compterait 900 ans. Quoi qu'il en soit, son tronc, qui est creux, a 35 pieds de circonférence, non pas au-dessus de ses racines, mais à 10 pieds du sol. — L'antique hippodrome a été transformé en cimetière par les Turcs, et le palais des archontes en citadelle. — L'île de Cos se recommande aujourd'hui par l'excellence de ses fruits qui sont très-estimés. Il y a une pêcherie d'éponges sur ses côtes et autour de quelques États qui l'avoisinent.

Rhodes, célèbre dans l'antiquité par sa haute civilisation, ses lettres et la sagesse de ses lois; fameuse aux XIV[e] et XV[e] siècles, comme siége des chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, Rhodes ou Rhodos s'élève vis-à-vis les extrémités de l'Asie, au sud-ouest et à 4 lieues de la côte d'Anatolie. Elle a 17 lieues de longueur, 7 de largeur, 58 en superficie; la population, qu'on évalue à 19,000 âmes, est presque entièrement composée de Turcs. Cette île, moins opulente qu'autrefois, vante encore ses fruits, ses vins, sa cire et son miel; on en exporte du savon, de beaux tapis et des camelots; mais ce qui contribue le plus à son importance, ce sont ses chantiers de construction établis au chef-lieu qui, comme l'antique capitale, porte le nom de Rhodes. Cette ville est une des villes les mieux bâties des îles de cette partie de l'Asie; un grand nombre de maisons de la rue principale sont encore décorées des écussons des anciens chevaliers. La vaste église de Saint-Jean et une autre ont été transformées en mosquées; le grand hôpital est devenu un grenier d'abondance; le palais du grand maître est habité par le pacha. Les formidables remparts élevés par les chevaliers font de Rhodes une des meilleures forteresses des Turcs qui y ont un assez bon port resserré entre deux rochers sur lesquels sont bâties deux tours qui en défendent le passage. Le fameux colosse de bronze, qui avait 150 pieds de haut, ne paraît pas avoir été placé en travers de l'entrée du grand port, mais plutôt sur la jetée ou môle qui en séparait le port intérieur, où les chevaliers conservaient leurs galères.

Chypre (*Cypros,* actuellement Kibris), l'une des îles les plus grandes et les plus fertiles

[1] Les Grecs l'appellent *Stan-Co* et les Turcs *Islan-Kivi*.

de la Méditerranée; sa longueur est d'environ 50 lieues du nord-est au sud-ouest; sa largeur moyenne en a 15 à 20. Une indicible tristesse saisit l'âme à la vue du tableau de désolation que présente cette belle île que l'antiquité consacra à Vénus; les bocages enchantés d'Idalie, d'Amathonte et de Paphos où cette déesse avait des temples magnifiques, visités par tous les peuples de la Grèce et de l'Asie Mineure, ne sont aujourd'hui que d'affreuses solitudes, infestées de reptiles. De misérables rajahs qui n'osent cultiver dans la crainte de se voir aussitôt dépouillés par leurs oppresseurs, errent dans ces belles campagnes jadis couvertes de riches moissons. Chypre, qui pourrait nourrir un million d'habitants, n'en a que quatre-vingt mille; les Turcs, qui en forment le dixième à peu près, vivent des sueurs des infortunés Grecs qui languissent dans cette île après avoir tenté vainement de se soustraire au joug, et plus tard, de rejoindre leurs frères du Péloponèse et de l'Attique. Chypre est divisée en trois sandjaks : BAFFA, CERINA et NICOSIA. Baffa, sur l'emplacement de *Paphos*, n'offre plus aucune trace du célèbre temple élevé à Vénus; Cerina n'a conservé de l'antique *Cerynea* que des catacombes; Nicosia, la capitale, est la résidence d'un évêque grec; et le gouverneur turc demeure dans l'ancien palais des rois de Chypre qui n'offre plus que de tristes ruines. On donne à cette dernière ville 12,000 habitants. —La température de l'île est fort chaude; on ne voit de la neige que rarement et dans les régions les plus élevées des montagnes. Les vents de mer, principalement ceux de l'ouest, viennent heureusement tempérer l'ardeur du climat. Le milieu de cette île a de hautes montagnes, assez bien boisées, où quelques familles grecques se sont réfugiées. Les vallées et les plaines sont d'une fertilité qui favoriserait les plus riches cultures. Malgré l'intolérable despotisme des Turcs, l'île de Chypre produit encore des vins renommés, du coton, un peu d'huile pour les savonneries, et du sel; et si l'on voulait régénérer ce beau pays, on le verrait en peu de temps atteindre un haut degré de prospérité. Mais le Chypriote n'est aujourd'hui qu'un esclave des Turcs, et peut-être quelque chose de moins, car ses maîtres ne le nourrissent pas! Les habitants de Chypre sont une belle race d'hommes; les femmes, par la vivacité de leurs grands yeux, semblent vouloir prouver qu'elles sont restées fidèles au culte de Vénus[1].

Notre course dans l'Asie Mineure se terminera ici, car nous ne pouvons qu'effleurer la géographie et la topographie de chaque contrée. Quant aux mœurs et aux costumes des différentes nations qui occupent cette péninsule, ceux des Arméniens ont été décrits, et ceux des Grecs le seront lorsque nous nous occuperons du pays dont ils tirent leur nom. Pour les Kourdes et les Turcomans, ils seront également l'objet d'un article à part.

ARMÉNIE. — KOURDISTAN. — MÉSOPOTAMIE. — IRAK-ARABIE.

Nous avons dit que l'Arménie ayant été décrite à l'article *Arménie russe*, nous ne pourrions revenir sur cette contrée; mais nous ne saurions nous dispenser d'offrir à nos lecteurs le tableau suivant qui présente les parties de ce pays appartenant à la Turquie d'Asie.

[1] L'île de Chypre est possédée par les grands vizirs comme apanage de leur place; ils la louent au plus offrant, qui a le titre d'intendant ou mousselim, afin d'en tirer avantage. Chypre, conquise par

PACHALIKS OU EYALETS.	CHEFS-LIEUX DE PACHALIKS ET DE LIVAHS.
Kars.	*Kars.* Erdehan. — Ketchvan. Ketchik. — Kodjevan. Kaiseman. — Sarouchad.
Erzeroum.	*Erzeroum.* Alechghird. — Ipsara. Kara-Hissar. — Keifi. Khenes. — Mavrevan. Megingbird. — Melezghird. Pasin. — Tchman. Tortoum.
Van.	*Van.* Aadildjouvas. — Aardjich. Agakis. — Akaf. Bargoul. — Bayazid. Beni-Kotour. — Berdan. — Djebanlar. Élegher. — Ekrad. Ispabard. — Joreghil. — Kassani. Kerkiar. — Keukdje. Koukouk. — Mouch. Ovadjik.

Le Kourdistan ou le pays des Kourdes ou Kurdes, du moins celui qui est soumis à la Turquie, s'étend au sud de l'Arménie sur une longueur d'environ 95 lieues du nord-ouest au sud-est, et sur une largeur de 50 lieues; mais ses limites sont pour ainsi dire arbitraires. Les plus hautes montagnes restent en partie couvertes de neiges éternelles. Les vallées et les terrasses des montagnes produisent des fruits et du riz. Les forêts, dont l'arbre principal est le chêne, donnent la meilleure galle de l'Orient. Dans les plaines on cultive des grains, du coton, du lin et de la sésame. Un petit arbre, semblable au chêne, se couvre d'une manne délicate, vantée également par les anciens et les modernes; mais on ne sait pas précisément à quelle espèce appartient ce végétal.

Les rivières descendent avec rapidité vers le Tigre; les plus importantes sont le Diala, le grand et le petit Zaab.

Les montagnes sont généralement élevées et présentent des escarpements inabordables; de nombreux cours d'eau qui serpentent dans les vallées y interrompent fréquemment les communications. D'épaisses et belles forêts couvrent quelques districts, mais c'est l'exception. Les pentes des montagnes n'offrent guère que des pâturages incultes, et la culture n'a pu s'étendre au delà des vallées où la fonte des neiges entraîne la terre végétale.

Richard I[er] d'Angleterre, fut, dans le déclin de l'empire, donnée à la maison de Lusignan, comme fief anglais, pour la dédommager de la perte du trône de Jérusalem. Durant le cours du xv[e] siècle, l'héritière de cette maison en résigna la souveraineté en faveur des Vénitiens qui, en 1570, en furent dépouillés par les Turcs; mais une princesse de la maison de Lusignan s'étant mariée à un duc de Savoie, les rois de Sardaigne ont conservé des prétentions sur les couronnes de Chypre et de Jérusalem.

Le Kourdistan, qui forme actuellement une province de la Turquie d'Asie connue sous le nom de KOURDISTAN OTTOMAN, empiète sur l'Arménie sans qu'il soit facile de les distinguer l'un de l'autre. Il est certain pourtant qu'il formait autrefois les deux pachaliks de Mossoul et de Chebrezour, qui n'en font plus qu'un seul, lequel porte le nom de ce dernier et comprend les villes suivantes :

GIULAMERK ou DJOULAMERK, chef-lieu de la principauté du même nom et qui n'offre rien de remarquable.

AMADIA est la capitale des Kourdes-Badinan qui demeurent à l'ouest de la principauté de Djoulamerk, entre Mossoul et Betlis; c'est une ville de 6,000 âmes, dont le canton fournit beaucoup de fruits, et près de laquelle se trouve le tombeau de l'iman Mohamed-Bekir, révéré dans tout le Kourdistan.

DJEZIRÉH, dans le pachalik de Diarbékir, renferme, dit-on, 20,000 habitants. On voit au centre de cette ville, capitale d'une principauté dont les habitants se nomment *Bottani,* un cimetière où reposent les cendres de plusieurs Abbassides.

Dans le même canton, on rencontre la montagne de Dgiondi, où l'arche de Noé, selon les Kourdes, a dû se reposer, et celle de Kiavéh, toujours entourée de brouillards et sur laquelle on voit, logées dans des trous sous terre, des abeilles qui font du miel excellent et de la cire odoriférante.

La plus grande principauté kourde est celle de KARA-DJOLAN ou CHEBREZOUR, dont la capitale, du même nom, a 6,000 habitants. Cet État, comprenant tout le Kourdistan méridional, peut mettre sur pied 15,000 fusiliers, tandis que les quatre autres princes n'en peuvent pas mettre, chacun, au delà de 10,000 à 12,000.

KERKOUK, ville de 15,000 âmes, bâtie sur une montagne, entourée de murailles, défendue par une citadelle, donne son nom au Kerkouk-Soui, petite rivière qui coule à ses pieds.

ERBIL (l'antique *Arbela,* immortalisée par la défaite de Darius et la chute de la monarchie persane) est défendue par un fort en pierre, et située au milieu de plaines fertiles. On lui donne 4,000 habitants.

CHAH-MERAN, bourg sur le Dialah, n'est cité ici que parce qu'il occupe une position tellement escarpée que l'on n'y arrive qu'en grimpant sur des échelles faites de sarments de vigne.

Les princes kourdes de Djoulamerk, Amadiéh, Djesiréh, Karadjolan, Souleimaniéh, dont le chef habite Zahou, sont plutôt des vassaux que des sujets de la Porte.

Il y a encore d'autres cantons indépendants. Les OURGHIANY, sur la frontière de la Perse, diffèrent des autres Kourdes. Peut-être cette tribu est-elle composée des descendants des Hyrcaniens dont les Perses répandirent des colonies dans d'autres parties de leur empire. Les SEKMANES, brigands et pasteurs, dévastent l'Arménie. Les géographies turques citent plusieurs tribus kourdes dépendantes du pachalik de Diarbékir; mais nous ne pouvons comprendre ces hordes errantes dans une description du Kourdistan.

Dans le sens le plus étendu du mot, la Mésopotamie, à laquelle les Turcs donnent le nom d'AL-DJEZYRÉH, empiète sur l'Arménie. Le pachalik de Diarbékir comprend l'ancienne Sophène; son étendue est de 75 lieues sur 40 de largeur. Ce pays est couvert de montagnes bien arrosées et entrecoupées de vallons agréables. Il reste encore sur les bords du Tigre quelques-unes des forêts qui fournirent à Alexandre et à Trajan le bois nécessaire à la construction de leurs flottes. Le lilas, le jasmin, la vigne, l'olivier et d'autres arbres fruitiers couvrent les rivages de l'Euphrate; et le tabac, les cotons, les soies, les laines enrichiraient cette province si l'on parvenait à y réprimer les brigandages des Kourdes.

L'Irak-Araby correspond à l'ancienne Babylonie ; il est presque entièrement composé d'une vaste plaine sèche et aride, et l'Euphrate et le Tigre l'arrosent. Nous décrirons en même temps ce pays et l'Al-Djezyréh qui comprennent les divisions suivantes [1] :

PACHALIKS OU EYALETS.	CHEFS-LIEUX DE PACHALIKS ET DE LIVAHS.
Diarbékir.	Diarbékir. Maden-Siverek. Agil, Djezyréh, Goub, Palou } principautés kourdes.
Rakka.	Rakka. Bir-Beni-Rebia. Djemassa-Harran. Orfa-Khabour-Tor.
Mossoul.	Mossoul. Radjevanlou-Harounaja.
Bagdad.	Bagdad. Anna-Bassorah-Korna. Helléh-Nizibin. Sindjar.

Diarbékir (*Amida*), sur la rive droite du Tigre, est la résidence d'un patriarche et d'un évêque chaldéen catholique, d'un patriarche jacobite et d'un évêque arménien. Cette ville, dont les maisons sont bâties en lave, renferme 60,000 habitants. Elle est entourée d'une muraille dont la construction est attribuée aux Romains et qui, haute de 25 pieds, est flanquée de 72 tours. Des manufactures de soieries, et surtout celles des maroquins, rendent Diarbékir très-florissante.

Mardin (l'antique *Marde* ou *Miride*) a 15,000 habitants, d'autres disent 30,000; elle domine, du haut de ses rochers calcaires, les plaines de la basse Mésopotamie. Son commerce est assez considérable.

Maaden, siége d'un évêché arménien, ville de 30,000 habitants, s'enrichit par ses mines de cuivre et de fer. On expédie annuellement à Bagdad 8,000 quintaux du premier métal.

Djezyréh, autrefois très-considérable, a donné son nom à l'ancienne Mésopotamie; elle est remplie de ruines.

Mousoul ou Mossoul, sur la rive droite du Tigre, est un peu déchue, mais elle a encore d'importantes manufactures de toutes sortes de tissus de coton, et une population de 60,000 âmes. En face de cette ville, sur la rive opposée, sont des monceaux

[1] Ce tableau ne représente que les principaux chefs-lieux de sandjaks ou de livahs, tous n'étant pas suffisamment connus.

de ruines que l'on croit être celles de Ninive. Parmi ces restes on a cru reconnaître ceux du mausolée érigé à son époux Ninus par Sémiramis.

Elkorh n'est qu'un petit village bâti au nord de Mossoul, mais on y voit un tombeau qui, à ce qu'on assure, est celui du prophète Nahum, un de ceux qui prédirent la destruction de Ninive.

Orfa (Édesse), sur les ruines d'Ur qu'habitait Abraham avant de s'établir à Harran, a 40,000 habitants et est la résidence d'un patriarche jacobite. Édesse fut célèbre au temps des croisades; Orfa fleurit aujourd'hui par ses manufactures et par le passage des caravanes d'Alep.

Anah, sur la rive gauche de l'Euphrate, n'a plus que 3,000 âmes depuis que, en 1807, elle fut brûlée par les wahabites. C'est dans cette ville que naquit le prophète Jérémie. Anah est le passage ordinaire des caravanes qui transportent des marchandises entre Alep et Bagdad, lesquelles payent un tribut aux Arabes qui se considèrent comme les maîtres du désert, même au delà de l'Euphrate, et elles ont à craindre, en outre, les vents étouffants, les nuées de sauterelles et le défaut d'eau dès qu'elles s'éloignent de la rivière. Le voyageur Carré fut témoin d'une de ces scènes, les plus affreuses que puisse contempler un homme sensible; c'était entre Anah et Taïbah. Après avoir tout dévoré, les sauterelles avaient fini par mourir de faim et leurs innombrables cadavres empestaient les mares d'où, à défaut de sources, on devait tirer de l'eau. Le voyageur aperçut un Turc qui, le désespoir peint sur les traits, descendait d'une colline en courant, et s'approcha de lui : « Je suis l'homme le plus malheureux du monde, lui dit-il; j'avais acheté, à des frais énormes, deux cents jeunes filles, les plus belles de la Grèce et de la Géorgie; je les avais élevées avec soin, et, à présent qu'elles ont atteint l'âge nubile, je me rendais à Bagdad pour les vendre avantageusement. Hélas! elles meurent de soif dans ce désert; mais un désespoir plus affreux que celui qu'elles éprouvent me déchire. » Le voyageur s'empressa de franchir la colline et un tableau horrible frappa ses yeux. Au milieu d'une douzaine d'eunuques et d'une centaine de chameaux, toutes ces charmantes filles, âgées de douze à quinze ans, étaient étendues par terre, livrées aux angoisses d'une soif ardente et d'une mort inévitable; une fosse ouverte en renfermait déjà quelques-unes, et un plus grand nombre était tombé mort à côté de leurs gardiens qui ne se sentaient plus assez de force pour les inhumer. Les soupirs de celles qui se mouraient, les sanglots de celles qui, ayant conservé un souffle de vie, réclamaient vainement une goutte d'eau, navrèrent le cœur du voyageur. Il ouvrit son outre où restait un peu d'eau et allait l'offrir à une de ces infortunées : « Insensé! s'écria son conducteur arabe, que fais-tu? veux-tu donc que nous périssions aussi de soif? » — Et d'un coup de flèche il perça la jeune fille, puis saisit l'outre et menaça de tuer quiconque oserait y toucher. Il engagea ensuite le marchand d'esclaves à s'en retourner vers Taïbah où il trouverait de l'eau. « Non, répliqua le Turc, à Taïbah les brigands me dépouilleraient de mes esclaves. » L'Arabe entraîna le voyageur. Au moment où ils s'éloignèrent, toutes ces infortunées, voyant disparaître le dernier rayon d'espoir, poussèrent un affreux hurlement. L'Arabe est touché; il prend l'une d'elles, lui verse quelques gouttes d'eau sur ses lèvres brûlantes, et la met sur son chameau, dans l'intention d'en faire présent à sa femme. Cette pauvre fille s'évanouit plusieurs fois en passant devant les cadavres de ses compagnes qui étaient tombées mortes sur la route qu'elles avaient suivie; bientôt la petite provision d'eau de nos voyageurs fut épuisée : ils découvrirent un beau puits, frais et limpide; mais, hélas! leur corde était si courte que le seau ne touchait pas même la surface de l'eau. Alors ils découpèrent en lisières leurs manteaux, les attachèrent les unes aux autres, et ne puisèrent chaque fois que très-peu d'eau; car ils tremblaient de voir

leur fragile corde se rompre et le seau rester dans le puits. C'est à travers tant de périls et d'angoisses qu'ils atteignirent enfin les premières stations de la Syrie.

Bagdad, l'ancien séjour des califes, le théâtre de tant de fictions orientales, est située sur les deux rives du Tigre et entourée d'une haute et forte muraille qui défend la ville proprement dite. Ornée de beaux bazars ou marchés qui, formant une suite de 1,200 magasins, étalent les objets les plus précieux de l'Orient, Bagdad offre l'aspect d'une ville persane. Elle est le centre du commerce de l'Asie avec la Perse, l'Arabie, le Turkestan et l'Inde. Au commerce de cette dernière contrée se joignent des fabriques de coton et de velours qui enrichissent les habitants, dont les mœurs conservent des restes de cette politesse qui distingua la cour des califes. Ses constructions les plus remarquables sont le vaste palais du pacha, qui embellit le quartier de la citadelle, le tombeau du fameux sofi Abdoul-Kadir-Ghilani, orné d'une élégante coupole, et celui de Zobeïde, épouse d'Haroun-al-Raschid. Un pont de bateaux unit à la ville le faubourg situé à l'ouest du Tigre. Ce pont, long de 264 mètres, s'appuie sur deux culées ou massifs en briques de 20 mètres de longueur sur 8 de largeur; il est composé de 35 bateaux à quille plate, et le plancher est large de 7 mètres. On évalue la population de Bagdad à 100,000 habitants dont 50,000 Arabes et 25,000 Turcs. Le pacha, qui étend sa domination depuis Bassorah jusqu'à Orfa et depuis Scherezour jusqu'aux ruines de Babylone, ne dépend que très-peu de la Sublime Porte et peut mettre 50,000 hommes sur pied. Il n'y a pas de ville en Asie dont les environs soient plus riches en ruines et en monuments de tous les âges.

Samara, qui fut la résidence de plusieurs califes abbassides, n'a plus que 2,000 habitants.

Hillah ou Helléh, à laquelle les uns donnent 7,000 et les autres 12,000 habitants, est une ville agréablement située dans une forêt de palmiers, assez considérable et rendue assez importante par ses fabriques. Elle paraît entièrement bâtie en briques tirées des ruines de Babylone qui occupent un canton tout entier aux environs de Hillah.

Une colline, longue de 2,000 pieds, formée de décombres, et qui porte encore chez les Arabes le nom d'Alcasr (palais), passe pour être celui de Nabuchodonosor, dans lequel Alexandre rendit le dernier soupir. Des restes de hautes murailles paraissent appartenir à celles qui supportaient les fameux jardins suspendus; de longues galeries servent de retraites aux lions. Parmi ces débris, on trouve des fragments de vases et de tables en marbre, et des briques chargées d'inscriptions en caractères cunéiformes.

Mesched-Ali et Mesched-Hossein sont deux villes consacrées, aux yeux des Persans, par le souvenir de deux des plus grands martyrs de la secte des *schiites*. Assez grandes, ces deux cités étaient naguère remplies de richesses accumulées par les Persans; mais les féroces wahabites s'en emparèrent et les transportèrent au fond de leurs déserts. Dans les environs de Mesched-Ali on voit un monument circulaire qui, selon les naturels, serait le tombeau du prophète Ézéchiel.

Koufa, dont la célèbre école a donné aux anciens caractères arabiques le nom de *koufiques*, n'a laissé que des ruines peu remarquables.

Au confluent du Tigre et de l'Euphrate s'élève Korna, que Ptolémée appelle Apamea, et Pline Digba. Elle est assez bien bâtie et peuplée de 5,000 à 6,000 habitants. Vis-à-vis de cette ville, sur la rive opposée, on remarque un monument que l'on croit être le tombeau du prophète Esdras.

Bassorah, grande et riche ville fortifiée, sur le Chat-el-Arab, fait un commerce important avec l'Inde; son port est le rendez-vous de l'Europe et de l'Asie. On lui



HABITANT DU MONT LIBAN.

(Asie.)

donne 60,000 habitants dont 2,000 Anglais. Les Arabes de Bassorah ne conservent pas seulement la généalogie de leurs chevaux, mais aussi celle des pigeons et des béliers; ceux-ci ont tous, dit-on, un anneau blanc au bout de l'oreille : c'est la marque imprimée à l'auteur de leur race par les doigts du prophète.

SYRIE. — PALESTINE.

La Syrie, qui portait dans son origine le nom indigène d'*Aram* et que les Arabes désignent sous le nom de *Bar-el-Cham* (le rivage de la gauche en opposition avec l'Yémen ou le pays de la droite); la Syrie, comprise entre 30° 36′ et 37° 2′ de latitude nord, et entre 32° 18′ et 37° de longitude est, a pour bornes : les pachaliks d'Itchil au nord-ouest, de Marach au nord, de Reha au nord-est et de Bagdad à l'est; au sud-est elle a pour limites l'Arabie, et au sud et au sud-ouest l'Égypte avec laquelle elle ne confine que sur une très-petite portion; elle est baignée à l'ouest par la Méditerranée qui s'y termine. Sa longueur est de 135 lieues du nord au sud; elle a 68 lieues dans sa plus grande largeur et 6,100 lieues carrées. On ne saurait évaluer, même approximativement, la population de cette contrée; mais c'est l'exagérer beaucoup que de la porter, comme quelques voyageurs, à 3,000,000 d'individus.

Les côtes présentent de nombreuses découpures : on remarque, en commençant par le golfe de Scandéroun, qui en est la partie la plus septentrionale, le cap Khanzir, le golfe de Souvadié, le cap Ziaret, le golfe de Ladikiéh, le cap Ras-el-Hesn; les baies de Tripoli, de Bérout, de Saïd et de Saint-Jean-d'Acre, et le promontoire de Jaffa.

Deux chaînes de montagnes, venant de l'Arabie, entrent dans la Syrie par le sud. La plus occidentale longe la Méditerranée, dont elle ne s'éloigne généralement que de 7 à 8 lieues, projette vers cette mer un rameau assez important qui se termine par le mont Carmel, élevé de 3,000 pieds, et présente ensuite le mont Thabor qui a la même élévation [1]. L'autre chaîne, courant presque parallèlement à la première, avec laquelle elle circonscrit entièrement le bassin de la mer Morte, se réunit à elle pour ne plus former qu'une seule chaîne connue sous le nom d'Anti-Liban qui a la même direction, et qui jette vers l'est de faibles ramifications, tandis qu'il étend vers l'ouest une branche considérable, divisée elle-même en plusieurs autres qui s'écartent jusque sur les côtes et dont le mont Liban, haut de 1,400 toises, est le point culminant. L'Anti-Liban prend ensuite le nom de monts Ansariéhs et s'abaisse bientôt vers le mont *Casius* des anciens, pour livrer passage à l'Oronte, au delà duquel il se relève sous la dénomination d'Alma-Dagh; il offre alors les montagnes connues jadis sous les noms de *Piérius* et de *Rhassus*, et va se réunir, sur la limite septentrionale de la Syrie, à la grande chaîne du Taurus, dont une branche remarquable, celle des monts d'Aïntab ou Aïtab, couvre le nord-est de cette contrée.

On a observé dans le pays que nous décrivons une grande quantité de volcans; et quoique aujourd'hui il n'y en ait aucun en ignition, les feux souterrains agitent souvent le sol et produisent des tremblements de terre qui ont porté la destruction dans les principales villes : celui de 1822, entre autres, ruina presque entièrement Alep,

[1] Cette chaîne offre encore les monts *Ébal* et *Garizim*, ainsi que le *Golgotha* ou Calvaire, tandis que les chaînes orientales présentent les monts *Galaab, Aburim* et *Moab* à l'est de la mer Morte.

Antioche, Scandéroun, etc.; et ses secousses s'étendirent jusqu'à Tripoli, Saïd et Jérusalem. Le bassin du Jourdain offre beaucoup de traces volcaniques; les eaux bitumineuses du lac Asphaltite, les tourbillons de fumée qui s'en échappent, les nouvelles crevasses qui se font sur ses rivages, les laves, les pierres ponces rejetées sur ses bords, et le bain chaud de Tabariéh, prouvent que cette vallée a été le siége d'un feu qui s'est à peine éteint.

L'Oronte et le Jourdain descendent tous deux du Liban; le premier, qui coule au nord, a sa source au pied d'un contre-fort du Liban, forme le lac Famiéh, reçoit les eaux de celui d'Antakiéh et se jette dans la Méditerranée après un cours de 80 lieues. Sa largeur est d'environ 240 pieds; sa profondeur n'a pas plus de 4 ou 5 pieds, mais ses bords sont élevés et argileux. Ainsi encaissé il ne fournit de l'eau aux campagnes voisines qu'au moyen de machines à roues établies sur ses bords, ce qui lui a valu le nom d'*Obstiné*. Quoiqu'il soit le roi des fleuves de la Syrie, il resterait à sec pendant l'été sans les nombreuses barres qui en retiennent les eaux. L'Oronte est appelé par les Arabes *Nahr-el-Aaszi* ou *Makloub*. — Le Jourdain (en arabe *El-Cheria* ou *Arden*), prend sa source dans le lac Phiala au pied d'une montagne de l'Anti-Liban. Profond de 6 à 7 pieds, large d'une centaine, il parcourt au plus 40 lieues. Ses eaux sont troubles et déposent un limon bitumineux, ce qui n'empêche pas cette rivière d'être poissonneuse. Parmi les autres rivières qui, pour la plupart, ne sont que des torrents, le Kasmié ou Casimir paraît répondre au *Léontos* des anciens; le Nahr-el-Kébir serait l'*Eleutherus*, dans laquelle une fausse tradition fait périr Frédéric Barberousse, et qui terminait la Phénicie.

Les lacs sont formés par les nombreuses chaînes transversales qui arrêtent le cours des fleuves. Outre les lacs Famiéh et Antakiéh dont nous avons parlé, on trouve encore celui de Bahr-el-Kades, près d'Hems. D'autres lacs sans écoulement existent dans les parties orientales et méridionales : on cite ceux d'Aela, du Vieux-Alep, de Geboul et d'Al-Zarka, qui tous ont les eaux salées. Le lac du Pré (Bahr-el-Mardjs), non loin de Damas, rassemble les eaux séléniteuses des montagnes voisines. Mais le plus fameux est le lac Asphaltite (la mer Morte) qui probablement a toujours été, comme aujourd'hui, sans communication avec la mer.

Le sol est un sable mêlé d'une quantité suffisante de terre végétale et de calcaire. Toute la partie de la Syrie située à l'est des montagnes est entièrement plate, couverte de sables et n'offre qu'un désert immense, nu, aride, fréquenté seulement par quelques tribus de Bédouins; on y rencontre cependant quelques oasis qui servent de stations aux caravanes; c'est à l'extrémité de ce désert que se trouvent les ruines de Palmyre. Mais la partie habitée de cette contrée peut être regardée comme une suite de vallées dont le plus grand nombre est d'une étonnante fertilité.

Si l'agriculture était moins négligée; si l'art aidait un peu la nature, on pourrait rapprocher en Syrie, dans un espace de vingt lieues, les richesses végétales des contrées les plus distantes. On y récolte des grains, du sésame, de la garance, du lin, du safran, du coton et d'excellents fruits tels qu'oranges, citrons, pistaches, grenades, pêches, abricots, amandes, figues et melons; les coteaux sont garnis d'oliviers et de vignes. On voit croître sans culture la canne à sucre, le nopal sur lequel croît la cochenille, l'indigotier et plusieurs espèces de plantes aromatiques. La vallée comprise entre le Liban et la Méditerranée est surtout remarquable sous ce rapport : sa proximité des montagnes et de la mer la rendent abondante en riches productions de toute sorte; on y rencontre le palmier, le *pistacia terebinthus*, que distinguent ses excroissances cornées. En remontant les pentes du Liban, on trouve toutes les productions d'Europe; la vigne et le mûrier y sont cultivés avec soin, et le vin et la soie qu'ils

fournissent rivalisent avec ceux de France et d'Italie; la culture de l'olivier et du tabac y ont aussi une certaine extension. Ce qui fait que les plaines sont moins bien cultivées que les montagnes, c'est que les habitants des premières sont constamment en proie aux extorsions des pachas. A la base orientale de l'Anti-Liban s'étendent, entre deux rameaux de cette chaîne, de superbes plaines qui, recevant une partie de l'humidité des montagnes, donnent d'abondantes récoltes de grains. Le Liban et l'Anti-Liban renferment d'épaisses forêts de sapin, mais on n'y rencontre que rarement le cèdre si renommé; la seule espèce de chêne que possède la Syrie se trouve près de Kaisariéh.

Tous nos animaux domestiques se retrouvent en Syrie, mais elle y ajoute le buffle et le chameau; les chevaux sont d'une belle race, surtout ceux du pachalik de Damas; les mulets et les ânes se distinguent par une rare légèreté; les moutons à large queue y sont en grand nombre; les gazelles remplacent nos chevreuils; les chacals, les hyènes, les caracals et les guépards s'y rencontrent au lieu de loups. Le gibier et la volaille sont abondants; les abeilles donnent un miel très-estimé; et parmi les mollusques on distingue celui qui donnait aux anciens Syriens leur pourpre fameuse. Malheureusement, cette fertile région est sujette à des nuées de sauterelles qui dévorent les plantes et dévastent les campagnes.

Le règne minéral ne paraît pas être très-riche; on ne connaît guère qu'une mine de fer un peu importante; le marbre, l'albâtre, la pierre à bâtir, la pierre à chaux, la terre à foulon qui remplace quelquefois le savon, y sont plus communs. Nous avons dit que plusieurs lacs fournissent du sel et que le bitume n'est pas rare dans cette contrée.

La Syrie a trois climats distincts; les cimes du Liban, couvertes de neiges, répandent une fraîcheur salubre dans l'intérieur, tandis que les parties maritimes, plus basses, éprouvent continuellement des chaleurs humides et que les feux du soleil dessèchent les plaines voisines de l'Arabie Déserte. De là la variété des saisons et des productions : les premières suivent presque le même ordre qu'en France dans les montagnes; l'hiver, qui dure de novembre en mars, est vif et rigoureux. La neige y couvre quelquefois la terre de plusieurs pieds. L'automne et le printemps y sont doux et l'été n'y est pas insupportable. Dans les plaines, au contraire, dès que le soleil revient à l'équateur, on ressent des chaleurs accablantes jusqu'à la fin d'octobre. En revanche, l'hiver y est si tempéré, que les orangers, les dattiers, les bananiers et autres fruits délicieux y croissent en pleine terre. Ainsi, quelques heures de chemin séparent l'hiver du printemps.

Successivement envahie par les Persans, les Grecs, les Arabes, les croisés et les Turcs, la Syrie présente une population très-mêlée. Les indigènes, fondus avec les Grecs, ne forment qu'une bien petite portion des habitants. Un grand nombre d'Arabes y sont cultivateurs; on voit aussi beaucoup d'Arabes Bédouins ou nomades. Les places civiles et militaires sont occupées par les Turcs. Enfin, les Druzes, les Moutoualis, les Ansariéh et les Maronites constituent de petites nations que nous décrirons à la suite des autres peuples de la Turquie d'Asie.

La Syrie est divisée en quatre pachaliks qui présentent les subdivisions indiquées dans le tableau suivant :

EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX D'EYALETS OU PACHALIKS.	CHEFS-LIEUX DE LIVAHS OU SANDJAHS.
ALEP.	Alep.	Aïntab. Scanderoun. Antakiéh. Chogr.
TRIPOLI.	Tripoli.	Latakiéh.
ACRE.	Acre.	Baïrout. Caïffa. Saïde. Tabariéh. Nazareth.
DAMAS.	Damas.	Hamah. Naplous. Gaza. Jérusalem. Tadmor.

Le pacha d'Alep compte dans le rayon qu'il gouverne les hordes turbulentes des Kourdes et des Turcomans; celui de Damas paye aux cheiks des tribus arabes, au nom du sultan, les sommes d'argent qu'on lui présente enveloppées dans un morceau d'étoffe, d'où l'on nomme ce genre de cadeaux *chourrah-er-sultân* (l'étoffe du sultan); enfin, les provinces gouvernées par les pachas de Tripoli et d'Acre ou de Saïde sont occupées par les Maronites, les Druzes et autres peuplades indépendantes.

De cette situation politique résulte une anarchie qui prend divers aspects suivant que les pachas, les cheiks arabes, ou les émirs druzes font preuve de caractère et de conduite. On a vu des chefs entreprenants créer des États indépendants, mais la Syrie retourne toujours sous le joug incertain des Turcs. Au reste, le sort du peuple est toujours le même : le cultivateur est dépouillé par les pachas ou pillé par les Arabes; les arts et métiers restent stagnants ou languissent faute de bras et de connaissances; le commerce, en butte à des vexations arbitraires, reste circonscrit dans de timides échanges ou livré aux hasards des caravanes. Quant au voyageur, il n'a que le choix des brigands dont il veut se faire escorter. Tel est l'état déplorable d'un pays riche par son sol, important par sa position et qu'une nouvelle croisade arracherait promptement à la barbarie.

ALEP, chef-lieu du pachalik de ce nom, est, selon la Byzantine, l'ancienne *Beræa;* les Orientaux la nomment HALEB-EL-CHAHBA. Cette ville qui l'emporte sur toutes celles de la Turquie d'Asie pour la grandeur et la richesse, ainsi que pour la politesse des habitants, est enfermée dans l'enceinte d'une muraille sarrasine qui a neuf portes et couvre un espace de 4 milles de circonférence. Alep est située au milieu d'une plaine bornée au septentrion par trois ou quatre petites collines sur lesquelles la cité se prolonge; au midi se déploie le vaste désert de Palmyre. Les rues sont propres, bien pavées, circonstances fort rares dans les villes d'Asie. Les maisons, construites en pierres de taille, ont les toits plats. C'est sur ces terrasses que dorment les habitants pendant l'été, ce

qui explique le grand nombre d'aveugles que l'on voit dans cette ville. On compte douze églises appartenant aux Arméniens, aux Maronites, aux Syriens et aux Francs établis à Alep. Les musulmans y ont cent mosquées dont l'architecture de quelques-unes est remarquable. Les juifs possèdent deux synagogues, temples sans éclat et sans richesse. On cite quarante caravansérails, dix ou douze médressés, deux hôpitaux (*morestan*); deux bibliothèques publiques. On subvient à l'entretien de ces établissements au moyen des revenus des legs pieux ou vakoufs qui leur sont attachés. On rencontre à chaque pas, dans Alep, des traces du violent tremblement de terre du 13 août 1822, qui renversa 40,000 maisons dont les débris ensevelirent 20,000 personnes.

A quelques minutes à l'ouest d'Alep, le Koïk roule ses eaux auxquelles on préfère celles des fontaines de Haïlan, village à deux lieues au nord-est de la cité, bien que ce soit à ces dernières que l'on attribue la singulière maladie appelée *habab-el-séné* (ulcère d'un an) par les gens du pays, et *bouton d'Alep* par les Européens. Les habitants ont une fois seulement dans leur vie le habab-el-séné; les étrangers qui y séjournent quelques semaines n'échappent point à cette espèce d'épidémie : que ce soit au bout de six mois ou de vingt ans, elle paraîtra. Le bouton se montre indistinctement sur toutes les parties du corps, cependant il choisit de préférence les joues, le front et le bout du nez. On rencontre dans les rues d'Alep une infinité de personnes qui ont été défigurées par le bouton. S'il y en a un seul, on le nomme bouton mâle; quand il y en a plusieurs, ce qui arrive fréquemment, on l'appelle bouton femelle. Le habab-el-séné paraît d'abord aussi petit que la tête d'une épingle; pendant neuf mois il se développe et acquiert le volume d'une noix; il suppure pendant dix mois, puis une croûte se forme après un an, à partir du jour de la naissance du bouton. La croûte tombe, mais il reste une marque ineffaçable.

Dans le pachalik d'Alep se trouvent les restes imposants d'HIÉRAPOLIS ou Bambyce qui a repris aujourd'hui son ancien nom syrien de *Mabog,* que les Arabes prononcent MEMBEDGE.

ANTAKIÉH n'est qu'une misérable ville remplie de jardins; mais elle s'élève sur les ruines de l'illustre Antioche (*Antiochia magna*) bâtie par Antigonus, jadis plus grande, plus riche que Rome, mais détruite plusieurs fois et, en dernier lieu, par les mameluks en 1269. Antakiéh renferme actuellement 6 à 7,000 individus : le centième à peu près de la population d'Antioche.

BEYLAN n'a rien de remarquable, si ce n'est sa situation sur les deux penchants d'une vallée profonde et d'où l'on jouit d'un beau coup d'œil sur la Méditerranée et le pays qui l'en sépare.

Le port d'ISKENDEROUN (Alexandrette) a un climat délétère. Cette petite ville qui est l'ancienne *Alexandria ad Issum,* est presque abandonnée depuis les tremblements de terre de 1822. Ses pigeons sont célèbres : on les dépêchait autrefois pour porter de promptes nouvelles à Alep dont elle est, pour ainsi dire, le port : les montagnes intermédiaires sont couvertes de bourgs et de villages. On rapporte que dans ceux de Kesfin et de Martaouan, les femmes poussent l'hospitalité aussi loin que jadis les Babyloniennes; cette prostitution légale ressemble à un reste des anciens cultes asiatiques.

KILIS, à 12 lieues au nord d'Alep, est l'antique Ciliza. Ses 12,000 habitants sont très-industrieux; on fabrique des cotonnades, des harnais de chevaux et la meilleure huile de l'Orient.

CHOGR ou GESSER-CHOURL, ville de 4,000 habitants, est entourée de beaux vergers et située dans une vallée profonde où passe l'Oronte que l'on traverse sur un pont de sept arches.

FAMIÉH, autrefois *Apamea*, fondée par Séleucus Nicator, qui lui donna le nom de

sa femme, fut jadis célèbre par ses haras, et n'a presque aucune importance aujourd'hui.

Hems ou Homs, l'ancienne *Emesa,* où l'on adorait une pierre noire dans un fameux temple dont on ne voit plus même les ruines; Homs renferme 30,000 habitants qui s'occupent activement de la fabrication et du commerce des étoffes de soie. Cette ville est la patrie d'Héliogabale, et a conservé quelques antiquités.

Hamah, l'antique *Épiphania,* après être un peu déchue, a repris son ancienne importance; elle est la résidence des grands seigneurs turcs, disgraciés ou retirés des affaires. Partagée en deux quartiers, elle s'approvisionne d'eau au moyen d'une vaste machine hydraulique dont la grande roue a 70 pieds de diamètre. Ceux qui disent que cette ville donna le jour au célèbre Aboulfeda, prince et géographe arabe, sont dans l'erreur; ce grand auteur reçut en effet le titre de prince de Hamah, et gouverna pendant 12 ans cette principauté, mais il naquit à Damas. La population de Hamah est évaluée depuis 20 jusqu'à 100 mille âmes; il peut y avoir 300 familles grecques.

A 67 lieues au sud-est d'Alep et à cette même distance au nord-est de Damas, se trouve Palmyre, le *Tadmor* de Salomon et la résidence de l'immortelle Zénobie; elle est située dans un petit canton environné de déserts et désert lui-même. Des monceaux de ruines attestent seuls l'antique splendeur de cette cité : ce ne sont partout qu'arcs et voûtes, temples et portiques; on admire une colonnade qui dut avoir 4,000 pieds de longueur, laquelle commence à un superbe portique et aboutit à un mausolée; le temps a respecté en partie les péristyles, les entre-colonnements, les entablements dont l'élégance égale la richesse des matériaux. On trouvera des renseignements plus étendus sur ces restes dans nos *Monuments les plus remarquables.*

Ladikiéh ou Latakiéh (l'ancienne *Laodicea ad mare*), a été reconstruite par un aga turc; ses exportations de tabac la rendent florissante. Ladikiéh qui, antérieurement se nommait Ramitha, fut appelée Laodicea par Séleucus Nicator, qui la baptisa ainsi en l'honneur de sa mère. Le port de cette ville nommé la Scala ou la Marina, forme une ville distincte de la ville haute, dont il est séparé par des enclos plantés. Composé de deux rues parallèles et d'une autre qui conduit à la mer, ce quartier est rempli de cafés et de lieux de rendez-vous pour les marins.

Tripoli (*Tarabolos* en turc), bâtie au pied d'une montagne dépendante d'une des branches du Liban, et couronnée par un château fort, est une ville longue, étroite, traversée par une petite rivière du nom de Kadéchah (la sainte), et que l'on appelle encore Nahr-Abou-Ali. Les maisons sont construites en pierres, entourées de jardins bien entretenus, et les rues, pavées pour la plupart, sont ornées de fontaines. Cette ville, dont la population est de 17,000 habitants, a des bazars bien fournis de marchandises indigènes et étrangères; elle est très-commerçante, quoique son port, ainsi que la plupart de ceux de cette côte, n'offre aucune sûreté ni aucune commodité; elle exporte des soies, des cotons et des cendres. Le khan des fabricants de savon est un vaste bâtiment bien bâti avec un bassin et une fontaine au milieu. Outre divers débris, le monument qui atteste le mieux l'antique splendeur de cette cité, est ce qui reste d'un magnifique théâtre à la porte du Nord et dont les Turcs ont fait sauter des parties considérables pour se procurer l'immense quantité de marbre dont ils ont orné leurs bains et leurs mosquées. — Le nom de Tripoli signifie trois villes, et fut donné à l'antique cité parce qu'elle doit son origine à trois colonies distinctes venues de Tyr, de Sidon et d'Arados, et qui s'établirent en trois endroits différents du promontoire et de la plaine triangulaire qui, de la ville, se prolonge jusqu'à la côte. Leurs faubourgs s'étant accrus progressivement, ces trois villes finirent par se confondre et n'en former qu'une. Du nom de Tripoli, les indigènes firent, par corruption, Tarabolos et ensuite Tarabolos-el-Cham

(Tripoli l'oriental), afin de le distinguer de Tripoli en Barbarie, qu'ils appellent Tarabolos-el-Gharb ou Tripoli l'occidental. — Depuis El-Mina ou le port, jusqu'à l'embouchure de la Kadéchah, on voit sur le bord de la mer six tours carrées, isolées à dix minutes de marche l'une de l'autre, élevées pour la défense du port et dont la construction paraît être due aux Sarrasins. Chacune de ces tours porte un nom particulier.

Batroun et Djébail sont les échelles du pays des Maronites; la première représente l'antique *Botrys*, la seconde *Byblos*. A quelque distance de cette ville, coule le fleuve jadis connu sous le nom d'*Adonis*, et qui a reçu depuis celui d'Ibrahim-Pacha; ses eaux ne se rougissent pas du sang du favori de Vénus, mais de la craie rougeâtre qu'elles tiennent en dissolution à certaines époques de l'année.

Baïrout (*Berytus*) renfermait 10,000 à 12,000 individus avant 1840, époque à laquelle elle fut bombardée pendant 8 ou 10 jours et presque réduite en cendres par les Anglais.

Elle est la résidence d'un évêque grec et d'un évêque arménien; on y voit des églises, un couvent de capucins et quelques mosquées.

Saïde, Tsaïda ou Seyde, a succédé à *Sidon*, la mère de toutes les cités phéniciennes. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une ville de commerce de 5,000 à 6,000 individus. On y remarque les restes d'un beau palais bâti dans le goût italien et, du côté de la mer, une haute muraille dominée par une tour dont la construction est attribuée à saint Louis. Ses environs renferment d'antiques tombeaux que des bergers ont choisis pour retraite.

Sour, sur l'emplacement de *Tyr*, la reine des mers et le berceau du commerce qui civilise les peuples, a pris quelque extension depuis 1815. C'est aujourd'hui une assez jolie ville moderne dont les habitants, au nombre d'environ 10,000, sont pour les trois quarts des Arabes catholiques, tandis que le reste est composé d'Arabes mahométans et de Turcs. Sour a deux ports : le septentrional est assez spacieux et assez profond pour les petits bâtiments qui le fréquentent et qui, une fois entrés, y trouvent un abri contre tous les vents; mais le passage du Bogaz ou de la Barre en rend l'entrée assez difficile et parfois dangereuse.

Acre ou Saint-Jean-d'Acre (en arabe *Arco*), célèbre au temps des croisades, fut connue dans l'antiquité sous le nom de *Ptolémaïs*. On sait quelle résistance cette ville défendue par les Turcs et les Anglais, commandés par l'amiral Sidney-Smith, opposa aux Français conduits par Bonaparte. Acre a une population de 20,000 âmes. Les maisons sont construites avec une solidité qui indique le besoin de la défense; ses bazars, généralement beaux et voûtés, sont bien approvisionnés, mais la plupart des rues sont très-étroites.

Baalbek est comme ensevelie au milieu des ruines d'Héliopolis. On y admire le portique du temple du Soleil, construit sous le règne d'Antonin le Pieux; ce temple, bien que défiguré par deux tours turques, est encore d'une beauté inexprimable; on a tiré d'une carrière voisine les matériaux qui servirent à sa construction. Il reste au fond de cette carrière une pierre qui a 70 pieds de longueur, 14 de largeur et 14 pieds 8 pouces d'épaisseur. On peut juger par là des dimensions que devaient avoir les édifices auxquels on employait de tels blocs....

Damas s'étend sur la lisière orientale d'une belle plaine près d'une chaîne de collines au nord-est. Les maisons qui ont le bas construit en pierres, le haut en briques; les édifices publics peints des plus riches couleurs; tout cela donne à la ville un aspect ravissant. Le château et la grande mosquée sont deux édifices imposants par leur magnificence. Damas offre un paysage vraiment digne de l'imagination d'un conteur arabe : de nombreux minarets s'élèvent dans tous les quartiers ; des jardins l'entourent du côté du nord; des plantations d'oliviers et de longues avenues au midi, de nombreux

villages à l'est, le grand faubourg de Salbeyah à l'ouest, de sombres et hauts cyprès, des peupliers élancés, des champs de blés, des rivières et des ruisseaux qui fertilisent le sol; tout jusqu'aux rues qui sont bien pavées, jusqu'aux mosquées, aux églises et aux cafés, contribue à donner à cette cité un caractère unique d'élégance. D'un aspect simple au dehors, les maisons particulières offrent dans l'intérieur tout l'éclat et tous les agréments d'un luxe raffiné; les pieds se posent sur le marbre et l'œil s'égare au milieu de l'albâtre et des dorures. Chaque grande maison possède un ou plusieurs jets d'eau qui jouent dans de superbes bassins, et la moindre habitation a trois conduits d'eau : l'un pour la cuisine, l'autre pour le jardin, le dernier pour nettoyer les immondices. — La population s'élève à près de 150,000 âmes. Le commerce et le passage des caravanes animent cette grande cité qui se distingue par la fabrication des armes [1], tandis que d'autres manufactures produisent d'excellent savon et des étoffes mêlées de coton et de soie; les ouvrages d'ébénisterie en bois précieux, enrichis d'ivoire et de nacre de perle, excitent l'admiration des Européens. Buckingham estime la longueur de Damas à trois milles, et sa largeur à deux.

Il nous reste à considérer l'ancienne Palestine avec les petites provinces qui, le plus souvent, en ont fait partie, et qui dépendent du pachalik de Damas.

La Palestine est située entre 31° et 33° 25′ de latitude nord, et entre 32° 15′ et 34° 30′ de longitude est; sa longueur est de 60 lieues du nord au sud, et sa largeur, de l'est à l'ouest, de 40 lieues. Le tableau suivant présente les divisions les plus modernes de l'ancienne Palestine.

I. El-Kods.	Jérusalem ou El-Kods, Jéricho, etc.; et le nord-ouest de la Judée.
II. El-Khalil.	Hébrou et le midi de la Judée.
III. Gaza ou le Falestin. . . .	La côte avec Jaffa, Gaza, etc.
IV. Loudd.	Le canton de la ville de Loudd.
V. Nabolos ou Naplouse. . .	La ville de ce nom avec l'ancienne contrée de Samarie.
VI. Areta.	Le mont Carmel avec une partie de la plaine d'Ezdrelon.
VII. Saphad.	L'ancienne Galilée (Belâd-el-Bouschra), pays de l'Évangile.
VIII. Belad-Schekyf.	L'ancienne Trachonitis avec le Belâd-Hauran, l'Auranitis, etc.
IX. El-Gaur oriental.	L'ancienne Pérée. Un canton est nommé Es-Szalth.
X. El-Scharrat.	Au sud-est et au sud de la mer Morte, avec El-Dgébaïl, l'ancienne Gébalène.

Au sud de Damas se rencontrent les contrées de Hauran et de Chaulan, formées presque en entier d'une vaste plaine qui présente l'aspect d'une mer ondoyante lorsque le vent remue les épis. On ne remarque guère dans ces contrées que l'ancienne Bostra ou Bosra, chef-lieu du pays de Haouran, et capitale de l'Arabie romaine dans le IIIe siècle; encore cette cité n'offre-t-elle plus que des ruines.

Le district de Bothin (*Batanea*) renferme les ruines magnifiques de Gerasa (aujourd'hui Djerrach); on y voit le mont Edjeloun (Gilead) qui produit des chênes à noix de galle.

La contrée de El-Belka (*Peræa*) a pour chef-lieu Es-Szalth, dont les habitants

[1] Les sabres si renommés de cette ville étaient, à ce qu'il paraît, fabriqués avec des bandes minces et alternatives d'acier et de fer, ce qui les rendait si flexibles qu'ils se pliaient jusqu'à la poignée quoiqu'ils pussent néanmoins couper les corps les plus durs. Le secret de cette fabrication est perdu depuis que Tamerlan emmena les ouvriers en Perse. Cependant on y fabrique encore des sabres, mais ils ne valent pas les anciens.

n'obéissent à personne, et dont le territoire présente un mélange de vignes, d'oliviers et de grenadiers.

Kérek est un chef-lieu de canton qui répond à l'ancienne *Moabitis*.

Le district de Safad ou Safet fut autrefois la *Galilée;* la ville qui porte le nom de Safad est, dit-on, *Bethulia,* patrie de Tobie et qu'assiégea Holopherne; c'est une des quatre villes réputées sacrées par les Juifs qui y ont des tombeaux.

Tabariéh (appelé *Tabâria* par les indigènes), est une ville de 4,000 âmes, elle remplace l'antique *Tibérias,* qui donna son nom au lac voisin, lequel porte aussi celui de Génézareth ou de mer de Galilée. Dans la partie basse de la ville, on trouve une petite chapelle qui, selon la tradition, est bâtie sur l'emplacement de la demeure de Simon, fils de Jonas (ou l'apôtre saint Pierre), qui y exerçait l'humble profession de pêcheur. Cet édifice de forme oblongue, voûté, et dans chaque côté duquel on a percé deux petites croisées pour recevoir la lumière, sert de khan aux voyageurs sans abri.

La fameuse Capharnaum était un peu plus loin que Tabariéh, mais on n'en voit aucune trace.

Nasra (Nazareth) a 4,000 habitants, presque tous chrétiens. Le couvent des franciscains est regardé comme le plus beau de la Palestine; l'église de l'Annonciation est également la plus belle après celle du Saint-Sépulcre de Jérusalem; au-dessous est une autre église souterraine qui passe pour avoir été construite sur l'emplacement de la demeure de la Vierge Marie, et dont chaque partie est occupée par une chapelle; non loin de là, les religieux montrent aux pèlerins l'atelier de Joseph, l'école fréquentée par Jésus, et une pierre en forme de table sur laquelle on assure que le Rédempteur du monde mangea avant et après sa résurrection.

Cana, célèbre par le miracle de l'eau changée en vin, est dans les environs et peuplée de 500 familles.

C'est à deux lieues au sud de Nazareth que se trouve le mont Thabor (l'*Atabyrion* ou l'*Ithaburius* des anciens), au haut duquel une tradition vénérable place la scène de la transfiguration du Christ.

La Galilée deviendrait un paradis si elle était habitée par un peuple industrieux. L'ancienne Samarie comprend les districts d'Areta et de Naplous.

Au sud-ouest de Saint-Jean-d'Acre est le mont Carmel, nom fameux dans les fastes de la religion; c'est là que le prophète Élie prouva par des miracles sa mission divine.

Naplous (la *Néâpolis* du siècle d'Hérode, appelée *Sichem* dans l'origine) renferme, dit-on, 10,000 âmes. On y montre les grottes sépulcrales de Joseph, de Jacob et de Josué, et le puits creusé par ce dernier.

Sébaste ou Kalaad-Sanour, l'antique Samarie, n'est plus qu'un petit village, mais le pays produit abondamment du blé, des soies et des olives.

La Judée proprement dite est composée de l'ancien pays des Philistins, celui de Khalil ou d'Hébron, et celui d'El-Kods ou de Jérusalem.

Jaffa (l'ancienne *Joppé*) est un port célèbre auquel on donne 4 à 5,000 habitants. Cette ville est fameuse par la tradition qui assure que Noé y construisit l'arche, et que c'est là que débarquèrent les matériaux que Salomon employa à la construction du temple de Jérusalem.

La ville sainte, Jérusalem, quoique peuplée de 20 à 30,000 habitants, ne présente à la vue que de tristes masures qui ressemblent plutôt à des prisons qu'à des habitations; toutefois l'intérieur est plus riche et plus élégant que ne le font présumer les dehors, Les Latins, les Grecs et les Arméniens ont chacun un couvent qui ressemble à un château fort. Le temple de Salomon est remplacé par une mosquée dont les chrétiens ne peuvent approcher et où ils n'ont pas même la permission d'entrer. On voyait dans

l'enceinte de l'église du Saint-Sépulcre la place où fut élevée la croix de J. C., et la grotte où son enveloppe visible fut déposée. Une garde turque lève des droits d'entrée sur le pieux pèlerin qui visite les saints débris. Tel est l'empire de la vérité que le mahométan même, s'arrêtant avec respect devant ces lieux où le fondateur du christianisme confirma par sa mort sa parole divine, s'écrie : Ici mourut un ami de l'humanité, un martyr de la vertu [1].

Peu de villes éprouvèrent autant de révolutions que Jérusalem. Capitale du puissant royaume de David et de Salomon, ses temples furent ornés de l'or d'Ophir et des cèdres du Liban. Dévastée par les Babyloniens, elle renaquit plus belle sous les Macchabée et les Hérode; les sépulcres royaux, au nord de la ville, prouvent que l'architecture grecque s'y introduisit, et elle comptait alors plusieurs centaines de milliers d'habitants. Mais une vengeance céleste l'atteignit, et dans l'année 70, Titus la détruisit de fond en comble. Adrien bâtit sur ses ruines la ville d'*Ælia-Capitolina,* mais, depuis Constantin, l'usage rétablit l'antique nom de Jérusalem. Les Persans et les Arabes s'en emparèrent dans le VIIe siècle, et elle reçut des derniers le nom d'*El-Kods* (la sainte), et quelquefois celui d'*El-Chérif* (la noble). En l'an 1098, les croisés la délivrèrent des mains des infidèles; le trône des Godefroi et des Baudouin jeta un éclat qui disparut bientôt dans les ténèbres des discordes, et en 1187, Saladin replaça le croissant sur les cimes de Sion. Depuis cette époque, conquise tour à tour par les sultans de Damas, de Bagdad et d'Égypte, elle changea pour la dix-septième fois de maître en devenant une ville turque en l'an 1517.

Bethléem, où naquit J. C., est une petite ville habitée par des chrétiens et des musulmans qui s'accordent dans leur penchant à la révolte. La crèche où reposa le Sauveur est recouverte d'une magnifique église ornée par les dons pieux de toute l'Europe et dont la fondation est due à sainte Hélène.

Hébron (en arabe *Khalil* et *Kabr-Ibrahim*) porta antérieurement le nom de Kiriath-Arba, et prétend à une très-haute antiquité : selon Moïse et l'historien Josèphe, elle était plus ancienne que Tanis, Memphis, etc. Cette ville, située au sud de Jérusalem, dans une contrée moins aride, compte 4 à 5,000 habitants qui, dit-on, se livrent au brigandage; elle produit de belles verreries et exporte une grande quantité de *dibs,* espèce de sucre de raisin; mais elle se vante à tort de posséder le tombeau d'Abraham, en vénération chez les musulmans comme chez les chrétiens, ainsi que ceux d'Isaac, de Rebecca, de Jacob, de Rachel et de Joseph.

Richa, Raha ou Rah, l'antique *Jéricho,* est à 7 lieues au nord-est de Jérusalem, dans la vaste et fertile plaine d'El-Gor. Cette ville, que Moïse appelait : « cité des palmiers » ne mérite plus ce nom, puisque les plantations d'*opobalsamum* ou baumier de la Mecque ont disparu. Au lieu de la muraille qui défiait les armées, on ne voit qu'une haie de bois mort; et ses nombreuses habitations ont fait place à une douzaine de maisons en pierres, couvertes en chaume.

Il ne nous reste maintenant qu'à jeter un coup d'œil sur les peuples de la Turquie d'Asie dont la simple énumération prouvera qu'aucune contrée ne présente sur la même superficie une telle variété. En Palestine et en Syrie, des Turcs, des Arabes, des chrétiens de plus de sept communions, des Druzes, des Arméniens et des juifs; dans l'Asie Mineure, des Turcs, des Arabes, des Kourdes, des Yezidis, des Yourouks, des Turcomans, des sabéens, des Francs, des Arméniens, des Grecs et des juifs; et parmi les Francs

[1] En 1811, un incendie réduisit en un monceau de ruines ce sanctuaire commun des nations chrétiennes; le cénotaphe qui recouvre l'entrée du tombeau résista, comme par miracle, à la chute de la coupole enflammée.



Turc de Mardin.

(Asie.)

une telle diversité de croyances, qu'à Smyrne on en compte jusqu'à dix. Mais tous ces peuples vivent dans des conditions différentes que l'exposé de leurs mœurs et coutumes va mettre en évidence.

On trouve dans la Turquie d'Asie des sectaires de tant de cultes, qu'il est indispensable d'en donner ici la nomenclature : Turcs, sunnites, sujets turcs schiites; Turkomans, musulmans sunnites; Kourdes, musulmans mixtes; Yezidis, idolâtres; Yourouks, schiites; Arméniens orthodoxes; Arméniens latins; chrétiens catholiques; chrétiens grecs orthodoxes ou unis; chrétiens grecs schismatiques; chrétiens chaldéens; chrétiens jacobites; juifs et sabéens.

Malgré tout ce qu'on a dit du fanatisme et de l'intolérance des Turcs, tant de cultes divers sont, non-seulement tolérés, mais ils ont leurs temples et leurs ministres. Les Turcs d'Asie sont encore plus indolents, plus mous que ceux d'Europe, mais de nobles qualités compensent ces défauts. Ils sont francs, hospitaliers, généreux, fidèles à leur parole. Dans ces derniers temps, ils se sont montrés fort récalcitrants pour toutes les réformes de Mahmoud II. Ils ont le plus profond attachement à leurs anciens usages, et les Turcs campagnards sont d'une admirable simplicité. Leur extrême propreté, quant à ce qui concerne leurs vêtements et toute leur personne, disparaît dans la tenue des maisons et surtout des rues, sans que l'on s'explique cette disparate. Les Turcs font preuve dans le commerce d'une exacte probité, et montrent en toute occasion leur aversion et leur mépris pour la fraude.

Le Turc mardin des environs de Maaden porte un costume très-pittoresque, dont nous donnons la figure, d'après un dessin pris sur les lieux.

Si quelque chose peut prouver ce que nous avons avancé touchant les innombrables et riches ressources de la Turquie d'Asie et principalement de l'Asie Mineure, ce doit être le commerce qui se fait par divers ports de ces régions. Ce commerce, en effet, quoique faible si on le compare à celui des temps anciens, est encore assez considérable, pris absolument, et se soutient en dépit de tant de causes d'anéantissement. Nous avons vu que Smyrne, Alep, Bassora et quelques autres places moins importantes exportent des laines, des tapis, du tabac, de l'opium, des essences et une foule d'autres objets en échange desquels on reçoit des draps, des vins, des liqueurs, des soieries, des rubaneries, divers tissus, de la quincaillerie, etc. Mais si l'Asie Mineure était peuplée et cultivée suivant son étonnante fertilité, toutes ses branches de commerce seraient décuplées, et une infinité d'autres naîtraient ou progresseraient. Les Turcs d'Asie travaillent bien les métaux; leurs armes blanches sont d'une trempe supérieure; ils joignent l'art à l'élégance dans la fabrication des étoffes de soie. S'ils n'ont point d'ébénistes habiles, c'est que l'usage de nos meubles leur est inconnu; car, par les petits ouvrages qu'ils exécutent pour les riches et les harems, on voit qu'ils feraient de rapides progrès dans cet art, s'ils avaient l'occasion de s'y adonner. Leur ignorance de tout ce qui tient à la mécanique est une conséquence de celle qu'ils ont en mathématique. La famille arabe, beaucoup plus intelligente que la famille turque, a des mœurs qui l'éloignent des arts libéraux, sans quoi l'on verrait renaître parmi elle tout ce que les Mores d'Espagne créèrent d'étonnant et de superbe. L'architecture ottomane semble n'exister que pour les mosquées dont un grand nombre méritent d'être citées. Mais lorsque le sentiment religieux, si profond chez lui, n'inspire plus le Turc; lorsqu'il bâtit pour l'homme, son génie s'éteint, et il construit des édifices massifs et sans goût. Il y a bien quelques caravansérails, quelques bazars, élevés sur de vastes proportions, mais ces grandes constructions sont dépourvues d'élégance. Ce que les Turcs entendent parfaitement, c'est la distribution des jardins dont la plupart sont délicieux et où tout est réuni pour charmer l'œil, procurer d'impénétrables ombrages et une douce fraîcheur.

Nos jardins d'Europe, même les plus beaux, ne sont que de pâles copies de ceux de Smyrne, de Damas et des bords de la mer de Marmara.

Ceci nous conduit à parler des rues que l'on a généralement critiquées, et de leurs maisons dont la façade présente un aspect sombre et disgracieux. Les villes turques ne sont point, comme les nôtres, remplies de voitures et d'équipages; leur largeur est suffisante du moment qu'elle laisse un libre passage aux bêtes de somme; d'ailleurs, la plupart de ces villes étant sous un ciel brûlant, le but unique a été de préserver les habitants de l'ardeur du soleil : c'est à quoi tend la disposition qu'ils ont adoptée en faisant surplomber les murs de façade, de manière que les maisons soient plus rapprochées au faîte qu'à la base; ils bâtissent contre la chaleur, et leur attente n'est pas déçue. On a raison de se récrier sur la malpropreté de leurs rues; si chacune d'elles avait des agents qui tinssent strictement à leur propreté, les villes turques deviendraient un séjour très-agréable : car tous ceux qui ont pénétré dans l'intérieur des maisons ont pu remarquer que l'aménagement y est ingénieux et commode, et qu'il n'y a rien de plus délicieux, en été, que ces cours où règne la fraîcheur, et qui, entourées d'une galerie soutenue par des colonnettes, communiquent à une suite de petits appartements tous très-frais. Chaque pays doit avoir son architecture quant aux habitations, et il serait absurde de bâtir à Toulon comme à Saint-Pétersbourg. Ainsi, lorsque la France devint maîtresse d'Alger, l'administration s'empressa de faire abattre plusieurs quartiers ; les architectes de Paris et de Marseille se sont mis à l'œuvre; et, en 1834, trois larges et belles rues présentaient déjà l'élégant coup d'œil d'une ville régulière d'Europe ; mais hélas! dans ces belles rues on est grillé; et les jolies maisons sont tellement chaudes, déjà si infestées de puces et de punaises, que l'on préfère habiter les maisons turques, naguère si dédaignées. Que les Turcs soient propres; et leur système de construction sera à l'abri de toute critique.

Les Kourdes ou Kurdes descendent des anciens *Karduchi* ou *Gordyæi* ou *Kyrti;* ils parlent le persan, mêlé de plusieurs mots arabes et chaldéens. Ils se servent de l'écriture persane, et chaque village entretient un mollah ou docteur qui entend le persan. Le mahométisme s'allie chez eux à diverses superstitions qui semblent être des restes de la croyance des mages. Les Turcs disent qu'ils révèrent le diable, c'est-à-dire le mauvais principe (l'*Ahriman* des anciens Perses) ; ils n'ont point de mosquée et ne prient point aux heures désignées par le Coran; ils n'observent pas le jeûne du Ramazan (Pâques des Turcs), et ne font jamais le pèlerinage de la Mecque. Environ 100,000 Kourdes sont chrétiens nestoriens : ils obéissent à deux patriarches héréditaires; l'un, toujours appelé Mark-Eïman, demeure à Kodjianisi, et a sous lui cinq évêques suffragants ; l'autre réside à Roban-Ormes, et prime sur treize évêques. La dignité épiscopale, de même que celle du patriarcat, est héréditaire de l'oncle au neveu, ce qui fait que l'on voit quelquefois un enfant de douze ans ordonné évêque. Les prélats vivent dans une grande ignorance et le bas clergé sait à peine lire.

Xénophon nous apprend que les Karduques avaient toujours bravé la puissance du grand roi et les armes des satrapes. Les Kourdes n'ont rien perdu de cet esprit de rébellion et d'indépendance.

Les Kourdes observent dans leurs montagnes une espèce de gouvernement féodal ; chaque village a son chef qui est vassal du prince de la tribu. Toute la nation est divisée en trois factions principales. Les *Assiretta* ou petites tribus, sont presque toujours en guerre ouverte contre les princes et les détrônent quand elles le peuvent. Lorsqu'elles sont en paix, les tribus refusent non-seulement de payer l'impôt au Grand Seigneur, mais encore elles en prélèvent souvent sur les pachas qu'elles attaquent et mettent à contribution. Aussi la politique du divan entretient-elle constamment la division entre

les chefs kourdes. Cet état d'anarchie continuelle a séparé de la nation un grand nombre de familles qui ont adopté la vie errante des Turcomans et des Arabes; elles se sont disséminées dans le Diarhékir, dans les plaines d'Erzeroum, d'Érivan, de Sivar, d'Alep et de Damas. Toutes les peuplades réunies sont estimées à 140,000 tentes, ou 140,000 hommes armés; et la population générale, suivant M. B. Poujoulat, s'élève à 3,000,000 d'âmes. Comme les Turcomans, les Kourdes sont pasteurs et vagabonds, mais ils s'en écartent quant aux usages. Les Kourdes n'accordent leurs filles en mariage qu'à prix d'argent, et ils ont une réputation de brigandage justement méritée.

Le type kourde est remarquable par la régularité des traits et par l'empreinte d'une certaine fierté sauvage qui n'est pas sans noblesse. L'œil du Kourde est noir, vif, intelligent; sa taille est haute, et ses formes ont de belles proportions; son teint est blanc et toute sa physionomie est spirituelle. Le grand Mahomet disait, en parlant des Kourdes, qu'ils amèneraient le bouleversement du monde. Ces hommes, en effet, sont capables de supporter toutes les privations, toute sorte de fatigues. M. Fontanier parle ainsi de ces peuples : Ils ne manquent pas, dit-il, d'une certaine loyauté : un vol est-il commis, le voleur soupçonné peut nier deux fois, mais à la troisième, il se croit consciencieusement obligé d'avouer la vérité; ce n'est pas toutefois une raison suffisante pour qu'il restitue. « Je t'ai volé ton bien par la force, dit le coupable, reprends-le de même ou tu ne l'auras pas. » Souvent ils sont en guerre entre eux. On voit des villages dont un quartier se bat contre l'autre et l'on y met le feu. Passe-t-il un étranger, un vieillard, une femme, le combat est suspendu pour recommencer bientôt après.... Aussitôt qu'on a mis le pied dans une tente, qu'on s'est assis sur le tapis, on peut se croire dans une parfaite sécurité. Elle est plus grande encore lorsque l'on a bu dans la coupe de la famille et que l'on a mangé de son sel.

Personne n'ignore qu'en Asie et spécialement chez les Kourdes, chaque blessure est évaluée à un certain prix : une dent brisée vaut un chameau; un bras cassé vaut deux chameaux; un chien de berger tué est remplacé d'une façon assez singulière : on élève l'animal par la queue et on jette de l'orge sur son corps jusqu'à ce qu'il soit entièrement recouvert; cette orge appartient au plaignant. Quand un homme a été tué, le meurtrier est livré aux parents de la victime qui le mettent à mort ou s'accordent avec lui moyennant une somme nommée le prix du sang. Cette législation n'a rien d'étrange dans un pays où la justice n'agit pas d'office; si personne ne porte plainte d'un meurtre, il reste ordinairement impuni; c'est aux proches qu'il appartient de poursuivre et de demander réparation. Mais les Kourdes trouvent plus honorable d'exercer eux-mêmes leur vengeance que de la demander aux tribunaux, et c'est aussi la marche qu'ils suivent habituellement. Lorsqu'un membre d'une famille a été tué, c'est le parent au degré le plus rapproché qui se charge du soin de le venger; s'il est homme d'honneur comme on l'entend dans le pays, « il ne doit pas dormir avant de s'être défait du meurtrier; il doit veiller le jour et la nuit, guetter son adversaire et prendre sang pour sang. » S'il réussit, la famille du défunt doit à son tour le venger. D'après cet usage il n'y aurait de terme à ces querelles que par l'extinction des familles, mais l'hospitalité sert à les apaiser. A cet effet, un meurtrier n'a qu'à chercher à se rendre dans la tente du parent du défunt; s'il est assez heureux pour s'y établir sans être aperçu, s'il se livre à lui sans aucune condition, celui-ci est dans l'obligation de faire la paix avec le coupable et de lui donner un baiser sur le front en témoignage d'une réconciliation que l'on scelle encore davantage en mangeant des aliments dans la préparation desquels le sel est entré. C'est pour ce motif que dans le cas où la vengeance doit être éclatante, où il n'y a aucune possibilité d'accommodement, le Kourde offensé renverse sa tente;

sa famille demeure en plein air, tandis que la carabine en main, il erre dans les bois et sur les montagnes en réclamant l'hospitalité.

Voici un exemple de l'intrépidité de ces hommes parmi lesquels il s'en est trouvé qui ont fait preuve d'un grand caractère au milieu des dangers. Une troupe de soldats osmanlis fit prisonnier un chef kourde à peine âgé de trente ans, et qui passait pour l'un des plus redoutables; sa taille était haute et admirablement proportionnée : on n'avait pas vu encore un Kourde si beau que lui. Traduit devant Hafiz-Pacha, celui-ci et le cadi de l'armée épuisèrent auprès de lui toutes les ressources du langage pour en obtenir des révélations sur ses frères. Un vizir qui serait venu dans la tente du généralissime n'eût pas été accueilli avec plus de considération, ni servi avec plus de soin, et le séraskier alla jusqu'à lui promettre de le nommer colonel d'un de ses régiments s'il consentait à répondre franchement à ses questions. — « Détrompe-toi, pacha, répondit le jeune chef, si tu as cru trouver en moi un second Revendouz-Bey [1]. Après avoir été chef des Kourdes, je ne commanderai jamais à d'autres hommes; si j'étais à la tête d'un de tes régiments, ce ne serait que pour tourner mes armes contre toi, et Dieu sait que je ne suis pas un traître! Quant aux révélations que tu attends de moi, tu ne les auras jamais; le malheur m'a jeté entre tes mains, fais de moi ce que tu voudras. » — Ayant perdu tout espoir de le gagner par la douceur, on employa les tortures; le général lui fit d'abord administrer 500 coups de bâton sur la plante des pieds. Mais tandis que, couché à plat ventre, le Kourde recevait les coups, il se fit apporter un chibouque, et, relevant la tête qu'il appuya sur sa main droite, il se mit à fumer aussi tranquillement que s'il eût été insensible à la douleur. Cette force d'âme frappa les deux exécuteurs du châtiment infligé au jeune chef, et ils en interrompaient parfois le cours. Ce supplice dura deux jours, et le troisième, le Kourde inébranlable fut placé, nu, dans une chaudière d'eau bouillante. On continuait à lui adresser les mêmes questions, mais il ne prononça pas un mot. — « Tu ne réponds pas, lui dit Hafiz-Pacha, est-ce que tu n'entends plus mes paroles? » — « Grâce à Allah, répondit le patient d'une voix calme en levant la tête et promenant sur ses ennemis un regard plein de haine; grâce à Allah, mes oreilles ne sont point fermées, mais ma langue reste muette. » — « Quel supplice plus cruel pourrions-nous donc inventer pour faire parler cet homme? » demanda le cadi au général. A ces mots le visage du Kourde s'anima d'une expression de fierté sublime. — « Aucun supplice, s'écria-t-il en montrant du doigt un homme qui était en face de lui, ne saurait être comparable pour moi, à celui que j'éprouve en voyant là, devant mes yeux, un lâche Kourde qui a abandonné ses frères pour venir se livrer à nos ennemis. » — L'homme que désignaient ces paroles saisit un pistolet qui pendait à sa ceinture, mit le bout du canon dans sa bouche, et, dans son remords de transfuge, il se fit sauter la cervelle... Un moment après, l'infortuné retenu dans l'eau bouillante expirait sans avoir fléchi un instant.

Les histoires grecque et romaine nous montrent-elles un soldat, un chef même, qui ait prouvé une fermeté plus héroïque, plus admirable que ce jeune barbare dont le monde ne connaîtra jamais le nom?...

Quoique l'on ait beaucoup vanté les vertus hospitalières des Kourdes, il paraîtrait qu'ils sont cruels et sans foi. Nul mensonge ne les effraye quand ils doivent en retirer quelque intérêt. Le meurtre, le pillage, le mépris de toute domination : telles sont leurs seules préoccupations, tel est leur principal caractère. Ils reçoivent l'étranger avec de

[1] Revendouz-Bey était le chef suprême des Kourdes qui, en 1826, cerné de toutes parts, offrit de capituler si on voulait lui faire grâce. Accueilli avec bonté par le sultan qui lui accorda son pardon, Revendouz-Bey lui jura fidélité et combattit désormais dans les rangs des Turcs.



Kurde.

(Asie.)

grandes démonstrations d'amitié; mais sous le prétexte d'admirer ses armes, ses vêtements, ses bagages, ils le volent et le maltraitent. Souvent, dit M. Poujoulat, ils ont enlevé un cheval à un cavalier en lui souhaitant un bon voyage à pied[1]!

Le costume des Kourdes consiste en une longue robe serrée et assujettie par une ceinture en tissu dans laquelle ils passent leurs pistolets et un large couteau recourbé. Sous cette robe, qu'ils ne mettent que hors de la tente, ils portent une veste étroite, boutonnée ou croisée sur la poitrine. Le pantalon est large et s'attache au-dessus de la cheville au moyen d'une coulisse. Leur coiffure est un turban auquel ils ajoutent une masse de tresses qui tombent sur les côtés. Les militaires ont un feutre pointu, terminé dans le bas par deux pointes qui effleurent les épaules. Cette étrange coiffure offre quelque ressemblance avec nos tricornes. Les chaussures se composent de bottines : les Kourdes parlent avec dédain des hommes qui se chaussent de babouches. Dès leur jeunesse, les Kourdes sont familiarisés avec les armes; ils combattent à cheval au moyen du sabre, de la massue, de la lance et du fusil à mèche; cette dernière arme leur sert en fuyant comme en attaquant : ils font feu en se tournant sur leur cheval qui est lancé au grand galop.

Brûlé par le soleil, le visage des femmes n'est pas gracieux. Elles ne sont point voilées et portent une robe boutonnée au cou, mais ouverte et flottante vers la ceinture et le bas, et sous laquelle elles ont une chemise fort ample, couverte en partie d'un large pantalon. Leurs ceintures sont belles et garnies d'une agrafe d'or ou d'argent. Les plus riches se couvrent en hiver d'un manteau en satin à manches courtes et étroites; celui des autres est en étoffe de coton ouatée. Toutes portent communément une sorte de pèlerine qui, par devant, ne descend que jusqu'au bas du sein, tandis que par derrière elle tombe jusqu'à la jarretière. Leur bizarre coiffure ressemble à une mitre fort élevée et est faite de mouchoirs de couleurs très-variées; le devant de cette coiffure est recouvert, chez les riches, d'une dentelle d'or; leur longue chevelure noire, entremêlée de petites pièces de monnaie, flotte sur leurs épaules. Quelques-unes de ces femmes vont pieds nus et ne portent sur la tête qu'un léger mouchoir jaune ou bleu qui retombe en arrière. Ce sont, au reste, de véritables amazones qui montent parfaitement à cheval et sont armées comme leurs maris.

Les Yézidis habitent le pays appelé Sindjar, contrée riche en pâturages, en fruits de toute espèce et bien arrosée d'eaux vives. Ce peuple est accusé d'adorer le diable, et sa conduite justifie assez cette opinion. Leur nom leur vient de Yézid, général arabe, qui tua Hussein, petit-fils de Mahomet, et qui persécuta avec acharnement la famille d'Ali. Le meurtrier de Hussein est considéré comme le fondateur de la secte des Yézidis, et son exploit est le sujet de la haine invétérée qui existe entre ses sectateurs et les musulmans. Quoiqu'ils reconnaissent que la miséricorde de Dieu est infinie comme sa sagesse, les Yézidis ne se font aucun scrupule de rendre hommage à Satan, parce qu'ils croient fermement qu'il sera réintégré un jour dans les honneurs qu'il a perdus par sa dés-

[1] Il n'appartient plus guère à des voyageurs européens de louer la prétendue hospitalité des Kourdes depuis l'assassinat dont ils rendirent victime l'infortuné Schultz, savant Allemand envoyé par le gouvernement français en Asie pour y opérer des recherches scientifiques. Après avoir visité la Perse, Schultz se mit en route pour le Kourdistan, pendant l'automne de 1829. Il était escorté de son domestique et de six soldats, que lui avait donnés Arsliar-Khan, alors gouverneur d'une province persane. Le voyageur et sa petite troupe furent massacrés impitoyablement par les Kourdes mêmes qui avaient fait mine de les protéger. Ce furent des paysans arméniens, obligés par la force d'enterrer les corps de ces malheureux, qui annoncèrent cette affreuse nouvelle à Arsliar-Khan. Les effets et les notes de Schultz laissés dans le palais du prince persan furent envoyés à l'ambassade française à Constantinople, mais les bagages que le voyageur avait dans son voyage au Kourdistan restèrent au pouvoir des brigands.

obéissance. « Pourquoi, disent-ils, outrager le démon et intervenir entre un ange déchu et son souverain? Dieu a-t-il besoin que nous maudissions celui qu'il punit, et ne peut-il pas arriver qu'il lui pardonne? » Mais ce raisonnement n'est pas adopté par les Turcs : « Les Yézidis, disent ceux-ci, se sentant couverts de crimes par suite de leurs brigandages, craignent, et avec raison, plus que les autres hommes, les tourments du feu éternel, et ils cherchent à se faire aimer du diable, en lui rendant un culte pendant leur vie, afin d'être épargnés par lui quand ils seront précipités dans l'infernal abîme. » L'homme qui blasphémerait contre le démon dans le pays des Yézidis serait immédiatement lapidé. Quand leurs affaires les appellent dans les cités turques, c'est leur faire un affront impardonnable que de mal parler de Satan en leur présence, et celui qui a commis cette imprudence est perdu, s'il est rencontré par un Yézidis. Plus d'une fois des sectateurs de Yézid, ayant été arrêtés pour crime par la justice turque et condamnés à mort, ont préféré subir le trépas que de renier le diable qu'ils adorent sous la forme du serpent, ce qui présente un vague souvenir de nos traditions bibliques. — Cette nation a dans l'année une nuit consacrée à une grande fête en l'honneur de Lucifer : c'est la dixième nuit de la lune d'août. Des plus lointaines contrées, les sectaires se réunissent avec leurs femmes et leurs filles près d'une haute montagne, située à 30 lieues au sud-est de Mardin, et au pied de laquelle se trouve une caverne dont nul n'a mesuré la profondeur, et qui, dans leur opinion, se prolonge jusqu'aux régions infernales. A l'heure de minuit tous les assistants se placent devant l'abîme dans lequel on jette des chèvres et des moutons vivants, de l'argent, du pain, des fruits et des vêtements, le tout à la gloire de la redoutable royauté des ténèbres. Puis, à la lueur des torches flamboyantes, au son des fifres, des cors, des cimbales et des tambours, ils exécutent des danses, des rondes en l'honneur du noir empire. Après ces effroyables danses, la multitude en délire s'avance vers un souterrain situé à quelque distance du lieu où se sont passées les premières scènes : hommes, femmes, enfants s'y précipitent, au milieu des ténèbres, et là s'accomplissent d'affreuses orgies, sur lesquelles l'imagination ose à peine s'arrêter. Ces réunions monstrueuses et nocturnes rappellent celles de ce genre qui se tiennent dans les montagnes des Ansarièh, le premier jour de l'année, et qui sont appelées Bok-Bech (fêtes d'empoignement). — Ces peuples n'ont rien d'exclusif dans leur doctrine; ils ne repoussent rien, et dans l'espérance d'obtenir un jour les félicités éternelles, ils se mettent, pour ainsi dire, sous la protection de tous les cultes et de tous ceux qu'ils supposent puissants dans la catégorie des esprits : ainsi ils ne passent jamais devant un monastère chrétien sans s'y arrêter avec une pieuse pensée. Mais ils sont presque toujours contraires à l'opinion des Turcs : par exemple, le vin étant interdit par le Coran, les Yézidis ont pour cette liqueur une grande vénération; ils boivent en tenant soigneusement le verre des deux mains, et s'ils en laissent tomber quelques gouttes par terre, ils prennent religieusement la terre où les gouttes ont été répandues, et la portent dans un lieu caché où le pied de l'homme ne puisse la fouler. La haine entre les Yézidis et les musulmans est poussée jusqu'au plus violent fanatisme. Ainsi il n'y a pas pour un Yézidis un acte plus méritoire que de tuer un musulman, et celui-ci croit cueillir la palme du martyre s'il meurt de la main du premier. C'est pour cela que de temps immémorial, les gouverneurs de Diarbékir, de Moussoul, de Mardin, prennent parmi les Yézidis les exécuteurs des hautes œuvres. Si le chef de ceux-ci n'usait pas d'une autorité sévère, tout le peuple en masse voudrait remplir les fonctions de bourreau dont on change tous les six mois. En quittant cet emploi, considéré comme honorable et saint, le Yézidis rentre dans ses foyers environné de la vénération publique; il est fêté, admiré; chacun veut le voir, le toucher, et si, pendant l'exercice de son ministère, quelques gouttes de sang musulman sont res-

tées sur ses habits, on met ceux-ci en morceaux qui sont distribués au peuple comme des reliques précieuses. Lorsqu'un Yézidis meurt de la main d'un Turc sans avoir été vengé, les funérailles, ordinairement accompagnées de réjouissances, se font en silence et sans pompe. Les plus proches parents du défunt se rasent la barbe en signe de déshonneur, et ne la laissent repousser que lorsque la vengeance a apaisé les mânes irrités du mort. Le faquir préside aux cérémonies funèbres; il place le mort debout, le frappe à la joue droite avec la paume de la main et lui dit : *Bechek* (va en paradis). — Il y a parmi cette nation une tribu privilégiée à qui l'on confie la garde du tombeau de Yézid, fondateur de la secte. Le chef de cette tribu, toujours pris parmi les descendants du général arabe, est regardé comme un saint et grand personnage, et celui qui peut obtenir un vêtement du saint pour s'en faire un suaire, croit avoir sa place inévitablement marquée dans le paradis. — Le chef de la tribu tant respectée a toujours auprès de lui un jeune homme appelé *kochek* ou disciple, sans le conseil duquel il ne peut rien faire. Le glorieux privilége de recevoir les révélations du démon n'appartient qu'au kochek qui est consulté dans toutes les entreprises. Il se couche à plat ventre sur le cercueil en pierre de Yézid, dort ou fait semblant de dormir, et pendant son sommeil l'esprit infernal lui dicte les réponses qu'il doit faire à ceux qui sont venus l'interroger. Il arrive même que les Yézidis achètent du kochek des places dans le paradis, et ils se croient très-honorés s'il consent à se choisir des épouses parmi leurs femmes. — On a avancé à tort que ces peuples étaient circoncis : ils ne subissent la circoncision que le jour où ils sont contraints d'embrasser la foi musulmane. Ils regardent comme choses inutiles en ce monde la prière et le jeûne, aussi bien que la lecture et l'écriture : « Cheik Yézid, disent-ils, nous ouvrira les portes du paradis. » Le nombre des Yézidis est évalué à 200,000, et celui des guerriers qu'ils peuvent mettre en campagne dans leurs guerres continuelles contre les pachas est estimé à 3,000 cavaliers et 6,000 fantassins. Divisés en un grand nombre de tribus indépendantes, ayant chacune leur chef qui prend le titre de prince, ils habitent quelques villages, mais principalement des tentes en poil de chèvre. Leur langue est le kourde. Ils vivent en partie de brigandages, attaquent les caravanes qu'ils pillent, tuent leurs conducteurs excepté quand ce sont des chrétiens, car les Yézidis ménagent les chrétiens. Leur aspect est, dit-on, hideux; ils ne se rasent jamais et portent les cheveux longs et sales.

Les Sékhsbéiklous (hommes portant huit bouquets de barbe, dont deux sur le front, deux pendent du nez, deux sortent des oreilles et deux descendent du menton) forment une autre peuplade de la Mésopotamie. Ils adorent les chiens noirs et vouent une espèce de culte à tous les insectes de la terre. Leur tradition rapporte que l'arche de Noé, s'avançant vers le mont Ararat, où elle devait s'arrêter, heurta contre un rocher, près de la grande montagne de Sindjar, et fit une voie d'eau. Le serpent qui était dans l'arche offrit à Noé, qui désespérait de se sauver, de le secourir à condition qu'après le déluge le patriarche le nourrirait de sang humain. Celui-ci accepta la proposition, et le serpent avec ses longs plis boucha la voie d'eau. En sortant de l'arche il rappela la promesse qui lui avait été faite, mais, d'après le conseil de l'ange Gabriel, Noé brûla le serpent et en jeta, au loin, les cendres qui produisirent les légions d'insectes qui poursuivent l'homme. — Cette peuplade est la même que celle qui, du temps des croisades, sur les bords de l'Halys causait tant d'effroi au pauvre peuple, « aux nobles dames, aux femmes très-délicates, aux illustres matrones d'Occident, » et qu'Albert d'Aix peint ainsi : « Les hommes de cette nation du Khorassan sont horribles à voir : ils ont sur le devant, sur la droite et sur la gauche de la tête, des tonsures en forme de collier, et à côté de ces tonsures, on voit pendre quelques mèches de cheveux qu'ils ne coupent jamais, et qui leur donnent un aspect hideux. En outre, ils ne

se font jamais la barbe et la portent fort longue, de sorte qu'on ne saurait les comparer, pour leur apparence, qu'aux esprits noirs et immondes. » Ce portrait convient encore parfaitement aujourd'hui aux Sékiisbéiklous.

Les Turcomans (Turkmènes ou mieux Trouckmènes) sont originaires des bords de la mer Caspienne. Ils s'établirent d'abord dans l'Arménie majeure, appelée pour cette raison Turcomanie. Mais leur amour pour la vie errante en a amené plusieurs hordes dans l'Asie Mineure et dans le gouvernement d'Ischil. Soit l'effet de l'excellent climat du pays qu'ils habitent depuis leur migration, soit la régularité de leurs habitudes, leur race s'est tellement embellie qu'ils ne le cèdent point aux Turcs. — Cette nation tartare appartient à la secte des mahométans sounnites et observe rigoureusement les pratiques du culte qu'elle a embrassé; bien qu'ils aient des chefs ou princes, ces nomades ne reconnaissent qu'imparfaitement leur autorité, et prétendent que Dieu seul est leur chef; cependant ils conservent un grand respect pour leurs prêtres ou *kasi.* — Ignorants et contents de leur pauvreté, ils parlent la langue turque, vivent sous des tentes de feutre et n'emploient d'autre combustible que la fiente de leurs vaches. Leur nourriture consiste en un peu de farine et de gruau, en lait aigri et en viande, produits de leurs troupeaux. — On évalue le nombre de ces peuples à 60,000 familles, dont on compte 30,000 individus dans les pachaliks d'Alep et de Damas, les seuls de la Syrie qu'ils fréquentent. En été, une grande partie de leurs tribus passe dans l'Arménie et la Karamanie où ils trouvent des herbes plus abondantes, mais ils reviennent aux approches de l'hiver dans leurs quartiers accoutumés. — Les femmes sont bien faites et ont une physionomie gracieuse; elles filent des laines et font des tapis, en usage dans ces contrées depuis un temps immémorial; elles sont mises avec propreté, mais sans recherche, et leur habillement ressemble assez à celui des femmes grecques de Brousse et des environs. — Les hommes ont la taille élevée et les épaules larges; ce sont des cavaliers vigoureux, des soldats infatigables, presque toujours à cheval, la lance sur l'épaule, le sabre courbe au côté, le pistolet à la ceinture. Ils se rasent la tête, portent des vêtements en étoffes de laine cramoisie, et des bonnets ronds garnis de peau d'agneau noire d'Astrakhan. — Les Turcomans ont souvent des discussions avec les Turcs qui les redoutent. — Ils sont d'ailleurs obligeants, hospitaliers et bons agriculteurs quand ils se fixent. — Les hommes de travail ont une veste et un pantalon appropriés à leurs occupations, et il n'y a plus guère que les chefs de famille et les anciens qui portent la robe flottante.

Dans le Diarbékir, on trouve quelques familles de Sabéens. Ces anciens adorateurs des astres, qui prétendent descendre en ligne directe, et sans aucun mélange avec les autres peuples, des Chaldéens, ont conservé leur culte; mais comme ils sont en horreur aux musulmans, ils vivent misérablement dans des cavernes, et cette antique race va s'éteindre. — Les habitants des environs d'Angora ont conservé quelques-unes de leurs plus vieilles traditions, et les principaux d'entre eux se vantent d'être les descendants de ces Gaulois qui, après la défaite de Brennus, vinrent fonder une colonie dans l'Asie Mineure, et donnèrent à ce pays le nom de Galatie. Ces rejetons des Gaulois, venus des environs de Toulouse, sont aujourd'hui les plus sales des Turcs, et ne font guère honneur à leurs ancêtres de belliqueuse mémoire.

Les Ansariéh ou Nassariens habitent la contrée qui s'étend depuis Antioche jusqu'à la rivière dite Nahr-el-Kébir. Les savants les plus versés dans les langues et les histoires d'Orient les regardent comme une secte mahométane fondée dans le VIIe siècle par un certain Nassar, mais qui, d'après un passage de Pline, paraît être une ancienne peuplade syrienne qui, même du temps des Romains, conservait son tétrarque ou prince particulier. Cette peuplade, qui peut armer 12,000 à 15,000 hommes, habite,

selon Burckhardt, des montagnes d'un accès difficile. En dépit de toutes les suppositions faites sur leur culte qui paraît admettre un Dieu en cinq personnes, on ne sait rien de certain si ce n'est qu'ils ont plusieurs degrés d'initiation.

C'est dans cette même contrée que les croisés rencontrèrent la fameuse nation des Assassins, gouvernée par le Vieux de la Montagne, dont on rapporte ainsi l'origine : Après la mort de Mahomet, ses disciples se dispersèrent en plusieurs sectes ennemies; de celle des Ismaéliens sortirent les califes fatimites qui enlevèrent aux Abbassides l'Égypte et la Syrie. Afin d'augmenter et d'assurer leur puissance, ces califes détachèrent, dans les différentes provinces soumises à l'autorité spirituelle et temporelle des califes de Bagdad, des missionnaires qui enseignaient en secret les dogmes des Ismaéliens et excitaient les peuples à la révolte. Vers le milieu du ve siècle de l'hégire, l'un de ces missionnaires était un certain Haasan, fils d'Ali, qui, après avoir longtemps travaillé à faire reconnaître la suprématie du calife fatimite Mostanser, alors régnant sur l'Égypte, se déclara indépendant et s'établit au sein des montagnes de l'ancienne Parthie, à peu de distance de Kazvin, d'où lui vint le nom de Cheik-al-Djebel, (cheik ou prince de la montagne). Les princes qui lui succédèrent pendant deux siècles étendirent leur puissance jusque dans la Perse, et ce fut dans les montagnes de l'Anti-Liban que se fixa leur lieutenant; ce sont aussi les Ismaéliens de ces montagnes qui furent connus des Occidentaux sous la dénomination d'Assassins. Il paraît que certaines préparations végétales, connues de quelques cheiks de cette secte, étaient employées par eux pour exalter l'imagination de leurs hommes. C'est ainsi que le Vieux de la Montagne se rendit redoutable par le zèle aveugle de ses sujets qui, d'après ses ordres, allaient donner la mort à ceux qu'il désignait pour victimes... et les trônes les plus augustes n'étaient pas une protection suffisante contre leurs coups. L'Assassin périssait-il dans ces sortes d'expéditions, les nymphes du paradis qu'on lui avait fait connaître dans une vision lui tendaient les bras et lui offraient leurs charmes divins.

Les Maronites et les Druzes se sont établis dans les montagnes du Liban dont les forêts de cèdres leur forment des asiles inaccessibles aux armes et non aux intrigues des pachas turcs.

Le pays des Maronites, le Kesraouan, s'étend depuis le cours du Nahr-el-Kébir jusqu'à celui du Kelb. Ces peuples, dont on estime la population à 150,000 âmes, vivent dans des villages et des hameaux. Le village de Kanobïn, résidence de leur patriarche, peut être considéré comme leur chef-lieu; la plupart des cellules du monastère où demeure ce patriarche sont taillées dans le roc, ainsi que l'église et les deux souterrains qui servent de cimetière, l'un aux moines et l'autre aux patriarches. Le son des cloches et la pompe des processions prouvent la liberté du culte chrétien. Deux cents monastères observent rigoureusement la règle de Saint-Antoine; les antres et les cavernes renferment un grand nombre d'ermites. La ferveur de dévotion qui règne parmi les Maronites rappelle les siècles de l'Église primitive. Quoique réunis à l'Église romaine et ayant renoncé à l'hérésie de Maron, leur fondateur, ils conservent l'usage de célébrer l'office divin dans leur propre dialecte qui est un mélange de syriaque et d'arabe, et maintiennent l'antique institution du mariage des prêtres. — Ces peuples exportent leurs blés, leurs vins, leurs cotons par Tripoli et Djebail. Divisés en peuple et en cheiks ou notables, ils s'adonnent avec ardeur au travail, cultivent la terre et vivent frugalement au milieu de leur chaste famille, sous un toit rustique, où le voyageur chrétien trouve toujours une douce et cordiale hospitalité.

La contrée habitée par les Druzes, au sud du pays des Maronites, est partagée en plusieurs quartiers qui diffèrent par le sol et les productions. Au nord, le Mainéh ren-

ferme au sein de ses rochers de riches mines de fer. De belles forêts de sapins distinguent le Gharb, qui vient ensuite. Les vignes et les mûriers viennent dans le Sahhel, pays plat voisin de la mer. Le canton central, appelé Choûf, produit les meilleures soies. Au midi se trouve le Fefah, ou district des pommes. Le Chakif nourrit les meilleurs tabacs. Enfin le nom de Djourd désigne la région la plus élevée et la plus froide, où, durant l'été, les pasteurs se retirent avec leurs troupeaux. Deir-el-Kébir ou Dalil-Camar (maison de la lune), gros bourg mal bâti dans le canton de Choûf, est la résidence de l'émir ou prince des Druzes, qui y habite une forteresse. — C'est la religion qui sépare cette peuplade des autres Syriens. Longtemps ignorée en Europe, concentrée parmi les okhals ou docteurs des Druzes, elle est aujourd'hui connue par la publication de plusieurs pamphlets dogmatiques écrits en arabe, mais d'un style très-obscur. Les Druzes croient à un seul Dieu qui se montra pour la dernière fois sous une figure humaine, en 1030, dans la personne de Hakem, calife d'Égypte. La circoncision, le jeûne et la prière leur sont étrangers; ils mangent du porc, boivent du vin, se marient entre frère et sœur et ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Dans la persuasion où ils sont que les autres croyances viendront se fondre dans la leur, ils les regardent toutes avec indifférence; cependant ils paraissent avoir un mépris particulier pour le mahométisme. Ce système de déisme s'allie à la métempsycose et à l'adoration d'un veau. Ces traces d'anciennes religions des Samaritains et de quelques sectes juives autorisent la judicieuse conjecture d'après laquelle la société politique des Druzes serait antérieure à l'époque du calife Hakem et de son prophète Hamzah ou Hamzeh. Cette conjecture acquiert encore un plus grand caractère de vraisemblance, si l'on rapproche les passages où les Hébreux parlent d'une nation d'*Itur's,* ceux où les Grecs et les Romains vantent la valeur indomptable des *Ituræi,* maîtres du Liban depuis Béryte jusqu'à Damas, et le témoignage d'un voyageur moderne, selon lequel le véritable nom des Druzes serait *Durzi* ou *Turzi.* On est tenté de penser que ces anciennes nations se sont toujours maintenues dans une sorte d'indépendance au milieu des révolutions qu'a éprouvées la Syrie, et, qu'à une association déjà formée, la doctrine d'Hakem n'a fait que prêter une nouvelle énergie. — Une note sur les Druzes, extraite d'un manuscrit daté de Sayde, dit que le nom de ce peuple indiquerait une secte qui étudie les mystères : il dériverait du verbe *darass* (étudier). Le fondateur de cette secte serait Mansour-ebn-el-Aazir, nommé Mohamed-ben-Ismael par les Turcs, qui naquit au Caire l'an 985 de notre ère, succéda à son père, se déclara troisième calife de la race des Fathmioun en Égypte, puis prétendit être un dieu incarné et descendu de Fatime, fille de Mahomet; ses prosélytes devinrent nombreux : il conquit la Syrie, persécuta les juifs et les chrétiens, et fut massacré en 1021. Son disciple Hamzeh déclara qu'il avait disparu en laissant un manuscrit précieux sur sa doctrine, qui n'est autre chose qu'un tissu de rêveries, mélange de doctrines juives, chrétiennes et musulmanes. — Quelle que soit l'origine de cette nation, qui se compose de 150,000 habitants et peut mettre 15,000 hommes sous les armes, y compris 4,000 chrétiens qui demeurent dans des villages où ils ont leur église, elle représente à elle seule, en Turquie, la dignité de la nature humaine. Républicains par l'austérité de leurs mœurs, toujours redoutés comme rebelles, ou respectés comme vassaux libres par les pachas voisins, ils obéissent cependant à un prince héréditaire. — Lorsqu'une famille régnante vient à s'éteindre, les suffrages du peuple élèvent au trône un autre prince qui est obligé de se reconnaître tributaire de la Porte. — Le Hakem, ou émir régnant, ne peut déclarer la guerre ou faire la paix qu'avec l'assentiment des notables ; mais tout paysan qui acquiert quelque crédit par son mérite ou son courage, a droit de donner sa voix dans l'assemblée générale. — Les okhals (prêtres) ont plusieurs degrés d'initiation dont le plus élevé



FEMME DRUSE.

(Liban.)

exige le célibat. Certaines familles jouissent d'honneurs particuliers quoiqu'une noble simplicité les rapproche dans la vie sociale. — L'art de combattre en plaine leur est inconnu, mais ils sont invincibles dans leurs montagnes; aussi courageux que fidèles, ils ne trahiront pas l'infortuné qui implore leur protection, mais ils vengent le sang par le sang, et on a vu les fédariéhs, ou satellites de leurs émirs, frapper, de même que les anciens Assassins, les ennemis de leurs maîtres au milieu des plus populeuses cités. —Les Druzes sont enclins à une jalousie souvent violente; un voile sévère dérobe aux regards profanes les charmes de leurs femmes que l'on dit très-belles et susceptibles des sentiments exaltés des Lacédémoniennes. Le mari n'entend qu'avec chagrin l'éloge que l'on fait de sa femme, et s'il provient d'un étranger et qu'il soit un peu trop vif, cet éloge met en péril la vie de celle à qui il s'adresse. — L'agriculture et la politique défrayent les conversations des Druzes rassemblés devant leurs cabanes; les enfants mêmes écoutent le rustique sénat et se livrent à des exercices guerriers.

Les Moútoualis occupent la grande vallée qui sépare les deux chaînes principales du Liban, dont la plus orientale est désignée, par les modernes, sous le nom d'Anti-Liban. Ces peuples, nommés pour la première fois par Arvieux, sont d'anciens Syriens qui embrassèrent la doctrine des schiites mahométans; ils portent au calife Ali une adoration presque égale à celle qu'ils ont pour la Divinité. Ils ont un gouvernement semblable à celui des Druzes leurs rivaux, et se sont fait redouter des Turcs. Leur cavalerie passait pour invincible, mais ils ont été considérablement affaiblis par les discordes.

Aux environs de Smyrne, dans les montagnes, on rencontre un petit peuple fort pauvre, mais bon, simple et honnête : ce sont les Yourouks, fugitifs de Perse, sectateurs d'Ali, et que les Turcs ont accueillis, mais sans leur donner les moyens d'établir une bonne colonie. Ces Yourouks sont les Auvergnats de l'Anatolie.

JAPON.

Ce vaste empire, formé d'un grand nombre d'îles, est appelé du nom de la plus considérable : Niphon dont les Européens ont fait *Japon* et *Japan*, et qui, chez les indigènes, signifie littéralement *commencement du soleil;* les Chinois l'appellent *Yang-Hou* (magasin du soleil), et *Hou-Koué* (empire des esclaves). — Il est situé dans le grand Océan boréal, à l'extrémité orientale de l'Asie, et entre 26° 35′ (extrém. mérid. de l'arch. de Monin-Sima), et 49° (milieu de l'île Saghalien) de latitude nord, et entre 126° 30′ (îles Gotoo), et 147° (pointe nord-est de l'île Itouroup) de longitude est : ces limites comprennent les îles de Niphon, Kiou-Siou, Sikokf ou Sikoko, lesquelles forment le noyau de l'empire; Sado, Aradsi, Oki, Tsou-Sima, Amakousa, Tanega-Sima, Yakouno-Sima, situées autour des trois précédentes; puis Yéso, ou Jesso, ou Matsmaï, les grandes Kouriles (Kounachir, Tchecotan et Itouroup) et la partie méridionale de Saghalien ou Karaffo, qui constituent le nord et le nord-est de l'empire. Le Japon est baigné au nord-ouest par la mer de ce nom, partie du grand Océan; il est séparé de la presqu'île de Corée par le détroit qui porte ce nom, et le détroit de Vries forme, au nord-est, la limite entre les Kouriles japonaises et les Kouriles russes. — A l'exception de Monin-Sima qui, physiquement, ne fait point partie du Japon, les îles qui composent cet empire sont réunies en une longue chaîne qui se dirige du S. O. au N. E., et forme une grande courbure dont la convexité regarde le S. E.; cette chaîne, terminée d'un côté par la pointe méridionale de Kiou-Siou, de l'autre par l'île Itouroup ou par celle de Saghalien, comprend de l'une à l'autre de ses extrémités une étendue d'environ 350 lieues. La superficie totale de l'empire peut être évaluée à 28,500 lieues carrées dont les cinq douzièmes sont fournis par Niphon.

On a remarqué que le Japon, de même que les îles Britanniques, forme une grande puissance insulaire à l'une des extrémités de l'ancien monde, et qu'il présente, comme elles, des côtes découpées par d'innombrables bras de mer. Nous citerons : sur la côte méridionale de Niphon, les golfes ou baies d'Yédo, de Totomina, d'Ovari et d'Osaka; sur la côte occidentale de Kiou-Siou, le golfe de Simabara et la baie d'Omoura; sur la côte méridionale d'Yéso, la baie du Volcan, et sur la côte occidentale de cette même île, la baie de Strogonov. On distingue encore : sur le détroit de Matsmaï ou de Sangar, vers l'extrémité nord-est de Niphon, les caps de Sangar et de Nassabou; puis, sur la côte méridionale de la même île, ceux d'Ava et de Dean; enfin, celui de Tchitchagov à la pointe méridionale de Kiou-Siou sur le détroit de Diémen, et le cap Soya sur le détroit de la Pérouse, à l'extrémité septentrionale d'Yéso.

Le sol est généralement montagneux; cependant le Japon n'est pas assez connu pour qu'on en puisse décrire l'orographie et l'hydrographie bien exactement. Toutefois en remarquant l'analogie qui existe entre l'aspect et les différentes directions des hauteurs qui couvrent les extrémités de Niphon, on est porté à conclure que ces îles sont les points culminants d'une chaîne sous-marine se rattachant

par les Kouriles à celle du Kamtchatka, et, par l'île Saghalien ou Sakhalian, aux montagnes du nord-est de la Chine. Un grand nombre de montagnes sont couvertes de neiges éternelles ; la plus culminante est celle de Fesi, Fousi ou Fousiyama, qui ne le cède en élévation qu'au pic de Ténériffe; la neige, soulevée en tourbillons par les vents, forme au-dessus de sa cime comme un immense chapiteau de nuages; elle est située près de la côte méridionale de Niphon. Dans le nord-est de la même île, on trouve les monts Ovari, Mattoyama et Tassagoura ; vers le centre est la ravissante montagne d'Yessan qui est réputée sacrée. La plus grande partie des montagnes sont volcaniques; les unes fument continuellement, d'autres lancent des flammes. Il y a un volcan dans l'île de *Ficogo*, deux dans celle de *Figo* et un dans celle de *Tsikuren*. La montagne d'Unsen a son sommet nu et blanc comme un sol brûlé ; la terre y est chaude, ardente sur plusieurs points; une forte odeur de soufre qui s'en exhale éloigne les oiseaux de plusieurs milles ; l'eau qui y tombe est bientôt bouillante, et la montagne entière paraît alors être en ébullition. Il sort de ce volcan des sources d'eau chaude et d'eau froide ; les premières sont regardées comme des remèdes infaillibles contre les maux vénériens lorsque les bains qu'on y prend sont continués pendant plusieurs jours. L'éruption de quelques-unes de ces sources est si violente, qu'elles entraînent dans leur cours des pierres énormes. Il est évident que le Japon abonde en matières sulfureuses, et l'on tire d'une petite île dépendante de la province de Salzuma une telle quantité de soufre, que son produit forme une branche importante du revenu de l'empereur.

D'après ce que nous venons de dire, on conçoit que les tremblements de terre doivent y être communs et terribles; celui de 1703 détruisit en partie Yédo la capitale. Néanmoins la fréquence même de ces secousses fait que les Japonais n'y apportent pas plus d'attention que nous à de simples orages.

Le plus grand lac est celui d'Oitz, qui a cinquante lieues japonaises [1] de longueur et un tiers de largeur. Les habitants nomment ce lac *Biwano-Oumi*, et les Chinois *Shi-pha-hou* (lac de la Guitare) ; son origine est toute fabuleuse : on prétend qu'il fut formé en une nuit à la suite d'un tremblement de terre qui affaissa le terrain qu'il occupe et éleva à une plus grande hauteur la montagne de Fasï-Yama. La plaine qui environne ce lac est rendue sacrée par les trois mille pagodes qui s'y élèvent. On remarque encore le lac *Souva* ou *Souva-no-Mitsou-Oumi* dont les sources d'eau minérales chaudes qui s'y jettent, jaillissent du sol qui l'environne.

Le cours des rivières n'est pas très-étendu, mais il offre en général une navigation avantageuse; dans l'île de Niphon, le *Yadogava*, qui a 25 lieues de cours, est traversé par des ponts en cèdre de 300 à 340 pieds de longueur ; l'*Ojin-Gava* et la *Furi-Gava* sont des rivières larges et rapides. On cite également le *Tenrion* qui, sortant du lac Souva, se jette dans la mer par trois embouchures après un cours de 40 lieues; le *Tone-Gava*, qui, d'un côté, se jette dans le golfe de Yédo, et de l'autre dans le grand lac *Kasmiga-Oura ;* enfin l'*Ara-Gava* dont un bras se jette dans le Tone-Gava et le second dans le Toda-Gava qui a son embouchure dans le golfe de Yédo.

Quoique les Japonais vantent la douceur et la beauté du climat de leurs îles, il n'est pas moins vrai qu'elles éprouvent en général les extrêmes du chaud et du froid. Les chaleurs seraient insupportables si les brises de mer ne venaient les tempérer; le vent qui, en hiver, souffle du nord et du nord-est semble imprégné de particules de glace. La température est, d'ailleurs, variable durant toute l'année et il tombe des pluies abondantes, notamment dans les *satsaki* ou mois pluvieux, qui commencent au milieu de l'été. Fahrenheit désigne le chiffre 98 comme le plus haut degré de chaleur

[1] La lieue du pays équivaut à une heure de marche à cheval.

en août, à Nangasaki, et il a trouvé le froid en janvier à 35 degrés. La neige reste quelques jours sur la terre, même dans les parties méridionales; l'été les orages sont très-fréquents. Malgré cette versatilité dans la température, les maladies sont en petit nombre; on voit de nombreux exemples de longévité, et les femmes sont très-fécondes.

L'industrie a triomphé de l'ingratitude du sol, et cela provient sans doute de ce que les lois ont fait aux Japonais un devoir de l'agriculture. Excepté dans les forêts qui croissent sur le flanc des montagnes, on trouve peu de plantes à l'état sauvage; elles sont, pour la plupart, dues aux soins des cultivateurs qui, exempts de tous droits féodaux ou redevances ecclésiastiques, obtiennent de beaux succès [1]. On récolte en quantité le riz, le froment, l'orge, le sarrasin, une sorte de fève nommée *daïdsou,* le sorgho, la lentille appelée *sodsou,* des raves, des patates, des melons, des concombres, des pamplemousses, des oranges, des citrons, des figues, des pêches, des amandes, des pommes, des poires, des cerises et des nèfles; la vigne est peu cultivée. On trouve des grenadiers, des sycomores; une espèce de *taxus* nommé *kaï,* dont la noix donne une huile précieuse; le sésame qui croît partout. Le thé brun est peu estimé; le vert y est bon, sans pourtant avoir la qualité du thé chinois. Quelques cantons produisent d'excellents tabacs, dont l'usage, introduit par les jésuites, est actuellement répandu dans tout le Japon. La récolte du coton est abondante et il faut qu'elle le soit, car la consommation en est prodigieuse; le chanvre croît en quantité dans les provinces septentrionales de Niphon. Le mûrier noir, le blanc et le mûrier à papier n'y sont pas rares. On connaît deux espèces d'arbres à vernis : l'une croît partout tandis que la plus précieuse, *rhus vernix,* ne réussit que dans la province d'Yamatto, vers le sud de Niphon. Le laurier-camphrier n'est pas une des moindres productions; les bambous sont communs dans tous les bas-fonds. La culture du gingembre, du poivre noir, du sucre et de l'indigo donne de beaux résultats. Le pavot qui fournit l'opium, le lilas blanc et le jalap voient ici se terminer à l'Orient la sphère de leur existence. La flore du Japon est une des plus riches que l'on connaisse. Les forêts et les haies étalent les roses du Trocbaki; le sotoouki donne une fleur semblable à celle du lis, le momidsi se couvre de magnifiques fleurs rouges. L'iris, le jasmin, le lis, la narcisse et les caryophyllées s'y rencontrent; malheureusement les superbes fleurs dont les forêts se parent sont privées de parfums. Parmi les grands arbres, on remarque les chênes, les pins, les sapins, les lauriers, les palmiers, les cyprès, les cocotiers, les bambous, le bois de fer et le *thuya dolobrata.* Le nombre des forêts est médiocre, principalement dans les îles de Niphon, Kiou-Siou et Sikokf, qui tirent une grande partie de leurs bois de construction d'Yéso, des Kouriles et de Saghalien. Les plantes médicinales les plus remarquables sont le *corchorus japonicus,* l'*artemisia vulgaris,* le bois de couleuvre, la racine de mungo, le muguet du Japon, la racine de squine, la corite du Japon, le camphre et le moxa.

Le règne animal n'est ni riche ni varié; l'industrie a banni les porcs, les moutons et les boucs qui sont regardés comme nuisibles à l'agriculture; les premiers ne se rencontrent que dans l'île de Kiou-Siou où les Chinois les ont introduits; les autres n'existent guère que chez les Néerlandais établis à la factorerie près de Nangasaki. Le nombre de chevaux répandus dans tout l'empire paraît, dit Thumberg, égaler à peine celui d'une province suédoise; ils sont petits, mais agiles et dociles; les plus estimés viennent du nord-est de Niphon et de l'ouest de Kiou-Siou. L'éléphant, l'âne et le mulet ne se trouvent pas au Japon. Le caprice d'un souverain a érigé en loi d'État son

[1] Il n'y a point de communaux; si quelque portion de terrain est laissée inculte par un cultivateur, le voisin, plus laborieux, peut s'en emparer.

goût pour les chiens; ils sont nourris aux dépens des villes, chéris et respectés des habitants. Le chat est l'animal favori des dames. Au nombre des animaux sauvages on cite l'ours [1], le sanglier, une espèce de chèvre, la panthère, le léopard, une variété de chien qui, peut-être, est le chacal, le loup, le cerf, le singe qui ne se voit que dans les parties méridionales, et le renard qui est universellement détesté; la superstition des naturels attribue un pouvoir mystérieux aux renards qu'ils considèrent comme de mauvais esprits revêtus d'un corps d'animal. Les basses-cours sont peuplées de poules et de canards; les personnes riches ont des cygnes, des paons et des dindons. Le gibier n'est pas très-abondant; on cite des oies sauvages, des faisans, des perdrix, plusieurs espèces de tourterelles, des cigognes, des grues, des faucons et des vautours. Les tortues sont assez communes. On remarque parmi les serpents l'*ouvabami* dont la grosseur est parfois colossale. Les mers qui entourent le Japon sont poissonneuses, riches en coraux et en madrépores; on y rencontre une sorte de narval nommé *satsifoka*. Les coquillages sont innombrables; on distingue entre autres une espèce d'huîtres à perles, qui se trouve surtout dans le sud-ouest de Niphon et dans la baie d'Omoura.

Les minéraux précieux ne sont pas rares au Japon. L'or est commun, notamment dans l'île de Sado qui renferme les mines les plus riches et les plus pures; on place au second rang les mines de Suremga. Les Portugais d'abord, et ensuite les Hollandais ont jadis exporté des cargaisons considérables de ce métal, mais aujourd'hui l'exportation en est défendue; on l'emploie dans les broderies et pour battre monnaie. Aucune mine ne peut être ouverte sans la permission de l'empereur qui perçoit les deux tiers du produit; l'autre tiers appartient au propriétaire. L'argent se trouve dans la province de Bingo, ou Bungo (sud-ouest de Niphon), et dans quelques petites îles; les Japonais le considèrent comme plus rare que l'or, quoique chez eux, comme partout, ce dernier métal ait plus de prix. Le cuivre, mêlé de beaucoup d'or, forme la principale richesse de plusieurs provinces, et les Chinois en exportent une grande quantité. Le plus beau se tire de Sarouga, d'Astinge, de Kino, de Kuni; celui de ce dernier endroit passe pour le plus malléable. L'étain n'est pas commun; mais celui qu'on exploite dans la province de Bingo est très-pur. Le plomb est assez abondant. Le fer est le métal le plus rare; on en trouve néanmoins dans les provinces de Mima-Saka, Bitsiou et Bizen. Les Japonais s'en occupent peu; ils ne l'emploient que pour fabriquer des armes, des couteaux, des ciseaux, quelques outils, tandis que dans divers usages il est remplacé par le cuivre. La houille se rencontre dans le nord sur un grand nombre de points. Le soufre abonde partout, mais plus particulièrement dans l'ouest de Kiou-Siou. La pierre ponce témoigne de l'ancienne activité des volcans. Les montagnes de Tsigar, au nord d'Yédo, fournissent des agathes rouges, veinées de blanc, dont on fait des boutons, des tabatières, etc. Un naphte rougeâtre sert à alimenter les lampes. Thumberg cite les deux espèces de terre (*kaolin* et *petunsée*) avec lesquelles on fait la belle porcelaine du Japon; une asbeste blanche très-flexible, de superbe stiatite, du marbre blanc et beaucoup de pétrifications. Un savant allemand établi à Batavia, M. le baron de Wurmb, avait reçu du Japon le titane oxydé capillaire, l'hydrophane, et ces masses tombées de l'atmosphère et qu'on désignait naguère sous le nom de *pierres de tonnerre* (en japonais *kaminari-sakki*). On a également rapporté du Japon le mercure sulfuré, cristallisé en prismes et en petites masses lamelleuses. On donna à Thumberg de l'ambre en présent; il y en avait de couleur rembrunie, de jaunâtre et

[1] L'ours qu'on rencontre dans le nord est noir, avec deux taches blanches en forme de croissant sur les épaules; sa chair, que l'on mange, est comparée à celle du mouton, mais elle est plus coriace.

de panaché, et on lui dit qu'il avait été trouvé dans le pays. D'après Kœmpfer, le zinc est importé de Toung-King.

Le Japon, ainsi que nous l'avons dit, se compose d'une réunion d'îles dont les principales sont *Niphon* ou *Nipon*, *Kiou-Siou* ou *Ximo*, et *Sikokf* ou *Sikoko*, qui forment, avec la foule d'îles plus petites qui les entourent, l'empire proprement dit. Nous décrirons à part l'île de *Matsmaï* ou *Yéso*, parce que, bien que dépendante du royaume, les coutumes, les mœurs et les habitants eux-mêmes diffèrent essentiellement des Japonais et de leurs usages.

Niphon, la principale des îles japonaises, est située entre 33° 30′ et 41° 30′ latitude nord, et entre 128° 30′ et 140° longitude est; sa longueur est de 300 lieues, sa largeur de 80, et sa superficie est évaluée à 14,000 lieues carrées en comprenant les petites îles qui en dépendent, telles que Sado, Oki, Iki, Tsou-Sima et Avadsi. Elle est hérissée de montagnes, et l'on y compte une dizaine de cratères encore en ignition. Les côtes escarpées, rocailleuses, sont battues par une mer orageuse. Niphon est la plus riche en métaux précieux. Elle est partagée en cinq grandes régions subdivisées en provinces : Octchio, Quanto, Yetseghen, Yetsen et Yamaisoït.

Kiou-Siou, la seconde île, est entre 30° 56′ et 34° latitude nord, et entre 127° et 129° 40′ longitude est. Sa longueur est de 80 lieues du nord au sud, et sa largeur de 20 à 30 de l'est à l'ouest. Située au sud de Niphon, elle n'en est séparée que par un détroit d'une demi-lieue de largeur; au nord-est un autre canal, large de trois lieues, la sépare de Sikoko. Les caps ont reçu le nom de quelques hommes célèbres qui ont visité l'île dans ces derniers temps. Ainsi le cap Tchitchakov occupe son extrémité méridionale; et sur la côte orientale on distingue ceux de Nagalf, de Danville et de Cochrane. Son intérieur renferme de hautes montagnes dont quelques-unes sont des volcans; le plus remarquable a reçu de Krusenstern le nom de *pic Horner*. Cette île, l'une des plus riches par son agriculture, est belle des dons de la nature, mais elle reste exposée à de violents tremblements de terre et à des éruptions volcaniques terribles. Le 1er janvier 1826, on ressentit une horrible secousse qui jeta la désolation dans toute la partie méridionale; pendant cette affreuse convulsion, le mont Illigi-Gama ou Illigi-Yama lança jusque dans la mer d'énormes blocs de rochers, et vomit ensuite un torrent qui entraîna et dévasta tout sur son passage. Kiou-Siou est partagée en neuf provinces : Boungo, Bouzen, Figo, Fiyouga, Fizen, Ofosounie, Satsouma, Tsikousen et Tsi-Kungo.

Sikoko, la troisième des îles du Japon, est située à l'est de la précédente et au sud de Niphon. Sa longueur du nord-est au sud-ouest est d'environ 45 lieues, et sa largeur la plus grande, de l'est à l'ouest, est de 40 lieues. Les Européens connaissent peu cette île; on sait seulement qu'elle est très-montagneuse et qu'elle est divisée en quatre provinces : Ava, Iyo, Samoki et Tosa.

Le Japon proprement dit se divise en 68 provinces ou principautés dont nous donnons, d'après M. Klaproth, la nomenclature dans le tableau suivant :

SUPERFICIE EN LIEUES :	POPULATION ABSOLUE :	POPULATION PAR LIEUE CARRÉE :
28,000.	30,000,000.	1,071.
RÉGIONS ET PROVINCES.	**CHEFS-LIEUX.**	**VILLES PRINCIPALES.**
ILE DE NIPHON.		
Gokinaï (*les cinq provinces intérieures de la cour*).		
Yamasiro (San-siou).	Kio ou Miyako.	Nizio, Yodo.
Yamato (Wa-siou).	Kori-yama.	Taka-tori, Nara.
Kawasti (Ka-siou).	Sa-yama.	
Idzoumi (Sen-siou).	Kisino-wata.	
Sets (Se-siou).	Osaka.	Taka-tsouki, Ayaka-Taki.
Tokaido (*contrée de la mer orientale*).		
Iga (Isiou).	Wonye-no.	
Ize (Ie-siou).	Konwanana.	Kama-yama, Tsou.
Sima (Si-siou).	Toba.	
Owari (Bi-siou).	Nakoya.	Inogama.
Mikawa (Mi-siou).	Nosida.	Nisiwo, Kariya.
Tootome (Ghen-siou).	Kake-gawa.	Yoko-soka, Famamats.
Sonrouga (Sou-siou).	Foutsiou.	Tanaka.
Idzou (Dzou-siou).	Simota.	Fatsisio (l'île).
Kaï (Ka-siou).	Fou-tsiou.	
Sagami (Sa-siou).	Odawara.	Tamanawa.
Monsasi (Mou-siou).	Yédo.	Kawagobe, Iwatski.
Awa (Fo-siou).	Vakata-yama.	Tosio, Fosio.
Kadzouza (Koosiou).	Odaki.	Sanouki, Konrouri.
Simoosa (Seo-siou).	Seki-yado.	Sakra. Kouga.
Fitats (Sioou-siou).	Mito.	Simodats, Kodàts.
Tosando (*contrée des montagnes orientales*).		
Oomi (Kio-siou).	Fikone ou Sawayama.	Zere.
Mino (Mi-siou).	Oogaki.	Kanora ou Kanara.
Fida (Fi-siou).	Taka-yama.	
Sinano (Sin-siou).	Ouyeda.	Mutsou-moto, Iyi-yama.
Kootské (Dzio-siou).	Tats-fayasi.	Mayi-Basi, Noumada.
Simotské (Ga-siou).	Outsou-miya.	Kouronfa, Mifon.
Mouts (O-siou).	Sendaï.	Sira-isi, Waka-mats.
	Tana-koura.	Taira, Sirakawa.
Dewa-Ou-siou.	Yone-sawa.	Yama-gata.
Fokourokoudo (*contrée du territoire septentrional*).		
Wakasa (Siak-siou).	Kobama.	
Yetsisen.	Fonkyï.	Foutsiou, Marou-oka.
Yetsiou.	Toyama.	
Yetsingo.	Takata.	Naga-oka, Simbota.
Kaga (Ka-siou).	Kana-zawa.	Komats, Daïsioosi.
Noto (Neo-siou).	Sons-no-Misaki.	Kawa-siri, Nanao.
Sado (Sa-siou).	Koki.	

RÉGIONS ET PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	VILLES PRINCIPALES.
	Sanindo (*contrée du versant septentrional des montagnes*).	
Tango.	Miyazou.	Tanabe.
Tanba.	Kame-yama.	Sasa-yama, Fouktsi-yama.
Tasima.	Idzousi ou Deïsi.	Toyo-Oka.
Inaba (In-siou).	Tots-tori.	
Foki (Fo-siou).	Yonego.	
Idzoumo (Oun-siou).	Matsouyé.	
Iwam (Sek-siou).	Tsouwa-no.	Famada.
Oki (An-siou).		
	Sanyodo (*contrée du versant méridional des montagnes*).	
Farima (Ban-siou).	Fimedzi.	Akazi, Ako.
Mimasaka (Sakasiou).	Tsou-yama.	Katsou-yama.
Bizen.	Oka-yama.	
Bitsiou.	Matsou-yama.	
Bingo.	Foukou-yama.	
Aki (Ghe-siou).	Firo-sama.	
Souwo (Seou-siou).	Tok-yama.	Fouk-yama.
Nagata (Tsio-siou).	Fâki.	Tsio-fou, Founaka.
	Nan-Kaï-Do.	
Kil (Ki-siou).	Waka-yama.	Tanabe, Sin-miya.
Awasi (île d') (Tan-siou).	Soumoto ou Smoto (île Sikokf).	
Awa (As-iou).	Tok-sima *(id.)*.	
Sanonki (San-siou).	Taka-mats *(id.)*.	Marou-kame.
Iyo (Yo-siou).	Matsou-yama *(id.)*.	Ouwa-sima, Ima-bari.
Tosa (To-siou).	Kôtsi *(id.)*.	
	Saikaido (*contrée de la mer occidentale*).	
Tsikousen.	Fouk-oka (île Kiou-siou).	Akitsouki.
Tsikoungo.	Kouroume *(id.)*.	Yana-gawa.
Bouzen.	Kokoura *(id.)*.	Nakatsou.
Boungo.	Osouki.	Takeda, Saïki.
Fizen.	Saga *(id.)*.	Karatsou, Omoura.
Figo.	Kouma-moto *(id.)*.	Yatsou-siro, Oudo.
Fiouga (Asi-siou).	Iyifi *(id.)*.	Takanabe, Nobi-oka.
Oosoumi (Gousiou).	Kokou-bou *(id.)*.	
Satsouma (Stats-siou).	Kago-sima *(id.)*.	
Iki (l'île) (Isiou).	Katou-moto.	
Tsou-Sima (l'île) (Jaïsiou).	Fou-tsiou.	

Les divisions présentées dans le tableau qui précède sont appelées, en langue du pays, *kokf;* ce sont des principautés dont les chefs sont vassaux de l'empereur ou *koubo*.

Yédo, la capitale du Japon, est une cité immense, assise sur les bords d'une

rivière, divisée en plusieurs bras et qui la traverse. Ces voies naturelles de communication, augmentées encore par les canaux qui rayonnent dans l'intérieur du pays, facilitent les transports. Les denrées sont à si bas prix qu'on vit fort bien moyennant six sous par jour. Yédo est la résidence de l'empereur et de tous les princes feudataires de l'empire, qui y ont leurs familles, lesquelles y demeurent toujours comme otages de leur fidélité. La population de cette ville, que l'on regarde comme la plus grande du monde, est estimée à 1,400,000 âmes, et le nombre des maisons qu'elle renferme à 280,000. Celles-ci n'ont qu'un ou deux étages et sont bâties en bois, ce qui sans doute est cause de la fréquence des incendies qui y éclatent et l'ont consumée plusieurs fois. Aussi a-t-on institué un corps de surveillants qui la parcourent nuit et jour. Le port de Yédo est si peu profond qu'un vaisseau européen est forcé de jeter l'ancre à la distance de cinq lieues. C'est probablement aux tremblements de terre que l'on doit attribuer le petit nombre d'édifices remarquables de cette ville. Il est néanmoins quelques constructions que nous ne saurions passer sous silence; le fameux pont appelé *Niphon-Bas* ou Pont du Japon, est de ce nombre. Il est long de 240 pieds, construit en bois de cèdre et bordé de balustrades ornées de boules en cuivre. C'est de ce pont que l'on compte les distances sur tous les grands chemins de l'empire. Le palais de l'empereur, qui consiste en un grand nombre de logements, est entouré de murs de pierre, avec des fossés et des ponts-levis, et formerait à lui seul une ville considérable, puisqu'on lui donne une circonférence de cinq lieues d'une heure, tandis qu'il faudrait vingt et une heures pour faire le tour de la ville entière. Ce palais a une tour carrée, marque de prééminence, interdite dans cette ville aux autres grands, quoique chacun d'eux jouisse de ce privilége dans ses propres domaines; les toits sont ornés de dragons dorés; le cèdre, le camphrier et d'autres bois précieux se voient dans les colonnes et les plafonds. Le salon des cent nattes (*sen-sio-siki*) a 600 pieds de long sur 300 de large.

On ne connaît rien de Nagasima et de Nambou; on sait seulement que ce sont deux villes principales.

Odawara, au sud-ouest d'Yédo, a des fabriques de porcelaine; on y prépare le cachou ou la terre odorante du Japon, matière en effet terreuse, mais que l'on tire d'un végétal que l'on croit être le *mimosa catechu* de Linné.

Okosaki n'a rien qu'un pont superbe.

Nacoya, chef-lieu de la fertile province d'Owari, donne son nom à une baie. C'est une des plus riches villes du Japon; elle est défendue par un château-fort, entouré d'eau.

Miaco, la deuxième ville de l'empire dont elle fut autrefois la capitale, et qui porte encore le nom de *Kio* (résidence), est située dans les terres à environ 54 lieues au sud-ouest d'Yédo et dans une plaine unie. Miaco est le principal siége des fabriques et du commerce et le lieu où l'on bat monnaie. Le daïri ou grand pontife y a sa cour qui se compose d'une partie des 52,000 prêtres de cette ville, tous gens lettrés. Le vaste palais de ce pape japonais est inaccessible aux étrangers, mais les temples de cette autre ville sainte ont été visités et décrits. C'est encore à Miaco que s'impriment tous les livres et notamment l'Almanach-impérial, l'un des ouvrages les plus importants et les plus utiles qui se publient dans tout l'empire. La population est d'environ 400,000 âmes. Le nombre des palais, dont le plus vaste est le *Kia-mitz*, palais de l'empereur, est de 150; celui des temples dépasse 6,000. On cite comme étant des plus remarquables le temple impérial appelé *Tchouganïn*, monastère immense, composé de 28 temples et entouré de délicieux jardins; le *Fo-Kosi*, bâti en marbre blanc, orné dans son intérieur de 96 colonnes en bois de cèdre, et célèbre dans tout l'empire par la statue colos-

sale de *Daïbout* (grand Bouddha), qui représente ce personnage assis dans une fleur de lotus à la manière indienne : la hauteur de ce colosse est, dit Klaproth, de 81 pieds, dont 71 1/2 sont affectés à la statue et les 9 1/2 restant à la feuille de lotus. Elle était en bronze doré avant le tremblement de terre de 1662; mais, brisée alors dans sa chute, elle fut remplacée par une autre en bois doré. Près de ce temple on voit la plus grande cloche connue, à laquelle on donne 16 pieds de hauteur, et qui pèse, à ce que l'on assure, 2,040,000 livres. Le temple de *Kwanwon* n'est pas inférieur au précédent : l'image du dieu de ce nom surpasse en grandeur celle dont nous venons de parler; les 36 mains de Kwanwon s'élèvent au-dessus d'un groupe de six statues de héros d'une taille gigantesque. Les Japonais portent à 333,333 le nombre des autres statues qui ornent ce temple.

Nara, à 8 lieues au nord-est de Miaco, est aussi rangée parmi les villes saintes, à cause de la quantité de ses temples, presque tous consacrés au culte de Bouddha. Celui de Koubosi, l'un des plus remarquables, est précédé de trois vastes cours qui s'élèvent en amphithéâtre et auxquelles on arrive par de très-beaux escaliers. Chacune de ces cours est ornée de figures colossales, et de chaque côté de la porte du temple sont deux lions d'une grosseur monstrueuse. Un autre temple, consacré à Daïbout, renferme une statue de ce dieu, toute en cuivre, et dont les dimensions sont telles que la poitrine a 46 pieds de largeur.

Ozaka, à l'embouchure du Yodogava, est considérée comme le port de Miaco; c'est une des villes maritimes les plus florissantes de l'empire et dont la population est de 700,000 âmes, si l'on admet, comme le prétendent les Japonais, qu'elle puisse mettre sur pied une armée de 80,000 hommes, mais il est présumable qu'elle n'a que 200,000 habitants. Deux gouverneurs commandent alternativement chacun pendant trois années et habitent la citadelle bien fortifiée, à l'une des extrémités de la ville. Les canaux dont cette ville est coupée et que l'on passe sur des ponts de cèdre, rappellent Venise; les agréments qu'on s'y procure, joints à l'abondance et au bas prix des vivres, y attirent les Japonais qui recherchent les plaisirs, et tous les riches y ont un pied-à-terre; mais comme si le gouvernement craignait qu'ils n'abandonnassent le séjour de la capitale pour celui de cette ville, il ne leur permet pas d'y coucher plus d'une nuit. Ozaka renferme un jardin botanique où l'on cultive tous les végétaux qui croissent au Japon.

Fiogo, dans la même province, sur le golfe d'Ozaka, est une ville riche, grande, bien peuplée et qui possède un port garanti par un vaste môle.

Mourou, dans la province de Farima, a des fabriques où l'on travaille les cuirs de cheval à la manière des Russes. Cette ville est pourvue d'un port naturel.

Kake-gava a un port et 400 maisons; Kana-zava passe pour une cité des plus considérables du Japon.

Les villes des côtes septentrionale et occidentale de l'île Niphon ne sont point connues, et l'on en doit dire autant de celles de l'île Sikokf. Nous passerons donc aux villes de l'île Kiou-siou.

Sanga est aussi célèbre par ses belles femmes que par ses manufactures de porcelaine presque transparente.

Kago-sima vit le débarquement des Portugais lors de la découverte du pays.

L'île Firando, près de la côte méridionale de celle de Kiou-siou, a 9 lieues de longueur sur 5 de largeur. Elle acquit quelque célébrité à l'époque de la découverte du Japon, comme ayant été un des premiers asiles de la religion chrétienne.

Il en est de même de l'île d'Amakousa, qui a 10 lieues d'étendue sur 8; les jésuites y fondèrent un collége où ils établirent une imprimerie.

Entre Kiou-siou et la Corée, l'île Tsou-sima forme une province qui fut tributaire des Coréens avant d'être soumise aux Japonais; son étendue est de 18 lieues sur 5.

Le petit archipel Goto termine le Japon au sud-ouest.

Mais il faut distinguer le fameux port de Nangasaki ou Nagasaki, le seul dans lequel il soit permis aux vaisseaux étrangers de jeter l'ancre, privilége aujourd'hui exclusivement réservé aux Hollandais et aux Chinois. Nangasaki compte 87 rues, chacune de 60 toises de longueur (c'est la mesure légale d'une rue). On estime à 5,000 ou 6,000 le nombre des maisons, et à 62 celui des temples qui sont construits sur des hauteurs et consacrés à la fois au culte et aux plaisirs. Ce lieu, qui n'était qu'un simple village, doit au commerce portugais sa prospérité et son importance.

La petite île de Dézima n'est, à bien prendre, qu'une rue de Nangasaki; quand la marée est basse, un seul fossé la sépare de la terre ferme. C'est à Dézima qu'est établie la factorerie hollandaise placée sous la direction du gouverneur général des Indes néerlandaises; les magasins de la Compagnie, son hôpital, les maisons des facteurs à deux étages, avec l'entrepôt au rez-de-chaussée et les logements au premier, voilà en quoi consiste l'établissement. Le tout est construit en bois et en terre glaise, avec un toit couvert en tuiles; les fenêtres ont des châssis de papier et le sol est jonché de nattes; ce n'est que depuis peu que l'on a fait venir de Batavia quelques petits compartiments à carreaux de vitres destinés à garnir les croisées. Un jardin de plaisance se trouve à l'extrémité de ces constructions; il est embelli d'un belvédère à deux étages. Plus loin on voit le collége des interprètes, vaste maison qui sert à loger les Japonais qui remplissent ces fonctions et qui y habitent en assez grand nombre quand les vaisseaux de la Compagnie sont en rade, mais dont un ou deux truchements seulement restent dans ce poste lorsque l'escadre a mis à la voile. Dézima renferme encore une maison pour les *ottonas,* sorte de commissaires chargés de surveiller ce qui se passe dans l'île et d'en adresser un rapport au gouverneur; ce sont eux qui commandent la garde et les postes et qui donnent la consigne aux sentinelles.

Les Japonais sont bien faits, libres et aisés dans leurs mouvements, d'une structure robuste et de moyenne taille. Leur teint jaunâtre tire quelquefois sur le brun; quelquefois aussi il se perd dans un blanc pâle. Les jeunes gens des deux sexes ont la peau du visage unie, rosée, et la tête ornée d'une chevelure noire abondante. Les écrivains hollandais vantent avec beaucoup de complaisance la beauté des jeunes femmes; celles de distinction, en s'exposant rarement à l'air sans être voilées, conservent le teint aussi blanc que les Européennes. Les Japonais ont dans leur organisation tous les traits caractéristiques de la conformation mongole, y compris la position oblique de l'œil qui s'éloigne plus de la forme ronde que chez aucun autre peuple; oblong, petit, enfoncé dans la tête, il paraît clignoter continuellement. Leurs paupières forment un sillon plus profond, et leurs sourcils sont placés plus haut qu'on ne le voit ordinairement parmi les autres nations. Ils ont généralement la tête large et le cou court, le nez gros et comme tronqué, les cheveux noirs, épais et brillants, ce qui peut-être n'est dû qu'à l'huile dont ils les oignent. Du reste, les deux sexes marchent avec gaucherie et les femmes plus encore que les hommes, ce qu'il faut probablement attribuer aux bandages qu'elles portent autour de leurs hanches et qu'elles serrent si fort que leurs pieds en sont tournés en dedans.

Cette race d'hommes, dit M. Klaproth en parlant des Japonais, a beaucoup de ressemblance, au premier coup d'œil, avec les Chinois, par la figure et l'extérieur; mais en examinant soigneusement leurs traits caractéristiques et en les comparant avec ceux de ce peuple, on s'aperçoit aisément de la différence qui existe entre eux. Les yeux des Japonais, bien que placés aussi obliquement que ceux des Chinois, s'élargissent



DAME JAPONAISE.

davantage près du nez, et la paupière, quand elle est ouverte, paraît être moins relevée. Leur chevelure n'est pas uniformément noire; elle se rapproche plutôt du brun foncé, et dans les enfants au-dessous de douze ans elle présente toutes les nuances, même celle du lin; néanmoins on trouve des personnes qui ont les cheveux entièrement noirs et presque crépus, avec les yeux obliques, et la peau aussi très-noire. A une certaine distance, le teint des gens de la classe inférieure paraît jaune, à peu près comme la couleur du fromage; celui des citadins varie suivant leur manière de vivre; et dans les palais des grands on rencontre des femmes dont la peau est aussi blanche et les joues aussi colorées que celles des Européennes. Quant aux vagabonds errant sur le grand chemin, leur peau est d'une teinte qui tient le milieu entre la couleur du cuivre et celle de la terre brune; c'est là le teint général des paysans, surtout pour les parties de leur corps qui sont exposées à l'ardeur du soleil.

D'autres auteurs prétendent que les Japonais et les Chinois ont une même souche, et ils fondent leur opinion dans quelques traits communs, dans une foule de coutumes analogues entre les deux peuples, dans une civilisation à peu près égale et identique, enfin dans une industrie parallèle et roulant sur les mêmes articles. Ainsi, ils expliquent les dissemblances de types par des oppositions d'hygiène et de température, de même qu'ils croient trouver la clef des différences de langage dans une langue primitive, perdue pour les uns, conservée pour les autres; dans l'invasion mantchoue, dans un patois qui peu à peu serait devenu une langue par des améliorations successives, etc. Ces critiques de Klaproth et de Malte-Brun ont conclu de ces preuves et de beaucoup d'autres plus minutieuses à déduire, que cette famille chinoise, dérivation évidente et croisement d'autres souches, avait ses congénères de types autour d'elle, dans cette zone qui, partant du Japon, passe par la Corée pour traverser la Chine et va fondre ses nuances abâtardies dans le Tonquin, la Cochinchine, et jusqu'au pays siamois. Au reste, on peut poser ces débats, sans prendre part ni pour ni contre l'une ou l'autre opinion.

Le Japon, comme tous les pays du globe, a son histoire fabuleuse; les livres du pays prétendent que cet archipel fut d'abord gouverné par sept dieux ou esprits célestes, qui se succédèrent; les trois premiers naquirent par leur propre volonté; les quatre autres avaient des épouses. Après les sept dieux vinrent cinq génies terrestres dont le premier, la fille du soleil, nommée *Ten-sio-daï-sin* (le grand esprit de la clarté), est la divinité principale qu'on adore au Japon et particulièrement à Yzé, qui est, disent les naturels, le lieu de sa résidence; ils croient que leurs daïris ou empereurs descendent de Ten-sio-daï-sin, et que par conséquent leur origine n'est point humaine. La dynastie des daïris fut fondée l'an 660 avant l'ère chrétienne par Zin-Mou (le guerrier spirituel); ce prince, accouru de l'extrémité occidentale du Japon, fit la conquête de cet empire, à l'exception de la partie septentrionale qui resta occupée, longtemps après lui, par les Yébis, peuples aborigènes.

C'est à Zin-Mou que commence l'histoire chronologique de la contrée. Ce souverain, que l'on s'accorde à croire d'origine chinoise, civilisa le pays et fit reculer peu à peu, devant le progrès agricole et industriel, les races barbares qui l'habitaient. Ces émigrations de Chinois dans l'archipel japonais eurent lieu à plusieurs reprises et à diverses dates. Les annales chinoises rapportent elles-mêmes que, vers l'an 1195 avant Jésus-Christ, les habitants de la Chine orientale, opprimés par l'empereur Wou-Y, s'embarquèrent en très-grand nombre; hommes, femmes, enfants gagnèrent les îles voisines où ils fondèrent des colonies. Zin-Mou survint ensuite, et probablement à la tête d'une armée considérable d'aventuriers, car on s'expliquerait difficilement comment il eût pu seul conquérir le pays. Depuis le conquérant, d'autres colons arrivè-

rent, entre autres trois cents couples de jeunes gens des deux sexes, qui, d'après un récit évidemment allégorique, furent envoyés par l'empereur Tsin-Chi-Houang-Ti, sous la direction de *Ziko-Fouk* (Sin-Fou), médecin habile, vers l'île imaginaire de Fo-raï-soun, pour y chercher le breuvage de l'immortalité. Mais les émigrants cherchèrent vainement l'île et son trésor, et ils abordèrent au Japon l'an 209 avant Jésus-Christ. Leur conducteur mourut sur le mont Fousino-Yama, et comme il importa dans le pays des arts et des sciences qui n'y existaient pas, cela lui valut, après sa mort, les honneurs divins.

En élaguant de ce qui précède la partie fabuleuse on peut en déduire deux conclusions :

La première c'est que, malgré l'opinion de Malte-Brun, les habitants actuels de l'empire japonais n'en sont pas les aborigènes, ou que tout au moins la race qui y existait a été modifiée et fondue par la colonisation chinoise. Les premiers émigrants, Zin-Mou et les trois cents couples, n'ont pu prévaloir dans ces îles qu'en y paraissant en grand nombre; et il est arrivé là, ce qui a lieu partout : les races civilisées ont absorbé les races barbares.

La seconde conclusion, c'est la communauté de souche entre les insulaires actuels du Japon et les peuples du continent chinois; c'est là une conséquence presque indubitable, malgré les faits contraires : si les annales chinoises sont véridiques, la question d'origine n'est pas douteuse.

Quoi qu'il en soit, Zin-Mou n'en paraît pas moins être le fondateur de cette dynastie japonaise dont les descendants ont conservé jusqu'à présent la suprématie spirituelle. Ces souverains qui, dans le début, cumulaient toutes les attributions civiles, politiques, militaires et religieuses, étaient à la fois législateurs et patriarches, généraux d'armée et pontifes. La constitution japonaise semble avoir été féodale, et cette forme était tellement empreinte dans les lois, qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours; l'empire était partagé entre une foule de petits princes, vassaux du monarque, mais indépendants les uns des autres.

Jusque vers la fin du XIIe siècle, les descendants de Zin-Mou surent se maintenir souverains presque absolus; mais, énervés peu à peu, ils eurent la faiblesse de placer à leurs côtés un chef militaire nommé *koubo* ou *séougoun*, dont la puissance, consolidée par la succession héréditaire, s'accrut par les victoires et les intrigues. Bientôt ces grands fonctionnaires devinrent de véritables maires du palais, sous des rois fainéants. Ainsi, quand vers 1190, après une longue guerre civile, le séougoun Yoritomo, de la famille des Ghensi, eut délivré le daïri régnant des trames ambitieuses de la famille des Feikes, le vainqueur reçut le titre de généralissime, et Kama-Koura devint sa résidence.

Les empiètements des séougouns datèrent de cette victoire, mais l'usurpation ne fut consommée qu'en 1585, époque à laquelle le séougoun enleva au daïri jusqu'à l'apparence de l'autorité. Il y eut alors un souverain nominal, le daïri; un souverain réel, le séougoun.

Le Vénitien Marco Polo a, le premier, révélé l'existence du Japon, qu'il nomma Zipangri ou Zipangu. En 1542, Mendez Pinto, aventurier portugais, fut jeté par une tempête sur ces côtes; les Portugais de Malacca, ayant appris l'existence de cet empire, y détachèrent aussitôt une expédition à laquelle on permit d'établir des relations commerciales avec les habitants, et qui put se fixer à Nangasaki. Durant quelques années le commerce fut considérable et les Portugais en retirèrent de grands avantages; mais bientôt des missionnaires y vinrent dans l'intention de convertir les indigènes : on ne les repoussa point; on ne mit aucune opposition à ce qu'un grand nombre de naturels

embrassassent le christianisme, et ceux-ci envoyèrent à Rome une ambassade en 1585.

Dès lors on commença à avoir en Europe des renseignements sur ce pays; mais le gouvernement s'apercevant que les Portugais cherchaient à le renverser, une persécution terrible, dans laquelle on enveloppa les naturels catholiques, eut lieu contre eux; ceux des premiers qui refusèrent d'abjurer la nouvelle religion, furent exterminés, et cet état de choses dura trente ans[1].

Aux Portugais succédèrent les Hollandais qui fondèrent un comptoir à Nangasaki, en promettant de demeurer constamment étrangers aux affaires du gouvernement. Nous parlerons de la factorerie hollandaise établie à Dézima à l'article *Mœurs et usages*.

Les Russes, en formant des établissements sur la côte orientale de l'Asie, devinrent voisins du Japon, et firent plusieurs tentatives pour asseoir des relations commerciales avec ce pays; mais leurs avances furent toujours positivement rejetées, et on les invita même à ne plus se présenter s'ils ne voulaient pas s'exposer à perdre la vie.

L'espace qui nous reste pour terminer le premier volume des *Mœurs, Usages et Costumes* ne nous permet pas de nous étendre davantage sur les relations des Européens avec le Japon. Nous rendrons compte seulement de l'ambassade de Kœmpfer et de l'ultimatum des empereurs d'Yédo en réponse aux tentatives de la Russie.

Voici comment Kœmpfer, reçu en audience par le séougoun, rend compte de cette cérémonie :

« L'empereur était dans un lieu si obscur que nous aurions eu de la peine à l'apercevoir, si sa voix ne l'eût fait découvrir; il parlait néanmoins si bas qu'il semblait vouloir garder l'incognito. Les princesses du sang et les dames de la cour étaient vis-à-vis de nous, derrière des jalousies. Je m'aperçus qu'on avait mis des cornets de papier entre les cannes pour élargir les ouvertures et donner plus de facilité aux curieuses. Je comptai environ trente de ces cornets, ce qui me fit penser que les dames étaient en même nombre.

» Makino-Bingo, conducteur de l'ambassade, était assis seul sur une natte élevée, dans un lieu découvert, à notre droite, c'est-à-dire du côté de l'empereur. A notre gauche, dans un autre compartiment, étaient assis les conseillers d'État du premier et du second ordre. La galerie derrière nous était remplie des principaux officiers de la cour et des gentilshommes de la chambre impériale. Une autre galerie qui conduisait au compartiment de l'empereur était occupée par les enfants des princes, par les pages de Sa Majesté, et par quelques prêtres qui se cachaient le visage pour nous observer. Telle était la disposition du théâtre où nous devions jouer notre rôle.

» Notre premier interprète s'assit un peu au-dessus de nous, pour entendre plus facilement les demandes et les réponses; et nous prîmes place à sa gauche, tous à la file, après nous être avancés, en nous traînant et nous prosternant du côté des jalousies de l'empereur.

» Alors Bingo nous dit, de la part de ce monarque, qu'il nous voyait volontiers. L'interprète qui nous répéta ce compliment rendit aussi la réponse de notre ambassadeur. Elle consistait en un très-humble remercîment de la bonté que l'empereur avait eue de nous accorder la liberté du commerce. L'interprète se prosternait à chaque explication, et parlait assez haut pour être entendu de l'empereur; mais tout ce qui sortait de la bouche du monarque passait par celle de Bingo, comme si ses paroles eussent été trop précieuses et trop sacrées pour être reçues immédiatement par des officiers inférieurs.

[1] On trouvera dans notre ouvrage sur l'*Histoire des religions et le costume de ses ministres* les détails les plus circonstanciés sur la propagande du catholicisme au Japon, et sur les persécutions qui frappèrent les chrétiens et anéantirent leur culte dans ces contrées.

» Après les premiers compliments, l'acte qui suivit ce cérémonial devint une véritable comédie.

» On nous fit mille questions ridicules; on demanda l'âge, le nom, de chacun de nous; on nous fit écrire cela sur un morceau de papier, qui fut passé à l'empereur par un trou de la jalousie. On fit essuyer à l'ambassadeur un interrogatoire politique et géographique à la fois ; à moi, un interrogatoire médical.

» Quand ce fut fini, le prince, qui s'était tenu jusqu'alors assez loin de nous, s'approcha vers notre droite, et s'assit derrière les jalousies aussi près de nous que possible. Alors il imagina de se donner un divertissement nouveau, et c'était de nous faire marcher, arrêter, asseoir, lever, devant lui, tour à tour, comme on ferait pour un cheval que l'on essaye. Puis encore il nous fallut, pour complaire à Sa Majesté japonaise, nous complimenter les uns les autres, sauter, faire les ivrognes, écorcher tant soit peu la langue du pays, lire en hollandais, peindre, mettre et ôter nos manteaux. Le dernier acte de cette scène fut de nous engager à danser et à chanter. Je m'y prêtai de mon mieux, ajoute Kœmpfer, je me mis à gambader en chantant une chanson allemande, chanson amoureuse, autant qu'il peut m'en souvenir. L'empereur dut se retirer enchanté de moi. »

Telles sont les épreuves par lesquelles on fit passer le personnel de la légation hollandaise, et les successeurs de Kœmpfer, loin de pouvoir s'y soustraire, durent encore, pour distraire le séougoun, lui montrer comment en Hollande on s'y prenait pour inviter quelqu'un à dîner; comment un père s'entretenait avec son fils, une femme avec son mari, etc., etc.

Lorsqu'en 1804 M. Resanoff vint, de la part du czar, faire des propositions au gouvernement japonais, le délégué du séougoun, après bien des tergiversations, remit à l'envoyé de la Russie une pièce ainsi conçue :

« Dans les temps anciens, les vaisseaux de toutes les nations venaient librement au Japon, et les Japonais avaient même la faculté de visiter les contrées étrangères. Cependant il y a cent cinquante ans, un empereur enjoignit à ses successeurs de ne point souffrir que ses sujets sortissent de l'empire, et de n'en accorder l'entrée qu'aux Chinois, aux Hollandais, aux Coréens et aux habitants de l'île Rinkin. Depuis quelques années le commerce avec les derniers a été interrompu; les relations n'ont continué qu'avec les Chinois et les Hollandais. Depuis cette époque, plusieurs nations étrangères ont, à diverses reprises, essayé d'établir des liaisons d'amitié et de commerce avec le Japon; toujours elles ont été repoussées en vertu de la prohibition anciennement ordonnée, et parce qu'il serait dangereux d'établir avec une puissance inconnue des relations amicales qui ne seraient point fondées sur des bases d'égalité.

» L'amitié, en effet, est comme une chaîne, qui, pour atteindre un but particulier, doit se composer d'un nombre déterminé d'anneaux. Si une partie de la chaîne est solide, le reste faible, bientôt on verra les plus fragiles anneaux se briser. Donc la chaîne de l'amitié ne saurait être que désavantageuse aux parties les plus faibles.

» Il y a treize ans, un vaisseau russe commandé par le lieutenant Laxman aborda au Japon; un second vient d'arriver avec un ambassadeur du grand empereur de Russie. Le premier fut reçu avec quelque défiance, le second avec amitié. Le souverain du Japon a fait volontiers ce qui était en son pouvoir et d'accord avec les lois de l'empire. Il se plaît à considérer l'arrivée d'un deuxième vaisseau russe comme une preuve de la haute amitié que lui porte le souverain de la Russie.

» Ce puissant monarque lui a envoyé un ambassadeur et quantité de magnifiques présents. Si on les accepte, l'empereur du Japon devrait, suivant les coutumes du pays considérées comme lois, envoyer une ambassade à l'empereur de Russie, avec

des présents de pareille valeur. Mais il est défendu formellement à tout habitant et à tout vaisseau de s'éloigner de l'empire. D'un autre côté, le Japon est si pauvre, qu'il ne saurait fournir l'équivalent d'objets aussi précieux. L'empereur ne peut donc absolument recevoir ni l'ambassadeur ni les présents.

» Le Japon n'a pas de grands besoins, et les productions étrangères sont pour lui de peu d'utilité. Si un petit nombre d'objets d'une utilité réelle lui est refusé par son sol; si l'habitude lui a fait contracter quelques autres besoins, son commerce avec les Hollandais et les Chinois lui procure abondamment ces objets, et le luxe n'est pas une chose qu'on doive favoriser. Il serait très-difficile d'établir ici un négoce étendu, parce que la loi prohibe sévèrement toute communication entre le commun du peuple et les marins étrangers. »

Ce modèle de subtilité et de logique diplomatiques, chef-d'œuvre qui ferait honneur à notre Europe si raffinée en matière de protocole, cette pièce dilatoire, disons-nous, fut l'ultimatum des empereurs d'Yédo vis-à-vis des Russes. Malgré tous ses efforts, M. Resanoff ne put rien obtenir de plus, et, au mois d'avril 1805, il se rembarqua plein de rancune, soit contre les dignitaires japonais, soit contre les Hollandais, qui, sans doute, le desservirent dans sa négociation.

On compte au Japon trois religions principales qui se subdivisent en une foule de sectes : 1° le sinto ou sinsiou; 2° le bouddhisme; 3° le suedo, ou religion de Con-fu-Tzée.

La première, le sinto, est la plus ancienne de toutes et la croyance primitive de l'empire. Fondée sur le culte des esprits, ou des divinités invisibles qui président à toutes choses, elle eut jadis pour chef le daïri dont l'origine, ainsi que nous l'avons vu, est réputée céleste; et elle invoque avant tout la déesse Ten-sio-daï-sin, le grand esprit de la lumière, de qui le daïri est issu. Le temple principal de cette déesse est le Naï-Kou (temple extérieur), situé près d'Ouza, dans la province d'Yzé, et qui fut fondé, quatre ans avant notre ère, par le onzième daïri; c'est un édifice très-simple, entouré de sept autres temples dédiés à différents dieux ou génies. Non loin de là, sur le mont Nouki-Nouko-Yama, se trouvent vingt-quatre chapelles formant un Ghé-Kou (temple extérieur) consacré aux esprits tutélaires, et où l'on invoque le dieu To-yo-ke-o-daï-sin, patron du daïri, souvent adoré par lui, et à qui l'on attribue la création du ciel et de la terre. Ce temple, édifié comme tous les autres en l'an 4 avant Jésus-Christ, est entouré de quatre autres monuments religieux consacrés à la Terre, à la Lune, au Vent, etc. Seize sanctuaires ou chapelles, avec leur affectation particulière, sont dans le voisinage, et huit autres plus loin. Toute cette terre d'Yzé, en général couverte de temples et de lieux de sacrifices, est la terre sainte du Japon. Le temple principal de Fatsman, frère de la déesse Ten-sio-daï-sin, fut bâti l'an 570 avant notre ère, à Ouza, dans la province de Bounzen ou Bouzen. Fatsman, qui est le dieu de la guerre, veille à l'intégrité du territoire; aussi en cas d'hostilités les empereurs lui envoient-ils des ambassades.

Le respect que l'on porte aux chefs spirituels du Japon émane de la fondatrice de l'empire, Ten-sio-daï-sin, la principale divinité du culte de Sinto. A chaque intronisation on mesure avec une baguette de bambou la taille du nouveau pontife : cet étalon demeure dans le temple de To-yo-ke-o-daï-sin jusqu'au décès du souverain, époque à laquelle on l'envoie au Naï-Kou avec douze ou treize morceaux de papier qui renferment le nom et la notice biographique du défunt. Indépendamment de ces bambous des daïris trépassés, qui sont vénérés comme autant de *kami* (esprits), on conserve encore, dans le même temple, un chapeau de paille, un manteau pour préserver de la pluie, et une bêche : ce sont les emblèmes de l'agriculture.

Quand le daïri n'a point d'enfant, le peuple est convaincu que Ten-sio-daï-sin lui en envoie un; c'est pourquoi, dans ce cas, l'on a soin de déposer sous un arbre, à la porte du palais, un rejeton de famille illustre; et, en le voyant, le peuple crie au miracle. L'âme du pontife est réputée immortelle sans que ce soit une exception : le culte sintoïste reconnaît pour tous les hommes une survivance de l'âme à la matière. Toutes les âmes comparaissent devant des juges célestes qui prononcent la sentence; celles des hommes vertueux sont admises dans le paradis, *Taca-amaca-warà* (la plate-forme élevée du ciel), où elles deviennent kamis ou génies bienfaisants; celles des méchants sont précipitées dans l'enfer, *ne-no-kounji* (royaume des racines). On honore les kamis en leur élevant des temples en bois ou *mia*, au milieu de chacun desquels on place le symbole de la divinité, qui consiste en bandes de papier attachées à des baguettes de bois de finoki (*thuya japonica*), et on en retrouve de semblables dans les maisons du pays qui, la plupart, ont leur petit mia. On pose dans ces chapelles, dont les côtés sont garnis de branches vertes de sakari, de myrte et de pin, deux lampes, une tasse de thé et plusieurs vases remplis de sakki, auxquels on ajoute, comme matériel servant au culte, ou comme symboles, une cloche, des fleurs, un tambour et d'autres instruments de musique, enfin un miroir, emblème de la pureté de l'âme.

Quoique d'une construction simple, ces mias forment, avec les habitations des prêtres, des édifices assez vastes, précédés de portiques d'honneur, et devant lesquels figurent d'ordinaire les deux chiens Koma-inu, tandis que ses deux compagnons Fino-O (le roi du feu) et Mitza-O (le roi de l'eau) sont représentés devant le sanctuaire de Ten-sio-daï-sin. Les images de ces deux personnages, qui suivirent la déesse dans son voyage de Fiouga à Idzumia, sont aussi portées dans toutes les processions en l'honneur de la principale divinité.

A des époques déterminées, les mias retentissent de prières à la gloire de la mère des bons daïris et de tous ceux dont les âmes sont devenues kamis. La prière serait inefficace si l'on s'adressait directement à Ten-sio-daï-sin ; aussi l'implore-t-on par l'intermédiaire des Zingo-Zin, divinités tutélaires et gardiennes, au nombre desquelles sont les autres kamis. Parmi ceux-ci on place non-seulement des hommes, mais encore des animaux, tels que le renard, surtout le gris, qui passe pour le plus intelligent de tous. On lui élève un petit temple domestique dans l'intérieur du logis; des sacrifices consistant en haricots et en riz rouge lui sont offerts, et on le consulte dans les affaires difficiles. Malheur au postulant si les aliments demeurent intacts, la chance tournera contre lui; mais s'ils disparaissent l'issue sera satisfaisante, car c'est le renard qui les aura mangés, à ce qu'ils croient.

Tout défilé dangereux, tout cap battu par la tempête a son patron spécial à qui l'on offre des aliments pour solliciter ses faveurs, de même que chaque district a ses divinités tutélaires. Les marins qui naviguent entre les îles Niphon et Sikokf ne manquent jamais de présenter en passant des crabes, du poisson d'eau douce, de l'ail et des crevettes, à Koufira, que l'on considère comme le Tengou (chien céleste de cette contrée). Les Tengous sont ordinairement représentés sous une forme humaine, avec des ailes de chauve-souris et un bec d'oiseau.

Divers mets composent aujourd'hui les sacrifices en l'honneur des kamis; il n'en était pas de même autrefois, et quelques holocaustes humains tombèrent sous le couteau des prêtres : par exemple, pour conjurer des divinités malfaisantes, comme Kiou-sin-rio, le dragon à neuf têtes du mont Toka-Kousi et d'autres kamis non moins redoutables d'Yamato, on leur immolait les membres chéris d'une famille, de jeunes et jolies filles, des adolescents de belle espérance.

Jadis, quand un grand personnage mourait, un certain nombre de ses amis et de ses

serviteurs étaient enterrés vivants avec lui; plus tard on ne les enterra plus, mais d'eux-mêmes ils s'ouvraient le ventre. Ce barbare usage, aboli par le 33e daïri, l'an 3 de notre ère, survécut à cet interdit jusque vers la fin du xve siècle, époque depuis laquelle on a substitué des figures d'argile aux hommes vivants.

Les cercueils des sintoïstes affectent extérieurement la forme du corps humain. Les prêtres de cette religion laissent croître leurs cheveux comme les laïques, et le mariage leur est facultatif.

Le bouddhisme est le second culte du Japon, et c'est aussi le plus répandu et le plus populaire; né avant l'ère chrétienne, ce culte alla bientôt se propageant dans toute l'Asie centrale, gagna vers la Chine et pénétra jusqu'en Corée, d'où il passa dans l'archipel japonais l'an 552 de Jésus-Christ. Ce fut en cette année, disent les annales du pays, que l'un des princes coréens envoya au daïri Kin-mei-ten-o, un ambassadeur qui était porteur d'une image de Bouddha Sâkya, et des livres classiques de sa religion. — « Essayez de ce rite nouveau, dit l'un des ministres du daïri. — Non, répondit l'autre ministre, car notre royaume a déjà assez de dieux à adorer, et si nous adressons nos adorations à ceux des contrées voisines, les nôtres seront mécontents. » — On prit un terme moyen, on ne se déclara ni pour ni contre les doctrines bouddhiques, ce qui n'empêcha pas qu'elles ne prévalussent bientôt. Les palais ouvrirent d'abord leurs portes à la religion étrangère; puis ses pompeuses et sombres pratiques, mises en parallèle avec le rite simple et pur du culte de Sinto, la firent préférer à celui-ci par la multitude. L'engouement devint contagieux et provoqua d'innombrables conversions; on ne se borna pas à demander à la Corée et à la Chine des prêtres bouddhistes; un grand nombre d'indigènes se rendirent dans les monastères du continent pour y étudier la nouvelle croyance et venir ensuite la prêcher dans leur pays. Les choses allèrent si loin que plusieurs daïris, descendants des dieux du Sinto, suivirent en secret la loi bouddhique; que des princes de leur famille, se rasant la tête, se firent bonzes, sans qu'on criât à l'apostasie; et que, en 805, le cinquantième daïri reçut le baptême complet. Après être entré dans le lieu sombre où s'accomplissait le mystère, on lui versa sur la tête l'eau consacrée comme aux autres néophytes; puis l'illustre converti plaça dans le palais des images de la religion qu'il venait d'embrasser, et s'en fit expliquer les livres canoniques.

Lorsqu'il fut devenu populaire et dominant, les empereurs firent reconnaître le bouddhisme comme religion de l'État, et cet acte reçut son entier accomplissement sans persécution et même sans contrainte. Mais il en résulta un fait assez étrange, c'est que, sans penser à une abjuration, les sectateurs de Sinto eux-mêmes adoptèrent le culte de Bouddha, et, peu à peu, les deux religions se fondirent pour n'en plus former qu'une aux yeux du vulgaire. Ainsi, de nos jours, les temples de Sinto sont ornés d'idoles bouddhiques, et les kamis figurent dans les temples consacrés au bouddhisme. Est-ce tolérance ou confusion?...

Les bouddhistes se divisent, au Japon, en huit sectes principales dont la nomenclature, aussi longue que fastidieuse, ne pourrait intéresser que le savant et le philologue. Il n'existe guère entre elles d'autres différences que le livre spécial suivi par chacune, et le nom du docteur qui les fit connaître.

L'Ikko-Sio (la véritable observance) est la seule qui comporte quelques détails, et fut fondée par Sin-ram, disciple de Ghen-Ko. Les prêtres qui la professent forment le principal collége religieux, passent pour être proches parents du daïri, conservent la tête garnie de cheveux, portent deux sabres et ont en voyage un costume analogue à celui des nobles japonais. Ils ont des norimons conformes à ceux des classes moyennes, mais leurs chevaux sont aussi magnifiquement harnachés que ceux des princes. Ils se

nourrissent de viande et de poisson et contractent mariage avec les familles les plus puissantes du pays. L'ordre réunit la richesse et la puissance; il est respecté, et traite avec le séougoun presque d'égal à égal. Lors de l'avénement de ces souverains, quand les prêtres des autres ordres reçoivent de lui une patente scellée d'un sceau en vermillon, les prêtres d'Ytski, au contraire, lui offrent un écrit dont le sceau est teint de leur sang et par lequel ils s'engagent à lui prêter assistance en cas de nécessité.

Les jamma-bos (hommes qui dorment dans les montagnes) forment une secte plus singulière encore. Ces jamma-bos, espèces d'anachorètes auxquels le peuple attribue une science surnaturelle et le don de magie, diffèrent des autres prêtres bouddhistes, en ce qu'ils se marient et mangent de la viande. Leur vie s'écoule en pèlerinages qu'ils font dans les hauts lieux, réputés saints; ils vont pieds nus, mais ils se couvrent d'amples vêtements. Leur large coiffure en forme de béguin plissé et retombant sur les épaules, leurs manches démesurément longues, et une immense écharpe dont les bouts viennent se rattacher derrière le dos, leur donnent une apparence lourde et bizarre.

Le costume des autres bonzes a des formes plus dégagées; ils sont vêtus de l'ample robe qui caractérise tous les ministres bouddhistes du continent. Les uns doivent avoir la tête rase; d'autres ont la faculté de conserver la petite touffe de cheveux.

On retrouve dans les pratiques du bouddhisme du Japon une partie des extravagances du culte brahmanique. Les dévouements farouches, la monomanie du suicide religieux, se rencontrent, comme dans l'Hindoustan, parmi les indigènes. Le fanatisme porte quelques-uns de ces malheureux à se noyer, à se brûler ou à se faire écraser, le tout à la plus grande gloire du dieu. Il en est qui, scellés dans le roc, y meurent de faim; d'autres qui entreprennent, tête et pieds nus, les plus lointains pèlerinages. Comme l'Inde encore, le Japon a ses joghis, espèce de moines qui s'astreignent aux plus cruelles austérités. Ce sont les guides des pèlerins dans la grande cérémonie des balances.

Voici en quoi consiste cette cérémonie. Après une longue course à travers les rochers, les Japonais qui font le pèlerinage arrivent sur un rocher qui s'élève au milieu des nuages, et au sommet duquel les joghis ont établi une machine qui soutient une large balance. Là, sur un plateau suspendu au-dessus de l'abîme, se placent tour à tour les pèlerins, tandis que de l'autre côté on place un poids équivalent pour les tenir en équilibre. Ainsi placés, chacun d'eux doit faire une confession complète, et si les bonzes s'aperçoivent de quelque restriction, ils secouent le fléau, et le malheureux roule au fond d'un précipice de 500 toises, au grand effroi des autres pèlerins qui assistent à ce spectacle horrible.

Le Japon est littéralement couvert de temples bouddhiques que l'on appelle *zi*. En parlant de Miaco nous avons donné quelques renseignements sur le Foko-Si, qui est le plus beau. Non loin de cet édifice on trouve le Mimi-Tsouka (la tombe des oreilles), ainsi nommé parce que le nez et les oreilles des Coréens, tués en cet endroit dans une bataille contre Tayko, y sont enterrés. Après la bataille, ce prince les avait fait saler et envoyer au Japon.

Outre Bouddha, que l'on regarde comme simple prophète, les divinités bouddhiques adorées au Japon sont le dieu Ancida ou Xaca, et son fils Canon; le premier, adoré sous diverses formes, l'est particulièrement sous celle d'un homme à tête de chien, ayant un cercle dans les mains et montant un cheval à sept têtes. Des aliments dont la desserte revient sans doute aux prêtres, lui sont offerts dans tous ses temples. De toutes les idoles de son fils Canon ou Kang-Wou, la plus belle est placée en rase campagne, dans une gorge aride et déserte, près de Miaco. De toutes parts on y vient

en pèlerinage adorer la statue de ce dieu, gigantesque figure qui a vingt bras armés d'autant de flèches, et sept têtes d'enfants dessinées sur la poitrine. La tête, la pose et les attributs de cette colossale image rappellent les monuments bouddhiques de l'Inde. Le temple que l'on voit près d'Ozaka, également consacré à Canon, mérite aussi d'être cité; c'est un monument gracieux, aux toits cannelés et montés par assises, orné de sculptures extérieures, entouré de jardins, et qui est desservi par deux cents prêtres qui ont leur logement dans les attenances de cet édifice.

Le suedo ou doctrine de Con-fu-Tzée est la troisième croyance en vogue au Japon. On suppose que ce fut l'an 284 de l'ère chrétienne qu'arrivèrent de Corée des hommes versés dans la religion des lettrés chinois, lesquels apportèrent à Miaco le Ron-Go, livre de Con-fu-Tzée, le présentèrent au daïri et l'enseignèrent à l'un de ses fils. Le célèbre chef de cette mission, Wo-Nin, rendit de tels services à l'empire que les honneurs divins lui furent décernés.

Les marchands et les navigateurs japonais reconnaissent trois divinités particulières : la première est le *Jebis* ou Neptune du Japon, qui est représenté assis sur un rocher, tenant d'une main un hameçon et de l'autre le poisson *Tai;* la seconde est *Dai-Kobou,* ou dieu de la prospérité; il tient en main un marteau avec lequel, en frappant, il fait sortir tout ce dont on a besoin; on le représente ordinairement assis sur un monceau de riz, ayant auprès de lui un sac destiné à recevoir tout ce qu'il aura fait sortir avec son marteau. La troisième est le dieu de la fortune, *Tossitokou;* on la représente debout avec une robe à longues manches, deux grandes oreilles, et tenant à la main un évantail.

Depuis la révolution de 1585 le gouvernement du Japon peut être considéré comme une monarchie héréditaire absolue, soutenue par un grand nombre de princes héréditaires également absolus, parmi lesquels la politique du pouvoir consiste à semer la division, à fomenter les discordes de manière à les affaiblir et à les tenir dans une espèce de dépendance qui garantit leur soumission.

Le daïri qui régnait en 1822 passe pour être le cent vingt et unième successeur de Zin-Mou. Il est permis de douter de la véracité des chronologistes; et le nom de daïri, qui signifie l'*intérieur du palais,* aussi bien que la défense faite de désigner l'empereur autrement, laisse supposer quelque peu de supercherie dans cette descendance immémoriale.

Quoi qu'il en soit, le daïri ne quitte pas sa résidence de Miaco, qui est pour lui une véritable prison d'État, et sa personne est sous la surveillance d'une garnison, entretenue par le séougoun, et qui ne lui permet de sortir que pour se rendre au temple dans les jours de solennité. Comme les revenus publics n'arrivent point dans les caisses du chef spirituel, l'empereur séculier pourvoit noblement à l'entretien du premier, qui, outre une forte subvention, a encore d'autres ressources. Ainsi, au lieu de donner les bénéfices ecclésiastiques, qui tous sont à son choix, il les vend, et il en use de même, relativement à des charges d'honneur, vis-à-vis d'une noblesse vaniteuse et quelquefois du séougoun lui-même qui, dans des vues politiques, se prête volontiers aux fantaisies de son collègue. Mais si l'argent, les titres et les prérogatives nobiliaires sont prodigués au pontife, en revanche on l'éloigne avec soin de toute affaire politique et de toute influence exécutive. Miaco et ses dépendances sont l'unique apanage qu'il ait pu conserver.

Afin de remplir ses instants, en le détournant de toute pensée d'usurpation, on lui a fait une vie tout occupée de cérémonial et d'étiquette minutieuse. Le daïri ne doit pas être saint aux yeux des autres seulement, il doit l'être encore aux siens propres, et il n'a pas la faculté de se croire d'une nature périssable; il doit avoir foi en lui-même, se croire dieu, et, en conséquence, parler et agir comme tel aussi bien devant

la foule que dans l'intérieur de son palais; en présence de ses affidés et même seul. Persuadé de son essence divine, il n'a plus à s'occuper des ambitions misérables de cette terre; il méprise les grandeurs et laisse en repos le séougoun qui arrive ainsi au but qu'il s'était proposé.

Mais la condition divine n'est pas chose aisée à porter sur la terre; et le daïri la paye par des peines de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Il n'a pas le droit de toucher la terre du pied : s'il lui prend fantaisie d'aller quelque part, des domestiques choisis le portent sur les épaules ou dans des litières, ou bien il marche sur des sandales qui ont douze doigts de hauteur. Le grand air lui est défendu, et il ne s'exposerait pas aux rayons d'un soleil qui luit sur tout le monde.

Le daïri ne se coupe ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles, parce que, comme nous l'avons dit, son corps est sacré pour lui aussi bien que pour les autres; des serviteurs lui rendent ces soins pendant son sommeil, et encore, à son réveil, entre-t-il en fureur en s'apercevant qu'on a retranché une portion de sa personne sacrée, et il infligerait une punition aux coupables s'il les connaissait.

On alla jusqu'à obliger le pontife à se tenir assis sur son trône, la tête chargée d'une lourde tiare, immobile, sérieux, fixe, pendant toute une matinée; s'il remuait seulement les paupières, c'était un triste présage qui annonçait des troubles dans l'empire; si une démangeaison, un tic nerveux donnait à sa tête la moindre impulsion, on en augurait les maux les plus cruels : la perte de l'empire, l'engloutissement de l'archipel. On a heureusement laissé tomber en désuétude cette coutume un peu fatigante.

Une tunique de soie noire sur une robe rouge, par-dessus lesquelles flotte une simarre de soie d'une extrême finesse, composent l'habillement du daïri : une espèce de chapeau ou bonnet, garni de fanons semblables à ceux d'une tiare ou d'une mitre, repose sur un front peint de blanc et de rouge. Ce bonnet, de forme conique, a plusieurs points de ressemblance avec celui du grand-lama.

La table de ce chef spirituel est magnifiquement servie; chaque jour on lui prépare un souper somptueux dans douze appartements du palais, et lorsqu'il a fait connaître celui qu'il préfère, tout cet appareil est réuni sur une même table. La vaisselle, toute d'argile, est brisée à mesure qu'on l'enlève de table. La domesticité elle-même a la conviction que si un autre que le daïri ou un membre de la famille impériale touchait à la desserte de ce repas, la gorge et la bouche du coupable enfleraient aussitôt et qu'il périrait étouffé. Pendant la durée de ce repas, une musique bruyante se fait entendre.

Une cour ecclésiastique règle la succession du daïri; elle appelle à ce trône le plus proche parent du défunt, qu'il soit majeur ou mineur, que ce soit son fils, sa fille ou même sa veuve. Nulle part qu'au Japon cette formule d'éternité dans la puissance temporelle n'a plus de vérité : « Le daïri est mort, vive le daïri! »

Sacrés comme lui, les courtisans qui entourent le daïri ne s'écartent pas des choses d'ordre spirituel; et, de même que nos prélats du temps passé, ils ont des bénéfices où ils se retirent une partie de l'année.

Le pontife a douze femmes légitimes; elles sont vêtues d'amples robes de soie d'une telle largeur qu'elles se trouvent pour ainsi dire dans l'impossibilité de marcher en habits de cérémonies.

Chef spirituel de l'empire, le daïri tient, dans l'ordre hiérarchique, une place au-dessus de celle du séougoun, son plus puissant officier, et bien qu'en réalité tout le pouvoir lui appartienne, ce dernier n'a garde de lui contester des priviléges de pure forme qui lui garantissent sa propre usurpation. Par exemple, dans des affaires importantes qui concernent la politique de l'empire, s'il s'agit d'une innovation législative, d'une question diplomatique, le séougoun envoie une ambassade à son collègue pour

obtenir son assentiment. Dans ces démarches consultatives, on déploie une grande pompe afin de frapper la multitude et de convaincre le peuple de la bonne harmonie qui existe entre les deux chefs.

Certains ecclésiastiques, hauts en dignité, sont entretenus à Yédo par le daïri, et chargés d'exercer une surveillance continuelle sur les actions du séougoun, touchant les choses qui tiennent à la religion. Quelques dames d'honneur, venues de Miaco, ont même la tâche assez extraordinaire d'inspecter le ménage impérial et de tenir note des infidélités reconnues. Il est probable que ce contrôle n'est pas très-sévère, puisque ceci a lieu de bon accord et comme chose convenue entre les deux monarques.

A l'époque de la nouvelle année, le séougoun envoie au daïri de riches présents, parmi lesquels l'usage veut qu'il se trouve une grue blanche à tête noire qui doit avoir été prise dans une chasse au faucon, par celui même qui l'offre; ceci est obligatoire.

Indépendamment de cet échange constant de bons rapports, le séougoun en personne vient ordinairement tous les cinq ans visiter le daïri dans sa résidence de Miaco. Il ne faut pas moins de huit mois pour se préparer au luxe et au cérémonial qui sont déployés en cette occasion. Nous emprunterons à Montanus une description de cette solennité dont il rapporte les pompes et les magnificences.

Le sol des rues de Miaco, jonché de sable, reluit au soleil comme s'il était pavé d'argent. Au point du jour le cortége commence à défiler, avec ses caisses vernissées où se trouvent entassés les plus riches présents, avec ses dames de la cour en norimons, ses officiers, ses dignitaires à cheval, et tout l'accessoire obligé de serviteurs, tenant les rênes ou escortant avec des parasols. Cette avant-garde est suivie de trois carrosses, merveilleux de luxe et d'art et que l'on estime à 400,000 francs chacun; les cercles des roues sont de vermeil, les rayons enrichis d'or émaillé. Ces trois voitures, traînées par deux grands taureaux noirs couverts de soie cramoisie, renferment les trois favorites du séougoun, derrière lesquelles viennent en norimons les autres femmes. On ne pourrait décrire les carrosses du séougoun et du daïri qui suivent ensuite; l'or, l'argent, la soie, les plus délicates peintures sont réunis dans ces chefs-d'œuvre de l'industrie japonaise. Qu'on se représente l'effet que cela doit produire au milieu d'un cortége formé de plusieurs milliers de jeunes seigneurs aux vêtements de soie et d'or, montés sur les plus beaux chevaux de l'empire, et grossi par une élite prise dans chacun des bataillons de l'armée, fantassins ou cavaliers, pour augmenter et rendre plus brillante la suite des deux souverains.

Après cette marche processionnelle s'ouvrent à Miaco les conférences entre les deux empereurs. Elles durent une semaine, et la cérémonie se termine par l'échange des présents. Montanus dit que le séougoun fit porter, dans une semblable occasion, chez le daïri, trois mille lingots en argent, deux sabres à fourreau d'or massif, deux cents robes de damas à figures, trois cents pièces de satin, douze milliers pesant de soie écrue, cinq grands vases d'argent remplis de musc, dix superbes chevaux avec des housses brodées.

Il est possible que le voyageur du XVIIe siècle ait exagéré quelque peu les détails; mais quand on en retrancherait la moitié, il en resterait encore assez pour éblouir l'œil le plus indifférent.

On a vu les rapports du séougoun avec le daïri : ils prouvent suffisamment que le premier chef réel du gouvernement n'est pas avare, envers le second, de consolations relatives à la prééminence ostensible. Mais en définitive le véritable empereur, le souverain de fait, est le séougoun, et la véritable cour est à Yédo.

Depuis longtemps les séougouns ne sont plus de la branche d'Yoritomo; la famille actuelle date de 1585; c'est elle qui transporta la capitale à Yédo. L'empereur séculier

ne possède en propre que cinq provinces formant le *Gokosio* et qui sont administrées par des gouverneurs nommés *àbanjos*. Le reste est partagé entre 200 *damios*, vassaux et tributaires de l'empereur et qui possèdent presque tout le pays.

Bien que princes feudataires les damios, qu'on pouvait regarder jadis comme de petits monarques, voient de jour en jour leur autorité s'affaiblir. Le système du séougoun est de ruiner peu à peu ces grandes influences aristocratiques, d'autant plus vivaces qu'elles sont héréditaires. Ainsi, sur les deux cents damios ou princes des Kokfs, tous maîtres chez eux autrefois, il ne reste plus que ceux de Katya, de Satsouma et de Sendaï qui puissent être regardés comme libres du contrôle supérieur; les autres ne sont que de simples gouverneurs de districts, révocables par la volonté souveraine, astreints à laisser à la cour d'Yédo leurs familles comme otages et comme garantie de leur fidélité.

Celui de Sendaï est le premier et le plus influent de ces damios; son cortége se rapproche de celui d'un roi, et 30,000 hommes l'accompagnent quand il vient à Yédo; ses visites au palais impérial sont accompagnées de pompes magnifiques : devant lui flottent des étendards armoriés à son nom; puis on voit, renfermés dans leurs étuis ou fichés au haut de bâtons à pomme d'or et portés sur des coussins, des hallebardes, des lances, des fusils, des pistolets, des panaches, des queues de cheval blanches, des arcs et des flèches dans de riches carquois. Ensuite viennent des chevaux sellés, des chiens et des faucons de chasse, un orchestre complet de musiciens; des centaines de norimons et de palanquins; enfin des coffres supérieurement vernis, qui renferment la cuirasse et le casque du prince. Toute cette file de seigneurs, d'officiers, de soldats, d'employés, de valets, avance avec un ordre, une symétrie admirable; chacun sait, d'après une loi d'étiquette pratiquée dès l'enfance, où trouver sa place qu'il garde avec décence et gravité, n'osant rien faire de ce qu'elle lui interdit, et incapable surtout de méconnaître la puissance d'un supérieur et d'offenser sa dignité.

S'ils sont les personnages les plus influents du Japon, ils sont soumis à des charges équivalentes à leurs priviléges; contraints de fournir à toutes les dépenses des localités qu'ils gouvernent, ils sont astreints encore à économiser une somme qui doit être envoyée à Yédo comme tribut; ils doivent également mettre sur pied une force militaire suffisante, à la disposition du séougoun; puis, sur un ordre, partir du jour au lendemain pour aller présenter leur hommage à l'empereur d'Yédo. Il résulte de ceci qu'à l'exception des cinq ou six que nous avons cités plus haut, les damios en général vivent dans un état très-éloigné de l'opulence.

Les principaux damios sont appelés à faire partie d'un conseil révocable à volonté, mais qui jouit d'une autorité presque décisive; il porte le nom de Tsin-djo-no-sio ou conseil central général; il se subdivise en sept autres ministères ou conseils : 1° le Siko-bou-no-sio (conseil de législation et d'instruction publique); 2° Dzi-bou-no-sio (conseil général de l'intérieur) ; 3° Min-bou-no-sio (conseil des affaires du peuple ou de la police générale); 4° Fin-bou-no-sio (conseil général de la guerre); 5° Ghio-bou-no-sio (conseil des affaires criminelles); 6° Oiko-ouro-sio (conseil des finances); 7° Kounaï-na-sio (ministère de la maison de l'empereur).

Les voyageurs admirent les lois du Japon, et Kœmpfer les préfère à celles d'Europe. L'organisation de la justice est simple et régulière dans tout l'empire. On n'ajoute pas, à chaque siècle, comme chez nous, des clauses additionnelles aux lois; aussi il en résulte que les codes sont beaucoup plus concis que les nôtres. Les Japonais comparent le livre où ces lois sont écrites à une colonne de bronze qui résiste également au temps et aux orages; ils n'ignorent pas que, formulées pour d'autres âges, elles auraient parfois besoin d'être adoucies; mais ils savent aussi que leur ancienneté fait leur force

et cette considération les éloigne de toute réforme. Mais afin d'en tempérer les rigueurs, ils l'interprètent avec clémence et ils en restreignent l'application.

Employée comme moyen préventif, la police, d'ailleurs admirablement servie par la surveillance et l'espionnage, diminue le nombre des délits. Il arrive que, lorsque après une enquête mystérieuse on s'aperçoit qu'une affaire, toute grave qu'elle serait devant la loi, a des motifs d'ordre moral qui l'atténuent, on s'empresse d'arrêter les poursuites, et l'on étouffe ainsi la procédure. On appelle *näiboun* ce mode d'opération. Le contraire est nommé l'*omité mouki*. Les causes ont alors pour objet des attentats, et dans ce cas, les prévenus jugés publiquement n'ont de chances que celles de la loi. Dans les États immédiatement soumis au séougoun, à Nangasaki par exemple, un comité de juges d'instruction, présidé par le gouverneur, rend des sentences dont ce dernier a ensuite la responsabilité. Aussi les magistrats dont il est composé ne négligent-ils rien pour connaître la vérité, et il est rare que les débats n'en amènent pas la découverte manifeste. Les juges prononcent alors. Si le cas échoit, il leur est facultatif d'ordonner la torture ; mais ce moyen répugne à l'humanité indigène, et il n'est employé que pour des plus grands coupables.

A Yédo, devant le palais du séougoun, aussi bien que dans les résidences des gouverneurs de provinces, sont établies des boîtes carrées de deux pieds de long destinées à recevoir les plaintes contre les officiers du gouvernement, et dans lesquelles tout Japonais lésé dans ses droits peut jeter une supplique. Près de cette boîte se tiennent deux officiers subalternes chargés de surveiller les individus qui viennent y déposer un écrit, lequel, scellé par le plaignant, doit être signé de son nom et renfermer l'indication de sa demeure. Ceux qui sont dans la forme voulue sont expédiés à Yédo; on brûle les autres, excepté cependant lorsqu'une même supplique se présente pour la troisième fois sans signature, cas auquel elle est jointe aux pétitions régulières.

Ces pièces sont ouvertes à des jours déterminés, et la lecture en est faite par le séougoun en personne. On procède immédiatement à des informations précises relativement aux plaintes formulées; si elles sont justes, l'officier, le banjo, l'ottonan passent en jugement; si au contraire les faits articulés sont entachés de fausseté, c'est au plaignant que l'on inflige une punition. Elle consiste à promener le calomniateur, à cheval, par toute la ville; il est précédé d'un drapeau de papier d'une énorme dimension sur lequel on a inscrit son nom, son âge et son délit; à chaque place, à chaque carrefour, on lit la sentence portée contre le coupable, et, arrivés sur le lieu des exécutions, on finit par lui trancher la tête.

Les gouverneurs impériaux ne peuvent, dans les domaines de l'État, ordonner une punition capitale sans en avoir préalablement obtenu l'autorisation du souverain. A cet égard les princes feudataires ont une plus grande indépendance; mais ils ne font point un abus de ce droit de vie et de mort, car le supplice d'un homme est une tache pour la nation; d'ailleurs ils s'exposeraient à être réprimandés par le séougoun qui impute volontiers aux princes les dépravations de leurs sujets. Au reste, sous le rapport judiciaire comme sous le point de vue civil, il est plus avantageux de vivre sous le régime des feudataires que sous la loi directe du séougoun. Dans les petits États l'administration est plus paternelle, les impôts sont moins lourds; on les exige avec moins de sévérité. Et puis il y a plus de rapprochements entre le peuple et ses maîtres dans des principautés où les emplois sont pour ainsi dire à vie et se transmettent même par voie d'hérédité, que dans les provinces traversées chaque année par des proconsuls nouveaux, qui s'inquiètent beaucoup plus d'un reproche de l'empereur, que des souffrances des contribuables.

La peine de mort est portée contre la plupart des grands crimes, tels que le meurtre,

la contrebande, l'incendie, le vol. Si le coupable appartient à la noblesse, il obtient la faveur de ne pas périr de la main du bourreau; on la lui accorde, du moins ordinairement. Paré de ses plus beaux habillements, le patient fait venir sa famille, lui adresse ses adieux, se découvre le ventre et se l'ouvre au moyen de deux incisions en croix.

Ce genre de mort est si peu extraordinaire au Japon, que tout seigneur porte sur lui constamment de quoi accomplir légalement ce sacrifice. La coutume de se couper le ventre est devenue banale; le Japonais la pratique pour un mot, pour la plus petite querelle, pour une lubie : c'est une monomanie. Personne ne s'en étonne; on s'enquiert tout au plus du motif. Pendant leur jeunesse, les enfants de famille s'exercent afin de pouvoir, à l'occasion, s'éventrer avec grâce et dextérité; ils prennent des leçons pour que l'acte final de leur vie leur fasse honneur, et ils y apportent autant d'application que nos adolescents peuvent en mettre aux leçons de gymnastique. Cette direction d'idées leur inspire dès l'enfance un profond mépris de la mort, et ils se montrent jaloux de la prévenir par un dévouement éclatant; ils la préfèrent à la plus légère insulte. Le point d'honneur, devenu ainsi l'un des côtés saillants du caractère de ce peuple, lui a conservé une certaine trempe énergique qui se fût amollie dans de longues années de paix. La loi elle-même, prévoyant le suicide, en a réglé les conditions : pour qu'il soit consommé d'une manière légale, la victime doit avoir une robe blanche et un vêtement spécial sans armoiries ni aucun ornement; lorsque le noble s'en est revêtu, on garnit extérieurement la maison de tentures blanches pour dérober les pavois de couleurs où sont brodées ses armes; puis, devant la famille réunie, il s'ouvre le ventre avec un poignard. Les officiers civils et militaires semblent si bien s'attendre à cet événement, qu'indépendamment de leur costume ordinaire, ils portent continuellement avec eux, même en voyage, l'attirail indispensable pour un suicide légal.

On rapporte que deux seigneurs, attachés au service du séougoun, se rencontrèrent, l'un descendant les degrés du palais avec un vase vide, l'autre les montant avec un plat destiné à la table de l'empereur; leurs sabres se heurtèrent par hasard; celui qui descendait, au lieu de laisser passer sans attention un incident aussi misérable, s'en fâcha; l'autre lui adressa des excuses, en ajoutant qu'après tout le malheur était mince et qu'un sabre en valait un autre. L'offensé prit mal la chose. — « Un sabre vaut l'autre! exclama-t-il, vous allez voir que non. » — Et tirant l'arme qui pendait à son côté, il s'éventra. Le second ne dit pas un mot, gravit en hâte l'escalier, va déposer son plat sur la table impériale, puis accourant essoufflé près de son adversaire agonisant : — « Sans le service du prince, s'écrie-t-il, je n'aurais pas tant tardé. Un sabre vaut l'autre! » — ajouta-t-il en s'ouvrant le ventre à son tour.

Quelque étranges que paraissent de tels faits, ils ne sont pas rares. En 1808, un vaisseau de guerre anglais, *le Phaéton,* entra dans la baie de Nangasaki par un chenal réputé si dangereux qu'on n'avait pas cru devoir le garder. On ne s'aperçut de l'entrée du navire que lorsqu'il se trouvait déjà près du mouillage, devant le Papenberg, à une lieue à peine de Nangasaki. Lorsque les autorités japonaises, qui l'avaient pris pour un navire hollandais, reconnurent le pavillon britannique, ce fut dans toute la ville une levée de boucliers : le gouverneur fit son appel aux troupes campées dans les environs, et, sans compter une centaine de canonnières qui firent voile pour couper la retraite à l'audacieux anglais, 11,000 hommes se déployèrent bientôt sur la plage, avec l'intention de faire payer cher aux étrangers cette inutile fanfaronnade. Heureusement que *le Phaéton,* se doutant, en voyant ces préparatifs, du sort qui l'attendait, put, à la marée descendante, quitter la baie avant que ses ennemis fussent tous groupés.

Il n'y avait là rien qui pût donner lieu à une action contre le gouverneur dans nos coutumes européennes; mais il n'en était pas de même vis-à-vis de la législation



Japonais de condition et son valet.

japonaise; il n'y avait pas apparence qu'on pût justifier aux yeux de l'empereur cette négligence qu'accusait un événement inattendu. C'est pourquoi le gouverneur préféra prévenir la sentence; après une consultation avec son gokaro ou premier adjoint; après avoir pris toutes ses mesures, il quitta le palais impérial pour ne pas le souiller, s'enferma dans un pavillon de jardin; puis, lorsqu'il eut vidé, suivant son habitude, son dernier verre de sakki, il s'ouvrit le ventre avec son sabre. Afin de l'aider à trépasser plus vite, un ami intime qui l'avait assisté dans ses derniers moments, lui enfonça un petit couteau dans la gorge. Le prince de Fisen, à qui la baie de Nangasaki est également confiée, se trouvait solidaire de l'événement. Toutefois, le sacrifice accompli ayant mitigé la négligence commise, il en fut quitte pour garder les arrêts durant cent jours, mais il dut payer à la famille du gouverneur défunt une rente annuelle de mille kobangs (28,000 francs).

Malgré tout ce que l'on dit en faveur des institutions japonaises, ce n'est pas faire l'éloge des lois que de vanter la rareté des crimes dans ce pays, car il n'en peut être autrement dans une contrée où chaque citoyen est solidaire des délits commis par son voisin; où des familles, des villages entiers sont livrés au dernier supplice pour expier le crime d'un seul. On doit reconnaître que, tout en restreignant le nombre des méfaits, elles ôtent à l'innocence sa tranquillité, à la société ses agréments. Et à tout prendre, il vaut mieux courir le risque d'être volé une fois ou deux dans sa vie, que de craindre à tout moment d'avoir le ventre coupé en expiation des vols commis par un voisin. Au surplus, la dégradation de l'espèce humaine peut nécessiter un frein aussi terrible. Qui pourrait répondre que l'Europe n'aura pas aussi un jour une muraille chinoise et une législation japonaise?

Celui qui expose de l'argent au jeu encourt la peine de mort, de même que celui qui profère un mensonge devant un magistrat. Les supplices, dit Ferrario, sont affreux : les coupables sont crucifiés la tête en bas, brûlés vifs ou plongés dans l'huile bouillante, écartelés ou mis en pièces par le bourreau, décapités, étranglés, à moins qu'on ne leur ouvre le ventre. Il est néanmoins certains délits qui ne sont punis que d'une peine pécuniaire; le châtiment des esclaves et des valets est le bâton ou le fouet.

Les prisons, toujours pleines, sont effrayantes comme dans tous les pays où l'incarcération est plutôt une peine qu'un moyen de s'assurer des coupables. A mesure, dit Beccaria, que la misère et la faim disparaîtront des prisons; que la compassion et l'humanité pénétreront sous les verrous, ainsi que dans le cœur inexorable des ministres de la justice, les lois pourront de plus en plus se contenter d'indices moins rigoureux pour ordonner l'emprisonnement; un homme accusé d'un délit, arrêté et ensuite absous, ne devrait emporter avec lui aucune tache d'infamie.

Dans son *Traité de l'Esprit des lois,* Montesquieu indique un moyen qui lui paraît propre à réformer la législation et le caractère féroce des Japonais. Il est vrai, dit-il, que l'esprit singulier de ce peuple, entêté, capricieux, entreprenant, bizarre, qui ne craint aucun danger, aucune disgrâce, semble, au premier coup d'œil, absoudre ses législateurs de l'atrocité des lois qu'ils lui ont données. Mais des hommes qui n'ont, par caractère, que du mépris pour la mort peuvent-ils être contenus par l'aspect continuel des supplices, et ne finissent-ils pas par s'y accoutumer? On trouve pourtant dans les relations des voyageurs, au sujet de l'éducation de ce peuple, qu'il a pour maxime de traiter les enfants avec douceur, parce qu'autrement ils s'endurcissent aux châtiments; qu'il ne faut pas maltraiter les esclaves, parce qu'ils songent enfin à la défense. N'aurait-on pas pu juger, par l'esprit qui règne dans le gouvernement d'une famille, de celui qui doit présider au gouvernement politique et civil? Un législateur éclairé eût cherché à ramener les esprits par un système de peines et de récompenses

sagement combiné, par des maximes de philosophie, de morale et de religion appropriées au caractère de ce peuple, par une juste application des règles qui constituent le véritable bonheur, par le châtiment de la honte et par l'attrait d'un bonheur stable et d'une douce tranquillité. Que s'il eût eu lieu de craindre que des esprits accoutumés à n'être retenus que par des peines cruelles ne pussent être contenus d'abord par des peines modérées, il aurait eu recours à des voies plus lentes et plus cachées, en mitigeant la peine dans les cas les plus susceptibles de grâce, jusqu'à ce qu'il eût pu parvenir à la modifier pour tous les délits. Mais le despotisme ne connaît pas de pareils moyens et ne sait pas gouverner par de semblables règles; il peut abuser de lui-même, et c'est tout ce qu'il peut faire.

Nous avons vu précédemment que sans suivre précisément les voies indiquées par Montesquieu, le gouvernement japonais a de beaucoup amoindri l'antique cruauté de sa législation.

Selon Varinius le nombre des troupes fournies par les damios au séougoun s'élevait à 368,000 hommes d'infanterie et à 38,000 cavaliers. Kœmpfer, en maintenant ce dernier nombre, évalue l'infanterie à 138,000 hommes seulement. Outre ces troupes, le séougoun entretient encore, à sa propre solde, 100,000 hommes de pied et 20,000 chevaux, dont on forme sa maison militaire, ses gardes et les garnisons des forteresses impériales. Au reste, l'armée levée par les princes et les gouverneurs varie selon que l'État est calme ou agité.

La cavalerie et l'infanterie se divisent par détachements. Cinq soldats sont commandés par un homme que l'on nomme commissaire au riz, parce qu'il va chercher les rations dans les magasins publics. Une espèce de sous-lieutenant commande cinq de ces escouades. Deux cent cinquante hommes ont un capitaine et deux lieutenants; et il y a des grades correspondants à ceux de chef de bataillon et de colonel.

Ces troupes, dont la solde est presque toujours payée en nature, n'ont point d'uniforme; les soldats ont des habits bigarrés et les officiers ne suivent d'autre loi pour leur habillement que leur fortune et leur goût. Dans les grades supérieurs, ils ont des cuirasses, des cottes de mailles, et une coiffure qui consiste en un casque orné de soleils, de croissants ou de tout autre emblème qui leur plaît.

Le sabre est l'arme favorite des Japonais de toutes les classes; ils le portent long d'environ trois pieds, un peu courbe et à dos très-large; les classes nobles ou militaires en ont deux. La trempe de ces sabres est excellente, et lorsqu'ils sont vieux on les préfère aux meilleurs damas, et les indigènes prétendent qu'avec une lame de choix on pourrait fendre en deux un homme de la tête aux pieds. Néanmoins le mousquet, et surtout celui à mèche, est employé dans l'armée, ainsi que l'arc, le javelot et le poignard. On se sert rarement d'artillerie.

Le métier des armes est en honneur au Japon; l'homme du peuple a pour le soldat une grande déférence, et quand il lui adresse la parole il se sert de l'adjectif *sama* (seigneur ou monsieur). Joint à ces égards, le costume des militaires, qui est de soie brochée en or et en argent, a jeté dans de singulières méprises les Européens, qui, voyant de grands personnages dans de simples soldats, se recommandaient aux hommes préposés à leur garde comme à des dignitaires impériaux.

La discipline n'est pas moins sévère que celle des anciens romains, et la jeunesse y est exercée à toutes sortes d'évolutions et de travaux militaires. Tous les ans, au mois de mars, des jeux publics sont offerts aux jeunes gens qui s'y présentent armés et sont bientôt partagés en deux armées qui ont chacune leurs drapeaux. L'attaque commence entre elles, d'abord à coups de pierre, puis, à mesure qu'elles s'approchent l'une de l'autre, les combattants se servent successivement du javelot, des pistolets, et



Cavalier Japonais.



GÉNÉRAL JAPONAIS.

enfin des épées. Il arrive souvent que le champ de bataille se couvre de morts et de blessés.

La population japonaise est subdivisée en huit catégories : 1° les *damios* ou princes dont le rang et les biens sont transmissibles ; 2° les *chadamados*, seconde noblesse qui partage avec la première le monopole des fonctions publiques ; 3° les membres du clergé soumis au daïri ; 4° les militaires à qui de longs services valent le rang de *dossines ;* 5° les négociants, aussi riches que nombreux, mais assez peu considérés quoiqu'ils mettent leurs services d'argent à la discrétion des princes ; 6° les artisans ; 7° les cultivateurs ; 8° enfin un petit nombre d'esclaves chinois et coréens, la plupart descendants des prisonniers faits autrefois ; les autres sont des enfants vendus par leurs parents.

La classe des paysans est la moins aisée de toutes ; ordinairement ils tiennent à bail la terre qu'ils cultivent et donnent au propriétaire, à titre de loyer, les trois cinquièmes du produit. Les métayers vivent la plupart du temps dans de misérables cabanes construites de leurs propres mains.

La profession d'écorcheur est regardée comme la plus abjecte ; ceux qui l'exercent sont forcés d'employer des bourreaux et des geôliers. Ils forment une espèce de corporation et ont droit d'aller mendier à des jours déterminés, le premier et le dernier mois de l'année.

Les postes et les relais sont des établissements publics sur lesquels on exerce une surveillance rigoureuse, et qui sont entretenus dans chaque localité, soit aux frais du séougoun, soit par les princes feudataires. Les relais sont éloignés d'une heure et demie à quatre heures, suivant l'état des routes. A chaque relai on trouve des chevaux de rechange pour les bagages, des porteurs pour les norimons, et une auberge où les naturels aiment à se reposer entre de jolies servantes et un verre de sakke. Lorsqu'un seigneur est accompagné d'une suite nombreuse, il détache en avant des courriers qui font préparer les relais. Le long des côtes et des lacs, on quitte quelquefois les norimons pour prendre des paquebots chargés de voyageurs et de marchandises. Ces navires, sûrs et commodes, sont construits de manière à pouvoir être halés à la cordelle, en cas de calme ou de brise contraire.

Le service des postes se fait par des messagers qui portent sur l'épaule une perche à laquelle la boîte aux lettres est suspendue. Ils courent ainsi l'un derrière l'autre, accompagnés d'un employé qui, arrrivé au relai, remet la boîte aux mains d'un autre prêt à partir. Les lettres parcourent de cette façon, jusqu'à 20 lieues par jour. Un pavillon aux armes impériales ou princières placé sur la boîte annonce aux voyageurs l'approche du courrier impérial ; quelquefois ce pavillon est remplacé par des clochettes.

Les Japonais célèbrent un grand nombre de fêtes dont les unes sont annuelles et les autres mensuelles. Il y a trois fêtes chaque mois ; la première a lieu le premier du mois, et la journée presque tout entière est employée à faire des visites à ses supérieurs réciproques, à ses parents et à ses amis ; la seconde est célébrée le premier jour de la pleine lune, et la troisième à la fin du dernier quartier. Les fêtes annuelles sont au nombre de cinq : l'une, au premier jour de l'an, consiste en visites, en compliments, en festins, etc. ; la seconde, qui s'accomplit le troisième jour du troisième mois, respire la gaieté du printemps qui commence : tout le monde se rend dans la campagne pour y admirer la nature renaissante, et l'on s'y réjouit au milieu des festins, pendant lesquels de jeunes filles viennent offrir aux convives des présents champêtres ; la troisième, qui a lieu le cinquième jour du cinquième mois, est destinée aux plaisirs de la jeunesse ; la quatrième, qui arrive le septième jour du septième mois, est consacrée particulièrement aux écoliers en vacances, qui la passent en jeux, et portent, attachés à des bâtons de bambou, des vers qui témoignent de leurs progrès ; enfin, la dernière, qui se fait le neuvième jour du neuvième mois, rappelle les bacchanales de Rome ; l'ivresse est le plaisir caractéristique de cette fête.

Les mariages se traitent par l'entremise des parents, et l'époux ne voit sa fiancée que le jour et au moment où il la conduit chez lui, car dans le temple où la célébration s'accomplit, elle est couverte d'un voile qui l'enveloppe de la tête aux pieds.

Les deux époux se rendent avec leurs parents et leurs amis sur une colline qu'ils gravissent chacun par un escalier séparé, ils entrent alors dans une tente et se placent chacun à un des côtés, tandis que le cortége est arrêté en bas. Le dieu de l'hymen, représenté avec une tête de chien, comme symbole de la fidélité conjugale, tient dans la main une corde, emblème de la force et de la nécessité des liens qui vont être contractés par les futurs qui se présentent au dieu, tenant en main un flambeau. Derrière la tente brûlent des lampes, à l'une desquelles la jeune fille allume son flambeau qui lui sert à mettre le feu à celui de son fiancé, après qu'elle a prononcé quelques paroles. Aussitôt de grands cris de joie partent de l'assemblée, et le bonze donne la bénédiction aux nouveaux époux, après quoi la mariée jette au feu ses colifichets d'enfant ainsi que ses vêtements de jeune fille, et reçoit des assistants des présents analogues à son nouvel état.

Après la cérémonie on retourne à la maison où, durant une semaine, ce ne sont que jeux, festins, danses et amusements de toutes sortes. La femme n'a point d'habitation propre, car tant qu'elle est fille elle reste avec ses parents; mariée, elle habite avec son époux ; et veuve, elle demeure avec ses enfants.

Dans toute l'Asie, et notamment au Japon, les femmes n'apportent point de dot. Il semble que ces peuples pensent comme le Tasse qui s'écriait : « O toi ! qui que tu fus, qui appris le premier à vendre l'amour, que ta froide dépouille et ta cendre insensible soient à jamais maudites. »

Une coutume choquante, inexplicable, oblige une fille japonaise à se défigurer le jour où elle devient femme; il faut qu'elle noircisse ses dents blanches et émaillées au moyen d'une teinture corrosive, composée avec de l'urine, du sakki et du mâchefer; elle doit raser ses beaux sourcils noirs et bien arqués, se teindre les lèvres en vert, se farder le visage avec du blanc. Toute femme de distinction doit être enlaidie de cette manière, qui est le signe distinctif auquel on reconnaît celle qui se trouve en puissance de mari : c'est l'usage qui le veut, qui l'exige impérieusement. Que pouvons-nous répondre à cela, nous qui nous rendons souvent esclaves des modes les plus ridicules ?...

Loin de vivre renfermées comme dans l'Orient, les femmes japonaises peuvent se promener et se montrer partout à visage découvert; elles vont dans les rues, dans les maisons et dans les bains publics. On doit remarquer que l'usage de ces bains, trop répandu et trop souvent renouvelé, contribue beaucoup à flétrir de bonne heure les formes des femmes de ce pays.

L'observance des devoirs domestiques n'est pas réciproque entre les deux sexes; autant les femmes sont fidèles, sédentaires, bonnes mères de famille, autant les hommes sont enclins à la dissipation et au libertinage. La loi japonaise autorise la polygamie, et les hommes s'abstiennent rarement d'user de ce droit, à moins que leur pauvreté ne s'y oppose, ce qui n'empêche pas les femmes de rester fidèles à la foi jurée, et même de vivre en bon accord avec les concubines qu'elles traitent souvent comme des sœurs. Mais il faut dire que l'épouse légitime a le pas sur les autres, que seule elle a le droit de s'asseoir à la table du chef de ménage; enfin qu'elle est la maîtresse au logis et peut se faire servir par ses rivales si cela lui plaît. Les concubines se noircissent les dents, mais elles ne peuvent se raser les sourcils. Nous ajouterons que le mari compense l'irrégularité de sa conduite envers sa femme par les prévenances, les soins affectueux et la déférence dont il l'entoure. Cependant, malgré leur conduite déréglée, les hommes se montrent très-susceptibles à l'endroit de la fidélité de leur



Porte étendart et Parasol Japonais.

moitié, et s'ils s'aperçoivent qu'on les trompe, une mort cruelle punit la coupable.

En général, le code a peu fait pour le sexe le plus faible ; les lois de l'empire permettent le divorce et traitent fort mal les femmes répudiées. S'il n'est point né d'enfant d'un mariage, l'époux n'éprouve aucune difficulté pour le faire rompre, et rien ne l'oblige à assurer le sort de la femme qu'il délaisse. Mais si, à quelque classe qu'elle appartienne, la femme est toujours sous la dépendance de ses parents, si même elle n'est pas admise en témoignage, elle occupe, dans la vie sociale, la même place à peu près qu'en Europe, si ce n'est toutefois qu'elle partage moins les plaisirs de son mari, que son travail et ses chagrins.

Dans la persuasion que plus les cérémonies funéraires sont pompeuses, mieux on est dans l'autre vie, les Japonais n'épargnent rien pour les rendre magnifiques, et les gens de qualité y affectent des sommes qui vont jusqu'à 12,000 francs, dont l'officiant et ses acolytes touchent la plus grande partie. Voici le cérémonial en usage pour l'enterrement d'un riche.

Environ une heure avant que le convoi quitte la maison du défunt, un grand nombre de parents se rendent au lieu où le corps doit être brûlé ; les hommes sont vêtus de leurs habits les plus riches ; les femmes ont un vêtement blanc, car cette couleur est celle du deuil, mais elles jettent par-dessus un voile bigarré. Après eux arrive le supérieur de la secte dont le défunt faisait partie ; entouré de ses prêtres vêtus d'une espèce de surplis et d'un manteau de gaze ou de crêpe noire, il est porté dans une grande litière et ses vêtements éclatent d'or et de soie. Derrière lui marche un homme habillé de gris, portant une torche de pin enflammée et suivi d'autres desservants qui chantent des hymnes à la louange de leur dieu. D'autres acolytes défilent sur deux rangs, tenant des piques au haut desquelles sont suspendus des cartons en forme de paniers remplis de fleurs en papier, et que l'on secoue de temps en temps ; le cortége est continué par des hommes qui portent des lanternes fermées avec de la gaze, et par d'autres qui ont sur la tête un petit chapeau de cuir verni de forme triangulaire, auquel est attaché un billet, portant en gros caractères le nom du défunt. Cette escorte processionnelle, entremêlée de bannières, de norimons, de bonzes, d'amis, de séculiers, de religieux, etc., se déroule sur la hauteur où le bûcher a été dressé : toute l'étendue de la colline est couverte que le corps n'a pas encore quitté la demeure mortuaire. Enfin arrive le norimon qui le porte ; placé dans sa litière, le défunt est vêtu de blanc, et par-dessus ses habits on lui a mis une robe de papier sur laquelle on lit des sentences de livres saints ; on a donné au mort la posture d'un homme qui prie, la tête baissée et les mains jointes. Autour de la litière, soutenue par six porteurs, cheminent les enfants du défunt, somptueusement habillés, et dont le plus jeune tient dans ses mains une torche destinée à mettre le feu au bûcher.

Lorsque le norimon du mort a atteint l'endroit où le corps doit être brûlé, la multitude réunie dans l'enceinte funéraire se met à pousser des cris affreux qui se mêlent au bruit effroyable d'une trentaine de tam-tams.

Aux deux côtés du bûcher, qui se compose d'une pyramide de bois très-sec que recouvre une magnifique étoffe moirée, se trouvent des tables chargées de confitures, de pâtisseries et de fruits ; l'une de ces tables porte une cassolette dans laquelle sont des charbons ardents et un plat contenant du bois d'aloès. Le supérieur des bonzes entonne l'hymne des morts qui est continuée par l'assistance. Après avoir promené trois fois sa torche sur la tête du défunt, l'officiant la remet entre les mains du plus jeune enfant de la famille qui met le feu au bûcher du côté où se trouve la tête du cadavre.

Toutes les personnes de l'assemblée s'empressent alors, et comme à l'envi, de jeter

sur le bûcher de l'huile, des parfums, du bois d'aloès, etc., après quoi l'on se retire en silence et dans le recueillement, laissant aux pauvres le repas qui a été préparé.

Le lendemain les parents et les amis du défunt viennent recueillir ses os, ses dents ou ses cendres, qu'ils placent dans un vase de porcelaine qui est ensuite recouvert d'un voile très-riche. Ce vase est conservé dans la maison pendant sept jours, au bout desquels il est transporté dans la sépulture de la famille.

Quant aux classes inférieures, elles ne brûlent pas leurs morts et se bornent à les inhumer dans les cimetières; le cadavre couvert d'aromates est déposé dans une tombe, et sur la terre qui le recouvre on plante des arbres et des fleurs. Les enfants et les plus proches parents du défunt entretiennent le monument funéraire quelquefois pendant toute leur vie, mais au moins pendant plusieurs années; ils cultivent et embellissent ce jardin où ils viennent, avec leur famille, se reposer.

Les Japonais ont un grand culte pour les dépouilles des morts. A l'anniversaire de la mort de chacun d'eux, ils se rassemblent chez le chef de la famille, et après un banquet qu'ils accompagnent de chants et d'instruments, ils se rendent au tombeau de la famille, où le plus souvent on a préparé un autre banquet auquel sont invités ces morts chacun par leur nom. Cette cérémonie accomplie, ils s'en retournent chez eux au bruit du tambour et d'autres instruments de cuivre qu'ils font retentir devant tous les temples et toutes les maisons de nobles devant lesquelles ils passent.

Il y a encore une fête annuelle pour tous les morts, et que l'on nomme *Bon*. Pour la célébrer on allume des lanternes à toutes les portes, et le peuple sort en foule pour aller au-devant des mânes. Quand on a dépassé l'enceinte de la ville et que l'on est arrivé au lieu où l'on croit les rencontrer, chacun les salue, leur fait un compliment, les invite à se reposer, à manger des confitures et à boire du thé. On dépose ensuite sur les tombes des cimetières une foule de plateaux chargés de mets délicats. La superstition populaire prétend que les morts se lèvent de nouveau au milieu de la nuit pour manger ce qui leur est offert.

C'est à l'occasion de ces anniversaires que les bonzes prouvent leur rapacité; il n'est pas de couleurs effrayantes dont ils ne se servent pour peindre au peuple le malheureux état des morts dans l'autre monde, afin d'en extorquer de l'argent, des vêtements et des comestibles. Ils poussent même l'avidité et l'imposture jusqu'à se faire donner des lettres de change pour racheter, disent-ils, les défunts de l'horrible esclavage où ils sont retenus par les démons, ou pour les faire passer dans un séjour plus heureux, et chasser les démons par qui l'entrée leur en est interdite.

Pendant deux années on porte un deuil rigoureux, et tant qu'il dure on doit s'éloigner de toute espèce de plaisirs. Le vêtement adopté pour cet état est, comme nous l'avons dit, de couleur blanche; la coiffure se compose d'un bandeau carré avec un long crêpe flottant par derrière. Les habits sont amples, fermés sur la poitrine et retenus par une large ceinture qui fait deux fois le tour du corps. Le pantalon, de toile écrue comme la robe, est une espèce de sac.

Il ne paraît pas que l'on doive constater légalement la naissance d'un enfant. L'absence de registres de l'état civil est sans doute une conséquence de la loi japonaise qui laisse les enfants au libre arbitre des pères, qui ont sur leur descendance le droit de vie et de mort : ainsi l'infanticide, très-fréquent dans ce pays, n'encourt ordinairement aucune punition. Jusqu'à l'âge d'adolescence, les enfants sont traités très-sévèrement; mais, devenus adultes, ils changent de nom, et dès lors sont affranchis de la tutelle de leurs parents.

Bornés aux produits de leur sol pour la subsistance de leur nombreuse population,



SOLDAT JAPONAIS.

les Japonais ont dû se livrer entièrement à cet art et le porter à sa perfection. Aussi Kœmpfer assure-t-il qu'aucune nation ne connaît mieux l'agriculture que les Japonais qui excellent surtout dans la partie des engrais. Les récoltes de riz, de froment, de légumes n'ont pas seulement lieu dans les champs, mais jusque sur le sommet des montagnes où la culture en est d'autant plus pénible qu'elle s'y fait à la main seulement, et sans le secours d'aucun animal.

Le riz, qui est le principal aliment des habitants, se sème en avril et la récolte a lieu en novembre; cette céréale vient dans tous les lieux où l'on peut ouvrir des canaux et conduire les eaux; il se conserve longtemps et passe pour être supérieur à celui de toute l'Asie. Chaque année, avant les semailles, les terres sont mesurées par les *kemme* ou arpenteurs, qui témoignent beaucoup d'orgueil de leurs connaissances en géométrie; la même chose a lieu à l'approche de la moisson qu'ils sont chargés d'évaluer. A cet effet ils font moissonner un carré de riz ou de froment, le font battre, et déterminent d'après le produit la récolte de tout le champ.

Les lois du Japon accordent pour trois ans le produit d'un terrain à celui qui le premier l'a mis en culture; mais elles retirent la jouissance et la propriété de ses terres à quiconque les laisse incultes une année entière.

Le goût chinois domine au Japon dans la construction des édifices publics, tels que les temples, les monastères, etc.; mais on s'en écarte pour la structure des villes et la disposition des habitations. Pour la plupart des lieux habités on a choisi les plus beaux sites, les bords de la mer, des rivières, ou des lacs, ou des baies, ce qui facilite au plus haut point les communications. Des tours élevées n'annoncent pas, comme en Europe, l'approche d'une ville; on ne s'en aperçoit qu'à la foule qui, encombrant la route, ferait croire que toute la population a quitté ses pénates pour jouir de la beauté des environs.

Les chemins, communément assez larges pour donner passage aux princes et aux grands vassaux qui les parcourent avec leur suite, sont entretenus avec un soin remarquable, même ceux qui sillonnent les montagnes les plus escarpées. En général, ces routes sont ornées de très-belles allées de sapins, de cèdres, de châtaigniers ou de cerisiers. Dans le plat pays, le paysage est animé par d'innombrables embarcations qui serpentent sur les rivières et les lacs. Puis, placées ordinairement sur des collines, à l'ombre de frais bosquets, les temples, construits avec art, chargés d'ornements, se distinguent des autres édifices et donnent une idée favorable de la richesse et de l'importance des villes dont ils dépendent.

Les places où résident les princes, accessibles seulement de deux ou trois côtés, sont défendues par des fossés, des murs et des remparts garnis de tours hautes de trois à cinq étages; les portes sont fortifiées et peuvent résister à une attaque imprévue de l'ennemi. De même que les différents quartiers d'une ville, l'entrée en est fermée par un simple grillage et gardée par un piquet de troupes. Des canaux que l'on traverse sur des ponts bâtis en pierre de taille, coupent souvent les cités. Les rues, tirées au cordeau, sont astreintes à une loi d'alignement rigoureuse. Les maisons ne peuvent avoir qu'un ou deux étages; les châteaux et les forts seulement jouissent du privilége de s'élever plus haut. Devant chaque habitation règne un trottoir en pierre de taille que le propriétaire est tenu d'entretenir à ses frais et de maintenir en bon état; le sol des rues est pavé en dalles de pierre ou en fragments de cailloux fortement battus. L'extérieur des maisons est en général peu orné, car les Japonais logent leurs domestiques du côté de la rue, se réservant pour eux-mêmes la partie la plus reculée des habitations qui donne sur de frais et vastes jardins, et forme un séjour très-agréable.

Un étranger se ferait difficilement une idée exacte de la quantité et de la variété des boutiques, ainsi que de l'élégance et de la richesse des magasins, qui, de toutes parts, sont ouverts aux amateurs avides de faire des emplettes. Les artisans dont les ateliers donnent sur la rue, les ouvrent à la pointe du jour; pendant qu'ils s'occupent assidûment de leur ouvrage, leurs femmes donnent leurs soins au ménage, ou cherchent, à l'aide d'un travail manuel, à se faire un petit revenu. Les habitations particulières sont bien closes; la partie inférieure des fenêtres est, la plupart du temps, fermée de jalousies ou de volets en bois. Devant les maisons est une espèce de cour entourée d'un mur ou d'une clôture en bois qui la sépare de la rue; cette espèce de parvis, ordinairement pavé de cailloux, sert à recevoir la suite des hauts fonctionnaires qui viennent visiter la maison.

Mais la partie la plus remarquable d'une maison japonaise, c'est le magasin ou gardemeuble, qui est détaché du reste de l'habitation et construit à l'épreuve du feu. C'est là que les marchands gardent leurs marchandises et les particuliers leurs effets les plus précieux, tels que tableaux, livres, collections de curiosités, etc. Les matériaux dont ces magasins sont construits sont les mêmes qui servent aux maisons; mais toute la boiserie, y compris les portes et le toit, est recouverte d'un enduit d'argile d'un pied d'épaisseur; les jours des fenêtres sont fermés par des volets de cuivre, et, pour surcroît de sûreté, on tient en tout temps préparé un grand baquet de boue détrempée dont on couvre toutes les parties du bâtiment dès que le moindre danger se présente, c'est-à-dire lorsqu'il se déclare dans le voisinage un de ces incendies si fréquents dans des maisons si combustibles, ou bien lorsque le vent dirige de ce côté des étincelles d'un incendie plus éloigné. Ces magasins, à l'épreuve du feu, répondent si bien au but que l'on s'est proposé en les construisant, que le président Doeff, en décrivant un incendie qui consuma onze rues de Nangasaki et causa de grands dégâts dans plusieurs autres, dit positivement qu'aucun des gardemeubles ne fut atteint par les flammes.

Aucune ville, aucun bourg n'est dépourvu de *tsiaya* ou maison à thé; nos lecteurs nous pardonneront si nous sommes forcés d'entrer à ce sujet dans des détails peu convenables sans doute, mais tellement caractéristiques du peuple que nous décrivons, qu'il ne nous est pas possible de les omettre.

Les propriétaires des maisons à thé sont, en outre, autorisés par la police à acheter dans un but infâme les enfants du sexe féminin de parents indigents. Dans leur première jeunesse, ces jeunes filles commencent par servir de domestiques aux personnes de la maison, mais, en même temps, on leur donne une éducation des plus soignées : on ne se borne pas à leur enseigner tous les arts d'agrément qui peuvent ajouter de l'attrait aux charmes de leur personne; on cultive encore leur esprit, que l'on orne de toutes les connaissances qui peuvent donner du charme à leur conversation en la rendant agréable et attachante. Il s'ensuit que ces victimes des vices d'autrui offrent plusieurs points de ressemblance avec le petit nombre de courtisanes célèbres que l'on cite dans l'ancienne Grèce. Ainsi, de même que les maris athéniens conduisaient leurs femmes chez Aspasie pour qu'elles pussent prendre part à l'instruction qu'ils puisaient eux-mêmes dans ses entretiens; de même les Japonais engagent leurs femmes à visiter ces maisons à thé afin de partager les plaisirs que procurent la musique, le chant, la danse et la conversation de ces personnes accomplies, mais malheureusement perdues par la débauche.

Ce qui, dans cet usage, est vraiment extraordinaire sous le rapport des mœurs, c'est la position assignée à ces femmes. Par exemple, les Japonais, dans les relations ordinaires de la vie, sont aussi sévères sur la vertu du sexe que les nations dont les femmes



Soldat Japonais.

et les filles sont renfermées le plus soigneusement, et pendant que leurs infâmes acheteurs, ces spéculateurs éhontés de la dépravation humaine, sont méprisés comme le rebut de la terre, on juge avec plus d'indulgence les victimes de leur cupidité, que l'on regarde en quelque sorte comme innocentes de leur corruption et destinées seulement à une carrière passagère de vice, auquel elles se livrent, pour ainsi dire, malgré elles. Nous avons dit une carrière passagère, parce qu'en effet ces jeunes filles ne sont achetées que pour un certain nombre d'années : vers l'âge de quatorze ou quinze ans, elles sont obligées de se soumettre au choix des personnes qui fréquentent la maison ; mais lorsqu'elles ont atteint leur vingt-cinquième année, elles recouvrent leur liberté et peuvent retourner dans leurs familles, où elles occupent le rang qu'elles se montrent dignes de tenir dans la société. Un grand nombre entrent dans une espèce d'ordre de religieuses mendiantes; mais on assure qu'il y en a beaucoup aussi qui trouvent à se marier, et qui mettent en pratique dans leur ménage toutes les vertus des épouses et des mères japonaises les plus irréprochables. Quelle que soit d'ailleurs la nouvelle condition de ces ci-devant courtisanes, on ne les juge pas d'après leur ancienne profession, mais par leur conduite ultérieure dans la position qu'elles se choisissent.

Le nombre des tsiaya est à peine croyable; les auteurs hollandais nous disent qu'à Nangasaki il n'y en a pas moins de 750, et que, sur la route de Yédo, toutes les auberges sont des maisons à thé. La chronique japonaise fait remonter l'origine de ces maisons au temps du séougoun Yoritomo, qui, vers la fin du XIIe siècle, se trouvant à la tête d'une armée formidable, accorda des priviléges à ceux qui établissaient sur les grandes routes ces sortes de lieux qui servirent d'abord d'auberges, puis devinrent des endroits de rendez-vous moins innocents.

Ces maisons sont fréquentées par les *gheeko* ou joueuses de sanisie, qui est une guitare à trois cordes. Ce sont de jeunes filles fort belles et bien élevées qui amusent la société par leur danse et leur chant, et qui ne refusent ni le sakki ni les friandises qu'on leur offre.

Les Japonais ont deux sortes de navires; les uns sont employés pour le commerce, les autres pour les voyages d'agrément. Tous sont construits en sapin ou en cèdre, mais les derniers ont une forme différente et selon le goût des personnes à qui elles appartiennent. En général, ils sont faits pour aller à rames; au-dessus du pont, qui est bas et plat, il en existe un autre partagé en cabinets ou petites chambres. Outre ces navires, que l'on embellit de banderoles et autres ornements, les Japonais ont encore des bateaux longs dont la voile affecte une forme pyramidale, et qui ressemblent à ceux que l'on voit à Siam.

Les dimensions ordinaires des bâtiments marchands sont de quatorze toises pour la longueur et de quatre pour la largeur; leur construction est telle qu'elle admet également la rame et la voile. Le corps du vaisseau n'est point convexe comme celui des navires européens, et la partie qui est en dessous est presque toute en ligne droite. La poupe, large et plate, offre au milieu une grande ouverture qui permet à la vue de plonger dans l'intérieur du bâtiment, et qui est pratiquée dans le but de faciliter la manœuvre du gouvernail. Ces navires n'ont qu'une voile, faite en toile de chanvre, et un mât planté à une toise au delà du milieu du vaisseau. Les ancres sont de fer; et les câbles, de paille torse, ont une solidité inimaginable. Le nombre de rameurs varie de 30 à 50, et ils ne travaillent qu'en l'absence du vent; ils s'asseyent alors sur des bancs placés à côté de la poupe, et rament en cadence à l'air d'une chanson, de quelques paroles, ou même d'un son qui sert à régler leurs mouvements et à les animer au travail.

Les connaissances des Japonais en matière de dessin paraissent assez peu étendues, si l'on s'en rapporte à la forme de leurs idoles; cependant, quoique de beaucoup inférieurs aux Européens, ils sont supérieurs aux Chinois dans cet art; leurs peintures consistent, pour la plupart, en miniatures faites sur papier ou sur une peau très-fine. Mais dans leurs peintures sur porcelaine, ils excellent pour la vivacité du coloris et la dégradation insensible des jours et des ombres. Les riches sont grands amateurs de beaux tableaux; ils emploient à cet effet de grosses sommes, et conservent ensuite leurs acquisitions comme des objets auxquels ils attachent un grand prix.

La langue japonaise est un composé de chinois et des idiomes de quelques autres peuples qui vinrent s'établir dans cette contrée. Les signes idéographiques des premiers, ainsi que leur langue, ont continué à être employés au Japon depuis Ozin-Teno jusqu'à nos jours. Bien qu'ils soient particulièrement en usage dans les livres de sciences, ils n'en sont pas moins généralement connus dans tout l'empire.

« Cependant, dit M. Klaproth, comme la structure de la langue japonaise diffère sensiblement de la structure de la langue chinoise, et comme les caractères chinois ont souvent plusieurs significations, on reconnut que l'on avait besoin d'un expédient pour obvier à cette difficulté. En conséquence, dans les premières années du VIIIe siècle, on inventa les systèmes syllabiques, nommés *kata-kana* et *firo-kana,* qui sont complétement adaptés à l'idiome du pays. L'usage de cette espèce d'écriture est maintenant universel au Japon ; il est rare de trouver quelqu'un qui ne sache pas la lire.

» Du moment où les Japonais eurent une langue, ajoute le même auteur si compétent en ces matières, leur littérature fit, de siècle en siècle, des progrès rapides. Malheureusement elle est à peine connue en Europe; mais d'après le petit nombre de livres japonais que nous possédons, il est évident que cette nation a des ouvrages de toutes sortes, notamment des compositions historiques et une littérature polie très-étendue. »

Depuis le VIIe siècle on connaît au Japon l'usage du papier; l'imprimerie à la manière chinoise, c'est-à-dire en sculptant les caractères, ainsi que dans notre gravure sur bois, fut introduite dans l'archipel en 1205, deux cent cinquante ans avant que cet art fût connu en Europe.

De même que les Chinois, les Japonais ont un goût très-prononcé pour la littérature et les sciences. Passionnés pour les langues étrangères, les indigènes harcelaient de questions les Hollandais des ambassades. Thumberg rapporte que ses interprètes ne lui laissaient pas un instant de repos. Les soldats japonais ont continuellement un livre indigène à la main. Ces livres traitent de l'ancienne histoire du pays, ou bien ils renferment quelques poésies en l'honneur des dieux, des romances amoureuses, ou des idylles descriptives.

La musique vocale et instrumentale, ainsi que la poésie, sont cultivées au Japon; quelques écrivains assurent même que le style de l'une et de l'autre y est grand et sublime. Cependant aucun Européen n'a pu encore entendre ni goûter les beautés de la musique japonaise, et Kœmpfer dit, au contraire, que cette science, considérée comme tenant à certaines règles d'harmonie, est entièrement inconnue de ces peuples. Mais la danse, compagne inséparable de la musique, est recherchée avec ardeur par une nation que de fréquentes solennités invitent au repos et à la joie. L'étude de l'éloquence est suivie avec passion surtout dans les universités, où, d'après quelques auteurs, il se trouve des professeurs qui ont le talent d'émouvoir jusqu'aux larmes.

Les notions scientifiques du Japon sont à peu près sur la même ligne que celles de la Chine. Les naturels ont peu de connaissances en mathématiques, surtout dans la partie transcendante et purement spéculative de cette science; toutefois ils calculent



Soldat Japonais.

assez bien en se servant de petits bâtons ronds de bois ou d'ivoire, et d'une petite table semblable à celles de nos jeux de dames ou d'échecs qui forment leur arithmétique. Leur astronomie n'est qu'une astrologie grossière, et ils n'entreprennent rien sans consulter préalablement quelqu'un d'habile en cet art. Ils étaient jadis si bornés en géographie qu'ils divisaient le monde en trois parties principales : le Japon, la Chine et le royaume de Siam; les autres contrées n'étaient considérées par eux que comme accessoires de celles-ci. Aujourd'hui on trouve chez les principaux Japonais des cartes géographiques, mais informes et bizarres. A Yédo seulement existe un petit comité d'astronomie qui offre de l'analogie avec le tribunal des mathématiques de Péking, et de même que celui-ci, il est chargé de dresser l'Almanach de l'empire et d'y calculer les éclipses. Golowin fait mention d'un certain Mamia Rinzo qui fut envoyé vers lui, pendant sa captivité, pour se perfectionner dans l'astronomie. On donnait ce Japonais pour un prodige de science parmi les siens; et cependant il s'informait auprès du prisonnier russe, de la manière dont il devait se servir du sextant, de la boussole et du niveau à mercure.

La médecine, sans être fondée sur un système raisonné ou même sur l'expérience, est moins arriérée au Japon que l'astronomie, et les Européens doivent même à ce pays l'usage de quelques médicaments plus ou moins usuels. L'acupuncture y est connue; pour guérir la colique, ils enfoncent dans le bas-ventre du malade des aiguilles d'or ou d'argent bien acérées; l'habileté de celui qui opère consiste à ne faire entrer l'aiguille qu'autant qu'il est nécessaire pour l'évacuation de la matière qui s'échappe par l'ouverture pratiquée, au moyen d'une pression au ventre. Le moxa est également originaire du Japon; lorsqu'on veut l'appliquer, on tord les tiges desséchées de l'armoise, et lorsque cette mèche est étendue sur le corps nu du malade, on y met le feu, non sans invoquer une divinité. La mèche brûle lentement, presque sans flamme, gagne la peau et la cautérise. Mais on abuse du moxa : les naturels se l'appliquent souvent comme préservatif une fois par mois, et quand la plaie ne suppure point, on la mûrit avec de l'oignon écrasé ; les médecins de Nangasaki le prescrivent comme remède contre tous les maux, notamment contre la goutte; ils l'appliquent principalement sur les reins, d'où il résulte que les épaules des hommes et des femmes sont parfois couvertes de marques de cautérisation. Les docteurs japonais sont d'ailleurs fort ignorants en anatomie. Comme symptômes, ils écoutent les pulsations et les consultent à l'avant-bras. Ils encouragent leurs malades à manger et à boire des infusions de thé, et regardent comme moyen fort douteux de guérison la diète et les saignées.

On compte au Japon plusieurs universités fameuses où l'on rencontre d'habiles professeurs, de riches bibliothèques et un grand nombre d'étudiants. La plupart de ces établissements ont à leur tête des fils de maisons nobles, qui, à leur mort, en augmentent les revenus en les dotant de legs considérables. Du temps où le grand daïri exerçait l'autorité suprême, ces universités étaient très-florissantes par suite du revenu prodigieux dont elles jouissaient, et aussi parce qu'on leur avait affecté de superbes édifices; mais depuis que le séougoun est le chef réel du gouvernement, elles ont beaucoup perdu.

La nation japonaise est douée, autant et plus peut-être qu'aucune autre, de rares qualités; les Japonais sont un peuple très-intelligent, sage, docile à la raison, ayant des sentiments nobles et magnanimes, l'esprit élevé, même dans les classes inférieures. Mais ce dont ces indigènes se piquent le plus, c'est d'avoir pour la mort un grand mépris et d'être avides de gloire et, en conséquence, propres à de grandes entreprises. En dépit de certains usages qui leur appartiennent et qui annoncent plus de barbarie que de civilisation, les Japonais témoignent de bons procédés et beaucoup de délica-

tesse dans leurs relations entre eux et avec les étrangers. La politesse de ce peuple existe également sous le chaume du pauvre et dans les palais des rois.

Vis-à-vis de la porte de chaque maison existe une armoire, à côté de laquelle est un buffet garni de rayons ingénieusement disposés; au-dessus est une espèce de table qui reçoit les livres, le papier, les plumes, et un petit coffret de forme cubique fait de planches très-minces, qui sert de chevet pour la nuit, car la coutume au Japon est de dormir sur des nattes ou sur des tapis. Dans le plancher est un trou que l'on remplit en hiver de cendres sur lesquelles on pose des charbons allumés; quelquefois on recouvre ce trou d'une planche, et on étend dessus un tapis sur lequel on s'assied afin d'avoir chaud. Dans les appartements où il n'y a point de ces trous, on tient des vases de cuivre ou de terre que l'on remplit de cendre chaude ou de charbons allumés.

Des tapisseries de papier garnies de bords très-beaux décorent les appartements : le milieu est orné d'une figure de saint grossièrement peinte, mais avec de justes proportions, et au bas de laquelle on lit ordinairement une sentence morale de quelque philosophe célèbre, ou des vers de quelque poëte fameux. On voit également sur ces tentures d'autres figures qui représentent des oiseaux, des arbres, des paysages, etc., qui paraissent naturels. Les appartements ont en outre pour ornements de nombreux vases de fleurs, ou, à leur défaut, des brasiers qui représentent une grue, un lion, un dragon ou tout autre animal.

Dans chaque maison, ou du moins dans la plupart, on trouve une étuve ou bain, placé communément derrière le jardin et construit en bois de cyprès. Ce bain, qui a la forme d'un coffre cubique de 3 à 4 pieds de hauteur, reçoit chaque soir les Japonais qui s'y délassent ou s'y rafraîchissent.

Nous extrayons du *Voyage autour du monde,* par M. Dumont d'Urville, le passage suivant qui fera connaître dans tous les détails un palais japonais : « Un séougoun, dit-il, envoya vers notre interprète un de ses domestiques. La démarche était faite à notre intention : « Kourisouki-Dofa invitait les nobles étrangers à se reposer dans son palais et à partager son thé. » L'interprète nous traduisit l'invitation en ajoutant que Korisouki-Dofa était l'un des plus grands officiers de l'empire, propriétaire de plusieurs palais et gouverneur de quatre provinces.

» Nous acceptâmes l'offre du grand officier de l'empire, et bientôt nous nous trouvâmes devant la porte d'un de ses palais. C'était un édifice admirable, plus élégant, bien plus coquet, bien plus beau que la résidence de l'empereur. Les tuiles qui couvraient les toits avaient deux doigts d'épaisseur : le fond en était noir, mais émaillé de figures qui, suivant notre interprète, conservaient leur éclat pendant plus de cinquante ans. Les chambres étaient revêtues de bois de cèdre exhalant une odeur suave. Les balcons faits d'un seul morceau et admirablement sculptés, les murs tapissés de bas-reliefs et de gracieux stylobates; les colonnes, les architraves, les torses, revêtus d'un cuivre doré aux ciselures délicates; les parois couvertes de riches peintures, où l'histoire japonaise revivait dans ses plus belles pages : voilà ce que nous relevâmes tour à tour dans la demeure seigneuriale de Korisouki-Dofa, le favori du séougoun actuel. De l'intérieur du palais, nous passâmes au jardin, vaste clos planté de cèdres, de cyprès, de pins et de pommiers. Un ruisseau le traversait dans toute sa largeur, et servait à alimenter une foule de bassins, de fontaines et de cascades. Des ponts suspendus, des belvédères perchés sur le roc; des kiosques, des grottes souterraines; des accidents de terrain d'un effet calculé, attestaient les soins que le propriétaire consacrait à cette attenance de son palais.

» Lorsque Korisouki-Dofa eut ainsi joui de l'effet que produisaient sur nous les merveilles de son habitation, il nous conduisit lui-même, avec la politesse la plus recher-



Infanterie Japonaise.—Musicien.

chée, dans la salle où le thé était servi. Des confitures rares, des pâtisseries exquises chargeaient un vaste plateau que des trépieds tenaient élevé au-dessus du sol. Nous nous accroupîmes autour de cet élégant service, sur des nattes disposées pour les convives. Après la collation, Korisouki-Dofa, suivant l'usage japonais, fut jaloux de nous montrer les vases de porcelaine et de fer qui, de temps immémorial, servaient, dans sa famille, à la préparation et à la conservation du thé. Le premier de ces ustensiles était un vase en porcelaine que son propriétaire n'estimait pas à une valeur moindre de deux cent mille francs. D'après lui, il avait été fabriqué dans l'île de Maory, île de l'ancien Japon, engloutie jadis dans un tremblement de terre, et perdue à jamais. De temps à autre, ajoutait-il, les plongeurs parviennent à retirer du fond de l'eau quelques-uns de ces vases, qui montent jusqu'à des prix fous. Celui que nous avions sous les yeux n'était pas, bien s'en faut, d'une forme élégante : il figurait un petit baril avec un col étroit : la matière m'en parut fort mince et d'une couleur blanc verdâtre. Il paraît que la bizarrerie et la monstruosité de la forme augmentent la valeur de ces objets, en donnant la preuve de leur antiquité. Outre ce vase principal, Korisouki-Dofa nous fit voir encore d'autres objets en porcelaine, des tasses, des cuillers, un entonnoir, un chaudron et un trépied en fer. Le trépied, ressoudé en plusieurs endroits, et qui aurait passé, en Europe, pour une vieille ferraille, était estimé, par le propriétaire, dix mille francs, le chaudron vingt mille, les autres objets, trois, quatre, cinq, six mille francs la pièce. Ces assortiments sont les joyaux de famille des Japonais; c'est leur cabinet d'antiquités. Chacun de ces ustensiles est soigneusement enveloppé d'une étoffe de soie, et renfermé dans des coffrets de bois précieux. »

La principale nourriture de ce peuple se compose de riz, de légumes, de fruits, de racines et d'herbages; la boisson consiste en eau tiède, en thé et en d'autres liqueurs faites de froment et de riz. En général, les Japonais sont très-sobres; ils mangent peu de viande, et s'ils en prennent ce n'est jamais que de la chair sauvage; le poisson n'est pas non plus un aliment commun. Il y a même des bonzes qui, croyant à la métempsycose, s'abstiennent, outre la viande, de lait, de beurre, de fromage et d'œufs.

Les Japonais conservent à table un air très-réservé; ils s'y tiennent les jambes croisées. De même que les Chinois, ils remplacent les cuillers, les fourchettes et les couteaux par de petits bâtons, dont ils se servent si adroitement qu'ils ramassent jusqu'au moindre grain de riz ; l'usage des serviettes et des nappes n'existe point au Japon.

Le costume ordinaire des deux sexes de toutes les classes se ressemble beaucoup pour la forme, et toute la différence consiste dans la couleur, la finesse et le prix de l'étoffe. Il se compose d'un certain nombre de robes très-amples qui se portent l'une par-dessus l'autre, sans être serrées; celles des basses classes sont en toiles ou en calicot, et celles des personnes riches communément en soie, avec les armes de la famille travaillées ou brodées sur la poitrine et sur le dos de la robe extérieure. Toutes ces robes, attachées autour des reins au moyen d'une ceinture, ont des manches d'une largeur et d'une longueur démesurées, et la partie pendante sous le bras est fermée à l'extrémité, afin de remplir l'office de poche, qui toutefois ne forme qu'un supplément à la partie de ce vêtement qui couvre la poitrine ainsi qu'à la ceinture, lesquelles servent à recevoir les objets les plus précieux, parmi lesquels nous ne saurions omettre les jolis petits carrés de papier blanc dont les Japonais se servent pour se moucher et qu'ils laissent tomber dans leurs manches après en avoir fait usage, et en attendant que l'occasion se présente de s'en défaire sans salir la maison. Ce détail s'applique aussi bien aux hommes qu'aux femmes, mais celles-ci portent généralement des couleurs plus brillantes que les premiers et ornent de broderies d'or les bordures de leurs robes. Les hommes portent sur leurs épaules une écharpe dont la dimension en longueur varie

selon le rang de la personne et sert à déterminer la profondeur du salut qu'ils se doivent les uns aux autres en se rencontrant. On doit se baisser jusqu'à ce que l'écharpe touche la terre quand on salue un supérieur.

Dans les occasions importantes, on joint à ce costume un manteau de forme particulière qui se jette par-dessus les autres vêtements et qui porte le nom de robe de cérémonie. Les classes élevées portent en outre une espèce de pantalon appelé *hackkama*, qui, d'après la description ainsi que d'après un modèle renfermé au Musée de La Haye, paraît consister en une immense jupe plissée et cousue entre les jambes, mais qui, pour ne pas gêner la marche, est laissée ouverte à l'extérieur.

Ce pantalon-jupe ne marque les rangs que dans certaines circonstances. La manière habituelle de reconnaître les personnes de distinction est par le nombre et le port des épées; celles du plus haut rang en portent deux, l'une au-dessus de l'autre et du même côté; celles du rang immédiatement au-dessous n'en portent qu'une. Ces épées ne se déposent jamais, et le port en est sévèrement interdit aux classes inférieures.

Dans les maisons, l'unique chaussure des Japonais se compose de chaussons. S'ils sortent, ils mettent des souliers par-dessus, mais de l'espèce la plus incommode. Ce ne sont guère que des semelles de paille, de roseau ou de bois, maintenues sous le pied par une petite cheville perpendiculaire qui traverse une ouverture faite exprès dans le chausson, et passe entre le pouce et le premier doigt du pied. L'impossibilité de soulever en marchant un pied ainsi chaussé explique suffisamment la gaucherie des Japonais dans leurs mouvements. Au reste, toutes les fois qu'ils pénètrent dans une maison ils se débarrassent de ces souliers.

La coiffure forme la principale différence entre le costume des deux sexes. Les hommes se rasent tout le haut et le devant de la tête; le reste des cheveux, c'est-à-dire ceux qui croissent autour des tempes et par derrière, est soigneusement rassemblé, puis tiré en haut et en avant, et noué de façon à former une espèce de touffe sur le crâne dépouillé. Il y a cependant certaines professions dont les membres font exception à cet usage général : les prêtres bouddhistes et les médecins, par exemple, se rasent la tête entièrement, tandis que les chirurgiens conservent, au contraire, tous leurs cheveux qu'ils rassemblent en masse sur le sommet de la tête.

Les femmes disposent leur abondante chevelure en forme de turban, dans laquelle elles fichent un grand nombre de morceaux de belle écaille de tortue, de quinze pouces de long, de l'épaisseur d'un doigt, artistement travaillés et si bien polis qu'ils ressemblent à de l'or. On assure que ces ornements coûtent fort cher, et plus les cheveux d'une dame en sont garnis, mieux elle est coiffée. Elles ne portent, du reste, aucune espèce de bijoux. Elles se teignent le visage en rouge et en blanc, et les lèvres en couleur pourpre avec un reflet doré, ce qui détruit complétement la beauté de leur teint. Indépendamment de ces *enjolivements*, et ainsi que nous l'avons dit, quand une dame japonaise est mariée, elle se noircit les dents et s'arrache les sourcils.

Les deux sexes ne portent de chapeaux qu'en cas de pluie; ils regardent comme une protection suffisante contre le soleil l'éventail, qui se voit à la main de tout le monde sans exception, et qui est certainement l'une des choses qui frappent le plus les Européens à leur arrivée dans l'archipel. Soldats et prêtres ont leurs éventails aussi bien que les petites-maîtresses qui s'en servent d'ailleurs au même usage que celles des autres contrées. Au Japon on reçoit sur son éventail les sucreries qui vous sont offertes dans les visites; et le mendiant qui sollicite une aumône présente son éventail sur lequel on dépose ce que l'on veut bien lui donner. Le dandy s'en sert en guise de badine, et chez le pédagogue il remplace la classique férule. Enfin un éventail présenté à un cri-



Japonais en costume de cérémonie.

minel de distinction, sur un plateau d'une forme particulière, lui annonce que tout espoir est perdu pour lui : sa tête tombe à l'instant où il l'incline sur l'éventail.

Outre l'éventail, les femmes, afin de ne pas risquer au soleil la fraîcheur de leur teint, se font accompagner, dans leurs promenades, d'un domestique qui tient suspendu à l'extrémité d'un bambou flexible un large voile en forme d'éteignoir. Ce voile, d'étoffe très-fine, a deux larges trous carrés, garnis d'une gaze très-claire, à l'endroit qui correspond aux yeux. Quelquefois encore les dames japonaises ne se servent que d'un écran en laque dorée.

Toutes les gravures que nous avons données ont été faites d'après des dessins pris sur les lieux.

Les Japonais vont à cheval sans toucher la bride; un domestique, qui porte la livrée du maître, la tient en main et marche à la droite de la monture en chantant quelque chanson qui le distrait et excite l'animal. Les étriers sont très-courts et la bride est de soie.

On voyage aussi en *norimons;* ce sont des espèces de litières ou de caisses de carrosses faites de planches très-minces et de cannes de bambou. C'est à peu près le palanquin de l'Inde; on peut s'y asseoir à l'aise et même s'y coucher. On y a ménagé des fenêtres sur le devant et sur les côtés. L'intérieur est revêtu de belles étoffes de soie et de velours; un matelas et une couverture de cette dernière étoffe garnissent le cadre. Le système d'ameublement est complété par des coussins sur lesquels on s'accoude, des tablettes pour écrire, des stores, des rideaux de soie. En un mot, c'est une chambre portative, douce, commode et moelleuse. Le nombre des porteurs est proportionné au rang des voyageurs et varie de six à douze. Si c'est un prince, les porteurs en tiennent les bâtons dans la main; si c'est un simple particulier, ils les portent sur leurs épaules.

Par beaucoup de détails, le théâtre japonais se rapproche du théâtre chinois. Il a ses tragédiens, ses comédiens, ses danseuses et son machiniste. Les pièces se composent quelquefois de drames que dénoue le poison ou l'assassinat; mais le plus souvent le sujet des scènes est puisé dans les anciennes annales de l'empire : ce sont des aventures amoureuses des temps héroïques. Dans les drames les plus noirs et au moment où les spectateurs sont en proie à la plus vive émotion, paraît ordinairement un personnage bouffon, comme l'arlequin des parades italiennes; il lance quelque lazzi et change en un rire contagieux les larmes de l'auditoire. La danse précède communément et termine les représentations. Les décorations sont très-soignées et nombreuses. La scène change souvent à vue d'œil; on voit tour à tour des maisons, des ponts, des jardins, des fontaines, des montagnes, des forêts, la mer, et quelquefois l'illusion est complète. Dans chaque pièce on compte une douzaine de personnages, hommes ou femmes; celles-ci sont des courtisanes; les premiers sont souvent des jeunes gens de famille, choisis dans le quartier, et jouant par goût. Kœmpfer dit qu'en général ces acteurs s'acquittent de leurs rôles avec un aplomb et une grâce que l'on ne rencontre pas toujours parmi les acteurs européens.

Un autre amusement des Japonais consiste dans les luttes entre athlètes. L'arène est enceinte d'une barrière en bois; les gradins, construits en amphithéâtre, portent la foule qui appelle les lutteurs, et, de même que les anciens peuples romains, les excite de la voix et du geste. Au-dessus d'elle, et dans une espèce de belvédère, se placent quelques hauts officiers de police, chargés, soit de contenir et de surveiller cette multitude, soit d'intervenir dans le conflit athlétique comme hérauts du camp. — A un signal donné les lutteurs paraissent dans la lice. Ce sont pour l'ordinaire des hommes doués d'une force prodigieuse, trapus, carrés, aux membres courts et forts. Ils sont

nus jusqu'à la ceinture et ne portent qu'un caleçon soutenu par une corde. Ils ont pour ceinture une large plaque en cuivre aux armes de l'empereur, et d'autres plaques de même métal garnissent le devant de leurs jambes et la paume de leurs mains. Comme il est d'usage dans ces sortes de luttes, les combattants se ménagent d'abord et cherchent plutôt à développer leurs formes, à se poser en groupes académiques. Enfin, quand ce manége a duré assez de temps, ils s'attaquent, s'enlacent plus vivement jusqu'à ce que l'un d'eux laisse sur le sable la trace de ses épaules. Alors la pièce d'or, prix du combat, est remise au vainqueur; mais en général le vaincu se montre trop bon camarade pour ne pas avoir sa part de la prime rémunératoire.

A l'exemple des Spartiates, les Japonais ne châtient point leurs enfants, et afin de ne point leur inspirer une crainte servile, ils ne se montrent pas envers eux sévères ni menaçants. Ils cherchent, au contraire, à les encourager à l'étude et à les corriger de leurs défauts au moyen de quelques récompenses; et si ces procédés sont infructueux, ils y joignent les larmes que les mères accompagnent de plaintes amères contre la destinée qui a fait donner le jour à des enfants dont le mauvais naturel et l'indocilité causent le déshonneur des chefs de famille. — Dans les écoles et les universités on leur inspire l'amour de la gloire, le mépris des dangers et la haine du mensonge et de la fraude. On pratique à la rigueur en ce pays le précepte de Montaigne, qui consiste à accoutumer de bonne heure les enfants à la chaleur, au froid et à toutes les intempéries des saisons.

L'industrie manufacturière des Japonais n'est pas inférieure à celle des Chinois et des Hindous. Ils ont des ouvriers qui travaillent admirablement le fer, le cuivre et l'acier. Les draps de soie et de coton sont chez eux d'une beauté et d'une variété rares; et ils ont atteint un très-haut degré de perfection dans la fabrication du papier, des meubles en laque, de la verrerie et d'une foule d'autres objets. Leurs sabres valent ceux de Damas et du Khorassan, et leur porcelaine a un luisant et une vivacité de couleurs bien au-dessus de celle de la Chine.

Les flottes japonaises allaient jadis jusqu'au Bengale; mais depuis que le christianisme a été banni de ces contrées, depuis l'édit de 1585, l'État n'a plus une seule jonque de guerre, et la marine marchande ne construit que des vaisseaux pour le cabotage. Il y a sur l'émigration une loi de proscription tellement sévère qu'un cas de tempête et de naufrage ne peut absoudre les contrevenants. — Le seul port ouvert aux étrangers est Nangasaki, où les Chinois, les Coréens et les Hollandais ont seuls la permission d'aborder, et encore le nombre de navires à admettre est-il limité et restreint. Mais si le commerce extérieur du Japon est circonscrit de cette façon, les échanges intérieurs ont acquis un état prospère et florissant. L'impôt, la douane, l'octroi ne grèvent point les transactions, d'ailleurs favorisées par l'admirable situation des routes et par un immense développement de côtes. Les ports de l'archipel regorgent de bâtiments nationaux; ses marchés, ses boutiques, ses foires annuelles abondent en produits manufacturés et en denrées territoriales. Les principaux marchés de l'empire sont Osaka, Nangasaki et Kasi-no-Mats.

Le poids du pays est le *pikoul;* les mesures de superficie sont évaluées par *nattes.* La monnaie nominale est le *thail* qui équivaut à peu près au rixdaler hollandais, et se subdivise en dix *mas.* Les principales monnaies sont le *kobang,* en or; le *kodama,* en argent. Le premier est la plus forte; c'est une pièce carrée, plate, un peu arrondie sur les angles, très-mince et frappée aux armes du daïri; on la prendrait pour une médaille. Le kodama, la monnaie d'argent, est la plus variable par ses dimensions, sa forme et ses empreintes; les pièces sont oblongues, circulaires, sphériques, convexes ou aplaties. On y remarque assez communément l'effigie de Daïkak (le Plutus japonais);

il est assis sur deux tonneaux de riz, tient un marteau de la main droite, et de la gauche un sac.

Dézima, dans laquelle est établie la factorerie hollandaise, est une petite île artificielle, construite dans la baie à la manière d'un môle. Dès son origine elle servait de prison, et aujourd'hui elle n'est guère autre chose pour les Hollandais qui l'habitent et ont succédé aux Portugais. Lorsque le gouvernement japonais commença à éprouver de la jalousie contre eux, la première mesure qui en résulta fut de les placer dans une situation qui permit de les surveiller strictement. A cet effet, les Européens et leur commerce furent circonscrits dans les deux ports de Nangasaki et de Firando, et la factorerie hollandaise fut établie dans ce dernier. Mais ce lieu ne parut pas encore assez resserré, et l'île de Dézima fut pour ainsi dire tirée du fond de la mer : son nom signifie *île antérieure*, *Zima* étant en japonais le mot qui exprime île, et la particule *de* indiquant ce qui se trouve au devant. Quand on s'enquit auprès de l'empereur de la forme qu'il fallait donner à l'île, il déploya son éternel éventail, et en conséquence l'île se présente sous l'apparence d'un éventail dégarni de ses deux bâtons. Les Hollandais furent donc transportés dans la prison qu'ils habitent aujourd'hui. Dézima n'est qu'à quelques toises du rivage sur lequel s'élève Nangasaki, et n'est séparée de cette ville que par un pont en pierre. Mais un mur élevé s'oppose à ce que les habitants de l'une puissent voir ce qui se passe dans l'autre. Il est vrai que ceux de Dézima jouissent de l'aspect animé que présente la baie, mais ils ne l'aperçoivent que de loin; une défense sévère interdit aux barques japonaises de dépasser certaines limites marquées par des pieux plantés dans l'eau. Le pont, fermé par une porte, est défendu par un corps de garde toujours occupé par un poste de soldats et d'agents de police, chargés de repousser les Hollandais qui se présentent pour sortir de l'île sans permission, et de s'opposer au passage des autres Japonais que ceux qui sont désignés pour y pénétrer ce qui même a lieu à des heures déterminées, et seulement après que les uns et les autres ont été fouillés. La porte sur la mer est également gardée, mais simplement par des agents de police, quand elle est ouverte, ce qui n'a lieu que dans le cas où des navires hollandais sont dans le port, et afin de faciliter les communications avec eux.

Le nombre d'Européens qui habitent cette île est actuellement borné à onze, qui sont : un *opperhoofd* (chef ou président de la factorerie, que les Japonais appellent *holanda* ou *horanda capitan*) ; un garde-magasin, un secrétaire ou teneur de livres, un médecin, cinq commis et deux garçons de magasin. Aucun domestique étranger ne peut y être admis, et, du reste, ils y seraient inutiles, puisque les étrangers peuvent être servis par des Japonais, du moins jusqu'à un certain point, c'est-à-dire tant que le soleil brille à l'horizon. Mais ces prétendus domestiques ne couchent point dans la maison de leurs maîtres; ils sont astreints à quitter l'île au soleil couchant, et pour rendre impossible toute supercherie, ils sont tenus de se présenter, à l'heure fixe, à l'officier de garde du pont. Rien ne saurait les dispenser de cette formalité, quand même leur maître serait en danger de mourir. On sent combien cette coutume doit être peu agréable à des Européens, surtout à ceux des colonies asiatiques qui sont habitués à d'autres soins.

Par une singularité inexplicable, la seule classe d'indigènes qui ait l'autorisation de demeurer à Dézima après le coucher du soleil, est celle des prostituées. Dans l'ordonnance affichée à la porte et qui l'annonce, la décence n'est pas ce qui est le plus respecté : et c'est la privation absolue de toute espèce de services domestiques pendant la moitié de l'année que les Hollandais allèguent pour excuser les liaisons illégitimes qu'ils ont la coutume de contracter pendant leur séjour au Japon. Nous

devons aussi faire remarquer, en passant, que non-seulement le séjour, mais leur présence dans l'île est strictement interdit aux femmes honnêtes.

Les enfants issus de ces unions passagères sont considérés comme appartenant à la nation japonaise, et par une conséquence assez naturelle de cette adoption, il ne faut pas qu'ils naissent sur le sol de Dézima. C'est évidemment pour empêcher toute fraude à cet égard qu'il est enjoint à chacune de ces femmes de se présenter à l'officier de police du pont, une fois dans les vingt-quatre heures. Elles ont la permission de nourrir leurs enfants; mais aussitôt que ceux-ci sont élevés, ils ne peuvent plus voir leurs pères que de temps à autre et à des dates fixées. Ces derniers, d'ailleurs, ont droit de pourvoir à la subsistance et à l'éducation de leur descendance. On permet, ou, plus exactement, on exige qu'ils acceptent pour les enfants mâles des places dans les bureaux du gouvernement, soit à Nangasaki, ou dans tout autre endroit.

S'il n'est pas permis à un Japonais de naître à Dézima, il ne doit pas non plus y mourir; et à ce propos il n'est pas aisé de comprendre comment on élude la défense en cas de mort subite. Il est vraisemblable que dans cette occasion on fait usage de l'étrange *naïboun,* acte qui consiste à cacher intentionnellement une chose généralement connue, et dont nous avons eu, précédemment, occasion de parler.

Dans cette singulière espèce de prison, les habitations n'ont point été données aux Hollandais par le gouvernement, qui ne leur a même pas concédé l'usufruit des terrains pour y construire à leurs frais. Ce sont des habitants de Nangasaki, auxquels les Européens payent un loyer exorbitant, fixé par le gouvernement, qui y ont édifié les maisons. Cependant les locataires ont la permission de se meubler à leur convenance, et peuvent faire venir de Java des meubles européens ou les faire faire, selon leur goût, par des ouvriers japonais, qui, il faut en convenir, se montrent adroits, patients et ingénieux au point de mener à bien tout ce qu'ils entreprennent, quelque difficulté qu'il y ait pour eux à exécuter des ouvrages si différents de ceux qu'ils ont l'habitude de confectionner; seulement ils exigent de leurs pratiques une patience égale à la leur, et l'on emploierait vainement les prières ou les menaces pour les engager à retrancher une minute du temps qu'ils consacrent à leurs repas, à leur sommeil ou à leurs plaisirs. Rien au monde ne saurait les fléchir à cet égard.

Par une autre disposition arbitraire, les membres de la factorerie ne peuvent pas choisir eux-mêmes les ouvriers qu'ils désirent employer, ni les marchands avec lesquels il leur conviendrait de traiter. Les fournisseurs sont désignés et les prix déterminés par le gouvernement qui a toujours soin d'élever les derniers de 50 % au-dessus du cours ordinaire, de manière que le bénéfice différentiel couvre en partie les frais auxquels donne lieu la garde des étrangers. Néanmoins, pour certains objets, il y a un acheteur attitré qui porte encore le nom portugais de *comprador,* et qui est chargé de fournir aux Hollandais, sans bourse délier, tout ce qu'ils réclament en marchandises permises. On ne connaît point le but de ces restrictions, mais il est avéré que toute espèce d'affaire d'argent est interdite aux sujets de la Hollande, qui n'ont pas même le droit d'en posséder.

A l'arrivée des bâtiments hollandais, leurs cargaisons passent aux autorités japonaises, qui vendent les marchandises importées, en emploient le prix à acheter celles qui doivent être exportées, et remettent ensuite au président leurs comptes qui ne sont soumis à aucune vérification. Les pacotilles mêmes accordées aux membres de la factorerie, comme compensation de la modicité de leurs traitements, sont vendues, et le prix en est employé de la même manière. Les comptes courants des fournisseurs et du comprador avec les divers membres de la factorerie sont soldés par le produit des ventes annuelles. Ces fournisseurs, le comprador, un médecin japonais qui remplace,



Famille de Pêcheurs Japonais.

en cas d'empêchement, le docteur hollandais, sont munis de cachets ou de passes pour pouvoir entrer à Dézima et en sortir aux heures permises; il en est de même d'un opérateur indigène de l'acupuncture, et des domestiques connus. Mais on oblige toutes ces personnes à s'engager par serment à ne former aucun lien d'amitié avec les Hollandais; à ne leur rien confier sur la langue, les lois, les mœurs, la religion ou l'histoire du Japon; en un mot, à ne communiquer avec eux que sous le rapport de leurs fonctions avouées. Personne autre que les individus que nous avons désignés ne peut entrer à Dézima sans une autorisation expresse du gouverneur de Nangasaki; toutefois, on assure qu'il n'est pas difficile aux Japonais d'éluder l'interdiction, en se substituant aux personnes qui y ont l'entrée libre par le fait de leur place et moyennant quelque argent.

La surveillance et l'exécution de ces règlements et de ces restrictions sont confiées aux officiers municipaux de Nangasaki, dont un certain nombre sont toujours à Dézima avec les interprètes nécessaires. Quoique des maisons leur soient assignées, ils n'ont guère besoin que d'un corps de garde, puisqu'ils sont exactement relevés toutes les vingt-quatre heures.

Les interprètes composent à Nangasaki une des corporations ou maîtrises régulièrement organisées, et leur traitement est à la charge du séougoun. On en compte soixante à soixante-dix spécialement affectés à la factorerie hollandaise, et un plus grand nombre encore est assigné à la factorerie chinoise, qui, de même que l'autre, est établie dans un lieu voisin de Nangasaki et duquel ses membres ne peuvent non plus s'éloigner. On aurait tort de croire que ces interprètes eux-mêmes entretiennent de libres communications avec la factorerie; il ne leur est permis de s'y rendre qu'accompagnés d'un officier de police qui, en réalité, n'est qu'un espion, classe à laquelle appartiennent d'ailleurs tous les membres de la factorerie qui comprennent le hollandais et rendent compte de la conduite de leurs maîtres en même temps que de celle des interprètes et même des officiers municipaux.

Pendant que les bâtiments hollandais sont mouillés dans la baie et que, de part et d'autre, on s'occupe au déchargement, aux achats des cargaisons et au transport de celles que les navires prennent en échange, de fréquentes communications sont nécessairement établies entre le président et le gouverneur. Les écrivains allemands et hollandais ne sont pas d'accord sur le degré de politesse que témoignent en cette occasion les autorités japonaises. Les détails qui vont suivre pourront peut-être jeter quelque jour sur cette question, relativement à laquelle nous ferons d'abord une observation qui expliquera en quelque sorte la conduite de cette nation hautaine, mais que l'on ne doit point accuser de vanité. La noblesse indigène, et même les fonctionnaires d'un rang distingué, professent un souverain mépris pour le commerce, d'où il résulte que le chef d'un établissement commercial ne saurait être considéré par eux comme leur égal. Or, il est évident que c'est sous ce point de vue qu'ils regardent l'*opperhoofd* hollandais, puisque la loi somptuaire du port d'arme lui est appliquée. Aucun marchand japonais n'a droit de porter l'épée; les plus riches négociants du pays ne jouissent de ce privilége qu'en obtenant, à prix d'argent, de quelque noble ruiné, qu'il inscrive son nom sur la liste de ses domestiques, auquel cas ils peuvent porter une seule épée. Parmi les membres de la factorerie, il est accordé au président seul de ceindre une épée, et encore il ne peut le faire que dans certaines solennités. Au reste, ce n'est point là un témoignage de mépris pour la nation ou les personnes hollandaises; c'est une simple indication du rang qu'ils occupent dans la société.

Cependant, il y a un point sur lequel tous les écrivains s'accordent pour reconnaître qu'il existe en Europe des opinions très-erronées sur la manière dont les Hol-

landais sont traités au Japon : c'est celui de la religion. Si des lois irrévocables de cette nation leur interdisent d'en pratiquer ostensiblement les rites, du moins n'exige-t-on pas d'eux qu'ils la renient ou l'insultent. Sont-ils véritablement descendus, comme on l'a dit, jusqu'à fouler aux pieds l'image de la sainte Vierge et celle de l'enfant Jesus? C'est là une question sur laquelle on ne saurait sans témérité se prononcer aujourd'hui. Il est bien vrai qu'ils l'ont toujours nié, que leurs seuls accusateurs furent les Portugais leurs rivaux, et les jésuites leurs ennemis ; toutefois, il est certain que leur première charte date de l'an 1611, époque où la persécution contre les missionnaires et contre les chrétiens indigènes se montra la plus active, et il est encore avéré qu'ils ne durent cette charte qu'à une aveugle soumission à toutes les exigences des Japonais. Quoi qu'il en soit, voici ce que l'on sait de cette singulière cérémonie de l'abjuration, et de la manière dont les Hollandais ont été et sont encore traités au Japon, en matière de religion.

Nous avons vû que depuis la première invasion des Portugais jusque vers la fin du XVI[e] siècle, le christianisme et les travaux des jésuites furent accueillis dans cet empire avec une tolérance si complète, qu'elle est presque inexplicable dans un pays où toute autorité repose essentiellement sur la religion. Cependant, en 1637, une insurrection éclata dans la province d'Arima dont les habitants étaient pour la plupart chrétiens. La cause de ce malheureux événement est attribuée par les écrivains portugais à la persécution des chrétiens par un prince païen ; les Hollandais prétendent, au contraire, que la religion n'y eut aucune part et que l'insurrection est due à des actes tyranniques et à d'intolérables exactions du nouveau prince. Il faut croire que les deux causes se réunirent pour amener un tel résultat, car on doit observer que, malgré le nombre de chrétiens que renfermait le Japon, l'exercice de leur religion était toujours défendu par la loi qui, dès lors, ordonnait de fouler aux pieds l'image de la Vierge et du Sauveur. Quelle que soit cette cause, les insurgés, après une lutte prolongée, furent repoussés dans la péninsule de Simabara; et le prince, n'ayant pu les réduire, résolut pour y parvenir de réclamer les secours des Hollandais. Koekebakker, qui était alors à la tête de la factorerie établie à Firando, s'y rendit avec le seul vaisseau de guerre qu'il eût à sa disposition, et l'artillerie hollandaise décida du sort des infortunés réfugiés à Simabara. Cette guerre coûta, dit-on, la vie à 40,000 hommes, et la victoire du prince fut suivie de l'exécution rigoureuse, dans tout l'archipel, des lois contre les chrétiens ; les premières victimes furent les infortunés réfugiés.

Les écrivains hollandais justifient la part que prirent leurs compatriotes à cette guerre d'extermination, en affirmant que les motifs religieux y étaient étrangers ; mais ils pourraient alléguer une excuse plus juste et plus vraisemblable dans la crainte qu'ils devaient naturellement éprouver de la vengeance de l'empereur, s'ils eussent répondu par un refus à la demande formelle qui leur était adressée. Leur obéissance, en outre, confirma probablement les Japonais dans l'idée que, ainsi qu'ils l'assuraient eux-mêmes, quoiqu'ils fussent chrétiens, leur christianisme n'avait aucune ressemblance avec celui que professaient les Portugais ; et il est présumable que ce fut à cette même circonstance qu'ils durent d'être exceptés de l'exclusion générale. Mais cette faveur ne fut pas sans restriction ; de Firando où ils jouissaient de quelque liberté et de certains priviléges, ils se virent contraints de venir habiter l'ancienne prison portugaise de Dézima.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans rendre un légitime hommage, un juste tribut d'admiration à la constance avec laquelle les nouveaux convertis supportèrent les plus cruelles épreuves, plutôt que d'abjurer la foi qu'ils avaient embrassée. Tout indigène chrétien fut sommé de fouler aux pieds l'image du Rédempteur du monde, et parmi tant d'individus, il y eut à peine un exemple d'apostasie, tandis qu'une foule innombrable

souffrit volontairement le martyre, infligé avec cette cruauté qui ne préside que trop souvent aux exécutions japonaises. Quand le gouvernement fut las de massacres et de tortures, il fit jeter ceux qui y avaient échappé dans des prisons où les plus rudes travaux leur étaient imposés. Chaque année la liberté leur était offerte au prix de l'abjuration, et chaque année un refus positif accueillait la proposition, jusqu'à ce que le dernier enfant du Christ eût succombé victime de sa foi.

Actuellement encore les Japonais nés à Nangasaki ou dans les principautés environnantes sont contraints de prouver une fois par an, le quatrième jour de la nouvelle année, qu'ils ne sont pas chrétiens; cette cérémonie consiste à fouler aux pieds l'image sacrée, et elle est observée avec une telle rigueur que les malades et les enfants doivent toucher au moins l'image avec leurs pieds. Mais on n'y oblige plus que les naturels, et, loin d'exiger rien de semblable de la part des membres de la factorerie, les autorités japonaises montrent aujourd'hui un grand respect pour leurs opinions religieuses.

Nous avons offert succinctement, quoique avec exactitude, tous les renseignements qu'il nous a été possible de recueillir sur ce point important. Maintenant nous emprunterons au président Meylan, dont le séjour au Japon est le plus récent, les détails suivants sur l'étiquette qui s'observe dans les relations officielles entre les autorités indigènes et celles de la Hollande.

« Dans ces occasions, dit-il, le président, en attendant l'arrivée du chef de la police et du maire de Nangasaki, doit faire étendre un tapis par terre, faire préparer des liqueurs et des confitures pour leur être présentées, et aller au-devant d'eux jusqu'à sa porte. Quand le haut fonctionnaire s'est assis, à la mode japonaise, en s'accroupissant sur le tapis, le président doit s'accroupir de même, en inclinant deux ou trois fois la tête jusqu'à terre, ce qui s'appelle ici faire son compliment. Tout cela me paraîtrait assez naturel, car c'est ainsi que les grands seigneurs se reçoivent et se saluent toujours entre eux au Japon; mais voici, à mon avis, en quoi consiste l'insulte. Entre Japonais, le compliment est réciproque, tandis qu'un *gobanyosi* ne daigne pas rendre le même honneur aux Hollandais, et qu'on le regarde comme particulièrement affable quand il veut bien faire un signe de tête en marque d'approbation. Ces manières sont surtout frappantes pour les Hollandais nouvellement arrivés dans le pays et qui n'y sont pas encore accoutumés, parce qu'ils remarquent sur-le-champ que les Japonais entre eux sont prodigues de cérémonies et de politesses, en quoi ils ne le cèdent à aucune nation du monde, pas même aux Français. Il faut observer encore qu'aucun Japonais du rang de *gobanyosi* et au-dessus ne parle directement à un Hollandais, mais qu'il se sert toujours d'un interprète. On pourrait croire que cela vient de l'impossibilité de s'entendre, mais il n'en est rien. Nous avons eu beaucoup de présidents qui, s'étant appliqués avec soin à l'étude de la langue japonaise, étaient parvenus à la parler d'une manière fort intelligible; il y en a même eu qui, sans faire attention à l'interprète, s'adressaient directement au grand fonctionnaire japonais, mais en vain : il faisait semblant de ne pas comprendre et indiquait par signes qu'il fallait se servir de l'interprète. J'en conclus que c'est là un point d'étiquette; et ce qui m'a confirmé dans cette opinion, c'est que plus le personnage est d'un rang élevé, plus le nombre d'intermédiaires est grand. Ainsi, dans les audiences que le gouverneur accorde au président, le gouverneur parle à son secrétaire, le secrétaire à l'interprète et l'interprète au président, tandis que la réponse passe par le même nombre de bouches.

» Le président (*opperhoofd*) a deux audiences par an du gouverneur : la première en lui présentant le *fassak*, ou tribut que les Hollandais payent annuellement au gouvernement japonais, et l'autre au moment du départ des bâtiments de commerce. Voici

la conversation qui a lieu régulièrement dans ces occasions, et à laquelle on ne change jamais un mot :

» A LA PRÉSENTATION DU FASSAK. — *Le président.* Il m'est on ne saurait plus agréable de voir monseigneur le gouverneur en parfaite santé, et je l'en félicite. Je lui dois aussi des remercîments de l'assistance que Sa Seigneurie a accordée cette année aux Néerlandais en affaires de commerce. C'est pourquoi, au nom de monseigneur le gouverneur général de Batavia, j'offre comme un présent à Sa Seigneurie les objets qui, selon l'ancien usage, sont destinés à Sa Seigneurie, et qui sont énumérés dans la liste que j'ai déjà remise.

» (Ce présent, toujours le même, consiste en un vase de *saki* et deux plateaux, l'un chargé de poisson de mer et l'autre de varech.)

» *Le gouverneur.* Il m'est fort agréable de voir le président en bonne santé, ce dont je le félicite, ainsi que de l'heureuse issue des affaires de commerce; j'accepte avec reconnaissance le présent qui, selon l'ancien usage, m'est offert au nom du gouvernement suprême de Batavia. L'époque du départ des bâtiments étant proche, le président aura soin qu'ils soient bientôt en état de faire voile, et dès qu'ils seront prêts il le fera savoir au gouverneur.

» L'audience terminée, le président se rend dans un autre salon et demande la permission de faire une visite particulière aux secrétaires. Les secrétaires viennent, le compliment d'usage se rend, et la courte conversation qui suit a lieu :

» *Le président.* Il m'est agréable de voir messieurs les secrétaires en bonne santé, et je les remercie de la peine qu'ils ont bien voulu prendre pour le commerce.

» *Le premier secrétaire* (au nom de tous deux). Nous sommes bien aises aussi de voir le président en bonne santé, et nous souhaitons qu'il continue ainsi.

» A L'AUDIENCE DE DÉPART. — *Le président.* Après avoir souhaité à monseigneur le gouverneur une bonne santé, je fais savoir à Sa Seigneurie qu'après-demain, 20 du mois, les bâtiments se rendront au Papenberg, étant, grâce au secours que leur a accordé monseigneur le gouverneur, prêts à partir.

» (En vertu d'un édit impérial, les bâtiments hollandais sont tenus de quitter le port de Nangasaki, qu'ils soient prêts ou non, le vingtième jour du neuvième mois japonais. Toutefois, sous prétexte d'attendre un vent favorable, il leur est permis de rester encore pendant quelque temps mouillés sous le Papenberg, et d'y compléter ce qui peut manquer à leur cargaison. L'audience du départ a donc toujours lieu le dix-huitième jour du neuvième mois japonais.)

» *Le gouverneur.* C'est une satisfaction pour moi de savoir que les bâtiments sont prêts à mettre à la voile, et le président est prié de les faire partir le 20 du courant. Je vais maintenant lire ce qu'en vertu des ordres impériaux il reste au président à faire et le président écoutera.

» *Le président.* Je remercie monseigneur le gouverneur de la permission de départ qu'il a accordée, et j'écouterai les ordres impériaux.

» (Le gouverneur lit alors en japonais, et l'interprète, en hollandais, un document dont la teneur est que si les Hollandais désirent la continuation de leur commerce avec le Japon, ils ne doivent y amener aucun Portugais ni avoir aucune relation avec des Portugais; qu'ils doivent, au contraire, instruire le gouverneur de Nangasaki de tout ce qu'ils pourraient apprendre au sujet de projets hostiles des Portugais contre le Japon; puis qu'ils doivent respecter toutes les jonques chinoises qui se rendent au Japon, ainsi que tous bâtiments appartenant aux îles de Lou-Tcheou, qui sont soumises au Japon; après quoi la conversation continue en ces termes :)

» *Le gouverneur.* Vous observerez strictement ces ordres impériaux, et le pré-

sident enjoindra en outre aux Néerlandais qui restent ici de se bien conduire.

» *Le président.* J'observerai ainsi qu'il convient les ordres impériaux qui m'ont été communiqués, et j'en ferai part au gouvernement suprême à Batavia. J'enjoindrai aussi aux Néerlandais qui restent ici de se bien conduire. »

Ce qui précède suffira sans doute pour faire connaître comment la vie s'écoule à Dézima. Il nous reste à faire dire ce qui a lieu lorsqu'on y meurt, chose permise aux Hollandais. Les terres dépendant de certain temple désigné sont assignées à la factorerie pour lieu de sépulture, moyennant une somme annuelle qu'elle paye au temple, mais moins comme prix du privilége qu'à titre d'offrande gratuite. Ainsi qu'on doit le supposer, les rites des funérailles n'appartiennent pas au culte chrétien, mais on garde un profond respect aux morts. Les prêtres du temple assigné aux Hollandais font les mêmes cérémonies funèbres à la mort d'un étranger, et prennent autant de soin de son tombeau que s'il était leur compatriote.

ILE DE MATSMAÏ.

Après la description du Japon, nous devons placer ici celle de l'île de Matsmaï comme étant tributaire de l'empire. Cette île est appelée en japonais terre de *Yéso, Jesso* ou *Mo-sin,* c'est-à-dire *des peuples velus,* ou encore *Mao-jin, Mo-mïn* et *Mao-mïn.* Quelques géographes, comme l'observe Malte-Brun, ont d'abord pensé que cette terre était un continent ou une grande île qui joignait l'Asie et l'Amérique ; ensuite ils l'ont confondue avec le Kamtschatka, ou en ont fait une partie de ce que l'on appelait autrefois Tartarie russe. Le Hollandais Vries (et non Uries) est le premier qui nous ait donné quelques notions précises sur cette portion du globe, et qui nous ait appris qu'elle est séparée de l'Asie au nord-est, comme elle l'est du Japon au sud.

Yéso, la plus septentrionale des quatre grandes îles du Japon, est située entre 41° 25′ et 45° 31′ de latitude nord, et entre 137° 4′ et 144° 30′ de longitude est. Ses bornes sont : à l'ouest la mer du Japon, au nord le détroit de La Pérouse qui la sépare de l'île Saghalien, au nord-est la mer d'Okhotsk, à l'est le détroit de son nom qui la sépare de l'île Kounachir, et au sud le grand océan Boréal, qui la baigne, ainsi que le détroit de Sagar, au delà duquel est l'île de Niphon. — L'étendue de cette terre est de 125 lieues de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, de 100 lieues du nord-nord-ouest au sud-sud-est, et de 7,900 lieues carrées.

Cette île, de forme très-irrégulière, projette, dans diverses directions, de grands avancements que terminent le cap Romanzov, au nord, le cap Broughton, à l'est, le promontoire de Matsmaï, au sud-ouest, les caps Nosovitzov et Malespina, à l'ouest, et le cap Eyroen, au sud; les principaux enfoncements des côtes sont : au sud la baie du Volcan, à l'ouest celle de Strogonov, et au sud-est celle de Bonne-Espérance.

L'île de Yéso présente de tous côtés de très-hautes montagnes qui s'élèvent à 8,000 pieds au moins au-dessus du niveau de la mer; elles se couvrent d'une belle verdure et sont couronnées de sapins, de saules, de cyprès, d'ormes et d'autres arbres qui y viennent en abondance; les tussilages et les lis saranes y prospèrent, ce qui indique un climat froid et humide. Il y a beaucoup de plantes sarmenteuses, et les roseaux y ont des dimensions énormes. Parmi les cultures essayées par les Japonais on cite comme ayant réussi le millet, les pois, les fèves, et une espèce d'orge dont les insulaires font un mauvais pain.

Les animaux sont des aigles, trois variétés de faucons, des cerfs, des ours; on prend ces derniers fort jeunes, les femmes les nourrissent de leur lait et les élèvent comme un chien favori; mais lorsqu'il a atteint un certain développement, on le renferme dans une cage, et tous les soins n'aboutissent qu'à le tuer dès qu'il est assez gras. La famille pleure solennellement la mort de l'animal, ce qui ne l'empêche pas de manger sa chair. Les loutres, les chiens marins et les phoques sont indiqués sous un grand nombre de noms. Les baleines chassent dans les baies et dans les embouchures des rivières d'immenses essaims de *nising*, espèce de sardine, et le saumon fourmille au point de pouvoir être pris avec la main. La sangsue de mer est appréciée, et vendue aux Japonais. La lentille marine, le *fucus saccharinus*, et vraisemblablement beaucoup d'autres *fucus*, composent la nourriture ordinaire.

Le sein des montagnes renferme des mines d'or, d'argent et de plomb. Le climat est plus froid que ne l'indique la latitude : depuis le mois de novembre jusqu'en avril, la neige couvre non-seulement les montagnes, mais les plaines et les vallées jusque dans la partie méridionale; le thermomètre centigrade marque souvent 15 degrés au-dessous de zéro. En été l'atmosphère est agitée par des vents violents, et les pluies sont fréquentes.

On ne voit de terres labourables que sur les bords de la mer, où l'on compte 107 villages d'insulaires montagnards, qui habitent en dehors du canton de Matsmaï, dont le territoire n'a que sept lieues d'étendue.

Matsmaï, ou la *ville du détroit*, est bâtie vers l'extrémité méridionale de l'île; c'est une forteresse japonaise, inaccessible du côté de la terre. Les autres postes s'étendent par l'ouest jusqu'à la pointe nord. Les maisons de cette ville sont construites en bois, mais recouvertes de pierres et de plâtre; on se sert de chaux pour blanchir les édifices publics. Il y a, dit-on, un théâtre japonais et une population de 50,000 âmes. Son commerce est florissant, et son port est fréquenté par un assez grand nombre de navires japonais et européens.

Yéso forme, conjointement avec les Kouriles méridionales et la partie sud de Saghalien, un grand gouvernement sous le commandement d'un général japonais. Les indigènes passent pour tributaires bien qu'ils ne payent point d'impôts.

Selon Krusenstern, les Mo-sin s'appellent eux-mêmes Aïnos. Ces peuples ont la taille plus élevée et le corps plus robuste que les Japonais; une barbe noire très-épaisse couvre leur visage et se confond avec une chevelure de même nuance et un peu crêpue. Le tatouage est commun aux deux sexes; hommes et femmes se peignent sur les lèvres diverses figures de fleurs et d'animaux.

Les vêtements des riches sont de toile du Japon ou de la Chine; le peuple s'habille d'une étoffe faite avec le fil que l'on tire de l'écorce d'une espèce de saule. Tous portent des pendants d'oreilles; les premiers en argent et les autres en soie de couleurs variées.

Nous avons déjà eu occasion de parler de ce peuple à propos de quelques tribus qui habitent l'île Tchoka, sous la dépendance de la Chine (page 211). Nous avons peu de chose à dire sur les lois de ce pays. L'adultère y est sévèrement puni; lorsqu'une personne s'est rendue coupable de ce crime, on l'étend par terre, et tandis que deux hommes lui tiennent les jambes et les bras, le bourreau, tenant en main une courte massue, recule dix à douze pas en arrière, et, revenant à la course, il applique sur la tête du patient un coup qui lui brise le crâne. On rapporte qu'il est des endroits où l'on rase la tête et le corps de la femme adultère, et où l'homme coupable de cette faute n'encourt qu'une amende pécuniaire déterminée par le mari ou par les parents. Mais lorsque c'est la femme qui recherche l'homme, celui-ci a soin



Ainos.

(Asie.)

de se faire remettre par elle ses pendants d'oreilles, et, en les représentant, il est exempt de tout châtiment.

Les armes de ces insulaires sont l'arc, les flèches et un cimeterre long d'une coudée, d'une trempe particulière et extrêmement affilée; quelquefois, ils empoisonnent leurs flèches, surtout s'il s'agit d'une vengeance particulière. Ils remplacent le bouclier ou la cuirasse par une espèce de cotte de mailles faite de petites lattes, et qui leur est d'un si faible secours qu'une poignée de soldats japonais suffit pour mettre en fuite un millier de ces guerriers mal armés.

Tout porte à croire que les Aïnos ont l'idée d'un Être suprême, mais ils ne lui rendent qu'un culte imparfait, et on ne leur connaît ni prêtres, ni docteurs, ni rites, ni aucun livre de religion. Quelques libations, quelques feux allumés en l'honneur de *Kamoï*, divinité japonaise, sont les seuls actes religieux qu'ils pratiquent.

La polygamie est en usage; le frère épouse la sœur et les tribus sont comme autant de familles qui, rarement, s'unissent entre elles. Un homme a quatre et huit femmes, selon sa fortune. Les femmes légitimes sont fidèles et ne témoignent aucune jalousie contre leurs rivales, mais lorsque le mari prend une concubine, il est tenu de la loger dans une hutte éloignée de la sienne. Lorsqu'une femme est sur le point d'accoucher, on la consigne dans une habitation séparée où les hommes ne peuvent entrer que trois semaines après l'accouchement. Cette règle de bienséance a, comme nous le verrons bientôt, son motif dans la structure des maisons.

Les enfants nouveau-nés sont très-blancs, mais leur teint se brunit à mesure qu'ils croissent en âge; ils vont nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans, et cependant on leur inculque de tels principes de pudeur que, lorsqu'ils rencontrent un étranger, ils s'accroupissent et croisent leurs cuisses en le regardant. On prétend même, qu'ils se couvrent d'une sorte de tablier s'ils en ont le temps. Quand les mères sortent de leurs habitations pour se rendre au travail ou pour toute autre cause, elles portent leurs enfants enveloppés dans des linges et suspendus à leurs épaules au moyen d'une ceinture. Dès l'âge de dix ans, ces enfants apprennent à plonger dans la mer et à sauter par-dessus une corde tendue. Aussi les Aïnos excellent-ils dans ces deux exercices, et l'on en voit qui sautent à la hauteur de six à sept pieds, et suivent les cerfs à la course.

A la mort d'un des leurs, les parents témoignent leur douleur par des combats simulés dans lesquels ils se portent des coups meurtriers. Leur caractère est si courageux et si ferme, qu'ils n'emploient d'autre remède pour guérir leurs blessures que des bains d'eau salée. On porte aux morts un grand respect; tous les ans la famille du défunt visite son tombeau. Après la mort de son époux, la veuve se retire dans les montagnes, et, pendant la durée du deuil, les parents ne paraissent point en public la tête découverte.

Les arts, même ceux de première nécessité, sont, comme on le présume, dans un état peu avancé. Les maisons se composent de quatre troncs d'arbre qui supportent un toit d'écorces; les murs ou côtés sont formés de planches jointes ensemble. On place ordinairement le foyer au milieu de la hutte, et de chaque côté on a ménagé quelques ouvertures destinées à recevoir le jour et à livrer passage à la fumée. La hauteur totale de l'édifice n'a pas plus de 10 à 12 pieds, et l'entrée en est si basse qu'on ne saurait y passer sans se courber beaucoup. Toutes misérables qu'elles sont, il faut convenir que ces habitations, de même que les ustensiles qu'elles renferment, prouvent une grande propreté; le plancher est toujours couvert de nattes qui servent à la fois de lit, de siége et de table, et qui sont l'ouvrage des femmes.

La nourriture de ce peuple est aussi chétive que le climat du pays qu'il habite est stérile. L'huile de baleine est l'assaisonnement ordinaire et commun du riz, du poisson,

de la viande, des racines et des herbages. On mange ces mets qui seraient peu de notre goût, dans des plats de terre brune bien tournés et agréablement vernissés; ils remplacent, comme les Chinois et les Japonais, les cuillers par de petits bâtons.

Les relations commerciales offrent un caractère singulier chez ce peuple : ils se rendent dans une des îles Kouriles, et après avoir étalé leurs marchandises, ils se retirent à bord de leurs bateaux. Les Kouriliens examinent ces marchandises, déposent les leurs à côté, et l'échange se conclut au moyen de ces négociations muettes.

Les habitants de Yéso sont très-habiles à la chasse et à la pêche, qui sont les principales ressources des peuples que la nature a placés sur un sol ingrat et stérile. Les bateaux dont ils font usage pour la pêche n'ont ni clous ni chevilles; ils sont cousus avec une espèce de corde faite de l'écorce d'un arbre appelé *coxo;* au retour on les démonte et on en met les planches sur le rivage pour les faire sécher.

FIN DE L'ASIE.

TABLE

DES MATIÈRES.



FIN DE LA TABLE.

PLACEMENT DES FIGURES

DE LA

DESCRIPTION DE L'ASIE.